





PURCHASED FOR THE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
FROM THE
CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT
FOR
ART

L A

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

PARIS. — IMPRIMERIE F. DEBONS ET C^e. 16, RUE DU CROISSANT

LA
CHRONIQUE DES ARTS
ET
DE LA CURIOSITÉ

SUPPLEMENT A LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

ANNÉE 1877

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *GAZETTE DES BEAUX-ARTS*

8, RUE FAVART, 8



4
J
152
177

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Cette gravure sera délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de **15 francs** au lieu de **45**, prix de *vente*. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de **2 francs** pour les frais d'emballage (**17 fr.** au lieu de **15**). Voir le n° 39 de la *Chronique* de 1876.

MM. les abonnés qui n'ont pas encore reçu la prime, sont priés d'excuser un retard occasionné par le grand nombre des demandes.

MOUVEMENT DES ARTS

MARBRES, TERRES CUITES, BRONZES

Vente du 26 décembre 1876.

M^e Charles Oudart, commissaire-priseur :

M. Emile Barre, expert.

Carrier-Belleuse. Enfant, support et le pendant, les deux, 1.740 fr. — Clésinger. Faune et faunesse, groupe marbre, 2.200 fr. — Le même. 2 statues bronze, 3.300 fr. — Carpeaux. La Candeur, buste, marbre, 1.800 fr. — Faure de Broussé. Mignon, statuette marbre, 2.500 fr. — Le même. Fleur des champs, buste, marbre, 1.800 fr. — Le même. Le pendant, buste, marbre, 2.400 fr. — Leysalle. La Source, statuette, marbre, 1.400 fr. — Léonard. Réverie, buste, marbre, 1.000 fr. — Le même. Amour, buste, marbre, 800 fr. — Pollet. L'Innocence, statuette, marbre, 1.450 fr.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

(Collection de M. le baron de B.)

Vente des 26 et 27 décembre 1876.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur ;

M. Mannheim, expert.

Porcelaines de Saxe.

Deux grands cache-pots, 1.630 fr. — Deux vases, marque AR, 1.700 fr. — Tête-à-tête, sujets dans le style Watteau, 1.110 fr. — Grand vase, marque AR, 1.100 fr. — Cabaret, 1.405 fr. — Quatre grandes figures (les Saisons), 2.070 fr. — Deux beaux oiseaux, poule et coq, 1.605 fr.

Objets divers.

Suite de sept figurines, en ancienne porcelaine de Nymphenbourg : Chinois adorant une idole, 1.105 fr. — Deux potiches en ancienne porcelaine du Japon, 1.330 fr. — Vase en argent repoussé et doré, décoré de fruits, de fleurs et d'enroulements, 1.200 fr. — Vidrecome en argent repoussé et doré, 1.170 fr. — Cafetière en argent, de travail français du temps de Louis XV, 1.160 fr. — Cabinet à deux portes, en bois d'ébène, époque Louis XIII, 2.010 fr. — Tapisserie de la fin du xvi^e siècle représentant un sujet de chasse, 1.100 fr. — Un tapis oriental, 4.010 fr.

Total : 71.158 fr. 50 c.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Les élèves peintres et sculpteurs qui désirent faire partie de l'**École des beaux-arts**, sont prévenus que les concours pour les places vacantes auront lieu aux dates suivantes :

Peinture.

Lundi 19 février, examen d'histoire générale ;

Jendredi 22 février, épreuves de perspective, en loge (2 séries) ;

Samedi 24 février, épreuves d'anatomie en loge (2 séries) ;

Lundi 26 février, dessin d'ornement (3 séries) ;

Lundi 3 mars, figure dessinée d'après nature.

Sculpture.

Lundi 19 février, examen d'histoire générale ;

Vendredi 23 février, épreuves d'anatomie en loge (2 séries) ;

Lundi 26 février, dessin d'ornement ;

Lundi 3 mars, figure modelée d'après nature.

Les élèves aspirants peintres et sculpteurs devront se faire inscrire du 13 au 21 février.

Les pièces exigées sont : l'acte de naissance et un certificat de peintre ou sculpteur connu prouvant la capacité du candidat.

NOUVELLES

.. L'Académie des Beaux-Arts a procédé, samedi, à l'élection d'un membre dans la section de sculpture, en remplacement de Perraud.

Les votants étaient au nombre de trente-cinq.

M. Paul Dubois a été élu au premier tour de scrutin par 21 voix.

Les autres suffrages se sont répartis sur MM. Crauck, 7 voix ; Chapu, 6 ; Aimé Millet, 1.

.. Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 26 décembre 1876, M. Tétreau, maître des requêtes au conseil d'État, chargé de la réorganisation et de la direction des services du contentieux et des bâtiments civils et palais nationaux au ministère des travaux publics, est nommé membre de la commission des monuments historiques.

.. C'est à tort que plusieurs journaux ont annoncé que M^{me} la duchesse de Galliera avait fait don au musée du Louvre de divers objets d'art.

M^{me} la duchesse de Galliera n'a pris aucune résolution et n'a fait faire, à ce sujet, aucune démarche officielle.

.. Orléansville possède l'église la plus ancienne du monde chrétien. En effet, d'une inscription relevée sur le pavé en mosaïque de l'ancienne ville d'*Oppidum Tingitani* (aujourd'hui Orléansville), il résultait qu'elle avait été commencée l'an 323 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire peu de temps après la conversion de Constantin.

Aujourd'hui encore il reste de cette église le pavé en mosaïque, les murs à la hauteur de

deux mètres et des restes de l'autel et du siège de l'évêque.

Toute cette partie de l'édifice primitif a été soigneusement recouverte et forme une sorte de crypte que l'on entretient avec le plus grand soin.

.. Un musée pédagogique est en voie de formation au ministère de l'Instruction publique de France. Il se composera de tous les objets en usage ou récemment inventés dans le but de faciliter l'Instruction dans toutes les branches : primaire, scientifique, littéraire.

Une commission spéciale s'occupe, en ce moment, du choix des objets qui figureront dans ce musée, et de la recherche d'un emplacement convenable.

Cette collection serait ouverte, le jeudi et le dimanche, à toutes les personnes attachées à l'enseignement.

.. A Pompéi, les fouilles, qui ont été un peu éclipsées par celles entreprises à Mycènes, ont pourtant mis à découvert, dans les derniers temps, des objets qui ne manquent pas d'intérêt. Parmi les curiosités exhumées, nous noterons un cabaret qui n'est pas encore complètement déblayé. On n'a dégagé qu'une partie de la pièce d'entrée, avec la table où s'asseyaient les buveurs, ainsi qu'une arrière-boutique. Les pots d'argile s'y trouvent encore. Les peintures murales représentent des scènes de tavernes. On y voit des gens du peuple, buvant et jouant assis sur des bancs de bois, ou debout dans des attitudes diverses ; des légendes, tracées à côté, servent d'explication.

NÉCROLOGIE

On nous annonce la perte douloureuse que vient de faire la ville de Montpellier dans la personne de **M. Alfred Bruyas**, l'amateur bien connu qui lui avait donné, de son vivant, — 14 septembre 1868, — la collection de tableaux modernes de l'école française formée par lui avec tant de persévérance et tant d'argent. Cette collection, l'une des plus belles et des plus nombreuses qui aient été réunies, de la pléiade romantique, de 1830 à 1850, est aujourd'hui l'honneur de la ville de Montpellier : elle est venue s'ajouter aux richesses léguées antérieurement par Fabre, Atger et Valedau. L'ensemble de ces collections, aujourd'hui réunies, forme un musée de premier ordre. Nous en avons dit quelques mots dans la *Gazette*, dans notre notice sur le *Portrait d'homme* attribué à Raphaël.

Nous reviendrons sur Alfred Bruyas, l'une des figures les plus originales de ce temps, et sur son musée. Trente des principaux tableaux de la galerie Bruyas ont été lithographiés d'une manière très-remarquable, par M. Jules Laurens, et publiés, en 1873, en un album grand in-folio, par la librairie Morel.

L. G.

On nous annonce la mort à Munich de M. de Tiesenhausen, peintre de marine.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Vous avez su par les journaux qu'une commission est enfin instituée pour les fêtes du Centenaire de Rubens ; cette heure glorieuse se rapproche de nous, en effet, et l'on a senti qu'il était temps de tirer les projets des cartons. Deux fois déjà la Commission s'est réunie sous la présidence du bourgmestre d'Anvers. Les vice-présidents sont MM. Cuyllits, échevin, et de Keyser, le directeur de l'Académie des Beaux-Arts. Cinq sections ont été nommées pour l'examen des projets ; nous aurons bientôt leurs rapports.

Nous savons seulement aujourd'hui que la Commission s'est arrêtée aux projets suivants :

1^o Construire un monument durable ; donner à la statue du peintre, Place-Verte, un socle nouveau ; acheter la maison de Rubens ;

2^o Organiser un congrès artistique ;

3^o Organiser des fêtes théâtrales, musicales ;

4^o Ornementation des rues ;

5^o Exposition d'œuvres des peintres belges, depuis 1830 jusqu'à nos jours ; Exposition de tableaux anciens ; Exposition de gravures d'après les tableaux de Rubens.

Voilà l'ensemble des fêtes. Nous sommes loin, comme on voit, de cette vaste réunion d'œuvres rêvée par les premiers promoteurs du Centenaire. Au lieu d'une apothéose splendide où le maître se serait montré dans sa splendeur, nous n'aurons qu'une toile de fond, avec musique et feux d'artifice. Il y aura de tout un peu, beaucoup de paroles au vent surtout, beaucoup de chopes vidées, peut-être même des cortèges en costumes du temps ; il n'y aura pas ce qui a fait la grandeur des fêtes michelangeluesques, le génie représenté dans tout son épanouissement. C'est à cette miniature de glorification que devaient aboutir les voyages des premiers commissaires ; l'Espagne visitée, l'Italie visitée, la France et l'Allemagne parcourues ont pour résultat le Centenaire où l'on va s'occuper de mettre un socle à une statue. C'est beaucoup, au point de vue des embellissements de la ville ; ce n'est pas assez pour Rubens. Des cisèlures de pierre n'ajouteront rien à cette mémoire énorme, non plus que l'exhibition de ses petits-neveux, les peintres blafards au jus de tabac de 1830.

Je veux bien que les fêtes s'embellissent de l'éclat d'un arc de triomphe noblement conçu ; une architecture pompeuse convient à ce constructeur de grands échafaudages, qui si souvent tira de son cerveau l'arc-de-triomphe des joyeuses entrées ; mais encore une fois, l'élévât-on jusqu'au ciel, ce monument de bois et de papier peint ne vaudra pas, pour la gloire du maître, l'exposition d'une fraction même peu considérable de son œuvre.

La légende rubenesque court le monde ; le nom de Rubens, comme celui des conquérants, est connu des palais et des chaumières ; c'est qu'à l'exemple des triomphateurs, il a regardé face à face la gloire. Mais la légende et l'histoire sont deux ; Napoléon, pour les enfants et les vieilles gens, s'incarne dans le petit chapeau, et Rubens dans le chapeau à larges bords dont on a fait même des patrons pour les dames.

Or de la musique, des cortèges, des drapeaux aux maisons sont bien pour le Rubens de la lithographie et de la légende, apothéose banale d'une figure pas-ée en lieu commun ; ce sera la solennité des esprits-femmes et des gens nerveux. Aux autres, aux penseurs épris de la réalité plus que du rêve, il eût paru préférable de faire du Centenaire une révélation et un grand enseignement : une exposition de photographies, reproduisant l'œuvre de Rubens, si froide qu'elle eût été, après les ambitions du premier moment, eût au moins glorifié l'artiste dans son esprit. Un de nos amis, M. Charles Ruelens, le savant conservateur de la bibliothèque de Bourgogne avait soulevé cette idée, défendue depuis dans un journal d'art belge, *l'Art universel*. A-t-on reculé devant la dépense ? A-t-il paru impossible de réaliser un aussi vaste travail ? Toujours eût-il que le projet a sombré, avec bien d'autres, laissant la place à des festivités où se diminue cette grande figure de l'humanité.

Pourtant, si l'on pouvait, par delà la tombe, consulter les grands hommes, leur vœu ne serait-il pas d'être connus, d'être aimés, d'être rapprochés de la foule, d'entrer en communion avec elle. Rubens, le prodigieux créateur, reflété dans une galerie de photographies qui du moins donneraient une idée de sa puissance et de son inépuisable variété, serait plus rationnel qu'un Rubens chanté dans des cantates et promené par les rues, aux clameurs d'une foule ignorante.

J'applaudis avec émotion à l'achat de la maison du peintre, et je souhaite que, rachetée, elle devienne le sanctuaire vivant de sa mémoire. Pourquoi n'en pas faire une sorte de musée de Rubens où l'on réunirait tout ce qui a approché sa personne, ses dessins, ses petites œuvres, des collections de gravures d'après ses tableaux, ses ouvrages, monde de grands et chers souvenirs qui serait comme le reliquaire de sa pensée ?

Rubens, il ne faut pas l'oublier, fut un des plus puissants cerveaux de l'humanité ; à l'exemple de Léonard de Vinci, il pratiqua tous les arts et toutes les sciences. Poète, musicien, sculpteur, architecte, il s'occupa encore de chimie, de physique, de mécanique ; il était archéologue passionné, minéralogiste ; il fut chargé, dans des moments difficiles, d'ambassades où il se révéla politique consommé. On tâcherait de réunir ce que le temps a épargné de toutes ces applications de son esprit. Surtout on n'oublierait pas de créer une bibliothèque rubenesque, je veux dire la collection de tous les livres, de tous les mémoires, de toutes les publications anciennes et modernes qui ont trait à ses œuvres et à son génie. La ville d'Anvers a institué un prix pon-

l'auteur du meilleur ouvrage, en langue flamande, sur son peintre bien-aimé. Elle a eu le tort, tout en exigeant l'emploi de la langue flamande, d'écarter la lumière qui pouvait venir de France, d'Allemagne, d'Espagne ou d'ailleurs ; Rubens appartient à tous les peuples ; il est une époque dans l'histoire de l'art bien plus que dans l'histoire de son pays ; mais, à mon sens, la ville d'Anvers a eu un tort plus grave, c'est de n'avoir pas institué un autre prix pour l'auteur de la meilleure et de la plus complète bibliographie historique.

La Commission peut réparer cet oubli. Qu'elle prenne en considération la nouveauté et l'opportunité de cette grande tâche, et certainement elle aura mieux servi la mémoire de Rubens qu'en rédigeant un programme de festivités où Rubens est la sauce et non pas le poisson.

C. LEMONNIER.

P.-S. — Nous apprenons au dernier instant, la mort de M. **Adolphe Dillens**, aquafortiste et peintre de genre, et du statuaire **Halleux**.

VOL D'ESTAMPES A LA BIBLIOTHÈQUE

Le Tribunal correctionnel de la Seine a eu à juger dans son audience du 2 janvier, un nommé Arnoux qui avait soustrait à la Bibliothèque nationale une soixantaine d'estampes, qui ont été du reste retrouvées, sauf deux ou trois sans importance.

Le premier qui s'aperçut de ces vols fut M. Delisle, marchand d'estampes, quai Malaquais, en parcourant la collection de Debucourt, le 10 novembre dernier. Il avertit aussitôt M. Duplessis, bibliothécaire, et celui-ci, avec le concours de M. le vicomte Delaborde, conservateur du département des estampes, fit des recherches, et arriva à reconnaître que, dans les collections de Brebiette, de Fragonard, etc., de nombreuses soustractions avaient été commises. Les estampes avaient été détachées à l'aide d'un canif, dont on voyait encore les traces, et les lacerations étaient révélées par la présence de l'onglet demeuré intact.

Arnoux, artiste peintre, âgé de vingt-six ans, fit aussitôt des aveux complets dont il résulte que, bien qu'il vint depuis plusieurs années travailler à la bibliothèque, ses soustractions ne seraient pas antérieures au mois d'août dernier. Il avait vendu, en effet, du 10 août au mois de novembre, vingt-huit pièces au marchand de gravures Delannay. Celui-ci a expliqué que le prévenu Arnoux, qui se disait forcé par la misère de vendre ses gravures, lui a livré en plusieurs fois toutes ces pièces pour une somme totale de 1,905 fr. Arnoux, dans l'instruction, avait déclaré n'avoir reçu que 900 fr. Delannay a pu restituer d'abord seize estampes qui étaient encore chez lui et parmi lesquelles il faut citer : *L'Assemblée galante, le Bal et l'heureuse fécondité*. Cinq autres estampes : *Le Petit jour, l'Épouse indiscrete, la Sentinelle en défaut, les Sons tardifs et le Carquois epaule* furent rendues par les amateurs qui les avaient achetées chez Delannay et auxquels celui-ci remboursa le prix qu'ils avaient payé.

Enfin on saisit encore chez Arnoux un paquet d'estampes portant le timbre de la Bibliothèque nationale. Ce timbre, Arnoux le faisait disparaître par un grattage, et il savait dissimuler à cette place le delant d'épaisseur et la transparence du papier en la couvrant à l'envers de dessins fortement ombrés, de notes de musique ou bien de barbouillages informes. Il a reconnu que pour sortir ces épreuves de la bibliothèque, il ne les laissait pas dans son carton ; il les froissait et les cachait sous ses vêtements ; puis il savait leur rendre leur premier aspect en employant certains procédés. Toutes opérations de décollage, de grattage, etc., étaient exécutées en présence de la fille Alexandrine Petit, sa maîtresse, dans leur domicile commun, et la prévention en conclut que cette fille n'a rien ignoré, bien qu'Arnoux ait toujours soutenu qu'elle n'avait jamais été sa complice.

Le tribunal, sur les réquisitions de M. l'avocat de la République de la Faye, et après avoir entendu les plaidoiries des trois défenseurs, rend un jugement qui condamne Arnoux à deux ans de prison, la fille Petit à trois mois et Delannay à huit mois de la même peine ; ce dernier, en outre à 400 fr. d'amende pour infraction à la loi sur le brocantage.

BIBLIOGRAPHIE

Recueil de documents et statuts relatifs à la corporation des tapisseries, de J. Deville, par M. J. Douet d'Arcq. In-8° de 15 pages. Imprimerie Gouverneur. Nogent-le Rotrou.

A propos du livre dont on vient de lire le titre, et dont nous avons déjà parlé dans la *Chronique des Arts* (année 1875, p. 247), M. Douet d'Arcq vient de publier dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* un article qu'il a eu raison de faire tirer à part. Dans cet article, bourré de documents relatifs à l'histoire de la tapisserie, il a versé les notes que ses recherches incessantes dans le dépôt des Archives nationales confiées à sa garde lui ont fait découvrir, et il a eu le soin d'indiquer les sources où il a puisé.

Grâce à lui nous pouvons expliquer aujourd'hui le monogramme que nous avons trouvé sur une tapisserie représentant le *Sacrifice d'Abraham* dont nous attribuons le carton à Simon Vouet, tapisserie que le musée des Gobelins a exposée au palais des Champs-Élysées, dans la salle affectée aux tapisseries parisiennes antérieures à la fondation des Gobelins.

Nous l'avions attribuée à l'un des Comans (*Gazette des Beaux-Arts*, 4^{re} période, t. XIV, p. 197) sans pouvoir préciser lequel.

Nous ne connaissons alors que l'existence de deux Comans par la *Notice* de M. Lacordaire. C'étaient Marc de Comans et son fils Charles de Comans. M. Douet d'Arcq nous révèle l'existence d'un Alexandre de Comans auquel Louis XIV, en 1643, confie la direction de la manufacture de tapisserie façon de Flandre.

Il s'agit sans doute de celle établie par Marc de

Comans auquel avait succédé Charles de Comans, son fils, car on trouve les marques suivantes



sur les différentes pièces d'une même suite exposée par M. Bellenot.

Il existe même un Hippolyte de Comans, qui obtint en 1651 la continuation du privilège accordé à Alexandre, qui était son père.

Lorsqu'à propos de la fondation de la Manufacture royale des meubles de la couronne, M. Douet d'Arcq donne à M. de Julienne le titre d'entrepreneur de la Manufacture des Gobelins, en 1737, nous croyons qu'il fait erreur.

Dans le chapitre qu'il consacre à Jean de Julienne, dans son livre : *Les amateurs d'autrefois*, notre collaborateur M. le comte Clément de Ris restitue à celui-ci le titre de « propriétaire des manufactures de draps fins et écarlates des Gobelins », établissement qui était tout différent de celui créé par Colbert et qui existait à côté de lui.

Cette légère erreur, provenant d'une similitude de titres, n'infirme en rien l'exactitude des documents que nous donne M. Douet d'Arcq, en nous fournissant le moyen de revenir aux sources, ce que chacun devrait faire en ces travaux de recherches. Nous avons confiance, en effet, dans l'érudit qui nous indique où nous pouvons le contrôler, mais nous vérifions toujours l'assertion de celui qui n'indique point où il a pris ses renseignements.

A. D.

Histoire critique des Origines et de la Formation des Ordres grecs, par Charles Chipiez, architecte, professeur à l'École spéciale d'architecture. — Paris, V^e Morel, 1876. Grand in-8, vi — 384 p. et 142 fig.

Les théories qui ont été émises sur les ordres grecs les font dériver de principes absolus. Dans l'état actuel de la science archéologique, de telles opinions ne sont plus soutenables. On a bien indiqué dans des études partielles la possibilité d'une sorte de filiation monumentale; aucun travail d'ensemble n'a eu pour objet jusqu'à ce jour de coordonner les découvertes récentes au point de vue des origines de l'art hellénique. Il était temps cependant d'opposer à des doctrines exclusives et surannées les résultats auxquels conduit l'examen approfondi des monuments.

Un architecte, M. Charles Chipiez, vient d'accomplir cette tâche en écrivant *l'Histoire critique de la formation des Ordres grecs*. « C'est le livre d'un érudit et d'un artiste, a dit M. G. Perrot, en présentant cet ouvrage à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; on y retrouve constamment ce sentiment vif et délicat de la beauté et de l'originalité des formes que l'étude cultive, mais ne suffit pas à donner. A ce caractère de l'œuvre de M. Chipiez s'en joignent d'autres non moins intéressants : l'application d'une méthode vraiment scientifique, l'importance et l'originalité de con-

clusions déduites avec justesse. Les monuments du vieux monde oriental ont été particulièrement pour l'auteur l'objet de plusieurs découvertes qui jettent un jour inattendu sur l'histoire monumentale; il a reconnu, par exemple, l'emploi de l'airain dans les colonnes et les architraves d'édicules égyptiens élevés près de quatre mille ans avant notre ère. « Rien ne paraît plus étonnant au premier abord, remarque à ce sujet M. G. Maspéro, dans la *Revue critique*, que l'existence d'une architecture métallique à une antiquité si haute. L'examen des bas-reliefs où sont représentés des maisons ou des édifices religieux donne pourtant raison à M. Chipiez. » On n'apprendra pas sans surprise que les applications du métal qui étaient communes aux différents peuples de la Haute-Asie occidentale ont exercé sur les formes lapidaires une action si puissante que nos monuments en portent aujourd'hui encore des traces certaines. Il est loin de notre pensée de vouloir analyser *l'Histoire des Ordres grecs*; nous devons dire cependant que les investigations de M. Chipiez sur les origines de l'art hellénique l'ont conduit à des résultats plus imprévus peut-être que ceux qu'il a obtenus par l'analyse des édicules de l'Égypte. Ainsi, au sujet des temples, il trouve l'explication de certaines formes dans les légendes grecques, qu'on sait être le reflet affaibli des croyances de l'Inde védique. Winckelmann avait bien, il est vrai, donné aux œuvres sculpturales de la Grèce une interprétation mythique, universellement adoptée, mais on ne s'était jamais avisé de rechercher si elle n'était pas applicable, dans une certaine mesure, aux productions monumentales. En prouvant qu'elle seule motivait les parties hautes de l'édifice dorien, M. Chipiez a ouvert une voie nouvelle à l'étude des origines colonnaires. Ce n'est là toutefois qu'une partie accessoire de son œuvre : il a fait plus en montrant l'enchaînement suivant lequel se déroule l'histoire des formes.

A. DE L.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 7 Janvier.

Conservatoire. — Symphonie pastorale, Beethoven; Chœurs d'*Israël en Égypte*, Haendel; 3^e partie de *Roméo et Juliette*, Berlioz; Adieux aux jeunes mariés, Meyerbeer (chœur sans accompagnement); Ouverture de *Ruy-Blas*, Mendelssohn.

Concert Pasdeloup. — Symphonie en *re mineur*, R. Schumann. — Concerto en *sol majeur* pour piano, exécuté par M. Théodore Ritter, Beethoven — *Struensee*, tragédie de Michel Beer, musique de Meyerbeer. — Air du dix-septième siècle, (*Pur dicesti*, Lotti); Boléro des *Vêpres siciliennes*, chantées par M^{lle} Cécile Ritter, Verdi. — Scherzo du *Sonje d'une nuit d'été*, arrangé et exécuté par M. Théodore Ritter, Mendelssohn. — Ouverture d'*Eurionthe*, Weber.

Concert du Châtelet. — Symphonie en *sol mineur*, Mozart. — Fragments symphoniques, romance, scherzetto, A. Duvernoy. — Marche et sarabande, 1^{re} audition, Grétry. — Concerto pour piano, M. Alfred Jaël, Mendelssohn. — *Le Rouet d'Omphale*, poème symphonique, C. Saint-Saëns. — Sérénade pour instruments à cordes, Beethoven.

VENTE DIAZ

Diaz, l'illustre paysagiste que la France a perdu dans le courant du mois de novembre dernier, a laissé un grand nombre de tableaux, études, dessins et croquis, garnissant son atelier, et qui, par suite de son décès, seront vendus vers la fin de janvier.

On trouvera parmi ces études plus d'une œuvre remarquable en toutes les séduisantes qualités de ce peintre éminemment original sont rassemblées.

Cette vente aura donc pour les admirateurs de son talent le puissant attrait qu'ont eu, dans ces dernières années, au lendemain de leur mort, les ventes de Delacroix, de Troyon, de Rousseau et autres.

Dans une notice particulière où on a en l'ingénieuse idée de colliger les appréciations des principaux critiques sur Diaz, à différentes époques, et les articles les plus sympathiques publiés récemment, on lira avec intérêt des détails sur la vie de l'homme dont les débuts ont été si difficiles, et d'excellents jugements sur l'artiste.

Outre les tableaux et études de Diaz, sa vente comprendra encore un certain nombre de tableaux, dessins anciens et modernes, aquarelles, gravures, lithographies, etc., de maîtres célèbres, dont quelques-uns étaient ses amis, comme Delacroix, Corot, Millet, Rousseau, Barye, Jongking, Bonington, etc. On cite particulièrement une très-belle esquisse de Delacroix, le *Roi Jean à la bataille de Poitiers*; et parmi les anciens, une splendide gouache du Corrège, le *Jugement de Paris*. Nous en pourrions signaler d'autres encore.

Diaz aimait naturellement les objets d'art et de curiosité, les médailles, les marbres, les meubles anciens, les bronzes artistiques, les tapisseries et les livres rares, ornés d'eaux-fortes des meilleurs graveurs d'autrefois et d'aujourd'hui; aussi sa collection particulière qui sera également vendue ne lussa-t-elle pas que d'être très-importante.

Cette vente qui sera faite par M^e Charles Pillet, assisté de MM. Francis Petit, Mannheim et Labitte, experts, aura lieu à l'hôtel Drouot, salles 8 et 9, du lundi 22 au samedi 27 janvier, après trois jours d'exposition, les 20, 21 et 24, de 1 heure à 5 heures.

L'antiquaire PORTALLIER, de Nice, ayant l'intention de se retirer du commerce, désirent vendre toute sa collection, bien connue, de tableaux anciens et modernes, d'objets d'art, de curiosités, etc., etc. Il vendrait ou louerait au si le monument, unique dans son genre, qu'il a fait construire, soit à un grand marchand, soit à un amateur, qui y continuerait le commerce ou qui se bornerait à y faire une exposition de tableaux, objets d'art et curiosités.

S'adresser à la galerie Portallier, boulevard du Bouchage, à Nice.

COLLECTION DE M. A. DE S.

ESTAMPES

ANCIENNES ET MODERNES

Gravures en couleurs du XVIII^e siècle.VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 7

Les mercredi 10 et jeudi 11 janvier 1877, à 1 heure et demie.

VOIR LE CATALOGUE CHEZ :

M^e Léon Tual, commissaire-priseur, successeur de M. Boussalon, rue de la Victoire, 39;

M. E. Gandouin, peintre-expert des domaines nationaux, 13, rue des Martyrs.

Exposition pendant la vente.

VENTE

D'ESTAMPES

De l'Ecole française du XVIII^e siècle

PORTRAITS DE LOUIS XVI ET MARIE-ANTOINETTE

Gravures d'après PRUD'HON

DESSINS par Bornet, Borel, Queverdo, Lebarbier pour illustration de romans du XVIII^e siècle.

TABLEAUX, lithographies et estampes en lots. Livres provenant de l'atelier d'un artiste.

HOTEL DROUOT, SALLE N^o 4,

Les jeudi 11. vendredi 12 et samedi 13 janv. 1877, à une h. 1/2 précise.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23).

Assisté de M. Clément, marchand d'estampes de la Bibliothèque nationale, 3, rue des Saints-Pères.

32 TABLEAUX ANCIENS

parmi lesquels

une œuvre remarquable

de HUGO VAN DER GOES

composant en partie

LA COLLECTION DE M. EDWARD O.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 8

Le jeudi 18 janvier 1877, à 2 heures et demie

LE CATALOGUE SE TROUVE CHEZ :

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, rue Grange Batelière, 10.

M. Féral, peintre-expert, 34, faubourg Montmartre;

Exposition particulière, le mardi 16.

Exposition publique, le mercredi 17 janvier 1877, de 1 h. à 5 heures.

VENTE

Par suite du décès de

Eug. FROMENTIN

DE SES

TABLEAUX, ÉTUDES

AQUARELLES, DESSINS ET CROQUISHOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 ET 9

Le mardi 30 janvier 1877 et jours suivants

Par le ministère de **M^e CHARLES PILLET**, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.**M. FRANCIS PETIT**, expert, 7, rue Saint-Georges.**M. BRAME**, expert, 47, rue Taitbout.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition particulière, le dim. 28 janv.*Exposition publique*, le lundi 29 janv.**M. CH. GEORGE****EXPERT***en Tableaux et Curiosités*Par suite du départ de **M. DHIOS**, continue seul les Expertises et Ventes publiques, et transfère son domicile de la rue Le Peletier, 33, à la rue Laffitte, 12.**TABLEAUX ANCIENS**

Principalement des

ÉCOLES ITALIENNE ET FLAMANDEDES XV^e ET XVI^e SIÈCLES

Hans Memling, Antonello de Messine, Benozzo Gozzoli, Bernardino Luini, Borgognone, Filippo Lippi, Ghirlandajo, Lorenzo Lotto, Mantegna, Masaccio, Marco da Forti, Palma Vecchio, Simon Memmi, Tisio dit le Garofalo.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 8

Le lundi 5 février 1877, à 2 h. et demie.

M^e Charles PILLET, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.**M^e E. FÉRAL**, peintre-expert, faub. Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition particulière, le samedi 3 février.*Exposition publique*, le dimanche 4 fév. 1877.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES**ANTOINE BAER**

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.**ALBUMS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS****PREMIÈRE SÉRIE 1867.** — Cinquante gravures tirées à part, imprimées avec le plus grand luxe sur papier de Chine, format 1/4 aigle, et contenues dans un portefeuille.**Prix : 100 fr. Pour les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts : 60 francs.****DEUXIÈME SÉRIE 1870. — TROISIÈME SÉRIE 1874.** — Deux albums comme celui de la première série.**Prix 100 fr. chacun. Pour les abonnés : 60 francs.***Les trois albums ensemble, prix : 270 fr. Pour les abonnés, 250 francs.*Aux personnes de la province qui s'adresseront directement à la *Gazette des Beaux-Arts* les **ALBUMS** seront envoyés dans une caisse sans augmentation de prix.**En vente au bureau de la Gazette des Beaux-Arts****3, RUE LAFFITTE, 3.**

PRIX DES GRAVURES HORS TEXTE

PUBLIÉES DANS LA GAZETTE, EN 1876.

		avant la lettre.	avec la lettre.
LE CRÉPUSCULE.....	Burin de M. Gaillard, d'après Michel-Ange.....	20 fr.	8
—	— sur parchemin, monté... 75	»	»
—	— sur japon, monté..... 50	»	»
—	— essai à l'eau forte-pure.. 50	»	»
—	— sur hollandaise fort..... 30	»	»
—	— sur chine..... 20	»	»
MOÏSE.....	Eau-forte de M. J. Jacquemart, d'après Michel-Ange.. 15	6	6
—	— sur parchemin, monté.. 75	»	»
—	— sur japon..... 30	»	»
LA SAINTE FAMILLE.....	Burin de M. A. Jacquet, d'après Michel-Ange.... 10	5	5
—	— sur parchemin..... 30	»	»
—	— sur japon..... 20	»	»
LA CREATION DU MONDE...	Eau-forte de M. L. Flameng, d'après Michel-Ange.... 10	5	5
—	— sur parchemin..... 30	»	»
—	— sur japon..... 20	»	»
PORTRAIT DE MICHEL-ANGE.	Burin de M. A. Dubouchet..... 15	5	5
LES MAJAS AU BALCON.....	Eau-forte de M. L. Flameng, d'après Goya..... 6	3	3
ORPHEE ET EURYDICE.....	Eau-forte de M. Le Rat, d'après un bronze de Jacopo de Barbarj..... 2	1	1
L'INNOCENCE PRÉFÈRE L'A-	Eau-forte de M. Lalauze, d'après Prud'hon..... 4	2	2
MOUR A LA RICHESSE....	Eau-forte de M. Boilvin, d'après Fragonard..... 4	2	2
LA LUTTE A DESSEIN.....	Eau-forte de M. Courtry, d'après..... 4	2	2
L'ÉCUREUSE.....	Eau-forte de M. Courtry, d'après..... 4	2	2
PORTRAIT DE M. J. JACQUE-	Gravé à la pointe sèche, par M. Desboutin..... 4	2	2
MART.....	Eau-forte de M. Unger, d'après Rembrandt..... 4	2	2
PORTRAIT D'HOMME.....	Eau-forte de M. Gaucherel, d'après van der Capelle... 4	2	2
PLAGE.....	Eau-forte de M. Gilbert, d'après Rubens..... 4	2	2
LA SAINTE FAMILLE.....	Eau-forte de M. Toussaint, d'après Hobbema..... 4	2	2
PAYSAGE DE GUELDTRE....	Eau-forte originale de M. Alphonse Legros..... 4	2	2
LA CHAÎNETTE BRISEE....	Eau-forte de M. Flameng, d'après Meissonier..... 6	3	3
LECTURE.....	Eau-forte de M. Flameng, d'après Maillat..... 4	2	2
LA CARAVANE.....	Héliogravure de M. Baldus, d'après Carpeaux..... 4	2	2
FLORE.....	Eau-forte originale de M. A. Legros.....	Épuisé.	
L'EXIL POÉTIQUE.....	Eau-forte d'après nature de M. J. Jacquemart, sur japon monté..... 10	»	»
CHEZ BERNE-BELLECOUR...	— sur hollandaise..... 4	3	3
VASE DE CHELSEA.....	Eau-forte de M. Courtry.....	Épuisé.	
IXION.....	Eau-forte de M. Delaunay, d'après son tableau..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
CAÏN ET ABEL.....	Eau-forte de M. Falguière, d'après son tableau..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
UNE FERME EN BANNALEC..	Eau-forte de M. Bernier, d'après son tableau..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
LA LUTTE DE JACOB.....	Eau-forte de M. Bonnat, d'après son tableau..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
MADELINE.....	Eau-forte de M. J. Lefebvre, d'après son tableau..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
ROUTE DE CASTELLAMARE.	Eau-forte de M. de Nittis, d'après son tableau..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
LA SULAMITE.....	Eau-forte de M. L. Flameng, d'après M. A. Cabanel.. 6	3	3
—	— japon monté..... 10	»	»
UNE AVERSE.....	Eau-forte de M. E. Morin, d'après son aquarelle..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
SASKIA VAN ELENBURG....	Eau-forte de M. Unger, d'après Rembrandt..... 6	3	3
« MES ENFANTS ».....	Héliogravure de M. A. Durand, d'après M. P. Dubois.. 6	3	3
—	— sur chine..... 10	»	»
—	— sur japon..... 12	»	»
LE PRISONNIER.....	Eau-forte de M. Laguillermie, d'après M. Gérôme.... 6	3	3
—	— japon monté..... 10	»	»
BOLOGNE.....	Eau-forte originale de Bonington..... 6	3	3
—	— japon monté..... 10	»	»
LE VALET DE CHIENS.....	Héliogravure de M. Goupil, d'après M. Gérôme..... 4	2	2
—	— japon monté..... 10	»	»
VIOLON DE FAÏENCE.....	Eau-forte de M. L. Flameng..... 4	2	2
JESUS-CHRIST ET SAINT-			
MURIL. Le combat des quatre			
Brachées.....	Burin de M. Haussoullier, d'après Masaccio..... 4	2	2
SUR LES BORDS DE LA TA-			
MISC.....	Eau-forte de M. A. Evershed..... 4	2	2
A TWICKENHAM.....	— — — — — 4	2	2
LA CHARITÉ.....	Burin de M. Dubouchet, d'après André del Sarte.. 6	3	3
—	— japon monté..... 10	»	»
DONA GUMERSINDA GOICOE-			
CHEA.....	Eau-forte de M. H.-B. Maura, d'après Goya..... 4	2	2

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Cette gravure est délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en font la demande, au prix de **15 francs** au lieu de **45**, prix de *vente*. MM. les abonnés de Paris et de l'Étranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province peuvent recevoir le leur moyennant l'envoi de **2 francs** pour les frais d'emballage (**17 fr.** au lieu de **15**).

EXPOSITION DU CERCLE DE L'UNION

ARTISTIQUE

Le cercle des « Mirlitons » vient, selon sa coutume, d'ouvrir ses portes à une exposition de tableaux; seulement, les toiles sont, cette année, toutes signées d'un même nom, un nom d'artiste que nous avons vu bien souvent au bas de charmants dessins : Gustave Doré. Que dire de cette exhibition, si ce n'est qu'elle ne montrera pas l'œuvre du peintre sous un aspect nouveau. Le public a déjà pu maintes fois se faire une opinion sur les grandes compositions peintes de M. Doré; je ne crois pas qu'il ait aujourd'hui à modifier son jugement. Quel est ce jugement? va-t-on demander. Il est de ceux qu'une critique indulgente ne veut formuler qu'avec d'extrêmes réserves. Les *Contes drôlatiques*, *Don Quichotte*, les *Contes de Perrault*, les *Fables de La Fontaine* ont été illustrés avec un esprit si neuf, une originalité si intéressante et une imagination si riche!

Mais si ces qualités sont inestimables chez un dessinateur, il en va autrement pour le

peintre; elles deviennent en effet insuffisantes, parfois même elles dégénèrent en défaut lorsqu'elles sont excessives: un tableau ne saurait être une vignette agrandie. L'ingénieux du détail ne peut remplacer l'unité de l'ensemble. Malheureusement M. Gustave Doré n'a pas le don des compositions larges, des grandes lignes, des contours simples.

La *Bataille d'Ascalon* nous montre une composition chargée à l'excès; la mêlée est un fouillis et un grouillement; l'œil se perd dans cette indescriptible confusion et se fatigue de voir.

La *Victime* est d'une conception bizarre. Une femme de saltimbanque tient dans ses bras un petit enfant vêtu du maillot de parade et dont la tête est ensanglantée; à côté d'elle se tient un clown dont le visage blanc de poudre est sillonné de deux grosses larmes; tout autour, des chiens habillés, des animaux savants sont placés là pour faire contraste, par leur accoutrement, au désespoir maternel. Cette idée était dangereuse à figurer, elle côtoyait le ridicule; je regrette que l'artiste n'ait pas davantage insisté sur la note tragique et douloureuse; il s'ensuit que l'on a de la peine à comprendre. Pourquoi, en outre, avoir fait un grand tableau d'une scène de genre qui demandait une dimension plus restreinte?

Je passe sous silence un grand nombre de compositions qui me semblent peu intéressantes, telles que l'*Oubli*, les *Martyrs chrétiens*, que l'on a déjà vus au Salon, *Gédéon choisissant ses soldats*, les *Rôdeurs de nuit*, etc.

J'en arrive aux paysages: quelques-uns présentent de jolis effets, mais il faut reconnaître que M. Gustave Doré travestit la nature avec une indépendance un peu exagérée parfois. La nature ne l'intéresse pas: il lui faut du bizarre, de l'étrange, et son imagination le guidant, il nous montre des sites où pourraient se dérouler les contes des *Mille et une Nuits*, mais qui ne rappellent nullement la vallée du Rhône, l'Alsace ou l'Ecosse.

Je n'ai pas encore dans ces lignes brèves parlé, au point de vue de la couleur, de l'œuvre de M. Doré. J'avoue que je préférerais n'en rien dire, car l'artiste a, ce me semble, quelques prétentions à cet égard. Il parcourt toutes les gammes avec une déinvolture sans égale. Loin qu'il charge sa toile de tons bruyants, de couleurs violentes, comme dans la *Chaine*, tantôt il s'apaise et arrive au blafard, comme dans les *Martyrs chrétiens*... Mais, en vérité, il n'est pénible de dire ma façon de penser sur un artiste d'une aussi réelle valeur. Ah! si M. Gustave Doré voulait renoncer à la peinture, et rester l'inépuisable et original dessinateur que l'on sait!

R. B.

NOUVELLES

*. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons une douloureuse nouvelle. M. Buloz père, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans.

*. Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 6 janvier, M. A. de Beauplan, chef du bureau des théâtres, a été nommé sous-directeur des beaux-arts.

On fait remarquer que cette nomination n'enlève point M. de Beauplan à l'administration des théâtres, et qu'elle ne constitue qu'un avancement pour ce fonctionnaire.

*. L'exécution d'ouvrages et des objets d'art et de précision ne pouvant être confiée qu'à des artistes éprouvés, nos lois et règlements sur la comptabilité publique donnent aux ministres la faculté de traiter, dans ce cas, de gré à gré; mais ils ne leur permettent d'effectuer aucun paiement, si ce n'est pour l'acquiescement d'un service fait.

Cependant, une interdiction de cette nature rendrait impossible de traiter avec certains constructeurs qui sont dans l'usage de demander des avances de fonds avant le commencement des travaux.

Aussi, pour obvier à la difficulté que signale dans le *Journal des Débats*, et afin de permettre aux divers ministres de choisir, sous leurs responsabilités, les artistes sur la capacité et l'honorabilité desquels ils sont en droit de compter, l'honorable M. Léon Say, ministre des finances, a obtenu l'approbation du Président de la République en décrétant portant que les ministres de gré à gré passés notamment par le ministre de l'instruction publique et des cultes, ont pour la construction des ouvrages de précision, peintures, dessins et sculptures, en frottis des constructions, des avances de fonds, mais à la condition que ces avances soient remboursées par les tiers de la dépense.

En outre, les ministres contenant des stipulations de ce genre devraient préalablement être soumis au ministre des finances, et la date

de l'autorisation de ce dernier devra être expressément mentionnée dans ces marchés.

*. L'Académie des Beaux-Arts a renouvelé son bureau pour l'année courante. M. François, vice-président pendant l'année 1876, remplace M. Meissonier au fauteuil de la présidence. M. François Bazin a été élu vice-président pour 1877, par 28 voix sur 31 votants.

*. L'Académie des Beaux-Arts vient de voter en même temps une somme de 4.000 fr. pour l'érection d'un monument au sculpteur Perrand.

*. Le *Journal officiel* du 11 janvier a publié le rapport présenté par M. le vicomte Henri Belaberde, au nom de l'Académie des Beaux-Arts, sur les envois de Rome en 1876.

*. M. le Ministre des travaux publics vient de commander à M. Galland les modèles de tapisserie qui doivent compléter la décoration de l'un des Salons de l'Élysée.

Cette décoration avait été commencée sous l'empire, d'après les modèles dont les figures étaient de M. Baudry, l'ornementation de M. J. Dieterle, les animaux de M. Lambert et les fleurs de M. Chabal-Dussurgey. La Commune ayant brûlé la plupart des modèles et des tapisseries, qui d'ailleurs n'auraient pu s'ajuster dans les panneaux qui leur étaient réservés, il a été nécessaire de recommencer sur des motifs absolument nouveaux.

Cette décoration, qui comprend cinq panneaux, sept œils-de-bœuf et sept trumeaux plus ou moins étroits, doit se composer de figures d'enfants, de vases et de fleurs dans les panneaux; de médaillons et de fleurs dans les œils-de-bœuf, et de figures au milieu d'ornements dans les trumeaux.

Cet ensemble important figurera probablement à l'Exposition universelle de 1878.

*. Les travaux de l'Hôtel de Ville sont poussés en ce moment avec la plus grande activité. Les constructions vont atteindre, vers la fin de ce mois, la hauteur du premier étage. Jusqu'ici on n'avait employé que de la pierre dure qui exigeait un travail considérable, les fondations et une partie du rez-de-chaussée ont été construites avec un granit de même nature que celui qui avait été employé lors de l'érection de l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

On vient de le remplacer par une pierre tendre qui servira aux parties supérieures du monument. Le travail de la taille exige dix fois moins de temps et la bâtisse sera terminée à la fin de 1877.

Les architectes qui s'occupent de la réédification de l'Hôtel de Ville se sont réunis pour statuer sur le sort de l'ancienne salle Saint-Jean; et il a été décidé que l'on conserverait la voûte de soulèvement et que la salle serait reconstruite exactement sur les mêmes plans et probablement affectée au même usage.

*. Du discours prononcé par M. Champfleury au convoi d'Henry Monnier, nous détachons ce qui a trait au souvenir du dessinateur, à propos d'un portrait de Mme Lafarge et d'une exposition projetée des peintures, aquarelles et dessins de l'auteur des *Scènes populaires* :

« Henry Monnier, dit M. Champfleury, me contait que, passant à Montpellier, il fut pris du désir de voir dans sa prison une femme qui avait excité la sensibilité d'une bonne moitié de la nation, quoiqu'elle eût empoisonné son mari à petites doses. — Prenez garde, dit le directeur de la prison à l'artiste qui voulait faire le portrait de la prisonnière, tout mon personnel et tous les gens du pays sont sous le charme ; au dehors, le soir, les jeunes gens donnent des sérénades à la condamnée ; au dedans, les sœurs de charité l'accablent de prévenances. Vous seriez enguirlandé comme les autres, monsieur.

« Henry Monnier promit au directeur de la prison de lui communiquer ses réelles impressions au sortir de sa visite à la charmeuse. Ses impressions se réduisaient en un portrait froid, vrai, exact, inflexible, de l'empoisonneuse. Le peintre ne s'était pas laissé « enguirlander » par la comédienne.

« On verra prochainement, je l'espère, ce portrait et bien d'autres des plus intéressants dans une exposition que ne doivent pas manquer de faire les amis de l'artiste. Ce jour-là l'opinion sur l'ensemble de l'œuvre d'Henry Monnier se modifiera, grâce à ses dessins.

« Ce qu'il laisse de portraits inédits de notables de tout ordre, avec des qualités que M. Ingres eût admirées, est considérable. Toujours l'homme travaillait, toujours il prenait des notes, toujours il étudiait les hommes avec un crayon sûr, un crayon de maître. »

M. Champfleury, qui fut l'ami d'Henry Monnier et qui le vit beaucoup dans ces dernières années, ne s'en tiendra pas à ce discours. Le conteur admirait vivement les triples facultés du peintre, du comédien, de l'auteur dramatique et il met en ordre une importante biographie préparée depuis longtemps sur Henry Monnier.

*. A la vente de l'atelier de M. Delphard, le Musée de Rouen a fait l'acquisition du tableau : *Le Printemps au Cimetière*, pour la somme de 800 francs. Le Musée possédait déjà la *McIncolie*, du même artiste.

NÉCROLOGIE

Henry Monnier est mort à Paris, dans la nuit du 2 au 3 janvier. Il était âgé de soixante-dix-huit ans. La *Gazette* publiera un travail de M. Champfleury sur ce satiriste original, qui se servit, avec un égal bonheur, de la plume et du crayon. Henry Monnier a produit

un certain nombre d'œuvres sérieuses et peu connues du public, de portraits surtout, qui méritaient de fixer l'attention.

M. Alfred Sensier, ancien chef de bureau au ministère de l'intérieur, vient de mourir à l'âge de soixante et un ans. C'était un amateur distingué et un ardent collectionneur. Il était l'ami de Th. Rousseau, dont il a raconté la vie, et de François Millet, sur lequel il écrivait une notice quand la mort est venue le surprendre.

Un des maîtres de la lithographie, M. Alexandre Collette, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-deux ans.

M. Collette s'était exclusivement consacré à la peinture dans les dernières années de sa vie. Ses tableaux, entre autres un portrait de petite fille, avaient été remarqués aux expositions.

M. Collette était né à Arras.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Le nouvel an a été dignement inauguré par la *Royal Academy*, qui, suivant son usage des huit dernières années, a fait chez des particuliers une abondante récolte de chefs-d'œuvre des anciens peintres tant anglais qu'étrangers. Si l'Exposition de cet hiver est moins brillante que quelques-unes qui l'ont précédée, c'est qu'il faut se rendre compte de la concurrence dans le même champ que le *South Kensington Museum* offre à la *Royal Academy*. D'ailleurs, les autorités de l'*Academy* n'ont rien à se reprocher, car parmi les trois cents tableaux réunis dans leurs salles, il y en a au moins une cinquantaine qui, sans contredit, sont d'excellents spécimens des maîtres. A un point de vue général, c'est d'abord Van Dyck et ensuite Raeburn qui font les honneurs de cette exposition. Du premier il n'y a pas moins de onze tableaux, et presque tous bons, et de l'Ecossois douze. De l'un et de l'autre, tous, sauf un, sont des portraits, et il est à la fois utile et intéressant d'étudier les procédés de deux maîtres nés à deux siècles de distance et sous des influences entièrement différentes.

De tous les tableaux de Van Dyck ici exposés, il n'y en a pas un qui surpasse dans sa pose majestueuse le *Portrait du duc de Richmond*, le partisan dévoué de son parent Charles I^{er}. Ce portrait, qui a été gravé plusieurs fois, représente le duc debout, la main appuyée sur la tête d'un lévrier. Il est habillé en noir, le pourpoint et le manteau étant également de soie, avec les reflets que l'artiste savait rendre avec une si rare finesse. Jamais Van Dyck n'a mieux réussi, sans toutefois se faire courtisan, à saisir cette expression de foi chevaleresque.

resque qu'on aime à se représenter dans les portraits des derniers Stuarts.

Sir Henry Raeburn a son meilleur portrait ici, celui du *Docteur Spens*. C'est un Écossais ; mais qu'on est loin du siècle poétique et rêveur de Van Dyck ! On se sent plongé dans le mouvement prosaïque du XIX^e siècle. Toute la pose du docteur, qui porte toutefois un costume fantaisiste, celui de la garde royale des *Scottish Archers*, est réelle et décidée. Il tend son arc avec l'air d'un homme dont toute la vie dépend du succès de son coup ; toute son attention est concentrée dans le vol de la flèche.

De ces deux artistes, il y a aussi deux portraits de femmes qui méritent également d'être rapprochés et considérés ensemble, celui de la reine Henriette par Van Dyck et celui de la comtesse de Wemyss par Raeburn. L'une et l'autre sont habillées en blanc, et chacune d'elles porte dans ses traits mélancoliques une grâce exquise et presque semblable.

Je ne m'arrêterai plus en chemin, car il me faut parcourir les cinq ou six salles où sont arrangés les trésors accumulés par la *Royal Academy*.

D'abord, une petite place doit être accordée aux paysagistes du réveil, car c'est ainsi qu'on peut sans exagération nommer l'École de Norwich. Le vieux Crome, il est vrai, n'est représenté que par un seul tableau, un *Clair de lune*, charmant comme tout ce qu'il faisait, mais manquant un peu de cette atmosphère lumineuse qu'il savait répandre dans ses paysages. En revanche, son élève et presque son rival, George Vincent, est représenté par un tableau excellent. Il a choisi pour sujet la *Tamise en face de Greenwich*, avec son mouvement de navires et le charme de ses horizons. Devant le spectateur, s'élève le vieux palais d'Elisabeth et de Jacques Stuart ; derrière, sont les collines boisées, le parc aux arbres séculaires si cher aux habitants de Londres. Tout le paysage est baigné par un soleil d'été dont la clarté trop brillante est atténuée par une brume légère. Il serait difficile de trouver un tableau qui donne une meilleure idée du talent de Vincent, ni qui fasse mieux comprendre l'influence que l'École de Norwich devait avoir plus tard sur les peintres naturalistes.

Dans cette collection on trouve toute la série des paysagistes anglais, depuis Wilson et Crome, en passant par Vincent, Bonington et Colman, pour arriver à Constable et Turner, et chaque maître est représenté par un spécimen qui mériterait une étude à part.

En fait de portraits, il y en a au moins une douzaine de Reynolds et autant de Gainsborough. Romney, Hoppner, Zoffany et Gibson tiennent aussi dignement leur place. Gainsborough peut-être brille moins que d'ordinaire ; mais son rival Reynolds, malgré l'abondante moisson qu'il a fournie depuis sept ans, semble toujours inépuisable. Nous citerons surtout de lui un groupe d'enfants en costume qui rappelle les costumes de cour espagnols au XVI^e siècle. Il fait songer à Vélasquez. Il marque en effet un moment de la vie de Reynolds ou celui-ci s'inspirait du maître espagnol et avait réussi à saisir momentanément non seulement sa poésie, mais ses procédés.

Je reviendrai plus tard sur les tableaux des peintres étrangers.

Le professeur Colvin, qui tient à Cambridge une position analogue à celle de M. Ruskin à Oxford et M. Legros à Londres, la chaire des Beaux-Arts, s'occupe en ce moment d'Albert Dürer. Le musée de l'université de Cambridge (le *Fitz William*) est très-riche en gravures du célèbre Nurembergeois et de son école, et le professeur Colvin a en tout le loisir de faire des études approfondies sur l'influence que Dürer répandit autour de lui.

Les artistes qui ont pu subir l'influence de Dürer, Martin Schongauer, le mystérieux M. Z., Israël van Meckenen, Baccio Baldini, Jacopo de Barbari, le Meister W., Altdorfer, les deux Beham, sont étudiés en même temps dans leurs œuvres. M. Colvin publie dans le *Portfolio* de ce mois le premier article d'une série consacrée à ce sujet.

MM. Frütner, de Londres, annoncent que le prochain volume de leur entreprise *Numismata Orientalia*, sera une histoire du numéraire en Lydie et en Perse depuis les premiers temps jusqu'à la chute des Achéménides. Ce travail important a été confié à M. Babely V. Head, dont l'*Histoire numismatique de Syracuse* a été couronnée par l'Institut de France, et qui en fort peu de mois a disparu du commerce, tant elle fut recherchée des amateurs.

MM. Sotheby ont vendu la semaine passée quelques manuscrits, dont les meilleurs étaient : *Horæ Beatæ Mariæ Virginis*, 300 fr. ; un autre livre d'Heures ayant probablement appartenu à un membre de la famille royale de France, 337 fr. 50 centimes ; *Regole di San Benedetto* (XVI^e siècle), enluminé pour le monastère de St-Laurent à Venise, 130 fr. ; *Officium B. V. M.* (XV^e siècle), 185 fr. ; *Registrum Brevis* (XIV^e siècle), 55 fr.

Parmi les livres se trouvait un exemplaire de la *Vie du poète anglais Thomas Moore*, par lord Russell. Les huit volumes avaient été grossis jusqu'à en former quatorze par des portraits contemporains et des lettres autographes de la plupart des hommes d'État, auteurs, artistes et littérateurs dont il est question dans la vie du poète irlandais. Il a été vendu 375 fr.

MM. Puttick et Simpson annoncent pour le 23 janvier et jours suivants une grande vente d'autographes, la propriété d'un antiquaire allemand demeurant à Dresde. Parmi les lettres il s'en trouve de Charles-Quint, Frédéric II (le Grand) de Prusse, Marie-Thérèse, Catherine II de Russie, Catherine de Médicis, Charles le Téméraire, François I^{er}, Henri IV, Louis XI, Marie-Antoinette, Pierre le Grand, La Révolution française est représentée par des lettres de Carrier, Chénier, Danton, Fouquier-Tinville, Hébert, Robespierre ; les généraux et les hommes d'État par Alberoni, le duc d'Albe, Coligny, le grand Condé, Mazarin, Richelieu, Turenne. Il y en a aussi plusieurs de poètes de tous les pays, de philosophes, d'artistes, d'aventuriers, de femmes célèbres, d'acteurs et d'actrices.

Le British Museum a payé 55,000 fr. à MM. Rolin et Fénardent la statuette en bronze trouvée à Patras, dont j'ai parlé dans ma précédente lettre.

LIONEL ROBINSON.

BIBLIOGRAPHIE

Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics (n° 11-12, 1876). Porte en bois sculpté (xvii^e siècle) à Guillac (Tarn). — Mur de clôture (xviii^e siècle), à l'ancien hôtel de Navallac, à Paris. — Villa à Croissy (Seine-et-Oise). — Poêle en terre réfractaire, par M. J. Huguelin, architecte. — Revue des progrès des sciences, dans leurs rapports avec l'architecture, par M. A. Guillemin, ingénieur. — Les concours mensuels de l'École des beaux-arts, par M. G. Raulin, architecte. — Tables du volume. (Onze planches gravées et huit gravures sur bois accompagnent cette livraison.)

Moniteur du 11 janvier : Fromentin romancier, par M. Paul Perret.

Moniteur du 10 : Henry Monnier, par M. Paul de Saint-Victor.

Figaro du 10 : Henry Monnier (article signé *Ignotus*).

Academy : 23 décembre : La Fuite en Egypte, de Rembrandt, par C. H. Middleton. — La Société des Aquarellistes, par W. M. Rossetti. — Le Nouveau Satyre en bronze du *British Museum*. — 30 décembre : Livres du Nouvel an, par Ph. Burty. — Archéologie en Italie, par F. Barnabei. — 6 janvier : Anciens édifices à Wisby, en Suède, par H. Dryden. — Les Maîtres anciens à l'Exposition de *Burlington-House*, 1^{er} article, par W. M. Rossetti.

Athenæum : 23 décembre : La Galerie nationale de portraits. — La vente Liphart. — 30 décembre : La Galerie nationale de portraits, 2^e article. — 6 janvier : Découvertes à Ephèse, par M. Wood (compte-rendu, 2^e article). — L'Exposition d'hiver de la *Royal Academy*. — Anciens maîtres et peintres anglais décédés, 1^{er} article. — Nouvelles de Rome, par R. Lanciani.

Journal de la Jeunesse, 213^e liv. Texte par M^{me} Colomb, Ch. de Raymond, E. Lesvazeilles, Emma d'Ervin, Ernest Menault et A. Saint-Paul.

Dessins : Sahib, Castelli, Benoist, etc.

Le Tour du Monde, 836^e livraison. Texte : A travers l'Afrique : de Zanzibar à Benguela, par M. le lieutenant Verney-Howell Cameron. 1872-1876. Traduction et dessins inédits. — Quatorze dessins de E. Ronjat, A. de Bar, Emile Bayard et E. Guillaume.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE M. EDWARD O.

Avec la vente de la collection de M. Edward O... commence, à l'hôtel Drouot, la série des grandes ventes de la saison.

Cette collection ne comprend que 32 tableaux anciens, mais dans le nombre il s'en trouve d'une importance tout à fait exceptionnelle.

Tels sont, par exemple :

Le Mariage mystique de Sainte Catherine, œuvre capitale et authentique de Hugo van der Goes, qui la peignit pendant son séjour en Italie, à la demande d'un marquis Giustiniani, dans la famille duquel elle est restée pendant des siècles. C'est une composition d'un grand caractère, d'un coloris superbe, signée et très-bien conservée ; assurément un des chefs-d'œuvre de la vieille école de Bruges.

Les Noces de Cana, par J. Steen, œuvre importante, pleine de verve et d'esprit, d'une grande finesse de ton, et dans laquelle le côté religieux du sujet est interprété avec une grande liberté.

Le Bac, de Pynacker, est un de ses bons paysages, exécuté avec beaucoup de simplicité, de naturel et de poésie.

Le Repas de campagne de Watteau, gravé par Deplace, a fait partie du cabinet de M. de Julienne. Il date de l'époque où Watteau se préoccupait surtout de l'école flamande.

Le Portrait du régent de l'Université de Leyde, par J. de Bray (1669), mérite de prendre place à côté des plus célèbres portraits de l'école hollandaise. C'est un des plus beaux spécimens de ce peintre trop peu connu.

Plaçons ensuite le *Portrait du podestat de Bergame*, par Carletto Cagliari, le fils de Paul Véronèse.

Une scène de genre, *Socrate et Xantippe*, par Fabritius, un des meilleurs élèves de Rembrandt.

Six charmantes *Vues de Venise*, par Guardi, de petite dimension, très-fines et spirituellement animées de figures.

Une gracieuse composition de M^{lle} Ledoux, un portrait de Nattier, une *Halte de Schellinkx*, une autre de Soolmaker, des œuvres d'Is. Ostade, Karel Dujardin, etc., etc. Enfin une *Nature morte* d'une exécution magistrale, d'un peintre inconnu, mais d'un incontestable talent.

Cette vente sera faite par MM Charles Pillet et Féral, à l'hôtel Drouot, salle 8, jeudi prochain 18 janvier, après deux jours d'exposition.

Héliogravure Amand-Durand EAUX-FORTES ET GRAVURES

Tirées des collections les plus célèbres et publiées avec le concours de M. Edouard Lièvre ; notes de M. Georges Duplessis, bibliothécaire au département des Estampes à la Bibliothèque nationale.

Prix de la livraison de DIX planches : 40 francs.

Les vingt et une premières livraisons sont en vente au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffitte.

Concert Padeloup. — Symphonie en *ut* majeur, Beethoven. — Ouverture de la *Belle Méli-sine* (légende populaire du XI^e siècle). — Symphonie fantastique, en cinq parties (redemandée), H. Berlioz. — Romance en *fa* pour violon (exécutée par M^{lle} Tayan). Finale, Haydn.

Concert du Châtelet. — *The reformation-symphony*, Mendelssohn. — Andante pastoral, fragment d'une symphonie (1^{re} audition), A. Holmès. — Danse des Armées (redemandée), F. Davi L. — Concerto en *mi*, pour violon, Vieuxtemps.

Librairie H. GEORG, à Lyon

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

L'ARCHITECTURE

ET LA

SCULPTURE

A VENISE

Du IV^e siècle jusqu'à nos jours

PAR

P. SELVATICO

Traduit en français par Edmond MICHEL

Auteur de

l'ESSAI SUR LES FAÏENCES DE LYON

Ouvrage en 2 volumes in-8, enrichi de plus de 300 gravures et de précieuses notes, publiée par H. Georg, libraire-éditeur, à Lyon.

TABLEAUX ANCIENS

de différentes écoles

GRANDS PANNEAUX DÉCORATIFS ATTRIBUÉS

A COYPEL

DESSINS ET AQUARELLES

VENUE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 8,

Le lundi 15 janvier 1877, à 2 h.

M. Féral, peintre-expert, 34, faubourg Montmartre ;

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le dimanche 14 janvier 1877, de 1 h. à 5 heures.

ÉTOFFES ANCIENNES

Belles broderies, velours de Gènes et de Venise, étoffes orientales, deux costumes Louis XVI, tapisseries du XVI^e siècle, meubles anciens, très-belle crédence gothique, cabinet Louis XIII, porcelaines, faïences, cadres.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 3.

Le lundi 15 janvier 1877.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT, rue Dronot, 27 (ancien 23).

M. Charles George, expert, rue Laffitte, 12.

Exposition publique le dimanche 14 janvier.

VENTE aux enchères publiques, après décès de M. Charles Laffitte,

D'UN

BEAU MOBILIER

Objets de curiosité, meubles et bronzes des époques Louis XV et Louis XVI, console de Riésener, beau paravent en laque de Coromandel, porcelaines anciennes de Chine et du Japon, quatre tableaux de Desportes, tableaux modernes par Gudin, Lambert, Jongkind, gravures en couleur.

Rue Rabelais, 2 (Champs-Élysées).

Les lundi 15, mardi 16 et mercredi 17 janv. 1877, à 2 heures.

Par le ministère de M^e ESCRIBE, commissaire-priseur, à Paris, rue de Hanovre, 6.

Et de M^e CAILLEUX, son confrère, rue Lafayette, 88, assistés de M. A. AUBRY, expert-libraire, rue Séguier, 18, et de M. GEORGE, expert pour les tableaux et objets d'art, rue Laffitte, 12.

Exposition publique, le dimanche 14 janvier 1877, de midi à 4 heures.

Collection de

FAÏENCES FRANÇAISES & ITALIENNES

Des fabriques de Monstier, de Strasbourg, etc., etc. Porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe et de Sèvres.

OBJETS D'ART, TAPISSERIES, ÉTOFFES

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 1

Le mercredi 17 Janvier 1877 à 2 heures

Par le ministère de M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10,

Assisté de M. CHARLES MANNHEIM, expert, rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le mardi 16 janvier 1877, de 1 heure à 5 heures.

TABLEAUX ANCIENS

Arrivant pour la plupart d'Italie

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Mardi 16 janvier 1877, à 2 heures

M^e Quévremont, commissaire-priseur, 46, rue Richer,M. Horsin-Déon, peintre, 6, place Valois.
Exposition lundi 15 janvier à 2 heures.

32 TABLEAUX ANCIENS

parmi lesquels

une œuvre remarquable

de HUGO VAN DER GOES

composant en partie

LA COLLECTION DE M. EDWARD O.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le jeudi 18 janvier 1877, à 2 heures et demie

LE CATALOGUE SE TROUVE CHEZ :

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. Féral, peintre-expert, 34, faubourg Montmartre :

Exposition particulière, le mardi 16.*Exposition publique*, le mercredi 17 janvier 1877, de 1 h. à 3 heures.

Collection de

TABLEAUX ANCIENS

Parmi lesquels des œuvres originales de

C. Coypel, H. Fragonard, P. Mignard, W. Kalf, Otto Marcellis, J. Werninx, de Witt, T. Wyk, Canaletto, Guido Reni.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le jeudi 18 janvier 1877, à 2 heures

M^e Escribe, commissaire-priseur, 6, rue de Hanovre,

M. Rouillard, expert, 68, rue d'Assas,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le mercredi 17 janvier 1877, de 1 heure à 3 heures.

M. CH. GEORGE

EXPERT

en Tableaux et Curiosités

Par suite du départ de M. DHOS, continue seul les Expertises et Ventes publiques, et transfère son domicile de la rue Le Peletier, 33, à la rue Laffitte, 12.

BEAUX CADRES

En bois sculpté

Des époques RENAISSANCE. LOUIS XIII, LOUIS XIV, LOUIS XV ET LOUIS XVI, meubles des mêmes époques.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le vendredi 19 janvier 1877 à 2 h.

M^e ESCRIBE, commissaire-priseur, rue de Hanovre, n° 6, chez lequel se trouve le catalogue.*Exposition*, le jeudi 18 janvier 1877, de 1 h. à 3 heures.

Succession de M. de CAILLEUX

Ancien directeur des Musées royaux, membre de l'Institut.

—
PORTRAIT

D'ANDRÉ CHÉNIER

Peint à Saint-Lazare

PAR SUVÉE

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

VENTE Hotel Drouot, salle n° 7

Le samedi 20 Janvier 1877 à 4 h. 1/2 précises.

Par le ministère de M^e Escribe, commissaire-priseur, rue de Hanovre, 6,

Assisté de M. Ch. George, expert, rue Laffitte, 12.

Exposition publique, le jour de la vente, de midi à quatre heures et demie.

LIVRES PRÉCIEUX

RELIÉS AVEC LUXE

De Dessins originaux et de manuscrits anciens

ornés de miniatures

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3.

Le lundi 22 et le mardi 23 janvier 1877 à 2 h. de relevée.

M^e MAURICE DELESTRE, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23).

Assisté de M. ADOLPHE LABITTE, expert, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le dimanche 21 Janvier 1877.

VENTE

Par suite du décès de

Eug. FROMENTIN

DE SES

TABLEAUX, ÉTUDES

AQUARELLES, DESSINS ET CROQUISHOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 ET 9

Le mardi 30 janvier 1877 et jours suivants

Par le ministère de **M^e CHARLES PILLET**,
commissaire-priseur, rue de la Grange-Bate-
lière, 10.**M. FRANCIS PETIT**, expert, 7, rue Saint-
Georges.**M. BRAME**, expert, 47, rue Tailbout.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition particulière, le dim. 28 janv.*Exposition publique*, le lundi 29 janv.

VENTE

Par suite du décès de

N. DIAZ

Première partie

Ses **TABLEAUX, ÉTUDES, DESSINS et**
CROQUIS

Deuxième partie :

SA COLLECTION PARTICULIÈRE

comprenant

Tableaux, Dessins anciens et modernes,
Gravures, Lithographies, Photographies, Ob-
jets d'art et de curiosité et Bibliothèque.HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 et 9Les lundi 22, mardi 23, mercredi 24, Jeudi 25,
vendredi 26 et samedi 27 janvier 1877

Commissaire-priseur :

M^e Charles PILLET, r. Grange-Batelière, 10.

Experts :

M. Francis PETIT | **M. Ch. MANNHEIM**
rue Saint-Georges, 7 | rue Saint-Georges, 7.**M. LABITTE**, libraire, 4, rue de Lille.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Expositions : les 20 et 21 janvier 1877.

JOLIE RÉUNION DE

PORTRAITS

POUR ILLUSTRATIONS

par Cochin, de Marcenay, Desrochers, Edelinck,
Ficquet, Gaucher, Ingouf, Le Mire, Masquelier,
Saint-Aubin, Savart, Tardieu.*Œuvres de Walter Scott*32 volumes brochés avec 1240 figures, suites
de vignettes pour illustrationsVENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 4Les jeudi 25 et Vendredi 26 janvier 1877
à 1 heure précise.**M^e Maurice Delestre**, commissaire-priseur,
successeur de **M. DELBERGUE-CORMONT**, rue
Dronot, 27 (ancien 23);Assisté de **M. Vignères**, marchand d'estam-
pes, 21, rue de la Monnaie,

CHEZ LEQUEL SE TROUVE LE CATALOGUE

LA BELLE BIBLIOTHÈQUEDe **M. Emmanuel MARTIN**

Se vendra du 3 au 10 février 1877

SA BELLE COLLECTION DE

PORTRAITS POUR ILLUSTRATIONS*Et livres à figures*

Se vendra du 12 au 17 Février 1877

Le catalogue se distribue chez **M. Vignères**,
marchand d'estampes, 21, rue de la Monnaie.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES**ANTOINE BAER**

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

L A

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnées à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Cette gravure est délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en font la demande, au prix de **15** francs au lieu de **45**, prix de *vente*. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province peuvent recevoir le leur moyennant l'envoi de **2** francs pour les frais d'emballage (**47** fr. au lieu de **15**).

MOUVEMENT DES ARTS.

COLLECTION EDWARD O.

Vente du 18 janvier.

Me Ch. Pillet, comm.-priseur, M. Féral, expert.

De Bray. — Portrait d'homme, 6.000 fr.*Van der Goes*. — Mariage mystique de sainte Catherine, 19.900 fr.*Guardi*. — Monument, 2.820 fr.; Ruines, 1.920.*Nattier*. — Portrait de femme, 3.020 fr.*Jean Steen*. — Noces de Cana, 6.000 fr.*Charlet*. — Nature morte, 2.300 fr.

La vacation a produit 71.855 fr.

Collection Liphart

Nous avons déjà parlé de cette collection de gravures qui s'est vendue 320.000 fr. à Leipzig. Voici les prix les plus importants :

Baccio Baldini. — Composition satirique sur la papauté, 2.813 fr.*Von Bocholt*. — L'Annonciation, 1.925 fr.*Albert Durer*. — Adam et Eve (état non décrit), 2.500 fr.; la Passion du Christ, 2.250 fr.; le

petit Portement de croix dessiné et gravé sur or par Durer pour le pommeau de l'épée de Maximilien; 2,888 fr.; le Chevalier et la Mort; 1,500 fr.; Erasme; 750 fr.; la Tête du Christ; 1,500 fr.

Lucas de Leyde. — David jouant de la harpe devant Saül; 1,563 fr.; la Madeleine; 1,250 fr.*Andrea Mantegna*. — La Madone dans une grotte; 4,938 fr.*Le maître anonyme B. M.* — Jugement de Salomon; 1,875 fr.*Le maître E. S. de 1466*. — La Femme au bouclier; 1,813 fr.*Michel Wolgemuth*. — La Madone et l'enfant; 1,130 fr.*Marc Antoine Raimondi*. — Sainte Cécile, d'après Raphaël; 2,030 fr.*Rembrandt*. — La Pièce aux cent florins; 1,813 fr.; le Paysage aux trois maisons; 3,813 fr.*Martin Schongauer*. — La Nativité; 1,250 fr.; la Fuite en Egypte; 1,500 fr.; le grand Portement de croix; 1,563 fr.; la Mort de la Vierge; 6,300 fr.; la Tentation de Saint-Antoine; 4,400 fr.; Evêque debout; 1,988 fr.; l'Éléphant; 1,125 fr.*Léonard de Vinci*. — Série de trois eaux-fortes, dessins pour tapisseries; 1,500 fr.*Zwott*. — Sainte-Anne sur un trône; 2,800 fr.

Galerie Johnston. — La célèbre galerie de tableaux formée à New-York par M. Taylor Johnston vient d'être vendue.

Les tableaux qui ont atteint les plus hauts prix sont :

Le *Niagara*, de Bhurch, le peintre américain, 12.500 dollars.Le *Navire négrier*, de Turner, 10.000 dollars.La *Partie de cartes*, de Meissonier, 11.500 doll.L'*Appel des condamnés à la Conciergerie*, de Muller, 8.200 doll.Paysage d'*automne*, avec animaux, de Troyon, doll.La *Patrouille turque*, de Decamps, 5.250 doll.La *Mort de César*, de Gérôme, 8.000 doll.

La vente des tableaux, des aquarelles et des sculptures a produit 330.972 dollars.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITION UNIVERSELLE

Par arrêté du ministre de l'agriculture et du commerce, sur la proposition du commissaire général, une exposition historique de l'art ancien dans tous les pays et de l'ethnographie des peuples étrangers à l'Europe sera ouverte dans les locaux de l'Exposition universelle, du 1^{er} mai 1878 au 31 octobre suivant.

M. Adrien de Longpérier est nommé directeur et M. Gustave Schlumberger, secrétaire général.

Une commission d'admission et de classification, divisée en neuf sections est chargée de préparer et d'organiser cette exposition.

Sont nommés membres de la commission d'admission et de classification :

1^{re} SECTION*Art primitif et antiquités des Gaules*

MM. Alexandre Bertrand, Jules Desnoyers, le marquis de Vibraye, Frédéric Moreau et le docteur Hamy.

2^e SECTION*Sculpture antique du moyen âge et de la Renaissance. Glyptique*

MM. H. Barbet de Jonq, le baron J. de Witte, Edmond Le Blant, Félix Fenardent, Gustave Dreyfus, Roger Ballu, Henri de Longpérier.

3^e SECTION*Numismatique gauloise et du moyen âge. Médaillons. Sigillographie*

MM. F. de Sauley, C. Robert, le baron James de Rothschild, Étienne Récamiér, Germain Demay, J. Charvet, A. de Barthélemy.

4^e SECTION*Céramique moyen âge, Renaissance. Faïences, porcelaines*

MM. le baron Alphonse de Rothschild, Ch. Maillet du Boulay, Adrien Dubouché, Gaston Le Breton, L. de Liesville, Ph. Burty, Robert Culmon, Paul Gasnault.

5^e SECTION*Manuscrits, livres incunables, dessins, reliures*

MM. Alf. Maury, E. Miller, le baron Edmond de Rothschild, Alfred Firmin-Didot, A. de Longpérier-Grimoard, Robert de Lasteyrie, le baron Alph. de Ruble.

6^e SECTION*Armes et armures*

MM. le colonel Le Clerc, le prince Czartorski, le comte d'Armaillé, le baron Adolphe de Rothschild, Frédéric Spitzer, Albert Dumetz.

7^e SECTION*Orfèvrerie, ivoires, cristaux, bijoux*

MM. le baron Gustave de Rothschild, Jules Labarte, le baron Jérôme Pichon, le vicomte de Panay, Alfred de Champeaux, T. A. Basilewski, Raoul Delamotte, Beurdeley, L. Courrajo.

8^e SECTION*Ameublement, étoffes, etc., etc., tapisseries*

MM. Léopold Double, le baron Davillier, Edmond Foulé, Emile Mayer, A. de Rochambeau, E. Guichard, Al. Sommier, Adolphe Moreau, secrétaire.

9^e SECTION*Ethnographie des peuples étrangers à l'Europe*

MM. Alphonse Pinard, J.-L. Gérôme, Albert Goupil.

C'était le 15 janvier qu'expirait le délai accordé par le règlement général pour la remise des demandes d'admission à l'Exposition universelle de 1878. Il résulte d'un rapport présenté par le sénateur commissaire général au ministre de l'agriculture et du commerce que le nombre des demandes déjà parvenues le 13 au soir était de 7.000 pour Paris, dépassant ainsi de 2.000 le nombre des demandes semblables formulées en 1867 ; l'affluence des demandes de la province était également considérable et se chiffrait par 1.000 et 1.500 bulletins arrivant chaque jour.

Toutefois, l'organisation des comités d'admission ayant été retardée dans plusieurs départements, un grand nombre de préfets ont fait observer que si un sursis n'était accordé, plusieurs des grandes industries de leur région ne seraient pas représentées. Les demandes arrivant toutes à la fois et au dernier moment, les comités départementaux ne sauraient les avoir examinées en temps utile. Un délai est aussi nécessaire pour coordonner les expositions collectives qui se préparent. Ils invoquent d'ailleurs le précédent de 1867 et rappellent qu'à cette époque la date primitivement assignée comme définitive dut être deux fois prorogée.

Une telle prorogation n'est pas sans inconvénient, car elle retarde d'autant les notifications d'admission des comités institués à Paris, et quatorze mois ne sont pas trop pour permettre aux industriels admis de préparer convenablement leur exposition.

Toutefois, le Gouvernement voulant donner à tous les producteurs en retard le moyen de paraître au rendez-vous de 1878, en sorte que la section française soit bien le résumé complet et fidèle de la puissance productive du pays, le ministre de l'agriculture a informé MM. les préfets que le délai pour la présentation des demandes d'admission était prorogé jusqu'au 1^{er} février. Passé cette échéance, la répartition des emplacements aura lieu et les retardataires ne pourront s'en prendre qu'à

eux-mêmes de l'impossibilité matérielle où serait le commissariat de leur trouver dans l'enceinte du palais un espace disponible.

Salon de 1877

Nous avons dit dernièrement que le règlement relatif à l'Exposition des beaux-arts de 1877 porte les dispositions suivantes :

Celui-là seul qui aura obtenu la première médaille sera considéré comme hors concours.

Celui qui aura obtenu une troisième médaille, suivie d'une seconde, sera exempt de l'examen du jury d'admission.

L'administration nous prie de compléter ces renseignements par cet autre :

Les dispositions nouvelles n'ont pas d'effet rétroactif; c'est-à-dire que les artistes qui ont acquis des droits les conservent intacts.

Les membres du jury d'admission se sont réunis, jeudi dernier, pour procéder à la constitution des bureaux des diverses sections.

Ont été nommés dans la section de peinture : président, M. Robert Fleury; vice-président, M. Meissonier; secrétaires, MM. Maurice Cottier et Reiset.

Dans la section de sculpture : président, M. E. Guillaume; vice-président, M. Edouard André; secrétaires, MM. Michaux et Dreyfus.

Dans la section d'architecture : président, M. Duc; vice-président, le comte de Cardillac; secrétaires, MM. Garnier et Lenoir.

Dans la section de gravure : président, M. Henriquel-Dupont; vice-président, M. H. Delaborde; secrétaires, MM. Paul Mantz et Marille.

Un concours vient d'être ouvert pour le projet d'un monument funéraire à élever à la mémoire des soldats français morts à **Nuits**.

Toute liberté est laissée aux concurrents pour la composition de ce monument; ils ne sont limités que par le chiffre de la dépense, qui ne doit pas dépasser cinq mille francs, honoraires compris.

Les projets seront jugés par la Société d'architecture.

Ces projets seront exposés à Lyon pendant quatre jours.

UN NOUVEAU TABLEAU

de

GÉRARD DAVID

Il a été vendu, avant-hier, à l'Hôtel Drouot, dans une réunion de tableaux anciens, une série de petits panneaux de Guardi, un bon portrait de De Bray et une œuvre importante de l'ancienne École flamande. Celle-ci appelle quelques réflexions.

C'est un panneau en largeur, où les figures sont de demi-nature, représentant le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Quelques parties sont fort bien conservées, elles ont tout leur éclat primitif; d'autres ont à peu près disparu sous une restauration toute récente.

Le catalogue affirme, d'une façon positive, que cette peinture est de la main de Hugo van der Goes et que celui-ci la peignit pendant son séjour en Italie pour un marquis Gustiniani à Florence; il ajoute même qu'elle est signée, mais ceci nous est indifférent, n'ayant pu nous rendre compte par nous-même de la valeur de cette signature. Autant d'assertions, autant d'erreurs. D'abord aucun document, jusqu'à ce jour, ne permet d'admettre qu'Hugo van der Goes, de Gand, l'illustre élève des Van Eyck, ait été en Italie. Son chef-d'œuvre, le grand retable du musée de l'*Archispedale* de Santa-Maria-Nuova, à Florence, l'un des plus magnifiques témoignages du génie de l'école de Bruges qui soit parvenu jusqu'à nous et dont notre ami Mantz entretiendra l'un de ces jours les lecteurs de la *Gazette*, fut commandé à Bruges et apporté en Italie par Thomas Portinari, agent des Médicis en Flandre. Ensuite, aucun point de ressemblance ou d'analogie n'existe entre cette œuvre et le tableau qui nous occupe. Mille similitudes, au contraire, nous rappellent deux œuvres admirables et incontestables d'un peintre de première valeur dont le nom a été récemment remis au jour, Gérard David; mille souvenirs nous obsèdent en présence de cette peinture, malheureusement très-restaurée.

Ce sont bien les mêmes colorations solides et montées, le même faire des étoffes, les mêmes détails de l'ornementation et des accessoires que dans l'incomparable tableau de la *Vierge entourée de saintes*, du musée de Rouen, la même manière caractéristique d'interpréter et de peindre le paysage que dans le *Baptême du Christ*, du musée de Bruges, et surtout les mêmes types de figures, les mêmes têtes de femmes que dans l'un et l'autre de ces tableaux. A propos du paysage, si important dans le tableau qui nous occupe, nous ferons observer que maître Gérard est le véritable fondateur de l'école naturaliste d'où sont sortis Henri de Bles et Joachim Patenier. Nous remarquons les mêmes tons brunâtres et vifs des fabriques, les mêmes verdure assombries et puissantes. Pour les têtes l'identité est complète, notamment dans la figure la mieux conservée du tableau, celle de sainte Catherine, que l'on retrouve, avec le même type, le même costume et la même pose, dans le panneau du musée de Rouen. Nous sommes heureux d'ajouter que telle est aussi l'opinion de deux juges dont la compétence ne saurait être mise en doute, M. Reiset, qui a étudié d'une manière si approfondie l'ancienne école de Bruges, et M. Alfred Darcel, qui connaît si bien son musée de Rouen.

L'auteur de ces tableaux, ainsi qu'il de la *Déposition* de la Chapelle du Saint-Sang, à Bruges, et des deux étonnantes compositions de l'Académie, le *Jugement de Cambyses* et l'*Ecorchement*, peints d'ailleurs plusieurs années

avant ceux-ci, est sans contredit l'un des maîtres les plus originaux du XV^e siècle.

Il y a à peine dix ans que M. James Weale a retrouvé son nom dans les archives de Bruges (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{re} période, t. XX, p. 342). Nous ajouterons, en terminant cette petite note, qu'il est établi que Gérard David a eu de fréquentes relations avec l'Italie.

LOUIS GONSE.

NOUVELLES

La commission instituée par le ministre des travaux publics à l'effet d'étudier les questions relatives à la restauration des Tuileries s'est réunie, le 12 janvier, au ministère, sous la présidence de M. Albert Christophle, ministre des travaux publics.

Elle a voté les conclusions suivantes :

« La commission est d'avis :

« 1^o Que la partie encore subsistante du palais des Tuileries doit être conservée et restaurée ;

« 2^o Qu'on doit se borner à l'exécution des travaux ci-après énumérés : consolidation et restauration des murs extérieurs, consolidation et établissement des murs de refend jugés nécessaires à la stabilité de l'édifice ; rétablissement des toitures en les disposant de la manière la plus favorable à la nouvelle destination de l'édifice, et réfection de toutes les menuiseries extérieures ; suppression des murs élevés au-dessus des portiques ; reconstruction des murs du fond et rétablissement des terrasses ; application d'une façade latérale à chacun des pavillons extrêmes ; établissement d'un jardin régulier en forme de parterre autour de l'édifice ;

« 3^o Qu'on doit exécuter ces travaux dans l'esprit et suivant les procédés recommandés dans le cours du rapport, et leur imprimer une activité telle, qu'on puisse espérer leur achèvement pour le 1^{er} mai 1878 ;

« 4^o Que le palais restauré doit être affecté à un musée d'art, sauf à statuer ultérieurement sur les dispositions intérieures à adopter pour l'installation de ce musée.

« La commission invite M. le ministre à déposer le plus promptement possible un projet de loi dans le sens qui vient d'être indiqué. »

Ces conclusions ont été adoptées à l'unanimité.

En conséquence, le ministre des travaux publics a l'intention, après avoir consulté le conseil des ministres, de déposer prochainement sur le bureau du Sénat, qui a pris l'initiative de la question, un projet de loi qui contiendra des dispositions conformes aux résolutions de la commission du Sénat et de la commission extra-parlementaire.

Cette dernière commission reste saisie de toutes les questions relatives aux aménagements intérieurs. Il a été décidé que l'administration allait faire dresser les plans et devis nécessaires à l'exécution des réparations exté-

rieures et intérieures, et que ces plans, après avoir été examinés par la sous-commission, seraient ultérieurement soumis à la commission.

La *Gazette des Beaux-Arts* reviendra prochainement sur cette question.

*. Le Louvre vient d'acquérir quelques objets d'art, dont nous donnerons le détail et la description lorsque le ministre aura ratifié ces acquisitions. Disons seulement qu'elles comprennent diverses sculptures grecques, en bronze, en marbre et en terre-cuite ; un charmant Tiepolo, d'une qualité tout à fait fine, le *Repas chez Simon le Pharisien*, celui-là même qui a figuré à la vente Tesse, et une précieuse miniature de la fin du XIV^e siècle, dans le style giottesque, attribuée à Agnolo Gaddi.

*. La bibliothèque de la ville de Paris est complètement installée à l'hôtel Carnavalet.

D'après le dernier catalogue dressé pour 1876, cette bibliothèque spécialement consacrée à l'histoire de Paris, ne compte pas aujourd'hui moins de 36,000 volumes et de 13,000 plans ou estampes.

*. Samedi dernier a été donné au nouvel Opéra le premier bal masqué méritant ce nom et rappe-
lant par son luxe et son entrain les célèbres divertissements de l'ancienne salle. Nous n'avons aucun prétexte pour parler ici de ces sortes de fêtes, même sous notre rubrique de *l'Art au théâtre*, encore que le monument de M. Garnier, ainsi animé et ainsi étoffé, offrit un spectacle d'un caractère décoratif véritablement surprenant. Mais il nous sera permis, à ce propos, de réclamer ici avec la plus vive instance, pour l'honneur de l'œuvre et de l'artiste, l'achèvement des galeries du buffet et du fumoir. Nous ne serons que l'interprète des doléances générales en disant que ces murailles nues, ces plafonds inachevés, ce délabrement et ce provisoire, pires que la ruine, sont une offense pour les yeux. Comme on dit vulgairement, le vin est versé, il faut le boire, et le nouvel Opéra doit être terminé au plus tôt dans ses parties essentielles.

*. Le musée de Louviers vient de s'enrichir d'une belle collection de faïences, porcelaines, meubles et autres objets curieux et anciens, que lui a généreusement légués M^{lle} Vignon.

*. En 1875, M. Bonghi, ministre de l'instruction publique, avait chargé une commission d'établir à Rome une exposition périodique de beaux-arts, d'après le modèle du Salon de Paris.

Un programme de concours pour le projet de construction d'un palais à cet effet avait été rédigé. Vers la fin d'avril, terme du concours, trente-huit projets furent présentés. La commission chargée de les juger déclara qu'aucun d'eux ne méritait le prix annoncé, qui était de 3,000 fr.

La commission a été invitée à rédiger un nouveau programme.

Après quatre mois de travail on en est encore à rechercher l'emplacement et les conditions du concours.

Le retable de Beaune.

Le grand retable, peint pour le Chancelier Rolin, — le même Rolin qui avait commandé à Jean Van Eyck l'incomparable chef-d'œuvre qui de la sacristie de la cathédrale d'Autun est venu au Louvre, dont il est aujourd'hui l'un des plus beaux fleurons, — et conservé à l'Hôpital de Beaune depuis le ^{xv}^e siècle, est depuis quelques jours à Paris entre les mains de M. Reiset. Conformément au désir exprimé par l'administration du célèbre hôpital, il va être complètement débarrassé des badigeonnages qui l'ont défiguré, en voilant les nudités, et soumis à de prudents et minutieux travaux de restauration. Déjà, le panneau qui contient les figures des réprouvés a subi avec le plus grand succès une première opération de nettoyage; toutes les petites figures nues, qui sont des merveilles de finesse et de dessin, ont réapparu dans leur primitive fraîcheur, et les deux faces du volet ont été sciées pour que l'on puisse désormais jouir de l'œuvre dans son ensemble sans être obligé d'en faire pivoter les panneaux. Nous espérons que, lorsque cet important travail sera terminé, M. Reiset obtiendra de l'hôpital l'autorisation de laisser admirer aux Parisiens pendant quelques jours, dans l'une des salles du Louvre, par exemple, le magnifique chef-d'œuvre de Rogier van der Weyden. La *Gazette* reviendra d'ailleurs prochainement sur cet intéressant sujet.

L. G.

NÉCROLOGIE

M. François Buloz, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, est mort samedi 13 janvier. Il a succombé à une maladie douloureuse dont il était atteint depuis plusieurs années, et qui l'avait obligé de céder la direction de sa publication à son fils, M. Charles Buloz.

M. F. Buloz était né à Vulbens, près de Genève, en 1803. En 1825, il vint à Paris achever ses études, et pour gagner sa vie, il entra comme correcteur dans une imprimerie. Six ans après, il acquit, avec quelques amis, la propriété de la *Revue des Deux-Mondes*.

Il en fit l'œuvre de sa vie et y consacra toute l'activité et toute l'énergie qui le caractérisaient. Après de longues années de luttres, le succès couronna ses efforts et d'une modeste publication sans autorité, il fit de la *Revue des Deux-Mondes* un centre littéraire auquel toutes les illustrations s'honoraient de collaborer, et dont la prospérité tout au moins financière a augmenté chaque année.

En 1838, M. Buloz succéda à M. Taylor, en qualité de commissaire royal près la Comédie-Française, qu'il administra jusqu'en 1848.

Ses obsèques ont eu lieu lundi 15 janvier, à Saint-Germain-des-Prés.

Le *Temps* du 18 janvier a publié un excellent article de M. Schérer sur M. Buloz.

L'un des meilleurs peintres de la Russie, Timoléon-Charles de Neff, vient de mourir.

Il était né en 1805 à Korkulla, en Esthonie. Après avoir fait ses études artistiques à Dresde d'abord, et ensuite à Rome, il alla en 1862 à Saint-Petersbourg, où ses œuvres ne tardèrent pas à être remarquées. Ses portraits, de plusieurs membres de la famille impériale notamment, lui acquirent promptement la notoriété; ils lui valurent, en 1832, l'emploi de peintre de la cour, deux ans plus tard une pension viagère, et en 1839 le titre de membre de l'Académie des Beaux-Arts. La Russie possède de Neff des œuvres d'un mérite éminent, entre autres les peintures de la cathédrale d'Isaac, qu'il avait été chargé d'exécuter en 1819.

L'Italie vient de perdre un de ses meilleurs artistes, Pietro Magni, l'auteur de statues de David et de Socrate.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

Mon cher Directeur,

On ne s'est, je crois bien, jamais autant occupé du bel art de la tapisserie que dans ces derniers temps. L'exposition de l'*Union centrale* a mis le sujet à la mode. Tous les journaux en ont parlé et nos lecteurs n'ont oublié ni les lettres si intéressantes de M. Müntz, publiées dans la *Chronique*, ni les excellents articles que M. Darcel a donnés dans la *Gazette*.

Ajoutez à cela les beaux travaux que M. Guichard est en train d'exécuter au Garde-Meuble et vous m'accorderez que l'« Histoire de la tapisserie » est un sujet qui se trouve dans l'air qu'on respire, pour ainsi dire. C'est certainement une de nos préoccupations artistiques du moment les plus intenses, et il faut nous attendre à la voir prendre corps un de ces jours, sous la forme d'un beau et bon livre, bien complet et qui traitera avec étendue de cette matière si pleine d'intérêt.

Notre devoir à tous (je parle de nous autres les chercheurs) est, en pareille occurrence, de faciliter la besogne à celui qui se dévouera, et de planter le plus de jalons possibles pour le guider dans sa route. Permettez-moi donc, mon cher ami, de donner l'exemple aujourd'hui et de vous dire quelques mots d'un centre de production qui jadis fut considérable, et dont, à mon avis, on ne s'est point assez occupé jusqu'à présent.

Je veux parler d'Audenarde.

A mon dernier voyage dans les Flandres, j'ai fait une courte station dans les archives de cette petite ville, et j'ai été tout surpris d'y trouver un grand nombre d'indices annonçant

une fabrication d'une importance inusitée et que nous ne soupçonnons pas généralement.

C'est au ^{xv}^e siècle que la fabrication des tapisseries, *tapetiorum textina*, comme l'appelle élégamment Sandérus, paraît avoir pris un certain développement à Audenarde. Mais c'est au ^{xvi}^e siècle qu'elle jeta son plus vif éclat. Un chroniqueur de ce temps estime à 20,000 le nombre des artistes et ouvriers de toutes sortes qui, tant dans la ville que dans les villages environnants, étaient occupés par cette artistique industrie.

Certes, il faut faire la part des exagérations, mais leur nombre devait être considérable, car pendant toute la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle, cette population industrielle est un sujet de préoccupation constante pour les magistrats et le gouvernement central.

En 1366, au moment où les troubles religieux éclatent dans ce coin du pays flamand, le conseil communal s'inquiète du sort qui est réservé à tous ces habiles artisans. « Ils sont apparens d'estre reduytz à extrême povreté, comme estans la plus part povres tapisseurs qui ne treuvent plus à besoigner, » écrit-il à la duchesse gouvernante, et celle-ci, qui n'a point oublié sa modeste origine, fait répondre qu'il est à désirer que « les riches marchans et bourgeois employent quelque argent à faire besoigner en tapisserie pour oster aulcunement l'oyseté, qui causant povreté conduit les indigens à sedition et pillage. »

Vers le même temps, un peu avant cette furie iconoclaste qu'on appela le « brisement des images, » la gouvernante fait recommander au « magistrat » de veiller à ce que l'entrée de la ville soit sévèrement interdite aux populations des environs, et le magistrat, qui n'a pu éviter le sac de l'église Sainte-Walburge, cherche à se disculper en expliquant que « les inhabitants desdits faux-bourgs et seigneuries, estans la plus part tapisseurs, debvoyent necessairement venir en la ville, les dimanches et jours de festes; et ce pour avoir argent de leurs maitres, rapporter ouvrage, en demander de l'autre, comme patrons, laines, filets et choses semblables; tout ce que d'ancienneté ils sont accoustumés à faire à telz jours, pour n'estre les autres jours distraicts de leur ouvrage. »

Toutes ces pièces, si intéressantes pour l'histoire de la tapisserie flamande, se trouvent aux archives d'Audenarde, et encore d'autres sans doute que je n'ai pas eu le loisir de relever. Dans le nombre, il en est une à laquelle je faisais allusion à l'instant, en parlant de la modeste origine de Marguerite de Parme. Sur la foi de Strada et de quelques historiens, on croyait généralement que cette bâtarde de Charles-Quint était la petite-fille de Jean Van Gheste et de Marie Coquamba, « tous deux considérables parmi la noblesse de Flandre » alors qu'un acte notarié que j'ai eu entre les mains établit de la manière la plus formelle que sa mère était fille d'un manant de Nukerke et que ses oncles et tantes étaient « pauvres gens de bien, chargiez de plusieurs petits enfans, gaignants leur vie par l'arht et stil de la tapisserie. »

Ces circonstances, qu'elle ne pouvait ignorer, durent entrer pour quelque chose dans la bienveillance particulière que la gouvernante montra en toute occasion pour les artisans d'Audenarde. Et c'est peut-être grâce à elle que « l'arht et stil de la tapisserie », comme on disait alors, put, sans être plus durement éprouvé, traverser la crise politique et religieuse qui sévissait sur les Flandres.

Au dix-septième siècle, en effet, la *tapetiorum textina* atteignit son apogée à Audenarde et fit connaître le nom de l'industrielle cité dans toutes les cours de l'Europe. « *Famam Aldenardæ per totius Europæ principum aulis propagat* », nous dit Sandérus. Ce n'était du reste que justice. Non-seulement les magistrats veillaient sur la bonne exécution des ouvrages, mais les fabricants n'hésitaient point à s'adresser aux premiers artistes de leur temps pour avoir des cartons.

C'est ainsi que David Teniers (le jeune), bien qu'habitant alternativement Anvers et Bruxelles, fut un de leurs fournisseurs les plus assidus. Deux lettres de l'éminent artiste, que j'ai trouvées également aux archives d'Audenarde, constituent dans leur genre des documents précieux et pleins d'utiles renseignements.

Toutes deux sont écrites en flamand, avec une orthographe excessivement fantaisiste qui les rend difficiles à déchiffrer et prouve que, malgré son titre de gentilhomme de la chambre et de professeur de Don Juan d'Autriche, le maître, s'il avait beaucoup de talent, n'avait guère de littérature.

Dans celle de ces deux missives qui paraît la plus ancienne (elle n'est pas datée), le peintre rappelle que le 13 octobre précédent il a adressé au destinataire une lettre qui en renfermait une autre pour M. l'Intendant, et que jusqu'à présent il n'a reçu de réponse ni à l'une ni à l'autre. Cette lettre incluse est-elle parvenue à son adresse? Dans cette dernière — ajoute-t-il — il n'est question que de compliments et du renouvellement de ma prétention à être payé de mes travaux. « Or, j'ai appris d'une façon formelle que M. l'Intendant se trouve auprès de S. A. R. Il me semble donc que ma réclamation vient à point, puisque M. l'Intendant aura facilement occasion de parler de cela à S. A. R.; je vous prie, en conséquence, de lui faire tenir la présente, car j'ai actuellement un pressant besoin de ce qui m'est dû, à cause de malheurs que j'ai éprouvés dehors (sans doute à la campagne) ». Je vous confie mes intérêts, dit-il en finissant, vous priant d'ajouter en ma faveur toutes les recommandations que vous croirez utiles. »

L'autre lettre est beaucoup plus intéressante. D'abord elle est datée et porte en tête la mention : *Bruxelles, 2 août 1673*. En second lieu, comme la première, elle réclame le montant de fournitures faites par le peintre à S. A. R. et nous prouve que, malgré ses titres honorifiques, le maître était aussi désireux de toucher ses créances que le prince Léopold

1. ... door ongelucken die ick buyten hebbe geleden. »

était peu pressé de payer ses artistes ; mais ce qui lui donne un prix tout spécial, c'est qu'elle accompagnait un envoi de cartons, dont elle nous donne la nomenclature avec le prix auquel chaque pièce de cet envoi était estimée.

Ici il faut copier textuellement :

« Je vous adresse, dans une caisse, les articles suivants, avec leur prix :

N ^{os}	1. Un Été, par David Teniers	50 florins.
—	2. Un Hiver, par David Teniers	50 —
—	3. Une Bataille ¹ par L. de Hondt	16 —
—	4. Une Bataille sur mer, par L. de Hondt	16 —
—	5. Un embarquement par des soldats, par L. de Hondt	16 —
—	6. Un Déluge ² , par L. de Hondt	16 —
—	7. Un Dîner ³ avec brebis et vaches, par un peintre italien	36 —
—	8. Un Morceau (<i>een stuck</i>) par D. Teniers	33 —
—	9. Un Hiver avec patineurs, par D. Teniers	32 —
—	10. Une Tabagie, par D. Teniers	32 —
—	11. Joueurs de cartes, par D. Teniers	32 —

Formant ensemble la somme de 329 florins.»

Le peintre demande ensuite qu'on veuille bien lui accuser réception de son envoi et qu'on lui dise comment ces différentes pièces ont été trouvées.

Il serait fort intéressant aujourd'hui de retrouver quelqu'une des tapisseries exécutées d'après ces cartons. Leur identité serait d'autant plus facile à constater que nous savons le nom de l'industriel auquel ces lettres étaient adressées.

Il s'appelait M. PIETER VAN VEEREN (ou VERREN, le nom est écrit des deux façons) et demeurait sur le Grand Marché (*op de groote merk*). Or son nom doit se retrouver dans la lisière des divers panneaux, si tant est qu'ils existent encore, car par un arrêté de 1671, les magistrats rappelaient « que tous les maîtres tapissiers d'ores avant seront obligez ensuite du 4^e article de leur caroline de faire travailler par leurs ouvriers, au commencement de chaque pièce, dans la lisière d'en bas leurs noms de baptême en brieu et leur surnom tout au long, afin que la fabrique de chacun soit connue. »

Or en 1675, époque où Teniers faisait son envoi, cette formalité était toujours obligatoire, et la signature continuait d'être exigée au bas de toutes les pièces qui étaient mises en vente.

Voici, mon cher ami, les quelques documents que j'ai trouvés dans mon court séjour à Audenarde. Il est certain que les Archives en contiennent bien d'autres et sans doute de plus curieux.

Je tenais à indiquer cette source au futur écrivain de *l'Histoire de la tapisserie*, j'espère qu'il en saura tirer tout le profit possible.

HENRY HAVARD.

UNE IMPORTANTE RÉCLAMATION

Peu de personnes, en dehors de quelques archéologues, et encore grâce à M. le baron de Guilhermy qui connaît si bien Paris et Saint-Denis, savent que les magasins de cette antique abbaye contiennent une collection considérable d'objets curieux et précieux. Ce sont des sculptures de toute époque, depuis les temps mérovingiens, des inscriptions du moyen âge et des temps modernes, en un mot, une portion considérable de l'ancien Musée des monuments français réunis par M. Lenoir à l'époque de la Révolution. On peut y trouver de quoi enrichir notablement le Louvre, Cluny et Carnavalet ; il y a donc nécessité de sauver des objets précieux pour l'art et pour les souvenirs historiques, car dans l'état d'abandon où ils sont depuis un demi-siècle, ils se détériorent d'une façon déplorable.

Ces réclamations ont été soumises à M. le ministre de l'Instruction publique par la Société des Antiquaires de France, à la prière de M. Pol Nicard, et par la Société de l'Histoire de Paris, à la demande de M. Anatole de Barthélemy.

Ces deux Compagnies, à l'unanimité, ont décidé qu'il y avait lieu d'insister pour que, dans cette occasion, on mit fin à un état de choses déplorable pour l'art et la science. Nous faisons des vœux pour qu'une suite prompte et favorable soit donnée à ces justes observations auxquelles il est si facile de faire droit.

L. G.

ALFRED BRUYAS

Monsieur le Directeur,

La *Chronique des Arts* dans son numéro du 6 janvier a communiqué à ses lecteurs la perte douloureuse que la ville de Montpellier vient de faire en la personne de son éminent bienfaiteur, M. Alfred Bruyas.

Vous avez pensé que quelques notes et détails biographiques sur l'homme et l'œuvre qu'il a poursuivie avec tant de persévérance, offriraient un certain intérêt et seraient un hommage rendu à une des figures les plus sympathiques et les plus généreuses de notre cité.

1. *Een batalie* et à l'article suivant *Een bataile te waeter*. Ce mot n'est pas flamand.

2. *Een deluvie*. — Même observation.

3. C'était sans doute un repas champêtre.

Je vous remercie cordialement de vous être adressé au vieil abonné de la *Gazette* qui fut un des amis et des applaudisseurs les plus convaincus de M. Bruyas.

Jacques-Louis-Alfred Bruyas¹, né le 15 août 1821, à Montpellier, fit son éducation au collège de Sorèze. D'une constitution frêle et délicate, son intelligence ne se développa qu'avec une certaine difficulté et ses études durent nécessairement s'en ressentir. Au sortir du collège, ses parents pour raffermir sa santé l'envoyèrent à Rome, où il se lia bientôt avec son compatriote Cabanel, alors pensionnaire et grand prix de l'Ecole des Beaux-Arts. La vue des chefs-d'œuvre des grands maîtres et la fréquentation du cénacle des artistes français de la villa Médicis furent la source où il puisa ce goût et cette passion de l'art qui dominèrent et absorbèrent sa vie, et il s'y abandonna avec toute l'ardeur d'une âme délicate, nerveuse et impressionnable. Doué d'une intuition et d'une clairvoyance instinctives qui furent son principal guide et ne le trompèrent jamais, il fut un des premiers à distinguer et à rechercher dans le mouvement romantique de 1830 les hommes qui devaient en tenir le sceptre et dominer de tout leur éclat l'école moderne, et surtout Delacroix pour lequel il professa une admiration sans bornes et un véritable culte².

Ce fut à la vente du maréchal Soult (mai 1852), que pour la première fois Delacroix se trouva en présence de M. Bruyas. Cette figure distinguée reflétant sous sa fragile enveloppe une âme ardente et passionnée, comme consumée par un feu intérieur, fut pour le peintre d'Hamlet une si saisissante révélation de ce type caressé et poursuivi par lui qu'il désira immédiatement en faire le portrait; c'est celui qui se trouve dans la galerie et qui en est avec la réduction du tableau du Luxembourg, *Les Femmes d'Alger*, la perle la plus précieuse.

L'achat du tableau des *Baigneuses* mit bientôt en rapport le peintre d'Ornans et M. Bruyas, dont il fit un grand portrait en 1853. L'année d'après, Courbet se rendit sur son invitation à Montpellier pour y peindre le retentissant tableau de la *Rencontre*, le profil de M. Bruyas et son propre portrait également de profil.

Ce fut aussi vers cette époque que les sentiments les plus chers de cette nature si impressionnable se trouvèrent péniblement affectés par la publication dans la *Revue des*

Deux-Mondes d'une œuvre où l'imagination de l'auteur des *Eccentriques* avait peut-être pris une trop libre carrière.

Malgré des difficultés, des luttes et des sacrifices de toutes sortes, avec une persistance opiniâtre, M. Bruyas poursuivit son idée, et désirant lui donner la consécration d'une œuvre nationale et civique, il adressa, le 14 octobre 1868, la lettre suivante au maire de Montpellier.

Montpellier, 14 septembre 1868.

Monsieur le maire de la ville de Montpellier.

J'ai le bonheur de posséder divers tableaux des peintres contemporains, et comme j'ai toujours pensé que les œuvres du génie appartenant à la postérité doivent sortir du domaine privé pour être livrées à l'admiration publique, je viens aujourd'hui offrir ma galerie à la ville de Montpellier, voulant ainsi concourir, dans la mesure de mes forces, au développement du progrès artistique.

Si dans ma collection, si laborieusement formée, je n'avais été soutenu par mon excellent père, tous mes efforts eussent été impuissants; à moi donc le pieux devoir de perpétuer le souvenir de ses largesses en demandant que ma galerie porte son nom. Si vous pensez que ma proposition ait chance d'être accueillie, vous m'obligerez en m'honorant d'une réponse; nous aurions ensuite à nous entendre ensemble sur la question de détail.

Agrez, je vous prie, monsieur le maire, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : Alfred Bruyas.

Voici la teneur de la réponse de M. le maire de Montpellier :

Montpellier, 27 octobre 1868.

Monsieur Bruyas,

J'ai eu l'honneur de donner lecture au Conseil municipal, dans la réunion qui vient d'avoir lieu, de la lettre par laquelle vous voulez bien offrir votre galerie de tableaux à la ville de Montpellier.

Le Conseil a entendu la lecture de cette lettre avec un sentiment profond de reconnaissance. Votre galerie est depuis longtemps hautement appréciée dans le monde artistique.

Elle est l'œuvre d'une intelligence élevée, d'une persévérance qui ne s'est jamais démentie, et de sacrifices pécuniaires considérables. Répondant à toutes les exigences, elle présente un ensemble de chefs-d'œuvre dont notre musée aura le droit d'être fier au milieu des richesses dont il est en possession.

Veuillez croire, monsieur, qu'en vous disant ici que nous sentons vivement toute l'importance artistique de votre donation et que nous en sommes profondément reconnaissants, je n'exprime que faiblement les sentiments de l'Administration et du Conseil.

La délibération énonce qu'une salle sera spécialement affectée, au Musée, à votre collection; qu'elle portera le nom de *Galerie Bruyas*, conformément au vœu que votre piété filiale a exprimé d'une manière si touchante dans votre lettre et que vous en serez le conservateur pendant toute votre vie.

1. L'acte de l'état-civil ci-après ne porte que les prénoms de Jacques-Louis, celui d'Alfred lui fut donné sur les fonds baptismaux.

Jacques-Louis Bruyas, né le 15 août 1821, à Montpellier, maison Lapeyrade, Grand'Rue, fils légitime de Jacques Bruyas et de Françoise-Félicité Deidier.

2. M. Bruyas a désiré que sa décoration et la bague qu'il avait toujours portée fussent réunies après sa mort dans le même cadre, aux reliques du grand artiste qu'il possédait : la croix d'officier de la Légion d'Honneur, la couronne d'immortelles et le crêpe funèbre posés sur son cercueil, la palette et les pinceaux dont il se servit pour peindre le Massacre de Scio.

Je suis heureux de penser que vous voudrez bien accepter ce litre.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : Pagézy.

Le Conseil municipal, dans sa séance du 22 octobre, accepta la donation avec la clause spéciale suivante :

« Les tableaux seront annexés au Musée dont ils ne pourront jamais être séparés, et formeront, dans des salles spéciales, une collection sous le nom de Galerie Bruyas. « Les tableaux de la galerie seront conservés dans le même ordre qu'il leur aura été signifié de son vivant, condition absolue et de rigueur, afin de respecter l'idée qui a présidé à la formation de cette collection. »

Le 1^{er} juillet 1872, M. Bruyas compléta sa première donation par l'offre qu'il fit de sa bibliothèque : il adressa à cet effet la lettre suivante à M. le maire de Montpellier :

Montpellier, 1^{er} juillet 1872.

Monsieur le maire,

J'ai l'honneur de vous offrir, pour la bibliothèque du musée Fabre, ma bibliothèque particulière, composée surtout de livres sur les beaux-arts et que je considère comme le complément naturel de ma collection de tableaux, que la ville a déjà acceptée. Les livres sont contenus dans deux armoires vitrées que je comprends dans ce don. J'y joins également, pour la bibliothèque, une épreuve d'artiste, encadrée, de l'*Hémicycle du palais des Beaux-Arts*, gravée par Henriquel Dupont, d'après Paul Delaroche, ainsi qu'une copie à l'huile du portrait du baron Fabre.

Vous comprenez, monsieur le maire, combien je tiens à m'unir aux donations artistiques que la Bibliothèque de la ville doit à la générosité du baron Fabre, et que je me fais un honneur et un devoir de continuer.

Veuillez recevoir, monsieur le maire, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Signé : Bruyas.

A cette offre généreuse, M. le maire répondit dans les termes suivants :

Montpellier, le 3 juillet 1872.

Monsieur le conservateur,

La ville de Montpellier vous doit un musée spécial dont l'importance est inappréciable et qui complète magnifiquement les collections léguées par M. le baron Fabre et M. Valedau.

Votre lettre du 1^{er} juillet courant m'annonce une libéralité nouvelle en faveur de notre bibliothèque. Les ouvrages qui la composent ne peuvent être qu'extrêmement précieux et présenter le plus vif intérêt, car ils ont été choisis avec la même intelligence artistique qui donne une si grande valeur à vos collections et en sont d'ailleurs le complément naturel.

Votre lettre sera mise sous les yeux du Conseil municipal à sa première réunion.

Je viens vous prier de vouloir bien agréer, en attendant, l'expression des profonds sentiments de reconnaissance que l'administration municipale doit naturellement éprouver.

Dans notre Bibliothèque, comme dans notre Musée, votre nom, attaché à vos libéralités, restera pour perpétuer le souvenir d'un des plus grands bienfaiteurs de la cité.

Veuillez, monsieur le conservateur, agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : Léon Coste.

Enfin dans un codicille à son testament du 20 novembre 1876, M. Bruyas a légué à la ville tous les tableaux et objets d'art se trouvant dans les salles du Musée à son décès acquis depuis la première donation.

Le 27 juillet dernier, M. Bruyas reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur, récompense de tant d'efforts et de généreux sacrifices et à laquelle tous ses concitoyens applaudirent avec d'autant plus d'empressement qu'elle était déjà depuis longtemps unanimement sollicitée pour lui.

Il était à la veille de mener à bonne fin le plus cher de ses désirs, le complément et le couronnement de son œuvre, le catalogue de sa collection, dont la rédaction avait été confiée au talent ferme et sûr de Th. Silvestre, mort subitement après avoir terminé le premier volume, lorsque l'implacable maladie dont il souffrait cruellement depuis déjà longtemps est venue l'enlever, lui aussi, aux arts, à ses amis et aux malheureux dont il fut toujours le soutien et qui tous pleurent en lui un bienfaiteur. Il est mort le premier janvier 1877 à dix heures du matin dans sa maison, rue Rey, avec la résignation de l'homme de bien et le stoïcisme des grandes âmes ne regrettant que le temps qui lui manquait pour voir son œuvre achevée et disant de ses tableaux : « Aimez-les comme je les ai aimés et comme je vous ai appris à les aimer ! »

Espérons que la famille ou la municipalité tiendront à honneur de terminer le catalogue dont le premier volume s'arrête à Gérard et qui pour l'histoire de l'art contemporain deviendra un document du plus haut intérêt. Le deuxième volume, déjà commencé par Silvestre et dont les matériaux sont réunis entre les mains de sa veuve, pourra être facilement mené à bonne fin.

G. d'A.

BIBLIOGRAPHIE

Journal de la jeunesse, 216^e livraison. — Texte par M^{me} Colomb, Ernest Menault, Ch. de Raymond, Emma d'Ervin et Albert Lévy.

Dessins : Sahib, Castelli, etc.

Le Tour du Monde, 837^e livraison. — Texte : A travers l'Afrique : de Zanzibar à Benguela, par M. le lieutenant Verney-Howett Cameron, 1872-1876. Traduction et dessins inédits. — Douze dessins de E. Rion, Th. Weber, A. de Bar, Emile Bayard et P. Kauffmann.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Academy, 13 janvier : Anciens édifices à Wisby, en Suède, par H. Dryden. — Peintres anciens à l'Exposition de Burlington-house, 2^e article. Ecole anglaise, par Fr. Wedmore.

Athenæum, 13 janvier : L'exposition d'hiver de la Royal Academy. Anciens maîtres et peintres anglais décédés (2^e article). Olympie et Mycènes.

VENTES PROCHAINES

A PROPOS DE LA VENTE DE DIAZ.

Les ventes se succèdent à l'Hôtel Drouot : c'est là que viennent se réunir, pour se disperser ensuite, toutes les choses qui composaient l'atelier de l'artiste : ses esquisses, ses ébauches, ses objets d'art, ses tableaux et ses bronzes ; tout ce qui avait été les témoins de ses luttes ou les triomphants résultats de ses efforts. — Aussi comprend-on l'affluence du public qui vient une dernière fois embrasser dans son ensemble et d'un seul coup d'œil l'œuvre de l'artiste décédé... Cette affluence, croyons-nous, sera plus grande encore pour la vente de Diaz ; car le merveilleux peintre que l'on connaît avait la passion des objets d'art, en sorte qu'on pourra admirer, en même temps qu'une riche exhibition de curiosités artistiques, la magnifique collection des dessins, des aquarelles, des études et des tableaux du maître.

Une bonne fortune nous a permis de voir avant la vente ce qui va être présenté au public. L'artiste y est là tout entier : premières pensées d'un tableau entrevu dans un rayon de lumière, esquisses palpitantes de l'émotion que la nature inspirait à l'artiste, il faut voir comme tout cela s'illumine et s'éclaire. Tantôt c'est un dessous de bois rougi par l'automne, tantôt c'est une rayonnante nudité de femme dont le corps nuéré se baigne d'ombre. Ici ce sont des jeunes filles en costume oriental, contrastant par les vives couleurs de leur costume avec la forêt sombre qui étend derrière elles ses mille rameaux ; là ce n'est qu'un tronc d'arbre, mais si bien enguirlandé de lierres, si joliment taché de mousses, si heureusement éclairé par le soleil, qu'il intéresse comme une composition savante. Il y a de ces préparations de toiles qui valent le tableau le plus fini, qui parfois même égalent ses chefs-d'œuvre, par la solidité du coloris doré, par la profondeur de ses ombres chaudes, par cette harmonie universelle qui fait rêver à la nature.

Quant à la collection des tableaux du maître, on comprendra facilement sa richesse. On y trouvera les noms les plus grands : Delacroix, Troyon, Théodore Rousseau, le conseiller de Diaz pour ne pas dire son maître, Jongkind, Corot, etc. (je n'en nommerai personne en disant que M. Ingres n'est pas représenté), et des dessins de Corrége, une tête d'homme peinte par Van Dyck, une sanguine du Parmesan, quatre dessins à la plume de Rembrandt, une aquarelle de Reynolds, des croquis de Prud'hon, sept aquarelles de Barye.

Je n'entame pas la description des objets d'art, faïences, bronzes, grès de Flandres, porcelaine de la Chine, meubles anciens en bois sculpté, etc., de

crainte d'augmenter outre mesure les proportions de cette note. Pendant les deux jours d'exposition, le samedi 20 et le dimanche 21 janvier, le public jugera.

Vente Fromentin.

Au commencement de septembre dernier, Eugène Fromentin mourait, à la Rochelle, après une douloureuse maladie, à peine âgé de 56 ans. Sa mort était, pour l'école française, un deuil prématuré doublement regrettable, car, en même temps qu'il était un de nos grands peintres, Fromentin était un de nos bons écrivains. Ses tableaux et ses livres ont plus d'une sorte d'analogies ; comme peintre il a surtout représenté l'Orient, et par sa manière toute personnelle de le traduire, il s'est fait une place et un nom à côté et à la suite de Delacroix, de Decamps et de Marilhat.

Par suite de son décès, les tableaux, études, aquarelles et croquis qui remplissaient son atelier seront prochainement exposés et vendus à l'hôtel Drouot.

Cette vente prendra naturellement place parmi les grandes ventes de l'année. On y trouvera : plus de 150 peintures au nombre desquelles des tableaux terminés entièrement et d'autres un peu moins finis, mais très-avancés ; des ébauches, des projets, des études de paysages, d'animaux ou de figures pris dans différentes contrées, une quantité de dessins, d'études d'après nature, qui ont servi à Fromentin pour ses principaux tableaux ou pour ceux qu'il se proposait de faire, etc., etc.

Les tableaux et études seront vendus les mardi 30 et mercredi 31 janvier, les aquarelles, dessins et croquis les 2 et 3 février. Chacun de ces ventes sera précédée d'une exposition.

Le catalogue se trouve chez M^e Charles Pillet, commissaire priseur, et MM. Francis Petit et Brome, experts.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 21 Janvier.

Concert du Conservatoire. — Symphonie en la mineur, Mendelssohn ; Chant élégiaque (chœur), Beethoven ; Concerto en mi bémol (M. E. Dela-borde). Saint-Saëns ; Chœur des Nymphes de *Psyché*, A. Thomas ; Ouverture de *Leonore*, Beethoven.

Concert Padeloup. — Symphonie héroïque de Beethoven ; *Passacaglia*, de Bach ; concerto pour piano, de C. Bériot, joué par l'auteur ; *Canzonetta* du quatuor de Mendelssohn ; ouverture de *l'Etoile du Nord*, de Meyerbeer.

Concert du Châtelet. — 1^{re} Symphonie pastorale, Beethoven. — 2^e Ouverture du Carnaval romain (redemandée), H. Berlioz. — 3^e Concerto pour piano (M. L. Breüner), Schumann. — 4^e Les Erinnyes (musique pour la tragédie de Leconte de Lisle), J. Massenet. — 5^e Invitation à la valse (orchestrée par Berlioz), Weber.

VENTE

Par suite du décès de

N. DIAZ

Première partie

Ses **TABLEAUX, ÉTUDES, DESSINS et CROQUIS**

Deuxième partie :

SA COLLECTION PARTICULIÈRE

comprenant

Tableaux, Dessins anciens et modernes, Gravures, Lithographies, Photographies, Objets d'art et de curiosité et Bibliothèque.

HOTEL DROUOT, SALLE N^{os} 8 et 9

Les lundi 22, mardi 23, mercredi 24, Jeudi 25, vendredi 26 et samedi 27 janvier 1877

Commissaire-priseur :

M^e Charles PILLET, r. Grange-Batelière, 10.

Experts :

M. Francis PETIT | **M. Ch. MANNHEIM**
rue Saint-Georges, 7 | rue Saint-Georges, 7.**M. LABITTE**, libraire, 4, rue de Lille.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Expositions : les 20 et 21 janvier 1877.

VENTE

Par suite du décès de

Eug. FROMENTIN

DE SES

TABLEAUX, ÉTUDES

AQUARELLES, DESSINS ET CROQUISHOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 ET 9

Le mardi 30 janvier 1877 et jours suivants

Par le ministère de **M^e CHARLES PILLET**, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.**M. FRANCIS PETIT**, expert, 7, rue Saint-Georges.**M. BRAME**, expert, 47, rue Taitbout.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition particulière, le dim. 28 janv.*Exposition publique*, le lundi 29 janv.**ANTIQUITÉS GRECQUES**

-TERRES CUITES DE TANAGRA

*Verres et Vases peints trouvés à Corinthe et dans l'Attique.*VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 4

Le mercredi 24 Janvier 1877 à 2 h. très-précises.

M^e MAURICE DELESTRE, commissaire-priseur, successeur de **M. DELBERGUE-CORMONT**, rue Drouot, 27 (ancien 23).Assisté de **M. HOFFMANN**, expert, quai Voltaire, 33.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le mardi 23 janvier 1877, de 2 heure à 5 heures.**AQUARELLES**

DESSINS MODERNES

PAR

Baron, Barries, H. Bellangé, Bénassit, Charlet, Eug. Delacroix, Gavarni, Harpignies, Hersson, Eug. Isabey, Eug. Lami, Marilhat, J.-B. Millet, Pils, Raffet, Roqueplan, Robert-Fleury, Th. Rousseau, Verboeckhoven, Zamacoïs, Ziem, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 3.

Le samedi 27 Janvier 1877 à 2 heures précises

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, successeur de **M^e DELBERGUE-CORMONT**, rue Drouot, 27 (ancien 23).Assisté de **M. Ch. Gavillet**, expert, rue Le Peletier, 38.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 26 janvier 1877, de 1 heure à 5 heures.**TABLEAUX MODERNES**

Bonvin, Chaplin, Corot, Daubigny, Daliphard, Delacroix (E.), Desgoffes, Diaz, A. de Dreux, Landelle, Lefèvre, Lévy (H.), Millet (J.-F.), Roybet, Rousseau (Th.), Verboeckhoven, etc., etc.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 3.

Le lundi 29 janvier 1877 à 2 h. 1 2

Par le ministère de **M^e CHARLES PILLET**, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10,**M. Durand-Ruel**, expert, rue Laffitte, 16.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 28 janvier, de 4 h. à 5 heures.

MINIATURES ET AUTOGRAPHES

CONCERNANT
MARIE-ANTOINETTE
ET LA FAMILLE ROYALE

provenant de la duchesse

YOLANDE DE POLIGNAG

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 6
Le jeudi 1 février 1877, à 3 heures précises

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur,
rue Drouot, 27, (ancien 23), successeur de
M^e DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. CHARLES MANNHEIM, expert,
rue Saint-Georges, 7.

Et de M. Etienne CHARAVAY, archiviste,
rue de Seine, 51.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition particulière, le mercredi 31 jan-
vier de 1 h. à 3 heures.

Exposition publique, le jour de la vente, de
1 h. à 3 heures.

Librairie H. GEORG, à Lyon

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

L'ARCHITECTURE

ET LA

SCULPTURE

A VENISE

Du IV^e siècle jusqu'à nos jours

PAR

P. SELVATICO

Traduit en français par **Edmond MICHEL**

Auteur de

l'ESSAI SUR LES FAIENCES DE LYON

Ouvrage en 2 volumes in-8, enrichi de plus de 300
gravures et de précieuses notes, publiée par H.
Georg, libraire-éditeur, à Lyon.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE
de

TABLEAUX ANCIENS

Principalement de l'école italienne des XV^e
et XVI^e siècles : Nicolo Alunno, Gentile da
Fabriano, Domenico Ghirlandajo, Fra Filippo
Lippi, Andrea Mantegna, Simone Memmi, Pal-
mazzano, Parmesan, Salviati, Sogliani, Spa-
gniola, Marco Uggione, Véronèse etc.

Dans les écoles flamandes et hollandaises,
des œuvres de Stuerbout, Lucas de Leyde, et
un très-beau triptyque attribué à HANS MEM-
LING, etc.

Formant la collection de M. ***,

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 5 février 1877, à 2 h.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commis-
saire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

M. Féral, peintre-expert, 54, faubourg
Montmartre ;

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition particulière, le samedi 3 février
1877 ; *publique*, le dimanche 4 février 1877, de
1 h. à 5 heures.

VENTE

De la belle Collection de

M. EMM. M.

PORTRAITS

LA PLUPART POUVANT SERVIR AUX
ILLUSTRATIONS

Classés par graveurs et par noms

Œuvres des maîtres

Van-Dyck, de Marcenay,

Fiequet, Gaucher, Savart
et autres graveurs de mérite.

Vignettes, Estampes diverses

LIVRES A FIGURES

en belles reliures

Contes de La Fontaine in-fol. 96 figures
Roman comique de Scarron, in-fol. d'Oudry

le même d'après Pater in-fol.

Lazarille de Tormes

Cris de Paris de Poisson

Œuvre de M^{me} de Pompadour
Racine, de Didot, avec une épreuve unique

Dessins de Moreau, le jeune
Marie-Antoinette, Joseph II, etc.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Les 12, 13, 14, 15, 16 et 17 février 1877

à 1 heure précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27 (ancien 23) ;

Assisté de M. Vignères, marchand d'estam-
pes, 21, rue de la Monnaie,

CHEZ LEQUEL SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition le dimanche 11 février.

I.A

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS.

Atelier de Diaz

Tronc de hêtre, 9.400 fr. — Dernières larmes, 12.100 fr. — Jeune mère, 3.050 fr. — Souvenir, 1.750 fr. — Femme mauresque et son enfant, 5.500. — Les Présents de l'Amour, 10.000 fr. — Groupe de Bohémiens dans les montagnes, 7.200 fr. — Les Séductions, 3.450 fr. — Bohémiens en voyage, 5.200 fr. — Le petit fauconnier, 1.500 fr. — Femmes grecques, 820 fr. — Retour des champs, 1.660 fr. — Les mauvais conseils, 1.420 fr. — Jeune fille sortant du bain, 1.250 fr. — Femme juive Mauresque, 3.200 fr. — Jeune femme blonde assise, 2.250 fr. — Enfants tures dans un bain, 940 fr. — Femmes sonliotes, 380 fr. — Arbres et rochers, 2.620 fr. — Forêt de Fontainebleau, 1.300 fr. — Mare dans la forêt, 2.920 fr. — Effet de soleil, 2.020 fr. — Pare aux bœufs, 1.950 fr.

Étude pour le tableau les Dernières larmes, 6.000 fr. — Tronc de hêtre, 3.220 fr. — Effets de soleil dans la forêt, 1.950 fr. — Roches et hêtres, 2.020 fr. — Ronte bordée d'arbres, 3.050 fr. — Groupe de chênes, 1.950 fr. — Sous bois, 1.650 fr. — Vallée dans les Pyrénées, 600 fr. — Ciel orange (paysage), 1.230 fr. — Le Bas-Bréau, 1.500 fr. — Mare en pleine forêt, 1.920 fr. — Mare près d'un bois, 800 fr. — Les Pyrénées, 2.050 fr. — Effets du soleil couchant, 1.300 fr.

La vente des tableaux et études provient de l'atelier de Diaz a atteint 236,808 fr.

La collection particulière, comprenant un grand nombre d'œuvres de maîtres modernes, a été vendue également. Nous donnerons les prix.

de cette collection, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro :

Meissonier, la Partie de cartes, 11.500 dollars; *Muller*, Appel des condamnés à la Conciergerie, 8.290; *Hamon*, Fleurs de printemps, 4.600; *Gérôme*, la Prière au Caire, 4.000; *Decamps*, le Suicidé, 2.900.

Viennent ensuite :

Paysans valaques passant un gué, par *Schreyer*, 2.700 dollars; une Vue de la forêt de Fontainebleau, par *Diaz*, 2.650; Paysage et animaux, par *Van Marcke*, 2.550; un Coucher de soleil à Venise, par *Ziem*, 1.510; un *Daubigny*, 1.450; Nature morte, par *Desgoffe*, 1.300; les Bulles de savon, par *Bouguereau*, 4.225; un *Bachi-Bouzouk*, par *Gérôme*, 1.200; une Nymphe à la fontaine, par *Paul Delaroche*, 1.050; la Chasse aux papillons, par *Merle*, 1.615; un Combat de coqs, par *Roybet*, 960; Industrie, par *Edouard Frère*, 895.

Un *Troyon*, Paysage d'automne avec animaux, a été vendu 9.700 dollars; le Maréchal de Saxe et son état-major, par *Meissonier*, 8.600; la Pa-trouille turque, de *Decamps*, 8 350; la Mort de César, par *Gérôme*, 8.000; Paysans bretons en prière, par *Brion*, 7.150; Arabes en retraite, par *Schreyer*, 6.700; les Deux Confesseurs, par *Zamacois*, 6.500; les Bandits italiens poursuivis par les dragons pontificaux, d'*Horace Vernet*, 6 101; le Bain, par *Bouguereau*, 6.000; le Bain romain, par *Gleypre*, 5.200; un Troupeau, par *Van Marcke*, 5.100, etc.

Le Départ pour l'église, d'*Edouard Frère*, 2.400 dollars; la Tentation de saint Antoine, par *Leloir*, 2.100; une Bergère bretonne, par *Breton*, 2.000; des Fruits, par *Saint-Jean*, 1.500; l'Ecrivain public à Venise, par *Muller*, 1.550; une Boutique à Pompéi, par *Hamon*, 1.350; le Premier Cidre, par *Duverger*, 1.200; l'Embarquement, par *Isabey*, 1.100; un *Corot*, 1.000; etc.

Le total de la vente s'est élevé à 3 millions 654.800 francs.

GALERIE TAYLOR JOHNSTON, DE NEW-YORK

Voici des renseignements nouveaux sur la vente

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Exposition universelle de 1878

Les présidents, vice-présidents et secrétaires des quatre sections du jury d'admission des beaux-arts pour l'Exposition de 1878 se sont réunis jeudi matin sous la présidence de M. le directeur des Beaux-Arts. Il a été décidé que les demandes et notices concernant les œuvres non soumises au jury devraient être envoyées à l'Administration du 1^{er} au 15 novembre 1877. Le dernier terme pour l'envoi des œuvres nouvelles est le 10 mars 1878.

Une erreur d'imposition, dans le dernier numéro, nous a fait comprendre, sous la rubrique *Salon* de 1877, les noms des membres du jury des Beaux-Arts institué pour l'Exposition universelle de 1878.

La ville de **Chalon-sur-Saône** demande, pour ses écoles et son Collège communal, un directeur-professeur de dessin.

Les postulants sont invités à se mettre en rapports, soit avec M. le maire, soit avec M. Landa, conseiller municipal délégué, à Chalon-sur-Saône; toutes notes nécessaires leur seront immédiatement adressées. (Un questionnaire est déposé au bureau du journal.)

NOUVELLES

*. Un legs important vient d'être fait à l'Académie des beaux-arts par M. Dubose, qui servit de modèle à un grand nombre de peintres célèbres. Les arrérages de la somme léguée (200.000 fr. environ) seront distribués chaque année par égales portions aux jeunes peintres et aux jeunes sculpteurs reçus en loges pour le grand prix de Rome; cette somme leur sera remise au moment de l'admission en loges.

*. M. Viollet-Le-Duc a écrit au *Journal des Débats* pour protester contre la note que nous avons publiée dans notre dernier numéro, en même temps que ce journal, relativement à la détérioration des fragments de sculpture déposés dans les magasins de l'église Saint-Denis: protestation d'une part et affirmation de l'autre de la Société des Antiquaires.

« Permettez-moi, dit-il, de protester contre cette supposition. Les fragments dont il est question sont rangés dans ces magasins de façon à éviter toute dégradation ou détérioration, et, le jour où je devrai les remettre à un musée quelconque, on les retrouvera tels que je les ai reçus en dépôt il y a trente ans passés. »

*. Pendant l'année qui vient de finir, la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts a été fréquentée par 6,723 lecteurs. Ce chiffre se décompose comme suit :

Architectes .	2.239
Peintres . .	2.926
Sculpteurs .	747
Graveurs . .	43
Amateurs . .	768

En 1873, le nombre des lecteurs ne s'était élevé qu'à 3,763, soit 962 de moins qu'en 1876; en 1864, époque de la fondation de la Bibliothèque, à 3,623 seulement.

Pour répondre à cet empressement du public, le directeur de l'Ecole a pensé qu'il serait utile d'ouvrir tous les jours de la semaine la Bibliothèque, qui était jusqu'ici fermée le samedi, et tout permet d'espérer que cette mesure si libérale aura un plein succès.

*. A partir du 1^{er} février 1877, les personnes munies de cartes d'entrée pourront visiter la nouvelle Manufacture de Sèvres aux jours et heures ci-après indiqués :

Le musée et les galeries des produits modernes, tous les jours.

Les ateliers de fabrication, les lundis, jeudis et samedis.

Les dimanches et fêtes, le public sera admis sans cartes à visiter le musée et les galeries.

Les portes seront ouvertes de midi à quatre heures du 1^{er} octobre au 31 mars, et de midi à cinq heures du 1^{er} avril au 30 novembre.

L'entrée aura lieu par la grille du parc, au pont de Sèvres.

*. On termine en ce moment d'importants travaux de réparation et de consolidation des charpentes qui soutiennent le bourdon de l'église Notre-Dame.

Les formidables trépidations produites par les sonneries à toute volée de cette cloche monstre avaient peu à peu disjoint les châssis, et la tour du bourdon courait elle-même quelque danger.

Aujourd'hui tout est réparé et solidifié.

LE PAVILLON DE MARSAN

Les travaux de reconstruction du Pavillon de Marsan, détruit dans l'incendie des Tuileries, avancent rapidement. On peut aujourd'hui en espérer l'achèvement prochain; on termine en ce moment la couverture. On sait que ce pavillon est destiné à la Cour des comptes, dont les anciens bâtiments, sur le quai d'Orsay, seraient rasés pour permettre la mise en vente des terrains. A propos du Pavillon de Marsan nous croyons devoir répondre à une question qui nous a été posée. On nous a demandé la destination de cet immense arc en ogive qui occupe une grande partie du mur de la muraille intérieure et dont le trou béant, comme la nef d'une église en construction, se

pose comme une énigme aux regards des passants qui traversent la place du Carrousel. Nous répondrons que cet arc n'a point de destination spéciale, qu'il a été simplement fait pour alléger le mur et faciliter toutes les divisions d'étages et de cloisons qui pourraient être nécessitées par les besoins ultérieurs des services.

Il est trop tard pour critiquer l'affectation donnée au Pavillon de Marsan où les bureaux de la Cour des comptes seront très-probablement fort mal juchés, mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter la disparition des anciens bâtiments du quai d'Orsay qui étaient l'une des œuvres les plus remarquables de la Restauration.

L. G.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Je vous écrivais dans mon avant-dernière correspondance que le peintre Adolphe Dillens payait, lui aussi, son tribut au mal terrible qui a frappé quelques artistes de ce temps. Hélas! le pauvre artiste vient de succomber; le carcinome compte une victime de plus. Une foule nombreuse l'a conduit à sa dernière demeure, il y a quelques jours à peine.

Adolphe Dillens était très-populaire en Belgique; on aimait en lui l'homme et l'artiste. Tout le monde connaissait le personnage, petit et trapu, à la barbe blonde, dont les pantalons bouffants et le veston court rappelaient les vêtements zélandais, et qui s'en allait par les rues, un gros bâton à la main, les yeux perdus dans l'ombre d'un vaste chapeau de feutre, suivi d'un grand chien noir au poil lustré. C'était le mélange d'un bon bourgeois flamand et d'un riche paysan zélandais dans une enveloppe pittoresque qui ne manquait pas d'aristocratie. Le cœur était bon, l'esprit indépendant et franc, les manières empreintes d'une cordialité un peu rude; il avait gardé les allures du peuple de Bruxelles, préférant l'estaminet à la taverne; sa forte silhouette, noyée dans les fumées de la petite pipe courte qu'il portait toujours à la bouche, semblait au milieu des brocs et des buveurs comme dans son cadre naturel, et l'on pensait, en le voyant, à ces francs amis de cabaret que peignaient Ostade et Brauwer.

Adolphe Dillens était un grand travailleur; son atelier était toujours encombré de chevalets garnis d'ébauches ou de tableaux, et il montrait à ses amis des portefeuilles remplis de croquis de voyage, car ce sédentaire, qui tenait si profondément au fond flamand, ne savait résister aux sollicitations de l'inconnu. Esprit curieux des choses nouvelles, la Zélande ne lui suffit pas, la Zélande où pourtant il prit le plus clair de son art, et un beau jour il détesta les neiges, les glaces, les matinées brumeuses, sous l'évocation d'une muse plus chaude et plus passionnée. Ce dut être une grande aventure pour cet homme du

Nord que cette course qu'il entreprit aux pays du soleil, et la première aurore qu'il vit se lever sur la terre marocaine dut singulièrement enflammer sa prunelle faite aux réverbérations discrètes de la lumière septentrionale. Dillens traversa l'Espagne, le Maroc; il rêva même d'aller plus loin; mais ses amis le virent avec joie rentrer au clocher après quelques mois de ces équipées lointaines. Il n'était pas de ceux qui savent renouveler aux sources ethnographiques leur art épuisé; il n'était pas de ceux non plus dont la greffe profonde s'impose à la vision des contrées étrangères. Pour tout dire, Dillens au Maroc ne fut ni Marocain, ni Zélandais; il tenta bien d'échauffer sa peinture et de la mettre au diapason de ces brûlantes harmonies; mais les bronnillards du Nord s'interposaient entre la nature et lui, et son art ne gagna rien à cette poursuite d'un idéal qu'il ne put pas, qu'il ne pouvait pas saisir. Ceux qui voudront le connaître consulteront les toiles aimables où il raconta les amours frissonnes, où il peignit la lumière zélandaise, où il mit aux prises, dans des comédies spirituelles, les jeunes filles roses au front constellé de plaques et de tirebouchons d'or, et les beaux jeunes hommes luisants de fraîcheur sous leurs costumes de velours. Il y avait là comme la promiscuité un peu bâtarde de la franche nature et d'un certain genre de beauté à la mode. Les femmes étaient roses, d'un rose qui rappelait la fleur, et les pinceaux lustrèrent l'exécution et lui donnaient quelque chose de coquet et d'aimable comme l'inspiration même du peintre.

Dillens pourtant ne sacrifia pas dès le début à la passion de la Zélande, qui lui fit sa réputation. Il peignit des scènes de genre guerrières, des tableaux de bataille, des réunions d'hommes d'armes; et il avait alors une peinture enflammée, où les chairs prenaient des tons de vermillon et qui, dans les ombres, se roussaient de tons harengsaurés. C'était la période de ce faux moyen-âge, tout d'imagination et de sentimentalité, que le romantisme avait mis à la mode.

Dillens possédait au plus haut point le dessin élégant et raffiné de l'illustrateur, sorte d'expression rapide de la pensée à laquelle manquent le caractère et la profondeur, fruits des méditations; il a gravé à l'eau-forte des planches très-bien venues; il a dessiné aussi sur le bois. Presque tout le monde a vu des reproductions de ses tableaux, représentant l'éternelle scène de patinage, hommes et femmes entrelacés et volant sur la glace aux rellets verts, toute striée de raies diamantées.

Dillens était chevalier de l'Ordre de Léopold. On dit, mais je ne garantis rien, que l'on mettra peut-être aux enchères son atelier, vrai capharnaüm de costumes, de vieilles armes, de tentures, de meubles de prix, où dans les portefeuilles dort mainte pièce rare.

Je ne sais si la réputation de Dillens s'est accrue beaucoup en France; l'homme, non plus que ses toiles, n'y eurent pas grand succès. Il n'en sera pas de même, paraît-il, d'un paysagiste belge, actuellement établi à Paris et dont les œuvres ont un peu ramené l'attention sur l'école de paysage flamande. M^{lle} Rosa

Venneman est la fille du peintre Venneman, qui peignit dans la même manière que de Braecklaer le père, l'homme aux *Saint Nicolas* et aux *Contes de Mi-carêmes* : je prie MM. les typographes de ne pas me faire écrire *Contes*. M^{lle} Venneman a étudié chez Louis Dubois, et cet enseignement, tout viril, a porté au plus haut point les énergies de sa nature. Elle a un tempérament généreux et franc jusqu'à la rudesse, un sentiment vrai de la beauté rustique, de l'audace et de la poigne. Ses paysages, fermes, landes et prairies où sommeillent de grands bœufs, ont toujours été remarqués aux expositions belges; elle noie les terrains dans de belles lumières chaudes et blanches et les ciels ont bien la dilatation des atmosphères flamandes. Je lui voudrais, quant à moi, un peu moins d'empyrement et un peu plus de recueillement : ce n'est pas à la force des poignets qu'on fait entrer l'âme dans les tableaux. M^{lle} Venneman est jeune; elle est passionnée de vérité; elle a l'ambition qui fait parvenir. Je lui souhaite la réputation dans cette patrie nouvelle, où son amitié pour la brillante nouvelle-venue de la Comédie-Française lui a fait suivre M^{lle} Adelina Dudlay.

Si Paris fait accueil à nos transfuges, Bruxelles, par un juste esprit de réciprocité, tient en estime les peintres français qui se sont établis dans ses murs. J'esquisserai un jour à grands traits la physionomie de cette intéressante colonie qui compte des artistes de valeur. Qu'il me suffise pour le moment de signaler un atelier très-vivant : c'est celui d'un peintre bien connu de Paris et dont la presse a multiplié à l'infini les croquis, Henri Durand-Brager. Le marin s'est intimement mêlé au peintre chez cet amoureux de la mer; c'est elle, grise ou dorée, qu'on retrouve dans ses toiles, dans ses aquarelles, dans ses dessins. Elle est partout, sous tous les aspects, tantôt bénigne et murmurante comme une berceuse, tantôt courroucée et comme remplie des colères de l'infini. L'artiste avait justement organisé une petite composition de ses œuvres quand nous allâmes lui faire visite; nous y avons vu de fort beaux dessins à la plume et au crayon, dignes en tout point du nom dont ils sont signés.

Ce même jour nous réservait une autre satisfaction; un peintre, qui est en même temps critique d'art, — il dirige l'*Artiste*, — et aquafortiste, nous montrait les différents états d'une planche destinée à l'*Illustration* nouvelle de Cadart. C'est un bont de rue aux maisons inégales du milieu desquelles sort une grosse touffe de feuillées; il pleut et sur le pavé qui se troue de rellets, passent le monde et les voitures. Permettez-moi de vous signaler à l'avance cette planche de M. Th. Hannon; elle est mordante et d'un bel accent; elle n'a rien de la lourdeur, de la monotonie qui déparent trop souvent le travail de l'aqua-fortiste belge. Au contraire, elle est française par le trait et l'esprit. Il est impossible que son auteur ne marque pas très-rapidement dans le groupe, malheureusement trop clairsemé, des peintres qui font de l'eau-forte.

Je vous ai annoncé la prochaine ouverture

des galeries de peinture moderne au Musée de Bruxelles. Ce sera le moment de faire le compte des bonnes et des mauvaises toiles qui représentent dans ce milieu consacré les aspirations des arrière-petits-fils de Rubens, de Jordaens, de Van Dyck et de Teniers. Je me contenterai de vous apprendre aujourd'hui que le tableau célèbre du peintre Gallait; l'*Abdication de Charles-Quint*, prendra place définitivement dans les collections; mais la chose n'est pas aussi sûre pour le *Compromis des Nobles*, du peintre de Bieffe, son vis-à-vis de la Cour de cassation. De toute justice pourtant, les deux tableaux devraient se trouver réunis, comme ils le sont dans l'histoire de l'art en Belgique.

Je crois savoir que les portraits du Roi et de la Reine, peints par Gallait, et dont j'ai parlé à cette même place, figureront aussi parmi les œuvres du Musée. On y adjoindrait le portrait de Léopold 1^{er}, de M. de Winne et comme, après tout, il est assez juste que la famille royale soit au complet, peut-être demandera-t-on à M. de Winne, beau peintre et de race, s'il en fut, de nous rendre les traits d'une mémoire chère à la Belgique, de la reine Marie-Amélie, première reine des Belges.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE.

Les élections aux places vacantes de la Royal Academy auront lieu trop tard dans la semaine pour me permettre de vous en donner le résultat, à moins que ce ne soit en *post-scriptum*. Le nombre des candidats est de 110, desquels les membres de l'Academy ont à choisir trois nouveaux collègues ayant droit de mettre huit tableaux sur la pyramide à chaque exposition. Ce nombre se divise en 76 peintres, 13 sculpteurs et 19 architectes; mais comme ce sont les peintres qui, pour le moment, sont le plus faiblement représentés à l'Academy, il est à espérer que ce seront les rangs de cette branche qui recevront les nouvelles recrues. Les peintres se divisent encore en groupes selon leurs œuvres. Une quarantaine au moins sont des artistes de genre. Les paysagistes sont au nombre de 17, et ce sont parmi nos meilleurs que le grand conseil aura à exercer son choix. Il faut espérer qu'il ne négligera pas cette occasion de se renforcer, car, parmi les 40 de l'Academy, on n'en compte plus que 4 : MM. Hook, Cooke, Cole et Oakes. Il est à craindre qu'une des places vacantes ne soit réservée à un des huit portraitistes, spécialité déjà amplement représentée dans l'Academy, et patronnée dans l'enseignement.

Il y a treize sculpteurs qui se présentent; M. Dalou n'est pas parmi eux. Les noms des compétiteurs sont à peine connus en dehors d'un cercle très-restreint. Il est bon de dire que, par son indifférence marquée pour la sculpture, l'Academy est responsable de la position humiliante que celle-ci occupe aujourd'hui dans le pays.

Une conférence de délégués des principales villes de province vient d'avoir lieu à Birmingham, dans le but d'obtenir du gouvernement une part des subsides aujourd'hui alloués aux musées des beaux-arts des trois capitales : Londres, Edimbourg et Dublin. Les délégués demandaient, en outre, que, de temps en temps, le British-Museum, la Galerie nationale, etc., prêtassent leurs trésors aux musées de province, et enfin que dans la répartition toujours ajournée des sommes annoncées par la commission de l'Exposition de 1851, évaluées aujourd'hui à plus de 25 millions de francs, les populations provinciales aient une part égale à celle de Londres. Aucune décision n'a été prise à cette première réunion, et la conférence a été ajournée, sauf à se réunir plus tard à Londres. La réponse à de telles réclamations est très-simple : pour la première et la seconde, un refus catégorique et motivé ; pour la troisième, ceci : que le surplus de la première Exposition de 1851 était dû autant aux schellings de la province qu'à ceux de la ville de Londres, il est bien vrai, mais que c'était Londres qui avait couru le risque en premier lieu et avait offert de faire face à une perte, si elle se déclarait ; que, de plus, l'immense valeur de la propriété qu'on avait achetée avec le modeste surplus est due au fait que le terrain avait été acquis à Londres, et que, par conséquent, la ville ayant fait valoir le capital avait en toute justice droit la première aux bénéfices.

Le South-Kensington Museum vient de reconnaître le besoin pressant d'une salle de lecture digne de sa bibliothèque. On sait que la collection de livres ayant trait aux beaux-arts et aux sciences, qui se trouve aujourd'hui réunie au South-Kensington est la plus complète qui existe en Europe. Aucune dépense n'a été épargnée pour rassembler tout ce que les différents pays du monde depuis le Mexique jusqu'à la Chine ont produit en livres touchant les arts. L'année passée 26,000 lecteurs ont profité de cette collection, et il n'est pas douteux que quand la nouvelle salle de lecture sera ouverte ce nombre ne soit plus que doublé.

D'après une statistique qu'on vient de publier, il paraît que nos cousins d'Australie ne négligent pas les beaux-arts. Aux deux villes principales, Melbourne et Sydney, il y a déjà des galeries de tableaux, formées sous les yeux du gouvernement, des écoles de peinture et de dessin, où la proportion des deux sexes est dans le sens inverse de ce qu'on voit dans la mère-patrie. Dans nos colonies ce sont les femmes qui seules semblent avoir le temps de se vouer au culte des arts. Ce serait intéressant de voir si une école coloniale pourrait jamais se fonder, et dans quelle voie elle saurait se distinguer.

Le système adopté par l'administration, dans l'une et l'autre colonie, de consacrer chaque année en Europe une certaine somme à l'achat d'œuvres intéressantes, pourrait être poussé trop loin. La moitié de cette somme dépensée dans la reproduction des chefs-d'œuvre des meilleures périodes de l'art ferait bien plus pour élever le goût et enseigner les principes de l'art à un peuple jusqu'ici ignorant et peu soucieux de tout ce qui ne se rapporte pas à ses besoins journaliers.

Le British Museum vient d'acheter un choix de dessins de la collection de M. Mayor. La plupart

appartiennent aux écoles allemande et flamande : Altdorfer, Van der Weyden, Dusart, Franz Hals, Van Goyen sont admirablement représentés.

Il y a, en outre, une tête de vieillard par Jean Bellin et un dessin en arabesque par Benvenuto Cellini qui sont presque uniques.

Il est à regretter que les autorités du British Museum n'aient pas saisi cette occasion d'augmenter le nombre très-limité de ses dessins italiens, car la collection Mayor était très-riche en œuvres de cette école ; et le musée aurait pu acquérir toute la série pour 100,000 fr.

M^{me} Pinkerton, la veuve d'un éditeur de livres de voyages bien connu en Angleterre, vient de présenter au British Museum une série de gravures très-curieuse et très-rare, représentant la fabrication de la toile de fil.

Elles datent de 1791, et sont l'ouvrage d'un graveur nommé William Hincks, aujourd'hui oublié. Hincks avait débuté dans la vie comme apprenti forgeron à Waterford, en Irlande. Ayant du goût pour le dessin, il s'est appris lui-même les règles de la perspective et les éléments de son art. A force de persévérance et de goût, il est parvenu à se frayer un chemin et a fini par faire accepter ses tableaux à l'Académie. Il a illustré une édition du *Tristram Shandy* de Sterne. Ces gravures, pourtant, n'égale pas en intérêt celles que le British Museum vient d'acquérir. Hincks dépeint les différents procédés par lesquels le lin passe avant d'arriver à la toile.

MM. Christie annoncent pour cette semaine la vente du reste de la collection d'aquarelles faite par feu M. Varley, le fils d'un des meilleurs aquarellistes de la génération passée et un des fondateurs de la Société des Aquarellistes. A part les esquisses de son père et quelques études par W. Hunt, F.-O. Finch, le catalogue n'annonce rien de fort remarquable.

Le 1^{er} février aura lieu à la même salle la vente de la collection Crookenden, fort riche en faïences persanes et majoliques italiennes, et de Wedgwood. M. Crookenden a été connu comme un amateur du bric-à-brac longtemps avant la vulgarisation récente de ce goût et l'on trouvera dans sa collection des objets d'art d'une beauté et d'une valeur égales.

Dans le courant de la saison qui s'ouvre avec la session parlementaire, on annonce déjà quelques ventes qui attireront beaucoup d'acheteurs : par exemple, celle de l'atelier de Skinnel Proot, un aquarelliste distingué, mort récemment ; celle de la collection de Wedgwood, faite par le docteur Sibson ; celle des tableaux de M. Ellis, parmi lesquels se trouve toute une série des œuvres de David Cox, dont plusieurs étaient des cadeaux de l'artiste ; celle de la collection d'objets d'art faite par M. Redgrave, ci-devant directeur des Beaux-arts au South-Kensington ; et comme bouquet, celle de la collection Shandon, qui contient quelques milliers d'objets rassemblés au siècle dernier par un virtuose millionnaire, Robert Napier, de Glasgow ; on trouvera dans celle-ci des tableaux, des bronzes, des marbres, des émaux de Limoges, d'Italie et d'Allemagne, des porcelaines européennes et orientales, des bonbonnières, des cristaux, enfin tout ce qu'un collectionneur enragé,

qui n'avait d'autre limite que son bon goût, pouvait rassembler dans le cours d'une longue vie et à une époque où la race des amateurs était encore restreinte.

P.-S. — Dans sa séance d'hier la Royal Academy a élu trois artistes qui doivent remplir les places vacantes. Ce sont : MM. OULESS, portraitiste; GRAHAM, paysagiste écossais, et MARCUS STONE, peintre de genre.

LIONEL ROBINSON.

A propos de la vente de l'atelier de Fromentin

Pendant la semaine qui va venir aura lieu, à l'hôtel Drouot, la dispersion de tout ce qui se trouvait dans l'atelier de Fromentin, tableaux, études, esquisses peintes, dessins et croquis, au moment où la mort vint si brusquement le surprendre. Sa mort, on s'en souvient, fut un coup de foudre qui vint frapper en plein cœur tous les admirateurs de son talent délicat et raffiné; aucune perte ne pouvait être plus sensible à tous ceux, — et le nombre en devient chaque jour plus restreint en ce temps de nivellement démocratique, — qui gardent encore le culte de l'aristocratie du talent et de l'esprit. L'œuvre qui va s'effeuiller au vent des enchères dira mieux que nous ne le saurions faire toute l'étendue du vide qui vient de se produire dans notre école et qui, ajouté à tant d'autres en si peu de temps, devient un deuil national. Corot, Millet, Carpeaux, Barye, Pils, Diaz, Fromentin, en l'espace de deux années! La sève de l'art contemporain ne saurait supporter d'aussi rudes et d'aussi fréquentes atteintes sans en être profondément appauvrie. La perte de Fromentin, peintre orientaliste éclatant, chef d'école très-écouté et très-consulté, écrivain du premier rang, en pleine force de talent et de production, sera peut-être plus longuement et plus vivement ressentie que toutes les autres. — Il est mort à 56 ans, au lendemain du jour où il venait de signer le livre retentissant des *Maîtres d'autrefois*.

Nous avons beaucoup aimé l'homme en Fromentin; nous avons été sous le charme de son âme si vive, si subtile, si aillée; nous jouissons en dilettante passionné des délicatesses infinies de son œuvre peinte et écrite; comme lui, nous adorons le pays dont il avait créé l'esthétique idéale. Ces titres, bien modestes, nous ont engagé à préparer pour la *Gazette* une étude complète de l'homme, de l'artiste et de l'écrivain, dans laquelle nous mettrons à profit et à contribution les souvenirs intimes de ses amis et de sa famille, ses lettres, ses travaux inédits, et tout ce qui nous paraîtra devoir éclairer d'un jour net, mettant en relief les détails, cette exquise et sympathique figure.

Aujourd'hui, nous ne voulons que rendre un nouvel hommage à la mémoire de notre cher et regretté Fromentin en annonçant à nos lecteurs la vente aux enchères de son atelier.

Cette vente sera, à bien des égards, et notamment au point de vue des dessins faits,

pendant le voyage, à main levée et sur des feuillets d'album, une piquante révélation. Il nous suffira d'en indiquer en deux mots l'importance.

Les peintures, au nombre de 136, comprennent : quelques tableaux terminés, dont plusieurs connus et importants, comme le *Palais des Doges* et le *Grand Canal* du Salon de 1873, le *Souvenir d'Esneh* et le *Nil* du Salon de 1876, le *Pays de la soif*, l'*Île de Philir*, l'*Oasis à Laghouat*, beaucoup d'autres très-avancées auxquelles il manque à peine quelques notes; puis des ébauches, des projets de compositions, et enfin les études de figures, paysages et animaux, exécutées en Algérie, en Egypte, en Italie et en France.

Les dessins, au nombre de 900, et que bien peu de personnes connaissent, offrent le plus vif intérêt, surtout les études d'après nature exécutées pendant les voyages d'Afrique de 1848 et de 1853.

LOUIS GONSE.

BIBLIOGRAPHIE

Figaro, 17 janvier : La Reconstruction des Tuileries, par Jules Claretie.

Constitutionnel, 19 janvier : Un tableau de Gérard David, par Alfred Michiels. — 24 : Diaz, par Marius Chaumelin.

XIX^e Siècle, 20 janvier : Exposition de la Société des Amis des Arts, de Lyon, par Ernest Bosc. — 21 : La Fondation Dubosc, par Edmond About.

Journal des Débats, 26 janvier : L'atelier de Fromentin, par Charles Clément.

L'Actualité (de Bruxelles), 21 janvier : Alfred Sensier, par Arthur Stevens.

Journal officiel, 23 janvier : Visite à l'hôtel Soubise (3^e article) : Les artistes et les gens de lettres, par J. Claretie.

L'Alla trazione italiana, 21 janvier : Le sculpteur Pietro Magni.

Journal de la jeunesse. — Texte par M^{me} Collob, Ernest Menault, P. Vincent, Emma d'Ervin et A. Saint-Paul.

Dessins : Sahib, Mesnel, Castelli et Taylor.

Le Tour du Monde, 838^e livraison. — Texte : A travers l'Afrique : de Zanzibar à Benguela, par M. le lieutenant Verney-Howett Cameron. 1872-1876. Traduction et dessins inédits. — Treize des ins de Th. Weber, A. de Bar et E. Roqjat.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Exposition des Beaux-Arts de Pau. — EXPLICATION DES OUVRAGES DE PEINTURE, DESSIN ET GRAVURE DES ARTISTES VIVANTS EXPOSÉS DANS LES SALONS DE LA SOCIÉTÉ AU MUSÉE DE LA VILLE. — Pau, Lallegue, 1877. In-12, illustré d'eau-fortes d'artistes.

L'Exposition des Beaux-Arts de Pau a été ouverte

le 8 janvier. La vieille capitale de la Navarre fait bien les choses, et de plus opulentes qu'elles seraient fort empêchées de l'imiter. Le livret, élégamment imprimé sur beau papier de Hollande, avec titre rouge et noir, et onze eaux-fortes originales de MM. Degas, Desbouts, Gœnente, Charles Jaquet, Lapostollet, Teyssomnières, etc., d'après leurs tableaux, est lui-même un morceau de fin ragoût. Ne pouvant, à notre grand regret, aller voir l'exposition et flâner, au doux soleil de février, devant les merveilleuses perspectives de la place Henri IV, nous nous contentons du livret, dont les petites croquades à l'eau-forte ne manquent ni d'originalité ni d'agrément. Nous noterons toutefois, comme une simple remarque et sans mauvaise pensée, que la plupart des petites eaux-fortes qui illustrent le volume appartiennent à l'école impressionniste la plus déliée.

Le livret comprend 537 numéros dont 469 consacrés à la peinture.

L. G.

Les dessins de Hans Holbein le Vieux au Musée de Berlin. Librairie Soldan. Nuremberg. 1876.

M. Soldan, de Nuremberg, l'infatigable et savant éditeur de livres d'art, vient de publier le dernier fascicule de la reproduction des soixante-douze dessins de Hans Holbein le Vieux, conservés au Musée de Berlin. Cette suite faisait partie d'un album d'études du vieux maître d'Augsbourg ; quelques autres dessins de même origine sont dispersés çà et là, dans les musées du Louvre, de Bâle, de Bimberg, de Copenhague, ou dans les collections du duc d'Aumale et de M. Hils de la Salle. Le texte explicatif qui accompagne ces reproductions héliographiques d'une remarquable exactitude est dû à M. Woltmann, le biographe bien connu des Holbein. Nul mieux que lui ne pouvait dresser un catalogue raisonné de ces dessins qui, après avoir été attribués à Dürer, puis à Holbein le Jeune, ont été, grâce aux recherches de la critique moderne, restitués à leur véritable auteur.

La série se compose de portraits, les uns à la mine d'argent, d'une exécution ferme, fine et serrée ; les autres aux crayons rouge et noir avec des rehauts blancs, d'un très-grand effet pittoresque, tous empreints d'un caractère fortement individuel, qui révèle une étude aussi approfondie de la personne morale que de l'être physique.

On rencontre dans cette intéressante galerie des personnages connus : « le grand empereur » Maximilien, Jacob le riche, Raymond, Antoine, de la famille patricienne des Fugger, Ulrich Artzt ; la Lomenitie, vénérée pendant quelque temps comme sainte jusqu'au jour où son imposture fut honteusement démasquée ; quelques membres de la famille même de Holbein le Vieux, ses deux fils Ambroise et le fameux Hans, et son frère Sigmund dont la belle tête se montre de profil ; enfin un grand nombre de contemporains célèbres.

Il faut remercier M. Soldan des soins luxueux qu'il a donnés à cette publication digne du zèle soutenu qu'il met à propager l'art allemand de la Renaissance. L'ensemble de ces belles reproductions mérite un accueil empressé de la part des connaisseurs de tous les pays.

Ch. Eph.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE M. ***.

La collection de tableaux anciens de M. *** est principalement composée d'œuvres de maîtres italiens des x^ve et xvi^e siècles. Ces œuvres, dont le grand caractère ne saurait être contesté, se présentent au public dans des conditions d'authenticité et de conservation exceptionnelles.

Les amateurs qui n'ont pas souvent l'occasion de rencontrer des tableaux anciens aussi purs et en aussi bon état, feront certainement à cette collection l'accueil qu'elle mérite.

On y trouve comme œuvres de premier ordre : Une *Vierge et un enfant Jésus* d'Alunno de Foligno, datée de 1494, tout récemment sortie de la communauté pour laquelle elle a été faite ; un tableau de sainteté par Ghirlandajo, une *Pietà* de Mantegna, une *Judith* de Salviati, splendide comme un André del Sarte ; un *Salvator mundi* de Léonard de Vinci, un Paul Véronèse, plusieurs triptyques très-curieux, une peinture italienne de l'école primitive, etc.

Parmi les maîtres espagnols et allemands : un Ribeira, un Vélasquez, plusieurs Lucas de Leyde, un J. de Mabuse, une peinture sur fond d'or de Stuerbont, des volets de triptyques de l'école de Bruges, une belle esquisse de Ph. de Champagne, et enfin un triptyque de Hans Memling, la *Multiplication des pains*, qui, par le nombre des personnages, la variété et le brillant des costumes, la fraîcheur du coloris, etc., est un morceau capital.

Cette très-intéressante vente sera faite par M. Charles Pillet, assisté de M. Féral, à l'hôtel Drouot, salle 8, le lundi 3 février prochain : exposition le samedi 3 et dimanche 4, de une heure à cinq heures.

COLLECTION DE M. EMM. MARTIN

La bibliothèque de M. Emm. Martin, très-riche en livres rares et curieux, est certainement une des plus belles qui, depuis des années, ait passé aux enchères. Elle contient surtout un grand nombre d'ouvrages à figures, par les meilleurs artistes du siècle dernier et de celui-ci. Les éditions sont des plus recherchées et les reliures magnifiques, quelques-unes anciennes. On cite notamment : les classiques de Lefèvre, les œuvres de Voltaire, les Contes de Lafontaine, des Fermiers-généraux, Daphnis et Chloé, Télémaque, Gil Blas, etc., etc., tous livres illustrés d'eaux-fortes ou de dessins originaux par Moreau et autres.

La vente aura lieu à l'hôtel Drouot, salle n° 3, du 3 au 10 février, et sera suivie de celle d'une très-curieuse collection de portraits historiques M^{es} Delestre et Chevet, commissaires-priseurs, MM. Jules Le Petit et Vignères, experts.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 27 Janvier.

Concert du Conservatoire. — Symphonie en la mineur, Mendelssohn, Chant élégiaque

(chœur), Beethoven ; Concerto en *mi bémol* (M. E. Delaborde), Saint-Saëns ; Chœur des Nymphes de *Psyché*, A. Thomas ; Ouverture de *Léonore*, Beethoven.

Concert Padeloup. — Symphonie en *ut* majeur, R. Schumann. — Air de ballet, Massenet. — Concerto pour violon (M^{lle} Pommereuil), Beethoven. — Hymne de Haydn. — Fragment de *Il Flauto magico* (M^{lle} Marimon), Mozart. — Ouverture de la *Muette*, Auber.

Concert du Châtelet. — Symphonie en *ut* mineur, Beethoven. — Menuet du *Bourgeois Gentilhomme*, Lully. — La Jeunesse d'Hercule, poème symphonique (1^{re} audition), C. Saint-Saëns. — Duo de *Béatrice et Bénédict*, H. Berlioz. — Ouverture de la *Muette*, Auber.

TABLEAUX ANCIENS

des différentes écoles
GRANDS PANNEAUX DÉCORATIFS
Aquarelles et Gravures

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 4
Le mercredi 31 janvier 1877.

M^e Mulon, commissaire-priseur, 55, rue de Rivoli.

Assisté de M. Horsin-Déon, peintre, 6, place Valois.

Exposition publique, le mardi 30 janvier.

VENTE

d'une nombreuse

COLLECTION DE DESSINS

DE TOUTES LES ÉCOLES

Tableaux et Pastels, Estampes anciennes, principalement du XVIII^e siècle, Livres composant la collection d'un amateur.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 4
Les jeudi 1 et vendredi 2 février 1877, à 1 heure et demie précise.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23).

Assisté de M. Clément, expert, rue des Saints-Pères, 3.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

Collection de M EMM. M.

LIVRES RARES ET PRÉCIEUX

ANCIENS ET MODERNES

La plupart illustrés par les plus grands artistes des XVIII^e et XIX^e siècles.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3.

Du lundi 5 au samedi 10 février 1877, à 2 h. préc.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. Jules Le Petit, expert, rue Drouot, 27.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 4 février, de 1 h. à 5 heures.

La belle collection de M. EMM. M.

PORTRAITS

PAR LES MEILLEURS GRAVEURS

Et suite de vignettes pour illustrations

Livres à figures en belles reliures

Se vendra du 12 au 17 février 1877

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

M^e MAURICE DELESTRE, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23).

Et M. Chenet, son confrère, rue Maubeuge, 17, assistés de M. Vignères, marchand d'estampes, rue de la Monnaie, 21 (ancien 13).

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

LETTRES

AUTOGRAPHES

ET

DOCUMENTS HISTORIQUES

Composant la Collection

DE

M. BENJAMIN FILLON

VENTE, rue des Bons-Enfants, 28, salle n° 2

Les 16 et 17 février 1877, à 8 h. du soir.

Par le ministère de M^e Baudry, commissaire-priseur, rue Saint-Georges, 24.

Assisté de M. E. Charavay, expert, rue de Seine, 51.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

I A

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an, ... 12 fr. | Six mois, ... 8 fr.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection particulière de Diaz

Paysage : *Forêt de Fontainebleau*, par Corot, 4.905 fr.; *Dans la forêt*, par le même, 1.220 fr.; *Forêt de Fontainebleau (étude)*, du même, 670 fr.; *le Roi Jean à la bataille de Poitiers* (esquisse terminée du tableau qui faisait partie de la collection de M. le vicomte d'Osmbray, par Eugène Delacroix), 12.000 fr.; *le Christ descendu de la croix*, par le même, 2.200 fr.; *Hamlet*, par le même, 2.700 fr.; paysage, *Vue de Hollande*, de Jongkind, 1.100 fr.; *Bergère tricotant*, de Millet, 6.200 fr.; *Après le bain*, par le même, 1.920 fr.; vue prise à Tiffauges, en Vendée (1833), par Théodore Rousseau, 6.100 fr.; la *Plaine de Macherin*, (1834), du même, 3.700 fr.; *les Rochers de la Reine-Blanche* (forêt de Fontainebleau), par le même, 2.020 fr.; paysage, du même, 860 fr.; *Chemin passant entre les arbres*, du même, 2.620 fr.; *Soleil couchant*, du même, 570 fr.; *Rêve*, par Tassaert, 1.610 fr.; *Troupeau de moutons au repos* (étude), par Troyon, 820 fr.

Aquarelles et dessins modernes : *Lion marchant*, de Barye, 2.900 fr.; *Tigre couché*, du même, 1.500; *Lion couché au désert*, du même, 900 fr.; *un Cerf*, par le même, 980 fr.; *Daims au milieu des rochers*, du même, 600 fr.; *Jaguar dévorant un cheval*, d'Eugène Delacroix, 930 fr.; *Cavalier cuirassé*, du même, 800 fr.; *Chantier de construction en Hollande*, de Jongkind, 405 fr.; *Bergère debout*, de Millet, 580 fr.; Paysage, de Théodore Rousseau, 3.150 fr.; *Rivière bordée de rochers*, du même, 1.000 fr.; *Bouquet d'arbres*, du même, 500 fr.

Tableaux anciens : *Vierge et Enfant Jésus*, de Van Orley, 3.500 fr.; *Tête d'homme*, de Van Dyck, 510 fr.

Dessins anciens : *le Jugement de Paris* (gouache), par le Corrège, 1.505 fr.; *Portrait de femme*, par

Rembrandt, 600 fr.; *Tobie et l'Ange*, du même, 510 fr.; *Tête de femme*, de Reynolds, 3.200 fr., etc.

Cette vacation a produit la somme de 89,848 fr. 50 c.

Triptyque composé de trois plaques d'émail de Limoges, peintes en couleur et rehaussées d'or, des premières années du xvi^e siècle, 1.800 fr.; deux vases en forme de balustre, à gorge allongée, et ancien émail cloisonné de la Chine, à fond bleu et décor d'ornements et de fleurs en couleur, garnis d'anses à têtes chimériques en bronze doré, 1.360 fr.; plateau ou cuvette ovale en argent repoussé à côtes et à bord plat, décoré de mascarons et d'ornements gravés, travail allemand des premières années du xviii^e siècle, 560 fr.; plateau rond à pans et à deux anses à torsades (fabrique de Sinceny), 370 fr.; compotier à pans et à côtes, décor polychrome à rosaces, fleurs et ornements (fabrique de Rouen), 301 fr.; cruche décorée de mulles de lion en relief, en grès de Flandre, 400 fr.; grand plat rond à riche décor en bleu et rouille (fabrique de Rouen), 385 fr.

Bibliothèque. — *Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites par l'abbé Banier, Paris, 1767, 4 vol. in-4^e, avec figures d'Eisen, Boucher, Gravelot et Monnet, 595 fr.; *La Fontaine, Contes et Nouvelles*, en vers, Paris, Didot, 1795, 3 vol. in-4^e, avec figures de Fragonard, 326 fr., etc.

Cette cinquième vacation a produit la somme de 20.837 fr. 50 c.

Objets et bronzes d'art. — Joli médaillon rond en marbre blanc, offrant en bas-relief le buste d'une jeune fille de profil, travail italien des premières années du xvi^e siècle, 3.100 fr.; Barye : *Panthère dévorant un lièvre*, épreuve offerte par l'auteur à Diaz et retouchée par l'artiste, 2.210 fr.; autre groupe, *Lionne dévorant une biche*, par le même, 705 fr.; *Lionne attaquant un cerf*, par le même, 630 fr.; *Cerf passant*, petit bronze, par le même, 360 fr.; *Éléphant combattant une panthère*, par le même, 315 fr.; *Panthère passant*, par le

même, 340 fr.; *Thésée combattant le Minotaure*, par le même, 560 fr.; figure de femme debout, applique en bois sculpté de la fin du x^ve siècle, 510 fr.

Porcelaines de la Chine et du Japon. — Deux vases en ancienne porcelaine de Chine, en forme de rouleau, décorés de figures, émaillés en couleurs, 1.400 fr.; grand plat en ancienne porcelaine du Japon, 345 fr.; plat en ancienne porcelaine de Chine, 435 fr.; cafetière en ancienne porcelaine du Japon, 290 fr.

Meubles et bronzes d'ameublement. — Petit meuble du temps de Henri II, en bois de noyer sculpté à figures et ornements, et enrichi d'incrustations de marbre noir veiné de blanc, 1.800 fr.; crédence dans le style du x^ve siècle, en bois de chêne sculpté, 680 fr.; fauteuil en bois sculpté du temps de Louis XII, 730 fr.; quatre chaises du x^ve siècle, en bois tourné et sculpté, couvertes de velours rouge varié de dessins, 560 fr.; deux chaises à dossiers très-élevés en bois sculpté, couvertes de velours rouge, x^ve siècle, 355 fr.; table en bois sculpté dans le style de la Renaissance, 435 fr.; buffet à deux corps, du temps de Louis XIV, 390 fr.; très-grande pendule et son socle de suspension en marqueterie de cuivre et écaillé de l'Inde, très-richement garnie de bronzes dorés; les angles inférieurs de la pièce offrent des cariatides de femmes ailées, se terminant en rinceaux servant de pieds, époque Louis XIV, 3.100 fr.; autre pendule de la même époque, en marqueterie d'écaillé rouge et cuivre, garnie de bronzes, 3.000 fr.; meuble de salon en bois sculpté et doré du temps de Louis XIV, 840 fr.; console à quatre pieds en bois sculpté et doré, de la même époque, 410 fr.; deux chenets, époque Louis XVI, en bronze ciselé et doré, 1.390 fr.; lustre flamand à huit lumières, en cuivre poli et à branches ciselées et découpées, x^ve siècle, 810 fr.

Très-grande tapisserie représentant une scène tirée d'un roman de chevalerie, travail des premières années du x^ve siècle, 3.100 fr.; deux grandes tapisseries de la même époque, 3.505 fr.; deux autres jolies tapisseries de la même époque, à sujets de chasse et à bordure de fleurs, 2.750 fr.; petite tapisserie Renaissance, représentant *Esther devant Assuérus*, 500 fr.; petit tableau en tapisserie, représentant un paysage avec figures, 1.600 fr.; tapis de Perse ancien à riche dessin se détachant sur un fond bleu clair, 1.000 fr.; portière en tapisserie de Flandre, à sujet tiré de l'histoire d'Artémise, 315 fr.; fragment de tapisserie des premières années du x^ve siècle, 435 fr., etc.

Cette dernière vacation a produit 51.169 fr., et le total général de la vente s'est élevé au chiffre de 398.633 fr.

neh (Haute Egypte), 23.000 fr. — Le Nil (Haute Egypte), 20.000 fr. — Le Pays de la Soif, 8.100 fr. — Ile de Philæ (Nubie), 5.100 fr. — Arabes en voyage, 6.100. — Chevaux en liberté, 5.350 fr. — Femmes fellahs allant au Nil, 4.505 fr. — Campement arabe, 7.850 fr. — Ruines de Thèbes, 7.100 fr. — Oasis à Laghouat, 8.750 fr. — L'Attente, 6.400 fr. — Arabe à cheval portant en croupe un fou, 4.450 fr. — Etude de femme, 830 fr.

Tableaux inachevés et esquisses.

Arabes attaqués par un lion, 5.700 fr. — Arabes attaqués dans une gorge de montagnes, 5.250 fr. — Marchand de chevaux, 5.000 fr. — Egyptiennes devant la porte d'une habitation, 13.100 fr. — Marché aux chevaux, 9.100 fr. — Campement arabe, 6.150 fr. — Fantasia, 5.000 fr. — Centaure et Centauresse, 8.000 fr. — Abreuvoir à Laghouat, 6.350 fr. — La Chasse au sanglier, 4.650 fr. — Centaure et Centauresse essayant leur adresse, 3.150 fr. — Femmes arabes en voyage. Projet de tableau, 4.100 fr. — Chevaux à l'abreuvoir, 6.250 fr.

Figures et animaux.

Cheval arabe bai-brun, monté par son cavalier, 3.250 fr. — Nègre monté sur un cheval noir, 2.320 fr. — Arabe enveloppé dans son burnous. Arabe près d'un cheval alezan, 2.410 fr. — Cheval arabe noir, tenu par son cavalier, 1.525 fr.

Cheval arabe alezan et cheval noir, 1.100 fr. — Groupe d'Arabes, 3.010 fr. — Arabes avec burnous blanc et noir, 1.810 fr. — Arabe monté sur un cheval bai, vu de dos, 1.350 fr. — Arabe monté sur un cheval blanc, vu de face, 1.980 fr. — Cheval arabe blanc monté, 3.000 fr. — Arabes à cheval, vus de dos, 4.120 fr. — Arabes, 5.750 fr. — Arabes, 2.500 fr. — Trois Arabes, 4.010 fr. — Cinq Arabes, 6.000 fr. — Arabe assis. Arabe appuyé sur un bâton, 1.900 fr. — Femme égyptienne assise, 4.050 fr. — Femmes égyptiennes assises, 1.050 fr.

Études diverses.

Palais à Venise, 3.000 fr. — Vue du Palais des Doges, 2.850 fr. — Vue du Grand-Canal, 4.150 fr. — Venise, 4.300 fr. — Vue de Venise, 1.600 fr. — Venise. Campanile, 3.650 fr. — Arabe badigeonnant sa maison. Mustapha, 3.100 fr. — Paysage avec animaux. Prasay, 3.100 fr. — Paysage avec animaux. Le Loir, 1.850 fr.

Les deux premières vacations ont produit 350.320 francs.

L'Administration des Beaux-Arts a acheté un tableau et neuf dessins.

Vente Fromentin

(30 et 31 janvier.)

M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur.
MM. F. PETIT et BRAME, experts.

Tableaux.

Le Palais des Doges (Venise), 12.000 fr. — Le Grand-Canal (Venise), 12.500 fr. — Souvenir d'Es-

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Exposition universelle de 1878.

Une des innovations de l'Exposition universelle de 1878 destinée, croyons-nous, à exciter vivement l'intérêt du public sera l'exhibition de **Portraits historiques**, exécutés par des artistes français, depuis le x^ve siècle jusqu'en 1836.

Ce projet, approuvé par le ministre de l'instruction publique, a été soumis par M. le marquis de Chennevières à la *Commission de l'inventaire des richesses d'art de la France*, dans une de ses dernières séances. Une sous-commission, composée de MM. de Montaiglon, L. Clément de Ris, Lafenestre, Paul Mantz, Darcel, Chéron, a été chargée d'étudier les moyens d'exécution de ce projet et de centraliser les demandes des possesseurs de tableaux.

Elle s'est mise immédiatement en rapport avec les musées de province et les collectionneurs privés, qui répondront à cet appel avec un empressement et une libéralité qui permettront une ample moisson de découvertes historiques et artistiques.

Le congrès archéologique de France, sous la direction de la Société française d'Archéologie, tiendra cette année sa quarante-quatrième session à Senlis (Oise). Cette session s'ouvrira le lundi 28 mai, à deux heures précises, dans la grande salle de l'ancien évêché, et sera close le dimanche 3 juin, à trois heures du soir.

Chaque souscripteur reçoit un volume renfermant le compte-rendu des séances, et participe aux excursions faites en commun, soit dans la ville, soit dans les environs.

Les noms des souscripteurs sont imprimés en tête du volume.

La souscription est de 10 francs.

Les bulletins d'adhésion devront être adressés à M. Eugène Vatin, trésorier du Congrès, à Senlis.

OUVERTURE DU COURS DE LITTÉRATURE DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

La joie de l'astronome au lever d'une étoile nouvelle, nous l'avons pleinement goûtée lundi dernier, jour de l'ouverture du cours de littérature créé par M. le ministre de l'instruction publique, sur la proposition de l'homme si distingué qui dirige l'Ecole des beaux-arts. Nous étions venu pour écouter un professeur nouveau, aux prises avec le difficile effort d'expliquer les belles-lettres à un auditoire qui, pour la plus grande partie, ne les cultive guère, et devant cet auditoire ému, enthousiasmé, nous avons rencontré un orateur; inconnu hier, il n'attendra pas longtemps une célébrité certaine.

Nous venons de le dire, parler littérature à des jeunes gens qui n'ont d'autre souci que d'apprendre à dessiner, remuer des idées devant de jeunes têtes qui ne s'étaient pas encore à penser, célébrer les poètes et la poésie en face de malicieux qui vous guettent à chaque coin de phrase, habiles à découvrir le mot faible, impitoyables à lancer le mot railleur, qui jeteront des gros sous aux plus illustres pour peu que ces illustres portent une cocarde

compromettante, hostiles à un nouveau venu si, pour eux, ce nouveau venu n'a pas mérité d'avance l'honneur de leur parler, tout cela n'est pas propre à donner du cœur aux plus vaillants, et plus d'un qui ne craindrait pas d'affronter le public du Collège de France refuserait probablement la tâche trop pénible d'expliquer Homère ou Racine à ces enfants indisciplinés.

Eh bien! là où d'autres et des plus autorisés, et des plus vantés, ont échoué et lâché la partie, un jeune homme ignoré a complètement réussi.

L'écho de cette victoire dépassera l'enceinte de l'Elémicycle, et avant peu de temps un public nombreux, même venu du dehors, se pressera, on peut le prophétiser, autour de l'éloquent professeur.

Avant le commencement de cette première leçon, en quelques mots très-simples, mais avec ce tact et cette précision d'expression qui lui sont propres, avec cette autorité que le caractère ajoute au talent, M. Guillaume a présenté M. Ruelle aux élèves; il ne leur a pas seulement annoncé l'objet et l'ouverture du cours, il leur a demandé la permission de parler un peu aussi de lui-même et de leur expliquer comment lui était venue cette idée de solliciter la création d'un enseignement littéraire à l'Ecole des beaux-arts.

C'était au temps de sa jeunesse, dit-il, sous les pins de la villa Médicis, un soir, il écoutait la parole d'un homme jeune comme lui, élève comme lui, comme lui plein des plus respectables ambitions et qui s'en allait en Grèce préparer cette carrière si brillante qui devait être si courte; l'érudit ne pouvait cacher longtemps le poète.

Gandar en avait l'enthousiasme et le langage; il remuait ses auditeurs, qui n'étaient pas souvent à pareille fête. Il parlait d'art aussi, et le sculpteur s'étonnait de l'en entendre si bien parler et de le voir si bien compris. Alors, lui, que des études plus complètes avaient mis en état de saisir les rapprochements que Gandar établissait entre les formes des idées et les formes des choses; lui, artiste, qui partageait pour les chefs-d'œuvre de la pensée l'enthousiasme du lettré pour les chefs-d'œuvre de l'art: lui qui, en ce moment peut-être, — ajouterons-nous, — voyait venir de loin sa destinée, et qui se promettait d'en faire un noble usage, il se disait: « Ah! si je le pouvais jamais, avec quelle joie je m'efforcerais de hausser le niveau moral de l'éducation. Le livre du beau a tant de pages, que je serais heureux de les faire lire toutes à mes élèves! A quoi tient-il que nous ne soyons pas tous des étrangers dans la patrie de Virgile et de Dante? A ce hasard d'une voix amie qui nous parle d'eux à temps. »

Si le culte du beau s'en va mourant autour de nous, à quoi cela tient-il? A l'absence de ce conseil donné aux jours propices et qui nous en révèle la grandeur et le profit.

Ce rêve, il a pu le réaliser peu à peu, et l'enseignement de l'Ecole des Beaux-Arts est tel aujourd'hui que rien ne manque plus à ceux qui ont le noble appétit de savoir sous toutes ses formes.

Nous irons plus loin que M. Guillaume. Nous oserons deviner sa pensée, celle qu'il ne peut pas dire tout entière, mais que la logique le force à compléter tout bas.

Le but de l'école des Beaux-Arts n'est pas de former seulement des peintres, mais surtout des peintres d'histoire. Le grand prix est l'appât qui les attire. Combien arrivent à Rome, qui ne voient dans les ruines de la ville éternelle « qu'un tas de pavés, » et qui s'en reviennent au bout de cinq ans en France, sans avoir compris un mot de ces leçons que les siècles et les grands maîtres ont mises sous leurs yeux. Que leur manque-t-il pour acquérir cette intelligence qui sépare l'art du métier ? l'éducation.

Le directeur de l'école a-t-il fermé son programme ? Nous ne serions pas surpris d'apprendre qu'il en désire le complément.

Soumettre les élèves qu'il dirige à une sorte d'examen, lequel comprendrait autre chose que la perspective et l'anatomie, n'est pas, à notre sens, pour lui paraître excessif. Un peu de latin, voire même de grec, n'effraierait-il pas son ambition pour eux ? En homme épris du progrès, n'encourrait-il pas volontiers le reproche de trop oser ? Il sait qu'à nul danger ce système n'exposerait les candidats et que dans l'art de peindre, comme dans l'art d'écrire, l'imagination s'agrandit de tout ce qu'elle emprunte au souvenir.

Quoi qu'il en soit, M. Guillaume désirait fonder à l'école une chaire de littérature, il y a réussi. Il lui restait à trouver le professeur. — Nous n'avons pas assez dit combien ardue est la tâche de ce dernier. Il devra joindre la finesse à l'érudition, trouver une expérience soudaine dans un rôle tout nouveau, lire avec promptitude sur la physionomie mobile de ses auditeurs, ne pas trop analyser, ni avec trop de subtilité devant des élèves prompts à l'ennui, ne pas non plus paraître se mettre à leur portée. De peur de blesser leur ignorance mêlée d'orgueil, être un peu artiste soi-même, peindre et dessiner avec la parole et fournir des sujets d'inspiration à des inventeurs qui ne cherchent que cela entre les lignes d'un grand écrivain ; avec cela, montrer de la chaleur sans emphase et de l'esprit sans prétention. — On avouera qu'un pareil ensemble de qualités ne se rencontre pas sans quelque chance.

M. Guillaume a eu la main heureuse. On peut l'affirmer, sans crainte d'être démenti par ceux qui ont entendu M. Ruelle ; le jeune professeur est l'homme qui convenait au directeur de l'Ecole, comme à la chaire que celui-ci avait voulu créer. De plus, élève de l'école d'Athènes, il rentrerait presque un vieux camarade dans cette école, mère de celle où il avait reçu à Rome une si fraternelle hospitalité.

Nous ne ferons pas de ce discours d'ouverture une analyse inutile. Les premières paroles d'un orateur ressemblent un peu à ces dessins que les architectes traçent parfois sur les murs en face d'un monument projeté : elles en esquissent les proportions, mais n'en peuvent révéler les beautés futures ; seulement, on pressent d'un premier coup d'œil

l'habileté de la main qui s'essaie en ces préparations. M. Ruelle a promis à ses jeunes auditeurs de les conduire du Parthénon aux catacombes de Rome, des bords du Simois aux rivages du Tibre, même jusqu'aux lieux qui virent naître et Corneille et Milton. Il leur a promis de suivre avec eux le beau dans sa course immortelle à travers les âges, et pour leur mieux prouver la largueur de son éclectisme, après leur avoir lu ce chant de la Muse, ce sanglot sublime d'un poète presque vivant encore, il a redit les pleurs de Priam sur les remparts de Troie, et les lamentations de la veuve d'I Hector.

M. Ruelle a la voix, le geste, l'action ; il lit avec passion et avec justesse. Nous avons entendu lundi l'orateur, nous attendons maintenant avec confiance le professeur.

CH. TIMBAL.

NOUVELLES

* En 1873, l'Académie des sciences, désirant perpétuer le souvenir du passage de Vénus, avait décidé qu'elle ferait frapper une médaille commémorative rappelant les circonstances principales de l'observation du phénomène, observation effectuée en 1874.

A cette occasion, un concours fut institué. Le projet présenté par M. Alphée Dubois fut choisi par une commission à laquelle avaient bien voulu s'adjoindre M. Guillaume, de l'Académie des beaux-arts, et M. Egger, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

La médaille de M. A. Dubois représente : sur le premier plan, la Science, accompagnée de ses attributs ; sur le second plan, le char d'Apollon, devant lequel passe Vénus figurée par une jeune femme. Enfin, le sujet principal est entouré de l'inscription suivante : *Quo distent spatia sidera juncta docent* (l'espace qui sépare ces astres — Vénus et le soleil — se mesure par leur jonction).

Le revers porte les mots suivants : *Institut de France, Académie des sciences, Passage de Vénus sur le Soleil, 8-9 décembre 1874.*

Cette œuvre vient d'être distribuée à l'Académie et à toutes les personnes qui ont fait partie des missions scientifiques organisées par elle.

* Une dépêche adressée d'Athènes, le 27 janvier, au *Times*, annonce que le docteur Schliemann a découvert l'entrée d'une double nécropole à Mycènes, et qu'il a trouvé dans un tombeau quatre vases en or de 18 centimètres de hauteur, richement décorés, et deux bagues, également en or, dont l'une représente un palmier et l'autre sept figures de femmes.

* Le *Salut public* de Lyon, signale un fait de vandalisme bien surprenant.

Les rayonnages de la bibliothèque de la ville ont servi de cible à des tirs au pistolet Flobert ! des pans de murs, des boiseries, des

plafonds et même des livres sont troués par des balles !

Un très-beau buste en marbre de Boileau, légué par Brossard, a eu le nez cassé, ainsi que le buste de Cicéron !

Une enquête sera nécessairement ouverte sur ces faits incroyables.

Le conseil municipal de Bordeaux vient de statuer sur une affaire locale, qui avait pris un caractère politique marqué et qui avait donné lieu depuis quelque temps à de vives polémiques dans la presse bordelaise. Il s'agit de la statue de Louis XVI, que les légitimistes de Bordeaux avaient fait exécuter par souscription sous la Restauration, et qui n'avait été dressée sur aucun emplacement public jusqu'à ce jour.

Trois propositions ont été faites au conseil municipal : la première consistant à dresser la statue sur une des principales places publiques de Bordeaux ; la seconde à abandonner la statue en la reléguant dans un coin reculé du jardin du musée, et une proposition intermédiaire consistant à placer au musée cette statue, qui est une œuvre d'art remarquable. C'est ce dernier avis qui a prévalu.

Le conseil municipal de Bordeaux, en plaçant la statue dans une salle du musée, où les amateurs de sculptures pourront l'apprécier, a voulu lui enlever tout caractère politique et prévenir les manifestations en sens divers dont elle pourrait être l'objet.

NÉCROLOGIE

Le paysagiste Charles Kuwasseg a succombé lundi soir à une attaque d'apoplexie dans la gare Saint-Lazare.

Charles Kuwasseg était né à Trieste de parents pauvres. Il exerça d'abord le métier de menuisier, puis il s'adonna au dessin et débuta par vendre à Vienne des aquarelles au prix de 2 florins ; et fit un voyage dans l'Amérique du Sud.

Au Pérou, il se trouva au milieu de partis hostiles et il fut blessé dans un combat. A la Havane, il échappa par miracle à des brigands qui voulurent le fusiller.

Il arriva à Paris en 1830 et conquit bientôt une réputation méritée. Il obtint plusieurs médailles. Kuwasseg s'était fait naturaliser Français.

Tableau des Ventes de la Semaine

HOTEL DROUOT

SAMEDI 3

Salle 1 : vente de faïences françaises. — M^e Charles Pillet et M. Mannheim.
Salle 2 : vente de tableaux modernes. — MM^e

Charles Pillet et Caillaux et M. Ch. George.

Salle 3 : exposition particulière de livres rares (collection de M. Emm. M.).

Salle 8 : exposition particulière de tableaux anciens.

Salle 9 : vente de dessins et croquis après décès de Fromentin (deuxième et dernière vacation). — M^e Charles Pillet et MM. Francis Petit et Brane.

DIMANCHE 4

Salle 1 : exposition de tableaux modernes.

Salle 3 : exposition de livres rares (collection de M. Emm. M.).

Salle 6 : exposition d'objets d'art et de curiosité.

Salle 8 : exposition de tableaux anciens.

Salle 9 : exposition d'objets d'art et de curiosité.

LUNDI 5

Salle 3 : vente de livres rares (première vacation). M^{es} Delestre et Chenet et M. Le Petit.

Salle 6 : vente d'objets d'art et de curiosité. M^e Charles Pillet et M. Mannheim.

Salle 8 : vente de tableaux anciens. — M^e Charles Pillet et M. Féral.

MARDI 6

Salle 1 : exposition de tableaux anciens.

Salle 3 : vente de livres rares (deuxième vacation). — M^{es} Delestre et Chenet et M. Le Petit.

MERCREDI 7

Salle 1 : vente de tableaux anciens (première vacation). — M^e Charles Pillet et M. Féral.

Salle 3 : vente de livres rares (troisième vacation). — M^{es} Delestre et Chenet et M. Le Petit.

JEUDI 8

Salle 1 : vente de tableaux anciens (deuxième et dernière vacation). M^e Charles Pillet et M. Féral.

Salle 3 : vente de livres rares (quatrième vacation). — M^{es} Delestre et Chenet et M. Le Petit.

Salle 5 : exposition de tableaux par M. Lange-rock.

Salle 8 : exposition d'objets d'art et de haute curiosité.

CORRESPONDANCE

La fortune des actions, par BERNARD PICARD. — Trois états différents.

M. Champfleury, sous le titre de *l'Imagerie satyrique en Hollande au XVIII^e siècle*, a publié récemment dans la *Gazette des Beaux-Arts* un article sur le fameux *Recueil de caricatures hollandaises en 1720*, Thet Groot Tafereel der Dwasheist.

Disons en passant que quelques-uns des volumes ont une table qui mentionne 64 planches, d'autres tables en donnent 74, et enfin il y a des exemplaires qui contiennent 80 estampes.

La fameuse planche de la *Fortune des actions* a subi différents changements dans le cours du tirage. Nous en connaissons trois états différents et, de plus, une copie du troisième état.

1^{er} état. — A gauche de l'estampe, dans le bas, se trouve une table massive à pieds tournés. Le coude appuyé sur la table, un élégant, coiffé d'une perruque et d'un tricorne, cause avec un jeune homme qui lui parle debout, chapeau bas. — Son autre bras est nonchalamment appuyé sur le dossier d'une chaise, dont l'assise lui sert à étendre la jambe gauche comme s'il souffrait de la goutte.

Cet état est rare; une épreuve fut vendue 20 fr. en 1838 à l'hôtel Drouot, à la vente de la collection Laterrade.

2^{me} état. — La table existe encore, mais l'élégant gouteux est remplacé par une belle et larmoyante femme à robe de satin; à ses pieds un horrible vieillard à genoux lui offre un fort billet de banque.

Ce second état est le plus rare; c'est le plus recherché des trois états; il est à supposer que le tirage aura été limité à un petit nombre d'exemplaires.

3^{me} état. — La belle et son horrible séducteur restent toujours, mais la table qui figurait au premier et au second état est effacée et remplacée par un blanc avec ces quatre vers :

Quand on est jeune et belle et qu'on a le malheur
D'avoir perdu son bien dans un jeu si funeste,
Gare qu'un billet au porteur
Ne fasse encor perdre le reste.

Copie. — Tandis que la planche de B. Picard mesure 28 centimètres sur 36 et demi, la copie ne porte que 24 sur 29. C'est en réduction la copie du 3^e état, diminuée à droite comme à gauche de quelques-uns des acteurs du tableau original.

Nous croyons que ces différences d'états ont jusqu'ici échappé aux amateurs d'estampes.

BON DE WINCK D'ORB.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE
du Dimanche 4 Février.

CONSERVATOIRE.

9^e Concert, à la mémoire de F. Habeneck.

Symphonie avec chœurs (soit : M^{lle} Krauss, MM. Vergnet et Bouhy), Beethoven. — Introduction, roudeau et bourrées de la Suite en si mineur, A.-S. Bach. — Scène et air d'*Armide* (M^{lle} Krauss), Gluck. — Thème varié, scherzo et final du *Septuor*, Beethoven.

Concert Padeloup. — Symphonie en ut majeur (n^o 30), Haydn. — Ouverture d'*Antoine et Cléopâtre* (1^{re} audition), V. d'Indy. — Septuor, Beethoven. — Fragment de la *Fête d'Alexandre*, Handel. — *Songe d'une nuit d'été*, Mendelssohn.

Concert du Châtelet. — *L'Océan*, symphonie en ut majeur, Rubinstein. — Menuet d'un quintette, Bocherini. — Morceau de concert pour piano et orchestre (1^{re} audition), A. Duvernoy. — Airs de ballet des *Fêtes d'Hébé*, Rameau. — *Le Songe d'une nuit d'été*, Mendelssohn.

LA TAUROMACHIE

RECUEIL DE QUARANTE ESTAMPES

REPRÉSENTANT

DIFFÉRENTES MANIÈRES ET FEINTES DE L'ART
DE COMBATTRE LES TAUREAUX

INVENTÉES ET GRAVÉES A L'EAU-FORTE

Par DON FRANCISCO GOYA Y LUCIENTES

La suite, imprimée sur papier de Hollande, se compose des

33 planches connues;

7 entièrement inédites;

1 portrait de GOYA dessiné et gravé par E. LOIZELET.

PRIX : 100 FRANCS.

Les 7 planches inédites et le portrait de GOYA se vendent séparément.

PRIX : 10 FRANCS.

PARIS

LOIZELET, ÉDITEUR, MARCHAND D'ESTAMPES
Rue des Beaux-Arts, 12

et aux bureaux de la *Gazette des Beaux-Arts*
3, rue Laffitte, 3.

TABLEAUX ANCIENS

principalement des

ÉCOLES ITALIENNE ET FLAMANDE

des XV^e et XVI^e siècles.

Hans Memling, Antonello de Messine, Benozzo Gozzoli, Bernardino Luini, Borgognone, Filippo Lippi, Ghirlandajo, Lorenzo Lotto, Mantegna, Masaccio, Marco da Forlì, Palma Vecchio, Simon Memmi, Tisio dit le Garofalo, Parmesan, Marco Uggione, Véronèse.

Composant la collection de M^{***}

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 8

Le lundi 5 février 1877, à 2 heures et demie.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commis-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

M. Féral, peintre-expert, 54, faubourg Montmartre;

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition particulière, le samedi 3 février 1877; publique, le dimanche 4 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Faïences de Perse, sculptures; bijoux anciens, miniatures; porcelaines de Capo di Monte et de la Chine; deux jolis groupes en Frankenthal; médailles par Dupre, bronzes, croix incrustées de matières précieuses; meuble du temps de Louis XIV en marqueterie; tableaux provenant de chez feu M. Rivet, et anciens émaux cloisonnés de la Chine, tabatières et bonbonnières, coffrets; montres, croix normandes, broches, bijoux divers; coupe et buste en cristal de roche, miniatures, objets variés appartenant à divers.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 6.

Les lundi 5 et mardi 6 février 1877, à 2 h.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le Dimanche 4 Février 1877, de 1 heure à 5 heures.

TABLEAUX ANCIENS

principalement de l'École italienne des XV^e et XVI^e siècles

TRÈS - BEAU RETABLE MONUMENTAL

DE BENOZZO GOZZOLI

Formant la seconde partie de la

Collection de M***

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le mercredi 7 et jeudi 8 Février 1877, à 2 h.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. Féral, peintre-expert, 54, faubourg Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le mardi 6 février 1877, de 1 heure à 5 heures.

41 TABLEAUX

PAR

LANGEROCK

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le vendredi 9 février 1877, à 3 h.

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

M. F. Reitlinger, expert, rue de Navarin, 1.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le jeudi 8 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

TABLEAUX ANCIENS

BEAUX PANNEAUX DÉCORATIFS

Par Panini et Bibiena

Tableaux anciens, par Boilly, Demarne, Demay, Boucher, Regnault, Blanchard, Olivier, Artois, Roehn et autres.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 2.

Le jeudi 8 février 1877, à 2 heures

M^e de Cagny, commissaire-priseur, 1, rue Rossini.

M. Gandouin, expert des Domaines nationaux, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le mercredi 7 février 1877, à 2 h.

BELLE COLLECTION

OBJETS D'ART ET DE HAUTE CURIOSITÉ

Belles armes et armures du XVI^e siècle, parmi lesquelles on remarque la dague de mariage du roi Henri IV; émaux de Limoges, tels que : coffrets, buire, plaques par Nardon, Pénicaud, Léonard Limosin, Jean Courtois, etc, belle coupe en faïence de Gubbio, à reliefs métalliques; faïences de Beroard Palissy, verrerie de Venise; belle collection de vitraux des XVI^e et XVII^e siècles; bronzes d'art, orfèvrerie, sculptures en bois et en ivoire des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles; bijoux, reliquaire vénitien du XVI^e siècle, manuscrits, objets variés du XVI^e siècle.

Meubles et panneaux en bois sculpté du XVI^e siècle, triptyque par Lucas de Leyde, jolie tapisserie du XVI^e siècle, tapis persan,

Appartenant à M. X***

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8.

Les vendredi 9 et samedi 10 février 1877, à 2 h.

Par le ministère de M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10,

Assisté de M. CHARLES MANNHEIM, expert, rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le jeudi 8 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

AUTOGRAPHES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le samedi 10 février 1877, à 2 heures.

Par le ministère de **Me Paul Perrot**, commissaire-priseur, assisté de **M. Gabriel Charavay**, expert quai du Louvre, 8.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Des LETTRES AUTOGRAPHES de FEMMES CÉLÈBRES des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, citées dans *M^{me} de Sévigné, Tallemant des Réaux, M^{me} de Motteville, St-Simon, Barbier et autres Mémoires du temps.*

40 lettres de **M^{me} de Pompadour** (correspondance inédite), et autres autographes rares et curieux, composant le cabinet d'un ancien amateur.

Nota. — Il y aura Exposition Publique avant la vente.

SUCCESSION JULES JANIN

MEUBLES ANCIENS, PORCELAINES DE CHINE,
DU JAPON ET DE SÈVRES, FAIENCES,
BRONZES, MINIATURES

TABLEAUX MODERNES

ET ANCIENS

Achard, Belloc, Brillouin, Corot, Daubigny, Diaz, Gellfroy, Hillemacher, Marilliat, Perignon, Rahoult, Ary Scheffer, Troyon, etc. Breughel, La Hyre (Laurent de), Maas, Pesarese, etc.

DESSINS, AQUARELLES ET GRAVURES

ARGENTERIE, MOBILIER

DENTELLES, FOURRURES, TENTURES, LINGE,
OBJETS VARIÉS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Les lundi 12, mardi 13, mercredi 14 et jeudi
15 février 1877, à 2 heures.

Me Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. Charles George, expert, rue Laffitte, 12.

CHEZ LEQUEL SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 10 février 1877.

Publique, le dimanche 11 février 1877, de 1 heure à 5 heures.

LIVRES RARES ET PRÉCIEUX

IMPRESSIONS DES ELZEVIER

Belles Éditions ornées de Dessins et de Gravures

EXEMPLAIRES UNIQUES

Sur vélin, papier de Chine, papier de Hollande, etc.

Ouvrages annotés par **M. Jules JANIN**

MANUSCRITS, AUTOGRAPHES D'ŒUVRES CÉLÈBRES

RICHES RELIURES EN MAROQUIN

de Beazonnet, Duru, Capé, Hardy, etc., etc.

Composant la

BIBLIOTHÈQUE DE FEU **M. JULES JANIN**

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Les vendredi 16, samedi 17, lundi 19, mardi 20,
mercredi 21, jeudi 22,
vendredi 23 et samedi 24 février 1877, à 2 h.

Me Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. A. Labitte, expert, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

collection du docteur **ISAMBERT**

ET

TABLEAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 9 mars 1877, à deux heures et demie

Me Escribe,

M. Haro, *

COMMISSAIRE-PRISEUR
rue du Hanovre, 6.

PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 7 mars 1877.

Publique, le jeudi 8 mars 1877.

CABINET DE **M. P^{***}**

TRÈS-BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX MODERNES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8,

Le vendredi 16 mars 1877, à 2 heures et demie.

Me Escribe,

M. Haro, *

COMMISSAIRE-PRISEUR
[6, rue du Hanovre. \

PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 14 mars 1877.

Publique, le jeudi 15 mars 1877.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

Vente Fromentin

Aquarelles. — Les Courriers, 3,750 fr. ; Chasse au faucon, 2,280 fr. ; Retour de la chasse, 605 fr. ; le Fauconnier, 2,600 fr. ; Berger kabyle, 1,900 fr. ; la Vedette, 700 fr. ; Marine, 500 fr.

Dessins (Études de divers tableaux et d'animaux, croquis). — Ouled-Nails, 680 fr. ; Arabe couché, 540 fr. ; Arabe à cheval, portant en croupe un fou, 555 fr. ; le même sujet 485 fr. ; Cheval arabe, 260 fr. ; Marabout, 410 fr. ; Arabe sur un âne, 400 fr. ; Tête d'Arabe, 360 fr. ; Arabe debout, 370 fr. ; Jeune Arabe, 416 fr. ; Chameaux et oiseaux de proie, 390 fr. ; Aqueduc, 405 fr. ; En marche, 535 fr. ; Chameaux au repos, 500 fr. ; Bivouac, 600 fr. ; le même sujet, 480 fr. ; Aigles, 300 fr. ; Camp arabe, 310 fr. ; Caravane, 400 fr. ; Forteresse, 510 fr. ; Marchands arabes, 350 fr. ; Femmes couchées, 300 fr. ; la Prière, 405 fr. ; Arabe à cheval, 505 fr. ; Cheval au galop, 350 fr. ; Nègres puisieurs d'eau, 440 fr. ; la Curée, 305 fr. ; Fauconnier, 600 fr., etc.

Le total de la vente s'est élevé à la somme de 433,725 fr.

TABLEAUX ANCIENS

Vente du 5 février

M^e CHARLES PILLET, COMMISSAIRE-PRISEUR ;
M. FÉRAL, EXPERT.

La Vierge, l'Enfant Jésus et Saint Jean (attribué à *Mariotti*), 560 fr.

La Vierge et l'Enfant Jésus (*Alunno*), 4,050 fr.

La Nativité (*Anato*), 1,060 fr.

La Vierge, l'Enfant Jésus et des anges (*Botticelli*), 900 fr.

Un Prince et sa suite visitant Saint-Benoît de Florence, 1,500 fr.

La Vierge, saint Pierre et saint Paul (*Ghirlandajo*), 2,900 fr.

La Vierge et plusieurs Saints (*Lippi*), 2,730 fr.

Herodiade (*Luini*), 1,500 fr.

Apparition du Christ à saint Grégoire (*Santa Croce*), 1,000 fr.

Notre-Seigneur chez Simon le Pharisien (*Véronèse*), 6,400 fr.

Saint Jérôme (*Ribera*), 1,220 fr.

Portraits de G. Kitoys et de sa femme (*Holbein*), 1,100 fr.

Quatre scènes de la vie de Jésus-Christ (*Lucas de Leyde*), 1,450 fr.

Triptyque (xv^e siècle), 9,000 fr.

La Vierge et l'Enfant Jésus (*Stuerbout ou Thierry de Harlem*), 1,500 fr.

Portrait de l'Amiral de Coligny, 2,000 fr.

Total de la vente..... 63,000 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'exposition du **Cercle des Mirlitons** sera ouverte le 10 février ; elle durera jusqu'au 15 mars. On la dit très-importante. Nous y reviendrons ultérieurement.

Celle du **Cercle de la Rue Saint-Arnaud** est ouverte depuis le 3 février ; elle durera un mois. On annonce la première exposition de l'**Union des artistes** au Grand-Hôtel, du 15 février au 17 mars.

Exposition universelle de 1878

La ville de Paris, qui a figuré avec succès aux expositions de Vienne, de Londres, de Philadelphie et de Bruxelles, se pro-

pose de prendre part à celle de 1878, et M. le préfet de la Seine a chargé une commission d'étudier les éléments propres à fournir à l'administration municipale et départementale l'occasion de faire une exposition digne de la ville de Paris, et dans laquelle seraient représentés les progrès réalisés chaque jour dans les diverses branches de cette administration, les nombreux encouragements donnés à l'art et au développement de l'instruction publique, les modèles de l'organisme caché de la grande ville, tout ce qui concerne la salubrité et l'assistance publiques, etc., etc.

La Commission administrative, composée de plusieurs membres du Conseil municipal, de la commission des Beaux-Arts et des chefs des principaux services des préfectures de la Seine et de police, a pensé tout d'abord qu'il fallait ne pas scinder cette exposition, mais, au contraire, l'organiser en un corps spécial et distinct qui permit de présenter dans leur ensemble les résultats obtenus, depuis 1867, dans les différentes branches des divers services des deux préfectures.

M. le commissaire général du gouvernement a mis à cet effet à la disposition de la Ville une surface couverte de 3.430 mètres dans un des angles de la partie du palais voisin de l'école militaire.

Cet emplacement, qui est situé à gauche de la grande entrée, par l'avenue de la Mothe-Piquet, est desservi par le grand vestibule du palais, par la galerie des machines, par les travées séparatives des divers groupes et par les salles contiguës à l'espace réservé aux beaux-arts.

D'après le travail soumis à la Commission et adopté par elle, la surface à aménager pourrait être répartie de la manière suivante entre les divers services participants :

1 ^o Direction de l'administration générale.....	60 m
2 ^o Direction de l'enseignement....	500
3 ^o Beaux-Arts.....	810
4 ^o Travaux historiques.....	130
5 ^o Promenades et plantations.....	300
6 ^o Plan de Paris, voie publique....	125
7 ^o Architecture.....	565
8 ^o Direction de l'Assistance publique	250
9 ^o Direction des eaux et égouts....	625
10 ^o Préfecture de police.....	65

Total..... 3.430

M. Viollet-le-Duc, au rapport duquel nous empruntons ces détails, évalue à 392.000 fr. la dépense à faire pour organiser l'exposition de la Ville de Paris.

La Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille a fondé, en 1865, un prix annuel de 1.000 francs, désigné sous le nom de **Prix Wicar**, qui doit être attribué successivement aux diverses branches d'études.

Le tour de la section des beaux-arts étant

arrivé en 1877, la Société a décidé qu'elle décernera cette année le prix Wicar au peintre du département du Nord qui aura exposé un ou plusieurs tableaux au Salon de 1877, à Paris, et dont l'œuvre lui paraîtra la plus digne de cette récompense.

NOUVELLES

*. Le *Journal officiel* annonce que le ministère de l'instruction publique vient de prendre une mesure importante au point de vue de la conservation des richesses manuscrites que renferment les bibliothèques. Par une circulaire en date du 30 décembre 1876, publiée dans le dernier numéro du *Bulletin administratif* de ce ministère, le ministre prescrit de procéder à une opération fort utile, consistant dans le numérotage et le foliotage, autrement dit la pagination des manuscrits de chaque bibliothèque.

L'importance de plus en plus grande que prennent les collections de manuscrits dans les recherches des travailleurs et le besoin de garantir la propriété de l'Etat rendaient cette mesure nécessaire.

Déjà, pour faciliter les informations des travailleurs et montrer au monde savant toutes les ressources dont dispose la France, l'administration de l'instruction publique avait entrepris la publication du *Catalogue des manuscrits des départements*. Cette publication a eu pour effet d'aider au développement des sciences historiques et d'accroître la clientèle laborieuse des bibliothèques. Mais l'administration a voulu rendre encore plus accessibles et plus promptes des communications naturellement plus nombreuses et se procurer les moyens de prévenir ou au moins de constater les mutilations qui pourraient se produire.

Les manuscrits des bibliothèques devront donc être numérotés et foliotés, c'est-à-dire paginés, et paginés à la main.

*. Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que l'administration municipale se disposait à déplacer la belle fontaine construite par Bouchardon au XVII^e siècle, et qui forme placard contre une maison de la rue de Grenelle-Saint-Germain, à quelques mètres de la rue du Bac. Il était question de transporter ce monument au point d'intersection du nouveau boulevard Saint-Germain et de l'amorce du prolongement du boulevard d'Enfer.

Nous apprenons aujourd'hui que le conseil d'architecture de la préfecture de la Seine, après examen approfondi de la question et de quelques autres combinaisons proposées pour le dégagement de la fontaine Bouchardon, a été d'avis que tout projet de déplacement devait être abandonné. Les dimensions du carrefour sur lequel on voulait installer la fontaine sont, en effet, beaucoup trop vastes pour cette œuvre, qui est surtout remarquable par ses détails et ses proportions; elle ne se trouverait pas là dans un cadre approprié à son aspect.

et l'on dépenserait une grosse somme pour obtenir un effet médiocre.

Quant à ouvrir, ainsi qu'on l'a proposé, une rue en face de l'emplacement actuel de la fontaine pour lui ménager la reculée nécessaire à sa perspective, il faut également y renoncer à cause de la dépense qu'entraînerait cette expropriation.

Les choses resteront donc dans le *statu quo*; un rapport de M. Viollet-le-Duc, conçu dans ce sens, sera présenté au conseil municipal dans une de ses prochaines séances.

Le tableau de Tiepolo, les *Pèlerins d'Emmaüs*, acquis par le Louvre, vient d'être placé dans les galeries.

MM. J.-J. Guiffrey et Schlumberger viennent d'être élus membres de la Société des Antiquaires de France.

NÉCROLOGIE

Le 10 janvier est mort à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, le peintre François-Barthélemy-Michel-**Eduard Cibot**, né à Paris le 11 février 1799.

Elève de P. Guérin et de Picot, il avait débuté par la peinture d'histoire, et, pendant longtemps, il exposa des tableaux destinés soit aux églises, soit aux galeries historiques de Versailles. A partir de 1853, il s'était adonné surtout à la peinture de paysage, et il avait trouvé dans ce genre un regain de succès justifié par des qualités qui décelaient une juste et consciencieuse observation de la nature. On doit à M. Cibot la décoration du chevet de l'église Saint-Leu, à Paris, qui se compose de onze tableaux; *l'Origine du culte du Sacré Cœur*, dans la même église; *la Nativité* (église Saint-Pierre du Gros-Caillon); *l'Assomption de la Vierge* (église de Bougival); *l'Annonciation aux bergers* (1841); *l'Éducation de la Vierge* (1843); *le Sommeil de la Vierge et de l'Enfant Jésus* (1844); *Regina Corli* (1846); *le Sommeil de la Madeleine dans le désert* (1848), etc., etc. Au palais de Versailles, les *Funérailles de Godofroy de Bouillon* (1839), *la Défense de la Césyrie* (1843). Le musée d'Amiens possède une des toiles les plus importantes de cet artiste, *la Charité*. Parmi ses paysages, nous citerons *le Gouffre près Seineport* (1844) (au musée du Luxembourg), et une vue prise à Bellevue (au musée de Lasieus).

Mercredi 31 janvier est décédé, à Gand, M. **Devigne-Cuyo**, statuaire, professeur-directeur à l'Académie royale des Beaux-Arts et à l'école industrielle de cette ville. C'est à lui qu'on doit la statue de Jacques van Artevelde, qui se trouve au Marché du Vendredi de cette ville.

LES ANCIENS BATIMENTS DU CONSEIL D'ÉTAT

Dans une petite note que nous avons donnée dans la *Chronique*, au sujet de l'achèvement du pavillon de Marsan, aux Tuileries, et de l'installation prochaine dans ce nouveau local des bureaux de la Cour des comptes, nous avions fait remarquer que la destruction des anciens bâtiments du Conseil d'Etat, sur le quai d'Orsay, et l'aliénation des terrains seraient éminemment regrettables. Depuis, M. Nadand, député, qui a toutes raisons d'être compétent dans la question, est venu protester avec la plus grande énergie, devant la Chambre, contre cette inutile destruction. Il a fait remarquer, avec son expérience spéciale, que les murailles qui ont de 0^m.80 à 1^m.50 d'épaisseur n'ont été atteintes par le feu qu'à une profondeur qui varie entre 10 et 15 centimètres, ce qui ne détruit en aucune façon leur solidité. En outre, les caves sont intactes. Donc, avec une dépense relativement peu élevée (6 millions environ) il serait facile de conserver à la Ville de Paris un monument qui en a coûté 34. M. Nadaud aurait pu ajouter qu'il y a un intérêt d'art supérieur à ne pas laisser disparaître une œuvre d'architecture fort remarquable. Il est malheureusement impossible de ressusciter les peintures de Delacroix, de Chassériau, de Delaroche et de Flandrin, détruites par les incendiaires de 1871, mais on peut nous rendre les belles ordonnances architecturales de Bonnard. La vérité est qu'on recule devant la dépense qui, avec le manque à gagner de l'expropriation, s'élèverait au total de 10 millions. Ceci est une grave raison dont la Chambre est seule juge. Nous ne pouvons que protester au nom des intérêts artistiques de la cité.

L. G.

L'épée de Saint Maurice.

En rendant compte dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2^e série, t. XV, p. 106) du livre de M. E. Aubert sur le *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, nous nous sommes demandé si l'épée dite de Saint Maurice qu'Emmanuel Philibert s'était fait donner en 1590 existait encore.

M. le marquis d'Adda a bien voulu nous envoyer une réponse à cette question.

Elle est contenue dans un extrait des *Atti della Società d'Archeologia et Belle Arti per la provincia di Torino*; plaquette de 10 pages in-8^o de M. Vincenzo Promis intitulée : *Custodia della spada di S. Maurizio della R. Armeria di Torino*.

C'est à l'Armeria de Turin que l'on peut voir la précieuse épée. Un dessin intercalé dans la brochure nous montre qu'elle doit être du XIII^e siècle, qu'elle possède son fourreau complet, et qu'elle est conservée dans un étui en cuir gravé, exécuté de 1434 à 1438 par les ordres de l'abbé d'Agaune, Pietro Fornery, dont elle porte le nom.

A. D.

L'ART AU THÉÂTRE

M. Chéret est un paysagiste, ainsi que le montrent les deux décors qu'il a peints pour l'*Hetman*. L'un représente une gorge de l'Ukraine où roule, au milieu des escarpements rocheux où s'acerochent quelques pins noirs, un des affluents du Dniéper, car malgré le texte de M. Paul Deroulède, le « vieux fleuve », comme il l'appelle, ne coule point où il nous le montre ; du moins la carte de Russie est en désaccord avec lui. Elle nous fait voir aussi que l'Ukraine est loin de Lublin, où siège la cour du roi Wladislas IV, et qu'il est impossible que les mêmes personnages se montrent à de courts intervalles tantôt dans ce pays et tantôt dans cette ville, surtout en un temps où il n'y avait pas de chemins de fer.

Mais ceci est de la géographie et non de l'art.

Le second décor nous transporte en pleine forêt de sapins. Leurs troncs minces et droits envahissent la scène et la divisent en plusieurs chemins qui aboutissent au carrefour où quelques tentes couvertes d'un dôme d'étoffes bariolées abritent les chefs Kosaks.

Les autres décors sont dus à M. Zarra.

Dans le premier, le château de Lublin se profile à droite avec ses fenêtres éclairées pour une fête, sur une terrasse qui accède avec la scène par un escalier oblique bordé de balustres. Entre les grands arbres qui forment coulisses et qui interrompent la perspective du palais, d'autres balustres bordent une terrasse qui plonge dans le vide où s'étend la nuit. Ce décor est pittoresque et bien planté. Celui de l'intérieur du palais de Lublin appartient à l'architecture fantaisiste que l'on ne rencontre que trop souvent au théâtre.

Impossible à construire, il serait impossible à habiter. Il n'est inspiré ni de l'art allemand de la fin de la Renaissance, ni de l'art oriental. C'est de l'art de décorateur.

Le dernier décor est encore tout conventionnel, et dans le genre des tableaux flamands du XVII^e siècle, de Ph. Wouwerman entre autres, qui nous montrent un intérieur tout ouvert au fond et communiquant sans clôture d'aucune sorte avec l'extérieur.

C'est une Isbah.

Des galeries règnent tout autour des murs qui semblent encadrer une cour intérieure.

De cette galerie, encombrée de tonneaux et de fourrages, on descend sur la scène qui n'en est séparée que par un poteau d'appui.

Un escalier de quelques marches y descend aussi sur le côté, ce qui est contraire au texte, car il sert d'accès à un personnage que l'on nous dit *monter*. C'est tout le contraire qu'il fait.

Il faut du pittoresque ; mais, il ne faut point qu'il soit à contre-sens.

Ce décor est d'une tonalité bleue uniforme qui lui enlève toute consistance, surtout dans les fonds.

Ces décors d'une plantation si cherchée et

souvent si réussie, servent de cadre à des personnages dont les costumes ont été dessinés avec soin par M. Thomas.

L'action se passe vers 1640, sous le roi de Pologne Wladislas IV. L'on a pensé que les habits occidentaux devaient être portés à la cour, si les costumes nationaux devaient revêtir les gens du peuple et les Kosaks.

Les gravures d'Abraham Bosse ont servi à tailler les premiers. Le pourpoint simplement ajusté à la taille, sans ceinture, ne la serre point, et les chausses, demi-larges tombent droit dans la botte à large entonnoir. Les cheveux flottent autour du visage ; le roi même les porte poudrés suivant une mode qui alors ne dura guère, avec une cadenetle nouée d'un ruban et tombant sur l'épaule gauche. Un petit manteau sur l'épaule et un large fentre à panache complètent l'habillement. Nous citerons surtout celui d'un des courtisans, fait en taffetas jaune, qui est d'une élégance exquise.

Les étoffes sont choisies avec soin, dans des tonalités adoucies, et il n'y a que celles des comparses qui rappellent un peu trop les brocarts de laine qui garnissent les meubles et les fenêtres des chambres d'hôtel garni.

Le même acteur dont nous venons de signaler le costume, porte au dernier acte un corselet gravé de bandes longitudinales dorées, souvenir des pourpoints du temps des Valois, et est fort bien coiffé de la salade à jugulaire qui reçoit alors, ce nous semble, le nom de bourgoignotte.

Quant aux costumes nationaux des Polonais et des Kosaks, les premiers sont tels que M. Matejko nous les montre en ses tableaux qui représentent précisément des scènes de l'histoire polonaise du XVII^e siècle ; polonaises à brandebourgs sous de larges houppelandes fourrées, et bonnets de fourrures, le tout en riches étoffes brochées et couvert de bijoux.

Les Kosaks portent des costumes variés, qui indiquent la différence des nationalités ou des peuplades, en même temps qu'ils apportent une variété pittoresque dans les masses. Les uns, comme le jeune hetman Stenko, portent presque le costume turc adopté par nos zouaves. Le gilet de soieries est à manches, tandis que celles de la veste sont fendues. Les autres portent la veste à basques, avec la cartouchière sur la poitrine ; tous, le bonnet de fourrure.

Ceux qui sont munis de la cartouchière sont armés d'un long fusil à mèche ; mais il y en a qui revêtaient encore l'arc en sautoir et le carquois garni de flèches.

Il y en avait encore d'ainsi armés, croyons-nous, dans les bandes que la Russie avait rassemblées des gouvernements les plus éloignés pour envahir la France en 1814.

Les femmes ont le costume dont M. Cermack revêt ses Herzégoviennes. Robe longue, plus ou moins ajustée, et cafetan droit. Un mouchoir de soie, noué derrière la tête et à bouts flottants sur les épaules, leur sert de coiffure. Les étoffes rayées, les broderies de couleur sur les chemises blanches et les bijoux adoucissent la sévérité de ce costume.

Le grand choix d'étoffes que les importations d'Orient et que l'industrie française mettent aujourd'hui à la disposition des curieux en ameublements de luxe, a permis de donner à ces costumes des colorations riches en même temps que vigoureuses. Il n'y a point de clinquant dans tout ceci.

L'Odéon a très-bien fait les choses : on le voit. Si les costumes qu'il a fait dessiner et tailler ne sont point exacts, ce que personne peut-être ne saurait dire, ils ont du moins la vraisemblance, et ils montrent un luxe de bon aloi.

A. D.

L'INVENTAIRE ARTISTIQUE DE LA FRANCE

La commission chargée de dresser l'inventaire général des richesses d'art de la France a déjà reçu des archivistes, des conservateurs de musées des départements un certain nombre de documents précieux pour la publication qu'elle se propose de faire. Mais elle a pensé que les bibliothèques des départements pourraient, elles aussi, fournir pour cette grande enquête des renseignements fort intéressants sur les objets de curiosité et le mobilier artistique qu'elles possèdent, en dehors de leurs collections de manuscrits, de livres et de médailles.

En conséquence, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient d'adresser une circulaire aux préfets pour les prier de prescrire, dans les bibliothèques départementales et communales de leur ressort, la rédaction d'un catalogue des objets qui paraîtront dignes de figurer dans ce vaste recensement de la fortune artistique de la France. A cette circulaire est joint un questionnaire auquel il devra être répondu par les conservateurs de musée et bibliothécaires, ainsi qu'un exemplaire de l'inventaire de la bibliothèque de Versailles, dressé tout récemment, et qui devra servir de modèle pour la classification et les renseignements descriptifs des objets dont il s'agit.

Les états produits par chaque bibliothèque devront être centralisés au ministère, où les préfets doivent les adresser.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

M. Dumont, directeur de l'École française d'Athènes, envoie la photographie d'une sculpture grecque, de l'époque archaïque, trouvée à Corfou. Ce monument représente une lionne couchée et rappelle certains traits du style égyptien. M. Dumont annonce qu'il étudie les objets trouvés par M. Schliemann à Mycènes, près de la Porte des Lions. Nous ne serons, en effet, fixés sur la valeur

scientifique de cette trouvaille que quand nous aurons sur elle l'opinion d'un archéologue compétent.

Dans une nouvelle lettre d'Argos, le docteur Schliemann donne une description détaillée des différents objets et surtout des bijoux d'or qu'il a trouvés à Mycènes, dans la quatrième tombe. La perfection du dessin, l'exactitude anatomique, la beauté du style, dans les bijoux d'or et les pierres gravées, en font des objets admirables. Le docteur Schliemann a trouvé trente-cinq têtes de flèches en obsidienne; rien ne donne plus exactement, dit-il, l'idée de la haute antiquité de ces tombes que ces flèches de pierre, car l'*Iliade* ne mentionne que des flèches de bronze. Dans ces mêmes tombes devaient se trouver des arcs et des carquois, mais comme ils étaient en bois, ils ont dû périr par l'humidité.

A mon très-grand regret, ajoute le docteur Schliemann, parmi les milliers de bijoux d'or, je n'ai pas trouvé un seul signe qui puisse ressembler à de l'écriture, et par conséquent il paraît certain que ces sépultures appartiennent à une époque qui a précédé l'introduction de l'alphabet phénicien. Si cet alphabet avait été connu, les orfèvres de Mycènes, dont tous les efforts paraissent tendre à la découverte de quelque ornementation nouvelle, n'auraient pas manqué d'en tirer parti et de nous le montrer.

Une seconde preuve de la très-haute antiquité de ces tombeaux, c'est l'absence de tout vestige de fer ou de verre, et de toute poterie faite à la roue. Mais la poterie faite à la main avait atteint un degré de perfection que dans les âges suivants la poterie faite à la roue n'a jamais égalée.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

LES EXPOSITIONS D'HIVER A LONDRES

Il serait oiseux, sinon inutile, de discuter les causes de l'infériorité des expositions d'hiver sur celles du printemps. Cette infériorité existe, voilà le fait. Ce n'est pas cependant que l'espace manque à ces expositions; car, tandis que la Royal Academy n'ouvre ses portes qu'aux morts en cette saison, dix ou douze entrepreneurs artistiques offrent volontiers une place, même sur la cymaise, à tous ceux qui veulent bien leur confier des tableaux ayant la moindre chance de trouver des acquéreurs.

Bien que je n'aie pas l'intention de passer en revue toutes ces entreprises particulières, il ne faut pas en oublier l'existence ni en méconnaître l'importance. A un certain point de vue, elles rabaisent la peinture au rang d'un commerce, car elles s'offrent aux artistes comme un débouché à une marchandise que le producteur est souvent fort embarrassé de vendre. De cette façon elles invitent le peintre à une production hâtive et surabondante.

D'un autre côté, il faut admettre qu'au nom

même du commerce, ces intermédiaires prosaïques relèvent à la fois la position pécuniaire de l'artiste et font connaître sa valeur.

Aujourd'hui il est de mise presque partout, mais surtout au nord d'Angleterre, où les fortunes s'édifient le plus promptement, que dès qu'un fabricant est arrivé à posséder une belle maison, son premier devoir est de la remplir de tableaux et d'objets d'art. D'ordinaire, n'ayant que peu ou pas de connaissances artistiques, le millionnaire se met dans les mains d'un *dealer* (commissionnaire) qui s'informe d'abord de la somme que son patron propose de vouer au culte des arts, et ensuite de l'espace qu'il est prêt à y accorder. Il se charge alors de lui fournir des *specimens* de tous les artistes le plus en vogue.

L'important pour ces collectionneurs est de posséder des tableaux de tel ou tel artiste assez marqué à son coin pour que le spectateur le plus inexpérimenté puisse à première vue s'écrier : « Quel beau Landseer ! Quel charmant Leslie ! Quel magnifique Millais vous possédez ! »

Nous apprendrions donc peu de chose sur la situation actuelle de l'art en Angleterre en passant notre temps à visiter ces expositions d'où le système du *Free trade* est exclu, et où la liberté individuelle est supprimée. Je me propose donc, pour y jeter un rapide coup d'œil, de choisir les quatre galeries d'hiver où les artistes peuvent encore avoir les condées franches. Deux d'entre elles sont réservées aux peintures à l'huile, les deux autres aux aquarelles.

I

La *Dudley Gallery* fut imaginée il y a une dizaine d'années par un groupe d'artistes, la plupart jeunes, qui pensaient que la seule exposition annuelle de la Royal Academy ne suffisait pas pour donner au public une idée juste des tendances et des aspirations de l'art contemporain.

L'idée primitive de la *Dudley Gallery* fut donc surtout une protestation contre les traditions un peu surannées de l'Academy. Pendant quelques années la nouvelle école a lutté si vaillamment et avec un tel succès, que les académiciens, craignant de voir disparaître leur autorité, ont capitulé de bonne grâce, et aujourd'hui les révoltés font recevoir leurs tableaux à Burlington House et les voient pendus à côté des ouvrages de ceux qui naguère les rejetaient avec dédain. La *Dudley Gallery* elle-même n'a point échappé au contre-coup de cette capitulation ; ses fondateurs et ses meilleurs soutiens sont entrés à l'Academy, ce qui leur permet d'écrire après leurs noms ces lettres magiques R. A., l'ambition de presque tous les artistes.

Cette année, une pauvreté inaccoutumée distingue l'Exposition.

M. G. J. Watts est un académicien qui, surtout par ses portraits, a bien mérité la place qu'il occupe. De plus, il jouit d'une influence reconnue auprès d'un certain groupe de la nouvelle école, qui aspire à remplacer les pré-raphaélites d'il y a quinze ans. Dans la figure solitaire que M. Watts intitule *Samson*, l'artiste a représenté un jeune homme mélancolique qui s'appuie sur une pierre, tout en regardant hardiment la mâchoire historique qu'il a laissée tomber à terre. L'œuvre de M. Watts est caractérisée par l'indécision et la

timidité, et nous y remarquerons la mauvaise attitude du bras gauche rejeté en arrière.

M. Marks est aussi un Académicien qui ne dédaigne pas d'envoyer ses tableaux à la *Dudley Gallery* ; mais il faut supposer qu'il ne choisit pas ce qu'il a de meilleur dans son atelier. M. Marks est un réaliste ; il est sans imagination, mais non sans poésie, comme le prouve fort bien son excellent tableau de l'*Alchimiste* à l'Exposition de la Royal Academy de l'année dernière. Cette fois il n'est pas allé plus loin que l'école de la Maison des pauvres où il a trouvé un sujet peu attrayant qu'il intitule les *Jumeaux*. M. W. F. Yeames, qui occupe le même rang que M. Marks dans la hiérarchie de l'art, envoie un petit tableau plus digne de sa situation. Dans son *Clair de lune*, tout en restant fidèle au moyen âge avec ses châteaux pittoresques et ses costumes artistiques, M. Yeames se laisse fort heureusement pénétrer par la bonhomie et la fine observation des Flamands.

Ce tableau révèle une étude approfondie de Nicolas Maas et de Gérard Dow. M. Arthur Hill mériterait plus de louange pour son *Andromède*, bien que ce sujet soit passablement usé, s'il avait voulu étudier, à défaut d'un modèle digne de la légende, quelque statue grecque, comme il s'en trouve au British Museum. Ce n'est pas tout d'avoir la hardiesse de peindre le nu, et de rompre ainsi en visière avec les préjugés nationaux, il faut encore, si l'on vise au style, en mesurer attentivement les difficultés. Il est à regretter qu'un tableau, qui par la délicatesse du ton et l'arrangement ingénieux de la pose, dénote des aptitudes sérieuses, soit gâté par de graves défauts de dessin.

Il faudrait aussi nommer M^{lle} Pickering qui envoie une *Ste Catherine d'Alexandrie*. M^{lle} Pickering appartient à l'école dont M. Burn Jones est le chef reconnu, et dont le caractère est de vouloir reproduire les mouvements de la pensée et les passions de l'âme.

L'ouvrage de M^{lle} Pickering est digne de beaucoup d'éloges ; il donne une vraie promesse d'avenir, si celle-ci persévère dans la voie qu'elle a choisie.

Mais ce sont les paysagistes de la nouvelle école qui sollicitent l'attention dans cette galerie, car ce sont eux qui rachètent un peu la pauvreté des tableaux réunis ici. Trois Français y occupent une place distinguée : MM. Lhermitte, l'artiste breton par excellence ; Alphonse Legros et Fantin. Comme toujours, M. Legros est digne de la plus singulière attention ; mais il est à regretter qu'il assoinbrisse de parti-pris ses tableaux et qu'il dissimule ainsi aux yeux du public quelques-unes de ses meilleures qualités.

La *Baigneuse* de M. Fantin est inspirée d'une œuvre de Salvator Rosa ; mais tout en portant cette marque d'origine, son dessin reste personnel et son exécution pleine d'agrément.

Pour les marines, il suffit de nommer MM. Maccallum, Henry et Edward Moore, qui sont assez bien représentés ici, malgré le peu d'originalité des sujets choisis par eux.

II

En passant de la *Dudley Gallery* à l'exposition qui se trouve logée à ce qu'on appelle la *German*

Gallery, on est frappé de suite des avantages du système de la sélection sur celui du libre concours. M. Deschamps, l'impresario, connaît également bien le public et les artistes anglais, et il a su réunir dans sa petite galerie une centaine d'ouvrages fort intéressants.

C'est ici que se trouve sans contredit le tableau le plus digne d'attention de tous ceux qu'on a exposés depuis l'été, et dans M. E. J. Gregory, qui en est l'auteur, il y a l'toffe d'un homme de vrai talent. Le titre de son tableau est *L'Aube*.

Devant un piano est assis un vieux musicien qui, à moitié endormi, en touche mécaniquement les notes; près de lui se tient une jeune fille belle et fière, malgré les dégâts qu'une nuit de danse a faits à sa toilette. Rejeté en arrière et appuyé sur le piano, un jeune homme debout la contemple le lorgnon à l'œil. L'expression et la pose de celui-ci manquent de convenance et de justesse, mais l'effet général du tableau, au point de vue de la couleur, est excellent.

Le ton dominant est le jaune, que l'artiste a su manier avec une rare habileté. Ce n'est pas le jaune riche et éclatant de Regnault, dans la *Salomé*, mais une pâle lueur dorée, dont les reflets se trouvent dans les plis de la robe de mousseline de la jeune fille, dans les persiennes de la fenêtre et dans la lumière qui se répand dans la chambre. A travers cette blonde lumière jaune et en lutte avec elle, filtrent les premiers rayons du jour naissant.

Tout le mérite du tableau est dans cette opposition qui se répète dans les deux figures.

M. Gregory a produit, sinon un chef-d'œuvre, du moins une œuvre pleine de talent et de promesses. Il n'a qu'à suivre le chemin qu'il s'est ouvert avec tant de vigueur et d'originalité pour conquérir une place d'honneur parmi les chefs de la nouvelle école.

Dans cette galerie, nous rencontrons encore une fois M. Watts, avec un tableau intitulé les *Grâces*, et beaucoup meilleur que son *Samson*.

La tendance de M. Watts est de faire revivre un style qui, depuis la mort d'Ingres, est fort délaissé ici. Il est pourtant juste d'admettre que nous avons même en Angleterre un petit cénacle dont M. Albert Moore et M. Thomas Armstrong sont les chefs, qui lutte courageusement contre les tendances du temps. Depuis quelques années, deux académiciens, M. Leighton et M. Poynter, semblent vouloir se ranger dans ce camp, sans briser toutefois les liens qui les rattachent encore aux traditions du corps dont ils font partie. Mais ce petit cercle qui veut avant tout la pureté dans le style, la simplicité dans la pose et la délicatesse dans les tons, n'avance que lentement, inconnu qu'il est par le public en général et inapprécié des membres actuels de la Royal Academy qui prétendent encore fixer les limites de l'art et mettre au ban ceux qui n'acceptent pas leurs arrêts.

C'est ici peut-être la place de parler des paysagistes anglais de la nouvelle école, qui ne cache pas son origine française, et dont plusieurs des chefs, comme les figuristes dont je viens de parler, ont fait leurs études à Paris. Je nommerai d'abord M. Boughton qui, quoique Américain de naissance et d'éducation, est devenu tout à fait Anglais d'adoption et de sentiment. Il mérite plus que tout autre le droit de représenter la nouvelle Ecole au sein de la Royal Academy, dont à chaque élection il est écarté. Vient ensuite M. P.

R. Morris, un des rares élèves de l'Academy qui depuis leur retour de Rome aient donné quelque chose d'intéressant. Car il semble écrit que l'air de la ville éternelle sera fatal à ces génies précoces. On peut chercher parmi les lauréats d'un quart de siècle, à peine en trouvera-t-on une demi-douzaine qui aient fait autre chose que de dépenser là-bas leur pension et leurs revenus.

M. Morris, au contraire, rentre dans la catégorie bien restreinte de ceux pour lesquels les voyages et les études à l'étranger ont été un point de départ pour leur talent et un correctif de l'enseignement académique. Il est encore jeune et cherche peut-être la dernière expression de son talent; mais s'il peut se défendre contre les conseils trop flatteurs de ses amis et les avances des marchands qui ne demandent pas mieux que d'exploiter sa fécondité, il a devant lui un avenir plein de succès. Son défaut principal est de travailler trop vite. Il se laisse emporter par sa facilité de conception et son habileté de pinceau.

M. Boughton, au contraire, travaille si lentement, du moins à tête reposée. On sent que chacune de ses inspirations naît à son heure et séparément. Lui et M. Morris ont également subi l'influence des paysagistes français, et en reconnaissent la valeur. Et c'est ici un trait intéressant dans l'histoire de l'art, que tandis que les peintres français de la dernière génération s'émancipèrent du paysage historique sous l'influence des Anglais tels que Crome, Bonington et Constable, les artistes anglais d'aujourd'hui puisent dans Corot, Rousseau, Millet, Jules Breton leurs plus heureuses inspirations.

(A suivre.)

LIONEL ROBINSON.

P.-S. — Parmi les ventes annoncées pour ce mois, par MM. Christie et Manson, il faut surtout signaler les suivantes : 1^o la bibliothèque du feu comte de Clarendon, longtemps ministre des affaires étrangères, contenant beaucoup de livres sur les beaux-arts; 2^o la collection de tableaux français appartenant à Mme Maberly, riche en œuvres de Boucher, Mignard, Coyvel, Drouet, Largillière, Vanloo et autres; 3^o les tableaux de feu M. Poole, le tailleur à la mode et notre Dusautoy anglais. M. Poole aimait à protéger les artistes, au nombre desquels il pouvait presque se compter, car ses habits étaient des œuvres d'art. Ses tableaux appartiennent à l'Ecole anglaise moderne.

En province, il faudra citer la vente de la collection de feu Joshua Swann, amateur et collectionneur distingué de gravures à l'aqua-tinte et à l'eau-forte. Elle comprend au moins 10,000 pièces et sera vendue à Norwich.

On annonce aussi une grande vente qui sera presque aussi accessible aux amateurs français qu'à ceux de Londres. Elle aura lieu à l'abbaye de Kearsney, près de Douvres, le château de la famille Barrington.

C'est la vieille argenterie, datant des temps d'Elisabeth et Jacques I^{er}, qui sera le plus grand attrait de cette vente. M. Barrington en avait fait une collection historique, où chaque époque de cet art est représentée par des objets de grande valeur.

MM. Clapman et Hall viennent de publier un

volume posthume de M. Samuel Redgrave, intitulé un *Catalogue de la collection historique d'Aquarelles au South Kensington Museum*. Le livre est intéressant en lui-même, malgré ces chromo-lithographies, à l'aide desquelles l'éditeur a voulu travestir les esquisses originales. Il faut néanmoins rendre cette justice à M. Redgrave, qu'il a su proclamer avec autant de vigueur que de vérité la décadence des aquarellistes anglais, et en signaler la cause dans l'attitude des sociétés et de l'Académie envers cette branche de l'art.

L. R.

BIBLIOGRAPHIE

Le Français, 22 janvier. — Chantiers de l'abbaye de Saint-Denis, par Ch. Timbal.

Les Débats, 27 janvier. — La restauration des Tuileries, par Ad. Viollet-le-Duc.

Le Journal officiel, 27 janvier. — Les mosaïques de Ravenne (traduit du *Times*). — 28 janvier. Revue artistique, par E. Bergerat. — 29 janvier. La céramique et les aérostats.

Le Temps, 6 février : La question des Tuileries, par M. Charles Blanc.

Le Siècle, 26 janvier. — La reconstruction des Tuileries.

Revue britannique, janvier. — Michel-Ange (étude traduite de la *Revue d'Édimbourg*).

Bulletin de l'Union centrale, janvier. — Rapport de M. Rauber sur le matériel d'enseignement.

Journal de la Jeunesse, 219^e livraison. — Texte par M^{me} Colomb, Louis Rousselet, et Emma d'Ervin.

Dessins : Sahib, Riou, Moynet et Castelli.

Le Tour du Monde, 839^e livraison. — Texte : A travers l'Afrique : de Zanzibar à Benguela, par M. le lieutenant Verney-Howett Cameron. 1872-1876. Traduction et dessins inédits. — Quatorze dessins de Th. Weber, A. de Bar, E. Ronjat et P. Kauffmann.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Étude sur la Vie et sur l'Œuvre de Jean Duvet, dit le Maître à la Licorne, par E. Jullien de la Boullaye. Paris, Rapilly, 1876. 1 vol. in-8^o de 140 p. avec un fac-simile par Amand-Durand.

Personne ne niera que maître Jean Duvet, graveur et orfèvre de François I^{er} et de Henri II, n'ait été l'un des artistes français les plus originaux du xvi^e siècle, mais on reconnaît en même temps qu'il en est peu qui soient moins connus. Jusqu'ici l'on en était réduit, à son égard, à la brève notice de Robert Dumesnil dans son *Peintre Graveur* et à la substantielle et judicieuse appréciation que lui consacre Renouvier dans ses *Types et manières*, ouvrage considérable entre tous dont

M. de la Boullaye, ce qui est peu explicable, ne semble même pas avoir connu l'existence. L'élégant et curieux volume que vient de publier M. Rapilly et que nous signalons ici à nos lecteurs, ne laisse-t-il plus rien à désirer ? Non certes, mais du moins il débrouille dans ses grandes lignes la personnalité du maître en classant son œuvre. Il témoigne chez son auteur de patientes et minutieuses recherches. On sait que Jean Duvet est le premier maître français de notoriété certaine qui ait gravé au burin. Les portraits attribués à Claude Corneille qui illustrent l'*Épître des gestes des rois de France* (Lyon, 1546) ne peuvent entrer en ligne de comparaison avec l'œuvre de Duvet. La priorité ne pourrait lui être disputée que par Woeirot si on le considère comme Français. D'après l'inscription accompagnant son portrait en tête de l'*Apocalypse figurée*, on peut circonscrire la date de la naissance de Duvet dans le cours de l'année 1485, à Langres. En 1555, époque à laquelle il met la dernière main à l'*Apocalypse*, le magnifique ouvrage qui fixa sa réputation et que tous les bibliophiles connaissent pour sa rareté extraordinaire et sa haute curiosité, il avait soixante-dix ans ; il vivait encore en 1561. Quand est-il mort ? C'est ce que M. Jullien de la Boullaye n'a pu déterminer malgré d'actives recherches dans les archives de Langres. Le peu qu'il a trouvé dans les dépôts publics, et notamment son vrai nom, qui est *Jean Drouot* dit *Duvet*, se rapporte presque exclusivement à ses débuts comme orfèvre. Il fut en effet l'un des ciseleurs les plus estimés de son temps. Il avait fait pour la cathédrale de Saint-Mammès, à Langres, un reliquaire qui excita l'admiration de François I^{er} lors de son voyage en cette ville. Ce magnifique morceau, qui avait coûté à l'artiste de longues années de travail, existait encore dans le trésor de la cathédrale au moment de la Révolution.

M. de la Boullaye décrit avec grand soin l'œuvre gravé de Duvet et notamment le célèbre volume de l'*Apocalypse* (Lyon, 1561, grand in-folio de 23 ff.), dont il relève très-exactement les différents états, d'après les trois recueils du Cabinet des Estampes et d'après le précieux exemplaire de premier tirage du musée de Langres. Nous serions moins disposé à admettre les conclusions de l'auteur pour les planches discutées de l'œuvre. C'est ainsi, par exemple, que pour les trois pièces de style et de travail incontestablement milanais, qu'il ne fait point difficulté d'y admettre, nous nous rangeons sans hésitation à l'opinion négative émise par M. Galichon. (*V. Gazette des Beaux-Arts*, t. xvii, p. 346.)

C'est dans ces petites questions de détails, surtout dans celles où l'expérience de l'homme du métier joue un rôle décisif, qu'il nous serait aisé de trouver les défauts de la cuirasse de M. de la Boullaye. M. de la Boullaye n'est point assez, si je puis dire, et en parfaite courtoisie, du bâtiment. Ceci pourrait démontrer une fois de plus que certaines connaissances techniques ne peuvent naître que d'un long commerce avec les choses de même nature. C'est ainsi que je vois, pour ne citer que l'un de ces détails, que M. de la Boullaye met au compte du Petit-Bernard, l'adorable artiste lyonnais, l'*Apocalypse* avec les vers du Petit Angevin, imprimée à Paris en 1547, en même temps que celle de Jean de Tournes, imprimée à Lyon en 1544 à la suite du *Nouveau-Testament* de Charles

Fontaine. Une semblable confusion n'est plus permise aujourd'hui à quiconque a tant soit peu étudié l'histoire de la gravure française au xvi^e siècle. La présente monographie n'en fait pas moins honneur à M. de la Boullaye; elle reste digne de toute l'attention des iconophiles. Nous espérons que la *Gazette* reviendra un jour sur cet important sujet par l'organe d'un juge beaucoup plus expert que nous.

L. G.

L'Asie mineure et les Turcs en 1875, par A. Choisy. Paris, Firmin Didot, 1876. 1 vol. in-18.

M. Auguste Choisy, professeur suppléant à l'École des ponts et chaussées, et bien connu du monde savant par son beau livre sur l'art de bâtir chez les Romains, vient de publier chez MM. Didot un élégant in-18, qui est comme le journal de voyage de sa récente et fructueuse mission à Constantinople et dans l'Asie Mineure.

Cette fois l'ingénieur et l'archéologue s'effacent derrière l'artiste et l'écrivain; les impressions pittoresques, les observations de mœurs, l'emportent sur les études spéciales. Réservant le riche butin scientifique qu'il a rapporté d'Orient pour son ouvrage sur l'art de bâtir chez les Byzantins, M. Choisy s'est attaché à nous faire connaître le pays et les races qui fixent aujourd'hui à un tel point, et à si juste titre, l'attention de l'Europe. Il y a pleinement réussi. Ses notes ont de l'humour, sa caractéristique est fine et spirituelle, ses paysages sont d'une couleur tantôt discrète, tantôt éclatante. D'élégantes descriptions des ruines d'Aczani, de Laodicée et de plusieurs autres villes ou édifices antiques complètent cet intéressant volume, que nous recommandons en toute confiance aux lecteurs de la *Chronique*.

E. M.

Tableau des Ventes de la Semaine

HOTEL DROUOT

SAMEDI 10

Salle 1 : exposition particulière de tableaux, mobilier et objets d'art (succession Jules Janin).

Salle 8 : vente d'objets d'art et de curiosité.

DIMANCHE 11

Salle 1 : exposition de tableaux, mobilier et objets d'art (succession Jules Janin).

Salles 3, 5, 8 et 9 : expositions d'objets d'art, étoffes, tapisseries, etc.

LUNDI 12

Salle 1 : vente Jules Janin (première vacation).

Salles 3, 5, 8 et 9 : ventes d'objets d'art, curiosités et tapisseries anciennes.

MARDI 13

Salle 1 : vente Jules Janin (deuxième vacation).

Salle 8 : exposition d'objets d'art et de curiosité.

MERCREDI 14

Salle 1 : vente Jules Janin (troisième vacation).

Salle 8 : vente d'objets d'art et de curiosité.

JEUDI 15

Salle 1 : vente Jules Janin (quatrième vacation).

Salle 3 : exposition de tableaux par M. Antony Serres.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 11 Février.

CONSERVATOIRE.

10^e Concert, à la mémoire de F. Habeneck.

Symphonie avec chœurs (soli : M^{lle} Krauss, MM. Warrot et Auguez), Beethoven. — Introduction, rondeau et bourrées de la Suite en si mineur, J.-S. Bach. — Scène et air d'*Armide* (M^{lle} Krauss), Gluck. — Thème varié, scherzo et final du *Sep-tuor*, Beethoven.

Concert Padeloup. — *La Damnation de Faust*, 1^{re} et 2^e parties, avec chœurs et soli, (MM. Talazac et Bonneheé), Berlioz. — Fragments symphoniques avec hautbois, Handel. — Marche turque, Mozart.

Concert du Châtelet. — Ouverture du *Car-naval de Venise*, A. Thomas. — *La Danse macabre*, C. Saint-Saëns. — Raillerie musicale, op. 23 (1^{re} audition), Mozart. — *Roméo et Juliette* (fragments symphoniques), H. Berlioz. — Marche funèbre pour l'enterrement d'une marionnette, Ch. Gounod (sous la direction de l'auteur). — Carnaval (n^o 4 de la suite d'orchestre), E. Guirand.

MÉDAILLES ANTIQUES

Romaines et Grecques

Provenant de la succession de M. C^{***} de M^{***}

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 6

Le mardi 13 février 1877, à 1 heure précise

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. Hoffmann, expert, quai Voltaire, 33.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE

OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Beau groupe en terre cuite par Clodion, médaillon en marbre du XVI^e siècle, Christ en ivoire, orfèvrerie, bijoux, armes, porcelaines de la Chine et de Saxe, faïences, bronzes d'art et d'ameublement, émaux de Limoges, meubles et pendules Louis XIV en marqueterie de Boule, meubles en bois sculpté, console Louis XV en bois doré, belles Tapisseries dont une suite de quatre panneaux Louis XVI à médaillons, étoffes modernes.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8.

Le mercredi 14 février 1877, à 2 h.

Par le ministère de M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10,

Assisté de M. CHARLES MANNHEIM, expert, rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le mardi 13 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

COLLECTION BEHAGUE

ESTAMPES

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIII^e SIÈCLE

Pièces imprimées en noir et en couleur

ALMANACHS

Pièces historiques sur les mœurs et costumes.

PORTRAITS

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Du lundi 19 février au samedi 3 mars 1877, à 1 heure et 1/2 précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBEGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23);

Assisté de MM. Danlos fils, et Delisle, marchands d'estampes, quai Malaquais, 15.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Expositions publiques, les dimanches 18 et 25 février, de 2 heures à 5 heures.

34 TABLEAUX MODERNES

Provenant en partie, ainsi qu'un paysage, par MEINDERT-HOBBEMA; de la précieuse collection de feu M. Y.-D.-C. SUERMONT, ancien directeur de la Monnaie d'Utrecht.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 26 février 1877, à 3 h.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmarre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 24 février 1877.

Publique, le dimanche 25 février 1877, de 1 heure à 5 heures.

LIVRES RARES ET PRÉCIEUX

IMPRESSIONS DES ELZEVIERS

Belles Éditions ornées de Dessins et de Gravures

EXEMPLAIRES UNIQUES

Sur vélin, papier de Chine, papier de Hollande, etc.

Ouvrages annotés par M. Jules JANIN

MANUSCRITS, AUTOGRAPHES D'ŒUVRES CÉLÈBRES

RICHES RELIURES EN MAROQUIN

de Beauzonnet, Duru, Capé, Hardy, etc., etc.

Composant la

BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. JULES JANIN

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les vendredi 16, samedi 17, lundi 19, mardi 20, mercredi 21, jeudi 22,

vendredi 23 et samedi 24 février 1877, à 2 h.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. A. Labitte, expert, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

collection du docteur ISAMBERT

ET

TABLEAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 9 mars 1877, à deux heures et demie

M^e Escribe,

COMMISSAIRE-PRISEUR

rue du Hanovre, 6.

M. Haro, *

PEINTRE - EXPERT,

14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 7 mars 1877.

Publique, le jeudi 8 mars 1877.

CABINET DE M. P^{re}

TRÈS-BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX MODERNES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8,

Le vendredi 16 mars 1877, à 2 heures et demie.

M^e Escribe,

COMMISSAIRE-PRISEUR

6, rue du Hanovre.

M. Haro, *

PEINTRE - EXPERT,

14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 14 mars 1877.

Publique, le jeudi 15 mars 1877.

COLLECTION De S. A. le duc de BERWICK et D'ALBE TABLEAUX

PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS

75 MAGNIFIQUES TAPISSERIES

En partie lamées d'or et d'argent des manufactures de France, des Flandres et d'Italie, Arras, Lille, Beauvais, Bruxelles, Bruges, etc., des XIV^e, XV^e, XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles

4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES

de différentes écoles

ET

14 FRESQUES DE GOYA

EXPOSITION ET VENTE. HOTEL DROUOT SALLES N° 8 ET N° 9
A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue de Hanovre

Pour les gravures

M^e CLÉMENT

MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

3, rue des Saints-Pères

M. HARO ✱
PEINTRE-EXPERT
20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti

Pour les tapisseries

M. BLOCHE

EXPERT EN OBJETS D'ART
Boulevard Montmartre, 19

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUERA LE CATALOGUE

ALBUMS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PREMIÈRE SÉRIE 1867. — Cinquante gravures tirées à part, imprimées avec le plus grand luxe sur papier de Chine, format 1/4 aigle, et contenues dans un portefeuille.

Prix: 100 fr. Pour les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts: 60 francs.

DEUXIÈME SÉRIE 1870. — TROISIÈME SÉRIE 1874. — Deux albums comme celui de la première série.

Prix 100 fr. chacun. Pour les abonnés: 60 francs.

Les trois albums ensemble, prix: 270 fr. Pour les abonnés, 250 francs.

Aux personnes de la province qui s'adresseront directement à la *Gazette des Beaux-Arts* les **ALBUMS** seront envoyés dans une caisse sans augmentation de prix.

En vente au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*

3, RUE LAFFITTE, 3.

PRIX DES GRAVURES HORS TEXTE

PUBLIÉES DANS LA GAZETTE, EN 1876.

		avant la lettre.	avec la lettre
LE CRÉPUSCULE.....	Burin de M. Gaillard, d'après Michel-Ange.....	20 fr.	8
—	— sur parchemin, monté...	75	»
—	— sur japon, monté.....	50	»
—	— essai à l'eau forte-pure..	50	»
—	— sur hollande fort.....	30	»
—	— sur chine.....	20	»
MOISE.....	Eau-forte de M. J. Jacquemart, d'après Michel-Ange..	15	6
—	— sur parchemin, monté..	75	»
—	— sur japon.....	30	»
LA SAINTE FAMILLE.....	Burin de M. A. Jacquet, d'après Michel-Ange....	10	5
—	— sur parchemin.....	30	»
—	— sur japon.....	20	»
LA CRÉATION DU MONDE...	Eau-forte de M. L. Flameng, d'après Michel-Ange....	10	5
—	— sur parchemin.....	30	»
—	— sur japon.....	20	»
PORTRAIT DE MICHEL-ANGE.	Burin de M. A. Dubouchet.....	5	5
LES MAJAS AU BALCON.....	Eau-forte de M. L. Flameng, d'après Goya.....	6	3
ORPHÉE ET EURYDICE.....	Eau-forte de M. Le Rat, d'après un bronze de Jacopo de Barbarj.....	2	1
L'INNOCENCE PRÉFÈRE L'A- MOUR A LA RICHESSE....	Eau-forte de M. Lalauze, d'après Prud'hon.....	4	2
LA FUITE A DESSEIN.....	Eau-forte de M. Boilvin, d'après Fragonard.....	4	2
L'ÉCUREUSE.....	Eau-forte de M. Courtry, d'après Chardin.....	4	2
PORTRAIT DE M. J. JACQUE- MART.....	Gravé à la pointe sèche, par M. Desboutin.....	4	2
PORTRAIT D'HOMME.....	Eau-forte de M. Unger, d'après Rembrandt.....	4	2
PLAGE.....	Eau-forte de M. Gaucherel, d'après van der Capelle....	4	2
LA SAINTE FAMILLE.....	Eau-forte de M. Gilbert, d'après Rubens.....	4	2
PAYSAGE DE GUELDRÉ.....	Eau-forte de M. Toussaint, d'après Hobbema.....	4	2
LA CHARRETTE BRISEE.....	Eau-forte originale de M. Alphonse Legros.....	4	2
LECTURE.....	Eau-forte de M. Flameng, d'après Meissonier.....	6	3
LA CARAVANE.....	Eau-forte de M. Flameng, d'après Marillhat.....	4	2
FLORE.....	Héliogravure de M. Baldus, d'après Carpeaux.....	4	2
L'EXTASE POÉTIQUE.....	Eau-forte originale de M. A. Legros.....		Épuisé.
CHEZ BERNE-BELLECOUR...	Eau-forte d'après nature de M. J. Jacquemart, sur japon monté.....	10	»
—	— sur hollande.....	4	3
VASE DE CHELSEA.....	Eau-forte de M. Courtry.....		Épuisé.
IXION.....	Eau-forte de M. Delaunay, d'après son tableau.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
CAIN ET ABEL.....	Eau-forte de M. Falguière, d'après son tableau.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
UNE FERME EN BANNALEC..	Eau-forte de M. Bernier, d'après son tableau.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
LA LUTTE DE JACOB.....	Eau-forte de M. Bonnat, d'après son tableau.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
MADELEINE.....	Eau-forte de M. J. Lefebvre, d'après son tableau.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
ROUTE DE CASTELLAMARE.	Eau-forte de M. de Nittis, d'après son tableau.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
LA SULAMITE.....	Eau-forte de M. L. Flameng, d'après M. A. Cabanel..	6	3
—	— japon monté.....	10	»
UNE AVERSE.....	Eau-forte de M. E. Morin, d'après son aquarelle.....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
SASKIA VAN ULENBURG... .	Eau-forte de M. Unger, d'après Rembrandt.....	6	3
« MES ENFANTS ».....	Héliogravure de M. A. Durand, d'après M. P. Dubois... .	6	3
—	— sur chine.....	10	»
—	— sur japon.....	12	»
LE PRISONNIER.....	Eau-forte de M. Laguillermie, d'après M. Gérôme....	6	3
—	— japon monté.....	10	»
BOLOGNE.....	Eau-forte originale de Bonington.....	6	3
—	— japon monté.....	10	»
LE VALET DE CHIENS.....	Héliogravure de M. Goupil, d'après M. Gérôme....	4	2
—	— japon monté.....	10	»
VIOLON DE FAIENCE.....	Eau-forte de M. L. Flameng.....	4	2
JÉSUS-CHRIST ET SAINT- PIERRE. (Le tribut des quatre Brachmes.).....	Burin de M. Haussoullier, d'après Masaccio.....	4	2
SUR LES BORDS DE LA TA- MISE.....	Eau-forte de M. A. Evershed.....	4	2
A TWICKENHAM.....	—	4	2
LA CHARITÉ.....	Burin de M. Dubouchet, d'après André del Sarte....	6	3
—	— japon monté.....	10	»
DONA GUMERSINDA GOICOE- CHEA.....	Eau-forte de M. H.-B. Maura, d'après Goya.....	4	2

LA CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

EXPOSITION DU CERCLE DE LA PLACE VENDÔME

L'exposition annuelle du Cercle des *Mirlitons* vient d'ouvrir. Elle est fort intéressante, même fort brillante; non pas autant peut-être qu'on le laissait entendre. Sans M. Meissonier, elle ne dépasse pas le niveau ordinaire des bonnes expositions du cercle. Mais M. Meissonier est de la fête, et sa présence est toujours une fortune rare, un élément de succès assuré. On pourrait écrire un Salon au petit pied sur cette exposition qui a une tenue et des façons d'être si aristocratiques. L'espace nous manque. Ne voulant point faire une énumération qui éveille infailliblement les susceptibilités de ceux qu'on oublie, on nous permettra de grouper ici, avec une entière indépendance, les notes rapides que nous avons prises sur quelques-uns des principaux tableaux.

Une dizaine de noms nous ont retenu; — nous ne prétendons pas que leurs œuvres soient exemptes de critiques, ni même qu'elles soient pour d'autres les plus dignes d'être citées: — ce sont MM. Carolus Duran, Dubufe, Gérôme, Emile Lévy, Munkacsy, de Neuville, de Nittis, Vollon, et par dessus tout M. Meissonier.

M. Meissonier est un maître dans la force ancienne d'un mot que l'on prodigue trop volontiers et qui doit être réservé à ceux que leur solide éducation met à l'abri de toute défaillance, ou que leur génie maintient dans les hautes et souveraines régions de la pensée.

M. Ingres était un maître, comme Rousseau, comme Delacroix; M. Meissonier en est un aussi. Tel on l'a vu au jour de ses grands succès publics, tel on le retrouve aujourd'hui dans ses petits cadres. Quelques amis dévoués de sa renommée ont pu regretter une excursion retentissante et toute récente dans le domaine

du plein air, sacrifice inutile aux dieux du jour, qui ne sont, à bien prendre, que des faux dieux; mais sa force est restée intacte, son métier incomparable, sa justesse d'expression sans rivale. Voyez plutôt ici la petite toile représentant *Moreau et son chef d'état-major Desol en reconnaissance avant la bataille de Hohenlinden*; il s'en faut de bien peu qu'il n'y ait rien à reprendre dans ce petit chef-d'œuvre. Il est de la même famille que le célèbre tableau de 1814. La neige couvre la terre de son blanc linceul. Les deux généraux ont mis pied à terre au bord d'une clairière et se sont avancés sur une petite éminence, d'où, à travers les brumes glacées du matin, ils sondent du regard les profondeurs de la forêt d'Ebersberg. Les deux petites silhouettes se détachent en noir, presque brutalement, mais c'est l'accent que donne la neige; les chevaux harassés de fatigue, le ventre fouetté de boue, se sont arrêtés près des arbres; tout est triste, grave, solennel, l'attitude des personnages et l'aspect du paysage; l'âme de la nature semble à l'unisson de celle de ces hommes qu'agitent de redoutables pensées. Tout est simple: le geste et le mouvement des figures, la forme et la coloration des choses; mais le peintre, par cette vérité d'observation, par cette délicatesse à l'exprimer, qu'il poursuit avec une si constante et si passionnée recherche; s'élève jusqu'à la grandeur même de l'histoire. Il y a en lui un don de synthèse surprenant qui marque son action d'un caractère inoubliable, qui l'individualise et, dans le cadre exigü où il l'enferme, la grandit à la taille des souvenirs qu'elle retrace. Il y a dans M. Meissonier, non-seulement tout ce qui est la condition nécessaire de son objectif particulier, mais encore ce qui est l'essence même de l'art: la vigueur de la pensée, l'intérêt de la composition, l'expression fouillée et longuement cherchée, le style. Ceci est bon à rappeler en un temps où les renommées et les talents s'usent si vite.

Nous aimons moins le second tableau, daté de 1874. Il est comme un fragment inédit du grand tableau de 1807, vendu à M. Stewart. Même facture claire et un peu métallique, mêmes tons brillants et martelés, avec les mille reflets du plein air avivés par une ondée de soleil entre les nuages; même ciel trop lumineux et un peu en avant; mais aussi mêmes délicatesses exquises de touche dans les seconds plans, mêmes clartés blondes enveloppant les figures et éveillant leurs reliefs, mêmes jeux de lumière, même clavier de tons frais et éclatants, même habileté prodigieuse dans l'étude du détail.

M. Carolus Duran a exposé deux petites toiles qui ne tirent pas l'œil et qui sont tout à fait charmantes : un bouquet de roses trémières dans un vase et un petit portrait, à main levée, du sympathique chef d'orchestre des Concerts populaires, M. Pasdeloup, le lorgnon dans l'œil, la figure épanouie, souriante, colorée, avec ce caractère si particulièrement hirsute de la barbe et des cheveux que chacun connaît. Les fleurs sont de la plus large, de la plus franche, de la plus fraîche facture. Avec des tons plus flamboyants, elles rappellent les gras empâtements de Philippe Rousseau. Le *Portrait de M. Pasdeloup* est d'une réussite heureuse. Dans cette petite dimension, le peintre pouvait perdre quelques-unes des qualités qui ont fait son succès. Il se trouve que c'est le contraire qui est arrivé et nous en sommes fort heureux.

Deux autres portraits méritent à beaucoup d'égards de fixer l'attention : le *Portrait de M. Gide*, par M. Dubufe, d'un modelé excellent, d'une exécution magistrale, et un portrait de jeune femme, par M. Emile Lévy, dont on peut regretter le fond peu harmonieux et les colorations dures, mais qui a de si belles mains, si savamment dessinées, qu'on passe volontiers sur le reste. Ces mains, d'ailleurs, ne diminuent pas l'intérêt du dessin de la figure, qui est très-grand. Le *Portrait de M. Garnier*, par M. Gérôme, fera naître sans doute plus de critiques; on lui reprochera la sécheresse des contours et le manque d'enveloppe des plans qui s'accusent plus que de raison. Mais nous croyons cela un peu voulu de la part de l'artiste; en tout cas l'essentiel s'y trouve, c'est ce caractère si individuel, cette construction si particulière de la tête qui donnent au célèbre architecte la physionomie d'un condottière florentin du xv^e siècle. M. Gérôme expose en même temps une *Femme turque au bain*.

M. de Neuville et M. Munkacsy nous ont arrêté avec deux toiles de leur meilleure qualité. Les *Prisonniers allemands dans l'église de Villers-Exel*, nous ont fait songer à la *Dernière cartouche*, ce qui est le meilleur éloge que nous en puissions faire, au point de vue de l'heureuse mise en scène de la composition, mais avec infiniment plus de solidité et d'égalité dans la touche. Chez M. de Neuville, le peintre et le vignettiste se prêtent un mutuel appui; ici le peintre l'emporte sur le charmant et inventif dessinateur d'illustrations.

Les deux tableaux de M. de Nittis, en pendants, mèneront grand bruit. M. de Nittis a

déjà traité, et avec un vif succès, des sujets analogues, avec ce don de réalisme et de fine observation, dont le charmant artiste a su tirer de si heureux effets. Les deux toiles sont d'une grandeur presque inusitée; elles nous représentent *Trafalgar Square* en plein jour, avec son va-et-vient de gens affairés et de flâneurs, de cabs et d'omnibus, avec sa grotesque statue équestre, et sa haute colonne qui supporte si maigrement la figure du grand Nelson, avec ses architectures noircies et maussades, avec ses gerbes d'eau qui entretiennent si fort à propos le brouillard et la boue de la célèbre place. Pour le plein air, les figures ont trop d'importance; elles sont trop détaillées. On voit trop chaque personnage, qui vous attire et vous retient par la vivacité individuelle de son aspect et la justesse de ses mouvements. C'est au détriment de l'ensemble qui manque de sacrifices. M. de Nittis ne nous avait point habitué à lui faire ce reproche, qui est très-amical et qui ne diminue point la rare estime que nous avons pour son talent. Trop de détail et pas assez d'effet.

Les deux tableaux de M. Vollon ont des qualités maîtresses d'exécution; cela n'étonnera personne. Son étude de casque est ce qu'il la pouvait faire, c'est-à-dire superbe de crânerie et de vérité. Son paysage est très-intéressant et il mériterait une étude approfondie. Il y a des parties étonnantes, comme les terrains et le fond de verdure; des parties bizarres, comme le cheval qui galope au milieu de la route. Du reste, l'artiste paraît avoir renoncé à ce cheval surprenant.

Nous ne quitterons pas le salon du Cercle de la place Vendôme, sans mentionner le petit portrait de femme d'un coloris tout éveillé, de M. Berne-Bellecourt; le *Général en observation*, de M. Edouard Detaille, que l'artiste n'a point eu, à notre regret, le temps de terminer suffisamment; et une *Diane chasserresse* de M. Lefèvre, d'un galbe élégant et jeune.

LOUIS GONSE

MOUVEMENT DES ARTS

Bibliothèque de M. Emm. Martin^{*}

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur.

Les *Aventures de Télémaque*, avec dessins originaux de Le Barbier, daté de 1785; imp. de Monsieur, 2 vol. gr. in-4^e, reliure ancienne, 8.100 fr.; le *Temple de Gnide*, magnifique exemplaire avant la lettre, figures par Le Mire, d'après Eisen, 7.900; *Gil Blas*, 1.000 fr.; *Manon Lescaut*, 1.500 fr.; *Paul et Virginie*, 1.100 fr.; *Don Quichotte*, traduction de Bouchon-Dubournial, 1.480 fr.; *Gulliver*, 535 fr.; les *Oeuvres de Rabelais*, 1.150 fr.; *l'Heptameron français*, 900 fr.; *Lettres à Emilie sur la mythologie*, par C. A. Dumoustier, 3 vol. in-8^o, 2.305 fr.

Les *Oeuvres de Voltaire* avec préfaces, avertissements, notes de Beuchot, Paris, 1829-1844. Lefèvre et F. Didot, reliure de Capé, 11.000 fr.; *OEU-*

vres de J.-J. Rousseau, édition Lefèvre, 1.600 fr.; Album de figures pour les OEuvres de J.-J. Rousseau, 1.500 fr.; *la Henriade*, édition Didot, 1790, sur grand vélin, 1.005 fr.; OEuvres de M. de Saint-Marc, 950 fr.; Recueil des Contes de La Fontaine, Perrault, etc., 900 fr.; *les Baisers*, de Dorat, 1.500; Fables, du même auteur, 3.600 fr.; *les Saisons*, par Saint-Lambert, édition Didot, 1696, in-folio, 1.250; OEuvres de Gessner, 700 fr.; Chansons de Laborde, ornées d'estampes, par Moreau, 4 vol., 6.400 fr.: c'est le prix le plus élevé que cet ouvrage et le *Télémaque* que nous avons cité aient jamais atteint, croyons-nous, dans une vente publique; une suite de dessins par Moreau pour les Chansons de Laborde, 3.200 fr.

La Sainte Bible, avec figures de Marillier avant la lettre, édition Lefèvre, 1.460 fr.; Ancien et Nouveau Testament, 420 fr.; figures de Marillier et Monsiau pour la Bible, 1 volume in-fol., 990 fr.; livres d'heures, petit in-8° carté, manuscrit du xvr^e siècle, sur vélin, 700 fr.; *Heures nouvelles*, écrites et gravées par L. Sénault, reliure ancienne, 825 fr.

Les OEuvres de Molière, 1734, 6 vol., avec figures de Boucher, 3.000 fr.; suite de figures d'après Boucher, par Laurent Cars, pour les OEuvres de Molière, 1.650 fr.; *les Amours de Psyché et de Cupidon*, par La Fontaine, avec figures avant la lettre de Moreau, 1.100 fr.; *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus*, traduction en prose, suivie de la *Veillée des fêtes de Vénus*, par M. M^{me} C^{te} (Montonnet de Clairfont), 4 volumes provenant de la bibliothèque de Pixérécourt, 2.150 fr.; l'*Énéide* de Virgile, 900; les *Métamorphoses* d'Ovide, 1.170 fr.; *Contes et Nouvelles* de La Fontaine, édition Didot, 1793, reliure de Capé, 4.800 fr.; le même ouvrage, 2.195 fr.; *Collection des classiques français*, édition Lefèvre, 1820-1821, imprimerie Jules Didot, 12.900 fr.

Galerie du Palais-Royal, épreuve avant la lettre, 3 volumes, 4.000 fr.; Galerie du Musée Napoléon, 1.400 fr.; tableaux, statues, bas-reliefs et camées de la Galerie de Florence et du palais Pitti, dessinés par Wicar, 4 volumes, 1.400 fr.; collection de cent vingt estampes, gravées d'après les tableaux et dessins qui composaient le cabinet de M. Poullain, 1781, grand in-4°, 3.100 fr.; *les Roses*, par P.-J. Redouté, avec le texte par Cl.-Ant. Thouin, 1817, imprimerie Didot, 3 volumes grand in-folio, 990 fr.; *Recueil de Griffonis*, de Saint-Non, vues, paysages, fragments, arts et sujets historiques, 1.700 fr.; *Tableaux historiques des journées de la Révolution française*, dessinés et gravés par Winkeles, un volume in-folio, 800 fr.; *Collection complète des tableaux historiques de la Révolution française*, figures avant la lettre, Auber (1791-1804), imprimerie Pierre Didot: ce précieux exemplaire, qui contient les deux textes et provient de la bibliothèque de Pixérécourt et de celle de Bertin de Vaux, a été adjugé à 3.800 fr.

Cette vente a produit la somme de 208.820 fr., dont 101.144 fr. dans la dernière vacation.

Miniatures et autographes.

M^e Maurice Delestre, commissaire priseur, Mannheim et E. Charavay, experts.

Portrait de Marie-Antoinette, 4,030 fr.; portrait

de M^{me} Elisabeth, sœur du roi, 3,000 fr.; portrait de Louis XVII, 520 fr., à lord Beaumont; une lettre de Marie-Antoinette, 640 fr.; une lettre de Louis XVII, 1,200 fr.; une lettre du duc de Berry, 500 fr.

Objets d'art

COLLECTION DE M. X.

Parmi tous ces objets d'art et curieux qui ont été livrés aux enchères par M^e Charles Pillet, nous citerons notamment: la *Dague de mariage du roi Henri IV*, adjugée à 12.500 fr., et dont la description n'est pas sans intérêt.

La poignée et la lame de cette arme offrent un riche décor d'or et sont incrustées de petits médaillons ovales en nacre sculptée ou gravée. Toutes les parties de la pièce portent le chiffre couronné du roi, les armes de France, des fleurs de lis, ainsi que quantité d'inscriptions en vieux français.

Le pommeau présente deux médaillons de nacre. Sur l'un se trouve une main dont le fond est occupé par un œil; on lit, au pourtour: PROVIDENCE MESURE LA FIN DE TOUTE CHOSE. Sur l'autre, on voit une main tenant une plume et la devise: JE RÉSISTE A LA FORCE.

Sur les quillons courbes et sur l'anneau de la garde, on lit les inscriptions suivantes, disposées ainsi:

A CET HENRI VAINQUEUR
DÉPARTEMENT LE BONHEUR
ORDINAIRE AUX MERVEILLES
CES ASTRES PLUS FIDÈLES.

Cette dague accompagnait certainement l'épée de Henri IV qui est au Musée d'artillerie. Il est bien regrettable, que le conservateur de ce musée, n'ayant que 2.000 francs par an à consacrer aux acquisitions, se soit vu dans l'impossibilité de l'acheter.

Nous citerons encore: une belle épée du seizième siècle à garde à quillons droits et pommeau en fer richement incrusté d'argent ciselé: le talon de la lame offre également des incrustations d'argent, adjugée à 3.050 fr.; une autre épée de la même époque à triple garde, 1.850 fr.; un morion en fer gravé à figure et ornements, et en partie doré, du seizième siècle, 1.220 fr.; un autre de la même époque, 1.000 fr.; une cuirasse d'enfant, gravée et dorée, et portant sur la poitrine une croix de Malte polie, 700 fr.; une demi-armure décorée de bandes d'ornements et de bustes gravés; Allemagne, seizième siècle, 899 fr.; une autre, 905 fr.; une paire d'éperons en fer, gravé et doré, 400 fr.; un petit coffret de forme rectangulaire à couvercle bombé en fer damasquiné d'or, 400 fr.

Émaux de Limoges: grand et beau coffre de forme oblongue et à couvercle cintré, composé de sept plaques peintes en émaux de couleurs et sur paillons rehaussés d'or du seizième siècle, 3.300 fr.; un coffret de forme rectangulaire à couvercle en toit composé de treize plaques décorées en émaux de couleurs sur fond bleu et représentant des sujets mythologiques et allégoriques, 1.800 fr.; une belle buire de forme antique, à décor en grisaille sur fond noir, chairs teintées, par Jean Courtois la partie inférieure de la panse ovoïde représente

divers sujets bibliques, et la partie supérieure, des jeux de tritons et de naïades; la gorge du vase, émaillée blanc à l'intérieur, porte les initiales I.C., 3.400 fr.; deux belles plaques rectangulaires, peintures en émaux de couleurs et sur paillons, attribuées à Jean Pénicaud, 2.150 fr.; une plaque ovale légèrement bombée, peintures en émaux de couleurs, par Jean Courtois, 880 fr.; une plaque rectangulaire avec peinture en grisailles, chaires légèrement teintées, attribuée à Pierre Raymond, 620 fr.; une belle coupe ronde à décor en relief et à reflets métalliques rouge rubis, mordorés et bleu nacré, rehaussé de bleu; elle offre au centre deux mains enlacées au-dessus de flammes et surmontées d'un cœur percé d'une flèche; faïence italienne de la fabrique de Gubbio, 1.260 fr.; Triptyque par Lucas de Leyde, 2.000 fr.; une très-jolie apissérie, fond amarante, à riche dessin dans le goût de Ducerceau, 1.200 fr., etc.

Le total de cette vente s'est élevé à la somme de 88.220 fr.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

Exposition des portraitistes français.

Le *Journal officiel* publie le rapport suivant adressé au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, par M. de Chennevières, directeur des beaux-arts :

Monsieur le ministre,

Vous avez bien voulu approuver la proposition de reprendre, pour la solennité internationale de 1878, le projet d'exposition des chefs-d'œuvre que contiennent les musées de province, et M. le commissaire général, frappé de l'intérêt du projet, lui avait consacré la première des vastes galeries destinées aux beaux-arts. Les justes observations de quelques membres de la commission de l'inventaire des richesses d'art de la France, chargée d'étudier la mise à exécution de l'entreprise, m'ont engagé, depuis, à vous en demander la modification dans un sens plus vraiment national.

Quand il s'était agi, il y a deux ans, d'une telle exposition au profit des écoles de dessin de nos provinces, nous avions pensé à exhiber d'abord aux amateurs de la France et de l'Europe entière les merveilles d'art de toutes les écoles que montrent à quelques voyageurs seulement nos collections départementales, nous réservant, pour une année suivante, de montrer aux curieux et aux lettrés la série des portraits et des toiles historiques que possèdent ces mêmes collections. Une lettre que j'ai reçue de l'un des hommes qui ont rendu le plus de services à l'histoire de notre art français, et que j'ai communiquée à la commission de l'inventaire, nous a suggéré l'idée d'intervertir l'ordre de ces deux expositions, et nous avons cru plus utile de mettre sous les yeux de l'Europe une série d'œuvres qui lui était moins familière et qui nous fait, à nous, grand honneur, les images de nos illustrations françaises, par ces admirables portraitistes français, qui vont de pair

avec les artistes les plus renommés de n'importe quelle école durant les trois derniers siècles.

Pour qu'une telle réunion de portraits et de sujets iconographiques soit digne de représenter à la fois et l'histoire de notre pays et l'histoire de notre art, sans toucher, bien entendu, à nos grandes collections publiques du Louvre et de Versailles, qui doivent demeurer intactes, étant destinées, elles aussi, en 1878, aux visiteurs du monde entier, il faudra faire appel au patriotisme des musées de province, des collectionneurs, des descendants de certaines familles; de plus, le travail qu'un tel choix entraînera sera fort délicat, car il nécessitera en même temps le goût, dans l'appréciation de l'ouvrage, la sévérité dans la désignation incontestable du personnage et, avant tout, une assez longue recherche des peintures, sculptures, dessins, miniatures et médaillons entre lesquels il s'agira d'opter.

Je ne puis mieux faire, monsieur le ministre que de vous prier de confier une tâche aussi difficile à la commission de l'inventaire des richesses d'art de la France, dont vous avez déjà pu éprouver le zèle laborieux, la haute compétence et le dévouement sans bornes aux œuvres et aux souvenirs de notre école nationale.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, monsieur le ministre, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le directeur des beaux-arts,

P. DE CHENNEVIÈRES.

Approuvé :

Le ministre de l'instruction publique
et des beaux-arts,

WADDINGTON.

Le *Journal officiel* publie l'arrêté concernant l'exposition des Beaux-Arts.

Les artistes français devront déposer ou faire déposer au palais de l'Industrie (Champs-Élysées), porte n° 1, du 13 mai au 1^{er} juin 1877, une notice, signée par eux, des ouvrages exécutés depuis le 1^{er} mai 1867 qu'ils désirent exposer au palais du Champ de Mars, notice contenant la désignation des œuvres et leurs dimensions.

Le Jury examinera cette notice et prononcera sur l'admission des œuvres présentées.

Les ouvrages acceptés antérieurement d'office par le jury devront être déposés par les artistes eux-mêmes ou leurs fondés de pouvoirs et enregistrés au palais du Champ de Mars du 15 au 20 mars 1878.

Salon de 1877

Le directeur des beaux-arts a l'honneur de rappeler à MM. les artistes que le vote des noms à désigner pour le jury d'admission et de récompense du Salon de 1877 aura lieu le dimanche 18 février, de dix heures du matin à cinq heures du soir.

Une exposition d'œuvres d'art modernes, va s'ouvrir à Nice, le 20 février : elle durera un mois. Organisée par le comte d'Aspremont, le

prince Stirbey et M. Sabatier, elle promet d'être fort intéressante par le nombre et la qualité des artistes qui ont répondu à l'appel du comité. M. Meissonier a envoyé un tableau.

NOUVELLES

Il est probable que l'exposition rétrospective d'objets d'art et de produits industriels relevant directement de l'art, tissus, tapisseries, meubles, etc., qui doit figurer à l'Exposition universelle de 1878, embrassera une période plus étendue que celle primitivement fixée par la Commission. Il n'y pas de raison, en effet, pour arrêter à 1804 cette curieuse exhibition. L'art ne s'éteint pas, dans l'industrie, avec le XVIII^e siècle ; il sera certainement fort intéressant de pouvoir étudier les produits nationaux du premier empire. Nous nous associons, par conséquent, au vœu exprimé par M. Burty, dans la *République Française*, de voir admettre comme limite extrême de l'exposition rétrospective la date de 1813.

On sait que les caisses d'emballage des œuvres d'art expédiées de France à l'Exposition de Philadelphie ont été brûlées et qu'il a fallu envoyer en Amérique un nouveau matériel avec une équipe d'ouvriers emballeurs. Ces richesses artistiques ont été chargées sur le steamer la *Franc*, qui a quitté New-York le 27 janvier. Ce navire est attendu au Havre. Il reste encore une douzaine de colis qui doivent être expédiés sur le *Labrador* avec les produits des manufactures de Beauvais et des Gobelins.

D'après un document officiel, l'administration des collections artistiques en Saxe a dépensé en 1874-1875, rien que pour augmenter ses collections, 582,237 fr.

M^{lle} Alliad, directrice du cours annexe de dessin pour les dames de l'école des Beaux-Arts de Lyon, vient d'être nommée officier d'Académie.

Avec tous nos confrères de la presse, nous sommes heureux d'enregistrer la nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur du comte de Noë, que tout le monde connaît et estime sous le nom du caricaturiste Cham.

Le même décret confère la croix d'officier à M. Victor Massé, et celle de chevalier à MM. Chaplain, graveur en médailles, Yan Dargent, peintre et illustrateur, Victorin Joncières, auteur des opéras *Le dernier jour de Pompéi* et *Dimitri*, et enfin à M. Boetzel, dessinateur et graveur (titres exceptionnels, dit le *Journal officiel*).

Le *Soir* annonce que le duc d'Aumale va exposer sa magnifique galerie de tableaux, arrivée de Twickenham, en son hôtel du Faubourg Saint-Honoré. Il ne s'agit probablement que de la collection de portraits achetés l'an dernier, à Londres, par le duc, et provenant originellement d'Alexandre Lenoir. Les tableaux auxquels il est fait allusion plus haut, ont pris place dans une galerie spéciale au château de Chantilly.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Jacques-Charles Derriey chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 12 février à Paris.

M. Derriey était un artiste graveur et fondeur renommé. On lui doit un catalogue de types excessivement variés, d'un fini parfait, et qui était apprécié à sa juste valeur par le monde typographique. Il avait créé en outre des machines à numérotier dont la réputation était universellement établie.

Un des doyens de la littérature, M. Amédée Pichot, directeur de la *Revue britannique*, auteur de la *Chronique de Charles-Quint* et d'autres ouvrages historiques estimés, vient de mourir.

Il était né le 3 novembre 1793. Avant de vulgariser la littérature anglaise par des traductions de Walter Scott et de Shakspeare, il avait exercé la médecine à Montpellier et à Toulon.

M. le baron d'Ortès, inspecteur de l'École des Beaux-Arts, vient de mourir après une longue et douloureuse maladie, à l'âge de cinquante-deux ans.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Deux sculpteurs, à quelques jours de distance ont convié un petit nombre de personnes à visiter, leur atelier ; l'un et l'autre venaient de terminer fraîchement une statue, et tous deux étaient impatients de connaître l'impression des esprits.

Ch. Vanderstappen, le premier en date, sinon en âge et en réputation, exposait un beau jeune homme nu et nous le présentait sous le nom du *Jeune homme à l'épée*. C'est, en effet, la beauté des vingt ans, assouplie par les exercices virils, dans une attitude qui fait valoir l'élégance des lignes et la puissance des muscles ; le torse, nerveux et ferme, pose tout entier sur une jambe et celle-ci s'appuie solidement au sol, tandis que l'autre se porte en avant, le jarret tendu. La tête tourne fièrement sur un cou svelte, offrant une face virile qui semble regarder l'adversaire ; le beau jeune homme n'est autre, en effet, qu'un brillant spadassin, campé pour la parade. Une de ses mains serre la garde, merveilleusement ouvree d'une fine épée, dont l'autre main fait ployer l'acier par un geste hardi et charmant. Nous avons étudié la délicate anatomie de l'œuvre, et il nous a paru qu'un maître ciseau avait seul pu donner aux flancs leur évidemment exquis. L'os et le muscle soulèvent l'épiderme par saillies brusques, sans violence, et des pieds à la tête, sans oublier

les bras, les jambes, les reins, tout porte l'empreinte d'une force pure, nourrie de la moëlle des beaux corps antiques. Nous croyons pouvoir affirmer que cette belle statue, qui fait honneur à la sculpture nationale, figurera au prochain Salon de Paris.

M. Armand Callier a en, dans la sienne, une autre ambition ; comme M. Vanderstappen, il a été séduit par l'image de la jeunesse et de la beauté ; mais il a pris l'adolescent dans un *moment défini*, dans le moment où l'homme commence à le tourmenter de ses ardeurs. Sa statue s'appelle *Daphnis*, et nous l'appelons, nous, le *Premier amour*. C'est un parfait contraste avec le *Jeune homme à l'épée* que ce jeune berger dont les yeux vagues semblent poursuivre la vision lointaine de Chloë, — l'éternel amour et l'éternel désir ; ici la songerie, les sens en éveil, les bouillonnements de la sève, un cœur défaillant et des membres alanguis ; là, la vaillance d'un corps en action qui s'étale au soleil, campé pour la lutte. Le rêve et l'action ! toute l'existence n'est-elle pas dans le double symbole de ces deux statues fières et jeunes ? M. Callier a réalisé avec un sentiment juste et délicat la fable virgilienne. Chloë n'a pas besoin de paraître, elle se devine aux molleses de ce corps abîmé dans la contemplation.

Comme vous l'avez appris par les journaux, le jury belge pour l'Exposition universelle est formé, mais formé si déplorablement que l'honorable député de Bruxelles, M. Hagemans, a cru devoir interpellier le ministre au sujet de sa composition. Ni Gallait, ni Madou, ni Stevens, ni Villemis n'en font partie. Gallait, il est vrai avait refusé ; mais de toute justice, il eût fallu attendre le refus des autres avant de les rayer de la liste. Et qui donc avait plus de droits à représenter la Belgique que ce maître consommé, Alfred Stevens ? Qui l'eût représentée avec plus de conviction, de dévouement et de loyauté ?

Nous regrettons que M. Hagemans n'ait pas poussé plus loin sa protestation ; elle eût dû être éclatante, au point d'entraîner les artistes à un pétitionnement général.

Dans cette même séance, un autre député, académicien, celui-là, M. Kervyn de Lellenhove, avait attiré l'attention sur la nécessité de reformer l'enseignement des arts du dessin ; chiffres en main, l'orateur avait démontré combien les petits-fils des anciens Flamands s'étaient laissé distancer dans les luttes pacifiques de l'art.

Le même orateur a été moins heureux lorsque, rappelant le scandale d'Anvers, il a hautement approuvé la Commission de l'Exposition d'avoir proscrit les nus.

Nous mentionnerons, pour terminer, deux expositions d'art, dues, l'une et l'autre à l'initiative des élèves anciens et nouveaux de l'Académie.

L'effort général nous a paru insuffisamment sérieux et nous avons constaté plus d'impuissance que de science. Le roi, toutefois, a daigné encourager les exposants en achetant un certain nombre de leurs œuvres.

CAMILLE LEMONNIER.

LA FONTAINE DE DIANE

A FONTAINEBLEAU ET SON AUTEUR ¹.

Après bien des vicissitudes, les divers éléments, dont se composait jadis, à Fontainebleau, un important monument de la Renaissance française, vont se trouver réunis dans le Musée du Louvre. Le hasard qui, plus que la prévoyance humaine, a miraculeusement sauvé cette œuvre d'art et en rapprochera les fragments si longtemps dispersés m'a livré le nom de son auteur, resté jusqu'à ce jour inconnu.

Tous les amis de la Renaissance, tous les lecteurs assidus du P. Dan se souviendront de ce passage du *Trésor des merveilles de Fontainebleau*. (Livre II, p. 174) :

« De la fontaine de la Diane. »

« Au milieu de ce jardin (celui de la Reine) est une belle fontaine que le feu roy (Henri IV) y a fait dresser avec un grand bassin rond, dans lequel est élevé sur un haut piédestal une riche statue de bronze de cinq pieds de haut, représentant une Diane : celle-ci a été moulée sur l'original de marbre qui estoit en ce mesme lieu et jardin ; et que Henry le Grand, faisant édifier cette fontaine, a fait transporter à Paris au cabinet et salle des Antiques du Louvre.... Au bas de cette statue sont quatre grand chiens de bronze, aux quatre coins de son piédestal. »

Une planche gravée par Abraham Bosse et jointe au livre du P. Dan nous a conservé une image exacte de la fontaine de Diane et des bronzes qui la décoraient.

Les quatre chiens dont parle le P. Dan et qu'a gravés Abraham Bosse existent encore. Après avoir été égarés de 1816 à 1850 et 1872 dans les jardins de Saint-Cloud, ils sont exposés au complet, en ce moment, dans le Musée du Louvre, sous les numéros 161, 162, 162 *bis*, 162 *ter*, sans attribution d'auteur. Ils sont placés près de l'une des fenêtres de la salle des Anguier.

Quant à la Diane de bronze, fondue pour Henri IV, elle passe aujourd'hui pour être à Fontainebleau. En effet, apportée de cette maison royale à Paris pendant la Révolution, déposée dans le jardin de l'Infante, elle fut quelque temps placée — elle ou plutôt un de ses *sosies* — dans le jardin des Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau, et, en 1813, on crut la renvoyer à sa première destination en rendant à la fontaine de Fontainebleau une *Diane à la biche*, en bronze, absolument semblable à celle qu'on en avait retirée. Mais, comme on va le voir, une étrange substitution avait eu lieu dans les magasins où se trouvaient déjà la fonte jetée sous Louis XIV par les Keller, rapportée de Marly en 1794, et plusieurs autres reproductions du même chef-d'œuvre antique.

Jeu dernier, M. Barbet de Jouy me fit l'hon-

1. On trouvera les notes et renvois de cet article, dans le n° du 5 février du journal *le Français*, auquel nous l'empruntons

neur de m'emmener à Ruel pour prendre livraison avec lui de diverses pièces de sculpture réclamées par la direction des beaux-arts, et que l'aliénation prochaine de La Malmaison doit faire rentrer dans les musées et les magasins de l'Etat. Parmi les objets très-judicieusement réservés par M. Barbet de Jouy, on remarque une fonte ancienne et superbe de la *Diane à la biche*. L'auteur des *Fontes de Primitice* avait mieux que personne compris toute la valeur de cette statue. Comme tout le monde, je croyais l'exemplaire original reporté à Fontainebleau. Et cependant, ainsi qu'il était facile de s'en convaincre, nous étions en face d'un bronze de la Renaissance. L'explication ne se fit pas longtemps attendre, car on pouvait lire sur le tronc d'arbre qui soutient la biche, en chiffres très-petits, mais profondément gravés au burin, la date de 1602.

Cette date correspond parfaitement à l'époque où Henri IV fit transporter à Paris la Diane en marbre et où, d'après le P. Dan, il en fit exécuter pour Fontainebleau une copie coulée en bronze. Cette fonte est donc, bien certainement, la statue commandée par Henri IV.

Mais ce n'est pas tout ce que peut apprendre l'inspection attentive de cette figure. Le P. Dan n'en a pas nommé l'auteur. Or, le bronze, sous forme d'une énigme bien facile à pénétrer, est prêt à nous révéler ce nouveau secret. Au-dessus de la date 1602, on lit les lettres B. P., qu'on ne saurait hésiter à traduire, par *Barthélemy Prieur*, quand on sait, d'autre part, que ce sculpteur fut chargé de restaurer pour Henri IV la statue antique de Diane, en marbre blanc, possédée par la France depuis François I^{er}.

Ainsi la fonte exécutée pour Fontainebleau par ordre d'Henri IV est à La Malmaison ; dans huit jours elle sera au Louvre. Elle date de 1602 ; elle est due à Barthélemy Prieur. En rapprochant de cette figure les quatre chiens déjà exposés et qu'on peut sans témérité attribuer au même sculpteur, on aura reconstitué, à peu de chose près, un remarquable monument de Fontainebleau et l'œuvre très-intéressante d'un artiste français de la Renaissance.

LOUIS COURAJOD.

(*Le Français.*)

UNE VENTE D'AUTOGRAPHES

Inventaire des autographes et des documents historiques composant la collection de M. Benjamin Fillon. Série I et II ; Initiateurs-inventeurs, nos 1 à 105 ; Chefs de gouvernement, nos 106 à 298. (Vente les 16 et 17 février.) Grand in-8° de xix et 80 pages.

Tous ceux qui travaillent connaissent la valeur exceptionnelle de M. Benjamin Fillon comme travailleur et comme collectionneur. C'est dans les voies les plus diverses que s'est portée l'infatigable activité de sa curiosité intelligente, et surtout, dans l'érudition historique comme dans l'histoire provinciale, dans l'archéologie antique, dans l'étude si nouvelle et si importante de la céramique, dans celle de la numismatique, dans l'étude

de la Renaissance, il a partout marqué de son passage une trace personnelle et qui ne s'effacera pas.

Non-seulement Fontenay-le-Comte en particulier, mais la Vendée et le Poitou sont réellement son domaine, et son livre de *Poitou et Vendée* est, dans tous les sens, un des plus considérables monuments élevés à l'honneur d'une province, mais il ne s'y est pas renfermé ; c'est de là, au contraire, qu'il est toujours sorti pour traiter les questions et les éclairer d'une façon générale. On connaît ses beaux travaux sur les monnaies mérovingiennes, carlovingiennes et féodales ; on se souvient de sa belle étude sur la découverte à Saint-Médard-des-Prés du tombeau d'une femme artiste gallo-romaine.

Dans son *Art de terre chez les Poitevins*, il a vraiment tracé le cadre de son histoire des temps barbares et du moyen âge jusqu'aux temps modernes, et sur un point il a eu la bonne fortune d'une vraie découverte, la restauration à Oiron de la faïence dite jusque-là de Henri II ; son opinion a été d'abord contestée, mais elle est incontestable et ne fera qu'être de plus en plus acceptée et confirmée. Il nous promet une étude sur la géographie historique du Poitou et de la Vendée jusqu'aux temps modernes, et une grande histoire des guerres de la Vendée sous la Révolution, écrite pour la première fois sur les documents inconnus et indéniables qu'il a recueillis depuis si longtemps avec tant de soin et de bonheur, et qu'il conserve pour cet objet ; ce seront deux œuvres tout à fait nouvelles et maitresses. Il serait à coup sûr intéressant de donner la bibliographie complète de ses ouvrages et de ses opuscules, car il a fait beaucoup de plaquettes, beaucoup de tirages à part à petit nombre, qui font le désespoir des curieux ; mais nous n'avons aujourd'hui qu'à dire quelques mots de la vente de ses autographes et de ses documents historiques généraux, dont il ne se sépare même que pour retrouver le temps nécessaire pour mener à fin de gros travaux, qui ne s'arrangent pas de l'émission résultant de l'étude et de la diversité de ces merveilleux autographes.

La première partie s'en vend les 16 et 17 février, et le catalogue, habilement rédigé par M. Etienne Charavay et revu par M. Fillon, est et restera un vrai livre par l'abondance et la justesse de ses analyses, par la présence de nombreux fac-simile de cachets, de signatures, même de pièces entières, et par la clarté de sa classification méthodique, qui est toute personnelle à cet amateur passionné.

Il sera divisé en quinze séries : les initiateurs et inventeurs, — les chefs de gouvernement, — les hommes d'Etat et hommes politiques, — la Révolution française, — les navigateurs et voyageurs, — les savants et érudits, — les écrivains et les poètes, — les artistes dramatiques, — les peintres, sculpteurs, architectes et artistes de tout genre, — les musiciens, — les membres du clergé catholique, — les adhérents et les ministres de la Réforme, — les hommes de guerre, — la Vendée contre-révolutionnaire, — et les célébrités diverses qui ne rentrent dans aucun des cadres présents.

Il y a bien longtemps qu'il ne s'est présenté entre les mains d'un particulier une collection aussi nombreuse, aussi choisie, aussi capitale. Les piè-

ces rares, précieuses, quelquefois même inouïes, n'y sont pas l'exception, mais bien la règle, et l'on est étonné, en lisant ce catalogue, qu'il ait jamais été possible de rencontrer et de pouvoir acquérir les pièces qui s'y trouvent réunies.

La vente actuelle — il était impossible de songer à vendre la collection entière en une seule fois — ne comprend que les deux premières parties. Que de richesses déjà, que de surprises, et les autres ne resteront pas au-dessous. Nous ne pouvons entrer dans un détail qui sortirait de l'objet de la *Chronique*, mais dans la première série, celle des esprits vraiment maîtres qui ont apporté à l'humanité des vérités ou des services, dont l'intelligence a mené les hommes et dont quelques-uns sont encore et ne cesseront pas de rester à la tête du mouvement de l'esprit, comment ne pas citer, — et je ne prends qu'au hasard et en courant, — la lettre de Galilée de sa prison d'Arcetri, — la lettre de Descartes, dont le cachet composé des deux seules lettres R C montre non pas qu'on doit écrire son nom en deux mots, il est consacré en un seul, mais que de son temps on le coupait, — la lettre de Pascal jeune à sa sœur, dont le fac-simile montre sa première belle écriture avant que sous la force inquiète et haletante de sa pensée il en fût venu à griffonner de la façon la plus abominablement illisible, — la lettre de Newton relative à sa charge de maître de la monnaie de Londres, — le manuscrit où Bernard Palissy a exposé le projet de sa grotte figuline des Tuileries, — la quittance signée de Rabelais comme médecin de son patron le cardinal du Bellay, datée de Rome le 18 juin 1548, ce qui donne la date de son dernier voyage en Italie, — une lettre écrite par Luther à la corporation des orfèvres de Nuremberg pour leur recommander un ouvrier de leur métier, — et enfin une lettre du grand Savonarole qui se considère comme déjà mort.

Dans la seconde série, celle des pièces historiques émanées des chefs de gouvernement, il est peut-être encore plus difficile de faire un choix, qui ne serait d'ailleurs le même pour personne; mais comment ne pas citer : le traité de Gien du 14 avril 1440; le curieux billet de Louis XI, dauphin, au duc d'Orléans pour avoir un beau lévrier en échange d'un bon mulet; le traité du 10 juin 1484 entre le roi d'Angleterre Richard III et le duc François de Bretagne; la lettre de Charles-Quint à François Ier, son prisonnier; une lettre de Don Carlos, le fils de Philippe II; la lettre du 9 septembre 1651 par laquelle Louis XIV, majesté, rappelle Mazarin; la lettre de Cromwell à Mazarin; le si curieux contrat de mariage où, Louis XIV et le dauphin signant en haut de la page, M^{me} de Maintenon signe seule au bas après un grand blanc, mais sur le feuillet royal et avant toutes les autres signatures rejetées et pressées aux pages suivantes, ce qui, s'il en était besoin, serait une preuve de plus de la réalité de son mariage avec le roi; le bout de papier sur lequel est écrite la déchéance de Louis XVI prononcée par l'Assemblée; enfin, la protestation de Louis XVIII du 21 juillet 1815 contre les violences des armées alliées.

Nous ne pourrions dans la *Chronique* qu'indiquer de même sommairement chacune des ventes successives de cette collection extraordinaire, mais la *Gazette* consacrerait un article spécial à la partie des artistes, qui est pleinement de son ressort.

Elle est trop riche pour que la *Gazette* ne se doive pas à elle-même d'en conserver d'autant plus le souvenir qu'il sera rendu plus curieux et plus vivant par le nombre et la variété des fac-simile qui le pourront accompagner.

ANATOLE DE MONTAIGLON.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE BÉHAGUE.

La collection d'estampes de M. de Béhague est une des plus importantes que l'on connaisse. Exclusivement consacrée à l'art de la gravure française, pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, elle est, pour l'étude des événements, des mœurs, des ameublements et des costumes de ces deux époques, un des monuments les plus complets et les plus curieux qui existent.

Elle contient 2,776 pièces, que l'on a réparties en quatre sections différentes. La première section est formée d'une suite d'almanachs de 1646 à 1839, des plus intéressants. La période relative au règne de Louis XIV est surtout remarquable. La deuxième section offre une grande quantité de pièces historiques sur les mœurs, costumes, etc. On y distingue particulièrement des œuvres d'Abraham Bosse, de Couvay, David, Le Blond; puis Arnoult, Saint-Jean, Trouvain, Firens, Leclerc, Mathonnière, Ziarnko, Kœrius, et autres. Pour ne parler que des gravures les plus célèbres et les plus rares de quelques uns de ces maîtres, nous citerons : *l'Éventail*, *le Bal*, *les Écrans*, *la Galerie du Palais*, *l'Hôtel de Bourgogne*, *les Appartements*, *la Famille de Lorraine*, *la Procession de la Ligue*, *la Paix de Munster*, etc., etc.

La troisième section appartient aux portraits de toutes sortes de personnages connus dans l'histoire, l'armée, les arts, l'église, l'administration ou les lettres. Aux noms déjà rappelés plus haut il faut ajouter ceux de Thomas de Leu, Léonard Gaultier, Crispin de Passe, Goltzius, Wierix, Bolswert, Deift, Falck, Michel Lasne, Viennot, Hondius, et encore, d'une époque plus rapprochée, les Drevet, les Edelinck, les Nanteuil, Masson, Morin, Van-Schupen, Simon, Wille, etc., etc. Beaucoup de ces portraits, dont la liste nous entraînerait trop loin, sont célèbres au point de vue de l'art. On les trouve ici, dans un état de conservation et d'épreuve exceptionnel, sans parler souvent de leur extrême rareté. Enfin, la quatrième et dernière section est consacrée aux pièces en noir et en couleur de l'école française du dix-huitième siècle. Rien de plus charmant, de plus gracieux, de plus amusant même que cette partie de la collection. Il nous suffira du reste de nommer Baudouin, Borel, Chardin, Debucourt, Fragonard, Freudeberg, Greuze, Boucher, Janinet, Lancret, Lavreince, Moreau, Saint-Aubin, Watteau.

La vente de cette précieuse collection, confiée aux soins de M^{re} Maurice Delestre et de MM. Dantos fils et Delisle, aura lieu à l'Hôtel Drouot, salle n° 3, du lundi 19 février au samedi 3 mars. Exposition publique les dimanches 18 et 25 février, de 2 heures à 5 heures.

On peut dire sans exagération que la vente de cette richissime collection est peut-être, en son genre, la plus considérable qui ait jamais été

faite, et qu'elle laissera loin derrière elle les ventes fameuses des de Vèze, des Leblond, Herzog et autres collectionneurs d'estampes.

34 TABLEAUX MODERNES

Les trente-quatre tableaux modernes dont il s'agit ici, composent en partie une collection célèbre aussi bien en France qu'à l'étranger : celle de feu M. Suermondt, ancien directeur de la Monnaie d'Utrecht. Dans le nombre se trouve d'abord un des tableaux les plus connus et les plus appréciés de Meissonier, *le Liseur*. Nous n'avons pas à insister sur cette œuvre que l'on peut qualifier de merveille parmi les merveilles de ce maître. Vient ensuite un splendide Troyon, *l'Abreuvoir*, daté de 1831, gravé et remarquable surtout par un magnifique effet de soleil à travers les nuages ; le ciel est un des plus beaux que Troyon ait peints.

À côté de ces peintures exceptionnelles, on rencontre de brillants paysages par Diaz, Decamps, Fromentin, Jules Dupré, Millet, Constable ; des animaux par Charles Jacque, Verboeckhoven, Ommeganck et autres ; une dramatique composition de Knauss : *Episode de la guerre des paysans* ; *la Veille de la bataille de la Moskowa*, par Hippolyte Bellangé, ayant figuré au Salon de 1843 ; des sujets de genre par A. Stevens, H. Scheffer, Adrien Moreau ; des marines de Gudin, d'Achenbach, etc., etc.

Un seul tableau ancien figure dans cette collection, mais c'est un Hobbema, *la Rivière*, d'un style ferme et magistral, incontestable sous le rapport de l'authenticité, signé, et décrit dans le Catalogue raisonné de Smith.

Cette très-importante vente, faite par M^e Charles Pillet et M. Féral, aura lieu à l'hôtel Drouot, salle n^o 8, le lundi 26 février courant, après exposition particulière et publique les 24 et 25.

BIBLIOGRAPHIE

Catalogue de livres anciens, rares et curieux, de la librairie Auguste Fontaine ; précédé d'une Notice par M. P. L. Jacob, bibliophile. Paris, A. Fontaine, 1877, gr. in-8^o de xx et 479 pages. 1862 numéros.

Sganarelle prétendait qu'il y avait « fagots et fagots ! » M. Fontaine pourrait dire qu'il y a catalogue de librairie et catalogue de librairie. Les siens, bien différents de tous les catalogues à prix marqués dont nous sommes inondés, sont en effet de véritables suppléments au *Manuel* de Brunet. Ils ne renferment jamais que des documents curieux que tout ami des livres se ferait un grand honneur de posséder. Manuscrits, incunables, poètes rares du xvi^e siècle, éditions premières des grands classiques du xvii^e, Corneille, Molière, Racine, livres du xviii^e, ornés des œuvres charmantes des incomparables vignettistes de cette époque, et jusqu'aux romantiques et aux exemplaires sur papier impossible des auteurs contemporains, il y a de tout dans ces catalogues. Les prix sont un peu élevés, c'est vrai, mais les volumes mis en vente sont dans un si

bel état ! Reliure, papier, marge, ce sont des exemplaires irréprochables. Ce Catalogue est précédé d'une savante notice de M. Paul Lacroix, où il retrace les variations successives, je devrais dire les augmentations progressives du prix des livres. Il prétend que cette augmentation est due aux connaisseurs ; je lui demande la permission de n'être pas de son avis. C'est précisément parce que ceux qui ne connaissent pas ou connaissent mal les livres se sont mis, par mode, par genre, à vouloir acquérir et posséder un cabinet de livres, comme ils avaient, au xviii^e siècle, des coquillages et des *curiosités naturelles*, que le prix en a si singulièrement monté. La mode a pour premier effet d'exagérer la valeur de tout ce qu'elle prend sous son patronage. Ces réserves faites, je suis tout à fait de l'avis de l'érudit conservateur des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal quand il dit que les Catalogues de M. Fontaine doivent être entre les mains de tous les amateurs de livres et qu'il faut les conserver comme on conserve les catalogues des ventes célèbres. Comme ceux-ci, ils serviront un jour à une curieuse histoire de la bibliographie et des variations que subissent, à différentes époques, les prix des livres de natures différentes.

P. CH.

La France, 14 février. — Les petits Salons : les Mirlitons, par Marius Vachon.

Moniteur universel, 15 février. — L'Exposition rétrospective de portraits historiques, par Eugène Asse.

Academy. — 20 janvier. — Anciens maîtres, à Burlington-House, par F. Wudmore. — (3^e article). — Nouvelles acquisitions de British-Museum, par Mary-Heaton.

27 janvier. — Exposition d'anciens maîtres à la Royal Academy (4^e article), par Sidney Colvin. — Antiquités découvertes en Italie, par F. Barnabei.

3 février. — Exposition d'anciens maîtres à la Royal Academy (5^e et dernier article), par Sidney Colvin.

Athenaeum. — 20 janvier. — Les élections de la Royal Academy. — Exposition d'hiver de la Royal Academy : anciens maîtres, 3^e article. — Eaux fortes et gravures nouvelles. — Les fouilles de Mycènes. — Les collections de Bebhague et Fillon.

27 janvier. — Exposition de la Royal Academy ; anciens maîtres, 4^e et dernier article ; le maître au T.

3 février. — Exposition générale d'aquarelles, à la galerie Dudley.

Journal de la Jeunesse. — 220^e livraison. Texte par M^{me} Colomb, Louis Rousselet, P. Vincent, Gaston Tissandier, et Marie Maréchal. Dessins : Sahib, Tissandier, Castelli et Lévy.

Le Tour du Monde, 841^e livraison. — Texte : Voyage, en Grèce, par M. Henri Belle. 1861-1868-1874. Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de Taylor, E. Ronjat, E. Guillaume, D. Maillart et Sahib.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 18 Février.

Concert Padeloup et concert du Châtelet. — *La Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, de Hector Berlioz.

Tableau des Ventes de la Semaine

HOTEL DROUOT

SAMEDI 17

Salle 5 : Vente de la bibliothèque de Jules Janin (deuxième vacation).

DIMANCHE 18

Salle 3 : Exposition d'estampes (collection Béhague).

LUNDI 19

Salle 2 : Vente de tableaux anciens.
Salle 3 : Vente d'estampes (collection Béhague). — Continuera tous les jours jusqu'au 3 mars.
Salle 5 : Vente de la bibliothèque de Jules Janin (troisième vacation).

MARDI 20

Salle 8 : Exposition d'aquarelles et dessins anciens et modernes.
Exposition de tabatières, bonbonnières, etc.
Salle 3 : Exposition de tableaux modernes.
Salle 2 : Suite de la vente de tableaux anciens.

MERCREDI 21

Salle 8 : Vente d'aquarelles et dessins.
Vente de tabatières, bonbonnières, etc.
Salle 3 : Vente de tableaux modernes.

JEUDI 22

Salle 8 : Suite de la vente d'aquarelles et dessins.

VENDREDI 23

Salle 3 : Suite de la vente d'estampes (collection Béhague).

La librairie académique DIDIER ET C^{ie} met en vente : *La Critique des Sculptures antiques du Musée du Louvre*, à propos des Catalogues en préparation, par Charles Ravaisson-Mollien, attaché au Musée des Antiques. Broch. in-8°, avec 5 planches. — Prix : 4 francs.

Vient de paraître :

LES MÉMOIRES D'UN DOMPTEUR

Rédigés d'après les souvenirs personnels du célèbre MARTIN

Par **Pierre-Amédée PICHOT**

Directeur de la *Revue britannique*

1 volume in-18, avec portrait de MARTIN.

Prix : 3 fr. 50

Au bureau de la *Revue britannique*, 50, boulevard Haussmann, à Paris.

COLLECTION BEHAGUE

ESTAMPES

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIII^e SIÈCLE

Pièces imprimées en noir et en couleur

ALMANACHS

Pièces historiques sur les mœurs et costumes.

PORTRAITS

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Du lundi 19 février au samedi 3 mars 1877,
à 1 heure et 1/2 précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23);

Assisté de MM. Danlos fils, et Delisle, marchands d'estampes, quai Malaquais, 15.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Expositions publiques, les dimanches 18 et 25 février, de 2 heures à 5 heures.

Succession de M. X...

TABLEAUX ANCIENS

Faïences et porcelaines, Bustes en marbre, Argenterie de table, Bijoux. 2.000 volumes bien reliés (Littérature, Histoire). Collection des Auteurs anglais.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Les lundi 19 et mardi 20 février 1877
à 2 heures

M^e Guérout, commissaire-priseur, rue de Provence, 66.

Assisté de M. Féral, peintre-expert, 54, faubourg Montmartre, pour les tableaux.

M. Charles, libraire, rue Bonaparte, 15, pour les livres.

TABLEAUX MODERNES

PAR

Baron, Bonvin, Castan, Caille, César de Cock, Xavier de Cock, Corot, Courbet, Daubigny, Diaz, Dupray, Jules Dupré, Hoguet, Ch. Jacque, Lansyer, Loyeux, Micas, Michetti, Plassan, Th. Rousseau, Roqueplan, P. Soyer, Van Marcke.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le mercredi 21 février 1877.

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

M. F. Reitlinger, expert, r. de Navarin, 1.

Exposition, le mardi 20 février 1877.

VENTE

d'une jolie collection de

TABATIÈRES, BONBONNIÈRES

du temps de Louis XVI, jolis médaillons en or repoussé, orfèvrerie des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, de travail français et anglais; bijoux divers, sculptures en ivoire, objets variés; dessins et miniatures, par St-Aubin, Demachy, Huet, Le Bel, Martinet, Moreau le jeune, Queverdo, etc.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8.

Le mercredi 21 février 1877, à 2 heures.

Par le ministère de **M^e CHARLES PILLET**, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10,

Assisté de **M. CHARLES MANNHEIM**, expert, rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le mardi 20 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

34 TABLEAUX MODERNES

Provenant en partie, ainsi qu'un paysage, par MEINDERT-HOBBEEMA, de la précieuse collection de feu M. Y.-D.-C. SUERMONDT, ancien directeur de la Monnaie d'Utrecht.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 26 février 1877, à 3 h.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmarre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 24 février 1877.

Publique, le dimanche 25 février 1877, de 1 heure à 5 heures.

TABLEAUX MODERNES ET ANCIENS

Armes, Curiosités et Tapisserie,

Meubles Louis XVI

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le lundi 26 février 1877

M^e Gaston Eudelin, commissaire-priseur, rue Richer, 26,

M. E. Gandouin, expert des domaines nationaux, 13, rue des Martyrs et 14, rue Notre-Dame-de-Lorette.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique le dimanche 25 février 1877.

LIVRES RARES ET CURIEUX

EN PARTIE ORNÉS DE FIGURES

VENTE rue des Bons-Enfants, 28, Maison Sylvestre, salle n° 1

Les mardi 27 et Mercredi 28 février 1877 à 7 heures 1/2 précises du soir

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de **M^e DELBERGUE-CORMONT**.

M. Adolphe Labitte, expert, libraire de la Bibliothèque nationale, 4, rue de Lille.

AQUARELLES ET DESSINS ANCIENS & MODERNES

Par L. Boilly, de Boissieu, Boucher, Bouchardon, Carmontel, Carrache, Della Bella, Demarne, Fragonard, Géricault, Granet, Greuze, Guardi, Houel, Huet, Le Prince, Michel, L. Moreau, Le Parmesan, Périno del Vaga, Prud'hon, Jules Romain, St-Aubin, Tiepolo, Tintoret, etc.

VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

PAR

Boucher, Cochin, Eisen, Gravelot, Moreau le jeune, etc., etc.

ÉCOLE MODERNE :

Allongé, Alt, Baron, de Beaumont, Bonington, Bosboom, Callow, Chavet, Decamps, Eug. Delacroix, Fortuny, Gavarni, Granet, Hamman, Jacque, Eug. Lami, Nuyèn, J. Ouvrié, Pils, T. Rousseau, Simonetti, Tassaert, Troyon, H. Vernet, Zichy, Ziem, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les mercredi 28 février et jeudi 1^{er} mars 1877, à 2 heures.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

M^e E. FÉRAL, peintre-expert, faub. Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le mardi 27 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS
TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES
collection du docteur ISAMBERT

ET
TABLEAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 9 mars 1877, à deux heures et demie

M^e Escribe,
COMMISSAIRE-PRISEUR
rue du Hanovre, 6.

M. Haro, *
PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 7 mars 1877.

Publique, le jeudi 8 mars 1877.

CABINET DE M. P^{re}

TRÈS-BELLE COLLECTION
DE

TABLEAUX MODERNES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8,

Le vendredi 16 mars 1877, à 2 heures et demie.

M^e Escribe,
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue du Hanovre.

M. Haro, *
PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 14 mars 1877.

Publique, le jeudi 15 mars 1877.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

EN VENTE

Au bureau de la **GAZETTE DES BEAUX-ARTS**, 3, rue Laffitte

TABLES ALPHABÉTIQUES ET ANALYTIQUES

DES VINGT-CINQ PREMIERS VOLUMES (1^{re} PÉRIODE)

DE LA

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(1859-1868)

PAR M. PAUL CHÉRON

de la Bibliothèque nationale

DEUX FORTS VOLUMES

Ces tables, indispensables à tous ceux qui s'occupent d'art, et tirées à petit nombre dans le format de la **Gazette des Beaux-Arts**, forment deux beaux volumes de 600 pages, avec lettres majuscules ornées et culs-de-lampe.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 15 FRANCS

La première table donne, par ordre alphabétique, les noms, les matières et les gravures du tome 1^{er} au tome XV (1859-1863); la seconde, les noms, les matières et les gravures du tome XVI au tome XXV (1864-1868) inclusivement.

Paris. Imp. F. DEBONS et Co, 16, rue du Croissant

[Le Rédacteur en chef, gérant: LOUIS GONSE.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

VENTE JULES JANIN.

Tableaux.

Paysages et figures : Effet du matin, de Corot, 1,520 fr.; Fleurs variées, de Diaz, 2,050 fr.; Bouquets de fleurs (deux peintures sur glace), du même, 1,500 fr.; *Conversation dans le parc*, du même, 1,000 fr.; les *Bords de l'Oise*, de Daubigny, 1,500 fr.; les acteurs de la Comédie-Française, de E. Geffroy; ce tableau, daté et signé de 1831, représente en costumes de théâtre : M^{mes} Rachel, Mars, Desmonceaux, Mante, Noblet, Plessy, Anaïs, Dupont, A. Brohan, M. Brohan, Fix; et MM. Samson, Provost, Monrose, Ligier, Regnier, Menjaud, Firmin, Beauvallet, Joanny, Leroux, Guiaud, A. Dailly, Guyon, Geffroy, Arsène Houssaye, directeur; adjudé 1,000 fr.

Livres.

Un *Psautier*, édition originale de Migeot, bel ex. aux armes du fils du grand Condé, 330 francs; — *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* (1700) en grand papier, avec note autographe de Janin, 240 fr.; — un *Bréviaire*, manuscrit du quatorzième siècle, relié en velours rouge, 500 fr.; — les *Oraisons funèbres de Bossuet*, dont plusieurs en éditions originales, 205 fr.; — *Catulle*, 1^{re} édition aldine, avec dédicace de Ponsard, 125 fr.; — *Horace* (1676), édition elzévirienne, 145 fr.; — *Recueil de voyages au Nord* (Asie et Amérique) aux armes de la comtesse d'Artois, 375 fr.

La traduction d'*Horace* par J. Janin, exemplaire en grand papier vélin, a été payée 77 fr., et ses deux discours à l'*Académie française*, avec trois lettres autographes de M. Thiers, de M. de Rémusat et de M. Rouland, ont atteint 230 fr.

Réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin, exemplaire en maroquin rouge aux armes de la comtesse d'Artois, 155 fr.; — le *Romman de la Rose*,

105 fr.; — la dernière des éditions originales des *Caractères de La Bruyère*, 109 fr.; — les *Mémoires de la reine Marguerite* (1620), (réimpression sous cette date de l'édition originale), 155 fr.; — les *Essais de Montaigne* (1580), bel exemplaire de l'édition originale, 2 vol. maroquin rouge, 500 fr.

Parmi les ouvrages modernes : les *Oeuvres d'Alfred de Musset*, sur grand papier de Hollande, 229 fr.; et les *Oeuvres de M^{me} E. de Girardin*, 6 vol.; exemplaire unique, tiré sur papier rose, 435 fr.

Académie galante, 1582, 1 vol. maroquin bleu, avec une note de J. Janin, 145 fr. — *Lettres de M^{me} de Sévigné*, recueillies et annotées par M. Monmerqué, 14 vol. en grand papier de Hollande, relié en vélin blanc, 670 fr. — *Le Lier*, par J. Janin, sur grand papier de Hollande, 200 fr. — *L'Amour des livres*, par J. Janin, un des quatre exemplaires sur vélin, 1,000 fr. — *Oeuvres complètes de Guez de Balzac*, 7 vol. maroquin rouge, 1,000 fr.

COLLECTION DE M. FILLON.

La vente de la première partie de la collection d'autographes et de documents historiques formée par M. Benjamin Fillon, a eu lieu les 16 et 17 février, par les soins de M^e Baudry, assisté de M. Etienne Charavay. Elle a obtenu de plus heureux succès. Les deux vacations ont produit 28,501 fr. Voici les prix des principaux articles :

4. Savonarola, 600 fr. — 6. Rabelais, 400 fr. — 7. Bernard Palissy, 400 fr. — 8. Ramus, 240 fr. — 13. Bacon, 500 fr. — 14. Galilée, 695 fr. — 19. Descartes, 305 fr. — 21. Fermat, 300 fr. — 22. Torricelli, 230 fr. — 23. Pascal, 1,500 fr. — 31. Newton, 1,500 fr. — 44 et 45. J.-J. Rousseau, 125 fr. et 172 fr. — 47. Diderot, 130 fr. — 100. Proudhon, 121 fr. — 111. Louis XI, 500 fr. — 127. Catherine de Médicis, 200 fr. — 114. Louis XIV, 360 fr. — 154. Marie-Antoinette, 650 fr. — 157. Déchéance de Louis XVI, 550 fr. — 186 et 189. Louis XVIII, 400 fr. et 300 fr. — 207. Ebles, comte de Poitiers, 299 fr. — 213. Traité de Gien, 650 fr. — 232. Alié

nor d'Aquitaine, 310 fr. — 238. Richard III, 450 fr. — 239. Henri VIII, 1,000 fr. — 240 et 241. Elisabeth, 310 fr. et 1,500 fr. — 243. Olivier Cromwell, 1,105 fr. — 246. Richard Cromwell, 500 fr. — 248. Marie-Stuart, 450 fr. — 250. Charles-Quint, 555 fr. — 253. Frédéric II, 550 fr. — 287. Don Carlos, 200 fr. — 291. Washington, 130.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

SALON DE 1877

PROCÈS-VERBAL de l'élection du jury d'admission et des récompenses.

Le lundi 19 février, à dix heures du matin, M. de Chennevières, directeur des beaux-arts, assisté de M. Buon, inspecteur des beaux-arts, chargé du service des expositions, de MM. les sous-inspecteurs et MM. les artistes qui ont prêté leur concours au dépouillement du scrutin, a procédé à l'ouverture des urnes contenant les bulletins de vote pour l'élection des membres du jury de l'exposition des beaux-arts de 1877.

Nous ferons remarquer que c'est sur les pressantes sollicitations des artistes eux-mêmes que la Direction des Beaux-Arts a proposé au Conseil supérieur d'avancer d'un mois l'élection du jury.

Section de peinture.

(13 jurés à élire. — Nombre de votants : 182.)

Ont été élus : MM.

1 Henner; 2 Lefebvre; 3 Cabanel; 4 Bouguereau; 5 Bonnat; 6 Laurens (J.-P.); 7 Hebert; 8 Vollon; 9 Busson; 10 Boullanger (G.); 11 Dubufe; 12 Baudry; 13 Delannay; 14 Bernier; 15 Gérôme.

Ont obtenu ensuite le plus de voix : MM.

1 Jalabert; 2 Robert Fleury; 3 Rousseau (Ph.); 4 Leloir (Louis); 5 Meissonier; 6 Barrias (Félix).

Jurés désignés par l'administration : MM.

1 André (Edouard), président de l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie; 2 Cottier (Maurice); 3 Marcille (E.); 4 le comte d'Osmoy, député; 5 le vicomte de Tauzia, conservateur des peintures des musées nationaux.

Section de sculpture.

(9 jurés à élire. — Nombre de votants : 81.)

Ont été élus : MM.

1 Paul Dubois; 2 Guillaume; 3 Chapu; 4 Shoenewerk; 5 Falguière; 6 Millet; 7 Moreau (Mathurin); 8 Galbrunner, graveur en pierres fines; 9 Barre (Albert), graveur en médailles.

Ont obtenu ensuite le plus de voix : MM.

1 Cavellier; 2 Dumont; 3 Allasseur; 4 Marcellin; 5 Chaplain, graveur en médailles; 6 David, graveur en pierres fines.

Jurés désignés par l'administration : MM.

1 Barbet de Jouy, conservateur de la sculpture moderne, des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au Louvre; 2 Michaux, chef de la division des beaux-arts à la préfecture de la Seine; 3 le vicomte de Rainneville, sénateur.

Section d'architecture.

(6 jurés à élire. — Nombre de votants : 72.)

Ont été élus : MM.

1 Duc; 2 Lefuel; 3 Coquart; 4 Lebouteux; 5 Moyaux; 6 Guadet.

Ont obtenu ensuite le plus de voix : MM.

1 Millet; 2 Viollet-le-Duc; 3 Boeswillwald; 4 Ballu (Théodore).

Jurés désignés par l'administration : MM.

1 le comte de Cardaillac, membre de l'Institut; 2 A. Lenoir, membre de l'Institut.

Section de gravure et de lithographie.

(8 jurés à élire. — Nombre de votants : 35.)

Ont été élus : MM.

Taille-rouce : 1 Henriquel-Dupont; 2 François; 3 Waltner; 4 Flameng.

Aqua-fortistes : 1 Veyrassat; 2 Gaucherel.

Lithographe : 1 Chauvel.

Graveur sur bois : 1 Pisan.

Ont obtenu ensuite le plus de voix : MM.

Taille-douce : 1 Morse; 2 Didier; 3 Gaillard. Aqua-fortistes : 1 Bracquemond; 2 Potté-mont.

Lithographe : 1 Vernier.

Graveur sur bois : 1 Boetzel.

Jurés désignés par l'administration : MM.

1 E. Charton, sénateur; 2 le vicomte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts; 3 P. Mantz.

L'élection des bureaux de chaque section a eu lieu hier; en voici le résultat :

Peinture

Président, M. Cabanel; vice-présidents, MM. Hébert et Bouguereau; secrétaire, M. Maurice Cottier.

Sculpture

Président, M. Eug. Guillaume; vice-président, M. Paul Dubois; secrétaire, M. Michaux.

Architecture

Président, M. Lefuel; vice-président, M. de Cardaillac; secrétaire, M. Lenoir.

Gravure

Président, M. Henriquel-Dupont; vice-président, M. H. Delaborde; secrétaire, M. Paul Mantz.

PRIX DE SÈVRES DE 1877

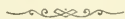
AVIS

Le Directeur des beaux-arts a l'honneur de rappeler à MM. les artistes que les dessins devront être remis le 1^{er} mars au plus tard, avant quatre heures du soir, au secrétariat de l'Ecole des beaux-arts.

Une exposition de l'œuvre de **Fromentin** aura lieu prochainement à l'Ecole des beaux-arts, sous le patronage et au bénéfice de l'Association des artistes.

La ville de **Compiègne** organise une exposition des Beaux-Arts, qui aura lieu du 19 mai au 31 août, pendant le concours régional.

S'adresser à M. Huron, président du comité d'organisation à Compiègne.



Exposition du Cercle artistique et littéraire

Le Cercle artistique et littéraire a brillamment inauguré les salles consacrées aux expositions dans son nouveau local de la rue Saint-Arnaud. On sent qu'il s'est efforcé de battre en brèche son redoutable concurrent de la place Vendôme; et, s'il a bien fait les choses pour attirer les artistes, ceux-ci, de leur côté, se sont empressés d'accourir et de lui confier des œuvres fort intéressantes.

Il n'y a pas de gros morceau; mais l'ensemble est très-satisfaisant. Je signalerai aussi un certain air de gaieté que n'a pas le confrère, et qui tient sans doute à l'abondance de la lumière répandue dans la salle principale et aussi peut-être au genre de peinture qui domine dans l'exposition, et qui est le paysage.

Le catalogue accuse 222 numéros de peinture et 23 de sculpture. Voici par ordre alphabétique les noms des exposants principaux. Je dirai quelques mots des œuvres qui me semblent les plus marquantes.

Bastien-Lepage : deux portraits sur la même toile, le père et la mère de l'artiste, œuvre inachevée mais où l'on peut apprécier déjà l'excellence de la pose, et l'entière bonne foi avec laquelle le peintre essaye de traduire la nature.

Canale Bernier : un coin de lande. — **Bonnat** : deux portraits d'homme, dont nous aimerions à pouvoir dire du bien, par égard pour le grand talent de l'artiste, mais cela nous serait difficile sans manquer aux égards dus à la vérité. Le faire de M. Bonnat, si plastique qu'il soit dans les moyens, ne l'a pas conduit ici à des œuvres vigoureuses, ni surtout vivantes : la peinture s'impose à l'œil avec une certaine violence, mais elle ne dépasse pas la toile : l'enveloppe est peut-être solide, mais elle n'enveloppe qu'une forme un peu creuse.

De la Boulaye : Misère, figure de jeune mendicante qui nous a semblé peinte avec une certaine bravoure, mais nous n'en jurerions pas, car le tableau est relégué dans un coin où la lumière peut alternativement jouer le rôle de com plaisante ou de traitresse.

Briguioul : Juive de Tlemcen, bonne étude : l'oreille est peut-être un peu fantaisiste dans son point d'implantation.

Benjamin Constant : un Envoi de Serbie. Deux jeunes femmes nues se lamentent sur un divan de harem. Assis entre elles, le nouveau maître, dans un costume oriental du temps des croisades, attend flegmatiquement, le sabre nu, que les belles affligées veuillent bien se rendre compte de leur position nouvelle. Laissons de côté le léger anachronisme que le peintre s'est permis, je reconnais avec un vif plaisir qu'il serait difficile de peindre avec plus de vigueur et d'éclat, des personnages de petites dimensions. L'auteur de l'*Entrée de Mahomet à Constantinople*, qui se perdait un peu dans cette grande toile, se retrouve ici avec toutes ses qualités de coloriste condensées dans un cadre modeste.

Maurice Courant et **Eugène Decan** : chacun deux paysages. — **Duez** : Jeune femme relisant de vieilles lettres, sujet philosophique à la moderne, comme les aime cet artiste, mais nous l'avons connu plus heureux conteur autrefois. — **Gonzalez** : Promenade à la terrasse, œuvre amusante du peintre qui *fortunise* le mieux. — **Guillemet** : deux excellents paysages.

Henner : un profil de jeune fille et une Byblis changée en source, peinture d'une pâte exquise, comme toujours, mais où l'unité harmonique est obtenue par une altération excessive du ton local. C'est une sépia à l'huile : un artiste de la valeur de M. Henner devrait-il redouter les indiscretions de la palette polychrome ?

Alphonse Hirsch : M^{lle} Samary de la Comédie-Française, en page bleu. — **Jupy**, un paysage. — **G. de Jonghe** : Coquetterie : peinture fraîche et proprette qui fait tout pour plaire aux yeux, sans autre prétention. — **Landelle** : Entrée du Bazar des tapis au Caire ; un bon tableau, le fond surtout qui est d'une grande vérité d'aspect; il est regrettable seulement que l'agencement des colorations dans les tapis pendus à l'arrière-plan, évoque l'image de notre drapeau tricolore, qui n'a rien à voir en cette affaire.

J.-P. Laurens : une étude de moine qui rappelle trop Zurbaran, et Deux pauvres — c'est-à-dire deux bons curés de campagne faisant antichambre pour leurs pauvres, sans doute. — C'est un excellent tableau, un peu noir peut-être, mais d'une peinture riche et surtout plus grasse qu'elle ne l'est habituellement dans les ouvrages de M. Laurens : le sujet est traité avec esprit, sans tomber dans la charge qui n'est pas du domaine de la peinture, quoi qu'en pensent certains peintres contemporains, fort à la mode.

Jules Lefebvre : une jeune mariée italienne, bien jeune pour le mariage, et un portrait de M. Jules Lavée, très-ressemblant. — **H. Lerolle** : une femme blonde, petite toile gaie, dans le genre de Diaz avec quelques recherches de

dessin, en plus. — *A. Maignan* : une figure de jeune fille portant « l'aigle de monseigneur Saint-Jehan, » d'un sentiment élevé, mais sans relief.

P. Mothey : Brocanteur, excellente étude de réalisme vrai. — *F. Milius*, un musicien de l'école de Meissonier : l'auteur établit qu'on peut faire d'excellentes eaux-fortes et en même temps de la peinture intéressante. — *A. Moreau* : un personnage Louis XIII, bien dessiné et peint avec agrément. — *E. Morin* : un paysage. — *V. Papeteu* : une excellente vue de la forêt de Fontainebleau. — *Parrot* : un portrait de femme.

Pasini : deux toiles d'Orient. — *Cavaliers* à la porte d'une moquée, et l'Estafette. Le peintre a été rarement mieux inspiré, et quelques parties sont peintes avec une solidité qu'on ne lui connaissait guère : on remarquera surtout certain fronton de porte en plaque de faïence émaillée qui est reproduit avec un rare bonheur ou plutôt avec une incomparable habileté.

Richter : Femme fellah ; c'est bien possible : en tout cas, joli modèle de femme vêtue de rouge ; peinture tapageuse comme d'ordinaire, mais moins criarde. — *Roybet* : les Joueurs d'échecs ; bon tableau d'un peintre qui semble revenir à des idées moins noires, et, comme *M. Richter*, met une sourdine aux éclats discordants de sa palette. — *Van Marcke* : une étude de vache normande, solide et saine comme un Troyon. — *Félix de Vuillefroy* : Vaux du Morvan dans un beau paysage surmonté d'un ciel superbe. — *Worms* : Sérénade, une des meilleures qu'il ait peintes.

Les œuvres de sculpture sont moins remarquables : du reste ces expositions des cercles artistiques ne se prêtent pas à l'admission d'ouvrages importants ; la place leur manque. — *Chapu* a envoyé un buste de *M. Sédille*, en terre cuite. Nous attendrons le marbre, avant d'émettre une appréciation. — *Millet* expose un buste de jeune garçon, d'une facture sobre et juste. — *Thabard*, un bronze du Jeune homme à l'émerillon, déjà connu. — *Marquet de Vasselot* n'a pas, ce nous semble, reproduit avec beaucoup d'exactitude les traits de *M^{me} Musard* : la tête se perd dans la collerette et les épaules, ce qui est absolument contraire aux indications du modèle.

L'exposition offre encore des ouvrages de *MM. Aizelin, Delaplanche, Gautherin, Lafrance, Tony Noël, Oliva, Schanckwerk*, et enfin un excellent buste de *M. Moreau-Vauthier*, d'après *M. J.-P. Laurens*. La ressemblance est frappante, ce qui, j'ai honte de le dire, est peut-être une qualité dans l'art du portrait.

Le Grand-Hôtel a aussi son exposition de peinture, mais elle ne mérite pas qu'on s'y arrête.

M. Lançon est le seul artiste de valeur qui ait envoyé quelques toiles : des études d'animaux d'une grande vigueur, peintes avec une hardiesse qui rappelle Delacroix.

A. DE L.

LA QUESTION DES MUSÉES CHINOIS ET

DE PIERREFONDS.

Dans quelques jours, avant la fin du mois de février sans doute, le tribunal civil de la Seine va être saisi d'une affaire très-importante, qui intéresse au plus haut degré le monde artistique et le pays. Il s'agit de la revendication par la liste civile de Napoléon III, contre le domaine, de la collection d'armes du château de Pierrefonds et du musée chinois de Fontainebleau. La liste civile prétend que les objets qui composent ces deux musées constituent une propriété purement privée, le premier, de l'empereur, et le second, de l'impératrice. Le musée chinois se compose, dit-elle, d'objets provenant soit d'acquisitions faites par l'impératrice personnellement, soit de présents qui lui ont été faits par des particuliers, des souverains ou des ambassadeurs, et par le commandant en chef de l'armée d'expédition en Chine. Pour la collection d'armes de Pierrefonds, la liste civile base ses prétentions sur les considérations juridiques qui suivent : Les armes et armures de Pierrefonds ne sauraient être considérées comme des objets d'art ; elles forment une simple collection d'objets qu'à l'époque de leur confection, n'ont été que des produits de l'industrie ; enfin, leur ancienneté, leur nombre, non plus que leur réunion, ne peuvent leur enlever ce caractère. D'ailleurs l'empereur s'en était réservé la propriété, ainsi qu'il résulte, soit du catalogue spécial qu'on a fait dresser de cette collection, soit d'autres documents ; en outre, ajoute la commission, le château de Pierrefonds, construit sur l'emplacement d'anciennes ruines par l'empereur, à ses frais, ne saurait être rangé dans la catégorie des résidences impériales, et dès lors on ne peut lui appliquer les dispositions de l'article 6 du Sénatus-Consulte du 12 décembre 1852, ainsi conçu : « Les monuments et les objets d'art qui seront placés dans les maisons impériales, soit aux frais de l'Etat, soit aux frais de la couronne, seront et demeureront dès ce moment propriété de la couronne. »

Cette question a été d'abord soumise à une commission consultative constituée par un décret du président de la République en date du 25 novembre 1872. Le 25 octobre 1873, une convention fut signée par trois ministres, *MM. Deseilligny, Batbie et Magne*, et par *M. Rouher*, mandataire de la famille impériale, et approuvée par le président de la République. En conséquence de cette convention, le gouvernement saisit quelque temps après l'Assemblée nationale d'un projet de loi portant ouverture d'un crédit pour le paiement d'une somme de deux millions huit cent soixante et un mille francs. La commission spéciale nommée par l'Assemblée nationale, après avoir examiné longuement la convention, conclut au rejet pur et simple du projet de loi.

La première commission, appliquant rigoureusement l'article 6 du Sénatus-Consulte de 1852, dont nous avons donné le texte ci-des-

sus, avait déclaré que les armures devaient être considérées comme monuments d'art et comme musée, et devaient en conséquence rester la propriété de l'Etat.

La théorie émise par la liste civile, que ces objets ne sont que des produits de l'industrie, qui ne peuvent avoir d'autres caractères, ne peut être soutenue un seul instant, et si la convention avait déclaré que le musée de Pierrefonds devait appartenir au domaine privé, ce n'était évidemment point en conséquence de cette théorie, mais par suite d'une transaction par laquelle la propriété du musée gallo-romain de Saint-Germain était cédée à l'Etat.

Nous avons, il y a quelques jours, visité cette collection au Louvre, où elle est déposée mais non exposée, dans des vitrines derrière des rideaux, qui en débordent la vue au public. « On ne saurait, comme dit le proverbe, disputer des goûts et des couleurs. » Mais quelque dépourvu de sens artistique que l'on puisse être, pour qualifier ces armes et ces armures de ferblanterie, ainsi que nous l'avons entendu de la bouche de personnes intéressées dans la question, il faut pousser le dévouement jusqu'à l'héroïsme. Nous ne connaissons point le musée de Turin, ni celui de Tsarskoï-Selo, ni l'*Armeria* de Madrid, et nous ne pouvons établir de comparaison entre ces collections célèbres et celle de Pierrefonds, mais des amateurs compétents estiment que cette dernière contient des pièces aussi précieuses. Prétendre que l'épée et la dague de Henri II, inscrites sous le n° 234, ornées d'émaux cloisonnés à fond d'or, de figures émaillées, que les armures 2, 3, 4 et 5, les arquebuses françaises et allemandes, enrichies d'incrustations en ivoire et en or, de bas-reliefs sculptés avec un art exquis sont de la quincaillerie, autant vaudrait dire que la *Belle Jardinière*, la *Maitresse du Titien* sont des devant de cheminées. Ce n'est point une hérésie, mais un véritable sacrilège. La collection de Pierrefonds avait été formée d'ailleurs avec la collection du prince Soltikoff, qui était un des amateurs d'armures les plus érudits, avec des lots d'armes provenant du musée du Louvre dont les conservateurs possèdent dans les questions d'art une compétence qu'on ne peut guère contester. La date de sa formation remonte à 1851, époque de la vente de la collection du prince Soltikoff, qui la céda pour la somme de trois cent mille francs, sous la réserve expresse, nous a affirmé une personne très-digne de foi, que sa collection servirait à former le noyau d'un musée national d'armes et d'armures. Malheureusement, cette affirmation qui résoudrait définitivement la question ne repose sur aucun document écrit; elle a été formulée dans une conversation par le prince Soltikoff, il y a déjà nombre d'années, et elle ne pourrait servir de témoignage sérieux devant la justice.

La collection se compose de 525 pièces, dans un état parfait de conservation et scrupuleusement cataloguées par feu Pengelly L'Hérion, directeur du Musée d'artillerie. Après le 4 septembre, elle fut soigneusement emballée dans des caisses et transportée au musée du Louvre, où elle est confiée aux soins de M.

Barbet de Jouy, le savant conservateur de la Renaissance et du Moyen-Age.

Si l'empereur, comme l'objectait la commission parlementaire, avait voulu conserver la propriété de ces armes, il devait, instruit par un précédent dont l'analogie est frappante, faire des *réservees expresses*, comme l'avait fait le roi Louis-Philippe, en plaçant au Louvre le musée Standish et la collection des tableaux espagnols qu'il avait achetés des deniers de la liste civile. Il est encore un fait important que nous n'avons point vu dans le rapport de la commission, et qui nous paraît être un argument assez plausible en faveur de sa thèse. L'empereur n'avait-il pas au château de Saint-Cloud une collection particulière d'armes, placée dans le salon de stuc, et qui se composait de fusils, de haches d'armes, de masses d'armes, de boucliers, etc.?

Quant au musée chinois de Fontainebleau, formé en majeure partie avec des objets provenant du pillage du Palais d'Été, la commission extra-parlementaire de 1872 avait décidé que ces objets avaient plutôt un caractère industriel qu'artistique (!); qu'ils offraient un assemblage de curiosités qui n'avait pas le caractère d'un véritable musée et qu'en conséquence ils ne constituaient pas un monument de l'art (!). Leur placement dans certaines salles du palais de Fontainebleau ne révélait aucune intention définitive et irrévocable, et par tous ces motifs, elle avait reconnu le musée chinois propriété de l'impératrice. La commission parlementaire en a jugé autrement, avec raison à notre avis. Dans son opinion, l'origine même des objets offerts à l'impératrice est un argument irréfutable contre la décision de la première commission. Ces objets ont été pris par l'armée française dans le Palais d'Été; ils ont été achetés avec le sang de nos soldats et par conséquent ils doivent être considérés comme butin de guerre.

En même temps que ces deux questions, le musée chinois et la collection de Pierrefonds, le tribunal aura à décider de la propriété de tableaux, statues et autres objets d'art acquis par Napoléon III pendant son règne et qui ne figurent pas comme appartenant à l'Etat sur les inventaires ou catalogues des musées nationaux.

La liste civile a choisi trois avocats, dont M^e Grandperret, pour soutenir ses revendications. M^e Victor Lefranc est chargé des intérêts du domaine public. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des débats.

MARIUS VACHON.

NOUVELLES

Le directeur des beaux-arts vient de faire les commandes suivantes d'œuvre de sculpture : à M. Lafrance, la statue de Sauvage pour la ville de Maubeuge; à M. Meusnier le buste de Riocreux pour la manufacture de Sèvres;

à M. Truphème le buste de Félicien David pour la ville d'Aix, et à M. Delaplanche le monument d'Auber pour la ville de Caen.

*. Le Louvre vient d'acquérir d'un collectionneur d'Athènes, par l'entremise de M. Rayet, six bronzes grecs très-intéressants : entre autres, un Apollon coulé plein et achevé au marteau et au ciseau, comme l'étaient, d'après Pausanias, les statues de métal de l'époque primitive : un masque très-archaïque de Minerve, achevé de même au marteau et au ciseau ; enfin et surtout un Hercule en bronze doré qui est peut-être, dans ses dimensions restreintes, la reproduction la plus ancienne et la plus belle que nous ayons du type créé par Lysippe. Il lui manque malheureusement la jambe gauche, cassée vraisemblablement par les auteurs mêmes de la trouvaille : en effet les paysans Grecs ou Turcs sont persuadés que les bronzes antiques ne sont si recherchés des étrangers que parce qu'ils contiennent de l'or à l'intérieur, et pour s'emparer de cet or ils brisent le plus souvent les statuettes qu'ils découvrent.

*. M. le vicomte de Ségur-Lamoignon a légué au Louvre par testament deux petits tableaux fort précieux, une esquisse de Rubens représentant la *Résurrection de Lazare*, et une *Tête de Christ* par Quentin Matys.

*. M. Barrias vient de terminer à l'église de la Trinité, la chapelle qu'il était chargé de décorer, et qui est consacrée à Sainte-Genève.

Les échafaudages sont enlevés, et les deux compositions sont maintenant visibles pour le public.

*. Les travaux de restauration de Chantilly sont en pleine activité.

Cette restauration a été confiée à M. Daubigny, dont les plans suivis pas à pas par M. le duc d'Anjou, se rapprochent autant que possible de ceux du merveilleux château rasé par la Révolution.

Des travaux importants de sculpture ont été donnés à nos premiers artistes. La statue du connétable, placée, comme l'ancienne, en haut de la terrasse, sera exécutée par M. Paul Dubois ; les statues de tous les grands hommes qui furent les hôtes de Chantilly, sont confiées à MM. Thomas, Chapu, Noël, etc.

Un groupe en marbre représentant Hercule et le sanglier d'Erymanthe a été commandé à M. Hippolyte Moulin et sera placé dans le parc non loin du *Secret d'en haut*, qui figurait au Salon de 1875.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

(Suite.)

III

Il faut passer maintenant aux aquarellistes qui se divisent en deux corporations, autrefois rivales, mais aujourd'hui amies, et qui s'appellent en-

core, comme à leur début, la vieille *Société* et le nouvel *Institut*.

Bien que les fondateurs orthodoxes de la Société aussi bien que les révoltés de l'Institut soient pour la plupart morts et enterrés depuis bien des années, il est toujours possible de reconnaître dans les exposants d'aujourd'hui quelques-uns des traits saillants qui faisaient naguère leur réputation. Les beaux jours des Copley Fielding, des David Cox, des de Wint, des Varley et des Turner sont passés comme les neiges d'antan ; mais on est content de retrouver çà et là quelques vagues souvenirs de leurs traditions. C'est à la vieille Société qu'on rencontre ce qui reste encore de leur école. Si celle-ci a pâli, ce n'est pas toutefois devant l'astre plus brillant d'une nouvelle aurore. De la médiocrité générale nous excepterons M. North, un jeune artiste qui a loyalement suivi les traces de son maître, M. F. Walker, qu'une mort prématurée nous a ravi au début de ses succès. Sans exagérer leur méthode et sans se laisser égarer par leur habileté trompeuse, M. North peut être considéré comme le seul élève de Mason et de Walker, qui avaient si bien continué les traditions de Turner et de Constable, dont les deux courants contraires, la fantaisie et l'imagination d'une part, le naturalisme de l'autre, se font sentir encore aujourd'hui.

La plupart de leurs élèves, renchérissant sur le système de leurs maîtres et ne saisissant pas le trait d'union sympathique qui les mettait en accord avec la nature, sont tombés dans les excès les plus déplorables ; de telle sorte que, d'un côté, nous avons une bande d'aquarellistes qui ne se donnent pas la peine de dessiner, et de l'autre, une école rivale qui ne se donne pas la peine d'analyser ce qu'elle voit. M. North a vaillamment lutté contre ces deux courants, et dans une petite esquisse intitulée *Une haie en Algérie*, et encore mieux dans une étude intitulée *le Clair de lune*, il est parvenu à fondre ensemble la délicatesse des détails dans l'enveloppe d'une atmosphère lumineuse.

M. Whitaker est un artiste dont un accident encore inexpliqué a subitement terminé la carrière. On suppose que, revenant de l'endroit où il avait trouvé un sujet digne de son pinceau, il se serait égaré (c'était au milieu du pays de Galles, parmi les montagnes les plus rocailleuses), et que, son pied ayant glissé, il serait tombé dans le petit lac où son corps a été retrouvé plus tard. Ses dernières esquisses, qui se rapportent toutes au pays de Galles, sont exposées ici et l'on peut apprécier l'étendue de la perte que l'art a fait.

M. Whitaker avait surtout une rare justesse d'appréciation de la valeur relative des tons et des plans.

M. Alma-Tadema a ici deux études soigneusement achevées qu'il intitule respectivement *Baigneur* et *Baigneuse*. M. Tadema ne s'est pas contenté de nous donner une leçon d'archéologie, ni de faire ressortir la justesse de son dessin par le contraste des tons de chair des deux figures avec le marbre blanc des baignoires, il a visé plus haut, et nous pouvons lire dans les traits de l'homme et de la femme ce mélange de cupidité, de bassesse et d'astuce qui caractérise les mœurs de la décadence. Il n'arrive pas souvent à M. Tadema de faire de l'aquarelle, mais ces deux échantillons de son talent devraient l'encourager à persé-

vérer dans un art pour lequel il a tant de dons naturels.

A ces noms il convient d'ajouter ceux de MM. Baird Bradley et Briton Rivière, tous deux peintres d'animaux et, dans une certaine mesure, successeurs de Landseer ; et, parmi les peintres de genre, M. Lamont, qui ne jouit pas de la popularité qu'il mérite.

Dans ce qui précède j'ai plutôt essayé de donner une idée générale de la place qu'occupent les œuvres dans l'armée artistique, que de parler de leurs œuvres nombreuses et différentes. Je me résume en signalant les dangers imminents que court, à mes yeux, l'Ecole anglaise. D'abord, le triste système qui livre aux commissionnaires et aux marchands tout jeune homme que ses talents ont signalé à leur attention. Ensuite, l'absence de toute critique, à la fois intelligente et auto-critique, qui laisse aux spéculateurs un champ libre. Il n'est que trop fréquent de voir les ouvrages les plus pitoyables d'un artiste qui est bien patronné par les marchands se vendre à haut prix, tandis que des œuvres d'un vrai mérite restent éternellement dans l'obscurité de l'atelier. L'esprit commercial envahit trop le domaine de l'art. Il exerce sur ces jeunes plantes l'influence d'une serre chaude : il les force et les épuise.

D'un autre côté, — et c'est le contre-coup de ce triste système, — les artistes eux-mêmes, depuis le président de l'Academy jusqu'au dernier rapin, manquent de conviction et d'enthousiasme. Tous semblent vouloir faire parade de leur habileté bien plutôt que de leurs convictions. Le résultat de cet état de choses est une tendance marquée vers la vulgarité et l'insignifiance. On essaie de la dissimuler sous le nom de réalisme, mais ce réalisme n'est pas celui des maîtres anciens, il n'est qu'une forme du lieu commun vulgaire et sans expression.

LIONEL ROBINSON.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE M. FR. PAUWELS

Au nombre des grandes ventes que les mois de mars et d'avril amèneront à l'hôtel Drouot, il est juste de compter celle des tableaux modernes et anciens et des armes orientales composant la belle collection de M. Fr. Pauwels.

Nous ne pouvons, en ce moment, qu'en donner un aperçu très-rapide en citant quelques-uns des peintres qui y figurent.

Les maîtres des anciennes écoles italienne, hollandaise, espagnole et française y sont noblement représentés ; mais cette collection est riche surtout en œuvres de l'école moderne.

Nous y trouvons : deux œuvres d'Henri Regnault qui sont célèbres ; quatre toiles importantes de Cernak ; six de Groux, également importantes ; un Breton charmant ; un Madou exceptionnel, un très-beau Robert-Fleury ; de bons Roelofs, et un superbe Billens.

A ces noms, il faut encore joindre ceux de Block, Devos, Francia, Gallait, Ch. Jacque, Kuytenbrouwer, Robbe, Camille Roqueplan, Trayer,

Tschaggeny ; et, dans les écoles anciennes, ceux de Gonzalès-Coques, Van der Meer, Van der Neer, Salomon Ruisdaël, David Teniers, Terburg, Boilly, E. B. Garnier, Charlier, etc., etc.

La vente de la collection de M. Fr. Pauwels aura lieu à l'hôtel Drouot, salle n° 8, les lundi 5 et mardi 6 mars, à deux heures. Exposition, particulière le samedi 3 et publique le dimanche 4 mars, de 1 heure à 5 heures. M^e Charles Pillet, commissaire-priseur ; MM. Francis Petit, Mannheim et Féral, experts.

AQUARELLES ET DESSINS

La collection d'aquarelles et dessins anciens et modernes qui sera exposée à l'hôtel Drouot, salle 8, le mardi 27 février courant, est, dans son genre, une des plus nombreuses et des plus intéressantes qui aient été depuis longtemps mise aux enchères. Elle est presque exclusivement consacrée aux maîtres charmants de l'Ecole française du siècle dernier. Beaucoup de ses dessins ont été composés avec cette finesse, cet esprit et cette grâce qui caractérisent les dessinateurs de cette époque, pour l'illustration de livres précieux.

Parmi les Boucher, qui sont assez nombreux, nous distinguons particulièrement : les *Trois Grâces*, superbe dessin cité dans le « Trésor de la Curiosité » ; *Mars et Vénus*, autre dessin non moins superbe destiné aux *Métamorphoses* d'Ovide ; une Allégorie signée à la fois par Boucher et Bouchardon. Nous signalerons encore plusieurs portraits d'acteurs célèbres, par Carmontel ; des illustrations de Cochin pour le poème sur la peinture de Lemierre, et autres ouvrages du même, notamment une jolie miniature de Marie-Antoinette ; des attributs par Eisen, et, une pièce unique peut-être, un billet de bal pour le mariage du Dauphin, père de Louis XVI ; le portrait de Fragonard par lui-même, et l'*Offrande à l'Amour*, une des rares aquarelles qu'on trouve de lui ; les *Joueurs de dés*, de Gravelot ; les ruines de l'Hôtel-Dieu incendié en 1772, par Hubert Robert ; des œuvres de Gardin, Lebarbier, Moreau le jeune, Nilson, Pierino del Vaga, Gabriel Saint-Aubin, Tiepolo, Prud'hon, M^{me} Villayer-Costes, Lépicier, Huet, Géricault, Boilly, de Boissieu, très-curieuses, très-intéressantes, et remarquables à plus d'un titre.

Parmi les modernes, nous pourrions citer Decamps, Delacroix, Eugène Lami, Ch. Jacque, Millet, Simonetti, et bien d'autres encore.

Ces dessins et aquarelles seront vendus par MM. Ch. Pillet et Féral, les mercredi 28 février et jeudi 1^{er} mars.

COLLECTION DE M. LE DOCTEUR ISAMBERT

M. le docteur Emile Isambert, qui vient de mourir, était le fils de M. Isambert, jurisconsulte très-connu dans le monde du palais. Bien que le barreau ou la magistrature lui fussent ouverts, il préféra l'étude de la médecine, devint professeur à la Faculté et médecin des hôpitaux de Paris. A ses heures de loisir, il s'occupait sérieusement de beaux-arts et collectionnait des tableaux.

Sa collection, dont la vente par suite de son décès aura lieu le 9 mars prochain, à l'hôtel Drouot, salle 8, contient des œuvres remarquables

de toutes les écoles, mais surtout trois ou quatre peintures tout à fait exceptionnelles de l'école française du XVII^e siècle.

Le portrait de la célèbre marquise de Pompadour, par Nattier, toile des plus séduisantes et d'une conservation extraordinaire, fait partie de ces peintures. Jamais Nattier n'a été mieux inspiré. Ce portrait, très-commun du reste, provient du château de Menars. Auprès de lui, nous placerons celui de Saint-Florentin, par Largillière. C'est un véritable bijou d'exactitude et de finesse ; une page charmante de Dronais fils, *le Jeune écolier*.

Dans les autres écoles, on trouve en première ligne un splendide portrait d'après nature de Luther, par Lucas Cranach, ari et disciple de l'auteur de la Réforme. Il est de grandeur naturelle, signé et daté de 1539. Viennent ensuite : *l'Hôpital Saint-Job à Utrecht*, par Drooghsloot, *le Grand Chêne*, de Keerlinckx, dont les œuvres sont si rares, *l'Alchimiste* de Th. Wyck, etc., etc.

M. Isambert, qui professait une grande admiration pour Delacroix, possédait de lui plusieurs belles et importantes esquisses : *Notre-Dame des Douleurs*, la *Montée au Calvaire*, d'après Rubens, et la *Parabole du diable semant l'ivraie*, par Gérard, d'après le Tintoret, venant de Delacroix.

Cette collection sera exposée les 7 et 8 mars. La vente est confiée aux soins de MM. Escribe et Haro.

COLLECTION DE M. LE BARON J. DE H.

Quarante-neuf tableaux de peintres modernes composent la collection de M. le baron de H..., amateur de Bruxelles, d'un goût distingué, comme le prouvent quelques-unes des œuvres dont nous allons parler. Le peu d'espace dont nous disposons nous force à ne toucher que les sommets.

Voici, d'abord, le *Gentilhomme* de Meissonier. C'est un Meissonier, et un bon Meissonier : ceci en dit plus que toutes les formules admiratives que nous pourrions inventer. Par le costume et l'attitude, il rappelle un des seigneurs de la cour de Henri III, qu'Alexandre Dumas a immortalisés.

Voici ensuite deux tableaux de J. F. Millet, ce Millet avec lequel, depuis deux ans, le public de l'hôtel Drouot s'est si bien familiarisé qu'il le reconnaît maintenant entre tous, et le salue en toute occasion avec une affectueuse sympathie. C'est que toujours le public retrouve en lui la poésie du vrai. Sous le pinceau d'un autre, des paysans qui plantent des pommes de terre, et qui, plus tard, les récoltent, paraîtraient peut-être médiocrement intéressants. Sous le pinceau de Millet, on ne saurait trop expliquer pourquoi, ils deviennent presque sublimes : ils sont grands comme la nature elle-même !

Auprès de Millet, on peut placer Troyon, cet autre peintre de la campagne qui laisse volontiers l'homme de côté pour faire aux animaux domestiques, les serviteurs de celui-ci, une place plus large dans ses tableaux. *Le Chien de berger*, la *Procure des poules*, et la *Plage aux environs de Trouville*, comptent parmi les compositions les plus importantes de Troyon.

A la suite de Troyon, on peut citer Corot. Le *Grand étang de Ville-d'Avray* nous montre encore la nature vraie, mais sous d'autres aspects moins réels, et tout aussi charmants.

Comme si ce n'était pas assez de Millet, de Troyon, de Corot, la collection du baron J. de H... contient encore : Deux Diaz, le Diaz de la forêt de Fontainebleau et le Diaz des scènes orientales ; deux Jules Dupré, l'un d'une grande puissance de ton et d'exécution, l'autre d'une grande puissance de coloris. Deux Decamps, *l'École turque*, c'est tout dire, et une maison de l'Asie Mineure.

Ne serait-ce pas assez de noms illustres ? Ajoutons-y encore ceux de : Ingres, Paul Delaroche, *le Sire de Charlemagne*, destiné au musée historique de Versailles ; Robert-Fleury qui nous montre cette scène d'une coloration si chaude et si puissante : *Rembrandt tout jeune allant faire voir ses premiers travaux à un amateur hollandais* ; Gallait qui a peint *Dalila*, restée seule après son crime et en proie à ses premiers remords ; Gustave Moreau dont les œuvres paraissent rarement à l'hôtel Drouot, qui a rendu avec tout l'ari imaginable, *Sapho sur le rocher de Leucade*. Quand nous aurons signalé en outre : *Fruits et Gibiers*, par Saint-Jean, provenant de la vente San Donato ; *le Repos*, de Fromentin ; *le Petit protégé*, de Willems ; *Souvenir du monde*, par Heilbuth ; une *Fête navale*, par Isabey ; *les Bords de l'ise*, par Daubigny ; et cette très-spirituelle satire : *le Dîner officiel*, de Vautier, nous n'aurons donné qu'une idée encore incomplète des richesses et de l'importance de la collection de M. le baron J. de H...

La vente, faite par M^e Charles Pillet et M. Francis Petit, aura lieu à l'hôtel Drouot, salle 8, le mardi 13 mars prochain ; expositions : particulière le dimanche 11 ; publique le lundi 12 mars, de 1 heure à 5 heures.

BIBLIOGRAPHIE

Journal officiel, 17 février ; Exposition du cercle de l'Union artistique, par Arthur Baignères.

Le Constitutionnel, 19 février ; Réouverture du musée de Sèvres, par Louis Enault.

Paris-Journal, 21 février ; Exposition du cercle des Mirlitons, par Bertall.

Journal des Débats, 21 février ; Cercle de l'Union artistique, par M. A. Viollet-le-Duc.

Athenæum, 10 février ; Le dallage du dôme de Sienne.

Academy, 10 février ; la Chute de l'homme, d'Albrecht Aldorfer, éditée par A. Aspland (compte-rendu). — La galerie Dudley (premier article), par W. Rossetti.

17 février ; les fouilles d'Olympie : découvertes archéologiques à Vérone et à Bologne, par F. Barnabei.

Journal de la Jeunesse, 22^e livraison ; texte par M^{me} Colomb, Th. Lally, Charles Joliet, G. Ducoudray, Emma d'Erwin.

Dessins : Sahib, Riou, Clerget et Castelli.

Le Tour du Monde, 842^e livraison; texte : Voyage en Grèce, par M. Henri Belle. 1861-1868-1874. Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de E. Ronjat, H. Clerget, E. Guillaume, D. Maillard et Sahib.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 25 Février.

Concert du Conservatoire. — 1^o Symphonie en *fa*, Beethoven; 2^o Fragments du 2^e acte de *Mahomet* (soli par M^{lle} Krauss et M. Bouhy), Vaucorbeil; 3^o Fragments de ballet d'*Iphigénie en Aulide*, Gluck; 4^o Chœurs de la *Nuit du Sabbat*, Mendelssohn; 5^o Symphonie en *si bémol*, Haydn.

Concert du Châtelet. — La *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, par Berlioz, soli par MM. Prunet, Lauwers, Carroul et M^{me} Duvivier.

Concert Padeloup. — Symphonie avec chœurs, Beethoven. (Soli par M^{lles} Mendès, Préa-ger; MM. Gaillard, Talazac). — Fragment des *Erimyes*, Massenet. — Air d'*OEdipe* (chanté par M. Gaillard), Sacchini. — *Alléluia*, chœur de Hændel.

VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

de

BEAUX BIJOUX ET DIAMANTS

Rivière, bracelets, épingles de coiffures, bagues, médaillons montés de diamants et de pierres de couleur, joli collier composé de 225 perles fines. Environ 50 kilogrammes de belle orfèvrerie de table, beau service à thé.

Le lundi 26 février 1877, à 2 h. très-précises.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 6

M^e Delahaye, commissaire-priseur au département de la Seine, demeurant à Paris, rue de la Victoire, 43.

Assisté de M. CHARLES MANNHEIM, expert, rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 25 février 1877, de 1 h. à 3 heures.

TABLEAUX MODERNES ET ANCIENS

Armes, Curiosités et Tapisserie,
Meubles Louis XVI

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 4

Le lundi 26 février 1877

M^e Gaston Eudelin, commissaire-priseur, rue Richer, 26,

M. E. Gandouin, expert des domaines na-

tionaux, 13, rue des Martyrs et 14, rue Notre-Dame-de-Lorette.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique le dimanche 25 février 1877.

34 TABLEAUX MODERNES

PARMI LESQUELS

LE LISEUR DE MEISSONIER ET L'ABREUVOIR

par TROYON

Provenant en partie, ainsi qu'un paysage, par MEINDERT-HOBBEEMA, de la précieuse collection de feu M. Y.-D.-G. SUERMONDT, ancien directeur de la Monnaie d'Utrecht.

HOTEL DROUOT, SALLE N^o 8.

Le lundi 26 février 1877, à 3 heures.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. E. FÉRAL, peintre-expert, faubourg Montmarre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 24 février 1877.

Publique, le dimanche 25 février 1877, de 1 heure à 3 heures.

AQUARELLES ET DESSINS
ANCIENS & MODERNES

Par L. Boilly, de Boissieu, Boucher, Bouchardon, Carmonet, Carrache, Della Bella, Demarne, Fragonard, Géricault, Granet, Greuze, Guardi, Houel, Huet, Le Prince, Michel, L. Moreau, Le Parmesan, Pierino del Vaga, Prud'hon, Jules Romain, St-Aubin, Tiepolo, Tintoret, etc.

VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

PAR

Boucher, Cochin, Eisen, Gravelot, Moreau le jeune, etc., etc.

ÉCOLE MODERNE :

Allongé, Alt, Baron, de Beaumont, Bonington, Bosboom, Callow, Chavet, Decamps, Eug. Delacroix, Fortuny, Gavarni, Granet, Hamman, Jacque, Eug. Lami, Nuyss, J. Onvrié, Pils, T. Rousseau, Simonetti, Tassart, Troyon, H. Vernet, Zichy, Ziem, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^o 8

Les mercredi 28 février et jeudi 1^{er} mars 1877 à 2 heures.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

M^e E. FÉRAL, peintre-expert, faub. Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le mardi 27 février 1877, de 1 h. à 3 heures.

TABLEAUX

ET AQUARELLES

Par **BOUDIN**

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le mercredi 28 février 1877.

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

M. Martin, expert, 39, rue Saint-Georges.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le mardi 27 février 1877, de 1 h. à 5 heures.

TABLEAUX MODERNES

PAR

Daubigny, Diaz, Jules Dupré, Ch. Jacque, Lévy, Vollon et autres.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 9

Le jeudi 1^{er} mars 1877, à 3 heures précises.

VOIR LE CATALOGUE CHEZ :

M^e Léon Tual, commissaire-priseur, successeur de M. Boussaton, rue de la Victoire, 39;

M. Hagerman, expert, rue Auber, 1.

Exposit on, le mercredi 28 février 1877.

PEINTURES SUR FAIENCE

PAR

Gustave NOEL

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le vendredi 2 mars 1877, à 3 heures précises.

VOIR LE CATALOGUE CHEZ :

M^e Léon TUAL, commis.-priseur, successeur de M. BOUSSATON, rue de la Victoire, 39.

M. MEUSNIER, expert, rue Neuve-Saint-Augustin, 27.

EXPOSITIONS :

Particulière, le jeudi 1^{er} mars 1877.

Publique, le jour de la vente, de 1 heure à 3 heures.

VENTE DE LIVRES

BEAUX-ARTS, LITTÉRATURE ET HISTOIRE

RUE DES BONS-ENFANTS, 28.

Les vendredi 2 et samedi 3 mars 1877, à 7 heures du soir.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. A. Labitte, expert, libraire de la Bibliothèque nationale, 4, rue de Lille.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

TABLEAUX ANCIENS

Des écoles italienne et flamande, formant la collection de M. Luigi de Witten.

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le samedi 3 mars 1877 à 2 heures et demie.

Par le ministère de M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

Assisté de M. Horsin-Deon, peintre-expert, place Valois, 6.

Exposition publique le vendredi 2 mars 1877, salle n° 8.

VENTE

DE LIVRES ANCIENS

LA PLUPART EN PETIT FORMAT

ET IMPRIMÉS PAR LES ELZEVIER

provenant

DE LA BIBLIOTHEQUE DU CHATEAU DE**

Le lundi 5 mars 1877, à 7 heures 1/2 précises du soir.

Rue des Bons-Enfants, 28, Maison Sylvestre, salle n° 4

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27.

Assisté de M. A. Labitte, expert, rue de Lille, 4.

VENTE DE

TABLEAUX

MODERNES ET ANCIENS

ARMES ORIENTALES

Composant la

Collection de M. Fr. PAUWELS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les lundi 5 et mardi 6 mars 1877, à 2 heures.

L'École moderne contient des œuvres de : Breton (Jules), Cernak, de Block, de Groux, Devos, Dillens, Francia, Gallait, Jacque, Kuytenbrouwer, Madou, Regnault (Henri), Robert-Fleury, Robbe, Roelofs, Roqueplan (Camille), Trayer, Tschaggeny.

Et l'école ancienne des œuvres de : Gonzales Coques, Van der Meer, Van der Neer, Salomon Ruisdaël, David Teniers, Terburg, Boilly, E.-B. Garnier, Charliér, etc.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. Francis Petit, expert, rue St-Georges, 7.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

Assiste de M. Féral, peintre-expert, 34, faubourg Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 3 mars 1877, de 1 h. à 5 heures.

Publique, le dimanche 4 mars 1877, de 1 h. à 5 heures

COLLECTION DE FEU

M. HENRY ENSMINGER

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Sculptures en bois et en ivoire, émaux de Limoges, armes anciennes, objets en fer des xv^e et xvi^e siècles, faïences, bijoux, orfèvrerie, miniatures, objets variés des xvi^e et xvii^e siècles, porcelaines, bronzes, meubles, tapisseries et étoffes.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

PORTRAITS INTÉRESSANTS DU XVI^e SIÈCLE
DESSINS

Vente après décès, HOTEL DROUOT, salle n° 3.

Les lundi 5, mardi 6 et mercredi 7 mars 1877
à deux heures.

Exposition, le dimanche 4 mars 1877,
de 1 heure à 5 heures.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27 (ancien 23);

M. Ch. Mannheim, expert, r. St-Georges, 7.

M. CH. GEORGE, expert, rue Laffitte, 12.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

31 TABLEAUX

Par PÉCRUS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

le mercredi 7 mars 1877

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue
Richer, 46.

M. F. Reitlinger, expert, rue de Navarin, 1.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le mardi 6 mars, de 1 heure à
3 heures.

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

collection du docteur ISAMBERT

ET

TABLEAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 9 mars 1877, à deux heures et demie

M^e Escribe,
COMMISSAIRE-PRISEUR
rue du Hanovre, 6.

M. Haro, *
PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 7 mars 1877.

Publique, le jeudi 8 mars 1877.

TABLEAUX MODERNES

Formant une partie de la

COLLECTION de M. le baron J. de H***

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le mardi 13 mars 1877, à 2 heures précises

Parmi les tableaux les plus remarquables,
citons :

1 COROT	3 MILLET (J.F.)
2 DECAMPS	1 MOREAU
1 DELAROCHE (Paul)	1 ROBERT-FLEURY
2 DIAZ (N.)	1 PIL. ROUSSEAU
2 DUPRE (Jules)	1 SAINT-JEAN
1 FROMENTIN	1 STEVENS
1 GALLAIT	1 TOULMOUCHE
1 HEILBUTH	3 TROYON
1 INGRES	1 VAUTIER
1 ISABEY	1 VETTER
1 ISRAËLS	2 WILLEMS
1 MEISSONIER	1 WORMS

EXPOSITIONS :

Particulière, le dimanche 11 mars 1877.

Publique, le lundi 12 mars 1877, de 1 heure
à 5 heures.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 40, rue
Grange-Batelière.

M. Francis Petit, expert, 7, rue St-Georges.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

CABINET DE M. P*****TRÈS-BELLE COLLECTION**

DE

TABLEAUX MODERNES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8,

Le vendredi 16 mars 1877, à 2 heures et demie.

M^e Escribe,
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue du Hanovre.

M Haro *
PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 14 mars 1877.

Publique, le jeudi 15 mars 1877.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE DE TABLEAUX MODERNES

APPARTENANT A

M. B..., DE BRUXELLES

HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 8 ET 9

Les Lundi 19 et Mardi 20 Mars 1877, à 2 heures précises

EXPOSITIONS : Particulière, le Samedi 17 mars 1877 ; Publique, le Dimanche 18 Mars 1877, de une heure à cinq heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M^e CHARLES PILLET

10, rue de la Grange-Batelière.

EXPERT

M. FRANCIS PETIT

7, Rue Saint-Georges.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Parmi les peintres les plus importants, citons :

Ackembach
Bakker-Korff
Boldini
Brillouin
Calame
Carolus Duran
Comte
Corot
Clays
Daubigny

Diaz (N.)
Duprè (Jules)
Duverger
Frère (Ed.)
Gérôme
Goupil
Guillemin
Hamman
Jacque
Landelle

Horace Vernet — Worms

Levy
Müller
Plassan
Ribot
Th. Rousseau
Roybet
Schreyer
Stevens
Toulmouche
Troyon

COLLECTION

De S. A. le duc de **BERWICK** et **D'ALBE**

TABLEAUX

PAR **VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS**

75 TAPISSERIES

DE PREMIER ORDRE

En partie tissées d'or et d'argent.

4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES

de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT SALLES N^o 8 ET N^o 9

A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE

COMMISSAIRE-PRISEUR

6, rue de Hanovre

M^e CLÉMENT

MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

3, rue des Saints-Pères

M. HARO *

PEINTRE-EXPERT

20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti

M. BLOCHE

EXPERT EN OBJETS D'ART

Boulevard Montmartre, 19

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUERA LE CATALOGUE

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

AVIS

Nous informons nos abonnés de la Province et de l'Étranger que l'envoi de la Gazette de mars subira un retard de cinq ou six jours, par suite d'un accident survenu dans le tirage d'une planche.

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION SUERMONT

Le Liseur, de *Meissonier*, 27.600 fr. ; Episode de la guerre des Paysans, par *Knaus*, 11.000 fr. ; la Maison turque, de *Diaz*, 11.050 fr. ; Fruits par *Saint-Jean* 3.000 fr. ; l'Abreuvoir, de *Troyon*, 35.000 fr. ; la Rivière, attribuée à *Hobbéma*, 27.500 fr. ; la Lecture de la gazette, de *Bakker-Korff*, 1.860 fr. ; la Veille de la bataille de la Moskova, de *Bellangé*, 6.000 fr. ; l'Hallali de *Decamps*, 5.000 fr. ; le Simoun, de *Fromentin* 5.000 fr. ; la Bergerie, de *Ch. Jacque*, 8.400 fr. ; le Troupeau, du même, 6.000 fr. ; l'Iliver, de *Munthe*, 3.020 fr. ; la Sortie du Bal, d'*Adrien Moreau*, 2.950 fr. ; la Délaissée, de *A. Stevens*, 4.000 fr. — Le total s'est élevé à 191 180 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE JULES JANIN

Le Lion amoureux, comédie de Ponsard, envoi de M. et Mme Ponsard à J. Janin, avec une pièce de vers autographe et signée de Ponsard, 180 fr. ; — Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers, avec envoi autographe, 246 fr. ; — Une visite de noces, comédie par A. Dumas fils, avec envoi autographe et une lettre de Mlle Desclée, 250 fr. ; — La Ciguë, comédie en deux actes, autographe de M. E. Augier, 260 fr. ; — L'honneur et l'argent, manuscrit autographe de Ponsard, 395 fr. ; — Les amours pastorales de Daphnis et Chloé, traduction Amyot (1718), édition dite du Régent, 820 fr. ; — Œuvres complètes de Ponsard, 2 volumes, exemplaire en grand papier de Hollande, avec une pièce de vers autographe, 1.000 fr. ;

— Paul et Virginie, Paris, Curmer, 1838, exemplaire sur papier de Chine avec portrait par Meissonier, figures et envois autographes, 1.110 fr.

Les œuvres de Ronsard en partie en éditions originales, 145 fr. ; — La Folle journée, ou le Mariage de Figaro (1785), 200 fr. ; — l'Invitation à la valse, comédie, manuscrit autographe de M. A. Dumas, 250 fr. ; — Compter sans son hôte, par Mlle A. Brohan, avec cinq lettres autographes de Mlle Brohan, 330 fr. ; — Recueil des œuvres de feu Bonaventure des Périers (1544), volume très-rare ayant appartenu à M. A. Bertin et ensuite à M. Double, 400 fr. ; — Œuvres de Molière, vignettes de Tony Johannot, premier tirage, 400 fr. ; — Comédie-Française, manuscrit donnant jour par jour les ouvrages représentés à la Comédie-Française, avec le concours de Mlle Rachel, le chiffre des recettes journalières et le total (4.394.231 f. 10) ; plus deux notes curieuses, l'une de Rachel, l'autre de J. Janin, 455 fr. ; — Tite-Live, édition elzévirienne (1645), 4 vol. avec une très-jolie reliure ancienne, 500 fr. ; — Théâtre français, exemplaire aux armes de la comtesse d'Artois, 570 fr. ; — Catalogue des pièces choisies du répertoire de la Comédie-Française (1775), bel exemplaire en papier de Hollande, aux armes de la comtesse d'Artois, avec notes de la main de Louis XVI, 1.000 fr. ; — La première édition complète des œuvres de Molière (1682), 1.240 fr. ; — Les Français peints par eux-mêmes, Paris, Curmer, 1840 à 1842, 8 vol. in-4°, gravures, etc., 1.300 fr. ; — Marguerites de la Marguerite des princesses, Lyon, 1547, 1 vol. maroq. rouge, doublé de maroq. bleu, livre d'une grande rareté, édition originale donnée à J. Janin par la reine Marie-Amélie, 2.800 fr.

Œuvres complètes de Lamartine (un des six exemplaires sur papier de Chine, de l'édition Gosselin-Furne, 1832), 115 fr.

Victor Hugo. Les Feuilles d'automne (papier de Chine), 200 fr.

Les Orientales, 167 fr.

La Légende des Siècles, 633 fr.

Les Contemplations (papier de Hollande, autographe, dessin original, photographies), 1.000 fr.

Un exemplaire sur grand papier de Hollande

des Oeuvres complètes de Béranger, contenant 53 gravures sur acier, orné de la triple suite des figures de l'édition avant et avec la lettre et eaux-fortes, relié par Capé, etc., avec une lettre de Béranger en tête, a atteint 3.700 fr.

La vente de la bibliothèque de J. Janin a produit un chiffre total d'environ 83.000.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Les organisateurs de l'exposition de **Fromentin** déploient une grande activité, et nous avons tout lieu de croire que cette intéressante exposition pourra être ouverte avant le 15 mars.

Il est grandement question d'organiser à **Lyon** une exposition d'art rétrospectif, tableaux, curiosités, etc., empruntés aux collections lyonnaises.

L'exposition serait faite au profit des ouvriers atteints par la crise de l'industrie des soies, et probablement dans le courant d'avril ou au commencement de mai.

Nous désirons vivement que ce projet se réalise, et que le succès de l'exposition remplisse le but charitable que l'on poursuit.

Les Peintres-verriers aux Expositions

Pourquoi les peintres sur verre, j'entends les artistes, ne seraient-ils pas dignes d'intérêt au même titre que les peintres sur toile ou sur mur, ou même sur porcelaine ? Pourquoi l'administration, organisatrice de nos Expositions, persisterait-elle à les considérer, sans distinction, comme de simples industriels ? Il y a, en effet, dans la situation qui leur est faite une erreur et une injustice. Les peintres-verriers demandent aujourd'hui à ne plus figurer à côté des fabricants de bouteilles et de carreaux de vitre. Rien de plus naturel, à la condition toutefois que par la porte entre-bâillée ne se glissera pas le *vulgum pecus*.

C'est ce que la Direction des beaux-arts, appuyée par le Conseil supérieur, a parfaitement compris en ouvrant les expositions aux peintres-verriers, dans la limite restrictive de ce qui présente un caractère absolu d'œuvre d'art ; ce à quoi l'on arrive facilement en n'admettant comme artistes que ceux qui ne payent pas patente. La patente est, en effet, la limite qui sépare l'industriel de l'artiste. C'est du moins ainsi que la jurisprudence l'a établi à propos d'un procès intenté naguère par M. Maréchal, de Metz. D'après nos informations, les peintres-verriers auraient, à l'Exposition de 1878, un local important et spécial qui leur permettrait d'exhiber leurs travaux dans des conditions favorables, c'est-à-dire

avec l'éclairage par transparence qui leur est absolument nécessaire.

Ils se sont constitués en une sorte de corporation, qui rappelle les anciennes maîtrises et dont nous donnons ci-dessous les statuts provisoires.

L. G.

La corporation des peintres-verriers est fondée aujourd'hui 22 février 1877, sur les bases ci-dessous énoncées :

ARTICLE PREMIER.

Un peintre-verrier est celui qui sachant composer, dessiner et peindre sur verre, est reconnu capable d'exécuter un vitrail dans un style libre ou déterminé par le mode architectonique de l'édifice auquel ce vitrail doit s'adapter.

ARTICLE II.

Celui dont la notoriété n'est pas acquise par des travaux antérieurs ou par des titres obtenus comme peintre d'histoire aux expositions des Beaux-Arts, peut néanmoins être admis à faire ses preuves, à les soumettre à l'examen des syndics dont le rapport subséquent, et le vote des membres de la corporation détermineront le rejet ou l'admission du postulant.

ARTICLE III.

Un diplôme spécial adjoindra à la corporation les artistes qui, sans être compositeurs, autrement dit peintres d'histoire, sont aptes à peindre une verrière historiée.

ARTICLE IV.

Nul ne peut être admis dans la corporation s'il n'est capable d'ouvrage de ses propres mains et s'il n'a d'autre droit au titre professionnel de peintre-verrier que le droit usurpateur, frauduleux et.... légal que lui confère sa patente.

ARTICLE V.

Le siège de la corporation est à Paris.

Elle est administrée par trois syndics dont l'un est président. Un règlement ultérieur déterminera le mode d'admission dans la corporation et tous les détails de sa constitution.

Ont signé : MM. LAVERGNE, LOBIN, LAURENT GRELL, HIRSCH, OTTIN, STENIEIL, LAVERGNE FILS.

Un tableau de Ph. de Champagne au Val-de-Grâce.

Les importants travaux dirigés à l'ancien monastère du Val-de-Grâce par M. Ruprich-Robert, avec un soin et un goût auxquels on ne saurait trop rendre hommage, ont remis en lumière une œuvre presque inconnue de Philippe de Champagne. Il s'agit d'une peinture sur mur représentant le *Christ présentant la sainte Hostie à l'adoration des Anges qui l'entourent*. Elle occupe la voûte en cul-de-four de

la chapelle du Saint-Sacrement, située derrière le maître hôtel et dans son axe (1).

Cette chapelle était spécialement destinée aux religieuses du monastère et est encore réservée aux sœurs de charité desservant l'hôpital.

Le Christ, de grandeur naturelle, vu à mi-corps, occupe le centre de la composition. Il tient dans la main et montre l'hostie crucifère. Autour de lui, quatre anges adorateurs en pied et de nombreuses têtes d'anges. La peinture est exécutée à l'huile sur le mur préparé à l'huile. Le mouvement des anges a du style et du vol; la couleur ne manque ni de force, — mérite qui n'est pas commun chez Philippe de Champagne, — ni d'harmonie. Son effet est riche et soutenu.

Guillet de Saint-Georges, dans la vie de Philippe de Champagne, mentionne deux tableaux exécutés par l'artiste flamand pour le Val-de-Grâce, mais ne parle pas de celui-ci. Les travaux du monastère ayant été terminés vers 1663, on ne sera pas loin de la vérité en fixant l'exécution du *Christ à l'hostie* autour de 1660. Champagne avait alors cinquante-huit ans.

La peinture est dans un excellent état de conservation. Malheureusement, il n'en est pas de même du mur sur lequel elle a été appliquée. Par suite de tassements dans les fondations, — tassements qui remontent à deux siècles et n'ont pas continué depuis, — les pierres se sont disjointes, et il est résulté de cette disjonction de nombreuses lézardes qui sillonnent la peinture d'une façon désagréable et la font paraître comme à travers un treillis noir. Il serait très-facile de remédier à cet inconvénient.

MM. Maillot frères, dans leur très-remarquable restauration de la coupole de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice, ont péremptoirement démontré tout ce que les procédés nouveaux, appliqués avec attention et habileté, peuvent produire.

L'administration de la Guerre, de qui dépend l'hôpital du Val-de-Grâce, aura à cœur de ne pas laisser dans cet état une composition de Philippe de Champagne, et nous sommes convaincus qu'il suffira d'avoir signalé le fait à son attention pour que M. Ruprich-Robert soit autorisé à prendre toutes les mesures conservatrices pour remettre ce tableau dans son état primitif.

C. R.

L'ANCIEN MUSÉE DES TERRES CUITES

au Louvre.

Parmi les travaux les plus urgents que sollicite l'aménagement du Musée du Louvre, il en est un qui, croyons-nous, va être soumis très-prochainement à la Chambre et auquel nous ne saurions manquer de prêter l'appui de notre publicité. C'est un travail très-import-

tant, d'une utilité immédiate, incontestable et qui, point essentiel, ne demande qu'une dépense très-minime. Il s'agit de remettre en état les salles du premier étage qui donnent sous la colonnade de Perrault. Les plafonds ayant été traversés par la pluie pendant le siège, elles sont actuellement hors d'usage. On sait, d'autre part, que la place est rare au Louvre, que bien des parties précieuses de nos collections sont mal ou pas du tout exposées, notamment les admirables terres cuites de la collection Campana. Or, d'après le devis fourni par l'architecte, il suffirait d'une somme maximum de 30.000 francs pour rendre ces salles au public et y installer toutes les belles vitrines, maintenant sans emploi, de la salle des terres cuites devenue galerie Lacaze, vitrines qui avaient coûté fort cher et que l'on ne referait plus aujourd'hui.

NOUVELLES

*. M. le ministre des Beaux-Arts vient de faire l'acquisition de la statue de George Sand, par Clésinger, que le propriétaire de cette œuvre d'art, M. Emile de Girardin, a consenti à lui céder. Cette statue sera placée dans le foyer public du Théâtre-Français, en face de celle de Voltaire.

*. Nous apprenons avec plaisir que les exposants d'aquarelles et de gravures vont enfin avoir à leur disposition, au palais des Champs-Élysées, un local plus favorable que celui qui leur était attribué jusqu'à ce jour. Nous n'avons cessé de réclamer contre l'ostracisme dont étaient frappées ces deux intéressantes branches de l'art; nous sommes doublement heureux d'apprendre que la Direction et le Conseil supérieur des Beaux-Arts se sont mis d'accord pour faire droit aux justes réclamations des artistes intéressés et de la presse.

*. Le British Museum de Londres, qui est à la fois un musée et une bibliothèque vient de charger deux de ses fonctionnaires, MM. C.-T. Newton et Percy-Gardener, de se rendre à Athènes pour y soumettre à un examen les objets découverts par M. Schliemann, à Mycènes, et en faire ensuite l'objet d'un rapport qui sera adressé au parlement anglais.

NÉCROLOGIE

Le peintre américain Robert Wylie vient de mourir.

M. Robert Wylie, qui était né à Philadelphie, habitait depuis quatorze ans Pont-Avon, dans le Finistère; il y est mort mardi de la rupture d'un anévrisme, à l'âge de trente-huit ans. Il avait exposé au Salon à diverses reprises et avait obtenu une médaille de 2^e classe en 1872.

(1) Voir l'*Eglise et le monastère du Val-de-Grâce*, par Ruprich-Robert. Paris, Morel, 1875.

PORTRAIT DU GRAND CONDÉ AU MUSÉE DU

LOUVRE, PAR ANTOINE COYZEVOX.

Quand on entre, au Musée du Louvre, dans la salle des Anguier, on remarque, à gauche, un admirable bronze représentant, en buste, Louis II de Bourbon dit « le grand Condé. » Cette vivante et vibrante image du vainqueur de Rocroy est manifestement postérieure à tous les ouvrages de sculpture qui l'entourent. Elle date évidemment, par son style, de la fin du XVII^e siècle. Si on regarde attentivement la puissance et la souplesse du modelé, l'intelligence qui rayonne de ce front, la vie qui palpite sous ce masque énergique; si on étudie la manière large et profondément personnelle qui a disposé la chevelure (1), je devrais dire la crinière de ce lion, et drapé le torse de ce héros, on ne peut hésiter un seul instant à reconnaître dans ce portrait la griffe d'un maître et la main de Coyzevox. Je suis donc persuadé depuis longtemps que le buste n° 171 de la *Description des sculptures de la Renaissance* est une œuvre indiscutable du célèbre sculpteur lyonnais (2).

Mais les preuves sur lesquelles s'appuyait cette conviction ne sont pas faciles à établir. Je devais nécessairement rencontrer des incrédules. Ce genre de démonstration résultant de la comparaison du style n'est pas de nature à convaincre tout le monde. D'un autre côté, on ne doit pas oublier combien il faut être sobre de ces attributions de sentiment qui ne se fondent pas sur des documents positifs. Ce sont elles qui, faites au hasard par des ignorants, ont embrouillé toute l'histoire de la sculpture française et nous ont légué tant de ridicules traditions. Je cherchais donc à légitimer mon opinion par des preuves extrinsèques. Cette pièce est arrivée au Musée à la suite des événements de la Révolution et des confiscations opérées sur les émigrés. Elle provenait de l'hôtel de Conty, car on lit dans un document manuscrit des archives du Louvre intitulé : *Objets d'art provenant des émigrés et autres, extraits du ministère des finances le 26 thermidor an VIII* : « ... Conty (3), *idem*, le buste du grand Condé, en bronze, 200 l. (4). » Malheureusement il ne me fut pas possible de remonter au delà et de poursuivre l'œuvre jusque dans les mains de son auteur. Les li-

vres, absolument muets sur cette sculpture, ne pouvaient m'être non plus d'aucun secours (1). Cependant, confiant dans la justesse de mon impression première, j'attendis de l'avenir la confirmation de mon pressentiment. Le hasard vient de me la fournir.

Il y a quelques jours, le catalogue d'une collection très-intéressante de documents historiques, — dont la vente aura lieu le 5 mars prochain, — fut distribué par M. Menu, libraire à Paris.

Dans le lot coté sous le numéro 263, se trouve la mention d'un paiement fait par un prince de Conty, à Coyzevox, pour un buste en bronze du grand Condé. J'ai obtenu de l'obligeance de M. Menu la permission de transcrire la pièce. Elle faisait partie, ainsi que tout le dossier, sous le nom de « *doubles de l'année 88*, » de copies de la comptabilité de la maison de Bourbon-Conty. Elle est d'une écriture de la fin du XVII^e siècle. La voici :

MÉMOIRE d'un buste de feu Monseigneur le Prince de Condé, fondu en bronze sous la conduite de M. Mansart, premier architecte (sic) de Sa Majesté, et posé dans l'hôtel de Conty par ordre de M. de la Chapelle, intendant de S. A. S. Monseigneur le prince de Conty, par Cozvox, sculpteur en l'année 1688.

« Pour avoir fait le model et fourny la cire, fait mousler, pour toutes les ustencilles, et avoir fondu en bronze, rendu, posé, fait et parfait en la place qui luy a esté ordonnée, pour ce, 1.600 l.

« Plus, pour un escablon, composé de sa baze, corniche et ravallement de marbre gris vaisué, enrichy d'un panneau de marbre de plusieurs couleurs, et pour la fourniture des crampons, marbre et toutes ustencilles 200 l.

« J'estime que le tout, c'est-à-dire le buste et le escablon, peut valoir seize cents livres.

« Signé : MANSART. » *

« Il est ordonné au sieur Bauger, trésorier général de notre Maison, de payer à Cozvox, sculpteur, la somme de seize cents livres pour un buste en bronze de feu M. le Prince, nostre oncle, qu'il a fait pour nous et, en rapportant la présente ordonnance avec quittance dudit Cozvox, ladite somme de 1.600 livres sera allouée à notre trésorier en la dépense de ses comptes de la présente année.

« Fait à Paris ce 21 septembre 1688.

« Signé : FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON.

« J'ai receu de M. Jouvenet, peintre du Roy et professeur de l'Académie royale de peinture et sculpture, la somme de seize cents livres contenu (sic) en l'ordonnance de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conty, au bas du mémoire de l'autre part, et, à l'effet, par ledit sieur Jouvenet, de s'en

(1) Aucun sculpteur n'a traité avec autant de légèreté que Coyzevox les lourdes perruques du temps de Louis XIV. C'est à la manière dont les cheveux sont rendus qu'on peut assez facilement reconnaître ses ouvrages.

(2) Cette opinion n'était pas dépourvue d'ailleurs de quelques arguments archéologiques. Par exemple, la cuirasse de Gonde porte les griffons affrontés que Coyzevox était complu à reproduire sur la cuirasse du Louis XIV de l'Hôtel de Ville et sur la cuirasse de la statue équestre commandée par les Etats de Bretagne.

(3) Ce nom indique la provenance.

(4) Ce chiffre indique l'évaluation.

(1) Tous les biographes d'Antoine Coyzevox ont répété, d'après Fernelhuis (*Eloge funèbre de M. Coyzevox* Paris, Collombat, 1721, in-8°, p. 34), que ce sculpteur avait fait un buste du prince de Gonde, mais aucun n'a décrit l'œuvre; aucun n'a même dit si elle était en marbre ou en bronze.

faire payer par S. A., je le subroge en mes droits et actions, pour raison de ladite somme de seize cent livres.

« Fait à Paris ce 12 may 1689.

« Signé : COYZEV[O]X.

« Je reconnais que S. A. MONSEIGNEUR le Prince de Conty m'a payé des seize cent livres contenus (sic) en l'ordonnance cy-dessus en un contrat de constitution que Sa dite Altesse Sérénissime m'a passé devant M^e Sange et son confrère, notaire[s] à Paris ce jourd'hui vingt-unième may 1689.

« Signé : JOUVENET. »

On ne peut plus donter maintenant. Le buste de Condé est l'œuvre de Coyzevox. Cette belle sculpture n'a rien à perdre à cette honorable paternité et reçoit un nom certain en échange de quelques années d'une antériorité problématique. Pour être à sa place, Condé n'a qu'à traverser la cour du Louvre, en compagnie de son contemporain Michel Le Tellier⁽¹⁾ et à s'installer dans la salle de Coyzevox. Ils doivent bien tous deux cet hommage à l'artiste qui leur a donné, dans le bronze, une immortalité plastique. Sur le haut piédestal, d'où il semble présider ses nombreux ouvrages, le vieux sculpteur les attend et les accueille de son sourire de marbre. Ce ne sont pas, en effet, les moins glorieux enfants de son génie qui rentreront si tardivement au logis paternel.

LOUIS COURAJOD.

BIBLIOGRAPHIE

Les cinq livres de Rabelais, publiés avec des variantes et un glossaire par P. CHÉRON, et ornés de onze eaux-fortes, par E. Boilvin. Paris, librairie des bibliophiles.

Le quatrième volume de cette élégante et correcte édition vient de paraître. Il contient le « quart livre de Pantagruel », illustré de deux eaux-fortes très-délicatement inventées et dessinées par M. Boilvin.

Le Portrait de Catherine Du Chemin, femme de François Girardon, par M. Le Brun-Dalbanne, président de la Société académique de l'Aube. Troyes, Dufour-Bouquot, 1876, une plaquette in-8 de 22 pages avec photographie.

Etude intéressante sur une précieuse petite miniature représentant Catherine Du Chemin, femme de Girardon et acquise à la vente de M^{me} Lenoir, par M. Le Brun-Dalbanne, pour le musée de Troyes. Catherine Du Chemin fut, comme l'on sait, la première femme admise à l'honneur de figurer parmi les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture. La miniature en question porte en lettres d'or écrites finement au pinceau, le nom de *Mademoiselle Du Chemin*; elle

mesure 0^m,057 de hauteur sur 0^m,049 de largeur. La femme de Girardon paraît, d'après ce portrait, avoir été une brune potelée et de visage fort piquant. Elle porte la chevelure à la Sévigné.

L. G.

Comédiens et comédiennes de la Comédie-Française (1^{re} série); notices biographiques par Française Sarcey; portraits gravés à l'eau-forte par Léon Gaucherel. Paris, Jouaust, 1876-1877.

La dixième livraison, consacrée à Febvre, vient de paraître.

Dictionnaire raisonné d'Architecture et des Arts et Sciences qui s'y rattachent. (Firmin Didot et C^o, éditeurs.)

Le quatrième fascicule du Dictionnaire de M. Ernest Bosc vient de paraître; le cinquième fascicule qui termine le premier volume est sous presse et paraîtra le mois prochain. Cette œuvre poursuit donc régulièrement sa marche.

La nouvelle livraison que nous avons sous les yeux est en tous points remarquable, elle nous paraît même plus fortement conçue que les précédentes, sinon comme texte, au moins comme dessin; il faut dire aussi que la maison Firmin Didot seconde admirablement l'écrivain, car elle édite cet ouvrage avec un grand luxe. Les bois intercalés dans le texte ou ceux hors texte sont, par les soins apportés à leur dessin et à leur gravure, très-remarquables. Les articles, rédigés avec le plus grand soin, révèlent des recherches considérables et un travail gigantesque qui rendront le Dictionnaire de M. Bosc un livre vraiment classique dans le sens le plus élevé du mot. Aussi peut-on prédire avec certitude qu'avant peu cet ouvrage se trouvera dans toutes les bibliothèques publiques et privées et qu'il sera consulté avec fruit par les artistes, les gens du monde, enfin par tous ceux qui s'occupent des choses d'art.

Nous n'en dirons pas plus long et nous nous bornerons à citer les articles les plus importants: les *Monuments celtiques*, l'*Histoire du chapiteau*, les *Châteaux-d'Eau* et autres: une longue étude sur les *Chaussees*, très-intéressante pour tout le monde en général, mais particulièrement pour les ingénieurs, qui trouveront du reste dans cette œuvre des données très-curieuses et très-intéressantes, et tout cela présenté d'une façon sobre et sans formule. C'est de la vraie science, mise à la portée de tous. Enfin mentionnons le commencement de l'article *Choragique* qui termine cette livraison.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 4 Mars.

Concert du Conservatoire. — 1^o Symphonie en fa, Beethoven; 2^o Fragments du 2^e acte de *Mahomet* (soli par M^{lle} Krauss et M. Bouhy), Vaucorbeil; 3^o Fragments de ballet d'*Iphigénie en Aulide*, Gluck; 4^o Chœurs de la *Nuit du Sabbat*, Mendelssohn; 5^o Symphonie en si bémol, Haydn.

Concert Padeloup. — Sérénade en ré majeur, Mozart. — Deux airs russes, Glinka. — *Le Comte d'Egmont*, Beethoven (avec chant, par M^{lle} Mendès). — Concerto romantique pour violon (B. Godard), exécuté par M^{lle} Tayau. — Ouverture du *Carnaval romain*, Berlioz.

Concert du Châtelet. — 3^e audition de la *Damnation de Faust*, par Hector Berlioz.

1. Voyez la *Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1876.

TABLEAUX ANCIENS

De la Collection de M. M***

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le lundi 5 Mars à 2 heures

M^e Léon TUAL, successeur de M. BOUSSA-
TON, rue de la Victoire, 39.

M. HORSIN-DEON, expert, place Valois, 6.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 4.

VENTE DE

TABLEAUX

MODERNES ET ANCIENS

ARMES ORIENTALES

Composant la

Collection de M. Fr. PAUWELS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les lundi 5 et mardi 6 mars 1877, à 2 heures.

L'École moderne contient des œuvres de :
Breton (Jules), Cermak, de Block, de Groux,
Devos, Dillens, Francia, Gallait, Jacque, Kuy-
tenbrouwer, Madou, Regnault (Henri), Robert-
Fleury, Robbe, Roelofs, Roqueplan (Camille),
Trayer, Tschaggeny.

Et l'école ancienne des œuvres de : Gonzalès
Coques, Van der Meer, Van der Neer, Sa-
lomon Ruysdaël, David Teniers, Terburg,
Boilly, E.-B. Garnier, Charlier, etc.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue
Grange-Batelière, 10.

M. Francis Petit, expert, rue St-Georges, 7.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

Assisté de M. Féral, peintre-expert, 54,
faubourg Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 3 mars 1877, de 1 h.
à 5 heures.

Publique, le dimanche 4 mars 1877, de 1 h.
à 5 heures

31 TABLEAUX

Par PÉCRUS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

le mercredi 7 mars 1877

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue
Richer, 46.

M. F. Reitlinger, expert, rue de Navarin, 1.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le mardi 6 mars, de 1 heure à
5 heures.

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

collection du docteur ISAMBERT

ET

TABLEAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 9 mars 1877, à deux heures et demie

M^e Escribe,

M. Haro, *

COMMISSAIRE-PRISEUR

PEINTRE - EXPERT,

rue de Hanovre, 6.

14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 7 mars 1877.

Publique, le jendi 8 mars 1877.

BIBLIOTHÈQUE

M. LE BARON T***

3^e PARTIE

Livres anciens et modernes, rares et curieux,
sur les Beaux-Arts, la Littérature, les Voyages,
et principalement sur l'Art dramatique.

VENTE, RUE DES BONS-ENFANTS, 28.

Du mardi 6 au samedi 17 mars 1877, à 7 heures
du soir.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Brouot, 27.

Assisté de M. Léon Techener, expert, rue de
l'Arbre-Sec, 52.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

VENTE

D'OBJETS DE CURIOSITÉ

ET D'AMEUBLEMENT

Sculptures en marbre et en ivoire, armes
et armures, faïences, porcelaines, bronzes,
beau relief en bois peint et doré du XVI^e siècle,
lit en bois sculpté et doré, orné de quatre
belles colonnes du XVI^e siècle.

Bahuts, vitrines, consoles, miroirs, lits,
chaises en bois sculpté et en bois doré, cabi-
nets italiens incrustés d'ivoire, objets variés,
très-beau lustre garni de cristaux anciens,
tableaux anciens des écoles italienne, flamande
et française, principalement des XV^e et XVI^e
siècles, composant en partie la collection de
M. F***.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Les jeudi 8 et vendredi 9 mars 1877, à 2 h.

M^e Charles Pillet,

M. Ch. Mannheim,

COMMISSAIRE - PRISEUR,

EXPERT,

10, r. Grange-Batelière.

rue Saint-Georges, 7.

M. E. Féral, peintre, faub. Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le mercredi 7 mars 1877, de
1 heure à 5 heures.

BEAUX LIVRES FRANÇAIS

PRINCIPALEMENT DU XVIII^e SIÈCLE

Ornés de suites de gravures, formant la bibliothèque d'un amateur étranger.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les vendredi 9 et samedi 10 mars 1877, à 2 h. précises.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27 (ancien 23);

Assisté de M. A. Labitte, expert, libraire de la Bibliothèque nationale, 4, rue de Lille.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le jeudi 8 mars 1877, de 2 h. à 5 heures.

VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Après décès de M^{me} B***TABLEAUX
de premier ordre

DES ÉCOLES

Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Kaln.

MARBRES, BRONZES, STATUES

MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

Hôtel Drouot, salles nos 1 et 2

Les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril 1877

M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. HARO *, peintre-expert, 20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS

Particulière : le samedi 14 avril 1877.

Publique : le dimanche 15 avril 1877.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE DE LIVRES

Théologie, Jurisprudence, Sciences, Arts divers, Beaux-Arts, Entrées, Fêtes, Belles-Lettres, Histoire, Chevalerie, Noblesse, Archéologie, Histoire littéraire, Journaux, provenant d'une grande bibliothèque.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Les lundi 12 et mardi 13 mars 1877, à 2 heures précises.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. Charles Porquet, libraire, quai Voltaire, 1.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 11 mars, de 2 à 5 heures.

VENTE

DE

TABLEAUX MODERNES

APPARTENANT A

B...M., DE BRUXELLES

HOTEL DROUOT, SALLES N°s 8 ET 9

Les Lundi 19 et Mardi 20 Mars 1877, à 2 heures précises

EXPOSITIONS : Particulière, le Samedi 17 Mars 1877; Publique, le Dimanche 18 Mars 1877, de une heure à cinq heures

COMMISSAIRE-PRISEUR

M^e Charles Pillet
10, rue de la Grange-Batelière.

EXPERT

M. Francis Petit
7, Rue Saint-Georges.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Parmi les peintres les plus importants, citons :

Ackenbach
Bakker-Korff
Boldini
Brillouin
Calame
Carolus Duran
Clays
Comte
Corot
Daubigny
Diaz (N.)
Dupré (Jules)
Duverger
Frère (Ed.)
Gérôme
GoupilGuillemin
Hamman
Jacque
Landelle
Levy
Müller
Plassan
Ribot
Th. Rousseau
Roybet
Schreyer
Stevens
Toulmouche
Troyon
Horace Vernet
Worms

CABINET DE M. P***

TRÈS-BELLE COLLECTION

DE

TABLEAUX MODERNES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8,

Le vendredi 16 mars 1877, à 2 heures et demie.

M^e Escribe,
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue du Hanovre.M. Haro, *
PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 14 mars 1877.*Publique*, le jeudi 15 mars 1877.

TABLEAUX MODERNES

Formant une partie de la

COLLECTION de M. le baron J. de H***

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le mardi 13 mars 1877, à 2 heures précises

Parmi les tableaux les plus remarquables, citons :

1 COROT	3 MILLET (J.F.)
2 DECAMPS	1 MOREAU
1 DELAROCHE (Paul)	1 ROBERT-FLEURY
2 DIAZ (N.)	1 PH. ROUSSEAU
2 DUPRÉ (Jules)	1 SAINT-JEAN
1 FROMENTIN	1 STEVENS
1 GALLAIT	1 TOULMOUCHE
1 HEILBUTH	3 TROYON
1 INGRES	1 VAUTIER
1 ISABEY	1 VETTER
1 ISRAELS	2 WILLEMS
1 MEISSONIER	1 WORMS

EXPOSITIONS :

Particulière, le dimanche 11 mars 1877.*Publique*, le lundi 12 mars 1877, de 1 heure à 5 heures.M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. Francis Petit, expert, 7, rue St-Georges.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

COLLECTION

De S. A. le duc de BERWICK et D'ALBE

TABLEAUX

PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS

75 TAPISSERIES

DE PREMIER ORDRE

En partie tissées d'or et d'argent.

4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES

de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET N° 9

A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE

COMMISSAIRE-PRISEUR

6, rue de Hanovre

M^e CLÉMENT

MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

3, rue des Saints-Pères

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUERA LE CATALOGUE

M. HARO *

PEINTRE-EXPERT

20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti

M. BLOCHE

EXPERT EN OBJETS D'ART

Boulevard Montmartre, 19

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 3 fr.

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DE M. PAUWELS.

Tableaux anciens : *la Halte*, par Salomon Ruysdael, 7.600 fr. ; *les Noces de l'Amour et de Psyché*, par Charlier, 2.000 fr. ; *la Comparaison*, par Boilly, 1.800 fr. ; *Partie de musique dans la cour d'un ancien hôtel de Ravenstein, à Bruxelles*, par Gonzalès Coques, 7.005 fr. ; *la Toilette*, par Garnier, 1.450 fr. ; *Clair de lune*, par Van der Neer, 2.050 fr. ; *les Briquetiers*, par Teniers (David le fils), 2.505 fr. ; *Une place publique en Hollande*, par Van der Meer de Delft, 10.000 fr.

Tableaux de l'Ecole moderne : *Bergère gardant les moutons*, par J. Breton, 4.305 fr. ; *Monténégrins en embuscade dans un défilé de montagnes*, par Cermak, 3.750 fr. ; *Pêcheur et son fils dans leur bateau, en pleine mer*, du même, 1.600 fr. ; *Petites paysannes*, du même, 1.500 fr. ; *la Mort de Charles-Quint au monastère de Saint-Just*, par De Groun, 6.500 fr. ; *Pèlerinage à Notre-Dame de Hal*, du même, 2.500 fr. ; *la Prière du matin*, du même, 1.020 fr. ; *le Jeu de bagues*, par Dilleus, 2.400 fr. ; *Michel-Ange et le Pape Jules II*, par Robert-Fleury, 9.700 fr. ; *Pâturage*, par Willem Roelofs, 1.680 fr. ; *Madame la comtesse de Barck*, par Henri Regnault, 14.000 fr., etc.

Total de la vente, 110.415 fr. 50 c.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITION FROMENTIN

L'exposition de l'œuvre de Fromentin, à l'Ecole des Beaux-Arts, quai Malaquais, sera

ouverte aujourd'hui samedi, de onze heures à cinq heures.

Prix d'entrée : la semaine, 1 franc ; le dimanche, 50 centimes ; au profit de la caisse de secours et pensions de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs.

Les préparatifs qui se font à Naples, pour l'exposition nationale des Beaux-Arts, laquelle doit avoir lieu en avril, avancent rapidement.

La banque de Naples a proposé deux prix de 4.000 livres chaque (4.000 fr.) pour le meilleur ouvrage de peinture et le meilleur de sculpture. Le comité général de l'exposition dispose de dix-sept prix, dont 5 de 4.000 livres et autant de 1.000 à distribuer aux exposants en n'importe quelle branche de l'art, les arts appliqués à l'industrie étant seuls exclus du concours. Aussi le ministère de l'agriculture, du commerce et de l'industrie a-t-il établi trois prix de 1.000 livres chacun en faveur de l'art industriel.

L'exposition se divisera en deux parties, l'une pour l'art ancien, l'autre pour l'art contemporain. On annonce une foule d'envois qui font présager l'heureux succès de cette intéressante exposition. Les couvents du Mont-Cassin, la Cava et autres, riches en œuvres rares du moyen-âge, ont déjà fait leurs envois. D'Altamura, il est arrivé une chaire splendide du temps de Frédéric II.

On compte surtout sur une participation active des écoles contemporaines du pays de Naples, et sur une représentation presque complète de l'art napolitain du passé. On y trouvera une collection des œuvres de toutes les époques, depuis le IV^e siècle jusqu'au XVIII^e.

Les galeries particulières doivent également envoyer leurs trésors, et même au complet, témoin la fameuse collection du prince Gesualdo. Une montre, qu'un artiste est en train de terminer, contiendra une grande partie des

chefs-d'œuvre que possède le couvent de San-Martino, à Naples.

Pour l'école des peintres napolitains d'aujourd'hui, qui contient beaucoup de noms connus au delà des monts, mais diversement jugés, cette exposition aura l'importance d'une épreuve décisive.

NOUVELLES

.. L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance de samedi 3 mars, a nommé jurés adjoints, pour prendre part aux divers jugements du concours au grand prix d'architecture, MM. André, Pascal et Vandremere.

.. La sous-commission du budget, dit le *Paris-Journal*, chargée du rapport sur les beaux-arts, après plusieurs réunions avec M. le directeur des Beaux-Arts et M. le directeur des musées nationaux, se montrerait favorable à la demande d'une large augmentation du budget du Louvre. Ce budget qui est aujourd'hui de 650.000 fr., se trouve dans un flagrant état d'infériorité, comparé à celui que consacrent à l'entretien de leurs dépôts publics d'objets d'art les principales nations de l'Europe, notamment la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne. Il est tel que, lorsqu'il se présente une de ces œuvres qui font époque et illustrent une galerie, la France doit se retirer de la lutte et renoncer à soutenir la concurrence, non-seulement avec la National Gallery, l'Hermitage ou le musée royal de Berlin, mais encore avec les riches collectionneurs privés d'Europe ou d'Amérique.

La sous-commission du budget s'en est montrée préoccupée et semble tout à fait disposée à soutenir, pour le budget du Louvre, la proposition d'une augmentation, qui se répartirait ainsi : Acquisitions, 150.000 fr. — ce qui porterait le crédit des acquisitions à 300.000 fr. — Matériel, 50.000 fr. — Personnel, 50.000 francs.

Nous faisons les vœux les plus ardents pour que cette nouvelle se confirme.

.. Un procès à sensation, qui se déroulait depuis deux semaines devant la Cour d'assises de Vienne (Autriche), vient d'avoir son dénouement. M. Salomon Weininger, antiquaire bien connu des archéologues, était accusé d'avoir commis, de complicité avec un sieur Discart, ancien conservateur du musée de feu le duc de Modène, une escroquerie perpétrée avec beaucoup de raffinement au préjudice de l'antiquaire Marx, de Londres. C'est par l'achat de deux autels d'émail d'or imité que M. Marx s'est vu escroquer une somme de 460.000 fr.

Les deux accusés, reconnus coupables de vol, ont été condamnés : Discart à trois ans, Weininger à cinq ans de prison.

.. Les fouilles qui ont lieu à Rome ont

amené ces jours-ci quelques découvertes intéressantes. A l'Esquilin, entre les églises Sant'Eusebio et Sant'Antonio, on a mis au jour l'ancien réservoir de l'aqueduc de l'Aniene et deux riches dépôts de terres cuites votives consistant en statuettes de divinités féminines.

Aux environs de l'auditorium de Mécène, sur la voie Merulana, vers le sud, on a exploré une partie d'un grand bâtiment superposé aux constructions plus anciennes des jardins de Mécène. Une des salles supérieures contenait quatre objets d'art, savoir : deux statues de femmes vêtues de tuniques, une statue de Silène, un chien sculpté, en vert grenouille, mesurant 1^m18 de hauteur, et d'un travail si parfait, qu'on peut le considérer comme une des sculptures antiques les plus belles de Rome.

Presque à l'angle des rues Montebello et Voltarno on a déblayé une chambre ornée d'un pavé en mosaïque, à dessin clair-obscur. Elle renfermait une tête en marbre représentant Flavia Massima Fausta, une table *Cusoria*, appartenant au corps des *Venatores* du Castro Pretorio, et quelques inscriptions impériales.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Une vive discussion a été soulevée à la dernière séance de l'Association archéologique par M. Planché, à propos d'un tableau de la *National Gallery* (n° 583) attribué à Uccello et représentant la Bataille de San Egidio, autrement dite, de Saint-Gilles. Jusqu'ici on a prétendu que la figure principale était le portrait de Malatesta lui-même qui a été fait prisonnier par Braccio de Montone, le rival de Sforza. M. Planché a démontré ce qu'avait si bien pressenti M. Reiset, dans son remarquable travail publié par la *Gazette*, c'est-à-dire que cette figure n'est pas celle d'un prisonnier et ensuite, que nulle part dans le tableau on ne trouve trace des armoiries des Malatesta.

Les autorités du Musée Britannique poussent avec zèle le catalogue de leur riche collection de dessins et estampes satiriques. Le troisième volume, qui va paraître prochainement, conduira la série jusqu'à la mort de Georges II. Cette période, qui est représentée par plus de 4.000 gravures, se distingue par les œuvres de Hogarth et de ses contemporains, et se rapporte surtout à la fin du ministère de Sir Robert Walpole, de ses rivaux et de ses alliés. Jamais la satire n'a été plus mordante qu'à cette époque de la corruption parlementaire, et la collection que possède le *British Museum* jette des lumières peu flatteuses sur cette période de l'histoire d'Angleterre.

La collection de gravures faite par le révérend G. Burleigh James, contenant plus de 6.000 pièces, sera vendue, à trois reprises différentes, par MM. Sotheby, Wilkinson et Co. La première vente a commencé le 19 mars et a

été continuée jusqu'au 28; la seconde ira du 23 au 30 avril, et la dernière, du 23 mai au 2 juin. La collection comprend des spécimens de presque tous les graveurs de réputation, tant anglais qu'étrangers, et contient une œuvre célèbre et presque unique : c'est le portrait de Savonarole par Cherubino Alberti; il existe un second exemplaire du même portrait au *British Museum*; mais aucun autre n'est connu.

A la *National Gallery* on vient d'exposer un tableau qui lui a été légué par M. Linton, un paysagiste de la vieille école classique, mort récemment. Il représente les *Temples de Pestum*, et le peintre nous montre ces ruines magnifiques éclairées par un beau soleil d'Italie. Quoique le ciel soit chargé de gros nuages blancs qui rappellent un climat moins pur, le tableau, qui est dans le meilleur style de l'artiste, ne manque ni de dignité, ni d'une certaine solennité qui s'harmonise bien avec le sujet.

Le mobilier et les tableaux français de M^{me} Maberly ont été vendus la semaine passée par MM. Christie, mais les prix réalisés n'étaient point excessifs. Un portrait, par Boucher, de M^{me} Dubarry, en *Vénus habillée par les Grâces*, a été payé 3.700 fr.; un portrait de M^{me} de Pompadour, en pied, par le même, 1,785 fr.; deux vases en porcelaine japonaise couleur rubis, avec des médaillons de fleurs, 4.500 fr.; un cartel Louis XIV, suspendu avec baromètre, 12,250 fr.

Le lendemain a été vendue une collection de porcelaines provenant d'un amateur anonyme, qui a dû se livrer à ses goûts à un moment propice, car les 125 n^{os} dont la vente se composait ont réalisé la somme presque fabuleuse de 122.500 fr. Les pièces les plus remarquables étaient une paire de Ky-lins (15 pouces et demi de hauteur), émaillés en vert, 6.000 fr.; une paire de vases vieux Japon, 2.500 fr.; un vase étroit à fond noir, avec des cavaliers émaillés en vert, 4.625 fr.; deux vases craquelés, vert tendre (17 pouces de hauteur), 13.125 fr.; un vase carré (25 pouces de hauteur), feuilles et fleurs vertes sur un fond noir, 11.000 fr.; une paire de grands vases (1 mètre de hauteur), arbres, fleurs et oiseaux, 10.125 fr.

La vente de la collection du duc de Forlì, chez MM. Christie, a attiré une foule d'amateurs. Elle ne contenait, il est vrai, que des spécimens de vieux Saxe, mais tous étaient de la meilleure période et dans un état de conservation absolue; aussi ont-ils été disputés avec acharnement. Une écuelle en fleurs d'aubépine s'est vendue 7.675 fr.; une paire de chandeliers, 2.600 fr.; une dame en panier avec deux petits chiens, 3.375 fr. Le fameux *Taillieur sur la chèvre*, du comte de Bruhl, 1.700 fr.; une dame assise en robe de cour, avec chien et nègre, 3.375 fr.; une verrière ovale avec des fleurs en haut relief et richement coloriée, 3.375 fr.; une écuelle semblable, les anses représentant des dauphins, couverte d'aubépines et peinte en médaillons à la Watteau, avec les armoiries du dauphin de France en relief sur le couvercle, 7.625 fr. La

collection qui ne contenait que 131 pièces, a produit la somme totale de 105.345 fr.

Les ventes annoncées par MM. Christie comprennent entre autres, la collection de faïence de Wedgwood, du docteur Sibson; les tableaux de M. Stone Ellis, parmi lesquels se trouve une série complète des aquarelles de David Cox; la cinquième portion de la collection Bohn, qui comprendra une série chronologique de vieux Sèvres, et des autres fabriques françaises, telles que Nevers, Marseille, Rouen, etc., vente fixée pour le 19 mars et jours suivants; et la collection d'objets d'art de M. Redgrave (23 et 24 mars), de son vivant directeur-général du département des Beaux-Arts au South-Kensington.

LIONEL ROBINSON.

Les peintres verriers

Nous recevons la lettre suivante, que nous insérerons sans commentaires, laissant aux intéressés le soin de répondre au signataire, dont ils ne contesteront certainement pas la compétence, ni, par conséquent, le droit à émettre une opinion contraire à la leur.

« Je viens de lire dans le dernier numéro de la *Chronique*, un projet de corporation des peintres verriers. Ce projet appelle quelques observations que je vous serai reconnaissant de faire connaître à vos lecteurs.

Il est assurément fort exact qu'il n'y a aucune analogie entre les vitraux peints et les bouteilles ou les autres objets de verre. A ce point de vue, la classification adoptée à toutes les expositions universelles est défectueuse. Les vitraux admis régulièrement aux salons annuels, depuis l'administration de M. Courmont, sont cependant exclus des Beaux-Arts dans les grandes expositions de l'art et de l'industrie. Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand les tapisseries des Gobelins, la peinture en mosaïque, sur porcelaine, faïence et lave, etc., ont le même sort. Tout n'est que convention en ce monde, et il semble que ces formes particulières de l'art, surtout lorsqu'elles ont un rôle spécialement décoratif à remplir ou une application usuelle, descendent des régions élevées de l'art pur pour tomber dans ce que l'on nomme assez improprement l'art industriel. Il en est de même de l'orfèvrerie, et le plus merveilleux objet ciselé par Benvenuto Cellini ne serait pas admis à l'Exposition, dans la classe des Beaux-Arts, si l'illustre Florentin était notre contemporain.

Afin de ne pas multiplier indéfiniment la classification des produits exposés, on a donc adopté le parti de se baser sur la matière employée, et c'est ainsi que les vitraux forment une section de la classe 19, qui comprend tous les objets de verre et de cristal. Cela est fort défectueux et même faux en théorie; mais les inconvénients disparaissent de façon complète

dans la pratique. Effectivement, les conditions d'installation étant nécessairement spéciales et exactement celles que les peintres verriers obtiendraient, s'ils faisaient partie de la classe des Beaux-Arts, le jury des récompenses étant toujours composé d'hommes également spéciaux, les intéressés reçoivent les satisfactions essentielles auxquelles ils ont droit.

Pourquoi essayer d'établir une distinction entre les peintres verriers, au prorata du degré de talent qu'ils possèdent, entre ceux qui sont tout-à-fait des artistes et ceux qui le sont moins ? Cette distinction est fort difficile à déterminer avec une véritable équité. Comment prouver qu'un peintre n'est pas l'auteur unique de l'œuvre qu'il met au jour ?

La recherche de la paternité n'est-elle pas interdite par la loi ?

On parle de syndics ! Mais de quelle autorité seraient revêtus des juges qui s'instituent eux-mêmes et dont les décisions, ne possédant pas de chances sérieuses d'être acceptées par l'universalité de leurs confrères, n'auraient aucune sanction ?

Je suis un admirateur des corporations et maîtrises du moyen-âge ; mais je ne croirai à leur efficacité, à leur avenir dans le temps présent que si elle font partie d'un ensemble d'institutions que les idées actuelles ne semblent pas prêtes à remettre en faveur. La patente devrait être, je le reconnais, la limite qui sépare l'industriel de l'artiste ; mais il n'en est pas ainsi dans la réalité.

Je puis vous assurer, que tel peintre verrier qui paie patente, soit par ignorance de ses droits ou par négligence de les faire reconnaître, soit pour toute autre raison, peut être un artiste égal à celui qui ne la paie pas. Du reste cette preuve est vraiment insuffisante. Il suffit de rappeler que les architectes paient une patente pour le démontrer.

Il y a plusieurs manières pour un peintre verrier artiste de comprendre son rôle et la part qu'il doit prendre à l'exécution des œuvres que, en tout état de cause, il dirige réellement et dont il a l'entière responsabilité. Lui seul en est le juge. Bref, j'estime que le projet de corporation dont la *Chronique* m'apprend l'existence est une atteinte grave au principe de la liberté.

Il n'est pas conforme aux idées de notre temps de protester contre « le droit usurpateur, frauduleux et... légal conféré par la patente » qui fait si grande horreur aux auteurs du projet.

N'est-il pas à craindre, que, dans de semblables conditions, cette corporation un peu trop aristocratique ne devienne fatalement une coterie sans mandat et sans autorité ? Le meilleur système est probablement celui qui consiste à juger les hommes par les œuvres qu'ils produisent. Les diplômes ne donnent pas le talent et servent rarement à le constater. »

ED. DIDRON.

CORRESPONDANCE

Nous recevons d'un de nos abonnés de Lille la lettre suivante que nous insérons avec empressement :

« Nos musées viennent encore d'échapper à l'incendie. C'est au moins la dixième fois. Ne jouons pas avec le feu. Il est temps de prendre des mesures, et nous espérons que l'administration municipale saisira le Conseil de cette question importante.

Un violent feu de cheminée s'étant déclaré à l'étage inférieur, les deux colonnes de fonte qui sont le prolongement de cette cheminée, étaient déjà rongies lorsque les pompiers du poste voisin sont accourus.

La situation du musée de peinture de Lille est d'autant plus alarmante que le sauvetage des tableaux serait impossible. Il n'a de débouchés qu'à ses extrémités : d'un côté, un tout petit escalier insuffisant (deux personnes pouvant y monter de front les coudes serrés) ; de l'autre, un escalier plus vaste, mais qui, en cas de péril, serait obstrué par le déblayement de la bibliothèque et des archives municipales qui n'ont que cette issue.

Le musée de peinture se trouve au troisième étage ; la bibliothèque, contenant 40.000 volumes et extrêmement précieuse, se trouve au-dessous, et directement au-dessous de la bibliothèque, les bureaux de l'octroi et leur dépôt renfermant toutes espèces de matières inflammables, y compris l'alcool.

C'est une question nationale. »

X...

Le monument d'Antoine Wiertz.

Il est peu d'étrangers arrivant à Bruxelles qui n'aillent voir le musée Wiertz : ce musée est enseigné par les Guides à côté des musées de peintures anciens et modernes, et généralement il est un sujet d'étonnement pour le visiteur. On y voit d'immenses toiles recouvertes d'une peinture violente, et les unes représentent les drames de la légende catholique, des chutes de damnés, d'effroyables boucheries, les autres des sujets familiers, presque toujours terribles, dont la bizarrerie agace le cerveau, comme une vision malsaine. Ménagés dans les coins de la salle, des trompe-l'œil montrent, à travers leurs lucarnes rondes, un monde de choses ténébreuses et sinistres, mères coupant leurs enfants en morceaux, léthargiques se réveillant dans leurs cercueils, grenouilles informes se transformant en femmes par des caprices d'optique, vrai capharnaüm de l'horrible et du grotesque.

Ailleurs, un cadre d'un bois jaunâtre et rugueux, semblable au tronçon d'une bière pourrie, renferme l'exécution d'un condamné à mort : la tête vient de rouler dans le panier et les carotides étalent leurs tranchées pourpres ; l'échafaud est plein

de sang, et derrière en manière d'apothéose, sont les juges, les carabins, la foule. Une autre toile représente les sensations du guillotiné : la tête pivote sur elle-même à travers un épouvantable pêle-mêle de viscères, de vapeurs sulfureuses, de points de feu et d'éclairs, tournoyant dans quelque chose de livide, de chaotique et d'inénarrable.

Dans un même ordre de sujets philosophiques, — c'était la chimère du peintre, — on voit Napoléon descendu aux enfers, en capote grise et en petit chapeau ; des femmes, des mères, des épouses, des sœurs, l'entourent, tendant vers lui des morceaux de chair sanglants. Plus loin, un jeune homme, le torse nu, se fait sauter la cervelle, et derrière lui, le mur s'éclabousse d'une bouillie rouge. Non loin de là, une femme en chemise et portant un enfant dans ses bras (*Vengeance d'une dame belge*) fait voler en éclats d'un coup de revolver la tête d'un soldat français. Brochant sur le tout, un ogre de dimensions colossales et qui, debout (il est replié sur lui-même), atteindrait la hauteur d'un second étage, engouffre entre ses mâchoires armées de crocs toute une fournée de petites gens, manants et bourgeois (*Un grand de la terre*).

Au milieu de ces macabres, quatre toiles empreintes d'un certain héroïsme d'imitation, sont comme des moments lucides dans la confusion d'un cerveau troublé ; ceux qui ont visité le musée Wiertz se rappelleront, en lisant ces lignes, le *Phare du Golgotha*, le *Triomphe du Christ*, la *Chute des anges* et le *Patrocle*.

Wiertz a eu peut-être un idéal, mais il n'a jamais pu le définir. Nous le considérons comme un monstrueux rêveur et comme le type d'un cerveau faussé par le rêve d'une grandeur inquiétante. Homme de lettres par les curiosités de son esprit, il s'est imaginé laisser un sillon dans l'art en faisant de la *peinture d'idées* ; il a peint des abstractions, il a tenté de donner une forme aux choses amorphes ; il n'a créé ni une figure *vraie*, ni un geste nouveau.

Il n'a pas fait davantage œuvre de peintre ; c'est qu'il n'en avait pas le tempérament. Sa peinture paraît aujourd'hui archaïque et démodée : ses noirs sont opaques et durs ; ses tons tendres, ses rosés de chairs, ses pourpres de sang, où il s'imaginait rivaliser avec Rubens, manquent de fraîcheur et de transparence ; il n'a eu ni le sens des harmonies ni la poésie des vigueurs, et ses œuvres semblent avoir été brossées à la force des poignets.

Wiertz était dans son art comme un gymnasiarque sur ses trapèzes. Ajoutons que cet art était théâtral ; rien de simple ni de déterminé dans le geste, ce verbe de l'action ; les personnages de ses toiles ont toujours la bouche béante, les yeux écarquillés, les bras tendus et les mains ouvertes ou crispées, comme des comparses d'opéra ; aucun ne raconte une émotion ; aucun ne donne la note du sujet : chacun d'eux semble exercer une évolution de virtuose dans un milieu qui ne l'intéresse pas. C'est un art d'apparence et d'apparat, — un art de mannequins et d'imagination troublée, prenant le rêve de la grandeur pour la grandeur elle-même.

La *Barricade*, de Delacroix, est bien autrement terrible que ces étalages de peinture.

Wiertz a eu pourtant son heure d'originalité, mais il l'a eue comme sculpteur ; trois groupes dont

il avait rêvé de faire une trilogie, sont là pour l'attester. Il a su caractériser dans le marbre un idéal de grâce et de force où son esprit semble s'être révélé pour la première fois ; il a *peint en sculptant*. Mais cet homme singulier avait jugé, sans doute, la gloire du peintre préférable à celle du sculpteur, — la seule peut-être qui l'eût fait vivre, — et cette contradiction mélancolique ajoute encore aux incertitudes de son existence.

Pour nous, nous considérons comme une bonne action la consécration qu'il est question de donner à l'œuvre sculptée d'Antoine Wiertz, en choisissant un de ses groupes (*le Triomphe de la lumière*) et en l'érigant sur une des places publiques de Bruxelles. Si nous osions, nous dirions que c'est venger l'homme par lui-même, et dans tous les cas, c'est affirmer le côté personnel de celui qui s'est trompé et qui a trompé les autres avec tant d'orgueil et de bonne foi.

CAMILLE LEMONNIER.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE M. P...

La collection de M. P... est digne par son importance de figurer au rang des grandes ventes de tableaux modernes qui se font en ce moment. Elle contient, outre un certain nombre de tableaux d'un mérite réel, un choix d'œuvres de premier ordre.

Telles sont par exemple :

D'Eug. Delacroix, *Démosthènes et la mer*, peinture ample et puissante ; de Th. Rousseau, *Les grès de Fontainebleau*, paysage fin, lumineux et grand dans ses petites proportions ; de Jules Dupré, *la Méridienne*, un chef-d'œuvre de vérité, puis, du même, *les Bords de l'Oise* ; de Rosa Bonheur, *Brbis et agneau égarés pendant l'orage*, un vrai drame de l'amour maternel ; cinq ou six paysages de Diaz, à sujets variés, où le talent du peintre se manifeste sous tous ses aspects, avec toutes ses qualités ; de Paul Delaroche, *Jésus chez Simon le Pharisien* ; de Corot, *Moulin à vent et Danse de nymphes* ; de Courbet, *Intérieur de forêt*, *Chevreuils aux écoutes*, *les Régates* ; de Roybet, *le Combat de chevaliers*, très-énergique ; enfin, des toiles de Daubigny, Troyon, Ch. Jacque, Saint-Jean, Ph. Rousseau, de Knyff, Muller et autres.

Cette collection sera vendue par MM. Escribe et Haro, à l'Hôtel Drouot, salle 8, le vendredi 16 mars, après deux jours d'exposition.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 11 Mars.

Concert du Conservatoire. — Symphonie en ré, Beethoven ; Près du fleuve étranger, chœur, Gounod ; Ouverture de la *Grotte de Fingal*, Mendelssohn ; Air d'*Orphée* (M^{lle} Battu), Gluck ; Passacaille, de Lulli ; Finale du 2^e acte de la *Vestale*, Spontini.

Concert Padeloup. — *Le Désert*, Félicien David ; *Reformations-Sinfonie*, Mendelssohn ; Air du ballet de *Prométhée*, Beethoven.

Concert du Châtelet. — 4^e audition de la *Damnation de Faust*, par Hector Berlioz.

FEUILLES HÉRALDIQUES

EXÉCUTÉS D'APRÈS LES CROQUIS DE

Martin Schongauer, Israël von Mecken, Albert Dürer, Virgile Solis, Jost Amman et d'autres maîtres illustres allemands et étrangers.

ÉDITÉES PAR

FRÉDÉRIC WARNECKE

Impression fac-simile de A. Frisch, à Berlin.

27 feuilles en in-4°, y compris la feuille de titre, avec environ 150 armoiries sur fond coloré et avec texte. — Le tout renfermé dans un carton.

PRIX-MARKS : 28 = FR. 35

Cet ouvrage a paru chez C. A. STARKE, éditeur à Gœrlitz (Silésie), et peut être demandé chez tous les libraires.

TABLEAUX ANCIENS

COMPOSANT

La Collection de M. Henri M***

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le mercredi 14 mars 1877, à 2 heures

M^e Mulon, commissaire-Priseur, 33, rue de Rivoli.

M. Horsin-Déon, peintre-expert, 6, place Valois.

Exposition, le mardi 13 mars 1877.

VENTE DE LA 2^e PARTIE

DES

LIVRES RARES

ANCIENS ET MODERNES

COMPOSANT

La Bibliothèque du Prince A* G*****

Littérature française, Romans, Contes, Fables, ouvrages sur les Théâtres, les Femmes, l'Amour et le Mariage, Collection et Mémoires sur l'Histoire de France.

RUE DES BONS-ENFANTS, 28, SALLE N° 3

Le mercredi 14 mars 1877, et les cinq jours suivants, à 7 h. et demie du soir.

M^e Just Roguet, commissaire-priseur, 9, boulevard Sébastopol.

Assisté de M. Antonin Chossonnery, expert, libraire des Bibliothèques de l' Arsenal, de la ville de Paris et de la Société Américaine, quai des Grands-Augustins, 47.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

MONNAIES

ANTIQUES & MODERNES

MÉDAILLES ARTISTIQUES

Composant la collection de feu M. Fouray de Boisselet

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le mercredi 14 mars 1877, à 2 heures précises

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de MM. A. Rollin et Feuardent, experts, rue Louvois, 7

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

TABLEAUX MODERNES

BRONZES, ARGENTERIE, BIJOUX

Et tout le mobilier de M. H***

Vente aux enchères publiques par suite de son interdiction, à la requête de son tuteur,

EN L'HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Le jeudi 15 mars 1877, à 2 h.

Par le ministère de M^e Baudry, commissaire-priseur à Paris, rue Saint-Georges, 14.

Assisté, pour les tableaux, de M. George, expert, rue Laffitte, 12.

CHEZ LESQUELS SE DELIVRENT LES NOTICES

Exposition publique, le mercredi 14 mars 1877, de 1 heure à 3 heures.

COLLECTION DE M. P***

TABLEAUX MODERNES

DE PREMIER ORDRE

Par Eug. Delacroix, P. Delaroche, Diaz, Corot, Saint-Jean. Troyon, Jules Dupré, Roybet, Daubigny, etc.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8,

Le vendredi 16 mars 1877, à 2 heures et demie.

M^e Escribe,

COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue du Hanovre.

M. Haro. *

PEINTRE - EXPERT,
14, Visconti; 20, Bonaparte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 14 mars 1877.

Publique, le jeudi 15 mars 1877.

CHOIX DE LIVRES

Rares et précieux en grand papier

ORNÉS DE FIGURES ET RELIÉS EN MAROQUIN

Le samedi 17 mars 1877 à 2 h. précises

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27 (ancien 23);

Assisté de M. A. Labitte, expert, libraire de la
Bibliothèque nationale, 4, rue de Lille.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique le vendredi 16 mars.

LIVRES ANCIENS

Rares et précieux

MANUSCRITS ORNÉS DE MINIATURES

COMPOSANT

LE CABINET DE M. L...

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le lundi 19 et mardi 20 mars 1877 à 2 h. précises

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27 (ancien 23).

Assisté de M. A. Labitte, libraire de la
Bibliothèque nationale, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 18 mars.

BEAU MANUSCRIT

Orné de huit grandes miniatures

Provenant de la

Bibliothèque du duc DE LA VALLIÈRE

L'une de ces miniatures représente
la reine Anne de Bretagne entourée de dames d'honneur

DEUX LIVRES D'HEURES MANUSCRITS

AVEC MINIATURES

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le mardi 20 mars 1877 à cinq heures précises.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27.

Assisté de MM. A. Labitte, libraire, 4, rue
de Lille, et A. Voisin, libraire, 37, rue Maza-
rine,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 18 mars.

VENTE

DE LA

COLLECTION RABELAISIIENNE

De M. le docteur Henri de Guillin d'Avenas

ET LIVRES ANCIENS ET MODERNES

de divers genres

Rue des Bons-Enfants, 28, salle n° 3

Les Jeudi 22, Vendredi 23 et samedi 24 mars
1877, à 7 h. 1/2 du soir

M^e Just Roguet, commissaire-priseur, bou-
levard Sébastopol, 9

Assisté de M. Antonin Chossonnery, expert,
libraire des Bibliothèques de l'Arsenal, de la
Ville de Paris et de la Société Américaine,
quai des Grands-Augustins, 47

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

2 TABLEAUX ET 18 AQUARELLES

VOYAGE AU MAROC

PAR

EUGÈNE DELACROIX

Appartenant à M. le comte de M***

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le jeudi 27 mars 1877, à 2 h.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
27, rue Drouot.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Mont-
martre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mardi 25 mars 1877, de 1 h.
à 5 heures.

Publique, le mercredi 26 mars 1877, de 1 h.
à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

COLLECTION
De S. A. le duc de BERWICK et D'ALBE
T A B L E A U X
 PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS
75 TAPISSERIES
 DE PREMIER ORDRE
 En partie tissées d'or et d'argent.

4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES
 de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET N° 9
 A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE
 COMMISSAIRE-PRISEUR
 6, rue de Hanovre
M^e CLÉMENT
 MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
 3, rue des Saints-Pères

M. HARO *
 PEINTRE-EXPERT
 20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti
M. BLOCHE
 EXPERT EN OBJETS D'ART
 Boulevard Montmartre, 49

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUERA LE CATALOGUE

VENTE
Aux enchères publiques
 APRÈS DÉCÈS DE M^{me} B...
T A B L E A U X
 DE PREMIER ORDRE

Des Écoles Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise
 et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Kaln.

MARBRES, BRONZES, STATUES
 MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

HOTEL DROUOT, SALLES N°s 1 ET 2
 Les Lundi 16, Mardi 17, et Mercredi 18 Avril 1877.

COMMISSAIRE-PRISEUR :
M^e Charles PILLET,
 10, rue de la Grange-Batelière.

PEINTRE-EXPERT
M. Haro, *
 20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS
 Particulière :
 Le samedi 14 avril 1877.

Publique :
 Le dimanche 15 avril 1877.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

de

L'HISTOIRE DE L'ART FRANÇAIS

et le

DISCOURS DE M. DE CHENNEVIÈRES.

La Société des *Nouvelles Archives de l'Art français*, fondée en 1872, sous le patronage de M. le directeur des Beaux-Arts, par MM. Anatole de Montaiglon, président, et J.-J. Guiffrey, secrétaire, pour faire suite aux anciennes *Archives*, a tenu mardi dernier, comme précédemment, dans la salle de la Commission des Monuments historiques, sa séance générale annuelle. Un grand nombre de membres sociétaires avaient répondu avec empressement à la convocation du comité; parmi ceux-ci nous avons noté la présence de MM. Barbet de Jouy, Chabouillet, Dupont-Auberville, Marcille, Mahérault, Bailly, de Raynal, Meunier, Courajod, Corroyer, Mantz, etc.

M. de Montaiglon a pris la parole pour rendre compte de l'état des travaux de la Société, c'est-à-dire de l'état d'avancement des volumes entrepris pour 1876.

Avec les seules ressources de son budget ordinaire, grossi, il est vrai, de la souscription ministérielle, la Société a pu entreprendre, en dehors du volume normal de documents, une publication de la plus haute importance pour l'histoire de l'art en France, celle des *Procès-verbaux de l'Académie de peinture* depuis sa fondation, d'après les registres manuscrits conservés à l'Ecole des Beaux-Arts. Cette publication, grâce aux ressources toujours croissantes de la Société, pourra être poussée activement, et chaque volume offert gratuitement aux membres souscripteurs de la Société. Le premier vo-

lume des *Procès-verbaux* est terminé et le second fort avancé. M. de Montaiglon, dans une improvisation très-écoutée, a esquissé à grands traits les résultats déjà acquis et indiqué à ses auditeurs les matériaux les plus importants qui doivent figurer dans le 3^e volume de documents, notamment les pièces si précieuses, découvertes dans les archives de Marseille et qui permettent de déterminer le nom de l'auteur du célèbre triptyque d'Aix, attribué pendant si longtemps au roi René, pièces que la *Gazette* publiera aussi de son côté dans son numéro d'avril. Puis M. Guiffrey a présenté le compte de gestion pour l'exercice 1876 (1). Mais avant, M. de Chennevières a prononcé une allocution fort applaudie qui a été le grand attrait de la séance et dont nous sommes heureux de pouvoir donner la primeur à nos lecteurs. Ce petit discours, auquel M. le directeur des Beaux-Arts a entendu donner une portée particulière est, comme il le dit fort bien, une sorte de compte de gestion des efforts qu'il a faits en cette année pour favoriser l'étude de ce bel art français qui est le souci de tous ceux qui l'écoutent.

L. G.

Voici le discours de M. de Chennevières :

Messieurs,

Avant que les administrateurs de notre Société ne vous communiquent le compte-rendu de leur gestion, la direction des Beaux-Arts, qui est heureuse de vous offrir chaque année cette hospitalité d'un jour, croit devoir vous rendre compte, elle aussi, de ce qu'elle a entrepris en vue des intérêts de ce même art français dont l'honneur est votre souci.

Vous n'avez pas perdu mémoire de ce projet de l'exposition des chefs-d'œuvre des musées de province que nous eûmes l'espoir, il y a deux ans,

(1) Pour tous les renseignements et les souscriptions, s'adresser à M. Baur, libraire de la Société, rue des Saints-Pères, 41.

de réaliser à Paris, projet qui fut si bien accueilli par toute la presse parisienne et qui n'échoua que par la défiance, très-mal fondée en vérité et aujourd'hui, je crois, bien calmée, de quelques municipalités départementales. Eh bien, messieurs, ce projet nous l'avons repris en partie à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, et c'est un de nos amis et confrères, M. Benjamin Fillon, qui nous y a poussé par une lettre dont voici le plus important paragraphe :

« L'Angleterre, m'écrivait M. B. Fillon, a donné à deux reprises différentes l'exemple des expositions de portraits historiques nationaux. Pourquoi la France ne l'imiterait-elle pas? La prochaine Exposition serait une excellente occasion de présenter aux regards des Français et des étrangers une belle suite d'images authentiques de nos illustrations nationales. Le public des lettrés et des curieux en serait charmé. N'admettant que les portraits incontestés, que ceux, à peu d'exceptions près, qui ont une valeur artistique, il ne faudrait pas un bien grand espace pour les réunir et leur donner l'hospitalité. Ce serait aussi faire participer le passé aux gloires du présent, et convier nos morts illustres à l'une des grandes fêtes de la famille humaine. »

Ce projet, accueilli chaleureusement par la Commission de l'Inventaire des richesses d'art de la France qui y retrouvait l'un de ses rêves, alors que nous pensions, il y a deux ans, à organiser une série d'expositions pareilles au profit des écoles de dessin de la province, a été approuvé par M. le ministre des Beaux-Arts et par M. le commissaire général de l'Exposition universelle. Depuis quelques semaines déjà, la Commission de l'inventaire s'occupe de dépouiller les catalogues des musées de province et ceux des Expositions rétrospectives qui ont révélé tant de curiosités cachées dans les principales villes de nos départements. Chacun de nous cherche dans ses souvenirs les plus beaux portraits historiques qu'il a vus dans les familles amies et dans les collections d'amateurs, et nous ne tarderons point, je l'espère, à avoir dressé une liste nombreuse dans laquelle nous pourrions choisir les cinq ou six cents tableaux, dessins, ou bustes destinés à remplir dignement la première des vastes galeries consacrées aux Beaux-Arts dans le palais du Champ-de-Mars. Vous, messieurs, qui avez donné pour but à vos études la glorification de l'art français, vous ne désapprouverez point une entreprise qui peut servir si puissamment aux yeux du monde entier, non-seulement la cause nationale de nos grandes figures historiques, mais aussi et surtout celle des grands portraitistes qui ont tenu une si large place dans notre école; nous osons compter sur vous et sur vos obligeantes communications pour cette large enquête, qui outre le résultat visible du Champ-de-Mars, aura celui non moins utile de constituer, dans les archives de la direction des Beaux-Arts, un répertoire iconologique très-précieux, très-étendu, à la disposition de vos propres travaux.

Nous osons compter aussi, pour nous aider dans cette tâche, sur la prochaine réunion des Sociétés des amis des arts qui vont pour la première fois être adjointes aux autres Sociétés savantes de la province, dans le congrès annuel de la Sorbonne. J'avais été frappé de cette lacune qui laissait injustement les arts proprement dits

en dehors de l'appel fait chaque année à toutes les forces intellectuelles de la province, et M. le ministre a bien voulu, sur ma proposition, les appeler désormais au concours, au concours des travaux, au concours des récompenses. Par là se trouveront mis en contact, dans la salle Gerson, les conservateurs de nos collections départementales, les amateurs et les curieux, et les organisateurs des expositions de province, tous ceux enfin qui dans les régions les plus éloignées les unes des autres, poursuivent le même but que nous et ont intérêt à s'entendre sur le meilleur ordre à donner à leurs musées, aux catalogues de ces musées, et le meilleur soin à prendre des œuvres qui leur sont confiées.

Ce sera aussi, Messieurs, une bonne occasion de réchauffer leur zèle en faveur de la grande entreprise à laquelle vous avez bien voulu, les années précédentes, témoigner votre sympathie, notre inventaire général des richesses d'art de la France. Il s'en est fallu de quelques semaines que je puisse déposer sur le bureau et mettre sous vos yeux le premier volume complet de la publication. Avant un mois, je l'espère, ce premier volume sera terminé; et comme, dans une œuvre de ce genre, c'est la mise en train qui est pesante et lente et le premier rassemblement des matériaux pénibles, nous pouvons assurer dès aujourd'hui que les volumes suivants ne se feront pas attendre et donneront satisfaction, pour bien dire, en même temps à la province et à Paris, aux musées et aux monuments. Messieurs, vous qui êtes ici, vous êtes tous collaborateurs nés de cet inventaire et vous êtes plus capables que nuls autres d'en apprécier et l'utilité urgente et les immenses difficultés, difficultés d'attributions, difficultés de descriptions et de documents, difficultés même matérielles pour approcher et mesurer les ouvrages qu'il s'agit de décrire et d'attribuer, difficultés enfin fort délicates quand le moment vient de vérifier et de contrôler avec franchise et netteté, comme ils doivent l'être, les travaux de nos collaborateurs. Quand vous peserez tout cela, Messieurs, vous aurez quelque estime, je n'en doute pas, pour les résultats auxquels nous serons parvenus, et si retards il y a, vous excuseriez ces retards; et même si vous relevez ici ou là quelque allégation insuffisante, vous vous souviendriez aussitôt que dans une entreprise aussi gigantesque, un détail douteux n'est rien et que l'ensemble du monument est tout, s'il doit donner à notre pays et au monde entier des arts la nomenclature innombrable des merveilles que le goût et le génie de la France ont accumulées depuis quatre siècles, pour sa jouissance et son orgueil et pour l'embellissement de l'esprit humain.

Quand une œuvre de haute ambition nationale comme celle-là est mise en branle, ceux qui s'attachent à elle et ont foi en elle, comme vous et nous avons foi en la nôtre, savent à l'avance qu'il ne faut pas compter avec le peu de bon et les quelques grains de gravier qui tacheront çà et là les roues du carrosse. Vous rappelez-vous, dans le second volume de nos chères *Archives de l'art français*, une certaine lettre de Lesueur qui nous avait été communiquée par un excellent homme plein de sympathie pour une publication alors naissante et qui, grâce à vous, Messieurs, a bien fait son chemin. Nous l'accueillîmes avec la déférence que nous devons à notre vénérable collabora-

teur, et aussi avec les réserves et l'étonnement que nous inspirait le bon sens. Nous nous permettons de dire qu'elle semblait érite d'hier, et il est certain que Vrain Lucas ne l'aurait pas désavouée. Elle est cependant dans nos *Archives* ; elle y est, elle y restera. Notre recueil, Messieurs, en est-il diminué ? Je vous le demande à vous-mêmes. Son crédit est-il moindre ? Le cite-t-on avec moins d'autorité dans toutes les monographies de nos artistes ? En aurez-vous moins élevé un édifice digne de la gloire de notre école ? Non, Messieurs, c'est que toute œuvre qui mérite l'ardeur mérite aussi l'indulgence ; c'est que les trop minutieux ne créent rien, n'osent rien, ne font rien ; c'est que dans un temps où les plus savants peuvent être si distraits et où la ferveur est si rare, qui n'entreprendrait que des choses parfaites, risquerait fort de ne jamais rien entreprendre et par conséquent de ne rien ajouter à l'honneur de son pays ; c'est qu'enfin votre devise comme la nôtre doit être : ardeur, sincérité, bonne volonté.

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DE M. OCTAVE DE BERAGCE.

M. Maurice Delestre, commissaire-priseur.

Presque toutes les productions artistiques dont cette collection était enrichie ont été vivement disputées, et l'on comprendra qu'il nous serait assez difficile de reproduire ici tous les prix extrêmement élevés auxquels la plupart d'entre elles ont été adjugées, lorsqu'on saura qu'elles figuraient au catalogue sous près de 3.000 numéros. De simples almanachs, formant une série de faits historiques depuis l'époque de Louis XIV, 1646, jusqu'en 1839, ont produit la somme d'environ 36,000 fr. Leurs sujets avec leurs inscriptions offrent, du reste, un véritable intérêt, et nous en citerons plusieurs avec les prix.

La marche de Louis XIV, roi de France et de Navarre. Dans le fond la vue du Louvre et de la Tour de Nesle, par P. Bertrand, 330 fr. ; l'Auguste et royale séance de S. M. en son lit de justice, au château du Louvre, pour la réunion du Parlement et l'annistie générale, 1633, par Boudan, 385 fr. ; les Justes souhaits de la France victorieuse pour le mariage du roi, daté de 1660, 390 fr. ; les Glorieuses conquêtes du roi dans les Pays-Bas, 410 fr. ; le Miroir des vertus représenté en la personne auguste et sacrée de Louis XIV, roi de France et de Navarre, montrant à toutes les puissances souveraines de la terre l'art et la manière de bien commander et d'heureusement régner (à Paris, chez la veuve Reguesson), 300 fr. ; Gènes désolée. — « Cette superbe république, dont l'argent élevait l'orgueil, ne voit point d'autre ami qui partage son deuil que l'Espagnol grand politique. » 330 fr. ; Réduction de la ville de Strasbourg à l'obéissance de son souverain Louis-le-Grand et l'Entrée des troupes de S. M. dans ladite ville, conduites par le marquis de Louvois, le 30 septembre 1681 (Paris, chez J. Montcornet), 1,020 fr. ; la Troupe royale des comédiens italiens sur le théâtre de Bourgogne, 365 fr. ; le Couronnement du prince d'Orange, fondé sur les pernicieuses

maximes de Machiavel, et appuyé des exemples des plus détestables tyrans de l'antiquité, 300 fr. ; l'Auguste couronnement de Stanislas 1^{er}, roi de Pologne, 480 fr. ; Bal donné à Suresnes, le 21 mai 1713, par S. A. sérénissime Mgr l'Electeur de Bavière, 305 fr. ; Baptême du dauphin par le cardinal de Rohan, 400 fr.

Pièces historiques sur les mœurs et costumes. — Les mois de l'année, 400 fr. ; Entrée de Christine de Suède à Paris en 1637, 310 fr. ; Réduction miraculeuse de Paris sous l'obéissance du roy très-chrétien Henri IV, et comme S. M. entra par la porte Neuve, le mardi 22 mai 1594, comme le roy alla incontinent à l'église Notre-Dame, etc., 505 fr. ; l'Assemblée des plénipotentiaires ratifiant le traité de paix de Munster, d'après G. Terburg, par Suyderhoef, 1,000 fr. ; les Appartements de Louis XIV (suite de dix pièces), 2,505 fr. ; Ordre et séance des Etats-Généraux tenus à Paris dans la salle de Bourbon, le 29 octobre 1614, 375 fr.

Portraits. — Jacqueline de Montbel, comtesse d'Entremont, dernière femme de l'amiral de Coligny, par Amman, 1,000 fr. ; Mme la comtesse du Barry, en costume de chasse, d'après Drouais, par Beauvarlet, 435 fr. ; Guillaume, prince d'Orange, dit le Taciturne, d'après Van de Venne, par Delf, 405 fr. ; Christine-Caroline de Wurtemberg, épouse de Guillaume, margrave de Brandebourg, par P. Drevet, 955 fr. ; Louis XV enfant, assis sur le trône, par le même, 2,405 fr. ; Henri Oswald, cardinal d'Avvergne, d'après Rigand, par Cl. Drevet, 705 fr. ; Francoise-Athénais de Rochechouart, marquise de Montespan, par G. Edelinck, 940 fr. ; Vladislas IV, roi de Pologne, par H. Hondius, 710 fr. ; Denis-Marin de la Châtaigneraye, par Massou, 700 fr. ; le cardinal Mazarin, d'après P. de Champagne, par J. Morin, 550 fr. ; J.-B. Colbert, contrôleur général des finances, par R. Nanteuil, 801 fr. ; Louis, dauphin de France, par le même, 690 fr. ; Henri de la Tour d'Avvergne, vicomte de Turenne, maréchal de France, par le même, 990 fr. ; Charles 1^{er}, Henriette de France et leurs enfants, d'après van Dyck, par Strange, 1,050 fr. ; Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, et Henri III, roi de France, par Wierrix, 1,026 fr.

Ecole française du dix-huitième siècle. Estampes imprimées en noir. — D'après J. Baudouin : *le Carquois épuisé*, par Delaunay, 805 fr. ; *le Chemin de la fortune*, par Voyez major, 561 fr. ; *le Coucher de la mariée*, gravé à l'eau forte, par J.-M. Moreau, 665 fr. ; *le Curieux*, par Maleuvre, 435 fr. ; *le Jardinier galant*, par Holman, 455 fr. ; *le Lever*, par Massard, 990 fr. ; *Marchez tout doux, parlez tout bas*, par Chaffard, 505 fr. ; deux pièces, par Giraud, d'après Borel, Jeunes femmes sur un lit et Jeune femme prenant un bain de pied, 1,260 fr. ; *les Hasards heureux de l'escarpolette*, par de Launay, d'après Fragonard, 700 fr. ; *le Bain et le Petit jour*, les deux d'après Freudenberg, par Romanet, 1,355 fr. ; *la Promenade du soir*, par Ingouf, 605 fr.

Illustrations pour les Fables de La Fontaine, 38 pièces d'après Eisen, Lancret, Laurin, etc., par Tardieu, Sornicq, Filloul, etc., 3,600 fr. ; *l'Heureux moment*, d'après Lavreince, par de Launay, 565 fr. ; *la Soubrette confidente*, d'après le même, par G. Vidal, 490 fr. ; *la Partie de whist*, d'après Moreau, par J. Dambrau, 521 fr. ; *la Petite loge*, d'après le même, par Patas, 600 fr. ; *les Petits parrains*, d'après le même par Baquoy, 710 fr. ; *la Sortie de l'Opéra*, d'après le même, par Malbeste, 724 fr. ;

le *Bal paré*, par J. Duclos, d'après Saint-Aubin, 890 fr.; *l'Enseigne*, d'après Watteau, par Aveline, 625 fr.

Pièces imprimées en couleur. — Par Debuicourt: *Frascati*, 680 fr.; *l'Escalade ou les Adieux du matin*, magnifique épreuve avant toutes lettres, 4,950 fr.; *Heur et malheur ou la Cruche cassée*, 860 fr.; *la Main, la Rose*, deux pièces faisant pendant, 4,900 fr.; *le Menuet de la mariée et la noce au château*, 3,505 fr.; *la Promenade publique en 1792*, 900 fr., etc.

Cette vente, faite par M^e Maurice Delestre, a produit 314.936 fr. 50 c.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

AVIS AUX ARTISTES ÉTRANGERS

Les artistes étrangers habitant Paris ou la France viennent d'être avisés, par le sénateur commissaire général de l'Exposition universelle de 1878, que leurs ouvrages ne pourront être admis dans la section française de l'exposition des beaux-arts.

Ils devront, en conséquence, s'adresser aux commissions étrangères chargées de préparer la participation des différentes puissances à l'Exposition universelle de 1878.

L'exposition des tableaux et dessins d'**Eugène Fromentin**, que le comité de l'Association des artistes a organisée dans la salle du premier étage du palais des Beaux Arts, a été ouverte samedi. Elle comprend un choix de 91 toiles de premier ordre et une cinquantaine d'études dessinées. Cette exposition donne une idée presque exacte des différentes phases du talent du peintre, depuis son premier tableau d'exposition, un paysage pris aux environs de La Rochelle (1847), évidemment achevé sous l'influence de l'école de M. Cabat; puis par ses premières études faites en Afrique; ses compositions où la préoccupation du coloris de Delacroix modifiait sa palette, comme dans *les Arabes passant un gué*, le *Combat dans une gorge de montagnes*, n° 68 du catalogue, jusqu'au moment où il devient tout à fait lui-même et où son talent prend un caractère complètement original. *La Chasse au heron*, prêtée par M. le duc d'Aumale, représente ici l'apogée du talent de Fromentin. A côté de ce dernier tableau, il faut ranger *la Caravane en marche dans le désert*; le *Campement dans le Sahara*; un *Bac sur le Nil*; un *Abreuvoir à Laghouat*; les *Fauconniers*; la *Halle des muletiers* (n° 33); le *Coup de vent dans les plaines d'alfa*; le *Berger kabyle à cheval*; l'audience chez un khalifat; une *Tribu arabe en marche, passant un gué*, etc.

Les *Centaures* et les *Nymphes assises au bord d'un ruisseau* témoignent enfin chez Eugène Fromentin d'une préoccupation constante d'élever le niveau hiérarchique de ses œuvres. Du genre et du paysage qui lui ont valu de si légitimes succès, il aspire à la grande peinture, aux œuvres d'imagination, aux cadres plus vastes.

Nous n'insisterons pas davantage. M. Louis Gonse doit écrire dans la *Gazette* une étude très-étendue sur Fromentin; elle sera accompagnée de fragments inédits du peintre et de l'écrivain. Notre rédacteur en chef a prêté à cet important travail en plaçant en tête du catalogue une excellente notice biographique, que les organisateurs de l'exposition lui avaient demandée, sachant que nul n'était mieux placé pour l'écrire savamment.

A. DE L.

M. Edmond Michel, membre de la commission administrative de l'Exposition rétrospective de **Lyon** nous écrit que la question est résolue: l'Exposition s'ouvrira du 1^{er} mai au 31 juillet dans les salles du Musée industriel, mises gracieusement à la disposition des organisateurs de cette fête artistique et de bienfaisance, par la Chambre de commerce de la ville.

La Commission administrative fait appel à tous les amateurs; elle serait heureuse d'offrir une large hospitalité aux trésors d'art qu'ils possèdent pour donner encore plus d'éclat à son Exposition.

Les envois et la correspondance doivent être adressés au secrétaire-général, Palais du Commerce.

CONCOURS DU PRIX DE SÈVRES

Les concours de 1875 et de 1876 ont prouvé qu'il n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine de composer un vase, et nous ne savons pas encore par leur exécution définitive ce que seront ceux que l'on exécute actuellement à Sèvres d'après les deux projets primés.

Le concours de 1877 prouve qu'il n'est pas plus facile de composer un bout de table: il montre, en outre, que les artistes se désintéressent de plus en plus de ces concours.

Celui de cette année, à part trois ou quatre projets, est d'une faiblesse extrême. Quelques-uns même des vingt-cinq projets envoyés semblaient être de mauvaises plaisanteries.

Les concurrents avaient deux écueils à éviter. Faire quelque chose de banal, car les motifs de bouts de table ne manquent pas; puis faire quelque chose qui ressemblât à une fontaine, aux vasques superposées.

Nous avons surtout noté les trois maquettes numérotées 20, 21 et 25 qui rentrent dans le type fontaine, tandis que les trois autres comprises sous les numéros 10 et 13 sont des vases plus ou moins heureusement combinés avec des accessoires.

Le n° 21 qui porte la légende QUI, se compose de deux vasques superposées, surmontées par un cornet, en porcelaine blanche décorée d'arabesques rouge d'oeillet, qui lui donnent une certaine ressemblance avec les faïences d'Oïron.

L'ensemble est élégant, mais trop simple dans ses détails pour une pièce d'apparat.

Le projet n° 20 avec la légende EGGO LO comprend une vasque circulaire posée sur un socle très-lourd et muni de quatre petites anses rudimentaires. Du centre monte un second socle qui porte une femme agenouillée soutenant un grand rhyton.

Ensemble un peu lourd qui conviendrait mieux à la pierre ou au marbre qu'à la porcelaine.

Le projet exposé sous le n° 23, ayant pour marque une branche de laurier, est certainement le plus riche de ceux appartenant au système où nous l'avons classé. La sculpture y intervient dans une proportion importante. Peut-être est-il un peu froid étant exclusivement blanc et or et serait-il nécessaire de lui ajouter quelques colorations discrètes, mais nécessaires pour démontrer que l'on a affaire à de la porcelaine. Le plateau qui doit recevoir le dessert est soutenu par quatre sphynx aux ailes déployées, et porte un massif circulaire orné de guirlandes retenues par des mufles de lion, sur lequel danse une ronde d'enfants. Une figure de l'Abondance domine le tout de ses formes un peu trop allongées.

Dans les autres projets à noter, c'est la forme vase qui domine.

Dans le n° 13, LE SORT EN EST JETÉ, un vase ovoïde qui porte une vasque, le tout en porcelaine rose, est accosté de deux figures formant anses et tenant des enroulements métalliques qui se terminent par des porte-lumières. Cet ensemble est très habilement agencé par un artiste qui doit avoir l'habitude des compositions industrielles. Mais c'est pour un fabricant de bronze qu'il a fait son projet et non pour une manufacture de porcelaine.

Le bronze peut intervenir, suivant le programme, mais il ne doit pas dominer.

Sous le n° 14 sont exposés deux projets, X. Y. Le projet Y. se compose d'une amphore apode, portée par trois cornets cannelés réunis par une même monture.

La pièce est monumentale; elle nous semble destinée à recevoir plutôt des fleurs que du dessert.

Ce serait surtout une pièce de milieu, et même du milieu d'un vestibule, car elle peut mieux supporter d'être exécutée sur une grande échelle, que sur celle relativement petite exigée par le programme : 0^m.80 de hauteur.

Le projet X. est une modification du précédent. Deux vasques superposées sont dominées par un vase Médicis dont le culot est accosté de quatre cornes d'abondance. Des fruits et des fleurs doivent garnir ces divers récipients. Bien que cet ensemble soit plus léger que le précédent, il ne nous semble pas plus que lui posséder les qualités nécessaires pour faire un bout de table. Il obstruerait la perspective par sa masse.

P.-S. Le *Journal officiel* nous apporte le jugement rendu par la commission de perfectionnement de la manufacture de Sèvres.

C'est le projet n° 23, dû à M. Jacques Galland, qui est classé en première ligne. Nous avions prévu ce verdict qui confirme celui déjà porté dans un autre concours par le jury de l'Union centrale.

Les deux autres projets réservés sont ceux de MM. Joseph Chéret, n° 17, Al. et G. Claude, n° 24. Pour ceux-là nous n'avions point su apprécier les mérites qui les ont fait distinguer.

Le projet de M. G. Claude procède du même système et sort d'un même atelier que celui de M. J. Galland. C'est plus que lui une fontaine, mais avec des colorations dans la vasque inférieure. Quant à la maquette prestement enlevée par M. J. Chéret, elle procède plutôt de l'orfèvrerie que de la céramique. Quatre coquilles sont portées par des enfants qui reposent sur un socle qui devra être de métal. Des figures de femmes assises séparent les coquilles et s'appuient à la base d'un cornet qui domine le tout de sa corolle trop grande.

Le projet est fort joli, mais, nous le répétons, comporte plus l'idée du métal que celle de la porcelaine.

A. DARCEL.

NOUVELLES

*. L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du samedi 10 mars, a nommé jurés adjoints pour prendre part aux divers jugements des concours aux grands prix de Rome, pour la peinture : MM. Barrias, Bezaud, Giacomotti, Laugée, Machard, Maillot, Tony Robert-Fleury; pour la sculpture : MM. Bourgeois (Arthur), Chapu, Moreau (Mathurin), Schœnewerk.

*. En vue du prochain Salon, on assure que le directeur des beaux-arts va prendre une mesure qui facilitera singulièrement les recherches des œuvres exposées.

On placera tout simplement, à l'entrée de chaque salle, une pancarte sur laquelle seront indiqués les noms des artistes exposants.

Après le remaniement causé par les examens du jury, la même pancarte servira à indiquer les récompenses.

*. Le *Bulletin de l'Union centrale* annonce que la reconstruction de la Manufacture nationale des Gobelins est arrêtée en principe. Un projet serait en ce moment à l'étude. Ce journal demande que l'on consacre un atelier spécial à la réparation des tapisseries du Garde Meuble. Ces travaux ont été faits jusqu'à ce jour à l'île des Cygnes par des ouvrières prises à la journée. Il serait en effet, préférable que les réparations fussent exécutées aux Gobelins, dans l'intérêt de ces précieuses tapisse-

ries et aussi des élèves ouvriers, pour qui ce serait un excellent sujet d'enseignement.

* L'Union centrale vient d'ouvrir ses conférences annuelles, place des Vosges, n° 3.

Elles auront lieu tous les mercredis et vendredis de mars et d'avril, à 8 heures du soir, sauf pendant la semaine sainte.

Elles sont entièrement gratuites et publiques.

On y entendra successivement :

M. Félix Clément, président de la Société libre des beaux-arts, le 16, 21 et 23 mars.

M. Charles Rochet, sur les proportions du corps humain, les 28 mars et 4 avril.

Puis successivement, dans le courant du mois d'avril :

M. Egger, de l'Institut ; M. Anatole de Montaiglon ; M. Ernest Chesneau ; M. Viollet-le-Duc ; M. Lafenestre ; M. Alfred Jumeau et M. C. Lepage.

NÉCROLOGIE

Le sculpteur André Friedrich.

Nous apprenons la mort, à Strasbourg, du sculpteur alsacien André Friedrich.

Friedrich était né, le 17 janvier 1798, à Ribeauvillé. Son père qui avait acquis une certaine réputation en Alsace, comme sculpteur sur bois, lui enseigna les premiers éléments de son art. Doné de dispositions extraordinaires et d'une intelligence peu commune, Friedrich fut admis à prendre part aux travaux de sculpture du théâtre de Strasbourg, à l'âge de 13 ans. Ses débuts décélèrent un véritable tempérament artistique. Ils portaient le cachet d'une individualité. En 1815, le jeune Friedrich partit pour la Suisse. Il y resta peu de temps, séjourna pour se perfectionner dans la pratique de son art, à Stuttgart, à Munich, à Vienne, où il suivit les cours du célèbre sculpteur Fischer, et à Dresde qu'il habita trois ans. De là, il se rendit à Berlin, où il exécuta la restauration des statues du fronton de l'arsenal et un groupe colossal *La Victoire sur un canon*, qui appela l'attention sur lui. L'école allemande ne satisfaisait point ses aspirations artistiques ; il voulut étudier avec Bosio à Paris et avec Thorwaldsen, à Rome. C'est dans cette ville et sous les yeux du célèbre maître, qu'il sculpta une de ses plus belles œuvres, la nymphe *Alsa*, dont il fit présent au maire de Strasbourg. Cette statue a disparu avec tant d'autres richesses dans l'incendie allumé par les obus prussiens pendant le bombardement de la vieille cité alsacienne.

En 1826, Friedrich se fixa à Strasbourg, qu'il ne quitta plus.

Le gouvernement français, qui appréciait son talent, lui confia l'exécution du médaillon-portrait de Turenne qui décore le monument élevé au grand capitaine à Salsbach.

Friedrich fit, ensuite, de nombreux travaux pour la décoration de l'hôtel de ville de Stras-

bourg, de divers monuments publics et funéraires, en Alsace et dans le grand duché de Bade. Son œuvre capitale est le monument de Pfeffel, dont l'artiste fit présent à ville de Colmar. Il a laissé inachevées dans son atelier deux autres œuvres fort remarquables, *le Rhin et l'Alsace*, et la statue de Jean Hültz, l'un des architectes de la cathédrale de Strasbourg.

Friedrich occupera dans l'histoire de l'art alsacien une place distinguée.

M. V.

CORRESPONDANCE DE HOLIANDE

J'ai eu maintes fois, à cette place même, à entretenir vos lecteurs des améliorations de toutes sortes que le nouveau directeur du Musée de La Haye a introduites dans cette précieuse collection qu'on appelle ici le *Mauritshuis*.

Les greniers tout remplis de bonnes toiles et de précieux panneaux ont été vidés. On a expulsé du rez-de-chaussée les curiosités, japoneries et bibelots dont je n'entends nullement diminuer la valeur ethnographique et artistique, mais qui sont infiniment mieux dans un hôtel spécial, et les salles qu'ils occupaient sont successivement restituées à la peinture.

Ainsi chaque année le Musée se complète et les œuvres précieuses qui pourrissaient sous les combles sont rendues à l'air et à la lumière, dont elles n'auraient jamais dû être privées.

Ce printemps une nouvelle salle va être ajoutée, de la sorte, à celles que le public pouvait déjà visiter. C'est une grande et belle pièce qui renferme une trentaine de tableaux et qui pourra prendre le nom de salle des portraits historiques.

Elle ne contient en effet que des portraits, mais dans le nombre il en est d'excessivement intéressants. Pour nous autres Français, il en est un surtout qui aura un vrai succès de curiosité, c'est le portrait des trois Coligny.

Ils sont représentés tous trois debout et de grandeur naturelle. L'amiral est au milieu, à sa droite se trouve Odet, le cardinal, à sa gauche François, le colonel-général. L'amiral et le colonel sont vêtus de blanc avec le petit manteau de ville jeté sur les épaules. Le cardinal est en noir avec la barette rouge sur la tête. Je ne vous dirai rien des attitudes et des physionomies. Le tableau a été gravé en 1579 par Marc Duval, et les curieux pourront trouver cette gravure à la Bibliothèque nationale, dans la collection Hennin.

Mais ce que la planche de Duval ne leur apprendra pas, c'est que la pâte est grasse, la touche libre et la coloration vigoureuse, un peu charbonneuse dans les ombres, mais chaude et solide dans tout le reste.

Quel est l'auteur de ce tableau ? c'est ce qu'on ignore, et la facture de cette grande

œuvre est appelée, je le crains bien, à faire naître beaucoup d'hypothèses et à donner matière à bien des conjectures. Comment est-elle arrivée au *Mauritshuis*? Ceci est différent : on croit le savoir. Avant d'aller s'égarer dans les gréniers du Musée, elle était à la maison du *Noordeinde* qui jadis fut habitée par Louise de Coligny.

Il paraît donc fort présumable que c'est avec cette malheureuse princesse qu'il serait venu de France, et pour tous ceux qui savent quel culte la veuve du comte de Teligny professait pour la mémoire de son père, l'hypothèse devient une certitude.

Juste au-dessous de ce triple portrait se trouve celui de Louise de Coligny, aimable et sainte femme que Guillaume le Taciturne aimait pour ses vertus et qui méritait de l'être pour sa grâce. Et tout à côté le portrait de Guillaume lui-même, peint par Mierevelt, entouré d'un grand cadre noir sur la bordure duquel on a tracé en lettres d'or les derniers mots que prononça ce grand homme, en tombant sous les balles d'un misérable assassin : « Mon Dieu, ayez pitié de mon âme ; mon Dieu, ayez pitié de ce pauvre peuple. »

C'est dans le procès-verbal des États généraux, procès-verbal dressé une heure et demie après la mort du prince, que M. de Jong qui est à la fois directeur du Musée et conservateur des archives a retrouvé la mention de ces mémorables paroles. Elles ont donc une haute saveur historique.

Les autres princes de la maison d'Orange sont abondamment représentés dans cette salle de portraits. Maurice, Frédéric-Henri avec son admirable femme Amélie de Solms, « dont la beauté et la bonne grâce estoient, au dire de du Maurier, accompagnées de modestie et de sagesse ; » Guillaume II, Guillaume Friso, Philippe de Nassau. Malheureusement les noms des peintres ne répondent pas comme éclat à ceux des princes pourtraicturés.

Bol est le plus connu d'entre eux et il figure honorablement dans la galerie avec le portrait du fils de Ruyter, qui est un excellent morceau. Mais au point de vue de l'art, le grand intérêt de cette salle nouvelle c'est qu'elle nous permet de nous familiariser avec Ravesteyn, ce doyen de la peinture civique dans les Pays-Bas, que, somme toute, on connaît fort peu, et qui est cependant très-digne d'être connu.

Il y a là une douzaine de portraits de lui, tous représentant des gentilshommes de la maison militaire du stathouder Maurice et qui sont de très-bons tableaux.

Au premier abord ils n'ont rien d'éclatant, et semblent par la répétition des mêmes uniformes et des mêmes ajustements se détachant sur un même fond, empreints de monotonie. Mais dès qu'on les étudie, on y découvre des qualités de premier ordre.

Les physionomies surtout sont admirables de finesse et de vérité. Ce sont des caractères plutôt que des figures qu'on a sous les yeux. Les mains sont en outre magnifiquement dessinées. Quant à la couleur et au modelé, ils sont fins et solides et de tout point excellents. Tout Van der Helst est là dedans, et Van der

Helst est venu presque cinquante ans après Ravesteyn.

Nous ne pouvons donc trop remercier le nouveau directeur du *Mauritshuis* d'avoir sauvé d'une destruction certaine ces œuvres si intéressantes. Grâce à lui, voilà en effet un bon peintre remis en lumière et après avoir admiré la grande *Schutterstuk* du musée communal de La Haye, si pleine de mouvement et d'entrain, on pourra dans des œuvres plus calmes et plus modestes se rendre compte des procédés et du travail d'un vieux maître qui, je le répète, est par ordre de date un des premiers champions de l'école hollandaise.

HENRY HAVARD.

UN AUTOGRAPHE DE JORDAENS

L'art flamand dans l'Est et le Midi de la France (rapport au Gouvernement français), par Alfred Michiels, tel est le titre d'un volume qui paraîtra prochainement chez l'éditeur Henri Loones. Il contient des renseignements curieux sur les origines de l'école flamande, sur ses diverses époques et ses différents maîtres, à propos des œuvres que contiennent les églises, couvents, hospices, collections publiques et particulières de nos provinces, depuis Paris jusqu'à Marseille. Nous en prenons le passage suivant, relatif à une composition hétéroclite, que Jordaens a dû tenir cachée toute sa vie.

« Aucun peintre peut-être n'a laissé de plus nombreux autographes que Rubens ; on en découvre tous les jours. Il semble, au contraire, que Jordaens, le maître calviniste, par prudence ou pour toute autre raison, ait très-peu écrit ; on ne connaissait pas jusqu'à présent, une ligne de sa main. Or, le musée de Grenoble possède un dessin aux deux crayons, sur lequel il a mis une inscription importante, qui trahit ses préoccupations religieuses. C'est une satire contre les soutiens de l'Eglise romaine. Ils sont tous réunis dans une grande salle, les puissants du monde, les chefs politiques et les chefs ecclésiastiques, non moins bornés les uns que les autres, examinant d'un air stupide une figure travestie et masquée, dont on devine à peine les formes sous un large froc muni d'un capuchon ; ils prennent ce mannequin pour la vérité, l'auguste vérité ! Chacun de ses admirateurs est une caricature ; un souverain bête et irritable occupe le haut de l'image ; tout près de lui, comme son conseiller, se tient un foin avec sa marotte. Au-dessous d'eux, on voit un troupiier ridicule, sottement coiffé d'un casque interminable, puis un cardinal, un évêque non moins imbéciles, un juge inepte, un dévot sincère et obtus, qui se confondent en admiration devant cette maquette habillée, tandis qu'une jeune femme du peuple, accompagnée de ses deux enfants, se moque du vain simulacre. Derrière la fausse vérité, on aperçoit la vraie, nue jusqu'à la ceinture, que le Temps pousse devant lui, en la tenant par la taille ; derrière le Temps, un petit garçon tout nu, emblème

de la justice et de la sincérité, porte dans ses mains des balances.

Au-dessous de l'image se trouvent quatre lignes d'écriture, un autographe de Jordaens, le seul probablement qui existe. Je les transcris d'abord :

« De Waerheyt is voor Connighen en Princen. Eene seer seltsaeme (Vogel.

Sy wordt haer meest gemaskert en bederkt gestelt voor o gen,
Tul dat den snellen Tydt de selfde naeckt voorheldt.

Waerdoor menigmael te laet het Regt eerst werde gekent.
« J. Jordaens. » 9 januar 1658. »

Voici maintenant la traduction française :

« La Vérité est devant les Rois et les Princes. Oiseau très-rare.
On la leur présente habituellement masquée et travestie.
Jusqu'à ce que le Temps rapide l'offre nue.
Don il arrive que le bien est souvent connu trop tard.
« J. Jordaens. » 9 janvier 1658.

Forcé par l'intolérance catholique d'assister à la messe et au prône, de communier suivant le rite ultramontain, le pauvre peintre, en sortant de l'église, rentrait précipitamment chez lui, fermait sa porte, fermait les verrous, puis crayonnait ces railleries emblématiques, pour soulager son cœur attristé. »

ALFRED MICHIELS.

CORRESPONDANCE LYONNAISE

Il n'est peut-être pas très-facile de faire pour les lecteurs de la *Gazette*, une chronique un peu intéressante sur les choses lyonnaises. On est instinctivement cachottier ici, on ne se livre pas facilement et, au moindre renseignement que l'on demande, votre interlocuteur a peur de se compromettre. Cela tient, je crois, à ce que tout le monde ici s'occupe d'affaires, et que le premier principe, en affaires, est de ne pas trop parler. Et cependant, la ville de Lyon, bien qu'elle soit très-industrielle, renferme aussi un courant artistique très-prononcé. Le nombre des amateurs est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit généralement, et l'Exposition rétrospective vous en fournira une preuve éclatante. Si, jusque-là, les Lyonnais ont été récalcitrants à laisser voir leurs trésors, devant une œuvre de bienfaisance ils n'hésiteront plus ; car on ne saurait trop le dire, Lyon est une des villes dans lesquelles la charité s'exerce avec la générosité la plus large.

Une question qui intéresse fort la ville en ce moment c'est la reconstruction de ses fontaines monumentales, sur la place des Jacobins et sur la place de Lyon. Un concours est ouvert, et personne ne peut savoir encore ce qui en sortira au point de vue artistique ; ce n'est donc pas sur la question d'art pur que je veux m'arrêter un instant, mais sur l'une des conditions du programme de concours. « Dans le cas où le projet reçu sous le n° 1, dit ce programme, serait l'œuvre d'un jeune architecte, l'administration se réserve le droit de le faire exécuter par qui bon lui semblera et partagera, par parties égales, les émoluments entre les deux artistes, l'inventeur et le praticien. »

Ainsi, voilà un artiste qui, parce qu'il est jeune, peut ne pas être capable de mûrir et de mettre en œuvre ce qu'il a conçu. Cependant, il est architecte ou il ne l'est pas, et je ne sais pas plusieurs manières de l'être. S'il ne s'agissait pour remplir le programme du concours que de faire un croquis, une vue perspective, passe encore ; un simple dessinateur, dans ce cas, pourrait avoir l'invention la plus heureuse et se trouver fort incapable de la mettre à exécution. Mais, outre le croquis, il faut présenter les moyens d'exécution dans les plans, coupes, élévations et devis, toutes choses qui rentrent essentiellement dans le rôle de l'architecte. Or, peut-on établir ces différents moyens d'exécution si l'on n'est pas du métier si l'on est du métier, pourquoi vous croire incapable, parce que vous êtes jeune ? Dans les arts et dans les sciences, la jeunesse est-elle donc un vice rédhibitoire ?

Maintenant, cette qualification de *jeune architecte* peut aussi s'entendre d'un homme d'un certain âge qui se serait livré tard à l'étude de l'architecture. Nous retomberions alors dans le cas de Brunelleschi pour la coupole de Sainte-Marie des Fleurs, à Florence, auquel on adjoignit Ghiberti qui accepta, on le lui a assez reproché, le partage injuste d'une œuvre à laquelle il n'avait aucun droit de concourir. Tout le monde sait que Ghiberti, abandonné à lui-même par la ruse de Brunelleschi qui feignit d'être malade, fut forcé de diriger cette œuvre, et que Brunelleschi resta seul à la tête des travaux qu'il avait conçus et qu'il sut faire exécuter mieux que les vieux praticiens.

De toute manière, qu'on interprète cette clause comme on voudra, elle est la négation de l'art et de l'individualité de l'artiste. Celui qui a inventé doit exécuter seul ce qu'il a conçu sans quoi l'œuvre n'est plus homogène.

On vient d'exposer au salon des Amis des Arts, qui vient d'ouvrir et au lequel nous reviendrons, la *Vierge de la délivrance* de M. Hébert, répétition un peu réduite du tableau, inspiré par les malheurs de la France en 1870, dont l'artiste a fait cadeau à l'église de sa ville natale. Cette belle œuvre vient augmenter fort heureusement l'intérêt de cette exposition qui comprend des toiles de MM. Clairin, Hillemacher, Pasini, Clément, Coatigny, Sallé, Loubet, Lesrel, Hirsch, Berchère, Reignier, Humbert, Aprian, Sicard, M^{me} Salles Wagner, etc...

Depuis le commencement du mois, le public peut voir, dans les salles du rez-de chaussée du Palais Saint-Pierre, les cartons de Paul Chenavard pour la décoration du Panthéon, que l'administration des Beaux-Arts a offerts à la ville de Lyon. Personne ne peut plus ignorer, grâce à M. Charles Blanc, l'histoire de ces cartons et les déboires du malheureux artiste. N'est-il pas fatal pour l'art que notre Société française soit aussi changeante dans ses décisions ? Voilà un artiste qui conçoit une œuvre grandiose, y travaille pendant plus de vingt ans, et tout d'un coup, pour une raison politique que nous n'avons pas d'ailleurs à apprécier il se voit enlever le fruit d'un si grand labeur. Prenant encore la question à un point de vue plus général, une occasion unique d'instruction pour les masses se présente, on lui défend de voir le jour. Un homme de grand talent, un vulgarisateur, veut apprendre aux illettrés, en frappant

leurs yeux, toute la philosophie de l'histoire résumée d'une manière vivante, palpable, tangible; il veut les promener à travers les grandes étapes de la civilisation, leur faire suivre la marche des idées, c'est en vain; tout ce grand enseignement doit être anéanti parce que le gouvernement qui succède à celui qui vient de tomber commence par démolir ce que celui-ci a édifié. Comme si l'instruction ne devrait pas être au-dessus de toutes les questions de partis!

Après M. Charles Blanc, après Théophile Gautier, nous ne nous aventurerons certes pas à porter un jugement quelconque sur ces cartons grandioses; chacun peut lire ce que ces critiques éminents ont écrit et se former une opinion en contrôlant la justesse de leurs appréciations.

C'est une bonne fortune pour la ville de Lyon de posséder ces œuvres empreintes d'un si grand style, et le public ne se fait pas faute de les venir admirer.

La grande affaire du moment, celle qui en fait d'art domine toutes les autres, c'est l'Exposition rétrospective qui va s'ouvrir le 1^{er} mai. De toutes parts les adhésions arrivent et l'on espère une réussite complète. Lyon vient bien tard dans cet ordre d'idées, et s'est laissé devancer par des villes de beaucoup moindre importance; aussi le proverbe mieux vaut tard que jamais peut-il lui être appliqué. Mais, en revanche, la tâche des organisateurs est bien plus sérieuse; il y a de nombreux précédents, et la comparaison doit tourner en leur faveur. C'est assez vous dire que, comprenant la difficulté de leur mission, ils ne négligent rien pour en sortir à leur honneur.

EDMOND MICHEL.

Les peintres verriers.

A monsieur le directeur de la *Chronique des Arts*.

Après avoir publié dans votre numéro du 3 courant les statuts de la Corporation des artistes peintres-verriers, vous avez inséré dans le numéro suivant des objections présentées à ce sujet par M. Edouard Didron. En même temps vous avez offert aux intéressés la faculté d'y répondre.

Ceux-ci vous en remercient; toutefois ils n'useront de la permission que pour bien constater qu'en s'érigeant en corporation ils ont agi en vertu d'un droit imprescriptible, sans prétendre violenter la liberté ni l'opinion de personne. Discuter l'évidence serait presque se contredire. Aussi ne veulent-ils rien opposer à un plaidoyer complexe et confus qui pourrait, s'il était analysé, se rétorquer lui-même.

Il suffit aux membres fondateurs de la corporation dont je suis ici l'interprète et le fondé de pouvoirs, d'affirmer qu'ils sont résolus à maintenir leurs statuts et à les appliquer; et fermement convaincus qu'ils agissent en cela dans l'intérêt de leur profession.

Veuillez agréer, etc.

CLAUDIS LAVERGNE.

Syndic président de la Corporation des artistes peintres-verriers de France.

Le Musée de Lille

Monsieur le Directeur,

Vous avez eu l'obligeance de dire quelques mots dans la *Chronique* du 10 du commencement d'incendie qui a menacé nos musées il y a une quinzaine de jours et de la nécessité d'élever une construction spéciale dans laquelle nos richesses artistiques soient à l'abri des dangers que le voisinage des bureaux de la mairie leur fait incessamment courir.

Je viens vous remercier de l'important appui que vous me donnez dans la campagne que j'ai entreprise dans le but de faire construire un palais des beaux-arts dans lequel les collections soient chez elles et qui, complètement isolé au milieu d'un vaste terrain, offre toute espèce de sécurité; la chose est difficile en ce moment en raison de la situation obérée de nos finances municipales, mais la ville est sur le point de réaliser un nouvel emprunt de huit millions dont une partie seulement est destinée à faire face à des dépenses prévues et si nous ne profitons pas de cette occasion pour élever la construction que je médite, bien des années s'écouleront encore avant que l'on ne puisse mettre la main à l'œuvre.

L'administration municipale et le conseil sentent le besoin de sortir d'une situation aussi dangereuse, mais l'état financier fait reculer et je ne vois de moyen de réussir que dans l'appui que vous et vos confrères de la presse voudrez bien me prêter en éclairant le public sur la valeur réelle des trésors que la ville possède; il faut qu'il sache que dans le cas d'incendie, les quelques millions que rembourseiraient les assurances pourraient servir à construire un palais des beaux-arts, mais que des centaines de millions ne pourraient nous faire rentrer en possession de chefs-d'œuvre d'une valeur artistique égale à ceux qui auraient été détruits.

C'est sur votre concours que je compte, mon cher Monsieur, et si par votre entremise, cette question si intéressante pouvait aussi être traitée par quelques journaux politiques très-répandus, je vous en aurais une double reconnaissance.

Les séjours que vous avez faits à Lille, en vous permettant d'apprécier la valeur réelle de nos collections tant en peinture qu'en dessins, vous permettent de juger la situation mieux qu'un autre et de faire savoir au monde des arts qu'en dépit du regret que j'aurai à abandonner les belles salles où nos richesses sont exposées, l'hésitation n'est plus possible et le sacrifice est devenu nécessaire.

E. REYXANT.

P.-S. — Vous avez annoncé que la ville de Rouen a voté 2.500.000 francs pour la construction d'un musée et d'une bibliothèque et Nantes 3.000.000 pour un musée attenant à l'hôtel-de-ville. Je n'élève pas si haut mes prétentions et je pense qu'un million suffirait à l'élévation de notre palais sur un terrain appartenant à la ville.

BIBLIOGRAPHIE

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. — *Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie*, par M. Eugène Muntz.

Nous ne pouvons manquer de signaler aux lec-

teurs de la *Chronique* cette importante série de travaux que va publier notre collaborateur, M. Eugène Muntz, sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie. Peu de sujets sont plus neufs et plus intéressants. M. Muntz, après en avoir donné quelques fragments, quelques chapitres caractéristiques, fera paraître en volume ce grand travail, résumé de longues recherches. Aujourd'hui, ce sont les pavements historiés : nous attendons avec une vive impatience ce qui a trait aux deux gros morceaux de son sujet : les mosaïques chrétiennes de Rome, et les mosaïques romano-byzantines de Ravenne.

L. G.

Le Constitutionnel, 5 mars. Le mouvement artistique, par Louis Enault. — 6 ; Inventaire des richesses d'art de la France ; la Bibliothèque Sainte-Geneviève, par H. Trianon.

Gazette archéologique (1^{re} liv. 1877) : Notes sur les origines d'une estampe de Mantegna (Combat des dieux marins) par H. Delaborde.

Bulletin de l'Union centrale, mars : Rapport du jury sur les arts appliqués aux métaux de prix, par M. Falize fils.

Revue suisse des Beaux-Arts, 18 février. La Bible d'Alchuin, par A. Quiquerez.

L'Illustrazione Italiana, 4 mars. La villa Barbaro à Masero (avec dessins d'après Vénétienne).

Athenæum, 24 février : Nouvelles de Rome, par R. Lanciani. — 3 mars : Les Fouilles d'Olympie. — 10 mars : Titien, sa vie et son temps, par Crowe et Cavalcaselle (compte-rendu). Les fouilles de Mycènes.

Academy, 24 février : Notes sur Rembrandt, par H. Middleton. La galerie Dudley (2^e article) par W. Rossetti. — 3 mars : Henri Monnier, par Ph. Burty. — 10 mars : L'art et la critique en France depuis 1822, par P. Pétroz (compte-rendu par E. Pattison.)

Judi 29 mars (et non 27, comme nous l'avons dit par erreur) aura lieu à l'Hôtel Drouot, salle n° 5, la vente de 2 tableaux et 18 aquarelles d'Eugène Delacroix.

La vente sera faite par MM. Maurice Delestre et Féral.

M. Lansyer fait la vente annuelle de ses œuvres, à l'Hôtel Drouot, salle n° 5, le jeudi 22 mars. Exposition les deux jours précédents.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE du Dimanche 18 mars.

Concert du Conservatoire. — Symphonie en ré, Beethoven ; Près du fleuve étranger, chœur, Gounod ; Ouverture de la *Grotte de Fingal*, Mendelssohn ; Air d'*Orphée* (M^{te} Battu), Gluck ; Pasacaille, de Lulli ; Finale du 2^e acte de la *Festale*, Spontini.

Concert Padeloup. — Symphonie en fa, Beethoven ; Concerto pour violoncelle, joué par M. Jacquart, Schumann ; Adagio du 3^e quatuor, Haydn ; Symphonie fantastique, Berlioz ; Prélude de Bach.

Concert du Châtelet. — 5^e audition de la *Damnation de Faust*, par Hector Berlioz.

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Par Watteau, Jeurat, Boucher, Crivelli, A. Brauwer, E. Delacroix, Guaspre, Guido, Honthorst, Ingres, Jordaens, Claude Lorrain, Philippe de Champaigne, Poussin, Ribeira, Téniers, Tocqué, Vannini, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le lundi 19 mars 1877

M^e Léon TUAL, commis.-priseur, successeur de M. BOUSSATON, rue de la Victoire, 39.

M. Horsin-Déon, expert, place Valois, 6.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 17 mars 1877.

Publique, le dimanche 18 mars 1877.

TABLEAUX ET DESSINS

ANCIENS & MODERNES

Par Bonington, Géricault, Constable, Delaroche, Marilhat, etc.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 4.

Les mercredi 21 et jeudi 22 mars 1877,

à 1 heure 1/2 précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. Clément, marchand d'estampes de la Bibliothèque nationale, rue des Saints-Pères, 3.

Exposition, le mardi 20 mars.

TABLEAUX MODERNES

COMPOSANT

LA COLLECTION DE M. F. J***

BARON
BERNE-BELLECOUR
BOLDINI (G.)
BOUGUEREAU
CHAPLIN
COCK (Xavier de)
COMTE
COROT
DAUBIGNY (Ch.)
DELACROIX
DELORT
DETAILLE
DIAZ (N.)
DUPRÉ (J.)
FICHEL
GÉROME
HÉBERT

ISABEY
JACQUE (Ch.)
JONGKIND
LELOIR (Louis)
LECOMTE DU NOUY
MESGRIGNY (F. de)
NEUVILLE (A. de)
PELOUSE
PROTAIS
ROUSSEAU (Th.)
ROYBET
STEVENS (A.)
VAN MARCKE
VIBERT
WORMS
YVON
Etc., etc.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 23 mars 1877, à 3 heures précises.

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

M. F. Reitlinger, expert, rue de Navarin, 4

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 21 mars 1877, de 1 h. à 5 heures ; *Publique*, le jeudi 22 mars 1877, de 1 h. à 5 heures.

VENTE

AUX ESCHÈRES PUBLIQUES

à

VERSAILLES

Rue Maurepas, n° 1

Après le décès de M. PLANQUETTE ancien
caissier de la chambre des pairs

MEUBLES

TABLEAUX, DESSINS

MINIATURES, GRAVURES, etc.

Parmi lesquels on remarque : un dessin par
Ingres, représentant Philippe V, roi d'Espagne
donnant l'ordre de la Toison-d'Or au maréchal
de Berwick; Homère, dessin à l'encre de
Chine, par J. L. David.

Miniatures par Dumont, Van Spaendonck

Autres œuvres par et d'après :

Schalken, Dagnan, Monvoisin, etc.

Le vendredi 23 mars 1877, à 2 h.

Par le ministère de M^e Victor Marquis, com-
missaire-priseur, rue de la Pompe, 12;

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Mont-
marre, 54.

Exposition publique, le jeudi 22 mars 1877,
de 1 h. à 5 heures, rue Maurepas, 4.

2 TABLEAUX ET 18 AQUARELLES

VOYAGE AU MAROC

PAR

EUGÈNE DELACROIX

Appartenant à M. le comte de M^{...}

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le jeudi 29 mars 1877, à 2 h.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
27, rue Drouot.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Mont-
martre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mardi 27 mars 1877, de 1 h.
à 5 heures.

Publique, le mercredi 28 mars 1877, de 1 h.
à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

GALERIE OPPENHEIM

TABLEAUX IMPORTANTS

DE L'ÉCOLE MODERNE

et quelques

TABLEAUX ANCIENS

Marbres

OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Composant la

Galerie de feu M. Oppenheim

dont la vente aura lieu en son hôtel

12, RUE PIGALLE, 12

Lundi 23, Mardi 24 avril 1877

et jours suivants.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue
Grange-Batelière, 10.

M^e Appert, 13, boulevard Poissonnière.

M. Francis Petit, expert, rue St-Georges, 7.

M. Féral, peintre-expert, 54, faubourg
Montmartre.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.
Le catalogue sera prochainement en distribution

EXPOSITIONS :

Particulière, le vendredi 20 et samedi 21
avril 1877.

Publique, le dimanche 22 avril 1877,

VENTE SEDELMAYER

COMPRENANT

SES

TABLEAUX MODERNES

Les plus importants

ET CEUX DES

Galleries San-Donato et San-Martino

HOTEL DROUOT, SALLES 8 ET 9

Les lundi 30 avril, mardi 1^{er} et mercredi 2 mai
1877, à deux heures

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue
Grange-Batelière.

M. Francis Petit, expert, 7, rue St-Georges.

LE CATALOGUE SERA PROCHAINEMENT EN DISTRIBUTION.

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 28 avril 1877, de 1 h.
à 5 heures.

Publique, le dimanche 29 avril de 1 heure
à 5 heures.

COLLECTION
De S. A. le duc de BERWICK et D'ALBE
T A B L E A U X
 PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS
75 TAPISSERIES
DE PREMIER ORDRE
 En partie tissées d'or et d'argent.

4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES
 de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET N° 9
 A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE
 COMMISSAIRE-PRISEUR
 6, rue de Hanovre
M^e CLÉMENT
 MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
 3, rue des Saints-Pères

M. HARO ✱
 PEINTRE-EXPERT
 20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti
M. BLOCHE
 EXPERT EN OBJETS D'ART
 Boulevard Montmartre, 19

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUERA LE CATALOGUE

VENTE
Aux enchères publiques
 APRÈS DÉCÈS DE M^{me} B...
T A B L E A U X
DE PREMIER ORDRE

Des Écoles Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise
 et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bev, de Max-Kaln.

MARBRES, BRONZES, STATUES
 MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 1 ET 2
 Les Lundi 16, Mardi 17, et Mercredi 18 Avril 1877,

COMMISSAIRE-PRISEUR :
M^e Charles PILLET,
 10, rue de la Grange-Batelière.

PEINTRE-EXPERT
M. Haro, ✱
 20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS

Particulière :
 Le samedi 14 avril 1877.

Publique :
 Le dimanche 15 avril 1877.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

Le Musée des Arts décoratifs

On s'occupe beaucoup en ce moment de la création d'un musée nouveau, dont l'utilité ne saurait être contestée par personne, puisqu'il doit combler une lacune signalée depuis longtemps déjà dans l'arsenal de l'enseignement artistique et plus particulièrement de cette branche qu'il faut plus que jamais encourager en France, l'art dans ses applications à l'industrie.

Une telle œuvre, il est superflu de le dire, doit être une œuvre nationale, et, à ce titre, elle a droit au concours de toutes les forces agissantes du pays : l'Etat et l'initiative privée. Il est dès à présent assuré que la création d'un *Musée des arts décoratifs* repose sur l'entente, aujourd'hui consommée, de ces forces ; nous pouvons donc l'annoncer sans crainte, et en même temps donner à cette œuvre l'appui de notre publicité.

Nous ne nous étendrons pas davantage aujourd'hui sur ce sujet, et surtout nous n'aurons garde d'imiter plusieurs de nos confrères en publiant une liste de fantaisie des personnes qui composent le comité fondateur.

Tout ce qu'il y a lieu d'affirmer en ce moment, c'est que M. le duc d'Audiffret-Pasquier a bien voulu accepter la présidence honoraire de l'entreprise, et que M. le duc de Chalnes en a été nommé président effectif. Nous savons enfin que l'*Union centrale* prendra à cette fondation une très-large part, — la part qui lui revient de droit parce qu'elle a bien mérité des arts décoratifs, — et que de plus, le concours de la direction des Beaux-Arts, de l'Etat par conséquent, lui est tout acquis : c'est là le point essentiel.

L. G.

P.-S. Nous lisons à l'instant dans les *Infor-*

mations et Faits du Journal officiel du 23 mars, les lignes suivantes :

« On sait que le projet de fondation à Paris d'un musée des arts décoratifs vient d'être repris activement sous le haut patronage de M. d'Audiffret-Pasquier.

Le comité d'exécution, qui a accepté le soin d'étudier l'organisation de ce musée, s'est réuni dernièrement à l'hôtel de Luynes. Ce comité, composé de trente membres, a reconnu pour présidents honoraires : M. Edouard André, président de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie ; M. le marquis de Chennevières, directeur des beaux-arts ; sir Richard Wallace, Philip Owen, directeur du musée de South-Kensington. Il a confié la présidence active à M. le duc de Chalnes et la vice-présidence à M. le vicomte de Ganay.

Après avoir reconnu que l'accord avec l'Union centrale des beaux-arts devait être la base de l'œuvre, le comité a chargé sept de ses membres (MM. Berger, Dalloz, Dupont-Auberville, vicomte de Ganay, Louvrier de Lajolais, G. Lafenestre, Sensier) de préparer les statuts constitutifs de la Société qui devront lui être prochainement présentés. »

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Le Jury a admis à l'entrée des loges pour le concours du grand **Prix de Rome** (architecture), les candidats suivants :

1° M. Blavet, élève de M. Guéniaux ; — 2° M. Morice, élève de M. André ; — 3° M. Mariaud, élève de M. André ; — 4° M. Larche, élève de M. Guadet ; — 5° M. Chanut, élève de M. Moyaux ; — 6° M. Douillet, élève de M. Guadet ; — 7° M. Cléret, élève de M. André ; — 8° M. Lemaire, élève de M. Coquart ; — 9° M. Venant, élève

de M. Pascal; — 10^e M. Duprezard, élève de M. André.

L'entrée en loges a eu lieu hier vendredi. Le travail durera 111 jours. Le jugement définitif se fera le samedi 4 août.

Les peintres impressionnistes ouvriront leur exposition annuelle le 5 avril prochain, 6, rue Le Peletier. Les organisateurs sont, comme toujours, MM. Degas, Manet, Caillebotte, Monet, Renoir, Sisley, M^{lle} Berthe Morisot, etc.

L'ouverture de l'Exposition des beaux-arts de Naples aura lieu le 8 avril, en présence du roi et des princes du Piémont.

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DE TABLEAUX DE M. P***

M. Haro, expert; M. Escribe, commissaire-priseur

Rosa Bonheur : Brebis et son agneau, 7.000 fr. — Eug. Delacroix : Démosthènes et la mer, 19.400 fr. — Paul Delaroche : Jésus chez Simon, 4.100 fr. — Diaz : La Forêt de Fontainebleau, 20.500 fr.; Grande Forêt, 15.600 fr.; Diane chasserresse, 8.800 fr.; l'Orage, 6.100 fr. — J. Dupré : La Méridienne, 8.900 fr. — Ch. Jacque : Moutons paissant sous de grands chênes, 3.750. — Roybet : Lansquenets en embuscade, 3.400 fr.

Total de la vente : 150.000 francs.

La collection du baron J. de H..., qui se composait de quarante-neuf tableaux, a produit, à l'hôtel des ventes, la somme de 226,240 francs. Voici les tableaux qui ont été payés le plus cher :

Un Millet, les Planteurs de pommes de terre, a été vendu 31,000 fr. — Un Diner officiel, par l'Autier, 29,000 fr. — Un chien de berger, par Troyon, 23.500 fr. — Un Gentilhomme, par Meissonier, provenant de la vente Didier, 15.200 fr. — Fruits et gibier, par Saint-Jean, provenant de la collection de San-Donato, 10.200 fr. — Dalila, par Gallait, 10.000 fr. — Un second Troyon, la Provende des poutles, 8.700 fr. — Le Petit Protégé, par Willems, 6.480 fr. — Un troisième Troyon, Plage aux environs de Trouville, 6.100 fr. — Un très-beau Corot, le Grand Étang de Ville-d'Avray, 4.680 fr. — Maison au bord de l'eau, souvenir de l'Asie-Mineure, par Decamps, 4.350 fr. — Un autre Decamps, l'École turque, 4.300 fr. — Une jeune femme, costumée à l'orientale, par Diaz, 4.500 fr. — La Récolte des pommes de terre, par Millet, 4.000 fr. — Une Fête navale, par Isabey, 3.800 fr. — La Curieuse, par Toulmouche, 3.900 fr. — Épisode de la jeunesse de Rembrandt, par Robert Fleury, 3.650 fr. — Le Repos, par Fromentin, 3.200 fr. — Et enfin, Un

chat jouant avec une souris, par Philippe Rousseau, 3.000 fr.

LE FAUTEUIL DE SHAKESPEARE

On vient de vendre aux enchères chez Sotheby et Wilkinson, à Londres, le vieux fauteuil en chêne dans lequel, suivant la tradition, William Shakespeare s'est assis pour écrire la plupart de ses drames. C'est un meuble très-simple, sans ornements, si ce n'est au dos, où l'on a sculpté une église avec son clocher et une maison qui rappellent le petit bourg de Stratford on Avon, où naquit l'auteur d'*Hamlet*.

Cette intéressante relique a été vivement disputée; elle a été adjugée au prix de 45 liv. st. (1.125 fr.).

On a vendu en même temps, au prix de 4.025 fr., un exemplaire de l'ancienne édition des Œuvres de Shakespeare, portant la date de 1623.

NOUVELLES

*. Notre ami et collaborateur, M. Henri Havard, vient de découvrir des documents d'une haute importance sur quelques-uns des anciens maîtres hollandais. Nous publierons incessamment le résultat de ces découvertes.

*. En recevant l'annonce de l'organisation d'une exposition de portraits historiques français pendant l'Exposition universelle, le comité supérieur anglais a décidé qu'il y prendrait part en envoyant les portraits de personnages français et de personnages anglais ayant joué un rôle en France, que possèdent les collections de la Grande-Bretagne.

*. Par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, M. Galland, professeur à l'École des beaux-arts, a été nommé inspecteur des travaux d'art de la manufacture nationale des Gobelins.

*. Une triste nouvelle. M. Gudin, le peintre de marines, serait menacé de perdre la vue. C'est lui-même qui l'écrit à son ami M. Jules Barbier, dans une lettre poignante que les journaux ont reproduite. Nous espérons que les alarmes de l'éminent artiste ne sont pas fondées à ce point que la science des oculistes modernes ne puisse lui conserver la perception complète de cette lumière que son talent savait si bien transporter sur la toile.

*. Depuis quinze jours le Panthéon est aux mains des artistes chargés de sa décoration intérieure. Cette décoration doit se composer de peintures murales dont les sujets, déjà connus, ont été désignés par M. le ministre des beaux-arts, et de dix statues colossales en marbre. L'insuffisance de jour n'ayant pas permis aux artistes de travailler sur place, la

plupart des peintures se font dans les ateliers ; elles seront ensuite posées sur les murs ; et, à cet effet, on vient de commencer le polissage de toutes les surfaces qui sont destinées à recevoir des toiles.

Les deux chapelles latérales seront seules décorées au moyen des peintures murales faites sur les murs mêmes. Hier, on a commencé les travaux préliminaires pour la décoration de la chapelle de sainte Geneviève dont on entreprendra les peintures dans les premiers jours du mois de mai prochain.

M. Ph. Burty a commencé, mercredi soir, dans la salle du boulevard des Capucines, une série de conférences sur le *Japon ancien et le Japon moderne*.

L'*Allgemeine Zeitung* annonce qu'un des plus célèbres tableaux de Jean van Eyck a été volé le 15 de ce mois au musée de Berlin. C'est une petite peinture sur bois représentant la Vierge couronnée avec l'Enfant Jésus dans une église. Ce petit chef-d'œuvre mesure 31 centimètres de hauteur sur 13 centimètres 4 3 de large ; il porte la date de 1440, avec la signature : « Jan van Eyck, Brugge. » Les administrateurs du Musée royal de Berlin offrent une récompense de 300 marcs à la personne qui rapportera le précieux Van Eyck.

NÉCROLOGIE

Jeudi dernier, ont eu lieu les obsèques de M^{me} Ernest André, belle-mère de M. Edouard André, président de l'*Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie*.

M^{me} Ernest André était une des femmes les plus distinguées de la haute société parisienne.

L'église Saint-Philippe-du-Roule s'est trouvée trop petite pour contenir toutes les personnes qui étaient venues rendre hommage à la mémoire de M^{me} André, et s'associer à la douleur du sympathique président de l'*Union centrale*.

Jurisprudence artistique.

LA DANSEUSE AUX CASTAGNETTES.

M. Clésinger se dispose à prendre part à l'Exposition des œuvres d'art qui va s'ouvrir aux Champs-Élysées. Parmi les œuvres qu'il doit présenter se trouve la *Danseuse aux castagnettes*, qui a été mise sous séquestre en 1874, à la suite d'une revendication par un sieur Lucas.

Il s'agit aujourd'hui de faire autoriser par M. le président des référés le séquestre, tous droits réservés, à faire transporter la charmante danseuse au Palais de l'Industrie, pour l'exposer sur son socle, au milieu des allées de sable fin et des bordures de fleurs.

M. Clésinger s'est donc adressé, à cet effet, au juge des référés, et il demandait en outre que le modèle en plâtre de sa statue, qui avait été déposé entre les mains de MM. de Marnhac et Cie, jusqu'à l'issue de l'instance pendante entre l'auteur et M. Lucas, et dont la propriété, comme celle de la reproduction en bronze, a été reconnue lui appartenir, fût remise au séquestre jusqu'à paiement du nantissement de M. Lucas, qui grève le bronze et le plâtre.

Une ordonnance a décidé que le modèle en plâtre de la *Danseuse aux castagnettes* serait remis, en présence de l'auteur, entre les mains de son séquestre, et a autorisé ce dernier à faire transporter au palais des Champs-Élysées l'original en bronze de cette même statue.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

M. WINSTLER ET LA GROSVENOR-GALLERY

Le mécontentement général du monde artistique contre la *Royal Academy* se montre enfin d'une façon décisive. Il y a quelques mois, deux ou trois riches amateurs d'art, poussés par les justes réclamations d'une certaine école d'artistes dont les œuvres ont été depuis longtemps rejetées chaque année de l'Academy, ont trouvé les fonds nécessaires pour bâtir une nouvelle salle d'exposition. Après quelques démarches préliminaires, grâce la sollicitude éclairée du duc de Westminster, un emplacement a été trouvé pour la *Grosvenor-Gallery*. Les travaux de construction ont été poussés avec ardeur pendant l'hiver, et au mois d'avril prochain, nous aurons au beau milieu du Londres fashionable, sur Bond-Street même, une galerie digne du nom qu'elle porte.

Le comité, qui se compose d'amateurs distingués, comme sir Coutts Lindsay, M. George Howard, et d'artistes comme M. Burne-Jones, M. Rosetti et autres, a décidé qu'il sortirait de la coutume ordinaire de recevoir les envois de tous les concurrents et d'en faire un triage ultérieur. Il a préféré inviter les artistes dont les œuvres faisaient déjà du bruit dans les ateliers à leur offrir l'hospitalité. De cette façon, la *Grosvenor-Gallery* promet d'attirer à elle les meilleurs tableaux de l'année. La vogue qui s'attache déjà à cette nouvelle création est telle qu'un sein même de l'Academy une certaine crainte de ne pas figurer à la *Grosvenor* s'est manifestée.

Quant au local lui-même, il comprend deux grandes salles éclairées par le haut, dont la plus grande a 134 pieds de longueur sur quarante de largeur, et l'autre 60 pieds sur 28. Il y aura en outre des salles pour les aquarelles et pour la sculpture, un buffet et des salons pour dames. Les grandes salles seront tapissées de soie d'un rouge foncé avec des bordures dorées, et les panneaux

de la muraille seront séparés par des consoles et de petits bahuts chinois sur lesquels on placera des objets d'art orientaux et des fleurs.

Il y a peu d'amateurs auxquels le nom de M. Whistler soit inconnu. C'est en France qu'il fit ses premières armes, et qu'il publia cette remarquable série d'eaux-fortes, aujourd'hui si rares. Depuis lors, M. Whistler a porté le cachet de son originalité un peu dans tous les sens. Comme paysagiste, il a rompu en visière avec les traditions de l'Ecole alors naissante des pré-raphaélites anglais, dont, par le contraste de sa manière, il a fait ressortir l'art faux et maniéré.

M. Whistler qui, à son arrivée ici, fut pour un instant attiré par les théories de la nouvelle école, s'en est bien vite émancipé. Il a produit coup sur coup ses *nocturnes*, comme il les appelait, en bleu, en blanc, en noir, ensuite c'étaient ses *symphonies* en deux couleurs, puis ses *harmonies*, où il tire un parti si étonnant de ces contrastes dont la nature est si prodigue. On lui a fait le reproche qu'il ne voyait que l'atmosphère qui entourait ses sujets, et que ceux-ci restaient cachés au spectateur sinon à l'artiste. M. Whistler a répondu qu'il voyait aussi bien que le premier passant les objets palpables, mais qu'il voyait aussi ce qui se dérobait à celui qui n'ayant pas l'éducation de l'œil, ne prenait pas la peine d'étudier le milieu dans lequel tout flotte et tout se remue. A toutes les objections qu'on lui faisait, il répétait : patience. Peu à peu il a vu se former autour de lui un groupe de fidèles, et qui plus est, bon nombre de ceux qui autrefois le traitaient d'original entêté, lui reconnaissent maintenant une haute place dans la hiérarchie de l'art. Abandonnant les paysages et les effets de nuit où il a si bien réussi, M. Whistler s'est lancé dans le portrait. Il vient de finir pour les expositions du printemps une série de portraits, de grandeur naturelle et tous en pied. Le talent de M. Whistler est de saisir à première vue le côté distinctif de son modèle, son caractère typique, comme protestation contre le portrait à la mode, « le portrait à l'œil », si goûté de l'Académie. L'œuvre antérieure de M. Whistler méritait toute l'attention du public. Heureusement il ne s'arrête pas là. Il sait produire non-seulement une image frappante de l'original, mais sa manière de peindre, très-intéressante, accuse une profonde étude de la méthode et des procédés de Velasquez. Comme l'incomparable maître, M. Whistler dédaigne les artifices de la couleur pour obtenir les effets de lumière et d'ombre que donne la nature.

Il est sévère sans être guindé, sérieux sans être dur, et je suis sûr que, quand le public verra ses portraits à la *Grosvenor-Gallery* au mois d'avril, il prendra peut-être plus de plaisir à les regarder que tous les autres tableaux ensemble. Mais ce n'est pas de ses portraits que je veux parler aujourd'hui ; c'est d'un travail dans un genre tout différent. M. Whistler vient de décorer pour un de ses clients une salle à manger qui ne tardera pas à devenir un des attraits artistiques de Londres, et qui marque un point de vue nouveau dans l'application des arts décoratifs à la vie journalière. M. Whistler entre dans la nouvelle voie un peu tard, mais il y prend d'emblée la première place. Le parti-pris de la décoration de

la salle à manger qu'il vient de terminer est très-simple. Il a choisi pour motif le paon, pas tout à fait le paon du Jardin des Plantes, mais un paon idéalisé dont il a fait le thème répété et ingénieusement varié de sa symphonie décorative. Au plafond, il s'est contenté de rendre l'effet des plumes de la poitrine avec leurs nuances délicates d'or et de bleu ; sur les parois ce sont les plumes de la queue qu'il a utilisées. Au bout de la salle deux paons dorés se détachent sur un fond bleu foncé, se pavanant dans des poses à la fois pleines de vanité et de majesté, tandis que sur les trois volets des fenêtres, ce sont des paons bleus qui se détachent d'un fond d'or. Dans toute la décoration de la salle il n'y a que ces deux couleurs, qui se donnent la réplique et se prêtent à toutes les exigences de l'artiste, qui dans ce travail, hérissé de dangers, a montré son goût exquis et affirmé son originalité.

LIONEL ROBINSON.

LA FABRIQUE DE TAPISSERIE DE FERRARE.

La plus intéressante des fabriques italiennes de haute lisse, celle de Florence, a été, il y a dix-huit mois de la part d'un artiste toscan, M. Conti, l'objet de longues et fructueuses recherches. Nous avons rendu compte ici même de son ouvrage, qui n'est exempt ni de lacunes ni d'erreurs, mais qui se recommande par l'importance et la masse des renseignements puisés dans les archives du palais Pitti.

Un chercheur bien connu des lecteurs de la *Gazette*, le marquis Giuseppe Campori de Modène, vient de donner pour pendant au travail de M. Conti une histoire de la manufacture établie à Ferrare par la maison d'Este. Cette manufacture, de beaucoup antérieure à celle des Médicis, a été à de certains moments aussi florissante qu'elle ; les peintres les plus célèbres, Cosimo Tura, Jules Romain, Le Pordenone, Garofalo, J. B. Dossi etc. l'ont pourvue de cartons ; d'habiles tapissiers ont dirigé ses métiers un siècle et demi durant ; avant la Révolution, des centaines de tentures de fabrication indigène remplissaient les palais ducaux. Que lui manque-t-il pour jouir d'une réputation pareille à celle de sa rivale ? — D'être représentée dans nos musées par un plus grand nombre de spécimens. Ne désespérons pas cependant de lui voir retrouver ses titres ! Déjà l'Exposition de l'Union centrale a mis au jour une pièce curieuse, celle que la *Gazette* a reproduite, faisant partie de la suite des *Métamorphoses*, exécutée pour le duc Hercule II en 1545. D'autres tentures ne tarderont sans doute pas à sortir de l'oubli, maintenant que l'éveil est donné, et elles serviront d'illustration aux annales de l'*Arazzeria estense*, si heureusement reconstituées par M. Campori¹.

1. *L'Arazzeria estense*, cenni storici di G. Campori, Modena 1876, extr. du t. VIII des *Atti e Memorie delle RR. deputazioni di storia patria per le provincie modenesi e parmensi*.

Antérieurement déjà, M. Citadella, bibliothécaire de la ville de Ferrare, avait consacré quelques pages à la même manufacture. Comme nous les avons analysées dans la *Revue critique* de 1875, n° 45, et dans le *Bulletin de l'Union centrale*, nous ne reviendrons pas ici sur les renseignements qui y sont contenus.

L'introduction de la tapisserie à Ferrare date de l'année 1436. Ce premier atelier se trouve en même temps être le plus ancien, jusqu'ici connu, de toute l'Italie. (Celui de Sienne ne remonte qu'à 1438, celui de Rome à 1455 seulement.)

Peut-être le mot atelier est-il trop ambitieux. Jacomo de Flandria de Angelo, que le marquis Nicolas III (1393-1441) prit à son service le 8 avril 1486, ne fut en effet chargé que du raccommodage des « bancali et paramenti » appartenant à la cour. Il reçut à ce titre un salaire mensuel de trois livres. Dès cette époque le marquis possédait un choix considérable de tentures d'Arras. Il est entre autres question, dans un document de 1435, d'une garniture de « razzo affigurato novo. »

En 1441, Nicolas III engagea un autre tapissier, un compatriote du précédent, maître Pietro di Andrea di Fiandra. On le voit, à Ferrare comme dans toutes les autres villes italiennes, c'est invariablement à des Flamands que l'on a recours pour introduire l'industrie de la haute lisse.

Lionel (1441-1450), fils et successeur de Nicolas III, poursuivit la voie inaugurée par son père. Pendant son règne, qui dura neuf ans, on trouve à son service, outre le Pietro di Andrea déjà nommé, les tapissiers flamands Livino di Giglio de Burgis (Liévin de Bruges, fils de Gilles ou Gielis), Bernardino et Rinaldo.

Tel était le luxe déployé par cette petite cour, que malgré ce renfort on fut plus d'une fois obligé de faire des commandes dans les Flandres. Ce fait prouve, soit dit entre parenthèses, que les commandes à l'étranger n'impliquent pas toujours l'absence de la fabrication locale correspondante. En 1447, Lionel chargea le peintre Jacopo Sagramoro; en 1449, le peintre Nicolo Panizato d'exécuter les cartons des armoiries qu'il faisait tisser à Arras ou dans quelque autre cité du nord de la France.

Borso d'Este (1450-1471), marquis et ensuite duc de Ferrare, imprima un nouvel essor à la fabrication des tapisseries. C'est encore M^{re} Pierre, fils d'André, qui figure en tête des haute-lisseurs attachés à ce potentat. Jusqu'à l'année 1471, où son nom disparaît des registres, il ne cesse de mettre au jour devants d'autel, dossierets, garnitures de lits, etc., etc. Il avait travaillé trente années durant pour la maison d'Este.

Son principal rival, M^{re} Liévin, avait momentanément abandonné la cour de Ferrare pour entrer au service de la République florentine. Il en reçut, en 1457, le certificat si élogieux que nous avons analysé dans un de nos précédents articles. Une bonne fortune lui était réservée à Ferrare : celle de traduire en tapisserie les cartons d'un des artistes les plus célèbres du temps, Cosimo Tura. Des armoiries, des verdure, des animaux, faisaient les frais de ces cartons, dont il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir. A défaut de ces œuvres, rapportons du moins les termes d'un des paiements faits au peintre et miniaturiste ferrarais :

« (1457. 18 mai). M. Cosmo dipintore in Ferrara di avere L. 24 di marchesini quali ge ha tosado Galeoto per sua fatura et spexa de colieri de avere depinto uno patrone per disegno de fare spalire de razo loquale fece de tela longo b. 10. 0.2 et largo b. 2 1/4, suxo lo quale ha depinto pavellioni 4 solo li quali sono fato una arma duale et devixe 4 de lo Sr nostro, zoè paraduro, alicorno,

butesino e la... fate a sua naturale et per tuto lo resto del campo fu fato più diversi animali et verdura la quale sa da adoperare per uno maestro de Franza che dè venire qui di corto afare dita spaliera. »

En 1473, Liévin disparaît, après avoir exécuté un nombre considérable de portières, de garnitures de meubles et d'autres tentures.

M^{re} Renaud, dit Boteram, est pour nous une vieille connaissance, lui aussi. Nous l'avons déjà rencontré à Sienne, où il se chargea, en 1438, d'enseigner son art aux habitants de la ville. On l'y appelait Rinaldo di guallieri de la Magna Bassa (Basse-Allemagne, Pays-Bas). Les recherches de M. Campori établissent qu'il avait pour patrie Bruxelles. Il était à la fois marchand et artiste, et nul, parmi ses confrères du x^{ve} siècle, n'a joué un rôle aussi brillant. Il faisait au duc des fouritures, dont une seule, pour ne citer qu'un exemple, comprenait 866 brasses, à un ducat d'or par brasse. Que de suites superbes ont dû passer par ses mains depuis le Salomon trônant au milieu de sa cour, depuis l'histoire d'Achab, jusqu'aux couvertures de lit en haute lisse, jusqu'aux tentures du bucentaure ducal !

Citons encore, parmi les autres tapissiers employés par Borso, Gianetto di Francia, qui, en 1462, revêtit l'habit religieux; Giovanni de Lattre, d'Arras (1461); Rubino, ou Rubinetto, di Francia (1469-1470); Errico di Fiandra, ou d'Allemagne, ou encore della Mirandola (1470); Giovanni da Correggio. Le Giovanni di Borgogna, dont il est question en 1470, est peut-être identique avec Giovanni de Lattre.

L'impulsion extraordinaire donnée à la tapisserie par Borso d'Este détermina la commune de Ferrare à ouvrir un cours de haute lisse. Elle engagea comme professeurs, en 1464, Giovanni Mille et Rinaldo Grue, tous deux originaires de Tournai. Mais les Ferrarais témoignèrent peu de goût pour la pratique d'un art si difficile, et sauf quelques exceptions, ce furent, comme devant, des ouvriers venus des Flandres qui dirigèrent les ateliers installés dans la ville. Borso vint en aide aux deux maîtres et leur confia l'exécution de tentures destinées à l'ornementation du bucentaure.

Quant aux peintres employés par Borso c'étaient, outre Cosimo Tura, Gerardo da Vicenza et Ugolino. Le premier d'entre eux fit divers cartons en 1458, 1459, 1467, il reçut notamment une somme de 64 livres pour le dessin et la peinture de deux patrons de la grandeur d'une couverture de lit : *per haver disegnat e dipinto due patroni tanto come è grande una coperta da letto per fare pari da razo*. Gérard de Vicence est l'auteur de compositions envoyées dans les Flandres pour y être exécutées en tapisserie. Le livre des débiteurs et des créanciers de l'année 1469 parle en outre d'une aquarelle dans laquelle il représente une fête antique : *uno cartone designado cum una festa a l'antiqua tocca de aquarella lungo br. 5 e largo br. 1 1/2, che fo facto per patron per li maistri de li Raci del prefato V. S.*

Un dernier fait montrera jusqu'à quel point Borso poussait la prodigalité quand il s'agissait de tapisseries : lors de son voyage à Rome, en 1471, il emmena 173 mulets portant chacun une couverture en haute lisse.

Son successeur Hercule I (1471-1505) ne déploya

pas moins de magnificence. Outre les artistes cités plus haut on trouve à son service Giovanni Costo ou Costa, Flammant, Gerardo ou Flammant, puis un de ses sujets, Bernardino di Bongiovanni, qui était à la fois tapissier et peintre, enfin, un certain Sabadino, originaire de l'Égypte.

Ce dernier paraît avoir été d'une adresse merveilleuse. Le duc, pour le récompenser, lui fit don d'une maison. L'acte de donation n'est qu'un long dithyrambe, il nous prouve qu'aucune hyperbole ne paraissait exagérée aux Italiens de la Renaissance quand il s'agissait d'un art qui à leurs yeux tenait presque de la magie. Je ne puis résister au plaisir de citer le préambule de cet acte; il est vraiment caractéristique.

« Dilectissimi nostri, — Fra gl'altri nobilissimi artificieri che se siano conosciuti bavemo visto maistro Sabadino Syro quale nela textura de panni figuratti supera tuti gli altri famosi, adeo che nè Policeto, nè Appelles, Phidia o Pyrgotelle, quantunque perfectissimi nela pictura nono da comparare ad Sabadino, quale veramente è uno altro Hyppia che nel lavorare maxime di quella sorte pictura variada in panni de varij colori, la quale antiqui chiamarono Babilonica, como è questa de Sabadino nasciuto in quella parte, non debe pare. »

Ne trouvons-nous pas aussi dans cette pièce des traces de la tradition qui rattachait la haute lisse à l'Orient! Rappelons à ce propos que, vers la même époque, Zizim, frère du sultan Bajazet II, dirigeait à Aubusson l'exécution de plusieurs tapisseries aujourd'hui encore existantes.

Vers la fin du règne d'Hercule I^{er} la manufacture ferraraise était en pleine décadence. En 1490 on ne signale même plus dans la ville qu'un seul maître tapissier, auquel la commune offrit une subvention pour le retenir. Les fréquents emprunts de tentures faits par le duc témoignent également du ralentissement de la production.

Cet état de choses ne fit qu'empirer sous Alphonse I^{er} (1505-1534). C'est à peine si ce duc pourvut au remplacement des deux ou trois artistes nécessaires à l'entretien des collections réunies par ses ancêtres. M. Campori est même disposé à croire qu'il en engagea ou aliéna une partie. Cependant par suite des unions qui firent entrer dans la maison d'Este Lucrèce Borgia et Renée de France, le garde-meuble ducal s'enrichit de nouveau de quelques belles suites d'arazzi.

À côté de la collection du prince régnant il faut citer celle de son père, le cardinal Hippolyte l'ancien; elle était d'une importance capitale. Il faut citer entre autres une verdure avec des animaux, exécutée à Lyon et envoyée au cardinal en 1519.

Il était réservé à Hercule II (1534-1559), de rendre à la fabrique de Ferrare son ancienne splendeur; son nom mérite de figurer en tête de l'histoire de cet établissement, à côté de celui de son aïeul Borso; il brille d'un éclat non moins vif. Dès la seconde année de son règne, on trouve à son service deux tapissiers des Flandres dont nous avons eu bien des fois dans ces derniers temps à entretenir nos lecteurs: Nicolas et Jean Carcher ou Carchieri.

En 1536, Nicolas amène de son pays natal huit compagnons avec lesquels il travaille sans relâche, jusqu'en 1541 à tisser les cartons de Battista Dossi. Plus tard nous le trouvons à Florence, où il devait fonder la fabrique ducal de tapisseries.

Son frère Jean resta au contraire à Ferrare, où il acquit le droit de cité et où il mourut probable-

ment après 1562. Les tapisseries qu'il exécuta sont innombrables. Citons l'histoire de Saint-Georges et de Saint-Maurelius, au dôme de Ferrare, la mort de la Vierge, à la cathédrale de Côme, des métamorphoses, des grotesques.

Parmi les maîtres que Nicolas Carcher avait recrutés dans son pays natal se trouvait celui qui fut sans contredit le roi des tapissiers italiens du xvi^e siècle, Jean Rost, ou Roost, le co-fondateur de la fabrique de Florence. Il travailla plusieurs années pour le duc de Ferrare, et fut chargé, en 1542, d'acheter pour lui quatre balles de laine dans les Flandres, et alors même qu'il fut attaché d'une manière durable au service de Côme de Médicis, il ne cessa d'être en rapport avec le duc Hercule II et, à un certain moment, en 1552 ou 1553, il exécuta pour lui deux tentures.

(A suivre)

E. MUNTZ.

VENTES PROCHAINES

TABLEAUX ANCIENS.

Mardi prochain, 27 mars, aura lieu à l'Hôtel Drouot, salle n° 1, une belle vente de tableaux anciens provenant pour la plupart de collections célèbres. Parmi ces tableaux figurent un certain nombre d'œuvres remarquables. Nous citerons: une *Halte de chasse* par Abshoven, une *Kermesse* de P. Breughel, l'*Abreuvoir* de A. Cuyp, dans la première manière du maître, l'*Ange quittant Tobie* de B. Cuyp d'une exécution transparente et hardie, l'*Hallali*, par Van Falens d'après Wouvermans, une délicieuse esquisse de Fragonard, une gracieuse composition de M^{lle} Gérard, plusieurs Guardi, un triptyque de l'école d'Holbein, le Bénédicité de N. Maas, une *Halte de Vereburing*, un beau paysage de Molenaer, un autre de Salomon Ruysdaël, plusieurs bons portraits des différentes écoles et d'autres œuvres qu'il serait trop long d'énumérer. Mais nous signalerons surtout à l'attention des amateurs plusieurs tableaux qui ont fait partie de la collection Koucheleff-Besborodko: les *Joueurs de la Morra*, un des meilleurs tableaux de Karel Du Jardin, trois paysages de Joseph Vernet, les *Philistins frappés de la peste*, œuvre très-authentique de Poussin et reproduction du tableau du Louvre. Enfin, deux grands panneaux décoratifs, monuments en ruines, par Hubert Robert, signés et datés de 1796, et deux grandes chasses par Paul de Vos.

Ces tableaux seront exposés demain dimanche et lundi 26 mars.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, M. Féral, expert.

TABLEAUX ET AQUARELLES DE DELACROIX

On exposera à l'hôtel Drouot, les 27 et 28 mars, et on vendra le 29, deux tableaux et dix-huit aquarelles de Delacroix, dont je dois dire quelques mots, car ces ouvrages appartiennent tous à une période décisive de la carrière du peintre, à ce moment où il abandonna presque complètement les sujets qu'il avait traités jusque-là, pour entreprendre cette longue suite de tableaux orientaux

auxquels il doit la plus grande part de sa réputation.

Lorsque Delacroix exposa, en 1822 et 1824, ses deux premiers tableaux : *le Dante et Virgile* et *le Massacre de Scio*, le mouvement romantique était dans sa première ferveur, et nous pouvons difficilement nous faire une idée de l'étonnement et du scandale que ces deux importants ouvrages causèrent dans le public et parmi les élèves de David. La lutte était partout, au théâtre aussi bien qu'aux expositions de peinture. On attaquait et on défendait avec un égal acharnement les drames romantiques et les toiles de Géricault et de Delacroix. Et il faut dire que les deux tableaux du jeune peintre étaient bien faits pour exciter les colères de ses adversaires et pour exalter les espérances des novateurs. Ils avaient été exécutés sous l'influence directe de l'auteur de *la Méduse*, et, outre des qualités de composition et de dessin qu'ils doivent à la puissante et bienfaisante intervention du grand artiste, ils présentent à un très-haut degré la plupart des qualités qui, jusqu'à la fin de sa carrière, distinguèrent Delacroix. Ils rompaient de la manière la plus nette avec les traditions de l'école de David. Les partisans des idées nouvelles admiraient dans ces tableaux la force, la grandeur, l'originalité de la conception, la richesse, l'harmonie, la chaleur du coloris, la vigueur et la franchise de la touche, le débordement de vie qui éclate dans les pantomimes des personnages ; et quoique Eugène Delacroix boulevérse, même dans ces deux ouvrages, les idées que nous nous faisons avec raison de la beauté pictoresque, encore aujourd'hui nous ne saurions échapper à la séduction qu'exercèrent sur des imaginations très-jeunes et surexcitées ces pathétiques compositions. L'effet fut immense.

Delacroix exposa coup sur coup un grand nombre de tableaux : *le Tasse dans la prison des fous*, *le Christ au jardin des Oliviers*, *Marino Follero, l'Assassinat de l'évêque de Liège*, *la Barrière, Cromwell à Windsor*, *Raphaël dans son atelier*, etc. Les romantiques l'acclamaient ; l'école de David l'accablait de ses mépris. On le nommait « ambitieux sectaire » ; on traitait ses tableaux « d'ébauches grossières, admises par le jury avec une funeste complaisance. » — C'est un homme qui court sur les toits, s'écriait Gérard. Gros, qui l'avait soutenu jusque-là, disait du *Massacre de Scio* : « C'est le massacre de la peinture » ; et Delacroix ayant rencontré au Salon, l'auteur de *la Peste de Jaffa* lui lança cette apostrophe : « Il ne s'agit pas de saluer les gens, il faut encore bien dessiner, et ne pas confondre la bonne peinture avec la mauvaise. » Mais, s'il avait des détracteurs, il avait aussi d'énigmatiques défenseurs. « Si je rencontrais M. Delacroix, écrivait M. Jal, je l'embrasserais, je le féliciterais, et je pleurerais ; oui, je pleurerais de joie et de reconnaissance. Brave jeune homme ! la fortune lui soit en aide ! Il a bien mérité des amis des arts, il a bien mérité des ennemis du despotisme : il l'a montré dans toute son horreur. » Hélas ! ces grandes colères et ces généreux enthousiasmes sont loin de nous, et aujourd'hui nous pouvons faire nos réserves et cependant rendre pleine justice à l'éminent coloriste. L'organisation de Delacroix est admirable ; mais je l'ai dit bien souvent, et je ne puis écrire le nom du peintre justement illustre sans y revenir : il faut déplorer doublement la mort prématurée de Géricault, qui le priva d'un guide sûr et bienveillant. Que n'eût pas fait Delacroix, ce merveilleux virtuose de la couleur, s'il avait continué d'avoir, pour le modérer et pour le diriger, le jugement ferme et l'exemple magistral du peintre de *la Méduse* !

Il aurait volontiers suivi celui qu'il regardait comme son maître, vers ce naturalisme élevé qu'il s'est efforcé d'atteindre dans ses premiers tableaux. Plus tard, tout en conservant ses brillantes qua-

lités naturelles, il se laissa aller à ces incorrections choquantes qu'il serait inutile et puéril de vouloir dissimuler, et il tomba de plus en plus du côté où il penchait. A l'époque qui nous occupe, il n'en n'était pas là. Attaché à la mission que le roi Louis-Philippe envoya en 1831 au Maroc, sous la direction de M. le comte de Mornay, il fut vivement impressionné des éléments pittoresques si abondants dans ces pays du soleil que nous ne connaissions guère que par des interprétations insuffisantes ou mensongères. Les aquarelles qui vont être mises en vente sont au nombre des pièces les plus précieuses que Delacroix exécuta pendant ce voyage, et il est du plus haut intérêt d'y suivre la transformation qui, en présence de la nature, et d'une nature toute nouvelle pour lui, s'opéra alors dans son talent.

On y trouve le germe de quelques-uns de ses plus célèbres ouvrages orientaux, et l'on est étonné et charmé de rencontrer, revêtues d'une couleur magique, des compositions ravissantes qui, par l'arrangement, la correction relative et la finesse du dessin, la vivacité de l'impression, la délicatesse et l'éclat de la facture, sont au niveau de la plupart de ses plus importants et de ses meilleurs tableaux.

Je signalerai tout particulièrement la première pensée des *Convulsionnaires de Tanger*, admirable de mouvement, de fougue, où les colorations les plus audacieuses, les plus violentes, s'harmonisent comme dans une gerbe de fleurs ; *la Femme juive avec sa fille*, d'une vivacité et d'une fraîcheur d'exécution vraiment exquises ; *la Vue de la rade et de la ville de Tanger*, avec une noble figure au premier plan ; *une Mauresque, accompagnée de sa servante, se lavant les pieds dans un ruisseau*, composition un peu risquée, mais délicieuse, et l'un des plus fins bijoux de ce brillant écriin ; *une Nègresse esclave*, d'une superbe allure, *des Maures assis sur une terrasse*, *une Danse de nègres*, *une Halte de cavaliers*, *une Fantasia*, *l'Empereur du Maroc avec son escorte*, *des Arabes sur un marché*, *des Comédiens ambulants*, etc., etc. Toutes ces pièces, recueillies au moment où elles furent exécutées, sont d'une conservation parfaite ; elles ont gardé toute leur fraîcheur, ce qui, lorsqu'il s'agit d'aquarelles, est un point qui a bien son intérêt.

Les deux tableaux sont d'importance inégale. L'un représente des personnages modernes dans un appartement : ce sont des portraits, et l'on remarquera la hardiesse de la robe de chambre rouge qui se détache sur le rideau de même couleur. Ce sont là de ces tours de force où se complaisait Delacroix. L'autre est le Charles-Quint au couvent de Saint-Just. Il est vu à mi-corps, de profil, assis devant un orgue où un jeune moine s'appuie du coude. Ce tableau fut exposé en 1833, et dès son apparition il avait vivement frappé un juge sévère, M. Lenormant, dont je ne peux mieux faire que de citer les propres paroles : « Charles-Quint, moine de Saint-Just, disait-il dans son compte-rendu du Salon, me semble à moi une des choses dont je me souviens les mieux comprises, les plus attrayantes d'expression, les plus sensibles de peinture. » Il me semble qu'on ne peut faire de ce tableau un éloge plus complet.

CHARLES CLÉMENT.

(Journal des Débats)

BIBLIOGRAPHIE

Les Dessins de Jacques Callot, de la galerie Royale de Florence, reproduits au moyen de la photographie, publiés par Charles Pini. — 476 orn-

menti vari per servire a diverse arti riprodotti con la fotografia, par le même. — *Le grottesche del primo corridore della R. galleria di Firenze*, par le même. — *Scrittura di artisti italiani*, par le même. 1876. Florence, chez l'auteur, 26, via Guicciardini.

M. C. Pini, conservateur des dessins et des gravures de la Galerie royale de Florence, poursuit avec ardeur l'œuvre si méritoire à laquelle il s'est dévoué et qui consiste à faire connaître au moyen de la photographie les spécimens les plus intéressants des collections confiées à ses soins. La série de ses publications s'est augmentée dans les dernières années de plusieurs centaines de pièces. Citons d'abord les 44 planches qui représentent les *Grottesques du premier corridor du palais des Offices* (peintes de 1581 à 1582 par Alexandre Allori et divers autres artistes florentins). Puis vient le *Recueil des dessins de Callot*, d'après les originaux conservés dans la collection ci-dessus indiquée : ce recueil comprend 250 compositions sur 104 planches in-4°. Les 476 *Ornements variés* nous offrent un choix précieux de dessins d'ornement de toute sorte, dus aux maîtres les plus célèbres de la Renaissance. Les genres les plus divers, pièces d'orfèverie, broderie, sculptures en bois, damasquinerie, etc., etc., y sont représentés par des échantillons d'un mérite exceptionnel (chaque feuille se vend séparément). Mentionnons enfin le recueil d'autographes d'artistes publié par M. Pini sous le titre : *La Scrittura d'artisti italiani* (xiv^e-xviii^e siècles). Cet ouvrage considérable, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Chronique des Arts*, est aujourd'hui entièrement terminé. Il se compose de 300 planches in-folio contenant chacune le fac-simile de l'écriture d'un ou de plusieurs artistes. Le texte qui s'y trouve est dû au savant directeur des Archives de Florence, M. Gaetano Milanesi. C'est assez dire qu'on y rencontrera en foule des renseignements nouveaux et authentiques sur tous les hommes qui ont marqué dans l'art italien depuis le moyen âge jusqu'au siècle dernier.

E. M.

Le Français, 19 mars : Exposition des œuvres de Fromentin, par Ch. Timbal.

Le Journal officiel, 21 mars : Id., par A. Baignières.

Le Constitutionnel, 19 mars : Exposition du Cercle artistique et littéraire, par Louis Enault. — 22 : Rubens au musée de Grenoble, par Alfred Michiels.

La France, 17 mars : La Construction des écoles, par Marius Vachon.

Academy, 17 mars : La Galerie de Suffolk-street, par W. Rossetti.

Le Tour du Monde, 846^e livraison. — Texte : Expédition polaire suédoise, sous la direction de M. le professeur A. E. Nordenskiöld, 1873. Texte et dessins inédits. — Treize dessins de Riou et E. Ronjat.

Journal de la Jeunesse, 223^e livraison. — Texte par M^{me} de Witt. J. Girardin, M^{me} Co-

iomb, Spol, Emma d'Erwin, P. Vincent et A. Saint-Paul. — Dessins : Sahib, Crafty, C. Lasch, Castelli et Duhousset.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, n^o 79, à Paris.

Revue générale de l'architecture et des travaux publics (n^o 1-2, 1877). — Cartouche (xv^e siècle), au château de Bournazel (Aveyron). — La numismatique et l'architecture (1^{er} article), par M. François Lenormant. — Chapelle à Biarritz, par M. P. Boeswillwald, architecte. — Bassins de la nouvelle ménagerie des reptiles, au Jardin des plantes, à Patis. — Pilier de la grille d'entrée du palais de Longchamp, à Marseille. — De l'Expertise, par M. H. Ravon, architecte. — Nécrologie, par M. César Daly. — Chronique. — Bibliographie.

(Onze planches gravées et vingt-et-un bois accompagnent cette livraison.)

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 25 mars.

Concert Padeloup. — Festival en l'honneur de Beethoven, exclusivement composé d'œuvres du maître. — Symphonie en *ut*. — Fantaisie avec chœurs pour piano, exécutée par M. Diémer. — *Adélaïde*, cantate pour ténor, par M. Vergnet. — Concerto pour violon, exécuté par M. Sivori. — Adagio du Septuor. — Final de l'opéra de *Fidelio* (soli, chœurs et orchestre).

Concert du Châtelet. — 6^e et dernière audition de la *Damnation de Faust*, par Hector Berlioz.

Librairie Renouard, successeur Henri Loones, Rue de Tournon, 6, Paris.

L'ART FLAMAND

DANS L'EST ET LE MIDI DE LA FRANCE

Rapport au Gouvernement Français

PAR

ALFRED MICHIELS

Un beau volume in-8^o, de 560 pages, avec une importante gravure au burin, représentant les *Fiançailles de Charles VIII et d'Anne de Bretagne*, d'après un tableau de Jean Perréal.

PRIX : 10 FRANCS

Ce livre est le récit d'un ouvrage d'exploration dans la Bourgogne, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, à la recherche des œuvres rares et précieuses que contiennent les églises, couvents, hospices, musées, collections particulières de ces provinces, tableaux, sculptures, tapisseries presque toujours anonymes ou mal attribuées, qui éclairent l'histoire de l'art flamand et l'histoire de son influence sur l'école française. Quoiqu'il forme un ensemble, une œuvre indépendante, il complète le grand ouvrage du même auteur, consacré à la peinture flamande.

2 TABLEAUX ET 18 AQUARELLES

VOYAGE AU MAROC

PAR

EUGÈNE DELACROIX

Appartenant à M. le comte de M^{***}

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le jeudi 29 mars 1877, à 2 h.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, 27, rue Drouot.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mardi 27 mars 1877, de 1 h. à 3 heures.*Publique*, le mercredi 28 mars 1877, de 1 h. à 3 heures.

TABLEAUX ANCIENS

Grands panneaux décoratifs, par Hubert Robert, sujets de chasse par Sneyders, beaux tableaux de Moucheron avec figures de Adrien Van de Velde, et autres œuvres par : Cuyp, Guardi, Holbein, Karl Du Jardin, Mabuse, Nicolas Maas, Miéris, Nattier, Poussin, S. Ruysdaël, Slingeland, J. Steen, J. Vernet, Weenix, etc.

VENTE

HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le mardi 27 mars 1877, à 2 heures.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS

Particulière : Le dimanche 25 mars.*Publique* : Le lundi 26 mars 1877, de 1 heure à 3 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

COLLECTION SABATTINI

Médailles grecques et romaines, antiquités trouvées en Grèce, terres cuites de Tanagra.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Les lundi 26 et mardi 27 mars 1877, à 1 heure très-précise.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT,

Assisté de M. Hoffmann, expert, quai Voltaire, 33.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 25 mars.

BEAUX

TABLEAUX ANCIENS

Des Écoles : Française, Flamande, Hollandaise et Italienne.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le 31 mars 1877.

M^e Charles Oudart, commissaire-priseur, 31, rue Lepelletier.

M. E. Gandoin, Peintre-Expert, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette.

Exposition publique, le 30 mars.

LA VENTE

DE LA

COLLECTION RABELAISIEUNE

De M. le Dr Henri de Guillin d'Avenas

ET LIVRES ANCIENS ET MODERNES

de M. Ch. DESLYS

Qui devait avoir lieu rue des Bons-Enfants, 28, les 22 et 24 mars, est remise

Au jeudi 5, vendredi 6 et samedi 7 avril 1877

RUE DES BONS-ENFANTS, 28, SALLE N° 1

M^e Just Roguet, commissaire-priseur, boulevard Sébastopol, 9

Assisté de M. Antonin Chossonnery, expert, libraire des Bibliothèques de l'Arsenal et de Ville de Paris, quai des Grands-Augustins, 47.

AUTOGRAPHES

Vente aux enchères publiques

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le mardi 3 Avril 1877, à 2 heures précises

Par le ministère de M^e Paul Perrot, commissaire-priseur, rue du 29 Juillet, 11,

Assisté de M Gabriel Charavay, expert, quai du Louvre, 8,

Chez lesquels se distribuent les catalogues des

AUTOGRAPHES

De Personnages Célèbres

Musiciens, Acteurs, Chanteurs, Peintres, etc.

Composant le cabinet de feu M. Alfred de BEAUCHESNE, ancien secrétaire du Conservatoire de Musique.

On percevra 5 centimes par franc en sus des adjudications.

Il y aura EXPOSITION PUBLIQUE le jour de la vente, de 1 h. à 2 heures.

COLLECTION

DE FEU

M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT

de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres

DESSINS ET ESTAMPES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Du lundi 16 avril au samedi 12 mai 1877, à 1 heure 1/2 précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de MM. Danlos fils, et Delisle, marchands d'estampes, quai Malaquais, 13,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 14 avril 1877, de 2 h. à 5 heures ; *Publique*, les dimanche 13, 22, 29 avril et 6 mai 1877, de 2 h. à 5 heures.

LIVRES MODERNES

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

BIEN RELIÉS

Composant la Bibliothèque de feu M***

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le mercredi 4 avril 1877, à 1 h. et demie précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27.

Assisté de MM. A. Labitte, expert, libraire, 4, rue de Lille,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

GALERIE OPPENHEIM

TABLEAUX IMPORTANTS

DE L'ÉCOLE MODERNE

et quelques

TABLEAUX ANCIENS

Marbres

OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Composant la

Galerie de feu M. Oppenheim

dont la vente aura lieu en son hôtel

12, RUE PIGALLE, 12

Lundi 23, Mardi 24 avril 1877

et jours suivants.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M^e Appert, 13, boulevard Poissonnière.

M. Francis Petit, expert, rue St-Georges, 7.

M. Féral, peintre-expert, 54, faubourg Montmartre.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

Le catalogue sera prochainement en distribution

EXPOSITIONS :

Particulière, le vendredi 20 et samedi 21 avril 1877.

Publique, le dimanche 22 avril 1877,

COLLECTION

De S. A. le duc de **BERWICK** et **D'ALBE****T A B L E A U X**

PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS

75 TAPISSERIES

DE PREMIER ORDRE

En partie tissées d'or et d'argent.

4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES

de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET N° 9

A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE

COMMISSAIRE-PRISEUR

6, rue de Hanovre

M^e CLÉMENT

MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

3, rue des Saints-Pères

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUERA LE CATALOGUE

M. HARO ✱

PEINTRE-EXPERT

20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti

M. BLOCHE

EXPERT EN OBJETS D'ART

Boulevard Montmartre, 19

VENTE

Aux enchères publiques

APRÈS DÉCÈS DE M^{me} B...**T A B L E A U X**

DE PREMIER ORDRE

Des Écoles Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise
et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Kalu.

MARBRES, BRONZES, STATUES

MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 1 ET 2

Les Lundi 16, Mardi 17, et Mercredi 18 Avril 1877.

COMMISSAIRE-PRISEUR :

M^e Charles PILLET,

10, rue de la Grange-Batelière.

PEINTRE-EXPERT

M. Haro, ✱

20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14

Chez lesquels se trouve le Catalogue.

EXPOSITIONS

Particulière :

Le samedi 14 avril 1877.

Publique :

Le dimanche 15 avril 1877.

VENTE SEDELMAYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

ET CEUX DES

Galeries San-Donato et San-Martino

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les lundi 30 Avril, Mardi 1^{er} et Mercredi 2 Mai 1877
à deux heures.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE
Le Samedi 28 Avril 1877

PUBLIQUE
Le dimanche 29 Avril 1877

De une heure à cinq heures

LE CATALOGUE SE DISTRIBUE CHEZ

M^e CHARLES PILLET
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange-Batelière

M. FRANCIS PETIT
EXPERT
7, rue Saint-Georges

CETTE VENTE COMPREND

12. DIAZ	3. H. VERNET	2. MACKART	1. JACQUE
11. TROYON	3. MICHETTI	2. JETTEL	1. MARILHAT
9. JULES DUPRÉ	3. CHIERICI	2. MUNKACSY	1. MOLS
8. DAUBIGNY	2. PETTENKOFEN	1. BOLDINI	1. MOUCHOT
6. TH. ROUSSEAU	2. DELACROIX	1. BOUGUEREAU	1. ROQUEPLAN
3. ZIEM	2. DECAMPS	1. CHAPLIN	1. SCHLËSSER
3. MILLET	2. FROMENTIN	1. CHENU	1. STEVENS
3. FORTUNY	2. JACQUET	1. COROT	1. TOULMOUCHE
4. ISABEY	2. VIBERT	1. ESCOSSURA	1. VILLEGAS
4. GUILLEMIN	2. VOLLON	1. HÉBERT	1. WILLEMS
3. COUTURE			

Parmi les Tableaux les plus importants, citons :

Couture. — Le Trouvère (composition importante).
Bouguereau. — Pietà (Salon 1876).
Pettenkofen. — La Charrette des Volontaires (tableau célèbre).
Pettenkofen. — Les Blessés (pendant du précédent).
Troyon. — L'Œil du maître (toile importante).
Troyon. — Bœufs allant au labour (qualité tout exceptionnelle).
Diaz. — La Clairière de la Reine-Blanche.
Diaz. — Sainte famille dans un paysage.
Delacroix. — Les Natchez (collection Paturle).
Hébert. — Le Baiser de Judas.
Decamps. — Le Christ au Prétoire (vente Decamps).
Rousseau (Th.). — Le Pont.
Fromentin. — Chasse au faucon.
Fromentin. — Bord du Nil avec buffles.
Daubigny. — Le Lever de la Lune (Exposition universelle 1873).
Horace Vernet. — L'Entrée de Breslau (composition très-importante).
Horace Vernet. — L'Attaque de Glatz.
Mackart (de Vienne). — Roméo et Juliette.
Mackart (de Vienne). — Faust et Marguerite.
Stevens (Alf.). — L'Atelier de l'artiste.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

L'état-civil de Van der Meer de Delft.

La Haye, 26 mars 1877.

Au Directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.

S'il est, dans l'école hollandaise, un peintre de talent auquel les lecteurs de la *Gazette* ont le droit et le devoir de s'intéresser, c'est certainement Johannes Vermeer, plus connu dans le monde des arts sous le nom de Van der Meer de Delft.

Personne n'a oublié que c'est ici même, qu'en 1866¹, notre regretté collaborateur Thoré restitua à cette originale et curieuse figure, méconnue, mal appréciée, la place qui lui était due dans l'art. Peut-être même cette restitution fut-elle trop complète, et un jour viendra sans doute où l'on décidera qu'il y a deux Van der Meer, comme on est déjà à peu près convenu qu'il y avait deux N. Maas : l'un, le Van der Meer des petites figures délicates et pâlottes, peintre précieux, au faire verdâtre et lisse; l'autre, le Van der Meer des murs crépis à vif, des cuisinières modelées en pleine pâte, chaud de ton, vigoureux de coloris, éblouissant de lumière : le premier ayant son expression au Musée Van der Hoop et au Musée de Brunswick, le second dans la galerie Six à Amsterdam et au *Mauritshuis* à La Haye.

Mais là n'est point aujourd'hui la question. Il ne s'agit pour le moment que d'un détail biographique. En quelle année Johannes Vermeer a-t-il vu le jour? A ce point d'interrogation on répond généralement : en 1632. C'est

du moins la date que donne D. Van Bleyswijk dans sa *Description de Delft* (*Beschryvinge der Stadt Delft*, 1667, page 839). Et c'est celle qu'après lui, ou plutôt que d'après lui, ont adoptée Immerzeel d'abord, Burger ensuite, puis M. Charles Blanc et enfin M. de Stuers dans son remarquable catalogue du *Mauritshuis*.

Van Bleyswijk est un historien sérieux, un auteur consciencieux, qui ne se contente pas d'à peu près, qui remonte assez généralement aux sources. Né à Delft, secrétaire du « Magistrat », il était en position d'être bien renseigné. Il paraît en outre avoir aimé les arts et il consacre aux artistes un paragraphe spécial dans son livre. Enfin il était contemporain de Johannes Vermeer. On ne doit donc point s'étonner qu'il ait fait autorité et que son assertion ait été acceptée sans contestation et même sans contrôle.

Un seul témoin du reste pouvait s'inscrire en faux contre lui, c'est l'état civil de Delft. Mais consulter celui-ci n'est pas une petite affaire. Ce qui en reste ne compte pas moins de 163 volumes manuscrits, dont l'écriture est loin d'être toujours lisible. Les livres de baptême (*Doopboeken*) dans lesquels on pouvait espérer de trouver la mention cherchée, forment un ensemble de trente-quatre registres, renfermant chacun de six à huit mille mentions, et comme chaque mention se compose de cinq noms, c'est environ sept cent cinquante mille noms à déchiffrer.

Forcé de m'acquitter de cette lourde besogne pour mettre d'aplomb les généalogies des faïenciers de Delft, je me suis occupé en même temps de Joannes Vermeer et j'ai été amené ainsi à constater que, dans les églises protestantes, les *Doopboeken*, de 1632 étaient dépourvus de toute mention portant le nom de Vermeer ou de Van der Meer.

Ce premier point établi, j'ai continué mes investigations, et, arrivé sur les registres de la *Nieuwekerk*, à la date du 25 février 1633, j'ai trouvé la déclaration suivante :

1. Voir *Gazette des Beaux-Arts* : 1866.

Dito. 1. Kint Joannis, vader J^h pieters & vander meer, moeder Petronella verhoogt, getruygen J^h Jans & vander meer, wege pieters, & Grietje ruygils

« Dito. 4. Kint, *Johannis*, Vader P^r pieters Z Vander Meer moeder Petronella verhoogt, getruygen P^r Jans Z Van der Meer, Aechge pieters, etc. Grietje ruygils. »

L'écriture en est belle, lisible, très-correcte et même élégante. Elle ne prête nullement à l'interprétation. Je vous en envoie du reste un calque que vous pourrez mettre sous les yeux de vos lecteurs. Quant à la traduction, ai-je besoin de dire que cette mention signifie :

« Du même jour, un enfant, *Johannis*, père Pierre Pieters van der Meer, mère Petronella Verhoogt, témoins Pierre Jans van der Meer Aechge Pieters et Grietje Ruygils. »

Ainsi donc jusqu'à preuve du contraire, il semblerait établi que Johannes Vermeer a été baptisé le 25 février 1633 à la *Nieuwekerk* de Delft. Car pour cette différence de nom Van der Meer et Vermeer il n'y a pas à s'en occuper. Celui-ci est la contraction de celui-là. Tous deux avaient la même signification : Dulac. Dans les habitudes journalières, on se servait indifféremment de l'un ou de l'autre; comme on employait Verbruggen pour Van der Bruggen (Dupont), Verhaagen pour Van der Haagen (De La Haye), etc., sans que cela tirât à conséquence.

Du reste cette date de 1633 ne nous choque en rien. Nous savons que le 29 décembre 1633 Johannes Vermeer fut reçu maître dans la confrérie de Saint-Luc, il avait donc alors près de dix-neuf ans, c'était l'âge des maîtres précoces, et comme au terme des règlements il ne pouvait être admis qu'après six ans d'apprentissage, il avait commencé à étudier la peinture à 13 ans, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Il faut même croire qu'il était à ce moment encore bien peu apprécié, et partant bien jeune, car il ne put s'acquitter entièrement du montant de sa cotisation d'entrée. Il devait verser 6 florins. Il ne paya qu'un florin 10 sols, demanda crédit pour le reste et n'acheva de se libérer que le 24 juillet 1636. (Voir le *Meestersboek* de la Gilde de Luc de Delft : M. S. aux archives royales de La Haye.)

Une fois ce premier point établi, j'ai cru qu'il était de mon devoir de ne pas m'arrêter en route. Il fallait chercher si je ne découvrais rien qui fût relatif au mariage de notre grand homme. En conséquence, je me mis à feuilleter les *trouwboeken*, et sur le *Huwelyks legger van de gerefo mee de kerken*, n° 43, j'ai trouvé, à la date du 5 avril 1633, l'attestation du mariage de

« Johannes Reyniers Vermeer J. M. opt maetvelt met Catharina Bolenes J. D. mede aldaer. »

C'est-à-dire de Johannes Vermeer, FILS DE REYNIER, jeune homme demeurant sur la place du Marché, avec Catharina Bolenes, jeune fille habitant au même endroit. »

Je vous avouerai que cette mention me surprit. Elle me révélait un nouveau Johannes Vermeer sur lequel je ne comptais pas. Au fond, elle ne me satisfaisait guère parce que le domicile me semblait bien aristocratique pour un homme si pauvre. Après l'*Oud-Deift*, le Marché se trouvait être à cette époque la partie de la ville où les loyers étaient le plus élevés. Néanmoins je crus qu'il ne m'était pas permis de négliger cette révélation.

Je repris donc les livres de baptême pour voir si ce Joannes, fils de Reynier, était né à Delft, et sur le registre n° 12, à la date du 31 octobre 1632, je trouvai la mention :

« Dito. 1 kint *Joannis* vader Reynier Sanszoon, moeder Dingman Balthazars, getruygen Pieter Bramer, Jan Hendrics Z., Maertje Sanszoon. »

Traduction : « 1 enfant *Joannis*, père Reynier Sanszoon... etc. »

L'absence du nom de Van der Meer vous expliquera comment cette déclaration ne m'avait pas frappé à la première lecture, rien n'étant plus commun dans le Delft de cette époque que les Reynier et surtout que les Joannis.

Etions-nous cette fois en présence du vrai, du célèbre Joannes? Ceci était une autre affaire. Pour ceux qui croient à Bleysswijk et à son exactitude, la chose semble certaine. Pour les esprits frondeurs, l'autre, le premier, aura certainement plus de chance d'être admis. Quant à moi, je vous raconte naïvement mes recherches et ma trouvaille, laissant à qui voudra le soin de décider.

La *Gazette* a la première restitué à Joannes Vermeer une partie de l'admiration que méritaient ses œuvres; elle lui devait bien d'aider à faire le jour sur son état civil. Aujourd'hui elle s'en acquitte doublement. J'espère que du haut des cieux, sa dernière demeure, Joannes Vermeer ne s'en p'aindra pas.

HENRY HAVARD.

P.-S. J'ai retrouvé également d'importants documents relatifs à Pieter de Hooch et à Karel Fabricius; je vais travailler à les compléter par des découvertes nouvelles. Nos lecteurs comprendront qu'en ces matières on ne saurait se montrer ni trop prudent, ni trop circospect, et me permettront certainement de remettre mes confidences à un autre jour.

Joannes vermeer

Pour le moment, je me bornerai à mettre sous leurs yeux la signature de ce bon Joannes

Vermeer pour lequel nous sommes si généreux. Elle provient des archives de Delft, du recueil formé par M. Hendrik Van de Borst, le dernier syndic de la Gilde de Saint-Luc.

H. H.

MOUVEMENT DES ARTS

TABLEAUX MODERNES DE M. E***

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur.

Paysage italien, par *Ackenbach*, 3.520 fr. ; Vue de Suisse, par *Calame*, 2.920 fr. ; un Torrent en Suisse, de *Calame* et de *Verboeckhoven*, 1.025 fr. ; Marine, de *Clays*, 5.250 fr. ; la Levée des impôts, de *Comte*, 1.620 fr. ; un Paysage, de *Corot*, 1.400 fr. ; un Village des côtes de Bretagne, de *Daubigny*, 1.620 fr. ; Paysage (effet de soleil), par *Diaz*, 5.500 fr. autre Paysage, par le même, 1.360 fr. ; Moulin dans une plaine au bord de la mer, de *Jules Dupré*, 1.920 fr. ; Ruisseau traversant un paysage boisé, par le même, 920 fr. ; Vieux chêne au bord d'un cours d'eau, par le même, 1.505 fr. ; Ferme des Landes, par *Duverger*, 1.600 fr. ; Deux femmes regardant un écriin, par *Léon Escosura*, 1.460 fr. ; la Promenade au parc, d'*Eng. Feyen*, 610 fr. ; Mère et grand'mère au berceau de leur enfant, de *Bakker-Korff*, 1.180 fr. ; Intérieur d'atelier, de *Boldini*, 1.280 fr. ; un Poète lisant ses vers à un ami, de *Brillouin*, 1.220 fr. ; Jean et André Both en Italie, du même, 1.050 fr.

La Reentrée à la ferme (le soir), par *Troyon*, 12.200 fr. ; un Chien de garde, par le même, 1.530 fr. ; Au retour du marché, par *Verboeckhoven*, 4.900 fr. ; les Joies de la famille, de *Carolus Duran*, 5.800 fr. ; Idylle, par *Gérôme*, 3.000 fr. ; Troupeau de moutons paissant à l'ombre de grands arbres, par *Jacque*, 3.050 fr. ; Brebis et agneau dans une prairie, du même, 860 fr. ; Troupeau de vaches venant boire à un cours d'eau, du même, 1.000 fr. ; Intérieur de harem, de *Roybet*, 8.600 fr. ; le Fou du prince, par le même, 1.035 fr. ; Halte de paysans valaques dans un bois, par *Schreyer*, 8.250 fr. ; Marguerite, par *Schlesinger*, 2.620 fr. ; Italienne soulevant une draperie pour regarder par la fenêtre, par le même, 1.000 fr. ; le Bouquet de fleurs des bois, de *Saintin*, 1.705 fr. ; la Triste Nouvelle, d'*Alfred Stevens*, 4.260 fr. ; Avant le bal, du même, 2.700 fr. ; Au coin du feu, par le même, 2.210 fr. ; les Myosotis, par *Toulmouche*, 1.420 fr. ; Femme se lavant les mains, par *Willems*, 4.250 fr. ; Paysannes de la Bresse, d'*Horace Vernet*, 720 fr. ; la Première au rendez-vous, par *Worms*, 1.720 fr. ; Jeune femme embrassant un perroquet, par *Caraul*, 700 fr. ; Jeune peintre à la recherche d'un sujet, de *Chavet*, 720 fr. ; Souvenir de Dieppe, d'*Edouard Frère*, 1.150 fr. ; Intérieur breton, de *Guillemin*, 1.450 fr. ; Intérieur béarnais, par le même, 1.100 fr. ; l'Enfant endormi, de *J. Goupil*, 1.540 fr. ; l'Atelier de Stradivarius, par *Hammart*, 4.320 fr. ; Jeune femme donnant une dragée à un perroquet, par *de Jonghe*, 1.420 fr. ; Après déjeuner, de *Plassan*, 2.900 fr., etc.

Cette vente a produit 145.915 fr.

La vente de **tableaux anciens**, faite par MM. Pillet et Féral, le 27 mars, a produit 47.228 fr. Les tableaux qui ont atteint les plus hauts prix sont : Halte de chasse d'*Absthoven*, 1.500 fr. — Les Joueurs de la Morra, *Karel du Jardin*, 1.500 fr. — Le Bénédictin *Nicolas Maas*, 1.600 fr. — Intérieur de pare, *Moucheron*, 6.000 fr. — Fontaine monumentale, *Hubert-Robert*, 3.700 fr. — Monuments en ruine, du même, 3,850 fr. — Port de mer italien, *Joseph Vernet*, 3.500 fr. — Chasse aux lions, de *Paul de Vos*, et Chasse à l'ours, chacun 1.000 fr.

Tableaux et aquarelles par Delacroix

appartenant au comte de Mornay.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur.

Tableaux : *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*, 9.600 fr. ; Intérieur, 4.300 fr.

Aquarelles : Campement devant la ville d'Alias-sar-el-Keber, 420 fr. ; Vue de la ville et de la rade de Tanger, 615 fr. ; une Mauresque avec sa servante, 1.000 fr. ; un Maure et une Mauresque sur leur terrasse, 630 fr. ; Abraham-Ben-Chimol, drogman du consulat de France, 450 fr. ; une Nègresse esclave venant chercher de l'eau, 610 fr. ; Amin-Bias, 700 fr. ; la femme et la fille d'Abraham-Ben-Chimol, 550 fr. ; une Scène de convulsionnaires à Tanger, 1.440 fr. ; Danse de nègres dans une rue à Tanger, 1.110 fr. ; Halte de cavaliers arabes, 1.700 fr. ; une Fantasia, 1.200 fr. ; Muley-Abd-er-Rhaman, empereur du Maroc, 1.700 fr. ; Soldats endormis dans un corps-de-garde, 820 fr. ; Arabes sur un marché, 500 fr. ; le Caïd Ben-Abou, 605 fr. ; un Coulouglis et un Arabe assis devant la porte de leur maison, 855 fr. ; Comédiens ambulants, 1,400 fr.

Cette vente a produit 31.355 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Le Salon de 1877.

Le nombre des tableaux envoyés au Salon de cette année est de près d'un millier supérieur au chiffre de 1876. D'après nos renseignements, le chiffre des tableaux reçus suivrait cette proportion, ce qui est énorme. Malgré ce débordement de tableaux, nous voulons espérer que la Direction des Beaux-Arts n'oubliera pas l'engagement qu'elle a pris de donner des salles spéciales et convenables aux dessins, aux aquarelles et aux gravures. Il y a là des intérêts considérables qu'elle ne peut pas plus longtemps sacrifier. Pourquoi ne ferait-elle pas de la galerie extérieure une annexe des salles de peintures, en sections, répondant aux divisions par lettre, dans lesquelles, comme dans les expositions de province, on placerait les toiles de moindre importance ; ce qui ne serait que légitime en présence de cette marée sans cesse grandissante.

Nous n'avons point à faire de revue anticipée du Salon, ni à commettre d'indiscrétions

sur les œuvres envoyées, mais il nous sera permis de dire dès aujourd'hui que l'œuvre à sensation de 1877 paraît devoir être un grand tableau de M. Laurens, *le Général Marceau sur son lit de mort*.

L. G.

L'exposition **Fromentin**, en raison de l'exposition des concours préparatoires du prix de Rome, a été fermée hier et le sera aujourd'hui et mercredi 4 avril ; mais elle sera ouverte le dimanche, le lundi et le mardi de Pâques.

La réouverture définitive aura lieu le jeudi 5 avril pour continuer, sans interruption, jusqu'à vers la fin du mois.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

Exposition historique de l'art ancien et de l'ethnographie des peuples étrangers à l'Europe.

Le *Journal officiel* du 27 mars publie le règlement spécial de cette exposition.

Elle sera installée dans les deux grandes galeries latérales de l'édifice construit au Trocadéro, qui lui ont été spécialement réservées.

Une commission d'admission et de classification nommée par arrêtés ministériels en date des 16 et 26 janvier 1877, a été subdivisée en dix sections, présidées chacune par un de ses membres, sous la présidence générale d'un directeur nommé par le premier de ces arrêtés.

Les sections sont ainsi réparties :

- 1^o Art primitif et antiquités des Gaules ;
- 2^o Sculpture antique, du moyen-âge, de la Renaissance ; glyptique ;
- 3^o Numismatique gauloise et du moyen-âge ; médailles ; sigillographie ;
- 4^o Céramique : moyen-âge, Renaissance ; faïences, porcelaines ;
- 5^o Manuscrits, livres incunables, dessins ; reliures ;
- 6^o Armes et armures ;
- 7^o Orfèvrerie, ivoires, cristaux, bijoux ;
- 8^o Ameublement, étoffes, tapisseries, etc. ;
- 9^o Ethnographie des peuples étrangers à l'Europe ;
- 10^o Instruments de musique.

Chacune des dix sections donnera son avis sur l'opportunité des offres d'exposition adressées à l'administration, et statuera sur l'admission et la classification des objets proposés.

L'administration prendra à sa charge l'adépense de transport, aller et retour, pour les objets dont le lieu d'expédition est en France, toutes les fois que la demande en aura été faite et aura été agréée.

L'exposition sera ouverte le 1^{er} mai 1878, et close le 31 octobre suivant.

Aucun objet ne pourra être enlevé avant la clôture sans une autorisation spéciale du sé-

nateur commissaire général et sans une décharge régulière signée par le propriétaire de l'objet retiré.

Toute reproduction, photographie, dessin, empreinte ou publication, de quelque nature qu'elle soit, des objets exposés est expressément interdite.

Il sera fait un catalogue spécial dont les divisions seront conformes à l'ordre chronologique et géographique avec subdivisions par matières ; il comprendra une description sommaire ou une désignation très-claire des objets exposés avec le nom de leur propriétaire. Ce catalogue sera précédé d'une table des exposants.

NOUVELLES

*. On sait que le célèbre tableau de Fra Bartolomeo, *la Vierge adorée par plusieurs saint*, qui est une des richesses de Besançon, est placé dans un faux jour où il ne peut être suffisamment apprécié des connaisseurs. La *Semaine religieuse* annonce qu'il sera prochainement transporté dans un endroit plus favorable et placé contre le mur de l'avant-dernière travée de droite, entre l'orgue et la grande sacristie, en face du trône archiepiscopal. Là, les amateurs pourront considérer plus facilement les détails de l'œuvre magistrale que Vasari croyait avoir été détruite par l'auteur, et dont Jean Carondelet, archevêque de Palerme, fit présent au chapitre de Besançon.

*. Le gouvernement prussien vient de faire acquisition de la remarquable collection ethnologique rapportée du haut Nil par le voyageur italien M. E. Piaggia. Cette collection, que le British Museum avait eu un instant le projet d'acheter, contient des objets de toute sorte : vêtements, armes, ustensiles, idoles, etc. Elle doit être installée prochainement au nouveau Musée, à Berlin, dans une des salles de la galerie ethnographique, à côté des antiquités égyptiennes.

*. Le docteur Schliemann a fait devant la société des antiquaires de Londres le récit des fouilles qu'il a pratiquées avec tant de succès à Tyrinthe et à Mycènes, fouilles dont nous avons fait connaître les résultats d'une manière complète. Le docteur Schliemann a terminé en annonçant son intention de retourner dans la Troade et de reprendre, au point où il les a interrompues, les fouilles d'Hissarlik : un firman du gouvernement turc lui en accorde l'autorisation.

*. M. Ph. Burty fera mardi soir, 10 avril, une seconde conférence sur le Japon. Il se propose de lire, en le commentant au point de vue des mœurs et de l'histoire, un roman japonais traduit en français par M. Turretini, de Genève, sous le titre *Komats et Sakitsi*.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec un très-vif regret la mort de M. **Léon Belly**, peintre, emporté presque subitement par une méningite, à l'âge de cinquante ans. Il venait de terminer et avait envoyé deux tableaux au Salon de cette année.

Un des tableaux de M. Belly, les *Femmes fellos* (salon de 1861), avait obtenu un vif succès, et il avait été popularisé par la gravure et par la lithographie. Médaillé à diverses Expositions, la médaille de première classe lui avait été décernée en 1861, et il avait été décoré en 1862.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Sir John Lubbock, membre du Parlement, archéologue, homme de science et banquier, vient de remporter sur le gouvernement une petite victoire qui pourrait amener de grands résultats. Jusqu'ici en Angleterre, l'état n'a jamais reconnu officiellement les monuments historiques, et à chaque effort qu'on a fait pour mettre les restes des anciens régimes sous la protection de l'administration, le cri qu'on menaçait la liberté individuelle et qu'on envahissait la propriété particulière, s'est fait entendre. Sir John Lubbock fait partie du groupe des radicaux philosophes, comme on les appelle à la Chambre, groupe que certes personne ne saurait accuser de vouloir subordonner les individus à l'État. Ils ont pourtant tous appuyé leur collègue dans sa demande de mettre à l'abri des Vandales et sous l'égide de l'État les restes du passé, comme le Stonehenge — notre Carnac — et d'autres souvenirs des Celtes, des Druides, des Bretons, des Saxons et des Romains. Cette année, c'est le ministère conservateur qui, sous prétexte de sauvegarder la liberté de chaque propriétaire voulait lui donner le droit d'être iconoclaste à sa fantaisie. Heureusement la chambre a fait preuve d'un peu plus de patriotisme que ses chefs du banc ministériel, qui, à la seconde lecture du *bill*, ont été laissés dans une minorité éclatante. D'après les coutumes de notre vie parlementaire, le principe du *bill* est ainsi affirmé, et il ne reste plus qu'à en discuter les détails, qui sont très-simples, et de préciser — tâche plus délicate — ce qui constitue un monument historique, en lui donnant à jamais le droit d'échapper aux destructeurs ainsi qu'aux restaurateurs ineptes.

Les spécimens de travail à l'aiguille (Art Needlework) qui avaient été envoyés à Philadelphie sont maintenant exposés à South-Kensington, et méritent l'attention du public tant pour le mérite artistique des dessins et l'excellence du travail, que par ce fait que les promoteurs de ce genre d'ouvrage ont ouvert un débouché nouveau et fort lucratif aux femmes ayant le talent artistique nécessaire.

Les tapis, couvre-pieds, rideaux et garnitures d'après les dessins de MM. Walter Crane, Poynter, Armstrong, Albert Moore sont de vrais chefs-d'œuvre dans leur genre.

Le directeur de la National-Gallery vient de présenter au Parlement son rapport annuel. Pendant l'année qui vient de s'écouler les principaux achats ont été trois portraits par Giambattista Moroni et un autre par Alessandro Bonvicino. Les quatre tableaux étaient autrefois à la Casa Fenaroli à Brescia. Ils ont été achetés à Milan pour 125.000 francs. Une tête de femme par Franz Hals a été achetée pour 2.625 francs. Parmi les legs, celui de Wynn Ellis de 94 tableaux, tous tableaux anciens, est le seul qui ait une certaine importance. Ils remplissent une salle spéciale, portant le nom du légataire à la National-Gallery.

Le Musée Britannique a envoyé le surintendant des Antiquités, M. C. F. Newton en Grèce pour dresser un rapport sur les découvertes faites par le Dr Schliemann à Mycènes, et en même temps lui a confié la tâche plus délicate encore de s'entendre avec le gouvernement hellénique pour l'achat d'une partie des objets qui lui semblent mériter le haut nom de « trésors » que le docteur enthousiaste leur applique.

(A suivre.)

LIONEL ROBINSON.

BIBLIOGRAPHIE

Étude sur le triptyque d'Albert Durer, dit le TABLEAU D'AUTEL DE HELLER, par CHARLES EPHRUSSI. Paris. Jouaust, 1876, 1 vol. gr. in-4°, orné de 25 gravures tirées hors texte.

Le volume que notre ami et collaborateur, M. Charles Ephrussi vient de publier chez l'éditeur Jouaust, est d'un luxe vraiment royal. Nous n'avons aucun embarras à le dire, quoique le texte de ce travail ait paru antérieurement pour la majeure partie dans la *Gazette* : personne ne sera tenté de nous contredire. Il est dans des conditions rares d'intérêt et d'agrément. De patientes recherches ont permis à l'auteur d'édifier la monographie complète d'un des plus célèbres tableaux de Durer. L'entreprise était neuve de suivre ainsi pas à pas une œuvre d'art, « depuis son éclosion jusqu'à son entier achèvement, sur les indications précises et détaillées du maître », et de donner de sa main même le commentaire de sa pensée; l'entreprise n'était pas sans écueils; elle a été menée avec beaucoup de bonheur et de sagacité. On nous reproche de ne point aimer assez le grand peintre de Nuremberg, ce qui pourrait paraître étrange à ne considérer que la part que nous lui avons faite et que nous lui ferons encore dans la *Gazette*. Il est vrai que nous eussions préféré que la même fortune advint à la *Jocunde* du Vinci ou à la grande *Sainte Famille* de Raphaël; il est vrai encore que notre admiration est semée de restrictions et de réserves. Mais ici, M. Ephrussi nous prend par notre faible : par les dessins. Pouvons-nous aller plus loin en disant que Durer est au nombre des cinq ou six maîtres qui ont produit les plus beaux dessins? Il est parfois si fort que je ne vois à lui comparer pour tel morceau d'étude que le grand Léonard lui-même. C'est, à nos yeux, ce qui donne une valeur si originale au livre de M. Ephrussi. Parmi les 25 gravures

hors texte qui l'accompagnent, 16 sont de magnifiques reproductions par le procédé Amand-Durand des dessins actuellement existants qui ont trait à l'exécution de ce grand triptyque. Rien n'a été omis des collections publiques et privées, depuis les dessins bien connus de l'Albertina, jusqu'à une étude de mains qui se trouve conservée au Musée de Brème et qui est certes l'une des plus étonnantes qui se puisse rencontrer.

Nous ajouterons, ce qui ne gâte rien, que ce volume a été tiré à 400 exemplaires, tous sur très-grand papier de Hollande. Mais pourquoi l'auteur a-t-il tourné court devant la table? Un petit index des gravures eût eu son prix.

L. G.

La Famille des Juste en Italie et en France, par Anatole de Montaiglon. — Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1 vol. in-4° de 80 pages, avec gravures dans le texte.

Tirage à part à 50 exemplaires sur papier de Hollande, dont 30 seulement ont été mis en vente (chez M. Detaille, 10, rue Bonaparte, au prix de 12 francs) des remarquables articles parus dans la *Gazette* sur l'un des coins les moins connus et les plus curieux de l'histoire de la sculpture française.

La 11^e livraison des *Comédiens et comédiennes de la Comédie-Française*, consacrée à M^{lle} Favart, vient de paraître chez M. Jouaust.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DU DUC D'ALBE.

Jamais, de mémoire d'amateur, on n'a offert au public, en une seule fois, un aussi grand nombre de tapisseries anciennes qu'en présente aujourd'hui la collection du duc de Berwick et d'Albe.

Toutes ces tapisseries, datant des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, sont des merveilles en leur genre. Sauf trois à sujets religieux, exécutées à Ferrare et à Florence, les autres sont flamandes et sortent principalement des ateliers de Bruxelles. La plupart sont tissées d'or et d'argent. Celles du xvi^e siècle contiennent des sujets tirés de l'ancien ou du nouveau testament, de la mythologie ou d'Homère; celles du xvii^e siècle, des allégories, des cavaliers, des personnages de la fable, des animaux, des verdure, des épisodes de l'histoire romaine d'après Martin de Vos, les *Triumphes de l'Eglise* d'après Rubens, ou reproduisent les cartons de Raphaël. Quelques-unes sont signées Van den Hecke ou Jean Raes. Au xviii^e siècle, c'est l'*Histoire d'Alexandre* d'après Lebrun, ornée des armes de Christophe Colomb, belles et séduisantes comme des tentures de Beauvais. Il y en a eu tout soixante-quinze. Mais les plus curieuses sont les trois tapisseries de Bruxelles tissées en l'honneur du duc d'Albe et qui représentent ses victoires. Il y a des milliers de figurines, comme dans une miniature de Blarenberghe, et quant aux bordures elles dépassent tout ce qu'on peut imaginer! Rien

de pareil, nous le répétons, ne s'est encore vu à l'hôtel Drouot.

Outre ces tapisseries, il y a dans la collection d'Albe quatre tableaux célèbres et d'une authenticité reconnue de tous; ce sont deux grands portraits par Velasquez: celui de l'enfant Marie-Marguerite, que possède déjà le Louvre, et celui de la fille de don Luis de Haro; un autre portrait en pied, par Murillo, celui de son fils aîné en costume de prêtre espagnol; et enfin un splendide paysage de Rubens, le *Départ pour le marché*. Quatre mille gravures de toutes les écoles font également partie de cette collection.

La vente faite par M^e Escribe, assisté de MM. Haro, Bloche et Clément, experts, aura lieu à l'hôtel Drouot, du 7 au 20 avril prochain.

MÉDAILLES DE M. HIS DE LA SALLE.

Dans les trois derniers jours de la semaine prochaine aura lieu la vente des médailles grecques et romaines, de marbres et de bronzes antiques, provenant des collections de M. His de la Salle. Le nom du propriétaire est déjà par lui-même une recommandation suffisante de la qualité, de la conservation et de l'authenticité des pièces. Nous signalerons seulement la série des médailles de Syracuse qui est d'une beauté incomparable, et, parmi les bronzes, une *simule* étrusque d'une valeur exceptionnelle.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 1^{er} avril

Concert du Conservatoire. — Fragment de la 1^{re} partie de *Paulus*, oratorio de Mendelssohn. — Concerto pour violoncelle de M. Vieuxtemps, joué par M. Léon Jacquart. — Air des *Saisons*, de Haydn, chanté par M. Warot. — Fragment du *Requiem* de M. Leneveu. — Symphonie en *ut mineur* de Beethoven.

La vente de la belle collection d'estampes modernes et pièces rares des

ARTISTES AQUA-FORTISTES

La plupart papier japonais et avant la lettre, réunie par feu M. Germain de Nantes, ne pourra se faire qu'en mai prochain.

Catalogue des collections réservées de M. G. Gancia. Beaux livres rares, manuscrits et reliures. Estampes anciennes des premiers maîtres, 2.000 pièces. Tableaux anciens, miniatures sur vélin, sur or, et dessins de grands artistes. Aquarelles des maîtres Français, Anglais et Italiens. 200 pièces.

Objets d'art hors ligne

Le tout choisi et recueilli durant les dernières trente années.

S'adresser, pour le catalogue, franco, à M. G. G., 62, Corso Venezia. Milan

Librairie Renouard, successeur Henri Loones,
Rue de Tournon, 6, Paris.

L'ART FLAMAND

DANS L'EST ET LE MIDI DE LA FRANCE

Rapport au Gouvernement Français

PAR

ALFRED MICHIELS

Un beau volume in-8°, de 560 pages, avec une importante gravure au burin, représentant les *Fiançailles de Charles VIII et d'Anne de Bretagne*, d'après un tableau de Jean Perréal.

PRIX : 10 FRANCS

Ce livre est le récit d'un ouvrage d'exploration dans la Bourgogne, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, à la recherche des œuvres rares et précieuses que contiennent les églises, couvents, hospices, musées, collections particulières de ces provinces, tableaux, sculptures, tapisseries presque toujours anonymes ou mal attribuées, qui éclairent l'histoire de l'art flamand et l'histoire de son influence sur l'école française. Quoiqu'il forme un ensemble, une œuvre indépendante, il complète le grand ouvrage du même auteur, consacré à la peinture flamande.

105 DESSINS

PAR

FRANCISCO GOYA

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le mardi 3 Avril 1877, à 2 heures précises

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Dronot, 27.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 34.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le lundi 2 avril 1877, de 1 h. à 3 heures.

Étude de M^e LÉON LEBRUN, commissaire-priseur, demeurant à Paris, rue de la Michodière, 20.

VENTE

Aux enchères publiques
D'UN

GRAND PANNEAU

En étoffe de satin clair, richement brodé en soies de toutes nuances, représentant une *Fête chinoise* avec divinités sous un kiosque. quantité de Personnages, Jongleurs, etc., et mesurant 4 mètres 90 de large sur 2 mètres 08 de haut.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le mardi 3 avril 1877, à 4 heures.

M^e Léon Lebrun, commissaire-priseur, 20, rue de la Michodière.

Assisté de M. Charles George, expert, rue Laffitte, 12.

Exposition publique, le lundi 2 avril 1877.

COLLECTION DE M. H. de L. S.

MÉDAILLES GRECQUES

ET ROMAINES

MARBRES ET BRONZES ANTIQUES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Les jeudi 5, vendredi 6 et samedi 7 avril 1877, à 2 heures très-précises.

M^e Maurice-Delestre

COMMISSAIRE-PRISEUR

27, rue Drouot.

M. Hoffmann

EXPERT

33, quai Voltaire, 33

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 4 avril 1877, de 2 h. à 3 heures.

Publique, chaque jour de vente, de 1 heure à 2 heures.

TABLEAUX

PAR

C. Troyon, Th. Rousseau, Demarne, Bourguignon, H. Gervex, Loyenx, Ballavoine, Barrillot, Brascassat, Vallée, Monticelli, Vigoureux, Mancini, Imer, etc., etc.

DESSINS

PAR

Adam, Comte, Fortuny, Th. Fort, Scheffer, Rousseau, etc., etc.

AQUARELLES

PAR

Cicéri, Th. Fort, Courbet, Domingo, Garnet, Pils, Camoins, J. Noël, Villeret, Ziem, Gabaut, Deshayes, etc., etc.

Groupe en marbre par Carrier-Belleuse

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le vendredi 6 avril 1877 à 2 h.

Par le ministère de M^e Henri Lechat, commissaire-priseur, rue Baudin, 6, square Montholon.

Assisté de M. Jules Chaine, expert, avenue Trudaine, 20,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, Jeudi 3 avril 1877, de 1 h. à 3 heures 1/2.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

37 TABLEAUX MODERNES

André et Oswald Achembach, Brascassat, Brion, Courbet, Daubigny, Diaz, Jules Dupré, Français, Isabey, Jacque, Michetti, G. Moreau, Munkacsy, Pasini, Peltenkofen, Pils, Robert-Fleury, Th. Rousseau, Roybet, Schenck, Alfred et Joseph Stevens, Trayer, Troyon, Verboeckhoven et Ziem.

Et 4 Aquarelles par Eugène Lami.

Provenant de la collection de M***

VENTE

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le vendredi 6 avril 1877, à 2 heures 1/2.

Le catalogue se distribue chez :

M^e ESCRIBE, commissaire-priseur, rue de Hanovre, 6.

M. FRANCIS PETIT, expert, rue St-Georges, 7.

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 4 avril; de 1 h. à 5 heures.

Publique, le jeudi 5 avril, de 1 h. à 5 heures.

VENTE

DE

TABLEAUX ANCIENS

Des écoles hollandaise et flamande, composant la collection de M. STRACHE, de Vienne.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 1.

Le samedi 7 avril 1877, à 2 heures.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

Assisté de M. Féral, peintre-expert, 34, faubourg Montmartre;

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 6 avril 1877, de 1 heure à 5 heures.

VENTE

DE

TABLEAUX PEINTS

PAR

ALEXANDRE SEGÉ

HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le lundi 9 avril 1877, à 2 heures et demie.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

Assisté de M. Durand-Ruel, expert, 11, rue Le Peletier.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 7 avril 1877;

Publique, le dimanche 8 avril 1877, de 1 h. à 5 heures.

LIVRES

ANCIENS ET MODERNES

De la Bibliothèque de Feu M. J... L...

Livres d'heures imprimés sur vélin. Ouvrages sur les Beaux-Arts, l'histoire de France, l'Archéologie et la Numismatique.

VENTE A ORLÉANS, LE 9 AVRIL 1877 ET JOURS SUIVANTS

Pour recevoir le catalogue, s'adresser à M. H. Herluison, libraire, 17, rue Jeanne d'Arc.

LIVRES RARES & PRÉCIEUX

Ouvrages des XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, richement reliés par Le Gascon, Pasdeloup, Boyet, Dusseuil, Derome, Capé, Duru, Niédée etc.; volumes rares provenant de personnages célèbres; éditions originales, manuscrits, les grandes publications de Curmer.

Provenant des Collections LÉON D... G.
et MOREAU C...

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les lundi 9, mardi 10, mercredi 11, jeudi 12
et vendredi 13 avril 1877, à 2 h. précises.

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de M^e DELBERGUE-CORMONT,

Assisté de M. Bachelin-Deflorenne, expert, quai Malaquais, 3

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 8 avril de 2 h. à 5 heures.

LIVRES CHOISIS

Rares et précieux

Composant le cabinet de feu

M. A.-J. MOIGNON

Conseiller à la Cour de cassation, commandeur de la
Légion-d'Honneur

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le samedi 14 avril 1877, à 2 h. précises.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, 27, rue Drouot.

Assisté de M. Labitte, expert-libraire, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 13 avril 1877.

COLLECTION DE M. W***

DE BRUXELLES

TABLEAUX MODERNES
IMPORTANTS

PAR

BRASCASSAT
BELLANGÉ (H.)
BAKKER-KORFF
CÔROT
COURBET
DAUBIGNY
DECAMPS
DELACROIX (E.)
DIAZ (N.)
DUPRÉ (J.)
FROMENTIN
GUDIN
ISABEY
JACQUE (Ch.)

JONGHE (de)
MEISSONIER
MILLET (F.)
ROYBET
ROUSSEAU (Th.)
STEVENS (A.)
SAINT-JEAN
SCHREYER
SCHLESINGER
TROYON
VERNET (H.)
WILLEMS
ZIEM
Etc., etc.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le mercredi 11 avril 1877, à 3 heures précises.

M. Charles Oudart, commissaire-priseur, r.
Le Peletier, 31.

M. Émile Barre, expert, 20, Chaussée
d'Antin.

EXPOSITIONS :

Particulière, les dimanche 8 et lundi 9 avril
1877, de 1 h. à 3 heures.

Publique, le mardi 10 avril 1877, de 1 heure
à 3 heures.

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes.*

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

COLLECTION

DE FEU

M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT

de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres

DESSINS ET ESTAMPES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Du lundi 16 avril au samedi 12 mai 1877,
à 1 heure 1/2 précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-
CORMONT.

Assisté de MM. Danlos fils, et Delisle, mar-
chands d'estampes, quai Malaquais, 15,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 14 avril 1877, de
2 h. à 3 heures; *Publique*, les dimanche 15,
22, 29 avril et 6 mai 1877, de 2 h. à 3 heures.

ADJON en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire
aux Andelys (Eure), le dimanche 6
mai 1877 à midi, d'une **BELLE HABITATION du XV^e Siècle**
située aux Andelys (Eure) connue sous le nom

HOTEL DU GRAND CERF

CHEMINÉES TRÈS-REMARQUABLES, BELLES
TAPISSERIES, PANNEAUX ET BOISERIES
SCULPTÉS.

Mise à prix : 60 000 fr.

Cet hôtel renferme une belle collection
d'Objets d'Art et de curiosité qui seraient
vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait
avant l'adjudication. S'adresser sur les lieux et
à M^e GUILLOTS, notaire.

CONCOURS

OUVERT POUR

LES DESSINS D'ORNEMENTATION
ET DE DÉCORATION

DU GRAND SALON

DE L'HOTEL SUISSE A LA CHUTE DU RHIN, EN SUISSE

Deux prix : l'un de 1.000 fr., et l'autre de 600 fr. ont été mis à la disposition
d'un jury composé de MM. STADLER et LASIUS, professeurs à l'Université de Zurich, et
Vischer, architecte à Bâle.

Pour plans et programmes, s'adresser à M. Wegenstein, château de Laufen, près
Schaffhouse en Suisse.

COLLECTION
De S. A. le duc de BERWICK et D'ALBE
T A B L E A U X
 PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS
75 TAPISSERIES
 DE PREMIER ORDRE
 En partie tissées d'or et d'argent.
4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES
 de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET N° 9
 A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE
 COMMISSAIRE-PRISEUR
 6, rue de Hanovre
M^e CLÉMENT
 MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
 3, rue des Saints-Pères

M. HARO ✱
 PEINTRE-EXPERT
 20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti
M. BLOCHE
 EXPERT EN OBJETS D'ART
 Boulevard Montmartre, 19

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

VENTE
Aux enchères publiques
 APRÈS DÉCÈS DE M^{me} B...
T A B L E A U X
 DE PREMIER ORDRE

Des Écoles Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise
 et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier^{*}
 Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir
 Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Kalu.

MARBRES, BRONZES, STATUES

MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 1 ET 2
 Les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril 1877

M^e CHARLES PILLET
 COMMISSAIRE-PRISEUR
 10, rue de la Grange-Batelière 10

M. HARO ✱
 PEINTRE-EXPERT
 20, rue Bonaparte et rue Visconti, 14.

Chez lesquels se distribue le Catalogue.

EXPOSITIONS :

Particulière :
 Le samedi 14 Avril.

Publique :
 Le dimanche 15 Avril.

VENTE SEDELMAYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

ET CEUX DES

Galeries de San-Donato et de San-Martino

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les lundi 30 Avril, Mardi 1^{er} et Mercredi 2 Mai 1877

M^e CHARLES PILLET
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange-Batelière

M. FRANCIS PETIT
EXPERT
7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE
Le Samedi 28 Avril 1877

PUBLIQUE
Le dimanche 29 Avril 1877

CETTE VENTE COMPREND

12. DIAZ	3. H. VERNET	1. BOUGUEREAU
10. TROYON	2. PETTENKOFEN	1. CHAPLIN
9. JULES DUPRÉ	2. DELACROIX	1. COROT
8. DAUBIGNY	2. DECAMPS	1. ESCOSURA
6. TH. ROUSSEAU	2. FROMENTIN	1. HÉBERT
5. ZIEM	2. JACQUET	1. JACQUE
5. MILLET	2. VIBERT	1. MARILHAT
5. FORTUNY	2. MACKART	1. STEVENS
4. ISABEY	2. JETTEL	1. TOULMOUCHE
4. GUILLEMIN	2. MUNKACSY	1. WILLEMS
3. COUTURE	1. BOLDINI	ETC.. ETC.

Parmi les Tableaux les plus remarquables :

Couture. — Le Trouvère (composition importante).

Bouguereau. — Pietà (Salon 1876).

Pettenkofen. — Les Volontaires Hongrois. — Le Convoi des Blessés (tableaux célèbres).

Troyon. — L'Oeil du maître. — Bœufs allant au labour. — Attelage de bœufs.

Diaz. — La Clairière de la Reine-Blanche. — La Sainte-Famille.

Delacroix. — Les Natchez (collection Paturle).

Hébert. — Le Baiser de Judas.

Decamps. — Le Christ au Prétoire. — Arabes en voyage.

Dupré (J.). — Le matin et le soir, deux pages importantes. — Chêne au bord d'une mare.

Rousseau (Th.). — Marais dans les Landes. — Un matin. — Les Étang. — Une Vallée.

Fromentin. — Chasse au faucon. — Bords du Nil.

Daubigny. — Le Lever de la Lune.

Horace Vernet. — L'Entrée de Breslau. — L'Attaque de Glatz.

Mackart. — Roméo et Juliette. — Faust et Marguerite.

Stevens (Alf.). — L'Atelier de l'artiste.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de **15** francs au lieu de **45**, prix de *vente*. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de **2** francs pour les frais d'emballage (**17** francs au lieu de **15**).

MOUVEMENT DES ARTS

VENTE DE LIVRES

Me Maurice Delestre, commissaire-priseur.

Un livre d'Heures (ces présentes Heures à l'usage de Metz), exemplaire sur vélin, calendrier de 1513 à 1530, reliure ancienne, 1,950 francs; Essais de Michel, seigneur de Montaigne, exemplaire de la dernière édition publiée du vivant de l'auteur, reliure de Capé, 800 fr.; un autre exemplaire du même ouvrage, publié après la mort de Montaigne par M^{lle} de Gournay, sa fille adoptive, 505 fr.; les Œuvres de Clément Marot, petit in-8° en mar. rouge, dos orné (Trautz-Bauzonnet), 900 fr.; les Œuvres de Molière, 1,010 fr.; les Fables de La Fontaine, 1,450 fr.; les Œuvres de Racine, 2 vol. in-12 (Trautz-Bauzonnet), exemplaire portant la signature de Sainte-Beuve, 730 francs; les Provinciales, de Pascal, 510 francs; Monument du costume physique et moral à la fin du dix-huitième siècle, par Restif de la Bretonne, orné de figures dessinées et gravées par Moreau, 630 fr.; les Hommes illustres, de Perrault, avec les portraits d'Arnauld et de Pascal, 400 fr.; les Chansons, de de La Borde, 2 vol. grand in-8°, mar. rouge (Cham-

bolle-Duru), 1,765 fr.; Heptameron (les Nouvelles de Marguerite, reine de Navarre), 750 fr.; Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut, 2 vol. in 12, avec figures (Trautz-Bauzonnet), 1,600 fr.; Lettres de M^{me} de Sévigné, exemplaire en grand papier, avec les armes de la marquise de Sévigné en mosaïque sur les plats de la reliure (Chambolle-Duru), 1,320 fr.; Saint-Simon, 2,030 fr. l'Amour des livres, par Jules Janin, 200 fr., etc.

La vente de cette bibliothèque, cataloguée sous quatre-vingt-huit numéros seulement, a produit 31,960 fr.

Parmi les livres et manuscrits composant le cabinet de M. L..., nous citerons :

Præces Piæ, manuscrit sur vélin, du quinzième siècle, composé de 118 feuillets et orné de miniatures, 1,150 fr.; Officium conceptionis B. Mariæ, petit in-12, mar. rouge (rel. Trautz-Bauzonnet), 960 fr.; A la louange de Dieu..., (furent commémorées ces présentes Heures pour Anthoine Verard, libraire, demeurant sur le pont Nostre-Dame, à l'image de Saint-Jehan l'Evangéliste), grand in-8° (Capé), 800 fr.; l'Imitation de Jésus-Christ, texte latin, suivi de la traduction de P. Corneille (Imprimerie Impériale, 1855), 1,400 fr.; Sentences et Maximes morales, de La Rochefoucauld, 745 fr.; le Pâtissier français (à Amsterdam, chez Louis et Daniel Elzevier, 1655), petit in-12, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet), 2,200 fr.; le Roman de la Rose (Paris, P. Didot l'aîné, 1813, rel. Kœhler), 1,450 fr.; les Œuvres de maître Guillaume Coquillart, in-16, gothique (Trautz-Bauzonnet), 700 fr.; les Œuvres de Jean-Antoine de Baïf, 1,500 fr.; les Œuvres de Regnard, 2 vol. in-12, édition originale, 795 fr.; Tristan, chevalier de la Table-Ronde, 600 fr.; les six premières comédies facétieuses de Pierre de Larivey, 1,120 fr.; les Œuvres de J.-J. Rousseau, 1,255 fr.; Tacite, 945 fr.; le Guide des chemins de France (à Paris, chez Charles Estienne, 1552), petit in-8°, mar. rouge (Trautz-Bauzonnet), exemplaire provenant de la bibliothèque de M. Odier, 405 fr. etc.

La vente de cette bibliothèque a produit 75,142 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Le sujet du concours d'esquisse (premier essai) pour le **prix de Rome** était : *Abraham chassant Agar et son fils dans le désert*.

Environ 160 élèves ont été admis à faire ce concours. 20 seulement ont été reçus dans l'ordre suivant, et seront admis à faire le deuxième essai de la figure peinte.

Ce sont : MM. Lionel Loger (élève de M. Cabanel), Delance et Mas (Gérôme), Fritel (Aimé Millet et Cabanel), Jamin (Lefèvre), Larue (Cabanel), Lucas (Lehman), Ruffin (Pils), Tivet (Millet), Blayn et Tournes (Cabanel), Vallet (Cabanel et Hiolle), Aubley (Gérôme), Doux (Cabanel), Faivre (Gérôme), Lambert (Cabanel), Haquette (Aimé Millet et Cabanel), Bonchet (Cabanel), Larchet (Bonnat), Davout (Pils et Cabanel).

Un concours est ouvert à La Haye pour une statue de **Spinoza**, en bronze, sur un piédestal en pierre. Les artistes de tous les pays sont appelés à y concourir. Les modèles en plâtre, d'un mètre de haut, représentant Spinoza en costume du XVII^e siècle, devront être remis à La Haye avant le 1^{er} octobre. L'auteur du modèle qui sera choisi sera invité à reproduire sa statue dans de grandes proportions, et si ce nouveau modèle est agréé, il recevra un prix de 2.000 florins. Le sculpteur qui aura obtenu le second rang recevra 250 florins. Les modèles refusés resteront la propriété de leurs auteurs. L'auteur du modèle accepté sera chargé soit d'exécuter la statue, soit d'en diriger l'exécution aux conditions rémunératives fixées par la commission.

La ville de **Tours** met au concours la reconstruction de l'école municipale de son musée.

Tous les projets devront être adressés *franco*, à la mairie, pour le 31 août prochain.

L'auteur du premier projet pourra être chargé de la direction du travail, avec honoraires calculés à raison de 3 0/0. S'il n'est pas chargé de l'exécution, il recevra une prime de 2.500 fr. L'auteur du deuxième projet recevra 1.000 fr.; l'auteur du troisième, 500 fr.

La mairie de Tours tient le programme détaillé à la disposition des intéressés.

NOUVELLES

*. Nous recevons de notre collaborateur et ami M. Henry Havard, une nouvelle lettre, datée de La Haye, qui nous confirme les intéressan-

tes découvertes dont il nous parlait dans la dernière *Chronique*.

L'intérêt tout exceptionnel qui s'attache aux renseignements retrouvés dans les archives néerlandaises par notre correspondant nous engage à réserver cette lettre pour la publier dans la *Gazette*. Nous nous bornerons aujourd'hui à annoncer que M. Henry Havard a pu découvrir le lieu et la date de naissance de Pieter de Blooch, ignorés jusqu'à présent, et qu'il a retrouvé l'acte de mariage de Carel Fabricius.

*. Il est probable que l'on rendra prochainement au public les deux salles du Musée de Versailles, connues sous le nom de salles des résidences royales, et qui contiennent les originaux de Van der Meulen, représentant douze châteaux royaux correspondant aux douze mois de l'année, dont la reproduction en tapisserie est bien connue.

*. La Société centrale des architectes vient d'adresser au Sénat et à la Chambre des députés une pétition demandant la restauration des ruines du palais des Tuileries.

Les pétitionnaires invoquent, comme nous l'avons fait nous-mêmes, l'intérêt artistique exceptionnel qui s'attache à ces ruines grandioses, et que ne compenserait nullement la conservation dans les musées des quelques fragments de sculpture décorative que l'on pourrait sauver dans les décombres. D'autre part, ils insistent avec raison sur deux graves inconvénients qu'offrirait la destruction totale du palais des Tuileries : l'agrandissement excessif de l'effet perspectif de l'Avenue des Champs-Élysées, et l'accentuation marquée du défaut de parallélisme entre les bâtiments du Louvre.

*. M^{me} Edgar Quinet vient d'offrir au musée de Bourg, ville natale de son mari, trois bas-reliefs sculptés par la princesse Marie d'Orléans dont les motifs sont empruntés au livre d'Edgar Quinet : *Ashavérus*. Ces œuvres d'art avaient été offertes par la princesse à l'illustre écrivain.

Erratum. — La pièce de vers que nous avons publiée dans la *Gazette* du 1^{er} avril contient trois erreurs commises dans la copie du manuscrit original d'Eugène Fromentin; nous rétablissons le texte tel qu'il doit être; les mots en italiques indiquent les corrections :

La nature! Oh! voilà le seul et le grand maître.
 Pour entendre ce soir, au loin, le rouge-gorge
 Se plaindre.
 Ses chapelets de perles et (de) sequins tressés.

NÉCROLOGIE

La fin tragique de **Charles Marchal** a péniblement impressionné ses nombreux amis, et principalement le monde des artistes, où il réunissait toutes les sympathies.

Charles Marchal était né à Paris, rue de Ménars. Il fit ses premières études dans les ateliers de Drolling et de François Dubois. Son début au Salon date de 1852; il exposa *Un Malentendu* et *Van Dyck dans l'atelier de Rembrandt*.

Ses principaux tableaux sont :

Un *Intérieur de cabaret*, un *Jour de fête chez les Paysans de Bouxviller* (Haut-Rhin); le *Choral de Luther*; la *Foire aux servantes*; le *Printemps*; *Pénélope et Phryné*; le *Soir et le Matin en Alsace*.

L'exposition de Charles Marchal au dernier Salon était d'une faiblesse telle qu'elle désarma la critique: il est probable que le malheureux artiste commençait à être atteint de la maladie cérébrale qui a déterminé son suicide.

M^{me} **Lefèvre-Deumier**, sculpteur distingué, vient de mourir. Les débuts de M^{me} Lefèvre-Deumier datent de 1830; elle exposa au Salon de cette année une statue en marbre, *Jeune pâtre de Prociada*, que possède aujourd'hui le musée de Rouen; deux ans après, elle envoya un buste du prince-président qui produisit une certaine sensation. Deux œuvres remarquables, *Mgr Sibour*, et un *Portrait de son fils*, lui valurent en 1853 une troisième médaille. A l'Exposition de 1855, elle obtint une mention honorable.

Ses autres œuvres principales sont : une statue de l'impératrice Eugénie en toilette de mariée; *Virgile enfant*, *Matrone romaine*, le *Général Païchans*, *M. Alfred Busquet*; bustes, *L'Etoile du matin*, la *Nymphé Glycère*, qui décora une des niches de la cour du Louvre.

M^{me} Lefèvre-Deumier, née Roulleaux-Dugage, naquit à Argentan, en 1820; elle avait épousé

le littérateur Lefèvre-Denmier.

Nous apprenons enfin une autre mort, qui causera également une vive émotion parmi les artistes, celle de **M. Madou**, le peintre belge. Samedi dernier, pendant l'inauguration de l'Exposition de la Société royale belge des aquarrelistes, dont il était président, M. Madou avait été, en en faisant les honneurs au roi et à la reine, frappé d'une congestion cérébrale.

M. Madou était âgé de quatre-vingt-un ans. Il était un des peintres les plus estimés de l'Ecole belge contemporaine; ses œuvres sont fort nombreuses. M. Madou était chevalier de la Légion d'Honneur. Cette distinction lui avait été accordée en 1855, lors de l'Exposition universelle.

LE BUDGET DES BEAUX-ARTS EN 1877

Le rapport sur le budget des beaux-arts, pour l'exercice 1877, vient d'être publié. Ce document est rédigé par M. Tirard, député de Paris. Le projet de la commission accuse une augmentation de crédits sur l'exercice 1876, s'élevant à 9,050 fr. Le gouvernement demandait 7.498.190 fr.; la commission propose le chiffre de 7.426.330 fr., soit une différence de 71.660 fr.

Cette réduction assez importante porte exclusivement sur les gratifications et les indemnités accordées aux employés de l'administration. Le rapport relève à ce propos des irrégularités assez graves qui, dans la pensée du rapporteur, doivent provoquer une réorganisation de l'administration des beaux-arts. Ces irrégularités consistent dans l'allocation aux employés, à titre de gratifications et indemnités, de sommes empruntées à divers chapitres étrangers au personnel.

Le rapporteur avait le devoir de signaler ce fait, mais tout en le blâmant comme une irrégularité rendant difficile la vérification des comptes, il constate qu'il a une excuse dans la modicité des traitements des employés de l'administration où contrairement à une opinion généralement accréditée, ajoute-t-il, le travail de plusieurs bureaux est assez compliqué.

La commission a, en conséquence, rejeté une augmentation de crédit de 14.000 fr., que demandait le gouvernement sur le chapitre du personnel.

Le crédit du chapitre relatif à l'Académie de France à Rome est augmenté d'une somme de 2.000 fr., destinée à porter de 6.000 à 8.000 fr. le traitement du directeur de la villa Médicis. A propos de ce chapitre, le rapporteur de la commission renouvelle le vœu exprimé, l'année dernière, par la commission en faveur des élèves musiciens de l'Ecole de Rome. Elle appelle toute la bienveillance de l'administration sur ces jeunes gens qui, à leur retour en France, ont à surmonter de si grandes difficultés pour faire connaître leurs œuvres.

Le gouvernement a demandé sur le chapitre de l'Ecole nationale des beaux-arts une augmentation de crédits s'élevant à 28.710 francs. Cette augmentation se répartit de la manière suivante :

2.000 fr. qui ont pour objet de porter de 8.000 à 10.000 fr. le traitement du directeur de l'Ecole des beaux-arts; 10.000 fr. destinés à l'installation du musée des études à l'Ecole nationale des beaux-arts; 16.710 fr., amélioration du matériel.

La commission a accordé cette augmentation de crédit en regrettant de ne pouvoir faire plus pour le moment, par suite des charges considérables qui pèsent toujours sur les finances de l'Etat.

A propos du crédit affecté à la décoration

du Panthéon, il est fait mention d'un incident peu connu :

Votre commission s'est fait remettre un état descriptif des commandes; elle a même eu sous les yeux quelques esquisses et elle a eu le regret de constater que les sujets commandés pour l'une des chapelles les plus importantes du Panthéon s'écartent absolument du programme convenu. Ces sujets n'ont, en effet, rien d'historique et de national; ils sont exclusivement empreints du caractère de dévotion particulière qu'affecte le néo-catholicisme, et nous ont paru de nature à soulever les plus regrettables polémiques.

M. le ministre a reconnu lui-même la justesse de nos observations, et il s'est immédiatement entendu avec l'artiste chargé de cette partie des travaux, lequel a consenti de très-bonne grâce à changer complètement les compositions qui lui avaient été primitivement commandées.

Nous aurons ainsi la satisfaction de rester fidèles à notre sage programme de l'année dernière, et de conserver le concours d'un artiste des plus distingués.

Le crédit du chapitre : Exposition des œuvres des artistes vivants, demandé par le gouvernement, est rogné de 8.700 fr., comme représentant les gratifications irrégulières au-cordées sur ce chapitre.

Autres réductions basées sur les mêmes motifs aux chapitres suivants : 36.000 fr. aux souscriptions aux ouvrages d'art; 4.500 fr. au chapitre : Monuments historiques; 600 francs chapitre : Palais du Luxembourg.

La commission a accordé une augmentation de 23.000 fr. au Chapitre XLV, destinés à être distribués en encouragements et en secours aux artistes dignes d'intérêt, et une autre augmentation de 6.000 fr. qui a pour but de pourvoir à divers travaux de réparations urgentes à exécuter au musée du Louvre, tels que réfection du dallage, aménagement de l'ancien musée des Souverains, d'une nouvelle salle au rez-de-chaussée destinée aux œuvres des sculpteurs français décédés depuis quelques années.

La commission demande que l'Etat prenne un parti au sujet de la manufacture de Beauvais, qui se trouve actuellement dans une situation très-fausse.

« Le recrutement des artistes devient de plus en plus difficile, dit le rapporteur, d'abord par l'insuffisance incontestable de leur traitement, et ensuite par la crainte de voir disparaître, d'un moment à l'autre, un établissement dont l'existence a été menacée par les vœux exprimés, à diverses reprises, dans les rapports de nos précédentes commissions du budget. Nous pensons qu'il est temps de prendre un parti; seulement il ne doit pas être pris à la légère, car s'il est vrai que la lenteur de la fabrication des tapisseries de Beauvais est cause d'une faible production, il est incontestable aussi qu'elle produit des œuvres incomparables et dont on pourrait regretter quelque jour d'avoir perdu la tradition.

« La nécessité absolue de reconstruire à bref délai les Gobelins, appelle une étude approfondie de la question du maintien ou de la suppression de nos manufactures de tapisse-

rie, et nous pensons que le gouvernement doit y procéder sans retard. »

Nous ne pouvons terminer mieux cette analyse du rapport de M. Tirard qu'en reproduisant le passage suivant de l'exposé des motifs qui précède ce document :

« Rien n'a été négligé, depuis plusieurs années, pour propager et fortifier l'enseignement de l'art à tous ses degrés et sous toutes ses formes, et les dernières expositions nous ont démontré que les sommes consacrées à cet enseignement n'étaient pas dépensées en pure perte.

« C'est assurément une grande satisfaction pour notre pays d'avoir pu, au lendemain des plus cruels désastres, ne négliger aucun des éléments de sa prospérité, et augmenter même, dans une sensible mesure, la dotation des services qui, sans être absolument indispensables à la marche des affaires publiques, contribuent si puissamment, néanmoins, au développement de la richesse nationale.

« Nous n'avons certes pas la prétention de soutenir que la dotation des Beaux-Arts soit arrivée à son dernier terme et qu'il ne reste rien à faire pour faciliter le plein épanouissement de toutes les forces artistiques de la France; mais, tout en restreignant au strict nécessaire les sacrifices que nous demandons aux contribuables, nous avons la certitude et la satisfaction de donner à l'art français une impulsion qui ne laisse rien à envier aux régimes antérieurs. »

(La France)

MARIUS VACHON.

Manufacture nationale des Gobelins

Le *Journal officiel* du 1^{er} avril publie le rapport adressé au ministre des Beaux-Arts par M. Denuelle, au nom de la commission de la manufacture nationale des Gobelins.

Le rapporteur examine la question à trois points de vue : 1^o Théorique (règles de l'art de la tapisserie); 2^o Historique (histoire raisonnée de la tapisserie; fondation des Gobelins); 3^o Pratique (état actuel de la Manufacture). Dans un quatrième chapitre, il résume cette longue étude et conclut par les propositions suivantes que la commission a adoptées à l'unanimité et qu'elle soumet à l'approbation du ministre :

1^o A l'avenir, on n'exécutera plus de tapisseries aux Gobelins que d'après des modèles ou des cartons composés en vue de cette exécution spéciale;

2^o Les compositions de ces tapisseries seront mises, autant que possible, au concours, qui sera public.

Ces concours sera jugé par la commission, qui aura dressé le programme;

3^o Un concours aura lieu chaque année entre les élèves des Gobelins ayant fait trois ans d'apprentissage. L'administration des beaux-arts faci-

litera au lauréat les moyens de suivre pendant deux ans les cours de l'École des beaux-arts ;

4° A la Manufacture, on donnera plus d'extension au cours de dessin et l'on y enseignera les principes théoriques qui doivent diriger l'art de la tapisserie ;

5° Réforme des procédés d'exécution des tissus, qui à l'avenir devront être beaucoup plus simples ;

6° Diminution considérable de la fabrication des tapis de velours ; cette fabrication, jusqu'à nouvel ordre, ne devra produire que des panneaux de tenture ;

7° Suppression de la fabrication des tapisseries de velours pour meubles ;

8° Rétablissement du cours de chimie appliquée à la teinture, et du laboratoire, où les élèves du dehors pourront être admis ;

9° Création à la Manufacture d'un musée où seront exposés les modèles anciens et nouveaux conjointement avec les anciennes tapisseries du Garde-Meuble. (Le musée actuel tombe en ruine et est insuffisant.) Ces tapisseries figureront par séries renouvelables pour servir à l'étude ;

10° Le complément très-désirable de cet ensemble de réformes serait la création d'un musée des arts décoratifs dans un quartier central en dehors de l'établissement ;

11° La Manufacture sera autorisée à fabriquer pour les particuliers des tapisseries et des tapis de velours, sous réserve du contrôle et de la surveillance de l'administration supérieure, qui devra soumettre les compositions à l'approbation de la commission ;

12° La commission émet le vœu qu'en vertu d'une loi spéciale, les recettes ainsi effectuées soient encaissées par la Manufacture en augmentation des crédits votés par les Chambres.

Les Sociétés savantes des Départements

A LA SORBONNE.

Une section nouvelle, comprenant les délégués des Sociétés des beaux-arts des départements, s'est réunie pour la première fois, le 4 avril, dans la salle Gerson, sous la présidence de M. le marquis de Chennevières, directeur des beaux-arts, assisté de M. Marin-Lavigne, délégué de la Société de l'art français, comme vice-président ; de M. Alfred Davrel, du Comité des travaux historiques, comme secrétaire.

M. de Chennevières, après avoir rappelé ses propres travaux sur l'art provincial de l'ancienne France, et le rôle des anciennes académies sur le développement des écoles d'art dans les vieilles villes parlementaires, a exposé quel mode de concours la direction des Beaux-Arts sollicitait des Sociétés actuelles des beaux-arts.

Il leur demandera des renseignements sur leurs écoles de dessin, auxquelles il sera possible d'envoyer des professeurs parmi les élèves diplômés de l'École des beaux-arts.

Il sollicitera leur concours pour dresser l'inventaire des richesses d'art de la France, pour désigner les portraits historiques nationaux qui pourront figurer à l'Exposition universelle de 1878.

Il leur demandera de pousser les administrations municipales et départementales à décorer

les monuments qu'elles possèdent avec le concours de la direction des Beaux-Arts qui, n'ayant pas de monuments dépendant d'elle à Paris, sera heureuse de les faire profiter du réveil de la peinture historique qu'ont provoqué les travaux décoratifs du Panthéon, du musée du Luxembourg et du palais de la Légion d'honneur.

C'est afin de s'entretenir avec eux qu'il a convoqué une réunion particulière des professeurs de dessin, des conservateurs de musées et des amateurs des départements.

Après une courte séance, les membres délégués ont décidé de se réunir le lendemain jendi, à deux heures, après avoir fait une visite à l'École des Beaux-Arts.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

(Suite et fin)

La Société des *British Artists* vient d'avoir son Exposition d'été avec huit ou neuf cents tableaux. Dans ses salons, la médiocrité règne sans partage, et l'œil se fatigue en vain à chercher la plus petite lueur.

Cette société, qui existe depuis plus d'un demi-siècle, était d'abord la salle d'asile des refusés de l'Académie, et à juger des tableaux dont elle couvre encore ses murs, on dirait qu'elle brigue encore cette distinction.

Çà et là des artistes comme M. Caffieri, M. Gow, M. Glindoui, M. Donaldson, MM. Wyllie, Frank Dicey, et quelques autres encore, montrent assez d'habileté dans le détail ; mais c'est tout.

En somme, les soi-disant *British Artists* ne représentent qu'une école, condamnée au dépérissement si elle ne parvient pas à secouer la tradition conventionnelle qui la gâte.

M. William Smith, à sa mort, avait légué une grande collection d'aquarelles à partager entre les musées de Londres et de Dublin. Celles qui ont été choisies pour le South Kensington Museum viennent d'y être exposées. Elles appartiennent toutes à la génération précédente, c'est-à-dire à l'époque où les aquarellistes anglais ont fait la renommée de leur art. Par ce legs, les galeries du South Kensington se trouvent enrichies de deux œuvres de Bonington, deux de Colman, deux de David Cox (de son premier style), un de Wint, cinq de Copley Fielding, et plusieurs spécimens du plus haut intérêt de W. Hunt, Proust, David Roberti, Stanfield et Turner.

Je remettrai à ma prochaine lettre les détails de la vente de la cinquième section de la fameuse collection de porcelaine, de faïence et de verrerie appartenant à M. Bohn, car elle dure encore. Je dirai seulement que le premier jour, qui a été réservé aux vieilles faïences françaises, allemandes et flamandes, les prix atteints ont été ridicules.

Des plateaux de Palissy ne trouvaient d'acheteurs qu'à des prix plus bas que ceux qu'on paie aujourd'hui les fabriques de Gien ; et un objet qui, selon la ferme conviction de M. Bohn et de plusieurs autres autorités compétentes, était un vrai spécimen de la fabrique d'Oron, a été vendu pour la somme insignifiante de 380 francs !..

La collection de porcelaine de Wedgwood, ap-

partenant au Dr Sibson, vendue chez MM. Christie la semaine passée, se composait de 176 pièces, chaque pièce étant un chef-d'œuvre. Les médaillons en jaspe bleu ont été vendus ainsi : Shakspeare, 420 fr. ; Garrick, 450 fr. ; Kemble (l'acteur), 360 fr. ; sa sœur, Mme Siddons, en Muse tragique, 350 fr. Les médaillons en jaspe rose étaient encore plus recherchés. Ils ont été vendus : John Howard, 435 fr. ; Locke et Newton, 710 fr. chacun. Les suivants étaient en noir et blanc : Cromwell, 400 fr. ; Dr Priestley, 475 fr. ; C. S. Fox, 600 fr. Les bas-reliefs et médaillons encadrés se sont vendus des prix énormes, variant de 1.000 à 1.000 fr.

Le plus beau spécimen de la collection était un vase en jaspe noir, avec des anses en serpents et des têtes de Méduse, le front surmonté par Pégase, d'après Flaxman, ayant pour sujet principal l'Apothéose d'Homère. Après une longue dispute, il s'est vendu 18.375 fr.

A la même salle de vente, M. Stow Ellis a obtenu près de 300.000 fr. pour 286 tableaux. La collection était surtout intéressante en ce qu'elle représentait la carrière artistique du paysagiste David Cox, depuis son début jusqu'à la fin.

Il y avait de chaque époque, presque sans lacune, des tableaux à l'huile, des aquarelles, des dessins à la sépia, et quelques esquisses au crayon. Tous ont trouvé des amateurs à des prix qui n'accusaient nullement une crise monétaire.

LIONEL ROBINSON.

Les peintures de Louis Gallait au Sénat belge

Six des portraits historiques de Louis Gallait viennent de prendre place, dans leurs cadres d'acajou, au Sénat. Ce sont les portraits de Charlemagne, de Godefroid de Bouillon, de Jean II, de Thierry d'Alsace, d'Albert et d'Isabelle. Les pères conscris auront devant eux de grands exemples plutôt que de grandes peintures ; mais comme elles s'accordent bien avec la boiserie, le contentement des yeux passera avant les satisfactions de l'esprit.

Louis Gallait n'est pas un peintre historien. Sa vision demeure enfermée dans un cercle étroit : il s'est arrêté au vestiaire de l'histoire. Des gens pour qui l'histoire est un haubert ou un justaucorps et qui jugent l'homme par l'habit, ont naturellement acclamé cette peinture de détroques, savante surtout dans la mise en scène ; individuellement, chaque comparse paraît bien dans son rôle ; mais c'est le milieu qui laisse à désirer. Par milieu, j'entends, s'il s'agit d'un roi, l'air du règne, et s'il s'agit d'un peuple, l'espèce de buée particulière qui se dégage de lui. La portée du tableau d'histoire est tout entière dans le surnaturalisme, si essentiellement humain toutefois, qui consiste à souligner les personnages d'une œuvre par la sensation profonde de l'époque où il se ment. Le tableau qui n'œuvre pas une porte sur le passé et ne le rend pas vivant autant qu'une scène du présent, mais avec des caractères différents, manque

de sens philosophique et de la haute signification indispensables à tout ce qui tend à exprimer l'homme. Leys est de tous les peintres flamands le plus nettement historique ; ses toiles sont de l'évocation ; il fait revivre par enchantement tout un coin du passé ; on peut dire qu'il a retrouvé l'homme ancien sous l'homme moderne.

Les six portraits représentent donc Charlemagne, Godefroid de Bouillon, Jean II, Thierry d'Alsace, Albert et Isabelle. Ils s'enlèvent sur des fonds d'or gaufré avec des harmonies sourdes, c'est-à-dire qu'au rebours de ce qui se fait généralement, c'est la figure qui est la demi-teinte et le fond qui est la clarté. Procédé dangereux qui tend à éteindre la chair au profit du cadre. L'or, il faut en convenir, joue ici un rôle commode, puisqu'il est naturellement éclatant et qu'il a permis au peintre de négliger l'effet lumineux des personnages. A mon sens, les fonds d'or n'ont pas été faits pour les figures ; ils sont venus après coup ; il est difficile d'admettre, en effet, qu'ayant à accorder la chair et l'or, l'artiste ait volontairement assourdi les tons de la vie. Les six portraits ont l'air boucané ; Isabelle même, femme et par conséquent peau nacrée, où le sang devait mettre ses roses, a le visage tanné. Ce n'est pourtant pas ainsi que Rubens l'a peinte, et ses portraits étaient de bons modèles à consulter.

Des six portraits du Sénat, le plus vivant, parce qu'il est le plus familier et qu'il rentrait le plus dans la donnée bourgeoise accessible à l'idéal du peintre, c'est celui d'Albert. Une main sur la hanche, et tenant dans l'autre un chapeau à plumes, il appuie le poids de son corps sur la jambe gauche. La silhouette a l'aisance d'un homme bien en point, sensuel, amoureux de la grande vie ; la jambe, musclée et grosse de mollet, s'arcboute un peu sous le corps. Le pourpoint bosse sur la poitrine, noir avec des réveillons d'or.

Charlemagne est une figure supérieure et compliquée de cette confusion qui entoure les sommets du genre humain ; la légende se mêle à l'histoire pour la grandir. Cela dépassait l'art de Gallait : il a fait de Charlemagne une façon de Dieu, le père d'atelier, à grande barbe et à gros sourcils, couleur cuir de Cordoue. C'est peu pour cet homme qui portait le monde entre ses deux sourcils. Charlemagne devrait avoir l'air de fendre à coups de crâne la bordure de son cadre. D'une main il tient un parchemin roulé, de l'autre il appuie sa large épée en terre ; le mouvement est mesquin et maladroit. On ne sent pas non plus dans les épaules l'habitude du lourd manteau royal. Il y avait là pourtant un noble sujet d'ambition.

Godefroid de Bouillon indique un meilleur idéal ; il semble tendre l'oreille aux voix de la prédication et il regarde le ciel comme s'il le prenait à témoin d'une grande résolution. L'esprit enflammé des Croisés apparaît dans cette silhouette crispée, dans le mouvement des bras, dans l'échevèlement des cheveux ; c'est l'effarement mystique mêlé à de la détermination ; un pas de plus, et le héros sera sur son cheval, le glaive en main, faisant tête aux infidèles. Malheureusement l'or sertit durement les gris ardoisés du portrait ; ce qu'il y a de discret dans le procédé devient de la brutalité dans le voisinage du cru de l'or.

Ni Jean II ni Thierry d'Alsace ne sortent de la médiocrité; c'est de la peinture lourde, avec pourpre et hermine, sans portée historique, sans verve, sans nerfs, et où la science même, cette science qui demeure le titre le plus clair du peintre, est assez douteuse.

Il n'en est pas moins vrai que ces portraits continueront à porter le nom d'historiques.

Il y en aura douze en tout.

L'Etat les paie 90.000 fr. à l'artiste.

CAMILLE LEMONNIER.

LA FABRIQUE DE TAPISSERIES DE FERRARE

Suite et fin (1).

Jean-Baptiste Dosso paraît avoir été le fournisseur attribué des cartons destinés à « l'arazzeria » d'Hercule II. De 1535 à 1547, il exécuta pour elle un grand nombre de compositions : le Parnasse avec les Muses et avec les Vices chassés par Hercule, Apollon et Minerve, le mariage d'Hercule et d'Hébé, Hercule délivrant Ixion, Hercule tuant l'Hydre, les Métamorphoses, des berceaux de verdure, etc.

Après sa mort, arrivée en 1548, Guglielmo Boides et Camillo Filippi furent chargés de continuer l'histoire d'Hercule.

Luca Cornelio, ou Luca d'Olanda (Lucas Engelbrecht?), travailla également pour la manufacture; il exécuta surtout des paysages et des grotesques. B. Dosso et C. Filippi peignirent les figures de quelques-uns de ces ouvrages.

Les archives de Ferrare sont malheureusement muettes sur les travaux de Jules Romain et nous en sommes réduits à ce sujet au témoignage de Vasari (Ed. Lemonnier, x, 110).

Plus tard, Hercule II n'eut plus recours qu'à des peintres, à savoir : Girolamo da Carpi, Jacopo d'Argenta, Camillo Filippi et Leonardo da Brescia.

Parmi les tapisseries exécutées d'après les cartons de ces artistes, mentionnons les séries suivantes : les aigles blancs (cinq pièces), ainsi nommés parce que l'on y avait figuré le grand aigle blanc de la maison d'Este; les chevaux; les cités; ces dernières contenaient des vues des principales villes ou citadelles agrandies, embellies, ou fortifiées par le duc : Ferrare, Modène, Reggio, Carpi, Rubiera et Brescello. Des documents contemporains attestent l'exactitude et la minutie de la reproduction. Signalons encore une suite de grotesques, des scènes de l'histoire d'Hercule (combat d'Hercule avec Antée, — avec le taureau, — avec le lion — avec Cerbère); des paysages. (On remarquera la prédominance de ce dernier élément dans les arazzi de Ferrare.)

Le cardinal Hippolyte d'Este (1509-1572), frère d'Hercule II, compte également parmi les protec-

teurs les plus zélés de l'art de la tapisserie. C'est lui qui acheta dans les Flandres la superbe histoire de Romulus, dont on a pu voir quatre pièces à l'exposition de l'Union centrale. A deux reprises différentes il commanda des cartons représentant l'histoire de son homonyme Hippolyte, fils de Thésée, mais on ignore si ces cartons furent réellement transportés sur le métier. Parmi les arazzi qui faisaient partie de sa collection et dont bon nombre sans doute avaient pris naissance à Ferrare, il importe de noter les suivants : Scipion (12 pièces), le roi de Perse (10), Iphigénie (7), Absalon (10), Absalon, suite plus fine (7), le triomphe de Pétrarque (6), scènes de chasse (8) Psyché (8), Tobie (6), Paris (11), Nabuchodonosor (10), Phaeéton (4), Didon et Enée, le Triomphe de la Mort, le Temps, l'histoire de l'Ancien Testament, etc., etc.

A ne s'attacher qu'au nombre et au mérite des tentures mises au jour pendant le règne d'Hercule II, on aurait pu croire que la fabrique de Ferrare pouvait encore compter sur une longue période de prospérité et d'éclat. Il n'en fut rien; à cette activité fébrile succéda une prompte décadence; puis commença une agonie qui dura jusque vers la fin du siècle. Peut-être la production avait-elle excédé les besoins d'un Etat aussi petit que celui de la maison d'Este; peut-être Alphonse II, successeur d'Hercule II (1559-1597), accorda-t-il la préférence aux cuirs dorés, façon de Cordoue, dont la vogue allait sans cesse croissant. Toujours est-il que la manufacture ducale ne survécut pas à ce prince. Le nombre des tapisseries diminuait d'une façon périodique. Outre Luigi Karcher, qui pratiquait en même temps la peinture, et qui paraît dans un document de 1579, on ne peut citer que le Romain Domenico (1574), le Florentin Filippo (1580) et un certain Niccolo (1582). Les peintres Léonard da Brescia, Louis Settevecchi, Jules Cromer et Hippolyte Scarsellino leur fournirent les rares cartons nécessaires à leurs entreprises, à savoir quelques paysages, ou vues de villes, des scènes de la vie d'Hercule, des bordures ornées d'animaux ou d'enfants jouant. Puis la fabrication s'arrêta complètement.

Les successeurs d'Alphonse II n'essayèrent pas de la relever et se bornèrent à des achats, dont on trouvera la liste dans l'ouvrage de M. Campori. Telle était la masse des tentures entassées dans leur garde-meuble qu'en 1679 encore on en comptait 217 de qualité fine et 300 communes. Ces chiffres montrent à eux seuls combien il était utile de remettre en lumière la fabrique et les collections de Ferrare et quelle place importante revient à l'arazzeria estense dans l'histoire de la tapisserie.

ERG. MÜNTZ.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 8 avril.

Concert du Conservatoire. — Symphonie en la (Beethoven). — Chœur de *Castor et Pollux* (Rameau). — Ouverture de *Sigurd* (Reyer). — La Prière du matin et du soir, chœur (Emilio del Cavaliere). — *Le Songe d'une Nuit d'été* (Mendelssohn).

(1) Un certain nombre de fautes d'imprimerie se sont glissées dans la première partie de ce travail dont l'auteur n'a pas corrigé les épreuves. Il suffira ici de relever les principales d'entre elles : p. 113, 1re col., 9e ligne, lisez 1436, l. 64, tasado, l. 63, coluri, l. 66, desogna, 2e col. l. 13, Galleri, l. 64, N. S. — p. 114, 1re col., l. 3 français, l. 21, sono, l. 26, hebe, l. 51, frère, etc.

Librairie Renouard, successeur **Henri Loones**,
Rue de Tournon, 6, Paris.

L'ART FLAMAND

DANS L'EST ET LE MIDI DE LA FRANCE

Rapport au Gouvernement Français

PAR

ALFRED MICHIELS

Un beau volume in-8°, de 360 pages, avec une importante gravure au burin, représentant les *Fiançailles de Charles VIII et d'Anne de Bretagne*, d'après un tableau de Jean Perréal.

PRIX : 10 FRANCS

Ce livre est le récit d'un ouvrage d'exploration dans la Bourgogne, la Franche-Comté, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, à la recherche de œuvres rares et précieuses que contiennent les églises, couvents, hospices, musées, collections particulières de ces provinces, tableaux, sculptures, tapisseries presque toujours anonymes ou mal attribuées, qui éclairent l'histoire de l'art flamand et l'histoire de son influence sur l'école française. Quoiqu'il forme un ensemble, une œuvre indépendante, il complète le grand ouvrage du même auteur, consacré à la peinture flamande.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buflault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

CATALOGUE

DES

Collections réservées de M. G. GANCIA

Beaux livres rares, manuscrits, heures sur vélin et reliures. Xylographies, Estampes anciennes des premiers maîtres (2.000 pièces) Pollajolo, Mantegna, Dürer, Marc Antoine, (plusieurs pièces capitales) Claude Lorrain, Wierix, etc. Tableaux anciens, miniatures sur vélin, sur or, et dessins de grands artistes, Simone Memmi, Pollajulo, Boticelli, Dürer, Holbein, Lucas de Leyde, Valairio, Bronzino, Giulio Romano, Claude Lorrain, Ary Scheffer, etc., dessins de Raphaël, Mabuse, Dürer, Holbein, Michelangelo, Beccafumi, Leonardo da Vinci, Albano, Giulio Clovio, Marillier, Moreau, Vien, Wille. Aquarelles des maîtres français, anglais et italiens, 200 pièces, Deschamps, Debucourt, Diaz, Henry, Levasseur, Gobaut, Mavillier, Bonington.

Objets d'art hors ligne

Ivoires, Bronzes, Émaux, Argenteries ciselées, plusieurs pièces capitales.

Le tout choisi et recueilli durant les dernières trente années.

S'adresser pour le catalogue franco, à M. G. G., Corso Venezia, Milan.

EN VENTE

Au bureau de la **GAZETTE DES BEAUX-ARTS**, 3, rue Laffitte

TABLES ALPHABÉTIQUES ET ANALYTIQUES

DES VINGT-CINQ PREMIERS VOLUMES (1^{re} PÉRIODE)

DE LA

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(1859-1868)

PAR M. PAUL CHÉRON

de la Bibliothèque nationale

DEUX FORTS VOLUMES

Ces tables, indispensables à tous ceux qui s'occupent d'art, et tirées à petit nombre dans le format de la **Gazette des Beaux-Arts**, forment deux beaux volumes de 600 pages, avec lettres majuscules ornées et culs-de-lampe.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 15 FRANCS

La première table donne, par ordre alphabétique, les noms, les matières et les gravures du tome I^{er} au tome XV (1859-1863); la seconde, les noms, les matières et les gravures du tome XVI au tome XXV (1864-1868) inclusivement.

OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Très-beau Retable, Monument des premières années du XVI^e siècle, orné de sept panneaux peints et de sculptures dorées.

Peintures à fonds d'or des XV^e et XVI^e siècles, sculptures en ivoire, en bois, en albâtre et en pierre, médailles, faïences italiennes, vitrines, objets variés, lit et devant de coffre en bois sculpté.

Belle tapisserie du XVI^e siècle, tapis Van Eyck, tapis et étoffes.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Le lundi 9 avril 1877, à 2 heures

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 8 avril 1877.

VENTE

Par suite du décès

DE M. ISOUARD

DE BONS

TABLEAUX ANCIENS

De M^{me} Vigée-Lebrun, de Troy, Lépicié, Teniers; tableau des écoles espagnole, française, flamande et italienne; deux belles compositions par Raoux, pastels. Beau vidrecome et sabre égyptien en argent, lustre, candélabres, meuble d'entre-deux, commode, grand lit à colonnes torsos, bureau; glace cadre bois sculpté.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Le mercredi 11 Avril 1877, à 2 heures

M^e Baubigny, commissaire-priseur, rue de Grammont, 20.

Assisté de M. Féral, peintre-expert, 34, faubourg Montmartre.

Exposition, mardi 10 avril 1877.

TABLEAUX

ET

AQUARELLES MODERNES

Chaplin, Chavet, Coëssin, Couder, Defaux, Diaz, Dupré (Jules), Dupray, Escosura, Th. Frère, Groseilliez, Gudin, Jacque, Lambinet, Lévy, Marchal, Pasini, Roqueplan, Roybet, Schelfhout, Schreyer, Vollon; *aquarellés* de Gavarni, Daumier, Washington, etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le vendredi 13 avril 1877, à 2 heures.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 34.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le jendi 12 avril 1877, de 1 h. à 5 heures.

COLLECTION

DE FEU

M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT

de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres

DESSINS ET ESTAMPES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Du lundi 16 avril au samedi 12 mai 1877, à 1 heure 1/2 précise.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de MM. Danlos fils, et Delisle, marchands d'estampes, quai Malaquais, 13,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 14 avril 1877, de 2 h. à 5 heures; *Publique*, les dimanche 15, 22, 29 avril et 6 mai 1877, de 2 h. à 5 heures.

ADJON en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire aux Andelys (Eure), le dimanche 6 mai 1877 à midi, d'une BELLE HABITATION du XV^e Siècle située aux Andelys (Eure) connue sous le nom

HOTEL DU GRAND CERF

CHEMINÉES TRÈS-REMARQUABLES, BELLES TAPISSERIES, PANNEAUX ET BOISERIES SCULPTÉS.

Mise à prix : 60.000 fr.

Cet hôtel renferme une belle collection d'Objets d'Art et de curiosité qui seraient vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait avant l'adjudication. S'adresser sur les lieux et à M^e GUILLOTS, notaire.

La vente de la belle collection d'estampes modernes et pièces rares des

ARTISTES AQUA-FORTISTES

La plupart en 1^{er} état, réunie par feu M. Germain de Nantes, ne pourra se faire qu'en mai prochain.

LE CATALOGUE SE DISTRIBUERA CHEZ

M. Vignères, 21 rue de la Monnaie.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

COLLECTION
De S. A. le duc de **BERWICK** et **D'ALBE**
T A B L E A U X
PAR VELAZQUEZ, MURILLO, RUBENS
75 TAPISSERIES
DE PREMIER ORDRE
En partie tissées d'or et d'argent.
4000 GRAVURES ANCIENNES ET MODERNES
de différentes écoles

EXPOSITION ET VENTE, HOTEL DROUOT, SALLES N° 8 ET N° 9
A partir du Samedi 7 Avril jusqu'au Lundi 23 Avril 1877

M^e ESCRIBE
COMMISSAIRE-PRISEUR
6, rue de Hanovre
M^e CLÉMENT
MARCHAND D'ESTAMPES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
3, rue des Saints-Pères

M. HARO ✱
PEINTRE-EXPERT
20, rue Bonaparte et 14, rue Visconti
M. BLOCHE
EXPERT EN OBJETS D'ART
Boulevard Montmartre, 19

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

VENTE
Aux enchères publiques
APRÈS DÉCÈS DE M^{me} B...
T A B L E A U X
DE PREMIER ORDRE
Des Écoles Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise
et Française

PROVENANT
des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bev, de Max-Kaln.

MARBRES, BRONZES, STATUES
MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART
HOTEL DROUOT, SALLES N°s 1 ET 2
Les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril 1877
M^e CHARLES PILLET
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange-Batelière 10
M. HARO ✱
PEINTRE-EXPERT
20, rue Bonaparte et rue Visconti, 14.

Chez lesquels se distribue le Catalogue.

EXPOSITIONS :
Particulière :
Le samedi 14 Avril.
Publique :
Le dimanche 15 Avril.

GALERIE OPPENHEIM

TABLEAUX IMPORTANTS

DE

L'ÉCOLE MODERNE

ET

TABLEAUX ANCIENS

MARBRES

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

COMPOSANT

la Galerie de feu **M. OPPENHEIM**

DONT LA VENTE AURA LIEU EN SON HOTEL,

12, rue Pigalle, 12,**du lundi 23 au samedi 28 avril 1877, à 2 heures**

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M^e CHARLES PILLET

40, rue de la Grange-Batelière.

M^e APPERT

45, Boulevard Poissonnière.

EXPERTS :

M. FRANCIS PETIT

7, rue Saint-Georges.

M. FÉRAL

54, faubourg Montmartre

M. CH. MANNHEIM

7, rue Saint-Georges.

Le Catalogue sera prochainement en distribution.

DANS L'ÉCOLE MODERNE :

BARGUE, la Sentinelle.
 BERNÉ-BELLECOUR, le Coup de canon.
 BONNAT, Danseurs Italiens.
 DECAMPS, Boucher turc.
 DELACROIX, les Deux Foscari.
 DIAZ, Intérieur de Forêt.
 FORTUNY, Arabes en prière.
 FROMENTIN, le Ravin.
 GÉROME, Rex Tibicen.
 HÉBERT, la Tricoteuse.
 ISABEY, Cérémonie dans l'église de Delft.

LEYS, Intérieur de Luther à Wittenberg.
 MARILHAT, Ruines aux environs du Caire.
 MEISSONIER, le Portrait du Sergent.
 MEISSONIER, Innocents et Malins.
 MEISSONIER, Une chanson.
 MEISSONIER, Un homme de guerre.
 MEISSONIER, Un porte-Drapeau de la garde civique Flamande.
 MEISSONIER, Un Arquebusier.
 ROBERT-FLEURY, le Sac de Rome.
 ROUSSEAU (Th.), la Clairière.
 TROYON, Pâturage.

DANS L'ÉCOLE ANCIENNE

Deux charmantes compositions de PATER; un *Teniers*, la Tabagie; un *Wynants*; six grands panneaux décoratifs de Robert Hubert; un *Schalken* et autres.

Dans la collection d'objets d'art fort importante, nous trouvons des

MARBRES au nombre desquels : la *Jeanne d'Arc* de CHAPU et autres œuvres de Clesinger, Mercié, etc.

Puis des *Sculptures en ivoire*, des *Matières précieuses*, des *Faïences de Perse*, des *Porcelaines de Sévres*, de *Chine* et du *Japon*, des *Emaux cloisonnés*, des *Bronzes d'art et d'ameublement*, des *Meubles*, *Tapisseries et Tentures*, et enfin des *Bijoux*, *Orfèvrerie*, *Miniatures*, etc.

VENTE SEDELMAYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

ET CEUX DES

Galeries de San-Donato et de San-Martino

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les lundi 30 Avril, Mardi 1^{er} et Mercredi 2 Mai 1877

M^e CHARLES PILLET
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange - Batelière

M. FRANCIS PETIT
EXPERT
7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE
Le Samedi 28 Avril 1877

PUBLIQUE
Le dimanche 29 Avril 1877

CETTE VENTE COMPREND

12. DIAZ
10. TROYON
9. JULES DUPRÉ
8. DAUBIGNY
6. TH. ROUSSEAU
5. ZIEM
5. MILLET
5. FORTUNY
4. ISABEY
4. GUILLEMIN
3. COUTURE

3. H. VERNET
2. PETTENKOFEN
2. DELACROIX
2. DECAMPS
2. FROMENTIN
2. JACQUET
2. VIBERT
2. MACKART
2. JETTEL
2. MUNKACSY
1. BOLDINI

1. BOUGUEREAU
1. CHAPLIN
1. COROT
1. ESCOSURA
1. HÉBERT
1. JACQUE
1. MARILHAÏ
1. STEVENS
1. TOULMOUCHE
1. WILLEMS
ETC.. ETC.

Parmi les Tableaux les plus remarquables :

Couture. — Le Trouvère (composition importante).

Bouguereau. — Pietà (Salon 1876).

Pettenkofen. — Les Volontaires Hongrois. — Le Convoi des Blessés (tableaux célèbres).

Troyon. — L'Oeil du maître. — Bœufs allant au labour. — Attelage de bœufs.

Diaz. — La Clairière de la Reine-Blanche. — La Sainte-Famille.

Delaeroix. — Les Natchez (collection Paturle).

Hébert. — Le Baiser de Judas.

Decamps. — Le Christ au Prétoire. — Arabes en voyage.

Dupré (J.). — Le matin et le soir, deux pages importantes. — Chêne au bord d'une mare.

Rousseau (Th.). — Marais dans les Landes. — Un matin. — Les Étang. — Une Vallée.

Fromentin. — Chasse au faucon. — Bords du Nil.

Daubigny. — Le Lever de la Lune.

Horace Vernet. — L'Entrée de Breslau. — L'Attaque de Glatz.

Mackart. — Roméo et Juliette. — Faust et Marguerite.

Stevens (Alf.). — L'Atelier de l'artiste.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS
EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de **15** francs au lieu de **45**, prix de vente. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de **2** francs pour les frais d'emballage (**17** francs au lieu de **15**).

MOUVEMENT DES ARTS

VENTE DE TABLEAUX ET TAPISSERIES DU DUC D'ALBE

M^e Escribe, commissaire-priseur, et MM. Haro
et Bloche, experts.

Première vacation.

Murillo. Le portrait du fils de Murillo, 29.000 fr.;
Rubens. Le Départ pour le marché, 23.000 fr.; Velasquez. Portrait de l'infante Marie-Marguerite, fille de Philippe IV, 45.000 fr.; le même (?). Portrait de dona Antonia de Haro, 7.200 fr.

Deuxième vacation.

La vente de ce jour comprenait quinze tapisseries.

La belle tapisserie de Ferrare, que nous avons reproduite dans la *Gazette*, tissée d'or et d'argent, représentant l'*Ensevelissement du Christ*, a été adjugée au prix de 15.000 fr. Une autre tapisserie, de même provenance, représentant des *Scènes allégoriques de la vie du Christ*, composition de neuf figures, 16.800 fr.; la *Passion*, tapisserie de Flo-

rence, mesurant 2 m. 25 de hauteur sur 2 m. 45 de largeur, a atteint 19.600 fr.

Voici maintenant les prix obtenus par quatre tapisseries des Flandres :

Le *Baptême du Christ*, composition de quarante et une figures, 34.900 fr.; la *Prière au Jardin des Oliviers*, 18.000 fr.; le *Chemin de la Croix*, 23.100; le *Calvaire*, 25.000 fr.

Une série de trois tapisseries de Bruxelles tissées d'or et d'argent, mesurant environ sept mètres de largeur sur quatre mètres de hauteur, et représentant les victoires du duc d'Albe, ont été adjugées aux prix suivants :

L'*Attaque*, 9.000 fr.; le *Passage du fleuve*, 5.000, et la *Victoire*, 8.000 fr.

Enfin, une autre série de cinq tapisseries, également de Bruxelles, représentant des sujets allégoriques, ont été vendues aux prix extrêmes de 1.000 à 2.000 fr. chacune.

Total des deux vacations : 287.000 fr.

TABLEAUX MODERNES

COLLECTION DE M. W..., DE BRUXELLES

M^e Charles Oudart, commissaire-priseur.

Voici les principaux prix de cette vente :

Le *Taureau en liberté*, par Brascassat, 17.000 fr.L'*Enclos*, par Corot, 2.600 fr.La *Cascade*, par Courbet, 1.800 fr.L'*Étang*, par Daubigny, 2.300 fr.La *Fuite en Egypte*, par Decamps, 5.000 fr.Le *Livre défendu*, par De Jonghe, 4.109 fr.

Lion et serpent, par Delacroix, 20.000 fr.

La *Forêt*, par Diaz, 6.800 fr.

Assomption, par le même, 5.650 fr.

Le *Soir*, par Dupré (Jules), 2.300 fr.Le *Combat*, par Fromentin, 7.300 fr.

Moutons au pâturage sur la lisière d'un bois, par Jacque, 4.800 fr.

La *Sentinelle*, par Meissonier, 20.500 fr.La *jeune Bergère*, par Millet (J.-F.), 5.750 fr.La *Petite Gardeuse d'oies*, par le même, 4.000 fr.

Soleil couchant à l'horizon d'une lande, par Rousseau (Th.), 6.100 fr.

Attelage russe poursuivi par les loups dans la neige, par Schreyer, 11.550 fr.

Souvenir de la patrie, par Stevens, 2.700 fr.

Fleurs d'automne, par le même, 6.200 fr.

Le Passage du pont, par Troyon, 15.000 fr.

Vaches au pâturage, par le même, 13.500 fr.

La Confession d'un brigand italien, 18.000 fr.

La Collation, par Willems, 6.450 fr.

Total de la vente : 232.440 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'exposition des œuvres des élèves de l'Académie de France a été ouverte à Rome le jeudi 5 avril.

Voici la liste des œuvres qui figurent dans cette exposition :

Pour la peinture : M. Commerre (1^{re} année) a exposé *Jézabel dévorée par les chiens* ; M. Besnard (2^e année) a représenté *Saint Benoît ressuscitant un enfant* ; M. Morot (3^e année) a fait une copie, d'après Michel-Ange.

Pour la sculpture : M. Hugues (1^{re} année) a représenté le *Baptême du Christ* ; M. Injalbert (2^e année) a fait le *Christ en croix* ; M. Idrac (3^e année) et M. Coutan (4^e année) n'ont rien exposé ; les sujets qu'ils ont choisis ne sont pas achevés. Il y a aussi un bas-relief de M. Raty, graveur en médailles : *Vénus et l'Amour*.

Pour l'architecture : M. Paulin (1^{re} année) a exposé un chapiteau du Panthéon et une porte de ce même temple.

M. Louviot (2^e année) : un chapiteau du temple de Castor et Pollux, et deux tombeaux de la Renaissance.

M. Lambert (3^e année) : Palais communal de Brescia.

L'Académie des Beaux-Arts a jugé, dans sa séance d'hier, le concours Achille Lclère. Le sujet de cette année était : *Une salle des Pas-Perdus dans un Palais de Justice, siège d'une cour d'appel*.

Le nombre des concurrents était de sept. Voici les noms des lauréats :

Prix : 1.000 francs, n^o 4 (Pianissimo), M. Chancel, élève de Hoyaux.

Mentions honorables, n^o 3 (Charrette), M. Lucien Roy.

2^e, n^o 5 (Achille), M. Saintier, élève de M. Pascal.

La fermeture de l'exposition des œuvres d'Eugène Fromentin, à l'Ecole des Beaux-Arts, fixée d'abord au dimanche 15 avril, sera probablement reculée de trois ou quatre jours.

EXPOSITION NATIONALE DES BEAUX-ARTS

A NAPLES.

Naples, 10 avril.

Avant-hier a été ouverte à Naples une Exposition des Beaux-Arts, l'une des plus complètes qui aient été organisées depuis longtemps en Italie. Elle embrasse toutes les manifestations de l'art national du IV^e au XIX^e siècle. Elle se compose de 600 tableaux, 220 statues et 400 bustes en terre cuite, des collections particulières de plusieurs amateurs, entre autres du prince Filangieri, du duc de Sangro, de MM. Pasquale Tesorone et Sambon. Une des plus grandes attractions est une série de ravissantes statuets en bois, de San Martino, de Mosca, qui forme ce que l'on appelle en Italie un *Presepe*, on l'Adoration de Jésus par les Mages.

L'inauguration de cette Exposition a été faite par le roi Victor-Emmanuel, qui avait fait le voyage spécialement pour présider cette cérémonie. S. M. Italienne était accompagnée de son fils aîné, le prince Humbert, de la princesse Marguerite et du prince de Naples, de M. Venturi, syndic de Rome, du prince Frédéric-Charles de Prusse et des nièces de ce dernier, en ce moment en excursion en Italie.

Le président du Conseil, les ministres de l'intérieur, de l'instruction publique, de l'agriculture et du commerce, le préfet, le syndic de Naples, assistaient également à cette cérémonie, qui avait pris le caractère d'une véritable fête nationale. Après avoir été complimenté selon l'usage par le syndic de Naples, le duc de San Donato, le roi donnant le bras à la princesse Marguerite, a visité l'Exposition en détail. Il a donné l'ordre au commandeur Aghemo de faire de nombreux achats en son nom pour sa collection particulière et pour les Musées de l'Etat. Le Président du Comité d'organisation, le chevalier Spinelli, a lu un long discours sur le but de l'Exposition, après quoi le chevalier Salazaro, secrétaire général de l'Institut des Beaux-Arts, a pris la parole. Il a traité de l'art italien depuis ses origines et entrepris de prouver que sa décadence n'a jamais existé que dans l'imagination des écrivains, thèse bien hardie que l'on a applaudie plus pour remercier l'orateur de sa patriotique tentative que par conviction. « Qui veut trop prouver, ne prouve rien », dit le proverbe.

Le soir, un grand dîner de gala a réuni au palais de la Cour, le syndic, la junte, les autorités civiles et les membres des Comités de l'Exposition moderne et antique.

Un de nos collaborateurs partira très-prochainement pour Naples, et nous adressera sur cette Exposition les renseignements détaillés que comporte son intérêt.

L'EXPOSITION DES PEINTRES IMPRESSIONNISTES

—

Une exposition, dite de peinture, vient de s'ouvrir rue Le Peletier ; sans compter le public parisien, qui ne dédaigne pas la gaité, cette exhibition a dû faire des heureux.

Quelle joie de n'avoir pas à s'humilier devant un jury injuste et ignorant, de contempler ses œuvres exposées dans une salle publique, et de figurer dans un catalogue !

Sur les écussons qui décorent la porte d'entrée, les exposants ont écrit le mot *impressionnistes*. Ce terme, je me hâte de le dire, n'a rien de choquant par lui-même, mais, à quelques exceptions près, je déplore l'application qui en a été faite afin de masquer l'amour-propre déçu et de déguiser l'ignorance.

Pour tout esprit sage et éclairé, l'impressionniste est l'artiste qui cherche à rendre l'aspect premier et comme instantané sous lequel un objet se présente au regard. — La forme n'est plus qu'une silhouette un peu vague, les couleurs sont des taches posées les unes à côté des autres, et comme fondues dans une teinte générale ; l'œil semble n'avoir pas eu le temps d'analyser le spectacle qui est devant lui ; il n'embrasse que l'ensemble, et c'est cet ensemble qu'on se propose de reproduire dans sa confusion complète. Une telle recherche, bien évidemment, ne constitue pas l'art, mais elle ne lui est pas contraire.

Si ces principes sont vrais, si cette définition est exacte, je prétends que la majeure partie des exposants de la rue Le Peletier a usurpé le titre d'impressionnistes.

Est-il impressionniste, par exemple, M. Caillebotte, dans sa grande toile intitulée : *Rue de Paris — Temps de pluie* ? Les parapluies ouverts sont tous d'une teinte uniformément argentée. La pluie ne se fait voir nulle part ; le peintre n'a pas su rendre cette sorte de brouillard que forment les gouttes en tombant ; par contre, il y a une certaine main qui donne l'impression d'un dessin bien pauvre. — Il est facile de voir en outre que M. Caillebotte considère la composition d'un tableau comme affaire indigne de lui : ses personnages sont groupés au hasard : le cadre coupe en deux, de la tête aux pieds, une figure d'homme vu de dos. — Dans ses *Portraits à la campagne*, je signale un joli fond éclairé de soleil, certaines notes justes ; mais le premier plan n'est pas d'aplomb, et les robes ne portent pas sur le sol. Je passe sous silence les autres toiles de M. Caillebotte qui toutes sont froides, grises, monotones ! L'éclat manque partout ; la teinte générale de cette peinture est celle de l'ardoise.

MM. Claude Monnet et Cézanne, heureux de se produire, ont exposé, le premier, trente toiles, et le second quatorze. Il faut les avoir vues pour imaginer ce qu'elles sont. Elles provoquent le rire, et sont cependant lamentables : elles dénotent la plus profonde ignorance

du dessin, de la composition, du coloris. Quand les enfants s'amuse avec du papier et des couleurs ils font mieux. — Je le demande encore, de quoi de tels barbouillages prétendent-ils donner l'impression, si ce n'est celle de l'in vraisemblable ?

Malgré l'étrangeté de sa peinture, M. Renoir ne doit pas être confondu avec les précédents. Son *Tableau de la place Saint-Georges* est d'un effet vrai ; mais j'avoue ne pas comprendre le *Portrait de M^{lle} S.* La tête si connue du charmant modèle est comme perdue sur ce fond rosé d'une coloration brutale, qui ne permet pas aux chairs de s'épanouir. Les lèvres et le menton présentent des teintes bleues que l'artiste s'est vu contraint d'employer pour parvenir à modeler cette figure noyée d'éclat. Quel singulier portrait ! Rien, ce me semble, n'est plus éloigné de la nature vraie ! Dans la *Balconnière* et le *Bal du moulin d la Galette*, le même M. Renoir s'est précipité au contraire de rendre servilement la nature. Au premier coup d'œil, il semble que ses toiles, pendant le transport de son atelier à la salle d'exposition ont éprouvé un accident. Elles sont mouchetées de taches rondes, et comme tigrées de place en place. En examinant bien, on comprend ce qu'a voulu faire l'auteur : il s'est efforcé de rendre l'effet d'un plein soleil tombant au milieu des feuillages sur des personnages assis sous des arbres. Ces taches rondes ont la prétention de rendre l'ombre portée de chaque feuille. Voilà, je l'avoue, une tentative vraiment impressionniste : mais entreprendre une pareille lutte avec la nature n'est-ce pas s'exposer à une défaite sans excuse et sans intérêt, parce qu'elle sera toujours ridicule ?

Je note quelques bons paysages de M. H. Ronrat qu'on est, j'avoue, un peu étonné de trouver ici ; cet artiste a une solide et large facture, son coloris est franc et vigoureux ; sa place est à l'Exposition des Champs-Élysées.

Quel dommage que M^{lle} Berthe Morisot se soit égarée parmi les impressionnistes ! Les études premières manquent, le dessin fait défaut, mais il y a parmi les œuvres exposées un tact et un sentiment de la couleur qui ne peuvent se nier. Les blanes de sa *Psyché* sont d'une qualité charmante.

M. Piette n'est pas le premier venu, tant s'en faut. Son *Cirque forai*, sa *Rue de Cluny* sont des études amusantes et pittoresques : le n° 136 appelé *Jardin* est d'un surprenant éclat ; mais combien encore il y a de faiblesses et d'erreurs dans ses nombreux envois.

J'imagine que M. Edgar Degas n'est pas un impressionniste à tous crins, mais je suis sûr que c'est un homme d'esprit. Il est parfaitement maître de lui-même, et soyez convaincu qu'en venant rue Le Peletier, il a suivi sa fantaisie. Ses études de *Danseuses* témoignent d'un rare et original talent ; le dessin a parfois des défaillances, mais comme l'artiste est spirituel dans la note de couleur ! Ses types de *Chanteuses de café-concert* sont d'une réalité effrayante, mais il faut l'avouer, ils sont pris sur le vif. On reconnaît ces fronts abrutis, ces yeux éhontés, ces gestes désarticulés. Je constate avec impartialité tout le mérite qu'il

peut y avoir dans ces études, mais je ne peux comprendre comment M. Degas a osé exposer le numéro 50, *Bains de mer, petite fille peignée par sa bonne*. A-t-il voulu se mettre au niveau de ses confrères en impressionnisme?

J'arrête ici cette énumération déjà trop longue sans oublier toutefois M. Maureau, dont les quatre pochades sont excellentes, d'une couleur blonde et fine, et M. Cals dont on connaît la manière vigoureuse, quoiqu'un peu trop poussée au noir.

MM. Levert, Guillaumin, Pissaro, Cordez, etc., ne méritent pas, en vérité, qu'on s'arrête devant eux. Je ne ferai pas non plus mention de certaines toiles qui appartiennent à la mauvaise vieille manière et dont on ne comprend pas la présence dans cette école.

En somme l'exhibition des Impressionnistes a-t-elle réussi? Oui, si l'on appelle réussir faire parler de soi, mais qu'aura-t-elle prouvé? Rien de bien nouveau. Quand on pense que les deux cent quarante et une toiles exposées sont l'ouvrage de dix-huit personnes, on est autorisé à croire que pareille tentative ne pourrait facilement être recommencée de sitôt. En une fois on a sorti le vieux stock des œuvres incomprises; mais il semble que la fabrication ne puisse se maintenir aussi abondante. Il n'y a lieu au reste, pour le moment, ni de le regretter ni de s'en réjouir.

ROGER BALLU.

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DU PASSAGE DE VÉNUS SUR LE SOLEIL.

L'Académie des sciences, voulant consacrer le souvenir des observations du passage de Vénus sur le soleil, avait commandé à M. Alphé Dubois une médaille commémorative de ce grand événement scientifique. Cette médaille vient d'être distribuée aux membres de l'Académie des sciences et à tous les observateurs du passage de Vénus. Elle est d'un module moyen, et en bronze; la frappe en est malheureusement médiocre, mais la composition de l'artiste est fort belle.

Sur le champ du ciel, Vénus, dans la nudité des déesses, passe devant le char d'Apolon; sur la terre, la Science mesure la durée du passage. Si l'interprétation de l'idée est littérale, l'agencement en est des plus heureux. Autour des figures on lit la légende composée par M. Egger :

QUO. DISTENT. SPATIO. SIDERA. JUNCTA
DOCENT.

Cette médaille, destinée à perpétuer le souvenir d'un fait scientifique, est une œuvre d'art dont nous sommes heureux de signaler le mérite.

L. G.

NOUVELLES

*. La commission des Monuments historiques vient de décider l'acquisition des cinq principaux tombeaux des Grands Maîtres de l'Ordre de Malte, dans l'île de Rhodes, parmi ceux qui ont échappé à la destruction. Nous publierons dans la prochaine *Chronique* des renseignements étendus et inédits sur cette très-intéressante acquisition.

*. Les travaux de l'avenue de l'Opéra sont activement poussés. Les piétons peuvent circuler, depuis hier, sur la partie comprise entre la rue de l'Echelle et la rue Ventadour.

La circulation est complètement rétablie dans les rues Gaillon et Saint-Roch.

*. La plus grande activité règne dans les divers chantiers du Champ de Mars et du Trocadéro.

Les travaux de maçonnerie du Champ de Mars peuvent être considérés comme presque terminés. Les murs des quatre pavillons d'angles sont très-avancés. Il reste seulement à construire un pavillon de la galerie des beaux-arts et les murs de soutènement de la descente à couvert située à l'extrémité de la rue Saint-Dominique et de l'avenue Rapp.

Quant aux travaux de terrassement, on pense qu'ils seront achevés dans une quinzaine de jours, du moins pour ce qu'on appelle le gros terrassement. Il reste, en effet, très-peu de terres à enlever dans les galeries des matières premières, du vêtement et du mobilier.

*. Le *National Zeitung* annonce que le tableau de Van Eyck récemment volé au Musée de Berlin, a été retrouvé. Il y a quelques jours, un sellier porta une peinture au secrétariat du Musée et demanda si c'était celle qui avait été enlevée et pour laquelle une récompense était offerte. Il déclara qu'il avait acheté ce tableau d'un étranger pour 17 groschen 1/2 et qu'il ignorait sa valeur et son histoire, quand son attention fut appelée par des amis sur le vol commis au Musée. C'était bien, en effet, le tableau de Van Eyck; mais les autorités ont prudemment ajourné le paiement de l'indemnité promise (300 marks), jusqu'à ce qu'on ait vérifié l'histoire que raconte le sellier.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

MADOU

La *Chronique* a annoncé la mort de J.-B. Madou. Le vaillant homme a été frappé sur le champ d'honneur; il venait d'adresser au roi la bienvenue d'usage; tout le monde se pressait autour de lui, l'écoutait, l'admirait; le roi le remerciait de se conserver si vert, si plein de

jeunesse et de feu, pour la prospérité de la société : tout à coup Madou se renverse et l'on n'a que le temps de le porter à sa voiture. Le lendemain il expirait sans avoir repris connaissance. C'est la mort en amie, telle que la rêvent les hommes de cerveau ; il est mort, on peut le dire, sur le théâtre de ses plus brillants succès.

Madou est une figure dans l'art belge ; il vaut la peine qu'on s'arrête un instant à le considérer ; il est digne d'un médaillon. Artiste aimable, il a fait la joie de ses contemporains ; mieux encore, il a répondu à un certain goût d'art.

Il était de ceux qui dans la vie n'ont perdu ni un jour ni une heure ; son cerveau était une mine d'hommes et de choses et il y puisait constamment. Il eut le don de réfléchir au côté pittoresque et un peu fatal de la vie ; la comédie humaine entrain dans ses yeux avec un pli comique plutôt que douloureux ; c'était un narrateur fin, rarement éloquent, mais plein de naturel, et qui eût pu faire grand, s'il avait su s'émouvoir.

Malheureusement Madou avait l'égoïsme de l'observation. Il observait dans son cerveau, il n'observait pas dans son cœur. L'observation, en un mot, était un plaisir plutôt qu'une douleur pour son esprit. Il a passé à travers le monde moderne, sans se passionner, en artiste bon enfant qui entend n'épouser aucune colère, aucun idéal de grandeur et de révolte, et qui vécut désintéressé des luttes au milieu desquelles de plus généreux cherchent le mot de l'énigme sociale ; il a évité tout ce qui sur son chemin aurait pu prendre l'apparence du sphynx ; il est resté dans une sorte de douce somnolence, les yeux tournés vers le monde extérieur et regardant s'y mouvoir les petits comparses de sa pensée.

Il a été l'impresario d'une suite infinie de saynètes sans musique, à mi-chemin de la caricature et de la réalité ; c'est du vaudeville, moins les flotillons, avec des personnages dont le costume est vieilli et qui vaguement ébauchent des poses de marionnettes ; toutefois personne mieux que lui n'excellait à ordonner la mise en scène, à régler le décor, à faire dire aux acteurs ce qu'ils avaient à dire.

Cela était loin, à la vérité, de la grande comédie, mais Madou n'était pas dans le sens large du mot, un moraliste ; son ambition s'est circonscrite dans un art d'humoriste, et il a su glisser, avec une grâce charmante, sur les bas-fonds où d'autres ont laissé fortement l'empreinte de leur talon.

Ses peintures, ses dessins, ses aquarelles, et le nombre en est infini, ont le duvet de pêche, la fleur de peau, ce charme du diable qui séduit et fait passer sur le fond ; il était si brillant qu'on oubliait d'arrêter le tournolement rapide de ses personnages et de leur prendre le pouls pour s'assurer s'ils vivaient. Il n'avait rien de cette santé profonde de l'expression, de cette langue solide, de ce parler d'orateur qui se retrouvent sous la simplicité forte de Van Ostade, le mordant de Jean Steen, l'effort de Hogarth auquel on l'a souvent comparé ; en retour il avait le cinglement du mot qui siffle, le zéyement des choses dites à demi-voix, et

tout au fond, quelque chose de claquant, d'agité, d'un peu démodé dans l'expression, qui venait de la fréquentation avec les incroyables.

Madou était un malicieux avec bénignité. Il avait une malice d'invention pleine de naïveté ; son talent était fait de finesse non travaillée.

Madou n'est pas un artiste flamand : il n'a rien du cabaret de Van Ostade, de Brauwer, de Jean Steen, ou plutôt il en a changé l'enseignement. Son cabaret est un cabaret wallon et ce sont des Wallons qu'il a peints.

Il avait deux grandes admirations, Raffet et Meissonier.

Un jour, quelqu'un lui mena le célèbre ami des grognards. Madou à cette époque était déjà un peu sourd ; il ne comprit pas le nom de son visiteur.

Raffet ouvrit les portefeuilles, s'extasia, fit des réflexions.

— Il est très-fort, le monsieur, dit Madou à l'oreille de la personne qui lui avait présenté Raffet, qui est-ce ?

— Mais, Raffet.

Alors Madou, plein d'admiration et ravi :

— Comment ! vous êtes Raffet ?

— Vous êtes bien Madou, répond ce dernier.

Je vous demande la permission de citer une autre anecdote à propos du peintre qui vient de mourir.

La grande duchesse Marie de Russie, sœur de l'empereur actuel, avait désiré connaître Madou. Ce fut Arthur Stevens qui la conduisit dans l'atelier de la place de Louvain. La grande duchesse s'était fait appeler la comtesse Trouzonoff.

Madou montra ses dessins. L'un d'eux plut particulièrement à la princesse ; elle pria l'artiste de le lui céder ; l'artiste refusa.

— Vous ne refuserez pas à une femme, insista la duchesse Marie.

— Si ! si ! répondit le vieux peintre avec conviction.

La princesse fit un pas en avant :

— Vous ne me refuserez pas à moi, monsieur Madou !

Madou la regarda un instant.

— Madame, vous êtes la grande duchesse de Russie !

La princesse eut un sourire.

— Je m'étais juré de ne jamais vendre ce dessin, madame, continua le vieil artiste ; permettez-moi de vous l'offrir.

C. L.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort du peintre Jeanron. Il était né en 1809, à Boulogne-sur-Mer ; il vint à Paris en 1828 ; il connut Sigalon et devint l'ami de Godefroy Cavaignac ; il prit part aux journées de juillet 1830, présida peu après la

Société libre de peinture et de sculpture, fit des conférences et écrivit des articles de critique d'art. Il prenait part en même temps aux expositions annuelles de peinture, où il se distinguait par les sujets réalistes et populaires de ses tableaux. Il a au Luxembourg le *Port abandonné d'Ambleteuse*. Outre un grand nombre de tableaux, dont plusieurs furent remarqués en leur temps, il laisse des aquarelles et des gravures à la pointe sèche. Quelques-uns de ses portraits sont estimés. Mentionnons encore, dans son œuvre, les dessins de l'*Histoire de dix ans*. Il a obtenu une 2^e médaille en 1833, la croix de la Légion d'honneur en 1855 et le grade d'officier en 1863. Il était correspondant de l'Institut et directeur du Musée de Marseille.

Nous devons rappeler en outre qu'en 1848 Jeanron fut chargé par le gouvernement provisoire de veiller aux richesses du Louvre et des musées nationaux; il organisa au palais des Tuileries une exposition libre; il obtint de la Constituante les deux millions nécessaires pour la restauration du Louvre; il s'occupait pendant plusieurs années d'un travail de classement des tableaux du Louvre par ordre chronologique et par écoles, de la réorganisation de la caligraphie, de l'établissement d'une imprimerie en taille-douce et de l'ouverture du musée égyptien.

(Le Temps.)

VENTE DE LA COLLECTION D'AUTOGRAPHES

De M. Benjamin FILLON (1)

Le second catalogue des autographes de la collection de M. Benjamin Fillon vient de paraître. Il comprend les troisième et quatrième parties, dont la vente se fera le 20 et 21 avril et qui se rapportent aux hommes d'Etat, aux personnages politiques et à la Révolution française.

Il n'y a pas lieu ici d'entrer dans le détail de ces pièces toutes historiques, mais comment ne pas signaler qu'on y trouve les pièces les plus précieuses de Dumouriez, de M^{me} Rolland, de Gensonné, de Danton, dont l'écriture est si rare, de l'abbé Sicard, dont, malgré son dévouement à l'humanité, la vie a été un moment si menacée, de Fouquier-Tinville à propos de l'arrestation des Girondins, de Saint-Just, de Robespierre, de Théroigne de Mirecourt.

Les dossiers et les ensembles de pièces sur un même fait ou sur une journée ne sont pas moins importants. Ainsi il y a des pièces bien curieuses sur la prise et sur le sort des papiers de la Bastille; on y voit Beaumarchais rendre ce qu'il en avait recueilli et les autres transportés au prieuré de Saint-Louis-de-la-Culture. On sait que la plus grande partie de ceux qui sont restés en France, sont à la Bibliothèque de l'Arsenal, où M. Ravaisson les a mis en ordre et les publie avec un dévouement et un profit pour l'histoire, dont on ne saurait trop le louer.

(1) Voir la *Chronique* du 17 février 1877, p. 63-4.

Les dossiers sur le 31 mai 1793, sur le 9 thermidor, — ceux-là viennent des papiers de Courtois, — et sur les Théophilanthropes sont des plus précieux. Mais que dire de la réunion des pièces sur Marat, qui viennent de sa sœur, et sur Charlotte Corday? Il y a là, de la main de cette dernière, l'adresse aux Français, saisie sur elle au moment de son arrestation. Elle a tué, ce qui est toujours un crime, mais au moins y a-t-elle joué sa tête, sans penser à se soustraire aux conséquences de son action, au contraire des assassins, qui après avoir pris la vie des autres trouvent fort mauvais qu'on touche à la leur. Malgré ce qu'on en a dit, il n'y a pas d'ange de l'assassinat, et il n'y a lieu d'en canoniser aucun, mais au moins n'y a-t-il personne qui ne se fit honneur d'être de la famille ou même du pays d'une pareille héroïne, et c'est une bien rare criminelle, puisqu'il lui reste l'honneur.

Parmi les pièces antérieures à la Révolution, nous n'en citerons que quelques-unes : la lettre de Machiavel à Ridolfi, comme secrétaire de la république de Florence; un long mémoire autographe du cardinal de Granvelle à Philippe II sur les difficultés du gouvernement dans le royaume de Naples; une lettre du chancelier Poyet sur le mariage de celui qui devait être le grand chancelier de France, Michel de l'Hôpital; un état des biens de Sully; une lettre bien singulière de Laubardemont sur les possessions de Loudun; une lettre de Law au Régent écrite de Venise après sa chute, et deux pièces bien curieuses de Colbert.

L'une est une lettre de 1663 à Louis XIV, où il lui demande, avec les meilleures raisons, de ne pas sacrifier les travaux de l'achèvement du Louvre, aux travaux de Versailles, qui ne faisaient que commencer, mais le Roi n'était pas facile à convaincre sur ce point; il n'aimait pas Paris, il se souvenait trop de la Fronde, des périls de sa première jeunesse et des scènes d'émeute populaire au Palais-Royal. L'autre est la transmission d'un ordre du Roi, excluant en 1681, à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes, tous les membres protestants de l'Académie de peinture.

Il n'y a dans ces deux séries que peu de documents sur les arts, quelques pièces sur les bronzes des statues brisées à Paris, une lettre de recommandation de Louis David en faveur du sculpteur Girard, une demande de renseignements sur la couverture en cuivre de l'église de l'Abbaye-de-Cluny, qui peut être employée pour les besoins de la marine. Quand la vente en arrivera à la série des pièces relatives aux artistes, la *Gazette* ne manquera pas de les étudier, de manière à en faire profiter ses lecteurs.

A. DE M.

BIBLIOGRAPHIE

Le 3^e et dernier volume du *Rabelais* publié par M. Paul Chéron, chez M. Jouaust, avec les charmantes eaux-fortes de M. Boilvin, vient de paraître. Il contient une introduction intéressante, nette et rapide, résumant et classant les points acquis de la biographie, malheureusement trop peu élucidée du grand moraliste, et un glossaire.

Le *Constitutionnel* du 27 mars et du 3 avril : Les Tapisseries du duc d'Albe, par M. Alfred Michiels.

Athenæum, 31 mars : Titien, sa vie et son temps, par Crowe et Cavalcaselle (compte rendu). — Exposition de peinture des écoles continentales, à la French-Gallery. — Nouvelles de Rome, par M. Lanciani.

Academy, 31 mars : Dessins de maîtres italiens, reproduits par le procédé autotype et publié par J. Comyns Carr (compte rendu par M. Sidney Colvin).

Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages. — Sommaire de la 849^e livraison (14 avril 1877). — Texte : Visite au palais de Constantine, par M. Charles Féraud, interprète principal de l'armée d'Afrique. — Dessins inédits. — Treize dessins de H. Catenaacci et J. Lavée.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CONCERTS DE MUSIQUE CLASSIQUE

du Dimanche 15 avril.

Concert du Conservatoire. — Symphonie en la (Beethoven). — Chœur de *Castor et Pollux* (Rameau). — Ouverture de *Sigurd* (Reyer). — La Prière du matin et du soir, chœur (Emilio del Cavaliere). — *Le Songe d'une Nuit d'été* (Mendelssohn).

VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE M^{me} B.

Nous rappelons aux amateurs que la belle collection de M^{me} B..., une des plus importantes de l'Angleterre, sera vendue, à Paris, par suite de décès, hôtel Drouot, salles 1 et 2, lundi, mardi et mercredi prochains.

Cette collection, dont les tableaux proviennent pour la plupart des galeries les plus célèbres de la France et de l'étranger, contient un certain nombre d'œuvres de premier ordre des peintres les plus renommés dans les écoles flamande, hollandaise, espagnole, italienne et française. Rembrandt, Pieter de Hooch, Terburg, J. Steen, Adrien et Isaac Van Ostade, Brauwer, Mieris, Van der Werf, Ph. Wouwermans, Karel du Jardin, Van Goyen, Jacques Ruysdael, G. Van de Velde, Teniers, Rubens, puis Botticelli, Murillo, Claude Lorrain, Reynolds, Constable, et beaucoup d'autres encore y sont représentés par quelques-unes de leurs meilleures productions.

Outre les tableaux, il y a aussi de beaux marbres par Clésinger, Carrier-Bellense, Carlier, etc.; des porcelaines de Chine, des ivoires sculptés et des meubles anciens.

On peut d'ailleurs visiter, aujourd'hui et demain,

l'exposition de cette intéressante collection, dont la vente est confiée à MM. Charles Pillet et Haro.

GALERIE OPPENHEIM

La galerie Oppenheim est une des plus riches de Paris. Elle comprend principalement des tableaux modernes, quelques bons tableaux anciens, des objets d'art, de curiosité et de beaux ameublements. La vente de cette galerie qui va avoir lieu très-prochainement, par suite du décès de M. Oppenheim, ancien banquier, est considérée, de l'avis général, comme l'une des plus importantes de cette année.

Nous allons essayer d'en donner un aperçu en rappelant quelques-unes des œuvres principales qu'elle renferme.

Six Meissonier, de différentes époques, y figureront, ce sont : *le Portrait du sergent, Innocents et Malins, une Chanson, l'Arquebuser, le Porte-drapeau et un Homme de guerre*.

Comme il serait trop long d'entrer ici, dans des appréciations, inutiles d'ailleurs en présence de maîtres et de tableaux aussi connus que le sont ceux de la galerie Oppenheim, nous nous bornerons à citer les noms et les œuvres.

On trouvera donc là, entre autres toiles célèbres à des degrés divers : *les Deux Foscari*, par Eug. Delacroix ; *le Sac de Rome en 1527*, par Robert-Fleury ; *une Cérémonie dans l'église de Delft au XVI^e siècle*, par l'abbé ; *Boucher turc*, de Decamps ; *l'Intérieur de Luther à Wittenberg*, par Leys ; *le Coup de canon*, par Berne-Bellecour ; *Rex Tibicen*, par Jérôme ; *la Trioteuse*, d'Hébert ; *Danseurs italiens*, par Bonnat.

Parmi les paysagistes nous rencontrons : Troyon, *Pâturage et Animaux à l'abreuvoir* ; Rousseau, *la Clairière et Paysage aux environs du château de Broglie* ; Diaz, *Chemin dans la forêt et Coupeuse d'herbe* ; Corot, *Ville-d'Avray et les étangs, Paysage avec ruisseau, le Soir dans les bois* ; Daubigny, *les Bords de l'Oise au mois de juin* ; Jules Dupré, *Paysage avec pêcheur au bord d'un cours d'eau* ; César de Cock, *Rivière sous bois au printemps* ; Bois et vue de Cernay, par Pelouse ; *Vues de Trouville*, par Boudin ; et enfin, *Dans les Blés*, par de Nittis, tableau très-remarqué au Salon de 1874 ; et du même, *une Villa aux environs de Paris*.

Comme peintres orientalistes : Marillat, *Ruines aux environs du Caire et Jardins d'un palais ou d'une mosquée en Egypte* ; Fromentin, *le Ravin et Cavaliers franchissant un gué* ; Pasini, *Derviche mendiant à la porte d'un Turbè* ; Ziem, *Venise la nuit*, où le peintre a produit un très-curieux effet de lune ; une autre *Vue de Venise*, par Van Moer.

Comme sujets de genre : *Une Patricienne et l'Anneau des Fiançailles*, par Willems ; *Une Visite attendue*, par Escosura ; *la Danse du Coq*, par Brion, etc.

Citons encore, au hasard : *la Source*, de Landelle ; *Marguerite à l'église*, de Tissot ; *Chevaux à l'abreuvoir et Cavaliers autrichiens, passant à gué une rivière sous le feu de l'ennemi* par Pottenkoven ; *la Sentinelle*, de Bague ; *le Trompette de Mousquetaire*, par Roybet ; *le Fripié*, par Charles Meissonier ; une superbe aquarelle de Fortuny, *la Prière* ; et une autre aquarelle de J.-L. Brown.

Dans les anciens, les amateurs reverront : Deux

très-remarquables et charmantes compositions par Pater : *le Repos dans un parc* et *la Halle à l'Auberge*; *la Tabagie*, par David Teniers; *la Veille de la Bataille*, par Schalken; tous ces tableaux provenant de la collection Pereire. Puis, un joli *Moulin*, de Wynants; des panneaux décoratifs par Hubert-Robert; des fleurs et des fruits, de Van Huysum, C. de Heem, Spaendonck, des œuvres de Bregmel, Coypel, Vincent, La Rosalba, Denner et autres.

La galerie Oppenheim offre comme objets d'art et de curiosités : de beaux marbres par Benzon, Clésinger, Romanelli, Zocchi, Chapu et Mercié; des ivoires sculptés de travail italien; des matières précieuses, des jades, des bijoux, des laques, des faïences de Perse, des porcelaines de Sèvres du temps de Louis XV et de Louis XVI; des porcelaines de la Chine et du Japon, de grands émaux cloisonnés, des bronzes italiens ou français des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles; des riches aménagements anciens, notamment une pendule du temps de Louis XVI, signée Thuret; des armées, des tapisseries, etc.

La vente aura lieu à l'HOTEL OPPENHEIM, rue Pigalle, n° 12, les lundi 23, mardi 24, mercredi 25, jeudi 26, vendredi 27 et samedi 28 avril, par le ministère de Mes Charles Pillet et Appert, commissaires-priseurs, assistés de MM. Francis Petit, Fédéral et Mannheim, experts. Exposition à partir du vendredi 20 avril.

TABLEAUX ANCIENS

ARRIVANT DE L'ÉTRANGER

et en partie du cabinet de

M. le baron W. d'A... (Hollande)

MEUBLES ET CURIOSITÉS

dont la vente aura lieu

HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le mercredi 18 avril 1877, à 2 heures précises.

M. E. Eudelin, commissaire-priseur, rue Richer, 26;

M. E. Gandouin, peintre-expert des Domaines nationaux, 13, rue Notre-Dame-de-Lorette, 14.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique, le mardi 17 avril 1877, de 1 h. à 3 heures.

Héliogravure Amand-Durand EAUX-FORTES ET GRAVURES

Tirées des collections les plus célèbres et publiées avec le concours de M. Édouard Lièvre; notes de M. Georges Duplessis, bibliothécaire au département des Estampes à la Bibliothèque nationale.

Prix de la livraison de DIX planches : 40 francs.

Les vingt et une premières livraisons sont en vente au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffitte.

BEAUX LIVRES ANCIENS ET MODERNES

LA PLUPART

Reliés en maroquin et ornés de gravures

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le mercredi 18 Avril 1877, à 1 heure et demie très-précise

M^e J. Charpentier, commissaire-priseur, rue Bourdaloue, 9.

M. Adolphe Labitte, expert, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, mardi 17 avril 1877, de 2 heures à 5 heures.

LIVRES CURIEUX

EN DIVERS GENRES

Provenant

De la Bibliothèque de de M. X...

Théologie, Beaux-Arts, Littérature, Histoire, Archéologie, Biographie, etc.

VENTE, SALLE SYLVESTRE, RUE DES BONSENFANTS, 28, SALLE N° 1.

Les 16, 17, 18, 19, 20 et 21 avril à 8 h. du soir.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27.

M. Bachelin-Deflorenne, expert, 3, quai Malaquais.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

BIJOUX ET ORFÈVRERIE

Bijoux montés de diamants, broches, bracelets, bagues, boutons de manchettes, épingles en or et enrichies de diamants et de pierres fines. Orfèvrerie ancienne, porcelaines, émaux peints de la Chine, objets variés. Tapisseries, dentelles et guipures.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le samedi 21 avril 1877, à 2 heures

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition avant la vente.

VENTE DE
TABLEAUX, AQUARELLES & DESSINS
MODERNES

Berchère, Beyle, Brown (Lewis), Couder, Girard, Girardet, Harpignies, Hillemacher, Humbert, Kuwasseg, Lansyer, Wetter, Pécus, Saurfelt, Vollon, Vrolyk, Woutermaerten, etc.; Tassaert, Thienon (Louis), etc., etc.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le vendredi 20 avril 1877, à 2 heures.

M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

Assisté de M. Charles George, expert, rue Laffitte, 12.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition le jeudi 19 avril 1877, de 1 heure à 5 heures.

TRÈS-BEAUX
OBJETS D'ART
ET
D'AMEUBLEMENT

PIÈCES D'ORFÈVRENERIE par GERMAIN

Bustes en bas-relief de Louis XVI et de Marie Antoinette (en argent repoussé), orfèvrerie française et allemande, bijoux enrichis de roses et autres de style Étrusque, miniatures par Augustin, Hall, etc. Fermoirs de livre du XV^e siècle, en or émaillé.

Porcelaines de Saxe, jolie écuelle en vieux Sèvres, faïences, bustes en terre cuite du temps de Louis XVI, bronzes d'art et d'ameublement. — Beaux canapés et chaises des époques Louis XV et Louis XVI, très-belles tapisseries des Gobelins, étoffes anciennes.

3 PORTRAITS, par BROUAIS

Et autres tableaux, par LAMPI et DE VOS

Le tout appartenant

A MADAME J. B...

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les lundi 7 et mardi 8 mai 1877, à 2 heures.

M ^e Charles Pillet,	M. Ch. Mannheim,
COMMISSAIRE - PRISEUR,	EXPERT,
10, r. Grange-Batelière.	rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 5 mai 1877, de 1 h. à 5 heures.

Publique, le dimanche 6 mai 1877, de 1 h. à 5 heures.

AUTOGRAPHES
ET
DOCUMENTS HISTORIQUES

composant la collection

DE

M. BENJAMIN FILLON

SÉRIES III ET IV

Hommes d'État, Révolution française.

VENTE

RUE DES BONS-ENFANTS, 28, SALLE N° 2

Les 20 et 21 avril 1877, à 8 heures précises du soir.

Par le ministère de M^e BAUDRY, commissaire-priseur à Paris, rue Saint-Georges, 24.

Assisté de M. Ét. CHARAVAY, archiviste-expert, rue de Seine, 51,

CHEZ LESQUELS SE DÉLIVRENT LES CATALOGUES

TABLEAUX
ANCIENS ET MODERNES

Magnifiques décorations et Tapisseries, Marbres, Bronzes, Faïences et Meubles sculptés.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 23 avril 1877

M ^e Escribe,	M. Haro, *
COMMISSAIRE-PRISEUR	PEINTRE - EXPERT,
rue du Hanovre, 6.	14, Visconti, 20, Bonaparte

M. Bloche, expert en curiosités, 19, boulevard Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 21 avril 1877.

Publique, le dimanche 22 avril 1877.

ADJON en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire aux Andelys (Eure), le dimanche 6 mai 1877 à midi, d'une BELLE HABITATION du XV^e Siècle située aux Andelys (Eure) connue sous le nom

HOTEL DU GRAND CERF

CHEMINÉES TRÈS-REMARQUABLES, BELLES TAPISSERIES, PANNEAUX ET BOISERIES SCULPTÉS.

Mise à prix : 60 000 fr.

Cet hôtel renferme une belle collection d'Objets d'Art et de curiosité qui seraient vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait avant l'adjudication. S'adresser sur les lieux et à M^e GUILLOTS, notaire.

COLLECTION

DE FEU

M. AMBROISE-FIRMIN DIDOT

de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres

DESSINS ET ESTAMPES

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Du lundi 16 avril au samedi 12 mai 1877,
à 1 heure 1/2 précise.**M^e Maurice Delestre**, commissaire-priseur,
rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-
CORMONT.Assisté de **MM. Danlos fils**, et **Delisle**, mar-
chands d'estampes, quai Malaquais, 15.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le samedi 14 avril 1877, de
2 h. à 5 heures ; *Publique*, les dimanche 13,
22, 29 avril et 6 mai 1877, de 2 h à 5 heures.La vente de la belle collection d'estampes
modernes et pièces rares des

ARTISTES AQUA-FORTISTES

La plupart en 1^{er} état, réunie par feu
M. Germain, de a Nantes, ne pourra se faire
qu'en mai prochain.

LE CATALOGUE SE DISTRIBUERA CHEZ

M. Vignères, 21 rue de la Monnaie.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

VENTE

Aux enchères publiques

APRÈS DÉCÈS DE M^{me} B...

TABLEAUX

DE PREMIER ORDRE

Des Écoles Italienne, Flamande, Hollandaise, Allemande, Espagnole, Anglaise
et Française

PROVENANT

des Galeries et Collections de S. M. la reine d'Espagne, de la duchesse de Berry, du chevalier
Erard, du cardinal Fesch, du duc de Praslin, du prince Lubomirski, de M. de Salamanca, de sir
Robert Peel, de lord Palmerston, du prince Demidoff, de Kalil-Bey, de Max-Kaln.

MARBRES, BRONZES, STATUES

MEUBLES DE PRIX, OBJETS D'ART

HOTEL DROUOT, SALLES N^{os} 1 ET 2

Les lundi 16, mardi 17 et mercredi 18 avril 1877

M^e CHARLES PILLET

COMMISSAIRE-PRISEUR

10, rue de la Grange-Batelière 10

M. HARO ✱

PEINTRE-EXPERT

20, rue Bonaparte et rue Visconti, 14.

Chez lesquels se distribue le Catalogue.

EXPOSITIONS :

Particulière :

Le samedi 14 Avril.

Publique :

Le dimanche 13 Avril.

GALERIE OPPENHEIM

TABLEAUX IMPORTANTS

DE

L'ÉCOLE MODERNE

ET

TABLEAUX ANCIENS

MARBRES

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

COMPOSANT

la Galerie de feu M. OPPENHEIM

DONT LA VENTE AURA LIEU EN SON HOTEL,

12, rue Pigalle, 12,

du lundi 23 au samedi 28 avril 1877, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M^e CHARLES PILLETM^e APPERT

10, rue de la Grange-Batelière.

13, Boulevard Poissonnière.

EXPERTS :

M. FRANCIS PETIT

M. FÉRAL

M. CH. MANNHEIM

7, rue Saint-Georges.

34, faubourg Montmartre

7, rue Saint-Georges.

Le Catalogue sera prochainement en distribution.

DANS L'ÉCOLE MODERNE :

BARGUE, la Sentinelle.
 BERNE-BELLECOUR, le Coup de canon.
 BONNAT, Danseurs Italiens.
 DECAMPS, Boucher turc.
 DELACROIX, les Deux Foscari.
 DIAZ, Intérieur de Forêt.
 FORTUNY, Arabes en prière.
 FROMENTIN, le Ravin.
 GÉRÔME, Rex Tibicen.
 HÉBERT, la Tricoteuse.
 ISABEY, Cérémonie dans l'église de Delft.

LEYS, Intérieur de Luther à Wittenberg.
 MARILHAT, Ruines aux environs du Caire.
 MEISSONIER, le Portrait du Sergent.
 MEISSONIER, Innocents et Malins.
 MEISSONIER, Une chanson.
 MEISSONIER, Un homme de guerre.
 MEISSONIER, Un porte-Drapeau de la garde civique Flamande.
 MEISSONIER, Un Arquebusier.
 ROBERT-FLEURY, le Sac de Rome.
 ROUSSEAU (Th.), la Clairière.
 TROYON, Pâturage.

DANS L'ÉCOLE ANCIENNE

Deux charmantes compositions de PATER; un *Teniers*, la Tabagie; un *Wynants*; six grands panneaux décoratifs de *Robert Hubert*; un *Schalken* et autres.

Dans la collection d'objets d'art fort importante, nous trouvons des

MARBRES au nombre desquels : la *Jeanne d'Arc* de CHAPU et autres œuvres de Clesinger, Mercié, etc.

Puis des *Sculptures en ivoire*, des *Matières précieuses*, des *Faïences de Perse*, des *Porcelaines de Sèvres*, de *Chine* et du *Japon*, des *Enaux cloisonnés*, des *Bronzes d'art* et d'*ameublement*, des *Meubles*, *Tapisseries* et *Tentures*, et enfin des *Bijoux*, *Orfèvrerie*, *Miniatures*, etc.

VENTE SEDELMAYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

ET CEUX DES

Galeries de San-Donato et de San-Martino

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les lundi 30 Avril, Mardi 1^{er} et Mercredi 2 Mai 1877

M^e CHARLES PILLET
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange - Batelière

M. FRANCIS PETIT
EXPERT
7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE
Le Samedi 28 Avril 1877

PUBLIQUE
Le dimanche 29 Avril 1877

CETTE VENTE COMPREND

12 DIAZ	3 H. VERNET	1 BOUGUEREAU
10 TROYON	2 PETTENKOFEN	1 CHAPLIN
9 JULES DUPRÉ	2 DELACROIX	1 COROT
8 DAUBIGNY	2 DECAMPS	1 ESCOSURA
6 TH. ROUSSEAU	2 FROMENTIN	1 HÉBERT
5 ZIEM	2 JACQUET	1 JACQUE
5 MILLET	2 VIBERT	1 MARILLIAT
5 FORTUNY	2 MACKART	1 STEVENS
4 ISABEY	2 JETTEL	1 TOULMOUCHE
4 GUILLEMIN	2 MUNKACSY	1 WILLEMS
3 COUTURE	1 BOLDINI	ETC.. ETC.

Parmi les Tableaux les plus remarquables :

Couture. — Le Trouvère (composition importante).
Bouguereau. — Pietà (Salon 1876).
Pettenkofen. — Les Volontaires Hongrois. — Le Convoi des Blessés (tableaux célèbres).
Troyon. — L'Œil du maître. — Bœufs allant au labour. — Attelage de bœufs.
Diaz. — La Clairière de la Reine-Blanche. — La Sainte-Famille.
Delacroix. — Les Natchez (collection Paturle).
Hébert. — Le Baiser de Judas.
Decamps. — Le Christ au Prétoire. — Arabes en voyage.
Dupré (J.). — Le matin et le soir, deux pages importantes. — Chêne au bord d'une mare.
Rousseau (Th.). — Marais dans les Landes. — Un matin. — Les Étangs. — Une Vallée.
Fromentin. — Chasse au faucon. — Bords du Nil.
Daubigny. — Le Lever de la Lune.
Horace Vernet. — L'Entrée de Breslau. — L'Attaque de Glatz.
Mackart. — Roméo et Juliette. — Faust et Marguerite.
Stevens (Alf.). — L'Atelier de l'artiste.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

TABLEAUX ANCIENS, MARBRES, BRONZES
ET OBJETS D'ART

Collection de Mme B***

Goyen (Van), Village près de Harlem, 4.950 fr. ; Paysage, 2.800 fr. ; La Meuse à Dordrecht, 1.100 fr. ; Pêcheurs, bords de la Meuse, 1.400 fr. ; Paysage. Marine, 1.450 fr. ; Vne d'une ville (Hollande), 1.520 fr. — *Platzer*, Le Triomphe de Bacchus, 1.620 fr. — *Ducq* (Jean le), Intérieur de corps de garde, 2.950 fr. — *Ringelbach*, Vue prise aux bords du Tibre, 1.100 fr. — *Heem* (David de), Fruits, 2.000 fr. ; Un Dessert, 800 fr. — *Zeghers* (Daniel), Le Couronnement d'épines, 2.030 fr. — *Werff* (Adrien (Vander), Le Jeu de Cartes, 4.600 fr. — *Metzu* (Gabriel), Portrait de dame peintre, 2.950 fr. — *Everdingen* (Albert Van), Les Cascades, 4.000 fr. — *Brakenburg* (Régulier), Intérieur hollandais, 1.000 fr. — *Neer* (Aart Van der), Les Moulins, clair de lune, 6.950 fr. ; Rivière en Hollande, 1.750 fr. — *Steen* (Jean), La Fête du nouveau-né, 11.700 fr. ; Musico hollandais, 1.500 fr. ; Le Vieillard amoureux, 3.600 fr. — *Felde* (Wilhem Van der), Flotte de pêcheurs hollandais, 14.700 fr. — *Ruyssdael* (Jacob), L'Hiver, 18.000 fr. ; Paysage, 9.000 fr. ; Le Torrent, 9.100 fr. — *Ruyssdael* (Salomon), Le Rac, 1.900 fr. — *Ruyssdael* (Jacob et Adrien Van de Felde) ? Paysage, 1.350 fr. — *Terburch* (Gérard), Le Verre de limonade, 20.000 fr. ; La Dépêche, 9.500 fr. ; Le Bourguemestre, 3.000 fr. ; Portrait de jeune femme, 1.900 fr. — *Rembrandt*, Portrait de sa sœur, 21.100 fr. — *Wouwerman* (Philip), Le Départ pour la chasse, 33.000 fr. ; Le Relais flamand, 9.200 fr. ; Les Bohémiens, 3.050 fr. ; Paysage, 1.600 fr. — *Both* (Jean), Paysage, 8.500 fr. ; Le Passage du ruisseau, 3.200 fr. — *Hooch* (Pieter de), Intérieur de maison hollandaise, 11.800 fr. — *Hooch* (Pieter de) ou *Albert Cuyp*, Le

Secours au blessé, 12.500 fr. — *Jardin* (Karel du) Le Pâturage, 4.150 fr. — *Miëris* (François), L'Attente, 1.850 fr. — *Ostade* (Isaac), La Mort du cochon, 4.100 fr. ; Le Joueur de vielle, 2.100 fr. ; Le Concert diabolique, 1.500 fr. ; Le Buveur, 1.920 fr. — *Teniers* (David), Fumeur, 2.500 fr. ; Intérieur de cuisine, 2.550 fr. ; L'Eglise de campagne, 1.500 fr. — *Heyden* (Jean Van der), Entrée de ville fortifiée, 3.550 fr. ; L'Écluse, 2.020 fr. — *Hobbéma*, Paysage, 8.100 fr. — *Hondecoeter* (Melchior), Basse-cour, 2.450 fr. — *Heusch* (Guillaume de), Paysage, 900 fr. — *Hals* (Frans), Portrait d'homme, 1.850 fr. ; Portrait d'un botaniste, 7.000 fr. — *Wynants* et *Van de Velde*, Paysage, 6.600 fr. — *Wynants*, Paysage, 1.835 fr. — *Wynants* et *Ringelbach*, Vue de Harlem, 6.050 fr. ; Paysage, 2.350 fr. — *Wynants*, Paysage, 3.550 fr. — *Eeckhout* (Van), Joseph expliquant un songe, 4.100 fr. — *Neer* (Églon Van der), Portrait de dame de qualité, 1.700 fr. — *Béga* (Cornelis), Le Cabaret, 1.220 fr. — *Van Keulen*, Son Portrait, 1.320 fr. ; Portrait de la femme de l'artiste, 2.000 fr. — *Janssens* (Cornelius), Marie Stuart, 1.000 fr. — *Porbus* (Franz), Portrait de Guillaume de Nassau, 840 fr. ; *Konink* (Philippe), Paysage, 920 fr. — *Maas* (Nicolas), L'Attente, 1.220 fr. — *Meyer*, L'Été (aquarelle), 2.000 fr. ; L'Hiver (aquarelle), 2.000 fr. — *Mieris* (Wilhem Van), Le Marchand de gibier, 2.700 fr. — *Verbruggen* et *Netscher*, Portrait de jeune femme, 1.680 fr. — *Molenaar* (Jean), Le Joyeux Concert, 820 fr. — *Neefs* (Peter), Vue intérieure d'une cathédrale, 820 fr. — *Reynolds* (sir Joshua), Portrait de Reynolds, 16.500 fr. ; Portrait de miss Clarke, 9.100 fr. ; Portrait de l'acteur Garrick, 1.700 fr. ; Portrait de miss Palmer, 2.100 fr. — *Constable* (John), Le Moulin à eau, 10.700 fr. ; *Calcott*, Château de Warwick, 2.000 fr. — *Crome* (John Old), Paysage, 1.820 fr. — *Hogarth* (William), Portrait de dame et sa fille, 900 fr. ; Portrait de l'actrice Mme Pritchard, 1.120 fr. — *Hogarth* et *Scott*, Vue de Londres, 2.550 fr. — *Romney* (George), Portrait de femme, 1.100 fr. — *Memline* (Hans), La Sainte Vierge, l'Enfant Jésus, Sainte Catherine et Sainte Marguerite, 18.000 fr. — *Botticelli* (Sandro), La Vierge, l'Enfant Jésus, St.-J.-Baptiste, 12.000 fr. —

Véronèse (attribué à), Salomon adorant les faux dieux, 2.800 fr. ; *Canaletti* (attribué à), La place Saint-Marc, 5.100 fr. ; Vue de la Salute, 2.100 fr. ; Vue du grand canal, 2.050 fr. — *Dossi Dosso*, Sainte Famille, 1.350 fr. — *Libri* (*Girolamo dei*), La Vierge et l'Enfant Jésus, 2.700 fr. — *Velazquez*, Portrait d'une dame de la cour de Philippe IV, 13.000 fr. — *Rubens*, Découverte d'Achille à la cour de Lycomède, 9.000 fr. ; Le Retour de Briseis, 10.000 fr. — *Salvator Rosa*, Une Cascade, 1.050 fr. — *Sassoferrato*, Sainte Famille, 1.250 fr. — *Van Thulden*, Le Triomphe d'Actonis, 1.000 fr. — *Verkolje*, La Sainte Vierge, 1.900 fr. — *Lorrain* (*Claude*), Paysage, 6.100 fr. ; Port de mer ; soleil couchant, 10.300 fr. — *Coyvel*, Andromaque et Pyrrhus, 4.500 fr. ; Scène tirée de *Zaire*, 4.000 fr. — *Boucher* (?) Les Petits Oiseleurs, 1.550 fr. ; La Musique, La Pêche, La Tasse de thé, ensemble : 6.700 fr. — *Boucher* (attribué à), L'Innocence (pastel), 1.000 fr. — *Greuze*, Tête de jeune fille, 3.500 fr. — *Pater* (attribué à), Le Colin-maillard, 2.700 fr. — *Watteau* (attribué à), La Mariée (fête villageoise), 7.500 fr. — *Van Loo* (*Carle*), Portrait d'une fille de Louis XIV, 1.150 fr. — *Tournières*, Portrait de Soufflot et de sa famille, 2.050 fr. — *Levy*, La Musique, 1.700 fr. — *Alma Tadema*, Tête d'homme, 900 fr.

Plusieurs tableaux ont été retirés avant la vente, notamment des œuvres attribuées à Rubens et à Murillo.

Estampes de M. A. Firmin-Didot.

Lundi, a commencé à l'hôtel Drouot la vente des dessins et estampes composant la collection de M. Ambroise Firmin-Didot.

Voici les prix les plus élevés qui ont été obtenus dans cette journée :

Estampes (école française) : *la Toilette*, gravée par M. Ponce, d'après Baudoin, 255 fr. ; éventail représentant les quatre âges de la vie, d'Abraham Bosse, 337 fr. — (Ecole allemande) : Jean-Frédéric, le Magnanime, par Brentel, 150 fr. ; Nicolas Copernic, par Falck, 400 fr. ; Christian V de Danemark et Madeleine Sybille, sa femme, par Haelwegh, d'après K. Van Mander, 380 fr. ; Amélie-Elisabeth de Hesse, par Siegen, 205 fr. — (Ecole anglaise) : Henriette-Marie de France, épouse de Charles I^{er}, d'après Van Dyck, par W. Faithorne le père, 180 fr. ; Catherine de Bragança, épouse de Charles II, en costume portugais, par le même, 280 fr. ; Cromwel, debout, en armure, entre deux piliers, par le même, 1.550 fr.

Cette première vacation a produit 12.493 fr. Nous rendrons compte des suivantes.

La vente des tapisseries provenant de l'hôtel du duc d'Albe, qui devait se continuer cette semaine, n'a pas eu lieu et, à cause des événements politiques, a été remise à une date indéterminée.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Ouverture de l'exposition publique des ouvrages des artistes vivants pour l'année 1877.

L'Exposition des ouvrages des artistes vivants ouvrira au palais des Champs-Élysées, le mardi 1^{er} mai 1877.

Le public entrera par la porte principale (côté de l'avenue des Champs-Élysées). La sortie aura lieu par la porte Est (côté de la place de la Concorde).

Les lundi, mardi, mercredi, vendredi et samedi, il sera perçu un droit d'entrée de 1 franc par personne. Le dimanche et le jeudi l'entrée sera gratuite.

Dans le cas où l'affluence des visiteurs serait trop grande, l'administration se réserve la faculté de fermer momentanément les portes.

L'Exposition sera ouverte tous les jours à dix heures, sauf le lundi ; le lundi, elle ne sera ouverte qu'à midi. Les portes d'entrée seront fermées à cinq heures un quart. On fera évacuer les salles à cinq heures trois quarts.

Le dimanche et le jeudi, les portes d'entrée seront fermées à cinq heures. On fera évacuer les salles à cinq heures et demie.

La porte de sortie sera fermée tous les jours à six heures.

Le directeur des Beaux-Arts a l'honneur de prévenir MM. les artistes exposants qu'une carte d'entrée permanente et portant leur nom leur sera délivrée au palais des Champs-Élysées, à partir du samedi 28 avril, de dix heures à quatre heures, sur la présentation du récépissé de leurs ouvrages.

Les exposants munis de leur carte pourront, à dater du 1^{er} mai, entrer accompagnés d'une personne de leur famille.

MM. les peintres exposants pourront vernir leurs tableaux le lundi 30 avril de sept heures à quatre heures ; la même disposition est applicable aux sculpteurs pour la mise en état de leurs ouvrages. Les artistes seront admis le 30 sur la présentation de leur carte ou de leur récépissé.

Deux sommes de 10.000 francs chacune ont été votées par le Comité des courses, pour l'acquisition de deux objets d'art qui doivent être donnés en prix, à Paris, en 1878. La commission chargée de cet achat ouvre, comme les années précédentes, un concours aux artistes français ou établis en France, qui voudront soumettre des projets à son appréciation. Ces projets devront être déposés au secrétariat de la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France, 1 bis, rue Scribe, avant le 15 juillet 1877, terme de rigueur ; ils seront examinés par la commission, qui notifiera sa décision aux concurrents le 1^{er} août.

Les objets choisis devront être terminés et livrés, l'un le 1^{er} avril, et l'autre le 1^{er} août 1878.

La plus grande latitude est laissée aux artistes pour la conception de leur œuvre; groupe, vase, coupe, etc. (la forme de bouclier exceptée); ils auront seulement à tenir compte de la matière, qui doit toujours être précieuse.

L'exposition des œuvres de **Fromentin**, à l'Ecole des Beaux-Arts, a été close dimanche.

Celle des œuvres de **Diaz**, que le comité de l'association des artistes a organisée comme la précédente, ouvrira dans le même local le 3 du mois de mai.

Les membres de l'Académie des beaux-arts se sont rendus, mercredi à midi, rue Bonaparte, pour juger le concours préparatoire du grand **prix de Rome** (section de peinture).

La délibération a duré une heure et demie. Le nombre des concurrents était de 35, dont 12 anciens.

Ont été admis à l'entrée en loges dans l'ordre suivant :

1, M. Fritel, élève de M. Cabanel; 2, M. Chartran, id. de M. Cabanel; 3, M. Courtois, id. de M. Gérôme; 4, M. Dagnan, id. de M. Gérôme; 5, M. Ponsan, id. de M. Cabanel; 6, M. Moreau de Tours, id. de M. Cabanel; 7, M. Dantan, id. de MM. Pils et Lehmann; 8, M. Jamin, id. de MM. Lehmann et Lefebvre; 9, M. Jarrand, id. de M. Gérôme; 10, M. Bettanier, id. de MM. Lehmann et Maillard.

Une exposition rétrospective s'ouvrira à **Angoulême** le 17 mai.

Dans le courant du mois de septembre, une exposition de même nature aura lieu à **Angers**.

Exposition de portraits nationaux.

Une décision ministérielle du 17 avril institue dans le palais du Champ-de-Mars une exposition de portraits nationaux et charge la commission de l'inventaire des richesses d'art de la France de l'organisation de cette exposition.

Voici le règlement de cette exposition :

Art. 1^{er}. — Une exposition de portraits nationaux aura lieu au palais du Champ-de-Mars pendant la durée de l'Exposition universelle internationale de 1878; elle sera placée dans la première des grandes galeries consacrées aux beaux-arts. Construit en pierre et soigneusement aménagé, ce bâtiment présentera toutes les garanties désirables au point de vue de la sécurité des objets qui y seront exposés.

Art. 2. — La commission de l'inventaire des richesses d'art de la France, instituée près le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, est chargée de l'organisation de cette expo-

sition ainsi que de l'admission des œuvres destinées à y figurer.

Art. 3. — Pourront figurer à l'exposition des portraits nationaux les œuvres d'art se rattachant aux genres indiqués ci-après :

- 1^o Peinture;
- 2^o Dessin, aquarelle, pastel, miniature, émaux;
- 3^o Sculpture, bustes, statuettes, médaillons, cires, camées et pierres gravées.

Art. 4. — Les œuvres d'art dont la commission aura sollicité elle-même le prêt seront transportées aux frais du commissariat général (emballage compris) et retournées de même sans frais, après la clôture de l'Exposition.

Chaque colis devra porter les marques suivantes :

1^o Les lettres **E U** (Exposition universelle) entourées d'un cercle;

2^o Au-dessous des lettres **E U**, l'inscription : Exposition des portraits nationaux;

3^o Le nom du propriétaire.

Deux étiquettes d'un modèle spécial seront collées chacune sur une face différente des colis (ces étiquettes seront envoyées aux exposants admis qui les auront réclamées par lettre à M. le directeur des Beaux-Arts).

Art. 5. — Les possesseurs de portraits qui désireraient les voir figurer à l'Exposition devront les soumettre à l'examen de la commission de l'inventaire, du 15 au 20 mars 1878, au palais du Champ-de-Mars.

Art. 6. — L'Exposition sera ouverte le 1^{er} mai 1878 et close le 31 octobre suivant. Aucun objet ne pourra être enlevé avant la clôture sans une autorisation spéciale du sénateur commissaire général et sans une décharge régulière signée par le propriétaire de l'objet retiré.

Art. 7. — Chaque œuvre portera un cartel exécuté par les soins de la commission, indiquant le nom du personnage, le nom de l'artiste et le nom du prêteur.

Art. 8. — Aucune reproduction des objets exposés, de quelque nature qu'elle soit, ne sera permise que sur l'autorisation écrite et spéciale du propriétaire.

La commission respecte les attributions indiquées par les possesseurs d'œuvres d'art, mais elle n'en prend pas la responsabilité.

NOUVELLES

*. Le jury de peinture a terminé l'examen des tableaux envoyés pour l'exposition de la présente année. Il a eu à juger 7.923 tableaux ou dessins; il en a admis 2.110. Il y a cent trente admissions de plus que l'année dernière, pour la peinture seulement, quatre cents de plus pour les dessins et aquarelles, cent six de plus pour la gravure.

Quant à la sculpture, 980 statues, bustes ou statuettes ont été présentés au Palais de l'Industrie.

Les aquarelles seront placées dans une salle spéciale : on a fait droit dans une certaine mesure aux réclamations des artistes et de la presse.

*. Plusieurs artistes ont été nommés ou promus dans l'ordre de la Légion d'honneur, à la suite de l'Exposition de Philadelphie : ce sont MM. Protais, Saintin, Sain et Doublemard.

*. Le *Constitutionnel* annonce que M^{me} de Galliera vient de faire don au musée du Louvre de la splendide collection de tableaux, de sculptures, parmi lesquelles on compte la *Madeline* de Canova, et d'objets d'art de feu son mari, collection que plus d'un amateur a pu admirer dans son bel hôtel de la rue de Varennes.

Nos renseignements personnels ne nous permettent pas, quant à présent, de confirmer cette nouvelle qui nous paraît au moins prématurée.

*. Notre collaborateur, M. O. Rayet vient d'être élu membre de la Société des antiquaires de France.

*. Derrière un briquetage de l'église d'Orcery (Cher), on vient de découvrir de très-beaux vitraux assez bien conservés et remontant au quinzième siècle. L'un d'eux, qui représente la Vierge avec l'enfant Jésus sur ses genoux, porte, en effet, une suscription indiquant que l'église a été consacrée par Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, en 1236.

*. Le conservateur des antiquités au British Museum de Londres s'est rendu à Athènes pour y examiner les objets découverts dans les fouilles de Mycènes. Il mande que beaucoup de pièces de la collection considérées isolément pourraient être regardées comme byzantines, et même comme modernes ; mais qu'en embrassant l'ensemble, on ne peut s'empêcher de le considérer comme appartenant réellement à l'antiquité grecque.

*. Le Louvre a acquis à la vente B***, qui vient d'avoir lieu à l'hôtel Drouot, le charmant tableau de *Girolamo dei Libri* qui a été vendu 2,700 fr.

NÉCROLOGIE

Un peintre de talent, M. Edmond André, vient de mourir en Algérie, à peine âgé de quarante ans. Il laisse une femme et plusieurs enfants. M. André débuta au Salon de 1867 par la *Baie de Douarnenez*.

Voici ses autres expositions : 1868, *Barque pilote portant une amarre* ; 1869, *Bateaux pêcheurs échoués* ; 1870, la *Canonnière Furcy faisant ses expériences*, le *Phare de l'hoïtal* ; 1872, le *Départ*, un *Relais* en 1776 ; 1873, *Vive le roi ! 1874, Devant Putay* ; 1875, *Brigands pour les oiseaux*, sujet tiré du *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier.

UNE ACQUISITION DU MUSÉE DE ROUEN.

Le Conseil général de la Seine-Inférieure vient de voter pour le Musée de Rouen l'acquisition, au prix de 3.500 fr., de neuf petits vitraux dans le style de la Renaissance. Ces petits tableaux sur verre, en forme de médaillons, faisaient partie d'une suite de 12 vitraux représentant les *Mois*. Les compositions, de la plus extrême finesse, sont enfermées dans des encadrements du goût le plus riche et le plus élégant. Ces vitraux se trouvaient oubliés dans l'église d'un pauvre petit village des environs de Rouen, à laquelle ils avaient été offerts, après la Révolution, par une certaine Madame d'Héry, propriétaire du château de la même localité. Ce village, perdu au milieu de la forêt de Roumare, porte le nom de Montigny, et, quoique les vitraux en question eussent été signalés naguère par l'abbé Cochet dans son Rapport sur les monuments du diocèse, personne n'en avait plus souci, ni souvenir. Les verrières dans lesquelles ils étaient enchâssés menaçaient ruine : le curé, privé de toutes ressources, se trouvait dans l'impossibilité de parer aux restaurations les plus urgentes, et les précieux vitraux qui, d'ailleurs, par le caractère *très-profane* des compositions, se trouvaient là fort peu à leur place, pouvaient être enlevés au premier ouragan. Le hasard nous fit, il y a quatre ou cinq mois, passer à Montigny et entrer dans la petite église. Nous fûmes aussi surpris qu'émervéillé de la valeur d'exécution et de dessin, *presque sans rivale*, de ces petits vitraux. Nous mîmes nos bons offices au service du curé. Le Louvre fut prévenu, l'honorable M. Barbet de Jouy se rendit sans retard à Montigny et, sur son avis, notre Musée entama les négociations en vue d'une acquisition. Le Préfet consulté, appuya le projet en ce sens que le Musée de Rouen devait de toute manière avoir le droit de préemption après le vote du Conseil général. C'est ce qui vient, en effet, d'avoir lieu. Mais on peut penser que la démarche du Louvre n'a pas peu contribué à faire entrer dans un dépôt public ces fragiles et précieux objets d'art.

Le public en jouira à son aise et le brave curé pourra mettre à son église de bonnes et solides fenêtres en verre qui le mettront, lui et ses ouailles, à l'abri des courants d'air. Voici donc, exceptionnellement, une aliénation que personne ne sera tenté de blâmer. Nous avons commencé quelques recherches sur les petits vitraux de Montigny, qui, suivant toutes présomptions, proviennent du château de Gaillon, nous les poursuivrons et nous en soumettrons le résultat aux lecteurs de la *Gazette*. Le caractère de l'ornementation les rattache à l'art des derniers Valois.

L. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

Séance du 6 avril

Dodone et ses ruines. — L'événement archéologique actuel, plus important que les fouilles de Mycènes, que celles de l'Acropole d'Athènes et même que celles de Préneste (Palestrina), c'est la découverte de l'emplacement d'un des plus anciens sanctuaires de la Grèce, Dodone, consacré à Jupiter Naïos (dieu des sources), à Dioné et à leur fille Aphrodite, et l'exploration réellement scientifique des ruines de ce lieu sacré. Découverte et exploration sont dues à M. Carapanos, de Janina. Les archéologues ne savaient où placer Dodone. L'opinion la plus commune était en faveur de Kostinza. Il y a quelques années, un membre de l'École d'Athènes, M. Gautier de Claubry, ayant émis une nouveauté là-dessus, le respectable M. Guignaut, dans son rapport, le rappela à l'ordre et lui démontra le danger de vouloir mieux faire que ses devanciers.

M. Gautier de Claubry avait pourtant entrevu la vérité ; mais (admirez la discipline), il finit par se persuader de son inconvénience ou de son erreur, et, soit déférence, soit incertitude, revint à des idées plus moyennes. La difficulté, j'imagine, tenait surtout à ceci : malgré qu'on en eût, on était porté à chercher Dodone, à cause de son importance religieuse, dans un centre politique considérable, dans quelque capitale. Or, M. Carapanos l'a découverte sur une éminence modeste de la petite vallée de Tsharacovista. A part l'enceinte sacrée, comprenant environ une superficie de 5.000 mètres carrés et divisée en deux régions, celle du temple et celle du péribole ou Téménos, Dodone avait une acropole (ville haute) de 4.500 mètres carrés, un théâtre grandiose, dont les restes subsistent, et, sans doute, un stade et un hippodrome, dont tout vestige a disparu.

Analogue sous ce rapport à plusieurs sanctuaires modernes, qui sont l'objet de pèlerinages nombreux et le théâtre d'un grand concours de fidèles, sans être autre chose que de minces bourgades ou de petites villes, Dodone était située au lieu dit Palæo-Kastro de Dramicins, sur une éminence de 15 à 20 mètres au-dessus de la plaine, dans la vallée de Tsharacovista, à 18 kilomètres au sud-ouest de Janina. Tout en haut, l'acropole et la bourgade ; au-dessous, le sanctuaire de Jupiter Naïos et de Dioné, composé de trois constructions affectant la forme de carrés longs ; plus bas, le Péribole ou Téménos, long de 120 mètres, large de 50 mètres, contenant un temple d'Aphrodite et une multitude de monuments votifs (plaques, bas-reliefs, inscriptions, statuettes de bronze, de cuivre ou de fer), érigés sur des piédestaux ou appendus dans des niches, témoignage de la piété des peuples.

Les matières sont vulgaires ; l'or, l'argent, l'ivoire font presque défaut ; mais quel trésor incomparable pour l'histoire et pour l'archéologie ! C'est la trouvaille de beaucoup la plus importante qui ait été faite en ces derniers temps ; c'est un véritable musée qui ne compte pas moins de

1.800 pièces, parmi lesquelles environ 650 monnaies épirotes, grecques, macédoniennes, romaines, celles-ci s'arrêtant à Constantin et indiquant la date vraisemblable de la disparition de l'oracle. Dans les inscriptions nous avons tantôt de simples *ex-voto*, tantôt des demandes à l'oracle et des réponses, tantôt des décrets de paraxénie ou des actes d'affranchissement. Parmi les objets d'art, signalons une série d'ustensiles affectés au culte (bases d'encensoirs, boîtes, couteaux, styles, strigella, etc.), des bijoux (anneaux, bracelets, colliers, fibules), des statuettes de dieux, d'hommes, de femmes, d'animaux, des bas-reliefs, etc.

M. Carapanos, qui a fait les frais des fouilles et les a dirigées personnellement avec une remarquable habileté, prépare sur Dodone un ouvrage développé. Nous espérons que les indications tirées de l'étude des ruines encore subsistantes et des monuments figurés aussi bien que des textes épigraphiques le mettront à même d'éclaircir les obscurités qui plaquent sur l'histoire, les rites, les procédés de divination du plus ancien sanctuaire de la Grèce.

(Le Temps.)

BIBLIOGRAPHIE

Dagobert en Brenne, chronique du VII^e siècle, par M. Jules de Voris. Paris, Didier, et Châteauroux, Turet et fils, 1 vol. in-8° de 200 pages, tiré à 150 ex. numérotés sur papier de Hollande, avec un frontispice de Luminais.

Ceci est un livre de fantaisie, l'œuvre d'un gentilhomme campagnard qui a plus de goût et de littérature que bien des littérateurs de profession ; en tout cas, c'est l'œuvre d'un homme d'esprit, et quoique le sujet sorte de notre cadre ordinaire, nous n'avons aucune difficulté à en recommander la lecture. On y trouvera plaisir et profit. Ce n'est point la restitution ou l'arrangement d'un récit carlovingien, encore moins la publication d'une vieille chronique inédite ; c'est une fiction, presque un roman, dont la trame, entremêlée de merveilleux, est la mise en scène archéologique, très-étudiée, des mœurs, des coutumes et des costumes, des superstitions et des miracles de ces temps héroïques de notre histoire. Les accessoires du tableau sont dessinés d'une pointe très-fine ; les paysages surtout, empruntés au pays même de la Brenne, à cette contrée « originale et pittoresque, émaillée d'étangs, de brandes et de bois, teintée de noir sur les cartes officielles de la préfecture de l'Indre et de rose dans la mémoire des peintres et des chasseurs », ont une beauté pleine et robuste, une couleur locale excellente. Le prologue, en forme familière, est un morceau charmant. Il serait à souhaiter que beaucoup d'œuvres de cet agrément sortissent des loisirs de ceux qu'un dieu élément a destinés à nôtre que grands chasseurs et planteurs de choux.

L. G.

Sous ce titre : *L'Art flamand dans l'Est et le Midi de la France*, M. Alfred Michiels vient de publier à la librairie Renouard un fort volume, destiné à intéresser les amateurs, critiques et historiens. C'est le récit d'un voyage d'exploration dans la Bourgogne, la Franche-Comté, la Bresse, le Lyonnais, le Dauphiné et la Provence, à la recherche des œuvres rares et précieuses de l'école flamande presque toutes anonymes ou mal attribuées, tableaux, sculptures, tapisseries, que renferment les églises, couvents, hospices, musées, collections particulières de ces provinces. Chargé de cette investigation par la Direction des Beaux-Arts, l'auteur a obtenu des résultats qui ont dépassé son attente, et son livre est un rapport officiel, l'avant-garde, en quelque sorte, du grand inventaire auquel on travaille en ce moment. S'il éclaire les origines et l'histoire de l'Art des Pays-Bas, il contient des renseignements tout à fait nouveaux sur nos anciennes écoles de peinture. En tête du volume est placée une gravure très-intéressante d'après un tableau que l'auteur attribue à Jean Perréal, et qui représente les *Fiançailles de Charles VIII et d'Anne de Bretagne*.

La France, 2 avril. — Les nouvelles peintures murales de la Trinité, par Marius Vachon.

Journal officiel, 17 avril : — Les Impressionnistes et leur exposition, par E. Bergerat.

Le Moniteur universel, 19 avril : — Fromentin (suite et fin), par M. Georges Lafenestre.

Revue des Deux-Mondes, 13 avril : Promenades archéologiques. — Les fouilles de l'Esquilin et du Forum de Rome, par M. Gaston Boissier.

Eugène Fromentin. — L'exposition de son œuvre à l'Ecole des Beaux-Arts, par M. Henry Houssaye.

Revue politique et littéraire, n° 42, 14 avril : Peintres français contemporains : Eugène Fromentin, à propos de l'exposition de ses œuvres, par M. Charles Bigot.

Journal de la jeunesse : — Texte par madame la vicomtesse de Pitray, madame Colomb, Emma d'Erwin et E. Lesbazeilles.

Dessins : A. Marie, H. Castelli et P. Sellier.

Le Tour du Monde, 850° livraison : — Texte : Visite au palais de Constantine, par M. Charles Féraud, interprète principal de l'armée d'Afrique. — Dessins inédits. — Sept dessins de H. Catenacci et J. Lavée.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

VENTE

Après décès de M. O*** G***

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

DE DIVERSES ÉCOLES

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Le mercredi 25 avril 1877, à 3 heures.

M^e J. Berloquin, commissaire-priseur, 6, rue Saint-Lazare.

M. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre 31.

Exposition avant la vente.

BIBLIOTHÈQUE DE M. ALFRED DIEUSY

DE ROUEN

Théologie, Sciences et Arts, Beaux-Arts, Peinture, Belles-lettres, Romans, Histoire, Heures d'Anne de Bretagne, publications de Curmer.

VENTE, RUE DES BONS-ENFANTS, 28

Du lundi 23 au vendredi 27 avril 1877
à 7 h et demie du soir.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Drouot, 27.

Assisté de M. A. Lebrument, ancien libraire à Rouen, et de M. Adolphe Labitte, expert, rue de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

VENTE après départ

D'UN

BON MOBILIER

Salons, chambres à coucher, salles à manger en bois doré, palissandre, chêne, acajou et autres bois. OBJETS D'ART. Porcelaines de Chine et du Japon, Emaux cloisonnés, Bronzes du Japon, Bronzes de chez Barbedienne.

TAPISSERIES ANCIENNES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Parmi lesquels : deux gracieuses compositions par DUMONT, le *Romain* et une grande toile décorative attribuée à *Van Utrecht*.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 10

Les jeudi 26 et vendredi 27 avril 1877 à 2 h.

M^e Charles Pillet,

M. Charles George

COMMISSAIRE - PRISEUR,

EXPERT

10, r. Grange-Batelière.

12, rue Laffitte

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le mercredi 25 avril 1877, de 1 h. à 5 heures.

VENTE

après décès de

M. LE COMTE D'I...**PORCELAINES ANCIENNES****CHINE, JAPON, SÈVRES, SAXE**

Objets d'art : émaux, ivoires, bronzes. Tableaux anciens : toiles décoratives, tapisseries d'Aubusson.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Le vendredi 27 avril 1877, à 2 heures

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. Charles George, expert, rue Laffitte, 12.

Exposition publique, le jeudi 26 avril 1877.

TABLEAUX

FUSAINS ET AQUARELLES

PAR ALLONGÉ

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le vendredi 27 avril, à 3 heures précises.

M^e L. Tual, commissaire-priseur, successeur de M. Boussaton, rue de la Victoire, 49.

Et M. G. Meusnier, expert, rue Neuve Saint-Augustin, 27.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le jeudi 26 avril 1877, de 1 h. à 5 heures; Publique, le jour de la vente.

COMPAGNIE PARISIENNE D'ÉCLAIRAGE

ET DE

CHAUFFAGE PAR LE GAZ

—

Le Conseil d'administration a l'honneur d'informer MM. les actionnaires que le complément du dividende de l'exercice 1876, soit 49 fr. 50 par action, est payé à partir du 6 avril courant, au siège de la Compagnie, 6, rue Condorcet, tous les jours non fériés, de dix heures à deux heures.

La somme nette à recevoir, déduction faite des impôts établis par les lois de finance, est fixée ainsi qu'il suit :

1 ^o Action nominative de capital ou de jouissance.	48 fr. 015
2 ^o Action de capital au porteur	46 » 918
3 ^o Action de jouissance au porteur	46 » 545

VENTE

après le décès

DE M. LE DOCTEUR CAUDMONT

De son riche mobilier comprenant ses Tableaux et Dessins, objets d'art et d'ameublement, bronzes, porcelaines; les livres de sa bibliothèque, son argenterie et ses vins fins.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Le lundi 30 avril 1877, à deux heures,

Par le ministère de M^e BAUDRY, commissaire-priseur à Paris, rue St-Georges, 24.

Assisté de M. Charles George, expert, rue Laffitte, 12, pour les tableaux et objets d'art.

Et M. CHASLES, expert, rue Bonaparte, 15, pour les livres.

Exposition publique, le dimanche 29 avril 1877.

BIBLIOTHÈQUE

DE FEU

M. A.-J. MOIGNON

Conseiller à la Cour de Cassation

JURISPRUDENCE — LITTÉRATURE — HISTOIRE

VENTE, RUE DES BON-ENFANTS, 28

Du mardi 1 au mercredi 9 mai 1877,
à 7 heures et demie du soir.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue Dronot, 27 (ancien 23);

M. A. Labitte, libraire-expert, 4, r. de Lille.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

ADJON en l'étude de M^e GUILLOTS, notaire aux Andelys (Eure), le dimanche 6 mai 1877 à **BELLE HABITATION** du XV^e Siècle située aux Andelys (Eure) connue sous le nom

HOTEL DU GRAND CERF

CHEMINÉES TRÈS-REMARQUABLES, BELLES TAPISSERIES, PANNEAUX ET BOISERIES SCULPTES.

Mise à prix : 60.000 fr.

Cet hôtel renferme une belle collection d'Objets d'Art et de curiosité qui seraient vendus avec ou sans l'hôtel. On traiterait avant l'adjudication. S'adresser sur les lieux et à M^e GUILLOTS, notaire.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES**ANTOINE BAER**

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE SEDELMMEYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

ET CEUX DES

Galleries de San-Donato et de San-Martino

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les lundi 30 Avril, Mardi 1^{er} et Mercredi 2 Mai 1877M^e CHARLES PILLET

COMMISSAIRE-PRISEUR

10, rue de la Grange - Batelière

M. FRANCIS PETIT

EXPERT

7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE

Le Samedi 28 Avril 1877

PUBLIQUE

Le dimanche 29 Avril 1877

CETTE VENTE COMPREND

12 DIAZ	3 H. VERNET	1 BOUGUEREAU
10 TROYON	2 PETTENKOFEN	1 CHAPLIN
9 JULES DUPRÉ	2 DELACROIX	1 COROT
8 DAUBIGNY	2 DECAMPS	1 ESCOSURA
6 TH. ROUSSEAU	2 FROMENTIN	1 HÉBERT
5 ZIEM	2 JACQUET	1 JACQUE
5 MILLET	2 VIBERT	1 MARILHAT
5 FORTUNY	2 MACKART	1 STEVENS
4 ISABEY	2 JETTEL	1 TOULMOUCHE
4 GUILLEMIN	2 MUNKACSY	1 WILLEMS
3 COUTURE	1 BOLDINI	ETC.. ETC.

Parmi les Tableaux les plus remarquables :

Couture. — Le Trouvère (composition importante).*Bouguereau.* — Pietà (Salon 1876).*Pettenkofen.* — Les Volontaires Hongrois. — Le Convoi des Blessés (tableaux célèbres).*Troyon.* — L'Oeil du maître. — Bœufs allant au labour. — Attelage de bœufs.*Diaz.* — La Clairière de la Reine-Blanche. — La Sainte-Famille.*Delacroix.* — Les Natchez (collection Paturle).*Hébert.* — Le Baiser de Judas.*Decamps.* — Le Christ au Prétoire. — Arabes en voyage.*Dupré (J.).* — Le matin et le soir, deux pages importantes. — Chêne au bord d'une mare.*Rousseau (Th.).* — Marais dans les Landes. — Un matin. — Les Étang. — Une Vallée.*Fromentin.* — Chasse au faucon. — Bords du Nil.*Daubigny.* — Le Lever de la Lune.*Horace Vernet.* — L'Entrée de Breslau. — L'Attaque de Glatz.*Mackart.* — Roméo et Juliette. — Faust et Marguerite.*Stevens (Alf.).* — L'Atelier de l'artiste.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS
EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en prime aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de 15 francs au lieu de 45. Prix de vente. MM. les abonnés de Paris et de l'étranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la Gazette. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de 2 francs pour les frais d'envoi (17 francs au lieu de 45).

MOUVEMENT DES ARTS

Galerie de M. Oppenheim

TABLEAUX MODERNES

Derviche mendiant à la porte d'un turbé, de Pasini, 4.200 fr.; Dans les blés, par de Nittis, 4.050; une Visite attendue, de L. Escosura, 3.120 fr.; Venise la nuit, de Ziem, 3.000 fr.; Rivière sous bois, par César de Cook, 2.550 fr.; Marguerite à l'église, par Tissot, 4.150 fr.; Paysage de J. Dupré, 3.700 fr.; Cavaliers passant une rivière, par Pettenkofen, 5.400 fr.; Chevaux de paysans hongrois, par le même, 2.905 fr.; les Bords de l'Oise, de Daubigny, 3.800 fr.; l'Anneau des fiançailles, de Willems, 6.300 fr.; une Patricienne, par le même, 5.100 fr.; Coupeuses d'herbe dans la forêt, de Diaz, 6.300 fr.; Paysage, par Théodore Rousseau, 6.300 fr.; Ville d'Avray et les Étangs, par Corot, 6.800 fr.; la Sentinelle, par Bargue, 9.000 fr.; Cavaliers arabes franchissant un gué, par Fromentin, 8.000 fr.; le Ravin, par le même, 15.000 fr.; le Friperie, de Meissonier fils, 6.900 fr.; la Prière, par Fortuny, 16.000 fr.; la Clairière, de Théodore Rousseau, 19.500 fr.; Danseurs italiens, par Bonnat, 15.000 fr.;

Tricoteuse par Hébert, 16.350 fr.; Chemin dans la forêt, par Diaz, 14.300 fr.; une Cérémonie dans l'église de Delft, par Isabey, 26.000 fr.; Rex Tibicen, de Gérôme, 35.000 fr.; Animaux à l'abreuvoir, par Troyon, 26.100 fr.; Pâturage, par le même, 62.000 fr.; les deux Foscari, par Eug. Delacroix, 70.500 fr.; Ruines aux environs du Caire, de Marilhat, 29.000 fr.; Jardin d'un palais et d'une mosquée, par le même, 12.600 fr.; une Chanson, par Meissonier, 49.000 fr.; Innocents et Malins, par le même, 88.000 fr.; un Homme de guerre, par le même, 40.000 fr.; Porte-drapeau, par le même, 25.000 fr.; un Arquebusier, par le même, 18.500 fr.; le Portrait du sergent, 100.000 fr.; le Sac de Rome, de Robert Fleury, 12.700 fr.; Intérieur de Luther à Wittenberg, par Leys, 32.500; la Danse du coq, par Brion, 8.000 fr.; la Source, de Landelle, 4.050 fr.; le Coup de canon, par Berne-Bellecœur, 24.000 fr.; Boucher ture, par Decamps, 14.300 fr., etc.

TABLEAUX ANCIENS

Fleurs et fruits, de Gérard Van Spaendonck, 2.150 fr.; Intérieur de tabagie, de Teniers, 7.000 fr.; la Veille d'une bataille, par Schalken, 1.900 fr.; le Moulin, par Wynants, 4.500 fr.; l'Abreuvoir, de Klomp, 1.520 fr.; les Vendanges, de Breughel, 1.620 fr.; Portrait d'homme, par Denner, 1.220 fr.; la Halte à l'auberge, de Pater, 8.000 fr.; le Repos dans le parc, du même, 21.300 fr.; quatre panneaux décoratifs de Robert Hubert, 7.800 fr.; deux panneaux décoratifs, par le même, 4.000 fr., etc.

Le tableau d'Eug. Delacroix, les Deux Foscari, adjugé 70.000 fr., a été acquis par Mgr le duc d'Anjou; les Ruines aux environs du Caire, par Marilhat, 29.000 fr., par le Musée du Louvre; le Portrait du sergent, par Meissonier, 100.000 fr., par MM. Pilgeram et Lefebvre, de Londres; la Chanson du même, par M. le comte de Greffulhe; le Porte-drapeau, par M. Van den Eynde; l'Arquebusier, par M. Estienne.

Les deux vacations réunies ont produit 952.245 fr.

La vente de la COLLECTION DE MADAME B.... dont nous avons parlé dans le précédent numéro a produit 710.000 fr.

Estampes de M. A. Firmin-Didot

Voici les prix les plus importants des adjudications qui ont été faites pendant les deuxième et troisième vacations :

Estampes (école française) : la Carrière en la Rue-Neuve de Nancy, par Jacques Callot, 120 fr.; le Jeu de boules ou la Foire de Gondaville, par le même, 230 fr.; le Sauveur descendu de la croix, eau-forte, de J. Cousin, 180 fr.; Histoire d'Esther et d'Assuérus, cinq planches, gravure sur bois, d'après le même, 1.000 fr.; Calendrier illustré, mois de novembre, par le même, 295 fr.; les Douze mois ou les différentes occupations des hommes pendant le cours de l'année, de Delaune, 145 fr.; un Chasseur apportant un présent à un roi, de Duvet, 331 fr.; Sainte Famille, d'après Raphaël, de G. Edelinck, 240 fr.; Sainte Madeleine, d'après Ch. Le Brun, par le même, 305 fr.; le Bouvier, de Claude Gellée, dit Claude le Lorrain, 225 fr.; le Soleil couchant, du même, 180 fr.; la Cruche cassée, gravé par J.-B. Massard, d'après J.-B. Grenze, 166 fr.; la Bonne éducation, d'après le même, gravé par Moreau le jeune, 210 fr.; la Philosophie endormie (portrait de Mme Grenze), d'après le même, gravé à l'eau forte par Fragonard, et terminé au burin par J.-J. Aliamet, 115 fr.; le Mariage mystique de sainte Catherine, d'Henriquel-Dupont, d'après le Corrège, 253 fr.

Histoire d'Angleterre : Anne de Clèves, gravé par W. Hollar, d'après Holbein, 140 fr.; Marie Tudor, gravé par Delaram, 190 fr.; Elisabeth, en pied, en grand costume, gravé par J. Woutnelius, 400 fr.; Marie Stuart, en buste, dans un ovale entouré de fleurs allégoriques et des scènes de son exécution, gravé dans la manière de Th. de Leu, magnifique épreuve, 900 fr.; Henri Stuart, gravé par Elstrake, 165 fr.; Charles 1^{er} et Henriette de France, son épouse, en pied, gravé par R. Strange, d'après Van Dyck, 660 fr.; Charles 1^{er}, debout, en manteau royal, gravé par le même, d'après le même, 900 fr.; Cromwell, gravé par W. Van de Velde, 805 fr.; Charles II et Catherine de Bragançe, son épouse, gravé par Van Hoven, 600 fr.; le Voyage de Catherine, infante de Portugal, allant épouser Charles II, roi de la Grande-Bretagne, sept estampes gravées par Dirk Stoop, 1.000 fr.; Thomas Howard, duc de Norfolk, gravé par Vorsterman, d'après Holbein, 200 fr.; Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, amie du roi Charles II, gravé par G. Valek, d'après P. Lely, 400 fr.; le duc de Norfolk, comte d'Arundel, gravé par Blooteling, 240 fr.; le comte de Shaftesbury, par le même, d'après Greenhill, 400 fr. (Ecole hollandaise) : J. de Witt, d'après Netscher, 200 fr.; Pierre Schout, chanoine d'Utrecht : à cheval, 300 fr., etc.

LIVRES DE MM. LÉON D., G. ET MOREAU C.

Prêtres dévots, charmant manuscrit sur vélin, écrit par N. Jarry, en lettres italiennes, in-16, daté de 1646, reliure de Bauzonnet en maroquin rouge, dos orné, doublé de maroquin vert ancien, riche

dorure à petits fers de Le Gascon, 1.950 francs la *Sainte Bible*, Amsterdam, chez Louys et Daniel Elzevier, reliure de Petit, 714 francs ; une autre, aux armes du comte d'Hoym, 910 francs ; les *Actes des Apôtres*, 1.305 francs ; *Compilation de todas las obras del famos ismopoeta Juan de Menas*, 988 fr. ; *Alexandri Benedicti physici anatomice, sive historia corporis humani*, in-8°, daté de 1521. Magnifique exemplaire de Grolier avec son nom, sa devise et le titre sur les plats, 1.500 francs.

Le Roman de la Rose, imprimé à Paris en 1529, par Pierre Vidoue, petit in-8° ; lettres rondes, ancienne reliure en maroquin vert, 1.525 fr. ; *Contes et Nouvelles*, par La Fontaine, avec une notice de D. Diderot, 2 vol. in-8°, reliure de Derome, 800 fr. ; le *Virgile travesti*, en vers burlesques, par Scarron. Paris, Toussaint Quinet, 1648-1653, 1 vol in-4° (Trautz-Bauzonnet), 1.450 fr.

Plusieurs éditions originales des comédies de Molière, in-12, avec reliure de Trautz-Bauzonnet, ont été vendues : *le Mariage forcé*, 1.005 fr. ; *Georges Dandin ou le Mari confondu*, 1.015 fr. ; *les Femmes savantes*, 850 fr. ; le *Sicilien ou l'Amour peintre*, 600 fr. ; le *Misanthrope*, 490 fr.

Les tragédies de Racine, *Mithridate*, *Athalie* et *Esther*, éditions originales in-12, ont été adjugées, la première, 455 fr. ; la seconde, 320 fr. ; et la troisième, 599 fr. ; les *Aventures de Télémaque*, 1.225 fr. ; les Œuvres de Rabelais, 870 fr. ; Lettres de Mme de Sévigné, 515 fr. ; collection des classiques français de Lefèvre, imp. par J. Didot, 700 fr. Plan de Paris, par Jacq. Gomboust, 1632, neuf grandes feuilles, 480 fr. ; Album de la maison d'Orléans, contenant des portraits, autographes et vues de châteaux et villas ayant trait aux princes de la famille d'Orléans : recueilli in-fol. obl., maroquin vert, filets, intérieur doublé de tabis semé de fleurs de lis d'or sur les plats, avec les armes du duc d'Anjou et la devise : « J'attendrai. » Reliure Capé, 1.400 fr., etc.

Cette vente, faite par M^e Maurice Delestre, assisté de M. Bachelin-Delorenne comme expert, a produit 102.229 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Une exposition d'aquarelles et de dessins est ouverte au Cercle artistique et littéraire de la rue Saint-Arnaud. Elle fermera le 18 mai.

L'Exposition rétrospective de Lyon ouvre le 1^{er} mai.

NOUVELLES

*. M. le Directeur de l'École des Beaux-Arts nous prie de rappeler l'œuvre dont il est le fondateur, et qui est destinée à faciliter aux jeunes élèves de l'École le volontariat d'un an. La cotisation (qui est toujours fixée à 10 fr.) et les dons seront reçus au secrétariat de l'École tous les jours de 10 à 4 heures. Ils seront

touchés à domicile pour les personnes qui en feraient la demande.

Le Musée de Lille vient encore d'être menacé d'incendie : un feu de cheminée s'étant déclaré dans un des bureaux de la mairie; on a pu fort heureusement l'arrêter à temps, mais il est pénible de penser que d'aussi précieuses collections soient à la merci d'accidents de cette nature. Nous appelons de tous nos vœux le moment où ce grand musée sera logé et protégé comme il mérite de l'être.

M. Anatole de Montaiglon a fait vendredi dernier, à l'*Union centrale*, une très-intéressante conférence sur la Chapelle des Médicis.

Tous les journaux, y compris le grave *Journal officiel* lui-même, viennent de découvrir au musée de Cluny la statue en cuivre repoussé de Blanche de Champagne, femme de Jean I^{er}, duc de Bretagne, et fondatrice de l'abbaye de Lajoie, près Hennebont, d'où elle provient.

Or, cette effigie tumulaire est exposée au musée du Louvre, dans les salles de la sculpture du Moyen-âge et de la Renaissance, depuis plus de quatre années. Elle a été publiée, lors de l'acquisition qu'en fit alors le Musée, par la *Revue des Sociétés savantes* (4^e série, t. VI, p. 122) avec une notice de M. le comte Clément de Ris.

L'*Officiel*, plus discret que les autres journaux, ne prétend pas comme eux que la statue en lames de cuivre repoussé, et souvent émaillé, qui était probablement spéciale à Limoges, avait été imaginée au XIII^e siècle, « parce qu'on ignorait l'art de jeter les statues en fonte. »

Il suffit de rappeler les deux effigies tumulaires de la cathédrale d'Amiens, qui sont précisément du XIII^e siècle, pour faire justice de cette énonciation, dernier souvenir des ignorances des historiens de l'art de la fonte qui, il n'y a guère encore, prétendaient que cet art ne devait sa renaissance qu'à Louis XIV.

L'*Adriatico* de Venise contient quelques détails au sujet du monument qui doit être élevé prochainement à la mémoire de Titien, à l'occasion du troisième centenaire de sa mort, dans le petit bourg de Pieve di Cadore, patrie du célèbre peintre. Ce monument se compose d'une statue en marbre blanc, placée sur un piédestal également en marbre et recouvert d'ornements. Le dessin, qui est, dit-on, très-remarquable, est l'œuvre du sculpteur vénitien Antonio dal Zotto. La tête est tournée du côté de la maison où le Titien vit le jour en 1477, et sur les murs de laquelle, s'il en faut croire la tradition, sa main d'enfant traça ses premières ébauches et ses premiers portraits.

La bibliothèque de Mathias Corvin.

Le sultan Abdul-Hamid vient, à titre gracieux, de faire hommage à la Hongrie de la partie de la bibliothèque de Mathias Corvin,

que les Turcs avaient emportée comme trophée de guerre après la prise de Bude. Cette partie comprend trente-cinq ouvrages dont voici les titres :

1 Vitruvius Candidus, 2 Aristoteles, 3 Egidius Romanus : Traité sur le mouvement, 4 Suetonius : Imperatores, 5 Grammaire latine, 6 Plutarque : Vie d'Aristide, 7 Mythologia, 8 Albertus Magnus : De mineralibus, 9 Aelius Spartacus, Emilius Probus, 10 Grammaire, 11 Terentii comedia, 12 Simon Pannoniensis : Sanationes, 13 Pompeius, 14 Cicero, 15 Plinius Secundus : Panegyricon, 16 Traité de chirurgie, 17 Caesar : De bello gallico, hispanico, 18 Collection des écrivains des empereurs romains, 19 Clementinus, 20 Simon Pannoniensis : Synonymi, 21 Speculum humane salvationis, 22 Theophrasti historia plantarum, 23 Tertullianus contra Marcionem, 24 Tacitus, 25 Silius Italicus, 26 Eusebius : Preparatio evangelica, 27 Biblia, manuscrit du 13^e siècle, 28 Livre religieux, 29 Quintus Curtius : Alexander, 30 Dante : Commedia divina, 31 Aristoteles : Politique, 32 Eusebius : Chronique traduite par Jérôme, 33 Historiographus, 34 Livre de navigation, 35 Cicero in Verrem.

INAUGURATION DU NOUVEAU PALAIS DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS A VIENNE

L'Académie des beaux-arts d'Autriche, reléguée jusqu'ici dans les étroites cellules et les sombres corridors d'un cloître sécularisé, vient d'échanger cette froide et incommode hospitalité contre un somptueux édifice, digne de la nouvelle Vienne de François-Joseph. L'inauguration du nouveau palais a eu lieu le 3 avril en présence de l'Empereur, de toute la cour et de nombreuses députations des écoles des Beaux-Arts autrichiennes et allemandes.

En même temps s'ouvrait une exposition historique de l'art autrichien, depuis la fondation de l'Académie et on publiait une histoire de cette Académie.

Cette histoire n'avait été écrite jusqu'à nos jours que par des historiographes officieux; aujourd'hui seulement, grâce à l'excellente étude du professeur de Lützow (1), il est possible de bien connaître l'Académie depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Nous donnons une courte analyse de ce beau travail.

L'Empereur Léopold I^{er} doit être considéré comme le véritable fondateur de notre Académie des Beaux-Arts. En 1692, il donna à Pierre Strudel, qui était à la fois peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, et qui s'était

(1) M. de Lützow, un de nos critiques d'art les plus compétents, dirige la *Zeitschrift für bildende Kunst*. L'étude historique qu'il vient de publier est à la fois une œuvre d'érudition et de style, riche en pièces inédites. Ce superbe volume est orné d'eau fortes et de gravures sur bois, dont quelques-unes sont dues à MM. Jacoby, Unger, Sonnenleiter et autres artistes bien connus.

distingué dans la sanglante lutte contre les Turcs, l'autorisation d'organiser une « Académie des arts, de peinture, sculpture, fortification, perspective et architecture » qu'on installa d'abord dans une maison appartenant au peintre.

Neuf ans plus tard, l'Empereur nomme Siradel baron de l'Empire, et dans le brevet qui lui confère cette dignité s'exprime ainsi : *Te ob ra am artis peritiam, in qua acceleberrimo Appelli quidquam concedas. Academie Nostre a prefectum constitimus.* » Après la mort de Siradel en 1714, la nouvelle Académie cessa d'exister et ne fut rétablie qu'en 1725 par l'Empereur Charles VI, qui en confia les destinées au peintre Jacques Van Schuppen (1).

Le nouveau directeur rédigea ses statuts sur le modèle de ceux que Lebrun avait faits pour l'Académie royale de France. En 1727 Van Schuppen faisait nommer par l'Empereur un professeur de gravure, « pour ressusciter en Autriche cet art qui maintenant n'est florissant qu'en France. » En 1731, il exposait publiquement les travaux de ses élèves et distribuait pour la première fois des médailles d'or et d'argent.

Après lui, l'Académie déclina et ne se releva qu'en 1766, grâce aux efforts du célèbre graveur Jacques-Mathias Schmutzer. Envoyé par l'impératrice Marie Thérèse à Paris, où il avait suivi pendant trois ans les leçons de Wille, Schmutzer, revenu à Vienne en 1766, fut nommé graveur de la cour et obtint l'autorisation d'ouvrir une école de dessin et de gravure à laquelle il donnait une organisation qu'il avait « fixée à Paris avec MM. Wille, Cochin et Allamet. » Les statuts de cette nouvelle « Académie impériale-royale de gravure » furent approuvés par l'impératrice. En 1770 le fameux Kaunitz proposait à Marie-Thérèse, en s'appuyant sur l'exemple de la France, la réunion de toutes les écoles des beaux-arts en une seule institution convenablement dotée.

Ce projet fut adopté et l'Académie ainsi fondée fut répartie en cinq écoles : peinture, sculpture, gravure, architecture et gravure en médailles ; cette organisation dura jusqu'à 1830. En 1786 l'empereur Joseph II assigna pour résidence à toutes les écoles de l'Académie un cloître ayant appartenu aux jésuites, expulsés par Marie-Thérèse ; c'est ce cloître qu'on vient de quitter.

Melternich fut élu en 1810 curateur de l'Académie, qui perdit vers la fin de 1814 son excellent directeur Schmutzer. Le grand ministre qui occupa ces fonctions de curateur jusqu'en 1818 dota généreusement l'institution qu'il protégeait ; en même temps le comte de Lambert légua à l'Académie une riche collection qui comptait 740 tableaux de maîtres

anciens et modernes, parmi lesquels des toiles de premier ordre.

Depuis Melternich, l'Académie a reçu du comte Léon de Thun une vive impulsion et est enfin arrivée en 1872 par les soins de M. de Stremayr, ministre de l'instruction publique, à une organisation définitive. Les noms les plus connus de l'art en Autriche figurent dans la liste des professeurs : la peinture d'histoire est enseignée par le chevalier d'Engerth, directeur du musée impérial du Belvédère et par MM. Eisenmenger et Trenkwald ; le paysage par le chevalier de Lichtenfels et M. Schaffler ; le portrait par le chevalier d'Angeli ; la sculpture par MM. Zumbusch et Kundtmann ; l'architecture par le chevalier de Hansen à qui l'on doit le nouveau palais de l'Académie, et par le recteur actuel, M. Frédéric Schmidt, architecte du nouvel hôtel de ville de Vienne ; la gravure en taille-douce par M. Louis Jacoby, notre meilleur graveur depuis Schmutzer ; l'eau-forte par M. Unger ; enfin l'histoire de l'art par le professeur de Lützow.

Le nouveau palais renfermera toutes les écoles et toutes les collections de l'Académie, la riche bibliothèque et le cabinet d'estampes enrichi par les soins de M. de Lützow. L'architecte, M. de Hansen, a su concilier avec les lois de l'art les exigences d'une installation si compliquée. Espérons que, mise en possession de sa nouvelle demeure, l'Académie répondra à l'attente publique ; elle n'oubliera point que son palais actuel s'élève sur la place Schiller, tout près de la statue du grand écrivain qui, dans un de ses plus beaux livres, a demandé « l'éducation esthétique du genre humain. »

OSCAR BERGGRUN.

Vienne, 20 avril 1877.

CORRESPONDANCE DE LYON

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

En parcourant les salles pour la première fois, on est surpris et peiné tout d'abord du nombre considérable des œuvres qui ne devraient pas y figurer. Les mauvaises ne font pas ressortir les bonnes ; elles se font tort réciproquement. Avec la réorganisation si complète de notre École des Beaux-Arts, nous devons espérer que le prochain Salon verra cette École de Lyon, si célèbre autrefois, se relever et reprendre un peu de la place qu'elle occupait.

Comme l'espace qui m'est réservé est très-restreint, je ne m'occuperai que des toiles les plus saillantes.

Le portrait de *Madame X...* par Mme Salles-Wagner vous attire immédiatement. Cette jeune femme est debout, la tête tournée vers la gauche, la main droite parcourant les touches d'un piano. Vêtue d'une robe décolletée en velours gris, col-lante et à traîne, elle incline un peu la tête et semble chercher dans sa mémoire le motif qu'elle veut faire entendre. On pourrait désirer plus de

(1) Né à Fontainebleau en 1669, fils de Pierre Van Schuppen, graveur renommé. Il fréquenta l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris et fut élève de Largillière. Il est moins connu en France que son frère Nicolot, un des meilleurs élèves de Largillière, et que son père, qui a gravé ce maître.

fermeté dans le modelé de la main et de la figure; mais les chairs sont d'une grande transparence et le bras gauche, nu, qui tombe le long du corps, accuse un travail consciencieux. Le fond de tapisserie est trop rapproché et ne contribue pas assez à faire ressortir cette très-agréable figure. Nous devons aussi une mention au portrait en buste d'une jeune femme, que nous présente M^{lle} Elisa Koch. Le portrait du *Docteur Tripier*, par M. Clément, est une œuvre de mouvement et de fougue. Coloris brillant, un peu heurté, mais qui convient à la physionomie si accentuée du personnage. Le front est puissant et lumineux; le regard est celui d'un homme qui va jusqu'au fond des choses; la chevelure est noire et plantureuse. Ce portrait est très-érâne, très-ferme, largement peint et sait faire oublier ce qu'a de peu pittoresque notre vêtement moderne. Le docteur est assis devant sa table de travail et se retourne pour faire comprendre à un interlocuteur ce qu'il sent et veut exprimer. Citons encore un portrait d'homme par M. Chatigny, un coloriste; un autre d'une femme en pied par M. Loubet; le portrait de *Rossi*, dans le rôle d'Hamlet, par M. Ravel, et le *Cavalier Louis XIII*, de M. Lesrel.

L'histoire proprement dite n'est pas représentée cette année au Salon; c'est le genre épisodique qui a prévalu. Dans la toile de M. Clairin, le *Schériff de Oussan (Maroc) entrant à la mosquée*, la lumière éclatante qui inonde le grand mur blanc de la mosquée ne me paraît pas assez transparente. La composition générale est bonne, quoiqu'un peu disséminée, les groupes bien agencés, les types fidèlement reproduits. On voudrait cependant moins de vague dans les contours de tous ces hommes assis, accroupis ou à cheval; l'œil se fixe difficilement et ne sait où se prendre. Pour arriver à sa valeur, ce tableau a besoin d'être vu de trop loin. Il y a au contraire une grande fermeté dans le tableau de M. Hillemacher, *Entrée des Turcs dans l'église de Sainte-Sophie, lors de la prise de Constantinople, en 1453*. Dans cet épisode il y avait l'étoffe d'une grande toile, et je regrette qu'elle n'ait pas été faite. Le dessin en est serré et la composition bien distribuée. La *Sortie de la mosquée*, par M. Chataud, est également une œuvre très-estimable. MM. Hirsch, Pasini, Berchère, Huguet, dont le talent n'est plus à louer, et quelques autres sont représentés par de charmantes toiles du même genre.

Je n'hésite pas à trouver un des chefs-d'œuvre du genre dans le groupe de roses sur un mur de M^{me} Puyroche-Wagner. Outre l'agencement plein de naturel des fleurs, chacune d'elles prise en particulier est étudiée avec amour; on sent dans ces roses pâles, dans ces roses-thé et dans ces fleurs de pavot la flexibilité et la vie. Placé un peu haut malheureusement, ce tableau ne permet pas de juger la touche comme dans la seconde toile, les *Renoncules*. Ici le pinceau est hardi et sûr de lui-même. Le *Perron*, de M. Reignier, est une grande composition un peu froide; les fleurs sont bien traitées, mais l'acacia qui les abrite est bien sec et bien froid de facture. Signalons encore le *Rosier* de M. Lachapelle, le *Buisson de fleurs des champs*, de M. Rivoire, le *Bouquet de fleurs et de fruits sauvages*, de M. Petit, peinture très-étudiée, les *Roses*, de M. Perrachon et le *Thé au Japon*, de M. Bruyas.

Les animaliers sont rares. Le tableau le plus important dans ce genre est celui de M. Gélibert, le *Hallali d'un solitaire* dans la forêt de Fontainebleau; sauf les deux chiens qui coiffent le sanglier et ceux qui le mordent sur la croupe, les autres me semblent manquer de jarrets. Avec M. Humbert, qui a envoyé un souvenir des Alpes de la Haute-Savoie, M. Chevrier se fait remarquer par une *Bataille de rats* d'une touche fort spirituelle.

M. Lortet dans son paysage le *Mont-Cervin à Zermatt (Valais)* continue la tradition de Calame. Le torrent qui roule son eau brillante ou sombre de rocher en rocher, qui s'étale en nappe ou bouillonne, est d'une grande transparence et d'une limpidité merveilleuse; les sapins se dessinent vigoureux dans le fond, à côté de ces sombres roches couvertes d'une mousse verte et serrée. Dans le fond à droite, le Mont-Cervin élève sa tête majestueuse au milieu de petits nuages roses, jaunes et gris d'une extrême ténuité. Le *Chasseur de serpents dans le Bas-Bréau de la forêt de Fontainebleau*, par M. Langerock, est largement brossé; les arbres dans leur enchevêtrement ont fourni à l'artiste d'heureux effets de lumière. C'est une grande ébauche un peu plus poussée qu'une peinture faite. M. Appian a exposé deux marines; elles sont ce qu'on peut les attendre de ce peintre habile.

Parmi les tableaux de genre, est celui de M. Heyermans, intitulé *Soucis*. Il est bien composé, et l'exécution en est pleine de charme et de vérité. Mais la toile qui attire le plus les regards du public, est le *Marché du quai Saint-Antoine* par M. Nicolas Sicard. Il y a dans ce tableau de la vie et du mouvement. Pour qui connaît Lyon, le décor, vu à travers le brouillard du matin, est d'une exactitude scrupuleuse. Signalons encore *Une exécution capitale au xve siècle*, d'un bon coloris, par M. J. Garnier, la *Vocation d'un cadet de famille*, par M. Brillouin, et un *Jeune amateur* par M. Roybet.

Dans l'*Offrande à Vénus*, aquarelle de M. Froment, on retrouve toutes les qualités et toutes les délicatesses de ce peintre des femmes et des enfants, si amoureux de la forme, de la grâce et du sentiment. M. Langerock a deux fusains, les *Montagnes de la Nerthe* et une *Forêt en Alsace*, ainsi que M. Appian, M. Armbruster a exposé une série de portraits au crayon, d'une bonne facture, et M. Reithoffer deux *Vues de la Saône*, à la plume, dans le genre de Boissien, et d'une perfection de détails remarquable.

La gravure est représentée par M. Danguin et par M. Dubouchet. La *Déposition du Christ*, d'après André del Sarte, appartient au premier; cette belle planche fait grand honneur à l'école moderne. Du second; nous avons la *Divine tragédie*, d'après Chenavard, œuvre d'un artiste habile qui a su rendre toutes les intentions de l'auteur.

Il nous reste à signaler des bustes, en bronze, de M. Degeorge, un autre de M. Carrier et le *Diogène* de M. de Gravillon.

Mais il nous sera permis de dire en terminant cette très-rapide promenade, d'une part que l'exposition est dans son ensemble d'une faiblesse indigne d'une aussi grande cité, de l'autre qu'on ne saurait s'élever trop énergiquement contre cette ancienne pratique qui consiste à confisquer arbitrairement pendant trois mois la vue des maîtres

anciens au profit des œuvres, si intéressantes qu'on les suppose, des écoles modernes, ce qui revient à demander d'urgence la création d'un local spécial.

E. M.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Tout le monde s'occupe en ce moment des beaux-arts. C'est un des symptômes de la « saison » qui commence après Pâques. L'art est à la mode. D'abord il y a les artistes qui achèvent à la hâte leurs tableaux pour l'Academy et les autres expositions d'été; ensuite il y a les journalistes qui s'évertuent pour avoir la primeur des tableaux de l'année; et enfin il y a tous ceux qui veulent absolument voir les tableaux dans les ateliers mêmes pour pouvoir prouver à leurs amis et connaissances qu'ils ont leurs entrées dans le monde artistique. La mode en est arrivée à un tel point que le premier dimanche du mois d'avril a été baptisé *Show Sunday* (dimanche de l'Exposition). Et il y a une foule de gens vertueux et respectables qui fatiguent leurs chevaux et leurs jambes en faisant la tournée des artistes qu'ils connaissent et qu'ils ne connaissent pas. Comme je devrai parler plus tard en détail des tableaux reçus à l'Academy et ailleurs, je me suis permis de ne pas suivre la foule.

Le British Museum vient d'acquérir une collection très-importante de dessins et esquisses ayant trait à l'architecture égyptienne. Ce sont les fruits d'une expédition faite il y a cinquante ans (1826-33) par M. Robert Hay, accompagné de MM. J. Bonomi, Arundale, etc. Pour des raisons encore inexplicables, ces dessins, qui avaient précédé l'œuvre des Lepsius et autres, n'ont jamais été publiés, et à l'heure qu'il est, ils remplissent cinquante gros volumes, qu'on vient de placer parmi les manuscrits du Musée.

La plupart des dessins sont sur une grande échelle, et leur intérêt scientifique est égal à leur excellence artistique. Les ruines des temples de Denderah sont les sujets d'un volume de charmantes aquarelles par Arundale, et les restes cyclopéens de Beni-Hassan sont reproduits par Hay avec une fidélité qui ne laisse rien à désirer.

Les temples de Thebes et de Karnac, les rochers taillés d'Esneh, de Philæ, de Kalabschi, écrivent l'histoire artistique d'un peuple qui fut si grand en art.

En vue des susceptibilités individuelles que toute action de la part du gouvernement est sûre d'éveiller, une société particulière s'est formée qui aura pour but de veiller à la conservation des monuments historiques. Le comité se compose des noms les plus connus en art, en littérature et en science. La Société fera bientôt un appel à l'appui moral du public et mettra au jour son programme.

M. J. W. Topham vient de mourir très subitement, à l'âge de soixante-neuf ans, à Cordone, en Espagne, où il faisait un voyage d'agrément. M. Topham a débuté, il y a plus de cinquante

ans, à Leeds comme graveur sur cuivre; mais en arrivant à Londres, il s'est voué tout à fait à la peinture.

C'est surtout comme aquarelliste que M. Topham s'est distingué, et depuis 1847, quand il a été élu associé de la Société des Aquarellistes, il n'y a pas eu d'exposition qui ne contint de ses œuvres. Elles étaient marquées d'une fraîcheur et d'une vigueur qui les avaient fait apprécier du public.

On annonce aussi la mort, à Florence, de M. William Fitzroy Knight, un élève de M. Basevi, l'architecte du Fitz-William Museum, à Cambridge, de Belgrave Square, à Londres, et plusieurs autres travaux importants. Après le triste accident qui mit un terme à la carrière brillante de Basevi, M. Knight avait quitté l'exercice de sa profession d'architecte et s'était retiré à Florence, où il passait son temps à reproduire à l'aquarelle les chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Ses dessins d'architecture sont caractérisés par le fini de l'exécution et sont très-recherchés des hommes du métier et des amateurs.

A la fin du seizième siècle, l'historien et archéologue Camden, dans son célèbre livre *Britannia*, décrit un coffre de pierre qu'il avait vu dans une maison à York. Il portait cette inscription :

M. VEREC. DIOGENES. IMI VIR
COL. EBOR. IDEMQ. MORT. CIVIS CYBVS
BITVRIX. HAEC SIBI VIVVS FECIT

La ville natale de ce Diogène était Biturix, située sur la Garonne, non loin de Bordeaux.

La semaine passée, on a découvert, tout près de la même ville d'York, un cercueil en pierre qui portait l'inscription

IVL. FORTVNATE DOMO
SARDINIA VEREC. DIO
GENI. FIDA CONIYNCTA
MARITO.

Il y a quelque chose de touchant dans cette découverte et dans ce rapprochement posthume du mari et de la femme, et l'on voit percer dans l'épithaphe simple de l'étrangère morte dans un pays qui n'était ni le sien, ni celui de son mari, le dernier tribut du respect que celle-ci lui témoignait.

Deux ventes sont seules à signaler : celle des collections de M. Burleigh James, et de M. Napier. La première, qui a été faite par MM. Sotely, comprenait seulement des esquisses, des dessins, et des gravures. A la première vente quatre gravures d'Albert Dürer ont été vendues aux prix suivants : *Adam et Eve*, 625 francs; la *Conversion de saint Hubert*, 837 francs; *Saint Jérôme dans sa cellule*, 487 francs; et le *Chevalier de la mort*, 725 francs. Parmi les eaux-fortes on peut citer, d'Abraham Blooteling, un portrait de Louise de Quérouaille, duchesse de Portsmouth, d'après Lels, 112 francs; parmi les gravures, un portrait de Bossuet, par Pierre Drevet, d'après Rigaud, a été vendu 105 francs; et un portrait d'Adrienne Lecouvreur, d'après Coypel, 182 francs. La vente de la seconde

partie de la collection a commencé lundi 23 avril, et la dernière sera vendue le 23 mai.

La vente de la collection Chandon, appartenant à M. Napier, de Glasgow, sera également divisée en trois parties, chacune occupant une dizaine de jours. La semaine passée et cette semaine on a vendu d'abord les porcelaines et faïences européennes. Ensuite les tableaux, puis les bronzes et les objets d'ameublement. M. Napier collectionnait tout, et dans quelques branches il a fait preuve d'intelligence et de goût. Le prix le plus remarquable a été obtenu par une assiette de Saxe, forme turque, avec le chiffre de l'Impératrice Catherine de Russie au centre, et des camées sur les bords. Elle s'est vendue 4060 francs, avec une assiette semblable au même prix; c'est le prix le plus élevé qu'on ait jamais payé une seule assiette. On suppose qu'elles ont été achetées par l'Empereur de Russie, pour compléter le service qu'il possédait.

Les Sèvres se sont également vendus des prix énormes.

Le montant des deux premières vacations s'est élevé à 146,000 francs. Les tableaux se sont moins bien vendus. Le total cependant a atteint le chiffre respectable de 356,000 francs.

LIONEL ROBINSON.

LES TOMBEAUX DE CINQ GRANDS MAÎTRES

DE RHODES.

Dans l'avant-dernier numéro de la *Chronique des Arts et de la Curiosité*, nous avons annoncé que cinq des rares tombeaux des grands maîtres de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui ont échappé à Rhodes à une destruction complète, vont être acquis par le gouvernement français. Dans sa dernière séance, la Commission des monuments historiques, sur la proposition de M. du Sommerard, a voté les crédits nécessaires pour cette acquisition.

Ces tombeaux, dans un état de conservation très-satisfaisant, présentent pour nous un grand intérêt au point de vue archéologique et historique. Quatre sont les tombeaux de grands maîtres français, illustres dans les annales de l'Ordre; le cinquième a contenu la dépouille mortelle d'un des Ursins, qui bien qu'Italien d'origine, tenait à la France par des liens de famille nombreux.

Le plus important de ces tombeaux, est celui de ce dernier, J.-B. des Ursins, 37^e grand maître de 1467 à 1476. Il mesure 2m20 de long, 0,88 de haut et 0,85 de large. Il est d'un seul bloc de granit. Sur la paroi de face on lit une longue inscription en vers latins, très-bien conservée et dont voici le texte complet :

« Anno quo Christus de virgine natus ab illo
Transierant mille decies semptemque, subinde
Octavus junii quadrigenti, sex hora quaterua
Sabbati, quo die scias obisse jacentem.
Sanguine clarus erat vixit, stirpe Baptista
Quæ clara prævalet cæteris Italiæ.
Vulgas tantæ domus resonat indigne per orbem.

Quæ multos habuit pontificesque duces
Ille reverendus erat Rhodi paterque, magister,
Qui partis fuit ambitus hujus conditor urbis,
Romanus fuit, die, die virtutibus altis,
Nomen ejus erit semper more suis
Magnanimus, prudens, justus, atque modestus,
Humanus, strenuus, pius, probusque, serenus,
Nec quem cesarei æquarunt usque triumpho,
Auctum per invictæ sic probitas opus.
En jubar exoritur mihi is solis, in orbe,
Atque refulgenti instravit lampade terras :
Qui magnos hostes, qui magna pericula tulit,
Pro Christi cultu, pro religione luenda.
Jure Deus voluit certo decernere fato,
Ut huic præclaro nomen magister esset,
Atque inter divos esse divus ad astra relatus.
Sic itaque sæculo victo, sine fine triumphat. »

Voici la traduction de cette épitaphe :

« L'an 1476 de N. S. J. C., le huitième jour, un samedi, vers la quatrième heure, mourut Jean Baptiste des Ursins, de l'une des plus illustres familles de l'Italie. La renommée de sa maison était répandue dans toute la terre, mais elle fut moins célèbre encore pour avoir fourni un grand nombre de pontifes et de généraux que pour avoir donné le jour au père de Rhodes, au maître de l'hôpital, celui à qui Rhodes doit une partie de son accroissement; Romains, c'est à vous particulièrement qu'il appartient de chanter les hautes vertus de celui qui fut votre concitoyen et dont le nom sera éternellement dans toutes les bouches.

« Magnanime, prudent, aussi juste que modeste, humain, vaillant, pieux, intègre et d'un caractère toujours serin, ses triomphes ont égalé ceux de César. Son austère probité donna encore un nouveau prix à ses belles actions.

« Semblable aux rayons du soleil levant, son passage sur la terre brilla de toute la pureté de l'astre du jour et répandit sa lumière dans l'univers entier. L'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ et la défense de notre sainte religion lui firent braver tous les dangers en combattant les ennemis les plus formidables. Dieu, dans sa sagesse, pensa qu'après avoir ajouté comme grand maître un nouveau lustre à un nom déjà si célèbre, ce saint homme fut enlevé au ciel pour y jouir du bonheur des saints. Sa gloire, de même que ses exploits, ne périra jamais. »

A gauche de l'inscription se trouvent les armes de l'ordre des Hospitaliers; à droite, celles de J.-B. des Ursins : *Bandées d'argent et de gueules à six pièces au chef d'argent surmonté d'une rose à gueules soutenues d'un chef d'or chargé d'une onde de sable*. Ce tombeau se trouvait dans l'église de Saint-Jean de Rhodes, qui fut épargnée après la prise de cette ville par les Turcs. Par suite de quelles circonstances se trouve-t-il, ainsi que les quatre autres, en la possession du propriétaire actuel, un agent consulaire de Grèce? Nous l'ignorons.

Le deuxième par ordre d'importance est celui de Pierre de Cornillon, 27^e grand maître de Rhodes, de 1354 à 1355. Aucune partie ne fait défaut. Le couvercle qui manque au tombeau des Ursins et à deux autres, est orné d'une grande figure, sculptée en bas relief, grandeur naturelle, avec armes et armoiries qui sont : *De gueules à une bande d'argent chargée de trois merles de sable*. Un

moulage de ce bas-relief rapporté de Rhodes, il y a quelques années, par un explorateur français, existe au musée de Cluny. Le tombeau est orné d'inscriptions, dont nous trouvons la traduction dans l'ouvrage curieux de M. Villeneuve de Bargemont, sur les grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem :

*Les dieux et vos mérites vous donneront d'abord
les plus belles récompenses.*

*Au censeur et au réformateur des mœurs
A frère Pierre de Cornillon,
français provençal, grand maître de la sainte milice
de Jérusalem,
l'an 1336.*

*Les citoyens de Rhodes reconnaissants
ont élevé ce monument.*

Pierre de Cornillon, dont il existe des descendants, était grand prieur de Saint-Gilles, lorsqu'il fut nommé grand maître. Il succéda à un autre français, Diéudonné de Gozon, dont le tombeau figure également dans l'acquisition en question.

Diéudonné de Gozon, issu d'une ancienne famille de Ronergue, est le héros de la célèbre légende du dragon de Rhodes. A deux milles de Rhodes, au pied du mont Saint-Étienne, en un lieu que le terreur publique avait fait appeler *Maupas*, se trouvait un monstre qui dévorait les bestiaux et les pâtres. Plusieurs chevaliers avaient tenté, en vain, de le détruire ; ils avaient péri. Le grand maître de Rhodes crut même devoir défendre aux frères hospitaliers, sous peine de privation de l'habit, de recommencer la tentative. Gozon seul, simple chevalier, résolut de passer outre et de tuer le monstre. Il examina attentivement le dragon et remarqua qu'il n'avait point d'écailles sous le ventre. Alors il revint en France, au château de Gozon, habité par son frère, fit construire un dragon en carton, et dressa deux dogues à l'attaquer. Il retourna ensuite à Rhodes, et un beau jour attaqua le monstre de Maupas, qu'il tua d'un coup d'épée, après avoir couru les plus grands dangers.

Les habitants de Rhodes lui firent une ovation enthousiaste. Le grand maître, Helion de Villeneuve, le fit traduire sous l'inculpation de désobéissance devant le conseil de l'ordre qui condamna le héros à la prison et à la privation de l'habit ; mais quelques jours après, Diéudonné de Gozon était nommé commandeur et ensuite lieutenant-général. Il succéda à Helion de Villeneuve et occupa la maîtrise de 1346 à 1353. Son tombeau mesure 1 m. 20 de long et 0.69 de haut. Il devait être, à l'origine, surmonté d'un groupe représentant la légende de Maupas, qui fit le sujet en outre de peintures fort curieuses dans diverses églises de Rhodes et particulièrement dans celle de Saint-Éphème.

Le quatrième tombeau est celui de Robert de Julhiac, 30^e grand-maître de l'ordre — 1374-1376. — Il est en quatre parties ; il a 2 m. 10 de longueur, 0.69 de largeur, et 0.50 de hauteur. Sur

l'une des faces, se trouve l'inscription suivante, très-lisible :

*Hic Jacet in Christo
religiosus et pater ordinis
frater Robertus de Julhiaco, quondam
magister sacre domus hospitalis
Sancti Hierosolimitani qui obiit
die 29 julii anno domini
1377, cujus anima requiescat in pace.*

L'inscription est accompagnée dans le bas de deux écussons, celui de l'ordre et celui de Robert de Julhiac, qui porte *d'argent à une croix fleuronée de gueules au lambel d'azur de 4 pendans*.

Enfin la dernière pièce est le couvercle du tombeau de Jacques de Milly qui fut le 33^e grand-maître de 1454 à 1461.

Il est orné d'une figure en bas relief sculpté, grandeur naturelle, et représentant le défunt. A l'exception des mains un peu frustes, cette sculpture est bien conservée ; elle mesure 1 m. 90 de long.

Tous ces tombeaux seront placés au Musée de Cluny.

MARIUS VACHON.

P.-S. — Au dernier moment, nous apprenons que l'affaire vient d'être conclue télégraphiquement entre le directeur du musée de Cluny et le possesseur des tombes en question. L'agence consulaire de France à Rhodes a été invitée à prendre les mesures nécessaires pour leur prompt envoi en France.

BIBLIOGRAPHIE

Études artistiques, par Jules Houdoy. 1 vol. grand in-8^o de 146 pages avec portrait. A. Aubry et A. Detaille. Paris 1877.

M. Jules Houdoy, continuant ses persévérantes recherches dans le riche dépôt des Archives du département du Nord, vient de publier avec le luxe qui lui est habituel, trois études sur les artistes et les arts dans la ville de Lille.

La première a pour objet les « Artistes inconnus des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles. »

La seconde, l'« Académie des arts de Lille. »

La troisième, « Ch. L. Corbet, sculpteur. »

La première complète les renseignements déjà donnés par M. J. Houdoy dans ses recherches sur la *Halle échevinale de Lille*, sur les travaux d'art à Lille au moyen âge.

Pensant avec raison qu'un nom d'artiste que l'on découvre acquiert une importance plus grande, si l'on peut trouver la mention d'une œuvre qui lui appartienne, M. J. Houdoy a recherché dans les différents fonds des Archives du Nord, tout ce qui pouvait s'y rencontrer tant sur les hommes que sur les choses.

La question de la peinture à l'huile, à la fin du xiv^e siècle, qui avait été déjà touchée à propos des décorations de la Halle échevinale, est de nouveau soulevée à propos des comptes nouvellement trouvés. Dans la halle, il ne s'agissait guère que de décor, mais, en 1425, il s'agit de l'achat d'un tableau « à coulleur, à olle et à or », sans qu'on dise d'où il vient.

Or c'est de 1422 que date le *Triomphe de l'agneau* des frères Van Eyck.

A propos de l'un de ceux-ci, M. J. Houdoy a trouvé la mention suivante dans les comptes de la cathédrale de Cambrai.

« 1421 à 1422. — Johanni de Yeke pictori pro pictura cerei paschalis, XII^s....

Ainsi le grand J. Van Eyck, tandis qu'il peignait son chef-d'œuvre, ne dédaignait pas d'euluminer un cierge pascal; œuvre monumentale du xve siècle, il est vrai, dont le pied lui-même était peint et qui exigeait un engin spécial pour être dressé.

D'ailleurs Jean Van Eyck habita Lille de 1426 à 1428 et dut donner une certaine impulsion à l'art de cette ville où Philippe le Bon tenait sa cour.

Toujours est-il qu'en 1472 il s'y tint une assemblée des peintres de toutes les Flandres que traita le peintre Pietro van Malle, ce qui lui valut de la part de la ville un cadeau de vin de Beaune.

Dans le reste du livre on trouvera la liste des tableaux saisis révolutionnairement sur les maisons religieuses et les émigrés de Lille : l'histoire de l'Académie des arts de Lille fondée en 1775, ainsi qu'une étude sur les artistes qui la formèrent à l'origine. Enfin une biographie de Charles-Louis Corbet, sculpteur douaisien, né en 1758, connu surtout par un buste du premier consul termine le volume.

A. D.

Un empereur romain, tableau du Salon de 1872, de M. Alma-Tadema, gravé par M. Rajon.

Cette magnifique gravure de notre collaborateur M. Rajon, a été exécutée d'après le tableau de M. Alma-Tadema, du salon de 1872, dont on n'a pas oublié le vif succès. Elle vient d'être publiée par MM. Pilgeram et Lefèvre, éditeurs à Londres, nous nous faisons un plaisir de la recommander aux dilettantes de l'eau-forte contemporaine, comme l'une des plus brillantes et des plus importantes productions de cet art.

On ne saurait rencontrer dans le travail des figures et des accessoires, si curieusement étudiées dans le tableau, des blancs plus frais, des noirs plus profonds, obtenus par une morsure hardie et bien équilibrée. La morsure de cette planche, de dimensions considérables, était, en effet, une opération pleine de périls; le graveur s'en est tiré à son plus grand honneur.

Journal des Débats, 15 avril : Un musée à créer (à propos de l'article de la *Gazette*), par M. A. Viollet-le-Duc. — Id., 23 avril : Les cendres de Louis David, par Charles Clément.

Le Français, 1^{er} avril : Léon Belly. — 6. Charles Marchal, par Ch. Timbal.

Le Journal officiel, 25 avril : Charles Marchal, Auguste Jeanron, par Emile Bergerat.

Athenaeum, 7 avril : Eaux-fortes et gravures nouvelles. — La colonie d'artistes espagnols à Paris. — 14. Nouvelles peintures de M. Rossetti. — 21. Catalogue descriptif des bronzes européens à South-Kensington, par M. Drury-Fortnum (compte rendu). — La galerie Goupil.

Academy, 7 avril : Catalogue des bronzes de South Kensington, par M. Fortnum (compte rendu par M. Bury-Palliser. — L'Exposition continentale, par M. Rossetti. — L'Exposition Fromentin, par M. Burly. — La collection Firmin-Didot, par M. Wedmore. — 14. Les fouilles d'Olympie, par M. Percy-Gardner. — L'Exposition de la Société des Beaux-Arts à Nice, par M. Pallison. — 21. Les découvertes de M. Schliemann à Mycènes, par M. Percy-Gardner. — Attavante, miniaturiste de Florence, et ses principaux ouvrages, par M. Bradley. — L'Exposition continentale, 2^e article, par M. Rossetti.

Journal de la Jeunesse, 230^e livraison. Texte : Madame la vicomtesse de Pitray, Ch. Schiffer, Léon Dives, P. Vincent, Louise Mussat, Emma d'Erwin et A. de Brevans.

Dessins : A. Marie, Taylor, A. Derooy, H. Castelli et Mesnel.

Le Tour du Monde, 831^e livraison. Texte : Voyage dans la région du Titicaca et dans les vallées de l'est du Bas-Péron, par M. Paul Marcoy. Texte et dessins inédits de Riou, d'après M. Marcoy. — Dix dessins.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint Germain, 79, à Paris.

VENTES PROCHAINES

VENTE SEDELMAYER.

C'est aujourd'hui que s'ouvre à l'hôtel Drouot l'exposition des tableaux qui forment la vente Sedelmeyer. Par son intérêt et son importance, cette vente est digne de prendre place à côté de celle de la galerie Oppenheim, dont la dispersion s'achève en ce moment. Toutes les deux marqueront certainement dans le souvenir du monde amateur où M. Sedelmeyer est depuis longtemps apprécié pour ses connaissances et la délicatesse de son goût.

Si, comme il est très-rationnel, les provenances sont un titre de recommandation pour les tableaux, ceux de la vente qui nous occupe ne laissent rien à désirer à cet égard. Ils viennent de chez M. Sedelmeyer d'abord; ensuite, de deux galeries célèbres : les galeries de San Donato au

prince Demidoff, et de San Martino. De la réunion de ces trois collections, il devait nécessairement résulter un ensemble exceptionnel d'œuvres de premier ordre qui, sans doute, ne se rencontrera pas de longtemps.

On a rarement vu, en effet, si ce n'est dans les ventes après décès des artistes, autant de tableaux d'un même maître, offerts à la fois aux enchères. Les Diaz, les Daubigny, les Jules Dupré, les Rousseau, les Troyon, les Isabey et les Ziem se comptent ici par six, huit, dix et douze. Ces noms qui, avec quelques autres que nous rencontrerons également, ont fait la gloire de l'école française moderne, sont trop connus et trop aimés du public, pour qu'on n'ait pas la certitude d'éveiller son attention en les citant.

Les Diaz, vous les avez tous admirés : ce sont ces beaux sites, si pittoresques, empruntés pour la plupart à la forêt de Fontainebleau, des bouquets d'arbres qui se mirent tranquillement dans l'eau des mares, ou bien de ces larges clairières s'ouvrant inopinément devant vous et dans lesquelles un gai rayon de soleil illumine, tout à coup l'obscur profondeur des grands bois. Avec Dupré, vous vous arrêtez au pied d'un chêne centenaire qui se détache encore vigoureux sur un ciel argenté, ou bien vous contemplez la mer, tantôt calme, tantôt irritée, et vers laquelle le soleil descend lentement avec les ombres du soir. Puis, vous vous trouvez tout surpris, en face de deux grandes compositions remarquables par le style et la puissance de coloration et vous restez longtemps dans un enchantement inattendu.

Suivez Rousseau, il vous transportera dans les marais des Landes ou au bord des étangs que bordent de grands arbres, à moins que du haut d'une colline il ne vous fasse entrevoir une longue vallée qui se déroule à perte de vue, au-dessous de vous, tout inondée d'une chaude et sourde lumière.

Il est inutile d'insister sur les qualités de ces admirables peintures qui saisissent et émeuvent si vivement ceux-là mêmes qui se croient les plus indifférents aux choses de l'art. Il en est de même de Troyon : Regardez ce troupeau qui défile, fuyant l'orage, sous l'œil dominateur du chien de garde, ou bien ces bœufs allant au labour, ou encore cette ferme qui se cache à demi dans ces beaux arbres normands, et ces vaches, ces chevaux et toutes ces autres bêtes qui s'en vont tantôt lentes, tantôt pressant l'allure, ne vous font-ils pas la plus incroyable illusion ? Troyon peint les animaux de la campagne, Millet, dans de superbes dessins, en montre les habitants tels que la nature et leurs rudes labours les ont faits. Rien de plus réaliste et pourtant rien de plus poétique non plus. Daubigny vous invite à vous reposer dans ces charmantes prairies qu'arrosent l'Oise et la Seine, et pour peu que vous vous y attardiez avec lui, il vous fera assister à un splendide lever de lune. Ziem, lui, vous entraînera là-bas, bien loin sur les canaux de sa Venise ensoleillée, ou sur le port de Marseille, ou si vous préférez les pays du Nord, sur les rives de l'Escaut, aux environs d'Anvers; puis il vous ramènera, si vous y tenez, près du lac, en plein bois de Boulogne.

Nous voudrions pouvoir donner aussi une idée approximative des richesses de cette collection, mais que de noms et de tableaux il nous faudrait mentionner encore ! Cependant nous ne pouvons

pas ne pas citer, ne serait-ce qu'à cause de leur célébrité même, la *Pietà* de Bouguereau, le *Trouvère* de Couture, le *Chien au prétoire* et l'*Arabe* de Decamps, les *Natchez* de Delacroix, la *Chasse au faucon* et les *Bords du Nil* de Fromentin, le *Baiser de Judas*, par Hébert ; *Après le duel*, par Isabey ; *Ravin boisé*, par Marihat et Troyon, et tant d'autres œuvres qui, pour être d'un ordre secondaire, n'en ont pas moins un mérite incontestable.

Il n'y a pas seulement que des peintres français dans la collection Sedelmeyer, les maîtres étrangers, nos contemporains, y brillent aussi d'un vif éclat. Il suffit de nommer : Boldini, Escosura, Fortuny, Gegerfelt, Jettel, de Kuyff, Leys, Hans Mackart, Michetti, Navone, de Nittis, Munkeasy, Schlessier, Alfred Stevens, Villems, et Pettenkofen, dont la réputation grandit de jour en jour parmi nous. Ce peintre hongrois, dont les *Volontaires* et le *Convoi de blessés* produiront assurément une sensation profonde, a, en quelque sorte, sa légende, que la *Gazette des Beaux-Arts* a racontée, dernièrement, en termes des plus sympathiques.

La collection San Martino, qui ornait le palais autrefois habité par Napoléon à l'île d'Elbe, était consacrée au souvenir du premier Empire. On y trouve par Charlet, le baron Gérard et autres, des portraits, des épisodes de batailles et des faits historiques qui ont trait à cette époque; les deux plus remarquables de ces toiles sont l'*Entrée à Breslau* et l'*Attaque du camp de Glatz en 1807*, par Horace Vernet.

Les tableaux de M. Sedelmeyer seront exposés aujourd'hui et demain, à l'Hôtel Drouot, salles 8 et 9. La vente, faite par M^e Charles Pillet, et M. Francis Petit, aura lieu les lundi 30 avril, mardi 1^{er} et mercredi 2 mai.

Librairie Académique DIDIER et C^e, 35, quai des Augustins.

LA CRITIQUE DES SCULPTURES ANTIQUES DU MUSÉE DU LOUVRE

A propos des catalogues en préparation, par CHARLES RAYAISSON MOLLIEN, attaché au Musée des Antiques.

In-8 accompagné de 5 planches et vignettes : 4 fr.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE de feu M. Germain de Nantes,
Belle collection d'Estampes modernes
Pièces rares et avant la lettre des

ARTISTES AQUAFORTISTES

BRACQUEMOND, DELACROIX, FEYEN-PER-
RIN, FLAMENG, FORTUNY, LALANNE, MARTIAL,
MEYON et autres.

La plupart sur papier japonais en 1^{er} état;
les Ecuyers de Bida.

Se fera hôtel Drouot, salle n° 5.

Les vendredi 18 et samedi 19 mai 1877

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue
Drouot 27; successeur de M. Delbergue Cormont.
Assisté de M. Vignères, marchand d'estampes
rue de la Monnaie, 21, à l'entre-sol.

Chez lequel se distribue le catalogue.

VENTE APRÈS DÉCÈS
DE 70 KILOGRAMMES

ARGENTERIE

BIJOUX ET DIAMANTS

Tableaux anciens de Bassan, Gdury, Te-
niers, etc.

Bronzes, Porcelaines de Sèvres, Lustre.

Pendules Louis XVI, garde-robe de femme,
meubles, literie, liqueurs.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Les lundi 30 avril et mardi 1^{er} mai 1877

M^e BAUBIGNY, commissaire-priseur, rue
de Grammont, 20.

Assisté de M. CHARLES MANNHEIM, rue
Saint-Georges, 7, et de M. FÉRAL, rue du
faubourg Montmartre, 34.

Exposition, le dimanche 29 avril.

VENTE

aux enchères publiques, après faillite

RICHE MOBILIER

BOIS DORÉ, PALISSANDRE, BOIS NOIR
MARQUETERIE

BRONZES, OBJETS D'ART, CURIOSITÉS

TABLEAUX MODERNES

PAR

Troyon, Diaz, Hubert Robert, Brissot, Le
Poitevin, Jules Noël, Dumont, Munkaczy, etc.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Les mercredi 2 et jeudi 3 mai 1877, à 2 heures
de relevée.

Par le ministère de M^e Lucien Lemon, com-
missaire-priseur à Paris, r. de Châteaudun, 14.

Assisté, pour les tableaux, de M. Féral,
peintre, rue du Faubourg-Montmartre, 34.

Pour les objets d'art, de M. Riff, marchand
de curiosités, rue Drouot, 17.

Exposition publique, le mardi 1^{er} mai 1877,
de 2 heures à 5 heures.

TABLEAUX

DEPENDANT DE LA

Succession de M. le comte d'IMÉCOURT
TRÈS-BEAU

PORTRAIT DE FEMME

LA MARQUISE DE...

PAR

J.-B. GREUZE

Hubert Robert, 2 *Paysages avec Ruines*
Sasso Ferrato, *Sommeil de l'Enfant-Jésus*
Boucher, *Amours*

TAPISSERIES DU XVI^e SIECLE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le samedi 5 mai 1877, à 3 h. 12 précises

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M^e Soyer, 1, place du Théâtre-Français;

M^e Ch. Pillet, 10, rue Grange-Batelière;

M^e Mondet, 4, boulevard Saint-André;

M^e Maurice Delestre, 27, rue Drouot.

EXPERT :

M. Charles George, 12, rue Laffitte.

EXPOSITIONS :

Particulière, le jeudi 3 mai 1877, de 1 heure
à 5 heures.

Publique, le vendredi 4 mai 1877, de 1 heure
à 5 heures.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

FAIENCES ITALIENNES

DES FABRIQUES DE

Gubbio, Pesaro, Urbino, Caffagiolo, Costel-
Durante, Deruta, Castelli, Ferrare, Milan, Parie,
Turin, etc.

Plats par MAESTRO GIORGIO, FRA NANTO, etc.

Vases, cornets, coupes, faiences hispano-
mauresques et de Perse, quelques faiences
françaises et de Delft.

COMPOSANT LA

Collection de M. le comte G. de L...

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8.

Les lundi 7 et mardi 8 mai 1877, à deux heures.

M^e Charles Pillet,

COMMISSAIRE - PRISEUR,

10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim

EXPERT,

rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS

Particulière, le samedi 3.

Publique, le dimanche 6 mai 1877, de 1 heu-
re à 5 heures.

VENTE SEDELMMEYER

COMPRENANT SES

TABLEAUX MODERNES

LES PLUS IMPORTANTS

ET CEUX DES

Galeries de San-Donato et de San-Martino

VENTE HOTEL DROUOT, SALLES 8 et 9

Les lundi 30 Avril, Mardi 1^{er} et Mercredi 2 Mai 1877

M^e CHARLES PILLET
COMMISSAIRE-PRISEUR
10, rue de la Grange-Batelière

M. FRANCIS PETIT
EXPERT
7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE
Le Samedi 28 Avril 1877

PUBLIQUE
Le dimanche 29 Avril 1877

CETTE VENTE COMPREND

12 DIAZ	3 H. VERNET	4 BOUGUEREAU
10 TROYON	2 PETTENKOFEN	1 CHAPLIN
9 JULES DUPRÉ	2 DELACROIX	1 COROT
8 DAUBIGNY	2 DECAMPS	1 ESCOSURA
6 TH. ROUSSEAU	2 FROMENTIN	1 HÉBERT
5 ZIEM	2 JACQUET	1 JACQUE
3 MILLET	2 VIBERT	1 MARILHAT
5 FORTUNY	2 MACKART	1 STEVENS
4 ISABEY	2 JETTEL	1 TOULMOUCHE
4 GUILLEMIN	2 MUNKACSY	1 WILLEMS
3 COUTURE	1 BOLDINI	ETC.. ETC.

Parmi les Tableaux les plus remarquables :

Couture. — Le Trouvère (composition importante).

Bouguereau. — Pieta (Salon 1876).

Pettenkofen. — Les Volontaires Hongrois. — Le Convoi des Blessés (tableaux célèbres).

Troyon. — L'Œil du maître. — Bœufs allant au labour. — Attelage de bœufs.

Diaz. — La Clairière de la Reine-Blanche. — La Sainte-Famille.

Delacroix. — Les Natchez (collection Paturle).

Hébert. — Le Baiser de Judas.

Decamps. — Le Christ au Prétoire. — Arabes en voyage.

Dupré (J.). — Le matin et le soir, deux pages importantes. — Chêne au bord d'une mare.

Rousseau (Th.). — Marais dans les Landes. — Un matin. — Les Étangs. — Une Vallée.

Fromentin. — Chasse au faucon. — Bords du Nil.

Daubigny. — Le Lever de la Lune.

Horace Vernet. — L'Entrée de Breslau. — L'Attaque de Glatz.

Mackart. — Roméo et Juliette. — Faust et Marguerite.

Stevens (Alf.). — L'Atelier de l'artiste.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

MOUVEMENT DES ARTS

Galerie Oppenheim

Nous avons donné les prix les plus importants auxquels ont été adjugés les tableaux. Voici, pour les objets d'art et de curiosité, les principales adjudications faites par M^e Charles Pillet :

Sculptures en marbre : Jeanne d'Arc en extase, par H. Chapu, 12.000 fr.; Bacchante assise sur un bouc à corps de poisson et tenant une guirlande de fruits et de fleurs, de Clésinger, 4.000 fr.; David vainqueur de Goliath, de Mercié, 6.500 fr.; Deux figures d'enfants nus à demi couchés, travail en ivoire du seizième siècle, 4.000 fr.; bas-relief également en ivoire, représentant le Combat des Amazones, 4.150 fr.

Grande bouteille à col en faïence de Perso, 2.150; seau à rafraîchir en vieux Sèvres, pâte tendre, 5.350 fr.; deux autres, de moyenne grandeur, en vieux Sèvres également, 4.500 fr.; vase en forme de balustre et à col allongé, ancienne porcelaine de Chine, 5.900 fr.; deux grandes et belles Chimères assises sur socles carrés en ancien céladon, 5.580 fr.; deux vases de Chine en émail cloisonné, 7.750 fr.; deux jolis groupes composés chacun d'un éléphant blanc, en émail cloisonné, de la Chine, 3.700 fr.

Bronzes d'art et d'ameublement. — Deux groupes composés chacun de trois figures : Enlèvement de Proserpine par Pluton et Enlèvement d'une Sabine, 2.430 fr.; deux autres composés de deux figures, 2.400 fr.; pendule en bronze ciselé et doré au mat, 3.000 fr.; pendule du temps de Louis XVI, composée de trois figures de femmes nues, debout, supportant une sphère blennie, décorée d'ornements en bronze ciselé, 5.000 fr.

Trois tapisseries de Flandre à sujets, dans le style de Teniers, 5.700 fr.

Les vacations consacrées aux objets d'art et de curiosité ont produit 328.033 fr., formant, avec le chiffre de la vente des tableaux, un total général de 1.280.378 fr.

Collection de M. A. Firmin-Didot

(Suite.)

Estampes. — Moïse, d'après Ph. de Champagne, par Robert Nanteuil, 156 fr.; *Comptes sur mes serments et Au moins soyez discret*, deux pièces par de Saint-Aubin, 195 fr.; Fête vénitienne, d'après Watteau, par L. Cars, 140 fr.; Guillaume d'Orange, dit le *Taciturne*, par Delff, d'après Van de Venne, 105 fr.; François Franck, peintre, gravure à l'eau-forte par Van Dyck, 480 fr.; le baron Le Roy, conseiller d'Etat de Philippe d'Espagne, par le même, 230 fr.; Adam Van Noort, peintre, par le même, 405 fr.; Suyders, peintre, par le même, 360 fr.; Juste Suttermans, peintre, par le même, 1.000 fr.; Jean de Wael, peintre, par le même, 770 fr.; Honduis, gravé par lui-même, d'après Van Dyck, 200.

École allemande. — *Tentation diabolique*, pièce anonyme, inconnue des iconographes, et dont la composition est presque identique avec celle de la première planche des xylographes de l'*Arx morienti*, 980 fr.; le Jugement de Salomon (école de Martin Schongauer, 4.060 fr.; le corps de Jésus-Christ descendu de la croix (même école), 500 fr.; Ph. Melanchthon, gravure sur métal, à fond noir, datée de 1563, 315 fr.; Femme tenant un écusson d'armes (école de L. Cranach), 310 fr.; Jean de Leyde, d'Henri Aldegraver, 350 fr.; les Trois Rois, par Jean de Cologne, 400 fr.; Adam et Eve, par Albert Dürer, 3.100 fr.; la Nativité, par le même, 305 fr.; la Passion de Jésus-Christ, suite de seize estampes, par le même, 1.060 fr.; l'Enfant prodigue, par le même, 510 fr.; l'Homme de douleur aux bras étendus, par le même, 260 fr.; Sainte Anne et la jeune Vierge, par le même, 215 fr.; la Vierge à la couronne d'étoiles, par le même, 250 fr.; la Vierge allaitant l'enfant Jésus, par le même, 800 fr.; la Vierge aux cheveux longs liés avec une bandelette, 2.420 fr.

Le total des vacations de cette première semaine de vente s'est élevé au chiffre de 87.344 fr. 50 c.

Galerie Sedelmeyer.

Première vacation.

Voici quelques-unes des principales adjudications : *Le Christ au prétoire*, de Decamps, tableau inachevé, 6.900 fr.; *Arabe en voyage*, par le même 6.300 fr.; *les Natchez*, de Delacroix, 7.100 fr.; *Pietà*, par Bouguereau, 18.100 fr.; *le Baiser de Judas*, par Hébert, 8.100 fr.; *Après le duel*, d'Isabey, 4.300 fr.; *Horace et Lydie*, de Couture, 2.650 f.; *Chasse au faucon*, par Fromentin, 12.050 fr.; les *Bords du Nil*, par le même, 8.000 fr.; plusieurs tableaux par Diaz : *Clairière de la Reine Blanche*, Fontainebleau, 20.100 fr.; *Sainte Famille*, 10.300 fr.; *Paysage d'automne*, 5.050 fr.; *Eclaircie dans une forêt*, effet de soleil, 8.000 fr.; *Plaine de Fontainebleau*, temps de pluie, 7.900 fr.; *Bouquet d'arbres au bord d'une mare*, 5.000 fr.; plusieurs tableaux de Jules Dupré : *le Matin*, 23.000 fr.; *le Soir*, 20.100 fr.; *le Vieux Chêne*, 8.000 fr.; *le Lever de la lune*, par Daubigny, 7.600 fr.; *Bords de rivière*, par le même, 3.510 fr.

Cette première vacation a produit 258.280 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

SALON DE 1877.

C'est mardi, 1^{er} mai, à dix heures du matin, que s'est ouvert le Salon de 1877. Sans vouloir préjuger les appréciations de nos collaborateurs chargés de rendre compte du Salon dans la *Gazette*, M. Charles Timbal, pour la sculpture, et M. Duranty, pour la peinture, nous croyons cependant devoir donner une liste de quelques-uns des principaux tableaux et des principales sculptures du Salon.

PEINTURE : *Portrait d'Alexandre Dumas fils*, par Meissonier; *Portrait de M. Thiers*, par Bonnat; *l'Etat-major autrichien devant le corps du général Marceau*, par Laurens; une *Lecture*, par Fantin; la *Première communion à l'église de la Trinité*, par Gervex; *Saint-François d'Assise*, par Weerts; une grande vue de forêt, par Bernier; *Portrait de la princesse de B.* et *Portrait d'enfant*, par Paul Dubois; deux paysages de Guillemet; deux autres de Daubigny; *Pandore*, par Jules Lefèvre; *Portrait du décorateur Rubé*, par Mathey; *le Soir* et *Saint Jean-Baptiste*, par Henner; deux petits tableaux orientaux de Pasini; *l'Attentat d'Aganai*, par Maignan; deux grandes toiles historiques de Van Beers; les *Danaïdes*, par Hector Leroux; une *Sortie d'église* et un *Portrait*, par Béraud; deux études de portraits, par Duez; une composition, *Lucrèce*, et un *Portrait de femme*, par Cabanel; *Attaque d'une gare* par de Neuville; une *Vue du Pont-Royal*, par de Nittis; *Nature morte*, par Bergeret; une *Audience chez Agrippa*, par Alma-Tadema; *Salut aux blessés*, par Detaille; deux portraits, par Delaunay, etc., etc.

Nous indiquerons les principales sculptures dans le prochain numéro.

Le catalogue comprend 4.616 ouvrages expo-

sés : — 2.492 de peinture; 1.362 de dessins et cartons; 634 de sculpture, 272 de gravure; 34 de lithographie; 83 d'architecture, et 39 de gravure en médailles.

L'Académie des beaux-arts (section de sculpture) vient de juger le concours préparatoire des grands **prix de Rome**.

Le nombre des concurrents était de 38.

Voici les noms des dix candidats qui ont été admis à l'entrée en loges :

M. Grasset, élève de M. Dumont; M. Dampf, élève de M. Joulfroy; M. Fagel, élève de M. Cavelier; MM. Cordonnier et Moinbur, élèves de M. Dumont; M. Lefèvre, élève de MM. Cavelier et Millet; M. Labattu, élève de M. Joulfroy; MM. Perrin, Hudet et Guilbert, élèves de M. Dumont.

L'entrée en loges aura lieu aujourd'hui 5 mai.

Le travail en loges durera soixante-douze jours.

Le jugement définitif du concours aura lieu le vendredi, 3 août.

L'ouverture de l'exposition des œuvres de Diaz, à l'Ecole des beaux-arts, est ajournée au 13 mai courant.

Une exposition rétrospective des Beaux-Arts va avoir lieu à **Montauban**, à l'occasion du concours régional; elle s'ouvrira demain 6 mai et durera jusqu'à la fin du mois.

La Société des Amis des Arts de **Reims** organise pour le mois de septembre, sa sixième exposition.

LE MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

Le 30 avril dernier, a eu lieu, sous la présidence de M. Edouard André, l'assemblée générale de l'*Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie*.

Un nombre considérable d'actionnaires avait répondu à l'appel du comité, à cause de l'importance de cette réunion; ils'agissait, en effet, d'examiner et d'adopter des modifications aux statuts, et d'importantes mesures dans le but de concourir à la création du Musée des Arts décoratifs, création réclamée depuis longtemps et qui est à la veille de se réaliser.

Les propositions ont été votées par acclamation à une immense majorité et rien n'empêche désormais l'*Union* de prêter un concours actif et efficace à cette œuvre qui, ainsi que nous l'avons antérieurement précisé, est et doit rester une œuvre nationale.

L'ART AU THÉÂTRE

Plusieurs pièces ont défilé devant nous dont nous aurions pu dire quelques mots lorsqu'elles ont fait leur apparition. Mais la matière nous a semblé de trop mince importance.

Dans les *Exilés* de la Porte Saint-Martin cependant, deux tableaux méritent une mention.

Dans le premier, un des quais de Pétersbourg apparaît au clair de lune, avec ses becs de gaz allumés, de l'autre côté de la Neva, à travers une arche de bois distoquée qui s'appuie à des maisons surplombantes. L'une forme coulisse, l'autre coupe en deux la scène, en arrière-plan, et sert d'amorce à une rue qui s'enfonce dans l'ombre, à demi obstruée par les échafaudages d'une bâtisse.

Des agents de police sont apostés dans les recoins obscurs, un homme arrive : on le bâillonne, on le fouille et on l'emporte. Le chef de la police s'approche d'une porte, y allume un cigare : — Que demandez-vous ? murmure une voix à travers le judas de la porte. — La lumière ! — et il entre. Cela dure quelques minutes à peine. Mais cette scène presque muette dans ce carrefour sombre, rendu plus sombre encore par les clartés du fond, est d'un grand effet.

L'autre décor représente la rive d'un fleuve de Sibérie où parmi les roseaux s'éleve sur des pilotis la cabane d'un passeur. Des rochers forment coulisse sur la rive, près de la cabane, et des arbres aux légères verdurees se profilent du côté opposé, dans le brouillard, figurant des îles et l'autre rive.

Par un phénomène étrange ce tableau printanier et un précédent où l'on voit une forêt ensevelie sous la neige épaisse des hivers de Sibérie, sont le lien de deux actions qui se succèdent à moins de vingt-quatre heures.

On a bien raison de dire que les saisons se succèdent rapidement dans le Nord.

Mais revenons à la cabane du passeur. Deux fuyitifs y soutiennent une fusillade contre des soldats russes embusqués derrière les roches de la rive, et les ais qui la forment se trouent et volent successivement en éclats sous les balles, ce qui ajoute l'image d'une réalité au bruit des détonations.

Malheureusement les armes à feu ratent quelquefois, et les Russes tombent ou les planches volent sans que la poudre ait parlé, et, comme des lazzi accompagnent presque chaque coup prévu par le texte, l'hilarité de l'auditoire n'a point la cause que l'on avait prévue.

Aussi certains critiques regrettent le temps où l'on feignait de se servir d'une arme dont la détonation était simulée par un coup de marteau sur un tam-tam dans la coulisse. Cela ne ratait jamais. Mais si l'on s'en tient à l'apparence d'un coup de fusil, lorsqu'on pourrait avoir le coup de fusil lui-même, puisqu'il se

faut nécessairement contenter de l'apparence d'un arbre, d'un champ, ou d'une montagne, d'un paysage enfin, pourquoi ne pas pousser la logique jusqu'à l'absurde et revenir aux marionnettes qui sont des apparences d'acteurs ?

Tout est convention au théâtre, dit-on, comme dans la peinture, d'ailleurs. Mais il faut bien prendre la nature et la réalité pour points de départ, et, toutes les fois que la réalité des choses peut remplacer leur apparence sans nuire à l'unité de l'ensemble, nous ne voyons pas la raison qui y ferait renoncer.

Il y a là une question de mesure qui dénote les directeurs intelligents et artistes.

Dans le *Mauprat* de l'Odéon, il n'y a qu'un seul décor qui soit réellement pittoresque. C'est celui du château brûlé et en ruine de la Roche-Mauprat, où se dénoue l'action. Une poutre calcinée traverse la scène à l'arrière-plan, et un personnage s'y aventure pour parvenir à une tour éventrée.

Dans un acte précédent, un salon s'ouvre sur un jardin d'hiver tout verdoyant des plantes à feuillage persistant les plus nouvelles. Or, la scène se passe à la fin du XVIII^e siècle, et le décorateur a eu soin de construire son édifice en pierre, avec ouvertures cintrées garnies de fenêtres, et vitrage porté par une charpente de bois, ainsi qu'on en fait autrefois. Les palmiers nains, les lataniers, et toutes les plantes introduites depuis plusieurs années dans nos serres et dans nos appartements, jurent avec cette architecture relativement et avec raison massive, et avec l'époque où l'action se passe.

L'Opéra a trouvé dans le *Roi de Lahore* un prétexte à déployer le luxe qui lui est habituel. Du luxe, il y en a certainement : du goût ? c'est autre chose.

On a beaucoup compté sur le décor et sur le ballet du Paradis d'Indra. Or, le décor et ce ballet sont de pur clinquant. Nul repos pour l'œil dans l'un, nulle masse qui fasse corps dans l'autre. Plantes et danseuses se nuisent. Entre les végétations exotiques dont les colorations parcourent toute la gamme des rouges de rubis aux verts d'opale, figurés en pleine lumière, et les danseuses toutes pailletées d'or sur leurs vêtements de soie et de gaze colorées, sous l'implacable lumière des cintres, il n'y a nulle différence.

De plus, chaque danseuse porte un costume différent, de sorte que tout papillonne, tournoie, s'agite et tourbillonne, dans un désordre de couleurs indécible.

C'est une tourbe et non une troupe. Les ballerines s'agitent, avancent et reculent, sans qu'on aperçoive que des groupes s'enlacent et se dénouent, suivant un dessin préconçu.

Le même effet distoqué était à reprendre dans le ballet final de *Sytrana*, ce qui semble prouver que cette esthétique domine aujourd'hui à l'Opéra.

Le ballet de *Robert le Diable*, que nous revoiyons l'autre soir, appartient à une esthétique absolument opposée, que nous préférons, malgré les jupons bouffants des nonnes « impudiques » du monastère de Sainte-Rosalie... au XI^e siècle.

Dans le cortège des mariés du tableau qui

suit celui du Paradis d'Indra, il y a une troupe de bayadères, toutes vêtues de même, qui forme un agréable repos au milieu des quadrilles de guerriers, aux accoutrements dissimulables, qui viennent, seize par seize, essayer de garnir la largeur de la scène en s'espacant le plus qu'il leur est possible, ce à quoi ils ne réussissent guère.

Le même nombre de figurants, en uniforme, ce qui leur permettrait de former une masse, au lieu de les laisser attirer chacun à soi l'attention, produirait plus d'effet, à notre avis.

Le décor où défile ce cortège, qui est dû à MM. Lavastre et Carpezat, bien qu'il figure une place de Lahore, représente très-exactement, nous dit-on, Bénarès, aux maisons blanches étalées sur une colline qui baigne ses pieds dans les eaux du Gange et que dominent les dômes en forme de tiare de deux pagodes.

Des pagodes à l'architecture massive sous le luxe des sculptures ciselées comme des bijoux occupent les premiers plans, en avant des jardins plantés de palmiers.

L'extérieur du temple qu'on voit en perspective normale au second tableau et en perspective oblique au dernier, décors peints par MM. Rubé et Chaperon, nous montrent la même architecture. De lourdes colonnes, aux chapiteaux écrasés, toutes cerclées de chapitelets de pierreries, qui alternent avec des frises d'animaux fantastiques, portent un herceau en charpente. L'autel du Dieu occupe le fond, derrière une poutre où sont suspendues des lampes. Mais au lieu de se composer comme dans la réalité d'une simple table sur laquelle est posée l'Image, ils forment de monumentaux retables.

En représentant le désert au troisième tableau, M. Chéret a peint un magnifique paysage et très-vrai, à ce que nous assure quelqu'un qui a voyagé plusieurs années dans les Indes.

Les roches violettes émergent du milieu des sables blancs, et au fond le ciel est tout chargé de longues assises de nuages rougis par le soleil qui s'est couché derrière de basses collines à l'horizon. Des tentes aux premiers plans que prolongent au fond d'autres tentes, trop grandes d'échelle, forment seules coulisses, et au-dessus de leurs toits apparaît de tous côtés le ciel.

Les personnages qui arrivent à travers les roches du second plan sont perdus dans cette immensité.

Malheureusement on aperçoit les raccords de la toile de fond avec celle des côtés. Un homme ingénieux avait imaginé cependant, dans un modèle exposé jadis au palais des Champs-Élysées, précisément pour représenter le désert, de peindre les arrière-plans et le ciel sur une surface concave d'un quart de sphère ou même d'un cylindre. On plantait les tentes et les rochers où l'on voulait sans avoir besoin de se servir de coulisses d'aucun genre.

Pourquoi ne pas adopter le second moyen, qui est fort simple, ce nous semble, mais qui a le grand tort de rompre avec les habitudes reçues ?

Les costumes sont plus ou moins indiens :

notre voyageur nous assure qu'ils le sont moins que plus. Il est vrai que l'action se passe au XI^e siècle.

Les costumes des bayadères seuls ont trouvé grâce devant lui, bien qu'il ait remarqué que leur corsage n'est point assez tendu dans le dos de façon à faire saillir la gorge et effacer les épaules. Mais le corps du ballet de l'Opéra ne se soumettrait pas volontiers sans doute à ce supplice. Il a remarqué avec plaisir qu'il leur manquait des anneaux dans la narine, chose gênante, dit-il, pour les embrasser.

Quant aux autres costumes, il prétend qu'on y devine trop la couturière et qu'on n'y voit pas assez la draperie.

On prétend qu'il y a des ténors qui ne peuvent chanter que lorsqu'ils ont chaussé des bottes molles. Il paraît que ce n'est pas l'absence de cette chaussure, mais la présence d'une coiffure qui gêne M. Salomon pour chanter. Lui seul est constamment tête nue, même au désert, lorsque tous les autres ont le chef couvert d'une foule de choses bizarres.

ALFRED DARCEL.

NOUVELLES

La somme inscrite cette année au budget de la ville de Paris, pour les commandes des beaux-arts, s'élève à 150.000 fr. Sur cette somme, 100.000 fr. sont destinés à payer l'arriéré. Les 50.000 fr. restant seront employés de la manière suivante : 20.000 fr. pour la réfection du groupe de la *Résurrection*, placé au-dessus du maître-autel de Notre-Dame-de-Lorette et la restauration des deux tableaux du *Triomphe de la Vierge*, par Picot et Heim, et de la *Sainte-Thérèse* de Decaisne qui se trouvent dans la même église; 18.000 fr. pour quatre nouvelles statues qui seront placées sur la principale façade de la Sorbonne; enfin, les 12.000 fr. restant serviront à commander trois tableaux pour la décoration de l'église de la Trinité.

C'est le conseil municipal qui, sur la proposition du préfet, désignera les artistes chargés d'exécuter les commandes.

Plusieurs statues vont être placées dans le parc Monceau :

Le *Semeur*, de M. Chapu, et le *Faucheur*, de M. Gumery; le *Charmeux*, de M. Bayard de la Vingtrie, et le *Joueur de billes* de M. Lenoir.

M. A. Mercié, l'auteur du *Gloria victis*, a été choisi pour exécuter la fontaine qui sera élevée sur la tombe de Michelet. On compte sur l'empressement du public à souscrire pour que ce monument soit une œuvre digne du talent de l'artiste, et de la grande mémoire à laquelle il sera consacré.

CORRESPONDANCE D'ITALIE

EXPOSITION DE LA VILLA MÉDICIS

Samedi 28 avril 1877.

Je suis arrivé à Rome au moment où l'exposition des envois venait d'être fermée. Les œuvres étaient çà et là rangées dans la bibliothèque et tournées contre le mur, près des caisses qui allaient les recevoir. Grâce à l'amabilité de quelques-uns des pensionnaires, j'ai pu néanmoins jeter un coup d'œil rapide sur l'Exposition qui va s'ouvrir dans deux mois à Paris, au palais des Beaux-Arts.

M. Morot, pensionnaire de troisième année, envoie une copie de la fresque de la chapelle Sixtine, représentant Adam animé par le Créateur. C'est une copie serrée, très-juste d'aspect, très-vraie d'impression, et qui se tient très-exactement dans les tons de la fresque.

Le même artiste exposera également l'esquisse d'un tableau: *le Bon Samaritain*. Le blessé est assis sur un âne, son corps fatigué et épuisé par ses blessures, s'appuie sur le Bon Samaritain qui le soutient en marchant à côté de lui. Le mouvement de ce dernier est excellent par la simplicité et le naturel: la tête a un grand caractère. Le peintre s'est débarrassé du type convenu que présentent les vieux modèles d'atelier à barbe blanche. C'est au milieu des rochers que la scène se passe. Peut-être en pourrait-on regretter l'uniformité des tons gris si l'on n'apercevait au fond, entre deux rocs écartés, une clairière lointaine que vient dorner un soleil couchant.

Le *Saint Benoît ressuscitant un enfant*, par M. Bernard (2^e année), est à tout prendre un bon envoi, quoiqu'il soit permis de souhaiter au jeune peintre un peu de vigueur et une plus grande hardiesse dans le sens de l'originalité. La composition n'est point à critiquer, mais l'exécution témoigne d'une hâte trop grande. Le saint tient dans ses genoux le corps du jeune enfant; à côté de lui la mère anxieuse, tourmentée de douleur, haletante d'espoir, dévore du regard la tête de son enfant; à la voix du saint, cette jeune tête se relève et dans un mouvement que je ne saurais trop louer, le corps raidi par la mort semble s'assouplir et renaître. Je signale comme un morceau remarquable cette partie du tableau.

M. Commerre, qui est depuis un an à la villa Médicis, devait, pour se conformer au règlement, envoyer une seule figure. Le sujet de *Jézabel dévorée par les chiens* est très-heureusement choisi: il satisfait au programme et renferme une vive action dramatique. Entièrement nue, étendue dans un raccourci violent au bas d'un escalier de marbre, Jézabel est entourée de chiens noirs qui de tous côtés l'assaillent. L'imagination donnée à une telle supplicie, des efforts énergiques, des mouvements de désespoir, de rage. Quel raidissement de muscles ne suppose pas une pareille lutte! L'artiste a faiblement rendu ce côté de son sujet. Les bras se tendent, les jambes s'allongent, le torse se soulève, mais doucement, on ne sent pas cette sorte de furie haletante que rend nécessaire un aussi sauvage combat. La couleur générale est

froide, blanche, sans accents; les cheveux de la victime se confondent çà et là avec le pelage des chiens, et aucune différence de tons ne vient rompre la monotonie de ces noirs. Mais j'ai hâte d'arriver à l'éloge: L'exécution est traitée avec un soin extrême et en même temps avec une largeur véritable, tel morceau du torse est d'une facture puissante. On peut avec une grande confiance, attendre M. Commerre à l'année prochaine; il est de ceux qui ne tromperont pas l'espoir qu'on conçoit de leur talent.

Je ne parle pas du tableau de M. Ferrier, l'artiste a vu arriver l'expiration de sa pension avant d'avoir pu terminer son dernier envoi. Mais sa *Sainte Agnès* figurera certainement à l'Exposition de notre palais des Beaux-Arts.

J'ai été également privé de voir le *Saint Christophe* de M. Coutan. Son groupe en marbre était encore aux mains des praticiens.

Tout entier à son envoi de quatrième année, M. Idrac ne s'est pas trouvé en mesure pour son troisième envoi. L'an prochain nous dédommagera entièrement.

M. Injalbert (2^e année) a exposé un *Christ en croix*. Le sujet à coup sûr n'était pas nouveau, mais le jeune sculpteur s'est efforcé de le rajouir par une tentative originale. Les bras du Christ sont attachés très-haut sur la croix. Le torse entraîné par son propre poids retombe si bien, que les genoux plient sur eux-mêmes et décrivent un angle presque droit. On doit tenir compte à l'auteur de n'avoir pas craint d'aborder une difficulté aussi réelle, mais peut-être faut-il reconnaître que l'essai est plus intéressant qu'heureux. Ces genoux démesurément en saillie forment une ligne peu agréable aux yeux et retirent toute noblesse à l'ensemble. Ce mouvement, d'ailleurs quelque peu réaliste, est-il vrai? Je ne le crois pas. Les chairs ne peuvent s'affaisser à ce point sur elles-mêmes sans se déchirer. Mais, à part la tête, qui est presque vulgaire, il y a de très-sérieuses qualités de modelé dans cet envoi. Une étude rigoureuse s'y fait sentir.

Lors de ma visite à la villa Médicis, la copie du *Ménandre* de M. Hugues, était déjà placée dans la caisse qui devait l'emporter; je n'ai donc pu la voir. Mais je suis arrivé à temps pour regarder le *Baptême du Christ*. C'est une grande composition en relief, estimable, intéressante, mais un peu dénuée de traits saillants. Le Christ se présente de face dans l'attitude consacrée du baptême, le bras droit croisé sur la poitrine, la main gauche retenant les draperies tombantes. Certains morceaux sont remarquablement traités. La tête de saint Jean, placée de profil, est d'une charmante expression. Toutefois, ce n'est pas par cette œuvre première qu'on peut juger le talent de M. Hugues. Sous le soleil d'Italie, ce talent va s'animer et se colorer pour ainsi dire.

Il m'est interdit, et pour cause, de parler jamais d'architecture, cette fois surtout: les envois étaient sur le point de partir; je puis néanmoins vous en indiquer les sujets:

M. Lambert a restauré l'Acropole d'Athènes et relevé le Palais communal de Brescia.

M. Loviet donne les détails de tombeaux l'un dans le cloître de *Santa-Maria della Pace*, l'autre dans l'hôpital de *Monte-Serrato*; il a de plus relevé un chapiteau du temple de *Custon et Pélus*, et une corniche du Temple de la *Concorde*. M. Pavlin

a exécuté des dessins représentant des fragments de Pompei, une porte du *Panthéon* et un portique du *forum triangulaire*.

L'envoi du graveur en médailles, M. Roty, se compose de deux médaillons : *Vénus et L'Amour* et *la Jeunesse*. Je n'ai vu, à mon grand regret, que la photographie de ces deux œuvres qui m'ont paru charmantes de grâce et de finesse.

On dit ici monts et merveilles de l'exposition rétrospective de Naples. Je vous enverrai très-prochainement des détails : je quitte Rome dans une heure.

ROGER BALLU.

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'ARCHITECTE FLORENTIN BERNARD ROSSELLINO

Rien de plus obscur que la biographie du sculpteur et architecte florentin Bernard Gamberelli, dit Rossellino (1409-1464). Vasari, se fondant sur le témoignage d'un auteur du x^v^e siècle, Giannozzo Manetti, lui attribue toutes les constructions exécutées sous Nicolas V (éd. Lemonnier, IV, 220-223), et son opinion a été adoptée par bon nombre d'écrivains modernes, notamment par Nagler. Manetti cependant ne prononce pas le nom de Rossellino; il parle seulement d'un maître Bernard, de Florence¹, et comme cette mention peut également s'appliquer à un autre architecte de la même époque, Bernard de Florence, fils de Laurent², plusieurs savants distingués ont pensé qu'il s'agissait de ce dernier. Cette seconde opinion est celle qui semble triompher aujourd'hui.

Vasari attribue d'un autre côté à Francesco di Giorgio l'édification des principaux monuments de la cité de Pientia, fondée par le pape Pie II, alors cependant que ce dernier, dans ses Commentaires, dit expressément qu'ils furent l'œuvre de maître Bernard de Florence. Ici encore se présente la même difficulté. S'agit-il de Bernardo Rossellino ou de Bernardo di Lorenzo?

Les documents que j'ai trouvés en 1875 et en 1876 dans les archives romaines me permettent de résoudre, en partie du moins, ces problèmes si importants pour l'histoire de l'architecture italienne de la Renaissance.

Les comptes de dépenses de Nicolas V nous faisant défaut pour le commencement de son règne (sauf pour l'année 1447), il nous est impossible de dire à quelle époque M^o Bernard est entré au service de ce pape. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est qu'il s'y trouvait en 1451 déjà. Le 31 décembre de l'année en question, il reçut

15 ducats, 10 bolonais, pour son salaire, probablement d'un mois.

1451. — 31 déc. A M^o Bernardo da Fiorenza ingegnere in palazzo... ducati, 15; bol., 10, di camera... per suo salario fino a questo di detto.

En 1453 encore il touche le même traitement, relativement fort élevé.

1453. — 5 mai. A M^o Bernardo di Matteo di Firenze ingegnere in palazzo... duc., 15, di camera conti per sua provisione del mese d'Aprile.

Ces documents tranchent d'une manière définitive le procès pendant entre Bernardo Rossellino et Bernardo di Lorenzo. En effet, les mots Bernardo di Matteo ne peuvent s'appliquer qu'au premier de ces artistes, dont le père s'appelait Matteo (Bernardo di Matteo di Domenico Gamberelli, dit Rossellino), tandis que le père de son homonyme s'appelait Lorenzo. Vasari avait donc raison, et il faut renoncer au système adopté par la critique moderne.

Les registres de Nicolas V nous entretiennent plus d'une fois encore des travaux exécutés par Rossellino dans la basilique ou le palais du Vatican. Voici quelques autres extraits relatifs à ces travaux :

1452. — 6 mai. Maestro Bernardo di Mattheo da Firenze, ingegnere di palazzo... ducati 25 di papa conti a lui, e quali gli do per parte di 1^o disegno da tirare roba in su la torre, per prezzo di ducati 100 di camera, a tutte sue spese, di chomandamento di nostro signore.

Ailleurs ce paiement est rapporté en d'autres termes :

Per uno defizio fornito e uno non fornito fe per lo lavoro de la torre e del muro grosso a tutte sue spese da legame in fuora... e disobriga noi e noi lui con questo che tutte le cose appartenenti al detto edificio s'intenda (?) e deba rimanere a la chasa.

En ce qui concerne les ouvrages élevés par Rossellino en dehors du Vatican, les documents authentiques sont fort rares. Je n'ai trouvé jusqu'ici de renseignements que sur la restauration à laquelle il soumit l'église Saint Etienne-le-Rond. Heureusement ces renseignements ne laissent rien à désirer au point de vue de la clarté et de la précision : ils nous font connaître la date exacte de la restauration, la nature des travaux, le montant de la dépense. Je me bornerai, pour aujourd'hui, à en rapporter le texte, me réservant de les rapprocher prochainement d'autres témoignages contemporains.

1453. — 19 mars. Maestro Bernardo di Matteo di Firenze, abitante a Roma... ducati 700 di camera... havuti .. in V partite dadi 14 di novembre 1452 a questo presente di... e quali ducati 700 nostro signore a fatti dare al detto maestro maestro Bernardo per parte de lavoro fa a santo Stefano Ritondo e questo di n'abbiamo fatto conto. — 23 avril, 100 autres ducats. — 31 juin, 200 duc. di camera per resto et saldo d'achordo co nostro signore de lavoro che il detto maestro Bernardo a fatto a santo Stefano Ritondo. Total : 1.000 ducats.

Une autre mention relative au même paiement nous fournit quelques détails complémentaires ; il ne sera pas inutile de la transcrire ici.

1453. A M^o Bernardo di Matteo da Firenze, maestro di muro... ducati 1.000 di camera... sono per lo palmentato di santo Stefano Ritondo e per entonichatura d'esso, per li altari di marmo, e

1. (Nicolaus V) illis omnibus Bernardum nostrum Florentinum, peregrinum latinarum magistrum, unum processu voluit, etc. Muratori, R. I. S., t. III, 2^e partie, col. 938.

2. Bernardo di Lorenzo, de Florence, fut admis en 1447 dans l'Arte dei maestri di pietra. Voir Milanese, sulla storia dell'arte toscana. Sienna, 1873. p. 142.

porte di marmo, e finestra di marmo, a fatte in detta chiesa, a tutte sue spese d'ogni e ciascuna chosa, chosi e rimasto d'achordo cho Nostro signore.

A côté de Rossellino se trouvait un autre architecte florentin qui partagea avec lui la faveur de Nicolas V et qui paraît même l'y avoir précédé. Cet architecte, dont je n'ai pu jusqu'ici découvrir le nom de famille, est appelé par nos registres Antoine de Florence, fils de Francois.

Dès 1447 il figure sur les comptes des bâtiments pontificaux avec le titre d'*ingegnere di palazzo*; il conserve ce titre, avec quelques variantes, telles que *capo maestro de la fabrica di palazzo*, jusqu'à la mort de Nicolas V. Ses appointements se montaient à un chiffre assez élevé : 10 florins d'or par mois. Il était spécialement chargé de diriger les travaux du palais du Vatican; — on sait que ce fut là, avec la basilique de Saint-Pierre, l'œuvre capitale du règne de Nicolas V.

Me Antoine de Florence, de même que la plupart de ses confrères du XV^e siècle, était en même temps entrepreneur, fournisseur. En 1453, le 44 juillet, il reçoit 50 ducats *per parte di mattoni de a palazzo*; en 1454, le 12 février, 59 ducats 18 bol., pour 23.700 briques destinées au même palais; le 23 mai suivant, 50 ducats « *per parte de pianete dela farsa per la tribuna di santo Pietro*, etc., etc.

Il résulte d'une communication qui m'a été faite par M. G. Milanesi que cet artiste, qualifié dans les documents florentins de *Antonio di Francesco, maestro del popolo di san Lorenzo*, a été inscrit le 22 avril 1430 sur le rôle de *l'arte dei maestri di pietra e di legname* de sa ville natale et qu'il y figure jusqu'en 1479. A partir de 1465 il fut exempté des taxes, parce qu'il avait passé l'âge de soixante cinq ans. A la mention de son nom se trouve jointe cette note précieuse : *fu capomaestro del papa*. Il ne subsiste donc aucun doute sur l'identité des deux personnages.

On a peine à comprendre comment le nom de celui qui fut associé avec Rossellino aux plus hautes entreprises de Nicolas V ait pu échapper si longtemps aux recherches des biographes.

S'il faut en croire Vasari, L.-B. Alberti aurait également pris part aux travaux qui signalèrent le pontificat de Nicolas V. Le biographe ajoute même que c'est lui qui les concevait et Rossellino qui les exécutait (*col parere dell' uno di questi duoi e coll' eseguire dell' altro*, IV, 53). Sans vouloir révoquer en doute ce témoignage, je me bornerai à faire remarquer que jusqu'à présent j'ai vainement cherché dans les registres des archives romaines quelque mention de l'immortel auteur du Traité d'architecture.

E. MCUTZ.

(La fin prochainement.)

BIBLIOGRAPHIE

Planches pour servir à l'histoire de l'art byzantin et de l'iconographie d'après les miniatures des manuscrits grecs, par N. Kondakoff, Odessa, 1877, in-folio, avec texte in-8°.

M. Kondakoff, professeur à l'Université d'Odesa, vient de publier un ouvrage considérable sur

l'art byzantin, étudié principalement dans les miniatures. C'est le fruit de longues et sagaces recherches dans les diverses bibliothèques de l'Europe, notamment celles de l'Italie. Nous ne sommes malheureusement pas en état de rendre compte du texte, écrit en russe; mais l'atlas qui s'y trouve joint et qui est accompagné de légendes en français, nous donne du moins une idée de la marche suivie par l'auteur.

M. Kondakoff dessine lui-même, — avantage inappréciable pour un archéologue et un historien d'art. Les 14 planches lithographiées d'après ses copies sont d'une fidélité rigoureuse et reproduisent à merveille le caractère des originaux. Elles nous permettent de suivre les différentes transformations des styles et des types depuis le IV^e ou V^e siècle jusqu'au moyen âge proprement dit. Les exemples sont choisis avec beaucoup de goût; ils sont empruntés aux manuscrits les plus intéressants de notre Bibliothèque Nationale, de la Marcienne de Venise, de la Laurentienne de Florence, de la Vaticane, des Bibliothèques impériales de Vienne et de Saint-Petersbourg, etc. On remarquera surtout les lithographies représentant les figures tirées du calendrier philocalien de 354. Ce manuscrit précieux ne nous est plus connu que par la copie qu'en a fait faire Peiresc et qui se trouve à la Barberine. M. Kondakoff a rendu un vrai service à la science en remettant en lumière ce qui nous reste de l'unique spécimen, à date certaine, de l'art du miniaturiste au IV^e siècle.

Il serait à souhaiter qu'une traduction française mit bientôt l'ouvrage de M. Kondakoff entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art byzantin.

E. M.

VENTES PROCHAINES

FAÏENCES ITALIENNES

Aujourd'hui et demain, exposition à l'hôtel Drouot, salle n° 8, d'une riche et très-intéressante collection de faïences italiennes appartenant à M. le comte G. de Larderel, amateur distingué. On trouvera dans cette collection des pièces rares de la céramique du seizième siècle. Plusieurs d'entre elles sont signées du maestro Giorgio Andreoli ou de Fra Xanto. Elles présentent pour la plupart de riches décors à reflets métalliques, rouges et mordorés, avec sujets de sainteté, scènes de la mythologie, ou armoiries, portraits et noms de vieilles familles. Les célèbres fabriques de Gubbio, Pesaro, Urbino, Chaffagiolo, Castel-Durante, Deruta, Castelli, Milan, Ferrare, Pavie, Turin et autres sont ici largement représentées. Aux échantillons qu'elles fournissent il faut joindre quelques pièces françaises ou hispano-arabes.

La vente de cette collection, faite par MM. Ch. Pillet et Mannheim, aura lieu lundi et mardi prochains.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

40 TABLEAUX PAR SVOBODA

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 4
Le Lundi 7 mai 1877 à 3 heures

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46;

M. F. Reitlinger, expert, rue de Navarin, 4
Exposition publique, le dimanche 6 mai 1877 de 1 h. à 3 heures.

FAIENCES ITALIENNES

DES FABRIQUES DE

Gubbio, Pesaro, Urbino, Chaffagiolo, Castel-Durante, Deruta, Castelli, Ferrare, Milan, Pavie, Turin, etc.

Plats par MAESTRO GIORGIO, FRA XANTO, etc.

Vases, cornets, coupes, faiences hispano-mauresques et de Perse, quelques faiences françaises et de Delft.

COMPOSANT LA

Collection de M. le comte G. de L...

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8.

Les lundi 7 et mardi 8 mai 1877, à deux heures.

M^e Charles Pillet,

COMMISSAIRE - PRISEUR,

10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim

EXPERT,

rue Saint-Georges, 7.

EXPOSITIONS

Particulière, le samedi 5.

Publique, le dimanche 6 mai 1877, de 1 heure à 5 heures.

TABLEAUX MODERNES

PAR

Bauverie, Bernier (Camille), Boudin (E.), Castan, Chaigneau, Chaplin, Chataud, Chenu, (Fleury), Claude (E.), Defaux, D'Entraygues, Duchesne, Dupain, Dupray (H.), Eugler, Falters, Feyen-Perrin, Gittard, Groiselliez, Guardabassi, Guérard, Harpignies (P.), Humbert (Ferdinand), Isabey (E.), Jacque (Ch.), Japy, Lambert (E.), Lapostolet, Legrand (René), Maincent, Priou (Louis), Richter, Stevens (Alfred), Torna, Vollon (A.), Zamacois, etc., etc.

VENTE

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le mercredi 9 mai 1877, à trois heures.

M^e QUEVREMONT, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

M. HAGERMAN, expert, 4, rue Auber.

EXPOSITION PUBLIQUE

Le mardi 8 mai 1877, de 1 heure 1/2 à 5 h. 1/2.

VENTE APRÈS DÉCÈS

OBJETS D'ART

ET DE

CURIOSITÉ

BOITES, MINIATURES, ÉVENTAILS

Bijoux, Diamants, Orfèvrerie

Porcelaines de Sèvres, Terres cuites

ARMES ANCIENNES

Kriss malais, Poignards, Yatagans, Pistolets, Fusils.

TABLEAUX ANCIENS

Des Ecoles Flamande, Française et Italienne

Provenant en majeure partie

DE LA COLLECTION DE

M. LE COMTE DE MONTLEZUN

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2

Les lundi 7, mardi 8, mercredi 9 et vendredi 11 mai 1877.

M^e Fontaine, commissaire-priseur, 8, rue Cadet.

M. L. Bloche, expert, Boul. Montmartre, 19.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 6 mai 1877.

BONS TABLEAUX ANCIENS

Deux charmantes compositions

PAR

FRANÇOIS BOUCHER

Provenant de la collection du Prince de Conti

Et autres œuvres importantes par Boilly, Frans Hals, Salomon Ruysdaël.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 14 Mai 1877 à 2 heures.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 34.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le dimanche 13 mai 1877 de 4 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

COLLECTION D'OBJETS D'ART DE FEU M. GARTHE, A COLOGNE

Vente publique à l'enchère de la première partie (Ouvrages d'art du Moyen-âge et Modernes), le 28 mai et jours suivants. On peut se procurer les Catalogues, contenant environ 5000 numéros, à 75 c. Tirages avec 4 planches en photographie à 3 fr. 75 c., chez tous les libraires et marchands d'objets d'art, ainsi que directement chez F.-M. HEBERLÉ (H. Lempertz' Soehne), à Cologne.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS
EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de **15** francs au lieu de **45**, prix de vente. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de **2** francs pour les frais d'emballage (**17** francs au lieu de **15**).

MOUVEMENT DES ARTS

GALERIE SEDELMAYER

(Fin.)

Plusieurs tableaux, par *Troyon*, ont été adjugés : l'Oeil du maître, 47.000 fr.; Attelage de bœufs, 25.000 fr.; Bœufs allant au labour, 28.300 fr.; Vache blanche poursuivie par un chien, 14.700 fr.; la Récolte des pommes, 7.100 fr.; Vache arrêtée près d'une chaumière, 5.750 fr.; Ferme aux environs de Fécamp, 4.200 fr.; plusieurs tableaux par *Théodore Rousseau* : Marais dans les Landes, 17.000 fr.; les Etangs, 8.000 fr.; une Vallée, 12.000 fr.; Un matin, 22.100 fr.; Pâturage au bord de l'eau, 4.550 fr.; plusieurs dessins par *Millet* : Chevreière d'Auvergne, 4.000 fr.; Femmes revenant de faire du bois dans la forêt de Fontainebleau, 5.100 fr.; Paysan faisant boire deux vaches, 4.300 fr.; le Départ pour la promenade, à Venise, par *Mouchot*, 2.200 fr.; Jeune femme faisant du

crochet, par *Boldini*, 6.500 fr.; l'Atelier de l'artiste, par *Stevens*, 8.700 fr.; la Salle des Abencerrages à l'Alhambra, par *Fortuny*, 4.150 fr.; Fantasia arabe à la porte de Tanger, par le même, 3.400 fr.; Mairais près de Beilen (Hollande), par *Eug. Jettel*, 6.400 fr.; Groupe d'arbres au bord de l'eau, par le même, 3.850 fr.; Faust et Marguerite, de *Hans Makart*, 8.000 fr.; Roméo et Juliette, par le même, 9.200 fr.; les Volontaires, de *Pettenkofen*, 11.000 fr.; le Convoi de Blessés, du même, 15.000 fr.; le Ravin boisé de *Marillat et Troyon*, 9.700 fr.; deux panneaux peints par *Ricard*, Vénus, et Triton, 6.200 fr.; l'Embarras du choix, par *Vibert*, 3.500 fr.; la Moisson, de *Gosling*, 3.050 fr.; Rembrandt recevant un élève, de *Leys*, 3.300 fr.; le Pont Louis-Philippe, de *R. Mols*, 3.550 fr.; le Géographe, de *Quadrone*, 3.000 fr.; etc.

Le total général de cette vente s'est élevé à la somme de 713.165 fr.

Le Portrait de la Marquise de Chauvelin, par *Greuze*, a été acheté 70.020 fr., par M. le Baron Alphonse de Rothschild, à la vente occasionnée par la succession de M. le comte d'Inécourt, et qui a eu lieu le 5 de ce mois.

Nous sommes heureux de savoir que ce beau tableau ne quittera pas la France.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Voici l'indication de quelques-unes des œuvres principales du Salon de sculpture de cette année : *Un Mariage romain*, groupe en plâtre, et le buste d'*Ingres*, par *Gaillaume*; *le Génie des Arts*, haut-relief, en plâtre, pour le grand guichet du Louvre, et une *Junon vaincue*, statuette en marbre, par *A. Mercié*, l'auteur du

Gloria Victis; deux bustes, par Paul Dubois; *la Pensée*, figure en plâtre pour le monument de Daniel Stern, et la statue en marbre de *Berryer*, pour le Palais de justice, par Chapu; *la Musique*, charmante figure en plâtre, par Delaplanche; *Clotilde de Surville*, par Gautherin; *Néréide* et buste de J.-P. Laurens, par Moreau-Vauthier; un groupe en plâtre, par Damé; la statue en pied du maréchal de *Mac-Mahon*, par Crauk; *Pandore*, par Aizelin; *Hercule et Omphale*, par Blanchard; 1871, par Cabet; *Danseuse*, par Clésinger; *Phœbé*, par Denechau; *la Parque et l'Amour*, grand groupe par Gustave Doré; *Lamartine*, en bronze, par Falguière; *Nègresse*, par Fallstedt; *David*, par Icard; *Sarpedon*, par Peinte; un petit *Pêcheur napolitain*, en bronze, qui a le don d'exciter vivement la curiosité du public, par Genito, etc.

En somme, la sculpture est, cette année comme de coutume, particulièrement intéressante.

L'Exposition de l'Œuvre de **Diaz**, à l'École des beaux-arts, ouverte le mercredi 9 mai, durera pendant un mois de 10 à 5 heures.

Prix d'entrée : 1 franc tous les jours de la semaine, et 50 centimes le dimanche, au profit de la Caisse de secours et pensions de l'Association des Artistes Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs et Dessinateurs.

Voici les noms des élèves de l'École des beaux-arts admis, après un concours préliminaire, à entrer en loges, dans la section de peinture, pour le grand **prix de Rome** :

1^{er} MM. Fritel, élève de MM. Millet et Cabanel; 2^e Chartran, élève de M. Cabanel; 3^e Paul Courtois, élève de M. Gérôme; 4^e Dagnan, élève de M. Gérôme; 5^e Ponsan, élève de M. Cabanel; 6^e Moreau de Tours, élève de M. Cabanel; 7^e Dantan, élève de MM. Pils et Lehman; 8^e Jamin, élève de M. Lefebvre; 9^e Jarraud, élève de M. Ginouse; 10^e Berthamier, élève de M. Pils.

Le jugement définitif sera publié le samedi 4 août.

Un nouveau concours vient d'être ouvert par la ville de **Lyon** pour les fontaines monumentales destinées à décorer la place de Lyon et la place des Jacobins. Les architectes et les artistes qui désireraient prendre part à ce concours peuvent se faire inscrire au secrétariat de l'École des beaux-arts, à Paris, ou à la préfecture du Rhône, où le programme leur sera distribué. Les projets devront être envoyés avant le 31 juillet, terme de rigueur.

Exposition rétrospective de Lyon.

L'Exposition rétrospective de Lyon a ouvert ses portes le 1^{er} mai, à l'heure dite et au

jour indiqué. Ce véritable tour de force s'est accompli en moins de deux mois, grâce à l'activité infatigable de la commission d'organisation, et aux amateurs qui ont bien voulu répondre immédiatement à son appel. Je n'ai pas l'intention de faire ici une étude particulière des objets exposés, je veux me borner simplement à donner une idée de l'ensemble de l'Exposition.

La ville et la Chambre de commerce ont mis à la disposition des organisateurs une partie du Palais du commerce. Au premier étage, un grand salon et deux petites pièces sont occupés par les tableaux, les dessins et la numismatique; au second, le musée industriel a cédé une immense galerie, remplie de vitrines, et cinq pièces, dont deux vastes salons. La galerie renferme les étoffes, la céramique, l'orfèvrerie religieuse et profane, les armes, les manuscrits, la typographie, la serurerie et les miniatures. Toutes les autres pièces contiennent des meubles du moyen-âge, de la Renaissance, des XVII^e et XVIII^e siècles, ainsi que d'excellents tableaux de ces mêmes époques. Chacune de ces salles est décorée de magnifiques tapisseries en rapport parfait avec les meubles qui s'y trouvent.

On est frappé, en entrant dans cette partie de l'Exposition, par le goût pur et délicat qui a présidé à son installation; l'amateur le plus difficile est saisi lui-même par l'harmonie qui y règne. De l'avis unanime, le spectacle est féerique : on se croit transporté dans les siècles passés, et l'on y vit, on y respire dans leur propre milieu.

Comme en toute chose, il y a du bien et du mieux. Aux yeux des connaisseurs éclairés, les trois sections qui l'emportent sur les autres, sont celles du Mobilier, des Etoffes et de la Céramique. Viennent ensuite celle des manuscrits, de l'orfèvrerie, de la peinture et de la sculpture. Ce qui assure la prédominance aux trois premières sections, c'est tout à la fois leur ensemble et le détail : on peut dire qu'il n'y a rien de faible.

En résumé, cette exposition sera une véritable révélation pour le public lyonnais et pour le reste de la France. On ne pouvait prévoir les richesses d'art accumulées dans Lyon et ses environs, et ce sont elles qui, presque seules, remplissent toutes les salles.

Déjà le public se presse à l'Exposition, et tout fait espérer que le succès répondra largement à l'idée toute de bienfaisance, qui n'a cessé de stimuler le zèle des organisateurs.

EDMOND MICHEL.

M. Alfred Darcel rendra compte de cette exposition dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Voici, en attendant, quelques notes extraites d'une lettre que notre collaborateur vient de nous adresser :

Les vitrines présentent un aspect de confort et de luxe qu'on est peu habitué à rencontrer dans les installations économiques et provisoires des expositions rétrospectives ordinaires.

Les tissus occupent naturellement une place importante dans cette section. Ils constituent l'industrie lyonnaise et d'ailleurs ils sont à la mode.

Mais ce qui rend cette exposition éminemment remarquable, ce sont les meubles en noyer sculpté de la fabrique lyonnaise du xv^e siècle.

Jamais nous n'en avons vu d'aussi beaux réunis en aussi grande quantité.

Il y a une douzaine de tables pour le moins, toutes remarquables; une vingtaine de buffets à deux corps des modèles les plus variés; une demi-douzaine de crédences, et deux coffres semi-italiens, semi-français qui méritent une étude sérieuse.

Les meubles du $xviii^e$ siècle, si abondants d'ordinaire, sont peu nombreux.

La commission a tâché d'organiser l'exposition des meubles par salles affectant le caractère d'une même époque, au moyen des tapisseries dont les murs sont tendus; aux endroits où celles-ci ne peuvent descendre une imitation peinte d'une vieille tenture au chiffre et à l'emblème de Lyon forme soubassement.

Parmi les tapisseries il y en a quelques-unes de fort belles ou de fort intéressantes.

Celle d'après Du Cerceau, que M. Maillet du Boullay avait prêtée à l'exposition de l'Histoire de la Tapisserie et que la *Gazette des Beaux-Arts* a reproduite, eût décoré à merveille la salle du xvi^e siècle; mais la commission l'a refusée, nous ne savons trop pourquoi, ainsi que tout l'envoi de cet amateur dont on connaît cependant le goût.

Dans les vitrines de la galerie du musée sont exposées, en outre des étoffes, la céramique qui est peu nombreuse, excepté en faïences de la Perse; la sculpture qui possède quelques pièces de bronze, de marbre ou d'ivoire excessivement remarquables; l'orfèvrerie religieuse qui est riche surtout en émaux du Limousin; la ferronnerie et les armes où l'on distingue une demi-douzaine d'épées et les pièces d'une armure de cheval, qui appartient, croyons-nous, au musée de la ville.

Quelques belles reliures et d'anciennes éditions lyonnaises, dont les illustrations, par leur grand goût, expliquent l'excellence des huchiers à qui l'on doit les meubles exposés, et plusieurs beaux spécimens de l'émaillerie peinte du xvi^e siècle, complètent cette exposition.

Elle est relativement peu nombreuse. Mais l'on peut dire qu'il y a peu de non-valeurs, et que l'excellent n'y est point perdu dans le médiocre. En somme c'est un choix.

La section de peinture est peu nombreuse également; mais si toutes les œuvres n'y sont pas absolument indiscutables l'ensemble est des plus satisfaisants.

L'Ecole lyonnaise, depuis Stella jusqu'à Chenu — le peintre de la neige — y figure, en passant par le peintre-graveur Boissieu, Michel Grobon, Saint-Jean, H. Flandrin et d'autres.

Eugène Delacroix y a trois toiles, dont une petite odalisque de 1827, qui est dessinée et peinte; H. Regnault, deux tableaux, et le

1814 de M. Meissonier attire les visiteurs.

Le catalogue de la section de peinture est publié, mais celui de la section d'archéologie n'en est encore qu'aux épreuves. Les étiquettes qui désignent les propriétaires sont soigneusement dissimulées afin de ne pas nuire à l'aspect des vitrines, de telle sorte qu'il m'est bien difficile de prendre des notes utiles.

Un membre de la commission va se mettre tantôt à ma disposition. Je le plains. En attendant, je vais aller voir comment se fabriquent aujourd'hui les imitations des velours de Gênes, des lampas et des brocatelles dont j'ai vu hier les originaux du xv^e et du xvi^e siècle à l'Exposition.

Lyon, le 9 mai.

ALFRED DARCEL.

LETTRE DE NAPLES

EXPOSITION MODERNE DES BEAUX-ARTS.

2 Mai 1877.

Je vous demanderai la permission de ne pas résumer, dès les premières lignes, mon impression sur l'Exposition des Beaux-Arts de Naples; j'aurais trop peur de vous désappointer tout d'abord; n'allez pas croire cependant que les objets intéressants fassent complètement défaut: en cherchant bien on peut en trouver ça et là.

L'Exposition se compose de deux parties bien distinctes: la partie moderne et la partie rétrospective. Mais il est évident que la première a été l'objet d'une prédilection spéciale de la part des organisateurs. On lui a réservé la façade principale gardée par de solennels lions en bronze. On entre au contraire à l'Exposition rétrospective par une porte basse située sur la façade opposée et il faut graver trois étages avant de pénétrer dans les salles. Je ne vous parlerai dans cette première lettre que de l'exposition moderne.

En vérité, je préférerais n'en rien dire; la partie de l'éloge sera si restreinte! Je n'insisterai pas sur l'exposition de l'art industriel; on y voit des meubles italiano-chinois, peints de couleurs éclatantes, des torchères en bois sculptés figurées par des satyres en habit noir, des fleurs en papier ou en étoffe, des fruits en cire. Dans trois grandes salles on peut regarder des compositions en carton-pâte représentant des paysages ou des intérieurs de boutiques avec de petits bonhommes costumés. Les enfants doivent à ce spectacle trouver un grand plaisir.

Ne croyez pas que je dénigre de parti pris. Je suis retourné bien des fois à cette exposition avec le désir de voir se modifier mon impression première; en dépit de mes efforts elle a subsisté, et je vous la livre dans toute sa sincérité. On ne peut s'expliquer cette pénurie d'imagination et cette absence totale de goût chez un peuple qui est environné des

merveilles de l'art, et qui semble plus qu'aucune nation du monde vivre en commerce intime et quotidien avec le beau. Je veux croire que l'Exposition de Naples n'a pas attiré les grands artisans italiens, et c'est à la défection de ceux-ci qu'on peut attribuer la faiblesse de l'exposition de l'art industriel.

Mais, hélas ! cette explication ne saurait être donnée pour la peinture. Il est impossible de ne pas voir ici un concours unanime de tous les artistes : les toiles exposées atteignent le chiffre de 750 environ, elles occupent un local considérable qu'on parcourt avec tristesse. On voudrait s'arrêter devant l'une d'elles, et sinon admirer, du moins s'intéresser à un détail, remarquer un trait saillant, signaler un motif bien trouvé. Il convient de dire que toutes ces espérances sont déçues.

L'art italien traverse en ce moment une phase critique. Incapable de se souvenir des grandes traditions du passé, impuissant à se frayer une voie nouvelle, il reste engagé dans je ne sais quelle ornière qui l'épuise. Je mets de côté tout amour-propre national, mais je crois pouvoir affirmer, sans crainte d'être démenti, que la manière de nos peintres a séduit les artistes italiens ; ceux-ci songent trop à l'imitation ; et la contrefaçon est en art une chose déplorable.

La peinture de genre qui sévit depuis longtemps en France a évidemment gagné l'Italie ; seulement le talent de nos artistes n'a pas émigré avec leur manière, en sorte qu'elle reste entièrement vraie la maxime qui dit : « Les plus sévères critiques sont les imitateurs. »

M. Gérôme est bien certainement ici l'objet d'une admiration très-vive, à voir les efforts que les artistes italiens font pour copier son genre. Un grand nombre d'entre eux voudraient posséder son secret, s'assimiler le fini de sa peinture, la façon minutieuse dont il peint chaque détail, et ils deviennent secs, guindés, raides... Il faut les voir paraphraser le tableau des *Deux Augures*... J'ai remarqué bien des prêtres antiques qui étaient les proches parents de ceux qu'a représentés M. Gérôme... Il est en effet intéressant de signaler combien les sujets antiques sont choisis de préférence par les peintres italiens : ils n'abordent pas les grandes compositions, les tableaux à caractère, les sujets à développements, ils se confinent dans cette antiquité de genre, pour ainsi dire, qui consiste dans la disposition d'un meuble ingénieusement inventé, dans le dessin de costumes qui, à vrai dire, n'ont rien à faire avec l'archéologie.

De tels sujets pourraient devenir intéressants s'ils étaient traités avec talent, s'ils étaient illuminés par la couleur ou soutenus par un dessin consciencieux. Hélas ! je le dis encore, toutes ces qualités font défaut.

En me promenant dans les salles de l'exposition, je me suis arrêté devant un tableau représentant un saint Jérôme couché sur un lion. Je trouvais cette fois l'imitation très-heureuse, lorsque, à mon grand étonnement, j'ai reconnu la signature de M. Gérôme. Je dois dire que cette toile est placée au milieu du salon d'honneur sur un chevalet spécial : à côté de ce qui

l'entoure, elle rayonne, et l'on m'accuserait à coup sûr de malveillance, si je disais que ce tableau n'est pas le chef-d'œuvre du maître.

Fortuny a également fait école en Italie ; on reconnaît çà et là quelques tentatives. Malheureusement ce qui était éclat et lumière chez le peintre espagnol, devient ici un papillotement criard : l'œil ne sait où se reposer au milieu de cet éblouissement.

Je n'en finirais pas si je voulais épuiser la liste des peintres dont l'influence se fait sentir. Celui-ci imite les routes blanches de poussière et ensoleillées de M. de Nittis ; celui-là les teintes douces et la manière sagement réglée de M. Bouguereau ; un autre voudrait s'assimiler le procédé vigoureux de M. Bonnat.

La sculpture occupe une place moins grande que la peinture. Je préfère ne vous en rien dire ; je mettrai ainsi un terme à mes critiques.

Ces jours derniers, les journaux italiens ont déchiré à belles dents l'exposition des envois de Rome à la ville Médicis. Je n'ai pas à discuter leur jugement ; ils ont eu raison de dire leur opinion si elle était sincère ; mais je leur adresserai une question : Pourquoi se donnent-ils la peine de dénigrer un art qu'ils sont réduits à suivre pas à pas et de si loin ?

ROGER BALLU.

NOUVELLES

*. La Direction des Beaux-Arts vient d'acheter le buste en marbre d'Henry Monnier, par M. Moulin ; il sera placé dans le foyer de l'Odéon.

*. Le tableau, *Saint Sébastien*, exposé par M. Gaillard au Salon de 1876, vient d'être placé au Luxembourg.

*. M. Turquet, député de l'Aisne, a acquis, pour la somme de 30.000 fr., le magnifique tableau de M. Jean-Paul Laurens, le *Corps de Marceau salué par l'état-major autrichien*, qui figure au Salon avec un succès si mérité.

L'Etat a acheté le *Saint François*, de M. Weertz, et la *Première communion*, de M. Gervex.

*. Dans sa dernière séance, le conseil communal d'Anvers a voté 10.000 fr. pour l'achat d'un buste colossal de Rubens, en marbre blanc, œuvre de M. Pécher. Le buste est destiné au nouveau Musée des beaux-arts que va faire édifier la ville d'Anvers.

*. A la dernière séance de l'Institut archéologique de Londres, M. le docteur Schliemann a annoncé l'intention de se rendre dans l'île d'Ithaque, qui, sauf les explorations qu'il y a faites en 1868, présente un champ tout neuf à l'archéologie. Dans l'Odyssée, la ville d'Ithaque porte simplement le nom de *Polis*, et il y

a deux sites distincts dans l'île qui peuvent lui avoir servi d'emplacement.

L'un des deux est une vallée qui porte encore le nom de Polis, et les anciennes ruines qu'on y trouve ne permettent pas de douter qu'une ville ait jadis existé là. L'autre emplacement est au pied du mont Détos, et couvre tout le petit isthme qui unit la partie sud de l'île à sa partie septentrionale. Là aussi il a existé une ville ; les profondes accumulations de débris le démontrent avec certitude.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

M. Jan Van Beers est un jeune homme de vingt-trois ans ; on dit qu'il expose cette année au Salon un tableau de trois mètres de long, avec une infinité de personnages ; si la chose est vraie, il ne fait que donner un pendant aux trois ou quatre mètres qu'avait un de ses tableaux, au dernier Salon d'Anvers. Je ne lui en veux pas de faire grand ; mais il me paraît prendre la quantité pour la qualité, et c'est ce que je déplore. Ne vient-il pas de faire à lui tout seul les frais d'une exposition, à Bruxelles ? Tout un mois, d'énormes affiches jaunes ont annoncé les dix-huit tableaux de M. Van Beers. Le peintre avait choisi le logis caricatural, où naguère le pauvre Ghémar, le peintre-photographe, exhibait son joyeux musée.

C'était de l'art pour rire ; celui-là, et qui ne s'en cachait pas ; les inventions les plus baroques s'étaient à chaque pas, mais on savait bien ce que tout cela signifiait, et Ghémar ne prenait pas des allures d'apôtre. Chez M. Van Beers, au contraire, la méprise est possible ; il affecte un genre qui fait douter s'il se prend au sérieux ou s'il se moque de son public : il ouvre une chapelle et il s'y montre dans une gloire de carton doré ; il a, en un mot, le travers de croire qu'il peut intéresser avec une œuvre qui n'est ni suffisamment drôle, ni suffisamment sérieuse.

M. Jan Van Beers pourtant ne manque pas de talent ; mais l'habileté le tue. Il a beaucoup de mémoire et il vit dans la peau des autres ; il ne lui faudrait peut-être, pour être vraiment quelqu'un, que tout oublier et refaire peau neuve. Son art est comme ces petits miroirs hollandais qui reflètent la maison des voisins et ne disent rien de la maison à laquelle ils sont accrochés. Des dix-huit tableaux qu'il expose, l'un rappelle Millet, l'autre Corot, un autre Decamps, un quatrième Courbet, et quand par hasard l'un de ceux qui restent ne rappelle rien, ce n'est vraiment pas la faute de l'artiste. Il a été gâté, je crois, par son milieu, il peint à la diable, il est de ceux auxquels il faudrait couper la main droite pour les obliger à peindre de la main gauche.

Est-ce à dire qu'il n'y a couleur ni dessin dans les œuvres de M. Van Beers ? nullement ; ce jeune homme a une palette ; mais sa palette est comme les pianos détraqués ; elle a deux ou trois tons et pas d'accords. Cette chose indispensable, l'harmonie, manque à ses toiles, et aucune d'elles n'a été exécutée en vue d'un mode préconçu. On

peut dire tout aussi bien de son dessin qu'il n'est pas voulu ; il me rappelle les phrases toutes faites, qu'on dit sans les penser. M. Jan Van Beers est Anversois ; c'est — en peinture bien entendu — le plus clair de ses défauts ; c'est aussi la raison par laquelle on fait à Anvers de ses défauts des qualités. Il compte des admirateurs et même des partisans ; cela n'a rien d'étonnant : il s'est mis une plume au chapeau. Mais un peu de Millet et de Courbet dans un peu de Van Beers ne font pas une originalité ; la mémoire est une échelle qu'il faut savoir descendre après y avoir grimpé jusqu'au bout ; et finalement je n'aime pas l'art qui tourne tout seul, comme les moulins à vent.

M. Jan Van Beers est flamand de naissance ; qu'il le devienne de talent, et je n'aurai pas perdu ma peine. A présent, il ne fait qu'un mauvais art interlope, dans une banlieue qui n'est ni de Paris ni d'Anvers.

J'arrive enfin à l'exposition des aquarellistes dont j'aurais voulu faire l'unique sujet de ma correspondance. Tous les ans s'ouvre en avril, un peu avant les lilas, ce joli salon des quarante car les exposants y sont quarante, et c'est une petite Académie, moins les fauteuils). Mais l'ouverture, cette fois, n'a pas eu l'entrain ordinaire ; une mort est venue l'assombrir, et cette mort frappait justement le plus méritant et le plus ancien de tous les membres, J.-B. Madou, président de la Société. Madou, je l'ai dit dans un article précédent, était vert encore, et trois cadres, où il a mis sa verve la plus fraîche, témoignent de cette jeunesse qu'il n'a perdue qu'avec la vie.

Nous saluerons tout à l'heure les artistes belges et hollandais ; permettez-moi de vous signaler pour le moment les envois des artistes français ; c'est un devoir de courtoisie ; c'est aussi une justice quand au rang de ces artistes se rencontre un homme de la valeur de M. Jacquemart. Ses trois aquarelles ont une limpidité admirable ; mention surtout, avec ses bouquets verts, semble miroiter dans l'iris d'une goutte d'eau, et le ciel doucement s'épanche, mêlant aux vives lueurs des crêtes les demi-teintes argentées des pénombres ; c'est l'air même, tant la transparence est grande, et toute la page a la douceur blonde d'une vision. M. Morin, au contraire, accentue les moindres détails ; il a peur de ne pas assez souligner ; il incruste les feuillages dans l'air et les personnages dans les feuillages, et l'ensemble a de l'intensité, un certain tremblement de vie fourmillante qui n'atteint pas à l'effet de M. Jacquemart. *Un Mariage à l'église de la Munteleine*, de M. Pierre Gavarni, remet en mémoire les croquis serrés de cet artiste : mais il semble avoir éprouvé quelque peine à remplir son aquarelle ; elle est grande, en effet, et les groupes qui la meublent ne la remplissent pas assez. Il y a peut-être bien aussi un peu de raideur dans les silhouettes ; la solennité d'un jour de mariage ne tige pas à ce point les habits noirs ; mais tout cela ne m'empêche pas d'applaudir sincèrement à ce morceau taillé dans la vie moderne.

Je vous citerai encore MM. Sebron et Zo, puis un nom plus familier peut-être à cette heure en Belgique qu'en France, bien que celui qui le porte soit Français, M. Henri Heurteloup, l'auteur de toute une floraison d'aquarelles récemment exposées par le Cercle artistique de Bruxelles, avec le plus vif succès. M. Heurteloup s'est pris de pas-

sion pour les toits rouges et les atmosphères grises des berges flamandes ; il va le long des canaux, des rivières, des fleuves, étudiant le reflet des verts et des rouges dans les eaux grasses, et comme il est grand travailleur, on est toujours sûr de le trouver installé devant une impression à peindre, ciel effiloché, horizon argentin, maisons dans la vapeur, canal suant des buées. La note est juste, presque invariablement.

Les aquarellistes belges ont une belle exposition ; je signalerai en bloc MM. Cluysenaer, Goethals, Hennebicq, Hermans, Hubert, Oyens, Pecqueur, Smits, Hubert, Uytterschant, Van Moer, Wauters, tous passés maîtres dans l'art de fixer la goutte colorante sur le papier. M. Hubert est une ancienne connaissance pour les abonnés de la *Gazette* ; son groupe d'enfants au *Parc*, dans la clarté d'un matin de mai, entremêlé aux verts pâles des arbres la chair rose et les étoffes blondes, très-joliment. Oyens est un brutal qui amuse, Smits un coloriste qui cherche les fusées, Van Moer peint des souvenirs de Venise, et Wauters un suisse d'église frotté de confitures de coings. Un nouveau venu dans la Société, très-connu déjà du public bruxellois, M. Stacquet, est un virtuose accompli, et manie l'aquarelle avec une délicatesse remarquable.

Les Hollandais se composent de MM. Allebé, qui nous donne cette année des *Roses trémières* très-lumineusement traitées ; Israël, le maître élégiaque, si poignant dans l'exécution de ses petits drames intimes ; Blommers, coloriste du même bord, mais poète moins tourné au noir ; Bosboom, Maris, Mauve, Rochussen et Alma Tadema.

Enfin, M. Menzel suffit à lui seul à l'honneur de l'Allemagne ; son *Eglise* est une merveille de rendu patient, de lueurs à demi étouffées dans l'ombre, d'ardeur mystique, et une douceur profonde monte de la chapelle silencieuse, noyée dans la splendeur des vitraux.

CAMILLE LEMONNIER.

BIBLIOGRAPHIE

DOUZE EAUX FORTES ET POINTES SÈCHES PAR AUGUSTE DELATRE, Paris 1877.

Nous recommandons aux amateurs de gravures cette jolie suite de pointes sèches, études de paysages et croquis. Elle a été tirée à un très-petit nombre d'exemplaires, tous avant-lettre, épreuves d'artiste. On peut souscrire aux bureaux de la *Gazette* au prix de 20 francs.

Revue générale de l'Architecture et des travaux publics (n° 3-4 — 1877). — La numismatique et l'architecture (2^e article), par M. F. Lenormant. — Tombeau de deux enfants jumaux à l'ancien cimetière de Vaugirard, par M. César Daly. École des Beaux-Arts et bibliothèque de la ville, à Marseille (Bouches-du-Rhône). — Henri Labrousse, architecte, membre de l'Institut, par M. César Daly.

— Du jury des Expositions des Beaux-Arts, par M. L. Cernesson, architecte. — Concours du prix de Sèvres, par M. L. Cernesson. — Chronique. — Bibliographie.

(Dix planches sur acier et sept bois accompagnent cette livraison.)

La France, 27 avril : Le Musée des arts décoratifs, par Marius Vachon.

La République française, 27 avril : Histoire de la curiosité en France, par Ph. Burty.

Academy, 28 avril. — Le trésor de Mycènes, par M. Percy Gardner. — Titien, sa vie et son temps, par Crow et Cavalcasselle (compte rendu par M^{me} Mary Heaton). — L'Institut des Aquarellistes ; la Galerie Goupil, par M. Rossetti.

5 mai. — La galerie de Grosvenor, par M. Rossetti. — Cleve Abbey, dans le comté de Somerset, par M. King. — La nouvelle manufacture de Sèvres, par M. Burty.

Athenæum, 28 avril. — La Société des peintres à l'aquarelle.

5 mai. — La Royal Academy (1^{er} article). — La galerie de Grosvenor.

Le Tour du Monde, 853^e livraison. — Texte : Voyage dans les régions du Titicaca et dans les vallées de l'est du Bas-Péron, par M. Paul Marcoy. Texte et dessins inédits de Riou, d'après M. Marcoy. — Quatorze dessins.

Journal de la Jeunesse. — Texte par M^{me} de Pitray, J. du Plessis, H. Norval, Louise Mussat, Emma d'Erwin et A. Saint-Paul.

Dessins : A. Marie, Mesnel, de Neuville, Castelli et Dosso.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

VENTES PROCHAINES

Faïences françaises.

La collection de faïences d'un amateur bien connu, M. Montreuil, de Marseille, sera exposée à l'hôtel Drouot, salle 3, le dimanche 13 mai et vendue les lundi, mardi et mercredi suivants. Cette collection contient des pièces remarquables de Nevers, Rouen, Marseille, de belles céramiques italiennes, hispano-mauresques, d'anciennes porcelaines de Sèvres, Saint-Cloud et autres ; des verres de Venise et de Bohême, des objets variés. M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, M. Mannheim, expert.

Tableaux anciens

Demain dimanche, exposition à l'hôtel Drouot, salle 8, d'une collection de bons tableaux anciens parmi lesquels on remarque deux charmantes compositions de Boucher, datées de 1766, très-finement exécutées et provenant du prince de Conti. Elles représentent la *Chasse* et la *Pêche*. Outre ces deux

Boucher, on trouve encore dans cette collection quatre autres tableaux très-gracieux du même maître : *Jeune femme coquette* et la *Petite Paysanne*, *Nymphe endormie* et *Fête flamande*.

Après Boucher, Boilly, qui a peint d'une façon très-curieuse, dans un superbe et important tableau, Houdon dans son atelier, entouré des bustes, faits par lui, de quelques-uns de ses plus illustres contemporains.

De Marne, Huet, Georges Michel, Natoire, Raoux, Schall, Simon Vouet, Hubert-Robert, figurent également ici avec des œuvres intéressantes.

Dans les autres écoles, il faut citer : un superbe Frans Hals, la *Marchande de poissons*, deux portraits par Lawrence, puis des œuvres de Salomon Ruysdaël, Carle Vanloo, Is. Van Ostade, Van de Velde, Tiepolo, Marieschi, Netscher, Van der Werf et Wynants.

La vente de cette collection, faite par M^e Ch. Pillet et M. Féral, aura lieu lundi prochain, 14 mai.

TABLEAUX

ANCIENS

AQUARELLES & DESSINS

De l'École moderne

Provenant des Collections de M. de B...
et de M. M.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 9.

Le samedi 12 mai 1877, à 2 heures précises

M^e L. Tual, commissaire-priseur, successeur de M. Boussaton, rue de la Victoire, 39.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 11 mai.

TABLEAUX

MODERNES

MINIATURES, GOUACHES, DESSINS

Curiosités et autres objets

COMPOSANT

LA COLLECTION DE M. R.

Dont la VENTE aura lieu Hôtel Drouot, salle n° 7.

Le samedi 12 mai 1877, à 2 heures précises

Par le ministère de M^e HENRI L'CHAT, commissaire-priseur, rue Baudin, 6, square Montholon.

Assisté de M. COURNERIE, peintre-expert, rue de Lyon, 33.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique vendredi 11 mai 1877, de midi à 5 heures.

VENTE

DE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

DESSINS, AQUARELLES

CURIOSITÉS, Meubles, faïences, porcelaines, ivoires, bijoux, bronzes.

Provenant de la succession de Madame la
Comtesse de L...

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le samedi 12 mai 1877 à deux heures

M^e J. BOULLAND

COMM.-PRISEUR

26, r. N.-des-P. - Champs.

M. HORSIN-DÉON

PEINTRE

6, place Valois.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 11 mai 1877, de 4 h. à 5 heures.

BONS TABLEAUX ANCIENS

Deux charmantes compositions

PAR

FRANÇOIS BOUCHER

Provenant de la collection du Prince de Conti

Et autres œuvres importantes par Boilly,
Frans Hals, Salomon Ruysdaël.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 14 Mai 1877 à 1 heure.

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 54.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le dimanche 13 mai 1877 de 4 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

Collection de feu M. MORTREUIL, de Marseille

FAIENCES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Porcelaines, Verreries, Objets variés.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les lundi 14, mardi 15 et mercredi 16 mai

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur,
rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de M^e
DELBERGUE-CORMONT,

M. Ch. Mannheim, expert, rue Saint-Geor-
ges, 7,

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 13 mai 1877.

VENTE D'ESTAMPES ANCIENNES

Petits maitres, Callot, Durer, Lucas de Leyde, Rembrandt; école moderne, PORTRAITS, école du XVIII^e siècle, Chardin, Lavreince, Debucourt, Eisen; volumes russes, quelques dessins et tableaux.

APRÈS LE DÉCÈS DE M. A. DE L**

RUE DES BON-ENFANTS, 28, SALLE N° 1

Les lundi 14, mardi 15 et mercredi 16 mai 1877
à 7 heures et demie précises du soir

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-
CORMONT.

M. Eugène Vignères, expert, rue de la
Monnaie, 21,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

DESSINS ET AQUARELLES MODÈLES ORIGINAUX

DES

DÉCORS DE THÉÂTRES

Par CAMBON

Pour l'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, l'Odéon, la Porte-Saint-Martin, le Vaudeville, l'Ambigu, le Châtelet, la Gaité, le Cirque, les Bouffes, etc., et pour les principaux théâtres de province et de l'étranger.

VENTE APRÈS LE DÉCÈS DE M. CAMBON

HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le jeudi 17 mai 1877, à 2 heures

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27.

Assisté de M. E. Féral, peintre-expert, 54,
faubourg Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition avant la vente, de midi à 2 h.

IMPORTANTE RÉUNION

D'OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Bague du XVI^e siècle en or émaillé, orfèvre-rie, miniatures, bijoux, sculptures en ivoire, matières précieuses, faïences de Delft et françaises, belles et anciennes porcelaines de la Chine et du Japon. Collection de belles assiettes coquille d'œuf, porcelaines de Saxe et autres, vitraux, émaux cloisonnés, cuivres et bronzes de l'Orient, bronzes d'art et d'ameublement. Meuble de salon remarquable en bois sculpté et doré du temps de Louis XV, provenant du château de Lunéville; autre meuble de salon couvert en tapisserie, très-belles tapisseries des Gobelins des époques Louis XIV et Louis XV.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les vendredi 18 et samedi 19 mai 1877, à 2 h.

M^e Charles Pillet,

COMMISSAIRE - PRISEUR,

10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim

EXPERT,

rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS

Particulière, le mercredi 16 mai

Publique, le jeudi 17 mai 1877, de 1 heu-
re à 5 heures.

COLLECTIONS D'OBJETS D'ART DE FEU M. GARTHE, A COLOGNE

Vente publique à l'enchère de la première partie (OUVRAGES D'ART DU MOYEN-AGE ET MODERNES) le 28 mai et jours suivants. On peut se procurer les Catalogues, contenant environ 5000 numéros, à 75 c. Tirages avec 4 planches en photographie à 3 fr. 75 c. chez tous les libraires et marchands d'objets d'art, ainsi que directement chez F.-M. HÉBERLÉ (H. Lempert's Soehne), à Cologne.

Paris. Imp. F. DEBONS et C^e, 16, rue du Croissant

Le Rédacteur en chef, gérant: LOUIS GONSE

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DE M. A. FIRMIN-DIDOT

(Suite)

La remarquable et nombreuse collection de dessins et estampes de M. Ambroise Firmin-Didot, livrée aux enchères depuis le 16 avril, sera bientôt complètement dispersée. Voici quelques-unes seulement des plus intéressantes adjudications qui ont eu lieu dans le cours des vacances de la deuxième et de la troisième semaine consacrées à cette importante vente.

Estampes, par Albert Dürer : Saint Jérôme, 4.500 fr.; saint Eustache, 1.700 fr.; saint Antoine, 1.140 fr.; l'Assemblée des gens de guerre, 500 fr.; l'Hôtesse et le Cuisinier, 600 fr.; la Mélancolie, 1.000 fr.; la Sainte Famille, 600 fr.; la Grande Fortune, 315 fr.; Erasme de Rotterdam, 810 fr.; Joachim Patenier, peintre de Dinant, 800 fr.; les Armoiries à la tête de mort, 920 fr.; le Cheval de la Mort, 360 fr.; la Vie de la Vierge (suite de vingt estampes sur bois), 2.020 fr.; l'Apocalypse de saint Jean, 900 fr.; Arc triomphal de l'empereur Maximilien I^{er} (exemplaire complet de la seconde édition de Bartsch), 3.000 fr.; Char triomphal de l'empereur Maximilien I^{er} (suite de huit planches), 4.050 fr. — Par Martin Schongauer : la Nativité, 18.000 fr.; l'Annonciation, 820 fr.; l'Adoration des Rois, 1.700 fr.; l'Ange de l'Annonciation, 950 fr.; le Sauveur, 1.053 fr.; la Mort de la Vierge, 2.000 fr. — Par Marc-Antoine Raimondi : Adam et Eve, d'après Raphaël, 1.900 fr.; Lucrèce, d'après le même, 1.250 fr.; le Jugement de Paris, d'après le même, 800 fr.; Vénus, l'Amour et Pallas, d'après le même, 920 fr.; le Martyre de saint Laurent d'après Baccio Bandinelli, 1.000 fr.

Jésus-Christ recommandant sa mère à saint Jean, par Bolswert, d'après Van Dyck, 2.050 fr.; Jésus-Christ en croix, par Wenceslas d'Olmütz,

1.200 fr.; Descartes, d'après Hals, par Gérard Edelinck, 1.020 fr.; Gellius de Bouma, par Visscher, 805 fr.; Winius, dit l'homme au pistolet, par le même, 1.510 fr.; Henriette de Balzac d'Entragues, par Wierix, 1.160 fr.; la Marquise de Pompadour en jardinière, d'après Vanloo, par Anselin, 510 fr.; J.-B. Rousseau, d'après Aved, par Daullé, 590 fr.; Jacques III (Stuart), d'après Largillière, par P. Drevet, 695 fr.; Christine-Caroline de Wurtemberg, épouse du margrave de Brandebourg Oultzbach, par le même, 880 fr.; le cardinal Dubois, d'après H. Rigaud, par P. Imbert-Drevet, 1.000 fr.; Adrienne Leconreur, d'après Coypel, par le même, 1.010 fr.; une tête de mort, par Wechtlin, dit Pilgrim, 1.480 fr.; Louis XIV, par Robert Nanteuil, 1.810 fr.; La Mothe Le Vayer, philosophe, par le même, 1.100 fr.; Marie-Madeleine se livrant aux plaisirs du monde, par Lucas de Leyde, 2.400 fr.; l'Adoration des Mages, par le même, 690 fr.; le Retour de l'Enfant prodigue, par le même, 700 fr.; le poète Virgile dans un panier, par le même, 600 fr., etc.

Ces deux dernières semaines de vacances ont produit ensemble 261,738 fr. 50 c.

AUTOGRAPHES DE M. BENJAMIN FILLON

(Seconde vente)

Lettres de Commynes, 500 fr.; de Richelieu à Marie de Médicis pendant le siège de La Rochelle, 1.000 fr.; de Colbert à Louis XIV, par laquelle il propose de reporter sur le Louvre une partie des sommes attribuées aux constructions de Versailles, 400 fr.; de Law au Régent, 300 fr. Dossier de 118 pièces concernant Marat, 1.500 fr.; lettre du même au sujet de la publication de son ouvrage des *Chaines de l'esclavage*, 230 fr.; dossier de 7 pièces sur Charlotte Corday, parmi lesquelles le passeport et l'Adresse aux Français amis de l'ordre et de la paix trouvés sur elle au moment de son arrestation et le procès-verbal original de son inter-

rogatoire devant la commission de justice de la section du Théâtre-Français, 2.500 fr.; dossier de 37 pièces sur Robespierre, parmi lesquelles la lettre de la citoyenne veuve Jakin, de Nantes, qui lui offre sa main, 1.000 fr.; lettre du même aux commissaires de l'armée du Rhin, 235 fr.; dossiers sur le 9 thermidor, 1.500 fr.; sur les théophilanthropes, 700 fr.; deux lettres de M^{me} Rolland, 405 fr.; une de Robespierre jeune pendant sa mission à l'armée d'Italie, 100 fr., et dans laquelle on lit ces mots au sujet du citoyen *Bonaparte*: « général d'un mérite transcendant; il est Corse et ne m'offre que la garantie d'un homme de cette nation. »

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Exposition universelle

Le sénateur, commissaire général de l'Exposition universelle internationale de 1878, a l'honneur de rappeler à MM. les artistes français qu'ils doivent adresser *franco* à M. le directeur des Beaux-Arts, au palais des Champs-Élysées, du 15 mai au 1^{er} juin, une liste des ouvrages qu'ils désirent exposer en 1878.

Les déclarations faites antérieurement devront être renouvelées; il ne sera tenu compte que de celles qui seront adressées du 15 mai au 1^{er} juin.

On trouvera à Paris, au palais des Champs-Élysées, et dans les départements au siège des commissions départementales, des exemplaires du règlement et du modèle de la déclaration.

EXPOSITION DES ŒUVRES DE DIAZ

Cette exposition est très-intéressante à voir; non pas qu'elle apprenne rien que l'on ne sache déjà sur le talent du peintre, mais parce qu'elle permet d'étudier beaucoup de ses meilleurs ouvrages, un grand nombre d'amateurs ayant bien voulu prêter des tableaux et des dessins.

C'est ainsi que l'on peut y admirer cette belle *Descente de Bohémiens* dont la gravure accompagnait dernièrement dans la *Gazette des Beaux-Arts*, l'étude faite sur Diaz par M. Roger Ballu. La collection de M. Ed. André a été, en outre, mise à contribution de deux autres toiles dont l'une surtout : *Bornage* (n° 7 du catalogue) est très-remarquable.

Le catalogue comprend 179 numéros : il est précédé d'une notice biographique par M. Jules Claretie et illustré d'un portrait photographié d'après Diaz. Pour le numérotage des tableaux on a suivi l'ordre alphabétique des noms de leurs propriétaires. Nous approuvons cette manière de procéder qui, sans nuire à l'œuvre du peintre, permet d'acquérir quelques données intéressantes sur les collections d'amateurs.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit, ici même et dans la *Gazette*, au sujet de Diaz. L'artiste est classé à son rang aujourd'hui : nous constaterons seulement que cette redoutable épreuve de l'exposition posthume ne lui enlève rien de sa valeur.

Voici, au hasard de la plume, la nomenclature des ouvrages qui ont droit à une attention plus particulière, ou du moins qui nous ont paru tels :

La rivale (n° 126), charmant ressouvenir du faire tendre et élégiaque de Prud'hon; *Les Hélices* (n° 68), daté 1876, le dernier tableau du peintre; *Intérieur de forêt* (n° 15); *Valet de chien dans les roches* (n° 176); *Le Parc aux bœufs* (n° 72); *Clairière à la Reine Blanche* (n° 69); *La Plaine de Machein* (n° 64); étude de femme pour le tableau : *Les dernières larmes* (n° 34); *Porcia*, ovale (n° 25); *La Mare aux Grenouilles* (n° 70); *une Plaine* (n° 99); *les Grés* (n° 111), etc.

A. DE L.

On compte au *Salon*, dans la section de la peinture, 279 étrangers sur environ 1.550 exposants. Ces étrangers se répartissent comme suit par pays : Russie et Pologne, 33; Allemagne, 14; Autro-Hongrie, 22; Suède, 14; Belgique, 41; Hollande, 21; Italie, 31; Espagne, 21; États-Unis, 34; Angleterre, 17; Suisse, 18; Grèce, 3; Amérique espagnole, 3; Danemark, 2; Portugal, 1.

La plus grande activité est déployée pour l'installation des produits, à l'Exposition des beaux-arts, de l'industrie, du commerce, de l'horticulture, qui va avoir lieu à **Compiègne**, à l'occasion du concours régional. L'ouverture, fixée au 19 mai, ne sera pas reculée, malgré la construction de vastes annexes, nécessitées par la surabondance des produits envoyés. Demain, aura lieu l'inauguration de l'Exposition.

L'exposition de **Montauban**, dont nous annonçons l'ouverture dans notre précédent numéro, mérite une mention très-honorable : jamais la ville n'était parvenue à réunir tant d'objets importants. Quelques tableaux ou dessins remarquables signés de Boilly, François Clouet, David, Le Nain, Nattier, des portraits historiques très-intéressants, quoique d'auteurs inconnus; un Bordone, un Canaletti, un Guido Reni, deux Holbein, deux paysages d'Henri Roos, un Murillo, des dessins de Ingres et plusieurs tableaux modernes de grande valeur.

L'exposition renferme encore de beaux meubles, des tapisseries, des émaux, une belle collection céramique, des armes, etc.

Le catalogue comporte plus de cinq cents numéros. Constituée sous la présidence du maire de Montauban, cette exposition a pour vice-présidents MM. de Monbrison, Cambon et de Capella; elle clôturera le 30 mai.

Une exposition des tableaux humoristiques et satiriques laissés par feu le peintre **Ghëmar**, de Bruxelles, ouvrira au commencement de la semaine prochaine, dans les Magasins-Réunis, place du Château-d'Eau.

Samedi dernier a eu lieu l'ouverture de l'exposition des beaux-arts organisée par le **Cercle artistique et littéraire de Bruxelles**.

NOUVELLES

On vient de commencer au palais du Luxembourg les travaux d'aménagement d'une nouvelle salle destinée à agrandir le musée de ce palais.

Cette salle est située au rez-de-chaussée de l'aile nord; elle est éclairée par huit grandes baies, dont quatre donnent sur le jardin et quatre sur la cour d'honneur.

On va d'abord poser les appareils de chauffage, après quoi on refera à neuf le dallage de cette galerie, où seront exposés les sujets de sculpture.

L'ouverture d'une porte dans le mur de refend qui sépare la galerie voûtée de sculpture de la future galerie en voie de construction, établira une communication entre ces deux parties du musée.

A l'occasion de la construction de cette nouvelle galerie, on a agité la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu de déplacer l'escalier qui conduit au premier étage, véritable échelle sur laquelle les visiteurs ne s'engagent pas sans crainte; mais, après examen des lieux, il a été reconnu que, faute d'un espace suffisant, on ne pouvait songer à entreprendre ce travail, qui nécessiterait, d'ailleurs, une dépense considérable.

Les deux ailes de côté de la colonnade du Louvre, étant aujourd'hui entièrement restaurées, on va commencer, d'ici à peu de jours, les travaux de restauration de l'avant-corps central de cette partie du bâtiment.

A cet effet, on construit un énorme échafaudage fixe qui permettra d'établir de véritables loges, ce dernier travail devant être fait par des artistes en raison des sujets artistiques qui ornent le fronton de cette façade du palais.

Il ne s'agit pas maintenant, en effet, de faire un simple grattage sur une pierre brute ou sur des colonnes cannelées: il faut remettre à neuf l'œuvre de Lemot, bas-relief représentant le buste de Louis XIV, placé sur un piédestal par Minerve. Dans la composition de ce bas-relief entrent également des Amours, les Muses et nombre d'autres figures mythologiques.

Enfin, le dessus de la grande porte est orné d'un autre bas-relief sculpté par Cartellier, et représentant une Renommée montée sur un

char, conduite par des Génies et distribuant des couronnes.

Ce dernier travail de restauration de la colonnade du Louvre ne sera terminé que vers la fin du mois de septembre prochain.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'un des bras de la Vénus de Milo avait été retrouvé. Ce n'est pas la première fois que l'on retrouve les prétendus bras de la Vénus de Milo. Nous ne pouvons donc accueillir le bruit de cette découverte qu'avec la plus grande réserve.

M. Jean Rousseau vient d'être nommé directeur des Beaux-Arts, au ministère de l'Intérieur de Belgique.

Les peintres anglais, à l'imitation de leurs confrères de France, se mettent à faire de la sculpture, et non sans succès ni surtout sans profit, car M. Leighon vient de vendre un groupe en marbre 2.000 livres sterling.

A Olympie où les fouilles continuent, il a été trouvé, dit-on, dans ces derniers temps, au pied de la colline de Saturne, dans une salle construite aux frais du fameux rhéteur Herodes Atticus, sept statues plus grandes que nature en grande partie avec leurs plinthes et leurs inscriptions. Ces statues représentent, d'une part, les personnages de la famille impériale, Marc-Aurèle, Faustine, Commodus, Lucilla, etc.; de l'autre, des personnes de la famille du rhéteur lui-même. Les premières forment un groupe qu'Herodes Atticus avait fait placer dans l'Altis; les autres ont été consacrées par les Eléens, en souvenir de leur reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient reçus de l'opulent rhéteur; au nombre de ces bienfaits était la construction d'un aqueduc.

LETTRES D'ITALIE

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE DES BEAUX-ARTS

A NAPLES.

(Suite.)

Vous cherchiez vainement dans toute l'exposition rétrospective un vestige d'art étrusque, grec, ou romain. L'antiquité n'est point représentée ici. On a pensé peut-être qu'il n'y avait pas à rivaliser avec l'admirable musée qui se trouve tout à côté; cette réserve se comprend, mais on est tout d'abord étonné de ne pas trouver dans une exposition à Naples quelques-unes de ces merveilles que nous a conservées la cendre de Pompéi ou la lave d'Herculanum.

Les objets les plus anciens sont, je crois, des manuscrits du X^e siècle provenant de la bibliothèque du Mont-Cassin; mais je vous entretiendrai tout à l'heure de ces différentes collections artistiques; je veux tout de suite vous parler des tableaux.

La peinture forme la partie la plus inté-

ressante de l'exposition ; elle comprend toute l'école napolitaine depuis Calantonio del Fiore jusqu'à Fidele Fischietti, c'est-à-dire depuis le ^{xv}^e jusqu'au ^{xviii}^e siècle.

Beaucoup de noms, à vrai dire, sont inconnus, mais Ribera, Salvator Rosa et Luca Giordano brillent de tout leur éclat dans ce milieu où ils n'ont pas à craindre d'être éclipsés.

Les primitifs de l'école napolitaine ne se distinguent pas d'une manière tranchée des primitifs des autres écoles : ils ignorent la perspective, leurs personnages sont raides, guindés, souvent grotesques.

Leurs saints ou leurs vierges se détachent tristes et mélancoliques de leurs panneaux à fond d'or ; mais on ne respire pas devant leurs œuvres cette fleur de naïveté, dont le parfum est si pénétrant dans la jeune école florentine ; c'est que les Napolitains ont été des imitateurs : ils n'ont pas créé de type, ils n'ont pas, comme la précoce Florence, entrevu un art nouveau ; ils se sont avancés dans la route frayée par Giotto, et ils ont suivi, mais de loin. Aussi, sont-ils toujours en retard. Andrea Sabbatino, contemporain des grands maîtres, n'est pas encore débarrassé des premières raideurs. Après avoir été à Rome étudier à l'école de Raphaël, il revient dans sa patrie et peint des madones où le maniérisme remplace la simplicité candide du maître.

Il faut aller jusqu'à Ribera pour trouver une personnalité, et encore ce. Espagnol est élève du Corrège et des Vénitiens. On connaît trop sa manière pour que j'ose en parler. Il est représenté ici par 17 tableaux. Quelques-uns étonnent par la clarté de leur coloris ; je dois dire que je leur préfère ceux où la note sombre domine, où Ribera se retrouve avec ses violences exagérées parfois, mais souvent puissantes.

Une *Déposition de croix* exposée ici est un véritable chef-d'œuvre. Le corps du Christ, baigné d'une lumière dorée, rayonnant d'un éclat superbe, apparaît étendu au premier plan dans toute sa longueur. Une sainte, dont le visage a des vigueur étonnantes, tient les pieds du cadavre ; à côté le profil perdu d'une tête d'homme se détache de l'ombre, tandis que dans le fond la Vierge mère, vue de trois-quarts, joint les mains dans une attitude de désespoir. Le dessin est large, puissant, magistral : il triomphe dans ce bras qui s'allonge sans vie, dans cette main qui retombe inerte et vide. Je voudrais pouvoir rendre la couleur magnifique du torse émergeant de l'ombre chaude qui l'enveloppe de toutes parts suivant le procédé si cher à Ribera. Le premier aspect de ce tableau n'est ni heurté, ni dur. Pour arriver aux parties éclairées, la gamme sombre est parcourue avec une merveilleuse habileté et une suprême entente du clair-obscur. Le Spagnoletto a su dans cette toile être fort sans être brutal.

Je vous signalerai aussi un *Buveur* du même artiste. La tête grande comme nature a une saisissante vérité d'expression. Coiffé d'un grossier bonnet rouge placé de côté, la bouche ouverte jusqu'aux dents par un franc rire, l'ivrogne brandit une bouteille. Cette peinture, d'une facture très-large, a un grand caractère.

Comme pour faire contraste, on a placé à côté de ce rieur, une tête de saint Jean-Baptiste, après la décollation. Le visage d'une teinte verdâtre et uniforme n'est pas agréable à voir. Les traits convulsés accusent chez le peintre un trop grande recherche de l'effet mélodramatique.

Je passe sous silence la nombreuse école des imitateurs et des élèves : les faux Ribera, les faux Carrache, les faux Guide ; loin de moi l'idée de refuser à ceux-ci un certain talent relatif, mais en vérité leur médiocrité rebute la critique.

Deux salles entières ont été destinées à Salvator Rosa : c'est vous dire que les œuvres de ce peintre abondent ; j'en ai compté vingt-deux : ai-je besoin d'ajouter qu'elles représentent pour la plupart des batailles. *Grande battaglia*, répète le livret chaque fois qu'on le consulte. Sur un fond de couleur sombre, sous un ciel gris-bleu chargé de nuages, des cavaliers se miment dans une bataille ardente ; au premier regard on n'aperçoit que des croupes de chevaux blancs en lumière ; çà et là des scintillements ; ce sont des cuirasses qui reluisent, des épées qui brillent dans la mêlée ; à gauche ou à droite des ruines projettent leurs ombres noires : voilà, ce me semble, une description qui pourrait s'appliquer à beaucoup de tableaux de bataille de Salvator Rosa. En disant cela, je ne suis pas irrévérencieux, j'admire sincèrement le génie du maître, mais comme il a ici vingt-deux toiles, je me garde de répéter vingt-deux fois moi admiration. La vérité me force cependant à reconnaître, que j'ai regardé avec un grand intérêt un petit panneau curieux sur lequel Salvator Rosa a peint des études de têtes de chats dans des expressions différentes. Ces études sont finement et spirituellement enlevées.

Avec Luca Giordano, nous sommes en pleine décadence. Le plus grand défaut de ce peintre est son extraordinaire facilité. L'anecdote qu'on raconte de lui me revient toujours en mémoire quand je suis devant une de ses œuvres. Un jour que son père le pressait de venir prendre son repas à la table commune : « J'arrive immédiatement répondit-il, je n'ai plus que les douze apôtres à peindre. »

En effet il travaillait non pas seulement avec fougue ou entrain, mais pour ainsi dire avec volubilité. La facilité, néanmoins, suppose de très-sérieuses facultés naturelles et Luca Giordano n'est pas le premier venu. L'*Apollon écorchant Marsyas* contient d'intéressants morceaux. La composition un peu bizarre ne manque par cela même pas d'originalité ; l'exécution générale est lâchée, mais le torse du supplicié largement indiqué a une grande allure. Les mêmes défauts joints aux mêmes qualités se retrouvent dans le *Crucifiement de saint Pierre*. Le martyr étendu la tête en bas suivant une diagonale hardie qui va d'un coin à l'autre du tableau est entouré de différentes figures qui se meuvent dans l'ombre. Les noirs dominent d'une façon insupportable pour l'intelligence du sujet. Luca Giordano s'est souvenu ici qu'il était l'élève de Ribera ; il est vrai qu'il l'a souvent oublié par la suite ; que de toiles signées de lui sont fades et incolores !

Giuseppe Recco, né à Naples en 1634, mort en 1693, s'est adonné spécialement à l'étude de la nature morte : ses poissons, ses coquillages, ses vases d'argent pleins de fleurs, sont à coup sûr estimables. Recco, dit pompeusement le catalogue, n'a pas, dans toute l'école napolitaine, son égal comme peintre de nature morte, je ne le nie pas. Mais est-ce là un bien grand éloge ?

Le dix-huitième siècle arrive, et la décadence est complète. L'école dite napolitaine se traîne dans le maniérisme et le mauvais goût. Pour retrouver des choses intéressantes, pénétrons dans une petite salle qui renferme la collection particulière du prince de Fondi. Cette galerie peu importante par le nombre des toiles possède des œuvres de premier ordre. Voici d'abord un portrait de Rembrandt par lui-même qui me semble l'ébauche d'un de ceux qui sont au Louvre. A côté est un tableau de Raphaël, alors que celui-ci ne s'était pas encore débarrassé des langes péruginiques. Je note un très-beau Rubens de dimension restreinte, où s'étale une magnifique floraison de nudités féminines ; une Vierge d'Albert Durer, assise sous un grand dais au milieu d'un paysage, donne le sein à l'enfant Jésus. L'expression de la Vierge est ineffable de naïveté, de simplicité et de candeur. Il y a aussi un grand portrait de Van Dyck, sobre, magistral, avec cette grande tournure particulière au maître.

J'en ai fini avec la peinture. Je ne vous conduirai pas dans l'exposition des tableaux appartenant aux différentes écoles parce qu'elles fourmillent d'œuvres apocryphes. *Il comitato pro non assume responsabilità alcuna per queste dichiarazioni*, dit le prudent catalogue. Cette prudence n'est pas exagérée, je vous assure.

L'exposition des objets d'art se compose de plusieurs collections appartenant à des particuliers. Chaque propriétaire a une salle qui porte son nom écrit en grandes lettres sur la porte. Si j'étais sûr de ne pas être accusé de malveillance, je vous dirais que chacune de ces salles ressemble à s'y méprendre à une salle de l'hôtel Drouot, la veille de la vente : vieilles étoffes accrochées au mur, plats hispano-mauresques, faïences italiennes à reflets métalliques ; tables et chaises en certosine, petits meubles milanais en ébène incrusté d'ivoire, armes chinoises, lances, casques, masques, curiosités de laques, porcelaines de Sèvres, pâtes tendres et pâtes dures, Saxes fleuris, escabeaux de bois sculptés : toute la composition ordinaire des ventes, avec cette différence qu'en l'hôtel des commissaires-priseurs, souvent on vend des choses de valeur et d'une époque très-ancienne. Il y a ici des vitrines remplies de porcelaine de la Chine et du Japon, assiettes, vases, compotiers, théières. J'admire beaucoup la famille verte ; mais est-ce la peine de venir à Naples pour trouver des chinoiserries ?

Je termine cette longue lettre sur cette question ; décidément je ne crois pas devoir résumer mon impression générale sur l'exposition de Naples. J'ai cherché très-conscienceusement les objets intéressants pour vous

les signaler. Je vous laisse le soin d'apprécier et de tirer la conclusion.

ROGER BALLU.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

BIBLIOGRAPHIE ANGLAISE

DRAWINGS BY THE ITALIAN MASTERS. LONDRES. CHATTO ET WINDUS. — Cette collection de dessins de maîtres italiens, reproduits d'après les esquisses originales du British Museum, donne peut-être une plus complète idée des grands maîtres des ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles que leurs tableaux les plus achevés. Les maîtres qui ont été mis à contribution par l'éditeur de ce volume, pour l'histoire de l'art italien à son apogée, sont entre tous Andrea Mantegna, Pérugin, Raphaël, Léonard de Vinci et Michel-Ange. S'il était permis de choisir un dessin plutôt qu'un autre parmi tant de chefs-d'œuvre, je choiserais la *Calomnie d'Apelles* par Mantegna.

L'exemple du génie de Raphaël que donne l'éditeur, est un dessin unique de ce maître qui faisait partie autrefois de la collection de M. Gancia, qui l'a vendue au Dr Wellesley et qui, à la vente de cette dernière collection, en 1866, fut acquis par le British Museum. C'est une grande tête de Vierge d'une beauté extraordinaire.

Titien est représenté par le dessin original de son tableau récemment détruit à Venise, la *Mort de saint Pierre, martyr*. Il indique les tendances les plus marquées de l'école de Venise.

Le format et le prix de ce volume en font un livre de luxe ; les reproductions autotypes des beaux dessins du British Museum, qui ne laissent rien à désirer, en font un livre d'art digne de trouver place dans les meilleures bibliothèques.

STUDIES IN ENGLISH ART, par Fred. Wedmore. LONDRES. BENTLEY. — L'auteur de ce charmant recueil d'articles sur les fondateurs de l'école anglaise s'est acquitté avec honneur d'une tâche qui n'était pas sans difficultés.

M. Wedmore a voulu démontrer de quelles sources aussi diverses et même opposées que les noms mêmes de Gainsborough, Morland, Stothard, Crome et Reynolds, était née cette école nouvelle dont Mason et Walker — tous les deux trop tôt enlevés à leur art — sont les meilleurs représentants.

Le style de M. Wedmore est sobre et clair. Ses appréciations sont nettes et précises, et il a une connaissance vaste et variée de l'histoire de l'art contemporain qui lui permet d'illustrer sa pensée par des exemples à la portée de tous. Il a, en outre, l'esprit éminemment juste, car il admet pleinement l'influence importante qu'a exercée Gravelot, le dessinateur parisien, sur l'art anglais.

Gravelot avait été d'abord l'associé de Hogarth, ensuite le patron de Gainsborough et le maître de Stothard. C'est par ces trois chefs, qui devaient tant au réfugié français, que la peinture anglaise a été lancée dans cette voie où depuis un demi-siècle elle a su tenir une place si distinguée.

M. Wedmore donne en outre de charmantes petites esquisses personnelles des peintres dont il parle, et peint, avec autant de finesse que de fidélité, le milieu dans lequel ils ont vécu et l'atmosphère sociale qui inspirait leurs efforts. L'on s'étonne un peu de ne trouver aucune allusion au paysagiste Constable, mais nous aimons à croire que M. Wedmore a l'intention de combler, à un moment donné, les lacunes qu'il laisse aujourd'hui dans l'histoire de l'art anglais. Son appréciation du vieux Crome et de l'école de Norwich est surtout intéressante par les traits vifs dont il revêt ce petit cercle d'artistes indépendants qui s'est groupé autour du vieux maître de dessin. Les noms de Stark, Vincent, Thirtle et Bernay Crome — le fils — qui étaient ses élèves et admirateurs, attestent son influence et son habileté d'enseignement, autant que ses œuvres proclament son talent artistique.

MANUAL OF THE HISTORICAL DEVELOPMENT OF ART; par G. G. ZERFFI, LONDRES, HARDWICKE ET BOGUE. — Il est difficile de savoir si le livre de M. Zerffi est vraiment sérieux ou seulement une mystification gravement élaborée. L'auteur occupe un poste important au South Kensington Museum, il faut donc supposer que ses théories sur le développement historique de l'art, ne nuisent en rien à ses talents d'instructeur. M. Zerffi est plutôt architecte que peintre. Et son livre a la prétention de répondre en grand détail aux quatre questions suivantes :

1^o Quels sont les meilleurs moyens d'assurer une amélioration de l'architecture des rues;

2^o Comment peut-on perfectionner la décoration murale, surtout sous le rapport des fresques;

3^o Quelle est l'influence des académies sur l'art d'une nation;

4^o Quelle est l'influence sur la Société des arts décoratifs appliqués à la vie domestique.

On voit que le plan de l'ouvrage est vaste et varié, et il faut admettre qu'en cherchant à répondre à ces questions M. Zerffi a déployé une érudition qui n'a d'égale que son zèle dans une cause où tout le monde veut être un chef et un initiateur.

M. Zerffi voudrait offrir à tous ceux qui s'occupent de ces questions une sûre boussole. Sans doute ceux qui auront le courage de lire jusqu'au bout ses discours, la bonne chance d'y saisir son intention, se féliciteront d'être arrivés au terme de leur voyage.

HANDBOOK TO THE DEPARTMENT OF PRINTS AND DRAWINGS IN THE BRITISH MUSEUM, G. L. FAGAN. LONDRES, GEORGE BELL AND SONS. — Après avoir longtemps attendu, nous avons enfin un guide aux trésors de gravures et de dessins enfouis dans les armoires et portefeuilles du British Museum. Le livre de M. Fagan ne prétend en aucune façon prendre la place d'un catalogue détaillé de tout ce qui se rapporte à cette branche de l'art; encore moins vise-t-il à discuter ces questions épineuses qui font les délices et les tourments des collectionneurs archéologues et artistes. Le but de l'auteur est éminemment pratique. Il veut attirer l'attention des amateurs sur les richesses de la collection nationale, et leur fournir des indications au moyen desquelles ils pourront pousser leurs recherches sans perdre trop de temps. M. Fagan met ensemble les ouvrages de chaque école, commençant par celle des Italiens qui se dispute avec celle des Allemands, l'invention de la reproduction par la gravure sur métal, et réclame pour l'orfèvre Maso

Finiguerra la découverte fortuite de cette méthode à laquelle on donne le nom de nielles.

M. Fagan donne une petite esquisse biographique des principaux artistes de chaque école et décrit deux ou trois de leurs meilleurs ouvrages. Il termine sa notice de chaque école par une liste complète de ceux dont les dessins et gravures se trouvent au British Museum.

Comme livre de renseignements, le Manuel de M. Fagan mérite une place dans les bibliothèques de tous les amateurs et comme guide à ceux qui veulent explorer les trésors inconnus du Musée britannique, il est de première nécessité.

LIONEL ROBINSON.

M. Courbet et la colonne Vendôme

On se rappelle que M. Courbet a été, par arrêt définitif, condamné à payer à l'État des dommages-intérêts dont le chiffre restait à fixer, à raison de sa participation à la destruction de la colonne Vendôme.

Les dépenses relatives à cette reconstruction sont aujourd'hui administrativement liquidées; elles ont été notifiées à M. Courbet et s'élèvent à un total de 323,091 fr. 68 c. dont l'État demande le paiement.

M. Courbet, sans contester le chiffre ci-dessus, a demandé au tribunal, par application de l'article 1214 du Code civil, terme et délai pour se libérer, réclamant, par voie de conséquence, la mainlevée des mesures conservatoires qui avaient été prises contre lui, telles que mainmise de l'État sur divers objets mobiliers, tableaux, titres, deniers et valeurs, saisies-arrêts, saisies, exécutions et oppositions entre les mains de tiers.

Le tribunal vient de fixer à 323.091 fr. 68 c. le montant de la créance due par M. Courbet à l'État, en déclarant qu'il pourra s'acquitter par annuités de 10.000 fr., composées de deux échéances semestrielles, datant du 1^{er} juillet 1877, pour le premier paiement de 5.000 fr. avoir lieu le 1^{er} janvier 1878; les annuités produisant intérêt à 5 0/0 en cas de retard, et le tout devenant exigible un mois après un commandement resté infructueux.

Par le même jugement, le tribunal a fait mainlevée des diverses saisies-arrêts et autres mesures conservatoires déjà pratiquées, à l'exception de celles relatives aux objets, titres, deniers ou valeurs qui se trouvent entre les mains du domaine et entre les mains du séquestre nommé aux biens de Courbet, a ordonné l'exécution provisoire du jugement et condamné Courbet aux dépens.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Suite intéressante de portraits des XV^e, XVI^e, et XVII^e siècles, grand et beau panneau de salle à manger, par F. SNYDERS, et 4 grands et beaux panneaux décoratifs, paysages et marines, etc., etc.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1.

Le mardi 22 mai 1877, à 2 heures.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue Grange-Batelière, 10.

Assisté de M. E. Féral, peintre-expert, faubourg Montmartre, 34.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le lundi 21 mai 1877, de 1 heure à 5 heures.

Collection de M. SCH.

BELLES ET ANCIENNES

PORCELAINES DE CHINE

BRONZES, ÉMAUX, SCULPTURES

BELLES ÉTOFFES BRODÉES

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les mardi 22 et mercredi 23 mai 1877, à 2 h.

M^e Escribe, commissaire-priseur, 6, rue du Hanovre.

M. Ch. Mannheim, expert, rue Saint-Georges, 7,

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition, le 21 mai 1877, de 1 h. à 3 h.

VENTE AUX ENCHÈRES A NANTES

Place Lafayette, 1

Les mardi 22 mai 1877, et jours suivants

RICHE COLLECTION

Dépendant de la succession de feu M. PABST changeur

Ameublements anciens et modernes : laque, marqueterie et vieux bois, Argenterie, bijoux anciens et modernes; montres, tabatières, étuis Louis XV et Louis XVI, camées, etc. Bronzes d'art, statuettes d'ivoire. Pendules : Boule, Louis XVI, Saxe et Sèvres. 500 pièces porcelaines de Saxe, de Sèvres et autres, anciennes et modernes. Tableaux signes Bakalowicz, Luminais, Voilefroy, Veyrassat et Fines.

Exposition publique, les 18 et 19 mai.

Exposition particulière, le 21 mai 1877.

Le catalogue, contenant l'ordre des vacations, se trouve à Nantes, chez M^e JULES CROUAN, commissaire-priseur, rue Guépin, 1, Et à Paris, chez M. MANNHEIM, expert, 7, rue Saint-Georges.

VENTE

DE

LIVRES

ANCIENS ET MODERNES

Jurisprudence. — Beaux-Arts

Littérature romantique. — Histoire

RUE DES BON-ENFANTS, 28, SALLE N° 1

Le Jeudi 24 Mai 1877 et jours suivants
à 7 heures et demie précises du soir

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT.

Assisté de M. Adolphe Labitte, expert-libraire, rue de Lille, 4.

COLLECTION DE M. LE COMTE DE***

TABLEAUX ANCIENS

TRÈS-BEAUX

CABINETS EN ÉCAILLE ET ÉBÈNE

des XVI^e et XVII^e siècles

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les vendredi 25 et samedi 26 mai 1877, à 2 h.

M^e Escribe, commissaire-priseur, 6, rue du Hanovre.

M. Rouillard, expert, rue d'Assas, 68.

M. Bloche, expert, 19, boul. Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière, le mercredi 23 mai 1877;

Publique, le jeudi 24 mai 1877, de 1 heure à 3 heures.

FAIENCES DE ROUEN

DE NEVERS

STRASBOURG, MARSEILLE

et autres; grands plats, plateaux, assiettes, jardinières, vases, etc., etc., pièces d'échantillons, composant la collection de M. DURAND, du Havre.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le samedi 26 mai 1877, à 2 h.

M^e Charles Pillet,

COMMISSAIRE - PRISEUR,

10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim

EXPERT,

rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le vendredi 25 mai 1877, de 1 h. à 3 heures.

VENTE

D'UNE COLLECTION DE

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES

ORNÉS DE FIGURES ET TRÈS-BIEN RELIÉS

sur

LES ARTS, LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE

HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Les lundi 28 et mardi 29 mai 1877 à 2 h. précises

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
successeur de M. DELBERGUE-CORMONT, rue
Drouot, 27.

Assisté de M. Adolphe Labitte, libraire de
la Bibliothèque nationale, 4, rue de Lille.

Exposition publique, le dimanche 27 mai
1877.

VENTE MARCHAL

Tableaux, esquisses, études, dessins et croquis, par MARCHAL, et tableaux, dessins et bronzes, par Appian, Bida, Bonnat, Busson, Guillemet, Luminais, princesse Mathilde, Meissonier, Palizzi, H. Pille, Protais, Ph. Rousseau, Schreiber, Stevens, Voillemot, Vollon, Véron, Vuillefroy, Willems, Cain, Mène, etc.

Quelques meubles anciens, curiosités diverses, costumes alsaciens, tapisserie, etc., qui garnissaient son atelier.

HOTEL DROUOT

Le samedi 26 mai 1877

VOIR LE CATALOGUE CHEZ :

M^e Léon Tual, commissaire-priseur, successeur de M. BOUSSATON, rue de la Victoire, 39.

M. E. Féral, peintre-expert, 54, faubourg Montmartre.

Exposition, le vendredi 25, salle n° 5.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

PUBLICATIONS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

L'ŒUVRE ET LA VIE

DE

MICHEL-ANGE

DESSINATEUR, SCULPTEUR, PEINTRE, ARCHITECTE ET POÈTE

PAR

MM. Charles Blanc, Eugène Guillaume,
Paul Mantz, Charles Garnier, Mézières, Anatole de Montaiglon,
Georges Duplessis et Louis Gonse.

En présence du succès qu'a obtenu la livraison de la *Gazette des Beaux-Arts*, consacrée à Michel-Ange, livraison qui n'a pas été mise en vente, l'administration du journal a fait faire un tirage, sur papiers de luxe, de cette livraison, augmentée d'un travail de M. Georges Duplessis, sur les *Graveurs de Michel-Ange*, et de la lettre publiée antérieurement dans la *Gazette* par M. Louis Gonse, sur les *Fêtes du Centenaire*. En outre, on y a pu intercaler quatre gravures hors texte, d'après les œuvres de Michel-Ange, qui se trouvaient dans la collection de la Revue, c'est-à-dire : *La Vierge de Manchester*, burin de M. A. François, et trois fac-simile de dessins.

La publication ainsi composée forme un volume de 350 pages, d'un format un peu plus grand que celui de la *Gazette*, illustré de 100 gravures dans le texte et de 11 gravures hors texte. Elle a été tirée à 500 exemplaires numérotés, sur deux sortes de papier.

1^o Ex. sur papier de Hollande de Van Gelder, gravures hors texte avant la lettre, n° 1 à 70.

2^o Ex. sur papier vélin teinté, n° 1 à 430.

Le prix des exemplaires sur papier de Hollande est de 80 fr. (Il n'en reste plus que quelques exemplaires.)

Le prix des exemplaires sur papier teinté est de 45 fr.

On souscrit au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

A partir d'aujourd'hui, la Chronique paraîtra tous les quinze jours, comme d'usage. Le n° 22 sera publié le 9 juin.

RÉCOMPENSES DU SALON

MÉDAILLES D'HONNEUR

Peinture : M. J.-P. Laurens.

Sculpture : M. Chapu.

PRIX DU SALON

M. Peinte, sculpteur.

Pour la médaille d'honneur de la peinture, il y a eu deux scrutins. Au premier tour, M. J.-P. Laurens n'a pu réunir que 24 voix, M. Bouguereau en a obtenu 16. Les autres voix se sont partagées entre MM. Henner, Cabanel et Bonnat. Au deuxième tour, M. Laurens a eu 31 voix. À la sculpture, M. Chapu a obtenu la médaille d'honneur au premier tour par 26 voix. Les autres voix ont été à MM. Mercié, Guillaume, Aimé Millet qui en a eu quatre, et M. Delaplanche deux.

Le Prix du Salon, obtenu par M. Peinte, a été voté au deuxième tour.

Au premier tour, M. Dupain, peintre, a eu 19 voix contre 17 données à M. Peinte. Au deuxième tour, M. Dupain a conservé ses 19 voix, mais M. Peinte en a réuni, cette fois, 27.

PEINTURE

Première médaille. — MM. L. Mélingue, 12 voix. — Roll, 11. — Dupain, 10.

Deuxième médaille. — MM. Meynier, 18 voix. — Morot, 15. — Rapin, 12. — Toudouze, 11. — Bergeret, 10. — Wencker, 11.

Troisième médaille. — MM. Dubufe fils, 16 voix. — F. Robert, 13. — Beauverie, 12. — Chartrain, 11. — Bridgman, 11. — Némoz, 15. — Bourgeois, 13. — Badin, 10. — Lepie, 10. — Guillou, 10. — L. Deschamps, 14. — Ferret, 10.

SCULPTURE

Première médaille. — MM. Becquet. — Eude.

Deuxième médaille. — MM. Bourgeois. — Injalbert. — Cougny. — Desbois.

Troisième médaille. — MM. Peinte. — Corbel. — Idrac. — Ding. — H. Moreau. — Mabile, — H. Lemaire. — Dupuis.

Mentions honorables. — MM. Décorchemont. Roger. — Beylard. — Martin (Félix). — Lefèvre (Emile). — Lorinier. — Prouha. — Guglielmo. — Morlon. — Samson. — Börjeson. — Dénécheau. — Gemito. — Léonard. — Mengin. — Chereau. — Geefs. — Garnier.

ARCHITECTURE

Première médaille : M. Simil.

Deuxième médaille : MM. Benouville. — Ballu (Albert). — Ulmann.

Troisième médaille : MM. Gout. — Reboul. — Wotting.

Mention honorable : MM. Hugelin. — Mangeant. — Mayeux.

GRAVURE

1^{re} Médaille. — M. Redlich (eau-forte.)

2^e Médaille. — MM. Laguillermie (eau-forte) ; — Levasseur (burin).

3^e Médaille. — MM. A. Jacquet (burin) ; — Boilvin (eau-forte) ; — Thiriart (gravure sur bois) ; — Lamotte (burin).

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DE M. A. FIRMIN-DIDOT

(Fin)

Estampes. — Jésus-Christ guérissant les malades, estampe connue sous le nom de la *Pièce de cent florins*, 8,550 fr.; Jésus-Christ présenté au peuple, 2,905 fr.; les Trois-Croix, 7,050 fr.; Agar renvoyée par Abraham, 800 fr.; le bon Samaritain, 1,750 fr.; Saint Jérôme, 2,100 fr.; Saint François à genoux, 2,400 fr.; le Tombeau allégorique, 2,820 fr.; la Petite Bohémienne espagnole, 1,960 fr.; le Vendeur de mort-aux-rats, 800 fr.; la Femme aux oignons, 950 fr.; le Patineur, 2,050 fr.; Lazarus Klap ou le Muet, 800 fr. le Lit à la française, 3,010 fr.; le Moine dans le blé, 1,900 fr.; l'Espiègle, 700 fr.; la Femme devant le poêle, 870 fr.; Anthiope et Jupiter en satyre, 980 fr.; vue d'Omval, près d'Amsterdam, 950 fr.; ancienne vue d'Amsterdam, 700 fr.; le Paysage aux trois arbres, 2,000 fr.; l'Homme au lait, 1,720 fr.; le Paysage au carrosse, 2,460 fr.; le Paysage aux trois chaumières, 1,000 fr.; le Paysage à la Tour carrée, 610 fr.; le Canal, 980 fr.; le Bouquet de bois, 500 fr.; le Paysage à la tour, 730 fr.; la Chaumière et la Grange à foin, 1,420 fr.; la Chaumière au grand arbre, 580 fr.; Paysage aux deux allées, 1,980 fr.; l'Abreuvoir, 600 fr.; la Chaumière entourée de planches, 550 fr.; la Campagne du peiseur d'or, 1,110 fr.; Paysage à la vache qui s'abreuve, 550 fr.; Paysage à la barrière blanche, 3,000 fr.; la Maison aux trois cheminées, 2,150 fr.; le Paysage au canal, 3,700 fr.

Six, le bourgmestre, 17,000 fr.; Utenbogaerd, receveur des Etats de Hollande, 6,500 fr.; J. Lutma, orfèvre, 3,900 fr.; Ephraïm Bonus, médecin, dit le *Juif à la Rampe*, 1,550 fr.; Haaring (le vieux), 2,900 fr.; Haaring (le jeune), 1,400 fr.; J. Asselyn, peintre, 1,000 fr.; Tolling, avocat, 1,120 fr.; Rembrandt au chapeau rond et manteau brodé, 600 fr.; le même dessinant, 1,000 fr.; le même appuyé, 5,730 fr.; Nègre blanc, 3,005 fr.; la Grande-Mariée juive (c'est le portrait de la femme de Rembrandt), 4,005 fr.; Femme aux lunettes, lisant, 2,650 fr.; etc.

Nous citerons encore au nombre des estampes: la Tête de vache, par Paul Potter, 760 fr.; le comte Estherhazy, par Schmidt, d'après Tocquée, 1,020 fr.; P. Mignard, d'après Rigaud, par le même, 1,320 fr.; le maréchal de Turenne, par Robert Nanteuil, 710 fr.; Marie-Louise de Gonzague, seconde épouse de Wladislas VII, 1,010 fr.

Parmi les dessins, nous citerons seulement Daphnis et Chloé au bain, dessin à la pierre noire, rehaussé de blanc, par Prudhon, 2,020 fr.

Le total général de cette vente faite par M^e Maurice Delestre, s'est élevé à la somme de 626,575 rances.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La société des Amis des beaux-arts de **Besançon** organise une exposition pour le 1^{er} septembre.

S'adresser à M. Bavoux, trésorier-secrétaire, rue Neuve, 21, à Besançon.

L'Exposition rétrospective d'**Angers** a ouvert le 19 mai; elle durera jusqu'à la fin de juin.

On y remarque de magnifiques faïences, des émaux, un beau retable du XIII^e siècle, toute une collection de tapisseries et d'ornements d'église, velours et étoffes, de très-beaux coffres gothiques et enfin quelques bons tableaux anciens.

L'Exposition rétrospective d'**Angoulême**, la première de ce genre qui ait été tentée dans cette région de la France, n'a peut-être pas tenu tout ce qu'on en attendait à cause de l'abstention de certains groupes hostiles à ceux qui administraient la ville lors de son inauguration.

Grâce cependant au concours d'un membre de la famille de La Rochefoucauld, la section de peinture renferme quelques très-beaux portraits.

Il y a de tout dans cette exposition, depuis les silex taillés jusqu'aux faux émaux d'hier.

La céramique occupe une place très-importante. Les faïences de l'Angoumois y forment une section intéressante de produits d'ailleurs secondaires.

La foule a été très-empressée pendant les fêtes du concours, et tout fait espérer que ce premier essai sera suivi d'une réussite complète dans des temps plus calmes.

La cérémonie d'inauguration de l'Exposition de **Compiègne** aura lieu demain dimanche, à 2 heures.

Les acquisitions de l'État au Salon.

Il y a quelques jours, nous avons fait connaître quelques-uns des tableaux acquis au Salon par l'État et destinés à prendre place soit au Luxembourg, soit dans les musées de province et les monuments publics.

Nous complétons aujourd'hui cette liste.

Dans la section de peinture: le *Vieux Jac-*

ques et ses bêtes, de Barillot; *Jésus ressuscitant la fille de Joïre*, de Cormon; la *Glaneuse*, de Jules Breton.

Dans la section de sculpture, le *Mariage romain*, groupe en plâtre par Guillaume; la *Velleda*, statue en marbre de Marqueste; les *Adieux*, bas-relief de Perrand; la *Vierge et l'Enfant-Jésus*, bas-relief en plâtre, de Dupuis; *Histrion*, statue en plâtre, de Lormier; la *Colombe et la Fourmi*, statue en plâtre, de Corbel; la *Tentation*, haut-relief en plâtre de Jean Injalbert; *Saint Bernard*, statue en marbre destinée à l'église du Panthéon, de Joffroy; *Saint Jean faisant sa croix*, statue en marbre, de Laoust; *Un buveur*, statue en plâtre, de Moreau; *David devant Saül*, statue en plâtre, d'Icard; la *Musique*, statue en plâtre de Delaplanche; l'*Amour piqué*, statue en plâtre de Jean Idrac; *Achille*, statue en marbre, de Jules Lafrance; *Jeanne d'Arc enfant*, statue en marbre d'Albert Lefevre; l'*Amour maternal*, groupe en plâtre, de Lemaire.

NOUVELLES

Le Salon sera fermé aujourd'hui et demain, à cause du remaniement auquel donne lieu l'exposition des œuvres honorées de récompenses. La réouverture aura lieu lundi, à midi.

M. Brunet, sénateur, remplace M. Waddington au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

Le jury chargé de juger le concours préparatoire de composition musicale pour le grand prix de Rome s'est réuni samedi matin, à neuf heures, au Conservatoire.

Il se composait de MM. Ambroise Thomas, Bazin, Reber, Rey, Dubois, Guiraud et Semet.

Le nombre des candidats était de 14, savoir: 6 élèves de M. Bazin, 3 de M. Reber, 4 de M. Massé et 1 étranger.

La délibération a duré jusqu'à trois heures moins un quart.

Ont été admis à l'entrée en loges:

MM. Dutacq, élève de M. Reber, Rousseau, élève de M. Bazin; Pop, élève de M. Massé; Broutin, élève de M. Massé; Blanc, élève de M. Bazin; Dallier, élève de M. Bazin.

Les peintures murales exécutées par M. Puvis de Chavannes au Panthéon viennent d'être découvertes. Ces peintures, au nombre de cinq, représentent les principaux épisodes de la vie de sainte Geneviève. L'auteur en a exposé quelques cartons aux derniers Salons. Nous rendrons compte prochainement de cette œuvre considérable à laquelle, depuis près de deux ans, M. Puvis de Chavannes s'est consacré exclusivement.

Il est question de placer une statue de Bernard Palissy sur la place située près de l'église de Boulogne (Seine).

Plusieurs biographes ont fait naître Rubens à Cologne. Il est prouvé maintenant que le célèbre peintre a vu le jour à Siegen, en Westphalie, le 29 juin 1577.

L'*Allgemeine Zeitung* annonce que le trois-centième anniversaire de la naissance de Rubens sera célébré cette année à Siegen le 29 juin et qu'une plaque commémorative en bronze sera placée sur la façade de l'hôtel de ville de la petite cité westphalienne.

Une découverte de monnaies anciennes vient d'avoir lieu en Ecosse, à quelques milles de Cupar Fife. En faisant des travaux de drainage sur une partie de terre, les ouvriers ont frappé de leur pioche sur ce qu'ils croyaient d'abord n'être qu'une pierre; mais cela s'est trouvé être un pot de bronze. Une pierre solidement enfoncée fermait l'orifice du vase; quand on l'eut ôtée, on reconnut que le pot était rempli de pièces d'argent, dont le nombre s'élève à 9 000. La plupart d'entre elles ressemblent à des pièces de douze sous (six pence) très-usées; d'autres ont la dimension d'un florin, quoique beaucoup moins épaisses; d'autres, en petit nombre, ont la taille d'un shilling. Elles sont toutes en argent et, autant qu'on a pu le vérifier, des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. On suppose qu'elles avaient cours, sous les règnes de Robert II et III et de David II, et qu'elles sont restées enfouies dans la terre pendant plus de 300 ans. Le vase de bronze qui les contient a 20 pouces sur 13 de diamètre; il est d'une excellente conservation.

La vieille ville de Wantage, dans le Berkshire, possédera bientôt une statue d'Alfred le Grand, due au ciseau du comte Gleichen. Cette œuvre destinée à représenter le célèbre législateur qui a reçu le nom de fondateur de la monarchie anglaise, a été étudiée avec le plus grand soin. Alfred représentait en lui le héros et le savant; aussi le sculpteur l'a-t-il représenté appuyé d'une main sur sa masse d'armes et de l'autre tenant un rouleau sur lequel est inscrit son nouveau code de lois.

Son casque est orné de pierres précieuses, et par tous les détails l'artiste s'est attaché à faire ressortir le double caractère du roi, dont la noble nature et les talents reçoivent un relief plus énergique de la barbarie dont il était entouré. La statue, qui a huit pieds de haut, est en marbre de Sicile; elle est exécutée avec beaucoup de vigueur et produit un grand effet.

L'ACTE DE NAISSANCE DE VAN DER MEULEN

M. Alphonse Wanters, archiviste de la ville de Bruxelles, vient de faire une découverte intéressante pour l'histoire de l'école flamande

du dix-septième siècle, histoire qui présente encore tant de lacunes, malgré les travaux dont elle a été l'objet. La date précise de naissance du célèbre peintre Van der Meulen était restée inconnue. Egarés par le nom d'Antoine, qu'on donne généralement à cet artiste, les chercheurs ne l'avaient jamais trouvée.

Van der Meulen s'appelait en réalité Adam ou plutôt Adam-François; ce fait a été établi d'une manière irrécusable, et un frère appelé Pierre qui fut moins célèbre que son aîné, alla, comme lui, habiter Paris. Tous deux sont nés dans la paroisse de Saint-Nicolas, à Bruxelles, et y ont été baptisés : Adam, le 11 janvier 1632, Pierre, le 28 avril 1638. Leurs parents s'appelaient Pierre Van der Meulen et Maria Van Steenwegen et ils eurent pour parrains et marraines, l'aîné, Adam Stocmans et Elisabeth Van Steenwegen; Pierre, Josse Van Bevere et Anna Van Steenwegen.

UN MANUSCRIT ÉGYPTIEN

Il y a trois ans, le *British Museum* fit l'acquisition d'un vieux livre égyptien, antique manuscrit sur papyrus, qui forme le plus curieux des documents historiques parvenus jusqu'à nous. Le Musée britannique vient d'en publier un admirable *fac simile* exécuté par M. Pryce, spécialiste éminent dans cette branche de l'art. Cette publication se compose de 79 pages, avec une savante introduction et une traduction du Dr Birch, orientaliste tout à fait compétent pour une semblable tâche. C'est, dit le *Standard*, à qui nous empruntons ces détails, un événement qui ne peut passer inaperçu dans la république des lettres.

Il faut signaler tout d'abord cet avantage que les 79 pages de texte qui viennent de paraître sont exactement du même format que les 79 planches in-folio du texte. Il n'en est pas exactement de même pour les divisions en trois colonnes de la traduction publiée séparément. Le papyrus de Harris lui-même semble avoir suggéré l'idée d'imprimer cette traduction sur trois colonnes, car quelques-unes de ses pages sont divisées de cette même manière, tandis que d'autres sont divisées en deux colonnes, et que le plus grand nombre n'a aucune division. Il résulte de ce défaut d'uniformité que le vieux livre égyptien, dont le contenu ressemble d'une manière frappante à un catalogue de commissaire priseur, se compose en tout de 117 colonnes. La distribution par colonnes est l'œuvre, nous devons le remarquer, des scribes égyptiens eux-mêmes.

Mais il n'en est pas de même de la division par pages et de la séparation de celles-ci l'une de l'autre. C'est l'œuvre de M. Harris, consul anglais à Alexandrie, qui, en 1855, acheta à des maraudeurs arabes qui avaient pillé des nécropoles de momies ce magnifique papyrus avec quatre autres de moindre importance. Originellement, le papyrus n'était pas coupé; c'était un rouleau, comme tous les papyrus égyptiens, qui ne se distinguaient de l'aspect ordinaire des manuscrits hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques, que par ses grandes proportions. Le rouleau était aussi gros

que la partie cylindrique d'un chapeau, et cela ne surprendra pas quand on saura qu'il avait 139 pieds de long, ce qui donne environ un pied trois quarts (mesures anglaises), en moyenne, pour chaque page. La largeur moyenne est de 16 pouces et demi.

Déranger un papyrus égyptien qu'on ne peut presque manier que comme de l'amadou, est une affaire presque aussi délicate que de séparer les feuilles carbonisées d'un rouleau d'Herulanum. Il ne faut pas trop se hâter, par conséquent, de blâmer la personne qui la première entreprit cette tâche, quoique nous puissions déplorer qu'elle n'ait pas montré plus d'habileté. Heureusement cette première tentative n'alla pas au delà de la première page, et après tout, le dommage s'est borné à gâter l'incomparable beauté de ce document royal, sans en dégrader le texte d'une manière irréparable.

Ce fut heureusement M. Harris lui-même qui se chargea ensuite d'exécuter l'entreprise, et il s'en acquitta fort bien, ne réussissant pas moins habilement à séparer les pages l'une de l'autre. C'est dans cet état que se trouvait le papyrus, quand, en 1873, le *British Museum* l'acheta, ainsi que les quatre autres, de miss Selima Harris, qui les possédait depuis la mort de son père. Dans l'intervalle, ces manuscrits avaient couru un grand danger, la maison de miss Harris, à Alexandrie, ayant sauté; un ou deux des quatre autres manuscrits portent encore les traces de l'explosion.

Comme le fait observer le docteur Birch, le papyrus de Harris est le plus grand de cette catégorie de manuscrits; le seul qui lui soit comparable est le papyrus d'Ebers, nouvellement découvert et relatif à la médecine et qui a été aussi publié. Mais comme spécimen de calligraphie, le papyrus de Harris l'emporte autant sur tous les autres que l'or et les pierres précieuses du pharaon Rhampsinitos ou Ramsès III, dont les magnifiques présents aux dieux forment le sujet des quinze seizièmes du document, tandis que le « Discours du trône » résume les événements de son long règne de trente-deux ans.

On ne peut douter raisonnablement que ce papyrus ne soit contemporain des faits qu'il relate et qu'il n'ait été écrit dans le palais magnifique du pharaon, à Médinat-Stabon. Quoique la beauté de l'écriture soit la même, du commencement jusqu'à la fin, trois scribes au moins ont dû concourir à son exécution. Les lettres par lesquelles il commence ont une hauteur de 5/8 de pouce et l'écriture courante est tracée avec une fermeté et une perfection artistique comparables seulement aux plus beaux monuments épigraphiques de ce palais et de ce temple. Il n'y a rien qui rappelle ce malheureux griffonnage dont les papyrus épistolaires donnent tant d'exemples. Les têtes de sections, les mots qui indiquent un total et les blancs remplis après coup sont tracés avec soin en rouge. Ce qui n'est pas moins remarquable que cette admirable écriture, c'est l'état de conservation du manuscrit, qui n'a pas subi, comme nos vieux manuscrits d'Europe, les ravages du temps et des vers; le sol et l'air sec de la Thébaidel'en ont préservé.

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'ARCHITECTE FLORENTIN BERNARD ROSELLINO.

Fin (1).

Nicolas V meurt en 1455, et pendant plusieurs années nous ne trouvons plus trace à Rome de son architecte favori. En 1457, ainsi que nous l'apprend un document publié par Gaye (*Carteggio* I. 188), Bernardo Rossellino était à Florence. Ce n'est que sous Pie II (1458-1464), qu'un architecte du nom de Bernard apparaît de nouveau dans les registres de la cour pontificale. En effet le 20 juillet 1461, « mag. Bernardus de Florentia, murator, » touche 32 florins « pro salario cxxxii lapidum... factorum ad opus bombardarum exercitus s. Romanæ Ecclesiæ. » Cette fois, malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de décider s'il s'agit de Bernardo Rossellino ou de Bernardo di Lorenzo et nous nous contentons de livrer à l'appréciation des savants l'extrait qu'on vient de lire.

Vers la même époque Pie II faisait construire à Pienza les monuments qui portent aujourd'hui encore son nom. Le pape-historien nous apprend lui-même dans ses Commentaires (édition de 1614, p. 235) que son architecte fut *Bernardus Florentinus*. Vasari, qui n'avait pas connaissance de ce passage, attribue à Francesco di Giorgio l'édification de Pienza : « *Francesco di Giorgio fece per papa Pio II tutti e disegni e modelli del palazzo e riscovado di Pienza.* » (iv 207).

Mais Rumohr déjà, en appliquant sa critique pénétrante à la discussion du récit de Vasari, a montré à quel point ce dernier s'était trompé. Le savant écrivain allemand n'hésite pas à identifier M^e Bernard de Florence avec Bernard Rossellino (*Ital. Forsch.* II. 182 et 11.). M. G. Milanese a partagé cette opinion. Dans ses *Documenti per la storia dell'arte senese* (t. II, p. 23), il annonce que les documents vus par lui dans les archives du dôme de Florence ne laissent subsister aucun doute sur la participation de Rossellino aux travaux de Pienza. Jusqu'ici malheureusement ces documents n'ont pas été publiés et ce silence a décidé M. Ricci, l'auteur de la *Storia dell'Architettura* (t. II, p. 475), à mettre de nouveau en avant le nom du Sosie de Rossellino, Bernardo di Lorenzo.

Avant d'aborder la discussion de ce problème, il est nécessaire de consulter les registres des dépenses de Pie II. Voici comment ils s'expriment au sujet de l'édification du palais, de l'église et du campanile de Pienza :

1462. 21 août. *ducati 100 dati di comandamento di sua santità a M^o Bernardo di Fiorenza lo quale muro la chiesa e lo palazzo di Pientia, li quali denari la sua santità li dono.*

« 4 Octobre. 200 ducati à M^o Puccio di Paulo da Fiorenza, li quali sono per parte d'una paga la quale dia avere M^o Bernardo e compagni li quali anno presi a fare a rischio el campanile della chiesa di Pientia, el palazzo di comino di Pientia

per duc. 2700 di camera, li quali denari dieno avere in quatro paghe.

« 24 Décembre, 475 ducats à M^o Puccio nipote e compagno di M^o Bernardo.

1463. 17 août. Paiement pour solde.

Ces extraits nous permettent de repousser d'une manière définitive l'assertion de Vasari en ce qui concerne Francesco di Giorgio. Ils prouvent que c'est réellement un artiste florentin du nom de Bernard qui a été l'architecte des principaux monuments de Pienza. Les cent florins que Pie II lui fait donner le 21 août 1462 sont ceux-là mêmes dont le pape parle dans ses Commentaires : *Jussit que omnem homini reddi mercedem, et ultra centum aureos, et vestem coccineam dono dari.*

Enfin nous apprenons par les mêmes documents que M^e Bernard avait pour compagnon, pour associé, son neveu, M^e Puccio (Jacopuccio) de Florence, fils de Paul.

J'avais espéré d'abord qu'à l'aide de cette dernière mention il serait possible de prononcer entre Bernardo Rossellino et Bernardo di Lorenzo. En effet, comme l'édition florentine de Vasari contient le tableau généalogique de la famille Rossellino, rien n'était plus facile que de savoir si M^e Bernard avait un neveu du nom de Puccio ; dans ce cas le débat était tranché en sa faveur. Dans le cas contraire, de fortes présomptions s'établissaient en faveur de son rival Bernardo di Lorenzo. Vérification faite, il ne s'est trouvé parmi les neveux de B. Rossellino aucun portant le nom de Puccio. Mais j'hésite néanmoins à conclure, et me demande maintenant s'il faut prendre le mot de « nipote » dans son sens littéral ou bien si le ne peut pas s'appliquer à un parent plus ou moins éloigné. Nul doute que le problème étant ainsi posé nos savants amis de Florence n'arrivent promptement à le résoudre.

En attendant, une dernière observation est nécessaire. Plusieurs savants, comme je l'ai dit, et notamment M. Ricci, dans sa *Storia dell'architettura* (t. II, p. 470 et ss.), opposent sans cesse Bernardo di Lorenzo à Bernardo Rossellino. Il est certain cependant qu'ils ne connaissent le premier de ces artistes que par le passage des *Architatri pontificii* (t. II, p. 199) où il est fait mention d'un engagement contracté par lui envers le pape Paul II, relativement à la construction de l'église et du palais de Saint-Marc. Sans vouloir ici approfondir cette question, que je me réserve de traiter prochainement, je me bornerai à dire que, selon toute vraisemblance, ce contrat n'a pas été exécuté. En effet, quelques jours plus tard, Paul II en a fait signer un nouveau, de tout point semblable, avec d'autres architectes ou entrepreneurs et ce sont ces derniers seuls que nous voyons figurer dans les comptes de ses bâtiments.

Rien ne nous autorise donc à mettre Bernardo di Lorenzo en parallèle avec Rossellino. Il n'est nullement prouvé qu'il faille rattacher son nom à la construction du Palais de Saint-Marc. L'unique travail dont il fut chargé, au témoignage de nos registres, est postérieur au règne de Paul II et ne consista qu'en une sorte d'expertise : il s'agissait d'aller étudier à Assise, de concert avec l'architecte Giacomo di Pietrasanta, les réparations nécessaires à la Basilique de Saint-François. Cette mission est rapportée comme suit dans un des registres de Sixte IV :

(1) Voir la *Chronique* du 5 mai.

1472. — 30 juin. *Mo Jaco de Petrasancta et Mo Bernardo Laurentii de Florentia muratoribus florenos de camera xxv pro expensis quas superioribus diebus fecerunt cundo de s. d. n. papa mandato Asisium ad videndum edificium ecclesie s. Francisci et ejus necessariam reparationem.*

E. MUNTZ.

JURISPRUDENCE ARTISTIQUE

Le Tribunal correctionnel de Nice, sous la présidence de M. Gavot, vient de rendre un jugement qui intéresse au plus haut point les marchands d'antiquités et d'objets d'art.

Voici le fait :

Dans le courant du mois de mars dernier, deux antiquaires, de passage à Nice, avaient fait publier, par des annonces insérées dans les feuilles locales et des prospectus imprimés lancés dans le public, qu'une riche et belle collection de tableaux, objets d'art et curiosités serait vendue aux enchères publiques dans leurs magasins. Le 31 mars, en effet, la vente commençait. Déjà un assez grand nombre d'adjudications avaient eu lieu, lorsqu'un marchand d'antiquités de Nice fit cesser les enchères, et en même temps, assigna les deux antiquaires devant le tribunal correctionnel, comme contrevenants à la loi du 25 juin 1841, laquelle prohibe la vente aux enchères publiques de marchandises neuves.

La question posée au tribunal était celle-ci : les antiquités et les objets d'art doivent-ils être considérés comme *marchandises neuves*, dans le sens de la loi de 1841, alors même qu'il auraient séjourné pendant un temps plus ou moins long, entre les mains de divers particuliers, si d'ailleurs ces objets n'ont rien perdu de leur valeur et se trouvent entre les mains d'un marchand qui en fait le négoce.

Le Tribunal, après avoir entendu la plaidoirie de l'avocat de la partie civile et les conclusions du ministère public, a adopté l'affirmative, et condamné solidairement les deux antiquaires à 30 fr. d'amende, avec dépens.

BIBLIOGRAPHIE

SALON DE 1877.

Voici les noms des écrivains qui rendent compte du Salon dans les principaux journaux.

Revue des Deux Mondes, M. Henry Houssaye ; *Revue Britannique*, M. Henry Havard ; *Gazette des Beaux-Arts*, MM. Timbal, Duranty, Corroyer architecte et Louis Gonse ; *Journal des Débats*, M. Charles Clément ; *le Temps*, M. Paul Mantz ; *le Moniteur Universel*, M. Georges Lafenestre ; *la France*, MM. Marius Vachon et Laurent ; *le Figaro*, M. Wolf ; *le Paris-Journal*, M. Bertall ; *le Constitu-*

tionnel, M. L. Enault ; *la République française*, M. Ph. Burty ; *le Siècle*, M. Castagnary ; *l'Événement*, M. Arsène Houssaye ; *la Liberté*, M. Paul de Saint-Victor ; *le XIX^e Siècle*, M. About ; *le Français*, M. Edmond Villetard ; *le Journal Officiel*, M. Bergerat ; *l'Illustration*, M. Jules Comte ; *Revue politique et littéraire*, M. Charles Bigot, etc.

Athenæum, 12 mai : Le Salon de Paris (1^{er} article). — La Royal Academy (2^e art.) : M. Gérôme, sculpteur, par E. Pattison. — Bramhall-hall, dans le Cheshire. — Van der Meer. — 19 : La Royal Academy (3^e art.) ; le Salon de Paris (2^e art.) ; les fouilles d'Olympie, le fronton ouest, par G. Treu.

Academy, 12 mai : L'Exposition de la Royal Academy (1^{er} art.), par W. Rossetti ; le Salon de 1877 (1^{er} art.), par E. Pattison. Nouveaux fragments de sculptures du Parthénon, par C.-T. Newton. — 19 : Le British Museum, acquisitions des départements des antiquités orientales, des antiquités grecques et romaines, et des coins et médailles. — L'Exposition de la Royal Academy (2^e art.), par W. Rossetti. — Le Salon de 1877 (2^e art.), par E. Pattison. — Pieter de Hoogh.

Revue politique et littéraire, n^o 44 : Causerie artistique. — L'Exposition des « impressionnistes. »

Revue des Deux Mondes, 15 mai : L'Art japonais, ses origines et ses caractères distinctifs, par M. George Bousquet.

OBJETS D'ART, DE CURIOSITÉ ET AMEUBLEMENT

TRÈS-BELLE PAIRE DE FLAMBEAUX
ÉPOQUE LOUIS XIV

EN ARGENT CISELÉ

Tableau de DESPORTES et de MARTIN
Gravures d'après Beaudouin, Eisen, C. Vernet

Vente par suite de décès

HOTEL DROUOT, SALLE N^o 2

Le lundi 28 mai 1877 à 2 heures

M^e Escribe, commissaire-priseur, 6, rue de Hanovre.

M. Rouillard, expert, rue d'Assas, 68.

M. Bloche, expert, 19, boul. Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique, le dimanche 27 mai, de 1 heure à 5 heures.

UN CONCOURS pour le choix d'un professeur de dessin aux écoles professionnelles Elisa Lemonnier, aura lieu dans la seconde quinzaine de juin. Les candidats devront être Français, âgés de 34 ans au moins, et de 59 ans au plus. Le concours comprendra les deux épreuves suivantes :

1° Dessiner une figure antique d'après la bosse (cette épreuve est éliminatoire).

2° Corriger un dessin d'ornement et un dessin de figure faits par une élève des écoles, en expliquant à haute voix, comme dans une classe, les fautes commises et les corrections à effectuer.

Les personnes qui désireront connaître les avantages de l'emploi, et prendre part au concours, devront s'adresser à M^{lle} Toussaint, secrétaire-général, 3, rue de Douai, le matin, de 9 heures à 10 heures, ou lui écrire, avant le jeudi 14 juin.

BEAUX MEUBLES ANCIENS ET MODERNES

De différents styles, bronzes, marbres, porcelaines, faïences, curiosités, tapisseries, tableaux.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Le lundi 28 mai 1877, à 2 heures.

Par le ministère de M^e Lecocq, commissaire-priseur, rue de la Victoire, 20.

Exposition, le dimanche 27 mai 1877, de 2 heures à 5 heures.

TABLEAUX

PAR

CAILLEBOTTE
PISSARRO

RENOIR
SISLEY

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 9

Le lundi 28 mai 1877, à 3 h. précises

VOIR LE CATALOGUE CHEZ :

M^e L. Tual, commissaire-priseur, successeur de M. Boussaton, rue de la Victoire, 39.

M. A. Legrand, expert, rue Laffitte, 22 bis.

Exposition, le dimanche 27 mai 1877.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

OBJETS DE LA CHINE & DU JAPON

Belles porcelaines, poteries, belles boîtes en ancien laque du Japon, bronzes, émaux, sculptures en bois et en ivoire, armures japonaises, belles étoffes, composant la collection d'un amateur.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 6.

Le lundi 28 mai 1877, à 2 h.

M^e Charles Pillet,
COMMISSAIRE - PRISEUR,
10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim,
EXPERT,
rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le dimanche 27 mai 1877, de 1 heure à 5 heures.

AUTOGRAPHES

DE LITTÉRATEURS

ET

ARTISTES DRAMATIQUES CONTEMPORAINS

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 7

Le mercredi 30 mai 1877 à 8 heures très-précises

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, 27, rue Drouot.

Etienne Charavay

rue de Seine, 51

PARIS

Frédéric Naylor

4, Millman street Bedford row

LONDRES

Exposition publique, le mercredi 30 mai, de 2 h. à 5 heures.

VENTE

D'UNE NOMBREUSE COLLECTION DE

PORTRAITS ANCIENS

ET DU XVIII^e SIÈCLE

Pouvant servir pour illustration de Livres

Vignettes par MOREAU et autres

SUPPLÉMENT

Gravures du XVIII^e siècle et Portraits

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Les Vendredi 1^{er} et Samedi 2 Juin 1877 à 1 h et demie très-précise

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27, successeur de M. DELBERGUE-CORMONT.

M. Clément, marchand d'estampes de la Bibliothèque nationale, 3, rue des Sts-Pères.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Belles et anciennes porcelaines de la Chine, du Japon, de Saxe et de Sèvres, faïences, orfèvrerie, sculptures, statuette en terre cuite, par Marin, bronzes de l'Orient, bronzes d'ameublement. Meubles et pendules des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; meubles de la Chine et de l'Inde, sièges couverts en tapisserie au petit point, belles tapisseries, étoffes et broderies, tableaux.

DÉPENDANT DE LA SUCCESSION

de *M^{me} la Marquise de MONTEBELLO.*

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les jeudi 31 mai, vendredi 1^{er} et samedi 2 juin,
à deux heures.

M^e Charles Pillet,
COMMISSAIRE - PRISEUR,
10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim
EXPERT,
rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le mercredi 30 mai 1877,
de 1 heure à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1.

Le jeudi 31 mai 1877, à 2 heures.

M^e Escribe, commissaire-priseur, 6, rue du Hanovre.

M. E. Féral, expert pour les tableaux anciens, faubourg Montmartre 34.

M. BRAME, expert pour les tableaux modernes, 47, rue Taitbout.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

Exposition publique, le mercredi 30 mai 1877,
de 1 h. à 5 heures.

VENTE

D'UNE COLLECTION DE

STATUETTES ANTIQUES

Provenant des Fouilles de TANAGRA, en Bœtie, Antiquités Grecques, etc.

Terres cuites modernes.

Collections de médailles romaines, Consulaires, Impériales et Byzantines.

Livres rares avec figures.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le mardi 5 juin 1877 à 2 heures très-précises

M^e Maurice-Delestre, commissaire-priseur, rue Drouot, 27 (ancien 23), successeur de **M^e DELBERGUE-CORMONT**,

Assisté de **MM. Rollin et Feuardent**, experts, rue Louvois, 4.

Exposition publique de midi à 2 heures.

ALBUMS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PREMIÈRE SÉRIE 1867. — Cinquante gravures tirées à part, imprimées avec le plus grand luxe sur papier de Chine, format 1/4 aigle, et contenues dans un portefeuille.

Prix : 100 fr. Pour les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts : 60 francs.

DEUXIÈME SÉRIE 1870. — TROISIÈME SÉRIE 1874. — Deux albums comme celui de la première série.

Prix 100 fr. chacun. Pour les abonnés : 60 francs.

Les trois albums ensemble, prix : 270 fr. Pour les abonnés, 250 francs.

Aux personnes de la province qui s'adresseront directement à la *Gazette des Beaux-Arts* les **ALBUMS** seront envoyés dans une caisse sans augmentation de prix.

En vente au bureau de la Gazette des Beaux-Arts

3, RUE LAFFITTE, 3.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

MOUVEMENT DES ARTS

Tapisseries des Gobelins

Quatre tapisseries des Gobelins, de la tenture dite des Indes, exécutées d'après les cartons de Desportes, portant la signature de cet artiste et celle de Le Blond, entrepreneur aux Gobelins, avec la date de 1753 sur une d'elles, 24.500 fr.; une tapisserie des Gobelins du temps de Louis XIV, représentant un intérieur au xvi^e siècle, 5.000 fr.; cinq tapisseries de Bruxelles, des ateliers de P. Van den Hecke, 12.650 fr.; deux candélabres avec figures de femmes du temps de Louis XVI, 3.450 fr.; une paire d'appliques, époque Louis XV, 1.400 fr.; un meuble Louis XVI en bois sculpté et doré, 2.000 fr.; une tabatière carrée du temps de Louis XV, en or émaillé en plein, à fleurs de couleurs et paysages gravés, 3.020 fr.; une coupe ronde et sans anses, de travail antique, d'une hauteur de 70 millimètres seulement et d'un diamètre de 95 millimètres, en sardonx oriental, 3.500 fr.; un petit vase de forme aplatie, 175 millimètres de hauteur, avec goulot recourbé, en jade laiteux, 2.300 fr., etc.

Cette vente, faite par M. Charles Pillet, a produit 117.546 fr.

Faïences de M. G. de Lardereel

Fabrique de Gubbio : — Une plaque carrée de 37 centimètres seulement, à décor, à reflets métalliques, rehaussée de bleu, représentant la Vierge assise sur un trône et tenant l'enfant Jésus debout sur ses genoux; à droite et à gauche, saint Dominique et saint Thomas d'Aquin, pièce attribuée au maestro Giorgio Andreoli, 7.600 fr.; plat rond représentant Vulcaïn forgeant les flèches de l'Amour, 1.900 fr.; un autre plat ayant au centre un buste

de femme sur une draperie entourée d'ornements quadrillés, 1.000 fr.; une coupe ronde décorée de fleurs et de fruits, 690 fr.; une petite plaque attribuée également au maestro Giorgio Andreoli, 800 fr. Fabrique de Pesaro : Plat rond offrant au centre les armoiries de Guido Baldi, duc d'Urbino, entourées de cornes d'abondance et de rinceaux, seizième siècle, 2.100 fr.; plat rond, ayant au centre une femme-sphinx ailée, soutenant l'écusson armorié de la famille Orsini de Rome, 1.300 fr.; un autre plat avec la Vierge au milieu, 1.320 fr.

Plat de la fabrique d'Urbino, par Francesco Xanto da Provigo, représentant un sujet de bataille tiré de l'Énéide, de Virgile, 2.520 fr.; un autre, de la même fabrique, représentant le Parnasse, d'après la fresque de Raphaël, 1.930 fr.; un grand et beau vase rond, de la fabrique de Chaffagiolo, représentant le Parnasse au centre : le bord large offre des rinceaux, des palmiers, des cornes d'abondance, 5.000 fr.; un autre, à riche décor, composé de trophées d'armes, corbeilles de fruits, masques et figures d'enfants grotesques, 4.900 fr.; deux vases de forme ovoïde, décorés d'ornements de Castel-Durante, 1.280 fr.

Deux plats portant au centre le monogramme du Christ, faïence hispano-mauresque, 1.730 fr.; grand plat, faïence de Perse, à fond bleu, décoré de fleurs émaillées bleu turquoise, brun manganeuse et feuillage vert olive, 2.525 fr., etc.

Cette vente a produit 62.776 fr.

Bague de Charles I^{er}

Dans une vente d'objets d'art à Londres, on vient d'adjuger, au prix de 63 livres sterling, un portrait sur émail, monté en bague, du roi Charles I^{er}. Ce portrait, qui est surmonté d'une tête de mort, d'une couronne et des lettres C. R., et qui a pour inscription : « Soyez préparé à me suivre » avait été donné par le roi au colonel Yate le jour qui a précédé son exécution.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Exposition universelle

MM. les artistes français sont prévenus, par le *Journal officiel*, que le délai fixé au 1^{er} juin, pour le dépôt des notices contenant la désignation des œuvres destinées par leurs auteurs à l'Exposition universelle de 1878, est prolongé jusqu'au 15 juin.

Le Congrès annuel des architectes s'ouvrira, à l'École des Beaux-Arts, le 11 juin : les six jours de sa durée seront consacrés à des visites à divers monuments de Paris (entr'autres les chantiers de l'Exposition universelle) et à des conférences ; le 14 juin, excursion à Amiens, visite de la cathédrale, du musée et du palais de justice de cette ville.

Pour toute demande d'invitation ou de renseignements, s'adresser à M. Charles Lucas, secrétaire du Congrès, 23, quai de l'Horloge.

La Société des Etudes historiques délivrera dans sa séance publique de l'année 1878 un prix de mille francs à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante :

Histoire du Portrait en France (dessin, peinture et sculpture).

Les Mémoires manuscrits devront être adressés à l'Administrateur, M. le comte de Bussy, rue Gay-Lussac, 40 (Paris), avant le 1^{er} janvier de l'année du concours : ils ne seront point signés et porteront une épigraphe qui sera répétée sur un billet cacheté renfermant le nom et l'adresse de l'auteur. Ils devront être inédits et n'avoir pas été présentés à d'autres concours.

L'auteur qui se sera fait connaître sera, par ce seul fait, mis hors de concours.

Les Mémoires ne seront pas rendus ; les auteurs auront la faculté d'en prendre ou d'en faire prendre copie. La Société pourra les publier en tout ou en partie.

L'UNION CENTRALE

ET

LE MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS

L'assemblée générale annuelle de l'*Union centrale* a eu lieu, le 30 avril dernier, sous la présidence de E. Édouard André.

Après l'élection des membres du Bureau, l'honorable président est entré dans quelques développements sur la création du Musée des arts décoratifs. En voici le résumé, d'après le *Bulletin de l'Union centrale* :

Depuis longtemps l'idée de ce musée des arts décoratifs a pris naissance en France ; c'est l'idée mère de l'*Union centrale* qu'il s'agit aujourd'hui de voir sortir victorieuse et

lumineuse des limbes où l'ont retenue trop longtemps les luttes des pénibles commencements de l'*Union centrale* ; c'est l'idée qui, transportée en Angleterre, a donné naissance au Kensington Museum, et qui tend tous les jours à se propager chez tous nos voisins ; la France ne peut rester en arrière.

De tous côtés, l'*Union centrale* est vivement sollicitée de créer ce musée. Le jury de la dernière Exposition a été unanime dans ses vœux à cet égard, et, lors de la distribution des récompenses, M. le ministre de l'instruction publique et M. le directeur des Beaux-Arts ont été très-explicites.

« Quand il s'agit, disait M. de Chennevières, « de l'instruction de cent mille ouvriers qui « vivent de l'application de l'art à l'industrie, « il n'y a plus de place à de vaines questions « de primauté, d'initiative. Qui créera le « mieux et le plus vite ce musée par excellence de l'instruction populaire, sera assurément l'organisateur préféré. »

Cette mise en demeure a porté ses fruits, et après de longs pourparlers, une association composée d'hommes éminents et puissants ayant mis à sa tête M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat, vient de se former, et, loin de se poser en rivale de l'*Union*, elle déclare au contraire qu'elle marche de concert avec elle, et, lui rendant hommage et justice, elle désire établir une fusion qui respecte et sauvegarde les droits de chacun.

Le musée doit être créé d'après les principes de l'*Union* ; nos traditions, nos doctrines sur l'art et sur l'enseignement sont adoptées ; les conférences, les concours sont jugés indispensables.

Quant aux moyens d'exécution, on a jugé que deux rouages étaient indispensables :

Une association autorisée, puis reconnue d'utilité publique ;

Et une Société légale destinée à imprimer le mouvement et la vie à l'œuvre.

L'Association réunit déjà des capitaux importants, et la Société légale peut être l'*Union centrale*, qui est tout organisée et prête à marcher si l'Assemblée consent à faire aux statuts de la Société les modifications qui sont nécessaires pour opérer une fusion complète entre elle et cette Association nouvelle.

C'est pour opérer cette fusion que le Président demande le concours et l'assentiment des actionnaires.

Mais, tout en prenant le même nom, les deux Sociétés conserveront leur vie propre.

Après cet exposé qui a été chaleureusement accueilli, le Président a donné lecture des changements proposés aux statuts et les a mis successivement aux voix.

La première proposition est ainsi conçue :

« La durée de la Société de l'*Union centrale* est prorogée de vingt-sept ans à partir « du 25 février 1877. »

Cette proposition a été adoptée à l'unanimité.

Puis, l'Assemblée avec un désintéressement qui l'honore au plus haut point, a décidé à l'unanimité que le partage des bénéfices et leur distribution n'aurait lieu qu'à la fin de la Société.

M. Édouard André avait précédemment donné lecture, en sa qualité de président du conseil d'administration, de son rapport sur les travaux et la situation de la Société.

Il résulte de ce rapport que le progrès de l'Union est manifeste dans tous les sens. 502 exposants ont répondu à son appel, tandis que l'Exposition de 1874 n'en comptait que 250; les recettes ont excédé les dépenses de 72.000 francs; enfin, la bibliothèque installée dans son local de la place des Vosges, a été fréquentée l'année dernière par 3.513 travailleurs.

Ce sont là des résultats dont l'Union peut à bon droit se montrer fière. Nous attendons avec confiance la couronnement de son œuvre patriotique, la création de ce Musée des arts décoratifs « convoitée par bien des gens qui seraient tentés de se l'approprier », comme l'a si bien dit l'honorable rapporteur. Secondée par une association d'hommes éminents en tête desquels se présente M. le Duc d'Audiffret-Pasquier, elle saura entourer cette création de toutes les conditions de dignité et de désintéressement que doit présenter une œuvre d'utilité publique.

NOUVELLES

Le prix biennal de 20.000 fr. qui est attribué cette année aux beaux-arts, vient d'être décerné à M. Chapu, l'auteur de la *Pensée* et de la statue de Berryer, exposées au Salon de cette année.

On a fait dernièrement, dans une des salles de peinture au Salon, un essai d'éclairage par la lumière électrique. Sans nous prononcer définitivement sur les résultats, puisque d'autres essais doivent être tentés qui feront peut-être disparaître certains inconvénients, nous croyons qu'il ne faut pas s'attendre à une réussite complète. La lumière pourra être ramenée à des colorations plus douces pour l'œil, mais le rapprochement forcé du foyer nous semble un obstacle insurmontable à l'égale diffusion de ses rayons.

L'éclairage au moyen de l'électricité présente les mêmes défauts qu'on a toujours reprochés à la lumière artificielle en général, et les plus graves sont le manque de sincérité et la brutalité. Il fait valoir plus que de juste les violences du pinceau, et, par contre, dévore toutes les délicatesses.

On vient de placer dans une chapelle de Notre-Dame, la statue de Mgr Darboy, archevêque de Paris.

Ce monument, qui est dû au ciseau de M. Bonnassien, représente le prélat debout, appuyé sur le mur de la prison où il reçut la mort.

On écrit de Moulins à l'*Avenir de Vichy* que, dans sa dernière séance, le conseil municipal de Moulins a entendu la lecture d'une lettre par laquelle M. Doumet-Adamson donne à cette ville un musée valant plus de 4 mil-

lion, à charge de construire une salle pour contenir ces richesses.

Le conseil a accepté le don et a nommé une commission chargée de rechercher les voies et moyens pour installer ce musée.

Par ce don généreux, la ville de Moulins sera une des villes de France ayant un des plus beaux et des plus remarquables musées de province.

Des nouvelles d'Olympie du 10 mai confirment l'annonce de la découverte du temple d'Héra ou Hérè, autrement dit de Junon. Un temple d'ordre dorique avec son portique a été mis au jour. Quelques tambours de colonnes à vingt cannelures, ainsi que des fragments du mur de la *cella*, s'élèvent encore de 2 à 3 mètres à l'endroit même qu'ils occupaient autrefois; les chapiteaux indiquent des formes archaïques. Les mesures relevées ne semblent pas concorder avec celles données par Pausanias dans un passage qui est, dit-on, fautif; mais l'identité de l'édifice se déduit d'une statue en marbre de Paros, que mentionne Pausanias comme se trouvant dans le temple même. C'est un jeune Hermès tenant dans son bras gauche Bacchus enfant, œuvre de Praxitèle. Le bras droit de l'Hermès, ses jambes au-dessous du genou, ainsi que le haut du corps de l'enfant, manquent à la statue qui vient d'être retrouvée.

A Londres est, en ce moment, exposée, au musée de South-Kensington, la collection de manuscrits, de livres et de tableaux, laissée par John Forster, le biographe de Dickens, de Goldsmith et de Swift et léguée par lui à la nation anglaise. Dans cette collection composée de 19.000 volumes, on remarque entre autres curiosités une édition des voyages de Gulliver, avec des corrections autographes de Swift; la série des lettres de Garrick, en original, parmi lesquelles beaucoup d'inédites; presque tous les manuscrits de Dickens, y compris son dernier roman; enfin des manuscrits de Burns, de Bulwer, de Douglas-Jerrol; des lettres de Nelson, de Wellington, etc. Parmi les tableaux, il y en a de Reynolds, de Landseer et autres.

On nous annonce, au dernier moment, la mort de M. Benignat, architecte, conservateur du Musée Wicar, à Lille.

NÉCROLOGIE

L'Angleterre vient de perdre un de ses plus éminents sculpteurs, M. Henri Weekes, mort à Londres à l'âge de soixante-dix ans. Il était né à Cantorbéry. Il dut son premier succès à un buste de la jeune reine Victoria, exécuté peu de temps après son avènement au trône. On doit à son ciseau les statues de Gramer, Ridley et Latimer qui font partie du monument des martyrs protestants à Oxford. En 1832, il obtint la médaille d'or décernée par la Société des Arts au meilleur essai sur le dé-

partement des beaux-arts à l'Exposition universelle de 1851. Parmi ses œuvres, on remarque les statues de lord Wellesley, de lord Auckland, de lord Bacon, de John Hunter, de sir George Cornewal-Lewis. Il était associé de l'Académie royale des arts depuis 1850, et membre depuis 1863.

Les peintures de M. Puvis de Chavannes, au Panthéon.

On vient de découvrir au Panthéon les peintures de M. Puvis de Chavannes : je ne puis m'empêcher de dire, dès le début, tout le bien que j'en pense et tout le plaisir qu'elles m'ont fait. Voilà une œuvre qui restera comme un type excellent de peinture décorative.

Il y a, chez la plupart de nos artistes contemporains, une tendance à traiter comme une succession de tableaux la décoration d'un monument. On ne saurait à coup sûr reprocher une pareille erreur à M. Puvis de Chavannes : cet artiste s'est voué tout entier et presque exclusivement au grand art décoratif ; il y a consacré sa carrière et son talent, dédaignant les compromis avec le goût du jour et marchant résolument dans la voie qu'il s'était tracée. Les peintures récemment terminées à l'église Sainte-Geneviève seront à la fois un triomphe et une récompense.

L'emplacement, il faut le reconnaître, n'était pas favorable à l'artiste ; cinq colonnes à demi engagées dans le mur à peu d'intervalles semblaient rendre toute grande composition impossible ; M. Puvis de Chavannes a ingénieusement tourné la difficulté ; il n'a tenu aucun compte des colonnes, et, en dépit de celles-ci, il a développé son sujet, en sorte que ces divisions de pierre semblent avoir été appliquées après coup sur la peinture. Une bordure relie entre elles les trois premières parties qui forment une sorte de grand triptyque. Dans l'entre-colonne de droite le peintre a placé une composition séparée.

Cette composition représente sainte Geneviève en prière, alors que tout enfant encore, « elle était un sujet de surprise et d'admiration pour tous ceux qui la voyaient. » Au centre d'un paysage verdoyant, l'enfant, vêtue de blanc, est à genoux devant un arbre ; un rameau coupé et lié en travers sur une branche forme la croix devant laquelle prie la jeune sainte. Sur le premier plan, une figure d'homme puissamment dessinée, vu de dos et demi-nu, considère cette scène naïve, placé à côté d'une jeune femme qui tient un enfant dans ses bras. Dans le lointain, la lumière joue sur un berger qui mène paître ses vaches, et, derrière, des arbres se détachent çà et là sur la brume bleuâtre du Mont-Valérien.

« L'an 429, saint Germain d'Auxerre et saint Loup, se rendant en Angleterre pour combattre l'hérésie de Pelage, arrivent aux environs de Nanterre. Dans la foule accourue à leur rencontre, saint Germain distingue

« une enfant marquée par lui du sceau divin, « il l'interroge et prédit à ses parents les « hautes destinées auxquelles elle est appelée. Cette enfant fut sainte Geneviève, patronne de Paris. »

Telle est la légende qu'on lit au bas de la seconde composition, beaucoup plus importante que la première. La sainte, placée au milieu d'un groupe nombreux de personnages, relève, par un mouvement charmant, sa tête sur laquelle l'évêque pose la main. L'attitude est simple, naturelle, exquise de candeur et pour ainsi dire de facilité. Les parents se tiennent à quelques pas en arrière comme saisis de respect et troublés de bonheur. Cette scène se continue dans les deux parties latérales séparées par les colonnes ; à gauche du spectateur, au premier plan, apparaît une barque, montée par quelques hommes très-savamment groupés dans des poses intéressantes et exemples de toute banalité. Au second plan, une femme infirme, qu'on aperçoit à la porte de sa demeure, se fait transporter au-devant des saints, espérant obtenir sa guérison. Dans la travée de droite, une jeune fille, en train de traire une vache, s'arrête et se détourne pour regarder au loin ; çà et là les gens de la campagne abandonnent leurs occupations et s'empressent d'accourir.

Je ne saurais trop louer la finesse des tons du paysage qui s'étend derrière ; la perspective s'enfuit dans une demi-teinte veloutée, indéfinie et charmante, qui s'harmonise merveilleusement avec la tonalité lumineuse et claire de l'ensemble ; mais, ce qui me plaît par dessus tout, et, je l'avoue, m'enchantant, c'est le calme, la sérénité parfaite dont cette peinture donne l'impression. Il y a une poésie douce et pénétrante dans la belle disposition de ces figures, prenant part sans effort à l'action principale, dans la gracieuse ordonnance de ces groupes champêtres, dans la création originale et simple de ces types primitifs du ^v^e siècle. C'est une idylle, mais une idylle à grand caractère, où passe le souffle de l'épopée. Il faut considérer les deux figures des saints, si grandes d'allures, dont les têtes ont une originalité si fière, la robuste silhouette du père de la sainte, et tous ces torsos d'hommes demi-nus que l'on n'a vus nulle part encore et qui ne sentent ni l'atelier ni l'école.

M. Puvis de Chavannes a terminé le premier la part qu'il avait dans la décoration du Panthéon... Les artistes qui viendront travailler à côté de ses peintures pourront peut-être s'effrayer d'un pareil voisinage ; ils ont, dès à présent, à lutter avec l'œuvre d'un maître.

ROGER BALLU.

CORRESPONDANCE DE BORDEAUX

25^e EXPOSITION

de la Société des Amis des Arts.

Depuis votre dernier compte rendu des expositions bordelaises, la Société des Amis des Arts a

perdu dans son vice-président un de ses membres les plus éclairés. M. Charroppin, malgré des dehors un peu brusques, avait un cœur excellent et un esprit droit, dont les artistes n'ont jamais eu qu'à se louer.

La tâche était difficile pour ceux qui lui ont succédé. Ce serait, en effet, une grande erreur de croire qu'une exposition d'œuvres d'art se forme sans beaucoup de soins et des connaissances spéciales très-complètes. C'est ici la place de reconnaître et de louer le zèle des membres du bureau et du jury de la Société des Amis des Arts de Bordeaux. Qu'il nous soit cependant permis de leur donner le conseil de s'adjointre quelques artistes dont, bien que l'opinion contraire soit accréditée à Bordeaux, le concours ne pourra être que profitable à une institution éminemment artistique et non commerciale ou industrielle. N'y voir que le moyen de faire vendre le plus de petites toiles possible serait singulièrement se méprendre sur son but véritable.

La mission d'une Société des Amis des Arts est plus élevée que cela. Elle doit apprendre que pour être Mécène, il ne suffit pas d'entasser tous les ans dans un cabinet quelconque des tableaux plus ou moins ingénieux. Protectrice éclairée des arts, une telle société doit rechercher et encourager les œuvres où la virtuosité et le moyen ne s'étalent pas au détriment de la pensée.

Ce n'est que par des relations directes, suivies, sympathiques avec les artistes eux-mêmes, comme savait si bien les avoir M. Charroppin, qu'on atteindra de bons résultats, et non en s'adressant à des marchands désireux de se défaire de leur marchandise.

Nous entrons maintenant au Salon, en priant le lecteur de nous pardonner ce préambule, en raison de la bonne intention qui nous l'a fait écrire. Nous y retrouverons plusieurs tableaux qui ont paru déjà aux expositions de Paris.

Dans le *David* de M. Ferrier, la tête de David, très-bien peinte, a beaucoup de fermeté, mais elle n'a pas l'inspiration qui devait accompagner un si étrange combat suivi d'une telle victoire. Il fallait faire bien comprendre au spectateur, par l'allure et la physionomie du David, que sa force, inspirée de Dieu, devait nécessairement l'emporter sur la force brutale de Goliath. Les autres parties du tableau sont belles; nous voudrions néanmoins un peu plus de solidité dans la part lumineuse du torse de David.

Saint Jean le Précurseur, de M. Perrault, est une étude forte comme dessin et comme peinture. Mais ce n'est point là l'idée qu'on se fait du saint Jean, austère, mystique, exalté, prêchant, sur les bords du Jourdain, la venue du Messie.

M. Luminais, dont la ville de Bordeaux a acheté il y a deux ans, les *Ecouteurs Gaulois*, envoie cette année le *Parlementaire*, autre scène de la vie accidentée des Gaulois.

Ce tableau, inférieur aux *Ecouteurs* porte comme toutes les œuvres de M. Luminais, l'empreinte de son talent original et pénétré de la nature sauvage de la vieille Gaule.

La *Fille du Bandit* de M. Badin a beaucoup de caractère, dans le haut de la figure surtout: les yeux sont très beaux. La mâchoire inférieure mieux soutenue donnerait plus d'harmonie au visage; la couleur est chaude et juste.

Il est d'une expression bien voulue le *Conven-*

tionnel de M. Couture. C'est bien le visage tourmenté et fatigué de l'homme nuit et jour en proie aux luttes et aux ambitions politiques.

Et comme les luites physiques dont le caractère est si différent, sont bien rendues dans les *Femmes au cabestan* de M. Butin. Certes, elles ne sont ni grasses ni potelées, ces vieilles normandes, mais sur de telles charpentes on sent que la névrose ne saurait avoir de prise. Par la couleur du dessin et l'esprit, ce tableau est un des meilleurs du Salon.

Par la facture et le sentiment, l'*Aristide* de M. Brantot mérite les plus grands éloges. Beaucoup d'expression dans la tête et de justesse dans la pose; la jambe gauche cependant nous paraît moins poussée que les autres parties de l'œuvre.

Nous regrettons que dans la *Rencontre de Sully blessé et d'Henri IV* de M. Philippoteaux, la couleur bien uniforme et peu juste, ne soit pas à la hauteur du dessin et de la composition.

Quant aux *Huitres* de M. Ph. Rousseau, elles sont merveilleuses de vérité: chaque chose y a son poids et sa valeur, l'habileté n'est certes pas ce qui manque de nos jours: en présence de pareils tours de force, l'histoire du rideau et des raisins d'Apelle et de Zeuxis n'a rien qui nous étouffe.

Si M. Ph. Rousseau enveloppe de lumière ses tableaux, M. Antigna, qui semble regretter de nous avoir gâtés autrefois nous envoie cette année, un groupe de jeunes filles, toujours les mêmes, éclairées du dedans par transparence plus que du dehors par réflexion.

Nous ne ferons pas le même reproche à l'*Eros* de M. Wagrez, qui est bien peint; la tête surtout est charmante et remplie d'esprit et de finesse. On rencontre les mêmes qualités dans la *Jeune fille aux colombes* de M. Chaplin, mais ici avec une pointe de sensualisme en plus. C'est un sentiment bien différent et très-élevé qui domine dans l'*Ange de la Douleur* et dans le *Bohémien Serbe* de M. Landelle.

Le côté mystique qui convient à l'*Ange de la Douleur* aurait dû cependant faire place dans le *Bohémien Serbe* à une expression plus mâle et sauvage que tendre.

M. Salzedo est un peintre consciencieux: il voit juste et ses œuvres sont marquées au coin du bon sens. Son *Intérieur de forge au Taillau* est très-bien conçu et exécuté. Le forgeron du premier plan est un vigoureux gaillard comme nous en voudrions beaucoup en France.

La *Diane au repos* de M. Hugrel, bien modelée, bien dessinée et d'une couleur agréable, représente mieux par sa nature plantureuse une Vénus qu'une Diane dont l'idée implique une femme plus svelte et moins faite pour le plaisir. La *Rafale* de M. Bombléd est un bon tableau dont le seul défaut est trop d'uniformité dans le soulèvement de la neige.

Le paysage est représenté par des nous pour la plupart déjà connus, puisque nous sommes de la maison, parlons d'abord des étrangers.

M. Ziem a trouvé une gamme qu'il parcourt avec un véritable succès. Notre atmosphère et notre lumière n'ont sans doute rien de commun avec ce que nous montre cet artiste. J'ignore si c'est bien là le ciel d'Italie; mais, quoi qu'il en soit, je voudrais bien voir dans nos contrées, depuis un an

surtout, un peu de cette lumière resplendissante, du *Jour de fête à Venise*.

M. Daubigny est bien loin de la note de M. Ziem dans son paysage des *Bords de l'Oise*. Et cependant quelle poésie charmante! que cela nous réconcilie bien avec notre ciel, pour peu qu'il s'éclaire! et n'est-ce pas une fois de plus la preuve que les notes de la nature physique sont infinies comme les sentiments de notre âme? Voici, encore, chez M. Veyrassat, une manifestation bien différente de l'art dans son tableau : *Charvettes à pavés, forêt de Fontainebleau*. Ce n'est point là certainement une œuvre qui peut nous faire rêver en nous transportant, par ce je ne sais quoi qui échappe à l'analyse, dans un monde imaginaire. Ce tableau s'adresse surtout à l'intelligence et aux yeux par son exécution.

Dans le *Carrosse versé* de M. Emile Bénassit, le paysage se trouve animé d'une manière charmante par une scène du XVII^e siècle, le plus raffiné des siècles en imprévus et en séductions, même dans les accidents de ce genre.

MM. Appian, Asselbergs, Defaux, Langerock, Jacque, Kniff, de Gassowski, Isembert, Maniquez, de Curzon, Washington, Beernaert, Sauzay, Mazin, sont représentés par des œuvres très-intéressantes qui ne démentent point leur talent et leur réputation.

Les fleurs et les natures mortes de MM. Claude et Daru, de M^{me} Lemaire et de M. Monginot tiennent aussi une place honorable au Salon de Bordeaux. M. Jules Noël a envoyé une *Plage du Tréport* qui rappelle un peu trop un parterre de fleurs. *La mer étale, près de Lorient*, de M^{me} La Villette, est une marine pleine de puissance et de lumière. M. Gaston Guignard prend tous les ans davantage la place qui lui est due; son tableau, *Derrière l'auberge, effet de neige*, est plein d'excellentes qualités : justesse de dessin et de couleur, avec cela de la hardiesse. Nous souhaitons à M. Guignard tout le succès qu'il mérite et qui ne peut manquer de l'accompagner dans la voie qu'il s'est tracée.

Les *ajones en fleurs* de M. Segé, une des belles toiles du Salon, lumineuse sans éclat exagéré; sur ce terrain solidement peint on peut marcher sans crainte de s'enfoncer, et, comme dans la nature, on mesurerait, tant la perspective est observée, la distance d'un point à un autre. Pourquoi M. Ortmans n'a-t-il pas obtenu dans notre vaillante armée d'artistes le rang auquel il a droit? Nous connaissons beaucoup de ses œuvres qui sont fortes et consciencieuses; de ce nombre est le *Sentier du Mont Uszy, forêt de Fontainebleau*, qui figure à notre Exposition.

M. Keymenlen aussi peint largement, ce qui ne l'empêche point de donner à ses paysages ce fini voulu que ne saurait exclure l'ampleur d'exécution. Nous regretterions que le *Site boisé dans les Pyrénées* de M. Keymenlen et le *Sentier du mont Uszy* de M. Ortmans ne devinssent pas la propriété d'amateurs éclairés de Bordeaux.

Les deux paysages de M. Baron : une *Clairière après-midi* et une *Matinée d'hiver* sont d'une facture extrêmement habile de M. Baron s'est tiré tout à son honneur l'une des expressions de la nature les plus difficiles à bien rendre.

Avec des tempéraments tout à fait différents, MM. Auguin, Baudit et Chabry se tiennent à côté de nos meilleurs paysagistes français. M. Auguin

a très-bien choisi ses motifs. Sa couleur, dont on regrettrait autrefois un peu la erudité, a pris une chaleur et une expression de vérité parfaitement en harmonie avec le site et le temps que cherche à rendre l'artiste. C'est ainsi que les trois tableaux : *Par monts et par vaux, Belle journée de septembre dans la dune, la Charente près Cognac*, sont trois notes où M. Auguin a su éviter la monotonie de facture. Le *Matin à Casteljalous* de M. Baudit rend bien l'impression de fraîcheur voulue. *Sous bois à Casteljalous* et la *Couche du Chai à Royan* sont également des œuvres empreintes du sentiment vrai de la nature : l'artiste qui, sans se préoccuper du moyen, l'aime, la recherche et l'analyse, sait réveiller et fixer dans nos âmes ses impressions qui sont nôtres, mais qu'il a de plus que nous le don de réaliser. — Les quatre tableaux de M. Chabry affirment une fois de plus son tempérament que l'on retrouve dans ses moindres esquisses. Il est lui, et son œuvre très-déterminée le fait reconnaître aux moins initiés. M. Chabry, qui a demandé aux montagnes des Pyrénées des inspirations nouvelles, rend bien le caractère propre de cette nature puissante.

Les quatre toiles de M. Maxime Lalanne sont étonnantes d'ampleur dans de si petits cadres, les deux *Vues de Bordeaux* surtout; chaque coup de pinceau porte, tout est parfaitement à sa place, tout a sa valeur.

MM. Pradelles, Bétton, Thénot, Vallet et Vergez ont envoyé des paysages remplis de précieuses qualités, et dans lesquels l'interprétation de la nature est souvent très-juste : ce sont de vrais tempéraments d'artistes. Je regrette de ne pouvoir en dire autant de M. Letrône, dont la couleur tire toujours sur les tons chocolat et café au lait. Quel dommage que M. Letrône n'ait pas au service d'un si excellent dessin un coloris plus agréable et plus vrai.

Citons encore les noms de M. Teyssomnières qui avec deux paysages envoie une très-belle eau-forte et c'est là surtout, croyons-nous, que cet artiste doit concentrer ses efforts; de MM. Capeyron, Alexandre de Saint-Vidal, qui ont exposé des animaux bien dessinés et bien peints, et de M. Martel Benassit, qui met de l'esprit dans sa *Poste restante*, et puisque l'usage veut que la peinture ait le pas sur la sculpture et ne lui laisse qu'une petite place, nous allons maintenant dire rapidement quelques mots de celle-ci.

De l'atelier de Carpeaux ont été envoyés *L'Amour blessé, L'Amour à la folie*, Bustes terre cuite et *Frère et Sœur*, Groupe terre cuite. C'est toujours son œuvre si vivante, aux chairs souples et au regard avec lequel on pourrait presque échanger des pensées. Mais pourquoi tant morceler une œuvre qui finira par perdre ainsi tout son caractère?

M. Mègret a quatre envois : son *Richard Cobden* est un beau buste en marbre, mais un peu froid; — dans son *David* les chairs manquent de cette souplesse dont nous parlions tout à l'heure au sujet de Carpeaux. La jambe gauche est mal attachée, et dans l'ensemble de la figure on croit plutôt voir l'intention d'Adonis posant pour la forme qu'un *David combattant Goliath*. Bien qu'il soit très-moderne, nous préférons un médaillon bronze, la *comtesse M. d'A.*, qui est plein de sentiment et d'un modelé très-habile. — L'envoi de M. Larrégieu

mérite des louanges sérieuses. C'est un artiste très-conscientieux ; nous voudrions voir de lui, à Bordeaux, quelque chose de plus grand où ses qualités se fissent jour, et bien que le règlement de la Société des Amis des Arts interdise l'entrée aux sculptures qui dépassent un mètre de hauteur, nous avons la conviction que ces limites étroites peuvent être dépassées le cas échéant. N'est-ce pas même ici la place d'engager la Société à ne pas maintenir plus longtemps une règle qui, appliquée rigoureusement, ne saurait que donner une opinion défavorable sur les tendances de notre institution artistique, en ce qui touche la sculpture, pour laquelle la réduction est un pis aller. M. Granet expose dans les limites voulues une *Sainte Cécile*, très-fine d'exécution et de sentiment, l'attache du cou laisse un peu à désirer.

MM. Anselme Léon et de Gardonne ont envoyé des bustes qui annoncent chez eux un travail et des progrès sérieux.

Pour terminer comme j'ai commencé, par le nom d'un maître, je dois dire que j'ai été charmé, séduit, enchanté, par une adorable figure du *Réveil*, de M. Franceschi. Nous devons des remerciements à M. Anselme Léon (à qui appartient cette œuvre), et qui a bien voulu la confier à la Société des Amis des Arts, et à celle-ci pour avoir fait flechir, cette fois encore, l'article du règlement sur les dimensions des ouvrages de sculpture. Cet article disparaîtra certainement dans l'intérêt d'un art qui sait user avec convenance de ce qu'on veut bien lui accorder.

FRANCIS DE SAINT-VIDAL fils.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

LA GROSVEENOR GALLERY

Le grand événement de la saison artistique, en dehors de l'exposition de la *Royal Academy*, a été l'ouverture de la *Grosvenor Gallery*. Les circonstances qui ont donné naissance à l'idée d'un salon choisi, à côté de la salle publique, présidée par les académiciens, qui depuis tant de temps se sont arrogé le droit de fixer les règles de l'art, ont déjà été exposées ici.

Ce n'est ni dans le sens d'une rivalité mesquine que Sir Coutts Lindsay a voulu attaquer de plein front et sans détour le système actuel, ni avec l'intention de donner au public une doublure de demi-vues de l'exposition voisine, qu'il a si généreusement doté la nouvelle institution d'une somme de plus de trois millions de francs. C'est pour avoir une exposition aux coudées franches dans le sens le plus moderne. Le résultat a-t-il répondu aux espérances de son auteur ? Voilà la question, et malgré toutes mes sympathies pour l'objet qu'avait en vue Sir Coutts Lindsay, la vérité me force à dire que jusqu'ici, le grand public — je ne parle pas ici du public connaisseur et artiste, — le public nombreux dont les shillings sont nécessaires pour féconder toute pensée originale, reste froid. Il est loin d'être à même d'apprécier le mérite et l'intérêt de la plupart des tableaux qui ont été réunis par les soins intelligents du propriétaire et de son habile secrétaire, M. C. E.

Hallé. Le goût du vulgaire n'est point encore assez formé pour apprécier ces œuvres à leur juste valeur, et bien des années doivent s'écouler, avant que l'éducation artistique de la foule soit au point nécessaire pour juger équitablement les peintres éclectiques qui cherchent à ouvrir à l'école de peinture anglaise une autre voie que celle où la *Royal Academy* la laisse ramper. L'idée dominante que cette école s'est proposée est de faire renaître l'influence des *Quattrocentisti* et de cette école florentine qui restait fidèle à l'enseignement de Mantegna, Boticelli et Filippino Lippi ; de reveiller, en un mot, chez les artistes contemporains un peu de cet enthousiasme pour leur art, de cette conviction dans leur mission, dont j'ai déjà plus d'une fois déploré l'absence.

Il est à regretter qu'un des chefs de la nouvelle école, M. Rosetti, n'ait rien envoyé à cette première exposition, et il est à souhaiter qu'avant l'année prochaine il ait vaincu ses répugnances bien connues, mais il faut dire exagérées, à livrer ses tableaux à la discussion publique. La place d'honneur, cependant, est occupée par M. Burne Jones, qui en est digne comme coloriste et comme dessinateur.

M. Burne Jones, comme M. Stanhope, M. Walter Crane, M. Albert Moore et parfois même l'académicien M. Watts, représente l'école éclectique.

M. Burne Jones est ici représenté par huit toiles, dont les plus importantes sont l'*Enchantement de Merlin*, les *Journées de la Création* et le *Miroir de Vénus*. La première, dont l'idée est prise dans la vieille légende bretonne d'Artus, représente le moment où la belle Viviane enveloppe son maître Merlin de cette tour invisible, impalpable mais inébranlable, qui doit emprisonner le vieux magicien aussi longtemps que le monde durera. Les yeux ouverts, mais fixés dans l'espace, Merlin se sent enlacé par l'aubépine contre le tronc rivé de laquelle il s'appuie, tandis que Viviane lit dans son livre magique les charmes qu'elle n'aura jamais le pouvoir de dissoudre. C'est dans l'harmonie des contours, dans les nuances des couleurs et surtout dans la grâce exquise des fleurs de l'aubépine, que nous reconnaissons toute l'étendue de la force de l'artiste. Mais le meilleur des trois est le tableau à six panneaux des six jours de la création. Chaque jour est représenté par un ange tenant dans ses mains un globe de cristal, et à chaque panneau successif les anges se répètent, de sorte qu'au sixième jour tous les six sont rassemblés, et à leurs pieds, jouant de la harpe, repose l'ange du Sabbat. Il est impossible de décrire la délicatesse et jusqu'à un certain point la force même de ce tableau. En le regardant on est saisi d'admiration pour le travail soigné, les idées poétiques, le goût parfait de l'artiste. Mais la première impression ne résiste pas à un examen attentif ; on sent trop le démodage du sujet.

De même M. Stanhope nous montre la *Tentation d'Eve* et les rives du Styx sans parvenir à éveiller un autre sentiment que celui de la surprise qu'un homme aussi bien doué puisse fermer les yeux au désaccord choquant de ses tableaux. M. Stanhope est un réaliste, mais c'est une grave erreur que d'appliquer son tempérament et ses procédés à la reproduction de scènes ou de légendes religieuses. Il y a aussi dans l'art de M. Stanhope un peu trop de ces poses maniérées et de ce coloris forcé qu'affectent les peintres de son école. — Quant à

M. Walter Crane qui expose la *Renaissance de Vénus*, il ne saurait mériter nos éloges pour la façon dont il fait reparaître la reine de la beauté sous des formes aussi peu gracieuses. Le mérite de son tableau consiste surtout dans la limpidité de l'atmosphère qui enveloppe la mer et l'horizon.

Parmi les deux cents tableaux dont se compose la *Grosvenor Gallery*, il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que tous appartiennent à l'école de M. Burne Jones, quoique son influence se retrouve dans plusieurs.

Sir Coutts Lindsay a voulu montrer les tentatives variées de l'art contemporain, et, pour en donner une idée juste, il fallait inviter d'une main des réalistes comme M. Legros, M. Tissot et M. Heilbuth, et, de l'autre, des idéalistes comme M. Whistler, M. Albert Moore et M. Broughton. Entre ces deux extrêmes nous trouvons MM. Leighton et Pointer, ces deux académiciens qui, après M. Watts, ont le mieux réussi à s'émanciper des traditions du corps auquel ils appartiennent, M. Philip Morris, M. Hallé dont les portraits sont excellents, M. Alma Tadema, M. Holman Hunt et M. Armstrong; parmi les dames, lady Coutts Lindsay, M^{lle} Kate Carr et M^{me} Topling.

Nul ne manquera d'apprécier la vérité vigoureuse du *Chaudronnier*, de M. Alphonse Legros, ni d'admirer la sombre vérité de son *Cloître espagnol*, tandis que ses études de têtes faites en deux heures chacune pour les élèves de sa classe donnent une haute idée de l'habileté technique et du coup d'œil rapide et sûr de l'artiste. M. Heilbuth est largement représenté dans ce salon (il mérite ce nom mieux que toute autre exposition contemporaine). M. Heilbuth a deux manières distinctes : l'une qui s'inspire de ses études à Rome, l'autre beaucoup plus moderne. M. Tissot, de son côté, malgré toute son habileté technique, n'arrive jamais à donner à ses dames un air de distinction.

Elles sont jolies, leurs atours sont parfaits, leurs poses ont souvent une désinvolture qui est presque de l'abandon, mais elles ne semblent jamais se mettre à l'aise; elles sont trop suffisantes et accusent trop d'intérêt dans l'effet qu'elles cherchent à produire. Il est impossible de nier le talent (surfiné parfois) de M. Tissot, mais on regrette de le voir mettre au service d'un art si élevé. M. Alma Tadema revient pour un moment à ses premiers succès, quand il suivait la même route que son compatriote Leys. On ne peut que regretter qu'il ait quitté cette bonne et riche vie flamande du quinzième siècle pour les scènes de la vie romaine.

M. Tadema a trop le sentiment de son art pour se laisser longtemps dominer par une manière exclusive. Ses tableaux de *Tarquin abattant les pavots*, du *Dimanche matin en Flandre* et du *Bain romain*, un chef-d'œuvre microscopique, donnent une excellente idée de ses talents variés. Il y a encore à noter, dans cette exposition, un portrait par M. Burton, le directeur de la National Gallery et deux paysages de M. Armstrong, qui a saisi avec délicatesse les « humeurs » changeantes de la mer, marquant le contraste entre la Manche en octobre et la Méditerranée en avril. Citons enfin les noms bien connus de MM. David Bles, Franck Diecy et Millais.

LIONEL ROBINSON.

A VENDRE

56, Boulevard Haussmann

UNE GRANDE ET MAGNIFIQUE TABLE

De 2 mètres 10 sur 4 mètres

Destinée au Duc d'Orléans

Le dessus est fait d'un seul madrier d'acajou massif, venant du Brésil.

L'arbre avait plus de mille ans, si l'on compte les couches successives du bois.

Cette table repose sur six lions chinois sculptés dans la masse, et qui en forment les pieds.

Le tout repose sur un socle orné de trois vases massifs et de multiples de lions.

Elle a coûté plus de 6,000 fr. de façon à l'artiste qui l'a exécutée et qui en a refusé 25,000 fr. à l'exposition de 1853.

ON EN DEMANDE 5,000 FR.

S'ADRESSER AU CONCIERGE

VENTE

aux enchères publiques, par suite de décès, en vertu d'ordonnance

D'ENVIRON

3.000 VOLUMES

BIEN RELIÉS

Ouvrages d'Histoire et de Littérature, composant la bibliothèque entière de M^{me} ***

HOTEL DROUOT, SALLE N° 4

Le mardi 12 juin 1877, à 2 heures.

Par le ministère de M^e Escribe, commissaire-priseur à Paris, rue de Hanôvre, 6.

Assisté de M. Labitte, libr., rue de Lille, 4.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

Le n° 24 de la Chronique paraîtra le 30 juin.

EXPOSITION DES PORTRAITS FRANÇAIS

Au moment où la Commission de l'Inventaire des richesses d'art de la France s'occupe de réunir les éléments propres à assurer le succès d'une exposition historique de portraits français en 1878, au Champ de Mars, nous avons pensé qu'il y aurait un réel intérêt à publier ici quelques indications précises qui permettront à la Commission de se mettre sur la trace d'un certain nombre des principaux portraits français, du XIV^e au XVIII^e siècles. C'est pourquoi nous faisons paraître ce numéro supplémentaire de la *Chronique*.

XIV^e SIÈCLE

1. — *Philippe de Valois*, M. le comte de Cholet, château de Beauregard (Loir-et-Cher).
2. — *Robert d'Artois*, id.
3. — *Humbert*, dauphin de Viennois, id.
4. — *Gauthier de Brienne*, duc d'Athènes, id.
5. — *Jean II*, roi de France, id.
6. — *Jean de Vienne*, amiral de France, id.
7. — *Charles-le-Mauvais*, roi de Navarre, id.
8. — *Jean*, duc de Berry, id.
9. — *Louis duc d'Anjou*, roi de Naples, id.
10. — *Charles V*, roi de France, id.
11. — *Jean de Montfort*, id.
12. — *Charles de Blois*, id.
13. — *Philippe-le-Hardy*, duc de Bourgogne, id.
14. — *Le maréchal de Boucicaut*, id.
15. — *Charles VI*, id.
16. — *Isabeau de Bavière*, id.
17. — *Le maréchal de Rieux*, id.
18. — *Le connétable Olivier de Clisson*, id.
19. — *Louis duc d'Orléans*, id.
20. — *Valentine de Milan*, id.
21. — *Jean-sans-Peur*, duc de Bourgogne, id.
22. — *Charles VII*, id.

23. — *Jeanne d'Arc*, id.
24. — *Le cardinal d'Estouteville*, id.
25. — *Pierre d'Arbusson*, grand maître de Rhodes, id.
26. — *Tannequy du Châtel*, id.
27. — *Jean de Buil*, comte de Sancerre, id.
28. — *Dunois*, id.
29. — *Nantrailles*, id.
30. — *La Hire*, id.
31. — *Artus de Bretagne*, id.
32. — *Philippe-le-Bon*, duc de Bourgogne, id.

XV^e SIÈCLE

33. — *Antoine de Chabannes*, château de Beauregard (Loir-et-Cher).
34. — *Charles de France*, duc de Guyenne, id.
35. — *Philippe de Compiègne*, id.
36. — *Louis de Luxembourg*, comte de Saint-Pol, id.
37. — *Guillaume Briconnet*, id.
38. — *Louis de Luxembourg*, comte de Lipuy, id.
39. — *Pierre de Bourbon*, sire de Beaujeu, id.
40. — *Gilbert de Bourbon*, comte de Montpensier, id.
41. — *Pierre de Rohan*, maréchal de Gié, id.
42. — *Louis d'Armagnac*, duc de Nemours, id.
43. — *François*, duc de Longueville, id.
44. — *Jacques de Chabannes*, sire de la Palice, maréchal de France, id.

XVI^e SIÈCLE

45. — *Guillaume du Bellay*, sire de Longueville, château de Beauregard (Loir-et-Cher).
46. — *Jean*, cardinal du Bellay, id.
47. — *Robert Stuart*, sire d'Aubigny, id.
48. — *Philippe de Villiers l'Isle-Adam*, grand maître de Rhodes, id.
49. — *Louis*, cardinal de Bourbon, id.
50. — *Jean de Bourbon*, comte d'Enghien, id.
51. — *François*, duc de France, fils de François I^{er}, id.
52. — *Charles de Lorraine*, 1^{er} duc de Guise, id.
53. — *Charles de Bourbon*, 1^{er} duc de Vendôme, id.

54. — *François de Bourbon, duc d'Enghien*, id.
55. — *Antoine de Créquy*, id.
56. — *D'Estrée, grand-maitre de l'artillerie*, id.
57. — *Ludovic de Birague*, id.
58. — *René, cardinal de Birague, chancelier*, id.
59. — *Charles de Lorraine duc d'Aumale*, id.
60. — *Charles de Lorraine, cardinal*, id.
61. — *Jacques de Savoie, duc de Nemours*, id.
62. — *Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martiques*, id.
63. — *Timoléon de Cossé-Brissac*, id.
64. — *Cardinal du Perron*, id.
65. — *Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur*, id.
66. — *Le chancelier de Chiverny*, id.
67. — *François d'Épinay Saint-Luc*, id.
68. — *Charles d'Honnieres*, id.
69. — *Révol, secrétaire d'État*, id.
70. — *M. de Beaulieu, secrétaire d'État*, id.
71. — *M. de Fresnes, secrétaire d'État*, id.
72. — *Le chancelier de Bellière*, id.
73. — *Le maréchal d'Aumont*, id.
74. — *Louis de Lorraine, cardinal de Guise*, Beauregard, Orléans.
75. — *Henri, duc de Guise (le Balafré)*, Beauregard, Orléans.
76. — *Lesdiguères*, Beauregard, Grenoble.
77. — *Le Connétable Anne de Montmorency*, Beauregard, marquis de Biencourt, bibliothèque de Genève.
78. — *Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de de Conty*, Stafford-House (au duc de Sutherland).
79. — *Louis XI*, Beauregard, Orléans.
80. — *Sully, Villebon* (marquis de Pontin-Pontcarré), Beauregard.
81. — *Henri IV*—Enfant: bibliothèque de Genève; — roi de Navarre: au château de Sully-sur-Loire (comte de Béthune); — roi de France: au château de Fervacques (M. de Montgomery), au château de Chatillon-sur-Loing (comte de Dauvet), au château de Villebon (marquis de Pontin-Pontcarré), Beauregard, Marcille.
82. — *Jeanne-d'Albret*, bibliothèque de Genève, Stafford-House, Beauregard, Guérin-Laurence.
83. — *Antoine de Bourbon, roi de Navarre*, Beauregard, Sir John P. Boileau.
84. *Henriette de Balzac*, Fervacques, château de Bussy (M. le comte de Sarcus).
85. — *Charles-le-Ténéraire*, Beauregard, Dijon, Bruxelles, arsenal de Soleure, Belvédère (Vienne).
86. — *Gabrielle d'Estrée*, Bussy.
87. — *Charles de Valois, duc d'Angoulême*, Beauregard, Bussy.
88. — *Louis 1^{er} prince de Condé*, Beauregard, Guérin-Laurence, duc d'Aumale.
89. — *Henri 1^{er}, prince de Condé*, Beauregard, bibliothèque de Genève.
90. — *Henri II, prince de Condé*, Beauregard.
91. — *Louis II, prince de Condé (le grand Condé)*, duc d'Aumale, Briencourt, Dijon.
92. — *Réné, duc d'Anjou, roi de Naples, comte de Provence*, Beauregard, Angers.
93. — *Bayard*, Beauregard, Bussy, Dresde.
94. — *Louis XII*, Beauregard, Bussy (Lord Taunton possédait récemment en Angleterre un portrait de lui par Jean Fouquet).
95. — *Anne de Bretagne*, Beauregard.
96. — *Cardinal d'Amboise*, Beauregard, Bussy.
97. — *Le Chancelier Duprat*, Beauregard.
98. — *Florimond Robertet*, Beauregard.
99. — *Odet de Foix, maréchal de Lavrec*, Beauregard.
100. — *Louis II de la Trémoille*, Beauregard, Bussy.
101. — *Le Connétable de Bourbon*, Beauregard, Bussy.
102. — *Gaston de Foix, duc de Nemours*, Beauregard, Belvédère, Chenonceaux.
103. — *François 1^{er}*, Bruxelles, Hampton-Court (seul et autre portrait avec la duchesse d'Étampes), Lord Dudley.
104. — *Claude de France*, Nantes, Stafford-House.
105. — *Éléonore d'Autriche*, Hampton-Court, Seillière (émail).
106. — *Robert de la Mark, maréchal de Fleuranges*, Beauregard.
107. — *Bonnivet*, Beauregard.
108. — *Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême*, Beauregard.
109. — *Clément Marot*, bibliothèque de Genève.
110. — *Rabelais*, Beauregard, Chenonceaux, bibliothèque de Genève.
111. — *Cardinal de Tournon*, Beauregard, comte de Tournon.
112. — *Le Président d'Oppède*, M. de l'Estant-Parade (à Aix, en Provence).
113. — *Charles VIII*, M. Gustave de Rothschild, Beauregard, Chenonceaux.
114. — *François de Lorraine, duc de Guise*, Beauregard, Guérin-Laurence.
115. — *J.-J. Trivulce, maréchal de France*, Beauregard.
116. — *Théodore Trivulce, maréchal de France*, Beauregard.
117. — *Pierre Strozzi, maréchal de France*, Beauregard.
118. — *Philippe Strozzi*, Beauregard.
119. — *Michel Nostradamus*, bibliothèque de la Méjanes à Aix.
120. — *Maréchal de Saint-André*, Beauregard, Bussy, Chenonceaux.
121. — *Henri II, Biencourt*, Windsor, Stafford-House (2).
122. — *Montgomery*, Beauregard.
123. — *Catherine de Médicis*, Biencourt, Beauregard, Angers, lord Carlisle, à Castle-Horward (Yorkshire), Stafford-House.
124. — *Diane de Poitiers*, Beauregard, Bussy, Nantes, Stafford-House, M. des Murs, à Nogent-le-Rotrou, lord Sandwich, Ancy-le-Franc (comte de Clermont-Tonnerre).
125. — *François II*, Beauregard, Nantes, Auvers, lord Spencer à Althorpe, Hampton-Court.
126. — *Marie Stuart*, Beauregard, lord Spencer, Hampton-Court, Duc de Portland, prince Labanoff, Bodléienne (Oxford).
127. — *Charles IX*, Beauregard, Nantes, Angers, Biencourt, Stafford-House.
128. — *Henri III*, duc de Valentinois, au château de Marchais (Aisne), Chenonceaux, Kermingay, prince Czartoryski, prince Marc de Beauveau, Troyes, Stafford-House (3).
129. — *Louise de Vaudémont*, Chenonceaux, prince de Beauveau.
130. — *François, duc d'Alençon*, Beauregard, Er-

- mitage (Saint-Pétersbourg), Stafford-House, lord Darnley.
131. — *Marquerite, reine de Navarre* (Margot), Biencourt, Stafford-House, Fervacques, Liverpool, Royal-Institution.
132. — *Henri d'Albret, roi de Navarre*, duc d'Aumale (émail), Stafford-House, sir John P. Boileau.
133. — *Coligny*, bibliothèque de Genève, Bibliothèque de la Société de l'histoire du Protestantisme français à Paris, Beauregard, Valenciennes, Dresde.
134. — *François d'Andelot*, Beauregard, bibliothèque de Genève.
135. — *Odet, cardinal de Châtillon*, Beauregard, bibliothèque de Genève, Biencourt, duc de Bisaccia au château d'Esclimont.
136. — *Blaise de Montluc*, Beauregard, Bussy, marquis de Montesquiou au château de Courtenvaux.
137. — *Théodore de Bèze*, bibliothèque de Genève, Nevers.
138. — *Agrippa d'Aubigné*, bibliothèque de Genève, Benjamin Fillon, duc de Noailles au château de Maintenon.
139. — *Brantôme*, Benjamin Fillon, comte de Bourdeille, Biencourt.
140. — *Comte de la Trémoille, duc de Thouars*, Bussy, comtesse de la Roche-Jacquelin, au château d'Ussé.
141. — *Catherine de Navarre, duchesse de Bar*, comtesse d'Armaillé.
142. — *Duplessy Mornay*, marquis de Mornay, M. de Bacalan au château de Mombazillac (près Bergerac), Nantes.
143. — *Armand de Gontaut, maréchal de Biron*, Beauregard, Bussy, comtesse de Biron au château de Fontenay-en-Brie.
144. — *Charles de Gontaut, maréchal duc de Biron*, Beauregard, Bussy, comtesse de Biron à Fontenay-en-Brie.
145. — *Gaspard de Saulx, maréchal de Tavannes*, Beauregard, Bussy.
146. — *Baron des Adrets*, château de la Roche-Lambert.
147. — *Charles, maréchal de Brissac*, Beauregard, Bussy, Chenonceaux.
148. — *François, maréchal de Montmorency*, Beauregard, comte de Dauvet au château de Châtillon-sur-Loing.
149. — *Connétable Henri de Montmorency*, Beauregard.
150. — *Michel de L'Hôpital*, Beauregard, Bussy, Mombazillac.
151. — *Jules César Scaliger*, Mombazillac, bibliothèque de Genève.
152. — *Joseph Scaliger*, J. de Laffore (Agen), Marnaud (ibid).
153. — *Bertrand de Salignac-Fénelon*, comte du Hamel.
154. — *Michel de Montaigne*, duc de Talleyrand au château de Valencay, M. Magne au château de Montaigne.
155. — *Charles de Lorraine duc de Mayenne*, Beauregard, Guérin-Laurence.
156. — *Henri de Lorraine, duc de Mayenne*, — 1621. — Beauregard.
157. — *Président Jeannin*, Autun, Beauregard.
158. — *Jacques de Chanvallon*, Guérin-Laurence.
159. — *Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde*, Beauregard, Bussy.
160. — *Anne, duc de Joyeuse*, Beauregard, château du Rosel (Manche).
161. — *Charles de Lorraine, duc d'Aumale*, M. le baron Gaston de Montesquiou, au château de Fougères, près la Brède (Gironde).
162. — *François de Luxembourg, duc de Piney*, Fougères.
163. — *Léonor d'Orléans, duc de Longueville*, Hôtel-de-Ville de Torgny.
164. — *Marie, de Bourbon, duchesse de Longueville*, Hôtel-de-Ville de Torgny (Manche).
165. — *Louis de Gonzague, duc de Nevers*, Beauregard, Chenonceaux.
166. — *Charles 1^{er}, duc de Nevers et de Mantoue*, Beauregard.
167. — *Rachel de Corbigny*, seconde femme de Sully, comte de Béthune au château de Sully-sur-Loire.
168. — *Alphonse, maréchal d'Ornano*, Beauregard.
169. — *Anne d'Anglure, sieur de Givry*, Beauregard, Bussy.
170. — *Père Cotton*, musée de Montbrison.
171. — *Honorat de Savoie, amiral de Villars*, Beauregard.
172. — *Maréchal de Scépeaux-Vieilleville*, Besançon.
173. — *Maréchal de Montigny*, Bussy.
174. — *Racan*, M. de Civrieux au château de la Roche-Racan (Indre-et-Loire).
175. — *Ronsard*, Blois.
176. — *La Curée*, Bussy.
177. — *Olivier de Serres*, Avignon (musée Requien).
178. — *Nicolas de Neufville, sieur de Villeroy*, secrétaire d'Etat, Beauregard, Guérin-Laurence.
179. — *Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret*, Bussy.
180. — *Comte de Moret*, bibliothèque de Caen.
181. — *Maréchal de Matignon*, Beauregard, Hôtel de-Ville de Torgny (Manche).
182. — *François de la Noue, dit Bras armé de fer*, Beauregard.
183. — *Maréchal duc de la Force*, marquis Bertrand de Caumont-la-Force.
184. — *François d'O*, Beauregard.
185. — *François de Châtillon-Coligny*, — 1591, — Beauregard.
186. — *Henri de la Tour, maréchal duc de Bouillon*, Beauregard, Bussy.
187. — *Cardinal d'Ossat*, Beauregard, Bussy.
188. — *Maréchal de Thermes*, Beauregard.
189. — *Bussy-d'Amboise*, Beauregard, Bussy.
190. — *Bernard de Nogaret de la Valette, amiral de France*, Beauregard.
191. — *Jean-Louis de Nogaret de la Valette, 1^{er} duc d'Epéron*, Beauregard, Bussy.
192. — *Bernard de Nogaret de la Valette, 2^e duc d'Epéron*, Mme Gellibert des Séguins.
193. — *Henri de Foix de Nogaret, 1^{er} duc de Candale*, marquis de Juigné au château de Juigné.
194. — *Gaston de Foix de Nogaret, 2^e duc de Candale*, Bussy, marquis de Castelbajac au château de Caumont (Gers).
195. — *Le Chancelier de Sillery*, Beauregard.
196. — *Crillon*, marquis de Baroncelli-Javon à Avignon.

XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

197. — *Dominique de Vie*, au château d'Ermenonville.
198. — *Bassompierre*, Beauregard, Bussy, prince de Beauvan, marquise de Chantérac.
199. — *Pons de Lauzières*, maréchal de Thémînes, Aix (musée Fabregoules).
200. — *Maréchal duc de Vîlry*, Bussy.
201. — *Concini*, Beauregard, Bussy, Blois.
202. — *Maréchal de Châtillon*, 1646, — Beauregard.
203. — *Louis XIII*, M^{me} Moitteïssier à Paris, Caen, Beauregard, Toulouse.
204. — *Maréchal duc de la Meilleraye*, Beauregard.
205. — *Maréchal de Créquy*, 1638. Beauregard.
206. — *Henri II, duc de Montmorency*, Beauregard Biencourt Châtillon-sur-Loing.
207. — *Marie-Félice des Ursins*, duchesse de Montmorency, Biencourt.
208. — *N. de Caumont-la-Force*, marquis de Montpoullan, vicomte de Gourgues à Bordeaux.
209. — *Henri*, duc de Rohan, Beauregard, Bussy, bibliothèque de Genève.
210. — *Marguerite de Béthune*, duchesse de Rohan, Sully-sur-Loire.
211. — *Louis de Bourbon*, comte de Soissons, Beauregard.
212. — *Cardinal de Richelieu*, Chaix-d'Est-Ange, Caen, Beauregard.
213. — *Alphonse du Plessis de Richelieu*, cardinal de Lyon, Avignon.
214. — *Le chancelier Séguier*, marquis de Séguier, Saint-Brisson au château de Saint-Brisson.
215. — *Charles d'Albert*, connétable de Luynes, Beauregard, duchesse de Luynes à Dampierre.
216. — *Marie de Rohan Monbazon*, duchesse de Chevreuse, Dampierre.
217. — *Gaston*, duc d'Orléans, Beauregard, Bussy, Blois, M^{me} veuve Capé à Passy.
218. — *Charlotte des Essarts*, maréchale de l'Hôpital, Bussy.
219. — *Jacques de Saulx*, comte de Tavannes, Dijon.
220. — *Christine de France*, duchesse de Savoie Besançon.
221. — *Le père Joseph*, comte Artus de Cossé-Brissac à Paris.
222. — *Mazarin*, Beauregard, Bussy, Nantes, Eudoxe Marcille.
223. — *Rmcé*, hôpital de Carpentras, Stafford-House.
224. — *Abraham*, maréchal de Fabert, Eudoxe Marcille.
225. — *Henri de Sennectère*, maréchal de La Ferté, Bussy, Blois (?)
226. — *Saint-Cyran*, M. Duvergier de Hauranne.
227. — *Claude de Lorraine*, duc de Chevreuse, Blois (?)
228. — *Comte de Comminges-Guitaud*, comte de Guitaud au château d'Epoisses.
229. — *Maréchal de Guebriant*, Bussy, comte de Goesbriant.
230. — *Maréchal de Gassion*, Bussy, Chambord.
231. — *Henri de Lorraine*, comte d'Harcourt (Cadet-la-Perle), Beauregard, Bussy.
232. — *Antoine*, maréchal duc de Grammont, Bussy.
233. — *Maréchal du Plessis-Praslin*, Bussy.
234. — *Marie d'Orléans-Longueville*, duchesse de Nemours, Dampierre.
235. — *Pascal*, Bussy, Tours, comtesse de Ludre, marquise de Grammont, Port-Royal.
236. — *Duchesse de la Ferté*, Bussy.
237. — *Comtesse d'Olonne*, Bussy, comtesse Duchâtel.
238. — *Bouteville*, Biencourt.
239. — *Duchesse de Châtillon*, Châtillon-sur-Loing, au château et à l'hôpital.
240. — *Duchesse de Longueville*, Biencourt, Brimont, comte de Saint-Blancard à Courtaulin.
241. — *Le maréchal de Toiras*, Beauregard.
242. — *Philippe de Palluau*, maréchal de Clérembaud, Bussy.
243. — *Matherbe*, bibliothèque de Caen (2).
244. — *Louis-Emanuel de Valois*, duc d'Angoulême, Bussy.
245. — *Marquis de Jarzé*, à Jarzé.
246. — *La duchesse d'Angoulême*, au château de Langeais (Indre-et-Loire.)
247. — *La mère Angélique Arnauld*, comte de Rougé.
248. — *Arnauld d'Andilly*, comte de Rougé, Lord Spencer à Althorpe.
249. — *Antoine Arnauld*, comte de Rougé.
250. — *La comtesse de Fiesque*, Bussy.
251. — *Pierre Lenet*, Dijon.
252. — *Charles de Schomberg*, duc d'Halleyn, maréchal de France, Beauregard.
253. — *Le cardinal de Retz*, Bussy, Blois.
254. — *Daniel de Cosnac*, à l'archevêché d'Aix.
255. — *Cinq-Mars*, Seillières au château de Mello.
256. — *Huet*, évêque d'Avranches, bibliothèque de Caen.
257. — *Louise de Tourville*, marquise de Gouville, Bussy.
258. — *La grande Mademoiselle*, Bussy, E. de Cougny, près Chinon.
259. — *La Fontaine*, Biencourt, bibliothèque de Genève.
260. — *M^{me} de la Sablière*, Bussy.
261. — *Charles de Lorraine*, duc de Guise (fils du Balafre), Alex. de Saint-Laumer à Chartres.
262. — *Louis-Joseph de Lorraine*, dernier duc de Guise, comte de Ludre au château de Ludre.
263. — *Elisabeth d'Orléans*, duchesse de Guise, sa femme, comte de Ludre (ibid.)
264. — *Mathieu Molé*, garde des sceaux, duc d'Angen à Champlâtreux (Fougères).
265. — *Le duc de Chaulnes*, comte des Nétumières au château des Rochers près Vitry.
266. — *La duchesse de Chaulnes*, Fougères.
267. — *Le maréchal d'Estrades*, préfecture d'Agen.
268. — *Etienne d'Aligre*, chancelier de France, Fougères.
269. — *Molière*, Mello, Walferdin, marquis de Modène au château de Verneuil.
270. — *Louvois*, Tendon.
271. — *Nicole*, Port-Royal.
272. — *Philippe de France*, duc d'Orléans, Monsieur, Bordeaux, Bussy.
273. — *Henriette-Anne Stuart*, duchesse d'Orléans, Bruxelles, Windsor.

274. — *Elisabeth-Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans*, Bussy, Besançon, Blois (avec le Régent enfant), musée Rath à Genève, Esterhazy (Vienne), Vatel.
275. — *Le Régent*, Orléans, Fougères, marquis de Baroncelli-Javon.
276. — *Duchesse de Lorraine, sœur du Régent*, Nancy, prince de Beauveau, Bussy.
277. — *Roger de Bussy-Rabutin*, Bussy.
278. — *La comtesse de Bussy-Rabutin*, Fougères.
279. — *La duchesse de Villeroy*, Fougères.
280. — *Gaspard Fieubet*, Blois.
281. — *Charles Perrault*, Besançon.
282. — *Cardinal de Bouillon, Emmanuel-Théodose de la Tour-d'Auvergne*, Perpignan, Saintes.
283. — *Cardinal de Rohan* (la belle Eminence), Nancy, archevêché de Besançon.
284. — *La duchesse d'Orléans, femme du Régent*, Orléans.
285. — *Colbert*, Eudoxe Marcille, comte de Rougé.
286. — *Colbert, évêque d'Auxerre*, marquis de Biencourt.
287. — *Marquis de Torey*, comte Artus de Cossé-Brissac à Paris.
288. — *Lutty*, Stafford-House.
289. — *La Buçère*, Fougères, Stafford-House.
290. — *Le duc de Bourgogne*, Montauban, Orléans, Fougères.
291. — *La duchesse de Bourgogne*, baron de Larey, (2). Turin (palais de Madame).
292. — *Le cardinal de Polignac*, Stafford-House, duc de Polignac.
293. — *Le cardinal de Janson*, comte de Forbin au château de la Barben, marquis de Forbin des Issarts, au château des Issarts près Avignon.
294. — *Le cardinal de Noailles*, Perpignan.
295. — *Le cardinal de Fleury*, Perpignan, bibliothèque de Caen.
296. — *Baron, de la Comédie-Française*, Perpignan.
297. — *Monsieur le Duc*, Bussy.
298. — *D'Argenson, Lieutenant-général de police*, Caen.
299. — *Madame de Maintenon*, duc de Noailles, Bussy, Chambord, marquis de Mornay à Montchevreuil, Alfred Bonneau à Angers, marquise de Virieu.
300. — *Le maréchal de Tessé*, Fougères.
301. — *François de la Baume, maréchal de Montrevel*, Bussy, Fougères.
302. — *Basville*, Montpellier.
303. — *La marquise de Gange*, Aubanel à Avignon.
304. — *Le maréchal duc d'Harcourt*, au château d'Harcourt-Thury.
305. — *Mascaron*, évêché d'Agén.
306. — *Jean-Claude*, bibliothèque de Genève.
307. — *Chapelle*, bibliothèque de Caen (avec Racine), Stafford-House.
308. — *Mme de La Fayette*, comte des Nétumières aux Rochers.
309. — *Pierre Bayle*, Léon de Maleville à Montauban.
310. — *Princesse des Ursins*, bibliothèque de Versailles.
311. — *Maréchal duc de Navailles*, hospice de Nîort, comte de Montaut, comtesse de Ludre.
312. — *Marquise de Vins*, marquise de Blocqueville à Paris.
313. — *Le Président Pomponne de Bellière*, marquise de Malleville.
314. — *Le duc de Roannez*, M. Rothan à Paris.
315. — *Mme de Montespan*, marquis de Mortemart, Esterhazy (Vienne), Duc de Richmond, Harcourt-Thury.
316. — *Duc d'Antin*, Fougères.
317. — *Duc du Maine*, Bussy, Fougères.
318. — *Duchesse du Maine*, Orléans, Fougères.
319. — *Comte de Toulouse*, Fougères, Maurice Cottier.
320. — *Duchesse de la Vallière*, marquis d'Odinsson, Carminéites de Paris, Bussy, Harcourt-Thury, comte de Rougé au château de Videville.
321. — *Duchesse de Fontanges*, Ussé, comte de Saporita à Aix, Fougères, M. de Courtilloles au château de Courtilloles (Sarthe).
322. — *Mademoiselle de Ludre*, comte de Ludre.
323. — *Le duc de Beauvillier*, Blois, Fougères.
324. — *Le duc de Montausier*, Fougères, M. Filleul à Paris, Eudoxe Marcille.
325. — *Duchesse de Montausier*, Lord Spencer à Althorpe, M. Filleul.
326. — *Ninon de l'Enclos*, Bussy, Chenonceaux, M. Vatel, 4, rue de Hanovre, Angers, Marseille (?)
327. — *La duchesse de Ventadour*, Bussy.
328. — *La marquise de la Barre*, Bussy.
329. — *La marquise de Montglat*, Bussy.
330. — *Amélie de Hem, princesse de Tarente*, comte des Nétumières aux Rochers.
331. — *Lauzun* (Antonin Nomp de Caumont), marquis Bertrand de Caumont-la-Force à Paris.
332. — *Marquis de Vardes*, duc de Rohan, à Paris.
333. — *La comtesse de Gramont*, Hampton-Court.
334. — *Mme de Sévigné*, comte de Lucay, comtesse de Laubespain, Epoisses, les Rochers, château de la Seilleraye, Bussy.
335. — *Mme de Grignan*, Bussy, Fougères, les Rochers, comte de Vibraye, au château de Bazoches.
336. — *Comte de Grignan*, Aix.
337. — *Mme de Simiane*, les Rochers.
338. — *Emmanuel de Coulanges*, les Rochers.
339. — *Mme de Coulanges*, les Rochers.
340. — *Henri-Jules de Bourbon, fils du Grand Condé*, Bussy, Fougères.
341. — *Claire-Clémence de Maillé, femme du Grand Condé*, Fougères. (?)
342. — *La duchesse de Berry*, fille du Régent, Bussy.
343. — *François d'Aubusson, maréchal duc de la Feuillade*, prince de Beauvau.
344. — *Louis d'Aubusson, maréchal duc de la Feuillade*, prince de Beauvau.
345. — *Catinat*, Biencourt.
346. — *L'auban*, comte de Chastellux au château de Chastellux, comte de Fontenay, au château de Vaubert (Orne), Ussé.
347. — *Maréchal duc de Vienne*, Blois.
348. — *Maréchal duc de Luxembourg*, comte de Dauvet à Châtillon-sur-Loire.
349. — *Tarente*, Bussy, Chartres, Carbone, Bazoches, baron de Rivière à Gallat, Tarn, Mme de Barbazin à Aix, au château de Quintin.
350. — *Maréchal duc de Lorges*, au château de Quintin.

351. — *Armand de Bourbon, prince de Conti*, Fougères, comte de Ludre.
352. — *Anne Martinozzi, princesse de Conti*, Fougères, comte de Ludre.
353. — *Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon*, Orléans.
354. — *Hortense Mancini, duchesse de Mazarin*, M. Delaroye-Delorme à Niort.
355. — *Fénelon*, Lille.
356. — *Fléchier*, M. de Laurens à Pernes (Vaucluse).
357. — *Louis-Joseph, duc de Vendôme*, Blois, Henri Viollet à Tours.
358. — *Marie Victoire de Bavière, femme du Grand-Dauphin*, Bussy, M. le comte de Laroche-foucauld, au château de Verteuil, Charente.
359. — *Maréchal de Berwick*, Nîmes, Fontenay-en-Brie.
360. — *Villars*, Nîmes, Bazoches, comte de Siuëty, comte d'Exéat.
361. — *François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon*, Ancy-le-Franc.
362. — *Duchesse de Nevers* (Diane de Damas-Thiangès), marquis de Mortemart.
363. — *Magalotti*, Valenciennes, Varsovie (palais de Lazienki).
364. — *Anne de Bavière, princesse de Condé*, Verteuil, Fougères.
365. — *Le comte d'Evreux*, M. de Tarade au château de Belleroche, près Amboise.
366. — *M^{lle} de Kérualte, duchesse de Portsmouth*, Nîmes, Duc de Richmond.
367. — *D'Aguessseau, chancelier de France*, Rouen.
368. — *Le maréchal de Puysegur*, baron de La-reinty à Paris.

NOUVELLES

*. On vient d'entreprendre la restauration des statues qui décorent le grand escalier et le portique de l'ancien palais du Corps législatif.

On sait qu'elles représentent l'Hôpital, d'Aguessseau, Sully, Colbert, Minerve et Thémis. Les quatre premières sont assises; Minerve et Thémis sont debout.

Ces statues datent de 1807. Elles sont en pierre ou en plâtre, et se dégradent fréquemment sous l'influence des variations atmosphériques. Elles ont été souvent réparées, en partie surtout. La restauration qui est entreprise actuellement sera complète.

Cette opération se rattache au projet d'ensemble de restauration des monuments et œuvres d'art de Paris, en vue de l'Exposition universelle de 1878.

*. Les modèles et les croquis envoyés par les artistes anglais et étrangers, au concours pour le monument de lord Byron, sont exposés en ce moment à l'Albert-Hall, à Londres. Le projet choisi a pour auteur M. Richard Balt. Il représente Byron assis sur une roche et contemplant la mer.

A côté de la salle où a lieu cette exhibition, on a organisé un musée d'objets ayant appartenu au poète ou se rapportant à lui.

On remarque parmi ces objets un grand nombre de portraits (peintures, gravures, sculptures, médailles), un médaillon, une montre en argent et une épingle en or qu'il portait habituellement; sa tabatière, le casque dont il se coiffait en Grèce, ses gants de boxe, des pipes, des épées, des dagues, le collier de son chien favori, *Boaswain*, un crucifix mis sous son oreiller à Missolonghi, son service à thé de Cambridge.

Cette collection contient aussi des liasses d'autographes et un mémoire écrit tout entier de sa main, relatif à sa séparation d'avec sa femme.

La statue de Byron sera élevée à Green-Park.

Académie des Sciences morales et politiques

CIRCULATION DES MÉTAUX AVANT L'INVENTION DE LA MONNAIE. — M. François Lenormant lit un mémoire sur l'invention de la monnaie. Elle date du moment où le lingot de métaux reçut une empreinte destinée à indiquer son origine et à garantir son poids et sa valeur. Cette invention est due aux Lydiens et aux Grecs. On peut la placer vers la fin du VIII^e siècle avant notre ère. La haute antiquité, en Assyrie et en Egypte, n'eut pas de monnaies. Les monuments épigraphiques l'attestent et nous renseignent en même temps sur les procédés en usage alors pour les échanges et le commerce.

L'Egypte, dès les premières dynasties, quatre mille ans avant notre ère, nous apparaît déjà en possession d'un système régulier de poids et de mesures; il ne manque aux métaux employés pour l'achat que l'empreinte. Leur poids est rigoureusement déterminé. L'outen, subdivisé en fractions décimales, est l'unité de poids monétaire. M. Chabas lui trouve une valeur de 91 grammes, M. François Lenormant croit que cette valeur est un peu plus élevée et qu'elle oscille entre 9½ et 96 grammes. L'étalon monétaire égyptien est l'outen de cuivre; ce métal abondait relativement dans la vallée du Nil; il provenait des mines de la presqu'île du Sinaï. L'or ne manquait pas, il venait d'Asie ou d'Ethiopie. Quant à l'argent, il était rare et avait en conséquence une valeur rapprochée de celle de l'or: cinq outens d'argent valaient trois outens d'or. Sous la quatrième dynastie, un bœuf se payait environ 190 outens de cuivre; un chevreau valait 2 outens; le salaire mensuel d'un artisan était représenté par cinq outens, sans compter les rations quotidiennes de grain.

UN PORTRAIT DU CHANCELIER PIERRE SÉGUIER

AU MUSÉE DU LOUVRE, PAR G. LÉONARD HÉRARD

—

Quand, au rez-de-chaussée du musée du Louvre, on passe de la salle de Puget dans celle de Coyzevox, on remarque près de la porte, à droite, un buste colossal en marbre blanc. Bien qu'exposé depuis plus de cinquante ans, cet ouvrage, sur l'origine et l'identité duquel plane encore la plus grande obscurité, n'a pas été compris dans les deux dernières éditions du catalogue des sculptures modernes. Il ne paraîtra peut-être pas sans intérêt d'en indiquer l'auteur et d'en nommer l'original.

A première vue, le portrait est celui d'un magistrat revêtu de son costume officiel et des insignes de l'ordre du Saint-Esprit. Les dimensions de l'œuvre indiquent, chez son auteur, les intentions d'une sorte de glorification posthume et tendent évidemment à l'apothéose du modèle. Nous sommes donc en face d'un personnage incontestablement très-important. D'un autre côté, sous l'ancien régime et à cette époque surtout, le cordon du Saint-Esprit n'était pas prodigué à la magistrature. Les plus hauts dignitaires de l'ordre judiciaire, les chanceliers presque seuls pouvaient aspirer à cet honneur. Les premières présomptions doivent donc porter à croire que le personnage a été chancelier de France, et, comme l'œuvre appartient certainement au *xvii^e* siècle, le premier effort à tenter consiste à confronter successivement avec notre buste la physionomie des magistrats qui, de 1600 à 1700, ont occupé, en France, le poste de chancelier. L'épreuve est, du premier coup, concluante. Le buste rappelle et ne peut rappeler que les traits de Pierre Séguier, mais non pas tels que la postérité les a reçus et adoptés d'après de nombreuses gravures de Moncornet, N. Picart, Desrochers, Mellan (1639), Michel Lasne (1643), Grégoire Huret (1^{er} type), Humbelot, Lefant (1653), Daret, etc. (1) Ce n'est pas la tête énergique du terrible justicier de la Normandie, du vigoureux agent de Richelieu et de Mazarin, de l'homme à la barbe caractéristique, au rogne aspect de parlementaire. C'est le Séguier vieilli dans les honneurs, béatement épanoui par le

succès, confit dans sa vanité et sa « grandeur » comme l'a dépeint Tallemant des Réaux (1), le Séguier à la face complètement rasée, au masque alourdi et ravagé par l'âge, tel que nous le fait déjà pressentir l'estampe de Van Schuppen datée de 1668. C'est le magistrat émérite, protecteur des lettres et des arts. Les proportions colossales et les conventions inséparables de tout portrait officiel ou monumental, les prétentions visibles d'un artiste qui se guide et vise au style grandiose, ont encore altéré le type laissé par Van Schuppen qui, lui-même, différerait déjà sensiblement de la figure historiquement acceptée du chancelier. Voilà pourquoi un personnage de cette célébrité a pu être aussi longtemps méconnu.

Si maintenant on veut essayer de connaître *a priori* l'école à laquelle appartient cette œuvre et nommer approximativement l'atelier d'où elle est sortie, on peut arriver assez facilement à formuler une opinion très-vraisemblable. Cette sculpture vide et pompeuse, au modelé ronflant, aux procédés sans individualité, aux rides poncives, trahit le goût de l'Académie dans ce qu'il a de moins bon. C'est un portrait traité en « noble tête de vieillard » par un praticien habile, qui veut montrer tout ce qu'il sait faire et qui est lourd croyant être grand. On devine encore, dans ce marbre, un travail entrepris sur commande officielle, exécuté loin de la nature, peut-être rétrospectivement. En un mot, on se sent en présence d'une œuvre académique du *xvii^e* siècle, et on peut dire que son auteur, s'il avait du talent et de la facilité, n'a pas prouvé par ce buste qu'il eût une originalité puissante.

Cette double conclusion est absolument confirmée par les faits qui résultent d'une enquête approfondie et de l'étude des provenances. Le marbre portait, dans l'inventaire de la Restauration, le numéro 2.163. Il était déclaré œuvre de Coyzevox et regardé comme le portrait de Le Tellier, marquis de Louvois. Il fut exposé dans la galerie d'Angoulême, en 1824, et ainsi décrit dans le catalogue du comte de Clarac : « N° 20. Michel Le Tellier, marquis de Louvois, buste en marbre. Hauteur, 724 m. Ce buste n'offre rien de remarquable et il est assez grossièrement travaillé. » Plus tard, l'erreur commise fut en partie reconnue par Clarac ou par ses continuateurs et, sous le numéro 3.554, dans la planche 1120 du *Musée de sculpture* atlas, tome VI ; texte, tome VI ; p. 209 et 217, on restitua au buste méconnu son vrai nom de Pierre Séguier. Mais, en le gravant, on lui donna comme auteur Jacques Sarrazin. Cette nouvelle erreur était déjà traditionnelle.

La pièce venait en effet des Petits Augustins et, depuis 1810, Lenoir l'avait ainsi cataloguée :

« N° 232. — Buste colossal en marbre blanc de Pierre Séguier, né à Paris en 1588, etc. Il mourut chancelier de France en 1672, à l'âge de 84 ans, etc. Ce beau buste, de la main de Sarrazin, mérite d'être remarqué par la finesse de l'expression et la pureté du travail. »

Nous n'avons pas à nous occuper de l'attribution toute hypothétique et toute gratuite que Lenoir a faite de ce buste à Sarrazin. Nous avons déjà parlé ailleurs de la manie qu'avait Lenoir d'at-

(1) Pour avoir une liste plus complète des portraits gravés de Pierre Séguier, il faut consulter le tome IV du P. Lelong, édition F. de Fontette. Les très-nombreux portraits du chancelier peuvent tous se ramener à trois types principaux :

1^o Type du magistrat à la barbe caractéristique dont nous avons énuméré ci-dessus les principales reproductions et dont l'estampe de Mellan est, en général, le point de départ ;

2^o Type du Séguier engraisé, tête à la mode Louis XIV, petite moustache et bouche, tel qu'il a été fixé par Lebrun et reproduit par Nanteuil en 1667, une première fois par Larminin en 1661, une première fois par Van Schuppen en 1662 et enfin par Jacques Lubin, pour les *Hommes illustres* de Perrault ;

3^o Type du vieillard au visage imberbe conservé par la seconde estampe de Van Schuppen et par deux nouvelles planches l'une de Grégoire Huret et l'autre de Larminin.

(1) *Historiettes*, édition de Monmerque et P. Paris, 1854, tome III, p. 385 et suiv.

tribuer à Sarrazin toutes les œuvres du xvii^e siècle dont il ignorait les origines (1). Mais il est très-important de constater que, dans une longue note communiquée en 1810 à Lenoir par « M. Séguier, président du tribunal d'appel (2) », le portrait de Pierre Séguier fut reconnu par sa famille qui avait à sa disposition, comme l'établit cette note, de nombreux éléments d'information.

Lenoir n'a pas indiqué, dans son catalogue imprimé, la provenance du buste n° 232. Mais il a réparé cette omission dans ses notes manuscrites (3). Le marbre venait de la salle des antiques, au Louvre. La négligence de Lenoir n'avait, après tout, aucune importance; elle n'aurait pas même pu nous faire perdre la piste de l'objet que nous poursuivons, ni retarder longtemps la découverte de la vérité. D'où pouvait donc provenir vraisemblablement un buste de Séguier? Evidemment des salles de l'Académie de peinture et sculpture, au vieux Louvre, où sa place, comme souvenir d'un long protectorat, était non pas seulement naturelle, mais, on peut le dire, nécessaire. C'est là, en effet, que la présence de la sculpture fut signalée « le 19 frimaire de l'an II de la République une et indivisible » dans un « inventaire des tableaux... des marbres, bronzes, terres-cuites, plâtres et autres objets divers trouvés dans les salles de la ci-devant Académie. »

Dès maintenant, notre preuve est faite. On n'a plus qu'à ouvrir la *Description de l'Académie* par Guérin (Paris, 1713) et on saura tout ce qu'on peut désirer connaître en y lisant, page 51 : « Portrait de M. le chancelier Séguier, en buste de 3 pieds 1/2 de haut » — remarquons les dimensions — « par M. HERRARD qui en a fait présent à l'Académie. » La déclaration de Guérin, toujours si bien informé, se trouve encore confirmée dans les *Mémoires inédits sur les membres de l'Académie royale* (tome I, p. 238).

Herrard ou mieux Herard, sculpteur et graveur en médailles, dont, suivant Guérin (*Description de l'Académie*, p. 104.), les prénoms étaient « Jean-Léonard » et « Gérard-Léonard » suivant MM. de Chennevières, de Montaiglon et Daudet (*Archives de l'art français*, tome II, p. 372) confirmés dans leur opinion par Zani (*Encyclop.* X. 366.) et par le texte de l'acte de décès de sa veuve (Piot; — Herluison, *Actes de l'état-civil d'artistes français*), naquit à Liège (Belgique). L'indication du lieu de sa naissance m'est fournie par des notes manuscrites, tracées en marge d'un exemplaire du Guérin, que je possède, et qui ont été rédigées par un membre de l'Académie de peinture vivant au milieu du xviii^e siècle. Herard fut reçu académicien le 16 octobre 1670 (*Procès-verbaux de l'Académie*, tome I, p. 348, 353) sur la présentation d'un médaillon en marbre représentant Saint-Jacques, (*Archives de l'art français*, II, 372.), aujourd'hui à l'église Notre-Dame de Versailles (*Gazette des*

Beaux-Arts, 2^{me} période tome XIII, p. 669), et, ajoutent MM. de Chennevières, de Montaiglon et Daudet, sur la remise du portrait du chancelier Séguier. Ce dernier fait très-vraisemblable, du reste, n'a pas encore été établi par les *Procès-verbaux de l'Académie* : Guérin ne parle que d'un simple don sans indiquer, pour le buste, la circonstance de la présentation académique. Herard mourut le 8 novembre 1673, âgé de 43 ans. Il y a accord, sur la date de son décès, entre les différentes autorités citées plus haut.

LOUIS COURAJOD.

BIBLIOGRAPHIE

La France, 28 mai : Les peintures de M. Puvis de Chavannes au Panthéon, par M. Marius Vachon.

Giornale di erudizione artistica (Vol. V, Fas. VII et VIII.) Pérouse. Documents sur les réquisitions de tableaux faites à Pérouse par la France au temps de la République et de l'Empire, publiés par M. A. Rossi.

Le Tour du Monde, 837^e livraison. — Texte : Le Monténégro, par M. Charles Yriarte. Texte et dessins inédits. — Huit dessins de Valerio, O. Matthieu, E. Ronjat et Valnay.

Journal de la Jeunesse, 236^e livraison. — Texte par M^{me} la vicomtesse de Pitray, M. Louis Rousselet, L. Marcel Devic, etc.

Dessins : Marie, de Neuville, Vereschaguine, Bonnafoux, Castelli et Clerget.

Bureaux à la librairie Hachette et C^e, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1876, 2^e période tome XIV, p. 328.

(2) Cette note est imprimée dans l'édition de 1810 du Catalogue du Musée des Monuments français.

(3) « N° 232. — De la salle des antiques. Buste colossal en marbre blanc de Pierre Séguier, garde des sceaux, mort chancelier de France en 1672 à l'âge de 84 ans, sculpté par Jacques Sarrazin »

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Envois de Rome.

L'exposition publique des œuvres envoyées de Rome par les pensionnaires de la villa Médicis commence aujourd'hui 30 juin, à l'Ecole des beaux-arts. Voici la liste de ces envois :

PEINTURE.

M. Ferrier (4^e année) : *Sainte Agnès*. — M. Morot (3^e année) : *la Création de l'homme*, d'après Michel-Ange; *le Bon Samaritain*. — M. Besnard (2^e année) : *Saint Bernard ressuscitant un enfant*. — M. Commerre (1^{re} année) : *Jézabel*.

SCULPTURE.

M. Coutan (4^e année) : *Saint Christophe*. — M. Injalbert (2^e année) : *un Christ*. — M. Hagnès (1^{re} année) : *Baptême du Christ*, bas-relief; *Ménandre*, copie d'après l'antique.

ARCHITECTURE.

M. Bernier (4^e année) : *Restauration du tombeau de Mausole*. — M. Lambert (3^e année) : *Acropole d'Athènes*, état actuel; *Palais communal de Brescia*. — M. Laviot (2^e année) : *Temple de Castor et Pollux*, chapiteau et base, entablement; *Temple de la Concorde*, entablement; *Tombeau de Borca-cio*, à Santa Maria de la Pace. M. Paulin (1^{re} année) : *Pompeï*, fragments; *Panthéon*, porte, chapiteau et base de la colonne.

GRAVURE.

M. Roti (1^{re} année) : *Vénus et l'Amour*, cire; *Jeunesse*, tête d'étude; *Tête antique*, copie sur acier; *Fragments d'une fresque de Pinturicchio*, dessin. — M. Boutellier (4^e année) : *La Vierge et*

l'Enfant Jésus, d'après Léonard de Vinci, gravure en taille-douce.

Un arrêté du ministre de l'agriculture et du commerce, en date du 28 juin, a institué une commission consultative chargée de l'examen des travaux artistiques de sculpture à exécuter au Champ-de-Mars et au Trocadéro, en vue de l'Exposition universelle internationale de 1878.

Sont nommés membres de cette commission : MM. de Chennevières, président; Guillaume, Paul Dubois, Chapu, Lefuel, Viollet-Leduc, Alexandre Denuelle et Georges Berger.

Le jugement sur le concours annuel d'archéologie romaine (professeur M. Heuzey) a été rendu le 26 juin à l'Ecole des Beaux-Arts.

Voici les noms des artistes qui ont obtenu des récompenses :

Peintures. — (Médailles) : MM. Guyot et Laccaille, élèves de M. Lehmann; Perruchot, élève de M. Gérôme. — (Mention) : M. Flandrin, élève de M. Lehmann.

Sculpture. — (Mentions) : M. Fossé, élève de M. Cavelier; M. Chavailland, élève de MM. Jouffroy et Roubaud; Enderlin, élève de M. Jouffroy.

La Société libre des Beaux-Arts avait mis au concours la question suivante : « Chercher depuis quelle époque l'art français est supérieur aux arts étrangers. »

Cette Société vient de tenir sa réunion annuelle pour décerner les prix aux auteurs des meilleurs ouvrages qui lui ont été présentés. La première médaille a été obtenue par M. Vasselot. La deuxième médaille a été décernée à M. Eugène Guillon, peintre.

Exposition des beaux-arts à Reims.

Une exposition des beaux-arts, organisée à Reims par les soins de la Société des amis des arts, sera ouverte le 15 septembre et close le 31 octobre.

Y seront admis : les tableaux, dessins, gravures, sculptures, etc.

Les artistes invités à prendre part à l'exposition n'auront pas à supporter les frais de transport de leurs œuvres, tant à l'aller qu'au retour, pour le trajet en France.

La commission de l'exposition se réserve le droit d'admettre ou de refuser les ouvrages envoyés.

Chaque artiste ne pourra envoyer à l'exposition plus de deux ouvrages d'un même genre.

Des acquisitions seront faites à l'exposition pour l'organisation d'une tombola et la commission facilitera, par tous les moyens en son pouvoir, la vente des ouvrages exposés.

Une exposition des beaux-arts, moderne et rétrospective, aura lieu à Tarbes, du 1^{er} août au 15 septembre.

Les envois doivent être adressés à M. le président de la Société des Beaux-Arts, avant le 15 juillet.

L'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie, avec un concours international sous le patronage de LL. AA. RR. le prince d'Orange et le prince Alexandre des Pays-Bas, s'ouvrira à Amsterdam, le 4 juillet prochain. Cette Exposition, ainsi que le concours international, auquel bon nombre d'industriels français prendront part, promet d'être fort intéressante.

Le trajet de Paris à Amsterdam est facile; il s'accomplit en douze heures.

Pour tous renseignements, s'adresser au consulat général des Pays-Bas, 54 avenue Joséphine, ouvert de dix heures à midi et de quatre à six heures du soir.

Le Salon de Madrid. — Un arrêté de S. M. le roi d'Espagne vient d'instituer une exposition des beaux-arts qui aura lieu tous les trois ans à Madrid.

La prochaine exposition s'ouvrira dans le courant du mois d'avril 1878.

Les artistes espagnols et étrangers indistinctement sont admis à y prendre part et auront également droit aux récompenses qui seront conférées.

Le règlement d'admission est le même que celui du Salon de Paris.

Les récompenses seront réparties de la manière suivante :

Peinture et dessin.

3 médailles de 1 ^{re} classe.	
6 — 2 ^e —	
9 — 3 ^e —	

Sculpture et gravure en creux.

2 médailles de 1 ^{re} classe.	
3 — 2 ^e —	
4 — 3 ^e —	

Gravure et lithographie.

1 médaille de 1 ^{re} classe.	
2 — 2 ^e —	
3 — 3 ^e —	

Architecture.

1 médaille de 1 ^{re} classe.	
2 — 2 ^e —	
3 — 3 ^e —	

Il sera accordé un diplôme et une médaille d'or pour la 1^{re} classe. La médaille sera en argent pour la 2^e classe et en bronze pour la 3^e.

Les artistes qui auraient déjà obtenu dans des expositions précédentes des récompenses de la même classe et en mériteraient une nouvelle pourront opter pour celle de la classe immédiatement supérieure.

Pourront être acquises par le gouvernement les œuvres dont les auteurs ont obtenu des médailles.

Si les œuvres étaient jugées dignes d'une récompense extraordinaire, elles pourraient être acquises dans les limites des ressources mises à la disposition du gouvernement pour cet objet, et les artistes seront proposés pour la croix de chevalier de l'ordre de Charles III.

Ceux qui auraient déjà obtenu cette distinction seront proposés pour le grade de commandeur ordinaire, et, s'ils le possèdent, pour celui de commandeur de nombre.

Une médaille d'honneur de 2,000 fr. ou sa valeur en espèces sera accordée à l'artiste qui se sera distingué par l'envoi de l'œuvre la plus remarquable. Celle-ci pourra être acquise aussi par le gouvernement.

Congrès des Architectes français

Le congrès des Architectes français a clos sa session annuelle samedi dernier 16 juin après une intéressante série de conférences et de visites aux principaux travaux en cours d'exécution dans la capitale.

Parmi les conférences très-suivies, qui ont été faites dans l'hémicycle de l'Ecole des Beaux-Arts, citons celle de M. Ernest Desjardins, membre de l'Institut, qui, aux applaudissements répétés d'un nombreux auditoire, a brièvement expliqué l'art égyptien d'après les dernières découvertes de M. Mariette, et celle de M. Paul Sédille sur la polychromie monumentale par les terres cuites et émaillées.

Ce sujet, très-intéressant par sa nouveauté, a été d'autant plus attrayant pour tous, que M. Paul Sédille, à l'appui de ses théories, a présenté au Congrès de nombreux et curieux échantillons de terre émaillée empruntés à

ses travaux d'architecture polychrome, soit à Paris ou dans les environs, soit dans le Midi de la France et sur les bords de la Méditerranée.

D'autres travaux, un compte-rendu du Salon d'architecture par M. Uchard, une notice sur la vie et les œuvres de Henri Labrousse, par M. Eugène Millet, une étude sur l'expropriation depuis les temps les plus anciens, par M. Ch. Lucas, ont été également soumis au Congrès qui ne s'est séparé qu'après avoir fêté dans une dernière réunion au Grand-Hôtel les lauréats qui ont obtenu cette année, pour travaux d'architecture privée, la Grande Médaille fondée par la Société centrale des Architectes.

Ces lauréats sont MM. Jules Hénard et Henri Parent, architectes à Paris, et M. Letz, architecte en chef de la ville de Marseille.

D'autres récompenses et médailles ont été également, samedi dans la séance de clôture du Congrès, distribuées aux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts et de l'Ecole nationale de Dessin, au cercle des Ouvriers Maçons et au personnel du bâtiment.

A. DE L.

Un laboratoire officiel de photographie

Le *Journal officiel* a publié un rapport adressé au ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, sur l'emploi de la photographie dans les établissements scientifiques et littéraires dépendant de ce département.

Ce rapport fait ressortir les services que la photographie peut rendre en vue de reproduire d'une manière authentique des documents précieux et uniques, qui peuvent être anéantis, et dont des fac-simile parfaits assureraient en quelque sorte la survivance.

Une commission a été chargée d'organiser le fonctionnement de ce nouveau service; elle est ainsi composée :

M. Léopold Delisle, président; MM. Léon Renier, Henri Sainte-Claire Deville, Maury, Ravaisson, Ed. Thierry, Davanne, Aimé Girard, Tétreau, baron de Watteville, Servaux; Collin, secrétaire; Mortreuil, secrétaire-adjoint.

Un point fort important du projet étudié par la commission était la création d'un laboratoire central de photographie. Il convenait non-seulement de définir bien exactement ce que l'on entendait sous le nom de laboratoire, mais encore de rechercher les meilleurs moyens d'exécution de cet atelier, qui a semblé indispensable.

La commission a été d'avis que ce laboratoire pouvait utilement servir :

1° A conserver les clichés déposés par les éditeurs ou les opérateurs, et qui deviennent propriété de l'Etat.

2° A exécuter les travaux photographiques ordonnés par l'administration, tels que les reproductions faites par l'Etat pour les villes de

province ou de l'étranger qui, à titre gratuit, onéreux ou de réciprocité, demanderaient à faire photographier les objets qui se trouvent dans nos établissements, tels que les planches qui doivent servir à nos publications, (*Documents inédits, Revue des sociétés savantes, Archives des missions*, etc.)

3° A exercer aux opérations photographiques les personnes désignées par le ministère pour remplir des missions scientifiques.

4° A vérifier avant le départ l'état des appareils et des produits emportés par ces missionnaires.

L'accomplissement de ce projet, dont l'utilité n'a été contestée par personne dans la commission, ne paraît pas devoir entraîner l'Etat dans des dépenses considérables, une construction légère suffisant à l'installation projetée.

NOUVELLES

*. L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance de samedi 23 juin, a nommé correspondant libre, à la place de M. Jeanron, décédé, M. le marquis de Souza-Holstein, président de l'Académie royale de Lisbonne.

*. L'Ecole des Beaux-Arts a décerné pour la première fois le prix de perspective fondé par M. Fortin-d'Ivry.

Ce prix, dont la valeur est de 600 francs, a été remporté par M. Lacaille, élève de M. Lehmann.

Trois mentions honorables ont été en outre accordées dans l'ordre suivant : M. Formant, élève de M. Gérôme; M. Fournier, élève de M. Cabanel; M. Bogino, élève de M. Lehmann.

*. Dernièrement a eu lieu à l'Ecole des Beaux-Arts, sous la présidence de M. le baron Taylor, la séance tenue par les membres de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs.

Après l'approbation des comptes pour l'année 1876-1877, on a procédé au renouvellement des membres du bureau. La liste présentée par le bureau a été réélue. Ce sont MM. Charles Lefebvre, Soulange-Teissier, Eug. Bellangé, Schneider, Léon Noël, Brillouin, Bousquet, Frédéric de Courcy, Gidonx, Lemerrier, Godeboeuf, Armand Dumaresq, Ad. Arn. Jules Girard, Mathurin Moreau, Valério, Landrin, Sédille, de Bierne et le comte de Nieuwerkerke.

*. Nous avons annoncé que la *Gazette des Beaux-Arts* publierait une gravure de M. Gaillard d'après la *Tête de cire* du musée Wicar. A Liège la planche vient de nous être livrée par l'éminent graveur; elle paraîtra dans le courant de ce semestre.

*. L'administration commerciale d'Anvers vient de charger une commission spéciale d'organiser un congrès artistique à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de

Rubens. Ce congrès s'ouvrira le 19 août prochain.

* Sept ou huit pierres précieuses d'une valeur inappréciable, excepté pour les connaisseurs, ont été volées dans la nuit de vendredi dans une vitrine du Musée britannique. On annonce que deux de ces pierres ont été retrouvées grâce à l'honnêteté des marchands auxquels on était allé les offrir en vente. Les autres ont disparu et l'on suppose qu'elles ont été envoyées à Amsterdam.

Ce vol a naturellement causé une pénible émotion au Musée britannique; on ne sait encore de quelle manière il a été commis; la vitrine était, comme d'habitude, fermée et elle n'a pu être ouverte qu'avec une clef s'adaptant parfaitement. En même temps il faut remarquer que des personnes étrangères à l'administration du musée y sont occupées à des travaux en voie d'exécution, mais on ne comprend pas comment l'une d'elles a pu s'isoler des autres et trouver moyen de commettre cette audacieuse soustraction.

Commission de l'inventaire des richesses d'art de la France.

Par décret du 9 juin, rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, la commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France est constituée ainsi qu'il suit :

Président : le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts.

Vice-présidents : MM. le marquis de Chennevières, Reiset.

Membres : MM. Beswillwald, Chabouillet, Chéron, Clément de Ris, Cousin, Darcel, Delaborde, Gentil, ancien secrétaire de la commission supérieure des beaux-arts, Grnyer, Guiffrey, de Guilhaud, Lafenestre, Louvrier de Lajolais, de Montaiglon, Mautz, Michaux, Quicherat, de Ronchaud, de Saint-Victor, Servaux, du Sommerard, de Watteville.

Secrétaire : M. Jouin, attaché à la direction des beaux-arts, chargé du service de l'inventaire.

Secrétaire adjoint : M. Jamain, attaché à la direction des beaux-arts.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Séance du 8 juin.

M. Ravaissou soumet à l'Académie la photographie d'un dessin représentant la Vénus de Milo au moment de la découverte, en 1820. Le savant académicien rappelle à cette occasion que, selon certains journaux, on aurait récemment trouvé dans l'île de Milo un bras en marbre, tenant un miroir, qui devait avoir appartenu à notre célèbre Vénus.

Rien n'est venu confirmer cette nouvelle, qui semble reposer sur le récit imaginaire d'une lutte qui aurait eu lieu lors de l'embarquement de la statue, lutte qui en aurait causé la mutilation.

Bien que ce récit ait été démenti par la narration authentique de Dumont-d'Urville, de Marcel-lus et autres, M. Ravaissou est heureux de pouvoir apporter un nouveau témoignage, plus décisif encore, s'il est possible. On sait que la Vénus, lorsqu'on l'a découverte dans la cachette où elle reposait depuis peut-être douze ou treize siècles, était brisée en deux morceaux. Ces morceaux furent dessinés alors par M. Voutier, officier de marine à bord de l'*Estafette*. L'album dans lequel se trouvait ce dessin a été adressé à M. Ravaissou, qui a fait prendre une photographie de ce dernier.

Ce dessin prouve que la Vénus était alors dans le même état que lorsqu'elle est arrivée au Louvre. Les recherches de M. Ravaissou ont d'ailleurs établi que la Vénus était groupée avec un Mars de telle manière qu'elle ne devait tenir à la main ni un miroir ni aucun autre attribut. On a objecté, il est vrai, que les Grecs n'avaient pas groupé Mars avec Vénus, comme le firent souvent les Romains; mais M. Ravaissou cite, entre autres monuments incontestablement grecs, la grande base archaïque de candélabres que possède le musée du Louvre, où ces deux divinités sont réunies, et avec elles l'Amour. On trouve d'ailleurs les mêmes divinités réunies sur un vase peint, provenant de l'île même de Milo.

M. G. Perrot dit qu'il a reçu, il y a quelques jours, une lettre d'un membre de l'Ecole française d'Athènes, qui lui raconte l'origine de la fausse nouvelle : elle a été démentie par la feuille même d'Athènes qui l'avait annoncée en premier lieu. On n'a trouvé à Milo qu'une poignée tenant un objet rond qui ne représente pas un miroir et qui ne peut en aucun cas avoir appartenu à la célèbre Vénus.

CORRESPONDANCE

Au directeur.

Permettez-moi de profiter de la publicité de la *Chronique des Beaux-Arts*, pour faire appel aux critiques et aux érudits, et leur demander s'ils auraient des documents qu'ils voudraient bien me communiquer sur un tableau que je viens de relever dans la chapelle des *Ames du Purgatoire*, la seconde à gauche dans l'église Notre-Dame, à Versailles. Le travail dont je m'occupe, est destiné à la commission de l'inventaire des Richesses d'art de la France. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si des documents me sont adressés, ils seront publiés *in extenso* dans un des volumes de la commission accompagnés du nom du charitable collaborateur à qui je les devrai.

Voici le tableau :

Il est sur toile et peut mesurer, haut 1.20, larg. 1.50. Au centre le Christ mort, de grandeur naturelle, nu, est étendu de gauche à droite; le buste relevé. Il est soutenu par la Religion tenant une croix, coiffée d'une tiare, et dont les traits

rappellent ceux d'Anne d'Autriche, âgée alors de 31 ans. A gauche, tout-à fait dans le coin inférieur, le roi Louis XIII, en buste, de profil à droite, tête laurée, tenant le sceptre fleurdelysé des deux mains croisées. Sur une des imbrications de la cuirasse, on lit distinctement le mot *ADMILITAS* dont j'ignore la signification. Derrière le Christ, faisant face au spectateur, la Sainte Vierge les bras étendus. Aux pieds du Sauveur, à droite, sur une place un peu plus éloignée, trois figures de donateurs en buste, dont deux sont vêtus du costume civil (peut-être des échevins de Versailles?), et dont un troisième est un ecclésiastique. Ce dernier, bien que ne portant pas les insignes de cardinal, ressemble au cardinal de Bérulle.

Ce tableau ne porte pas de nom; mais on y lit l'inscription suivante concordant parfaitement avec son exécution : *Peint en 1632.*

J'ai fait de vaines recherches pour retrouver sa généalogie. M. Le Roi n'en parle pas dans son *Histoire de Versailles*; et le clergé de Notre-Dame ne possède pas de tradition expliquant sa présence dans l'église.

C'est évidemment un tableau votif, et je suis porté à croire qu'il n'a jamais quitté Versailles et figurait, soit dans l'ancienne église Saint-Julien détruite en 1680; soit dans quelque chapelle conventuelle. Mais c'est une pure hypothèse qu'aucun document n'infirmes ou ne justifie; et je serais bien heureux si ma lettre pouvait en faire sortir de quelque chartrier inconnu, soit favorables, soit contraires à mon opinion.

L. CLÉMENT DE RIS.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Par suite de la mort de M. Trost, de sir Digby Wyatt et de M. Weekes, il y a trois places vacantes parmi les membres de la *Royal Academy*. Logiquement les trois nouveaux académiciens devraient représenter chacun une branche des beaux arts, car M. Trost était peintre, sir Digby Wyatt, architecte, et M. Weekes, sculpteur. Il serait pourtant difficile de trouver parmi les *associés* (c'est ainsi qu'on appelle les membres de l'*Academy* qui ne sont pas arrivés à leur pleine dignité) des architectes et encore moins des sculpteurs ayant assez de mérite pour passer au premier rang. D'ailleurs le résultat de la première élection pour les places vacantes montre assez clairement que les Académiciens s'entendent sur les défauts de leur organisation. Ils viennent de choisir parmi les associés M. H. W. Davis, un paysagiste de mérite et encore jeune, pour remplir un des sièges, et en même temps de nommer comme associés M. P. R. Morris et M. Burgess.

M. Davis, le nouvel académicien, tout en appartenant à l'école réaliste, ne laisse pas que de trahir de temps en temps des aspirations poétiques. Il a étudié avec fruit les paysages de Millais, les vaches de Verboeckhoven et de Rosa Bozheur. Il se plaît au grand air des montagnes, des landes et des marécages de l'Ecosse.

M. Philip Morris est aussi un paysagiste; mais il est douteux qu'il se fût fait agréer, s'il n'avait

pas donné cette année des preuves de son talent comme peintre de figures. J'ai eu occasion de mentionner ses tableaux à la *Grosvenor Gallery* et à l'*Academy*, et le public leur a déjà accordé ses suffrages.

M. Burgess est exclusivement peintre de figures. Il suit, assez servilement du reste, les pas de M. Philip, un académicien, mort depuis quelques années, qui trouvait ses meilleures inspirations dans la vie espagnole. Comme son maître, M. Burgess ne voit que l'Espagne, il court les combats de taureaux, il hante les coins de rue à Séville, les places de marché à Tolède, les collines de l'Alhambra, à la recherche de groupes de paysans pittoresques. C'est la vie nationale de ce peuple encore affranchi du joug des convenances européennes, car le Maure perce toujours chez le Castillan et l'Andalou, qui charme M. Burgess, et il est parvenu à reproduire avec une habileté incontestable quelques-uns de leurs traits les plus saillants.

Le surintendant de la monnaie vient dans son rapport annuel d'appeler l'attention publique sur le bas niveau auquel est tombé l'art de la gravure de coins en Angleterre. En effet, on n'a qu'à regarder les pièces d'or et d'argent pour reconnaître la justesse des remarques du chef de la monnaie. La reine Victoria, qui approche de sa soixantième année, jouit encore pour la monnaie de toutes les beautés enfantines d'une poupée hollandaise, telle qu'elle a paru devant ses sujets à l'âge de dix-huit ans; les pièces de bronze et les florins (les nouvelles inventions de son règne), lui attribuent les grâces d'une comtesse à la mode qui ne veut pas dépasser la trentaine. Les numismatistes seuls savent jusqu'à quel point le numéraire d'un pays peut relâter l'état de l'art contemporain, et l'on ne voit que trop bien que nous sommes loin de l'ère de Briot, de Simon et de Pistruc.

Les admirateurs de lord Byron sont poursuivis par la mauvaise chance.

Avec grande difficulté ils sont parvenus à colliger une somme de 75,000 francs, et sans tarder davantage, ils se sont adressés aux sculpteurs des deux mondes pour une statue de leur héros. Du fiaseu du premier concours, j'ai déjà en l'occasion de parler. Et l'on peut dire que ce second essai montre encore plus clairement que jamais l'état conventionnel où rampe la sculpture contemporaine. Il serait difficile d'imaginer vingt groupes plus mesquins en conception, plus faux en art et plus faibles en exécution que ceux qui sont en ce moment exposés à l'Albert-Hall. Le comte exécutif découragé par ses vains efforts d'obtenir un mouvement digne du poète, s'est contenté de l'ouvrage de M. Bell. Il représente lord Byron, un jeune corsaire mélancolique, assis sur un rocher et contemplant le néant. Il n'y a ni grâce dans la pose, ni caractère dans l'expression, ni passion dans les traits, et pourtant lord Byron, au dire de ses contemporains, ne manquait d'aucun de ces attributs.

A la *Dudley Gallery*, l'exposition annuelle des œuvres « en noir et blanc, » vient d'être ouverte.

Elle comprend des dessins au fusain, à la styria, au crayon et à l'encre de Chine; des gravures sur bois et acier; des eaux fortes et même des croquis à la plume. Parmi ceux qui envoient les œuvres les plus dignes d'attention, se trouvent MM. Lhermitte, Allongé et Martin, le directeur de la National

Gallery, M. Legros, M. Rajon, M. J. W. Knight et M. Tissot. En somme, c'est l'école française qui se montre la plus forte dans cette exposition.

La vente la plus intéressante de ces derniers jours a été celle des esquisses et vignettes de Turner, appartenant à M. Munro et faisant partie de ce qui était connu sous le nom de collection Novar. M. Munro était l'ami intime et l'exécuteur testamentaire de Turner et un des rares visiteurs admis dans l'atelier du peintre. M. Munro avait acheté ces esquisses il y a plusieurs années, et depuis lors, les avait toujours gardées en portefeuille, ce qui expliquait leur fraîcheur actuelle.

La plupart des vignettes ne dépassent pas quatre ou cinq pouces carrés, mais dans cet espace l'artiste avait su grouper les légions d'anges, les armées de Satan et toutes les magnificences célestes et terrestres que décrit Milton dans son *Paradis perdu*. Ensuite, il y avait une série de petites vignettes peintes pour la grande édition des œuvres de Walter Scott. Ajoutez aux soixante-dix vignettes une douzaine de dessins originaux des *Rivières de la France*, et l'on avait une collection de moins de cent tableaux, dont le plus grand n'avait pas dix-huit pouces carrés, mais qui ont produit un total de plus de 500.000 francs !

LIONEL ROBINSON.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles a ouvert récemment sa sixième exposition annuelle, et il n'y avait pas moins de 275 œuvres au catalogue, soit un chiffre qui équivaut à peu près à celui des expositions de province. Cela s'explique : les expositions du Cercle sont un terrain neutre où un tableau, pour être admis, n'a besoin que d'être un tableau. Cependant les naturalistes sont en majorité ; il se dégage des groupes fidèles à leurs convictions une certaine manière de bien voir qui se communique ; c'est ainsi que, gagné pied à pied, le terrain du Cercle est occupé presque entièrement aujourd'hui par les chercheurs de la vérité dans l'art.

J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour les peintres qui cherchent à rendre leur impression, et j'ai plus d'une fois parlé ici même de ceux qui la rendent le mieux. MM. Baron, Heymans, Rosseels, Courtens, tous des artistes sérieux qui pendant quelque temps ont été des révolutionnaires, même dans leur milieu. Il me semblait qu'il y avait en eux l'étoffe d'artistes complets, et je percevais la possibilité de quelque chose de nouveau à travers leurs recherches ; c'était une sorte de noyau d'art, plein de sève et de promesse, auquel manquait la consécration du travail, mais qui avait sa signification. J'étais attiré surtout par leur effort pour faire autrement que les autres.

Leur influence, malheureusement, a abouti à faire école ; ce n'est pas diminuer leur mérite que de dire qu'ils sont incomplets ; ils le reconnaissent eux-mêmes. Il en est advenu qu'incomplets, ils ont fait une école d'incomplets. On a pu re-

marquer, en effet, à l'exposition du Cercle, qu'un certain nombre d'artistes peignaient tous avec le même sentiment et les mêmes procédés, et que les mêmes qualités et les mêmes défauts leur étaient communs entre eux. C'est mal imiter l'exemple de ceux qui ont commencé ; il fallait, au contraire, se dégager de leur influence, et de même qu'ils l'ont fait, tenter de trouver en soi sa propre voie.

L'excellent côté des novateurs, c'est de repudier la convention et la doctrine. Tant qu'ils sont isolés, ils sont obligés de lutter pour appeler le monde à eux ; quand enfin ils ont des adeptes, ou bien ils deviennent eux-mêmes des conservateurs, ou bien leurs adeptes s'immobilisent dans leur doctrine. Encore une fois, je reconnais que les artistes auxquels je fais allusion ont du talent, et quelques-uns d'entre eux en ont même beaucoup ; mais ils me paraissent déjà trop satisfaits d'eux-mêmes ; ayant fait mieux que les autres, ils me font l'effet de s'endormir dans ce mieux, et pour des révolutionnaires, ils commencent à ressembler à des doctrinaires. Il pourrait en résulter un jour que, tout amis qu'ils sont du vrai dans l'art, ils soient tués à leur tour, comme les amis du faux dans l'art, par l'immobilité et l'absence de rajeunissement ; de là, en effet, à la convention, il n'y a qu'un pas.

Le *Paysage en mars* de M. Baron est un morceau personnel, incontestablement ; il y a de la lumière au ciel et de l'air dans les arbres ; la tonalité générale est grise, d'un gris doux qui la fait blanchâtre par places. Il n'est pas possible qu'un homme qui a les yeux sensibles ne soit pas épris des colorations grises ; mais M. Baron et la plupart des peintres qui, volontairement ou involontairement, se sont formés à son école, ont le tort de peindre le gris pour le gris. Le gris, à proprement parler, n'est pas une couleur ; il est simplement la résultante d'une certaine manière de voir en élargissant les yeux ; un arbre, une maison, un pan de mur ne sont pas gris ; l'air seul qui les enveloppe est gris, et finalement ce sont les brues de l'atmosphère qu'il faudrait marquer par des gris autour des choses.

Je sais bien que *voir gris* se dit pour voir discrètement. Ceux qui voient gris voient ainsi par horreur des colorations vives. MM. Baron et consorts, malheureusement, voient plutôt blanc que gris ; les finesesses argentines, les chaudes sourdines, les lumières dans la pâte ne se retrouvent pas chez eux ; une poussière de plâtras semble se répandre dans leurs toiles sur la clarté du jour. Est-ce manque de sensibilité dans l'œil ? Je ne le crois pas, du moins pour M. Baron. Il me souvient de toiles signées de son nom où certainement le coloris avait de hautes qualités de transparence et de finesse ; mais M. Baron me paraît être une victime de la contradiction ; il est né coloriste et il s'applique à le paraître le moins possible. Je me hâte d'ajouter qu'il rachète ce gros péché par un style qu'aucun autre paysagiste de son école ne possède au même degré ; on comprend qu'un rêve de grandeur préoccupe l'artiste à son chevalet ; ses toiles sont la conséquence d'un cerveau qui pense. M. Coosemans lui-même, revenu en Belgique après un assez long séjour à Fontainebleau, n'a pas cette ampleur dans les silhouettes, cette recherche des grandes lignes simples ; il est pourtant du petit nombre de ceux

qui n'ont pas absolument abandonné au profit de la tâche l'étude sévère des formes de la terre. Ses deux *paysages* sont bien dessinés; rien n'est à reprendre dans la structure des arbres, le volume des terrains, la disposition logique des ensembles; il ne manque que la gravité de la terre, le frissonnement profond des forêts, le grand côté troublant de la création en travail.

M. Rosseels est épris du printemps; la neige des arbres floconne agréablement sous son pinceau; il a de la grâce, du sentiment, une poésie qui n'est pas mièvre. Il doit à son cœur et à ses yeux de rendre nettement l'idylle des premiers beaux jours. Des fluides chauds sont répandus à travers ses paysages; il excelle à exprimer le vert couleur d'absinthe des bourgeons, les lueurs argentines de l'atmosphère, les trous de bleu du ciel dans les arbres. Mais, comme Baron, comme Coosemans, comme Courtens, il est cotonneux dans l'exécution.

M. Le Mayeur longe les fleuves; il trouve de jolies finesses de ton dans les buées qui chargent l'air aux approches des grandes eaux. Malheureusement toute cette recherche sent trop le métier; il y a trop de virtuosité et pas assez de candeur; l'homme rude des champs et des fleuves, l'homme de la nature, le paysan n'a pas, dans ces œuvres pleines de distinction, un petit coin où se montrer à l'aise. Même observation pour Courtens (en progrès dans son *Hiver*), Simpel (égaré dans des recherches de verts bleus), M^{lles} Boeh, Beernaert et Becker, pour MM. Binjé, Bouvier, Chabry, Cogen, Crépin, Gabriel, Hamesse, Verheyden, tous gens de talent auxquels ne manque qu'une chose, c'est d'avoir un peu moins de talent et un peu plus d'humanité. Leurs impressions sont justes, très-justes pour la plupart, et leurs relations de ton bien établies; mais ce n'est que la grammaire cela; il faut encore savoir parler un langage d'homme. M. Goëthals, pour ne citer que lui, n'a peut-être pas autant de verve; son procédé est timide ou paraît l'être; il a l'air d'un novice nouvellement initié, avec beaucoup d'expérience et d'art toutefois; mais personne ne demeure insensible à la note émue, tranquille, intime, qui se dégage de ses coins de landes mêlés de bouts de villages.

CAMILLE LEMONNIER.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

La Bibliothèque Charpentier vient de s'enrichir d'un intéressant volume de critique d'art. *Maîtres et petits maîtres*, tel est le titre d'un livre dans lequel M. Ph. Burty a réuni un nombre important d'études sur des artistes contemporains d'ordre divers, mais tous intéressants: Eugène Delacroix et C. Flers; Théodore Rousseau et Méryon; Millet et Paul Huet; Dauzats et Soumy; Diaz et Gavarni, etc.

Les chapitres consacrés à l'Enseignement du dessin, à Sainte-Beuve, critique d'art, aux Sa-

lons de Diderot, aux Eaux-fortes de Jules de Goncourt, aux Dessins de Victor Hugo, ajoutent un attrait particulier de curiosité à un livre qui se recommande par l'originalité des documents cités et par l'indépendance des vues critiques.

Le Tour du monde, 860^e livraison. — Texte: Le Monténégro, par M. Charles Yriarte, Texte et dessins inédits. — Dix dessins de Valerio, Taylor et E. Ronjat.

Journal de la Jeunesse, 239^e livraison. Texte par M^{me} la vicomtesse de Pilray, Marcel Devic, J. Girardin, M^{me} de Witt et H. de la Blanchère.

Dessins: A. Marie et Sahib.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Academy, 26 mai: Notes sur Rembrandt, II, par C. H. Middleton. Grosvenor-Gallery (2^e article), par W. M. Rossetti. L'art en Portugal, par Greville J. Chester. — 2 juin: La Bibliothèque Corvina... le Salon de 1877, (3^e article) par E. Pattison. — L'exposition de la Royal Academy (3^e article), par W. M. Rossetti. Notes sur Rembrandt, III, par C. H. Middleton. — 9: le Salon de 1877 (4^e et dernier article), par M. Pattison. — Notes sur Rembrandt, IV, par M. Middleton. — 16: l'Exposition de la Royal Academy (4^e et dernier article), par W. M. Rossetti. — Altavante, miniaturiste de Florence, et ses œuvres principales (4^e et dernier article), par J. W. Bradley. — Découverte d'une cité préhistorique en Toscane, par C. Heath Wilson.

Athenæum, 26 mai: la Royal-Academy (4^e et dernier article). — Rembrandt. — Notes d'Athènes, par Eugène Schuyler. — 2 juin: Le Salon de Paris (3^e article). — Nouvelles de Rome, par Rodolfo Lanicani. — 9: le Salon de Paris (4^e article). — 16: l'Exposition du Blanc et du Noir, à la gallery Dudley. — Le Salon de Paris (3^e et dernier article).

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en prime aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de 15 francs au lieu de 45. prix de vente. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de 2 francs pour les frais d'emballage (17 francs au lieu de 15).

ANGERS ET SES ENVIRONS

Album de Trente-six Gravures à l'Eau-forte
(avant la lettre)

Par **TANCRÈDE ABRAHAM**

Texte sur papier de Hollande par MM. le comte de Falloux, de l'Académie française; R. P. Dom Piolin, de Solesmes, Jules André, Ernest Bellangé, P. Belleuvre, Alfred et Louis Bonneau, Guy de Charnacé, d'Épinay, Godard Faultrier, André Joubert, H. Jouin, É. Lacheze Lemarchand, V. Pavie, E. Poitou.

Petit in-folio, tiré à 350 exemplaires numérotés

Prix : 40 francs

On peut se procurer des exemplaires au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*.

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

ET DANS

LE GRAND-DUCHÉ de BADE

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse, trouveront à la gare des Chemins de fer de l'Est, au bureau central, rue Basse-du-Rempart, 50, et à l'agence des Chemins de fer anglais, boulevard des Italiens, 4, des billets à *prix réduits*, valables pendant un mois, avec arrêt facultatif.

En France, dans toutes les villes du parcours en déposant son billet aux gares :

En Suisse et dans le grand-duché de Bade, dans les principales villes du parcours désignées dans les billets ;

En Alsace, à Strasbourg.

Cet att'ayant voyage peut s'effectuer en première classe pour 172 fr. 60 et en seconde classe pour 130 fr. 05 en partant par la ligne de Paris à Bellort et à Bâle et en revenant par celle de Strasbourg à Nancy et à Paris ou bien dans le sens inverse.

Héliogravure Amand-Durand

EAUX - FORTES

ET GRAVURES

Tirées des collections les plus célèbres et publiées avec le concours de **M. Édouard Lièvre**; notes de **M. Georges Duplessis**, bibliothécaire au département des Estampes à la Bibliothèque nationale.

Prix de la livraison de **DIX** planches : 40 francs.

Les vingt-quatre livraisons sont en vente au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffitte.

L'ouvrage complet 900 francs.

Paris. Imp. F. DEBONS et Co, 16, rue du Croissant

MONUMENT DE LEE

Bureau du comité de gestion de l'Association
pour le monument de Lee

(Autorisée le 25 janvier 1877)
RICHMOND (VIRGINIE)

Membres du comité :
Le gouverneur de la Virginie;
Le trésorier de l'Etat;
Le contrôleur des comptes publics.

Jusqu'à l'heure de midi du premier lundi de septembre 1877, il sera reçu dans ce bureau les modèles, esquisses et dessins d'une statue équestre colossale du général Robert E. Lee, qui doit être érigée sur la place du Capitole, à Richmond (Virginie, États-Unis d'Amérique). Les concurrents auront à présenter au comité leurs dessins de la statue et du piédestal, accompagnés des devis, avec indication des conditions de paiement et du temps exigé pour l'achèvement complet du travail, tous frais compris.

Les modèles ne seront pas découverts, ni les dessins exposés avant ledit premier lundi de septembre, à midi, et les propositions qui ne seront pas arrivées à cette heure-là, ne seront pas reçues, ni prises en considération, sauf le cas d'accident.

Le comité, en se réservant toute liberté de rejeter plusieurs ou toutes les propositions, ouvrira les devis le troisième lundi de septembre, et rendra sa décision dans les trois jours.

Pour tous autres renseignements qui peuvent être désirés, s'adresser au sousigné.

Par autorisation du comité de gestion
S. Bassett, French, secrétaire.

On peut se procurer une photographie du général R. E. Lee, en s'adressant à

M. Ezekiel, sculpteur,
36, via Torino.

Rome (Italie).

MONNAIES Anglaises et Françaises à céder. Demander renseignements à M. T., à Mirambeau (Char. Infér^e).

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

Le Rédacteur en chef, gérant: LOUIS GONSE

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

A partir du 15 de ce mois, les bureaux de la **GAZETTE DES BEAUX-ARTS** et de la **CHRONIQUE** seront transférés, 8, rue Favart (place de l'Opéra-Comique).

 *Un accident survenu pendant le tirage des planches hors texte de la Gazette nous a mis dans l'impossibilité d'expédier simultanément toutes les livraisons de juillet.*

Nous prions ceux de nos abonnés qui n'auraient pas été servis à temps, de vouloir bien nous excuser de ce retard.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Une Exposition des **Acquisitions de l'Etat**, en 1877, a lieu en ce moment au Palais des Champs-Élysées.

Cette exposition est ouverte gratuitement au public, tous les jours, de midi à cinq heures. On entre par la porte n° 11, vis-à-vis le Panoramama.

L'Exposition des œuvres d'art, achetées par la **Ville de Paris**, ouvrira le 19 courant, à l'Ecole des Beaux-arts.

Exposition universelle de 1878.

Le *Messenger officiel* de Saint-Petersbourg du 27 juin contient un avis de la commission russe de l'Exposition de Paris annonçant

qu'en dehors des sections industrielles et artistiques, il sera ouvert deux sections d'art antique et d'ethnographie des peuples autres que les Européens. La commission invite les Sociétés savantes et les particuliers de la Russie à l'informer de leur intention de participer à cette Exposition avec indication des objets qu'ils comptent envoyer.

Nous avons donné dernièrement la liste des **Envois de Rome** récemment exposés à l'Ecole des beaux-arts. Quant au compte rendu, nous rappelons à nos lecteurs qu'il a été publié par anticipation dans le n° 18 de la *Chronique* (5 mai), sous forme d'une correspondance que M. Roger Ballu nous envoyait de Rome, à propos de l'Exposition de la Villa Médicis. Nous n'y reviendrons que pour signaler le succès obtenu par la *Sainte Agnès* de M. Ferrier, que notre correspondant n'avait pu voir.

Il y a beaucoup de talent dans cette grande toile; la profusion des détails et des épisodes fait du tort au tableau, mais les hardiesses souvent heureuses du dessin et des colorations rachètent bien des choses.

Dernièrement, a été jugé à l'Ecole des beaux-arts le concours annuel du **prix d'anatomie** fondé par M. le docteur Huguier, ancien professeur de ladite Ecole.

Ce prix, dont la valeur est de 600 fr., a été remporté par M. Cuyer, élève de MM. Cabanel et Carolus Duran.

Exposition d'Amsterdam

BEAUX-ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE

Membres du Jury international.

Pour la Belgique : M. A. Schoy, professeur

d'architecture, à Bruxelles; M. J. J. Winders, professeur d'architecture, à Anvers.

Pour la France : M. Edouard André, président de l'Union centrale; M. Louvrier de Lajolais, membre de l'Union centrale.

Pour l'Italie : M. Nicolas Barozzi, président de l'Ecole Vénitienne, à Venise; M. J. H. Feireira de Mattos, consul des Pays-Bas.

Pour l'Autriche : M. D. J. D. Bruno Bucher, du Musée d'Art appliqué à l'Industrie, à Vienne; M. Ferdinand Lauffberger, professeur à Vienne.

Pour la Suède et la Norvège : M. F. L. Dardel, du Musée de Stockholm; M. H. Schroder, du Musée de Christiania.

Pour le Danemark : M. V. Kleiu, architecte, à Copenhague; M. H. Ohrik, peintre, à Copenhague.

Pour la Prusse : M. von Grunow, directeur du Musée national de Berlin; M. Baschdorf, architecte de la ville de Cologne.

Pour le royaume de Saxe : M. Carl Graff, professeur-directeur de l'Ecole d'Art à Dresde; M. Hauschild, architecte, à Dresde.

Pour l'Allemagne méridionale : M. A. Gnauth, professeur-directeur de l'Académie d'Art de Nuremberg; Emile Lange, professeur de l'Académie d'Art de Munich.

Pour les Pays-Bas : M. P. J. H. Cuypers, architecte à Amsterdam; C. Muyshen, architecte, à La Haye.

Le budget des beaux-arts à Paris

Le conseil municipal, sur les conclusions du rapport de M. Jobbé Duval, a fixé ainsi qu'il suit la répartition du crédit de 300.000 francs ouvert au budget de 1877, pour commande des travaux de peinture, sculpture et gravure en taille douce.

206,818 francs seront affectés au paiement des commandes antérieures, et une somme de 73,181 francs au paiement d'à-compte sur les commandes nouvelles dont le chiffre est fixé à la somme de 473.000 francs, savoir :

PEINTURES ET VITRAUX

Edifices religieux. — Saint-Sulpice, 43.400 francs; Saint-Jean-Baptiste de Belleville, 4.600 francs; la Trinité, 10.000 francs; église Saint-Gervais, 7.000 francs; divers, entretien et nettoyage, 5.000 francs.

Mairie du XIII^e arrondissement. — Décoration de l'escalier de la salle des mariages, 30,000 francs.

SCULPTURE

Décoration des squares. — Acquisitions de la *Néréide*, de M. Moreau-Vauthier, 8.000 fr. : *Paris*, de M. Soldi, 7.000 francs; *Fugit Amor*, de M. Damé, 12.000 francs; *Biblis changée en source*, de M. Leenkof, 12.000 francs; *L'Enfant à la source*, de M. Ding, 3.300 francs; *L'Enfance de Bacchus*, de feu M. Perraud, 11.000 francs; *Reproduction en bronze du vase décoratif* de M. Chédeville, 6.500 francs; exécution en marbre du *Terme*, de M. Guillaume, 7.000 francs.

Edifices civils. — Mairie du 4^e arrondissement, médaillon en marbre pour la cheminée

de la salle des mariages, 2.000 francs. — Hôtel Carnavalet. décoration sculpturale de la façade de l'ancienne maison des drapiers reconstruite dans le jardin de l'hôtel. — Buste en marbre de M^{me} de Sévigné, par Chartrousse, 4.500 francs.

GRAVURE

Reproduction en gravure en taille douce des peintures d'Hippolyte Flandrin de Saint-Germain-des-Près, 8.000 fr.

Participation du service des beaux-arts à l'exposition universelle de 1878, 4.000 fr.

Le prix biennal de 20.000 francs

Les cinq sections de l'Institut se sont réunies le 4 juillet, à deux heures et demie, pour discuter les conclusions du rapport présenté par l'Académie des beaux-arts et relatif au prix biennal.

Ce prix, d'une valeur de 20.000 francs, est le seul que décerne l'Institut tout entier; il présente ainsi une importance bien supérieure à celles des récompenses que donnent chaque année, dans leurs séances spéciales, les diverses Académies.

Les décrets de 1859 et de 1860 qui l'ont institué, en remplacement du prix décennal, portent qu'il doit être décerné tous les deux ans, au nom de la nation, par l'Institut de France, dans la séance publique commune aux cinq Académies.

Il sera attribué tour à tour à l'œuvre ou la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays qui se sera produite, pendant les dix dernières années, pour l'ordre spécial des travaux que présente chacune des cinq Académies de l'Institut.

Les deux candidats présentés par l'Académie des beaux-arts sont MM. Chapu (sculpteur) et Vaudremer (architecte), qui, dans la section, ont obtenu respectivement, au huitième tour de scrutin, le premier 20 voix, le second 48.

L'Institut a accordé le prix biennal à M. Chapu, sculpteur, pour la figure de la *Jeunesse* du monument d'Henri Regnault.

NOUVELLES

*. Par décret du 4 juillet, MM. le duc d'Audiffret-Pasquier, Andral et Alphand, ont été nommés membres de la commission supérieure des expositions internationales.

En l'absence du ministre de l'agriculture et du ministre de l'instruction publique M. d'Audiffret-Pasquier présidera la commission.

*. Deux nouveaux prix annuels, chacun de deux mille cent francs, viennent d'être fondés à l'École nationale des beaux-arts, par testa-

ment de feu M. Jauvin d'Attainville. Ils sont destinés à la peinture historique et au paysage.

Les premiers concours auront lieu aux mois d'août et septembre prochains.

L'aiguille de Cléopâtre donnée aux Anglais par Méhémet-Ali, et qui se trouvait à demi-enterrée près du Port-Neuf, à Alexandrie d'Egypte, vient d'être relevée par l'ingénieur Dixon, qui s'est chargé de transporter aux bords de la Tamise ce curieux monolithe.

On écrit au *Globe* de Londres que cette excavation a mis au jour une inscription placée à la base du monument, et qui se lit de la manière suivante : *Anno V Cesaris, Barbarus, præfectus Egypti, posuit architectore Portio* (L'an V du règne de César, Barbarus, préfet de l'Egypte, a fait élever cet obélisque par l'architecte Portius.)

Il paraît que l'aiguille de Cléopâtre était supportée, à une distance de 8 pouces du piédestal en granit, par quatre chèvres en bronze; on en a retrouvé trois.

Le piédestal du monolithe a été également retrouvé au fond de la mer, à 100 mètres du rivage. De même que l'autre obélisque, situé à 30 pas à l'ouest, et qui est toujours resté debout, celui que l'on va transporter en Angleterre est couvert de hiéroglyphes. Il porte les cartouches de Touthimès III, de la XVIII^e dynastie (1623-1517 av. J.-C.)

La construction de l'embarcation spéciale destinée au transport d'Alexandrie à Londres est à peu près terminée. M. Dixon a déjà fait rouler l'aiguille de Cléopâtre jusque sur le rivage, dans le Port-Neuf; on l'entoure, en ce moment, d'un cylindre en fer, qui lui permettra de flotter, et dans quelques jours elle sera remorquée avec une amarre à destination par un vapeur anglais.

CORRESPONDANCE

A Monsieur le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.

J'ai, par erreur, attribué à M. Fréd.-W. Burton, directeur de la National-Gallery, le mérite d'avoir dirigé le nettoyage et la restauration de la Leda de Michel-Ange. Il m'écrit pour me faire savoir que c'est à son prédécesseur, sir William Boxall que revient entièrement l'honneur de ce travail, qui a si heureusement réussi.

Je vous serais mille fois obligé d'accueillir dans la *Chronique*, cette rectification qui n'est pas sans intérêt, à cause de l'importance de l'œuvre dont il s'agit, et qui fait également l'éloge de sir W. Boxall et de son successeur.

Recevez, etc.....

3 Juillet 1877.

REISSET.

Inventaire des richesses d'art de la France.

Le premier volume de l'*Inventaire des Richesses d'art de la France* vient de paraître chez l'éditeur Plon. Il contient une partie des monuments religieux de Paris, c'est-à-dire la description analytique de tous les objets d'art qu'ils renferment, aussi bien que des sculptures ayant caractère d'œuvres séparées qui en décorent l'extérieur. C'est la première pierre d'un édifice dont les dimensions sont plus que gigantesques, puisqu'il doit comprendre tout ce que possède de témoignages de son génie artistique notre pays, encore si riche malgré les révolutions qui l'ont ravagé, on de trésors enlevés de siècle en siècle aux autres nations; en un mot tout ce qui fait l'ornement de nos musées nationaux, de nos collections locales, de nos bibliothèques, de nos églises, de nos palais et de tous nos monuments religieux et civils.

L'œuvre est de celles auxquelles les forces ou la persévérance humaines manqueraient plutôt que les matériaux. Combien de dizaines, de centaines de volumes seront nécessaires après celui-là? Qui le sait?

La Commission espère livrer à l'impression la valeur de deux volumes par an. Nous ne pouvons que louer ses efforts et l'encourager dans cette entreprise éminemment nationale.

Cet Inventaire des richesses d'art de la France est l'une des idées qui ont été le plus constamment mises à l'ordre du jour de la *Gazette* depuis sa fondation. Notre très-regretté prédécesseur, M. Emile Galichon, s'en était fait le porte-drapeau énergique et à la suite le journal qu'il dirigeait. Son projet qu'il n'a jamais abandonné était alors traité de chimérique et d'irréalisable.

Il a contribué pour une très-large part à en préparer les voies, à en débayer les avenues, à en fixer les lignes générales, par tous les travaux relatifs à nos trésors ou à nos artistes nationaux qu'il fit paraître dans ce recueil.

D'autres ont soutenu les mêmes idées avec non moins de conviction, mais il n'est point inutile de rappeler qu'il a été des premiers et des plus dévoués à la tâche.

L. G.

VARIATIONS

DANS LE RÉGIME DES SALONS

A titre de renseignement curieux et comme introduction au *post-scriptum* du Salon de peinture, qui paraîtra dans la *Gazette*, nous donnons le relevé suivant des variations introduites dans le régime des expositions des Beaux-Arts.

De 1830 à 1818, chaque artiste pouvait envoyer à l'exposition autant de tableaux que bon lui semblait; néanmoins l'Académie des

Beaux-Arts, chargée des fonctions du jury, maintint le chiffre des admissions annuelles à un niveau qui ne dépassa point le nombre de 2,100 tableaux, dessins, aquarelles, émaux, etc.

A partir de 1848, l'essai d'un jury élu fit monter constamment le chiffre des ouvrages exposés, bien qu'on eût réduit à trois et à deux le nombre d'ouvrages que chaque artiste pût envoyer au salon. En 1852 et en 1853, l'administration ayant vivement rappelé le jury à ses devoirs de sévérité, le nombre des tableaux, dessins, aquarelles, etc., fut ramené à 1,280 et à 1,208. Mais en 1857 il était revenu à 2,745, et en 1861 à 3,146. En 1864, il retombait à 2,487 pour remonter en 1869 à 3,210, et en 1870 à 4,229 dont 2,991 tableaux. Après la guerre, il baissa et ne fut que de 1,536 en 1872, 1,491 en 1873, pour remonter en 1877 à 3,554 dont 2,172 tableaux.

En 1848, on imagina le jury élu par *tous les peintres*, par tous ceux qui se disaient peintres. Ce jury devait recevoir *toute œuvre* envoyée : ses fonctions se bornaient à classer et placer les tableaux. Aussi l'année suivante, on se hâta de lui rendre le droit de juger, et de trier. Les peintres exposants ou ayant exposé restèrent seuls électeurs. En 1852, l'administration sentit le besoin d'être appuyée par le jury et d'exercer une influence sur celui-ci ; elle nomma donc elle-même la moitié des jurés ; les médaillés, qui étaient exempts de l'examen, y furent de nouveau soumis ; enfin le directeur des Beaux-Arts se plaignant déjà que l'exposition était un bazar de vente, plainte qu'on jettera bien souvent à l'avenir, « demanda au jury une sévérité devenue indispensable. » C'est en 1852 aussi, que, pour la première fois, on décida que les recettes de l'exposition seraient appliquées à l'achat d'œuvres destinées au Luxembourg et aux musées de province.

En 1857, les fonctions du jury furent rendues à l'Académie des Beaux-Arts, et l'administration ne désigna plus ses jurés particuliers. En 1864, on reprit le système de l'élection ; en conséquence, les peintres récompensés nommèrent les trois quarts du jury et l'administration choisit l'autre quart. L'année précédente on avait organisé le Salon des refusés. En 1867, le jury est composé pour un tiers de membres de l'Académie des Beaux-Arts désignés par ladite Académie, pour un tiers de membres élus par les artistes exposants récompensés, et pour le dernier tiers des membres nommés par l'administration.

En 1868, le jury est formé pour les deux tiers de membres élus par tous les artistes qui ont exposé jusqu'alors, et l'administration choisit l'autre tiers. En 1870, l'administration ne participe plus à la formation du jury qui est tout entier à l'élection. En 1872, le jury est élu de même, mais seulement par les artistes récompensés, et l'administration lui adjoint divers membres qu'elle choisit dans une proportion variable. En 1875 elle fixe cette proportion au quart, comme en 1864.

En 1848, année où on avait reçu sans examen toutes les œuvres envoyées, le livret comptait 4,598 numéros pour la peinture et

toutes ses sections : aquarelles, dessins, miniatures, émaux, etc. On fut épouvanté par les horreurs de la liberté ; en 1852 on ne reçut plus que trois ouvrages de chaque artiste. L'exposition universelle de 1855, vit revenir l'admission des ouvrages en nombre illimité. En 1863, on réduisit encore ce nombre à trois et en 1864 on le réduisit à deux. L'année 1872 rétablit le droit au nombre illimité, puis le restreignit de nouveau à deux ; en 1874 on admit trois ouvrages, et en 1876 on est redescendu au chiffre de deux.

On n'a pas moins varié dans le système des récompenses. C'est à partir de 1849 que furent établies trois classes de médailles, dont le nombre, pour la peinture, était de 3 premières, 6 secondes, 12 troisièmes. De plus il existait une médaille d'honneur.

En 1853, un encouragement spécial fut accordé à M. Maréchal fils ; c'est là qu'il faut chercher la première idée du prix du Salon qu'on a créé en 1874.

En 1857, on créa les rappels de médailles et les mentions honorables. En 1864, les médailles de diverses classes disparurent ; on distribua quarante médailles de type unique et d'égale valeur ; les rapports et mentions furent supprimés, et deux médailles d'honneur instituées.

En 1872, on en revint, pour la peinture, à 8 médailles de 1^{re} classe et 16 médailles de 2^e classe ; on rétablit les mentions honorables, on se borna à une seule médaille d'honneur. Mais la distribution des récompenses changea les conditions fixées par le règlement, car on décerna 4 médailles de 1^{re} classe et 24 de 2^e classe.

En 1873, les mentions honorables, supprimées, furent remplacées par des médailles de 3^e classe. On décerna, contrairement aux indications du règlement, 2 premières, 10 secondes et 18 troisièmes médailles.

En 1874, on rétablit les deux médailles d'honneur, on inventa le prix du Salon, qui est une superfétation des prix de Rome, et l'on décerna 3 premières, 12 deuxièmes et 21 troisièmes médailles, conformément, cette fois, aux articles du règlement.

En 1876, on fixa le nombre des médailles à 3 de première classe, 6 de deuxième et 12 de troisième, comme jadis ; mais on en décerna 4 premières, 9 deuxièmes et 17 troisièmes, ce qui semble prouver qu'il est bien inutile de faire des règlements, puisqu'on ne les suit pas. Les mentions et les rappels furent de nouveau adoptés.

Pour mettre un peu d'ordre dans toutes ces variations, il a été décidé que la médaille de type unique, décernée de 1864 à 1870, équivaldrait à une médaille de 3^e classe, puisque la médaille de 2^e classe en vaut deux, et la médaille de 1^{re} classe en vaut trois de celles-là. Mais de ces équivalences et de ces changements perpétuels, il résulte des étrangetés inexplicables, et une très-injuste inégalité pesant sur les artistes récompensés.

En effet, pendant six ans, par exemple, de 1864 à 1870, les peintres n'ont été jugés dignes de recevoir que des médailles de 3^e classe !

Ils ont donc eu un absolu désavantage vis à

vis ceux qui ont été récompensés avant ou après cette période, car ces derniers ont pu obtenir des médailles de 1^{re} et de 2^{me} classe, qui donnent beaucoup plus de considération que celles de 3^{me} classe.

Pour être hors concours, depuis 1872, il suffit d'avoir obtenu, soit une première médaille, soit une troisième et une deuxième médailles, donc, pendant que les uns jouissent du privilège de pouvoir poser leur candidature à la décoration au bout d'un an, de deux ans au plus, il a fallu trois ans de succès consécutif aux autres pour arriver à la même situation.

Aujourd'hui, l'espoir d'obtenir la première médaille, qui est très-ambitionnée, est enlevé aux artistes qui ont la mauvaise chance de gagner une troisième, puis une deuxième médaille.

Les exposants de 1872 ont été favorisés au détriment de ceux qui sont venus ensuite, car on leur a donné seulement des médailles de 1^{re} et de 2^{me} classe, les jugeant si forts que la 3^{me} classe était au-dessous de leur mérite.

Dans cette même bienheureuse année 1872, il a été octroyé 24 médailles de 2^{me} classe, c'est-à-dire autant qu'il s'en distribuera en trois des années suivantes.

En 1872, pour 1.536 ouvrages de peinture et annexes, on accorda 28 médailles; en 1873, on en accorda 30 pour 1.491 ouvrages; en 1874 il y a 39 médailles pour 2.628 ouvrages; en 1876, on donne 33 médailles pour 3.029 numéros du livret, enfin en 1877, pour 3.554 ouvrages on ne décerne plus que 24 médailles!

On voit combien la chance des récompenses varie pour un artiste selon qu'il a exposé, débuté telle ou telle année.

Le privilège d'être exempté de l'examen du jury a subi aussi de fréquentes variations.

En 1852 on retire le droit d'exemption aux artistes médaillés, pour le réserver seulement aux décorés et aux membres de l'Institut. Après 1853, on étend le droit à ceux qui ont obtenu au moins une deuxième médaille à l'exposition universelle; en 1863, à tous ceux qui ont obtenu au moins la deuxième médaille aux expositions ordinaires, et en 1864 on ajoute la médaille de 3^e classe aux cas d'exemption. En 1868 le prix de Rome dispensa à son tour les artistes de l'examen du jury. De 1863 à 1867, on n'est exempt de cet examen que si l'on a obtenu trois médailles du type unique, ou bien une médaille de 3^e classe avec deux rappels, ou bien une médaille de 2^e classe avec un rappel, ou enfin une médaille de 1^{re} classe. En 1867, on s'aperçoit qu'une médaille de 3^e classe jointe à une médaille de 2^e classe sont équivalentes aux conditions précédentes!

DURANTY.

NÉCROLOGIE

M. BENVIGNAT

Nous avons annoncé précédemment la perte que la ville de Lille avait faite en la personne

de M. Benvignat, le regretté conservateur du musée Wicar. La *Chronique* manquerait à son devoir si elle ne rendait pas hommage, en quelques lignes, à la mémoire de ce très-galant homme.

Charles-César Benvignat était né à Boulogne-sur-Mer, le 24 décembre 1803. En 1821, il remporta le premier prix dans la classe d'architecture des écoles académiques de Lille, et, pensionné par la ville, entra, en 1824, à l'Ecole des beaux-arts de Paris. Ses études terminées, il voyagea quelque temps, puis se fixa à Lille comme architecte. Ses premières constructions sont l'église de Loos, celle de Moulins-Lille et celle de la Madeleine (*extra-muros*). En 1833, M. Benvignat fut nommé professeur d'architecture aux écoles académiques de Lille, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1864; puis, en 1836, membre de la Société des Sciences et des Arts et de la commission du musée Wicar, qui le chargea de l'organisation, de la classification et de la conservation de ce précieux musée.

Nous avons dit, dans la *Gazette*, combien M. Benvignat s'était montré digne du choix de la commission. La mort le surprit au moment où il préparait une seconde édition, corrigée et entièrement remaniée, du catalogue, que lui seul peut-être, en raison de ses passionnées et incessantes recherches, pouvait mener à bien. Sous ce rapport, la ville de Lille a perdu un homme qui sera bien difficilement remplacé. Il avait un goût sûr, délicat, prudent, et, ce qui ne nuit pas, d'une indépendance rare. Il en a fait preuve en affirmant courageusement, à l'encontre de l'opinion générale, la non-authenticité des fameux dessins de Michel-Ange.

C'était un esprit sincère, très-éclairé et très-loyal. Il s'était épris de passion exclusive et profonde pour les trésors qui lui avaient été confiés. Pour bien connaître l'homme, d'aspect et d'approche un peu brusques, il fallait l'avoir entendu vous montrant ou l'immortelle *Tête de cire* ou les soixante dessins qui, dans le musée, portent le divin nom du Sanzio.

Ses travaux, comme architecte, sont fort importants et lui font grand honneur. Les principaux sont à Lille : la restauration du Grand-Théâtre (1842); la restauration de la Bourse (1844); la Colonne commémorative du bombardement de 1792 (1845); les Halles aux blés et aux sucres (1848); l'Hôtel de Ville, son œuvre capitale, qui comprend le musée et toutes ses dépendances (1849); le Lycée (1852); la Faculté des sciences et l'Ecole de médecine (1854); aux environs : les églises d'Esquermoise et de Baisieux, le château d'Avelin, etc. M. Benvignat était en outre un peintre distingué. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il est mort président de la Société des Sciences et des Arts que le legs de Wicar a rendue si célèbre.

LOUIS GONSR.

CORRESPONDANCE LYONNAISE

Lyon, 6 juillet 1877.

Il vient de paraître à Lyon un petit livre plein d'intérêt, d'un de nos artistes lyonnais, M. Hector Allemand, intitulé *Causeries sur le paysage*. A l'exemple de plusieurs de ses confrères, il a voulu écrire à la fois sur le côté esthétique de l'art, et sur le côté pratique, de sorte qu'artistes et amateurs y trouvent chacun leur part. M. Allemand est vraiment le contemporain de Théodore Rousseau, il comprend la nature comme ce maître, car pour lui le tableau est l'expression d'un sentiment et non pas une reproduction plus ou moins fidèle de la nature.

Une singularité du livre, — et, d'après ce que nous avons entendu dire, l'auteur en a donné l'exemple, — c'est la recommandation qu'il fait aux artistes de ne le devenir qu'après s'être créé une indépendance absolue. En exagérant un peu la manière de voir de l'auteur, il faut être riche pour être artiste. Par rapport aux idées qui ont cours généralement, cela ressemble beaucoup à un paradoxe. Jusqu'ici on a soutenu le contraire et l'on croyait que les luttes journalières de l'existence surexcitaient les facultés de l'artiste, tandis que l'absence des soucis le amoindrisait. Sans vouloir entrer dans une discussion, qui ne trouverait pas sa place ici, nous nous rangeons en principe à l'avis de l'auteur.

En résumé, ce volume est l'œuvre d'un homme qui sent vivement, chose assez rare, et d'un homme qui a une manière de penser originale. Si la forme littéraire laisse parfois à désirer, du moins l'auteur sait-il parfaitement vous communiquer ce qu'il éprouve.

Il a été beaucoup question de l'achat par la Ville, pour notre musée, d'un torse de femme exposé dans les salons de l'Exposition rétrospective. Comme l'heureux possesseur en demande une certaine somme, trente mille francs, paraît-il, on ne sait si l'accord pourra s'établir entre lui et la Ville, dont les ressources sont fort limitées pour les arts. Cette statue, trouvée à Sainte-Colombe, près Vienne, au château du Mirail, représente une femme nue accroupie, à laquelle manquent les bras et la tête. Elle est en marbre blanc et de la belle époque de l'art grec. C'est bien le torse de Vénus, mais ce sont les jambes de Phébé. Aussi, ce magnifique débris a-t-il déjà fait l'objet de discussions critiques fort nombreuses ; les uns veulent y voir une Vénus, les autres une Latone. L'ampleur particulière des formes, dont le galbe est admirable de vérité et de grâce, tendrait à faire rejeter la première hypothèse ; de plus, à voir la pose et certaines traces sur la statue ainsi qu'une petite main d'enfant sur son dos, il semblerait que la déesse devait être accompagnée de deux enfants. Ce pourrait donc être Latone jouant avec Apollon et Diane. Quoi qu'il en soit de cette question qui ne sera peut-être jamais éclaircie, l'Exposition rétrospective possède

momentanément un des plus beaux morceaux de la sculpture antique, et il est à souhaiter qu'après être entrée dans la ville de Lyon, cette statue n'en sorte plus.

Puisque nous en sommes à parler d'objets d'art trouvés dans des fouilles, il nous faut mentionner les quelques découvertes, moins précieuses, il est vrai, que ce torse, mais intéressantes cependant dans leur genre.

Dans une ancienne construction, située au lieu dit la Pussière, on a trouvé, en faisant des réparations, une certaine quantité de monnaies, en or et en argent, très-bien conservées et datant pour la plupart du règne de Louis XIV.

A Lyon même, il y a quelques jours, en établissant un égout rue de la Reine, les ouvriers ont mis au jour, sans accident, une superbe amphore romaine. L'emplacement susdit était autrefois la limite de la ville du côté du Sud, et c'est là que se trouvait le confluent du Rhône et de la Saône. Que quelques années auparavant, on voyait encore intactes, en face de ce même point, les fortifications qui protégeaient la ville au XVIII^e siècle.

On s'est occupé de Lyon dans une précédente séance de l'Académie des inscriptions. M. de Witt y a lu une note sur la représentation du *Génie de la ville de Lyon*, qu'on rencontre sur certains médaillons en terre cuite du III^e siècle. Le palais Saint-Pierre en possède quelques-uns ; ils ont été faits dans un moule et offrent des figures en relief qui laissent beaucoup à désirer comme netteté et comme faire. Le savant académicien nous explique dans sa dissertation qu'il s'agit bien de Lyon ; en effet, sur ces médaillons on voit représenté un rocher en forme de lion et un génie avec un corbeau. Le rocher et le corbeau sont les attributs de la ville, car Lyon, en latin *Lugdunum*, vient de deux mots celtiques *Lug* et *Dun*, qui signifient colline du corbeau. M. de Witt pense que le vieillard représenté en face du génie n'est autre que L. Munatius Plancus, le fondateur de la colonie lugdunaise.

Deux concours viennent d'être ouverts, pour cette année, par la Société d'architecture : concours archéologique et concours d'architecture. Pour le premier, il faudra reproduire plusieurs fragments anciens d'architecture lyonnaise ; et pour le second, les concurrents devront présenter un projet de bâtiment, pour contenir les archives municipales et départementales de Lyon. Espérons qu'il sortira de là une œuvre originale et non une de ces créations hybrides comme il nous est donné d'en voir trop.

De ces concours à celui dont le théâtre des Célestins est le produit, la transition est toute faite. On peut aujourd'hui juger l'œuvre terminée à l'extérieur. Nous rappellerons en peu de mots l'histoire du monument. L'ancien théâtre des Célestins fut incendié dans la nuit du 1^{er} au 2 avril 1874. Pendant longtemps, à cause des circonstances politiques, des finances obérées de la Ville et des nouvelles difficultés financières créées par suite de la guerre, le conseil municipal hésita à engager l'argent des contribuables dans de grandes dépenses. Enfin, le seul parti digne de l'art et de la se

conde ville de France l'emporta et un concours fut ouvert pour tous les architectes de France, en 1872.

L'année suivante le public était admis à visiter les salles du concours. Sur dix projets exposés, cinq étaient l'œuvre d'artistes lyonnais. Le premier prix fut décerné à M. André, le second à M. Coquet et le troisième à un architecte parisien M. Labulle. MM. Barqui et Van Doren reçurent une mention honorable. On se mit bientôt à l'œuvre et si le lauréat n'avait pas eu à subir bien des tribulations agrémentées de plusieurs grèves, depuis longtemps les amateurs de la comédie auraient retrouvé leur temple favori.

Le théâtre des Célestins occupe une surface d'environ 40 mètres de largeur sur 30 mètres de profondeur; il a sa façade sur la place d'où il tire son nom, et ses deux côtés sur la rue d'Egypte et sur la rue des Célestins. Au premier aspect, à une quarantaine de mètres de distance, le monument paraît écrasé entre son toit et son soubassement. Celui-ci, très-massif, est froid et nu, et les balcons du premier étage correspondant au parterre font l'effet d'immenses tiroirs de commode. De près, l'effet est un peu moins mauvais, les lignes grandissent, la conception devient plus compréhensible.

La façade, dans son ensemble, ne manque pas de grandeur et gagne à être étudiée de près à cause des nombreux motifs d'ornementation qui la décorent; beaucoup en sont charmants. Nous n'en dirons pas autant du fronton avec son gigantesque masque grimaçant et ses deux chimères. Le reproche que tout amateur délicat adressera surtout à cet édifice, c'est le manque d'homogénéité. Tous les styles y sont représentés; mais de cela nous ne voulons pas en faire un crime à l'architecte, le XIX^e siècle n'ayant pas encore su trouver son architecture propre. M. André est un homme de talent qui connaît à fond ses classiques, et qui, s'il ne s'est pas montré original, a fait preuve au moins d'études consciencieuses.

EDMOND MICHEL.

TRIBUNAUX

ARTISTES ET CRÉANCIERS

Les créanciers ne voient dans l'Exposition annuelle des œuvres des artistes qu'un moyen commode pour eux d'obtenir le paiement de leurs créances en saisissant les œuvres à la fermeture du Salon; ils forment alors opposition entre les mains du directeur des beaux-arts à la restitution des tableaux signés de leurs débiteurs. Ils oublient souvent que les tableaux exposés n'appartiennent plus à ceux dont ils portent la signature.

Ainsi avait fait un créancier de M. B*** sur un portrait commandé à cet artiste et dont le prix lui avait été payé depuis longtemps.

L'original du portrait, M. C***, se croyait tous les droits possibles à rentrer en possession d'une œuvre payée plusieurs mois avant l'ouverture du Salon; en présence de l'opposition formée entre les mains du directeur des beaux-arts, M. C*** dut assigner en référé l'opposant et l'artiste.

Il lui a suffi d'établir qu'il avait payé le prix de son portrait, qu'il était en outre muni du récépissé contre lequel doivent être remises au porteur les œuvres exposées, que dès lors l'opposition frappait à faux; le président a ordonné la restitution à M. C*** de son portrait.

LES TAPISSERIES DE SAINT-GERVAIS

Voilà bien longtemps qu'il n'avait été question des tapisseries de l'église Saint-Gervais autre part que dans les anciennes descriptions de Paris ou dans les ouvrages sur les beaux-arts. On savait que cette église était dans le cheur, les jours de fête, des tapisseries dont la composition était due à Eustache Lesueur et à Philippe de Champagne. Ces artistes ne s'étaient pas contentés de faire pour ces tapisseries des cartons à la manière de Raphaël et de Jules Romain; ils avaient fait de vrais tableaux sur toile que nous avons encore dans les collections du Louvre.

Les tapisseries en question avaient été gardées par l'Etat après la fermeture des églises, et elles furent rendues à la fabrique de Saint-Gervais, quand le Premier Consul les rouvrit. La fabrique en faisait fort peu de cas, elle les laissait se détériorer dans un magasin où elles étaient en proie aux mites en été et à l'humidité en hiver. Saissant le moment où ces objets d'art jouissaient d'une grande faveur, la fabrique de Saint-Gervais se mit en relations avec M. Récapé, marchand d'objets d'art, et traita de la vente de ces tapisseries moyennant une somme de 8.000 fr. M. Récapé a vendu plus tard les seules bordures de ces tapisseries la somme de 10.000 fr. à M. de Camondo.

Une jurisprudence constante a considéré les fabriques comme les conservatrices des objets d'art, des objets historiques qui servent au culte ou à l'ornement des églises. Aussi, dès que la ville de Paris et l'Etat ont été instruits de la vente des tapisseries, une action en revendication a été intentée contre MM. Récapé et de Camondo.

La ville et l'Etat ont gagné leur procès à la 1^{re} chambre du tribunal civil présidée par M. Aubépin et sur les remarquables conclusions de M. le substitut Tanon, qui a fait l'exposé de cette affaire avec autant de lucidité que d'impartialité.

La fabrique de Saint-Gervais était intervenue au procès et demandait le maintien du marché conclu avec M. Récapé. Voici comment se termine le jugement longuement motivé de la 1^{re} chambre : « Le tribunal... déclare bonnes et valables les saisies-revendications pratiquées par la ville de Paris tant contre M. Récapé à la date du 9 décembre 1874, que contre Camondo aux dates des 15 et 18 du même mois.

• Déclare les tapisseries dont il s'agit, propriété de la Ville;

• Ordonne que dans la huitaine du présent jugement Récapé et Camondo seront tenus, chacun en ce qui le concerne, de restituer au préfet de la

Seine, représentant la Ville, les tapisseries saisies-revendiquées et ce, à peine de 20 francs de dommages-intérêts pour chacun par chaque jour de retard pendant un mois, passé lequel il sera fait droit...

« Déclare la fabrique de Saint-Gervais mal fondée dans ses conclusions contre le préfet...

« Condamne ladite fabrique à rembourser à Récapité la somme de 8.000 fr., avec intérêts du 8 avril 1874. »

J. B.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

(Suite et fin.)

MM. Toussaint et Hagemans ont fait un effort très-grand pour être à la fois joli et fort; leurs paysages solidement peints dans des pâtes grasses ont des coquetteries; ils savent donner aux arbres, à l'air, au vent, leurs parfums. Il leur faudra se débarrasser cependant d'une tendance à faire un peu gros — et je crois, un peu vite —. MM. T'Scharner et Huberti sont des poètes moins préoccupés de l'exécution que du sentiment; ils intéressent par leur candeur; on est toujours sûr de rencontrer quelqu'un dans leurs paysages et ce quelqu'un, c'est eux-mêmes. MM. Raeymackers G. Speeckaert, Van der Hecht, Binder, Crépin, Duyk, ont la note forte; les pianistes et les peintres ont cela de commun, qu'ils doivent commencer les uns et les autres à ne pas frapper à côté. M. Th. Hannon est épris des colorations claires; ses marines ont des gris-perle très-doux; Pantazis et lui rendent à merveille le sable salin des plages dans la lumière moite des matins; chez tous les deux s'étend un même ciel d'un bleu atténué par les vapeurs marines. M. Artan est plus violent; il truelle plus largement les pâtes; il a des bleus, des jaunes, des rouges, toute une gamme sonore et hardie; ses mers sont de belles mers de peintre, dessinées dans le ton, bruyantes, fouettées à coups de pinceau par un vrai coloriste. Coloristes aussi MM. Storm de Gravesande et Bellis dans un autre genre, — le genre fleuriste; coloriste, M. Hennebicq dans son *Intérieur d'église*, un morceau de praticien sérieux; coloriste M. Sembach dans ses études de canaux.

Un dernier mot et nous le donnerons à ceux par lesquels il faudrait toujours commencer un compte rendu d'art, si presque toujours les peintres d'arbres, de bêtes, de fleurs, de marines, etc., ne l'emportaient sur eux par le charme et le savoir. Les peintres de l'homme, en effet, les premiers parmi les peintres, de même que les Molière, les Shakespeare, les Balzac, les Flaubert, sont les premiers parmi les hommes de lettres, ne peignent, la plupart du temps, leur grand modèle qu'avec indifférence et négligence; le moindre de ces bourgeois qu'ils peignent, le moindre de ces personnages qu'ils mettent en scène, est pourtant un monde de sensations confuses ou concrètes, qui vaut bien une émotion, une sympathie, une heure d'attention soutenue. J'en veux à M. Cluysenaer de ne m'avoir exprimé que les dehors dans le savant portrait qu'il a fait de son père; je lui en veux d'autant plus

qu'il peignait son père et qu'il a énormément de savoir-faire. M. de la Haese n'est pas plus heureux dans le portrait du peintre Carolus, une tête intelligente pourtant. M. Victor Fontaine est d'un gris plat et lourd, dans sa petite tête de femme. M. Herbo ne semble préoccupé que de ses pas, dans son portrait de dame. M. Lebrun est tout convention dans le sien. Je n'aime pas davantage celui de M. Lenaerts. Je n'aime pas non plus les enfants cuir de Cordoue, de M. Agnes-sens, malgré leur grande tournure.

M. de Winne seul, me paraît avoir touché avec des mains respectueuses à la forme humaine: son *Portrait de femme* est une chose charmante, longuement travaillée, voulue. Des deux portraits de M. Jules Ragot (peintre français), l'un est peut-être trop rouge et l'autre trop blafard; mais tous deux dénotent l'effort pour faire bien. Le *Portrait d'Arthur Stevens* est de la vraie peinture de peintre.

Je citerai parmi les méritants, MM. Oyens, étourdissants de verve, mais toujours très gros dans la facture; Impens, trop noir, Meunier, parfait dans quelques parties de son *Printemps*, une enfant fièrement cambrée; Smits, attardé chez les Vénitiens, Philippel, talent de croquiste doublé d'un peintre à la Manet; Mellery, très-remarqué dans ses deux petites toiles. Aucun de ces artistes, — malheureusement, pas même Ch. Hermans, l'auteur du fameux tableau de *L'aube*, une note précise du moins, qui, aujourd'hui, s'égare à la toile d'une *Mignon* de contrebande dans des rêveries banales —, ne me semble devoir être l'homme-colonne, le vrai peintre moderne, l'autre Alfred Stevens dont l'art belge a si grand besoin.

Je réparerai en terminant, quelques omissions. M. Alfred Verwée expose un cheval pommelé d'un ardoise violet adorablement faux; M. Ter Linden deux toiles d'un très-grand sentiment; M. Heymans une page simple et forte (*Fermes campinaises*), noble impression du soir où l'auteur a cherché le style, avec une ferveur dont on ne saurait trop le louer, œuvre de penseur et de poète, premier pas dans une voie qui ira s'élargissant. M. Asselbergs, un *Paysage* d'un scrupule rare, mais éparpillé d'effet, MM. Heurteloup, Staquet, Uytterschant des aquarelles claires, lestes, légères; M. Biot, des dessins naïfs à force d'honnêteté et stylés grandement; MM. de Vigne, Van der Stappen, Namur, Herman, Dillens, Vinçotte, Fabri, des œuvres de sculpture, bustes et portraits, généralement très-étudiées au point de vue de la ressemblance et du caractère.

CAMILLE LEMONNIER.

P.-S. — Au moment de clôturer l'Exposition, le Cercle a en l'heureuse idée de permettre aux exposants de remplacer un des deux tableaux réglementaires par un tableau nouveau.

M. Coosemans a envoyé un *Dessous de bois* profond et chaud, dans des verts vigoureux ocellés de larges plaques de soleil; M. Philippel, une *Cour de maison* à Rome, largement esquissée, avec une sûreté de touche et une justesse de coloration très-remarquables; M. Jules Ragot, un *Bouquet de lys et de pivoines* discrètement éclatant sur un fond clair; M. Charlet, un portrait bien assis et solidement modelé; M. Pantazis, une délicate *Plage*, d'une belle transparence argen-

tine ; M. de Prater, un *Attelage* de chevaux blancs très-enlevés, dans la manière d'Alfred Verwée ; M. Oyens, un *Peintre aux champs*, pochade vibrante où les verts prennent des intensités de pailloon, joli ragout de palette d'autant plus intéressant que le peintre n'est pas coutumier de paysages.

Les fêtes du centenaire de Rubens commenceront le 18 août. La *Chronique* a, je crois, déjà annoncé le congrès qui coïncidera avec cette solennité. Ce congrès sera purement littéraire. On y traitera particulièrement du moyen de développer la littérature nationale. Cela n'a, à la vérité, que des rapports éloignés avec le grand homme qu'il faut fêter ; mais l'édilité, qui n'a pas craint de reculer arbitrairement la date de l'anniversaire de Rubens, me paraît être arrêtée par les mesquines questions de convenances.

Vous n'ignorez pas que la ville de Siegen, de son côté, fêtera le glorieux anniversaire. Elle aura surtout le mérite de le fêter à son heure. La ville avait prié l'administration communale d'Anvers de lui envoyer des délégués ; les Anversois ont refusé, en revendiquant pour Anvers seul la gloire de célébrer la naissance du plus grand peintre flamand.

Au nombre des attractions des fêtes anversoises, figure une exposition de gravures d'après les œuvres de Rubens et d'objets d'art lui ayant appartenu.

Les tableaux non gravés seront photographiés. Six salles de l'Académie sont destinées à cette exposition, qui durera un mois.

Le 1^{er} juillet s'est ouverte l'Exposition de Namur. Celle de Spa s'ouvre le 15 juillet. Puis viendra l'Exposition de Gand, un des trois Salons officiels belges, avec Anvers et Bruxelles ; la date d'ouverture est fixée au 26 août. Je crois rendre service aux artistes français en les exhortant à ne pas manquer cette exposition.

L'Exposition de 1874 comptait 1696 tableaux et objets d'art ; sur ce nombre, ils'en est vendu 204, principalement par l'entremise de la commission directrice. La somme versée entre les mains des artistes s'est élevée à 270.780 fr.

Cette année, la Société se réserve de décerner une médaille d'honneur à un ou plusieurs artistes dont les œuvres auront le plus contribué à l'éclat du Salon.

Dernier délai pour l'envoi : 1^{er} août.

C. L.

LES TAPISSERIES DE RAPHAËL

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Dans le travail que j'ai publié ici même (1), l'an dernier, sur les tapisseries de Raphaël, j'ai évité, faute de renseignements suffisants, de toucher à

l'histoire de ces ouvrages pendant la première Révolution. De nouvelles recherches me permettent aujourd'hui de combler cette lacune.

On a de la peine à comprendre comment un événement de date si récente et qui intéressait à un si haut point le monde artiste ait pu être entouré de ténèbres si profondes, ait pu donner lieu à tant de récits divers.

D'après Passavant, les tapisseries du Vatican, après avoir été volées, passèrent entre les mains des Juifs, qui eurent l'idée de beaux bénéfices en les brûlant pour recueillir l'or qu'elles contenaient. Mais l'essai qu'ils firent sur une des pièces (*les Limbes*) ne répondit pas à leur attente et ils vendirent le restant de la collection à des marchands de Gênes. En 1808, Pie VII fit racheter toute la suite dans cette dernière ville. C'est ainsi qu'elle revint à Rome, peu de temps avant l'exil du pape (2).

Gunn, dont il m'a été malheureusement impossible de me procurer l'ouvrage, raconte, au dire de Passavant, qu'un certain Devaux acheta d'un Juif, moyennant la somme de 1,300 scudi, la série tout entière, restituée plus tard à Pie VII (3).

Un auteur allemand, dont l'opinion est adoptée par Fuessli, dans son *Lerique des Artistes* (4), Fernow, prétend, au contraire, dans ses *Romische Studien*, qu'un commissaire français, nommé Roesler, recut les tapisseries en déduction d'une créance de 5.400 thalers qu'il avait sur le gouvernement français pour fournitures faites à l'armée d'Italie.

Écoutez maintenant Léon de Laborde, si bien placé pour avoir des informations exactes. Il s'exprime ainsi : « Je n'ai pas la preuve que les tapisseries de Raphaël aient été comprises en 1797 dans la contribution payée à la France en objets d'art ; mais si elles échappèrent à ce danger, je ne m'explique pas pourquoi, lors de la prise de Rome, en 1798, elles ne furent pas réservées, selon les habitudes des guerres de la République, comme trophées de la victoire (5) ».

Tout en évitant de se prononcer, l'illustre érudit rapporte que d'après le *Magasin encyclopédique* de Millin (1797, t. III, p. 374), des tapisseries de Raphaël étaient exposées au Louvre dès le mois d'août 1797. Voici le passage auquel il fait allusion : « Nous nous bornons à communiquer l'essentiel de ce que Fernow dit des tapisseries de Raphaël, avec d'autant plus de plaisir que les plus estimées sont exposées, depuis quelques décades, dans la grande salle du Muséum du Louvre. Le nombre de ces tapisseries, connues sous le nom de Raphaël, est de 21... En voici la liste, selon leur degré de mérite ; on verra que les plus estimées sont presque toutes au Muséum, » etc., etc.

En poursuivant la lecture de l'article de Millin nous apprenons : 1^o que les tapisseries exposées au Louvre étaient au nombre de huit ; 2^o que ces tapisseries faisaient toutes partie de la suite des *Actes des Apôtres*, c'est-à-dire d'une suite dont les reproductions sont innombrables. Par contre on n'en trouve pas une seule de la série de la *Vie de*

(1) *Raphaël*, I. 191.

(2) *Cartonensis*.

(3) *Allg. Künstlerlexicon*, 2^e partie, 7^e appendice, p. 24, Zurich, 1814.

(4) *Renaissance des arts*, Ad. I. au t. I. p. 365.

(5) *Chronique des Arts*, 1876, nos de 28 à 32.

Christ, série dont les uniques spécimens connus sont ceux du Vatican. Cette coïncidence, jointe au silence des pièces étudiées par M. de Laborde, tend à prouver que les tentures vues par Millin au Louvre, en 1797, sont tout simplement les copies des *Actes des Apôtres*, exécutées aux Gobelins, sous Louis XIV, et conservées aujourd'hui encore au Garde-meuble. Si l'on avait exposé la collection du Vatican, la collection originale, Millin n'aurait pas manqué de signaler ce fait si intéressant.

Tous ceux qui se sont fondés sur le passage ci-dessus relaté du *Magasin Encyclopédique* pour prétendre que les arazzi du Vatican ont été exposés au Louvre ont donc commis une erreur.

Et cependant ces tapisseries ont été transportées à Paris, et cependant elles ont figuré au Louvre, ou, comme on disait alors, au Palais national des Sciences et des Arts. Ce fait est désormais indiscutable. Seulement il a eu lieu non pas en 1797, mais en 1799, et la preuve en résulte, non pas du texte de Millin, mais d'un document officiel, jusqu'ici absolument inconnu, quoiqu'il ait eu les honneurs de l'impression et que chacun ait pu se le procurer au Louvre, guichet du Télégraphe, moyennant la modique somme de quinze centimes. Ce document est intitulé : *Notice des Tapisseries exposées dans la cour du Palais national des Sciences et des Arts*. La préface nous apprend que les commissaires du gouvernement à Rome ont acquis à la vente du mobilier du Pape plusieurs pièces, marquées dans le catalogue avec la lettre V et provenant des salles du Vatican. Elle ajoute qu'il est fâcheux qu'ils n'aient pu comprendre dans le nombre « celle représentant la Cène de Léonard de Vinci, peinte dans un réfectoire de moines, à Milan. »

Voici la liste de ces tapisseries :

D'après Raphaël n. 1. Le Massacre des Innocents en trois pièces. V. Cette belle composition n'est point celle gravée par Marc Antoine.

2. L'Adoration des Rois. V.

2 bis. L'Adoration des Bergers. V.

3. Saint Paul et Barnabé refusent les sacrifices que les habitants de l'Istre (sic) veulent leur offrir. V.

4. Ananie tombant aux pieds des apôtres, pour avoir détourné une partie des offrandes qu'il leur apportait. V.

5. La Pêche Miraculeuse. V.

6. Le Christ donnant les clés à Saint Pierre, en présence des Apôtres. V.

Le dessin, ou la première pensée de cette composition est exposé au musée, dans la galerie d'Apollon, n° 147.

7. La Prédication de Saint Paul à Athènes. La première pensée de cette composition est exposée au Musée, dans la galerie d'Apollon, sous le n° 148 (1).

8. Saint Pierre et Saint Paul guérissant un boiteux à la porte du temple. V.

9. La Conversion de Saint Paul. — Le Musée Central en possède une petite (sic), exécutée en Angleterre d'après le carton de Raphaël.

Jules Romain.

16. La Présentation au temple. V.

16 bis. Le Saint-Esprit descendant sur les Apôtres. V.

18 bis. L'Ascension. V.

Nous montrerons prochainement que la collection déposée au Louvre fut en réalité plus nombreuse : la liste transcrite ci-dessus ne comprend en effet que les pièces qui figuraient dans les salles livrées au public.

E. MUNTZ.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Les loisirs que nous laisse la morte-saison artistique nous permettront, à notre grande satisfaction, de régler un très-vieux compte avec un certain nombre d'ouvrages qui nous ont été gracieusement offerts par leurs auteurs et qui attendent, non sans impatience, empilés sur notre table, que nous passions le couteau d'ivoire à travers leurs feuillets. Ceci est donc le chapitre des bibliographies en retard.

Aujourd'hui nous ne prendrons qu'une pincée de quatre petites plaquettes, dont le titre, le format, la livrée ont je ne sais quoi d'engageant.

C'est d'abord un curieux opuscule de notre ami et collaborateur Clément de Ris, sur les *ENSEIGNES DE PARIS* : une soixantaine de pages, pas plus, mais tirées sur beau papier de Hollande, avec titre rouge et noir, à cinquante exemplaires seulement, non mis dans le commerce. Il est nécessaire de remarquer que cette rareté bibliographique est un extrait du volume de *Mélanges* de la Société des Bibliophiles pour 1877. Aucun sujet peut-être, dans l'histoire de Paris, n'est plus piquant, plus imprévu, plus varié. M. Clément de Ris n'a prétendu qu'y butiner, mais son butin est déjà fort abondant et plein de saveur. Nous aimons cette forme rapide qui rapproche le livre d'une causerie sans prétention. Elle permet l'emploi plus répété de l'anecdote, et il y a, comme on pense, à propos des enseignes de Paris, une foule d'anecdotes que M. Clément de Ris n'a garde de laisser de côté lorsqu'il les rencontre. Parmi les choses d'autrefois qui s'en vont sous la marée montante de ce que l'on veut bien appeler le progrès, il n'y en a guère que nous regrettions plus que les vieilles enseignes et que les vieux noms de rues. Ils sont, pour la meilleure part, du charme indéfinissable qu'ont gardé quelques-unes de nos anciennes villes de province.

FRANCISCO GOYA, étude biographique et critique, suivie de l'essai d'un catalogue raisonné de son œuvre, gravé et lithographié, par M. PAUL LEFORT. — Paris, Loones, 1877 ; 1 vol. in-8° de 140 pages.

Nous avons à peine besoin de présenter à nos lecteurs ce volume de notre collaborateur M. Paul Lefort. Il est pour la majeure partie la réimpression des articles parus à différentes époques dans la *Gazette*.

(1) Ce numéro n'est pas suivi de la lettre V., mais il est cependant certain, comme on le verra ci-après, qu'il provient du Vatican et se rattache à la série des *Actes des Apôtres*.

M. Lefort, qui connaît mieux que personne l'art espagnol, par suite de ses patientes recherches aussi bien que de son long séjour en Espagne, est devenu l'historiographe en quelque sorte patenté du peintre de Charles IV et de la belle duchesse d'Albe. Nous ne ferons point l'éloge de l'étude biographique qui ouvre le volume ; tous ceux qui s'intéressent à l'art d'au delà les Monts l'auront certainement lue lors de sa publication par la *Gazette* en 1873-76 ; sans faire oublier l'article si retentissant de Théophile Gautier, elle vient se placer à côté de lui. Le catalogue raisonné de l'œuvre qui l'accompagne, très-développé et soigneusement contrôlé, nous semble bien près d'être définitif. Il complète heureusement et les premiers travaux de l'auteur lui-même et ceux de MM. Carderera, Gustave Brunet, Piot et Yriarte, surtout pour les remarques d'états, les variétés de tirages, les différences d'épreuves qui avaient à peine été soupçonnées ou du moins indiquées par ces différents auteurs.

L'œuvre du prestigieux peintre-graveur est fort considérable. Il ne comprend pas moins de 278 pièces. M. Lefort s'est particulièrement attaché, et avec raison, aux grandes suites, les *Caprices*, la *Tauromachie*, les *Proverbes*, les *Malheurs de la guerre*, et à la plus étonnante de toutes peut-être, celle des quatre grandes lithographies exécutées par Goya à quatre-vingts ans et dite les *Taureaux de Bordenaux*. Ainsi classé et catalogué l'œuvre du maître, comme graveur, prend une singulière puissance. Nous regretterons seulement que M. Lefort n'ait pas cru devoir tenter le même travail pour les peintures qui sont encore, malgré leur vogue, à peine ou mal connues.

Causeries sur le paysage, par HECTOR ALLEMAND, peintre lyonnais. Lyon, Perrin, 1877 : 1 vol. in-12 de 116 pages sur papier de Hollande.

Voici un rare et charmant volume. Nous en avons peu rencontré d'une lecture plus attachante. Comme le livre désormais célèbre des *Maîtres d'autrefois*, de Fromentin, comme le livre de M. Seneier, sur Théodore Rousseau, qui est le recueil des pensées intimes de l'illustre paysagiste, ce petit livre de M. Allemand, dans une forme et dans une allure plus modeste, est un livre de peintre. C'est le résumé des études, des observations et des réflexions d'un homme qui est du métier, et qui sait bien voir, en même temps qu'il pense finement, d'où parfois une très-grande saveur de forme et d'idées. Notre correspondant de Lyon, M. Edmond Michel, en recommande en même temps que nous, une attentive lecture. Nous sommes heureux de cette rencontre : ce volume le mérite. Nous recommandons surtout les chapitres qui traitent du « ciel dans le paysage » et des « divers modes d'exécution. »

UNE FAMILLE DE PEINTRES PARISIENS AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES, documents et pièces originales par l'abbé VALENTIN DUFOUR. Paris, Willem, 1877 : 1 vol. in-12 de 170 pages, orné d'une chromolithographie et tiré à 350 exemplaires.

Il s'agit ici d'une famille encore très-peu connue de peintres parisiens du commencement du xiv^e

siècle ; de Jehan I^{er} d'Orléans, de Girard d'Orléans, de Jehan II, de François et de Jehan III d'Orléans. Les documents réunis et analysés par l'abbé Dufour proviennent en grande partie des recherches antérieures, dans les *Archives de l'art français*, de MM. de Montaiglon, Douet d'Arcq, de Girardot, de Laborde et de Mer le duc d'Aumale, dans sa *Captivité du roi Jean en Angleterre*. L'espace nous manquerait pour marquer, à travers ce petit volume, les points essentiels acquis à l'histoire de l'art en France ; nous remarquerons seulement que, parmi les travaux qui peuvent être attribués avec quelque probabilité à l'un de ces peintres, se trouve le *Portrait du roi Jean*, conservé aujourd'hui au Cabinet des Estampes, monument vénérable entre tous, le plus ancien, le plus précieux et l'un des plus beaux tout à la fois des portraits historiques dont l'authenticité est indubitable. D'après les présomptions de l'auteur, il serait de Girard d'Orléans. Il a été finement reproduit en tête du volume, en chromolithographie. Cette relique de notre art sous l'ancienne monarchie française sera la pierre angulaire de la future exposition des *Portraits français*, à l'Exposition de 1878.

LOUIS GONSE.

Notre collaborateur, M. Duranty, vient de faire paraître, chez Dentu, une suite de nouvelles sous le titre : *Les Séductions du chevalier Navoni*. Nous eussions dû, bien à regret, garder le silence, — cette place étant exclusivement réservée aux ouvrages qui traitent des questions d'art, — si l'un des récits, abrité sous la couverture de ce charmant et spirituel volume, ne nous permettait de le signaler à l'attention de nos lecteurs.

En racontant la *Simple vie du peintre Louis Martin*, M. Duranty rentre dans le cadre où nous aimons à nous enfermer, et ce n'est pas une raison, croyons-nous, de lui refuser le concours de notre publicité, parce qu'il aura fait incursion dans notre domaine en prenant les allures vives du conteur. Nous ne dédaignons nullement les bonnes histoires, au moins celles dont il est loisible de tirer un enseignement profitable aux intérêts qui nous touchent. L'histoire d'un peintre est par bien des côtés l'histoire de la peinture, surtout quand elle est racontée par un écrivain dont personne ne contestera la compétence. M. Duranty a des idées en matière d'art qui ne sont pas celles de tout le monde ; loin de lui en faire un crime, nous l'en félicitons, car il ne nous est pas donné tous les jours de rencontrer l'originalité dans le chemin si fréquente de la critique.

Je recommande particulièrement le chapitre consacré à Maillobert, le peintre à la cunille, une figure excentrique que tout le monde a entrevue, mais qu'il appartenait à M. Duranty de fixer sur le papier en quelques traits de sa plume spirituelle, souvent mordante, mais toujours sincère.

A. DE L.

CATALOGUE DESCRIPTIF DU MUSÉE FOL, A GENÈVE, PAR
M. FOL (troisième partie, peintures artistiques
et industrielles), Genève, Sandoz, 1876, 1 vol.
in-12.

Nous n'avions pas encore en le temps de signaler la publication de la troisième partie du *Catalogue descriptif du Musée Fol*, à Genève. Elle a trait à la peinture artistique et industrielle, et M. Fol en a profité pour faire précéder son catalogue d'un aperçu historique qui embrasse le développement de cet art. Il l'a traité en véritable *vade-mecum*, citant les principales sources, donnant des extraits des livres et manuels relatifs à la peinture, des notices sur les principaux peintres, un résumé bien fait des divers procédés employés depuis l'Égypte jusqu'à nos jours, et auquel sont joints les uniques monuments de l'antiquité où soit figuré l'exercice de la peinture. Des bois assez nombreux et neuf jolies planches chromolithographiées représentant des faïences, des émaux et des verrières accompagnent ce traité d'histoire de la peinture, un de ces livres qui, sous une allure modeste, rendent de grands services au public, en résumant, avec beaucoup d'intelligence et de savoir, d'abondants et utiles renseignements.

D.

Le *Temps*, 11 juillet : Les Envois de Rome, par M. Paul Mantz.

Le *Journal des Débats* ; 6 juillet : Les Envois de Rome, par M. Georges Berger.

L'*Événement* ; 30 juin : La Décoration du Panthéon ; M. Puvis de Chavannes, par M. Paul Lefort.

Le *Constitutionnel* ; 11 juillet : Enfance de Rubens, par M. Alfred Michiels.

Bulletin de l'Union centrale, juillet. Le musée Adrien Dubouché à Limoges, par M. Gasmault. — Les peintures de Puvis de Chavannes au Panthéon, par M. Louvrier de Lajolais.

L'*Actualité de Bruxelles* ; 8 juillet : Paris à travers les lettres et les arts. — A propos des envois de Rome. — La Peinture moderne : Pourquoi l'Art est dans le marasme ; les vrais artistes ; coup d'œil en arrière. — Notes sur le Salon de 1877, V. Tableaux militaires et paysages : J. K. *Huysmans*. — Exposition du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles : J. H. — Une lettre de P. P. Rubens (suite) : Ch. *Ruelens*.

Le *Tour du monde*, 862^e livraison. TEXTE : L'Amérique équinoxiale (Colombie, Équateur, Pérou), par M. Ed. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement français. Texte et dessins inédits. — Onze DESSINS de Riou et Varé.

Journal de la Jeunesse, 241^e livraison. TEXTE par J. Girardin, P. Vincent et Alfred Assollant. DESSINS : A. Marie et Sahib.

Bureaux à la librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

MONUMENT DE LEE

Bureau du comité de gestion de l'Association
pour le monument de Lee

(Autorisée le 25 janvier 1877)
RICHMOND (VIRGINIE)

Membres du comité :

Le gouverneur de la Virginie ;
Le trésorier de l'État ;
Le contrôleur des comptes publics.

Jusqu'à l'heure de midi du premier lundi de septembre 1877, il sera reçu dans ce bureau les modèles, esquisses et dessins d'une statue équestre colossale du général Robert E. Lee, qui doit être érigée sur la place du Capitole, à Richmond (Virginie, États-Unis d'Amérique). Les concurrents auront à présenter au comité leurs dessins de la statue et du piédestal, accompagnés des devis, avec indication des conditions de paiement et du temps exigé pour l'achèvement complet du travail, tous frais compris.

Les modèles ne seront pas découverts, ni les dessins exposés avant ledit premier lundi de septembre, à midi, et les propositions qui ne seront pas arrivées à cette heure-là, ne seront pas reçues, ni prises en considération, sauf le cas d'accident.

Le comité, en se réservant toute liberté de rejeter plusieurs ou toutes les propositions, ouvrira les devis le troisième lundi de septembre, et rendra sa décision dans les trois jours.

Pour tous autres renseignements qui peuvent être désirés, s'adresser au sous-signé.

Par autorisation du comité de gestion
S. Bassett, French, secrétaire.

On peut se procurer une photographie du général R. E. Lee, en s'adressant à
M. Ezekiel, sculpteur,
56, via Torino.
Rome (Italie).

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 1/2

Les bureaux de la GAZETTE DES BEAUX-ARTS et de la CHRONIQUE sont transférés, 8, rue Favart (place de l'Opéra-Comique).

LES CONCURRENTS AU PRIX DE ROME

SECTION DE PEINTURE

L'exposition des œuvres des concurrents au prix de Rome, pour la peinture, a été ouverte mercredi dernier à l'Ecole des beaux-arts.

Le sujet choisi était l'épisode de Papirius lors de la prise de Rome par les Gaulois. Le programme, tiré de Tite-Live, précisait particulièrement la scène dans laquelle le vieillard brise de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois qui avait osé porter la main sur sa longue barbe blanche.

Je ne m'arrêterai pas, pour le décrire, devant le tableau de chacun des neuf candidats : quelques-uns sont inférieurs et, du premier coup d'œil, peuvent être mis à part; je dirai tout de suite mes préférences. A mon avis, le n° 2 me semble désigné d'avance au choix du jury. Parmi les concurrents, il est le seul dont l'œuvre soit réellement un tableau; la composition en est heureuse; l'action se passe dans l'intérieur d'une maison romaine; le personnage consulaire occupe le centre de la toile, et, par une idée très-ingénieuse, le jour, tombant d'en haut, éclaire la toge blanche du vieillard, le met en relief et attire sur lui l'attention du spectateur. L'artiste est entré résolument dans le programme et n'a pas craint de représenter le Gaulois au moment où il touche la barbe du sénateur. Ce geste, je l'avoue, a pu embarrasser quelques-uns des autres

candidats qui ont préféré ne pas le rendre, craignant de tomber dans le ridicule; mais là précisément était la difficulté du programme en même temps qu'une chance de succès en cas de réussite. Le mouvement du vieillard est violent, spontané, lancé par l'indignation la plus vraie; la tête superbe a un caractère de majesté outragée. C'est en voyant la façon différente dont les rivaux du n° 2 ont rendu l'attitude de Papirius que la supériorité de cette toile se fait sentir. Presque tous ont fait du vieillard une statue immobile, raide à force d'être calme, et au lieu de rendre la dignité et la résignation, ils n'ont peint que l'insensibilité. Tout, il est vrai, dans ce n° 2, n'est pas irréprochable, je critiquerai la maigreur, et presque l'élégance efféminée des membres des figures gauloises, aussi bien que la couleur générale du tableau qui manque un peu d'éclat et de fraîcheur, mais je persiste à dire que voilà l'œuvre la plus complète du concours.

Dans le n° 1, il y a des qualités très-sérieuses d'exécution et de couleur; tous les torsos sont modelés largement et dans des tons agréables; il est regrettable, très-regrettable même que l'artiste n'ait pu finir son tableau, il lui restait beaucoup à faire quand le délai fatal a expiré. Le personnage du Sénateur ne me plaît pas; il est froid et n'accuse pas peut-être à un degré égal cette correction du dessin dont l'auteur a fait preuve dans le reste de son œuvre. En résumé, le n° 1 me semble très-digne d'obtenir un second prix.

Le n° 3 est un tableau d'école, sage, modéré, sérieux, les types sont étudiés avec soin, mais les proportions des personnages sont un peu grandes pour le cadre; de plus, l'intérêt manque.

Les nos 6 et 7 appartiennent à l'ancienne école; il est triste de voir des jeunes gens faire de la peinture si vieille.

Quant au n° 8, en dépit de l'affluence qui se fait autour de son œuvre, on peut mettre en doute ses chances au succès.

La tonalité générale est roussâtre, voilà pour la couleur; quant à la composition, elle est contraire à la logique.

Le Gaulois prend délicatement la barbe de Papirius dans sa main, et semble dire: « Comme elle est longue et blanche! » tandis que le sénateur, tranquille, s'appuie magistralement sur sa canne d'ivoire, dans une belle pose académique.

Je passe sous silence le n° 9, et j'en arrive aux n°s 3 et 4. Je ne peux m'empêcher de dire que ces jeunes artistes, avec un talent réel, sont dans une voie déplorable. Ils n'ont pas compris le sujet, puisqu'ils représentent le Gaulois déjà frappé, et qui, tout sanglant, tombe à quelques pas de Papirius. Mais, ce que je regrette par-dessus tout, c'est cette exécution nacrée, polie, finie, sèche, cet amour du détail, du bibelot et du trompe-l'œil; il faut voir comme ces Gaulois sont bien couverts de boue; la boue est propre, minutieusement jetée çà et là sur les membres! Il y a, dans le fond de tout cela, des lambeaux d'étoffe rose, rouge, des tons vifs vus on ne sait d'où, et qui contribuent à un papillotement général déplaisant et inutile. Où est dans tout cela le grand style? Pourquoi faut-il qu'on sente percer ici la minutie, l'exactitude, l'aridité et les funestes tendances de la peinture de genre?

Je ne sais, au moment où j'écris ces lignes, quelle sera la décision du jury; j'ai voulu dire franchement mon opinion d'avance au risque de ne pas être du même avis que l'Institut.

ROGER BALLU.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Exposition universelle de 1878 à Paris

On lit dans la *Roma Capitale*, du 17 juillet :

« Notre gouvernement, qui s'applique à favoriser la participation de l'Italie à la prochaine Exposition universelle de Paris, s'est préoccupé, en première ligne, d'assurer à la partie des beaux-arts une représentation digne de notre pays. Afin d'atteindre ce but, en vue duquel il est utile que nos maîtres les plus illustres se présentent dans cette noble lice, le gouvernement a invité tous les artistes italiens qui occupent un rang éminent, à préparer une œuvre pour la section italienne de ladite Exposition, sans que toutefois cette invitation doive gêner en rien l'indépendance de la commission royale, à laquelle est déferé le jugement définitif sur l'admission de œuvres d'art. Les auteurs des œuvres qui ont déjà figuré à l'exposition des beaux-arts de Naples ont été invités également à les envoyer à l'Exposition de Paris. »

La prochaine séance du conseil supérieur

de l'Exposition universelle aura lieu le mercredi 1^{er} août prochain, au ministère de l'agriculture et du commerce.

C'est dans cette séance que doit être définitivement arrêté le projet relatif à la composition du jury des récompenses.

Le jury de sculpture à l'École des Beaux-Arts a décerné les récompenses pour les travaux de fin d'année.

Les médailles ont été attribuées à MM. Aubert et Berson, de l'atelier de M. Dumont; MM. Carles et Puech, de l'atelier de M. Jouffroy; MM. Rouleau et Suchelet, de l'atelier de M. Cavelier.

Le jury a félicité les élèves de M. Cavelier pour les travaux exposés.

Une médaille a été décernée à M. Bègue, élève de M. Ponscarne, graveur en médailles.

Le jury a regretté de ne pas trouver exposés des travaux modelés en vue de la gravure en médailles.

L'Académie des beaux-arts vient de fixer comme suit, pour cette année, les conditions du concours biennal du prix **Chaudesaigues**. Ce prix, d'une valeur de 2,000 francs, est décerné, après concours, à un jeune architecte français, pour le mettre à même de séjourner pendant deux ans en Italie et d'y terminer ses études.

Le concours d'essai est fixé au vendredi, 2 novembre. Exposition, le samedi 3.

Le jugement de ce concours se fera par l'Académie des beaux-arts, le lundi, 5 novembre.

Les douze concurrents choisis entreront en loges pour le concours définitif, le 6, pour en sortir le samedi suivant au soir.

Le jugement définitif aura lieu le mardi 12 novembre.

EXPOSITION DES ACQUISITIONS

DE LA VILLE DE PARIS

Nous avons donné précédemment la liste des principaux ouvrages exposés par la ville; ne voulant pas en faire aujourd'hui une critique qui ne serait qu'une répétition de ce qui a été dit à propos du Salon, nous nous occuperons seulement de la partie nouvelle de cette exposition, c'est-à-dire de six tableaux anciens, dont cinq ont été restaurés par M. Mailhot.

La *Nativité de la Vierge*, par Restout, est d'une très-agréable coloration que font ressortir les froides et blafardes tonalités des œuvres contemporaines. L'*Ex-voto* de de Troy a une ampleur, une vigueur, qui rappellent les qualités de cet autre merveilleux *Ex-voto* de Largillière dont on voit la gravure, par M. Jacquet, à cette même exposition.

Mais le plus intéressant réside dans les deux

tableaux de Heim. Décidément c'était un homme très-fort, un énergique et doux coloriste en même temps; il reprend une place de plus en plus importante parmi l'ancienne génération de 1830, cet élève de Vincent qui avait des élégances et des légèretés à la Devéria, avec des vigueur à la Géricault et à la Gros. Delaeroix n'a certainement point manqué de regarder ces toiles de Heim qui parurent aux Salons de 1822 et 1827.

Parmi les idées un peu baroques qui se montrent çà et là à cette exposition dans les inventions et compositions actuelles, il est bon de signaler l'*Octroi de Paris*, de M. Jobbé-Duval. Cette figure, au costume indistinct, d'une vague apparence Renaissance, tient la brochure bleue d'un budget d'aujourd'hui; à ses pieds s'étale le décor d'une devanture de marchand de vin : bouteilles de champagne, homards, raisins, volailles; ce qui ferait croire aux populations que les octrois ne s'exercent que sur les poissons, les volailles, les fruits, légumes et vins fins!

On remarquera au chapitre de la Sculpture, d'après le catalogue, que la Ville de Paris divise ses acquisitions en deux catégories : l'une comprend les œuvres qui ont une destination déterminée et prendront place dans un monument ou lieu public fixé d'avance; l'autre comprend les œuvres qui seront placées plus tard dans un monument ou un lieu public qui n'existe pas encore ou n'est pas encore désigné. Il y aurait peut-être quelque chose à dire sur cette seconde catégorie, au point de vue d'une bonne administration. On peut se demander, en outre, à quel titre, des vitraux exécutés pour les fabriques de diverses églises sont exposés par la Ville de Paris, qui ne les a pas commandés et à qui ils n'appartiennent pas.

D.

NOUVELLES

*. On nous écrit de la Haye :

« Une question bien grave pour l'art soulève en ce moment dans le monde artistique hollandais de très-vives polémiques. On craint que la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt ne soit perdue pour toujours. — Des réparations mal faites, un rentoilage exécuté d'une façon déplorable, il y a une quarantaine d'années, par Leroy, de Bruxelles, mettent en effet ce chef-d'œuvre en danger. Sous l'action délétère du climat, la colle végétale employée par le restaurateur s'est corrompue et la peinture se détache.

Sur la demande du conservateur, le ministre a chargé M. Hopman, un habile restaurateur de tableaux d'Amsterdam, de rentoilier de nouveau la *Leçon d'anatomie*. M. Hopman a déjà donné des preuves de son savoir-faire, et la remise en panneau de certaines œuvres très-anciennes aussi bien que le rentoilage d'un tableau considérable de C. van Haarlem donnent

le meilleur espoir sur la façon dont il exécutera son travail. En outre, il a l'expérience de notre climat et se propose de n'employer dans cette restauration que des résines et des baumes.

Néanmoins, l'inquiétude est grande et un sentiment de malaise pèse sur ceux qui s'intéressent à cette œuvre merveilleuse dont l'art hollandais est si justement fier.

Certains journaux ont essayé de faire remonter la responsabilité de ce désastre au conservateur actuel. C'est là une imputation injuste s'il en fût et un procédé discourtois.

Tous ceux qui connaissent M. de Jonghe savent que son amour pour les œuvres qui lui sont confiées va jusqu'au fanatisme et nous avons eu ici même à le remercier des trésors qu'il nous a restitués et qui pourrissaient dans les greniers du *Mauritskuis*. En outre, il n'est en fonctions que depuis trois années. S'il existe un coupable, c'est dans l'administration antérieure qu'il faut le chercher et non dans l'administration actuelle. »

H. H.

*. Une dépêche adressée d'Athènes, 17 juillet, au *Times*, annonce que les trésors archéologiques découverts dans un tombeau creusé dans le roc à Spata, dans l'Attique, sont arrivés à Athènes. Ils consistent en ornements en or, argent, ivoire et une substance ressemblant au cristal. Ils sont de la même époque que ceux découverts à Mycènes, mais d'un travail plus fin; ils sont bien moins nombreux.

Le Budget de la Ville pour les Beaux-Arts

Nous avons dit dans notre précédent numéro que le Conseil municipal de Paris vient d'inscrire au budget de 1878 une somme de 300.000 fr. pour les travaux de peinture, de sculpture et de gravure.

Cette somme ne compose pas à elle seule les sacrifices que la ville de Paris fera, l'année prochaine, en faveur des beaux-arts. Il faut y ajouter :

10.000 fr. pour encouragements aux compositeurs d'œuvres musicales symphoniques et populaires;

70.000 fr. pour les publications relatives à l'histoire générale de Paris;

8.000 fr. pour l'hôtel Carnavalet, où se trouve installée, avec une collection d'objets d'art, la nouvelle bibliothèque municipale.

En somme, le budget des beaux-arts de la Ville sera, pour l'année 1878, de 380.000 fr.

Dans la séance du Conseil municipal qui a eu lieu le 10 juillet, M. Castagnary a proposé de consacrer la moitié du crédit de 300.000 fr. à des acquisitions d'œuvres au Salon, et l'autre moitié à des travaux qui seraient mis au concours. Malgré les observations contraires de M. le préfet de la Seine, de MM. Viollet-le-Duc et Jobbé-Duval, cette proposition mise aux voix a été acceptée.

L'ANCIEN HOTEL MATIGNON

Les travaux de percement des nouvelles voies, indispensables aux besoins actuels de la circulation, ont pour conséquence regrettable d'amener chaque jour la démolition de ces vastes hôtels, dont les anciens propriétaires avaient confié la construction et la décoration aux meilleurs artistes des deux derniers siècles. C'est ainsi que vient de disparaître une demeure historique qui méritait l'attention des curieux et sur laquelle nous donnerons quelques renseignements rétrospectifs.

Dans sa *Description de Paris*, Piganiol de la Force signale, à l'entrée de la rue Saint-Dominique, l'Hôtel bâti par Charles de Matignon, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, mort en 1648, et occupé ensuite par ses descendants, Jean-Baptiste de Goyon, comte de Matignon, et par Thomas-Auguste de Goyon, marquis de Matignon. Le *Guide du Voyageur* par Thiery (1787) parle également du grand et du petit hôtel Matignon, situés l'un près de l'autre, en ajoutant que le grand venait d'être réparé nouvellement. C'est sans doute de cette restauration que dataient des boiseries de style Louis XVI, dont les mieux conservées garnissaient un salon du rez-de-chaussée, avant d'être acquises par le baron Adolphe de Rothschild.

Lorsque la famille de Matignon, par suite de son alliance avec les Grimaldi, eut hérité du duché de Valentinois et de la principauté de Monaco, elle fit construire dans la rue de Varennes une magnifique demeure plus en rapport avec sa nouvelle fortune. Cette nouvelle habitation, qui est l'une des plus somptueuses de Paris, appartient aujourd'hui à la famille de Galliera et est encore connue sous le nom d'Hôtel Matignon. Le vieil hôtel de la rue Saint-Dominique fut alors abandonné et loué à divers particuliers. Lors de sa démolition, il avait perdu sa dénomination primitive pour prendre celle d'hôtel Le Camus.

On savait par les mémoires de Guillet de Saint-Georges, sur la vie et les ouvrages des membres de l'ancienne Académie de peinture et de sculpture, que Louis de Boulogne avait peint plusieurs plafonds chez M. le marquis de Matignon, au faubourg Saint-Germain, mais ces travaux semblaient complètement disparus, quand la pioche des démolisseurs est venue récemment nous révéler ce qui en subsistait, malgré les injures du temps. Sous de faux planchers construits pour réduire la hauteur des appartements, et sous une couche d'enduit grossier, on a retrouvé deux plafonds peints sur plâtre, dont l'exécution remonte à l'époque de la décoration primitive de l'hôtel.

La première de ces deux compositions est assez bien conservée, dans sa partie centrale, qui représente Apollon et les Muses. C'est une peinture claire et légère, en forme de voussure ovale, et qui rappelle la manière facile du maître. Des trophées et des groupes d'enfants remplissent tout le champ du plafond,

autour du sujet central. Mais cette partie de la composition est dans un tel état de dégradation qu'il est impossible d'en essayer le transport.

Un second petit salon offre également des traces de peinture, mais elles sont recouvertes d'un enduit à l'huile qu'il serait impossible d'enlever, sans effacer en même temps l'œuvre du peintre. Le motif central, qui seul a pu être nettoyé partiellement, est d'une moindre importance que celui de la première pièce; il représente un groupe d'enfants entrelacés inscrit dans une rosace circulaire.

La direction des travaux de Paris, informée de cette découverte, a pris les mesures nécessaires pour assurer, dans la limite du possible, la conservation de ces peintures, mais elle a dû se borner à faire déposer la composition centrale du premier salon, qui seule était dans un état permettant d'en opérer l'enlèvement. Cette voussure sera prochainement transportée à l'hôtel Carnavalet et mise en place avec d'autres spécimens de décorations peintes de la même époque, provenant de divers hôtels historiques de Paris.

Louis de Boulogne avait exécuté de nombreux travaux dans les édifices publics et dans les maisons particulières de la capitale, mais ces peintures ont péri pour la plupart et l'on n'a conservé de lui que les trois tableaux ou MAÎS de Notre-Dame, vendus en 1862 par le chapitre métropolitain et conservés depuis dans les magasins du Musée du Louvre. Il est donc intéressant de pouvoir ajouter une nouvelle page à l'œuvre d'un maître parisien, né dans l'Hôtel de ville de Paris même et envoyé à Rome aux frais de l'ancienne municipalité. Il faut ajouter que Louis de Boulogne, tant par ses ouvrages que par ceux de ses deux fils Louis et Bon de Boulogne, a exercé une influence très-marquée sur l'école française, pendant la durée du règne de Louis XIV.

A. DE CHAMPEAUX.

L'EXPOSITION D'AMIENS

Cette exposition serait fort bien installée, si l'on n'y entassait les tableaux sur quatre ou cinq rangs, sans se préoccuper de leurs grandeurs respectives. Les distinctions de la cymaise sont inconnues ici et ce n'est point un mal.

Presque toutes les œuvres exposées sortent du Salon, et commencent leurs pérégrinations en province.

Bientôt elles rappelleront les lettres marquées du sacramentel *faire suivre*, et chargées des timbres de villes diverses.

Les catalogues d'expositions départementales sont bien amusants par les titres nombreux dont se parent les exposants, titres que si modestement ils laissent à la porte quand ils sont reçus au Salon.

Ils ont presque tous une foule de médailles de

bronze, vermeil, argent, or, obtenues à Quimper, à Carpentras, à Brives, à Porto, à Charleston.

Quelques-uns paraissent faire grand état du titre d'*officier d'académie*.

Ceci me fait penser au *Guide à Amiens*, où je trouve dans le relevé des personnages illustres du pays, ce curieux passage :

MAROTTE, chef de division à la préfecture, né en 1788, décédé en 1859, célèbre par... son aménité !!!

Et ce passage du *Guide* me ramène au livret de l'exposition où je trouve cette autre mention bizarre :

LOUIS, dit l'Alsacien, né en Alsace, élève de l'Ecole florentine (?). Ce peintre alsacien élève de l'Ecole florentine demeure à Cannes et fait des sujets grecs modernes.

Variété et oppositions singulières !

Mais avant de dire quelques mots sur l'Exposition d'Amiens, je dois noter mon admiration pour le musée de Picardie, sa belle ordonnance, et les soins intelligents de son conservateur. Dans les galeries de tableaux, celui-ci a fait mettre de petites plaques où sont collés des extraits de catalogues donnant les renseignements nécessaires sur les toiles qu'on regarde. Cet arrangement est un avantage interdit à quelques-uns des musées de Paris, grâce au traité fort mal compris que fit jadis l'administration avec le libraire chargé de publier les catalogues de nos grandes collections, traité qui empêche qu'on ne mette partout aux tableaux des étiquettes et des écriteaux explicatifs, infiniment plus commodes pour le public que les livrets qu'il faut feuilletter en se donnant beaucoup de peine, à cause des séries, des renvois, des subdivisions, etc.

Encore un trait de la province et de l'intérêt qu'elle prend à ses propres fêtes. Des affiches de l'exposition organisée par la Société des Amis des Arts s'étaient partout, mais sans indiquer le local. Devant une de ces affiches, je demande successivement à un cocher d'Amiens, à deux jeunes gens et dans deux boutiques l'endroit où se tient l'Exposition. Personne ne le sait !

Cent cinquante toiles que nous avons vues au Salon, la plupart bonnes, mais sur lesquelles il est inutile de revenir, forment le gros de cette exposition, qui en compte six cents. Il en est en outre quelques-unes d'inédites.

Les chefs-d'œuvre sont une très-belle *Tricoteuse* de M. Ribot, c'est-à-dire une de ces grandes figures à effet qu'il a l'habitude de faire, et la *Réponse* de M^{lle} Abbéma, représentant une dame en robe blanche qui écrit sur une étoffe violette par devant un rideau gris-vert.

C'est ce que je connais de mieux de M^{lle} Abbéma. Une vue d'une rue de Rome avec une boutique de boucher, des femmes et divers personnages, par M. Lebel, est encore une des meilleures choses de l'exposition. Il faut citer de petits soldats de M. Le Blant, un très-fin petit paysage de M. Emile Renard, une vue très-intéressante de Ronen, par M. Nicolle, tellement intéressante, qu'on ne fait plus attention à l'exécution, un marché de M. Gilbert, d'une tonalité grise et noire assez grasse, des crevettes, mais cette fois mêlées avec des asperges par M. Bergeret, des fleurs de M^{me} Ris-Paquot, d'Amiens, un paysage d'une coloration distinguée et d'un sentiment mélancolique par M. Pachot, toile qu'on aurait dû remar-

quer au Salon ; et puis, on aurait à relever tous les noms et les tableaux connus de MM. Badin, Brest, Busson, Caraud, Brion, Dameron, Denduyts, Durangel, Healy, Gosselin, Vuillefroy, Chabry, Rapin, Vayson, Defaux, Dansaert, Monginot, etc., etc., etc. Il en y aurait cent-cinquante à citer, je le répète ! C'est donc une très-bonne exposition. La sculpture s'y distingue surtout par les petites reproductions en bronze ou en marbre. Il est difficile de faire voyager les statues. Un petit médaillon de M. Levassour, d'Amiens, n'est point du tout mauvais.

Sur ce, je quitte Amiens enthousiasmé d'un tableau du Musée : *l'Intérieur d'atelier* par le peintre belge Moër, ravissant de couleur, de lumière, de vivacité ; et ébloui par les boiseries de la cathédrale, d'où j'emporte la photographie du prétendu portrait de Jehan Trupin, le maître sculpteur de ces boiseries, image si malicieuse et si fine de physionomie, taillée au montant d'une des stalles.

DURANTY.

CORRESPONDANCE

A M. le Directeur de la Gazette.

En ma qualité de vieil abonné de la *Gazette des Beaux-Arts* et d'ancien collaborateur, je viens vous prier de me rendre un petit service. Nous venons d'élever, comme vous le savez peut-être, une statue à Callot, et nous ne sommes pas encore guéris de la maladie d'élever n'importe quoi à nos grands hommes, puisqu'en ce moment on nous taille un buste en l'honneur d'Israel Sylvestre, et un autre pour célébrer Saint-Urbain, fort habile graveur en médailles, tous deux lorrains.

En ce temps de fièvre qui nous travaille, nous voulons voir Claude Gellée, en bronze, dans le voisinage des beaux arbres où, de son vivant, il eût aimé à rêver. Dans ce but, nous faisons appel à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de notre illustre compatriote.

Nous ne songeons pas aux Parisiens qui, fuyant leur fournaise, sont dispersés aux quatre points cardinaux, ni à l'empereur de Russie, qui possède de beaux Claude, mais qui, en fait de paysages, n'a des yeux que pour ceux de la Turquie.

Nous voulons nous adresser à des gens moins affairés, et nous avons pensé que les Anglais, qui sont en saison, nous écouteront volontiers.

En lisant le n° 25 de la *Chronique*, p. 223, j'ai vu que M. Louis Courajod avait restitué, fort ingénieusement, au chancelier Séguier, un buste en marbre qui est au Louvre.

Ne serait-il pas téméraire d'attribuer à Léonard Hérard, *graveur en médailles*, un beau médaillon du chancelier, 1638, diam. 8 c. ? Une longue inscription latine, écrite au revers, apprend que le médaillon a été frappé à l'occasion de la pose de la première pierre, *hujus nosa omni de cet hôpital*.

Mon savant collègue de la Société des Antiquaires peut facilement nous dire cela.

Je possède ce médaillon qui, je crois, a été grave

sur bois dans la *Gazette*, mais quand ? et je ne serais pas fâché de savoir quel en est l'auteur.

Quand les Parisiens seront rentrés chez eux, je viendrai vous prier de frapper à leur porte.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

CH. COURNAULT.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

EXPOSITION HISTORIQUE (*Historische Tentoonstelling*)

DE LEEUWARDEN

La Frise, cette province neerlandaise si intéressante, si curieuse, si fidèle aux vieilles traditions, et si rarement visitée par les touristes européens, vient d'ouvrir une exposition rétrospective qu'on a qualifiée d'*historische tentoonstelling*. Cette exposition a lieu dans la capitale même de la Frise, à Leeuwarden. Elle a été princièrement installée dans l'ancien palais des stathouders, aujourd'hui palais du roi. Elle n'occupe pas moins de dix-huit grandes salles, reliées entre elles par des galeries et des escaliers également garnis de documents précieux ou d'objets de curiosité, et le nombre des collectionneurs, des établissements publics, municipalités, hôpitaux, églises et simples amateurs qui lui ont confié leurs richesses artistiques s'élève presque à 1.500.

On comprend par suite quel intérêt présente un pareil groupement d'objets tous curieux, portant avec eux un enseignement, et qui pour la plupart apparaissent au public pour la première fois. C'est cette réunion tout exceptionnelle de raretés curieuses et précieuses dont nous allons essayer de vous donner un compte rendu sommaire.

Tout d'abord on pourrait chercher chicane à la commission sur le titre qu'elle a donné à son exhibition. Celle-ci commence en effet avec l'époque préhistorique, j'entends qu'une partie des richesses qu'elle nous présente remonte à un temps où l'histoire n'existait pas encore pour la Frise. En outre elle comprend des armes, des bijoux, des costumes, des meubles et maints autres objets qui n'ont qu'un rapport fort éloigné avec l'histoire. A bien prendre, c'est donc une exposition ethnographique. Mais le président de la commission, M. Direks, archéologue très-distingué, grand visiteur de musées étrangers, grand coureur de congrès scientifiques, très-expert en la matière par conséquent, a craint que ce titre ne fût obscur et qu'il ne parlât point assez aux classes nombreuses du public. Peut-être a-t-il eu raison. Mais pour nous que ce nom n'effraie point, bien au contraire, nous avons cru, dès le principe, devoir restituer son vrai caractère à l'*historische tentoonstelling*.

Nous parlions à l'instant d'un temps où l'histoire frisonne n'existait point encore. C'est par ce temps qu'il nous faut commencer notre revue, car la commission d'organisation a pris son point de départ aussi loin qu'il lui était possible, et l'exhibition de ses richesses ethnographiques débute par une intéressante classification des éléments constitutifs du sol.

Rien de plus juste, du reste, et de plus natu-

rel. La terre n'a-t-elle pas précédé l'existence des premières populations ? Elle a donc un droit primordial qu'on ne saurait lui contester, surtout dans ces campagnes de la Drenthe et de la Frise, où elle ne se borne point à enrichir le géologue, mais où elle prodigue au chercheur des trésors archéologiques d'une valeur et d'un prix exceptionnels.

Sables et bruyères, tourbières ou marais, le sol de ces contrées, en effet, se laisse presque journellement dérober quelque-une de ces œuvres primitives dont il est le dépositaire depuis plus de vingt siècles. Et s'il ne rend point aux arrière-neveux de ces Frisons de la première heure les ossements de leurs aïeux, il leur restitue au moins leurs armes et leurs bijoux, leurs vases et leurs parures. Restitution éloquente qui trouble et qui émeut, car elle nous révèle les premiers agissements de cette race féconde et vaillante dont l'exposition de Leeuwarden essaye de retracer d'une façon visible les multiples évolutions.

Deux salles sont consacrées à ces ouvrages préhistoriques qu'on peut diviser en deux grandes classes : la première comprenant les objets trouvés dans les Tertres (*terpen*), dans les *tumuli* et sous les sépultures mégalithiques. La seconde comprenant ceux découverts dans les bruyères, les tourbières et les sables.

Les premiers sont les moins variés, mais leur archaïsme est plus prononcé, et leur caractère rudimentaire présente une unité vraiment remarquable.

C'est là, on le sent, qu'il faut chercher les premières manifestations de l'activité humaine dans ces contrées. Manifestations moins éloignées qu'on ne le supposerait d'abord, car elles ne remontent point au-delà de l'âge de la pierre polie. Les silex taillés manquent en effet. Et leur absence nous prouve que les tribus qui les premières foulèrent le sol frison avaient déjà franchi une des grandes étapes de la civilisation ; mais leur bagage industriel était encore bien mince, car les poteries que nous livrent ces premiers dépôts présentent successivement les trois phases par lesquelles cet « art de terre » passe chez les peuples primitifs. D'abord la façon à la main et le simple séchage au feu ; puis la cuisson véritable, et enfin l'emploi du tour dans la fabrication.

Ces vases généralement de forme ronde, quelquefois décorés d'ornements géométriques, (ornementation qui a persisté dans le pays presque jusqu'à nos jours) ; quelques os taillés en forme de patins, des peignes formés d'un os dans lequel sont plantés des arêtes de poisson ou des dents de mammifères et quelques colliers, voilà de quoi se compose la dépouille de ces tertres. Celle des tourbières et des sables est infiniment plus variée. On y retrouve côte à côte et dans une promiscuité bien étrange des objets de toutes les espèces et aussi de toutes les époques. La pierre polie y côtoie la statuette de bronze, le peigne en os et les rabots en pierre reposent à côté de l'amphore romaine ou de la bague en or perdue par la fiancée chrétienne, les armes, les anneaux, les colliers, de vieux chapeaux en feutre, les roues d'un char et des ossements antédiluviens forment autant d'épaves abandonnées par des générations successives et qui constituent pour l'archéologue des points de repère vraiment précieux.

Toutes ces richesses sont classées avec une méthode parfaite et cataloguées avec un soin minutieux. On sent que le président de la commission a tenu à intéresser ses visiteurs d'une façon toute spéciale à ces manifestations originales de leur race. Et on doit l'en remercier, car c'est le vrai moyen d'empêcher la destruction de tous les documents enfouis, et qui, chaque jour, sortent de terre sous l'effort de la pioche et de la bêche ou sous le fer de la charrue.

En règle avec la composition du sol et les trésors qu'il renferme, c'est sa configuration qu'il nous faut étudier. Configuration très-variable, car alors que les populations frisonnes étendaient leur domaine vers l'Est, chassant la mer devant elles, lui disputant la terre qu'elle recouvrait et lui traçant des limites reculées chaque jour, l'océan, dans un accès furieux, franchissant les barrières que la nature lui avait opposées, coupait en deux la vieille Frise, engloutissait les bois et les villes, et créait ce golfe immense qu'on appelle la Zuiderzée.

Toutes ces transformations rendues visibles par une série très-complète de cartes teintées, permettent à l'œil d'embrasser d'un seul coup la formation définitive de la Frise, si tant est qu'il y ait en ce monde quelque chose de définitif. Mais, le plus intéressant c'est qu'on a joint à ces cartes, pour les compléter et les rendre plus saisissantes, toute une collection très-complète de gravures, de tableaux, dessins, aquarelles et peintures à l'huile représentant des vues du vieux pays frison. Les châteaux aujourd'hui disparus, les vieilles portes démolies, les remparts nivelés revivent dans cette série de précieux portraits. Ils nous restituent le théâtre, le décor, si je puis dire ainsi, où se sont accomplis les grands actes de l'histoire frisonne.

Le regard se promène sur les petites places des vieilles cités de brique, il suit leurs rues tortueuses, propres et mal pavées, il contemple les monuments, les églises, les fiers hôtels de ville et aussi les humbles demeures, le cadre, en un mot, où vécut la race intelligente et fière, dont nous allons voir les dépouilles en même temps que les productions.

Mais ici une grande lacune se produit. En dehors de quelques monuments, le moyen âge n'a rien laissé, ou presque rien en Frise. On ne trouve presque aucun vestige de cette époque si mouvementée. Des faits considérables, immenses, se sont accomplis sur ce coin de terre et une sorte de voile les enveloppe et ne les laisse que vaguement apparaître. Parfois, ce voile se déchire ou s'entr'ouvre et alors on assiste à une action héroïque ou grandiose, à la destruction d'une armée étrangère, au massacre d'un saint prélat, à l'écroulement de la puissance féodale en ces contrées ou à la dispersion et à l'anéantissement d'une nuée d'envahisseurs. Mais à peine ces éclairs ont-ils sillonné l'histoire, que la nuit se refait. Aucune suite ne relie tous ces faits dans un enchaînement logique. Des capitales riches et puissantes comme Stavoren disparaissent sans qu'on en sache la raison exacte. Des villes populeuses comme Bolsward sont réduites à rien sans qu'on en puisse connaître la cause. Et quand de l'histoire écrite on veut passer aux traces laissées par ces générations disparues, là encore tout se dérobe et l'on ne retrouve rien.

Les artistes cependant ne manquaient point alors. Les admirables stalles de Bolsward montrent assez qu'il y avait d'excellents sculpteurs dans le pays. Que sont devenues les richesses qu'ils laissèrent après eux ? La réformation en a détruit une partie considérable, l'incendie et le pillage des demeures féodales en ont anéanti aussi une importante fraction ; mais il devrait en rester encore beaucoup, tandis que, à l'exception de quelques chapiteaux d'église, d'un baptistère et des boiseries de Bolsward, la Frise n'a rien conservé du moyen âge.

Cette vaste lacune, la Commission a essayé de la combler avec les portraits de ses grands hommes et de ses princes. C'est là la partie vraiment historique de l'exposition. Mais cette partie historique ne remonte point elle-même beaucoup au delà du seizième siècle. Elle ne devient vraiment complète qu'à partir du Stathoudérat. Là, par exemple, elle abonde en documents de toute sorte, les gravures succèdent aux tableaux, les livres et les lettres côtoient les sceaux et les médailles.

Tous les princes frisons défilent ainsi à la suite, représentés de toutes les manières et jusqu'en des silhouettes de papier découpé. Rien ne manque à cette série curieuse, pas même les souvenirs parlementaires, témoin ces *lands day emmertje* où les vieux conseillers, dit-on, craignant d'être pris par la faim, renfermaient des tartines avant de se rendre au conseil ; et les souvenirs révolutionnaires non plus, car j'aperçois contre une muraille la vue de la *Nationale vergadering* de la Haye.

Cette gravure n'est pas, du reste, le seul document qui évoque ces temps troublés ; côte à côte dans une même vitrine se prêtassent le chapeau à cocarde orange et le bonnet tricolore brodé avec les mots VIVE LA RÉPUBLIQUE. A la muraille sont accrochés des uniformes de ce même temps, des drapeaux de cette même époque, des étendards et des guidons ; et sur un coussin de velours, des clefs dorées, posées en croix, évoquent une grande et terrible figure qui traversa ce pays avant d'aller se fondre dans les neiges moscovites. Ce sont là des souvenirs vivaces dans cette Frise. Ils datent d'hier et cependant il semble presque qu'il s'agisse d'une époque légendaire quand on parle du « temps français », du *Fransch tijd*.

HENRY HAVARD.

LES TAPISSERIES DE RAPHAEL

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

(Suite et fin.)

Le récit d'un écrivain du temps, d'un témoin oculaire de la Révolution romaine, vient nous fournir quelques détails sur la manière dont il fut procédé à la vente du mobilier pontifical. Ce témoignage semble avoir jusqu'ici passé inaperçu, quoiqu'il ait en lui aussi les honneurs de l'impression. Il se trouve dans l'ouvrage de Duppa intitulé : *A brief account of the subversion of the papal government 1798*. (Londres, 2^e édit. 1799, pages 58 à 62.)

L'auteur nous raconte que les autorités fran-

çaises, aussitôt après l'occupation de Rome, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1798. confisquèrent tous les objets précieux du Vatican. La compagnie ou société de brocanteurs (the company of brokers) qui suivait l'armée fut admise à acheter au prix fixé par elle-même (upon their own terms) tout ce qui était à sa convenance. Le reste fut vendu aux Juifs du Ghetto. Duppa put assister à deux ou trois de ces ventes qualifiées d'enchères publiques.

Voici ce qui se passa pour les tapisseries de Raphaël : lorsque vint leur tour on pria un employé du Vatican, présent à la séance, de dire combien elles valaient. Celui-ci les estima 1.200 piastres chaque. Bien répondu, mon brave, s'écria un des brocanteurs, nous sommes d'accord sur le prix ; j'ajoute même encore 50 piastres à votre estimation. Il n'y eut pas d'autre offre et les précieuses tentures furent adjugées 1.250 piastres, soit environ 7.000 francs chaque.

Plus tard un des consuls, le grand Ennio Quirino Visconti, fit des démarches pour recouvrer ces chefs-d'œuvre de Raphaël, car malgré la prétendue publicité de la vente, les autorités (the ostensible governors) n'en avaient même pas été prévenues. Mais le bénéfice demandé par l'acquéreur fut si grand que l'on dut renoncer, vu l'état des finances publiques, à lui racheter sa proie.

Grâce à l'obligeance de notre savant collaborateur, M. Louis Courajod, et de M. de Maussion, conservateur de la bibliothèque du Louvre, nous sommes en mesure de compléter ou de rectifier au moyen de documents inédits les renseignements contenus dans l'ouvrage de Duppa et dans la *Notice*. Voici le texte des pièces dont ils ont bien voulu nous signaler l'existence.

Paris, le 19 Ventôse an IX...

Le ministre de l'Intérieur au citoyen Foubert.

Les acquéreurs des tapisseries de Raphaël, à Rome, et qui ont été transportées au Muséum de Paris par suite des ordres du commissaire civil Faipoult, réclament, citoyen, le paiement de ces tapisseries. Avant de statuer sur leur demande, je désire savoir si la conservation de ces ouvrages est nécessaire à la collection du Muséum. Vous voudrez bien me faire connaître, sans délai, votre opinion. Je vous salue.

Chaptal.

Paris, le 18 Thermidor an IX...

Le ministre de l'Intérieur aux citoyens Coen, Nouvel et Compagnie

J'ai reconnu, citoyens, la légalité de la vente qui vous a été faite à Rome, des tapisseries du Vatican, dites de Raphaël, qui sont en ce moment déposées au Muséum central. Je ne dois pas permettre que vous restiez plus longtemps privées de votre propriété. Vous pouvez vous présenter à l'administrateur du Muséum central ; il est autorisé à vous remettre ces tapisseries. Je vous salue.

Chaptal.

Paris, le 18 Thermidor an IX...

Le ministre de l'Intérieur à l'administrateur du Muséum central

J'ai reconnu, citoyen, que les tapisseries du Vatican, dites de Raphaël, ont été légalement acquises par une compagnie à laquelle on n'a pu les enlever sans injustice. Les circonstances ne me permettant pas d'en faire l'achat pour le Muséum, vous voudrez bien les remettre sous récépissé, aux citoyens Coen, Nouvel et Compagnie lorsqu'ils se présenteront pour les réclamer. Je vous salue.

Chaptal.

Au verso de cette dernière lettre se trouvait la déclaration suivante :

Nous soussignés, Coen, Nouvel et Compagnie, en conséquence de la lettre du ministre de l'Intérieur ci-contre, reconnaissons que l'administration du Muséum

central des Arts nous a remis aujourd'hui 2 Fructidor, an IX, les tapisseries suivantes qui ont été déposées dans ses magasins, le 1^{er} Thermidor an VII de la République française.

Le Massacre des Innocents, d'après Raphaël, 3 pièces (1)

L'Adoration des Rois, id. 1 p.

Saint-Paul et Saint-Barnabé refusant les sacrifices, id. 1 p.

Ananie tombant aux pieds des apôtres, id. 1 p.

La Peche miraculeuse, id. 1 p.

Le Christ donnant les clefs à Saint-Pierre, id. 1 p.

Saint-Pierre guérissant le boiteux à la porte du Temple, id. 1 p.

La Prédication de Saint-Paul, à Athènes, id. 1 p.

La Conversion de Saint-Paul, id. 1 p.

La Présentation au Temple, id. 1 p.

La Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, id. 1 p.

L'Ascension, id. 1 p.

La Madeleine aux pieds du Christ en jardinier, id. 1 p.

Les Pèlerins d'Emmaüs, id. 1 p.

Le Magicien Barjésu aveuglé par Saint-Paul, en présence du proconsul Sergius ; il n'existe que la moitié de cette tapisserie, la partie inférieure ayant été coupée lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon.

Le martyre de Saint-Étienne, 1 p.

Trois Vierges dans le ciel et deux anges et deux lions, allégorie, 1 p.

La Résurrection de Jésus-Christ, 1 p.

Saint-Pierre en prison, 1 p.

(signé) Coen, Nouvel.

Rue Neuve des Petits-Champs, n° 22, vis-à-vis la rue des Moulins.

En résumant les assertions des divers documents qui viennent d'être analysés, nous arrivons aux résultats suivants : les tapisseries de Raphaël ont été, non pas volées, mais légalement acquises en 1798, aux enchères publiques, par une Société française. Transportées à Paris, à l'exception de la descente aux Limbes, elles furent exposées au Louvre depuis l'an VII jusque vers l'an IX.

Au moment de la publication du catalogue, on croyait pouvoir affirmer que l'Etat en avait fait l'acquisition ; mais en réalité, elles ne lui avaient été confiées qu'à titre de prêt, de dépôt, et le projet de cession n'ayant pas été ratifié, la Société, représentée par les sieurs Coen et Nouvel, reentra en possession des précieuses tentures.

A partir de ce moment, nous perdons de nouveau leurs traces jusqu'en 1808, où elles reprirent pour ne plus la quitter, la place qu'elles avaient occupée pendant près de trois siècles dans le palais du Vatican.

E. Müntz.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

(1) Nous laissons de côté l'indication des mesures, qui ne présente pas d'intérêt, aucun doute ne pouvant subsister sur l'identité de ces tapisseries.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

Les bureaux de la GAZETTE DES BEAUX-ARTS et de la CHRONIQUE sont transférés, 8, rue Favart (place de l'Opéra-Comique).

CONCOURS ET EXPOSITION

Prix de Rome

Dans la section de peinture, le jugement rendu s'est trouvé conforme à nos prévisions, au moins pour le premier grand prix décerné à M. Chartran (n° 2 du concours) et le premier second prix, remporté par M. Fritel (n° 1), tous deux élèves de M. Cabanel. Le 2^e second prix est échu à M. Courtois (n° 3), élève de M. Gérôme.

Le concours de sculpture est plein de promesses pour l'avenir des artistes qui y ont pris part : telle a été l'impression générale. La moyenne en effet est excellente ; dans chacune des dix œuvres exposées le talent apparaît, à un degré inégal, bien entendu ; ici il vient d'éclorre, là il est en pleine sève, mais par tout il existe.

Le programme était celui-ci : *Orphée ayant été déchiré par les Bacchantes, des pêcheurs trouvent sur les bords de l'Hèbre la lyre du poète et sa tête qui avait conservé toute sa fraîcheur et toute sa beauté.*

Maintenant que le jury a prononcé, il est peut-être superflu de donner une opinion qui risquerait d'être en désaccord avec la sentence rendue. Ce n'est pas sans regret, nous le dirons cependant, que nous constatons la disgrâce de M. Hudetel, le concurrent n° 9. Sa composition est facile et intéressante ; par la

grâce des personnages joliment groupés, elle est séduisante ; mais elle respire un peu trop l'idylle ; les visages sont jeunes et manquent de caractère. La figure de la femme qui s'appuie nonchalamment sur l'épaule du jeune pêcheur, dans le coin gauche du bas-relief, est disposée d'une façon charmante, trop charmante peut-être, car elle contraste avec la scène qui se passe. Les personnages, en outre, ne s'intéressent pas assez à l'action : nulle part l'attention, la surprise ou même la tristesse. Quoi qu'il en soit, je croyais le n° 9 très-digne d'être envoyé à Rome. Il avait un concurrent sérieux dans le n° 10, mais l'auteur, M. Guibert, qui avait eu le second prix l'an dernier, n'ayant pu obtenir le premier cette année, a été mis hors concours.

La qualité du n° 7 est une grande originalité ; elle a été appréciée par le jury, puisque M. Labatut a eu le 1^{er} second grand prix : à gauche un pêcheur nu, puissamment modelé, s'appuie dans un mouvement violent sur sa rame qui retient la barque. Ce corps très en relief occupe une place importante dans la composition et en somme n'est pas nécessaire au sujet. — Je note dans la partie droite une charmante figure de petit enfant étonné et d'une jolie attitude. Mais pourquoi l'auteur a-t-il fait si petite la tête d'Orphée reposant sur sa lyre ?

Les concurrents récompensés sont, en définitive :

1^{er} grand prix : M. Gondonnier (n° 4), élève de M. Dumont ;

1^{er} second grand prix : M. Labatut (n° 7), élève de M. Joulfroy ;

2^e second grand prix : M. Lefèvre (n° 11), élève de MM. Cavelier et Millet.

Dans la section d'architecture, le sujet de concours était : *Un athénien pour une ville capitale.*

Après trois heures de discussion, le jury a décerné les récompenses comme suit :

1^{er} grand prix, n° 9 du concours : M. Nenot, élève de MM. Lequeux, Questel et Pascal.

1^{er} second grand prix, n° 3 du concours :
M. Mariaud, élève de M. André.
2^e second grand prix : M. Chancel, élève de
M. Moyaux.

R. B.

Exposition universelle

La commission supérieure des Expositions internationales a terminé l'étude du règlement relatif à la distribution des récompenses à décerner aux exposants de 1878. On avait eu un instant l'idée de n'accorder qu'une médaille d'un type unique, mais la commission a cru préférable de rester dans les traditions acceptées, et de maintenir les trois catégories de médailles : or, argent, bronze. La distribution des récompenses aura lieu le 1^{er} septembre 1878.

NOUVELLES

*. La distribution des prix aux élèves des Beaux-Arts et aux lauréats du dernier Salon aura lieu aujourd'hui 11 août, à dix heures, sous la présidence de M. le ministre de l'instruction publique, à l'école, rue Bonaparte.

*. Décidément les Musées hollandais jouent de malheur. Dans notre dernier numéro nous parlions de l'état désastreux dans lequel se trouve la *Leçon d'anatomie*. Aujourd'hui nous apprenons qu'un vol a été commis au Musée de Leyde.

Lors de la visite de l'empereur du Brésil une vitrine fut ouverte pour montrer au souverain amateur des bijoux égyptiens du plus grand prix. L'inspection terminée, la porte de la vitrine fut simplement repoussée. Plus tard, après le départ de l'Empereur, quand on voulut la fermer, on s'aperçut que plusieurs bijoux extrêmement précieux avaient disparu.

Depuis lors on a procédé à des investigations très-sérieuses pour découvrir le ou les coupables, mais sans succès.

*. On nous écrit d'Amsterdam que les héritiers van Loon sont en marché avec le gouvernement néerlandais pour la vente de la célèbre collection bien connue de tous les amateurs.

Si ces pourparlers n'aboutissent pas, c'est à Paris qu'elle sera soumise aux enchères.

*. Appel aux poètes.—Le dix-neuvième concours poétique, ouvert à Bordeaux le 15 août, sera clos le 1^{er} décembre 1877.

Seize médailles, or, argent, bronze, seront décernées. Demander le programme qui est envoyé *franco*, à M. Evariste Carrance, président du comité, 7, rue Cornu, à Bordeaux (Gironde).

NÉCROLOGIE

Le monde des arts a été fort éprouvé dans cette dernière quinzaine; nous avons à enregistrer plusieurs morts :

M. Francis Petit, l'expert si connu de tous les amateurs de tableaux, aussi estimé pour sa compétence que pour l'honorabilité de son caractère; il a succombé après une maladie de courte durée.

Le comte Pompeo Gherardi, critique d'art, directeur du journal *Il Raffaello*, fondateur de l'académie d'Urbino.

M. Laurent Jan, homme de lettres, peintre, et en dernier lieu directeur de l'école de dessin de la rue de l'Ecole-de-Médecine. C'était un ami intime de Balzac, Léon Gozlan et Mérimée; il a été mêlé à toute la pléiade artistique et littéraire de 1830.

M. Laurent Jan était âgé de soixante-neuf ans.

Enfin, un peintre distingué, M. Eugène Leygue, décédé à l'âge de soixante-quatre ans. Les amateurs connaissent et estimaient les tableaux de M. Leygue, et surtout ses portraits au crayon, d'une grande finesse et d'une rare fermeté d'exécution.

DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE

On écrit de Copenhague à la *Pall Mall Gazette* qu'une découverte archéologique du plus grand intérêt vient d'être faite près de la ville de Streheddinge, en Seeland. A environ 9 pieds au-dessous de la surface du sol, on a mis au jour un tumulus qui était entouré de quinze grosses pierres debout et recouvertes d'autres pierres massives; l'intérieur de ce monument funéraire avait 16 pieds de long sur 3 de large.

On a trouvé, au fond, des débris de planches en chêne qui contenaient les restes d'une femme dont la face était tournée du côté de l'Orient, le bras gauche appuyé sur la poitrine et le bras droit étendu le long du corps.

Un grand nombre de vases de diverses sortes gisaient tout autour de la tête; le plus remarquable est une coupe en verre bleu, avec une riche bordure en argent ciselé, représentant des feuilles de vigne et portant une inscription en caractères grecs, dont le sens est : Adieu !

Il faut citer également une autre coupe en verre rouge et un grand vase en verre de couleur verte. Dans la coupe bleue, ainsi que dans la rouge, on a recueilli des arêtes de poissons.

A droite de la tête se trouvait une monnaie d'or qui avait dû servir de boucle d'oreille; elle date du règne de l'empereur romain Probus (277 à 282). Le tombeau ne peut remonter par conséquent au delà de l'année

286. A. D. Un magnifique collier en or pendait le long du cou, et sur l'épaule droite, on voyait une grosse épingle en or qui devait attacher une partie de la robe.

Deux doigts de la main droite portaient deux bagues massives en or, l'une en forme de spirale, l'autre unie; autour de la taille on a ramassé plusieurs boucles en argent de différentes dimensions. Auprès des pieds on remarquait une foule d'ossements d'animaux, un bas-in en bois avec des anses en bronze, et renfermant quarante-deux dés à jouer en os. On a déterré plus loin des débris humains, sans doute les reste d'esclaves sacrifiés à l'occasion des funérailles.

Cette découverte de Storeheddinge est considérée par les antiquaires comme extrêmement importante; c'est, par exemple, la première fois que l'on rencontre dans les pays scandinaves un objet portant une inscription grecque. Le gouvernement danois a décidé que de nouvelles recherches auraient lieu autour de ce tumulus qui devait être le lieu de sépulture de quelque grand personnage.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

L'École de Rome. — M. Gelfroy, directeur de l'école française de Rome, rend compte d'un travail de M. Haussoullier, membre de l'École, sur la céramique ancienne de la Sicile. Les résultats de ces recherches peuvent se résumer de la sorte : s'il est vrai que les principales villes de la Sicile aient été des centres de fabrication et que chacune d'elles ait imprimé son cachet particulier à ses produits, soit par la nature des matériaux, soit par la forme des objets, l'agencement de l'ornementation, il faut pourtant reconnaître que tous les vases siciliens sont semblables à ceux de la Grèce proprement dite, et qu'on n'en rencontre aucun mettant en scène un mythe particulier au pays. Il n'y a donc pas là un art national, mais un simple prolongement de l'art grec. M. Gelfroy signale aussi les recherches de M. Elie Berger dans les bibliothèques de Rome et de l'Italie; il a collationné sur les manuscrits les chroniques de Richard de Cluny (treizième siècle) et de Guy de Basoche; il a recueilli les comptes des dépenses occasionnées par l'armement de la flotte que le pape Calixte III envoya contre les Turcs en 1453. Il y a dans ce document des indications aussi nombreuses que curieuses sur l'art, l'industrie, le prix des choses, le costume, les mœurs, les finances, etc.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

P.-P. RUBENS

Paysages et Chasses, par P.-P. Rubens. — *Portrait de Rubens*, par J.-B. Meunier.

A partir de ce jour, mes articles seront à Rubens; il domine de sa haute stature les préoccupations du

moment; tous les cerveaux pensants, en Belgique, se consacrent à lui. Chaque semaine voit se produire des articles nouveaux sur le grand homme; hier c'était le document retrouvé par M. Van den Branden, sous-archiviste de la ville d'Anvers, document relatif à sa qualité de bourgeois anversois; aujourd'hui c'est le livre de M. Gemaert, résumant les discussions au sujet de la date et du lieu de la naissance. D'autres recueils se présentent, biographie, bibliographie, iconographie, et M. Maes, le photographe, annonce la publication des portraits de tous les peintres flamands, depuis Adam Van Oort et Otto Vornius, les maîtres de Rubens, jusqu'à Leys, la dernière forte individualité anversoise. De son côté, une importante maison de librairie bruxelloise, très-connue pour ses ouvrages artistiques, la maison Muquardt, réédite dans un format luxueux la série des *Paysages et Chasses* de Pierre-Paul, lithographiées par Fourmois et Van Severdouck.

J'ai sous les yeux un exemplaire de cet ouvrage. Malgré ma dé fiance pour un procédé qui ne réussit véritablement que dans des mains douées, je dois convenir de la parfaite *véraisemblance* des reproductions; il n'est pas prouvé que les deux artistes chargés de transcrire sur la pierre les œuvres fourmillantes du grand improvisateur, s'y soient conformés à la lettre; mais ils en ont rendu l'esprit, avec le plus de scrupule qu'ils ont pu. D'ailleurs, exprimer les colorations du plus étonnant des coloristes au moyen d'un crayon noir, autrement que par des à peu près, était chose impossible; l'eau-forte seule, sous la direction d'un esprit très-épris, pourrait, avec ses hardesses, ses crâneries, ses parti-pris indépendants et ses sensibilités de ton, indiquer le chatouement lumineux de la palette rubenesque. Il y a chez quelques puissants graveurs contemporains, les Gailard, les Jacquemart, les Unger, les Flameng, un don de rendre l'aspect miroitant des choses qui s'adaptent prodigieusement à la peinture en dehors et aux effets prismatiques du maître flamand. Le recueil dont il est ici question a été fait, il est vrai, à une époque où l'on ne parlait pas sans un peu de dédain de la gravure à l'eau-forte, et la plus grande licence qu'on se permettait était de broyer sur la pierre les noirs lithographiques. M. Fourmois, mort aujourd'hui, était une singulière organisation d'artiste, à demi émancipée dans le sens de la conception moderne du paysage et retenue en même temps par imitation des anciens; il avait une manière un peu archaïque de disposer ses paysages, et cependant tel était son sentiment de la nature que, même faux de ton, brouillasse de lignes, peints dans de la bouillie, ses tableaux avaient un indiscutable cachet de personnalité.

M. Fourmois devait comprendre le paysage décoratif de Rubens mieux que personne et il en a rendu, en effet, les grandes lignes turbulentes avec leurs hérissés, leur dégringolades et leurs ondements heurtés d'une main très-experte et très-scrupuleuse. Aussi le recueil est-il bon à consulter pour celui qui aime à se rendre compte de la différence qui règne dans l'interprétation de la nature aux différentes époques. Chaque siècle a sa manière d'aimer les beautés naturelles; mais ce n'est que d'hier qu'on aime vraiment la campagne. Constable avait mis sur la voie avec ses superbes improvisations, prises à même les

forêts, les étangs, les luttes de la lumière dans les ciels où croulent des avalanches ; puis Michel, Rousseau, Corot, Troyon, le farouche et pourtant si humain Millet, ont posé sur le paysage leur rude main de paysans ; ils ont montré le petit chemin qui conduit à la ferme, le sentier à travers champs, la baie qui borde la maison, la chapelle au milieu du village, le pré qu'on fauche, qu'on eusemence et qu'on bêche, toute la poésie quotidienne des intimités rustiques ; ils ont chaussé des sabots, ils se sont mis la limousine au dos, se sont gantés de mitaines, et désormais plus près du cœur de la terre, en harmonie avec les énergies du campagnard, ils ont couru les labours, les taillis, les javelles, ayant de l'herbe drue, de la terre en mottes ou de l'argile détrempee jusqu'au genou. Avec eux apparaît un sentiment absolument nouveau, ému, poignant, profond, jusqu'à l'adoration, respectueux jusqu'à la religion, et à force d'intensité dans l'expression, réaliste avec une incomparable hauteur d'idéal. Rubens ne pouvait connaître le côté douloureux et mesquin de la création dans ses rapports avec l'homme qui bûche et trime dans son giron ; s'il l'a connu, sa haute vision des choses l'a fait passer au milieu de ses trivialités en grand seigneur traînant à ses talons quelque chose de la majesté des sommets : pour tout dire il n'est pas descendu de son Olympe, même en foulant la vallée de misère.

Imagination grandiosément romanesque, emplie de formes démesurées, Rubens n'a vu dans la campagne qu'une suite d'énormes décors où les rocs affectaient des allures athlétiques, comme les personnages de ses tableaux ; il y a en effet, dans les escarpements tumultueux de quelques-uns de ses paysages, de vagues analogies avec des Atlas à demi enterrés et cherchant à soulever des montagnes. La même lutte gigantesque qui met aux prises dans ses drames religieux et païens des hommes à face d'hercule continue dans ces autres drames où les combattants sont des troncs d'arbres et des blocs de pierre. C'est l'horreur cosmique dans les débrouillements des chaos ; les racines se tordent, monstrueuses, avec des enroulements de boas ; les chênes ont des airs de cactus ; les bruyères sont touffues comme des jungles ; les roseaux semblent jaillir de ces prèles qu'habitaient l'ichthyosaure et le mastodonte ; nous sommes dans la région des antres et des cavernes. Le maître flamand tempérait cette nature abrupte par des échappées d'Olympe, où luisaient des éclairs de chair rose ; des nymphes étalaient dans l'eau leurs nudités grasses : il y avait des envolées de couples allumés du côté des sables ; et d'autres fois, bravement, il peignait le paysan, mais un paysan romantique, largement joufflu, rebondissant, entripaillé, ayant le torse des vieux Sylvains, tantôt sous la tonnelle, attablé devant des brocs, tantôt mêlé à des ribambelles de filles, espèce de symbolisme des énergies érotiques et gloutonnes. Une incomparable lumière pose ses magies sur ces choes de drôles et de drôlesses, lumière blonde à fusées vermeilles irradiant des ciels couleur de paradis, lumière orange décomposée à travers des splendeurs de pourpre, lumière à frissons ondoyants, qui a toujours un peu l'air de servir à une apothéose, avec de vagues blancheurs d'anges entrevues dans la nue.

Quant aux chasses, le recueil en comporte huit ;

ce sont des chevauchées effrénées, dans des fracas d'écrasements, des ardeurs sombres de boucheries, les trompes sonnantes, les sabres sifflant, les chevaux hennissant, les fauves hurlant, toute une sauvagerie féroce emportée dans un tourbillon de carnage, tandis que le sang rouge jaillit des plaies comme le viu des bondes, que la viande des bêtes fume, tailladée, béante ; que les crocs, les lances, les pieux ravagent l'épaisseur des groupes ; et par-ci par-là un cheval dressé sur ses jarrets de derrière, les naseaux tordus, formidable, pose entre ciel et terre sa croupe qui semble taillée dans le marbre. (Voir la *Chasse aux lions*, la *Chasse aux lions et aux tigres*, la *Chasse au sanglier*, la *Chasse au crocodile et à l'hippopotame*).

Quelle vision nette du désordre ! Quelle prodigieuse fixation de ce qui est tempête, éclair, fourmillement, évolution perpétuelle, passage brusque d'un mouvement à un autre ! Le cerveau de Rubens produisait naturellement ces épopées vertigineuses qui feraient éclater les têtes frères des hommes d'aujourd'hui, et une harmonie sereine présidait à la mise en scène de ces tueries sur lesquelles semblent planer les hallucinations.

C'est au sortir de pareils spectacles qu'on se prend à étudier avec passion les portraits qui nous restent de Rubens. Les hommes sont presque toujours le contraire de ce qu'ils paraissent être : le massacreur endiablé des *Chasses* n'avait rien dans les traits de l'ardeur forcenée qui bout sous ses énormes personnalités ; il avait la physionomie tranquille et un peu lassée des hommes qui vivent dans leur pensée.

M. J.-B. Meunier, le graveur belge, vient précisément de terminer, d'après le portrait peint par le maître lui-même, une gravure où cette physionomie de Rubens s'étale dans sa belle et douce lumière. Disons-le tout de suite, la gravure de M. Meunier est l'une des plus parfaites reproductions du portrait de Rubens que nous ayons vues ; il n'y en a pas qui aient plus d'unction dans le passage des ombres aux clairs ni qui peignent mieux d'après l'original la chair mate, légèrement bistre par le séjour de l'atelier. C'est le Rubens au large chapeau posé sur le côté, des bords duquel sort en frisant une chevelure abondante ; un manteau est jeté sur l'épaule et tombe à larges plis. Rubens, en se peignant, a obéi à ce respect de soi-même qui se retrouve au fond des méditations des grands hommes ; il s'est raconté sans fard, sans orgueil, tel qu'il était dans son travail, tout préoccupé des images grandioses qui s'ébauchaient dans son cerveau. Une vie cérébrale intense remplit cette face paisible qui pense sans effort ; on ne sait pas si c'est la tête d'un bel homme, si réellement il est beau ; le rayonnement de la beauté intellectuelle emplit toute la figure, à un degré extraordinaire ; c'est une sorte de sanctification de la face à travers un recueillement sans bornes, et cela monte des lèvres, du front, des yeux, avec une douceur captivante. Pour ma part, je n'ai pas vu de têtes penser avec la même ferveur ; l'œil semble s'élargir dans l'énormité des visions ; son disque débordé sous la paupière, cette haute paupière particulière à Rubens, et qui devait se mouvoir lentement, avec pesantement, comme pour mieux permettre à la rétine de garder l'impression des choses. Un brun jaspé de fibrilles est la couleur de cet œil chaste, amoureux, sérieux,

bon à la fois et fascinateur, et l'on s'émerveille à l'idée des échoiements prodigieux, des sensualités nouées, des ardeurs presque mystiques, qui l'ont caressé, réjoui, énamouré. Rubens a alors quarante ans, ou peu s'en faut; une jeunesse toute fraîche encore, une sorte de caudeur virile caractérisent ses traits; la seule coquetterie du portrait est peut-être dans la rondeur de la bouche, d'une forme charmante, et dans l'ondolement symétrique de la barbe. Mais comme on sent bien l'effroyable labeur d'un enfantement incessant dans l'entour des yeux tumérgé et formant bourrelet, dans l'éreintement des tempes rayées par la patte d'oie, dans la crevasse profonde, coupée de deux plis, qui partage le front perpendiculairement.

M. J.-B. Meunier a détaillé avec un scrupule psychologique admirable ces empreintes laissées par l'esprit sur la chair; il a donné à l'œil un velouté de fruit mûr piqué d'une paillette de soleil, une santé large, un rayon gai qui se pose doucement sur les choses et les enveloppe; au nez, il a donné ce frémissent des narines, cette palpitation sensuelle de la jouissance euvant ses joies; la chair a, dans la gravure, un éclat alangui de vieil ivoire, avec des coups de burin adroits pour les modelés dans les joues; celles-ci sont légèrement évidées, comme émaciées par la maladie; Rubens, en effet, était convalescent lorsqu'il fit son portrait. Quelle différence avec le portrait mondain de Van Dyck, gravé par Pontius! Rubens y fait la bouche en cœur, regarde de bas en haut, avec un sourire de vague adoration, pose sur la poitrine une main longue, dans une attitude maniérée, à l'air à la fois sacerdotal et courtisan. Van Dyck a peint ce galant homme avec sa désinvolture habituelle. Le personnage de M. Meunier est autrement vrai; disons-le, sa gravure avec ses colorations moellenses, ses vigneurs qui vont se fondant dans la lumière, ses pénombres chaudes, un peu rembranisées peut-être, desquelles émerge, pleine, vivace, grassement morbide, la tête du plus étonnant des peintres, sa gravure laisse loin derrière elle la froide et symétrique planche de Pontius.

CAMILLE LEMONNIER.

A propos du tableau d'autel de Heller et de Jacopo de Barbari

Réponse à M. Thausing.

Bon nombre de revues et de journaux allemands ont bien voulu consacrer quelques pages d'examen à nos études sur *Jacopo de Barbari* (le maître au Caducée) et sur le *Tableau d'autel de Heller*.

M. Essenwein, directeur du Musée germanique, MM. les professeurs Springer, Eisenmann, Lübke, Bergan et plusieurs autres ont apprécié nos deux publications avec grande indulgence; nous ne leur sommes pas moins reconnaissant de leurs critiques que de leurs éloges. Seul, au nombre de ce concours d'appréciations bienveillantes et courtoises, M. Thausing, directeur de l'Albertine et professeur à l'Université de Vienne, nous at-

taque avec une vivacité qui nous paraît dépasser parfois les libertés honnêtes de la polémique. Nous nous proposons ici de lui répondre point par point, sans suivre toutefois l'exemple d'irritabilité nerveuse qu'il nous donne dans son acerbe pamphlet.

À dire de M. Thausing, il n'y aurait absolument rien d'original dans nos modestes travaux sur *Jacopo de Barbari* et sur le *Tableau d'autel*. Nous n'aurions fait que piller la monographie du triptyque de Dürer, publiée par lui en 1871 *Zeitschrift für bildende Kunst*, t. VI, p. 93 et 131, et le livre si estimable d'ailleurs qu'il a consacré à la mémoire du maître de Nuremberg. Nous allons soumettre au lecteur les pièces du débat en suivant l'ordre adopté par notre adversaire.

Parlons d'abord de l'*Assommoir* de 1508. Ceux qui ont pris la peine de lire notre essai n'ont peut-être pas oublié quelles en sont les différentes parties: quelques lignes de préface; une courte biographie de Jacob Heller; une description du tableau même; une nomenclature des études de Dürer relatives à cette œuvre; une appréciation des neuf lettres du maître à Heller; la première traduction en français de cette correspondance; enfin quelques pièces justificatives. Voyons dans tout cela ce qui a pu être déroché à notre soupçonneux agresseur.

Nous ne parlons de la préface que pour faire remarquer que M. Thausing n'y a rien compris. Nous y citons ces quelques mots de Dürer: « Je ne veux tenir aucun compte de ma peine pourvu que j'arrive à un résultat qui vous fasse honneur, à vous et à moi. » Nous avons voulu par cette citation montrer tout d'abord que les soins Dürer avait apportés à l'œuvre qui faisait l'objet de notre étude. Le directeur de l'Albertine a cru naïvement qu'il s'agissait non de la peine de Dürer, mais de la nôtre, et que nous recommandions ainsi notre propre travail à l'attention du lecteur!

La biographie, nous avons pris soin d'en avertir le public, est empruntée à l'intéressant ouvrage de M. Otto Cornill: *Jacob Heller und Abrecht Dürer*. Francfort, 1871. (V. la note de la page 31.) Ici, donc, rien de M. Thausing.

La description du tableau, qui remplit notre second chapitre, est faite minutieusement d'après la copie bien connue de Juvénel et les panneaux exécutés dans l'atelier de Dürer.

Nous avons reconnu que la réunion des différentes parties du tableau d'autel, dispersées dans le Saalhof de Francfort, était due aux savantes recherches de M. Thausing (v. la note 3 de la page 13), quoiqu'en réalité le principal mérite de cette reconstitution revienne à MM. Prœtel et Cornill. Quant à une description détaillée de l'œuvre, on la cherchera en vain chez notre contradicteur; il se contente de quelques indications sommaires sur la composition, de quelques détails sur le coloris et d'une discussion sur la reconstitution de l'ensemble.

Nos derniers chapitres, contenant l'appréciation des lettres de Dürer, la première traduction française de ces lettres et l'appendice composé de huit pièces justificatives, échappent totalement aux imputations de M. Thausing. Chez lui, aussi bien dans la monographie de 1871 que dans le volume de 1875-1876, nuls commentaires sur la curieuse correspondance de Dürer, point de tradu-

tion française, cela va sans dire; enfin, aucune pièce justificative. Notons seulement que nous nous sommes servi, pour notre traduction, du texte de Campe, en profitant, pour la ponctuation, des *Durer's Briefe, Jahrbücher und Reime* de M. Thausing, cité par nous avec nos scrupules ordinaires, dans la note de la page 26.

Reste la plus grave des accusations formulées par M. Thausing contre nous. Dans notre nomenclature des dessins relatifs au tableau d'autel (notre chapitre III), nous serions coupable, tantôt d'avoir simplement copié notre contradicteur, tantôt de n'avoir ajouté à ses découvertes qu'un supplément de morceaux insignifiants ou suspects. C'est ce que nous allons examiner. Avons-nous contesté au biographe de Dürer le mérite d'avoir recueilli le plus grand nombre de ces pièces? Loin de là; voici nos propres termes: « Le savant « directeur de l'Albertine, M. Thausing, mentionne « dans son bel ouvrage sur Dürer quinze de ces « dessins et, en outre, le croquis à la plume de « la Bibliothèque Ambrosienne de Milan et la tête « d'apôtre du British Museum de Londres, qui « est, sauf de légers changements, la répétition « du dessin n° 11 (v. p. 14). »

Nous avons ajouté à ces dix-sept pièces quatre dessins: l'Apôtre en pied (collection Hulot), l'Assomption aquarellée (collection Firmin-Didot), les draperies de Dieu le Père (Albertine), et la tête d'apôtre (Cabinet des estampes de Dresde). Notre contradicteur fait observer qu'il a cité avant nous cette dernière pièce. Nous reconnaissons que ce détail nous avait échappé et sur ce point seulement nous sommes dans notre tort.

L'apôtre en pied, on est bien forcé de l'avouer, a bien été trouvé par nous; mais on ne veut même pas nous laisser le petit mérite de cette découverte dont on fait honneur à M. Hulot. Quel est le rôle de la critique, si ce n'est de rechercher, là où ils se trouvent, les documents qui lui sont utiles? M. Thausing a-t-il fait autre chose? N'a-t-il pas pris les pièces qu'il énumère dans les musées et les collections particulières? Notre adversaire, d'ailleurs, ne s'appliquant qu'à diminuer l'importance de nos recherches, ne veut voir dans ce dessin qu'une simple draperie. S'il l'eût regardé avec moins de prévention, il y eût reconnu la figure en pied du personnage qui attire le plus l'attention dans tout le groupe des apôtres, debout, la tête levée vers le ciel, la main droite tenant le bâton apostolique.

L'Assomption que M. Didot a mise à notre disposition irrite encore plus vivement M. Thausing. Elle est, dit-il, toute différente du tableau d'autel. Qui ne le sait? La remarque est naïve. En donnant cette composition et la gravure de 1510, nous avons uniquement voulu fournir au lecteur les matériaux d'une comparaison intéressante. Mais, ajoute-t-on, nous devrions prouver avant tout que ce dessin est de la main de notre maître et nous n'y réussissons point. Il est toujours assez difficile, en l'absence de documents précis, d'établir l'authenticité d'un dessin controversé, et nous serions assez embarrassé de faire la preuve que nous demande le professeur de l'Université de Vienne, si par bonheur il ne venait lui-même à notre secours. Dans son histoire de Dürer, page 251, il cite un dessin au trait, à la plume, achevé avec le pinceau, l'Assomption de la Vierge, 1503, au British Museum. Or, ce morceau est précisé-

ment une mauvaise copie de l'Assomption de la collection Didot; la facture en est grossière, les tons lourds et communs; la date 1503 a été ajoutée après coup. Que M. Thausing, s'il conserve encore quelques doutes à ce propos, en appelle au jugement de tous les connaisseurs éclairés et du directeur même du British Museum. Ainsi, placé en face de deux dessins, dont l'un réunit toutes les qualités d'un travail original, tandis que l'autre n'est qu'une copie banale, qui ne saurait tromper les yeux les moins exercés, M. Thausing conteste l'authenticité du dessin qui a servi de modèle et prend la copie pour l'original. Une pareille erreur se passe de commentaires. Il est vrai que le directeur de l'Albertine ne connaît pas de *visu* les deux œuvres en question.

Notre adversaire conteste encore une des études de draperie que nous avons reproduite dans notre publication (celle qui occupe la partie supérieure de notre 22^e planche). Selon lui, elle n'a point été faite pour Dieu le Père du tableau de Heller; elle n'a servi à Dürer qu'en 1518 pour la *Vierge couronnée par deux anges* (B. 39). Ici M. Thausing va se réfuter lui-même: « Ces deux études de draperie, dit-il, se trouvent dans l'Albertine sur un « seul carton: toutes deux sont des draperies de « genoux pour une figure assise, légèrement tour- « née à gauche, toutes deux sont de la même exécution et évidemment presque contemporaines (1). » Plus loin, s'empruntant un passage de son infaillible histoire de Dürer (page 385, ligne 28), il ajoute:

« Les madones sur cuivre de ces années ne sont « pas plus agréables que les madones peintes; la « plus gracieuse d'entre elles, *Marie couronnée par « deux anges* de 1518 (B. 39), est encore faite d'après « près d'anciennes études, au moins en est-il ainsi « du beau dessin au pinceau pour la draperie des « genoux, à l'Albertine, qui remonte à l'année « 1508; elle est exécutée sur fond vert avec le « même soin que les études contemporaines pour « le tableau de l'Assomption. »

M. Thausing reconnaît donc que la draperie en question est de 1508, qu'elle est de la même exécution, sur le même papier, faite avec le même soin, disposée de la même manière que la draperie n° 4. Si cela est, peut-on admettre que Dürer ait fait en 1508 une étude qu'il ne devait mettre à profit que dix ans plus tard? Ne faut-il pas croire que les deux études (contemporaines, ne l'oublions pas) ont été faites pour le même tableau? Qu'on regarde avec quelque attention ces deux draperies: les plis en sont les mêmes, avec cette réserve que ceux qui dans l'une couvrent le genou droit, se posent dans l'autre sur le genou gauche. Plus d'une fois Dürer a exécuté deux dessins pour une seule figure: c'est ainsi que nous avons deux éditions très-peu différentes de l'apôtre n° 8, l'une à l'Albertine que M. Thausing a naturellement connue, l'autre au British Museum, qu'il cite sans en savoir la destination exacte.

Le savant professeur montre encore moins de logique dans ses critiques sur le portrait en pied de Dürer de la collection Hulot. En 1871 il le regardait comme absolument authentique (V. *Zeits-*

(1) Voir dans la *Zeitschrift für bildende Kunst*, t. XII, p. 285: Charles Ephrussi, étude sur le triptyque d'Albert Dürer, par M. Thausing.

chrift f. bild. Kunst (t. VI, p. 97, n° 5). Aujourd'hui, quoiqu'il ne l'ait pas revu depuis lors, il le tient pour apocryphe. *Quantum mutatus ab illo!*

Nous croyons avoir répondu aux critiques de M. Thausing; résumons le débat en quelques mots. Il avait consacré en 1871 au *Tableau d'autel de Heller* huit pages et demie de texte et trois gravures. (*V. Zeitschrift f. Kunst*, t. VI, p. 93-135. M. Thausing Ter Hellersche Altar von Durer und seine Ueberreste zu Frankfurt A. M.) De notre côté nous avons eu que l'Assomption de 1508 méritait un travail à part; une brochure spéciale, réunissant tous les documents, les pièces qui directement ou indirectement se rattachaient à cette grande composition. Et nous étions ainsi arrivé à faire sur le sujet préparé par M. Thausing et ses prédécesseurs, un essai qui nous semblait à peu près complet et qui rassemblait vingt-cinq fac-simile des dessins concernant le triptyque. Était-ce un méfait? N'est-il point à désirer que l'on puisse ainsi recueillir les fragments épars de tous les chefs-d'œuvre de la peinture? Les monographies de ce genre ne sont-elles pas surtout précieuses lorsque l'œuvre originale a péri?

Arrivons maintenant aux insinuations canteleuses de M. Thausing, en ce qui concerne l'analogie de ses conclusions et des nôtres, sur les rapports de Jacopo de Barbarj et de Dürer. Établissons avant tout que notre contradicteur a pris, comme nous-même, pour point de vue de départ, le passage de la préface du *Traité des proportions du corps humain*, mis en lumière par le Dr Zahu (*v. Jahrbücher für Kunstwissenschaft*, 1868. Heft I, p. 14), et la figure de femme avec divisions proportionnelles de 1500, signalée par M. Hausmann. (V. B. Hausmann, *Albrecht Dürer's Kupferstiche, Radierungen, Holzschnitte und Zeichnungen unter besondere Berücksichtigung der daran verwandten Papiere und deren Wasserzeichen*. p. 112, n. 158.)

Ces deux documents, tombés dans le domaine public, nous appartenaient aussi bien qu'à lui. Ajoutons que comme nous encore, il a trouvé, dans M. Grimm (*Albrecht Dürer in Venedig. Über Künstler und Kunstwerke*, t. I, p. 133 et suivantes), les premiers éléments de la discussion sur les relations de Barbarj et de Dürer. Mais puisque M. Thausing entre dans de minutieux détails d'un caractère tout personnel, suivons-le, non sans quelques regrets, sur cet étroit terrain.

Les notes bibliographiques sur Jacopo, déjà imprimées par Jouaust, allaient être livrées au public en décembre 1877 (1), lorsque le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts* nous demanda ce travail pour la revue. Celui-ci fut aussitôt réimprimé par la *Gazette* d'après le texte de Jouaust, pour paraître dans la livraison du 1^{er} janvier 1876. Mais les exigences de l'actualité voulurent que cette livraison tout entière fût consacrée à une série d'études sur Michel-Ange (2). L'insertion du travail se trouva ainsi ajournée au 1^{er} février 1876.

Selon l'usage, la primeur de notre essai fut réservée à la *Gazette*, et notre brochure ne parut qu'après la publication dans le recueil périodique. Mais elle la suivit de très-près et il nous fut même

impossible, le tirage chez Jouaust étant terminé depuis décembre, de satisfaire à la coutume ordinaire, en mentionnant dans la brochure l'insertion préalable dans la *Gazette*. Tous ces détails fastidieux certainement ne sauraient être ignorés de M. Thausing; les amis communs dont il parle ont pu le renseigner amplement sur ce sujet, et ses soupçons, présentés à dessein sous une forme dubitative, ne peuvent être dictés que par l'excès d'une défiance plus affectée que sincère.

M. Thausing commente longuement une des notes de notre travail sur le maître au Caducée ainsi conçue : « Nous nous proposons d'étudier « prochainement l'importance du rôle de Wolgemut à la fin du x^e siècle, et d'établir que cet « artiste a gravé sur métal. » Il voit dans ces quelques mots une tentative de plagiat futur; il se persuade que nous voulons lui emprunter ce qu'il a pu dire à propos de Wolgemut. Il gemit et s'irrite à la fois, il met le lecteur dans la confidence des laborieux efforts qu'il a faits pour arriver à la vérité sur le maître de Dürer. « Et maintenant, « s'écrie-t-il, vient un débutant qui, d'un cœur « léger, lance dans le monde une ligne qui pour- « rait jeter quelques doutes sur la priorité de la « découverte... » Que M. Thausing se rassure : loin de partager ses idées sur Wolgemut, comme graveur sur métal, nous voulons bien lui annoncer, dès aujourd'hui, que nous nous sommes arrêté à des conclusions absolument contraires. Tout d'abord, il est vrai, l'opinion de Sotzmann nous avait conduit à croire que Michel Wolgemut avait gravé sur cuivre; mais un plus ample examen, et surtout la lecture du livre de M. Thausing, ont entièrement modifié nos idées. Bât-on nous accuser d'une excessive mobilité, nous sommes convaincu maintenant que Wolgemut n'a jamais gravé sur métal et nous le prouverons.

Que reste-t-il des tragiques accusations de M. Thausing? Rien, si ce n'est que nous avons oublié de constater qu'il avait mentionné la tête d'apôtre de Dresde. Nous sommes donc coupable d'avoir eu découvrir quatre dessins inédits lors-



qu'en réalité notre butin ne se composait que de trois pièces. Pour réparer cette erreur et pour offrir à M. Thausing une compensation à laquelle il a droit, nous donnons le croquis d'une étude inconnue de Dürer pour le triptyque de Heller. C'est, on le voit, la réduction d'une délicate petite tête d'ange; elle est exécutée sur papier verdâtre, au pinceau, avec des rehauts bleus, exactement

(1) A ce moment le livre de M. Thausing nous était encore inconnu, il ne fut entre nos mains qu'en janvier 1876.

(2) A l'occasion du récent centenaire de Michel-Ange

dans la manière des autres études de l'*Assomption* et appartient au groupe d'anges placé à droite de Dieu le fils.

Nous l'avons découverte dans ce British Museum, si riche en œuvres de notre maître que M. Thausing paraît avoir trop négligé.

Cette petite affaire liquidée, il nous reste encore à dévoiler le mobile des attaques de notre adversaire. La banale accusation de plagiat ne tient pas devant l'examen des pièces du procès. Et comment ce pillage dont on se plaint si amèrement aurait-il échappé à l'attention de tous ceux qui, en Allemagne, en Angleterre et en France ont parlé du livre de M. Thausing et de nos propres essais ? Comment lui seul a-t-il pu voir tout un amas de plagats là où tous les autres n'ont vu que des travaux d'une valeur discutable sans doute, mais certainement consciencieux et indépendants. La vraie cause de toutes ces colères perçee dans l'article même de notre agresseur, Le directeur de l'Albertine s'est occupé du maître nurembergeois avec un zèle et un succès que personne ne conteste ; il a rendu à la mémoire de Dürer d'éclatants services ; son livre est un guide souvent excellent pour tous ceux qui étudient le maître et son art. De là, une prétention à une sorte de monopole. M. Thausing en est venu à entourer Dürer d'un soin jaloux, à le regarder presque comme sa propriété, comme son bien ; malheur à l'imprudent qui voudrait y toucher.

Nous avons eu cette audace, et non moins vigilant que le dragon du jardin des Hespérides, M. Thausing fond impétueusement sur nous. Il veut nous anéantir et l'idiome allemand ne lui fournissant pas assez d'armes, il évoque les langues mortes ; il sait que

« Le latin dans les mots brave l'honnêteté. »

Nous sommes un *insidiator, alieni laboris et ingenii surreptor* ; nous jetons sur ses œuvres sacro-saintes des mains téméraires, *manus temerarias*, et pour finir il nous crie *Prends garde, cave !*

Ces imprécations nous touchent peu ; qu'il déplaie à M. Thausing qu'on ait parlé de nous « de *Paris à Augsbourg et d'Augsbourg à Vienne* », que notre « gloire » le contriste, peu nous importe. Nous voulons seulement affirmer notre droit et le droit de tous : Albert Dürer n'appartient point au seul M. Thausing ni même à la seule Allemagne, quelque fière qu'elle puisse être de l'avoir produit. Un pareil nom est de tous les pays. Et peut-on trouver mauvais qu'on s'occupe de Dürer en France et que les études qu'on lui consacre ici soient lues et appréciées en Allemagne ?

M. Thausing, directeur de l'Albertine et professeur de l'Université de Vienne, devrait plus que tout autre se féliciter de ces hommages rendus à son maître favori par la critique étrangère.

La question nous paraît jugée ; malgré l'égoïste surveillance de notre contradicteur nous nous réservons de continuer nos humbles études sur le grand maître de Nuremberg et nous avertissons le lecteur que nous n'en avons fini ni avec Dürer, ni avec Wolgemut, ni avec les erreurs de M. Thausing.

CHARLES EPHRUSSI.

BIBLIOGRAPHIE

Academy, 21 juillet : Catalogue descriptif de la collection historique d'aquarelles à South-Kensington Museum, par S. Redgrave. (Compte rendu par W. M. Rossetti.) Fen Henry Merritt, par Basil Champneys. — 28 juillet : Les sculptures anciennes de la toiture de la cathédrale de Norwich décrites et illustrées par E. Meyrick, Gouldburn et H. Symonds. (Compte rendu par Ch. Robinson.)

Athenæum, 21 juillet : Le Rembrandt perdu, par H. Wallis. — 23 juillet : Notes sur l'architecture hollandaise, par Edwin, comte de Dunraven, t. II. (Compte rendu.) Nouvelles de Naples par H. W.

Journal de la Jeunesse. — 243^e livraison. Texte : par J. Girardin, H. Norval, Spol, H. de la Blanchère, Albert Lévy, Alfred Assollant et A. Saint-Paul.

Dessins : A. Marie, Thérond, Sahib et H. Clerget.

Le Tour du Monde, nouveau journal des voyages. — Sommaire de la 863^e livraison (4 août 1877). Texte : A travers l'Afrique, de Zanzibar à Benguela, par M. le commandant Verney-Lovett Cameron. Texte et dessins inédits. — Quinze dessins de Th. Wiber, A. de Bar et A. Rixens.

Bureaux à la Librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

LE CENTENAIRE DE RUBENS

(CORRESPONDANCE DE BELGIQUE)

On se souviendra peut-être que nous nous sommes élevé ici contre le programme des fêtes anversoises; nous avons déclaré nettement que des concours horticoles et agricoles, des régates, des assauts d'armes, des kiosques sur les places publiques et des arcs de triomphe au coin des rues n'étaient qu'une très-maigre apothéose pour le plus grand peintre flamand. Nous ne prévoyions pas alors que l'élément officiel des fêtes servirait uniquement de prétexte à l'initiative privée. La ville d'Anvers tout entière fête en ce moment la naissance de Rubens, avec un enthousiasme sérieux et digne; et cette universalité d'admiration pour le peintre national tempère quelque peu l'amertume de nos regrets.

Il y avait deux manières de célébrer ce grand anniversaire : il fallait en faire la fête de l'esprit, se contenter des congrès et des banquets pour les réunions, et donner la part la plus large à Rubens, à ses œuvres, à son souvenir. Ou bien il fallait en faire une énorme kermesse flamande, avec de grosses festivités, toutes les joies de la rue et du cabaret carillonnant par les rues. Cela eût perdu en dignité, mais l'ombre de Rubens n'en eût pas été fâchée.

Les fêtes actuelles sont un compromis entre les deux manières. Avec un peu de bonne volonté, on peut croire que les chevaux piaffant sur le turf, les montagnes de légumes et de fruits étalés dans les corbeilles, les entassements de fleurs en gerbes et en bouquets, chantent à leur manière la gloire du peintre panthéiste. Personne n'a rendu plus magnifiquement les énergies de la création. Cela peut donc passer pour une flatterie délicate de les avoir fait concourir à la fête du génie.

Il y a eu ensuite, les deux premiers jours, grand vacarme de musiques sur les places; orchestres et harmonies en rangs serrés, drapeaux et médailles en tête, remplissaient les rues, défilant à l'infini, par un soleil fondroyant.

Chaque train apportait des foules nouvelles, et celles-là, se mêlant aux autres, battaient les maisons, grossissaient la rumeur et la buée qui flottaient sur la ville, passaient sous les arcs de triomphe, les guirlandes de fleurs, les encorbellements, les drapeaux, les banderoles, avec extase et lassitude; c'est l'histoire de toutes les fêtes publiques et de toutes les foules.

Ce qui nous intéressait au milieu des chassés-croisés et des oscillations de ces tassements humains, c'était la vieille coutume flamande des vêtements au ton vif, les habits luisant au soleil, le rouge hâlé des carnations des marins s'allumant au soleil d'un vermillon de homard cuit, la blancheur laitense des femmes, leurs silhouettes grasses et fermes, la moiteur chaude, brillante, qui noyait les reliefs dans l'air, fondait les couleurs, mêlait les reflets; et nous reconstituions par la pensée cet art des belles chairs dodues, des contours enveloppés, ondoyants de lumière éclatante à la fois et mesurée, qui est l'art de Rubens.

En même temps nous étions frappé par l'abondance de la décoration, par l'aspect rutilant des rues que le soleil prenait en écharpe et où éclataient, flamboyaient de véritables tohus-bohus de haillons et de pourpres; à chaque fenêtre, des drapeaux claquaient au vent, parmi les cartouches, les transparents, les trophées, les écussons et les guirlandes de fleurs; et de maison en maison, d'étage en étage, des cartels, des ovales, des médaillons répercutaient le Rubens à barbe tortillée, le feutre sur le front. La quantité d'effigies que nous avons ainsi rencontrées par les rues est effroyable; d'innombrables légions de barbouilleurs ont dû peinturlurer cet amas de Rubens allant du rouge briqué au rose tendre, et faisant les yeux blancs et la bouche en cœur.

Là encore nous retrouvions le vieil amour des Flandres pour la couleur, et tout en nous écorchant les yeux à ces crudités, nous songions à ces petits villages perdus dans les dunes, où les portes et les contrevents sont verts, les murs en bleu de roi, le carrelage rouge sang de bœuf, le plafond couleur d'ocre neuve, avec des effets de palette à déconcerter les peintres.

Place de la Commune et place de Meir, des architectures en bois et en toile s'échafaudaient en forme de portiques et d'arcs de triomphe. La construction de la place de la Commune, à quelques pas de la gare du chemin de fer, semble faite pour une joyeuse entrée, avec ses larges ouvertures, ses cintres élevés, son vaste portique du milieu, sa haute balustrade, ses piliers chargés de statues. Au point culminant, la statue de Rubens, debout, tête nue, avec un geste d'accueil, a l'air de présider à sa glorification. Sous lui, dans l'épaisseur des arches, s'alignent les peintres de son temps, ses émules et ses élèves : Van Dyck, Jordaens, Snyders, Van Thulden et les autres. Les statues, très-grandes, en plein relief, paraissent malheureusement un peu lourdes pour l'échafaudage. L'effet n'en est pas moins très-réussi, grâce à une vigoureuse peinture qui joue les marbrures, les ors, les bruns chauds de la pierre rôtie au soleil, avec une imitation réaliste où l'on reconnaît l'école anversoise d'aujourd'hui. L'arc de la place de Meir est plus simple, mais de grande allure, triomphal, avec de larges guirlandes passées dans des anneaux de cuivre et trois caissons peints par MM. Van den Bussche et Neukens. Nous avons particulièrement noté la *Prestation du serment de Rubens* à la Gilde de Saint-Luc, dans une gamme blonde et naturelle. Place Sainte-Walburge, un troisième portique, reproduction de l'arc de triomphe élevé en 1840, lors de l'inauguration de la statue de Rubens, rappelle les portiques triomphaux dont le maître s'est servi pour la composition de ses arcs de triomphe lors de l'entrée du prince Ferdinand d'Autriche dans Anvers, en 1633. On en avait mis du reste partout, au Parc, au Marché aux chevaux, sur les places, au carrefour des rues, et cette décoration multiple, savante, ingénieusement variée, fait le plus grand honneur à l'initiative artistique de la vieille cité flamande.

Je dirai succinctement aujourd'hui que les fêtes ont débuté samedi soir par une cantate en l'honneur de Rubens, cantate composée par M. Pierre Benoit, où les cloches de la cathédrale, le carillon et les trompettes thébaines qu'on avait hissés sur la plate-forme des tours, ont bourdonné, sonné, posé de graves accords pittoresques, sorte de bienvenue éclatante souhaitée à grand orchestre aux « nobles étrangers » de la ville d'Anvers.

Le lendemain dimanche, ouverture à onze heures du musée Plantin-Moretus, de l'exposition d'œuvres d'art anciennes, rue de Vénus, puis encore de l'exposition des gravures et photographies d'après les œuvres du maître, rue des Aveugles : enfin, à une heure, ouverture du Congrès artistique.

MM. Meissonier, le vicomte Delaborde, Eug.

Guillaume, Charles Blanc, Cabanel, étaient arrivés samedi de Paris. C'était M. Delaborde, avec MM. De Wael, bourgmestre d'Anvers, et Jean Rousseau, inspecteur des beaux-arts en Belgique et représentant du gouvernement belge aux fêtes du centenaire, qu'on avait nommé président d'honneur du Congrès. MM. Meissonier et Guillaume figuraient parmi les vice-présidents d'honneur, avec MM. Springer pour la Hollande, Reiber pour l'Autriche, et Wolff pour la Bohême.

L'assemblée était très-nombreuse ; il y avait environ 250 personnes. Après les speeches de rigueur, les sections furent constituées et l'on remit à mardi l'assemblée générale. C'est dans cette dernière assemblée qu'orateurs et rapporteurs se sont fait entendre sur les différentes questions soumises au Congrès.

Première question (section de législation) : Quels sont les moyens légaux propres à assurer à l'artiste la propriété de ses œuvres ? Le rapporteur, M. l'avocat Dedyen, a déclaré, au nom de sa section, que la possession, en règle générale, n'entraîne pas le droit de reproduction, avec cette réserve toutefois, en ce qui concerne l'Etat, que ce dernier achetant en vue d'un enseignement public, l'œuvre achetée par lui tombe dans le domaine public. M. Vervoort, président du Cercle artistique de Bruxelles, propose ensuite qu'un projet de loi soit formulé par les cercles de Bruxelles et d'Anvers et les corps académiques.

A la seconde question : La signification de Rubens dans l'art et l'influence de la démocratie dans l'art, il y a eu une levée de boucliers. M. Gaemaere déclare que l'art est le corollaire du mouvement des sociétés, ce qu'on sait, M. de Raie fait un cours d'esthétique, ce dont on n'avait pas besoin, et M. Dognée demande qu'on popularise l'enseignement des arts, ce qui est bien, mais ne répond pas à la question posée.

J'aurai à vous entretenir dans une prochaine correspondance des délibérations des trois autres sections, deux de ces sections n'ayant promis leur rapport que pour mercredi, jour où j'écris ce courrier.

CAMILLE LEMONNIER.

P.-S. — Permettez-moi de vous signaler quelques publications relatives à Rubens, en librairie depuis quelques jours seulement : *Pierre-Paul Rubens, documents et lettres*, publiés et annotés par M. Ch. Ruelens, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles, travail très-savant où sont relevées plusieurs erreurs des biographes de Rubens et qui jette un jour nouveau sur ses voyages, ses relations, son caractère, ses œuvres, les graveurs qu'il employa, etc.

Pierre-Paul Rubens, essai à l'occasion du trois-centième anniversaire de sa naissance, par Max Sulzberger. Quelques pages seulement, mais nerveuses, nourries, substantielles.

Enfin, une publication de luxe éditée par la maison Maquardt, *La Bible de Pierre-Paul Rubens*, sujets de l'Ancien et du Nouveau Tes-

tament gravés au burin par les anciens maîtres flamands et reproduits par l'héliotypie. Texte explicatif par M. Ed. Fétis, magnifique volume in-folio contenant 40 planches.

C. L.

DOCUMENTS OFFICIELS

Le *Journal officiel* du 15 août contient le rapport adressé au Président de la République par le ministre du Commerce, sur le règlement des Récompenses à l'Exposition universelle de 1878, et décret y annexé.

Voici les dispositions qui concernent le groupe des Beaux-Arts.

Art. 6. — Les récompenses mises à la disposition du jury international pour les œuvres d'art sont réglées comme il suit :

Dix-sept médailles d'honneur et objets d'art d'origine française.

Trente-deux premières médailles.

Quarante-quatre deuxième médailles.

Quarante-huit troisième médailles.

Art. 7. — Les récompenses instituées à l'article 6 sont réparties comme il suit entre les quatre sections des beaux-arts qui correspondent aux classes du premier groupe.

1^{re} section. — Classe 1^{re} et 2^e réunies.

Huit médailles d'honneur.

Quinze premières médailles.

Vingt deuxième médailles.

Vingt-quatre troisième médailles.

2^e section. — Classe 3^e.

Quatre médailles d'honneur.

Huit premières médailles.

Douze deuxième médailles.

Douze troisième médailles.

3^e section. — Classe 4^e.

Trois médailles d'honneur.

Six premières médailles.

Huit deuxième médailles.

Huit troisième médailles.

4^e section. — Classe 5^e.

Deux médailles d'honneur.

Trois premières médailles.

Quatre deuxième médailles.

Quatre troisième médailles.

Art. 8. — Le jury pour le groupe des œuvres d'art comprend soixante-trois membres.

La proportion numérique des membres étrangers et français dans chacune des quatre sections sera fixée par décret rendu sur la proposition du ministre de l'agriculture et du commerce.

Les membres français des quatre sections sont nommés par décret, sur la proposition de la commission supérieure, parmi les membres du jury d'admission.

Les exposants ayant accepté les fonctions de

membres du jury international pour les œuvres d'art ne sont pas exclus du concours pour les récompenses.

Chacune des quatre sections est présidée par un de ses membres nommé par le ministre sur la proposition de la commission supérieure. Deux des présidents sont Français.

Art. 9. — Les quatre sections peuvent se réunir pour proposer, s'il y a lieu, des modifications à la répartition des récompenses telle qu'elle est établie aux articles 6 et 7.

Le président des quatre sections réunies est nommé par décret sur la proposition de la commission supérieure et choisi par ses membres.

Par décret du Président de la République, en date du 9 août 1877, rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, et après avis conforme du conseil de l'ordre national de la Légion d'honneur, en date du 6 août 1877, ont été promus ou nommés :

Au grade d'officier :

M. Puvion de Chavannes (Pierre), peintre ; chevalier depuis 1867.

Au grade de chevalier :

MM.

Glaize (Léon), peintre ; titres exceptionnels, médailles en 1864, 1866, 1868, hors concours.

De Beaumont (Edouard), peintre ; titres exceptionnels, médailles en 1870, 1875, hors concours.

Leroux (Hector), peintre ; titres exceptionnels, médailles en 1863, 1864, 1874, hors concours.

Moreau-Vauthier (Augustin), sculpteur ; titres exceptionnels, médailles en 1865, 1875, hors concours.

Voici la liste des prix décernés aux élèves de l'Ecole nationale des beaux-arts.

Les premières médailles pour les grandes figures peintes ont été accordées à MM. Schommer, Bellanger, Doucet, Bettanier et Bramtot.

Pour les grandes figures modelées, à MM. Lefèvre, Paris, Michel, Guilbert, Dampy, Hudelet.

CONCOURS DE LA TÊTE D'EXPRESSION

(Prix fondés par M. Caylus.)

Peinture

Prix : Zier.

Mention : Dantan.

Sculpture

Prix : Boucher.

Mentions : Michel et Perrin.

Concours de la demi-figure peinte, dit du torse (Prix fondés par M. de la Tour.)

Prix : Schommer.

Mentions : Bramtot et Dagnan.

Le prix d'anatomie, fondé par le docteur Huguier, en 1874, valeur, 600 fr., a été accordé à M. Cuyer.

Le prix supérieur de perspective, fondé en 1877,

sous le nom de prix Fortin d'Ivry, de la valeur de 600 fr., a été accordé à M. Lacaille.

Prix Jay, de la valeur de 700 fr., à M. Lindsley.

Prix Muller Sahnée, à M. Debric.

Prix Abel Blouet, de la valeur de 1,000 fr., à M. Chancel (Abel).

Les prix Jean Leclair, fondés en 1873, ont été attribués :

1^{er} prix, à M. Chancel.

2^e prix, à M. Fanconnier.

Les grandes médailles d'émulation accordées aux élèves qui comptent le plus de valeurs de récompenses dans le cours de l'année scolaire, sont obtenues en 1877 :

En peinture *ex æquo*, par MM. Pretel, Schommer et Reufosse.

En sculpture, par M. Lefèvre.

En architecture, par M. Chancel.

Les prix de la Société centrale des architectes ont été accordés à MM. Blavette, Chancel (Abel) et Chancel (Adrien).

Les diplômes d'architecte ont été obtenus, pour l'année 1877, par MM. Camut, Deslignères, Wallon, Dillon.

La cérémonie était terminée à trois heures et demie.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de dessin de la rue de l'Ecole-de-Médecine a eu lieu, dans la grande salle de l'hémicycle du palais des Beaux-Arts, sous la présidence de M. le marquis de Chennevières.

Après un discours très-applaudi, prononcé par M. le directeur des Beaux-Arts, M. Villier, secrétaire de l'Ecole, a proclamé les noms des lauréats, qui sont :

Grand prix d'honneur : Couves.

Grand prix de sculpture : Baudelot.

1^{er} grand prix (composition d'ornements), Billaud ;

2^e grand prix : Vienne.

Prix Jailly (architecture), Bloch.

Les élèves le plus souvent nommés sont MM. Thivet, Aubineau, Moroges, Denoech et Surand.

RAPPORT

AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES
ET DES BEAUX-ARTS

Paris, le 15 août 1877.

Monsieur le ministre,

Les manifestations les plus scandaleuses ont troublé la cérémonie du samedi 11 août, à l'Ecole nationale des beaux-arts. Je vous en ai rendu compte hier à votre retour.

Il me semblait nécessaire de faire un exemple profitable à la bonne discipline de l'école, et que le désordre commis fût suivi d'un châtiment sévère. Mais je n'ai pas su résister aux instances de M. le directeur de l'école, dont la bienveillance n'abandonne pas les élèves malgré les torts dont ils se sont rendus coupables envers lui et qui

l'ont si justement et si profondément affecté. Je me rends à ses désirs et je sais, du reste, que je réponds à vos propres sentiments en m'abstenant de vous proposer une mesure de rigueur.

Je voudrais pouvoir espérer que ces jeunes gens, rentrant en eux-mêmes, comprendront quel devoir de réparation leur incombe envers l'éminent et excellent directeur qui a porté si haut l'honneur de leur maison, aussi bien qu'envers leurs maîtres, également attristés par ce déplorable scandale.

Toutefois, il est une mesure dont la nécessité est démontrée, pour l'avenir, par ce qui vient de se passer.

La solennité du 11 août, vous le savez, monsieur le ministre, comprenait à la fois la remise des décorations et des médailles aux artistes exposants du Salon dernier et la distribution des récompenses aux élèves de l'école. Les exposants, peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, assistés des artistes les plus considérables et les plus respectés qui composaient leurs jurys, avaient le droit de n'être pas compromis dans un désordre honteux, à l'occasion d'une cérémonie qui leur appartenait tout d'abord et où leur présence honorerait les élèves de l'école.

Je vous proposerai donc de vouloir bien décider que désormais la distribution des récompenses aux artistes sera complètement distincte de celle faite aux élèves de l'école.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect monsieur le ministre, votre très-humble et très-dévoté serviteur.

Le directeur des Beaux-Arts,

DE CHENNEVIÈRES.

Approuvé :

Le ministre de l'instruction publique, des cultes
et des beaux-arts,

JOSEPH BRUNET.

NOUVELLES

.. Nous avons fait connaître plus haut les promotions et nominations dans la Légion d'honneur, qui ont été annoncées par M. le Directeur des Beaux-arts, le 11 de ce mois, dans la séance solennelle de la distribution des récompenses du Salon et des prix de l'Ecole.

Nous enregistrons également avec plaisir la promotion au grade d'officier de M. Léopold Delisle, le savant administrateur de la Bibliothèque nationale, et la nomination au grade de chevalier de M. Ginain, architecte de la ville de Paris, grand prix de Rome en 1832, inspecteur des travaux du Louvre, de 1850 à 1861, et de notre collaborateur, M. Charles Yriarte.

.. Par arrêté en date du 6 août, le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts a nommé M. Louvrier de Lajolai, directeur de l'Ecole nationale de dessin et de mathématiques, en remplacement de M. Laurent Jan, décédé.

*. L'Académie des beaux-arts, voulant s'associer hautement à tous les témoignages de sympathie qui se produisent à Anvers à l'occasion des fêtes du centenaire de Rubens, a délégué à une commission composée de MM. Delaborde, Guillaume, Cabanel, J. Thomas, Garnier, Meissonier et Charles Blanc, le soin de la représenter dans les cérémonies officielles.

*. Le *Journal officiel* publie un long rapport de M. le commissaire général de l'Exposition de 1878 au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, sur la participation de l'art musical à l'Exposition.

M. Krantz propose au ministre des beaux-arts, qui l'approuve, de décider :

1^o Qu'une somme de 250.000 fr. prise sur le budget de l'Exposition (chapitre I, article 3) sera spécialement affectée à l'exposition musicale.

2^o Qu'une commission sera chargée de préparer et proposer les mesures nécessaires pour réaliser cette exposition.

*. Voici les sujets des statues qui orneront la façade du Palais du Champ-de-Mars, ainsi que les noms des artistes chargés d'exécuter ces travaux :

L'Angleterre, M. Allard; les Indes anglaises, M. Cugnot; l'Australie, M. Roubaux; l'Amérique méridionale, M. Bourgeois; les Etats-Unis, M. Caillé; la Suède, M. Allasseur; la Norvège, M. Moulin; l'Italie, M. Marcellin; la Chine, M. Captier; l'Espagne, M. Doublemard; l'Autriche, M. Deloye; la Hongrie, M. Lafrance; la Russie, M. Lepeyre; la Suisse, M. Gruyère; la Belgique, M. Leroux; la Grèce, M. Delorme; le Danemark, M. Marqueste; la Perse, M. Chattrousse; l'Egypte, M. Otlin; le Portugal, M. Sanson; le Japon, M. Aizelin; enfin les Pays-Bas, M. Tournon.

Chacune de ces 21 statues sera payée 4,000 francs. C'est donc en tout une dépense de 84,000 francs.

*. Depuis quelques années, l'administration municipale fait frapper des médailles pour rappeler la construction de ses principaux monuments.

C'est ainsi qu'elle possède les médailles commémoratives des halles centrales, du tribunal de commerce, des églises Saint-Augustin, de la Trinité, etc., etc.

Cette collection vient encore de s'enrichir de deux nouvelles œuvres.

Une médaille commémorative de l'église Saint-Pierre de Montrouge, par M. Degeorge, et une médaille rappelant la reconstruction du palais de justice, par M. Jean Lagrange, prix de Rome en 1860.

Parmi les commandes qui seront faites cette année doit figurer une médaille du nouvel Hôtel-Dieu.

Toutes ces productions artistiques figureront à l'exposition que la ville organise dans le pavillon spécial qui lui sera réservé au Champ-de-Mars.

*. Le Musée du Louvre vient de s'enrichir d'un tableau de Constable, don de M. Lionel.

Ce tableau du grand paysagiste anglais représente le penchant d'une colline pierreuse qui domine une plaine plantée d'arbres. On l'a placé dans la grande salle voisine de l'escalier qui descend à la galerie des Antiques, non loin des Léopold Robert.

*. On écrit de Metz, le 6, à la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, qu'on a découvert à la Valette des peintures murales qui semblent dater de la fin du seizième siècle. Des personnes compétentes ayant déclaré que ces peintures avaient une grande valeur, on a pris des mesures pour les conserver.

*. Deux archéologues français, MM. Emile Rivière et Léon de Vesly, chargés d'une mission scientifique au Lac des Merveilles, près des frontières d'Italie, viennent d'explorer une grotte fort intéressante au point de vue de l'archéologie préhistorique.

Cette grotte est située dans le vallon d'Albaréa, dépendant de la ville de Sospel (Alpes-Maritimes). L'entrée qui est très-basse est dissimulée derrière des bouquets de bois et ce n'est qu'en rampant que les deux explorateurs ont pu gagner les salles de la caverne. Au milieu de blocs éboulés, ils ont trouvé de nombreux ossements humains et de grands carnassiers, ainsi que des dents d'ours et des coquilles perforées, que portaient comme bijoux les peuples de ces époques reculées.

*. Une découverte archéologique très-intéressante vient d'être faite dans un faubourg de Brighton (Angleterre). En creusant les fondations d'une maison, on a mis au jour, à une profondeur de 3 pieds, les restes d'une villa romaine. Un beau pavage en mosaïque a pu être conservé presque intact. On a recueilli au milieu de ces ruines plusieurs fragments de poterie, des monnaies de bronze et des vases en terre cuite.

NÉCROLOGIE

Nous avons à annoncer la mort du paysagiste Daliphard, âgé seulement de quarante ans.

M. Daliphard avait fait un long séjour en Orient, d'où il rapporta de nombreuses études et de remarquables aquarelles. Sa dernière toile, *Melancholia*, médaillée au Salon de 1873, a été acquise par le musée de Rouen, sa ville natale.

M. Godefroy de Hagemann, un des meilleurs élèves de Palizzi, vient également de succomber.

Le comte Conestabile, un des plus éminents archéologues d'Italie, vient de mourir à Pérouse, sa ville natale, dont il a fait connaître les très-curieuses antiquités dans une publication de luxe.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

L'EXPOSITION DE LEEUWARDEN

II

Je disais dans ma première lettre que les documents ethnographiques groupés à l'Exposition de Leeuwarden présentent une vaste lacune. J'ajoutais que le moyen âge ne livre aucune de ses œuvres, que toutes semblent avoir été détruites. Rien n'est plus vrai. Il nous faut toutefois faire une exception en faveur de la numismatique. La suite des monnaies et médailles est en effet presque complète. Les fouilles opérées dans ces derniers temps en Frise et en Drenthe ont été d'une richesse toute spéciale; et de vrais trésors restitués par le sol permettent de suivre pas à pas à travers les médaillers de l'*Historische tentoonstelling* la marche de l'histoire dans le pays frison.

C'est avec les légions romaines que les monnaies d'or et d'argent apparaissent dans la Frise. Les spécimens laissés par ces conquérants lointains et recueillis dans les tourbières et dans les sables ne sont point très-nombreux; mais ils suffisent à attester la présence des Latins en ces froides contrées, en même temps qu'ils témoignent des rapports de la Frise avec Rome.

À la même époque remonte sans doute une monnaie autochtone sans date certaine, mais fort curieuse et presque unique, avec des caractères runiques qui n'ont point révélé leurs secrets. Puis viennent les séries de monnaies locales frappées par les princes nationaux, les Urbo, les Saxo, les Bruno jusqu'au roi Radbout qui devait par ses bravades intempestives attirer les Francs dans son pays. Alors commence la série des monnaies franques, entremêlées de pièces byzantines; puis la Frise reprend ses droits et recommence à battre monnaie au nom et aux armes de sa grande ville pour conserver ce privilège jusqu'à la fin du siècle dernier.

À mesure que les époques se rapprochent davantage de notre temps, les séries se font naturellement plus complètes. À partir de la Réformation et de l'émancipation du pays, les lacunes deviennent d'une rareté extrême. Ce ne sont plus seulement les monnaies, ce sont les jetons de corporations, les médailles honorifiques, celles qui indiquent des charges publiques ou des emplois municipaux, ce sont les méreaux et les médailles commémoratives, qui apparaissent avec leurs élégants reliefs et leurs légendes historiques.

Cette série est d'autant plus précieuse, que celle des sceaux qui lui fait pendant est loin d'être aussi riche. Ce n'est guère qu'au *xiv^e* siècle qu'on voit apparaître ces derniers. Jusque-là la nuit la plus complète plane sur eux.

On voudrait pouvoir suivre ainsi à travers les âges les transformations successives de l'art et du goût; mais ce qui est possible avec les médailles ne l'est, je le répète, qu'avec elles, et pour les bijoux aussi bien que pour l'orfèvrerie, il nous faut, comme pour les autres arts, franchir une im-

mense période et arriver en plein *xvi^e* siècle pour retrouver de nouveaux échantillons de l'industrie locale et pouvoir rattacher les anneaux de cette chaîne historique si brusquement rompue.

L'orfèvrerie, nous l'avons dit ici même, fut toujours une des passions saillantes des bourgeoisies riches et puissantes. Ce luxe qui représente une valeur intrinsèque indépendante du travail de l'artiste plaît aux esprits pratiques et un peu terre-à-terre. La Frise a donc, comme les autres provinces de la Néerlande, possédé certainement, dès le moyen âge, une argenterie remarquable. Et cependant à l'exception de la corne de Stavoren où le métal ne joue qu'un rôle très-accessoire, l'exposition ne nous montre rien qui soit vraiment archaïque.

On dirait même qu'elle n'a rien voulu conserver des belles œuvres qui auraient pu lui rappeler le temps, où elle ne s'appartenait pas entièrement. Car dès que l'affranchissement est complet les spécimens de toutes sortes abondent. Il n'est demeuré si modeste, il n'est famille si humble qui ne possède quelques-unes de ces orfèvreries et la moindre fête domestique devient un prétexte à cadeau de ce genre.

L'exposition de Leeuwarden renferme des vitrines entières toutes remplies de ces précieux souvenirs, de ces bijoux d'anniversaires : cuillers de mariages ou de naissances, aux formes à la fois étranges et gracieuses, aux manches tourmentés, chargés de personnages, d'animaux, de guerriers à cheval, de navires ou encore de couronnes découpées et d'armoiries à jour; toutes portant des inscriptions commémoratives qui rappellent l'événement auquel on doit leur acquisition et la date de leur entrée dans la famille.

Un autre cadeau très en honneur, lui aussi, chez les paysans, c'étaient ces riches couteaux, à monture précieuse, avec le manche en argent, en ambre, en ivoire ou en buis, sculptés, ciselés, figurant des animaux, des lions surtout, ou encore des personnages variés, et parfois de petits guerriers enfermés dans une niche à jour ou placés sous un baldaquin à colonnes.

L'exposition renferme des centaines de ces couteaux de prix; mais ce qu'on y trouve en bien plus grande quantité, ce sont ces jouets d'enfant en argent ou en vermeil, théières minuscules, tables lilliputiennes, carrosses microscopiques, broches de poupées, rouets et moulins à vent en miniature, futilités coûteuses, parmi lesquelles je relève toute une série de très-curieux hochets en forme de sirène. Rien ne dit mieux la richesse d'un pays que l'emploi d'un métal précieux dans la confection de ces dispendieux enfantillages. J'ai compté près de dix vitrines remplies de ces jouets auxquels il faut rattacher comme argenterie familière et intime une centaine de coffrets de mariages, de toutes grandeurs et de toutes formes, autant de ces *Brandewynskop* qu'aux jours de naissance les visiteuses de l'accouchée se passaient de main en main, et de ses *mopsjes* à riches reliefs. Que d'humoristiques réflexions naissent à la vue de ces multiples souvenirs ornés de scènes champêtres, de petits tableaux tendres, d'inscriptions sentencieuses pleines d'allusions affectueuses, souvent légères et qui sentent les vieilles mœurs d'une liene!

Mais il me tarde de quitter tous ces ouvrages simplement aimables pour arriver aux maîtresses

pièces de l'exposition. Je veux parler du trésor de Popta, de la coupe de Franeker et des gobelets appartenant à M. F.-J.-J. Eysinga et à Mme la douairière van Sminia-Coeboorn van Scheltinga.

Le trésor de Popta qui était presque inconnu jusqu'à ce jour est une vraie merveille. Il se compose de cinq pièces, et quoique ces pièces appartiennent comme style à une époque de décadence, je n'en connais pas en Néerlande qui puissent soutenir la comparaison avec elles. Le gobelet de Veere peut-être à cause de son illustre origine et de son importance historique, le gobelet de Haarlem à la rigueur à cause du grand nom de Goltzius qui s'y trouve attaché, pourraient lui être opposés, mais la victoire serait incertaine et je crois même que le trésor de Popta sortirait vainqueur de la lutte.

Les pièces dont il se compose sont de grandes dimensions en argent repoussé et parmi elles, deux surtout sont hors de pair. C'est une aiguière avec son bassin, tout couverts de sujets mythologiques empruntés pour la plupart à Goltzius. La manière ampoulée de ce maître se prête admirablement à ces travaux décoratifs et la forme large, majestueuse, quoique un peu contournée, de ces deux superbes objets, s'harmonise bien avec ces personnages aux formes arrondies et aux attitudes maniérées.

Je place sans hésiter l'exécution de ces belles pièces dans la seconde moitié du xvi^e siècle et je crois qu'elles peuvent compter parmi les plus parfaites de ce temps.

Les deux chandeliers qui les accompagnent sont de la même main. Le travail en est peut-être encore plus délicat, mais il s'en faut de beaucoup que leur forme soit aussi heureuse. Leur développement en spirale leur donne un aspect lourd et massif, qui jure avec l'élégance du décor et la finesse de l'exécution. La dernière pièce qui consiste en un plateau est plus heureuse sous ce rapport, mais bien qu'elle soit encore de la même main, on sent une sorte de négligence qui se traduit par des incorrections nombreuses.

Quel est le merveilleux artiste qui peut revendiquer la paternité de ces chefs-d'œuvre ? Hélas ! nous ignorons son nom et peut-être ne le saurons-nous jamais ! mais quel qu'il soit c'était un habile homme et la Frise a le droit de s'enorgueillir de sa naissance, si tant est qu'elle lui ait donné le jour.

La coupe de Franeker, elle, est moins importante, mais elle est très-fine d'exécution et très-curieuse de dessin. Un peu antérieure comme facture (elle remonte, je crois, aux premières années du xvi^e siècle), elle a la forme d'une sphère supportée par un pied renflé, et d'un motif fort gracieux. C'est une curiosité en même temps qu'un objet d'art.

Le gobelet de M. Eysinga rappelle comme forme celui de Haarlem, mais azrandi et moins parlait d'exécution. Il est en vermeil et possède une grande tournure. Celui de Mme Sminia-Coeboorn est en ivoire monté en vermeil. Il a la forme lourde des gobelets allemands, mais ici la forme est commandée par le revêtement d'ivoire qui très-finement sculpté représente une bacchante enfantine d'une fort remarquable exécution.

Certes, nous n'en aurions point fini de longtemps avec l'argenterie et l'orfèvrerie, si nous voulions passer en revue tout ce que l'exposition de

Leeuwarden renferme de précieux dans ce genre. J'aurais à mentionner le grand bassin et la gigantesque aiguière de M. Eysinga, toute une série de coupes et de gobelets de modèles différents, *Molenbeckers*, *Stortenbeckers*, ou encore ces *hansji in de Kelder*, amusements bachiques qui sont des traits de mœurs en même temps que des pièces curieuses d'orfèvrerie. Il me faudrait énumérer une centaine de cafetières, de sucriers, de coffrets en filigrane « chefs-d'œuvre » des anciennes gildes. Je devrais vous parler des beaux chandeliers de forme Louis XVI exposés par M. Dirks ; vous conduire dans la salle renfermant l'orfèvrerie religieuse, où nous retrouverions faisant bon ménage et vivant dans une promiscuité très-édifiante, les appareils de cultes très-divisés dans la vie publique et dont les luttes dogmatiques ont fait jadis couler des flots de sang. Puis ce seraient les broches montées en argent ou en ambre, toute une série de boucles, de montres, de trousses de « fers » en argent, en vermeil ou en or, mais ici je m'arrête.

Nous sommes arrivés à la bijouterie et celle-ci confine bien plus à l'habillement qu'à l'orfèvrerie proprement dite ; or ce nouveau sujet est trop vaste pour que je l'aborde aujourd'hui. Nous le réserverons pour un prochain article. Toutefois que MM. les organisateurs de l'Exposition me permettent en finissant de leur adresser une critique.

Pourquoi, alors qu'ils étaient si riches en objets vraiment précieux, avoir donné l'hospitalité à une immense vitrine toute pleine d'argenteries grossières, sans art, sans goût et dont l'ancienneté est plus que suspecte ? — Tous ceux qui connaissent Leeuwarden savent de quoi je veux parler. — Serait-ce pour montrer jusqu'où va la naïveté d'un collectionneur de leur ville ? — Il faudrait y voir dans ce cas la critique spirituelle d'une main inoffensive. Mais le public, mauvais juge en ces matières, peut ne pas comprendre la finesse de cette critique et dès lors pourquoi risquer de pervertir son goût et de le tromper à son tour ?...

HENRY HAVARD.

BIBLIOGRAPHIE

La 13^e livraison des *Comédiens et comédiennes de la Comédie-Française* vient de paraître chez M. Jouaust. Elle est consacrée à Mme Jouassain.

Les Musées de peinture de Londres. — UNE VISITE A LA NATIONAL GALLERY EN 1876, PAR M. REiset, (1^{re} partie : Ecoles d'Italie et d'Espagne.) Paris, *Gazette des Beaux-Arts*, 1877, 1 vol. in-12 carré, de 150 pages.

Pour répondre au désir exprimé par quelques-uns de nos lecteurs, nous avons fait des maintenant un tirage de luxe du travail de M. Reiset sur les *Musées de Londres* (1^{re} partie : Ecoles d'Italie et d'Espagne). Ce volume, d'un format beaucoup plus petit que celui de la *Gazette*, n'a été tiré qu'à

250 exemplaires, tous sur papier de Hollande, dont 150 seulement ont été mis en vente. On peut en trouver chez M. Detaille, libraire, 10, rue des Beaux-Arts.

Aux fêtes du troisième centenaire de Rubens, il aurait manqué un élément capital, si un livre populaire, unissant le mérite de l'exactitude à l'attrait de la forme, n'avait raconté la vie du maître immortel et fait connaître l'histoire de ses travaux. Le conseil municipal d'Anvers l'a jugé ainsi et, par un vote unanime, par une souscription considérable, a pris hautement sous son patronage le volume de M. Alfred Michiels, intitulé : *Rubens et l'école d'Anvers*, qui vient de paraître à la librairie Renouard. Le roi des Belges et M. Delcour, ministre de l'intérieur, ont également témoigné à l'auteur le vif intérêt que leur inspire un ouvrage qui est le résultat de longues et sagaces études.

L'histoire du grand peintre et de son œuvre se trouve réunie dans un élégant in-18, que les admirateurs du maître d'Anvers voudront posséder dans leur bibliothèque.

Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics (nos 5-6. 1877.)

La Numismatique et l'Architecture, par M. F. Lenormant. — Salon de 1877 (architecture (1^{er} article), par M. Ed. Guillaume, architecte, et autres articles par M. Guillemin et G. Raulin.

Dix planches sur acier et sept bois accompagnent cette livraison.

Le Tour du Monde, 868^e livraison. — Texte : A travers l'Afrique, de Zanzibar à Benguela, par M. le commandant Verney-Lovett Cameron. Texte et dessins inédits. — Douze dessins de D. Maillart, A. de Bar, Rixens et Th. Weber.

Journal de la Jeunesse, 247^e livraison. — Texte par J. Girardin, J. Levoisin, Alfred Assollant et A. Saint-Paul.

Dessins : A. Marie, Sahib et H. Clerget.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint Germain, à Paris.

Le Temps, 17 août : Les Peintures murales de MM. Elie Delaunay et Français, par M. Ch. Blanc. — 22 et 24 août : Les Fêtes d'Anvers, par le même.

Événement du 12 août : Les acquisitions de l'Etat, par M. Paul Lefort (3^e article). — Du 13 août : La Vénus de Milo, par le même.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

Librairie **RENOUARD**, rue de Tournon, n° 6, à Paris. (HENRI LOONES, successeur).

RUBENS ET L'ÉCOLE D'ANVERS

PAR

ALFRED MICHIELS

Quatrième édition, revue et augmentée.

Un beau volume in-18 jésus, sur papier ordinaire. 4 fr. »
— — — — — sur grand papier vélin. 7 fr. 50

Cet élégant volume n'est pas, comme on pourrait le croire, un abrégé du travail que contient l'*Histoire de la peinture flamande*; c'est, au contraire, ce même travail agrandi, complété, rectifié, à l'aide de notes prises devant les tableaux du maître, dans plusieurs voyages, mais surtout à l'aide de renseignements nouveaux fournis par les archives longtemps mystérieuses de Simancas.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 6 fr.

M. THIERS

Les journaux d'art doivent prendre leur part du deuil où la mort de M. Thiers a plongé la France entière. Le patriote illustre, l'homme d'Etat, l'historien n'appartiennent pas à notre examen, mais nous pouvons revendiquer le critique d'art et le collectionneur émérite, dont le nom revient si souvent dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Il est à peine besoin de rappeler que M. Thiers a été un des rares écrivains qui ont deviné et encouragé Delacroix, dès l'apparition de la *Barque du Dante*, en 1822; ce sera son plus beau titre de gloire dans cette branche modeste des connaissances humaines, la critique d'art, que ce vaste esprit ne dédaigna pas de cultiver. Pendant un trop court espace de temps, de 1821 à 1826, M. Thiers a accumulé de nombreuses études littéraires et artistiques, dans le *Constitutionnel*, les *Tablettes Universelles*, la *Revue Européenne*, la *Mercurie du XIX^e siècle*, le *Globe*, et quelques autres recueils périodiques.

Il nous avait promis tour à tour une histoire de Florence et une histoire de Michel-Ange que, malheureusement, nous ne pouvons plus espérer, mais il nous est permis de demander que tous les essais d'esthétique qu'il a publiés soient réunis en volumes : ceux-ci ont leur place tout assignée dans les bibliothèques à côté du Salon que son illustre adversaire politique, M. Guizot, a écrit.

En formulant ce vœu, nous devons rappeler qu'il a déjà été émis par M. Paul Lacroix dans la *Gazette des Beaux-Arts* (livraison d'avril 1873).

Nous renvoyons à cet article du bibliophile Jacob (*David et son école jugés par M. Thiers en 1824*) ceux de nos lecteurs qui désireraient

connaître les idées et les doctrines professées en matière d'art par le grand citoyen que la France vient de perdre.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

M. le sénateur Krantz, commissaire général de l'Exposition universelle de 1878, vient d'adresser à M. le président du comité de la Dordogne la circulaire suivante :

« Paris, le 21 août 1877.

« Monsieur le président,

« Conformément à l'arrêté du 7 février 1877, relatif à l'admission des ouvrages d'art destinés à l'Exposition universelle de 1878, le jury a été chargé d'examiner les notices déposées au palais des Champs-Élysées, du 15 mai au 15 juin, par les artistes-peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et lithographes.

« Le même arrêté prescrit que les artistes qui n'auraient pas reçu avis avant le 30 juillet de l'admission d'office de leurs ouvrages, ou qui en auraient d'autres à présenter, devront les déposer et les faire enregistrer, du 5 au 20 janvier, au palais des Champs-Élysées, pour être soumis à l'examen du jury.

« L'examen des notices contenant déclaration des œuvres de la classe 2 (dessins, aquarelles, pastels, miniatures, etc.) a été ajourné au mois de janvier, et, à la même date que ci-dessus, le jury ayant décidé qu'il ne voulait juger les ouvrages de cette classe qu'après leur dépôt au palais des Champs-Élysées.

« Suivant les prescriptions de l'avis publié le 17 mai 1877, les déclarations qui n'ont pas été renouvelées du 15 mai au 15 juin n'ont pas été examinées par le jury; les ouvrages portés sur ces déclarations devront donc également être présentés, du 5 au 20 janvier, à l'examen du jury.

« En conséquence, je vous prie, monsieur le pré-

sident, de vouloir bien donner dans votre département toute la publicité possible à cette lettre.

« Agrérez, etc.

« Signé : J.-B. KRANTZ. »

NOUVELLES

*. Par décret en date du 3 septembre, ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur : MM. Auguste Chaveaudier, archiviste du département de la Loire ; Vaucorbeil, compositeur de musique, et F. Bogino, sculpteur.

*. La création du Musée des arts décoratifs n'est nullement abandonnée, comme certains journaux l'ont donné à entendre, mais on comprend que la situation politique l'ait momentanément reléguée au second plan. Le *Bulletin de l'Union centrale*, bien placé pour avoir des informations exactes, publie ce passage d'une lettre de M. Edouard André :

« J'ai vu hier M. le duc d'Audiffret-Pasquier qui, en me parlant du Musée des arts décoratifs, m'a dit être plus décidé que jamais à s'occuper très-sérieusement de sa création, et m'a remercié ainsi que l'*Union centrale* de la façon dont nous avons tous agi jusqu'à présent. »

*. Un nouveau musée, dit Musée Emmanche Marchoux, va être ouvert dans l'aile droite du palais de l'Institut, dans la salle qui sert d'ordinaire à l'Exposition des concours.

Ce musée sera décoré et garni de tableaux par les artistes pensionnaires de Rome, auxquels M^{me} la comtesse de Caen, née Marchoux, a légué une rente par une donation faite à l'Académie des Beaux-Arts.

*. M. François vient de terminer à la chapelle des fonts baptismaux à l'église de la Trinité une composition qui lui avait été commandée en 1872 par la Ville de Paris. Le sujet qu'il a traité est : *Adam et Eve chassés du paradis terrestre*.

A la même église, M. Félix Barrias vient d'achever la décoration de la chapelle de la Vierge par deux tableaux : le premier représentant *Sainte Geneviève ravitaillant Paris* ; le deuxième, *L'Adoration de la chasse de sainte Geneviève*.

Pour compléter la décoration de l'église de la Trinité, il ne reste que les peintures de M. Lecomte du Nouy qui ne sont pas encore terminées.

*. La collection Van Loon, d'Amsterdam, est décidément acquise par M. Alphonse de Rothschild, au prix de trois millions de francs ; en ce moment on l'emballage pour Paris.

*. Le *Bulletin de l'Union centrale*, de septembre, publie le règlement des écoles de la manufacture des Gobelins, proposé par M. A. Darcel et approuvé par M. le ministre.

Nous signalerons dans le même numéro un

article où M. Louvrier de Lajolais s'élève avec raison contre le caractère exclusivement mercantile de l'exposition organisée en ce moment au Palais de l'Industrie. Nous sommes de l'avis de l'écrivain quand il se demande « si désormais le palais des Champs-Élysées ne sera pas transformé en bazar pour le seul avantage d'un entrepreneur. »

*. On a inauguré en grande pompe au milieu d'une assistance nombreuse le monument commémoratif élevé dans le cimetière de Putte à la mémoire du grand peintre flamand, Jacques Jordaens, de A. Van Staelbent et de Paëpe.

*. On a inauguré aussi au Musée des anciens le buste de P. P. Rubens, dû à M. Jules Pécher, l'auteur du monument Looz. Nous nous réservons d'en dire un mot.

*. Les attaques qui, de différents côtés, ont été dirigées contre l'authenticité et la valeur des antiquités découvertes à Troie par le docteur Schliemann, ont engagé, paraît-il, ce dernier à laisser exposer à Londres pendant une année sa collection tout entière. Cette collection va donc émigrer d'Athènes à Londres. C'est dans cette dernière ville que doit aussi paraître l'ouvrage où il sera rendu compte des fouilles qui viennent d'être opérées à Mycènes par le même chercheur.

LE CENTENAIRE DE RUBENS

Une visite au Musée Plantin

On a fait coïncider l'inauguration de la noble demeure des Moretus et des Plantin avec les fêtes du centenaire et l'on a eu raison, car le souvenir de Rubens y est en quelque sorte parlant. Le maître flamand a beaucoup travaillé pour cette grande librairie : il en était en quelque sorte le dessinateur en titre ; il y a de nombreuses quittances écrites de sa main, avec sa belle signature un peu couchée. Une description du musée trouve donc naturellement ici sa place.

Suivons premièrement la file des salles à la gauche de la porte d'entrée ; c'est la partie moderne de la maison. Nous nous souvenons d'y avoir vu, il n'y a pas bien longtemps, lors d'une visite en 1875, des meubles empire, des rideaux à lambrequins, un intérieur d'habitation bourgeois un peu délaissée ; et la lumière passait à travers des croisées s'ouvrant au moyen d'espagnolettes. M. Max Roose, le directeur nouvellement nommé du musée, a rendu aux salles leurs fenêtres à meneaux, avec leurs complications de serrureries, l'alignement des chaises en chêne sculpté contre les murs, les belles pénombres enfumées des traverses, toute une disposition savante et régulière de cheminées monumentales, de tentures gaufrées d'or, de meubles dans le style du temps.

Le long des murs se succèdent des portraits, des chasses et des motifs de peinture variés. Un

assez grand nombre de Rubens, notamment, et quelques-uns de la plus grande manière. Ce sont pour la plupart des portraits de la famille Moretus et Plantin, messieurs et dames, et les uns — chose intéressante — sont de simples copies, mais des copies libres, avec la grille personnelle, d'après Pourbus; les autres, des portraits d'après le modèle vivant. On sent entre tous les morceaux de cette précieuse galerie un air de famille qui s'explique par les liens de la parenté et par la conformité de la peinture; et l'on se prend à admirer l'idée ingénieuse et charmante qui a fait remettre aux mains d'un même artiste, comme si c'eût été un médecin ou un confesseur, le soin de perpétuer pour les neveux l'âme et le sang du groupe des grands-oncles et des grandes-tantes.

D'autres portraits de Rubens sont la copie de portraits de Raphaël. Hâtons-nous de le déclarer, toutes ces peintures ne sont pas également supérieures: quelques-unes, brossées à la diable dans des tons rouges d'une uniformité un peu plate, n'ont qu'un mérite relatif d'œuvres de jeunesse. Deux camaïeux, d'un dessin rond, gras, exécutés par Rubens, représentent: l'un un titre de livre, l'autre une marque d'imprimerie, preuve que le maître ne dédaignait pas les petites besognes. Puis défilent les Pourbus avec leur sincérité admirable, chairs d'un rose tendre, étonnamment frais, mains à la Holbein, ajustements noirs, comme les faisait Mierevelt, un cavalier très-crâne, de Govert Flinck, Goltzius, les Corneille de Vos; un merveilleux Balthazar Moretus, de Van Dyck, tête fine, le nez recourbé et pincé, des yeux à paupière lourde et une œcan tannée de pape-rassier, où le sang pose des afflux vermillonnés, avec couperose délicate exquisement rendue.

Des vitrines occupent le milieu des salles. On y voit étalées, grandes ouvertes, des bibles, ces belles bibles plantiniennes aux encres rouges et noires si vivaces, si finement estampées sur le papier, des manuscrits, des livres de compte, des documents relatifs aux affaires de la maison, et une suite de dessins de Van Noort, d'Erasmus Quellyn, de Martin de Vos, de Rubens, frontispices, titres d'ouvrages, compositions sacrées.

Gagnons la cour, vaste carré oblong bordé par les bâtiments demeurés intacts de la librairie et de l'imprimerie. Ici rien n'est changé. Ce sont toujours les mêmes façades avec leur infinité de fenêtres, les unes abritées par des volets de chêne à fermetures de fer, les autres épanouies dans leurs meneaux de plomb avec de vagues chatoiements de carreaux vert-bouteille. Une vigne noueuse, énorme, pousse par là-dessus ses sarments, mêlant aux rinceaux de la pierre ses rinceaux de branches, de vrilles, de verdure chaude, et cela fait sur le vieux mur corrodé, effrité, râpeux, un grand festonnement qui va de haut en bas, dentelle l'entour des portes et des fenêtres, monte jusqu'aux gouttières, avec des tremblements de verdure, des ocellations de soleil et d'ombre sur la pierre fruste. A travers les mailles de ce souple réseau, une devise se lit: «*Labore et constantia*, » c'est celle des Plantin; elle est sculptée partout, avec cette plénitude d'orgueil qui sied aux blasons loyaux.

Une porte pratiquée dans l'aile des bâtiments de droite donne accès à une pièce éclairée de côté par un jour doux.

Le long des murs badigeonnés d'un jaune sali douteux, des armoires laissent voir des tampons, des brosses, des encres séchées; près de la fenêtre, un beau pupitre, usé par le frottement, barbouillé d'encre, écorpillé, supporte des fragments d'épreuves, des feuilles portant en marge les annotations du correcteur, des bouts de placards et d'édits, des règles, des écritoires, des mouchettes à chandelles. C'est sur ce pupitre, sans doute, que les correcteurs lisaient en première lecture.

Nous sommes dans l'imprimerie. Lieu de grands souvenirs. C'est d'ici que partaient les belles éditions, les vélins magnifiques, cette joie des bibliophiles d'aujourd'hui, cette lecture des hommes d'alors. Tandis qu'on regarde, l'air s'emplit d'une rumeur de ruche en travail; les compositeurs, les correcteurs, les liseurs se croisent, emplissent l'atelier d'un trainement de vieilles semelles, font leur besogne accoutumée; et de la presse sortent triomphantes, étalant lièrement la devise: «*Labore et constantia*, » des pages aux caractères alternés rouges et noirs.

Une vaste salle suit l'imprimerie: elle est partagée d'un côté par une suite de casiers garnis de caractères. A l'extrémité se voit la glorieuse presse des Plantin. Il y a une émotion étrange à considérer ces vieilles boisceries tailladées, griffées par les clous et les couteaux, ayant encore l'empreinte chaude des mains avec salissure grasse. Il semble vraiment que les ouvriers de la maison, qu'on se représente petits et vieux, on ne sait pourquoi, avec des figures en pointe, des barbes en dents de scie, des fronts mélancoliques et des yeux gris pointant sous les besicles, viennent de quitter l'atelier jusqu'à demain.

Or, demain, c'est aujourd'hui — un espace de près de trois siècles.

Des ateliers on passe dans une succession de cabinets, de petits placards, de réduits encombrés, aux tables chargées, ayant chacune sa curiosité. Nous citerons le cabinet de Juste-Lipse, étroit et bas, aux murs tapissés d'un cuir de Cordoue estampé sur fond d'or de fleurs couleur chair et rose-thé, une merveille de table sous le jour vert des fenêtres, en face de la table une haute cheminée noire, et ça et là un pullulement de livres sur les rayons. Puis vient une chambre qu'on pourrait appeler la chambre des contrats, autre petite pièce très-curieuse, qu'encombre des documents de la plus haute valeur; c'est là que se conservaient les contrats passés avec les auteurs et en partie aussi, croyons-nous, les comptes de la maison.

Voici un escalier; prenons-le. Il nous conduira aux chambres de l'étage, et l'enchantement continue, l'intérêt grandit, on marche de trouvailles en trouvailles! Ici les cuivres, les bois, les premiers tirages d'eaux-fortes rares, des vitrines où l'on voit des Peter Boel (six planches d'oiseaux), des Wierix, entre autres une *Maecelme* d'après Titien, des Ferdinand Bol, les planches pour l'Office de la Sainte-Vierge Marie, gravées par G. de Mal.

dery, d'autres vitrines où s'entassent des sceaux, des médailles, des monnaies, des bois d'encadrements, tout un casier consacré aux planches des représentations de rhétoriciens, là la fonderie, la chambre des matrices, etc.

Figurez-vous cette enfilade de pièces aux murs couverts de bibliothèques et de tableaux, à demi ensevelie dans des demi-teintes rous-sâtres piquées de lueurs vermeilles, comme les pénombres harengsaurées des maîtres rembranesques; les pièces reliées entre elles par des corridors sur lesquels s'ouvrent les éternelles petites fenêtres aux volets de chêne garnis de leurs complication de serrurerie; des escaliers montant, descendant, s'arrêtant devant des cabinets aux travées brunes, remplis d'une poussière d'ivoire, une infinité de meubles, d'objets rares, de pièces curieuses, de reliques historiques; la fameuse bible de Pfister de Bamberg entre autres; des collections uniques de dessins de Rubens, Schut, Quellyn, près de 200 manuscrits du dixième au quinzième siècle; vous aurez à peu près la vision qui frappe le visiteur à son entrée dans cette officine célèbre, autrefois fourmillante d'activité, aujourd'hui immobilisée dans une splendeur morte de palais.

CAMILLE LEMONNIER.

Le centenaire de Rubens

DISCOURS DE M. HENRI DELABORDE

« La louange, a dit Bossuet, languit auprès des grands noms. » Celui de Rubens est de ceux qui justifieraient le mieux cette parole. Il suffit de le prononcer pour se sentir découragé de tout essai de panégyrique et comme vaincu d'avance par l'entreprise qu'on se hasarderait à tenter. Rubens s'impose à l'admiration universelle par le despotisme même, par l'intraitable originalité de son génie. Il est un de ces maîtres souverains dont les œuvres exercent sur les hommes de tous les temps et de tous les pays une fascination irrésistible, dont la raison d'être ne se démontre pas plus que les titres ne se discutent, dont la toute-puissance en un mot se manifeste avec l'éclat d'un phénomène éblouissant.

Comment dès lors, au lieu de contempler le prodige, prendre à tâche d'en analyser la splendeur et, pour ainsi dire, d'en décomposer les rayons? Comment prétendre définir l'indéfinissable, louer ce qui est au-dessus de l'éloge, commenter par la parole ce qui porte si sûrement avec soi son éloquence? Le mieux est de s'en tenir à l'infaillible admiration qu'on éprouve et de s'incliner pieusement avec la foule devant d'aussi grandes œuvres et d'aussi glorieux souvenirs.

Ce n'est donc pas dans l'inutile dessein de publier ce que personne n'ignore ou de rappeler ce que personne n'oublie, que l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France a voulu s'associer aux hommages rendus à Rubens dans la ville dont il est l'immortel honneur. Elle a voulu, par les représentants qu'elle a délégués auprès de vous, témoigner sa vénération pour la mémoire d'un

artiste, et j'ajouterai s'acquitter, au nom de la France, d'un devoir particulier de gratitude.

La France, en effet, Messieurs, n'est-elle pas, après la patrie même de Rubens, le pays le plus riche en œuvres signées de cet illustre nom, celui qui peut à meilleur droit rattacher les souvenirs de cette noble vie aux souvenirs de sa propre histoire, et revendiquer le double privilège d'avoir directement obtenu beaucoup du maître et d'avoir, après lui, beaucoup conquis de siècle en siècle? Sans parler des nombreux tableaux de Rubens conservés dans nos villes de province, quarante toiles, quarante chefs-d'œuvre dus à son pinceau ornent aujourd'hui le Musée du Louvre. Vingt-quatre de ces toiles ont été peintes au profit de notre pays, sur la demande d'une reine de France, et, deux fois, Rubens a séjourné à Paris, pour accomplir cette vaste entreprise. En attirant à sa cour l'artiste le plus renommé de l'époque, Marie de Médicis ne faisait d'ailleurs que suivre les exemples donnés par ses prédécesseurs et continuer à son tour une tradition qui, jusqu'à nos jours, ne devait pas être interrompue. La France, sous le règne de François Ier, avait eu l'heureuse fortune de devenir la seconde patrie de Léonard de Vinci : il lui appartenait d'offrir avec le même empressement l'hospitalité à Rubens et de rechercher avec la même passion, de recueillir avec la même reconnaissance les fruits de ce nouveau génie, comme il lui était réservé de voir, au dix-huitième siècle, la liste des chefs-d'œuvre nés sur son sol s'accroître de *L'Phigénie*, de Gluck, ou dans le siècle où nous sommes, du *Guillaume Tell*, de Rossini.

En rappelant ce que notre pays a reçu du peintre de *L'Histoire de Marie de Médicis*, nous ne songeons nullement, Messieurs, — est-il besoin de le dire? — à tenter une usurpation sur vos droits. Par les caractères de son génie comme par ses origines et par sa vie, Rubens est bien à vous, sa gloire est votre inviolable patrimoine; mais si les grands artistes appartiennent principalement au pays qui les a vus naître, tous les hommes qu'ils ont émus et persuadés, tous ceux dont leurs œuvres ont fait battre le cœur, n'ont-ils pas aussi leur part dans la possession morale des exemples légués et dans la fierté qu'ils inspirent? N'en va-t-il pas de l'influence exercée en ce sens par les monuments de l'art ancien, sur quelque terre qu'ils aient surgi, comme de cette confraternité que crée entre les talents modernes le rapprochement de leurs ouvrages dans les expositions universelles? Chaque école y a pris sa place distincte, chaque maître y garde son importance au milieu des siens : mais au point de vue de l'art et du progrès général, on pèse le mérite des hommes, on apprécie la valeur des œuvres produites sans se préoccuper plus qu'il ne convient des questions de nationalité; et si, le jour où les jugements sont rendus, d'éminents artistes belges comme MM. Leys et Geefs, en 1855, comme d'autres attachés depuis lors à notre Académie, figurent au premier rang parmi les vainqueurs, ce n'est pas seulement chez leurs compatriotes qu'ils trouvent des applaudissements pour leurs succès.

Bientôt, dans quelques mois à peine, le grand concours qui sera ouvert à Paris nous fournira sans doute à tous l'occasion de renouveler ces actes de justice. Aujourd'hui, à l'heure de la

solennité qui nous rassemble, il n'y a en cause que l'art du passé. Or, quand cet art d'un autre âge se personnifie dans un maître tel que Rubens, quand ce passé revit dans d'aussi éclatants chefs-d'œuvre que ceux dont s'enorgueillissent vos églises et vos musées, plus que jamais les liens d'une admiration commune doivent se resserrer entre nous, et les sentiments qui nous animent se manifester hautement. Unissons-nous donc, Mesieurs, ou plutôt restons unis comme nous le sommes pour honorer d'un cœur convaincu la mémoire du peintre prodigieux qui, depuis trois siècles, remplit le monde de sa gloire; pour saluer en lui un homme à tous égards privilégié, puisqu'il lui a été donné d'allier l'ardeur d'une imagination héroïque à la sérénité d'un talent toujours maître de soi, la fougue à l'esprit de méthode, la puissance dans l'invention à la science approfondie des moyens, et, pour tout dire enfin, l'habileté pittoresque la plus sûre à l'abondance du plus facile génie qui fut jamais!

DISCOURS DE M. CHARLES BLANC

Après les dignes paroles que vient de prononcer le secrétaire perpétuel de notre Académie, qu'il soit permis à un écrivain vieilli dans l'étude des beaux-arts d'apporter ici devant cette noble effigie de Rubens, l'hommage de ceux qui ont consacré leur vie à la philosophie du sentiment.

Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'on peut apprendre quelque chose sur Rubens, à vous qui avez le culte de vos grands hommes, de vos grands artistes surtout, à vous que personne n'a devancés dans la recherche des documents dont se compose l'histoire, telle qu'on la veut aujourd'hui, précise, authentique, autographe, appuyée sur d'irrécusables témoignages. Je dis l'histoire et non pas la biographie, parce qu'il est des hommes dont la biographie s'élève aux proportions de l'histoire : Rubens est de ce nombre. Son nom, dans notre langue française qui est aussi la vôtre, est considéré comme le synonyme et, pour ainsi parler, comme la définition même du coloris.

Ne croyez pas, cependant, que cette qualité soit, à nos yeux, la seule qui l'ait rendu célèbre. Les dons qui constituent les peintres de premier ordre, Rubens les a tous : l'invention, l'ordonnance, la clarté du langage pittoresque, la chaleur, le mouvement, l'éclat. Son style, s'il manque de pureté, ne manque jamais de grandeur. Son dessin, toujours bien construit, toujours pris de haut, contient, non pas la lettre, mais l'esprit des choses. Il exprime, sinon la suprême distinction du geste dans les formes choisies, du moins la justesse de la pantomime dans les formes vivantes. Son exécution reste légère, à fleur de peau, parce qu'elle est si savante, si facilement heureuse, qu'il n'a point à y revenir. Semblable à un musicien qui saurait, avec une égale supériorité, inventer son poème, en écrire la partition, en improviser la mise en scène, en exécuter le chant, Rubens est à la fois et au même instant un compositeur admirable et le plus brillant des virtuoses.

Une des choses qui ont étonné l'esthétique et qui l'étonneront encore, c'est que la province la plus reculée de l'empire des arts, la plus éloignée de leur première patrie, les Pays-Bas, ait vu

naitre les deux grands peintres qui devaient porter au plus haut degré l'éloquence de la couleur et celle du clair-obscur. Il était réservé à ces deux pays que la politique a séparés, mais que le génie de l'art réconcilie, de voir la peinture faire briller au soleil les spectacles les plus magnifiques, et creuser la profondeur mystérieuse des ombres, trouver en un mot de nouvelles expressions dans les fanfares de la couleur et dans le silence de la lumière.

Mais, sans franchir les limites de la Flandre, on peut admirer que l'art flamand, après avoir eu, au xve siècle, les représentants illustres qui s'appelaient Van Eyck, Memling, Quentin Metsys, ait été personnifié, au xvie siècle, par Rubens. Ces vieux maîtres avaient peint les sentiments intimes dans leurs figures de femmes, si élancées, si délicates, si virginales : Rubens peignit l'extérieur de la vie, le rayonnement du soleil, l'éclat de la santé, dans ses figures sensuelles, aux carnations opulentes.

Le maréchal d'Anvers, ce forgeron devenu peintre par amour, exprimait en quelque manière l'âme de votre art : Rubens en a exprimé le tempérament. Loin d'imiter vos peintres du xve siècle, qui ne devaient rien à l'influence étrangère, Rubens est allé chercher au dehors des inspirations et des pensées. Si jamais il n'avait quitté son pays, il n'eût été peut-être qu'un autre Jordaens. En promenant son génie à travers l'Europe, il l'a développé en largeur et en élévation. Ce furent ses voyages en Italie, en France, à Madrid, à Londres, sa jeunesse passée au milieu des beaux esprits de Mantoue, ses relations diplomatiques avec les grands d'Espagne, ses rapports avec Marie de Médicis et Charles Ier qui firent de lui, par excellence, le gentilhomme de la peinture. C'est en étudiant, à Venise, les Titien, les Zelotti, les Véronèse, à Rome, le palais Farnèse et la chapelle Sixtine, qu'il apprit à tout voir en grand, tout, même la couleur. C'est, enfin, parce qu'il n'a pas localisé son esprit qu'il nous a donné le droit de venir, nous, vos amis étrangers, prendre part à ces belles fêtes auxquelles nous conviait, après votre courtoisie, le caractère d'universalité qui s'attache à la renommée et au génie de Rubens.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Pour le moment, tout, dans le monde artistique, est en repos. Les expositions d'été sont terminées, après avoir fait des recettes plus que satisfaisantes malgré la mauvaise saison. Les ventes de tableaux et d'objets d'art sont suspendues, et les possesseurs actuels hésiteront beaucoup à recommencer les tristes expériences de l'été passé. On a vu passer de main en main les plus beaux spécimens à des prix dérisoires. Enfin, les expositions provinciales qui ont lieu en automne ne font qu'annoncer leur prochaine ouverture. Parmi ces expositions, celles de Manchester, de Liverpool et de Glasgow sont les plus dignes d'intérêt général. A Manchester surtout, cité manufacturière par excellence, commencent d'être dénuées de tout charme naturel ou esthétique, une remarquante de caractère, une école distincte de

peinture est en voie de formation. Cette école cherche la beauté dans la simplicité, le bonheur dans le repos, comme jadis l'Ecole de Norwich, et semble ainsi doublement protester contre le culte du clinquant et l'amour du bruit qui sont les tons dominants de la capitale de l'industrie cotonnière.

Glasgow, la capitale industrielle d'Ecosse, qui peut rivaliser avec Manchester en laideur, en tristesse et en opulence, a aussi son école; mais ses adeptes ont à leur portée les beautés transcendantes de la Clyde et des lacs et montagnes de leur pays, et c'est à cette source qu'ils puisent leurs meilleures inspirations. Du reste, ces expositions provinciales ont développé un goût des arts parmi ceux qui sont déjà parvenus à la fortune et ceux qui espèrent y parvenir. Les artistes les mieux accrédités de Londres n'hésitent pas à brigner la faveur publique au nord du pays, et souvent ils y envoient des tableaux dignes des expositions de la Royal-Academy: de cette façon ils se font connaître de ceux qui n'ont pas le loisir, ni peut-être les moyens de visiter Londres pendant la saison, et ainsi peintres et public y trouvent leur compte.

Au Grosvenor-Gallery, qui a eu un succès inattendu pendant l'été, il y aura une exposition d'hiver. C'est l'intention de sir Coutts Lindsay, le propriétaire de la galerie, d'emprunter aux amateurs une série d'aquarelles qui serviraient à montrer l'histoire de cette branche de la peinture.

Les aquarellistes anglais datent tout au plus de 1760; c'est à cette époque qu'un fabricant de couleurs est parvenu à produire deux ou trois couleurs dites à l'eau (*watercolours*), invention qui lui a valu la médaille de la Société Royale. Les premières aquarelles n'étaient en vérité autre chose que des esquisses au crayon colorées, d'abord d'une façon très-conventionnelle, puis, à mesure que la préparation des couleurs se perfectionna, les peintres se mirent à imiter les tons naturels du paysage. Il sera nécessaire de revenir sur ce chapitre; je ne m'y arrêterai pas plus longtemps aujourd'hui. Outre la collection d'aquarelles, il y aura une série de dessins des vieux maîtres.

Les collections de la reine à Windsor Castle, du duc de Devonshire et du marquis de Lansdowne, qui sont très-riches en dessins originaux par les grands maîtres, tant italiens que flamands et espagnols, fourniront les éléments principaux de cette exposition intéressante. Pour la première fois, le public aura l'occasion de voir ces esquisses de Léonard de Vinci et du Corrège que collectionnait avec tant d'ardeur le feu prince Albert.

(A suivre.)

LIONEL ROBINSON

DE LA TERRE CUITE ET EMAILÉE

DANS LA DÉCORATION MONUMENTALE

Notre collaborateur, M. Paul Sédille, a fait une conférence, le 13 juin dernier, à l'Ecole des Beaux-Arts sur un sujet qu'il connaît mieux

que personne, pour l'avoir longuement étudié et, ce qui vaut peut-être mieux encore, pour l'avoir souvent mis en pratique dans une carrière d'architecte déjà bien remplie. Nous l'avons prié de nous donner un résumé de cette conférence afin que les membres du congrès des architectes, pour qui elle a été faite, ne fussent pas seuls à connaître un travail qui intéresse au plus haut point tous les artistes et ceux moins favorisés, mais bien plus nombreux, qui s'en tiennent au titre modeste d'amateurs d'art.

Après avoir annoncé à ses collègues du congrès qu'il se bornerait à quelques observations personnelles sur la terre cuite et la terre émaillée au point de vue de la décoration extérieure, M. Sédille a continué ainsi :

Je ne prétends pas plaider devant vous, Messieurs, la cause de ce puissant élément de décoration; tous vous en connaissez les ressources, beaucoup d'entre vous ont déjà eu l'occasion de les éprouver. Mais parler terre cuite et émaux, c'est parler polychromie, et si, sur cette question délicate, nous parvenons à nous entendre, il n'est pas aussi certain que nous nous mettions d'accord avec le public qui nous juge. Et tant que le public n'acceptera que difficilement le principe de la polychromie monumentale, tant le mode de décoration par la terre cuite et émaillée aura peine à passer de son rôle d'exception à un emploi plus régularisé et vulgarisé.

Montaigne a dit : « L'accoutumance hébète nos sens. »

Fils et petit-fils de générations qui depuis Louis XIV ont vu passer toutes les nuances du blanc sous leurs yeux, c'est-à-dire toute la gamme des gris fades (que ne peint-on pas en gris), nous n'avons plus foi dans la couleur.

Seules les natures rudes et naïves subissent encore la fascination des tons supples, si bien que la franchise du rouge, du bleu, du vert, du jaune semble aujourd'hui réservée aux enseignes et aux devantures de boutique.

Ne nous étonnons donc pas de voir le public, dont l'œil est si déshabitué des colorations monumentales, rebelle quelquefois à nos tentatives modernes de polychromie; mais sachons y persévérer, si bien que, familiarisé peu à peu avec la hardiesse des tonalités franches, le public arrive à en goûter les charmes et la noblesse.

Ce qui manque toutefois à nos modernes essais, pour être bien appréciés, c'est le milieu, c'est le cadre. A la ville, l'architecture colorée semble traîner bruyamment sur la froideur incolore des façades environnantes. De telle sorte que les colorations semblent violentes si elles sont franches, et inutiles si elles sont fades.

Au milieu de la nature au contraire, sur le fond des verts éclatants ou profonds, sous le ciel largement taché de bleu superbe et de blanc éblouissant, ou traversé de nuages sombres et tumultueux, soutenus par les tons d'ocre des terrains, les constructions polychromes trouvent leur effet juste et leur harmonie.

Aussi les voit-on acceptées avec faveur à la campagne et sur les bords de la mer.

Il en serait de même à la ville, croyons-nous, si au lieu d'être isolées, elles étaient juxtaposées et formaient groupes. Rapprochées, elles s'har-

moniseraient dans l'ensemble et se feraient valoir par le contraste.

Un tel résultat ne saurait être obtenu qu'à la longue, alors que les constructions polychromes se multiplieraient dans nos villes et viendraient à remplacer les constructions anciennes. Si lointain que puisse être cet avenir, il y faut croire. La couleur est aujourd'hui le grand objectif de tous les arts et de toutes les industries aidées par les découvertes de la science. Une telle somme d'efforts, efforts manifestes également chez tous les peuples nos voisins, doit certainement entraîner notre art dans le sens de la couleur.

Ce ne sera là, du reste, qu'une Renaissance. Depuis les origines de l'architecture, dans tous les temps, chez tous les peuples, sous tous les climats, nous voyons la couleur nécessaire aux peuples et aux individus, subsister comme le complément expressif de la forme. Ce n'est en vérité qu'au xvi^e siècle que nous la voyons disparaître devant la volonté d'un roi, jaloux de ressusciter l'art romain, moins les chaudes colorations des marbres, des ors, des mosaïques, des bronzes. Et depuis lors, la mode nouvelle aidant, nous subissons une éclipse partielle de ce rayonnement, la couleur, sans laquelle notre art, renonçant à l'une de ses plus grandes séductions, semble privé de vie.

Il faut donc courageusement, hardiment, reprendre les traditions anciennes de polychromie; et si, particulièrement, nous recherchons dans le passé le rôle décoratif de la terre cuite ou émaillée, nous voyons son emploi constant.

Nous en trouvons les débris impérissables et toujours éclatants dans les ruines de Ninive, dans les hypogées égyptiennes, dans les ruines des cités grecques, dans les nécropoles étrusques.

L'Orient brille éternellement radieux des feux allumés par le soleil sur les émaux de ses palais et de ses temples.

Je n'entreprendrai pas d'ailleurs ici, Messieurs, la vaine énumération des exemples innombrables de coloration par la terre émaillée que nous trouvons dans ces pays du soleil. L'Inde nous captiverait par ses riches monuments de Delhi, de Benarès, de Lahore, de Tuitipore Sikri, de Gobardhum, etc.

Particulièrement nous serions retenus par les magnificences du palais du roi Pâl, assis à Gwalior sur la crête d'un précipice.

Les vieilles murailles de pierre disparaissent sous la profusion des émaux. Des bandes de mosaïques, candélabres, canards brahmins, éléphants, paons émaillés de bleu, de marron, de vert, d'or, contournent les façades mouvementées.

Des rangées d'arches jaïnas encadrent des mosaïques représentant des palmiers sur fond bleu.

Les briques qui forment ces incrustations sont d'une vivacité telle de couleur que dix siècles n'ont rien enlevé de leur éclat.

Les monuments de la Perse ne sont pas moins remarquables. Ils nous apparaissent tapissés d'émaux dans le bel ouvrage que notre vénérable et infatigable confrère, M. Pascal Coste de Marseille, leur a consacré.

Ces monuments nous sont aussi connus par le voyage pittoresque de M. Jules Laurens, et M. Pasini fait miroiter à nos yeux leurs émaux resplendissants dans des tableaux qui font la joie des architectes et l'orgueil des collectionneurs.

Les émaux sont d'ailleurs partout, et loin du vieux monde, le Mexique nous en montre aussi de précieux échantillons.

Nous retrouvons ce mode de décoration au moyen âge, non-seulement à l'intérieur des monuments, mais aussi à l'extérieur.

Les tuiles, les faïtières, les épis émaillés ou vernissés brillent sur les combles; les terres cuites, les briques de tons différents ornent et dessinent les façades; au sommet des clochers, les écuellles émaillées allument des étincelles; la vieille église de Saint-Michel à Pavie nous montre de nombreuses poteries encastrées dans les sculptures lombardes de sa façade.

La Renaissance italienne use avec gloire de ces procédés de décoration renouvelés par son génie.

Je n'en veux pour preuve que la seule abside de S. M. Delle-Grazie à Milan, décorée avec un art incomparable par Bramante, de fines terres cuites, qui, malheureusement, échappent le plus souvent à l'attention du touriste et même à celle de l'artiste, sollicités par les ruines du chef-d'œuvre de Léonard de Vinci, la Cène, offerte à l'admiration des fidèles de l'art dans le cloître voisin.

Mais si Milan est riche en monuments décorés de terre cuite, certaines villes des Marches, et Bologne, et Ferrare ne le sont pas moins. Rien de plus curieux et de plus fructueux à étudier que cette architecture si pure de style, si large de composition, si fine de détails dont les corniches, les chambranles, les archivoltes, les colonnes, dont tous les membres, en un mot, sont formés de pièces de terre cuite ornées, estampées dans un moule et juxtaposées. C'est là un étonnant exemple de ce que peut devenir un procédé en quelque sorte grossier entre les mains d'artistes délicats, assouplissant les moyens et les rendant propres à la traduction des formes les plus monumentales.

Florence, que l'art à son aurore avait illuminée de ses lueurs radieuses, Florence devait aussi assister à ses soudains développements et à son incomparable rayonnement.

C'est pourquoi à Florence et dans les villes voisines, nous trouvons les œuvres du céramiste dans toute leur gloire.

Nous voyons à Florence des chapelles entières, entre autres celle de S. Miniato, qui, du sol à la voûte, sont revêtues de ces belles faïences dont une longue génération d'artistes fameux, les Della Robbia, ont enrichi les monuments de la Toscane.

Je rappellerai à ceux de vous, Messieurs, qui ont vu l'Italie, le ravissant porche de la chapelle des Pazzi près de l'église Santa Croce, porche dont la coupole entière est formée de terres émaillées. De même les voûtes d'arcade du cloître attenant sont décorées de médaillons émaillés formant clef. Sur la place dell'Annunziata les deux portiques de l'hôpital degli Innocenti sont également ornés de faïences. Dans le tympan des arcades, des petits enfants enmaillottés et tendant les bras forment bas-reliefs sur fond d'émail bleu. Rien de plus naïf et de plus touchant que cette simple décoration indiquant si bien les soins de cette maison hospitalière.

Nous ne saurions, dans le même ordre de monuments, ne pas citer l'hôpital de Pistoja, dont la longue frise émaillée à personnages est juste-

ment célèbre et admirée, ni oublier la jolie façade de la petite église de San Bernardino à Pérouse, entièrement décorée de terres émaillées formant un ensemble du plus charmant effet.

L'Espagne, qui, elle aussi, s'est trouvée sous la vivifiante influence de la renaissance italienne, était bien préparée de longue date par les merveilles céramiques laissées sur son sol par la domination des Maures, pour accueillir favorablement les échantillons de fabrication italienne et s'en inspirer. Il y a dans la chapelle catholique de l'Alcazar de Séville toute une décoration en faïence peinte de grand caractère.

Une petite église de Séville, dont le nom n'échappe, a également sa façade richement décorée d'émaux et le palais dit de Pilatos offre au curieux un escalier, peut-être unique, entièrement tapissé d'émaux et dont les marches et les rampes sont également en terre émaillée.

Je ne vous parle pas, Messieurs, des splendeurs consacrées de Tolède, de Cordoue, de Grenade, de Séville, il me tarde de venir dans des pays plus voisins puiser des exemples. Nous en trouverions en Suisse, en Allemagne, où la faïence rococo, elle aussi, a joué un rôle important dans la décoration de certaines demeures princières; nous en verrions sur les bords du Rhin, à Bâle, où subsistent des couvertures en tuiles, de formes variées, émaillées de vert, de blanc, de jaune, de marron, de bleu foncé. Du reste, le goût de la polychromie semble y avoir été si vivace, que les maisons y sont toujours peintes de tons divers et semblent conserver la tradition des vieilles fresques qui, de côté et d'autre, égayaient encore les murailles antiques.

Si la polychromie, dans sa généralité, était le but de notre étude, nous pourrions en trouver la tradition aussi bien dans des pays plus septentrionaux.

Qu'est-ce, en effet, que les maisons hollandaises, sinon de la construction polychrome? Sur un petit socle en pierre dure noire, la maison est élevée en briques rouges souvent repeintes d'un rouge plus vif. Les cadres des portes et des fenêtres, formant bâtis, sont peints en blanc jaune au vernis, les persiennes sont peintes en vert clair et la couverture est de tuiles rouges. Et je ne parle pas des cuivres, soigneusement entretenus, qui brillent aux différents étages de la maison, ni des revêtements extérieurs en carreaux de faïence peints, qui semblent destinés à protéger les habitations contre les rafales de pluie en même temps qu'ils les décorent d'une façon très-particulière.

Mais la France, qui, depuis la fin du xvi^e siècle, a pris d'une main ferme le sceptre de l'art que l'Italie abandonnait; qui depuis lors a marché la première à la tête des industries céramiques, la France se doit à elle-même de renouveler les tentatives d'autrefois. Elle doit poursuivre la tradition de ces décorations par la brique et la terre émaillée qui ont fait merveille au xvi^e siècle et au commencement du xvii^e dans la construction de nos demeures seigneuriales, dont les précieux restes malheureusement devenus trop rares.

(A suivre.)

PAUL SÉDILLE

BIBLIOGRAPHIE

Moniteur officiel, 29 août : L'Exposition rétrospective de Lyon, article signé V. Ch.

Le XIX^e Siècle, depuis le 20 août : L'Atelier d'Ingres (suite d'articles), par M. Amaury Duval.

La France, 10 août : Les Concours de la Ville de Paris. La question des récompenses à l'Exposition Universelle, par M. Marius Vachon.

L'Événement, 29 août : Les acquisitions de l'Etat (4^e article). — 4 septembre : Le peuple et les musées, par M. E. Lefort.

Le Tour du Monde, 870^e livraison. — Texte : A travers l'Afrique, de Zanzibar à Benguela, par M. le commandant Verney-Lovett Cameron. Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de D. Maillart, A. de Bar, E. Bayard et H. Janet.

Journal de la Jeunesse, 249^e livraison. — Texte par J. Girardin, P. Vincent, Ch. Schiffer, Alfred Assollant, L. Sevin et A. de Brevans.

Dessins : A. Marie, Riou et Sahib.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS
EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en **prime** aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de **15** francs au lieu de **45**, prix de *vente*. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de **2** francs pour les frais d'emballage (**17** francs au lieu de **15**).

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La Société des Amis des Arts de **Besançon** a ouvert son exposition le 1^{er} septembre.
La clôture se fera le 20 octobre.

Le catalogue comprend 386 numéros d'ouvrages d'art moderne.

L'exposition ouverte à **Gand**, par la Chambre syndicale des arts industriels, a parfaitement réussi. La section rétrospective est surtout remarquable. Notre correspondant de Belgique rendra compte, du reste, de cette intéressante exposition ; nous nous bornerons aujourd'hui à signaler le soin avec lequel ont été faits les deux catalogues, l'un pour la section moderne, l'autre pour la section rétrospective.

L'exposition publique et gratuite des hauts-reliefs en bronze destinés à compléter le monument de Mars-la-Tour, érigé à la mémoire des dix mille soldats-morts les 16 et 18 août 1870, à Rezonville, Gravelotte, Saint-Privat, etc., a eu lieu du 13 au 20 courant, au palais des Champs-Élysées.

Ces hauts-reliefs, dus au statuaire Bogino, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur pour le groupe principal de ce monument, ont dû partir le 20 et seront inaugurés le 26 courant.

On annonce que l'exposition des Beaux-Arts d'**Amsterdam** a été ouverte le 19 de ce mois.

EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS

DE SEINE-ET-OISE, A VERSAILLES

Le Salon versaillais obtient cette année plus de succès encore que l'année dernière; il a conservé à peu près la même physionomie, le même aspect agréable, et la saison des vacances ne lui nuit nullement. Œuvres d'amateurs et œuvres d'artistes se trouvent ici rapprochées. La sculpture, qui se fait de plus en plus sa place dans nos mœurs, est représentée par des bustes, des portraits-médallions, des statuettes et des groupes en terre cuite; et, si elle reporte notre pensée vers le grand art, nous sommes ramenés au pôle opposé, à l'art industriel, par une très-remarquable série de décorations céramiques. La Société des Amis des Arts, maintenant en pleine prospérité, exerce une action salutaire autour d'elle, non-seulement par ses nombreuses acquisitions, mais encore par les prix qu'elle décerne aux instituteurs primaires les plus zélés et les plus heureux dans l'enseignement du dessin. Quant à son exposition, on ne peut que féliciter la Société du système d'admissions et d'exclusions par elle adopté. Sauf une seule figure, une Bacchante, par M. Dupuis, les plus grandes toiles acceptées sont des portraits. Ce genre devrait même prendre plus d'importance, si la bourgeoisie recherchant le portrait peint vraiment artistique, comme elle recherche les paysages, la nature morte et les petits tableaux de genre; mais, en matière de portrait, l'on se contente encore trop de la ressemblance. Notons le talent croissant des femmes qui cultivent sérieusement la peinture et le dessin. Par malheur, ce progrès n'a pas pour stimulant unique le sentiment.

le désir d'orner son intérieur et de l'animer de souvenirs et d'images aimées; beaucoup de femmes cherchent, en outre, à augmenter leurs ressources par le travail. Mais si la cause qui a multiplié les talents féminins est regrettable, l'effet du moins est heureux et veut être signalé.

Bornons-nous ici à la mention de quelques ouvrages. Une *Jeune fille de Cancale*, petite esquisse peinte, d'un style et d'un goût magistral, par M. Feyen-Perrin; une *Vue prise à Boulaçq*, par M. Berchère; les *Bords du Gardon*, par M. Paul Flandrin; une *Brume*, par M. Besnus. De M. E. Bataille, *Une pleine eau au Bas-Meudon*, tableau; deux prestels, la *Formation de la Garde républicaine*, 1871, et le *Parterre de Latone*; puis, un panneau de faïences peintes, dont quelques-unes d'un effet décoratif très-remarquable, dû, sans doute, au procédé trouvé par l'auteur. Les portraits de M. D., par M. Lix, de M. W., par M. Oudry, un portrait de jeune fille, bien modelé, mais un peu dur d'aspect, par M. Gluck, le portrait de M. L., par M^{me} Lacombe, enfin et surtout le portrait-étude d'homme, par M. Giron. Le *Battage du blé* (Espagne) par M. V. Renault, les petites charges spirituelles de M. Lanfant de Metz, représentent des scènes d'écoles congréganistes. Des chiens de chasse, épagneuls et chiens courants, tableaux et aquarelles de M. Olivier de Penne qui sait donner à ses animaux à la fois la physionomie individuelle et le caractère de l'espèce. Un *Coucher de soleil à Montigny*, par M. Grenet; les *Bords de la Seine à Pont-de-l'Arche*, par M. Alexandre Rozier; le *Quai de Grandcamp*, par M. Paul Lecomte; une *Vue prise près de Tours*, par M. Brunner Lacoste; les *Bords de l'Orge à Athis*, par M. Dalliance.

Beaucoup de jolies natures-mortes et de tableaux de fruits. C'est ce genre qui, avec les paysages, trouve le plus facile débouché. Les *prunes* de M. Hareux, peinture solide et franche, mais trop luisante peut-être, comptent parmi les meilleures natures-mortes de l'Exposition. Les *pêches et poires* de M. Bercy qui s'échappent d'un panier rustique, ont pour elles l'avantage d'un faire plus simple, d'un aspect plus vivant. M. Gilbert choisit à dessein des dimensions très-exiguës et justifie son choix par une exécution déliée. M^{lle} Dussieux est en progrès sensible; son goût s'est épuré, ce qui ne pouvait manquer lorsqu'on s'adonne assidûment à l'observation des fleurs. Son bouquet de roses dans un vase de porcelaine nous donne un échantillon varié et juste des beautés de la reine des fleurs; la composition est bonne, mais il y a encore excès de clair-obscur. Plus délicats d'effet sont les camélias, les azalées et les primevères excellemment peints à gouache par M. Rivoire, ainsi que les fraises et groseilles de M^{me} Noble-Pigeaud. M. Simonet a aussi trois tableaux de fruits et nature-morte importants et distingués. Le meilleur, bien que d'une couleur un peu froide, est une assiette d'abricots et de fruits mêlés.

Les aquarelles, dessins, fusains forment un ensemble attrayant, réuni dans une salle qui à elle seule vaudrait une visite; elle a pour

ainsi dire une couleur locale, car elle contient entre autres beaucoup de vues de ces régions. J'y remarque un paysage d'Allongé; un grand fusain de M. Quinet, les *Bois de Meudon*, de M. Hallion; une vue des *Bois de Versailles*; et de M^{me} de Naintié une partie bien choisie du jardin de Trianon; des souvenirs de Suisse, dessins très-finis et rehaussés de blanc par M. Reyé; deux vues du port de Fécamp, vigoureuses aquarelles de M. Pallandre; puis les aquarelles de M. Serrier, le *Chemin du Moulin à Buc* et *Dans le moulin*, celles de M. Lebas, *Dessous de Bois*.

M^{me} Madeleine Wymles expose une *Petite Pornicaise*, dessin d'après nature, qui semble appartenir à l'école de Flandrin. M^{lle} Léonie Plainemaison, également dans la bonne voie du dessin classique, a une excellente reproduction au fusain très-achevée, d'après la Diane de Carrache. Une série de vues du Guatemala dessinées d'après nature par M. Tallien de Cabarrus est intéressante par la sincérité et une saveur exotique, en dépit d'une perspective peu correcte.

En sculpture, nous remarquons quinze médaillons de M. Dupuis, un buste d'enfant en marbre par M^{me} Gautier, et le portrait de M. Gallet, médaillon en plâtre par M. Larne. Enfin nous ne voulons pas passer sous silence un genre de dessin, trop rare dans les expositions locales, parce qu'il intéresse encore trop peu d'amateurs, le dessin d'architecture. M. Favier a exposé un projet de reconstruction du théâtre des Arts à Rouen; c'est une imitation réduite du nouvel Opéra, où l'on peut regretter que l'auteur n'ait pas assez cherché une physionomie individuelle.

Souhaitons, en terminant, que la Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise continue de se développer et de se faire le centre d'un mouvement artistique de plus en plus actif.

C. S.

NOUVELLES

*. On ne sait pas encore exactement les dispositions testamentaires prises par M. Thiers au sujet de ses collections, mais tout porte à croire qu'elles sont léguées à l'Etat. Un journal annonce qu'il laisse au musée de Marseille, sa ville natale, un certain nombre de copies de tableaux de maîtres.

*. On place en ce moment dans la cour du Mûrier, à l'Ecole des beaux-arts, des piédestaux destinés à recevoir les bustes des anciens professeurs et directeurs de l'Ecole. On a déjà placé le buste de M. Ballard, par M. Guillaume, et celui de M. David-Leroy.

*. Les journaux anglais annoncent que le South-Kensington Museum va faire l'acquisition des collections d'antiquités rapportées de la Troade par le docteur Schliemann.

DE PARIS A AMSTERDAM

NOTES DE VOYAGE

I

Au Secrétaire de la rédaction de la
Gazette des Beaux-Arts.

Lille.

Je vous envoie pour la *Chronique*, mon cher ami, quelques notes enlevées à mon carnet de voyage. En allant de Paris à Amsterdam, j'ai relevé quelques faits, j'ai butiné quelques remarques qui, je crois, ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs. Je chasse un peu sur les terres de nos correspondants autorisés de Hollande et de Belgique, MM. Henry Havard et Camille Lemonnier; ils s'acquittent l'un et l'autre avec trop de scrupule de leur tâche pour que je ne leur fasse pas mes excuses de cet empiétement accidentel.

Je n'ai pas manqué en passant par Lille de revoir le Musée pour lequel j'ai une si particulière affection. Le Musée Wicar en est au même point. Une nouvelle édition du catalogue, depuis si longtemps attendue, ou pour mieux dire le catalogue manque toujours. Quand l'aura-t-on? La mort a enlevé cet excellent M. Benignat, et avec lui est disparue une somme considérable d'expérience et de talent. M. Auguste Herlin, membre très-actif et très-dévoué de la commission du Musée, l'a remplacé dans ces délicates fonctions. Meilleur choix ne pouvait être fait et j'y applaudis de grand cœur. Je demande seulement avec instance à M. Herlin, au nom de tous les amis des arts, de se dévouer à la mise en œuvre de cet important catalogue.

Le Musée de peinture, au contraire, toujours confié à l'habile direction de M. Edouard Reynart, a été entièrement remanié pour le classement et, de plus, depuis le travail que j'ai fait paraître dans la *Gazette*, augmenté de quelques œuvres nouvelles assez importantes. D'abord est venue s'y joindre la collection de tableaux de M. Adolphe Leleux, qui, bien que fort mêlée d'ivraie, contient cependant quelques morceaux intéressants, notamment une grande et charmante esquisse de Greuze représentant *Psyché et l'Amour*, une étude peinte de Prud'hon, torse de femme nue d'un fini admirable, un Dirck Hals, un Jérôme Janssens, un Pieter de Hooch, un Van der Meer, celui qui peignait lisse, un Th. de Keyser, un Isaac Ostade (je donne les attributions du catalogue sans les discuter). Puis quelques acquisitions nouvelles ont été faites qui méritent d'être signalées; ce sont : trois tableaux de Goya, l'un très-petit représentant le *Garrot*, deux autres, beaucoup plus grands, sortes de *Caprices* inédits, intitulés les *Vieilles* et les *Jeunes*, — ils ne sont pas de sa meilleure façon; — une *Vierge à l'Eglantine*⁽¹⁾, joli panneau

italien, acheté fort cher et qui a été bien à tort abrité sous le grand nom de Ghirlandajo, — il est florentin et des alentours de Lorenzo di Credi qui n'a jamais en aucun point de contact avec le robuste et austère Ghirlandajo; — cinq petits portraits de la plus fine qualité, par Louis Boilly, dont quatre ont été donnés au Musée par Jules Boilly, le cinquième ayant été offert par M. Hondoy; enfin quelques tableaux modernes dont le plus important sans contredit est le beau *Portrait de Mme Feytaud*, de M. Carolus Duran, celui-là même que M. Flameng a gravé pour la *Gazette*. L'*Après-dînée à Ormaiz*, de Courbet, a été enlevée de la cymaise; c'est peut-être un tort. Il faut dire cependant que ce curieux et célèbre tableau a tellement poussé au noir, par le travail des dessous, qu'il faut le considérer aujourd'hui comme à peu près anéanti.

Anvers.

Je suis arrivé à Anvers à la fin des fêtes du centenaire de Rubens, espérant éviter un peu la cohue et l'encombrement. Il n'en a rien été, les derniers jours n'ont pas été les moins terribles. Lemonnier avait mille fois raison : ces fêtes à la flamande n'ont été qu'une Kermesse gigantesque, une lippée et une beuverie formidables. Tout semble y avoir été sacrifié aux yeux et au ventre : drapeaux, lampions, mâts, girandoles, festons de fleurs, régates, feux d'artifice, cavalcades, ascension en ballon, cantate populaire, concours d'orphéons et de tir, bruit, mouvement, grosse joie, rien n'a manqué à ces fêtes pour en faire une Kermesse dans les règles; d'hommage intellectuel rendu au génie du grand Anversois peu ou prou en dehors des quelques discours officiels prononcés *inter pocula*. Espérons que cet excès épaissi par les fumées du faro et du lambic sera parvenu à monter jusqu'à Rubens; peut-être même était-ce ainsi qu'il convenait de fêter le peintre des agapes de la chair. En moi-même cependant je pensais à Florence et au centenaire de Michel-Ange, à ces magnifiques fêtes de l'esprit que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

Les fêtes se sont terminées comme elles avaient commencé, dans la pluie, y compris la prétentieuse, l'interminable et indigeste cantate de M. Pierre Benoit, qui a en vain voulu réaliser, à grand renfort de voix, de trompettes et de carillon, le problème insoluble de la musique en plein air. On ne saurait imaginer effet plus maigre et plus décevant que celui de cette malheureuse cantate s'efforçant de faire vibrer tout le grand espace compris entre le sol de la place Verte et le haut de la flèche de la cathédrale. Je préfère ne rien dire du buste de M. Pêcher, inauguré dans le vestibule du musée; Lemonnier en parlera, du reste. Un mot seulement : est-il bien certain que Rubens ait eu cet air de garçon brasseur frisé et boursoûlé? Je pense à l'eau-forte de Van Dyck.

Le meilleur des fêtes est dans les deux expositions organisées près du musée, l'*Exposition de tableaux et d'objets d'art anciens* et l'*Œuvre de P.-P. Rubens*, se composant de gravures, de photographies d'après les tableaux

(1) Gravé dans la *Gazette des Beaux-Arts*, tome IX, 2^e période, p. 322.

et de reproductions de dessins ; mais leur grand attrait, la grande nouveauté livrée à cette solennelle occasion aux regards du public, c'est le musée Plantin.

Notre collaborateur rendra compte ici même de l'Exposition de tableaux anciens. Je n'ai donc point à m'en occuper. Je dirai seulement que les organisateurs de cette trop nombreuse exposition, — elle comprend un millier de numéros, — ont manqué tant soit peu de prudence et de sévérité. Sous prétexte de ne froisser personne, on en est venu à admettre des œuvres de la plus navrante fausseté. Cette réserve faite, je concède volontiers que, pour qui sait voir et chercher un peu, cette exposition contient une centaine de toiles d'un intérêt indiscutable. On y rencontre des signatures rares et peu connues, particulièrement sur des tableaux de fleurs et de nature morte de très-notable importance. On y rencontre aussi cinq Rubens de qualité : la *Chute des réprouvés*, de M. Suermondt, étude amoureusement terminée du grand tableau de Munich, — je suis entièrement de l'avis de mon ami Paul Mantz sur la valeur et l'authenticité de ce morceau extraordinaire, — deux esquisses admirables, comme Rubens en sait faire, un superbe portrait d'homme et des *Têtes de lions* appartenant au roi des Belges. J'y noterai encore une œuvre d'un grand prix, c'est le portrait du sculpteur Duquesnoy, par Van Dyck.

Le Musée Plantin, que personne dans ces dernières années n'avait été admis à visiter, m'a touché jusqu'aux larmes. C'est une des révélations et une des jouissances les plus complètes qu'il m'ait été donné de marquer dans mes voyages. Ce sanctuaire typographique m'a intéressé à tant de titres, je l'ai trouvé si plein d'enseignements et de surprises, que je me réserve d'y revenir dans la *Gazette* et d'y conduire nos lecteurs avec tout le respect qui convient à une relique si rare, avec toute la dévotion que mérite la mémoire du vieux Plantin. Christophe Plantin est un vrai grand homme. N'oublions pas en même temps, ce qu'affectent de faire aujourd'hui les Flamands, que ce pur Tourangeau est une gloire pour la France, quoiqu'il ait fait d'Anvers, sur le tard, sa patrie d'adoption. Que d'estime, que de reconnaissance ne devons-nous pas avoir pour une famille qui a su conserver aussi pieusement, à travers les siècles, jusqu'aux moindres parcelles de l'œuvre édifiée par son chef illustre et, peu à peu, augmentée par ses descendants, jusqu'au point de devenir un édifice parfait et de proportions gigantesques !

Je ne quitterai pas Anvers sans saluer du souvenir ses églises et surtout Saint-Jacques qui, avec le tombeau de Rubens, possède son chef-d'œuvre, cette prodigieuse *Sainte Famille* qui laisse dans le regard un éblouissement ineffaçable, et son admirable Musée de peinture. Celui-ci s'est enrichi de trois œuvres importantes, un superbe Ruysdael, un Hobbéma dont il n'y a plus à faire l'éloge, celui-là même qui a été acheté 100.000 francs à la vente Schneider et l'un des plus beaux qui soient, enfin, un portrait d'homme, le visage rasé, coiffé d'un haut chapeau de castor, par notre

Louis David, morceau de première force, qui soutient sans broncher le voisinage redoutable de Van Eyck, d'Antonello de Messine et de Van der Weyden.

Je pars pour la Haye, où m'attend notre ami et collaborateur Henry Havard.

(A suivre.)

LOUIS GONSE.

LE CENTENAIRE DE RUBENS

(CORRESPONDANCE DE BELGIQUE)

III

Lundi 20 août, troisième jour des fêtes, on inaugurerait au Musée des Anciens, à Anvers, le buste de Rubens. Il est placé à l'entrée du musée, sur un socle enguirlandé de feuillages, largement décoratif, avec des mélanges pittoresques d'or jaune et de cuivre rouge ; et l'on dirait la grande figure d'un héros ou d'un dieu sur le seuil du temple. Toute la gloire de l'école flamande aboutit à un pareil homme, et, après l'avoir contemplé à l'entrée, c'est encore lui qu'on a dans la pensée à la sortie, sorte d'énorme splendeur où se confondent les splendeurs moins hautes. Ainsi se justifie ce buste colossal, emplissant à lui seul l'ampleur du vestibule, et ses grandes proportions en dehors du musée s'expliquent par le rang qu'occupe au dedans le peintre qu'il glorifie.

Il y aurait peut-être à redire à la ressemblance ; la tête ne se rapporte exactement à aucun des portraits connus de Rubens ; et ce n'est ni le Rubens à mi-corps, coiffé de son chapeau, que Pontius a gravé en 1630, ni celui de Panneels de la même date, ni le portrait de la Galerie de Florence, récemment gravé par M. J.-B. Meunier, ni le portrait gras, épanoui d'embonpoint et de génie, du musée du Belvédère à Vienne, ni le portrait éreinté, lassé de travail et de vie, du Rubens à demi penché à une fenêtre, qui ont pu aider le sculpteur. Rubens, d'après Van Dyck, avait un bel air de seigneur courtois, avec des onctuosités de prêtre, un sourire équivoque d'homme doncereux et fin, et l'image que nous en a laissée Paul Pontius ne prête pas aux fermetés de la sculpture. Encore moins le Rubens de Florence, si beau dans les ombres chaudes des fonds, où les chairs font une tache moite, chaude, mais annonçant déjà le portrait de soixante ans (musée du Belvédère), légèrement boursofflé. Pourtant le buste de M. Jules Pécher est vraisemblable, il a l'air d'être ressemblant ; il a l'apparence de quelqu'un de connu d'universellement célèbre et que l'on a vu quelque part, partout, d'un beau spectre de gloire, si vous voulez. Cela prouve un sérieux effort de pensée, un commerce prolongé avec les chefs-d'œuvre du maître, et mieux encore, la recherche de ce qui n'est pas banal et à la portée de tout le monde. Il semble que M. Pécher ait voulu nous donner le Rubens de ses méditations, tel qu'il le conçoit au fond de

lui, et certainement il a exprimé très-bien certains côtés en dehors du mouvement saillant et exaspéré, qui sont dans le génie du grand Flamand. Voilà pourquoi son œuvre met, par comparaison, une pointe de ridicule au Rubens bellâtre et posant pour la cuisse de la place Verte ; et l'on a pareillement un sourire, quand, au-dessus du buste même, on voit se déployer la silhouette taillée sur un patron de keepsake, du Rubens imaginé par M. de Keyser, l'auteur de l'apothéose de l'école flamande peinte dans les escaliers du Musée.

Le tempérament emporté du peintre rutilant, du fabricant de colosses, est presque généralement écarté, dans les portraits qu'on a faits de lui, au profit d'une distinction d'homme de salon écriqué dans des formes grêles. Au contraire, M. Jules Pécher nous a rendu la vision de l'homme sain, vigoureux, au nez carré, signe de puissance, au front labouré, plein des stigmates de la création. Et, se fût-il trompé sur d'autres points, il a réalisé un Rubens plausible, directement inspiré par la contemplation de ses œuvres.

Une image, un souvenir précieusement de lui-même par Rubens, se rattache néanmoins à la conception du sculpteur ; c'est le Saint Georges flamant d'acier du tableau de Saint-Jacques, à Anvers ; debout, un peu lancé en avant, avec un grand mouvement d'adoration, il dévore de ses yeux bruns enflammés, les chairs roses des femmes étalées devant lui, trio merveilleux de fraîcheur, de clarté, baigné dans des douceurs d'aurore, avec des lumières tendres et blondes qui sont comme la moiteur même de leurs beaux corps demi-nus. Or, le Saint Georges n'est autre que Rubens au milieu de sa famille, plein d'amour, tout chaud de tendresse, et remplissant ses yeux du mirage des choses existantes et des choses disparues, sorte de vision de l'âge mûr où il a confondu Isabelle Brandt, Hélène Fourment, M^{lle} Lunden aussi peut-être, toutes ses passions, toute sa vie d'homme amoureux. Eh bien ! le buste de M. Pécher a quelque chose du Saint Georges ; c'est le même profil un peu dur, les mêmes grands plans du front et des joues, le même nez en biseau et jusque dans le sentiment, c'est presque la même violence ; mais le personnage du tableau a plutôt l'apparence d'un soldat, d'un guerrier à tous crins, la chair boucanée, les sourcils houleux, et la tête du sculpteur appartient plutôt à un homme de travail et de pensée.

Dans l'œuvre de M. Jules Pécher, enfin, l'ensemble est surtout combiné au point de vue d'une idée de vie large, de cérébralité puissante, et le front est manifestement une superbe anatomie, d'une forme voulue, à plans formels, bossuée, coupée d'angles, ayant l'ampleur accidentée des crânes épiques ; par malheur ces combinaisons de lignes produisent de profil une silhouette féline, et de face, la figure nous a paru un peu plate, d'une animalité mal définie mais réelle. Enfin, nous eussions voulu plus de simplicité dans l'exécution générale. M. Jules Pécher, c'est facile à voir, s'est préoccupé d'adapter sa sculpture au genre de gloire qu'il avait à célébrer ; ayant pour objectif un peintre, le peintre par excellence, il a visé à l'effet coloré, pittoresque, fourmil-

lant, au chiffonné de la collerette, aux cassures du manteau, à l'ampleur étoffée et remplie des bustes du XVIII^e siècle ; mais la protusion est trop grande ; et nous eussions souhaité, pour notre part, des agencements de draperies plus calmes. Cela se fût mieux accordé avec la tête, déjà si travaillée au point de vue de l'expression, si mouvementée dans ses lignes, si fouillée dans le détail de la barbe crespelée et des cheveux ondoyants. Enfin, une plus grande sévérité d'exécution eût fait paraître le buste plus grand et achevé de lui donner ce caractère d'apothéose que doit avoir une pareille œuvre dans un pareil endroit.

M. Jules Pécher n'en a pas moins fait une sculpture forte, un travail sain et personnel. C'est de quoi il faut le louer. On connaît de lui de bons bustes, ayant de l'accent et de la vie ; mais il n'en est pas, croyons-nous, qui aient l'importance de son Rubens. Il est aussi l'auteur de ce monument Loos érigé à Anvers, au milieu du parc, vaste composition avec grandes figures nues d'un style outré, dans la manière redondante de Jordaens, mais ayant à un haut degré la vie des marbres.

Jordaens est un frère cadet de Rubens ; il est de la même famille par le côté énorme des créations, par une certaine vulgarité épiquée de style, par la bonhomie alliée à la grandeur ; mais il n'a pas sucé le même lait, sa nourriture est bien la Flandre, avec sa grosse bombance, sa grivoiserie pesante, ses allures maritimes et rustiques. Tandis que Rubens endosse l'habit de cour, fait parade de son or et s'entoure d'une domesticité pompeuse, Jordaens demeure le bon bourgeois en famille, même un train ordinaire et fait en grand un art d'observation et de philosophie un peu terre à terre, sans coups d'ailes. Il est moins grandiosement mais plus nationalement populaire ; il chante le refrain de la rue, il met en action des dictions de bonne femme, et une pointe de moralité perçee à travers sa badinerie tout d'une pièce.

Quel dédain magnifique des belles formes, des élégances du style, de la correction académique rapportée d'Italie par les Flamands de serre-chaude ! Il aime la chair détendue, s'épanouissant à l'aise dans sa graisse, avec ses potelés, ses bourrelets, ses lymphes et il n'a peur ni des plis flasques de la peau ni des empotements de la gorge, des cascades des mentons, ni des débridements du ventre, ni de tout ce dépoitraillage qui indique une vie à part, d'un flux constant, dans des pays humides coupés de marais et de canaux, sous la buée éternelle d'un ciel chargé d'averses. Jordaens est un original, ne l'oublions pas, même à côté de Rubens, dont il n'a pas le génie, mais dont il n'a pas non plus les manies vagabondes ; il n'est pas pris du désir de voir l'Italie, l'Espagne, les pays d'art exotique ; il est fortement flamand, et la terre natale le grise de ses senteurs puissantes, de sa grosse vitalité. Rubens est un puriste à côté de lui ; sa fabrication ne recule devant aucune dépense de muscles ; il étale des charpentiers comme le maître même n'aurait osé en faire ; ses torsions ont l'inégalité et le hérissément de sacs de noix ; et il brasse dans sa cuve une vie plan-

tureuse, molle, moite, enflée, dirait-on, par les sueurs. Pourtant le même homme fit un jour une merveille de grâce flamande, c'est quand il peignit son *Automne* du musée de Bruxelles. Les belles filles nues qui, à l'avant-plan, montrent leurs gorges et leurs dos, d'un rose fouetté par le grand air, peuvent rivaliser avec la pulpe des fruits mûrs, avec la clarté des plus étonnants bouquets, et Rubens a rarement une forme aussi correcte, sous des magies de coloris plus saines. C'est une sorte de hosannah vainqueur, un chant de gloire dans la manière mythologique, avec des nymphes et des faunes pour comparses, et la chair, les entassements de fruits et de légumes amoncelés à droite et à gauche, marquent les énergies d'une création dans son paroxysme.

Détail à noter : Rubens est du parti de la cour, il est fidèle sur le chapitre des inquisiteurs de Philippe II, du grand parti des opprimés ; Jordaens, au contraire, affirme une foi indépendante ; il se fait calviniste ; il fait un large pas du côté de l'art libre-penseur, dégagé des influences païennes et mystiques, qui est l'art hollandais.

C'est à ce vrai Flamand, à cette gloire intacte, trop noyée malheureusement dans le rayonnement de Rubens, que la ville d'Anvers vient d'ériger un monument commémoratif, dans le cimetière de Putte (territoire hollandais), où repose la dépouille mortelle du grand peintre. Je n'ai pu faire moi-même le pèlerinage et ne puis par conséquent parler du buste de M. Joseph Lambeaux ; mais cette haute réparation, alliée au Centenaire, avait droit d'être consignée ici. Jordaens fut à la fois un esprit et un caractère ; à côté de Rubens formé à l'école de l'Italie, à côté de Van Dyck déformé à l'école des grâces anglaises, se pose ce puissant bonhomme, qui sut tirer de son fonds une création jeune, abondante, variée et qui peignit avec une palette dont rien n'égale la richesse et la solidité.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

L'EXPOSITION DE LEEUWARDEN

III

Un philosophe grec a dit quelque part que l'amour de l'or est nécessaire à l'espèce humaine. Je ne sais si cette parole de Cassiodore fut connue des anciens Frisons, mais jamais elle ne trouva mieux son application qu'en leur pays. Non-seulement l'amour des métaux précieux se traduisit de tout temps chez eux par ce débordement d'argenteries dont je vous parlais dans ma lettre précédente ; mais encore jusqu'en ces temps derniers il se manifesta dans le costume par un déploiement de parures, dont on chercherait vainement l'équivalent autre part.

Rien n'est curieux comme d'assister au développement progressif de ces ornements bizarres, qu'on appelle des « fers », bien qu'ils soient presque toujours en or ou tout au moins en argent. D'abord c'est une simple tige en métal, recourbée et chargée de retenir les cheveux, puis la tige se fait bande ; ensuite elle devient plaque et finalement la voilà transformée en un casque complet, recouvrant toute la tête et l'enfermant dans une armature dorée.

Chez les hommes les objets de toilette suivent une marche identique. Les boucles, les plaques de ceinture et les boutons fort réduits en leur principe croissent également et se développent jusqu'au jour où les armées françaises révolutionnant le pays substituent au goût dispendieux de ces futilités précieuses, des habitudes plus sombres et des préoccupations moins éblouissantes.

Je vous fais grâce de tous ces bijoux en métaux de prix qui font pour ainsi dire corps avec le costume : les montures de bourses en or et en argent, les étuis de toutes sortes, les trousseaux avec châtelines, les broches, les boucles d'oreilles et les boîtes à tabac, ornements multiples ayant du reste un cachet très-particulier, un caractère parfaitement autochthone, ornés de personnages, de rinceaux, de fleurs, de chevaux, de guerriers, de vaisseaux et de scènes de l'évangile représentées en relief.

Il me tarde en effet d'arriver au costume proprement dit. On lui a réservé une salle spéciale. Mais pour pénétrer dans cette salle il faut passer devant deux vitrines auxquelles je ne puis me dispenser de consacrer un souvenir. Elles contiennent en effet une suite fort curieuse de fouets à manche d'argent ou d'or donnés en prix dans ces courses si chères aux éleveurs frisons, qu'on nomme des *Harddraveris*.

Enfin nous voici au milieu de ces costumes du vieux temps si pleins de reminiscences. Tout autour de la pièce règnent de grandes armoires à jour, remplies d'étoffes voyantes, fleuries, damassées, chamarrées, toutes papillotantes de ramages gigantesques et de couleurs tapageuses. Au-dessus de ces robes à décors bruyants, entremêlées de culottes en satin, de gilets brochés et d'habits de velours, apparaissent les lingerie, les fines toiles piquées, les manches ornées de dentelles, les cols brodés d'argent et le tout est couronné par une série de chapeaux aux formes ébouriffantes, et par ces bonnets fantastiques cachant les cheveux, ombrageant la poitrine et précédant la figure d'un mètre dans tous les sens.

Quel thème à philosopher que ces costumes entassés dans ces vitrines ! parures jadis, détroques aujourd'hui. Essayés en leur temps avec un soin délicat, appareillés avec une attention méticuleuse, combinés avec un art particulier, portés aux grands jours avec une coquetterie charmante ; et aujourd'hui documents pour les érudits, objets d'étonnement et de curiosité pour le gros du public et de moquerie pour les coquettes de notre époque.

Un philosophe anglais, W. Bagehat, a écrit une page charmante sur la manière dont se forment les usages ; il nous montre, lui aussi, les coiffures de ses villages et de ses montagnes sujet de surprise pour le voyageur « qui s'étonne qu'on ait pu les imaginer. Il les regarde, nous dit-il, comme des monstruosité qui n'ont jamais pu être en-

fantées que par un « esprit bizarre et déréglé » ; et le philosophe, moins prompt à l'étonnement, nous explique comment ils sont la résultante forcée de transformations logiques qui ont mis des siècles entiers à s'accomplir.

Pour enlever du reste aux costumes exposés leur apparence de défroque et leur aspect monstrueux, il eût suffi à la commission de les décrocher des vitrines et de les faire endosser par quelques jolies Frisonnes, comme il s'en trouve tant à Leeuwarden. Je suis persuadé que vus de la sorte ils auraient perdu le plus clair de leur étrangeté. C'est là une omission facile à réparer et que je signale au président et au vice-président de la commission.

Avec ce costume, nous avons à peu près entièrement parcouru le cercle ethnographique dans lequel devait et pouvait se mouvoir l'*historische tentoonstelling* de Leeuwarden. Il ne nous reste plus que le mobilier dont nous n'aurions que peu de choses à dire (les grands meubles étant toujours en petit nombre dans une exposition pareille) ; si le comité n'avait pas groupé cette dernière classe de documents ethniques d'une façon instructive, pittoresque et charmante.

Il a, en effet, réuni ses principaux meubles dans une série de pièces, salle à manger, cuisine, salon et chambre à coucher, reconstituant ainsi non-seulement le mobilier, mais encore l'aspect des habitations du vieux temps.

A Dieu ne plaise que je prétende découvrir là une innovation.

L'Exposition universelle de 1867 est la première, je crois, qui ait mis cette idée en pratique en invitant les diverses nations à élever dans un parc des habitations complètes rappelant jusque dans leurs plus minces détails les constructions autochtones de chacune d'entre elles. Depuis nous avons vu, ici même, à Amsterdam et à Zaandam, dans des expositions rétrospectives, des chambres restituées de la sorte avec beaucoup de tact et de goût.

Mais si l'idée n'est point neuve, elle n'en est pas moins excellente, et c'est beaucoup de savoir adapter à ses ressources les bonnes inspirations d'autrui et d'en tirer tout le parti qu'elles comportent. Sous ce rapport on peut dire que la commission de l'exposition de Leeuwarden a remporté un véritable succès.

(A suivre.)

HENRY HAVARD.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Le South-Kensington Museum vient de recevoir, comme cadeau du shah de Perse, un supplément important à sa collection d'objets d'art persan.

Ce sont des échantillons des différentes fabriques de tapis et d'ouvrages brodés qui existent en Perse.

Les tapis, qui sont de toute beauté, proviennent en majeure partie des provinces de Kourdistan, Feraghan, Ghain et Meshed, et il est intéressant de remarquer comme chaque province a sa façon, son modèle et son arrangement de couleurs. Les tapis les plus estimés sont ceux du

Kourdistan ; le fond en est blanc avec des fleurs brillantes parsemées d'une façon harmonieuse. La broderie se fait surtout à Resht, sur les bords de la mer Caspienne. Elle approche quelquefois de la dentelle par sa finesse ; le patron ordinaire est une rosette centrale entourée de fleurs arrangées géométriquement. L'objet qu'a eu en vue le shah en envoyant ces échantillons du travail moderne de son peuple, est de profiter du goût pour les vieux objets persans qui existe en Angleterre.

Il serait à souhaiter que les résolutions votées au congrès artistique d'Anvers trouvassent un écho en dehors de la Belgique. En ce moment, il règne une épidémie de congrès et de conférences, mais partout on évite la discussion des questions artistiques. Parmi les sujets discutés et décidés, il faut mentionner surtout les votes portant qu'une commission internationale soit nommée pour décider les questions délicates de la propriété littéraire et artistique ; que l'aide de l'Etat à l'art soit accordée d'une façon plus libérale, mais toujours en sauvegardant l'indépendance complète de l'artiste ; que l'enseignement artistique soit plus complet ; que le public soit mis à même de jouir pleinement et gratuitement de toutes les collections de tableaux, etc., appartenant à l'Etat, aux corps ecclésiastiques, municipaux et autres. Enfin on a décidé que, quoique les monuments historiques doivent être protégés par l'Etat, celui-ci ne devrait avoir aucun contrôle sur les bâtiments modernes que les particuliers désireraient construire dans leur proximité.

On annonce la mort d'un peintre écossais, M. James Drummond, pendant bien des années, le directeur de la Galerie nationale d'Edimbourg. M. Drummond, qui avait soixante et un ans, a exposé son premier tableau au *Scottish Academy* en 1835 et fut élu associé en 1846 et membre en 1852. Il se distinguait plutôt par le soin qu'il apportait dans son travail, que par un esprit large et original. Il choisissait de préférence ses sujets dans l'histoire de son pays, et remplissait son canevas d'une foule de petits personnages qui nuisaient souvent à l'effet général de son tableau.

Le professeur Michaelis de Strasbourg a reconnu dans un buste appartenant au comte de Leicester, l'historien grec Thucydide, et, de l'avis des gens compétents, ce buste est meilleur et plus authentique que le portrait du même qui se trouve à Naples. Quoique le buste appartenant au comte de Leicester soit originaire d'Italie, où il a été trouvé vers le milieu du siècle passé, le professeur Michaelis soutient qu'il a été copié fidèlement d'une statue originale qui date de la période qui suivit l'influence de Lysippe.

Aux Etats-Unis, l'Université de Harvard, quoiqu'elle soit la plus ancienne, n'est pas la moins entreprenante des universités américaines. La Faculté des belles lettres vient d'y établir une nouvelle chaire, celle de professeur de livres et de lecture. La place a été donnée à M. Winsor, naguère directeur de la bibliothèque de Boston. Cette bibliothèque est sous l'administration d'un conseil choisi parmi les érudits de la ville et les membres du conseil municipal, qui fournit les fonds nécessaires. M. Winsor avait vu, sous sa direction, le nombre des vo-

lumes appartenant à la bibliothèque s'augmenter de 144.000 à 314.000, et leur circulation annuelle de 173.727 à 947.621 volumes. Ce succès est dû en grande partie à la connaissance qu'avait M. Winsor des livres et des personnes qui s'en servaient. La nouvelle chaire qu'on vient de créer pour lui comble une lacune importante et rendra de grands services aux lecteurs bien intentionnés, mais inexpérimentés, c'est-à-dire à la majorité.

L'obélisque d'Alexandrie, connu sous le nom de l'Aiguille de Cléopâtre, est resté, comme l'on sait, pendant des siècles à l'endroit où il a été renversé soit par un tremblement de terre, soit par la sainte race des chrétiens du quatrième siècle, lors de la destruction du Serapéon, devant lequel ce monolithe avait été érigé.

Meher et Ali en avait fait cadeau au gouvernement anglais, mais celui-ci, après deux efforts infructueux pour le faire transporter en Angleterre, avait dû l'abandonner.

Récemment, un médecin renommé, M. Erasmus Wilson, a proposé au gouvernement de l'amener à ses frais du port d'Alexandrie jusqu'à la Tamise, si le gouvernement lui trouvait un emplacement convenable. L'offre fut acceptée: l'obélisque va entreprendre son voyage. Le ministre des travaux publics a fait construire en bois une représentation du monolithe pour en essayer l'effet dans deux ou trois endroits différents. Son premier essai tenté à côté de Westminster Abbey, et devant le palais du Parlement à Westminster, est une inspiration peu heureuse. Toute la beauté du monolithe est dans sa simplicité grandiose; or le palais du Parlement doit son mérite surtout à la finesse de ses détails et à la hauteur de ses clochers. L'effet produit par le rapprochement est également fatal au palais et à l'obélisque. La présence de ce monument d'un culte païen en face d'une abbaye chrétienne ne serait, du reste, pas très-convenable. S'il n'y a pas moyen de trouver un emplacement sur les bords mêmes de la Tamise, l'Aiguille de Cléopâtre serait mieux casée à l'entrée du Musée britannique où sont déjà entassés tant de trésors égyptiens, grecs, romains et autres.

LIONEL ROBINSON.

BIBLIOGRAPHIE

Inventaire de la collection d'Estampes relatives à l'histoire de France léguée en 1863 à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin rédigé par M. G. Duplessis. Paris, H. Menn, 1877, in-8°, tome 1^{er}, 1^{re} partie, 221 pages.

En même temps qu'il publiait son excellent ouvrage en dix volumes, intitulé *les Monuments de l'Histoire de France, catalogue des productions de la sculpture, de la peinture et de la gravure relative à l'histoire de France et des Français*, feu Hennin avait formé une collection d'estampes et de dessins qu'il légua, en 1863, à la Bibliothèque nationale. La collection Hennin, conçue au point de vue exclusif de l'histoire et classée avec critique, a conservé la forme que lui avait donnée

son premier propriétaire. Elle est fructueusement consultée au Cabinet des Estampes, concurremment avec la vieille collection historique de Favret de Fontette. Celle-ci a été sommairement analysée dans le tome IV de la *Bibliothèque historique de la France*, du Père Lelong. M. Duplessis, conservateur-adjoint du département des Estampes, entreprend un travail analogue pour la collection Hennin. Comme les pièces léguées par M. Hennin sont extrêmement nombreuses à partir du règne de Louis XIII, on peut dire que, dans une certaine mesure, l'inventaire publié par M. Duplessis sera la continuation des *Monuments de l'Histoire de France* qui s'arrêtaient au règne de Henri IV. La collection Hennin se compose en tout de 169 volumes. La première partie du tome premier de l'inventaire donne l'analyse de 20 volumes et va de l'année 481 à l'année 1615.

L. C.

L'Événement. — 6 septembre. — M. Thiers, critique d'art et collectionneur. — 9 septembre: M. Thiers, critique d'art. — 20 septembre: la galerie Van Loon (coll. de Rothschild), par M. Paul Lefort.

Galerie contemporaine et artistique, n° 83.

Verdi, par M. Oscar Commettant, avec portrait héliogravé et autographe du maître.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

OBJETS D'ART

Porcelaines, Faïences, Bronze, Meubles anciens et Ivoires.

GUILMAIN - BRACQ

12, rue Porte-Robert, 12

CAMBRAI

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'Académie des beaux-arts a jugé le concours **Troyon**, dont le prix est de la valeur de 1.200 francs.

Le sujet de cette année était : *Entrée d'une forêt avec figures et animaux.*

Des 45 concurrents, la section de peinture a écarté du concours 34 toiles qui ne répondaient pas aux conditions imposées. La discussion a roulé sur 10.

Les conclusions du rapport préparatoire qui portaient sur les n°s 32, 41 et 33, ont été adoptées par l'Académie.

Votants : 17. — Majorité : 9.

Prix : n° 32. — M. Emile Dameron, élève de M. Pelouze, au 2^e tour par 10 voix. — Mentions : 1^{re} n° 41, par 17 voix à M. Raoul (André-Jacques), élève de M. Cabanel ; 2^e M. Emile Noirot, par 12 voix.

La seconde épreuve du concours du **Prix de Sèvres** de 1877 sera jugée lundi 8 octobre par la commission de perfectionnement de la manufacture.

L'exposition publique aura lieu à l'Ecole des beaux-arts (entrée par le quai), les dimanche 7, lundi 8 et mardi 9 octobre, de 10 à 4 heures.

Le sujet du concours est : des pièces de bout pour surtout de table ; trois concurrents seulement ont été admis à la seconde épreuve qui doit donner les objets en plâtre à la grandeur d'exécution ; ce sont MM. Chevet (Joseph), Galland fils et Claude.

Le concours d'essai du prix **Chaudesaigues** se fera le mercredi 2 novembre prochain, et l'ouverture de l'exposition aura lieu le lende-

main. Le prix est d'une valeur de deux mille francs.

Dimanche dernier, les concurrents du nouveau prix **Jauvain d'Attainville**, à l'Ecole des Beaux-Arts, sont sortis de loges, après un travail de 43 jours.

Il y a deux prix, chacun de 2,000 francs, l'un pour la peinture historique et l'autre pour le paysage.

Le nombre des concurrents du premier prix s'élève à 10 : les concurrents du second sont au nombre de 7.

L'exposition des œuvres des candidats s'ouvrira à la salle Melpomène, demain dimanche 7 octobre

La Société des **Amis des Arts de Seine-et-Oise** a décidé qu'elle décernerait des récompenses aux artistes à la suite de son exposition. La commission administrative a désigné un jury dont la majorité des membres sont étrangers à la commission.

Le jury s'est trouvé composé de MM. Amette, Chaplin, le comte Clément de Ris, Colomb, Hussenot et Maingnet. MM. Dubufe et Jouffroy n'ont pu répondre à l'invitation qui leur avait été adressée.

Parmi les artistes hors concours, des diplômes d'honneur ont été décernés à MM. Berchère, Defaux et de Penne.

Le prix d'honneur, consistant en une coupe de Sèvres, a été accordé à M. Giron, pour son portrait d'homme.

Le jury a ensuite accordé une médaille de vermeil à M. Lecomte, trois médailles d'argent à MM. E. Battaille (application de l'art à l'industrie), Dupuis (pour ses médallions) et Hareux ; et six médailles de bronze à M^{lle} Dusieux, MM. Gluck, Lix, Pallandre, Saunier et M^{me} Thorel.

NOUVELLES

*. Samedi 22 septembre a eu lieu, à l'Institut, la séance publique annuelle de l'Académie des beaux-arts. C'est dans cette séance que le prix de 20.000 francs a été décerné à M. Chapu, sculpteur.

La séance trimestrielle des cinq académies aura lieu, le 25 octobre, sous la présidence du directeur de l'Académie française.

*. L'ouverture de l'École des beaux-arts aura lieu après-demain lundi.

A la demande d'un grand nombre d'artistes, la bibliothèque de l'école, l'une des plus riches de Paris en livres d'art, sera ouverte au public à partir du même jour.

*. Une découverte intéressante vient d'être faite à l'École des beaux-arts, dans une salle située du côté de la rue Bonaparte.

On a trouvé, à un mètre de profondeur environ, un cerneil en plomb sur lequel est l'inscription suivante :

« Ci-gist le corps de messire Dominique Turgot, chevalier, seigneur de Subnonsbous Saint-Quentin, conseiller du Roy en tous ses conseils et maître des requestes ordinaire de son hostel, décédé en sa maison à Paris, le IV^e jour de septembre 1670, âgé de 41 ans. Priez Dieu pour son âme. »

La salle est construite sur l'emplacement d'une chapelle de l'ancien couvent des Petits-Augustins.

*. Lundi a eu lieu la réouverture de la bibliothèque de l'Arsenal et celle de la ville, à l'hôtel Carnavalet.

Pour être admis à la bibliothèque de l'hôtel Carnavalet, il faut être muni d'une carte de travail accordée par la Préfecture.

*. En exécution des ordres du préfet de la Seine, la collection des fragments d'architecture déposés à l'hôtel Carnavalet vient de s'enrichir d'un certain nombre de morceaux des plus remarquables.

Parmi ces fragments, le *Journal officiel* cite :

Des monuments funéraires enfouis aux environs de la basilique de Saint-Germain-des-Prés, lors de la dévastation du monastère; l'une des gracieuses fontaines que le cardinal de Bissy, abbé, fit élever en 1715, au moment de l'ouverture de la rue Childebert; des débris du vieil Hôtel-Dieu; les assises du Petit Pont; des pierres de la chapelle d'Oudart de Moreux; des fragments des constructions de Saint-Louis, etc.

*. D'après les dispositions arrêtées par l'administration municipale, l'espace réservé par la ville de Paris, au milieu du Champ-de-Mars, sera réparti de la manière suivante :

Les beaux-arts occuperont 810 mètres; l'architecture, 565; la canalisation souterraine, 625; l'enseignement public, 500; les promenades, 300; l'Assistance publique, 250;

le plan de Paris et la voie publique, 125; les travaux historiques, 130; l'administration générale, 60; enfin, la préfecture de police, 65.

Le service des beaux-arts de la préfecture de la Seine s'occupe en ce moment de dresser le catalogue de tous les objets, tableaux, marbres, statues, gravures, plans, etc., qui doivent figurer au Champ-de-Mars.

Ce catalogue, rédigé en forme de notice, sera des plus complets et des plus intéressants.

Il ne pourra guère être terminé avant la fin de l'année, car l'administration fait exécuter en ce moment, sur le crédit de 400.000 francs mis à sa disposition, un certain nombre de commandes qui figureront à l'Exposition universelle de 1878.

*. M. Paul Dubois, conservateur du musée du Luxembourg, vient de faire procéder à un nouvel aménagement de la grande salle.

On y a placé quatre des tableaux achetés cette année par l'administration des beaux-arts à l'exposition annuelle des artistes vivants.

Ce sont : la *Vierge consolatrice des affligés*, de Bouguereau; la *Glaneuse*, de Jules Breton; le *Portrait d'Emile Augier*, par Edouard Dubufe; enfin, un *Paysage*, par Belly.

Ces toiles ont pu être intercalées sans que le musée ait été privé d'aucun des tableaux qui l'ornaient précédemment.

*. La Société d'archéologie biblique de Londres vient de recevoir des antiquités extrêmement intéressantes et qui remontent à l'ancien empire akkadien ou babylonien. On remarque entre autres un torse de statue de grandes dimensions en basalte noir, sur lequel on lit une longue inscription où il est fait mention d'un monarque appelé Gudea.

Ce monument et son inscription offrent un vif intérêt, car ils appartiennent à une époque fort reculée et donnent les noms de plusieurs divinités des Akkadiens. Ces antiquités ont été découvertes à Zerghoub, sur les bords de l'Hye, dans la Babylone orientale, par le colonel W.-F. Prideaux, résident du gouvernement britannique à Bushire.

NÉCROLOGIE

M. Albert Magimel, dont le talent, comme peintre d'histoire, était apprécié de tous, est mort à Paris, le 25 septembre dernier, dans sa soixante-dix-neuvième année.

On annonce la mort, à Genève, d'un graveur en médailles, auteur d'œuvres remarquables, M. Bovy, le doyen des artistes de ce genre, probablement, car il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Il était élève de Pradier le graveur, frère aîné du célèbre statuaire.

Parmi les médailles de Bovy qui figurent dans le cabinet des numismates, citons la

grande médaille du *Jubilé de la Réformation* (1833), la bataille de l'Alma, la médaille de l'Exposition universelle de 1833, et les médaillons-portraits de Napoléon I^{er}, François Arago, Goethe, Listz, Chopin, Paganini, général Dufour, etc.

LE CENTENAIRE DE RUBENS

EXPOSITION DE TABLEAUX ANCIENS A ANVERS

Quantité de peintres encombrants, d'œuvres apocryphes, de remplissages douteux ou manifestement faux mêlent malheureusement le plomb vil à l'or sans alliage de quelques très-belles productions indiscutables. Ce n'est pas exagérer que de déclarer indigne de la lumière d'une exposition sérieuse la moitié à peu près des envois; il y a notamment une floraison de Rubens extraordinaires, léchés, surléchés vermillonnés, vitrifiés par les vernis, qu'en toute justice il eût fallu renvoyer aux cabinets obscurs d'où ils étaient sortis.

Il en est d'autres, hâtons-nous de le dire, qui ont droit à l'admiration la plus large et révèlent le maître dans la maturité magnifique de son génie. Ce sont d'abord les trois Rubens du roi Léopold; en premier lieu les *Têtes de Lions*, d'une sauvagerie admirable, dans les tons roux de chinères, avec des éclairs rouges de prunelles, des lueurs de sang aux gueules, une férocité qui vous fascine, vous tient pantelant, en proie à l'horreur; puis le *Christ triomphant du péché*, esquisse en camaïeu relevée de rouge passé, de bleu fané très-doux, ayant déjà la consistance d'un tableau; enfin une merveille de blonneur, le *Christ et Sainte Thérèse*, réduction du grand tableau d'Anvers, où l'on voit la Sainte à genoux, serrant ses mains contre sa gorge d'un mouvement passionné, contempler un grand Christ demi-nu qui écarte le bras, dans une attitude familière à Rubens. Une draperie d'un rouge vif couvre le ventre et les jambes de l'Homme-Dieu et fait fuir indéfiniment un bout de ciel bleu jaune, d'une fluidité que n'a pas au même degré le ciel du tableau d'Anvers. Dans le bas, des damnés, exquisement touchés, se démenent au milieu des flammes; et la note rose, souffreuse de celles-ci, avivée de cinabre pur, combine, harmonise, résume, la gamme générale des tons.

Le roi avait envoyé aussi un *Portrait du sculpteur Duquesnoy* par Van Dyck. La tête, fine, d'une pâleur mate, estompée d'ombres légères, avec les yeux demi-plissés et posant de côté un regard brun, scrutateur et bon, qui rappelle le regard du peintre lui-même; la tête est superbe d'exécution achevée, de dessin parlant, de touche chaude et large; et la main qui tient un motif de sculpture s'adapte cette fois à la tête avec une logique qui n'est pas commune chez le grand portraitiste. A côté de Duquesnoy, figurait un autre beau portrait de Van Dyck, celui de Paul de Vos, grand air, facture noyée dans des sourdines grises et brunes; et Hobbema tranchait un peu plus loin sur la peinture de figures avec ce paysage consacré, cette saine campagne qui fait tant honneur à la Galerie royale, d'un faire si scrupuleux dans les

fenillages, d'une impression si douce et si reposante dans l'ensemble.

Le cabinet de M. B. Suerniondt n'était représenté que par une seule toile, un Rubens, mais des plus étonnants qu'on puisse voir. C'était le joyau de ce cabinet illustre, qui en comptant bien d'autres; aucun, du moins, n'avait cette pureté, cette magie de palette, cet enchantement d'une chose terrible — un écroulement de dames! — se résumant dans une clarté de printemps, dans un bouquet de notes fraîches, limpides, éblouissantes, ayant la jeunesse et la pureté des fleurs cueillies au matin. La *Chute des Reproches* a, comme disposition générale, les entortillements les plus compliqués; c'est une énorme grappe humaine, épanchée d'on ne sait quelles profondeurs, avec des torsades de corps nus, femmes et hommes, agrafés par les jambes et les bras, dans un pêle-mêle de gorges, de ventres, de têtes défilées, avec des promiscuités de démons cornus, ratisant l'avalanche à coups de griffes et de typhons fantastiquement enchevêtrés, vomissant le feu, léchant les damnés de leurs dards triangulaires, faisant dans le bas un remue-ménage de tous les diables. Cette dégringolade, cette surhumaine descente de Courtille est la réduction du tableau de Munich; rien n'en donne mieux l'idée qu'un coin de halle où l'on aurait vidé les marées, toutes perlées d'eau de mer, aigrettées de sel phosphorescent, avec ces roses écaillées de poisson, roses, gris, lilas, azur chatoyant, émeraude scintillant, vraie pyrotechnie de pierreries dont Rubens aimait à se souvenir en poignant la chair. Et cette belle masse articulée qui n'a l'air de ne faire qu'un corps, est vraiment un prétexte à chair débridée, montrée sous tous les aspects, serrée et à rellets de nacre chez les jeunes femmes, flasque et jaune chez les vieilles, avec des détails d'humanité qui ne reculent devant rien.

M. Alvin, de Bruxelles, possède, lui aussi, un bien joli morceau: c'est l'indication d'une *Chasse au cerf*, de Rubens, à peine relevée d'un peu d'ocre, avec des dessous de crayon superbes de mouvement, de forme grasse et décidée. Le *Satyre*, appartenant à M. de Pret-Bosse, d'Anvers, a l'importance d'une œuvre de la bonne manière, conservée dans un état parfait. L'aspect général est rouge, puissant, d'un bel esprit de touche, avec des enfants potelés, d'un rose de corail, et, en bas, un tigre donne à têter à ses petits, très-beau motif où le maître a pris sur le vif le félin jeune, avec sa gaucherie lourde de chien au pis. Pas loin de là se trouve un *Portrait d'un jeune homme*, en pourpoint de velours épinglé, silhouetté sur une draperie rouge, brutal, à rellets de sang, d'une grande vie, et qui a bien le caractère large des portraits de Rubens. N° 83 du cat., appartient à Mme la comtesse de Carnhissen. Dans une autre salle, un tableau d'équitation de 1 m. sur 1 m., également donné à Rubens et appartenant au peintre Charles Veriat, représente le *Chaste Suzanne décapitée*, et dont un des étonnants de clarté, massif, à belle peau d'oreille rouge, par le reflet rouge des draperies, tandis que les deux vieillards, bontés de dessin, s'opposent à éblouir la balustrade. Peinture vivante, à l'ancienne, mais d'un état de guerre prolongée, avec des utilitaires à l'infini jusque dans les premiers plans.

Parmi les tableaux attribués à Van Dyck, il faut citer le *Portrait* à tête un peu forte, mais forte

ment campé, qui porte le numéro 8, l'esquisse du tableau du musée de Madrid ayant pour sujet *le Christ au mont des Oliviers*, maquette effacée qui n'a plus que de beaux restes, et une reproduction-esquisse du même tableau exécutée d'une brosse violente, avec des éclats de ton dans la pâte, enfin un portrait du *Président de Rooses* appartenant au comte de Beaufort.

Un nombre assez considérable de Jordaens parmi lesquels nous avons remarqué un *Roi boit*, truculent, dans une expansion de grosse gaieté. Une douzaine de Teniers, ou soi-disant tels, entre autres un *Corps de garde* (1642), vitrifié, minutieux, plein de petits éclats de lumière, appartenant au ministre d'Angleterre, M. Savile Lumley, et un *Automne*, plus dans l'accent du maître, important, intéressant, très-bien dans le côté où sont les pommes et la marchande en bleu, le reste commun, à l'état douteux (numéro 73 du Cat.). Teniers a plus d'esprit que cela. Beaucoup d'attributions à Breughel de Velours, généralement des bouquets, des guirlandes, des paradis émaillés en collaboration avec Van Balen, le Vieux; et parmi les bons, une avalanche de fleurs appartenant à M. Bamberg, étonnante d'éclats neufs, de notes vives, pailletées, dans un ensemble un peu sec. A côté de Gonzalès Coques, extravagants, un tableau de ce maître représentant le peintre Pierre Roos et le neveu de celui-ci, très-élégants de silhouettes et très-fins de tons, dans une gamme blonde et douce (numéro 52 du Cat.). Puis des Corrège, des Raphaël, des Michel-Ange, comme s'il en pleuvait.

A propos de celui-ci, signalons un étonnement beau *Portrait d'André Doria*, donné à Sébastien del Piombo, et qui, d'après la note du catalogue, aurait été dessiné par Michel-Ange. Le catalogue nous apprend aussi que ce portrait est reproduit dans les livres du temps et notamment dans l'ouvrage : *Vita di Carolo V di Leti*, Amsterdam, 1700, tome II, p. 118. Ce qu'il y a d'authentique, c'est la splendeur de ce torse d'homme, correct et grand, avec ses reliefs d'ombre faisant saillir les pectoraux, les muscles des bras, les os de l'épaule; le corps est nu et à demi plongé dans une pénombre veloutée, grisâtre, qui donne à l'ensemble un accent mystérieux et profond (appartient à M. Bamberg). Du même cabinet, une *Descente de croix* de Gérard Douffet, avec un Christ superbe d'abandon, élégant comme ceux de Van Dyck, dans une gamme monochrome où la chair morte fait un verdissement pâle.

Un maître bien mordant et bien personnel, c'est ce raffiné Jean Fyt, si étonnamment observateur du poil et de la plume. Il y a dans la précision de son dessin quelque chose qui est de notre temps; c'est une nervosité saine de graveur à l'eau-forte, avec une estampille nette, un peu sèche. Tandis que Snyder fait rond, non sans une certaine emphase où se reconnaît Rubens, Fyt burie, enfonce sa pointe, vise à l'incisif, tire en quelque sorte, d'après nature, une épreuve photographique; et il est tout à fait grand maître par l'originalité du faire et de l'invention. Rien de mieux pris sur le vif que les *Lapins dans les Dunes* (n° 87), une nomenclature de frimousses d'une ingéniosité très-recherchée. La même personnalité éclate dans les *Deux chiens* (appartenant au peintre Hingenezer); c'est tout un drame avec deux chiens pour héros; l'un est à terre, pattes

en l'air, hurlant d'agonie, dans le sang, regardé par l'autre qui aboie, hérissé, et au fond, une lisière de bois met sur ce chien qui meurt une désolation de solitude irrémédiable. Il faut voir comme le poil est brossé, la fière silhouette des bêtes, la contraction exaspérée du moribond, l'appel désespéré de l'autre; l'étrange est de se sentir ému jusqu'aux larmes par l'accord de cette tragédie et de ce paysage éploré.

La ville et les hospices d'Anvers avaient envoyé de leur côté un certain nombre de tableaux. Parmi ceux des hospices, il convient de citer un *Portrait* de lui-même, par Simon de Vos, étonnant d'hilarité spirituelle.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

L'EXPOSITION DE LEEUWARDEN

(Suite et fin.)

Je ne dirai presque rien du salon. Dans cette grande et belle salle (n° XVIII) par laquelle se termine l'exposition, la commission n'a point eu beaucoup à faire. La pièce était toute prête. Il lui a suffi de disposer quelques meubles, les plus beaux qu'elle possédât, pour bien faire comprendre quel avait été le luxe des Frisons du siècle dernier. Il y a là en effet de grands cabinets en écaillé qui sont dignes des plus riches musées, il y a des petits cabinets en ébène avec incrustation d'argent qui sont dignes des plus aristocratiques collections. Il y a surtout des garnitures de potiches japonaises qui sont assurément des plus belles et des plus grandes qu'on puisse voir en Néerlande.

La cuisine, elle non plus, ne présentait point de difficultés sérieuses. La commission l'a retrouvée telle que le « service de bouche » du dernier Stathouder l'avait quittée, il n'y avait donc qu'à la repenpler de ses instruments ordinaires; qu'à lui restituer les tables, les chaises, les porcelaines, les faïences, la batterie de cuisine, et tout l'attirail culinaire en un mot qu'elle possédait au siècle dernier. Avec des gens experts la besogne était facile.

Mais il n'en était pas de même pour cette chambre d'Hindeloopen, où tout était à créer, et pour cette chambre à coucher, où tout était à faire.

Ces deux pièces, je ne crains pas de le dire, font le plus grand honneur au savoir et au goût des commissaires, c'est une véritable restitution archéologique dans le sens le plus artistique du mot.

Une fois qu'on a vu ces deux curieuses pièces, il est impossible de les oublier. Avant cela, on pouvait les imaginer d'une façon différente. Après, la chose devient impossible. Ces boiseries s'adaptent si bien à la muraille, ces meubles sont si bien à leur place, ces carrelages de murs sont imités avec un scrupule si absolu, qu'il semble qu'on soit tout d'un coup transporté dans un monde différent et que, remontant le cours des âges, on revioie le passé.

Un seul fait fera comprendre avec quel scrupule cette restitution a eu lieu.

Quatre personnages, de grandeur naturelle, deux femmes, un homme et un enfant, animent par leur présence la chambre d'Hindeloopen. Rassurez-vous, ce ne sont pas des Hindeloopiens du siècle dernier, mais seulement des mannequins à figure humaine, revêtus de costumes du temps. Eh bien ! pour que rien ne manquât à ces costumes, pour éviter la plus mince critique, on a fait venir exprès des dames d'Hindeloopen, qui ont habillé ces mannequins.

Il y aurait un long chapitre à écrire sur cet art d'Hindeloopen si particulier, si spécial, manifestation unique dans l'histoire artistique de l'Europe occidentale. Je me propose bien d'y revenir un jour ou l'autre. Mais ce n'est point ici le lieu. Une pareille étude sortirait du cadre que nous nous sommes tracé. Celui-ci, du reste, se trouve rempli. Nous nous étions proposé de faire parcourir très-rapidement au lecteur les dix-huit salles qui composent l'exposition de Leenwarden, et voilà notre promenade achevée. Certes, elle est fort incomplète, et nous avons passé sous silence bien des objets dignes d'être notés, bien des curiosités capables d'arrêter longtemps des visiteurs moins pressés. Mais nous en avons dit assez pour faire comprendre quelle multitude de belles choses ont été réunies dans le palais de Leeuwarden, et quelle science et quel goût ont présidé à leur classement. S'il est vrai, comme le dit Xénophon dans ses « Economiques » « qu'il n'y a rien de si utile à l'homme et de si beau que l'ordre » οὐδεν ὀντως οὐτ' ευχρηστον, οὐτε καλὸν ἀνθρώποις, ὡς ἡ τάξις, on peut affirmer que la commission a fait à la fois une œuvre belle et une œuvre utile.

Jamais, en effet, disposition systématique et méthodique ne fut plus ingénieusement ni mieux adaptée à la marche de la civilisation et l'enchaînement logique par lequel les organisateurs de cette belle exhibition nous conduisent d'étapes en étapes depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours est des plus remarquables. Remercions-les donc cordialement et souhaitons que, ceux qui voudront dans l'avenir faire des expositions pareilles, s'inspirent de cet excellent modèle d'ordre et de méthode qui vient de nous être donné.

HENRY HAVARD.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A GAND

Nous sommes en plein pays flamand. Bruges n'est pas loin, Auvers non plus, et il est impossible de ne pas songer aux deux grandes écoles, celle de Van Eyck et celle de Rubens, en abordant l'Exposition. Les peintres flamands ont devant eux cette double tradition, la première à peu près pure, avec très-peu d'éléments germaniques ; la seconde, plus grandiose, mêlée d'alliage latin. Leys est, avec Lies, le dernier des peintres de la tradition des Van Eyck ; cinq ou six imitateurs l'ont bien suivi dans cette voie, mais obscurément, sans génie personnel, et il ferme sur lui-même l'ère des résurrections. Rubens, au contraire, a eu une large part d'influence sur les contemporains ; Wappers, de Bieffe, Wiertz, Slingeneyer, de Keyser, se sont nourris

des miettes de sa table, et M. Marinus, le bon et vénérable directeur de l'Académie de Namur, continue à faire du paysage d'après ses patrons.

Il y a dans le fait de cette docilité une confusion déplorable. Ce n'est pas de la manière d'exécuter qu'il faut tirer des enseignements, mais de la manière de penser et de concevoir le tableau. Peindre comme peignaient Rubens et Van Eyck est tout simplement surprendre un procédé : affaire de pillage. Il est autrement malaisé d'avoir la forte vision des choses. Des professeurs ont enseigné en Belgique qu'il fallait faire grand, couvrir de larges espaces, échafauder des tartines, si l'on voulait appliquer la palette de Rubens. Ces professeurs n'ont pas vu qu'en dehors du Rubens monumental, il y a le Rubens penseur, observateur, obéissant naturellement à la plus franche des esthétiques ; ils ont pris l'apparence pour le génie, la quantité pour la qualité ; ils ont négligé de descendre dans les profondeurs de cet art puissant. Rubens est l'incarnation de son époque ; c'est pour cela qu'il est grand. Il a transcrit la vie telle qu'on la vivait de son temps ; c'est pourquoi son art est éternel. Rubens est un génie, c'est-à-dire un être merveilleusement apte à ressentir les choses et merveilleusement outillé pour les exprimer ; il contient l'héroïsme latent à travers les provinces flamandes du XVII^e siècle ; il y a au-dessus de la peinture rouge une réverbération des bûchers allumés par Philippe II ; une éblouissante de sang se mêle à sa palette, inconsciemment. On voyait pourpre, au lendemain de d'Albe, en Flandres, et Rubens est, d'un bout à l'autre, l'homme providentiel auquel aboutit cette époque funèbre. Aucun historien n'a raconté avec des accents plus terrifiants l'inquisition peuplant les cachots, dépeuplant les villes, remplissant une nation entière d'horreur ; aucun n'a eu, en même temps, une plus suprême indifférence pour les victimes et les bourreaux ; et cette étonnante duplicité fait bien voir combien Rubens était le fils de cette terre flamande qui, d'Albe à peine rentré dans la conlisse, se prenait à s'amuser, à mener la grosse vie, à faire aux souverains des joyeuses entrées, prétextes à bamboches et à bombardées. Ce sont ces assimilations que n'ont pas vues les peintres de la soi-disant tradition de Rubens ; et ceux de la tradition de Van Eyck. Leys en tête, n'ont pas vu davantage les correlations étroites qui existaient entre l'artiste brugeois et son siècle. Donnez-moi un tableau d'un de ces hommes de génie, j'y lirai à livre ouvert les aspirations, les forces, les grandeurs, les fièvres, la vie matérielle et immatérielle des contemporains. C'est la leçon des maîtres de laisser après eux l'histoire de leur temps, et ni Leys, ni Wiertz, ni aucun des peintres de l'une ou l'autre tradition n'ont fait autre chose que du pastiche, de l'art pour l'art des recherches de formes et de couleurs auxquelles l'humaine n'a point de part.

Qu'on ne s'étonne pas de voir exprimer de pareilles idées : cette place, elle sont dans l'essence même de l'art flamand, et il est bon de rappeler, à propos d'une exposition flamande, que Jordaens, Van Dyck, Rubens, Mengs, Mitzy, Van der Weyden, les Van Eyck, étaient des peintres de bon sens, directement inspirés par les choses, nullement soucieux du côté littéraire de la peinture, mais traduisant d'une manière historique la vie du temps. Voilà le grand enseigne

ment que ne comprennent plus les Flamands.

Paysagistes, marinistes, brosseurs de marée, rétamateurs de casseroles, peintres, maraîchers, sont fortement représentés à l'exposition gantoise. La terre flamande est demeurée, on le sait, le paradis des grosses et saines sensations. Entourés d'eau, ayant au-dessus d'eux un ciel qui les oblige à se préoccuper beaucoup du dehors, grands arrangeurs, par-dessus le marché, les hommes ici ont un commerce constant avec la nature, et ils l'aiment pour les plaisirs qu'elle leur procure. Rien d'étonnant que la peinture reflète cette prédisposition; aussi, quand ils ont du talent, leurs peintres sont-ils de première force sur le chapitre des morceaux gras, gourmands, pénétrés des saveurs de la terre. Mais pas une œuvre d'histoire au milieu de ces étalages des quatre saisons, j'entends pas une œuvre émanée du cerveau, ayant la chaude empreinte d'humanité, l'accent pris sur le vif, l'émotion communicative qui font vivre. Ce n'est pas cela qu'on trouverait, en effet, dans *l'Habit de M. Louvois*, du peintre Serrure, un tableau où l'artiste s'est proposé de mettre en scène une notice qui a près de quarante lignes, ni dans le *Duc d'Albe aux Pays-Bas*, de M. Van den Bussche, ni dans *l'Oreste poursuivi par les Euménides*, de M. Jules Van Biesbroeck, ni dans *l'Œdipe et Antigone*, de M. Stallaert, ni dans le *Polixène immolé*, du même artiste, ni dans le *Mal Saint-Martin*, de M. Soubre, ni dans le *Charles-Quint devant la mort* (sic), de M. Robert, ni dans *l'Education de Louis de Nevers*, de M. Lybaert, ni dans la *Reddition de la citadelle de Gand*, de M. Lebrun, ni dans la *Vengeance de Jeanne de Castille*, de M. Geets, ni dans *l'Excommunication de Bouchard d'Avesnes*, de M. de Vriendt, ni dans les *Députés gantois venant faire amende honorable à Bruxelles* (1469), de M. Delpérée, ni dans la *Mort de Galswinthe*, de M. de Jans, ni dans les trois tableaux, de M. Jan Van Beers, dont l'un, la *Sorcière*, a été vu au Salon de Paris; et prenez note que ces *ni* accumulés vous donneront à peu près exactement le contingent des tableaux à prétentions historiques, exposés par les peintres belges.

Certainement, la plupart de ces messieurs ont du talent, sont très-appliqués, font un métier honnête, mais aucun d'eux n'a l'air de s'apercevoir qu'un tableau ne se fait pas avec des à peu près, des remplissages, des morceaux rapportés, de bonnes études académiques et de la mémoire; il y faut une habitude de l'homme, une philosophie de l'art, une santé de l'esprit qu'ils n'ont pas. *L'Habit de M. Louvois* est une drôlerie incompréhensible sans le livret; le *Charles-Quint* est simplement une bonne composition; la *Vengeance de Jeanne de Castille* a une disposition théâtrale, etc., etc. Il eût été plus simple de ne pas chercher midi à quatorze heures, et de peindre un sujet de la rue, une réunion de bourgeois sur la place publique, une prise d'armes, un cortège de kermesse, un rendez-vous d'élections, que tout le monde eût compris et qui auraient obligé l'artiste à faire vrai; mais un morceau d'histoire, taillé sur les patrons connus, est bien plus aisé à brosser qu'un coin de notre vie moderne. Celle-ci n'a jamais tenté que les vrais grands peintres, Velasquez, Rubens, Frans Hals, Rembrandt; même en peignant le passé, ils peignaient le présent.

(A suivre.)

CAMILLE LEMONNIER.

DE LA TERRE CUITE ET ÉMAILLÉE

DANS LA DÉCORATION MONUMENTALE

(Suite; voir le n° 29)

—

Cependant malgré tant d'exemples pleins d'encouragements, quelques-uns prétendent que notre ciel, que notre climat, ne sont pas faits pour favoriser la coloration extérieure des édifices. — Et pourquoi? Surtout alors qu'il ne s'agit pas de coloration peinte, mais bien de la coloration par la combinaison de matériaux colorés eux-mêmes et d'une façon durable? N'avons-nous pas, dans nos pays tempérés, notre large part de soleil? Ardent pendant l'été, il nous visite souvent aussi pendant l'hiver. D'ailleurs notre France n'a-t-elle pas des provinces méridionales favorables au déploiement de la couleur? Mais encore, dans nos villes du centre ou du nord, comment expliquer le goût de la coloration extérieure dans les monuments du moyen âge, le goût de la couleur dominant dans les vêtements aux mêmes époques? Le climat a-t-il donc changé? Les maisons badigeonnées d'autrefois n'avaient-elles pas leur base dans la boue, la faite exposé aux intempéries du ciel? Et les bonnes gens d'alors en vêtements bariolés n'allaient-ils pas à pied par les ruelles sales et bravant le temps? Mais dans les pays méridionaux ou orientaux n'y a-t-il pas aussi les saisons de pluies diluviennes, pluies souvent persistantes? Et la Perse ne voit-elle pas souvent ses plus belles ruines, étincelantes d'émaux azurés, enveloppées de neiges dans la région des montagnes?

Qu'on n'invoque donc pas des arguments absolument spécieux pour refuser à l'architecte la part de coloration qu'il croit nécessaire à son œuvre. Car bien entendu, nous ne rêvons pas pour notre compte, une architecture absolument et constamment polychrome, mais nous croyons qu'en certaines circonstances, en raison des lieux ou du caractère du monument, la coloration peut devenir un auxiliaire utile; nous croyons que particulièrement dans l'architecture civile et privée elle peut prendre et prendra un rôle important.

D'ailleurs les tentatives se multiplient autour de nous. Les maisons de campagne, les villas des bords de la mer s'égayent de colorations vives; quelques hôtels parisiens se parent de mosaïques et d'émaux, la terre cuite commence à jouer un rôle dans les maisons. Quelques artistes novateurs, soldats d'avant-garde, sachant au besoin se risquer pour éclairer des routes inconnues, ont même déjà tenté la polychromie sur nos monuments. Si le succès de ces débuts a été inégal, il faut toutefois honorer ces tentatives généreuses qui seules peuvent assurer l'avenir.

Nous voudrions voir ces efforts se généraliser, surtout en province où les conditions de milieu sont moins impératives, où l'architecte semble devoir être plus libre, où la terre cuite décorée ou émaillée demandée sans grands frais aux centres importants, peut suppléer la pierre qui manque, où les tailleurs de pierre et les sculpteurs font défaut.

Dans notre ville où de nouveaux règlements

obligent nos façades à une propreté sale, qui, renouvelée tous les dix ans doit au bout de peu de temps détruire absolument les finesses des profils, les délicatesses et le modelé de la sculpture, il serait vraiment souhaitable de voir la brique et la terre cuite, décorée et émaillée, concourir avec la fonte et le fer apparents, avec les marbres variés et abondants, avec la pierre employée comme soubassements, points d'appui ou accentuation de certaines parties de l'œuvre, à la création d'une architecture en quelque sorte indestructible, très en rapport avec les ressources de nos industries, se prêtant bien aux subdivisions multiples de nos demeures étagées, conséquemment très-pratique et bien de notre temps.

Nous pouvons en cela prendre exemple sur l'Angleterre qui marche hardiment dans les voies nouvelles, prise véritablement de passion pour les choses de notre art. Les encouragements qu'elle lui prodigue, l'enseignement public qu'elle offre, les écoles qu'elle fonde, les musées qu'elle ouvre en font foi. Se sentant moins disposée aux créations de la peinture et de la statuaire, dans lesquelles le sentiment prime la raison, elle veut triompher dans les œuvres de l'architecture, alors que la science et la raison peuvent dans une certaine mesure suppléer le sentiment.

Aussi, après s'être engouée un moment de l'art grec, pour le traduire comme vous savez, l'Angleterre est-elle retournée prudemment au culte et à l'étude de son gothique national. Fort des principes rigoureux du moyen âge, elle inaugure maintenant dans ses grandes villes une sorte d'architecture, toujours quelque peu moyen âge d'aspect, mais très-moderne par l'emploi de tous les matériaux que la science actuelle met à sa disposition. Le fer y joue un rôle important. Il figure comme poutres et points d'appui apparents se combinant avec le gruit poli d'Ecosse partout multiplié comme colonnettes et revêtements.

Les constructions nouvelles de Londres sont véritablement grandioses. Les frises ornées de terre cuite et émaillée, les mosaïques sur fond d'or deviennent décoration courante des façades. Certaines salles d'établissements publics sont complètement revêtues de faïences peintes développant des compositions décoratives de grand style. Négligeant aujourd'hui, à regret, l'étude intéressante de l'architecture moderne chez nos voisins d'outre-Manche, nous constatons, ce qui nous importe, que chez eux la terre cuite et émaillée est aujourd'hui en grande faveur.

Il en est, paraît-il, de même, en Autriche, à Vienne, et l'Italie, de son côté, se prenant d'une nouvelle ardeur, veut, par la coloration de ses monuments, ressusciter les gloires du passé.

Pour ne pas rester en arrière, il faut donc ne pas négliger les occasions propices d'utiliser pour la décoration extérieure de nos monuments et de nos façades les ressources multiples de la terre cuite et des émaux.

Pour le faire avec certitude et succès, il faut rechercher à quelles conditions particulières doivent satisfaire les terres décorées et émaillées.

Nos céramistes sont maîtres de tous les procédés anciens de fabrication qu'ils ont patiemment cherchés et victorieusement retrouvés. Mais s'ils offrent aux amateurs des vases et des plats de toutes formes et de tous décors, véritables œuvres

d'art, aucun n'a cherché ou n'a su donner à sa fabrication un caractère vraiment monumental.

Or, il est facile de reconnaître que si une coupe ou une plaque émaillée peut, sous l'œil, nous ravir par la richesse et la multiplicité de ses tons habilement combinés, il n'en est plus de même à distance.

Les tonalités nombreuses et voisines, dont la gamme savamment ménagée nous charme de près comme délicates modulations, perdent à distance tout effet et se confondent en se neutralisant. Le dessin ornemental lui-même, délimité par des tons différents mais de même valeur, s'évanouit à distance. Il ne reste plus pour l'aspect décoratif qu'une note dominante et cela toutefois, à condition que dans l'ensemble des tons, l'un d'eux l'emporte de beaucoup sur la masse des autres.

Là est donc le grand écueil et nous avons maintes fois remarqué telles pièces émaillées qui, à pied d'œuvre, promettaient le meilleur effet, et qui, en place, ne donnaient rien ou une note fausse. C'est qu'il faut encore tenir compte du grand jour et de l'éclat du soleil qui tue certains tons, et vivifie certains autres.

Il résulte donc de mes observations et de mes tentatives personnelles, qu'à mon sens, pour être monumentale et bien lisible pour l'œil, toute décoration par la terre émaillée, doit répondre aux conditions suivantes :

La composition doit en être simple ;

Les tonalités franches doivent être employées de préférence aux tons composés ;

Les tons simples doivent être réduits à trois au maximum ;

Le noir et le blanc ne comptent pas comme tons, ce sont des valeurs, des intensités ;

Enfin l'un des tons doit l'emporter franchement sur les autres, afin d'offrir dans la décoration une dominante indispensable. (A l'appui de cette théorie, M. Paul Sédille présente au congrès de nombreux échantillons de terre cuite et émaillée empruntés à ses propres travaux d'architecture polychrome, maisons, hôtels et villas de Paris ou des environs et des bords de la Méditerranée.)

Il faut encore que la terre émaillée ne soit pas employée par motifs trop isolés, jetés en quelque sorte au hasard sur la froideur de pierre d'une façade ; il faut qu'elle soit employée en larges parties occupant dans l'œuvre un rôle important, si non prépondérant.

D'ailleurs ces principes sont confirmés par l'observation des monuments du passé.

Dans les décors Persans, Indiens ou Arabes, nous voyons les dessins les plus riches et les plus compliqués absorbés par un ton dominant, le bleu, le jaune, le vert.

Nous voyons les Della Robbia n'employer en quelque sorte que l'émail blanc et l'émail bleu, le blanc pour les figures et les accessoires, le bleu pour les fonds. S'ils encadrent leur composition d'une guirlande de feuillages et de fruits, le vert dominera largement dans cette guirlande, les notes complémentaires compteront peu, les bruns ou les violets de manganèse ne serviront que de vigneurs dans l'ensemble.

Je pourrais poursuivre la recherche de ces enseignements, mais je craindrais, messieurs, d'abuser plus longtemps de votre patience.

Nous pourrions d'ailleurs reprendre fructueusement cette étude, tous ensemble : l'année pro-

chaîne, réunis au Palais de l'Exposition universelle.

Non-seulement nous y trouverons les œuvres de nos habiles céramistes dont la vaillante phalange se, a, nous n'en doutons pas, dignement représentée, mais encore, nous croyons savoir qu'au champ de Mars comme au Trocadéro, la terre cuite et la terre émaillée joueront un grand rôle dans la décoration.

Nous sommes assurés que les œuvres gigantesques élevées par nos confrères répondront à l'attente de tous, et sauront mieux nous enseigner par l'exemple, le rôle important que peut jouer dans la décoration extérieure monumentale la terre cuite et émaillée.

PAUL SÉDILLE.

BIBLIOGRAPHIE

Catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de M. Alphonse Legros, etc., par MM. Poulet-Malassis et Thibaudau. — Portrait à l'eau-forte, par M. Frédéric Régamey. — 1855-1877. — In-8°. — Paris, Baur. (25 fr.)

Ce catalogue mentionne 168 pièces dont quelques-unes sont uniques. Ceux qui aiment le talent de M. Legros verront avec plaisir cette première et soigneuse nomenclature qui indique les divers états des gravures ou lithographies. Les suppléments ultérieurs seront certes plus faciles à faire que ce catalogue initial qui a demandé bien des recherches.

« Ce que l'eau-forte a produit, dans notre temps, de plus original et de plus puissant sans doute, entre les mains d'un artiste qui en a fait avec continuité son autre moyen, son double moyen d'expression, reste ignoré du public, de la critique et même des curieux », dit entre autres M. Poulet-Malassis dans son enthousiaste préface, où il indique l'intéressante floraison d'eaux-fortes originales, sincères, inattendues, qui eut lieu il y a vingt ans, et à laquelle sont attachés par ordre de dates les noms de Méryon, Bracquemond et Legros.

La table des œuvres de ce dernier comprend : Portraits et études de têtes, sujets religieux et bibliques ;

Sujets rustiques, paysages, sujets divers, illustrations (de livres) ;

Frontispices, affiches, ex-libris, adresses, etc.

Le Temps, 27 septembre ; M. Thiers amateur et critique d'art, par M. Charles Blanc.

La France, 20 septembre ; M. Thiers critique d'art et amateur, par M. Marius Vachon.

Journal officiel, 23 septembre ; Une visite à Rembrandt : La ronde de nuit, par M. Bergerat.

L'Événement, 2 octobre ; La galerie van Loon (coll. de MM. de Rothschild), 2^me article, par M. Paul Lefort.

Galerie contemporaine, littéraire et artistique,

n° 86 ; Paul Dubois, avec portrait, photographie du *Courage du militaire* et fac-simile de dessin.

Giornale d'erudizione artistica (Pérouse), février 1877. Documents sur les réquisitions de tableaux faites à Pérouse par la France, au temps de la République et de l'Empire (suite) : A Rossi.

Le Tour du monde, 874^e livraison. — Texte : Ravenne, par M. Charles Yriarte, Texte et dessins inédits. — Dix dessins de Ph. Benoist, E. Thérond et P. Sellier.

Journal de la Jeunesse, 239^e livraison. Texte par J. Girardin, Et. Leroux, Alfred Assolant, Ch. Schiffer et Albert Lévy.

Dessins : A. Marie, Sabatier et Sahib.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

PRIME DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS EN 1877.

LA MISE AU TOMBEAU, DU TITIEN

gravure au burin de M. J. de Mare.

Nous rappelons que cette gravure est délivrée en prime aux abonnés de 1877 qui en feront la demande, au prix de 15 francs au lieu de 45, prix de vente. MM. les abonnés de Paris et de l'Etranger sont priés de faire retirer leur exemplaire au bureau de la *Gazette*. MM. les abonnés de la province pourront recevoir le leur moyennant l'envoi de 2 francs pour les frais d'envoi (17 francs au lieu de 15).

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

OBJETS D'ART

Porcelaines, Faïences, Bronze, Meubles anciens et Ivoires.

GUILMAIN - BRACQ

12, rue Porte-Robert, 12

CAMBRAI

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La commission de la manufacture nationale de Sèvres a rendu son jugement du prix de Sèvres, à l'Ecole des beaux-arts.

Le prix a été décerné à M. Claude, élève de M. Galland, et fils de M. Maxime Claude, le peintre bien connu des élégances anglaises.

La commission a choisi pour sujet du concours de 1878 des objets d'art en porcelaine, destinés à être donnés en prix à l'Exposition universelle; le programme du concours sera prochainement publié.

L'exposition des **prix de Rome** au palais des Beaux-Arts sera clôturée le 23 octobre courant.

L'exposition des beaux-arts du canton de Neuilly est ouverte au cercle de l'Union, 93, avenue du Roule.

Peintures, aquarelles, sculptures, eaux-fortes, lithographies, porcelaines et faïences décoratives, etc.

Principaux exposants : MM. Jacques, Gonzalez, Pécheux, Bidaux, Loir, Thomas, Cathelinaux, Sain, Mouchon, M^{mes} Condé, Menon, etc., etc.

Une exposition de peintures exécutées par M. Ed. Guichard ou sous sa direction, d'après les tapisseries du Garde-Meuble national, a lieu en ce moment dans les salons de MM. Mazaroz-Ribalier, boulevard Richard-Lenoir, 94. Elle est ouverte tous les jours, de 1 heure à 5 heures, et comprend :

1° Un choix des plus beaux motifs décoratifs, d'après les tapisseries appartenant à l'Etat, avec restitution de la coloration et du dessin primitifs;

2° Les dessins originaux servant à la publication des tissus anciens, reconstitués à l'aide du costume, des miniatures et des documents inédits;

3° L'exécution, en héliogravure et en chromogravure, d'une grande partie des dessins et peintures exposés.

NOUVELLES

.. C'est aujourd'hui samedi, 20 octobre, que l'Académie des beaux-arts tiendra sa séance publique annuelle. Nous avons indiqué, par erreur, qu'elle avait eu lieu le 22 septembre. Elle sera présidée par M. François.

Voici le programme de cette séance :

1° Exécution d'une ouverture intitulée : les *Bacchantes*, composée par M. Salvayre, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, élève de MM. Ambroise Thomas et François Bazin;

2° Discours de M. le président et proclamation des prix décernés en vertu de diverses fondations;

3° Distribution des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale;

4° Notice sur la vie et les ouvrages de Perroud, par M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel;

5° Exécution de la scène lyrique qui a remporté le second prix de composition musicale, et dont l'auteur est M. Blanc (Claude), né à Lyon (Rhône), le 20 mars 1854, élève de M. François Bazin.

*. Par décrets du président de la République, en date du 13 octobre 1877 :

La division du contentieux, créée au ministère des travaux publics par l'article 3 du décret du 21 octobre 1876, est supprimée.

Le service des bâtiments civils et palais nationaux formera une direction.

M. Langlois de Neuville, chef de la division des études et travaux de chemins de fer, est nommé directeur des bâtiments civils et palais nationaux.

*. Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, par un arrêté en date du 10 octobre 1877, a décidé que l'école de dessin et de mathématiques de la rue de l'Ecole-de-Médecine porterait désormais le titre d'Ecole nationale des arts décoratifs.

*. Par décret en date du 3 octobre 1877, rendu sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, ont été nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier :

MM.

Germain (Louis), conservateur du musée de Niort ; titres exceptionnels : peintures dans l'église Saint-André et à l'hospice de Niort. Both de Tania, conservateur des peintures au musée du Louvre ; titres exceptionnels : a été chargé en 1870-71 du transport et de la garde à Brest des chefs-d'œuvre du Louvre.

*. La commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France chargée de l'organisation de la galerie des portraits historiques français à l'Exposition universelle de 1878, sera reconnaissante de toute indication de nature à l'éclairer sur l'existence de portraits nationaux dans les collections particulières de France ou de l'étranger.

*. A l'École des beaux-arts, le chiffre des élèves de l'année scolaire 1877-1878 se compose comme suit :

Architecture : 1^{re} classe, 183 élèves. 2^e classe, 389. — Peinture, 210 élèves. — Sculpture, 108 élèves.

*. Les vitraux de Montigny, achetés par le Conseil général de la Seine-Inférieure pour le musée départemental d'antiquités de Rouen, viennent d'être livrés à l'administration de ce musée.

*. La collection très-considérable des modèles en plâtre qui ont servi pour l'exécution des ornements en pierre et en bronze du nouvel Opéra va être répartie, par les soins de la direction des Beaux-Arts, entre les principales écoles des beaux-arts et de dessin de Paris et de la province. Ces modèles appartenaient au ministère des travaux publics, et c'est sur la demande de M. le directeur des Beaux-Arts que ce département, avec l'assentiment de M. Garnier, l'architecte du nouvel Opéra, en a fait l'abandon en faveur de l'enseignement.

*. En exécution des ordres du préfet de la Seine, la collection des fragments d'architecture déposés à l'hôtel Carnavalet vient de s'enrichir d'un certain nombre de morceaux remarquables.

Parmi ces intéressants débris, on peut citer :

Des monuments funéraires enfoncés aux environs de la basilique de Saint-Germain-des-Prés, lors de la dévastation du monastère ; l'une des gracieuses fontaines que le cardinal de Bissy, abbé, fit élever en 1715, au moment de l'ouverture de la rue Childebert ; des débris du vieil Hôtel-Dieu ; les assises du Petit-Pont ; des pierres de la chapelle d'Ondart de Mocreux ; des fragments des constructions de Saint-Louis, etc., etc.

*. Un professeur de Vienne, M. Moritz Thausing, vient d'avoir la bonne fortune, dit l'*Academy*, d'acquérir, pour la collection Albertine, un dessin qui a, dans l'histoire de l'art, une importance de premier ordre, quoique ni son aspect, ni ses dimensions n'en révèlent au premier abord la valeur. Ce n'est rien moins que l'esquisse de Michel-Ange pour son dessin de concours des « soldats surpris au bain ». La composition est légèrement dessinée à la plume sur une petite feuille qui contient une ou deux autres esquisses ; les sujets de celles-ci sont indiqués en quelques mots de la main même de Michel-Ange, et la feuille entière est d'une incontestable authenticité.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort de M. Malaukievicz, peintre d'histoire, élève d'Horace Vernet et de Paul Delaroche, ex-officier d'état-major des armées polonaises, lauréat du Salon de 1844.

LE CABINET DE M. THIERS

Mon cher directeur,

Depuis la mort de M. Thiers, on a beaucoup parlé et on parle beaucoup encore de ses collections. Naturellement, personne ne pouvait se résigner à paraître en ignorer, et il s'est répandu, à ce sujet, dans la presse une foule de renseignements dont la plupart n'avaient pour point de départ que l'imagination de ceux qui les édictaient. Vous êtes impatienté de ces légendes et de ces descriptions et comme vous n'ignorez pas que j'ai eu l'honneur, il y a quelques années, d'approcher l'illustre homme d'État, vous en concluez que je dois savoir quelque chose de plus vrai sur les objets que renfermait son cabinet, sur leur sort pendant

et après la Commune, et vous me demandez de vous redire les souvenirs, les impressions qu'ils m'ont laissés et aussi les faits qui se rattacheront plus tard à l'histoire de cette collection, faits dont il importe d'établir la certitude.

Je voudrais être en état de satisfaire plus complètement votre curiosité.

Mais depuis quelques années une appréciation trop franche des fresques de la Magliana achetées par les ordres de M. Thiers pour le Louvre, m'avait fait perdre sa bienveillance. Je dus cesser des visites qui m'eussent permis de vous fournir aujourd'hui de plus amples détails. Toutefois ce que je vous écris ne soulèvera, j'en suis sûr, aucune contradiction.

En 1870, la collection de M. Thiers se pouvait diviser en quatre séries :

Les copies, les unes à l'aquarelle d'après les plus grands maîtres, exécutées pour la plupart par MM. Bellay et Tourny, les autres en marbre et en bronze.

Les terres cuites antiques et les ivoires, ces derniers venus d'Espagne et de Flandre.

Les bronzes originaux presque tous de la grande époque de la Renaissance italienne.

Les laques de Chine.

Tous ces objets, de premier choix.

Dirai-je qu'il s'y glissait cependant parmi eux quelques intrus, comme, pour ne citer qu'eux, ces deux groupes d'après les *Madones* de Raphaël, et que le possesseur voulait à toute force attribuer à la main du maître, sans se permettre un doute, surtout sans le permettre aux autres? Mais quel amateur, moins en droit que M. Thiers, n'a pas comme lui ses illusions et ses entêtements? A part de rares exceptions qui, encore, se défendaient par une véritable valeur d'exécution, tout le reste défiait la critique.

La collection des bronzes était l'*avis rarissima* de cette galerie, et lorsque à son retour de son voyage à Florence, après la guerre, j'entendais M. Thiers se vanter qu'il possédait plus et de plus beaux spécimens de l'art des grands bronziers toscans, on pouvait convenir avec lui qu'il n'avait qu'à moitié tort, car, si là-bas, les grandes œuvres, introuvables, inachetables, comme le *David* de Donatello, ou celui de Verrocchio, ou le *Cosme* de Benvenuto, se tenaient au-dessus de toute comparaison, le musée de la place Saint-Georges égalait presque la fameuse collection italienne par la beauté, la conservation et le nombre des petites pièces que son créateur avait su réunir. Je voudrais pouvoir vous citer tous les morceaux qui s'alignaient sur les casiers où M. Thiers enfermait ses livres; mais, à la distance des années, je craindrais les infidélités de ma mémoire. D'ailleurs, on ne pouvait pas faire de longues stations dans ce sanctuaire d'études où l'illustre écrivain passait la meilleure partie de ses journées. Avec sa vivacité, son respect du temps, M. Thiers en avait vite assez même de ses plus sympathiques visiteurs; il aimait à frapper sur eux un coup de surprise. Il jouissait en souriant malignement de l'admiration qu'il provoquait, puis, l'effet produit, l'amour-propre satisfait, il ne se gênait pas beaucoup pour vous reprendre sa liberté. On ne se serait pas risqué à lui de-

mander d'écrire quelques remarques de visu. Aussi la plupart des notices publiées à propos du cabinet de M. Thiers sont-elles vagues et laissent-elles planer sur ses richesses une sorte de mystère, lequel plaisait plus peut-être à son très-fin et très-dédaigneux propriétaire que le bruit banal qui se fait trop souvent autour des plus beaux chefs-d'œuvre.

Toutefois, lorsqu'on les a vus, on ne peut oublier la Vierge en bronze, terre perdue, modèle du groupe de la chapelle des Médicis — collection Cicognara; la terre cuite, esquisse de l'Ensevelissement du Christ — collection duchesse du Berry — dont le bas-relief achevé existe sur une des portes du fameux tabernacle du Musée de Naples; les esquisses du Verrocchio pour l'autel d'argent de l'opéra del Duomo, à Florence, la variante du Mercure de Jean de Bologne et le bas-relief en bronze de la Vénus Marine par un maître dont le nom restait inconnu même à M. Thiers.

Tout cela se pressait, se condoyait sur la cheminée, sur les tables, sur les meubles en promiscuité avec de très-beaux échantillons de l'art chinois et japonais, et quand assailli de curiosités mal satisfaites, troublé de la crainte d'être importun, pressé de voir et pressé de se dérober, le visiteur sortait après un examen, aussi peu libre, il ne lui restait presque plus de complet que le souvenir de son éblouissement.

Les ivoires appartenaient à un autre ordre de goût. On s'étonnait de les trouver dans la vitrine d'un amateur dont les tendances paraissaient ailleurs si exclusives et si peu en harmonie avec le naturalisme exagéré et la surabondance de l'art flamand et espagnol. Certes le Saint Sébastien et la Bacchante n'étaient pas indignes de voisiner avec les austères figures des maîtres italiens, et cependant on se sentait tenté de reprocher à M. Thiers son essai d'éclectisme. Rubens et Alonso Cano perdaient trop à se rapprocher de Michel-Ange et de Donatello.

Autant que je puis me les rappeler, les figurines grecques consistaient en fragments, choisis, il est vrai, avec un rare discernement. On les entrevoyait difficilement sur les arrières-plans d'une vitrine très-encombrée, et quant aux boîtes microscopiques venues des rivages de l'extrême Orient, vous me pardonnerez peut-être de n'avoir pas regretté de ne pouvoir étudier plus longtemps leur étourdissant fini et leur monotone variété.

Cette collection presque tout entière avait été formée avant les événements de 1870.

Lorsque la guerre éclata et après nos premiers et si décisifs désastres, il était facile de prévoir d'autres événements dont les conséquences effrayaient tout le monde soit qu'on les vit venir de l'étranger soit qu'on dût les attendre d'ennemis mieux connus et plus redoutables encore. Chacun se précautionnait; on cachait, on emportait loin de Paris ce qu'on avait de plus précieux. Un ami d'alors proposa à M. Thiers de donner chez lui aux plus importants objets de sa collection un asile inconnu et peut-être assuré. Après avoir accepté d'abord, M. Thiers changea d'idée. On se sépara et on ne se revit plus que bien des mois

après. Alors, le collectionneur était devenu président de la République, mais sa maison montrait aux passants son squelette calciné, et on disait que tout ce qu'elle renfermait jadis n'existait plus. Ces bruits n'étaient pas démentis.

Puis le chef du pouvoir exécutif vint s'installer à la préfecture de Versailles.

Grands appartements meublés d'un mobilier officiel, luxe de l'empire qu'avait respecté l'état-major du roi Guillaume, ennuyeux à décourager l'envie même de regarder des lieux devenus cependant historiques; M. Thiers n'y avait rien changé, rien ajouté. Seulement sur un meuble d'entre-fenêtres, on se montrait un bras de bronze, irisé, tordu par les flammes, et on se racontait que c'était là tout ce qui restait du trésor de l'hôtel Saint-Georges.

Quelque temps après, je fus admis dans le cabinet plus intime d'où M. Thiers s'efforçait de vaincre la mauvaise fortune de la France. Au milieu d'innombrables papiers qui couvraient son bureau, j'aperçus soudain un bronze que je reconnus. C'était un de ces petits objets usuels auxquels Jean de Bologne prêtait ces formes bizarres qui plaisaient à son talent inquiet et tourmenté et qu'il excellait à revêtir d'une si belle patine. Eh, dis-je, à mon illustre hôte, voilà, ce me semble, un souvenir des jours heureux; combien plus triste quand je songe que c'est là, Monsieur le président, ce qui vous reste de tant de trésors. — Bah, me répondit-il de sa voix si volontiers ricieuse, j'ai bien d'autres reliques encore. — Quoi, avez-vous donc sauvé quelques-uns de vos bronzes? On les disait disparus dans l'effondrement des Tuileries, où Courbet les avait fait porter. — Je les ai tous. — Mais alors vos belles terres cuites? — Il ne m'en manque pas une. — Mais vos grandes aquarelles? — Venez les voir.

La vérité était qu'avant de quitter Paris M. Thiers avait eu soin de faire porter à l'Institut deux grandes caisses renfermant la plus importante partie de sa collection et que déposées dans la cave du monument, elles y avaient échappé à tous les dangers dont on les avait crues victimes. Je tiens ce dernier détail, non de M. Thiers qui ne parlait pas volontiers de ses malheurs particuliers et qui ne se laissait pas facilement interroger, mais d'un de ses plus fidèles amis, auquel il l'avait confié.

Le fragment exposé dans les salons de la Présidence provenait d'une de ces belles copies réduites, celle du *Persée* de Cellini, que M. Thiers avait fait exécuter autrefois en Italie — elles étaient restées à l'hôtel de Paris; transportées aux Tuileries dans les premiers temps de la Commune, elles furent détruites par les flammes (1).

(1) M. Marius Vachon donnait dernièrement dans la *France* quelques renseignements au sujet d'une épreuve unique du *Mercur* de Rude, détruit également par l'incendie des Tuileries. La statue qui a figuré depuis à l'exposition des Alsaciens-Lorrains, aurait été coulée sur le plâtre du *Mercur*, généreusement offert à M. Thiers par un des élèves de Rude, M. Cabet, mort récemment.

N. D. L. R.

Je ne crois pas que depuis 1870, M. Thiers ait beaucoup ajouté à ce qu'il possédait en objets d'art. Autant que possible je me tenais au courant de ses acquisitions, et on ne m'a rien signalé de vraiment remarquable parmi les plus récentes; l'important, du reste, était fait dès longtemps.

Vous me demandez encore si je sais quelque chose de ce legs au musée du Louvre dont on a parlé hier tout haut, dont on s'entretient plus bas aujourd'hui, et que chacun est si anxieux de connaître.

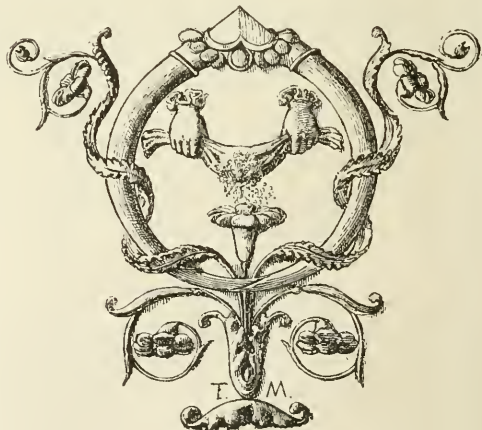
Vous répondre est chose délicate. Je ne crois pas cependant qu'il y ait inconvenance à redire la réponse que me fit un jour M. Thiers après une de ces questions indiscrètes que la vue de tant de belles choses amenait presque involontairement sur les lèvres d'un visiteur, ardent ami de l'art et de son pays. — « Ce que je ferai de tout cela après moi ! eh ! — me dit-il, sans paraître me confier un secret — c'est bien aisé à supposer. Je me plais à penser qu'on me croit capable de le léguer à la France, et je peux espérer que personne après moi ne s'opposera à mes vœux. »

Voilà à peu près, mon cher Directeur, ce que je vous racontais il y a quelque temps. Faites-en ce que vous voudrez. Faites-le même lire à vos abonnés de la *Gazette*, si vous croyez vraiment tout cela assez intéressant pour leur être communiqué.

Bien à vous,

CH. TIMBAL.

L'EMBLÈME SCULPTÉ SUR LE CORSAGE DU BUSTE DE BÉATRIX D'ESTE, ATTRIBUÉ À LEONARD DE VINCI OU À L'UN DE SES ÉLÈVES.



À M. le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Je viens de lire, cher monsieur, dans le dernier numéro de la *Gazette*, l'intéressant article de M. Louis Courajod sur le buste en marbre de Béatrix d'Este, l'une des merveilles du Louvre. Comme lui, je crois cette œuvre

exquise sortie de l'Académie de Léonard, dont elle porte, au plus haut degré, l'empreinte originelle ; comme lui, j'ai été amené à la rapprocher du portrait de femme, connu sous le nom de la *Belle Ferronière*, qui fait également partie de notre musée national ; mais je ne saurais accepter ce qu'il dit de l'emblème brodé sur le corsage de la jeune princesse.

Cet emblème, — un anneau encadrant deux mains qui versent, au travers d'un tissu, dans le calice d'une fleur, « une poussière fécondante et mystérieuse », — n'est point personnel à Béatrix, et n'a point été composé à l'occasion de son mariage avec Louis le More. C'était un héritage de famille. Borso, premier duc de Ferrare, son oncle utérin, mort le 20 août 1471, en faisait déjà usage, alors qu'il était simple marquis d'Este, comme le montre le revers d'un petit médaillon à son effigie, exécuté par le milanais Amadeo (V. planche XV, n° 1, de la Série des *Médailles coulées et ciselées en Italie*, 2^e partie : *Trésor de numismatique et de glyptique*).

Là se voit simplement une fleur qui répand son pollen dans le calice d'une seconde fleur, largement épanouie, placée au-dessous d'elle ; mais l'anneau apparaît sur une autre médaille de Rainaud d'Este, datée de 1469 (*Même ouvrage*, pl. XXIV n° 1). Cette fois, la plante, dont la fleur n'a pas encore été fécondée, enlace amoureusement l'anneau de ses deux feuilles symétriques de même que sur la broderie reproduite en marbre.

La plante, représentée sur ces deux médailles, me semble être le souci, fort à la mode en Italie, aussi bien qu'en France, à cette époque. Pour ne citer que deux autres exemples de son emploi, avec une signification analogue, je rappellerai le revers d'un médaillon de Louis III de Gonzague, grand aussi, dans le recueil indiqué plus haut (pl. XXII, n° 5), et la miniature principale d'un livre d'Heures, où se voit une sainte femme présentant à la Vierge et à l'enfant Jésus une jeune fille, pour laquelle le volume a été fait dans les dernières années du xv^e siècle. Sur la bordure, sont peintes des tiges de soucis, enlacées par couples, avec la devise : *PERDVRABLEMENT*, sept fois répétée. Au-dessous est un écu en losange aux armes de Montmorency, chargées d'une brisure (1).

En s'appropriant l'emblème qui nous occupe, Béatrix d'Este n'a donc fait que continuer la tradition des siens, et c'est par affection pour sa femme que Louis le More s'en est servi, à son tour, à un moment donné.

Je me contente, cher monsieur, de signaler ces indications à M. Courajod, n'ayant pas présentement sous la main les éléments d'une discussion plus approfondie.

S'il désire entrer dans le vif du sujet, il ne devra pas perdre de vue ce fait caractéristique : le père de Béatrix, Hercule d'Este, avait pris, de son côté, pour emblème personnel, le palmier, dont la fécondation artificielle était an-

ciennement connue. Deux beaux médaillons, l'un modelé par Sperandio, l'autre, par Balthazar de Reggio, qui, par déférence pour son protecteur et souverain, signait quelquefois ses productions : *Baldazar estensis* (1), en feraient au besoin foi.

Ce que je désire bien constater ici, c'est que Léonard de Vinci n'est pour rien dans l'invention de ce rébus érotique. S'il s'en est accidentellement occupé, ce n'a été que pour agencer les détails convenus, avec plus de grâce, sur le sein naissant de son modèle. Le soin rigoureux qu'il apportait dans la reproduction des moindres détails, est, du reste, un des traits distinctifs de son génie. Le même esprit, qui embrassait toutes les branches de la science et de l'art, se complaisait aux observations minutieuses de la botanique ; la même main, qui savait tracer l'ordonnance des compositions les plus magistrales, ne dédaignait pas de combiner de mille façons ces entrelacs si fort à la mode, vers la fin du xv^e siècle, dans le nord de la péninsule, et qu'Albert Dürer popularisa plus tard en Allemagne, en s'inspirant des gravures sorties de l'école milanaise.

Ceci établi, permettez-moi, cher monsieur, une dernière rectification. M. Courajod place, d'après l'*Art de vérifier les dates*, celle de la mort de Béatrix d'Este au 2 janvier 1497. Il résulte, au contraire, du texte d'une lettre d'Isabelle, duchesse de Mantoue, sa sœur, adressée le 1^{er} janvier 1498 à Louis le More, à l'occasion de ce décès, qu'il eut lieu à la fin de décembre 1497. — Béatrix a, par conséquent, vécu vingt-deux ans et six mois, au lieu de 21 ans, 6 mois et quatre jours.

La lettre en question figure au n° 271 du premier catalogue de vente de mes autographes.

Veuillez agréer, cher monsieur, etc...

BENJAMIN FILLON.

La Court de Saint-Cyr-en-Talmondois, 7 octobre 1877.

DE PARIS A AMSTERDAM

NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

La Haye.

D'Anvers à La Haye, je signalerai dans le trajet une modification qui, pour n'avoir pas trait à l'art, touchera cependant tous ceux qu'intéressent la durée et la facilité du voyage en Hollande. On a construit un

(1) Le palmier se trouve brodé sur la housse du cheval d'Hercule d'Este, au revers de la médaille, exécutée par Balthazar en 1471. Le même artiste en modèla une seconde, à peu près identique, l'année suivante.

(1) Cette belle miniature, malheureusement détériorée, faisait partie de la collection de feu M. Florimond Bonsergent, archéologue de Poitiers.

énorme pont en fer pour le passage du chemin de fer sur le Moerdijk. Ce bel ouvrage, qui supprime aujourd'hui la traversée, en bateau, des bras de la Meuse est fort important et les Hollandais en sont à juste titre très-fiers; je remarquerai toutefois avec quelques gens d'esprit positif qu'un assez petit coude de la ligne vers Gorcum eût pu éviter une très-grosse dépense en réduisant infiniment l'enjambée du pont. Cette réflexion économique ne m'a pas empêché d'être parfaitement satisfait de ne mettre que trois heures d'Anvers à La Haye. De plus, cette nouvelle ligne traverse le centre de Rotterdam sur un viaduc et va directement se rattacher à l'ancien embarcadere de Delft-La Haye.

Si Rotterdam se transforme et s'agrandit d'une manière frappante, la charmante et aristocratique ville de La Haye reste la même, avec sa campagne verdoyante avec son Bois incomparable, son Vivier où nagent les mêmes cygnes blancs, son Plein silencieux et son Mauristhuis dont l'édilité se contente pour le moment de réchampir la vieille façade à pilastres.

Cependant l'intérieur du Mauristhuis, par l'initiative intelligente de son conservateur actuel M. de Jonghe, a été très-notablement remanié. Henry Havard a parlé de ces remaniements dans la *Gazette* et dans la *Chronique*. Je n'y reviendrai pas. Je félicite donc sans commentaires la direction actuelle du musée d'avoir remplacé au rez-de-chaussée la collection des objets japonais, transférée dans un local spécial, par des tableaux dont quelques-uns, comme la série des vingt et un portraits de Ravestein, présente un grand intérêt. Le supplément du catalogue publié en 1877 ne comprend guère moins d'une centaine de tableaux. Il est seulement à regretter que le gouvernement n'accorde pas les crédits nécessaires pour la mise en état du musée au point de vue de l'éclairage des tableaux qui est toujours très-imparfait. Il suffirait de peu d'argent pour remplacer la toiture actuelle par un double vitrage. Si l'on ne construit pas un nouveau local, ce qui serait une grosse affaire, on n'a aucune bonne raison pour refuser ce minimum à un musée qui est une des gloires de la Hollande.

Je me contenterai de citer dans ce supplément, paru en août 1877, un grand tableau des *Noces de Pélée et de Thérès*, par Cornélis de Haarlem, puis deux volets importants de Martin van Heemskerck, représentant l'*Adoration des Mages* et l'*Adoration des Bergers*, une *Résurrection de Lazare*, de Pierre Lastman, le maître de Rembrandt, signée et datée de 1632, le *Portrait des trois frères Coligny*, par un anonyme du XVI^e siècle, toile provenant du cabinet de Guillaume V; enfin, un joli et curieux tableau de Pierre Codde, *Le Bal*, signé et daté 1633, acquis à Paris, en 1873. Le *Portrait des Coligny*, qui est loin d'être un chef-d'œuvre de peinture, est cependant, pour nous Français, un monument fort précieux. Il en a déjà été question ici même, ainsi qu'à la Commission de l'inventaire des richesses d'art. Ils sont tous trois en pied, debout et en costume de cour. Le tableau est très-fatigué, l'exécution en est lourde et un peu naïve; je n'af-

firmerais pas que ce soit là l'original que nous fait connaître la gravure de Marc Duval. Cette gravure, infiniment rare et fort précieuse, est beaucoup plus belle que le tableau. Elle a tout l'accent et toute la finesse qui manquent à la peinture. Au bas, on lit l'inscription suivante dans un cartouche :

MARC DUVAL F. 1579.

L'état de la *Leçon d'Anatomie* a soulevé dans ces derniers temps d'assez vives polémiques. La note d'Havard, parue dans la *Chronique*, a attaché le grelot. La vérité est que le célèbre tableau a beaucoup, a énormément souffert des ravages du temps et de restaurations maladroites. La vérité aussi est que la récente opération de rentoilage exécutée par l'initiative et sous la direction de M. de Jonghe a présenté de graves difficultés et les plus sérieux dangers. Elle était à la fois très-nécessaire et pleine de périls. M. de Jonghe a passé plus qu'un mauvais quart d'heure, il a pu croire un instant que l'œuvre du maître allait s'abîmer dans une irrémédiable destruction. Il n'en a rien été, grâce à Dieu, la *Leçon d'Anatomie* est désormais sauvée, du moins elle restera dans l'état d'infirmité où les générations précédentes nous l'ont laissée. M. de Jonghe a pensé avec juste raison qu'il fallait bien se garder de toucher aux repeints. Telle qu'elle est, elle brille et brillera sans doute encore longtemps, malgré les taches qu'un œil un peu exercé ne peut manquer d'apercevoir, du plus lumineux éclat. Je féliciterai encore M. de Jonghe d'en avoir heureusement modifié le voisinage, ainsi que l'encadrement qui se détache aujourd'hui en noir sur un fond de rideau vert. Personne ne se plaindra que l'admirable *Portrait de magistrat* de Thomas de Keyser d'une tenue si calme, d'un accent si fier, d'une tonalité si pleine et si harmonieuse ait remplacé de médiocres tartines de Miéris et de Gérard de Lairesse, qui, par leur médiocrité même devenaient une injure permanente pour l'œuvre de Rembrandt, en troublant son calme rayonnement.

Il était nécessaire de faire les remarques précédentes lorsque des journaux comme l'*Academy*, de Londres, par exemple, annoncent gravement que le tableau n'a couru aucun danger et qu'il est encore entre les mains des restaurateurs. M. de Jonghe se souviendra longtemps de ses nuits sans sommeil.

La Haye est une des plus charmantes villes de l'Europe. J'emploie à dessein le mot charmant. Il faut la voir, comme je l'ai vue, sous les rayons dorés d'un beau soleil d'automne. Rien ne saurait rendre l'admirable beauté de la vraie campagne, la campagne de Paul Potter et de Van de Velde, qui l'entoure ainsi qu'un brillant d'une ceinture d'émeraudes; de la variété inouïe de ses aspects qui de Delft et de Ryswyck à Scheveningue se succèdent à quelques minutes de marche: les Polders avec leurs canaux, leurs immenses prairies où paissent les vaches aux taches noires et blanches, leurs moulins et leurs digues plantées d'arbres, le Bois avec ses prodigieuses nefs de verdure séculaire, les Dunes avec leurs aspects sauvages et désolés, leurs broussailles

peuplées de lapins, et, au delà, la mer grise, le sable gris et le ciel gris avec leurs cliatoiments d'opale et d'améthyste !

Dirigé par l'expérience sans égale de mon ami Henry Havard pour tout ce qui est Hollandais, il m'a été permis de voir bien des choses auprès desquelles passe sans les connaître la presque totalité des voyageurs.

Peu d'étrangers vont à la jolie ville de Delft qui n'est qu'à deux lieues et demie de La Haye, ou du moins n'y vont que pour voir à l'église Neuve le monument funéraire de Guillaume le Taciturne, construit par H. de Keyser et A. Quellyn (1621). C'est un tort ; car on ne saurait voir plus piquante ville et qui soit mieux la ville de ses peintres. C'est un régal sans pareil que de rencontrer, au détour de ses canaux verdoyants, à l'ombre de ses places aux tons enluminés et comme empourprés par le reflet des toits rouges sur le vert robuste et entier des arbres, des tableaux signés par Pieter de Hooch et Van der Meer. La petite ville est d'un pittoresque qui lui est bien personnel et qui se grave dans le souvenir avec des traits d'une énergie bizarre. Havard m'a fait voir, en plein feu et en plein bruit, la kermesse de Delft qui est une kermesse de renom et qui, par ce temps néfaste d'abolition des kermesses, est peut-être l'une des dernières de la Hollande. Autres tableaux, et des plus singuliers, des plus imprévus, des plus originaux, signés de Jean Steen et de Brauwer ! Je recommande, aux amoureux de couleur locale, entre mille choses qu'Havard a d'ailleurs fort exactement décrites dans son livre d'*Amsterdam et Venise*, les marchands de gaufres et de beignets. Il faudrait la plume de Gautier pour peindre ces ruissellements de lumière et de graisse !

Rien ne m'a plus vivement intéressé dans tout mon voyage que la visite que j'ai faite à la Bibliothèque royale de La Haye et au musée Meermano-Westreenianum. Je ne les connaissais ni l'un ni l'autre et, grâce à l'obligeance de leur honorable et érudit administrateur, le digne successeur d'Holtrop, M. Campbell, auquel je ne saurais donner ici un trop vif remerciement, j'ai eu la très-rare bonne fortune d'y feuilleter quelques manuscrits d'origine française et d'un prix inestimable pour nous. Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de relever les courtes notes que j'ai prises à leur sujet.

(A suivre.)

LOUIS GONSE.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A GAND

(Suite et fin.)

Il s'est fait beaucoup de bruit au sujet de la grande toile de M. Jean-Paul Laurens, *L'Etat-major autrichien devant le corps de Marceau*. Je n'ai pas à juger cette œuvre sérieuse, après ce qu'en a dit M. Duranty dans la *Gazette*. Person-

nellement, je suis peu porté vers tout ce qui n'est pas absolument humain ou absolument peintre : à mon avis, il n'y a que deux manières d'être au premier rang, par le tempérament ou par la puissance de la conception.

La ville de Gand reçoit de l'Etat un subside de 20,000 fr. pour faire des achats à ses expositions et de son côté elle dispose, pour le même objet, d'une somme pareille. Or, la commission des achats avait jeté les yeux sur le tableau de M. Laurens ; à l'unanimité, moins une voix, il avait été décidé qu'on s'entendrait avec M. Turquet, propriétaire du tableau. De là, grande colère dans le camp des artistes belges : on consacrait à une seule œuvre la somme qui eût fait vivre vingt peintres, et cela dans le temps où la peinture ne se vend pas ! La commission a-t-elle cédé devant ces représentations ? Je l'ignore, mais à coup sûr le tableau de M. Laurens n'est pas encore acheté.

M. Laurens n'est pas le seul peintre français qui ait du succès à Gand. Un tableau de M. Bergeret, *Asperges et crevettes*, répand sur tout son voisinage l'éclair de sa note gaie, nourrie, fraîchement lumineuse : c'est un coin de table encombré, une promesse de déjeuner friand, avec un entassement de crevettes rose tendre, d'huîtres juteuses, d'asperges à pointes vertes au milieu desquelles se dresse un superbe pâté de foie gras, entaillé, d'un brun marbré par la rondelle noire des truffes. Cette exquise gourmandise a pour pendant un moreau très-résistant de M. Jules Ragot, une grosse dépense de vie celui-là, véritable étalage de marchand fruitier, avec des senteurs de fruit mûr, des odeurs fermentantes de légumes au soleil, des relents de haie au matin, toute une saine cuisine de peintre amoureux des belles nourritures. Pêches, poires, abricots, raisins, aubergines remplissent le champ de la toile, et à gauche un ananas touffu montre sa panse imbriquée d'écaillés vermeilles, près d'un superbe melon, couleur de bronze vert ; puis la bafre continue sur la droite, avec les tomates, les artichauts, les choux-fleurs, compartiment des légumes ; et le tout s'achève en haut par un petit noyau de fleurs, gaîment étoilées sur un fond clair, très-fin. M. Bergeret a des détails charmants, une délicatesse toute française dans l'arrangement du menu, et il possède à un haut degré l'art d'éparpiller en bluettes la lumière ; M. Ragot est presque flamand par les grands tons étalés, par la moiteur qui sort de ses fruits, par l'épanouissement un peu gros de sa sensualité ; mais tous deux ont en commun l'amour des pâtes grasses, de la belle exécution, de la note preste et claire. M. de Los Rios ferait bien d'aller à leur école ; son *Retour de la chasse* est une œuvre de talent, mais avec des éclats noirs et blancs qui rappellent Munkacsy, à la fois aigres et froids. A M. Claude, je reprocherai les épaisseurs de ton ; l'asperge est plus tendre qu'il ne la fait, avec des roses plus légers à ses bouts. Il y aurait à redire aussi au fond noir, qu'une clarté de juin eût si bien remplacé ; mais le pot de chrysanthème et la bassine de cuivre rouge sont très-bien. Il faut citer encore M. Bidau, un délicat, dont l'exposition actuelle me semble toutefois en dessous de son exposition d'il y a trois ans, M. Couder, qui effeuille joliment les blancs solides de la marguerite des bois et M. Legrand, excellent dans ses *Artichauts*.

M. Bellis ouvre au catalogue la nomenclature

des fleuristes belges; ses trois petits tableaux sont d'un coloriste gras, épris des tons veloutés, des chatouillements sombres, de la note vivement jetée. M^{lle} de Vigne est plus délicate, avec une émotion, un sentiment de touche qui dénotent le peintre et le poète. M. Evers a le grand tort de paraître indifférent à ce qu'il peint; ses tableaux sont bien arrangés, mais manquent de sensibilité. Je veux que l'eau me vienne à la bouche devant une peinture de fruits et qu'une fleur ait son parfum, sur la toile comme dans le jardin. Ce parfum, je le retrouve dans les *Roses* de M. Van den Bosch, baignées de lumière et détachées d'un joli fond gris. M. Van den Bosch, lui, cherche les accents fermes, les tons solides, l'exécution un peu trop matérielle.

Franchissons la haie; nous voici dans les champs avec MM. Heymans, Rosseels, Baron, Coosemans, — tous noms qui se sont souvent rencontrés dans mes chroniques. M. Heymans dérouté à première vue par sa facture empathée, ses silhouettes confuses; mais il a une vision très-personnelle du plein air, il fait sentir la densité de l'atmosphère, il est, avec M. Baron, le chercheur d'un certain grand style qui n'est pas commun chez les paysagistes. Son *Soleil couchant*, travaillé au couteau, truqué dans la pâte, est comme pris à l'improviste, sur nature; il y a toujours ce côté d'à peu près, cette verdure crue d'esquisse, qui ne vont pas avec la précision du tableau; seulement, cela est très-savant chez notre homme et personne ne marque mieux, avec plus de justesse ni plus d'entente de l'effet, le brouillement du crépuscule, l'indécision des soirs de pluie, le grandissement des solitudes. C'est un vrai flamand, épais, solide, consciencieux, ne s'en rapportant qu'au témoignage de ses yeux, très-circonspect sur le chapitre de la palette, tétu dans sa recherche, nullement spirituel ni élégant; en voilà assez pour constituer une personnalité. On en pourrait dire autant de M. Jan Stobbaerts, le peintre brutal des petits ménages anversoïses; mais la brutalité de ce dernier va trop loin et visiblement se complait dans une affectation de grosse peinture, d'exécution bavochieuse, de délayages de suie malpropres. Tel est le *Passe-temps du dimanche*, un morceau très-naïvement vu pourtant, d'une tournure toute populaire, indiquant un observateur de la bonne trempe. Le *Chien qui lâche sa proie* est moins féroce d'exécution.

Trois paysages de M. Baron, une *Fin d'hiver*, aigre, à lumière coupante, des terrains *En Campine*, et des *Peupliers en automne*, à feuillages dorés, d'un ton pâle et doux. Trois Asselbergs, tous trois peints dans la forêt de Fontainebleau, un peu correctement sans le mystère qu'y ont su mettre Rousseau, Millet, Diaz. Trois Coosemans, parmi lesquels deux paysages des environs de Fontainebleau, également un peu secs, un peu trop écrits, mais d'une belle tonalité fouillée, et un troisième tableau, *Parc de Tervueren*, noyé dans des vapeurs où le soleil levant met sa grande tache rouge, morceau décoratif très-enlevé, avec des parties faibles. Deux Crépin dans la note habituelle; puis encore des de Cock, le plus vert des peintres, des Den Duyts, trop facilement faits, sans solidité, des Goemans, des Hagemans, des Storm de Gravesande, des Goethals, deux Hannon d'un accent mordant, l'un dans les verts de l'été, l'autre dans les blancs de l'hiver, avec des

finesses de plein air, une exécution poussée, des Huberti, tendres comme des pastels, des Lemayeur justes de ton, mais cotonneux, des Montigny dans la brume, veloutés, profonds, d'une impression toujours sincère, un *Berger* de Raeymaekers, bonne silhouette, tonalité discrète, facture souple; une bonne étude de verdure dans la lumière, de Gaston Ragot; un *Verger* chaudement éclairé, de G. Speeckaert; un effet de matin, de M. Tschanner; une charmante indication dans la vapeur, de M. Van der Hecht; une figure en plein air, de M. Van Camp, dans des tons perlés; enfin deux toiles de M. Ter Linden, un talent très-affirmé, celui-là, un très-remarquable peintre, qui, dans son *Vieux jardin*, rappelle Millet et Descamps dans son *Intérieur*. Tel est le bilan des paysagistes belges.

Peu de paysagistes français. Je relève seulement les noms suivants: Emile Breton, impression fraîche, Defaux, peinture lustrée, visait aux coquetteries de la palette, Richet, tonalité chaude, vision de seconde main, Bellangé, Baudit, M^{lle} Courtiz, dont les grès, dans les *Rochers de la Reine Blanche*, rappellent les beaux tons ardoisés de Courbet, Veyrassat avec une note claire, vibrante.

M. Alfred Verwée est un bel animalier, d'une santé toute flamande. Sa *Côte de Zélande*, étoffée d'un corpulent cheval gris-pommelée, mêle à un ciel remuant, plaqué de jaune, de rouge et de violet, des sables d'un jaune pâle où trainent des ombres bleues. C'est le contraire de l'art de M. Heymans: la lumière fait vibrer ici toutes les énergies de la palette, une furie de coloris étalé et fort. Même observation pour M^{lle} Venneman, très-nourrie dans ses tons, mais turbulente dans l'exécution. M. Alfred Hubert, au contraire, est le sang-froid même, dans ses tableaux d'une exécution très-nette un peu mince, couvrant juste assez des ossatures fouillées, un esprit de crayon toujours en éveil.

Puis viennent les marinistes. M. Artan, un œil extrêmement sensible, rompu aux chatolements de l'eau, très-bel ouvrier en outre, quoique inégal; M. Mesdag, brutal, attaquant la mer en marin, d'une sincérité rare; M. Bouvier, chez qui l'on est sûr de rencontrer de belles études de ciel.

Je signalerai en passant quelques bons intérieurs de MM. Hennebeck, Mellery, Blanc-Garin, Van Moer; une fort jolie vue de l'*Église Sainte-Croix*, par M. Alex. Marcotte, dans une pâte naérée, glacée d'ombre grise, d'une chaleur de ton soutenue; le *Pèlerinage*, de M. Lhermitte, art sérieux, réfléchi, d'une conscience rare; les *Satyres*, de M. Priou, les envois de MM. Luminais, Delamarre, Gilbert, Lefebvre, Lépaule, Richter, Leleux, la plupart entrevus déjà au Salon; un *Mont-de-Piété* par M. Bokelmann, de Dusseldorf, études de types réussis, dans un ensemble froid et vert, les portraits de MM. Cluysenaer, Charlet, Claus, ceux-ci d'une fermeté, d'un accent qui promet, une figure nue de M. Legendre, bien charpentée, un peu sommairement modelée toutefois; un *Intérieur* de M. Impens, où ondule un air gris, très-fin, et je m'arrêterai plus particulièrement à MM. Fantin-Latour, Lieberman et Feyen-Perrin. Ce dernier expose une *Parisienne à Cancale*; c'est la même fillette fluette et éveillée, à la tête de moineau franc, que le peintre a déjà tracée; et naturellement le succès continue. Il s'explique par la mutinerie du type, par la ligne souple du sein bridé par

corset, par le complot de cette silhouette busquée, de cette robe noire, de ce ciel d'un bleu doux, rempli de rêveries. M. Feyen-Perrin a su accommoder son tempérament à l'expression d'une certaine grâce gamine de petite fille; en d'autres termes, il a eu l'esprit de peindre très-exactement son modèle et c'est celui-ci qui a tout fait. La peinture est mince, monotone, sans accent, mais la silhouette a la décision, le nerf de la vie même, et cet art aisément satisfait respire la joie de ne point avoir de visées trop hautes. Autrement dur est le métier du peintre Fantin-Latour.

Celui-là s'escrimait après des harmonies, un coloris qu'il sent, et qu'il n'a pas, n'étant pas coloriste; il quintessencie le jour naturel, laborieusement le décompose et l'applique à ses portraits; s'il se trompe, c'est de bonne foi, et sa peinture revêche, dure, martelée, dit son incessante poursuite, sa recherche obstinée du vrai sans alliage. Ici, dans le *Portrait de madame F.*, le fond est d'un gris ardoisé charmant, mais la chair est vineuse, à côté du ton, dépourvue de moiteur. Chez M. Liebermann, elle est jaune, avec des reflets cuir de Cordoue, des touches enflammées de soleil en plein midi, une sécheresse chaude de vieux bois. Nous sommes dans l'*Ouvroir de la maison des orphelines bourgeoises à Amsterdam* et le soleil tamisé par des stores en couteil fait aux quinze ou vingt jeunes ouvrières cet éclairage féroce. Il y a là une observation très-juste, parfaitement servie par une exécution subtile et large.

On trouverait quelque chose du procédé de M. Liebermann dans les tableaux de M. Henri de Brackeleer: même manière un peu sèche, même recherche d'une lumière puissante et concentrée, même amour des bruns. Le *Funeur* est un beau travail de peintre amoureux du détail, écrasant un peu sa note, solide et fort. Ces ingéniosités se retrouvent aussi chez M. Piet Verhaet, mais avec moins d'originalité. Au rebours, M. Verdyen est un délicat manieur de beauté féminine, dans des tons blonds et roses pleins de fraîcheur. Enfin, une œuvre de caractère de M. Philippet mérite une mention d'honneur: c'est une page d'histoire contemporaine; moins que cela, c'est un fait divers dramatique ramassé au hasard de la rue, à Rome, et traité dans de grandes proportions. Eh bien! cet *Assassiné*, ce monde accouru, ce gendarme à tricorne, le sabre dans les jambes, ces pénitents, ces femmes jacassant à demi-voix, ce morceau d'humanité pantelant n'a ému autrement que tous les tableaux prétendus historiques de l'exposition. La tentative est virile; elle révèle un esprit, et certaines parties dans l'exécution sont d'un homme qui voit juste, non sans grandeur, qui expédie peut être un peu trop vivement sa besogne, mais qui a la volonté de faire grand, de faire simple, d'ajuster à la vie de tous les jours l'ampleur de sa méditation.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE DE HOLLANDE

Tentoonstelling van Schilder en andere Werken van Leende Meesters. — Exposition de peintures et autres ouvrages des maîtres vivants en 1877.

Le vingt septembre dernier, s'est ouverte à Amsterdam l'exposition triennale des œuvres des artistes vivants.

Cette exposition, qui ne comprend pas moins de 764 numéros, est certainement, comme nombre, la plus considérable à laquelle nous ayons assisté depuis dix années. Malheureusement, le local consacré à ces solennités artistiques n'a pas suivi la même voie progressive. Il est resté aussi exigü. Il en résulte un encombrement qui, loin de faciliter l'inspection et l'étude des œuvres exposées, nuit au contraire à la plupart d'entre elles.

Les tableaux sont entassés, en effet, depuis le plancher jusqu'au plafond. Les murailles en sont littéralement couvertes. En sorte que, s'il est indispensable de s'accroupir pour voir ceux du rez-de-chaussée, il est à peu près impossible de juger ceux du dernier rang sans le secours d'une échelle. Et cette double précaution est d'autant plus nécessaire qu'à très-peu d'exceptions près toutes les peintures exposées sont des tableaux de chevalet, c'est-à-dire de petit format.

Il est donc de toute nécessité que pour l'avenir on aise à une transformation du local actuel. Des œuvres excellentes comme la *Vue de Hoorn*, de Van Heemskerck van Beest; ou la *Pêche aux crevettes (garnalenvisschen)* de M. Mesdag, ne doivent pas être reléguées au-dessus des portes ou à des hauteurs qui défilent le regard. Elles sont l'honneur de l'école hollandaise et doivent, par conséquent, être accessibles à tous les yeux.

Deux moyens s'offrent pour remettre un peu de méthode dans la *Tentoonstelling* amsterdamoise, ou se procurer un local plus vaste, ce qui, paraît-il, est difficile, ou éliminer la moitié des tableaux envoyés, ce qui semble plus difficile encore.

Je ne veux pas dire par là que tous les ouvrages exposés soient de purs chefs-d'œuvre. Loin, bien loin de moi une pareille pensée. L'une des personnes chargées du classement des tableaux m'avouait elle-même qu'on aurait bien pu en renvoyer 400, c'est-à-dire un peu plus de la moitié, sans que le public des gens de goût ait le droit de formuler la moindre plainte.

Mais, comme le disait devant moi un membre du jury: l'élimination n'est pas aisée: où s'arrêter dans la réception? Il est certains artistes dont bon gré, mal gré, on est forcé d'admettre les œuvres; et quand celles-là sont admises on n'en peut plus guère refuser.

Cependant il faut aviser. Et cela est d'autant plus indispensable, que les artistes étrangers pourraient bien venir d'un jour à l'autre, prendre part directement à ces solennités artistiques; et le jour où ils ne se borneront plus à laisser exposer par quelque marchand cosmopolite leurs œuvres de commerce; le jour où ils enverront de véritables œuvres d'exposition, ce jour-là il faudra bien leur trouver de la place et une bonne place.

sous peine de les voir se dégoûter et ne plus revenir.

Ceci dit, abordons l'inspection des ouvrages exposés.

Tout d'abord nous retrouvons à la *Tentoonstelling* un certain nombre de tableaux de connaissance parmi lesquels plusieurs ont figuré à notre dernier Salon parisien. En première ligne je citerai la *Tête de saint Jean-Baptiste*, de Henner, l'un des plus beaux « morceaux » de peinture qu'on ait produits depuis trente ans. Elle est devenue la propriété de M. J. de Kuyper, à Rotterdam, et j'en félicite M. de Kuyper. En second lieu, je note les interminables *Funérailles de Charles le Bon*, de M. Van Beers, le *Quai du Louvre* de M. Mols, un *Cabaret de Ramponneau* de M. Fichel, grande composition avec une centaine de personnages ou plus, entrevue je ne sais plus où, et une *Carrière dans la forêt de Fontainebleau* de M. Veyrassat. Je note également au passage la *Tour de Hoorn*, de M. Van Heemskerck, dont je parlais à l'instant et qui figurait, elle aussi, avec honneur au dernier Salon.

Parmi les tableaux inédits, je vous demanderai la permission de parler d'abord des tableaux allemands. Ils ont pour nous autres Français un attrait spécial : celui de la curiosité. Depuis 1870, nous n'en voyons plus guère chez nous. Quand nous voulons savoir au juste où en est l'art chez nos voisins, il nous faut courir les exhibitions étrangères ; et je dois avouer que ce que nous apercevons alors, n'est point fait pour nous faire regretter l'abstention de nos trop susceptibles vainqueurs.

Sur une cinquantaine de tableaux allemands que renferme l'exposition d'Amsterdam, c'est à peine, en effet, si j'en puis relever deux qui indiquent une originalité véritable, ou qui révèlent par leur facture, un talent sérieux.

Ces deux tableaux sont un petit *Paysage d'automne* de M. G. Oeder de Dusseldorf, qui est d'un joli ton, solidement brossé, avec des petits personnages habilement indiqués ; et un double portrait, une mère en deuil tenant sa fille sur ses genoux, que M. Gussow, de Berlin, a intitulé *Bonheur perdu* (*Verloren Geluk*). Les physionomies sont agréables, celle de l'enfant surtout est charmante, les chairs sont sagement modelées, les vêtements noirs sont drapés avec science et habileté, les corps se retrouvent bien sous l'étoffe, il n'y a ni dureté dans le contraste, ni violence dans les oppositions ; en un mot, c'est une œuvre qui donnerait de grandes espérances si, dans un autre tableau appelé le *Petit chat* (het *Katje*) M. Gussow ne s'était chargé de se réfuter lui-même, en abdiquant toutes ses qualités de délicatesse, de finesse, d'élégance et de goût, pour verser dans le gros, dans le lourd, l'épais et le commun.

Pour les autres tableaux allemands, je n'en saurais rien dire ; ou ils passent inaperçus ou bien ils se distinguent par des prétentions outrepassées comme le *Faust et Méphistophélès* de M. Struys, de Weimar, ou par un étalage de science archéologique tapageuse et peu correcte, comme le *Combat d'animaux dans un cirque* (Oud-Romeinsche stierengevecht in der Arena) de M. Wagner, de Munich, réminiscence papillotante et encombrée du *poilice verso* de Gerome. Dans un cas comme dans l'autre, le silence leur est dû.

Dans le reste de l'exposition il serait à peu

près inutile de chercher des tableaux d'histoire. Deux seulement, si j'ai bonne mémoire, pourraient prétendre à ce nom ; c'est un certain *Banquet des gueux* que nous avons déjà rencontré en Belgique, et qui, par la haute fantaisie qui a présidé à sa composition, se rapproche trop des tableaux de « genre » pour que nous ne le rangions pas avec ces derniers.

Et un *Rembrandt* par M. de Graaff qui, à côté de parties excellentes, renferme des effets outrés et manque absolument d'exactitude historique et de simplicité.

Bornons nous donc à regretter cette importante et douloureuse lacune.

Au premier rang, parmi les peintres de genre hollandais se placent et se maintiennent M. David Bles et M. Herman Ten Kate. Celui-ci vit toujours en plein XVII^e siècle, il s'est fait une spécialité des alberges garnies de militaires hollandais de ce temps. Son tableau de cette année est emprunté à ce même ordre d'idées, il est chaud, robuste, il possède en un mot les qualités familières au peintre. M. David Bles, lui, a les qualités contraires ; il est fin, délicat, cherché, étudié, un peu pâle, un peu maladif de touche, mais toujours intéressant, curieux et précieux. Sa *Hollande conquise* (het overwinnend Holland) composition un peu énigmatique et ses *Intimes* (huisvrienden) se tiennent dans cette note qu'il leur est bien personnelle.

Après MM. Bles et Ten Kate, je note un amusant petit tableau de M. Th. Mesker, *Sur le marché*, bien observé et bien vrai, deux gentilles pages très-fines et très-spirituelles de M. Henkes, la *Visite à l'heure du café* et *En arrière* et toute la série obligée des intérieurs de Scheveningue, des ménages de pêcheurs, des chaumières pauvres, dont MM. Artz, Paling, Blommers, Kever, Brugman et autres, avec des talents divers et des bonheurs variés se sont faits les interprètes jurés et fidèles.

Les Belges sont représentés par un assez grand tableau (toute grandeur est relative) que M. Florent Willems a intitulé *la Visite* (het Bezoek), par une toile de M. Alfred Stevens, l'*Atelier*, par d'amusantes pochades de M. Oyens, par un de ces sujets enfantins que M. Verhas affectionne et qu'il réussit généralement, par une grande machine vieillotte de conception, romantique de facture, étrange d'aspect, que M. Wittkamp, d'Anvers a appelée *Parisina* et par une foule d'œuvres minuscules condamnées à l'oubli.

Dans tout cela il n'y a à retenir que les pochades de M. Oyens, la scène enfantine de M. Verhas et la *Visite* de M. Willems. Pour cette dernière, vous la voyez sans que j'insiste sur ses mérites. C'est toujours cette peinture propre, lisse, nette, fraîche, froide, à la fois habile et monotone que vous connaissez, et qui assure à l'artiste la sympathique admiration du monde élégant et fashionable.

L'art français n'a pas envoyé, lui non plus, une bien large ni bien remarquable moisson ; dans les quelques tableaux qui portent la signature de nos compatriotes, c'est à peine si je relève trois œuvres de mérite, un petit tableau excellent, de M. V. Gilbert, et deux panneaux aimables de M. Jules Gonpil.

Le petit tableau de M. Gilbert est intitulé le *Bouquet de Noce* et représente une bouquetière inclinant la tête pour regarder un bouquet blanc

qu'elle vient d'achever. C'est une peinture agréable, saine, solide, gracieuse, habile et franche. La couleur est vraie, la pose bien observée, les étoffes et les fleurs sont traitées avec une science de bon aloi, qui plaît et donne de grandes espérances.

Le paysage est, comme dans toutes les expositions contemporaines, le coin de l'art le plus largement représenté. Les bonnes toiles abondent dans ce genre. Mais les œuvres très-remarquables sont à Amsterdam comme ailleurs d'une grande rareté. Je me ferai donc un scrupule de vous entraîner au milieu des polders verdoyants, au bord de tous les canaux argentés, le long de tous les fleuves limpides, qui s'étagent sur les murailles de notre exposition. Je me bornerai à appeler votre attention sur deux peintres néerlandais et bien hollandais, de talent, d'impression, de sentiment et de touche, bien vrais, bien sincères, M. Van de Sande Backhuysen et M. Louis Apol.

Le premier surtout a, dans sa manière forte et vibrante plus d'un point de ressemblance avec le grand Joannes Vermeer; ses paysages légèrement empâtés, ses vues de ville surtout rappellent l'illustre maître de Delft. Je ne crois pas en pouvoir faire un plus solide éloge.

Quand je vous aurai signalé encore un jeune Polonais M. Lepinski, dont le nom m'était inconnu, dont je n'avais encore rien vu, et qui n'hésite pas à débiter avec un énorme marché en plein soleil concu dans les mêmes gammes que les œuvres orientales de M. Pasini, encombrement de gens, de bêtes, de légumes et de fruits papillonnant dans des tons crus; et aussi deux portraits brossés avec une vigueur extrême par M^{lle} Thérèse Schwartz: je vous aurai indiqué, je crois, tout ce que la *Tentoonstelling van Leccende Meesters* d'Amsterdam renferme de vraiment intéressant.

HENRY HAYARD.

BIBLIOGRAPHIE

L'Administration des Beaux-Arts, par Nicolas Boussu. in-8°. Paris, Edouard Belinweck.

M. Boussu pense que l'Administration des Beaux-Arts rend les meilleurs services et il voudrait en étendre l'empire en instituant en province douze Académies des Arts, à chacune desquelles serait annexée une école. Jusqu'à quel point il faut augmenter le nombre des artistes, et s'il est bien nécessaire de jeter sur le pavé une foule de malheureux d'où sortiront cà et là quelques demi-talents, restera toujours une question très-discutable. Mais s'il n'est pas sûr que tant d'écoles et d'académies produisent dans l'avenir un grand nombre de talents, il est certain que dans le présent elles produiraient, pour commencer, une bien grande quantité de places, positions, commissions consultatives et comités de surveillance, à en juger par le personnel que mettrait en branle M. Boussu, savoir : trois chefs par académie, soit trente-six personnes, une commission consultative de quinze membres par académie, soit cent quatre-vingts personnes, douze écoles à dix professeurs, soit cent vingt personnes, un conseil de protection de seize membres adjoint à chaque

école, etc., etc. — Notons que le procureur général figure dans ces commissions, et demandons-nous pourquoi le commandant de gendarmerie n'y figurerait pas aussi ?

En dehors de cette combinaison, le livre de M. Boussu contient beaucoup de renseignements utiles aux gens qui s'occupent de l'art moderne, il contient l'histoire et l'exposé critique des attributions de l'administration, l'histoire et l'exposé de l'organisation actuelle de nos principales écoles d'art de Paris et de la province, le budget des beaux-arts pour 1877, les documents relatifs aux modifications introduites en 1863 dans le régime de l'Ecole de Rome et de l'Ecole des beaux-arts, avec la protestation de l'Académie contre ces changements.

M. Boussu voudrait, et c'est là sa meilleure idée, que l'Administration des Beaux-Arts publiât un *Bulletin officiel*, comme beaucoup d'autres administrations; il trouve avec raison que les actes des Beaux-Arts restent enfouis dans le silence et l'obscurité, et que des comptes-rendus fort sommaires dans le *Journal officiel* ne suffisent pas à nous renseigner sur bon nombre de faits et points qu'il serait fort intéressant de connaître dans leurs détails.

Sauf qu'il est trop question de politique dans ce livre et qu'on y patronne l'exposition d'œuvres d'art ouverte aux magasins du *Bon-Marché*, il a un utile et intéressant côté de renseignements.

Réorganisation de l'enseignement artistique en France, par M. Edmond Michel. — Broch. grand in-8°. Lyon, Georg.

M. Michel désirerait que les œuvres d'art réunies dans les Musées fussent classées méthodiquement et historiquement de manière à montrer à l'œil et à l'esprit comment chaque branche d'art ou d'art industriel a procédé dans son développement « depuis le point le plus rudimentaire jusqu'à nos jours, en montrant par des types le point de départ, la progression croissante et décroissante, les dépendances et les renaissances diverses. » Il pense que par d'habiles échanges faits entre les Musées de France, on arriverait à amener ceux-ci à ce type méthodique qui lui paraît le meilleur pour l'enseignement des étudiants en art.

M. Michel compléterait ce système en adjoignant une faculté des Beaux-Arts à chacune des Universités que possède la province. Le Musée réorganisé servirait principalement aux études des élèves de ces Facultés, qui devraient apprendre à la fois à peindre, à sculpter, à ciseler, à graver, à dresser un plan et à faire de la céramique.

La préoccupation est très-vive partout, on le voit, de faire faire les plus grands progrès à l'art.

Nous ne jugeons pas la brochure de M. Michel, nous la signalons seulement, car elle diffère sur trop de points des idées défendues ici.

D.

Osservazioni intorno ai restauri interni ed esterni della basilica di San Marco, etc., di Alvise Piero Zorzi, etc. Venezia, 1877. — F. Ongania. — Brochure in-8°.

Le comte Zorzi met sa brochure sous l'invocation du critique anglais Ruskin dont il publie une

lettre élogieuse en guise de préface. L'auteur des *Observations sur les restaurations de la basilique de Saint-Marc* se plaint très-vivement des travaux qu'on exécute depuis plusieurs années dans le glorieux monument.

Cette question des restaurations semble depuis quelque temps prendre une face nouvelle fixée par le bon sens : restaurer le moins possible, conserver le mieux possible, ne rien enlever de ce que les âges successifs ont accumulé même de disparaté dans un monument : respecter l'histoire autant que l'art, et ne substituer au vieux, qui est si vénérable, le neuf qui est souvent si misérable, qu'autant qu'on ne peut faire autrement, sans condamner le monument à la ruine. Tel est le sage parti qu'on paraît disposé à adopter pour l'avenir. M. Zorzi est de cette école toute nouvelle.

Il voudrait qu'au lieu d'être livrée à des entrepreneurs qui cherchent à gagner de l'argent, la restauration de Saint-Marc fût dirigée par une commission. Avec une commission, on sera sûr, il est vrai, que les choses ne seront pas menées d'une vitesse foudroyante.

Il affirme qu'on abîme Saint-Marc par des grattages, des nettoiyages et des blanchiments abominables. La patine architecturale, l'harmonie à laquelle les siècles ont travaillé si amoureusement, disparaît devant un aspect de bâtisse contemporaine. Les marbres antiques sont grattés, les chapiteaux redorés et repeints, de sorte que le discord est poussé à l'extrême. On possède en magasin de nombreux chapiteaux antiques qui pourraient remplacer ceux qui sont trop dégradés. On préfère en tailler de nouveaux. A des colonnes et à des revêtements de magnifiques marbres antiques, on substitue des pierres inférieures. Le caractère de coloration qui provenait des veinures curieuses, particulières, de ces vieux et précieux marbres, est changé entièrement par les taches tout autres des marbres nouveaux. Au lieu du filet à denticules qui bordait la frise, on replace une plate-bande sans dents. La chapelle Zeno, sous prétexte qu'elle n'est pas dans le caractère d'un monument dont le caractère est justement d'en réunir de très-divers, est entièrement remaniée ou, pour mieux dire, détruite.

Les mosaïques et les pavements seraient refaits en posant des pâtes de verre dans les carnations là où elles étaient nuancées avec du marbre.

Ailleurs, on imagine de remplacer le dessin ancien par un dessin nouveau et différent. Enfin les entrepreneurs vendraient en Angleterre les précieux débris de marbres antiques qu'ils enlèvent comme étant hors de service.

M. Zorzi prend aussi un peu à partie M. Viollet-Le-Duc qui, en 1872, aurait donné une sorte de *satisfecit* dans l'*Encyclopédie d'architecture*, aux traites qui, selon le patriotisme Vénitien, déshonorent et abîment la basilique bien-aimée.

Le pire, dans ces discussions sur les monuments réparés, est que les gens qu'on attaque si vivement ont cru bien faire et ne se persuadent pas qu'ils se trompent. La brochure du comte Zorzi s'ajoute au dossier si curieux des modernes restaurations.

Il y a joint un appendice où il relève avec dessein à l'appui plusieurs des inscriptions que les marchands arméniens gravaient à titre d'ex-voto sur les colonnes de Saint-Marc.

D.

Journal officiel, 9 octobre : Les décorations de l'église Sainte-Geneviève par M. Puvis de Chavannes, par M. E. Bergerat.

Événement, 10 octobre : Le concours de Sèvres. — 13 octobre : Exposition de Neuilly, par M. Paul Lefort.

Galerie contemporaine littéraire et artistique, n° 88 : Paul Dubois (suite), par M. E. Bergerat, avec photographie d'après la *Charité* et deux fac-simile de dessins.

Revue archéologique de septembre : Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie, par M. Eug. Muntz.

Le Tour du Monde, 876^e livraison. — Texte : De Ravenne à Otrante, par M. Charles Yriarte. Texte et dessins inédits. — Treize dessins de Ph. Benoist, H. Clerget, H. Catenacci et Gorski.

Journal de la Jeunesse, 235^e livraison. — Texte par J. Girardin, J. Coomb, Alfred Assollant et M^{me} Gustave Demoulin.

Dessins : A. Marie, Sahib, Riou.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

ŒUVRES ORIGINALES

de A. COINCHON, artiste statuaire

AVEC DROIT DE REPRODUCTION

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le lundi 22 octobre 1877, à deux heures

Par le ministère de M^e QUEVREMONT, commissaire-priseur, rue Richer, 46;

M. E. GANDOIN, expert des domaines nationaux, rue Le Peletier, 42.

Exposition, le dimanche 21 octobre 1877, de 1 heure à 3 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 6 fr.

A partir d'aujourd'hui la CHRONIQUE devient hebdomadaire.

MOUVEMENT DES ARTS

TABLEAUX

Vente du 11 octobre (rue Chauveau-Lagarde, 4).
M^e Escribe, commissaire-priseur.

TABLEAUX MODERNES

Baron. La Consigne (collection Norzy). 920 fr. — Bonington. Paysage. Vue prise au bord de la mer. 965 fr. — Brascassat. Brebis et Agneau (collection du marquis Maison). 6,000 fr. — Cabat. Paysage de Normandie (collection Deforge). 635 fr. — Corot. Paysage (effet du soir). 2,999 fr. — Couture. La Tragédie. 1,000 fr. — Le même. Petit Paysan (collection Deforge). 4,000 fr. — Le même. Jeune fille tenant un bouquet de violettes. 3,000 fr. — Le même. Les Naufragés (collection Getting). 600 fr. — Daubigny. Paysage (effet d'automne). 3,000 fr. — Decamps. Femme italienne et son enfant. 1,950 fr. — Delacroix (E.). Les Convulsionnaires de Tanger (première pensée). 10,000 fr. — Le même. Archimède, le jour de la prise de Syracuse (collection Baroilhet). 830 fr. — Le même. Costume de Calcutta. 325 fr. — Diaz (N.). Espagnole dans un paysage. 1,000 fr. — Dupré (J.). Paysage avec troupeau de moutons. 4,000 fr. — Fromentin. Cavaliers arabes (collection Paul Van Cuyck). 6,000 fr. — Géricault. Cheval de trait à l'écurie. 525 fr. — Jacque. Intérieur de ferme. 1,000 fr. — Meissonier. Garde flamande réunie dans la cour d'un château (collection Paul Van Cuyck). 26,000 fr. — Robert-Fleury. Marie de Médicis et Rubens à Cologne. 1,225 fr. — Roqueplan. Femme italienne. 440 fr. — Rousseau (Th.). Paysage avec grès. 4,690 fr. — Stevens (A.). Le Joueur de basse. 700 fr. — Tassaert. La Tentation de saint Antoine. 1,110 fr. — Le même. Femme et Enfant. 1,200 fr. — Troyon. Le Bac. 5,005 fr. — Le même.

Le Moulin, effet du soir (collection Baroilhet). 3,965 fr. — Le même. Vaches au pâturage (collection Baroilhet). 12,000 fr. — Le même. Les petits d'écloserie d'oiseaux (collection Deforge). 4,200 fr. — Ziem. Campagne de Rome. 1,950 fr. — Le même. Vue de Hollande. 2,800 fr.

AQUARELLES ET DESSINS

Bida. Femme de Bethléem. Dessin. 632 fr. — Charlet. Officier de la première République. Aquarelle. 400 fr. — Le même. Portrait d'enfant. Aquarelle. 200 fr. — Géricault. Cuirassier chargeant. Aquarelle. 195 fr. — Marilhat. Jardin au Caire. Dessin. 110 fr. — Raffet. Bataille de Gadaëte. Encre de Chine. 400 fr.

TABLEAUX ANCIENS

Boucher (F.). Petit Paysan donnant à manger à des poules. 590 fr. — Chardin. Instruments de musique (collection Baroilhet). 2,750 fr. — Le même. La Brodeuse. 1,100 fr. — Le même. Chaudron et Accessoires divers. 1,500 fr. — Le même. Nature morte. 395 fr. — Fragonard. Le Retour des champs (collection Pembroke). 3,600 fr. — Greuze. L'Attente (collection Pembroke). 2,950 fr. — Huysum (Van). Fleurs dans un vase (collection Rhodé). 1,320 fr. — Téniers (David). Intérieur de corps de garde. 5,050 fr. — Terburg. La Toilette (collection de Montbrun). 11,000 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Salon de 1878

Le Conseil supérieur des Beaux-Arts, sur la proposition de M. le directeur des Beaux-Arts, a décidé que l'ouverture du Salon de 1878 serait reculée au 15 mai et la fermeture au 5 juillet.

Cette mesure a été prise en raison de l'ou-

verture de l'Exposition universelle qui a été fixée au 1^{er} mai.

Le concours Jauvain d'Attainville vient d'être jugé à l'Ecole des beaux-arts. Après une délibération, qui a duré près de trois heures, le jury a décerné les récompenses suivantes :

Peinture d'histoire, 2,100 fr. Huit concurrents étaient en présence. Prix : M. Lucas, n° 5, élève de M. Lehmann. — Mentions honorables : n° 1, M. Berton, élève de MM. Millet et Cabanel ; n° 4, M. Zier, élève de MM. Zier et Gérôme ; n° 9, M. Dumont, élève de M. Delaunay.

Paysage, 2,100 francs. — Huit concurrents. Prix : M. Dantan, n° 4 de l'exposition, élève de MM. Pils et Lehmann. — Mention : n° 2, M. Bellanger, élève de M. Lecocq.

L'ouverture de l'exposition annuelle des tableaux des artistes anglais et étrangers a eu lieu lundi dernier à la *Galerie française à Londres*.

Parmi ceux de nos compatriotes qui ont exposé, nous remarquons MM. Maignan, Duverger, Chevillard, Laurent, Cicéri, Huart, Kanfmann, M^{me} Muraton, etc.

CONCOURS DE SÈVRES EN 1878

PROGRAMME

Art. 1^{er}. Le concours du prix de Sèvres de 1878 comporte deux sujets :

Premier sujet. — Un modèle d'objet d'art en porcelaine destiné à être donné en prix aux exposants du groupe I — Œuvres d'art — de l'Exposition universelle internationale de 1878.

Le modèle aura 50 centimètres environ de haut et 30 centimètres environ dans sa plus grande largeur ; il sera sans anses ; le profil sera conçu de façon que la pièce puisse être exécutée au tour ; les pâtes appliquées pourront entrer dans la décoration.

Second sujet. — Un modèle de coupe en porcelaine ornée d'une décoration peinte ; la coupe aura environ 37 centimètres de haut et environ 24 centimètres dans sa plus grande largeur ; il n'y aura pas d'anses, le profil sera conçu de façon que la pièce puisse être exécutée au tour. La coupe est destinée à être donnée en prix aux exposants de l'agriculture et aux exposants de la classe des animaux vivants ; l'artiste devra, en conséquence, composer pour une même forme deux décorations, l'une pour l'agriculture et l'autre pour la classe des animaux vivants.

Art. 2. Les pièces du premier et du second sujet porteront un écusson avec ces mots : « Exposition universelle internationale de 1878, à Paris. »

Art. 3. Les dessins devront être remis le 31 janvier, au plus tard, avant quatre heures du soir, au secrétariat de l'Ecole des Beaux-Arts.

Art. 4. Chaque dessin devra porter une mention indiquant qu'il se rapporte au premier ou au second sujet du concours ; il aura une devise et sera accompagné d'un pli cacheté portant la même devise et renfermant le nom et l'adresse du concurrent ; les plis accompagnant les ouvrages reçus à la seconde épreuve seront ouverts à l'issue du premier jugement.

Art. 5. Pour l'exécution de la seconde épreuve, les concurrents auront un mois à partir du jour où le modèle en plâtre leur sera livré par la Manufacture nationale de Sèvres. A l'expiration de ce délai, les modèles seront envoyés à l'Ecole des Beaux-Arts, où ils seront immédiatement exposés et jugés.

Art. 6. Pour le jugement, M. le commissaire général de l'Exposition sera adjoint à la commission de perfectionnement, avec voix délibérative.

Art. 7. En raison du programme, qui comporte deux sujets au lieu d'un seul, il sera dérogé comme suit aux articles 4 et 5 du règlement général : Il y aura deux prix : l'un pour le premier sujet, l'autre pour le second ; à chacun de ces prix est attachée une somme de 1.000 francs ; les concurrents admis à la seconde épreuve pourront être au nombre de quatre pour chacun des deux sujets ; chacun de ces concurrents recevra une indemnité de 125 francs.

Paris, le 11 octobre 1877.

*Le ministre de l'instruction publique,
des cultes et des beaux-arts,*

JOSEPH BRUNET.

Par le ministre :

Le directeur des beaux-arts,

DE CHENNEVIÈRES.

CONSEIL SUPÉRIEUR DES BEAUX-ARTS

Le *Journal officiel* publie la liste des membres du conseil supérieur des beaux-arts institué par le décret du 12 mai 1875 et qui se trouve ainsi composé :

MM.

le Ministre de l'Instruction publique, président ;
le directeur des beaux-arts, vice-président.

Membres de droit :

MM.

Ferdinand Duval, préfet de la Seine.
le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.
Eugène Guillaume, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole nationale des beaux-arts.
Ambroise Thomas, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire national de musique et de déclamation.
Reiset, directeur des musées nationaux.
Langlois de Neuville, directeur des bâtiments civils.

Membres nommés :

MM.	MM.
Paul Baudry.	de Longpérier.
Cabanel.	Berthelot.
Gérôme.	Duc.
Lehmann.	Ed. Charton.
De-launay.	Lambert de Sainte-
Jules Dupré.	Croix.
Caveher.	Hamille.
Paul Dubois.	de Boissieu.
Lefuel.	le comte d'Armaillé.
Bœswillwald.	le comte Louis de
Henriquel-Dupont.	Ségur.
Gounod.	Edouard André.
Jourdain.	Maurice Cottier.

Secrétaire :

M. Georges Lafenestre, chef du bureau des beaux arts.

Secrétaire adjoint :

M. Mayou, sous-chef du bureau des beaux-arts.

Paris, le 24 octobre 1877.

JOSEPH BRUNET.

NOUVELLES

Le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, sur le rapport de M. le directeur des beaux-arts, vient de décider qu'un certain nombre de portraits ou bustes de célébrités contemporaines seraient placés dans les galeries du musée de Versailles.

Les portraits et bustes qui ont été dès aujourd'hui désignés sont ceux de :

Chateaubriand, de Villèle, de Serre, de Martignac, Royer-Collard, Ampère, Guizot, Molé, Thiers, Berryer, de Lamartine, Dupin, de Montalembert, Lacordaire, Cousin, Mgr Sibour, Mgr Darboy, président Bonjean, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Alfred de Musset, H. de Balzac, Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Delaroche, Decamps, Flandrin, David d'Angers, Théodore Rousseau, Le Verrier, Scribe, Auber, Rossini, Halévy, Félicien David.

On a trouvé aux Archives nationales un certain nombre de dessins de Bérain, ayant servi de maquettes pour les décors de l'Opéra.

Notre confrère M. Jean Aleson (Alès) vient d'être nommé officier d'académie pour d'importants travaux bibliographiques.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort du sculpteur **Durham**. Né à Londres en 1821, Joseph Durham se fit connaître en 1848 par son buste de Jenny Lind. Il avait déjà fait plusieurs statues commandées par le lord-maire, lorsqu'on mit au concours le projet d'un monument commémoratif de l'Exposition universelle de 1851. Le projet de Durham fut choisi. C'était une statue de la reine. Cette statue était déjà presque achevée, lorsque, le prince Albert étant mort, la reine voulut que Durham y substituât la statue du *prince consort*. Durham fit encore trois autres statues du prince. Il a composé également plusieurs groupes très-estimés, et diverses statues représentant des personnages mythologiques ou des sujets allégoriques. Durham était, depuis 1868, l'un des membres les plus distingués de l'Académie royale des beaux-arts.

LES MÉDAILLONS ET MÉDAILLES EN TOUS MÉTAUX DOIVENT-ILS PRENDRE PLACE, A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878, DANS LA SUITE DES PORTRAITS NATIONAUX, OU BIEN FIGURERONT-ILS EXCLUSIVEMENT DANS LA SECTION DE L'ART ANCIEN ?

Telle est la question que me posait, ces jours derniers, l'un de mes correspondants de Paris. Je la soumets, à mon tour, aux lecteurs de la *Chronique*.

Cette question me semble jugée à l'avance.

Quel est, en effet, le but qu'on s'est proposé en décidant la formation temporaire de ce pandémonium national ? Réunir sur un seul point, afin que la vue et l'étude en soient faciles à tous, les portraits authentiques des célébrités françaises. Vouloir en exclure telle ou telle catégorie, sous un prétexte plus ou moins futile, serait déplorable. Il en résulterait sans nul doute un amoindrissement dans l'intérêt de l'ensemble. Qu'on ne pense pas déflorer l'œuvre des modelleurs et des graveurs de médailles français, si l'on en détache quelques pièces ; il restera, quoi qu'il advienne, l'une des principales gloires de notre *Art ancien*. Ne perdons pas de vue que la médaille a toujours eu pour destination première de transmettre à la postérité les traits de la personne qu'elle représente ; d'où il résulte que sa place est marquée parmi les portraits. L'image de plusieurs individualités de haute valeur ne nous a pas été, du reste, autrement conservée. Il faudrait donc, chose inadmissible, s'abstenir de leur rendre le même honneur qu'aux autres, parce qu'on a usé de ce mode de reproduction pour elles ? Est-il besoin d'ajouter qu'en d'autres portraits que ces médailles, celles-ci montrant presque toutes des profils, il importerait encore d'envisager les têtes sous cet aspect, le plus propice de tous à l'accentuation du caractère moral et intellectuel ?

Il en est de même de la glyptique, lorsqu'elle a été appliquée à la représentation de la figure humaine.

En un mot, tout portrait de Français illustre, de quelque façon qu'il se présente à l'œil, a droit de figurer dans l'exhibition que nous prépare la Commission de l'*Inventaire*, pourvu que sa valeur artistique soit suffisante et son authenticité certaine. Aussi ai-je compris, pour ma part, dans la notice adressée à M. le ministre de l'instruction publique, plusieurs médaillons et médailles de ma collection, dont l'absence me semblerait regrettable.

Comment remplacer par des équivalents le médaillon d'argent sur lequel se voit Charles VII assis, ceux de Poton de Xintrailles, de Louis XI (par Laurana ?), de Charles VIII, de travail italien, de Robert Brignonet, d'André Tiraqueau ; ceux des Valois, de grand module, celui de Charles Duret, par Guillaume Dupré, et certains autres ?

Encore une fois la série de nos médailles est assez riche pour défrayer deux sections de l'Exposition universelle.

Puisque l'occasion s'en présente, c'est une seconde question que je veux également aborder.

A quelle époque remontent les plus anciens portraits admis ?

Il ne saurait y avoir de doute à cet égard : — Aussi haut que faire se pourra. Ce serait même une occasion de contrôler la valeur de beaucoup d'attributions erronées ou douteuses. Bien qu'un article du règlement dise que la Commission respectera les attributions indiquées par les possesseurs, il ne lui est pas interdit d'émettre son avis, et de provoquer la disparition de tant d'étiquettes fausses, apposées sans le moindre discernement, sur de médiocres bibelots antérieurs à la Renaissance, dans le seul but de hausser leur valeur commerciale. Le catalogue ne serait plus, dès lors, une production éphémère, mais une source d'indications précieuses.

Rien n'empêche donc que la galerie des portraits nationaux offre d'abord, à la vue des visiteurs, des productions de l'époque romaine. Les empereurs Claude, Albinus, Postumus, Victorin, les deux Tetricus sont nés ou ont vécu en Gaule. D'autres, tels que Julien, y ont exercé des fonctions importantes pendant nombre d'années. Cette raison me semble suffisante pour qu'on expose, si c'est possible, leurs médaillons ou leurs bustes.

Viendraient ensuite les grandes figures historiques de l'époque franque et du Moyen-âge proprement dit dont il nous reste des représentations rarissimes sur pierre, métal, mosaïque ou vélin. En vain objectera-t-on que beaucoup sont plutôt des types conventionnels que des portraits véritables. Ce ne sera pas sans profit, néanmoins, qu'on les aura fait passer sous les yeux de la foule. Il en sortira toujours un enseignement utile à plus d'un point de vue.

J'ai plus loin : tout à fait en tête de la longue file de nos illustrations nationales, je placerais Vercingétorix, représenté par la médaille d'or qui porte son nom. Il est certes vraisemblable que le buste à cheveux courts

qu'elle porte est simplement celui d'une divinité : Apollon, sans doute ; mais cette image a je ne sais quoi d'individuel et de typique qui s'incruste dans la mémoire de quiconque l'examine, pour n'en plus sortir. Si ce n'est pas Vercingétorix, le héros gaulois devait assurément avoir quelque chose de cet air de tête, calme et résolu, et non pas l'aspect hirsute qu'on lui prête à tort, si je ne me trompe. Du temps de César, la haute aristocratie avait abandonné depuis longtemps chez nous l'accoutrement barbare de la période du bronze. Le plus bel exemplaire connu de la médaille du célèbre chef arverne, dont il existe deux ou trois variétés de coins, appartient à M. de Longpérier. Le savant archéologue se ferait, sans nul doute, un vrai plaisir de la mettre à la place d'honneur que je lui assigne ici.

Benjamin FILLON.

La Court de Saint-Cyr-en-Talmondaïs, 29 octobre 1877.

Nous ajouterons, pour compléter les réflexions si judicieuses de notre ami M. Benjamin Fillon, qu'il serait éminemment regrettable que la Commission, suivant à l'extrême la lettre de son règlement, se refusât *dans tous les cas* d'exposer des reproductions photographiques, gravées ou dessinées de quelques monuments de premier ordre que leur situation dans les collections publiques de la France ou de l'étranger interdit d'exposer. Il nous semble que, sous peine de décapiter cette Exposition, il y a des exceptions qui s'imposent, des exceptions *nécessaires*. Nous reviendrons sur ce sujet.

L. G.

DE PARIS A AMSTERDAM

NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

La Haye.

La Bibliothèque royale de La Haye, confiée à la haute érudition de M. Campbell, sans être au tout premier rang, occupe cependant une place importante, par certains côtés, entre les grandes bibliothèques de l'Europe. Elle est extrêmement riche en incunables néerlandais dont un grand nombre sont si curieux et si instructifs au point de vue de la gravure sur bois, depuis les produits xylographiques des presses costériennes à Harlem, les belles et innombrables œuvres de Gérard Leu à Gouda et à Anvers, jusqu'aux impressions mystérieuses de Zwolle et aux opuscules rarissimes de Pierre Dodo, à Amsterdam. Elle compte aussi de précieux manuscrits à miniatures. Quelques-uns sont tout à fait dignes d'attirer l'attention. Pour les manuscrits d'origine française, je renvoie le lecteur à l'intéressante brochure de M. Achille Jubinal, intitulée : *Lettres à M. de Salvandy sur quelques manuscrits français de la Bibliothèque royale de La Haye*, quoique l'auteur s'y soit beaucoup plus préoccupé du côté littéraire que du côté artistique

de ces manuscrits. Je citerais seulement : — Une *Légende de Saint-Hubert*, portant dans sa suscription la date de 1463, peinte à Bruges pour Philippe le Bon, un *Livre d'heures*, du même Philippe le Bon, avec des peintures en grisailles du *xv^e* siècle, de style bourguignon, et d'une délicatesse charmante, renfermant plusieurs portraits du duc et la devise « Aultre n'aurai » ; un *Missale Romanum*, d'une richesse monumentale, avec la date de 1323 et l'indication qu'il a été exécuté par « Gernerus de Morolio » pour « Johannes de Marchello », abbé de Prémontré ; un manuscrit du milieu du *xvi^e* siècle écrit sur fond noir, sorte de livre d'heures funéraire, avec la devise « *D-lear prius* » et un nœud coupé comme emblème ; le *Livre de prières* de Catherine d'Aragon ; enfin deux manuscrits parisiens du *xvi^e* siècle, de très-petit format : un *Livre d'heures* du connétable de Bourbon et un autre de Catherine de Médicis. Ce dernier a conservé son ancienne reliure en maroquin noir, doré à petits fers et à fermoirs de vermeil, avec le chiffre enlacé H et double C, que la reine avait adopté après la mort de Henri II. C'est un délicieux bijou. L'exécution des miniatures, qui est proche de Jean Cousin, est d'une finesse extrême. Je dirai même qu'aucun autre manuscrit, même les *Heures* du connétable de Montmorency, de 1459, appartenant à la collection Firmin-Didot, ne se rapproche autant du style pseudo-michelangesque de Cousin, du moins d'après le peu que nous connaissons de sa main. Il est à supposer que ce manuscrit provient d'un vol important commis au préjudice de notre Bibliothèque du Roi, à la fin du siècle dernier.

Plus précieux encore et d'un plus haut intérêt sont les manuscrits du musée Meermano-Westreenianum ; de plus, ils sont à peine connus, pour ne pas dire inconnus. Ce musée Westreenien est situé sur le Princesse Gracht ; il a été légué en 1836 à la Bibliothèque royale avec l'immeuble qui le contenait, à charge de laisser les collections absolument dans l'état où elles se trouvaient à la mort du baron de Westreenen et de ne l'ouvrir au public que deux fois par mois. Détail inédit, le fondateur du musée a joint à son nom, pour l'inscription de sa fondation, celui de Meerman, — son parent grand amateur de livres aussi, dont la vente eut lieu en 1824, — parce que celui-ci avait été autrefois possesseur de la *Bible* de Charles V et de la *Cité* de saint Augustin, les deux plus magnifiques fleurons de sa couronne bibliographique.

Jusqu'à la mort du baron, qui était un passionné de la plus belle eau, *personne*, pas même M. Holtrop, n'avait été admis à visiter sa bibliothèque, qui avait été commencée avec le siècle, personne ne savait au juste ce qu'il possédait. Donc, Achille Jubinal, lors de sa mission à la Haye, est très-excusable de n'en avoir pas soufflé mot.

Le Musée, lui-même, sauf une splendide aiguère en émail de Limoges, dans le style de Pierre Raymond, est de peu d'intérêt, mais la bibliothèque est admirable ; à vrai dire, elle a été la grande préoccupation de M. de Wes-

treenen. Pour les incunables néerlandais, et venant compléter les séries déjà si riches de la Bibliothèque royale, elle est sans prix. Les manuscrits à miniatures ont seuls fixé mon attention.

Le plus précieux pour nous est une *Bible historiée*, de format grand in-4°, traduite par Gnyart des Moulins et exécutée pour Charles V. En tête, on voit, occupant toute la première page, un incomparable portrait de Charles V, recevant le volume des mains d'un personnage agenouillé. Cette miniature, haute d'environ 30 centimètres, remplit toute la page, et la figure du roi l'occupe dans toute sa hauteur. C'est un chef-d'œuvre de finesse, et de cette époque je n'en sais pas qui l'égale. Elle serait un chef-d'œuvre pour tous les temps, un chef-d'œuvre d'exécution délicate, serrée, voulue, en même temps qu'assouplie, digne d'être mis en pendant avec les plus exquises créations du pinceau de Memling ; pour en préciser davantage le caractère, je la comparerais aux belles miniatures de Petitot, avec un côté de réalisme et de noblesse simple que Petitot ne possédait pas. Ce qui frappe même au premier regard, c'est l'individualisme extrême et tout moderne de cette figure. On a conservé un certain nombre d'effigies de Charles V ; aucune ne présente cet aspect de ressemblance étudiée, bien rare dans l'art du moyen-âge.

On la voit, on la regarde, on l'interroge, et il semble qu'elle veut répondre et que l'on ait connu ce roi, d'une intelligence si large, si bonne, si humaine, qu'il passe, aux yeux de beaucoup pour le plus grand de nos rois, et qui, dans tous les cas, reste avec saint Louis, la plus pure gloire de la monarchie française. Il est assis sur un siège pliant, de profil, et tourné vers la droite, vêtu d'un costume monacal à plis tombants, une main dégantée recevant le livre. La tête surtout est caractéristique ; les cheveux blonds, lissés et longs comme ceux d'une femme, sont retenus en chignon par une résille ou coiffe à mailles à peine visibles ; le teint est mat et un peu mordoré, le nez est long, assez fort vers l'extrémité, la lèvre supérieure est ombrée d'une fine et soyeuse moustache, l'œil est bleu, grand, pénétrant, humide, d'une profondeur et d'une velouté admirables, le cou est découvert ; la main dégantée est fort belle. De cet ensemble, d'une élégance un peu bizarre et comme féminine, s'exhale un charme inexprimable. Le fond du tableau est bleu avec un semis de fleurs de lys d'or.

La feuille de vélin qui est en regard de la miniature est tout entière occupée par une inscription en grandes lettres d'or. Elle donne le nom du peintre (Jean de Bruges) et la date (1374) de ce portrait. Elle est trop importante pour que je ne la transcrive pas :

ANNO DOMINI MILLESIMO TRECENTESIMO
SEPTUAGESIMO PRIMO ISTUD OPUS PICTUM FUIT
AD PRECEPTUM ACHONOREM ILLUSTRIS PRINCIPIS
KAROLI REGIS FRANCIE ETATIS SUE TRECESIMO
QUINTO ET REGNI SUI OCTAVO ET JOHANNES DE
BRUGIS PICTOR REGIS PREDICTI FECIT HANC
PICTURAM PROPRIA SUA MANU.

Charles V est donc âgé de trente-cinq ans et à la huitième année de son règne dans ce portrait. Il a été peint par son peintre, Jehan de Bruges, dont le nom n'est pas, que je sache, cité ailleurs.

Le calligraphe qui a écrit le texte du manuscrit est Raoulet d'Orléans. A la fin, on lit une pièce de dédicace en vers, par Jehan Vaudetar « servant » de Charles V. Je la donne également. Les autres miniatures du manuscrit, quoique encore fort belles, sont d'une exécution plus faible et ne paraissent pas de la même main, en dépit de cette suscription.

*A vous Charles Roy plain donnour
Qui de sapience la flour
Estes sur tous les roys du monde
Pour le grant bien quen vou habonde
Presente et donne cestui livre
Et à genoulx cy le vous livre
Jehan Vaudetar vostre servant
Qui est cy figure devant
Conques je ne vi en ma vie
Bible dystoires si garnie
Dune main pourtraites et faites
Pour lesquelles il en a faites
Plusieurs alles et vnuies
Sour et matin parmy les rues
Et mainte pluye sur son chief
Ains quil en soit venu a chief
Si fu au Prince susnomme
Ce livre baille et donne
Par ledit Jehan que je ne mente
Lan mil CCCXII et soixante
De bon cuer vousist mil mars
XXVIII jours au mois de mars.*

Van Praet (Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, p. 87) cite un Guillaume Vaudetar, valet de chambre du roi Jean, père de Charles V.

Le volume est couvert d'une bonne et solide reliure du XVIII^e siècle en maroquin rouge, comme il s'en trouvait tant dans les bibliothèques de Du Fay et de La Vallière. D'où venait-il avant de passer dans les mains de M. Meerman, c'est ce qu'il m'a été impossible de savoir, n'ayant point eu le temps de pousser mes recherches de ce côté. Il est à supposer qu'il aura été enlevé de la Tour du Louvre, au moment du pillage par le duc de Bedford et transporté en Angleterre, d'où il sera revenu en France au XVIII^e siècle.

Le comte de La Borde n'a connu ce manuscrit que par l'inventaire de la bibliothèque du Louvre dressé au moment du pillage, en 1423, dont il avoue avoir perdu la trace depuis 1814. Il en parle dans son introduction des *Ducs de Bourgogne*, pour citer le nom du peintre Jehan de Bruges, mais il en parle d'une façon tout à fait erronée, en regrettant vivement de ne l'avoir point vu. Il suppose que ce Vaudetar (il écrit Vandetar) est l'auteur du portrait de Charles V et des miniatures; en même temps il conteste l'ancienneté de l'inscription placée en tête du volume, et reproduite plus haut, pour cette raison qu'il n'a jamais trouvé, dans les comptes du temps, de mention se rapportant à ce Jean de Bruges. L'erreur est manifeste; l'inscription est bien contemporaine du livre, cela ne peut faire

doute, et Montfaucon qui la donne dans le III^e volume de ses *Monuments de la monarchie française*, pp. 65 et 66, est entièrement de cet avis. C'est aussi le nôtre et celui de M. Campbell, dont la compétence en cette matière ne saurait être mise en doute. Montfaucon donne un trait grossier et incorrect du portrait, probablement d'après une miniature de Gaignières, mais il n'a pas vu non plus le manuscrit.

Je ne quitterai pas cette émouvante et vivante effigie de notre grand roi Charles V sans souhaiter que ce monument, hors ligne pour notre histoire nationale, figure par une reproduction quelconque, photographiée ou peinte, à notre future exposition des *Portraits nationaux*, préparée par la commission de l'*Inventaire des richesses d'art*. Il est bien à craindre que mon vœu ne soit pas exaucé. Tant pis, car l'Exposition sera par ainsi privée d'une pierre angulaire de premier ordre.

(A suivre.)

LOUIS GONSE.

Réponse aux « Rectifications » de M. Benjamin Fillon.

Au directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Mon cher ami, vous avez publié, dans la *Chronique des Arts*, une lettre de M. Benjamin Fillon à laquelle j'ai le devoir de répondre. Je commencerai par remercier l'éminent érudit d'avoir bien voulu donner son approbation à la thèse soutenue par moi pour la première fois. Son témoignage m'est précieux. Je le remercie de ses bons avis et de ses excellents conseils. Je le remercie également de m'avoir combattu, dans l'intérêt de la vérité, en cherchant à démontrer que le symbole sculpté sur le corsage de Béatrix et reproduit en tête de son article existait, à l'état rudimentaire, sur quelques monuments se rapportant à la famille d'Este, antérieurement à l'époque où je l'ai signalé dans le buste du Louvre. Le fait n'est cependant pas encore évident, comme pourrait le faire supposer la lettre de M. B. Fillon. Ce fait est même si peu démontré, que avant la dernière interprétation proposée pour l'ornement allégorique, le *Trésor de numismatique et de glyptique* décrivait ainsi le revers de la médaille en question : (*Médailles coulées en Italie*, 2^e partie, pl. XV, n° 1.) « Un dragon dans une fleur. » Dans le second exemple cité, la fleur et l'anneau apparaissent, mais sans le symbole de la fécondation. Il est désormais établi par M. B. Fillon que certains éléments du symbole discuté, pris isolément, ont été employés de très-bonne heure dans la famille d'Este (comme du reste dans bien d'autres familles italiennes); de même que les deux mains (1) soutenant une

(1) Accompagnées de cette légende : « Tale a ti quale a mi. » La question soulevée au sujet de la signification de cet emblème sera prochainement traitée et d'une manière définitive, nous en avons l'assurance, par M. le marquis d'Adda, dans la seconde partie de ses recherches sur la bibliothèque du château de Pavie. Son inépuisable érudition nous dira le dernier mot. On a vu déjà, dans l'article de la *Gazette*, quel est le sentiment de M. le marquis d'Adda, qui diffère du nôtre — malheureusement pour nous — autant qu'il diffère de celui de M. Benjamin Fillon.

nappe d'où retombe une sorte de pluie — sans fleur épanouie pour la recevoir — se voient dans la miniature d'un diplôme rédigé après la mort de Béatrix et publié par M. le marquis d'Adda (*Archivio storico lombardo*, 1854, fascicolo primo.) Mais, jusqu'à présent, je n'ai encore trouvé nulle part, non plus que mon savant contradicteur, aucune autre représentation complète du même emblème. Or cet emblème a besoin de tous ses éléments réunis pour prendre la signification et la portée que j'ai cru lui reconnaître. J'ai donc le droit d'attendre un supplément de preuves, tout prêt d'ailleurs à me ranger au très-compétent avis de M. Fillon, dût une de mes hypothèses en être affaiblie.

Il m'est impossible, au contraire, d'« accepter » la rectification de M. Benjamin Fillon au sujet de la mort de Béatrix. Aussi bien, ai-je à défendre les auteurs de *l'Art de Vérifier les dates* accusés, comme moi, de s'être trompés.

Pour corriger *l'Art de Vérifier les dates*, il faut apporter des documents très-authentiques, indiscutables, de provenance connue et à l'abri de tout soupçon. La pièce n° 271 du catalogue de M. Fillon offre-t-elle ce caractère? Je ne l'ai jamais vue et je déclare très-haut que j'ai la confiance la plus absolue dans la bonne foi et dans la clairvoyance habituelle de son ancien propriétaire. Mais si elle établit, comme le dit M. Fillon, que le décès de Béatrix eut lieu « à la fin de décembre 1497 », cette pièce ne me paraît pas pouvoir être authentique et je crois être en état de prouver mon assertion. En effet, un savant éminent, M. le marquis d'Adda, possède un manuscrit merveilleusement beau dont il a publié, dans *l'Archivio storico lombardo* (1874, fascicolo 1^o, p. 25), un fragment reproduit par la photographie. C'est un acte de donation d'objets religieux, de tapisseries et d'étoffes précieuses faite à l'église Sainte-Marie des Grâces, par Ludovic-le-More, après la mort de Béatrix. On voit, dans la miniature du premier feuillet, Ludovic-le-More, revêtu d'un costume de deuil, offrant au prieur Baldelli qui dirigeait alors le monastère de Sainte-Marie des Grâces, l'acte de cette donation. On lit (p. 33) dans le texte les passages suivants : « Defunctos filios nostros et dilectissimam consortem nostram illustrissimam Beatricem Estensem ibi condidimus, ubi et nos, cum Deo placuerit, usque ad resurrectionis tempus requiescere cupimus. » Et plus loin (p. 36 et 37) : « Rogamus autem Dominum Jesum Christum etc... ut... dignetur... animas dilectissimæ quondam consortis nostræ Illustrissimæ Beatricis Estensis liberorumque ac parentum nostrorum in eternam requiem suscipere, etc. » Le document est ainsi daté : « Datum Mediolani die quarto decembris MCCCCLXXXVIIJ » (1497).

Le manuscrit de M. le marquis d'Adda est célèbre en Europe autant que la collection de la Cour de Saint-Cyr-en-Talmendois. Il n'a jamais quitté Milan où il a été écrit et orné de délicieuses miniatures.

Est-ce le parchemin historique (1) ou la lettre en papier, n° 271, qui dit la vérité?

Sans doute, le vrai peut quelquefois n'être pas

vraisemblable, mais, jusqu'à preuve du contraire, je crois que la lumière est faite. Béatrix, d'après un document authentique et indiscutable, était morte avant le 4 décembre 1497. Alors pourquoi ne pas accepter comme tous les historiens, comme tous les savants italiens, — comme Litla, par exemple, — la date donnée par les Bénédictins qui, en général, ne travaillaient pas à la légère et avaient l'inappréciable bonheur de consulter les collections d'autographes avant la naissance de M. Vrain Lucas.

Je sais, par expérience, combien les contradictions publiques sont douloureuses pour les travailleurs de bonne foi et de bonne volonté. Je prie donc M. Benjamin Fillon de me pardonner cette discussion. Je ne fais, je le répète, que répondre à une interpellation, et je n'ai répliqué que dans l'intérêt de la vérité.

Bien à vous,

LOUIS COURAJOD.

VENTE

aux enchères publiques

De porcelaines anciennes de la Chine, du Japon et de Saxe; faïences de Delft, bronzes, cadres sculptés, miniatures, objets de vitrine, éventails, dentelles, meubles hollandais, étoffes, tapisseries, tableaux.

Le tout arrivant de Hollande.

Hôtel Drouot, salles n. 8 et 9.

Les lundi 3, mardi 6, mercredi, 7, jeudi 8 et vendredi 9 novembre 1877, à 1 heure 1/2 précise.

Cette vente comprend :

Une grande quantité de porcelaines de Chine, du Japon et de Saxe.

Garnitures de trois et cinq pièces, potiches, cornets, plats, assiettes, soucoupes, tasses, groupes, etc.

Faïences de Delft, verreries de Venise et de Bohême.

Bronzes du temps de Louis XV et Louis XVI, lustres, cadres sculptés, glaces, objets de vitrine, montres, miniatures, éventails, dentelles, guipures.

Meubles hollandais, cabinets en laque, étoffes, tapisseries, tableaux.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

Exposition publique le dimanche 4 novembre 1877, de 1 heure à 3 heures.

COLLECTION DE
TABLEAUX MODERNES
provenant en partie d'œuvres
OFFERTES PAR DIVERS ARTISTES
POUR LA RENTE JEANRON
dont la vente aura lieu

Hôtel Drouot, salle n° 3.

Le lundi 3 novembre 1877, à 3 heures

Exposition publique le dimanche 4 novembre 1877, de 1 heure à 3 heures.

M^e Quevremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46 ;

M. F. Reitlinger, expert, rue de Navarin, 1.

(1) I documenti trascritti in questo codice sono copie autentiche, munite però delle firme e tabellionati di molti notari, l'una in seguito all'altra, in modo da comporre un volume. » (Article de M. d'Adda, *Archivio*, p. 28.)

BEAUX OBJETS D'ART

Anciennes porcelaines de Sèvres, de Saxe et de Chine, miniatures, émaux, bijoux, orfèvrerie ancienne.

Bronzes du temps de Louis XIV et de Louis XVI.

Emaux cloisonnés, ivoires, laques

Bustes en marbre de Faure de Brousse

BEAUX MEUBLES DE SALONS EN TAPISSERIE

au petit point et de l'époque de Louis XIV.

Crédences en bois sculpté, armoire flamande, sièges en tapisserie.

Étoffes brodées, tapisseries, tapis anciens d'Orient.

VENTE

Pour cause de départ

HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Les lundi 5 et mardi 6 novembre 1877

M^e Escribe, commissaire-priseur, rue de Hanovre, 6.

M. Bloche, expert, boulev. Montmartre, 49.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le dimanche 4 novembre 1877.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le lundi 5 novembre 1877, à deux heures.

De belles GRAVURES MODERNES et anciennes, *eaux-fortes sur papier du Japon*, épreuves d'amateurs, photographies, *tableaux anciens*; LIVRES MODERNES bien reliés sur les arts, la littérature et l'histoire, *collection complète de la Gazette des Beaux-Arts*, catalogues illustrés, etc.

Par le ministère de M^e Charles Oudart, commissaire-priseur, rue Le Peletier, 31.

Assisté, pour les gravures et les tableaux, de M. Gandouin, expert, rue Le Peletier, 42, et, pour les livres, de M. A. Aubry, expert, rue Séguier, 18.

CHEZ LESQUELS ON TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique, le dimanche 4 novembre.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE

D'ESTAMPES ET DE DESSINS

A MUNICH

LE LUNDI 19 NOVEMBRE 1877

Grande collection de Jos. Maillinger représentant l'Histoire de la Culture et de l'Art de la ville de Munich, depuis le XV^e jusqu'au XIX^e siècle et composée de dessins originaux, de gravures, d'eaux-fortes, de bois, de livres artistiques et historiques, etc. La richesse et l'étendue de cette collection sont si exceptionnelles que la Presse l'a comparée avec le grand Musée national de Bavière.

Les plus grands maîtres de l'École de Munich, principalement de l'époque de la Renaissance sous Louis I^{er} jusqu'à nos jours, y sont représentés par des chefs-d'œuvre. On y compte plus de 4,000 *dessins et aquarelles*. Nous citons par exemple les noms de Cornélius, Hess, Schraundolf, Schnorr, Kaulback, Schwind, Gaertner, Klenze, Ziebland, Schwanthaler, Rottmann, Horschelt, Fortner, Neureuther, Voltz, Ramberg, Lenbach, Makart, Piloty, etc.

Les *plans originaux* pour les grands édifices monumentaux, avec tous les détails de la construction et de l'ornementation, sont d'une importance hors ligne pour ceux qui se livrent à l'étude de l'Architecture.

Des *dessins des arts techniques* s'y trouvent en grand nombre et l'on sait aujourd'hui quelle valeur ils ont pour les ouvriers de l'industrie. De cette manière la collection n'a pas seulement une signification locale, mais une importance générale.

Le Catalogue en trois volumes avec quatre registres forme pour l'histoire de l'art allemand un répertoire auxiliaire et l'auteur a été récompensé pour cette œuvre de deux médailles d'or pour Arts et Sciences.

MM. les amateurs sont priés de demander ce catalogue pour le prix de 8 francs (mandat-poste), qui leur sera envoyé franco sous bande.

Munich, 16 octobre 1877.

MONTMORILLON

Marchand et expert pour œuvres d'art.

Paris. Imp. F. DEBONS et Co, 16, rue du Croissant

Le Rédacteur en chef, gérant: LOUIS GONSE

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Salon de 1878

Le règlement du Salon de 1878 est le même que celui de la dernière exposition, sauf pour les dates d'ouverture et de fermeture que nous avons indiquées l'autre jour.

La commission instituée à l'effet de décerner chaque année le prix d'encouragement fondé par M. Crozatier rappelle aux ouvriers ciseleurs sur tous métaux, domiciliés à Paris, qui voudront concourir pour le prix en 1877 :

Qu'ils devront se faire inscrire jusqu'au 10 novembre inclusivement chez M. Victor Paillard, rue de Turenne, n° 39, l'un des membres de la commission chargé de leur faire connaître les conditions du concours ;

Que les ouvrages présentés au concours devront être déposés à la Préfecture de la Seine, bureau d'administration des mairies, direction de l'administration générale (1^{re} division, 2^e bureau), rue de Vaugirard, n° 36, du 12 au 20 novembre, de midi à trois heures ;

Que ce dépôt devra être accompagné d'une déclaration signée indiquant le nom du propriétaire de l'œuvre et le nom de l'ouvrier qui l'aura exécutée ;

Qu'enfin le concours de 1877 sera ouvert pour la figure seulement.

La première partie du nouveau *Catalogue des Tableaux du Musée du Louvre*, rédigé par M. le vicomte Both de Tauzia, conservateur des peintures, des dessins et de la chalcographie, vient de paraître. Nous rendons compte de cette première partie, consacrée aux Ecoles d'Italie et d'Espagne, sous notre rubrique « Bibliographie. »

CORRESPONDANCE

Notre collaborateur, M. Edmond Bonnaffé, vient d'adresser la lettre suivante à la Commission rétrospective de l'Exposition Universelle.

Nous croyons intéressant de lui donner la publicité dont nous disposons. Elle reprend, sous une forme immédiatement réalisable, l'idée que M. Bonnaffé avait précédemment exposée dans la *Gazette*.

Paris, le 3 novembre 1877.

Messieurs,

Au mois d'avril dernier, j'ai proposé de réunir au Louvre, dans quelques salles inoccupées, un certain nombre de meubles précieux du XVII^e et du XVIII^e siècles relégués, sans utilité pour personne, dans les bureaux de nos ministères, au Garde-Meuble ou ailleurs, et perdus en somme pour le public.

Cette proposition est exposée dans un travail dont j'ai l'honneur de vous remettre des exemplaires.

Il m'a semblé, messieurs, qu'avec votre concours, la question pourrait arriver à une solution provisoire, en attendant mieux.

Les beaux modèles que j'ai signalés ont leur place marquée au Palais du Trocadéro ; ils ne font partie d'aucun musée, et ne peuvent dégarnir nos collections nationales qu'il importe de laisser intactes ; ils sont inconnus du public français et, à plus forte raison, des étrangers. Enfin, ils complèteraient heureusement vos séries du XVII^e et du XVIII^e siècles qui risquent d'être bien insuffisantes, si l'on se borne au contingent des collections privées.

Si vous partagez mon avis, il vous sera facile d'obtenir des ministres compétents l'autorisation de visiter leurs ministères, le Garde-Meu-

ble, les autres établissements de l'État, et de faire un choix pour l'Exposition.

Et quand ces œuvres exceptionnelles de nos anciens maîtres seront une fois sorties de terre et mises en lumière, on peut espérer que l'État, le Louvre et le public jugeront utile de les installer à leur vraie place, à côté des trésors de Révoil, de Sauvageot, des Tuileries et de Saint-Cloud (1).

J'ai l'honneur, messieurs, de solliciter votre concours pour une œuvre d'utilité publique, car il s'agit non-seulement de faire valoir notre vieille école française, mais de contribuer à l'éducation de nos artistes qui demandent, avec raison, de pouvoir en fin étudier l'art décoratif des deux derniers siècles dont aucun Musée ne leur offre les modèles.

Je vous prie d'agréer, Messieurs, l'assurance de mes sentiments distingués.

BONNAFFÉ.

NÉCROLOGIE

La mort vient de frapper un peintre de grande valeur, M. **Gustave Brion**, décédé à Paris à l'âge de 53 ans.

Né à Rothau, dans les Vosges, il eut pour maître Gabriel Guérin, peintre distingué de Strasbourg. Les débuts de G. Brion aux Salons de Paris furent très-heureux, et, depuis 1853, où il parut avec ses *Schlitteurs de la Forêt Noire*, il jouit presque constamment de la faveur publique. Nous nous bornerons à rappeler ici ses œuvres principales : la *Noce en Alsace*, le *Bénédictin*, *Jésus et Pierre sur les eaux*, une *Lecture de la Bible*, qui lui valut la grande médaille d'honneur en 1868 ; l'année précédente il avait obtenu une seconde médaille.

Nous rappellerons en terminant que les tableaux : *La lecture de la Bible*, le *Mariage protestant* et la *Quête au loup*, ont été gravés, hors texte, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, par MM. Laguillierie et Rajon.

Un amateur distingué, très-dévoué à l'art et aux artistes, M. **Alexandre Dumont**, vient de mourir à Cambrai.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Un peintre de Rome, M. Ottoni, promène en ce moment en Belgique un *Christ* grandeur naturelle. Il s'est fait assez de réclame autour de cette peinture pour que j'en dise un mot dans ma correspondance.

(1) Ne serait-ce pas le cas, plutôt, de constituer avec ces objets un groupe de première importance pour le Musée des Arts décoratifs dont la réalisation, un instant enrayée par les préoccupations de la politique, va être activement poursuivie ? N. D. L. R.

Le Christ est attaché sur sa croix, les bras en l'air, à la manière janséniste ; la tête fléchit sur le côté et il est vu de face, un peu plus qu'à mi-corps, ayant derrière lui un fond de ténèbres éblouissées de leurs rouges.

La lumière porte sur la poitrine, décroît au ventre et à la tête, et se perd dans les pénombres, en haut et en bas ; une sorte de crépuscule obscurcit ainsi tout ce qui n'est pas le milieu du corps. C'est le contraire chez les maîtres, Rubens, Van Dyck, Murillo, Delacroix ; la grande clarté tombe sur le front et glisse en s'éteignant le long des membres. Comme un phare dans l'accroissement du crépuscule, le visage demeure le dernier éclairé, parmi les ombres de la mort.

Le *Christ* du peintre de Rome a des particularités. De près, les yeux sont clos, c'est l'agonie s'appesantissant sur les paupières, et des visions funèbres emplissent l'énormité des orbites. Ecartez-vous, le Christ a les yeux ouverts et son regard plonge dans le paradis ; la vie a succédé à l'agonie. Naturellement, le public se laisse prendre à ces jeux de perspective, fortement exploités par la personne qui montre le tableau. Il a suffi au peintre d'accentuer l'ombre portée des sourcils ; cette ombre forme, à distance, assez confusément du reste, la tache des prunelles. M. Ottoni nous paraît avoir abusé de la finesse italienne.

Son Christ est l'œuvre d'un homme patient et malin. Les chairs ont une douceur fade, travaillée au blaireau, avec un éclat satineux de peau de femme, nullement l'énergie virile des corps habitués à l'air du désert. Le ventre surtout est presque féminin avec ses lobes, indécis, demi-gras. Tout le torse a une mièvrerie mondaine d'oratoire, qui rapetisse prodigieusement l'humanité large des grands Christs de l'art. Quant à la tête, elle se réduit à un effet de barbe et de cheveux châtains, mêlés à une pâleur de poitrinaire.

Je n'aurais pas insisté, si les plus grosses hérésies n'étaient des occasions d'exprimer les vérités de l'art. Il est certain que M. Ottoni a eu moins en vue son Christ que le public ; il a visé le succès plutôt qu'une idée ; il a dû penser fortement au mysticisme dévotieux de vieilles femmes. Sinon eût-il fait ce Christ à la pommade, sorte de bellâtre d'alcôve ? Horace Vernet déclara un jour que s'il avait à faire le Christ, il le ferait hâve, déguenillé, avec la mine d'un homme du désert. Le peintre belge Charles Verlat, qui est parti de cette idée, dans la peinture de ses sujets sacrés, est bien plus près de la vérité que M. Ottoni. Il ne craint pas d'être logique, du moins ; il conforme les milieux à ses personnages ; ayant vu l'Orient, il peint les juiveries des Écritures avec ses souvenirs de voyage. La collection de ses tableaux et de ses études exposée à Anvers, lors du Centenaire, a mis en lumière une santé morale devenue rare chez les peintres flamands. Rembrandt, il est vrai, n'avait pas visité l'Orient, et ses Christs ont une flétrissure de vie incomparable ; mais il les faisait avec les souffrances de cet autre Christ qu'il voyait s'agiter autour de lui, le peuple, et cela leur donnait une splendeur infinie d'humanité.

Il y a chez un amateur bruxellois bien connu, M. Jean Cardon, une *Mise au tombeau* de Delacroix, que M. Ottoni et tous ceux qui, à son

exemple, osent toucher aux choses religieuses, feraient bien d'aller voir. Le Christ, les saintes femmes, le paysage sont d'une désolation admirable; l'humanité tout entière semble ici descendre au tombeau, et l'Homme-Dieu est véritablement un homme, ayant souffert tout ce que peut souffrir un de nous, avec quelque chose en plus, qui est d'avoir souffert pour nous.

Chaque siècle, chaque nation, chaque génie a fixé son âme, ses rêves, ses aspirations, dans la peinture des sujets sacrés. Je demande aux peintres de ce temps de nous peindre dans leurs Christs un symbole accessible à toutes les incarnations.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, malheureusement, que je m'aperçois combien il est difficile de trouver des œuvres d'art absolument logiques. Une souscription nationale avait été ouverte en Belgique pour l'érection d'un monument à la mémoire du roi Léopold 1^{er}. Le premier roi des Belges était, on s'en souvient, protestant; il était, avant tout, roi d'un pays constitutionnel. Or, le projet de monument qui a le plus de chance d'être accepté, c'est un mélange de gothique civil et de gothique religieux. La statue du roi serait posée sous un dais octogonal, ayant la forme évidée de la Tour de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, et l'ensemble du monument rappellerait, par ses dispositions, un reposoir ou un Calvaire. C'est condamner le défunt à mentir à la fois à sa conscience et aux lois de son pays. Singulière anomalie, qui pousse un architecte à prendre dans le passé les éléments d'une œuvre consacrée à glorifier les qualités d'un monarque essentiellement moderne; plus singulière anomalie encore de faire concourir à la glorification d'un mort les choses les moins compatibles avec les idées qu'il a professées durant sa vie.

Si un art a surtout en vue une destination définie, mathématique, exige une logique parfaite, est basé sur le rationalisme, c'est bien l'architecture.

J'aurai un jour l'occasion de développer quelques idées personnelles à ce sujet; ce sera à propos de l'énorme Palais de Justice en construction à Bruxelles. Le travail s'achève, engloutissant les années et les millions; on commence heureusement à se préoccuper de la partie ornementale. J'ai eu l'occasion de voir dans l'atelier du sculpteur Cattier la maquette de trois Chimères colossales destinées à des avant-corps. M. Cattier a très-bien rendu l'animalité fabuleuse de ces composés d'aigle et de lion; les têtes ont particulièrement de l'expression. Il n'en est pas moins singulier qu'on demande à la sculpture contemporaine pareils attributs, restes conventionnels d'un symbolisme inintelligible pour les hommes d'aujourd'hui; leur application à un palais où doit se donner la justice, achève de rendre la chose plus singulière encore.

La justice n'a rien de chimérique: elle est positive, au contraire, et doit tendre à l'être de plus en plus. N'était-il pas naturel de mettre à la place des Chimères, commandées à M. Cattier, des attributs en rapport avec les idées que la Justice éveille dans l'esprit? Mais non, on suit aveuglément la routine, on accepte les symboles sans les discuter, c'est la confusion des confusions. Il est bien entendu que le sculpteur ne peut être rendu responsable de la bêtise; M. Cattier a fait preuve, au contraire, de bon sens artistique plus

d'une fois, notamment dans son groupe naturaliste des *Ouvriers* formant le socle du monument Cockerill.

Il est à regretter que la direction des Beaux-Arts n'ait pas son mot à dire dans les grandes constructions nationales; M. Jean Rousseau, esprit judicieux, érudit subtil, vrai Flamand en art, eût certainement protesté contre les malencontreuses Chimères. Le directeur des Beaux-Arts, on ne l'ignore pas, prépare depuis longtemps une histoire de la sculpture flamande; il est nettement hostile à la convention, aux genres bâtards, à l'art officiel. Je sais de bonne part que, s'il n'en tenait qu'à lui, le Musée moderne, pour ne parler que de celui-là, aurait bientôt changé d'aspect. On y verrait moins de Gallait, de Thomas, de Goomans; on y verrait plus de bons peintres. Déjà, sous l'impulsion de la direction de M. Rousseau, un tableau important a été commandé à Alfred Stevens, et le maître a choisi pour sujet *Une veuve et ses deux enfants*; un paysage vient d'être acheté à M. de Knyff, et différents achats sont proposés.

Je citerai pour mémoire, mais sans aucune admiration, la *Prise d'Antioche* de Gallait, entrée récemment dans les collections de l'État.

Le voisinage de l'esquisse d'Eugène Delacroix pour le plafond du Louvre sert à mesurer à sa valeur cette peinture d'un homme habile qui n'a jamais su être un grand peintre: c'est un cinquième acte de grand-opéra s'achevant, avec feux de Bengale, au milieu du démenement des comparses. Ce n'est pas un drame de mort; ceux qui sont tombés se relèveront tout à l'heure pour rentrer dans la coulisse.

Quelques nouvelles pour finir. M. Jan Van Beers, dont il a déjà été parlé à cette place, prépare une exposition de 300 paysages; il y a un an à peine, le même M. Jan Van Beers exposait à Bruxelles environ quarante spécimens de son industrie, et un peu après, il exposait à Paris sa *Sorcière*, morceau burlesque très-réussi. Voilà une fabrique qui ne chôme pas.

Une députation composée de délégués des sociétés artistiques et littéraires d'Anvers, Gand, Bruxelles et Liège, s'est rendue auprès du ministre de l'intérieur et lui a remis une requête. Cette requête a pour objet d'attirer l'attention du gouvernement sur l'insuffisance des lois belges en ce qui concerne la propriété artistique et littéraire. Le ministre a promis de faire droit à la requête.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

A Londres, comme dans toutes les grandes villes, l'approche de l'hiver est le signal du réveil. Le monde reflue aux centres du mouvement social, politique, artistique et littéraire; et bien que la province fasse des efforts souvent heureux pour démontrer qu'elle aussi a sa vie intellectuelle et ses tendances esthétiques, elle a de la peine à se couler le jong de la capitale.

Parmi ces efforts, il faudrait citer en première ligne l'Exposition des beaux-arts, ouverte à Liverpool sous les auspices de l'autorité municipale. C'est la première fois, en Angleterre, que les im-

pôts d'une ville ont été appliqués à faire l'éducation du goût public et à protéger les artistes. L'initiative de ce mouvement est due au maire actuel, M. Walker, qui a voulu illustrer son terme d'office en donnant, en plein xix^e siècle, aux ressources du budget municipal d'une ville de commerce par excellence, un emploi analogue à celui que leur donnaient au xiv^e et au xv^e siècle les princes-marchands de Florence, de Gênes, et des autres républiques italiennes.

Les marbres Lyciens, qui depuis plusieurs années sont entre les mains des autorités du British Museum, viennent enfin d'être exposés au public. Malheureusement, bien qu'une somme de 500.000 fr. ait été dépensée pour leur donner une habitation digne de leur valeur, la salle où ils sont exposés est trop petite pour le mausolée merveilleux, qui en est le chef-d'œuvre; les bustes et tous les autres petits objets sont entassés les uns sur les autres d'une façon peu artistique. Il faut espérer qu'un meilleur local sera trouvé pour cette collection sans pareille.

Voici encore un peintre académicien qui brigue l'honneur de devenir sculpteur. Cette fois c'est M. Watts, l'un de nos meilleurs portraitistes; il vient de terminer une statue équestre du comte de Chester, ancêtre du duc de Westminster, destinée à orner la ville natale du fondateur de cette famille archi-millionnaire.

Les autorités du British Museum viennent de publier un *Catalogue historique des cartes à jouer*, rédigé par le docteur W. H. Willshire. L'idée populaire que les cartes ne datent que du temps de Charles VI (1390-1400), y est absolument détruite, quoique l'auteur ne se prononce pas complètement en faveur de ceux qui attribuent aux cartes une origine orientale.

D'autres ont prétendu que leur introduction en Europe est due aux Zingari (Bohémien) qui s'en servaient pour dire la bonne aventure; mais cette théorie ne saurait être soutenue, car la venue de ce peuple mystérieux ne date que de 1384, et M. Willshire donne des spécimens de cartes qui remontent à une plus haute antiquité. Tout le monde connaît les assertions des Chinois, qui prétendent avoir connu les cartes à jouer depuis 6.600 ans, et le Brahmine indien qui montra, en 1816, à un voyageur, un jeu qui était dans sa famille depuis mille ans; mais la première mention historique incontestable de cartes à jouer se trouve dans les *Pflichtbücher* de Nuremberg écrites en 1384. Ni dans les poèmes de Pétrarque, ni dans ceux de Chaucer, c'est-à-dire dans les deux poètes qui se trouvaient aux extrêmes de l'Europe civilisée, les cartes à jouer ne se trouvent mentionnées.

Il y a encore une place vacante dans les rangs des Associés de la Royal Academy par le fait de la mort de M. Joseph Durham, un sculpteur dont le début a donné des promesses que son âge mûr a presque réalisées. Il s'est distingué surtout par une certaine grâce quasi sentimentale. Mais les nombreux portraits et bustes qu'il a faits manquent trop de vigueur et de caractère. Il se plaisait surtout à reproduire la jeunesse anglaise dans ses jeux nationaux, mais avec un fade classicisme qui ne rappelait que trop la triste influence de l'école de Canova sur la sculpture au commencement de ce siècle.

LIONEL ROBINSON.

L'ŒUVRE DE PRUD'HON

Nous recevons d'un de nos abonnés à Castres la note suivante au sujet d'un livre curieux intitulé :

Catalogue raisonné de l'Œuvre peint, dessiné et gravé de P.-P. Prud'hon, par Edmond de Goncourt (1)

À défaut du compte-rendu que la *Chronique* aurait dû faire depuis longtemps déjà de ce volume, nous nous empressons d'insérer la note suivante, qui ne saurait dispenser aucun des admirateurs du génie de Prud'hon de consulter le travail de M. de Goncourt. Ce travail qui a suivi le catalogue de l'œuvre de Watteau, se rattache à un ensemble de recherches, qui, dans l'esprit de l'auteur, devra servir de complément à l'*Art au dix-huitième siècle*, écrit en collaboration avec son très-regretté frère.

OMISSIONS

Portrait de Saint-Just. — M. Cabuchet, sculpteur, 3 (ter), rue de la Visitation des Dames Sainte-Marie, à Paris, que M. Edmond de Goncourt cite pages 18, 28 et 84 de son *catalogue*, possède un *portrait de Saint-Just peint par Prud'hon*. C'est un portrait en buste, très-sombre; dans le coin de la toile, à droite, on lit ces mots : *A Saint-Just. P. P. Prud'hon 1793*. Il a été gravé sur bois par Hotelin sur un dessin de Boulay pour illustrer : 1° *Le Livre Rouge, histoire de l'échafaud en France* (un vol. in-folio. Paris 1863); 2° *le Panthéon révolutionnaire démoli*, par M. de Lescure (1 vol. in-4°, Paris, 1863). Il est parlé de ce *portrait* dans l'*Histoire de Robespierre* par M. Ernest Hamel, tome 3, page 298, où Prud'hon est cité comme un habitué du salon de Duplay; assertion qui vient à l'appui de celle de M. Alfred Sensier qui affirme dans son *Roman de Prud'hon*, que cet artiste était un admirateur passionné de Robespierre. L'assertion de M. Alfred Sensier est citée par M. Charles Clément dans l'édition illustrée de son livre sur Prud'hon, page 64 (1 vol. in-8° raisin, Paris, Didier éditeur, 1872).

Ce portrait, dont l'existence avait déjà été signalée par la *Chronique*, est du mauvais Prud'hon et la ressemblance m'en paraît fort douteuse, car la gravure précitée rappelle bien peu : 1° l'admirable *Médailillon de Saint-Just* par David d'Angers, reproduction des portraits du temps; 2° le *Portrait de Saint-Just*, dont parle Michelet dans son *Histoire de la Révolution française*, troisième édition, tome 4, note 2 de la page 231 (Paris, Lacroix et Cie, éditeurs, 1869), qui a été gravé par Léopold Flameng, d'après un pastel du temps provenant de la famille Lebas et qui appartient aujourd'hui à M. Ernest Hamel. La gravure de Flameng se trouve dans l'*Histoire de soixante ans (Révolution*

(1) 1 vol. in-8° avec un portrait de Prud'hon, Paris, Rapilly éditeur, 1876.

Française), par M. Hippolyte Castille, et dans les éditions in-8° et in-18 de l'*Histoire de Saint-Just*, par M. Ernest Hamel.

Portrait du roi de Rome. — Après la publication dans la *Gazette des Beaux-Arts* du grand et beau travail de M. Charles Clément sur Prud'hon, je me suis empressé de lui signaler les lacunes de ce travail, et lui ai envoyé une longue note sur le tableau du *Roi de Rome*, qui se trouve à Castres, note réduite à quelques lignes insérées dans le volume précité, page 368, fin de la note 3 de la page 367. « Prud'hon, dit M. Charles Clément, a fait vers 1820, pour M. de Chambure, une répétition en petit de cet ouvrage qui appartient aujourd'hui à M. Raynaud, de Castres. Elle a servi pour la gravure exécutée par Achille Lefèvre. »

Voici ma note précitée :

Le colonel M. de Chambure (voyez l'article *Chambure* dans la *Biographie des Contemporains*, par Rabbe, Boisselin et Sainte-Beuve, édition de 1836, t. 1^{er}, page 873), ayant été accusé en 1816 d'avoir fait arrêter deux officiers anglais, se retira en Belgique. Amnistié par ordonnance royale du 26 juillet 1820, il reentra en France, où il s'occupa pour faire de la propagande napoléonienne : 1^o de la publication du magnifique ouvrage intitulé : *Napoléon et ses contemporains* (1 vol. petit in-4^o, illustré par Deveria, Charlet, Scheffer, etc.; Paris, Bossange, 1824); — 2^o de faire graver, par Jazet, d'après Horace Vernet, les *Adieux de Fontainebleau*; — 3^o de commander à son compatriote Prud'hon, au prix de 2.000 francs, une répétition réduite de son *Portrait du Roi de Rome*, qu'il fit graver, grandeur du tableau, par Achille Lefèvre.

Vers 1825, Chambure s'établit marchand d'estampes, rue de Lancry, à Paris, pour la vente des ouvrages ci-dessus. A sa mort, arrivée le 12 juillet 1832, le tableau de Prud'hon devint la propriété de son beau-frère, le général Raynaud, mort à Montpellier en 1855, qui le légua à son fils, M. Louis Raynaud, directeur de la succursale de la Banque de France, à Castres, où je viens de le voir. En voici la description : Le Roi de Rome est endormi sur un coussin placé à terre dans un bosquet de palmes et de lauriers; une draperie rouge couvre le ventre et les cuisses de l'enfant, une autre draperie bleue pend à droite, deux tiges de laurier s'unissent au-dessus de sa tête et semblent protéger son sommeil. Ce tableau, peint sur toile, a 0,53 centimètres de longueur sur 0,45 centimètres de largeur. Il est signé à droite, en jaune, sur la draperie bleue : P. P. Prud'hon. Cette signature est conforme au fac-simile qui se trouve dans la monographie de cet artiste dans l'*Histoire des Peintres de l'Ecole française*, par M. Charles Blanc, notre éminent écrivain.

Portrait de la fille de Prud'hon, grandeur naturelle, pastel.

Portrait de M. Bonhomme, notaire, sur papier gris au crayon noir et blanc. J'indique ces deux omissions d'après l'*Histoire des Peintres français au XIX^e siècle*, par M. Charles Blanc, tome 1^{er} (seul publié) et le *Catalogue des ouvrages de Prud'hon* : *Cabinet de M. Maxville père* (page 266), 1 vol. in-8°, Paris, 1845.

Page 22. — *Portrait de M^{me} Copia*. Le précieux portrait de M^{me} Copia, la femme du célèbre graveur, peint à l'huile de grandeur naturelle, appar-

tenait aux demoiselles Janssen, nièces de Copia, filles du traducteur de Winckelmann et de Gérard de Lairese. Ce portrait est signé : Prud'hon 1793. (D'après le livre précité de M. Charles Blanc, page 270.)

Page 39. — *M^{lle} Mayer*. — Après Prud'hon ; Imp. Aug. Bry; Ach. Sivouy; il faut ajouter : « Cette lithographie a été publiée par la *Gazette des Beaux-arts*. »

Page 62. — Le dessin du *Portrait de Prud'hon*, appartenant à M. Bellanger, a été reproduit par le procédé Tiéssé du Mottay et Maréchal, pour l'édition illustrée du livre de M. Charles Clément sur Prud'hon. 1 vol. in-8° raisin, Paris, Didier éditeur, 1872.

Idem. — Note sur les portraits de Prud'hon. — Un portrait de Prud'hon, en costume de la fin du XVIII^e siècle, a été gravé par Jean Prud'hon fils. Voyez le fac-simile, dans le *Magasin pittoresque*, année 1857, page 149.

Page 87. — *Portrait de Prud'hon*. — Miniature appartenant à M. Alfred Sensier. Il est étrange que la gravure de ce portrait, qui a été exécutée par Leroy et qui orne le *Catalogue de l'œuvre de Prud'hon*, par M. Edmond de Goncourt, ne soit pas mentionnée à cette page, avec toutes les différences qui constituent ses états.

Page 90. — *L'Assomption de la Vierge*. — Vente Lafontaine, 1821. Tableau de 41 pouces sur 7, 956 francs.

Page 106. — *L'Enlèvement de Psyché*. — Vente Baroillet, 1853. Tableau de 32 centimètres sur 41, 3.880 francs.

Page 114. — *Pâris et Hélène réconciliés par Vénus*. — Ce dessin, d'une grâce antique, fut acheté à Prud'hon lui-même par M. de Pourtalès, qui le paya 1.000 francs, il y a trente ans. (D'après l'*Histoire des peintres français au XIX^e siècle*, par M. Charles Blanc, p. 270.)

Page 127. — *Oh! les jolis petits chiens*. — Vente Thévenin, 1851. Tableau, 2,000 francs.

Page 129. — *Innocence et Amour*. — Vente Révil, 1845. Dessin très-terminé au crayon noir sur papier bleu rehaussé de blanc, 33 centimètres sur 42, 1,250 francs.

Page 137. — *Le Cruel rit des pleurs qu'il fait verser*. — Vente Poulain, 1803. Dessin précieux à la pierre noire, gravé par Copia pour faire pendant à *L'Amour réduit à la raison*. 281 francs.

Page 141. — *L'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir entraîne, le Repentir le suit*. — 1^o Vente Lafontaine, 1821, tableau de 18 pouces sur 13, 1,205 francs; 2^o Vente Thévenin, 1851, 2,000 fr.

Page 169. — *L'Ame*. — Esquisse provenant de la collection Dubois. M. Dubois avait trouvé cette esquisse dans une vente à la barrière du Maine à Paris et l'avait achetée 900 francs. (D'après le livre précité de M. Charles Blanc, note de la p. 253.)

Page 178. — *Minerve conduisant le Génie des arts à l'immortalité*. — Vente Lafontaine, 1821, tableau de 18 pouces sur 13, 900 francs.

Page 182. — *La Sagesse*. — Vente Jacques Lafitte, 1834. Esquisse terminée, 1.700 francs.

Page 310. — *Une mère et ses enfants au tombeau de leur père*. — Ce tableau de M^{lle} Mayer, de 23 centimètres sur 13, a été vendu à la vente Baroillet, 1853, sous le nom de Prud'hon, 2.800 fr.

Idem. — *L'Innocence préfère l'amour à la richesse*. — L'esquisse par Prud'hon de ce tableau de M^{lle} Mayer a été gravée par A. Lalauze et pu-

blée par la *Gazette des Beaux-Arts*, tome 13, deuxième période, article de M. Georges Duplessis sur la *Collection Camille Marcille*.

Pour terminer la liste des omissions du *Catalogue de l'Œuvre de Prud'hon*, par M. Edmond de Goncourt ; je dois signaler la description, faite par M. Charles Guenette, mais postérieure à la publication de ce *Catalogue*, de plusieurs panneaux de porte, de la jeunesse de Prud'hon, qui se trouvent à Paris, chez M. le comte Henri de Greffulhe.

(Voyez la *Gazette des Beaux-Arts*, du 1^{er} mai 1871.)

ERREURS

Préface, page vi. — « Songe-t-on qu'avant la lithographie toute récente de la Caléographie du Louvre, l'admirable dessin de « Paris et Hélène réconciliés par Vénus » n'avait aucune reproduction quelconque ? » Le dessin de *Paris et Hélène réconciliés par Vénus*, qui était dans la collection Pourtalès, a été gravé sur bois, bien avant d'être lithographié par Soulange-Teissier, pour le journal *l'Illustration*. N'ayant pas sous la main ce volumineux recueil, il m'est impossible de citer le tome et la page. Néanmoins, je me rappelle que la scène au lieu de se passer en pleine lumière, je veux dire dans un paysage fermé, qui en général sert de fond aux compositions de Prud'hon, se passe dans un intérieur de palais orné de colonnes et tendu de draperies.

Page 114. — « P. P. Prud'hon 1824. » Cette date est erronée, il faut 1814, puisque cet artiste est mort en 1823.

Page 170. — *L'Ame*. — Au lieu de : « Planche publiée par la *Gazette des Beaux-Arts*, » il faut : par la *Société française de gravure*.

B. TAILHADES.

BIBLIOGRAPHIE

NOTICE DES TABLEAUX EXPOSÉS DANS LES GALERIES DU MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE, par le vicomte BOTH DE TAUZIA, Conservateur des Peintures, des Dessins et de la Caléographie (1^{re} partie, écoles d'Italie et d'Espagne). Paris, Charles de Mourgues, 1877, 1 vol. in-12 de 306 pages. Prix : 1 franc.

Tous ceux qui s'intéressent aux arts conserveront le souvenir de l'excellent catalogue des peintures du Louvre, rédigé par feu Frédéric Villot, dont la dernière édition remonte à 1864. Ce catalogue conservera sa place sur les rayons des bonnes bibliothèques. Il eut le grand mérite de venir le premier ; du reste, le nouveau catalogue, publié par M. de Tauzia, l'honorable conservateur des peintures et des dessins, présente avec l'ancien catalogue, d'assez sérieuses différences pour qu'ils ne fassent pas, l'un avec l'autre, double emploi.

Le nouveau catalogue est imprimé en plus petits caractères, avec moins de blancs entre les paragraphes et moins d'interlignes ; les descriptions de tableaux sont très-notablement diminuées ainsi que les notes de provenance ; l'introduction historique, qui comprenait une cinquan-

taine de pages et qui contenait des détails si précieux sur les développements si pleins de péripéties de notre grand Musée, a été supprimée ; de telle sorte que, malgré certaines adjonctions et innovations importantes, comme, pour chaque maître, la désignation des œuvres principales par villes et par musées et les fac-simile de signatures, inscriptions ou monogrammes, et malgré un plus grand nombre de tableaux, le catalogue nouveau, pour le plus grand agrément des visiteurs, est sensiblement moins volumineux que l'ancien. D'ailleurs l'auteur s'est plutôt proposé de faire un catalogue d'usage qu'un catalogue d'étude, dans le sens scientifique du mot ; tout en tenant ses notices biographiques au niveau des plus récentes découvertes de l'érudition, il s'est efforcé de restreindre et de condenser. Peut-être en faisant d'abord, avec tous les développements qu'il comporte, un catalogue pour les travailleurs, eût-on pu aller beaucoup plus loin ensuite dans la voie d'un catalogue abrégé. Celui-ci, cependant, est un compromis qui a bien ses avantages et qui, tel qu'il est, répondant à tous les besoins du visiteur, ne coûte plus qu'un franc ; ceci est une amélioration excellente dont personne ne se plaindra.

L'indication des œuvres principales de chaque maître, en dépit de certaines lacunes, par exemple tous les tableaux appartenant aux collections privées, sera également goûtée de la majorité des lecteurs.

Nous avons dit plus haut que l'introduction du catalogue Villot avait été supprimée. Elle a été remplacée par une courte préface contenant quelques renseignements succincts sur l'histoire du palais et de la collection des tableaux, puis par un résumé historique de la formation des diverses écoles de peinture en Italie.

Si le nouveau catalogue de M. de Tauzia coûtait plus d'un franc, nous nous plaindrions du peu de soin apporté par l'imprimeur au tirage ; mais il ne coûte qu'un franc, et nous savons combien sont peu rémunérateurs pour celui qui les fait des travaux où les diversités de caractères, les minuties de corrections et les difficultés de mise en pages jouent un si grand rôle.

L. G.

La 14^e livraison des *Comédiens et Comédiennes de la Comédie-Française* (notices biographiques de M. F. Sarcy, eaux-fortes de M. Gaucherel) vient de paraître chez Jouaust. Elle est consacrée à **Maubant**.

Le Tour du Monde, 879^e livraison. — TEXTE : La conquête du Delta du Tong-King. Texte inédit par M. Romanet du Caillaud ; dessins inédits. — QUINZE DESSINS de Th. Weber, H. Clerget et A. Ferdinandus.

Journal de la Jeunesse, 258^e livraison. — TEXTE par J. Girardin, Et. Leroux, M^{me} E. Dhoy, Alfred Assollant, Louise Mussat, A. Saint-Paul.

DESSINS : A. Marie, Benoist, Sahib, Clerget. Bureaux à la librairie HACHETTE et C^{ie}, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

CONCERTS DU DIMANCHE 11 NOVEMBRE

CIRQUE D'HIVER

Ouverture de *Phédre*, Massenet. — Symphonie en *mi-bémol*, Mozart. — Rapsodie hongroise (2^e audition), Liszt. — Thème et variations de la *Sérénade*, par tous les violons, altos et violoncelles, Beethoven. — Concerto pour violon, par M^{lle} Marguerite Pommereul. Max Bruck. — *Souge d'une Nuit d'Été*, Mendelssohn.

THÉÂTRE DU CHATELET

1. Symphonie fantastique (redemandée), H. Berlioz. — 2. Fragments d'une suite d'orchestre (1^{re} audition), E. Bernard. — 3. Polonaise pour piano (orchestrée par l'abbé Liszt), Weber; M. C. de Bériot. — 4. Danse des prêtresses de Dagon, C. Saint-Saëns; tirée du 1^{er} acte de *Samson et Dalila*. — 5. Sérénade, pour instruments à cordes (Op. 8), Beethoven.

ANCIENNES POTERIES

ET TERRES ÉMAILLÉES DU MAGHREB

BEAUX VERRES ANTIQUES GRECS

Monnaies et Médailles

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3.

Le lundi 12 novembre 1877 à 2 heures

M^e Quévremont, commissaire-priseur, rue Richer, 46.

M. E. Gandouin, expert des domaines nationaux, rue Le Peletier, 42.

Exposition publique, le dimanche 11 novembre, de 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2.

VENTE

En exécution d'un jugement du Tribunal civil de la Seine, en date du 13 juin 1877, enregistré,

A la requête de M^e VIDAL, avocat liquidateur,
D'UN

DIAMANT

D'une très-belle Eau

ET D'UNE

DIMENSION EXCEPTIONNELLE

ENTOURÉ D'UNE MONTURE DE

Très-beaux Brillants

FORMANT MÉDAILLON

sur la mise à prix, fixée par jugement susdaté,

De 130,000 francs

HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le jeudi 15 novembre 1877, à 3 h. précises.

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M^e BAUDRY

CH. PILLET

24, r. Saint-Georges. | 10, r. Grange-Batelière

Exposition mercredi 14 novembre 1877, de 2 h. à 5 heures.

VENTE

Par suite du décès de M. B***

OBJETS D'ART

Beaux bronzes Louis XVI, meubles anciens Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, porcelaines de Sèvres et autres, bijoux, argenterie, tableaux, mobilier courant, vins fins; livres: environ 400 volumes reliés.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le jeudi 15 novembre 1877, à 2 heures.

Par le ministère de M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur, 10, rue Grange-Batelière.

Assisté, pour les objets d'art, de M. Ch. Mannheim, expert, rue St-Georges, 7.

Pour les livres, de M. Aug. Aubry, libraire-expert, 16, rue Séguier.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition publique, le mercredi 14 novembre 1877, de 1 h. à 5 heures.

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Aquarelles, gravures, lithographies, armes, porcelaines, bronzes, meubles, livres rares et illustrés.

Vente par suite de décès

HOTEL DROUOT, SALLE N° 9

Les vendredi 16 et samedi 17 novembre 1877
à 2 heures

M^e Baudry, commissaire-priseur, rue Saint-Georges, 24;

M. George, expert, rue Laffitte, 42;

M. Chasles, expert, rue Bonaparte, 13;

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUENT LES CATALOGUES

Exposition, le jeudi 15 novembre, de 2 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes.*

EN VENTE

Au bureau de la **GAZETTE DES BEAUX-ARTS**, 8, rue Favart

TABLES ALPHABÉTIQUES ET ANALYTIQUES

DES VINGT-CINQ PREMIERS VOLUMES (1^{re} PÉRIODE)

DE LA

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

(1859-1868)

PAR M. PAUL CHÉRON

de la Bibliothèque nationale

DEUX FORTS VOLUMES

Ces tables, indispensables à tous ceux qui s'occupent d'art, et tirées à petit nombre dans le format de la **Gazette des Beaux-Arts**, forment deux beaux volumes de 600 pages, avec lettres majuscules ornées et culs-de-lampe.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 15 FRANCS

La première table donne, par ordre alphabétique, les noms, les matières et les gravures du tome 1^{er} au tome XV (1859-1863) ; la seconde, les noms, les matières et les gravures du tome XVI au tome XXV (1864-1868) inclusivement.

PUBLICATIONS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

L'ŒUVRE ET LA VIE

DE

MICHEL - ANGE

DESSINATEUR, SCULPTEUR, PEINTRE, ARCHITECTE ET POÈTE

PAR

MM. Charles Blanc, Eugène Guillaume,
Paul Mantz, Charles Garnier, Mézières, Anatole de Montaiglon,
Georges Duplessis et Louis Gonse.

En présence du succès qu'a obtenu la livraison de la *Gazette des Beaux-Arts*, consacrée à Michel-Ange, livraison qui n'a pas été mise en vente, l'administration du journal a fait faire un tirage, sur papiers de luxe, de cette livraison, augmentée d'un travail de M. Georges Duplessis, sur les *Graveurs de Michel-Ange*, et de la lettre publiée antérieurement dans la *Gazette* par M. Louis Gonse, sur les *Fêtes du Centenaire*. En outre, on y a pu intercaler quatre gravures hors texte, d'après les œuvres de Michel-Ange, qui se trouvaient dans la collection de la Revue, c'est-à-dire : *La Vierge de Manchester*, burin de M. A. François, et trois fac-simile de dessins.

La publication ainsi composée forme un volume de 330 pages, d'un format un peu plus grand que celui de la *Gazette*, illustré de 100 gravures dans le texte et de 11 gravures hors texte. Elle a été tirée à 500 exemplaires numérotés, sur deux sortes de papier.

1^{re} Ex. sur papier de Hollande de Van Gelder, gravures hors texte avant la lettre, n° 1 à 70.

2^e Ex. sur papier vélin teinté, n° 1 à 430.

Le prix des exemplaires sur papier de Hollande est de 80 fr. (Il n'en reste plus que quelques exemplaires.)

Le prix des exemplaires sur papier teinté est de 45 fr.

On souscrit au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Le Salon de 1878

Le *Journal officiel* a publié le 13 novembre un arrêté relatif à l'exposition des ouvrages des artistes vivants au palais des Champs-Élysées en 1878. Les dispositions sont les mêmes que les années précédentes, à l'exception de la fixation de la date d'ouverture. Le Salon sera ouvert l'année prochaine le 15 mai et clos le 3 juillet, ainsi que nous l'avions annoncé.

La direction des Beaux-Arts a fait suivre cet arrêté de la note suivante :

« L'ouverture de l'exposition a dû être, par exception et pour l'année 1878 seulement, retardée de quinze jours, afin de ne point coïncider avec celle de l'Exposition universelle, fixée au 1^{er} mai. Ce retard, qui permettra d'inaugurer le Salon avec la solennité accoutumée, n'a paru présenter, pour les artistes, que des avantages, la date extrême du dépôt des ouvrages pouvant être ainsi reportée du 20 mars au 5 avril pour la peinture, du 5 avril au 20 avril pour la sculpture. »

NOUVELLES

*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres tiendra sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Ravaisson, le 7 décembre prochain.

*. Lors du centenaire de Rubens, célébré dernièrement à Anvers, il a été pris une résolution tendant à ce que cette ville, pour honorer la mémoire d'un de ses plus célèbres enfants, et afin de procurer les matériaux né-

cessaires à ceux qui voudraient s'occuper de l'étude de la vie et des œuvres du grand artiste, veillât à l'établissement d'une commission fixe, chargée de dresser un recueil de pièces relatives à Rubens, principalement à ses missions diplomatiques. Cette motion a été adoptée.

A cet effet, on recueillera tous les documents originaux de quelque nature qu'ils soient, pièces administratives, papiers de famille, etc.; les lettres et autres écrits émanés de Rubens, ou lui ayant été adressés; les biographies écrites du temps même de Rubens ou dans le cours du siècle où il a vécu, mais à condition qu'elles proviennent de sources authentiques. C'est la ville d'Anvers qui se chargera de la publication du recueil.

A ce propos, nous apprenons, par un article de la *Gazette d'Augsbourg*, que dans la collection des manuscrits de la bibliothèque dite des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, il existe un recueil très-curieux, en quinze volumes in-folio, portant ce titre : « Recueil de pièces authentiques tant sur P.-P. Rubens et ses ouvrages que sur d'autres artistes de l'école flamande. » La date de ce recueil est 1771. Une note ajoutée à la suite porte qu'il a été « écrit de la main de M. François Mols. »

Ce recueil a donc été formé cent trente ans après la mort de Rubens; mais le collectionneur a été, paraît-il, à même de puiser aux sources manuscrites, consistant pour la plus grande partie en papiers de la famille de Rubens, appartenant alors à des propriétaires différents; ces documents ont depuis lors disparu, ou du moins on en a perdu la trace.

Or, ce recueil manuscrit n'a pas encore été exploré, ou du moins ne l'a été qu'imparfaitement; on comprend combien de pièces importantes pourront en être extraites pour l'entreprise que poursuit la ville d'Anvers.

*. La statue de la « Liberté éclairant le monde », que la France veut offrir à l'Amé-

rique, en souvenir du glorieux anniversaire de l'indépendance, n'est pas encore terminée. On sait que cette œuvre colossale s'élèvera au milieu de la rade de New-York, sur l'îlot de Bedloe, qu'encadrent à l'horizon les grandes cités de New-York, de Brooklyn et de Jersey. La nuit, la statue se transformera en phare, et une auréole lumineuse partant de son front illuminera l'immense étendue de la mer.

On sait aussi que l'exécution de ce monument exceptionnel a été confiée à l'habile ciseau de M. Auguste Bartholdi et aux ateliers de M. Monduit, rue de Chazel, à Paris. On peut voir dans ces ateliers que l'achèvement de ce magnifique travail, symbole de l'union franco-américaine, est activement poursuivi. La tête, les bras et une moitié du corps sont prêts. Le tout est en cuivre martelé. Les proportions sont vraiment gigantesques.

La main ne mesure pas moins de 4 mètres 20 centimètres. Le doigt medius a près de 2 mètres de long et pèse 45 kilogrammes. Le poignet est plus gros qu'une chaudière de locomotive. La statue, y compris le bras levé qui soutient la torche, aura 42 mètres de hauteur; avec le piédestal, elle atteindra une hauteur totale de 67 mètres, presque celle des tours Notre-Dame, qui ont 68 mètres d'élévation.

D'ingénieuses combinaisons permettront le déplacement de ce nouveau colosse de Rhodes. On a imaginé un système de cloisons intérieures s'élevant jusqu'aux hanches, et que l'on remplira de sable de manière à ne pas être obligé de démolir s'il arrivait un accident.

NÉCROLOGIE

La Bibliothèque nationale vient de perdre l'un de ses fonctionnaires les plus dévoués et les plus expérimentés, en la personne de M. René Billard, conservateur sous-directeur adjoint du département des imprimés.

DE PARIS A AMSTERDAM

NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

La Haye.

D'autres manuscrits à miniatures du cabinet Westreenen occuperaient le premier rang dans les plus riches bibliothèques. — Ce sont, d'abord, une *Histoire ancienne*, de Jean de Courcy, de format in-folio, manuscrit normand (il a été écrit à Caudebec) de la fin du x^v^e siècle. Les compositions sont tout à fait remarquables par leur singulière originalité; j'ai noté une certaine figure de la Fortune, en

somptueux atours, qui rappelle par ses complications étranges la *Salomé* de M. Gustave Moreau. La délicatesse de l'exécution, en tons vifs et clairs, n'est pas moins surprenante que l'accent individuel du dessin. — Puis une traduction des *Ethiques* d'Aristote, par Raoul d'Orléans, portant la date terminale de 1376. Les miniatures en sont charmantes et très-nombruses. Elle contient aussi un portrait de Charles V, mais moins fin et incomparablement moins caractérisé que celui de la *Bible*. — Un admirable spécimen du talent de Nicolas Jarry, de grand format, *Prières pour la confirmation*, signé et daté 1653 à la page 13. Sur la garde on lit la mention : « Acheté à la « vente de bibliothèque des frères de Boissy, « par Lamy. » — Enfin et surtout une incomparable monument, bien digne de figurer à côté de la *Bible* de Charles V; je veux parler d'une traduction de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, par Hanskin de Bomalia, de la fin du x^v^e siècle et dans le style de l'école de Jean Fouquet. C'est un grand in-folio, d'une magnifique conservation. Il n'y a que le premier volume; le second se trouve aujourd'hui conservé à la bibliothèque de Nantes. Il se compose de 466 feuillets, comprenant 11 grandes miniatures avec la dédicace et 273 petites. Chacune des grandes miniatures qui seraient dignes, par leur perfection et leur grand style pittoresque, de la main de Fouquet lui-même, porte les armoiries des Comines. Ce monument de peinture et de calligraphie est certainement l'un des chefs-d'œuvre de cette époque féconde, mais on se prend à déplorer amèrement que les deux membres en soient pour toujours séparés. Le volume de la bibliothèque Meerman a appartenu à Crozat. Que d'immenses richesses par lui produites posséderait notre pauvre et grand pays si de cruelles révolutions ne lui avaient petit à petit arraché la majeure partie de ses trésors d'art! Et qui sait ce que l'avenir nous réserve encore! Il est peut-être heureux pour ceux-ci que leur destinée les ait conduits dans la paisible et conservatrice Hollande.

J'ai fait une visite rapide au nouveau *Musée néerlandais*, sorte de petit musée de Cluny indigène, dont Havard a récemment signalé l'ouverture. Il est curieux au point de vue de l'art hollandais des trois derniers siècles; mais il n'est que curieux. Les objets abondent et ils sont distribués avec goût dans les salles, mais sauf pour les faïences, leur saveur locale m'a, je l'avoue avec confusion, semblé peu propre à émouvoir l'attention d'un Parisien gâté par l'art raffiné de l'Italie et de la France.

Encore pour les faïences de Delft, du moins pour les pièces supérieures, n'est-ce point ici qu'il faut beaucoup s'arrêter.

Allez, chers lecteurs, chez M. John Loudon dont la prodigieuse collection sera pour votre œil ébloui, quoi que vous en ayez contre la faïence en général et contre la faïence de Delft en particulier, un véritable chemin de Damas. Vos préjugés, car il est certain que vous en êtes imbu contre Delft, s'évanouiront comme un souffle. Du palier au grenier, les produits de la céramique delftoise occupent le calme et discrètement élégant petit hôtel de M. Loudon.

Toutefois, ils l'emplissent sans l'encombrer. Répandus sur les vieux meubles et sur les vieilles boiserie de Dordrecht, ils paraissent avoir toujours été faits pour la place que leur nouveau propriétaire, avec un goût d'arrangement et un tact érudit que je ne saurais trop louer, leur a assignée. Il y a, dans la céramique de Delft, une variété, une souplesse et une ingéniosité que nous ne soupçonnons pas à Paris, où nous avons l'habitude de ne rencontrer que des pièces communes ou de décadence.

Les tons les plus vifs et les plus frais, les émaux les plus lins et les plus translucides, les dessins les plus imprévus, les formes les plus abondantes, en un mot un éclectisme plein d'adresse, s'appropriant les types étrangers, de Rouen à Yeddo et de Nevers à Canton, les rajeunissant, les vivifiant, les transformant et les associant, au point d'en faire une unité absolument originale, tel est l'art delftois. Harvad a préludé à son importante et définitive *Histoire de la faïence de Delft*, qui va bientôt être livrée au public, en esquissant à grands traits, dans le numéro de février de la *Gazette*, l'incomparable, l'indescriptible collection de M. John Loudon, qui certes est l'une des plus singulières curiosités de La Haye.

Dans le même ordre d'idées allez voir les menuiseries hollandaises de M. Van Hemskerke, un peintre de marines dont le talent a été consacré par les derniers Salons de Paris. C'est complet et sans tare d'aucune sorte. Deux pièces entières ont été restituées avec leurs cuirs gaufrés et dorés, leurs cheminées en marbre noir et blanc, leurs vieux lustres en cuivre et leurs beaux bois de Dordrecht, sculptés et incrustés, meubles, plafonds et boiserie appliquées, à colonnes et à corniches saillantes, qui sont, à mes yeux, l'un des titres les plus originaux de l'art hollandais. Deux pièces entières ont été trouvées et acquises par M. Van Hemskerke dans toute leur intégrité; l'une porte la date de 1626, l'autre est plus ancienne de quatre ou cinq ans. Il ne manque à ces décors, si délicieusement et si parfaitement hollandais, que les élégants personnages de Terburg et de Metz. Consultez à ce sujet le tableau de la *Femme hydropique* de Gérard Dow, au Louvre.

—
Harlem.

J'eusse voulu m'arrêter à Leyde, pour y revoir le précieux *Jugement dernier* de Lucas de Leyde, dont les œuvres sont si rares, conservé dans la salle du conseil de l'Hôtel de-Ville; cela m'eût été impossible, sous peine de brûler Harlem.

Je ne vous parlerai pas des Frans Hals de Harlem; le sujet est rebattu. Tout au plus me permettrai-je de remarquer qu'ils ne sont pas tous d'une égale beauté. Avec deux ou trois de ses meilleures Réunions de gardes civiques, on a la mesure complète de la prodigieuse virtuosité de Hals. L'œil rassasié est presque tenté de se plaindre d'une aussi exubérante richesse.

Devant cette armée formidable de person-

nages si rudement et si bravement troussés à la pointe d'un pinceau dont la franchise n'eût pas d'égale, saluons le créateur de l'école de Harlem, le maître de Brauwer et d'Ostade. Le petit musée du Stadhuis de Harlem contient d'autres œuvres excellentes dont il ne faut pas se laisser détourner par l'éclat plus tapageur des grands tableaux de Hals. Ce sont d'abord des réunions de vieilles femmes, de Jean de Bray et de Verspronck, maîtres contemporains de Ravestein et peu connus en dehors de la Hollande.

Ici, la facture est aussi calme, aussi étudiée, aussi sérieuse que possible. C'est l'art hollandais du commencement du XVII^e siècle, art austère et janséniste qui est aux antipodes de celui de Frans Hals. Il y a de chacun de ces deux portraitistes, deux compositions représentant des femmes âgées faisant leurs comptes et pesant leur or, toutes en noir avec de larges rabats de toile blanche. Ces quatre tableaux, à mes yeux, comptent parmi les chefs-d'œuvre les plus certains de la peinture hollandaise. Aujourd'hui encore, ils sont l'expression la plus frappante du génie intime du pays, mélange de recueillement, de gravité affable, d'esprit d'économie, de simplicité sans affectation, de haute et naturelle distinction de manières. Je signalerai ensuite une petite esquisse d'Adrien Brauwer, en hauteur, représentant un groupe d'hommes, debout et causant, qui est un bijou sans prix et qui montre dans toute sa fleur la surprenante exécution de l'élève de Hals. C'est le seul tableau incontesté de Brauwer qu'ait, à ma connaissance, conservé la Hollande. Marquons-le d'une double croix.

(A suivre.)

LOUIS GONSE.

ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

—
Séance du 9 novembre.
—

M. Renan présente un mémoire de M. Philippe Berger sur les *ex voto* du temple de Tanit à Carthage. Ce sont des stèles funéraires réunies à la Bibliothèque nationale; avec celles qui sont au Louvre, elles forment une série d'environ 3.000 monuments. Les inscriptions, très-monotones, ne donnent guère que des noms propres et des généalogies; néanmoins l'ensemble fournira quelque chose d'intéressant. Dans l'étude des stèles de la Bibliothèque nationale, M. Berger s'est surtout occupé des représentations figurées sur les stèles carthagoises; il y a là, pour l'archéologie sémitique, si obscure et si pauvre, un véritable trésor. En général, ces stèles sont des pierres longues de 30 à 50 centimètres et terminées en pointe. Souvent cette petite pyramide est accompagnée de deux acrotères (1), qui rappellent la

(1) L'acrotère est un piédestal placé au sommet et aux angles d'un fronton pour supporter des statues. Parfois ce piédestal devenait un ornement de forme variée, le plus souvent triangulaire. (*Manuel des Antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio, p. 44.)

forme de nos tombeaux. Le milieu est occupé par l'inscription. « L'ornementation, dit M. Berger, n'est pas, à proprement parler, phénicienne. La Phénicie n'a jamais eu d'art; elle l'a toujours emprunté à ses voisins. L'influence qui prédomine sur ces *ex-voto* est celle de la Grèce. On la reconnaît aux oves, aux triglyphes, aux volutes, au dessin des acrotères, aux colonnes et aux chapiteaux de style ionique qui encadrent l'inscription. Toutefois, on rencontre des ornements qui ont un caractère plus spécialement phénicien; il y a des rosaces, des ombous qui ont leurs analogues sur les monuments de Syrie, mais c'est une exception. Le symbole le plus fréquent, celui qui constitue en quelque sorte l'*ex-voto*, c'est la main ouverte et levée vers le ciel. »

On pourrait être tenté de reconnaître ici le geste de l'adorant. M. Berger est d'avis que cette main est un symbole de bénédiction divine; telle est aussi la signification de la main que l'Arabe met encore aujourd'hui sur sa porte pour écarter les mauvaises influences. La main isolée et levée (1) avait un sens mythologique dans l'antiquité sémitique. Le mot *iad* ne désignait pas seulement la main, mais tout objet dressé; plus spécialement, c'était le mot consacré pour désigner les obélisques, symbole de la puissance mâle.

Dans nos stèles, deux ureus (2) superposés constituent le symbole de Baal. Les mains, la bouche et les oreilles ne représentent pas dans cette catégorie de monuments des membres malades : l'habitude de pendre des béquilles aux lieux sacrés ou de dessiner des infirmités sur des *ex-voto* appartient aux Romains; elle était étrangère aux Carthaginois. L'une des figures qui reviennent le plus souvent est celle du bélier, symbole de Baal-Hamon. Le disque de Vénus surmonté du croissant renversé est un attribut de Tanit, l'Astarté de Carthage, l'une des nombreuses formes de la grande déesse syrienne, dont on a suivies transformations depuis Babylone jusqu'en Grèce. Tanit était la vierge céleste, à la fois Diane et Vénus. Elle s'appela plus tard Anat, Anaëtis; c'était l'épouse du dieu assyrien Anou, la manifestation et la splendeur d'Anou (Pene-Baal). Une stèle la présente comme déesse mère : elle est vêtue d'une robe talaire, elle tient la main droite levée, tandis que de la gauche elle porte un enfant dans des langes; sur d'autres stèles analogues, l'enfant est remplacé par une fleur de lotus; sur d'autres encore, la déesse est absente et remplacée par un dieu enfant, nu, les jambes écartées, tenant la pomme et l'oiseau. M. Berger signale une représentation de la divinité plus fréquente que toutes les autres, si rudimentaire qu'on a de la peine, même en le sachant, à y reconnaître une forme humaine. On dirait une figure géométrique. Il n'en est rien pourtant : c'est un personnage, vêtu d'une robe, qui lève les mains vers le ciel. Dans la charpente de ce mannequin, il y a une préoccupation symbolique évidente. L'explication nous en est donnée par Tacite qui dit que « le simu-

lacre de la Vénus de Paphos n'a pas la forme humaine; c'est un cercle continu élargi en haut, dont le contour va se rétrécissant et se dresse à la façon d'une borne, et dont le sens est mystérieux (1). » Gesenius, avec sa pénétration habituelle, a reconnu dans cette description les figurines de nos *ex-voto* : c'est le cône sacré auquel on a donné des bras et des jambes. Parmi les autres figures on trouve des hommes, des animaux, des végétaux, des ustensiles (haches, hoyaux, balances, tenailles, amphores, charruie), des ancrs, des gouvernails et des vaisseaux.

(Journal officiel.)

FERDINAND DELAUNAY.

LES PORTRAITS DE LA FORNARINA

PAR RAPHAËL.

Dans la séance publique annuelle des cinq Académies qui a eu lieu le 25 octobre, M. A. Gruyer, membre de l'Académie des beaux-arts, a lu la remarquable étude que nous publions sur les portraits de la Fornarina, par Raphaël :

Messieurs,

Il y a un an, à pareil jour, j'ai eu l'honneur de vous parler des portraits de Raphaël par lui-même; permettez-moi de compléter aujourd'hui cette lecture en vous parlant des portraits que Raphaël a laissés de la Fornarina. L'homme n'étant complet que par la femme, la femme qui a pris d'un homme possession constante, ne fait-elle pas pour ainsi dire partie de cet homme lui-même? Regarder cette femme, n'est-ce pas considérer l'homme encore dans son intimité la plus profonde; et ne sera-ce point éclairer la figure de Raphaël d'un complément de lumière presque indispensable, que d'en rapprocher l'image de la seule femme, aimée par lui, dont il nous ait lui-même laissé les traits?... Bien qu'à l'égard de la Fornarina, on ne sache presque rien de certain; bien que l'histoire, autant que la légende, ait comme à plaisir obscurci ce sujet, on peut, grâce à l'étude comparée des monuments et des textes, s'affranchir au moins de bien des doutes, faire justice surtout de compromettantes erreurs.

I

L'historien cité toujours, en cette affaire, est Vasari.

Vasari, dans la *Vie de Raphaël*, après avoir décrit les peintures de la *Chambre d'Héliodore*, c'est-à-dire après avoir conduit sa narration jusqu'en 1514, énumère les planches les plus célèbres gravées par Marc-Antoine, et parle à ce propos, pour la première fois, de la maîtresse de Raphaël. « Marc-Antoine », dit-il, fit ensuite un certain nombre d'estampes pour Raphaël, qui les remit à son domestique Baviera. Baviera prenait soin de la femme que Raphaël aimait jusqu'à la mort, et

(1) Les deux mains levées, la paume en dehors vers le ciel, indiquent la prière; c'est le geste des adorants chrétiens dans les catacombes de Rome. La prière, sur les stèles carthaginoises, est symbolisée par un personnage qui ne lève qu'une main, dont la paume regarde l'horizon.

(2) L'ureus est le serpent mythique dont la tête se dresse sur la coiffure des dieux et des rois de l'Égypte.

(1) *Simulacrum deæ non effigies humana; continuus orbis, latiore initio, tenuem in ambitum, metæ modo, exurgens, et ratio in obscuro.* — *Hist.*, II, 2.

dont il fit un très-beau portrait, qui semblait vivant (1)... »

Vasari continue la nomenclature des principaux ouvrages de Raphaël, et mentionne en même temps que le *Grand saint Michel*, peint à l'intention du roi de France en 1517, plusieurs portraits de femmes, entre autres ceux de Béatrice de Ferrare et de la maîtresse du peintre... *Ritratto Beatrice Ferrarese ed altre donne, e particolarmente quella sua* (2).

Jusqu'ici, il n'est question que d'une seule et même femme, que Vasari identifie de la façon la plus intime à Raphaël, qu'il fait sienne, *sua*, dont il cite deux portraits exécutés à trois ou quatre ans de distance, et dont il parle comme il parlerait de la femme même du maître. Mais, presque aussitôt, il ajoute à : «... Raphaël ne sut pas modérer ses passions... » Et Vasari, dès lors, allant d'insinuations perfides en affirmations téméraires, en arrive à montrer, dans le peintre de la Vierge, dans le dessinateur spiritualiste de la fable de Psyché, dans l'apôtre par excellence de l'idéal, non plus l'artiste épris avec sincérité d'une femme, mais un homme obéissant en esclave, et jusqu'à en mourir, à de honteux caprices (3). Et, après avoir ainsi compromis la mémoire de Raphaël, Vasari s'écrie, dans une péroraison presque lyrique : « O âme bienheureuse, devant laquelle tout le monde se prosterne, en célébrant ta vie, en admirant tes œuvres ! La peinture aurait dû mourir avec ce noble artiste, car la lumière s'éteignit pour elle quand il ferma les yeux. A nous maintenant, à nous qui lui survivons, de célébrer dignement une pareille vie ; à nous d'en garder dans nos cœurs le pieux souvenir ; à nous d'honorer à jamais une telle mémoire... Honneur en ce monde à ceux qui imiteront les travaux de Raphaël ! Gloire au ciel à ceux qui se régleront sur sa vie ! (4) » Vasari avait écrit déjà, au début de la *Vie de Raphaël* : « Ceux qui sont en possession de tous les dons précieux dont a été comblé Raphaël d'Urbain ne sont pas seulement des hommes, ce sont, s'il est permis de parler ainsi, des dieux mortels... (5) » Les dernières lignes sont donc en parfait accord avec les premières. Mais que deviennent les accusations intermédiaires, et comment Vasari promet-il une récompense divine « à ceux qui se régleront sur la vie » d'un homme qu'il a d'abord si lourdement chargé ?

De ce pêle-mêle incohérent et contradictoire il faut dégager deux affirmations : d'abord, que Raphaël eut une maîtresse, et qu'il l'aima jusqu'à la mort ; ensuite, qu'il fit de cette femme deux portraits, l'un de 1512 à 1514, l'autre après 1517. Le reste est inadmissible et se trouve d'ailleurs démenti par les faits. Quoi ! Raphaël, épris de la Fornarina en 1514, et même dès 1509, nous le verrons tout à l'heure, fidèle au même amour en 1517, et jusqu'à l'heure de sa mort, en 1520, aurait été dominé en même temps par des passions désordonnées, auxquelles il aurait tout sacrifié, devoir, travail, dignité, la vie même ? Mais les œuvres de Raphaël ne suffisent-elles pas pour répondre à une

semblable accusation ? Comment concilier avec de pareils dérèglements l'énorme travail chaque jour accompli, l'abondance toujours croissante d'une imagination toujours fraîche, un génie constamment en voie de progrès, s'avancant avec calme et sans un instant de défaillance vers la perfection, et ne s'arrêtant un jour que pour mourir ? Non, cela n'est pas possible. En prêtant aussi aisément l'oreille à la malveillance, en transformant un sentiment vif en un instinct grossier, en mettant un vice à la place d'une passion, Vasari a servi les rancunes d'une coterie ; il a fait acte de partisan, il n'a pas fait œuvre d'historien. Au lieu de se renseigner auprès des témoins oculaires, au lieu de s'adresser à l'historien Paolo Giovio et à l'antiquaire Andréa Fulvio, dont le récit ne laisse planer aucun soupçon fâcheux sur la véritable cause de la maladie de Raphaël, c'est Simone Fornari, de Reggio, qu'il consulte. Cet auteur, qui écrivit vingt-neuf ans après la mort du maître, enregistre pour la première fois des bruits absurdes (1) ; Vasari les accueille et prétend leur donner l'authenticité de l'histoire. Cette fable, en effet, prend bientôt la valeur de la vérité, et, pendant près de trois cents ans, tous les écrivains la redisent à l'envi. Editée en 1549, elle a cours encore en 1824 : Quatremère de Quincy, dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, la reproduit sans le moindre scrupule. En 1829 seulement, Longhena, dans la traduction de l'ouvrage de Quatremère, s'avise de l'in vraisemblance du récit de Vasari, et presque aussitôt l'abbé Cancellieri découvre, dans la bibliothèque du cardinal Autonelli, une très-ancienne relation établissant que Raphaël était mort d'une fluxion de poitrine. Appelé un jour en hâte auprès de Léon X, il avait couru du palais de la Farnésine au palais du Vatican, où il était arrivé en grande transpiration. Introduit dans une salle vaste et fraîche, il y était resté pendant longtemps à conférer avec le pape sur les travaux de la basilique de Saint-Pierre, s'était refroidi et avait succombé promptement aux suites de ce refroidissement. Dès lors, justice fut faite des imputations calomnieuses accréditées par Vasari, et la mémoire du peintre fut dégagée des souillures qui l'avaient ternie pendant si longtemps. Non qu'il convienne de faire de Raphaël un saint. Raphaël eut sa part des faiblesses humaines et des défaillances morales de son temps ; mais ces faiblesses et ces défaillances n'allèrent pas jusqu'à compromettre la dignité de sa vie, et finalement jusqu'à déshonorer sa mort.

Quant à la femme dont nous voudrions étudier les traits, il importait de la replacer d'abord, en regard de Raphaël, dans son véritable jour. Raphaël vivant, elle vit dans le rayonnement de ce grand homme ; Raphaël mort, elle rentre dans l'obscurité. Le seul amour de Raphaël lui a donné la célébrité. Excepté Raphaël, personne ne l'a ni admirée, ni adorée, ni encensée, ni chantée ; le monde l'a vue disparaître en pleine jeunesse. L'histoire lui doit tenir compte du silence qui s'est fait subitement autour d'elle. La femme qu'on appelle la Fornarina n'a rien de ces comtesses célèbres des siècles de Périclès, d'Auguste et

1. Vasari, t. VIII, p. 35. Ed. Le Monnier.

2. Vasari, t. VIII, p. 44.

3. Vasari, t. VIII, p. 45 et 58.

4. Vasari, t. VIII, p. 60 et 62.

5. Vasari, t. VIII, p. 32.

1. Ultimamente per continuare fuor di modo i suoi amori, s'ne morì in età di 37 anni, l'istesso di che nacque (*Osservazioni sopra il Furioso dell'Arосто* 1549).

de Léon X, rien des qualités brillantes d'une Aspasia, d'une Lesbie ou d'une Impéria. Le *Femina est diabolus* d'Origène ne lui est point applicable. Elle fut une femme aimée, sans doute aussi une femme aimante, rien de plus. Raphaël respira sa beauté avec passion; mais il vécut de cet amour, et n'en mourut pas.

De cette femme si fidèlement aimée, Raphaël a donc laissé deux portraits : le premier est sans doute à Rome, au palais Barberini; le second est vraisemblablement à Florence, au palais Pitti.

II

Le portrait de la galerie Barberini, exécuté de 1512 à 1514, représente une jeune femme, dont la figure, presque nue, est coupée par le cadre à la hauteur des genoux. Elle est assise et tournée à gauche. La tête, vue de face, est d'une bonne construction; elle serait plus élégante, si l'ovale en était plus allongé. Les cheveux, d'un brun noir avec des reflets roux, sont arrangés en bandeaux plats, qui se relèvent derrière les oreilles, de manière à les déconvenir complètement. Un riche turban, tissé d'or avec des rayures vertes, est fixé à la chevelure par une agrafe de pierres précieuses. Une pareille coiffure donnerait à ce portrait quelque chose d'oriental, si l'empreinte romaine n'y était partout profondément marquée. Le front, d'une hauteur moyenne, est large et bien proportionné. Sous des sourcils noirs très-nettement arqués, de grands et beaux yeux, noirs aussi, bien ouverts et très-lumineux, au regard limpide et franc, éclairent ce visage avec une vivacité singulière. Le nez, dont les narines semblent être dilatées par l'enivrement de la vie qu'elles respirent avec plénitude, est la partie faible du visage au point de vue de la beauté; le méplat en est large à la base comme dans les « antiques, » mais l'extrémité manque de finesse et de distinction. La bouche, aux plis voluptueux, est un peu grande, et en parfait accord d'expression avec les yeux. Le menton n'a rien de trop proéminent. L'oreille est parfaitement dessinée. La carnation de la face, riche et chaude, dénote un sang ardent et fort. Ce visage n'a rien de délicat, ni de raffiné, mais il vous saisit par une exubérance de vie et de force; on y sent l'épanouissement, en plein air et en pleine lumière, d'une puissante nature, où la sève monte en abondance et coule comme à pleins bords. L'ampleur et la souplesse du corps annoncent une de ces santés à toute épreuve, qui donnent à la femme un inépuisable fonds de bonne humeur, la rendent aimable, joyeuse, animée au plaisir, exempte de toute prétention et de toute aspiration. Or, voilà la femme, entre toutes les femmes, qui exerça sur Raphaël d'irrésistibles séductions, sur Raphaël, dont l'esprit, sans cesse en quête de mieux, aspirait à monter et à monter toujours... Le col est flexible, élégant et d'une courbe harmonieuse. Les épaules, d'une forme et d'un modelé charmants, ont la solidité du marbre en même temps que la coloration d'une belle peinture. La main droite retient, contre la poitrine, un voile transparent, tandis qu'une draperie rouge, jetée sur le bas de la figure, communique aux chairs quelque chose de sa riche tonalité. Pour seul accessoire, enfin, un fond sombre sur lequel s'épanouissent

des gerbes de lauriers et de myrtes, d'un ver presque noir.

Ce portrait produit une impression étrange, trouble l'idée qu'on se voudrait faire du modèle, détourne même la pensée de cette distinction qu'on a coutume de rencontrer dans les moindres œuvres de Raphaël. On est intéressé sans être captivé, attiré sans être charmé. Il y a là comme une énigme. La main de Raphaël est dans toutes les parties de cette peinture, et la pensée du maître semble n'y être point. On dirait que, par une exception unique peut-être, Raphaël s'en est tenu ici à la lettre de la nature, et qu'il n'en a pas cherché l'esprit; qu'il n'a pas dominé son modèle; que c'est, au contraire, son modèle qui l'a subjugué, et qu'il a été comme anéanti dans quelques-unes de ses qualités les plus exquises. On cherche l'âme, et l'on ne trouve que les sens. Dans ses atours d'odalisque, la fille du Trastévère est comme dépaycée; elle prend même une certaine gaucherie. En se rappelant les portraits du maître, on est frappé surtout du contraste qui existe entre les figures de Raphaël et de sa maîtresse. Jamais, pour s'attirer, les contraires ne se sont montrés avec plus d'évidence, et c'est sans doute par la force des oppositions que l'accord a été indissoluble entre ces deux natures. Doné d'une complexion délicate, Raphaël est invinciblement attiré par une femme qui a par excellence le don de la santé. Appelé par une vocation divine à peindre au vif les sentiments les plus élevés de l'âme humaine, il s'attache à une créature qui semble faite surtout pour la sensation. Passionné pour toutes les élégances, il s'éprend d'une jeune fille élevée en dehors du monde et de ses raffinements. Dans un moment de quintessence classique et de renouvellement littéraire, alors que la chevalerie du moyen âge jetait ses derniers feux et que la galanterie moderne montrait ses premières flammes, l'homme le plus choyé et le plus adulé de son temps, l'artiste qui occupait à la cour pontificale une place de gentilhomme de la chambre, et qui vivait, selon le dire de Vasari, « non en peintre, mais en prince », dédaigne les aristocratiques conquêtes et se laisse enchaîner par une beauté plébéienne. Il rencontre une femme étrangère pour ainsi dire à la civilisation de son temps, et il s'y attache comme à un modèle de prédilection. Dans ce monde de la Renaissance, où, depuis Dante jusqu'à Tasse, l'amour avait été spiritualisé à outrance par le génie chrétien, le plus grand des peintres, en présence de sa maîtresse, oublie presque son art. Il regarde cette femme, et la réalité seule lui suffit; il la peint, sans s'occuper d'autre chose que d'être vrai.

(A suivre.)

A. GRUYER.

PIERRE BOREL

MÉDECIN ET ANTIQUAIRE DU XVII^e SIÈCLE

A Monsieur le directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Je viens de lire avec intérêt et profit le volume sur la *Pluralité des Mondes habités*, par M. Camille Flammarion. Ce livre contient une erreur que je tiens à relever, parce que les erreurs de cette na-

ture, à force d'être répétées, reçoivent une sorte de consécration bibliographique.

Dans la dix-huitième édition de cet ouvrage, page 34, se trouve ce paragraphe : « En France, « le conseiller royal Pierre Borel, ami de Gas- « sendi, de Merseune, et probablement de Cyrano « de Bergerac, écrit un traité curieux sur la plu- « ralité des mondes, examinée au point de vue « de la science de l'époque. CET OUVRAGE QUI N'A « JAMAIS ÉTÉ IMPRIMÉ, a pour titre : *Discours nou- « veau prouvant la pluralité des mondes ; que les « astres sont des terres habitées et la terre une « étoile ; que la terre est hors du centre du monde, « dans le troisième ciel, et se tourne devant le « soleil qui est fixe et autres choses très-curieuses.* » — Voilà un titre ! On rencontre dans ce MANUSCRIT des « relations sur les choses qui sont dans la lune « d'après Galilée » et des recherches sur « le « moyen par lequel on pourrait découvrir la pure « vérité de la pluralité des mondes. » Ce moyen : c'est la navigation aérienne et l'observation aérostatique. »

D'abord, il aurait été plus exact de dire : *Le Conseiller et médecin ordinaire du Roi, Pierre Borel*, au lieu de : *Le Conseiller Royal, Pierre Borel*.

Le *Discours nouveau prouvant la pluralité des mondes*, par Pierre Borel, a été imprimé à Genève en 1637, en un volume petit in-8° de l'époque, de 8 feuillets non chiffrés et de 80 pages. Il a été traduit en anglais par D. Sashot et publié à Londres en 1638, en un volume in-8°.

Pour ma part, je connais quatre exemplaires de ce livre devenu rarissime :

1° Dans la *Bibliothèque du British Museum* de Londres, n° 531, E, 2. D'après une *Note* d'un conservateur de cette Bibliothèque, que je dois à l'extrême obligeance de M. Louis Blanc. Cette bibliothèque possède aussi un exemplaire de la traduction anglaise par D. Sashot.

2° Dans la *Bibliothèque de M. Yemnitz*. D'après le *Catalogue* de cette bibliothèque, page 161, n° 677. 1 vol. in-8°, Paris, 1867.

3° Dans la Bibliothèque historique des Archives de la Préfecture du Tarn à Albi. D'après le *Catalogue* de cette bibliothèque, par M. Emile Jolibois, archiviste, page 346, n° 562, qui se trouve dans l'*Annuaire administratif, statistique et historique du département du Tarn, pour l'année 1877*.

4° L'exemplaire que je possède, auquel il man-

quait le titre, mais que j'ai rétabli avec celui de la bibliothèque d'Albi.

II

Pierre Borel, médecin, naturaliste, astronome et antiquaire, dont il est beaucoup parlé dans les *Collectionneurs de l'ancienne France*, par M. Elmond Bonmalle, est né à Castres en 1620. Plusieurs biographes affirment qu'il est né en 1610, mais cette date est erronée. Voici les preuves de mon assertion :

1° Le *Registre des mariages de l'Église réformée de Castres*, commencé le premier septembre 1608, conservé aux Archives du greffe du tribunal civil de Castres, contient l'acte de mariage de Jacques Borel, mathématicien, père de Pierre Borel. Le voici :

Le vendredi vingt-septième de novembre mil six cent quinze, au Temple de Castres, par monsieur Dupin, ministre, a été béni le mariage de Jacques Borel, chantre de ceste église, et d'Esther Martel, fille de François Martel, notaire à Lacaze.

2° Le *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises et françaises*, par Pierre Borel, 1 vol. in-4°; Paris, Augustin Courbé, 1633, contient des vers à la louange de Borel, qui prouvent qu'à cette époque (1633) il n'avait pas encore trente-cinq ans.

Voici ces vers qui se trouvent en tête de ce livre :

*Triginta et quinque hic nondum compleverat annos
Petrus Borellus hosce cum libros daret, etc., etc.*

Pierre Borel est mort à Castres le 14 octobre 1671 et non pas à Paris en 1689, comme disent tous ses biographes. Voici son acte de décès, relevé par M. Charles Pradel, bibliophile à Paylaurens (Tarn), dans les *Registres mortuaires des protestants*, conservés aux Archives du greffe du tribunal civil de Castres, et qu'il a inséré dans sa belle édition des *Antiquitez de Castres*, par Pierre Borel, publiée, en 1868, par l'Académie des bibliophiles de Paris :

Ce jourd'huy quinzième octobre mil six cens soixante et onze, a été enseveli M^r Pierre Borel, docteur en médecine, habitant de la présente ville, décédé le jour d'hier ; à laquelle sépulture ont assisté les sieurs Jean et Jacques Martel, proches parents du dict défunt, sous signés en foy de ce.

B. TAILHADES.

VENTE ARTISTIQUE A FRANCFORT-SUR-LE-MEIN

Le soussigné procédera, le 26 novembre et les jours suivants, à la vente aux enchères publiques des *Collections de gravures en taille-douce* de feu M. le docteur en médecine H. Wolff de Bonn, conseiller intime pour l'hygiène publique ; ces collections contiennent au complet l'œuvre célèbre, superbe, incomparable, dont se compose l'*Iconographie* de Van Dyck, avec d'autres excellentes gravures.

La collection des gravures en taille-douce de feu M. le professeur docteur F. H. v. d. Bunn, se composant de tableaux de maîtres de toutes les écoles, comprenant les épreuves les plus choisies et parmi elles toutes les éditions de la Danse Macabre, de la Bible, avec d'autres œuvres d'Holbein.

La collection de gravures en taille-douce de M. W. P. K., composée de rares et précieuses gravures, d'eaux-fortes d'artistes allemands et hollandais, ainsi que de quelques excellents dessins originaux faits par les vieux maîtres.

La collection de gravures en taille-douce de feu le baron Charles Marschall de Bieberstein, chambellan et capitaine à Carlsruhe, composée presque complètement de l'œuvre d'Albert Dürer en épreuves supérieures, ainsi que des vieilles éditions de celui de J. E. R. l'ingr.

Le catalogue se trouve chez tous les libraires et marchands d'objets d'art, ainsi que chez M. J. A. C. Prestel, Kunsthandlung (magasin artistique), Rossmarkt, 5.

CONCERTS DU DIMANCHE 18 NOVEMBRE

CIRQUE D'HIVER

Ouverture de *Léonore* (op. 72), Beethoven ;
Dans la forêt (symphonie en quatre parties),
 Raff ; Largo, Hændel, le solo de hautbois par
 M. Triébert ; Fantaisie pour piano, orchestrée par
 Listz, Fr. Schubert, par M. Breitner ; Le Carnaval,
 Guiraud.

THÉÂTRE DU CHÂTELET

1. Symphonie en *ut* mineur, Beethoven. — 2.
 Scènes d'enfants orchestrées par B. Godard, R.
 Schuman. — 3. Concerto pour violon et orchestre
 (1^{re} aud.), Ch. M. Widor. — 4. Rigodon de *Dar-*
danus, Rameau. — 5. *L'Arlésienne*, musique pour
 le drame d'Alph. Daudet, G. Bizet.

VENTE

DE

LIVRES FRANÇAIS

La plupart reliés par **CAPÉ**

HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le jeudi 22 novembre 1877, à 2 h. 1/2 précises.

M^e Paul Perrot, Commissaire-priseur, rue
 du 29-Juillet 11.

Adolphe Labitte, expert, libraire de la Bi-
 bliothèque nationale, 4, rue de Lille.

OBJETS D'ART

ET

D'AMEUBLEMENT

Anciennes porcelaines de la Chine : jardi-
 nières, magots, vases, statuettes, gargouillettes.

Beau meuble de salon Louis XVI, bois scul-
 pté doré et noir, composé de : un canapé et
 six fauteuils couverts en tapisserie de Beauvais.

Beaux émaux cloisonnés de la Chine.

Meubles anciens sculptés, meubles d'art ita-
 liens, meubles Louis XVI, bois sculptés, objets
 de vitrine, anciennes tapisseries.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le lundi 19 novembre 1877, à 2 heures.

M^e Quévremont, commissaire-priseur, rue
 Richer, 46.

M. Guillain, expert, rue Notre-Dame-de-
 Lorette, 10.

Exposition publique, le dimanche 18 novem-
 bre 1877, de 1 h. 1/2 à 5 heures 1/2.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

Paris. Imp. F. DEBONS et C^e, 16, rue du Croissant

LIVRES MODERNES

VENTE, RUE DES BONS-ENFANTS, 28.

Le samedi 24 novembre 1877, à 7 h. du soir.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
 27, rue Drouot.

Assisté de M. Adolphe Labitte, expert, rue
 de Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

PORCELAINES ANCIENNES

De la Chine, du Japon et de Saxe, faïences
 de Delft, bronzes, cadres sculptés, objets de
 vitrine, éventails, dentelles, meubles hollan-
 dais, étoffes, tapisseries, cuirs de Cordoue,

le tout arrivant de Hollande.

Cette vente se compose d'une grande quan-
 tité de porcelaines de Chine, du Japon et de
 Saxe, garnitures de trois et de cinq pièces,
 potiches, cornets, plats, assiettes, tasses, sou-
 coupes, groupes, etc.

Faïences de Delft, verrerie de Venise et de
 Bohême ; bronzes du temps de Louis XV et
 Louis XVI, lustres, cadres sculptés, glaces,
 objets de vitrine, montres, éventails, den-
 telles, guipure ; meubles hollandais, cabinets
 en laque, étoffes, tentures, cuirs de Cordoue,
 tapisseries.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les lundi 19, mardi 20, mercredi 21
 jeudi 22 et vendredi 23 novembre à 1 h. 1/2 précise

M^e CH. PILLET, commissaire-priseur, rue
 de la Grange-Batehère, 10.

Exposition publique le dimanche 18 novem-
 bre 1877, de 1 heure à 5 heures.

VENTE

DE

LIVRES ANCIENS

ET MODERNES

Ayant composé la bibliothèque
 de M. Ch... (de S.)

RUE DES BONS-ENFANTS, 28, SALLE N° 4

Du lundi 26 novembre au mardi 18 décembre
 1877, à 7 heures du soir.

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
 rue Drouot, 27.

M. Adolphe Labitte, expert-libraire, rue de
 Lille, 4.

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

Le Rédacteur en chef, gérant : LOUIS GONSE

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'Académie des beaux arts a jugé dernièrement à l'École des beaux-arts, le concours **Chaudesaigues**.

Le prix, de la valeur de 2,000 francs par an, est accordé à un jeune architecte, afin qu'il puisse séjourner pendant deux ans en Italie et y terminer ses études.

Nous rappelons que le sujet de cette année était un monument triomphal en l'honneur des trois grandes découvertes modernes : la vapeur, l'électricité et la photographie.

Le nombre des concurrents était de dix.

Le rapport de la section d'architecture accordant le prix au n° 3, a été approuvé à l'unanimité des membres présents.

Prix : n° 3, M. Jouve Bruno, élève de M. André.

M. Jouve doit partir pour l'Italie dans un délai de trois mois.

La Société des Amis des Arts de Lyon ouvrira son Exposition annuelle dans la première quinzaine de janvier 1878.

La durée de l'Exposition sera d'environ deux mois, et sa clôture aura lieu dans la première quinzaine de mars.

Vu le nombre toujours croissant des ouvrages envoyés, la Commission se réserve le droit de n'admettre que trois tableaux aux artistes qui en enverraient un plus grand nombre.

La Commission croit devoir informer MM. les artistes que (sans que cela soit pour eux obligatoire), dans le but de centraliser les envois et de diminuer leurs frais d'emballage, elle s'est entendue avec M. André, emballer,

42, rue de Labruyère, qui fera, à des prix très-modérés, des emballages collectifs et se chargera de tous les détails de l'expédition.

NOUVELLES

• Dans sa séance de mardi, le conseil municipal de Paris a ouvert un crédit de 30,000 fr. pour la continuation des travaux d'aménagement de l'hôtel Carnavalet.

• On est en train d'organiser au Louvre, immédiatement après la salle Chandet, une nouvelle salle qui portera le nom de Rude.

Déjà plusieurs marbres du maître y sont placés, notamment *Jeanne d'Arc*, *le Fédérateur napolitain*, une *Tête de Christ* ; on y voit aussi l'admirable bronze représentant *Mercure*.

Quelques œuvres d'autres artistes orneront aussi cette salle. Pradier y sera représenté par *Un des fils de Nrobé*, la *Psyché*, la *Sapho*, et par *la Toilette d'Atalante* ; Duret, par ses deux bronzes : le *Danseur napolitain* et l'*Imprévisateur* ; David d'Angers, par son *Philoparète* ; Simart, par une *Venus*, et Perraud, par l'*Enfance de Ba chus et le Désespoir*.

Deux autres statues, qui sont encore en ce moment dans le jardin des Tuileries, vont compléter cette belle salle : *Thésée et le Minotaure*, par Ramey, et *Spartacus*, par Foyatier.

• La souscription pour le monument de Michelet a produit la somme d'environ quarante mille francs.

Le monument sera l'œuvre de deux artistes : MM. Antonin Mercié, l'auteur du *Gloria victis*, et Pascal, architecte de la Bibliothèque nationale, un des deux auteurs du monument d'Henri Regnault, à l'École des beaux-arts.

Le tombeau consistera en trois gradins de marbre superposés, disposés de façon à recevoir des fleurs et dont le plus élevé supporte un monument debout, formé de deux colonnes de marbre supportant elles-mêmes un couronnement architectural d'une grande légèreté et en adrant une grande plaque de marbre sur laquelle apparaîtra en relief la statue couchée de Michelet recouverte d'un linceul.

Aux pieds de Michelet se dressera debout la Muse de l'histoire, drapée et voilée.

Les gradins qui supportent le monument émergeront d'un bassin s'arrondissant aux angles et à la partie antérieure du tombeau, d'où s'échapperont des plantes vertes s'élevant à droite et à gauche de la grande stèle, et dont les eaux seront alimentées à l'aide d'une source placée au bas du gradin inférieur.

Les travaux du nouveau pavillon de Marsan sont en ce moment poussés avec beaucoup d'activité.

Dans l'intérieur de l'ancienne cour des Tuileries, les constructions sont déjà à hauteur d'entablement du toit dans toute leur longueur.

Cette façade sera absolument semblable à celle de la partie des Tuileries qui lui fait face, et qui s'étend du pavillon de Flore jusqu'aux bâtiments carrés où se trouve l'ancienne salle des États.

Les frontons qui doivent servir de pendants à ceux du pavillon de Flore sont tout préparés ; il ne reste qu'à les dégrossir et à y tailler des sujets dont les dessins sont arrêtés depuis longtemps.

Sur le pavillon extrême, touchant immédiatement à la rue des Tuileries, on s'occupe de sculpter les guirlandes qui doivent descendre des deux côtés des fenêtres. Les sujets des trois grands frontons principaux sont également en voie d'achèvement ; et avant peu l'on verra disparaître les grandes chambres en planches qui ont servi à abriter les praticiens et les artistes sculpteurs.

Il en est de même du groupe qui doit correspondre, sur la rue de Rivoli, au groupe de la Flore de Carpeaux sur le quai ; il est à présent presque terminé, mais on attendra, pour enlever son enveloppe de planches, que les échafaudages supérieurs aient pu être retirés, de façon à prévenir toute dégradation accidentelle. Enfin, l'on va commencer à placer la charpente de la toiture ; les grandes poutres en fer sont déjà apportées dans les chantiers et prêts à poser.

On écrit de Bourg-de-Visa, le 16 novembre, au *Journal de Lot-et-Garonne* :

« Permettez-moi de vous faire part de l'heureuse découverte qui vient d'être faite dans le village de Saint-Romain, canton de Bourg-de-Visa (Tarn-et-Garonne).

« Des fouilles récemment pratiquées dans un champ viennent de mettre au jour les restes d'une splendide villa romaine. A peine commencées, ces fouilles ont déjà fait découvrir de nombreuses pièces de monnaie appartenant aux règnes d'Adrien, de Constantin, etc.,

des fragments nombreux de colonnes et de marbres de différentes couleurs, des murs peints à fresque, une grande quantité de chambres, de grandes salles ayant servi probablement aux réunions de famille, et, enfin une ravissante mosaïque de 80 mètres de longueur sur 3 mètres de largeur, aussi remarquable sous le rapport du dessin que sous celui de la composition.

« A côté de cette villa s'élèvent de modestes réduits où le travail devait s'exécuter par les mains de l'esclave, qui devait remplir toutes les fonctions et exercer tous les métiers.

« Quoique plus de seize cents ans se soient écoulés depuis la disparition de cette demeure, il semble qu'elle ait été abandonnée la veille tant les objets retrouvés sont dans un parfait état de conservation. »

Le *Times* annonce que les administrateurs du British Museum viennent de faire acheter à Pékin un exemplaire en six mille cent neuf volumes de la grande Encyclopédie chinoise publiée au dix-septième siècle par ordre de l'empereur Kanghi. Les caractères enivre qui ont servi à faire le tirage ayant été fondus peu de temps après pour être convertis en monnaie, il n'existe qu'un nombre excessivement limité d'exemplaires de cet ouvrage, dont le titre exact est *Collection complète d'ouvrages anciens et modernes accompagnée de dessins*. Il sera prochainement envoyé au British Museum.

Les six mille cent neuf volumes chinois ne formeraient sans doute pas autant de matière que les dix de l'Encyclopédie Larousse. Mais cette collection est unique en Europe, car notre Bibliothèque nationale n'en possède pas d'exemplaire.

DE PARIS A AMSTERDAM

NOTES DE VOYAGE

(Suite)

Amsterdam.

Le Trippenhuys, qui sous son aspect misérable est un des sanctuaires de l'art, n'a même pas, comme le Mauritshuis de La Haye, épousseté sa façade. Telle on a vu sur le canal Kolveniers la maison de la famille Tripp, telle on la voit, telle on la verra probablement longtemps encore. Cela n'est guère digne d'une ville qui se targue, et avec raison, d'être l'une des villes les plus riches du monde et le troisième marché financier de l'Europe. Que voulez-vous ? la Hollande, qualité bien rare, est conservatrice, même de ce qui est laid et incommode. A bien prendre, répond-elle à ceux qui l'adjurent de construire un musée national digne du génie de ses peintres, d'élever un temple au nom immense de Rembrandt, avons-nous à cause de cela un voyageur de moins à Amsterdam, un admirateur rebuté, un dilettante de l'art qui ait eu moins d'émotion ?

tions dans les petites salles enfumées du Trippenhuis que dans un beau et clair palais ? C'est juste. Je ne vois même pas pourquoi l'on ne pousserait pas le paradoxe jusqu'à dire, avec quelques enragés, que tout est au mieux et que, puisque plusieurs générations d'artistes ont vu la *Ronde de nuit* à cette place et sous ce pâle rayon, qu'elle parvient à enflammer par son propre rayonnement, il y aurait sacrilège à la montrer autrement. Le point de vue est introuvable et sans reculée possible, qu'importe ! Tous les visiteurs, à bout de tâtonnements, vont s'entasser dans la pénombre ménagée par l'entre-deux des fenêtres qui donnent sur les eaux croussantes du canal, qu'importe ! Le cadre est misérable, l'inclinaison nulle, d'épaisses et luisantes couches de vernis viennent ajouter leur miroitement aux miroitements d'un éclairage de côté, qu'importe encore ! si le chef-d'œuvre de Rembrandt perce toutes les ombres, recule toutes les distances, triomphe de tous les rejets. Je consigne cependant dans ces notes mon humble vœu, bien persuadé que sous une belle et enveloppante lumière, venant creuser ses profondeurs et éclairer ses ombres, la prodigieuse création de Rembrandt acquerrait des splendeurs inconnues.

Je l'ai revue et longuement revue. J'aurais peut-être à mon tour à ajouter quelques réflexions à toutes celles qui ont déjà été faites ou écrites. Ce n'est ici ni le temps ni le lieu. Je ferai seulement cette remarque, qui peut expliquer bien des critiques, c'est que l'œuvre rembranesque est loin de se livrer du premier coup, qu'elle ne s'impose que peu à peu à l'œil désorienté par le voisinage de la claire et limpide peinture de Van der Helst, qu'elle demande du spectateur une certaine volonté à la pénétrer, en acclimatant peu à peu son regard, une certaine passion à l'interroger, en oubliant les bizarreries choquantes, pour ne pas dire les défauts, de la conception, du sujet et du parti-pris de la composition, qui déroutent les procédés ordinaires de critique ; enfin une certaine patience à l'isoler peu à peu de tout ce qui l'entoure, je dirai plus, de tout ce que l'on a vu et appris avant. Laisant de côté les admirations toutes faites, les enthousiasmes de commande, j'affirme que ceux, et ils sont nombreux même parmi les juges que leur métier oblige, qui n'ont pas regardé longuement, avec insistance, en s'y reprenant à plusieurs fois, à des heures et à des jours différents, la *Ronde de nuit*, ne l'ont pas vue, ne la connaissent pas, ne peuvent la mesurer. Chose étrange, c'est peut-être l'œuvre de la peinture qui subjugué le plus à la longue et qui s'impose le moins. Dans un ordre de sensations plus hautes et plus immatérielles, la *Cène* de Léonard produit un effet analogue ; de même les fresques de Raphaël à la Chambre de la Signature. Ici, sous les bronnillards de la Hollande, ce sont les poésies intenses de la lumière ; là-bas, sous les lumières étincelantes du ciel de l'Italie, ce sont les beautés morales, les harmonies plastiques. Ici et là le mystérieux, l'indéfinissable de l'art se trouve au même degré.

Depuis ma précédente visite, le musée s'est

enrichi de deux legs importants : celui de M. Dupper, d'abord à Dordrecht le 4 mars 1870, et celui de M^{lle} Liotard, décédée le 27 janvier 1873. Le premier de ces legs comprend une soixantaine de tableaux de l'ancienne école hollandaise, parmi lesquels il faut citer, entre autres rares et curieux tableaux, l'un des chefs-d'œuvre, le chef-d'œuvre peut-être, pour la qualité de l'exécution, de Jean Steen, la *Fête du prince* ; le second se compose d'une suite charmante de quatorze portraits du pastelliste genevois Jean-Etienne Liotard (1702-1790). Liotard avait vécu pendant seize ans, de 1756 à 1772, en Hollande et s'y étant marié.

La dernière édition du *Catalogue des tableaux du musée d'Amsterdam*, avec fac-similé des marques, dates et signatures, contient la notice de ces nouveaux tableaux. Quel aux acquisitions faites avec les deniers municipaux, elles sont nulles ou presque nulles, à La Haye comme à Amsterdam.

Rien n'a été changé non plus au musée Van der Hoop. Les chefs-d'œuvre inestimables de Pieter de Hooch, de Mezzio, de Van Ostade, de Potter et de Wouwerman attendent toujours un local digne d'eux.

Au moment de mon passage à Amsterdam, deux événements passionnèrent l'attention publique : la mort de M. Thiers et la vente à la famille Rothschild, de Paris, de la galerie de la comtesse Van Loon, pour la somme formidable de trois millions quatre cent mille francs. On sait la qualité superlative, l'état de conservation, des principaux morceaux réunis dans ce célèbre cabinet. Le gouvernement néerlandais avait fait des offres, avait demandé des délais, en attendant l'ouverture des chambres, qui n'avaient pas été acceptés par la famille. La nouvelle du départ de cette collection pour l'étranger prit les proportions d'une calamité publique. Et de fait, il ne faudrait plus beaucoup de saignées comme celles de la collection Van Brienon et de la collection Van Loon pour décapiter l'art hollandais en Hollande de ses plus beaux fleurons (1).

La première exposition d'art industriel qui vient d'être inaugurée ici a fait aussi quelque bruit. On a fait les plus louables efforts pour la tailler sur le patron de nos expositions de l'*Union centrale*. Quoiqu'on n'y soit point parvenu, ce n'a va sans dire, elle ne doit point être méprisée, surtout en ce sens qu'elle est un point de départ et qu'elle témoigne d'une vraie bonne volonté de la part d'un pays qui pour les industries d'art était complètement resté en dehors du mouvement moderne. Deux commissaires français sont venus représenter notre pays : M. Lichard André, l'honorable président de l'*Union centrale*, et M. Alfred Dorel, l'administrateur des Gobelins ; c'est-à-dire que la France participait de cœur à cette première tentative. Mais en

(1) La collection Van Loon a été partagée par parts égales entre les cinq branches de la famille. Onze de Rothschild. Les deux portraits de Rembrandt, les plus beaux pastels qui existent au monde, ont tous les deux sort entre les mains du baron Gustave de Rothschild.

dirons quelques mots, ainsi que des objets d'art rétrospectif qui se trouvaient ajoutés à cette exposition.

(La fin prochainement.)

LOUIS GONSE.

A PROPOS DU BUSTE DE BÉATRIX D'ESTE

Réponse à M. Louis Courajod

Avant de répondre à la note de M. Courajod, insérée dans le numéro de la *Chronique des Arts*, du 3 novembre dernier, j'ai voulu revoir la missive adressée, le 1^{er} janvier 1498, par Isabelle d'Este, duchesse de Mantone, à Louis le More, au sujet du décès de sa sœur Béatrix. Sortie de ma collection depuis un certain temps, il m'a fallu attendre que son nouveau propriétaire ait bien voulu me la renvoyer, ce qui a demandé quelques jours. Mon honorable contradicteur ayant émis un doute sur l'authenticité de cette pièce, il m'importait de la soumettre à un nouvel examen. Il lui a été tout aussi favorable que les précédents; aussi ne me restait-il plus désormais qu'à la joindre, en original, à ma lettre, pour que vous en donniez communication à M. Courajod. A première vue, il sera forcé de convenir qu'il ne s'agit pas ici d'une œuvre de faussaire, comme il l'a malicieusement insinué; mais bien d'un document contemporain du fait qui y est mentionné.

Ainsi que cela se pratiquait fréquemment en Italie au x^v siècle, la lettre d'Isabelle d'Este est de la main d'un secrétaire; mais l'empreinte du sceau particulier de la princesse, encore attachée à la pièce, l'authentique d'une façon suffisante. — Ma modeste feuille de papier, traitée si dédaigneusement dans la *Chronique*, a donc, sous le rapport historique, pour tout homme compétent en ces matières, — M. Courajod est du nombre, — autant de poids que le parchemin de M. le marquis d'Adda, si précieux qu'il puisse être au point de vue de l'art.

En voici du reste le texte :

Illustrissime Princeps et Excellentissime Domine, pater honoratissime, la morte di Madama Beatrice, q. (quondam?) mia amita, molto mi è doluta, sì per la affinità ch'io havea con lei et per essere stata dona d'assai et da me amata, sì et per havere compreso ne le lettere de la Excellentia vestra che qu'ella mi ha singular despiacere, pur considerato che il caso suo è stato naturale et ch'el non è in possanza di homo mortale contrariare a le constitutione di Dio, ho deliberato attendere a li suoi et a me aprobatissimi consigli et ricordi di la Illustrissima Signoria vestra, tollerando et confortandomi secondo le sue amorevole persuasioni, il ch'è tanto meglio et più facilmente fareo quanto che intenda la Excellentia vestra havere ancho despiacere, benchè per la sua prudentia et magnanimità scio la portara cum animo quieto et in sua bona gratia sempre me racomando. Mantue, primo Januarii, 1498.

Filia et strict (servitric) Isabella, Marchionissa Mantua.

De ce texte (1) il résulte incontestablement, on le voit, que Béatrix était décédée depuis peu, lorsqu'il a été écrit. Si je suis allé trop loin, en plaçant sa mort à la fin de décembre 1497 (l'année commençait alors le jour de Noël, dans la plupart des Etats du nord de l'Italie), les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, dont M. Courajod a accepté l'opinion sans contrôle, et devant l'érudition desquels je m'incline d'ordinaire tout autant que lui, ont eu également tort, ce me semble, de la faire remonter au 2 janvier précédent. La date du 4 décembre, de la donation de Louis le More, conservée dans la collection de M. le marquis d'Adda, doit, en réalité, suivre de très-près celle que nous cherchons.

Pour en arriver à ce résultat, il n'est nul besoin de récuser le témoignage de nos documents respectifs; à plus forte raison de contester leur parfaite authenticité. Je crois avoir rétabli, de la sorte, l'accord entre eux.

Certes les amateurs d'autographes sont exposés à plus d'un mécompte : je le sais par expérience, hélas ! et n'ai pas honte de l'avouer. M. Courajod doit s'être aperçu, de son côté, que les autres branches de la curiosité, voire même celles de l'art, ne sont point à l'abri de pareilles mésaventures,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre...

n'en défend pas non plus les conservateurs. Il faut donc de l'indulgence entre confrères.

Quant à l'emblème amoureux sculpté sur le corsage du buste de Béatrix d'Este, restitué avec raison à l'école de Léonard, qui a donné lieu à cette discussion, je crois avoir suffisamment démontré qu'il n'a pas été inventé à l'occasion du mariage de la jeune princesse, et qu'on en avait fait usage avant elle dans sa propre famille. Les éléments de critique, placés sous ma main, sont trop insuffisants pour me permettre d'aller au delà de ce que contient ma première lettre. Il me faudrait, pour cela, avoir à ma portée les anciens recueils d'emblèmes et devises et autres volumes analogues qu'on ne rencontre guère dans une bibliothèque de campagne. M. Courajod, mieux placé que moi pour scruter à fond ces sujets, peut aisément apurer la chose. Pour peu qu'il se donne la peine de rechercher un exemplaire, bien conservé, de la médaille de Borso d'Este, reproduite au n^o 1 de la planche XV de la seconde partie du recueil des médailles italiennes donné dans le *Trésor de numismatique et de glyptique*, il lui sera facile de reconnaître, par exemple, que son revers ne porte pas un dragon dans une fleur, comme l'a dit l'auteur du texte joint aux gravures de ce bel ouvrage.

1. Au bas de la pièce, la mention postérieure « In filza »; au verso le cachet imprimé en blanc avec les armes et la légende : ISABELLA MARCHIONISSA... et ce fragment de l'adresse :

... principj et ex^{mo} D^{no} (Domino) pri (patri).

... illustrissim^o D^{no} Duci.

... Mediolani.

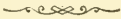
dont la première partie se trouvait sur une autre feuille de papier maintenant disparue. Dans le courant de la lettre nous avons rempli les abréviations et ajouté la ponctuation.

La signature et la lettre sont de la même écriture.

Un seul fait — le plus intéressant pour nous d'ailleurs — est acquis maintenant : Léonard de Vinci n'est pas l'inventeur de l'emblème, cause innocente de ce léger débat. Si le grand artiste est personnellement pour quelque chose dans l'exécution de l'admirable buste de la fiancée de Louis le More, sa part se réduit, je le répète, quant à ce point, à l'heureux agencement des meubles du rébus. Comme tous les hommes de haute portée, il aura pris son bien où il se trouvait et l'aura fait sien, en lui imprimant son cachet individuel. N'a-t-il pas procédé de même lorsqu'il s'est agi pour lui de modeler la statue équestre de Francesco Sforza, dont M. Courajod vient, avec sa sagacité ordinaire, de nous apporter une reproduction vraisemblable (1)? Voulant sortir de la donnée commune aux artistes du xve siècle, il est allé chercher dans la tradition romaine son cheval qui se cabre, et le vaincu, renversé sur le champ de bataille, servant de support au groupe principal. Seulement, il a habillé le tout à la mode contemporaine et dissimulé si habilement son emprunt, que l'œuvre est tout aussi originale que si le revers de certaines médailles ou quelque bas-relief antique ne lui en avaient pas fourni l'idée première.

BENJAMIN FILLON.

La Court de Saint-Cyr-en-Talmondois,
18 novembre 1877.



CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Le dernier numéro de la *Chronique* contient une note relative au volumineux Recueil de pièces authentiques, tant sur P.-P. Rubens et ses ouvrages, que sur d'autres artistes de l'École flamande, par François Mols. Ce recueil appartient à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Il se compose de dix volumes ayant pour titre : *Rubeniana*; de deux volumes intitulés : *Anecdotes pittoresques et littéraires sur Rubens*; de trois volumes portant l'inscription : *Tableaux de Rubens*; de deux volumes sans titre défini, mais consacrés entièrement aux vies de Rubens, écrites par les auteurs dont on trouvera les noms dans la note ci-dessous.

La voici, dans sa gaucherie de style, telle que l'auteur du Recueil l'a transcrite, de sa propre main, sur la première page de chacun des deux volumes.

N. B. — *Le recueil des Vies de Rubens, qu'on trouve ici, est principalement destiné pour avoir sous les yeux et pour voir d'un clin d'œil tout ce que les biographes ont dit sur cet artiste célèbre!*

(1) L'objection la plus sérieuse qu'on puisse faire à l'attribution du dessin conservé au cabinet des estampes de Munich, formulée par M. Courajod, est le style du cheval, principalement celui de la tête. Il faut croire que l'auteur de ce dessin, s'il a réellement voulu reproduire l'œuvre de Léonard, ne s'est guère attaché à en rendre le caractère personnel, empreint à un si haut degré dans les autres productions de ce maître sublime.

Les ayant rassemblés ainsi, il est aisé de les confronter ensemble et de découvrir ce qu'ils ont pris les uns des autres, d'avec ce qu'ils ont appris d'autres. Par là, on voit tout de suite la source des erreurs où ils sont tombés, en rapportant l'un ou l'autre fait. Et pour faciliter ces recherches, on a jugé à propos de diviser leurs discours en articles numérotés, moyennant quoi, on retrouvera tout de suite le texte des autres écrivains, qui y a du rapport.

Vient ensuite la nomenclature des Vies de Rubens transcrites; celles de l'un des deux volumes sont : la Vie de Rubens, par de Piles; la Vie de Rubens, par Ballori, Rome, 1672; la Vie de Rubens, par Isaac Bullaert, 1682, Bruxelles; la Vie de Rubens, par Joachim Von Sandrart, Nuremberg, 1683; la Vie de Rubens, par Felibien, Paris, 1696, 2^e édition; la Vie de Rubens, par Baldinucci, 1702, Florence; celle de Baglioni, celle de Hoebracken, 1718, Amsterdam; celle de Campo Weyerman, 1729, Amsterdam; celle de Dargenville, Paris, 1745; celle de Luixius, 1730, Amsterdam; celle de Harzheim, Cologne, 1747; celle de Descamps, 1752, Paris; enfin, celle de Bazan, 1767, Paris.

Le second volume contient : la Vie de Rubens par Gaspar Gevaerts, traduite en français; l'abrégé de la Vie de Rubens, par de Piles, 1699; la Vie de Rubens, par Soprani (italien), 1674; celle de Florent-le-Comte, 1699; celle de Gersaint, 1744; celle de Palomino Velasco, 1749; une autre vie du même auteur, en espagnol, 1742; la Vie de Rubens, par l'abbé Lavocat, 1760; celle de Horace Walpole, 1765; de Lacombe, 1766; de Pilkington, en anglais, 1770; un précis des vies prises dans le Dictionnaire des portraits, 1768, et le nouveau Dictionnaire historique, 1772.

Toutes les vies sont juxtaposées en forme de colonnes et se poursuivent d'un bout à l'autre des deux volumes, par paragraphes numérotés, comme il est dit dans la note.

Enfin, la Bibliothèque de Bruxelles possède de François Mols, une Vie de Rubens, par Basan, avec annotations, ce qui fait monter à quatorze l'ensemble des volumes de l'éminent Anversois. Il y a cependant encore un certain nombre de travaux sur Rubens du même auteur, mais ils sont éparpillés dans les manuscrits relatifs à l'histoire de la gravure et de l'imprimerie.

Les six volumes des *Rubeniana* sont spécialement consacrés aux documents authentiques, quittances, contrats, actes divers, de vente, de décès, relatifs à son tombeau, lettres de Rubens ou écrites à son sujet. Les deux volumes des *Anecdotes*, au contraire, contiennent l'histoire intime, souvent hypothétique, du peintre, telle qu'elle se contait et que Mols avait pu la recueillir dans les conversations et les livres. Il se débat au milieu de cela, commente, réfute, tâche de reconstituer un Rubens véridique, ramenant à la juste proportion les anecdotes. Enfin, les trois volumes *Tableaux* sont l'énoncé de toutes les œuvres connues de Rubens, par pays, villes, musées, cabinets d'amateurs, avec des notes pour la plupart des œuvres.

Quel était ce François Mols qui se consacrait avec tant d'activité à la vie et aux ouvrages de Rubens? Les livres contiennent peu de renseignements. La *Bibliotheca Hu tomiana* Gand, imprimerie Poelnian, 1837, presque seule, s'étend un

peu. On y voit que François Mols, grand amateur d'art, était possesseur d'un cabinet de tableaux et d'estampes et d'une belle bibliothèque, qu'il fit de grandes recherches sur la vie des artistes des Pays-Bas et qu'il laissa des manuscrits sur la Vie des peintres flamands, de Descamps, sur son voyage pittoresque de la Flandre et de Brabant; une description détaillée de toutes les églises d'Anvers; puis plusieurs volumes in-4° et in-folio sur la vie et sur les œuvres de Rubens, ceux-là mêmes dont l'est question ici.

Ils furent achetés en 1814, à la vente de M. Vinck, à Anvers, pour la bibliothèque de Bruxelles; et l'auteur décrit la vignette d'en tête, une galerie moitié bibliothèque, moitié pinacothèque, où l'on voit les génies des sciences et des lettres se livrant à l'étude, avec cette devise : *Eternum sub sole nihil*.

Mols était né à Anvers, le 22 janvier 1722. Il fit vendre, en 1769, une partie de ses livres et de ses tableaux, « avant de faire le voyage en Italie », dit le biographe. Le reste fut vendu après sa mort. Il mourut à Anvers, en 1791.

L'auteur des *Rubeniama* publie six lettres de Rubens. Elles font partie de celles que M. Ch. Ruelens, le savant conservateur de la section des manuscrits à la bibliothèque de Bruxelles, vient d'éditer avec des commentaires, sous le titre *P. P. Rubens, Documents et Lettres*. M. Ruelens s'est chargé de dépouiller l'énorme dossier réuni par François Mols, et il y a trouvé des éclaircissements nombreux aux passages obscurs de la correspondance de Rubens. Son livre, c'est lui-même qui l'écrit dans la préface, est moins un livre que la réunion, sans ordre méthodique, des documents publiés sous la forme d'articles, dans *l'Art universel* et *l'Actualité*, à propos des lettres de Rubens. La première des lettres est adressée « à M. Louys Frarin pour la livrer à M. de Peirese, conseiller du roy à la cour du parlement de Provence, à Paris. » Elle est en italien, et Rubens y parle presque constamment d'une pierre précieuse représentant la *diva Valca* avec des ailes de papillon. La seconde est à M. de Valavès, frère de Peirese, et il y est question d'un *mouvement perpétuel* sur lequel M. Ruelens se livre à des conjectures; plus loin, Rubens y parle aussi d'un certain nombre de livres, du *Varnasse satyrique*, du poète Théophile, qu'il appelle le *Satyricon* du *Politico-Christianus*, du père Scribanus, auquel il a fait un dessin de frontispice, etc., et finalement du « massacreur du prince de Croy, » qui n'est pas découvert. Ce prince de Croy, d'humeur assez méchante, comme son parent Philippe d'Aerschoot, qui écrivit à Rubens le fameux paragraphe : *Apprenez comme les gens de votre espèce parlent aux gens de la même, etc.*, ce prince de Croy avait souffleté, paraît-il, un certain Pasturel, page de Mme de Cheverailles. Pasturel se vengea du soufflet en tirant sur le prince un coup de fusil dont il mourut le lendemain.

La troisième et la quatrième sont adressées à M. de Valavès également. Rubens achève les travaux du Luxembourg, ou le presse et on lui fait des commandes nouvelles. Le cardinal de Richelieu veut avoir une œuvre de lui. Rubens parle aussi d'une momie, et M. Ruelens a fait suivre le passage d'un commentaire piquant. La momie appartenait en dernier lieu à un savant belge, M. Schayes, qui l'avait acquise à la vente des objets

de curiosité provenant du cabinet d'un M. Van Parys, il y a vingt-cinq ans environ. Or, M. Van Parys était le dernier descendant de Rubens, par Alexandre Joseph, petit-fils du peintre. La momie fut longtemps à vendre 500 fr. Un peu plus loin, l'auteur donne des détails très-circonstanciés sur un certain « compère » du nom de Montfort, qui s'occupe, en collaboration avec Rubens, du *mouvement perpétuel*, il ne croit pas que Rubens ait sacrifié à cette passion d'alors, mais il suppose que l'instrument dont il parle était une sorte d'indicateur météorologique, et il donne à ce sujet des faits précis.

La lettre qui suit, en date de Paris, 13 mai 1625 adressée à Peirese (en italien, nous signale un fait peu connu des biographes, le danger que le peintre a couru, pendant la cérémonie du mariage de Madame sœur du Roi. Rubens se trouvait sur un balcon de bois, mêlé aux Anglais de la suite des ambassadeurs, et tout à coup les ais se rompirent, précipitant trente personnes à terre. Heureusement, il put « retirer la jambe du balcon qui tombait pour la reporter sur le balcon restant en place. » Les tableaux du Luxembourg sont terminés à ce moment et Rubens s'inquiète du paiement. M. Ruelens n'a pas de peine à prouver la parfaite légitimité de ces inquiétudes.

Les dernières lettres sont : une à Valavès, deux à Peirese et une à Pierre Van Veen, toutes les quatre sont pour l'écrivain matière à des commentaires excellents. La lettre à Van Veen offre un intérêt particulier; il y est question des gravures que Rubens faisait exécuter d'après ses œuvres. Il y est aussi question de sa publication des Palais de Gènes, en 70 feuilles, avec les plans, dédiée à Grimaldi; et cette dédicace que M. Ruelens traduit, est une révélation de certaines idées du maître en art.

Pour me résumer, les lettres de Rubens figurent, dans le petit volume de M. Ruelens, comme des fragments de mémoires personnels. L'auteur les reprend, fait revivre les hommes et les choses auxquels les lettres font allusion, et l'ensemble devient un coin de l'époque, habilement reconstitué, dont Rubens semble être lui-même l'historien.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Les expositions d'hiver commencent à ouvrir leurs portes. M. Wallis, avec ses tableaux français, flamands et allemands, est à l'avant-garde. Pour les étrangers, ces tableaux n'ont qu'un intérêt secondaire, les meilleurs en ayant déjà été exhibés à Paris, à Bruxelles ou à Berlin; mais pour nous autres Anglais, ils sont d'une valeur incontestable, en établissant ici un moyen de comparaison entre les écoles du continent et celle du pays.

La Société de *British artists in Suffolk Street* rassemble chaque année un mouceau de toiles plus ou moins médiocres, parmi lesquelles, à force de creuser, il serait sans doute possible de découvrir quelques signes de talent; mais dans les courtes

jours du mois de novembre, une telle poursuite demanderait trop de patience. La semaine prochaine nous aurons l'exposition de la Dudley Gallery, qui est souvent au-dessus de ses rivaux en cette saison, et pour le commencement du mois prochain, sir Coult Lindsay a préparé pour les amateurs un rare festin, en empruntant aux principaux collectionneurs de l'Angleterre des dessins des maîtres des *xiv^e* et *xv^e* siècles. Le moment n'est pas encore venu d'en parler en détail, mais on peut être assuré d'avance que cette exposition aura une grande importance pour le public d'élite.

Au South Kensington, les autorités viennent de publier une série de reproductions des vingt-six dessins de Watteau, appartenant à M^{lle} James, qui étaient exposés récemment au Bethnal Green Museum, la succursale du South Kensington, à l'extrémité opposée de Londres. Ces dessins sont reproduits en sanguine par le procédé autotype et se vendent à un prix si modique que le génie de Watteau court la chance d'être plus populaire chez nous qu'il ne l'est peut-être chez ses compatriotes. C'est du reste le moment des reproductions, grâce sans doute au degré d'excellence où sont arrivés les différents procédés. La reine a prêté une douzaine des Holbein de Windsor Castle qui ont été rendus avec une fidélité merveilleuse par le même système. Le succès de cet essai ainsi que l'exemple donné par une telle autorité auront pour résultat, il faut l'espérer, de persuader aux amateurs de confier aux graveurs ou aux photographes leurs trésors, pour que le gros public puisse en profiter. M. Scott publie en même temps une série de gravures d'après William Blake, ce génie extravagant qui, n'écoutant que sa fantaisie, a laissé divaguer un talent incontestable dans les chemins les plus invraisemblables.

L'exposition des œuvres de William, qui a eu lieu l'année passée sous les auspices du *Burlington Fine Arts Club*, avait déjà révélé à bien des gens qui s'en doutaient peu, les forces et les délicatesses de ce peintre presque oublié.

M. Thibaudau, que nous regardons ici presque comme un compatriote, vient de terminer un portrait de M. Gambetta, à l'eau-forte, d'après l'original de M. Legros. Malgré l'excellence du travail et la vigueur que M. Legros a su donner aux traits de son modèle, on regrette un manque de finesse dans le travail de M. Thibaudau. Cette gravure dénote autant de talent que les autres reproductions à l'eau-forte du même artiste, mais elle ne saurait être mise au niveau de celles qui l'ont précédée, comme, par exemple, la tête de M. Balon et le *Pêcheur et le Bûcheron*, qui ont paru dans le courant de cette année.

Les membres de la Royal Academy sont très-satisfaits, dit-on, du succès de leur appel aux amateurs fortunés des maîtres anciens, et son exposition rétrospective de tableaux prêtés sera cet hiver plus riche que jamais. Peu à peu, les portes des vieux châteaux cachés au fond des provinces s'ouvrent aux demandes répétées de l'Academy, et l'exemple donné plusieurs fois par la Reine elle-même est un argument puissant dont le comité profite. Cette année, à part un nombre considérable d'œuvres d'Old Cromé, l'exposition sera plus étrangère que de coutume, les tableaux italiens, français et espagnols formant le

fonds, et ceux de l'école anglaise restant l'accessoire.

Les autorités du British Museum viennent d'exposer au public leurs dernières acquisitions assyriennes. On se rappelle qu'il y a trois ou quatre ans, un de leurs employés, M. Georges Smith, a visité la Mésopotamie et a commencé des fouilles qui ont eu pour résultat la découverte de toute une série de plaques gravées datant de la plus haute antiquité. Outre la beauté de ces plaques, il a constaté qu'elles faisaient partie d'un dépôt historique, enfoui depuis des siècles, peut-être depuis la prise de Babylone par Cyrus. On y lit, paraît-il, toute l'histoire de la création, du déluge et des premiers temps, presque dans les mêmes termes que nous la racontons les livres mosaïques. A son second voyage, M. Georges Smith a surtout porté son attention sur les reliques de l'empire acadien, c'est ainsi qu'on peut distinguer la période antébabylonienne de l'histoire assyrienne. Les monuments qu'il a découverts avant de succomber à la fièvre qui a terminé sa vie, au moment où il allait recueillir le fruit de ses longs travaux et de ses dures privations, sont de la plus haute importance. On leur assigne une antiquité qui remonte au moins au dix-neuvième siècle avant l'ère chrétienne. Outre les plaques et cônes en terre cuite qui forment la base de cette collection, il y a deux statues en bronze ayant chacune à peu près neuf pouces de hauteur, d'un travail très-signé et d'un mérite artistique fort remarquable.

LIONEL ROBINSON.

CONCERTS DU DIMANCHE 23 NOVEMBRE

CONSERVATOIRE

Le premier concert aura lieu dimanche, 2 décembre.

CIRQUE D'HIVER

Ouverture de la *Flûte enchantée* (Mozart); *Récrerie* (Schumann); *Entr'acte* (Taubert); *L'Océan*, symphonie en six parties (Rubinstein, sous la direction de l'auteur; la *Follia*, variations scéniques pour violon (1680), 1^{re} audition Corelli, par M. Paul Viardot; *Invitation à la valse* (Weber), orchestrée par Berlioz.

THÉÂTRE DU CHATELET

Symphonie en *ut mineur* de Beethoven. — *Scènes d'Enfants* de Schumann, orchestrées par B. Godard. — *Concerto pour violon*, de Widor, exécuté par Marsick. — *Rigodon de Dardanus* de Rameau. — *L'Arlesienne* de G. Bizet.

VENTE

DES

TABLEAUX

Meubles et Objets d'Art

PROVENANT DE L'ATELIER

DE GUSTAVE COURBET

A la requête de **M. le Directeur des Domaines**, en vertu de jugement et d'une ordonnance de référé.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 9

Le lundi 26 novembre 1877, à deux heures

Par le ministère de **Me DURANTON**, commissaire-priseur de l'Enregistrement et des Domaines à Paris, rue de Maubeuge, 20.

M. DURAND-RUEL, expert, rue Le Peletier, 11.

Exposition publique, le dimanche 25 novembre 1877.

OBJETS D'ART

ET DE

HAUTE CURIOSITÉ

Émaux en taille d'épargne dits byzantins, sculpture en bois et en ivoire, faïence et grès, porcelaine de Chine, bijoux, orfèvrerie, horloges, armes, objets en fer et en cuivre, quelques antiquités, vitraux, coffrets.

MEUBLES EN BOIS SCULPTÉ, TAPISSERIES

COMPOSANT LA COLLECTION

De feu **M. M.-B. MEYERS**

lieutenant-général en retraite de l'armée belge, membre de la commission du musée de la porte de Hall, à Bruxelles.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les lundi 26, mardi 27 et mercredi 28 novembre 1877, à 2 heures.

LE CATALOGUE SE DISTRIBUE CHEZ :

Me Charles Pillet,
COMMISSAIRE - PRISEUR,
10, r. Grange-Batelière.

M. Ch. Mannheim,
EXPERT,
rue Saint-Georges, 7.

MM. Slaes frères, experts à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 24 novembre 1877;

Publique, dimanche 25 novembre 1877, de 1 heure à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

Paris. Imp. F. DEBONS et Co, 16, rue du Croissant

BEAUX MODÈLES
EN BRONZE & PORCELAINES

Styles Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Renaissance et grec, avec droit de reproduction pour pendules, candélabres, flambeaux, bouts de table, bougeoirs, statuettes, coupes, encriers, porte-fleurs, etc.

Appartenant à **M. NOEL Fils**

VENTE, par suite de cessation de fabrication
58, rue de Bondy

Les jeudi 29, vendredi 30 novembre et samedi 1^{er} décembre 1877, à 2 heures

Me CH. PILLET, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

Assisté de **M. VAGNER** fils, expert, 2 bis, passage Vauconleurs;

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition publique les mardi 27 et mercredi 28 novembre 1877, de 10 h. à 4 heures.

Succession de **M. Alfred SENSIER**

TABLEAUX & DESSINS

DE

L'ÉCOLE MODERNE

TABLEAUX ET DESSINS ANCIENS

Composant l'intéressante collection de
Feu M. Alfred SENSIER

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Pour les tableaux et dessins modernes,
Lundi 10, Mardi 11, Mercredi 12 décembre 1877

Commissaire-priseur : **M. Ch. Pillet**, r. Grange-Batelière, 10, assisté de

M. Georges Petit
marchand de tableaux
7, rue Saint-Georges,

M. Féral
Peintre-expert
34, faub. Montmartre

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière : | *Publique* :
le samedi 8 décembre | dimanche 9 décembre

Pour les tableaux et dessins anciens

Vendredi 14 et samedi 15 décembre 1877

Exposition, le jeudi 13 décembre 1877, de 1 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.Le Rédacteur en chef, gérant : **LOUIS GONSE**

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an 12 fr. | Six mois. 8 fr

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'Exposition de **Nice** s'ouvrira dans le Palais des Beaux-Arts, avenue de la Gare, le 13 janvier et durera jusqu'au 24 février.

L'ouverture de l'Exposition artistique de **Pau** est fixée au 15 janvier 1878, sa clôture au 15 mars suivant.

MOUVEMENT DES ARTS

TABLEAUX DE M. COUPBET :

Le portrait de Pierre Dupont, 395 fr.
La *Vague*, 600 fr.
La *Femme au chut*, 1.150 fr.
Paysage avec figures, 1.100 fr.
Tête de femme et fleurs, 490 fr.
Dessous de bois, 900 fr.
Anglaises à une fenêtre, 970 fr.
Cheval et chien, 2.600 fr.
Portrait de Proudhon et de sa famille, 1.500 fr.
La *Danse*, esquisse, 290 fr.

NOUVELLES

*. Par décret en date du 23 novembre, M. Faye, membre de l'Institut, est nommé ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, en remplacement de M. Brunet, dont la démission a été acceptée.

*. Il vient d'être décidé qu'un monument sera élevé, à l'Ecole des beaux-arts, à la mémoire de Félix Duban, un de nos plus grands architectes, à qui l'on doit, entre autres monuments, le palais des Beaux-arts, la galerie du bord de l'eau au Louvre, la restauration du château de Blois et du château de Dampierre.

Ce monument, dont les frais seront supportés par le ministère des travaux publics, et les matériaux fournis par le ministère de l'instruction publique, sera élevé au fond de la salle du musée des plâtres.

Le buste de Duban avait été commandé à M. Guillaume, l'éminent directeur de l'Ecole des beaux-arts. Nous venons de voir ce travail qui est aujourd'hui terminé ; il est d'un grand caractère et d'une ressemblance absolue. Nous avons pu admirer également, dans l'atelier de M. Guillaume, le buste de Buloz qui a été commandé par la famille de l'ancien directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

*. On poursuit en ce moment, à l'Ecole des beaux-arts, les travaux d'appropriation commencés depuis plusieurs mois déjà pour l'installation dans l'ancienne chapelle du musée des plâtres.

L'Ecole possède déjà plusieurs milliers de moulages des chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture appartenant particulièrement à l'époque de la Renaissance.

Ces pièces artistiques, jointes aux plâtres grecs et romains déjà installés dans diverses parties de l'Ecole, formeront une collection complète où les jeunes artistes trouveront les fac-simile des plus beaux spécimens de l'antiquité et du moyen âge.

*. Le jugement du concours trimestriel d'ornement commun aux élèves peintres, sculpteurs et architectes de l'Ecole des beaux-arts, vient d'être rendu.

Les médailles ont été décernées à MM. Bannin, Bach, Thivet, peintres ; Lombard, sculpteur ; Chanal, Giraud, architectes.

DE PARIS A AMSTERDAM

NOTES DE VOYAGE

(Fin.)

Amsterdam.

Une erreur dans le classement de mes notes au crayon m'a fait attribuer à Hanskin de Bomalia la traduction de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, dont le Musée Meermano-Westreenianum possède le premier volume manuscrit. Cet Hanskin de Bomalia ou Hansken de Zalt-Bommel, petite ville de la province de Gueldre, est l'auteur des miniatures et bordures d'un livre d'Heures d'origine néerlandaise, que possède le même cabinet. Je confesse sans fausse honte mon erreur et la répare. Mon excuse est dans la rapidité même de notes prises au vol et forcément très-abréviatives.

Cela dit, je reviens, en terminant, à l'Exposition d'art industriel organisée par la ville d'Amsterdam. Elle a été installée avec goût par M. de Kruyff, architecte, dans le nouveau palais de l'Industrie, achevé en 1862 et construit sur le modèle des grands palais du même genre de Londres, de Paris et de Munich.

Comme principe de construction le palais de la porte d'Utrecht se rapproche du Cristal Palace de Sydenham, mais il est loin de l'égaliser en grandeur. Ajoutons que, tandis que le palais londonien occupe un site admirable, en pleine campagne, l'amsterdamois fait assez triste mine au milieu des caïmes et pittoresques canaux de l'Amstel. L'Exposition moderne ne mérite guère que des éloges de politesse et d'encouragement. A titre d'essai, cela est bien; à titre définitif, cela est nul. L'aspect général, — qu'on me pardonne l'irrévérence, — rappelle beaucoup plus l'Exposition utilitaire de la Ménagère, à Paris, qu'un concours artistique. Le côté viennois, qui est assez abondant, ne contribue pas peu à lui donner ce caractère. Je me permets encore d'être absolument rebelle au goût de M. Klein et de ses imitateurs. La France brille trop par son absence; c'est à peine si je trouve à citer les noms de MM. Falize, qui a exposé un admirable bijou en or émaillé dans le goût du XVI^e siècle, Paul Soyer et l'éditeur Morel. Malgré M. Falize, qui ici est un heureux accident, malgré les orfèvreries en émaux filigranés de M. Moritz Elimeyer, de Dresde, la bijouterie, qui est cependant la plus abondamment représentée de toutes les branches, est d'une médiocrité déplorable. Le plus intéressant est encore dans les efforts tentés par l'industrie locale. Tels sont les carrelages en faïence de Delft, de M. Schillemans, qui sont d'un bon goût décoratif, inspiré d'ailleurs des beaux carrelages du XVII^e; les orfèvreries en ruolz de M. Van Kempen et fils, de La Haye; les meubles en bois noir, de M. Jansen, d'Amsterdam, qui sont un effort très-honorable pour sortir du meuble de pacotille en acajou et en noyer.

Ce qui m'a incontestablement le plus touché,

ce sont, sans contredit, les toiles brodées d'Amsterdam, charmante industrie, d'un caractère tout local, et les magnifiques lithochromies par triple tirage, de M. Eckstein, directeur de l'atelier de topographie militaire. Les résultats obtenus par M. Eckstein sont incontestablement nouveaux et d'une rare perfection. Le principe de son innovation réside dans la superposition des trois couleurs génératrices du spectre qui lui permet d'obtenir à volonté tous les tons et toutes les nuances.

Le rétrospectif, quoique restreint, ne manque pas d'intérêt. Je ne puis qu'y jeter un coup d'œil. Le gros morceau, comme rareté et comme mérite artistique, est la suite de dix statuettes en bronze, du XV^e siècle, des ducs de Bourgogne, dans leurs riches et élégants costumes. Havard a parlé de ces figurines dans l'une de ses correspondances; ce sont les seules qui aient été épargnées dans l'incendie de l'ancien Hôtel de ville. Je citerai une belle suite de chapes et de chasubles brodées; les pièces d'orfèvrerie, appartenant à la municipalité, qui figurent dans le grand tableau de Van der Helst, notamment la corne de saint Georges; les armeries frisonnes de Leuwarden, les meubles si originaux et les traîneaux à main d'Hindeloopen; deux beaux portraits allemands, sculptés en bois (1533 et 1538); les plaques de paysage, en faïence de Delft, restituées par mon ami Havard à Van Freydom; les meubles hollandais de Dordrecht (commencement du XVII^e siècle). et enfin une série de moulages d'après les tombeaux, très-célèbres, et à juste titre, en Hollande, des monuments funéraires de l'église des Réformés, de Bréda, les stalles (XVI^e siècle), magnifiques et peu connues, de Dordrecht, et un tombeau (XIII^e siècle) de la cathédrale de Roermonde, près Maestricht, qui est l'un des types les plus parfaits et les plus complets du style romano-byzantin de transition des bords du Rhin. Les tombeaux de Bréda appelleraient une longue discussion. Ils sont les meilleurs spécimens de l'art du XVI^e siècle en Hollande, produit direct du goût allemand de la Renaissance. On trouverait sans doute quelque chose sur ces tombeaux dans un ouvrage manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles, écrit par Gérard, secrétaire de l'Académie de peinture de Bruxelles, au XVIII^e siècle, et intitulé : *Notice des principaux sculpteurs nés dans les Pays-Bas, avec leurs épitaphes et la liste de leurs ouvrages les plus remarquables*. Le même Gérard a écrit aussi une *Notice des architectes et graveurs belges, avec la liste de leurs principaux ouvrages*.

Le plus célèbre des tombeaux de Bréda est le mausolée en marbre blanc d'Engelbert, comte de Nassau, mort en 1504, et de sa femme, Marie de Bade. Le monument est assez notablement postérieur à la mort du personnage. Les statues couchées sont en albâtre; quatre figures d'angle, agenouillées, portent, au-dessus, sur leurs épaules une dalle chargée du casque et de l'armure du comte. Ces quatre figurants, qui ne sont rien moins que Jules César, Régulus, Annibal et Philippe de Macédoine, sont bardés de somptueuses armures ciselées, à arabesques et à entrelacs.

Rien n'est plus ridicule que cette conception ; rien n'est plus barbare que le goût qui y a présidé. Je dis ceci parce que, dans le pays, on donne encore très-sérieusement ces grotesques à Michel-Ange. Dieux justes ! L'œuvre n'est même pas italienne. Son origine germanique est criante ; l'exécution prétentieusement raffinée des armures ne peut laisser de doute à cet égard.

Après cette michelangerie d'outre-Rhin, la *Ronde de Nuit* semble un chef-d'œuvre de goût et de mesure. Revoyons-la encore, avant de quitter Amsterdam ; revoyons aussi, au cabinet des Estampes du Trippenhuis, l'œuvre gravé de Rembrandt, le plus beau, le plus complet qui existe au monde, supérieur même à celui de notre Cabinet, et pensons en nous en allant au *Bourgmestre Six* et à la *Pièce aux cent florins*, dont les deux plus belles épreuves connues sont conservées à Amsterdam.

LOUIS GONSE.

CORRESPONDANCE

NOTES SUR QUELQUES MUSÉES DE PROVINCE

Je vous adresse quelques renseignements sommaires sur des musées de province que j'ai visités récemment. Peut-être trouverez-vous que ces notes ont quelque intérêt pour la *Chronique* ?

La ville de Douai vient d'installer dans une grande salle et un salon de l'Hôtel de ville la collection léguée par M. Fouques de Wagnonville mort il y a peu de temps. Cette collection, qui compte 716 numéros, était trop nombreuse pour tenir dans les locaux encombrés du musée. Les peintures, avec quelques dessins et photographies, vont du n° 1 au n° 250, les sculptures en marbre, bronze, plâtre, etc., jusqu'au n° 288, le reste de la collection comprenant les objets de curiosité.

Formée en Italie, et particulièrement à Florence où, depuis longtemps, M. Fouques de Wagnonville passait presque toute l'année, cette collection n'est presque uniquement composée que de tableaux de l'époque de la décadence italienne. L'ensemble n'est pas mauvais, mais reste banal ; on n'est pas choqué, mais on n'est pas arrêté. Les primitifs ne sont représentés que par deux ou trois spécimens secondaires ; le xvi^e siècle et le commencement du xvii^e siècle présentent une série de portraits, surtout de femmes, d'assez bonne tournure, aux costumes intéressants. Pour être complet, il faut mentionner quelques tableaux français ou flamands, un bon portrait d'un seigneur de Wagnonville qui vivait en 1620, et un joli tableau moderne, un paysage de Pasini.

La collection des sculptures a été formée, en grande partie, avec un but préconçu fort intéressant. M. de Wagnonville a groupé en originaux ou en moulages les petites œuvres de Jean de Bologne, qui, comme on le sait, était né à Douai. Nous ignorons s'il faut admettre l'authenticité de toutes ces œuvres, même pour quelques-unes de

celles que le catalogue donne au maître sans aucune réserve. En tous cas, il y a là de fort jolies statuettes de bronze et de terre cuite.

Les curiosités sont de tous genres : orfèvrerie, céramique, étoffes, etc., et nous croyons qu'on y trouverait peu de pièces vraiment remarquables ; il y a pourtant quelques bonnes étoffes.

Nous ne quitterons pas Douai sans noter que le legs que fit, il y a quelques années, au Musée, M. Fortier d'une somme de quarante mille francs, après avoir servi à l'achat de quelques tableaux anciens d'une valeur douteuse, a été en dernier lieu fort bien employé à l'acquisition de deux bons tableaux de Jules et d'Emile Breton.

La ville de Dunkerque vient de construire une galerie de tableaux. Formée d'un rez-de-chaussée sans ouvertures sur la rue, éclairée très-convenablement par le haut et divisée en trois salons, les dispositions intérieures sont excellentes et les murs en briques apparentes de l'extérieur doivent être égayés par un bandeau en faïence aux couleurs vives. Nous espérons que la ville, après avoir si bien commencé, voudra remplir son musée d'œuvres de valeur, car, jusqu'à présent, l'ensemble des toiles exposées est excessivement faible. Nous devons noter pourtant un très-vaste tryptique de François Porbus le Vieux, que la ville acquit par transaction de la fabrique de l'église Saint-Éloi, moyennant 50.000 fr. payables en huit ans, de 1866 à 1873. Le sujet représenté est le *Martyre de saint Georges*, et il est traité avec talent, mais avec cette emphase froide des Flamands qui imitèrent les Italiens au xvi^e siècle. Le Musée acquit en 1868 un petit Corot ; en 1872, un joli Detaille ; en 1875, une esquisse de Corot représentant les tours de Dunkerque. Parmi les dons de l'État, depuis 1870, nous notons l'*Hallali du sanglier* de Jadin, la *Vision de saint Luc* de Ziegler, et une jolie vue de Dordrecht, par Lapostollet. Une fois aussi il advint au gouvernement de donner au musée le grand bronze de Barry du *Tigre dévorant un crocodile*, dont un exemplaire est depuis peu exposé au Luxembourg.

Clamecy possède un musée depuis quelques mois. Grâce à l'initiative d'un peintre, M. Jullien, grâce au concours de la ville et de plusieurs personnes de bonne volonté, une petite collection de tableaux est installée dans un salon de l'Hôtel de ville. Des ressources très-modiques n'ont permis d'acquérir que des œuvres d'un prix minime qui pourront néanmoins faire comprendre à des ouvriers et à des paysans qui n'en ont jamais vue ce que c'est que la peinture, et même l'assez bonne peinture, sinon la très-bonne. En tous cas, c'est là un commencement qui donne bon espoir pour l'avenir.

Un de vos abonnés.

P.-S. — Le legs Fouques de Wagnonville à la ville de Douai comprend aussi une bibliothèque de plus de 12.000 volumes et une nombreuse collection de gravures.

Venise, le 18 novembre 1877.

Monsieur le Directeur, dans la dernière livraison de la *Gazette des Beaux-Arts* et précisément dans l'article des «dessins d'Albert Dürer», je vois que M. Thausing affirme que le modèle de trois têtes de lion faites par Dürer a été emprunté à un petit lion qui orne aujourd'hui la Piazzetta dei Leoni. Cette place, à gauche de la façade de l'église Saint-Marc, a tiré son nom de deux petits lions en marbre rouge sculptés en 1722 par Giovanni Bonazza par ordre du Doge Alvise III Mocenigo. Avant ce temps, cette place était un marché aux herbes. (V. Cicogna Zibaldone.)

Cette affirmation de M. Thausing est donc une grande erreur, parce que ces lions ont été faits trois siècles après le séjour d'Albert Dürer à Venise. Mais la *Gazette* a raison quand elle dit qu'un lion vivant doit avoir posé devant Dürer.

A Venise, il y eut pendant plusieurs siècles une petite ménagerie dans laquelle on tenait des animaux que les princes avaient envoyés aux Doges. Marin Sanudo dans le livre : *Vite dei Dogi*, a tiré du III^e livre, *Pactorum*, un curieux document du XIV^e siècle. Le roi Frédéric de Sicile avait donné au Doge Sarranzo, en 1316, un lion et une lionne. Pour tenir ces animaux, on avait construit dans le palais ducal une cage en bois, où tout le monde les pouvait voir, et trois mois après, selon ledit document, le 12 septembre 1316, *dicta leonissa peperit per naturam, sicut animalia faciunt, tres leoninos vivos et pilosos, qui statim nati, vivi inceperunt se movere, et ire circum matrem, per ipsam cameram... Et unus ipsorum animalium est masculus et alia duo sunt femina.*

Signé : Joannes Marchesini.

Ducatus Venetiarum Notarius.

Après la reconstruction du palais ducal, cette ménagerie fut transportée dans un édifice qu'on voit sur quelques tableaux de Canaletto, où se trouve maintenant le jardin Royal.

(*Guide de Venise* par Zanotto. Note à la Piazzetta, page 111.)

Voilà de l'histoire.

Je vous prie, monsieur le directeur, d'agréer, etc.

ANT. DELLA ROVERE.

ADDITIONS AUX RUBENIANA

Permettez-moi de signaler à votre attention et à celle de vos lecteurs, comme pouvant être ajoutées au recueil *Rubeniana* dont parle M. Camille Lemonnier dans le dernier numéro de la *Chronique*, plusieurs lettres de Rubens ou concernant Rubens qui se trouvent dans les volumineux manuscrits de Peirese déposés à la bibliothèque de Carpentras. Quelques-unes de ces lettres ont déjà été publiées par M. Emile Gachet dans les *Lettres inédites de Rubens*, mais toutes ne l'ont pas été, et leur transcription pourrait, ce me semble, augmenter l'intérêt du curieux recueil *Rubeniana*.

Grâce à l'obligeance de M. Banes, bibliothécaire de Carpentras, j'ai pu citer quelques extraits de ces lettres dans ma biographie de Mangis, abbé de Saint-Ambroise, dans les *Amateurs d'autrefois*.

L. CLÉMENT DE RIS.

LES PORTRAITS DE LA FORNARINA

PAR RAPHAËL.

(Fin.)

III

Le portrait de la galerie Pitti, de 1517 à 1519, offre un frappant contraste avec celui de la galerie Barberini. La figure, coupée à mi-corps, est vue de trois quarts à gauche. On y reconnaît les mêmes caractères principaux que dans le portrait peint vers 1514, mais avec une recherche d'arrangement, une accentuation spéciale de ce qu'il y a de noble dans les traits, un effacement prémédité, ou plutôt une atténuation des parties défectueuses, dont il n'y avait pas trace dans la précédente peinture. Sur le visage, que le peintre tout à l'heure inondait de clarté, comme pour montrer dans toute sa crudité la vérité vraie, l'ombre et la lumière sont maintenant distribuées avec un art qui fait ressortir, par des oppositions savantes, les caractères dominants de la beauté. Grâce à l'habile arrangement des cheveux, qui flottent en ondes harmonieuses jusque sur les tempes, l'ovale de la tête, tout en conservant sa forme primitive, semble s'être allongé. Les traits, en même temps, ont gagné de la distinction, de la grâce. Le turban de Podalisque, qui donnait à ce visage quelque chose d'étrange, a été remplacé par le long voile italien, qui lui imprime un remarquable caractère de noblesse et de dignité. Le front, dont la largeur est atténuée par les cheveux qui le couvrent sur les côtés, semble, en son milieu, avoir plus de hauteur. Les yeux noirs ont conservé, avec leur même franchise, leur primitive beauté de dessin : naguère en pleine lumière, leur éclat avait quelque chose de presque blessant à force de vivacité ; sous les ombres transparentes qui les couvrent ici, ils prennent plus de profondeur et de retenue. Le nez, sans avoir gagné beaucoup de finesse, semble plus allongé. La bouche est moins naïvement sensuelle. Le menton garde son accentuation bien romaine. Les joues sont moins rondes. Une certaine égalité de ton s'est répandue sur tout le visage, qui a perdu les vives colorations qu'il avait quelques années auparavant. La femme aimée de Raphaël ne se montre plus qu'avec une certaine réserve. La poitrine et les épaules disparaissent sous le vêtement, mais on sent qu'elles ont la même élégance que par le passé. Les bras et les mains sont placés à peu près, dans ce portrait vêtu, comme dans le portrait déshabillé du palais Barberini.

Malgré le charme qui se dégage de cette peinture, on reste devant elle dans une certaine indécision. On reconnaît la Fornarina ; mais une Fornarina vue pour ainsi dire de loin, métamorphosée, devenue grande dame. Plus rien de cette franchise imprévue jusqu'à l'étrangeté, de cette vérité rigoureuse jusqu'à la crudité, que nous signalions tout à l'heure. La tenue maintenant confine à la hauteur. Le modèle ne posait peut-être pas assez dans son premier portrait, le voile qui pose presque trop dans le second ; de sorte qu'après s'être étonné et même un peu scandalisé de l'avoir vu se livrer avec trop d'abandon, on est tenté de lui en vouloir ensuite d'un peu trop

d'appareil et de solennité... Cette peinture, d'ailleurs, tout en ayant un certain air de parenté avec quelques-unes des œuvres les plus célèbres des dernières années de Raphaël, notamment avec certaines parties du portrait de Léon X, ne paraît pas être entièrement de la main du maître. Si, dans la tête encore, on reconnaît le pinceau du Sanzio, on ne le retrouve plus dans le reste de la figure. Un élève a pris part certainement à l'exécution de ce tableau.

Tels sont les deux portraits que Raphaël a laissés de la Fornarina.

IV

Quelle fut la femme qui prit, avec tant de persistance et d'autorité, possession de Raphaël?... Du temps de Vasari, c'est-à-dire une trentaine d'années après la mort de Raphaël, alors que peut-être cette femme vivait encore, on ne savait plus rien d'elle, rien de ce qu'elle avait été, rien de ce qu'elle était devenue ; on avait oublié jusqu'à son nom. On se rappelait seulement que Raphaël avait aimé une jeune fille, qu'il avait habité avec elle et qu'il lui était resté dévoué jusqu'à la mort. Pendant deux cents ans, on se contenta de cette simple indication. L'imagination, cependant, ne pouvait rester éternellement étrangère à un pareil sujet, et, vers le milieu du dix-huitième siècle, on se crut tout à coup beaucoup mieux renseigné que ne l'avaient été les contemporains de Raphaël. Voici, dès lors, ce qu'on raconta.

Dans le Trastévère, sur la rive droite du Tibre, vers 1509 ou 1510, il y avait un boulanger (*for-naro*), père d'une fille admirablement belle (*fornarina*). Un jardin tenait à la maison du *fornaro*, et le mur peu élevé qui entourait ce jardin, permettait aux curieux de voir, du dehors, ce qui se passait à l'intérieur. C'est ainsi que Raphaël put un jour contempler la jeune fille, au moment où elle baignait ses beaux pieds nus dans l'eau pure d'une fontaine. L'ayant vue une fois, il la voulut voir encore, et, à mesure qu'il la revit davantage, davantage il l'aima : si bien qu'au bout d'un certain temps il en fit sa maîtresse, et qu'il lui devint impossible, depuis lors, de vivre séparé d'elle... Pour donner plus d'autorité à ce récit, on désigna la maison du *fornaro*, et cette maison, on la montre encore aujourd'hui, via Santa-Dorotea, n° 20, près de la basilique de Sainte-Cécile. On découvrit même tout à point un petit tableau de Sebastiano del Piombo, représentant Raphaël assis près de la fontaine, en compagnie de la Fornarina. Le fait, ainsi raconté par un témoin oculaire, ne semblait-il pas indéniable ? Par malheur la preuve était apocryphe ; la prétendue peinture de Sebastiano del Piombo était l'œuvre d'un peintre obscur du dix-huitième siècle, qui avait même emprunté la draperie et les pieds de sa *Fornarina* à la figure de la *Poésie*, peinte par Raphaël dans la *Chambre de la Segnatura*. Les historiens les plus graves et les plus accrédités n'en reproduisirent pas moins, depuis lors, comme authentique, le récit qu'éditèrent, pour la première fois, les contemporains de Boucher. Dans les premières années de notre siècle, Missirini confirma ce récit, en substituant au boulanger un fabricant de soude, et il affirma tenir sa narration du consciencieux abbé Cancellieri... On

découvrit, en outre, un exemplaire de l'édition princeps de Vasari, sur lequel, en regard du passage où il est question de Bavière et de la maîtresse de Raphaël, on lisait : *Ritratto di Margarita, donna di Raffaello* 1568. Celui qui écrivait cette note marginale, quarante-huit ans après la mort du Sanzio, pouvait, sans doute, en connaissance de cause, donner le véritable nom de la femme que le maître avait aimée. Le nom de Marguerite, cependant, n'a pas prévalu et ne prévendra jamais, probablement, sur celui de la *Fornarina*.

Des données certaines sont acquises enfin sur l'époque où se formèrent de si constantes relations. C'est au milieu des études qu'il consacre à la *Dispute du Saint Sacrement* que Raphaël devient poète pour la première fois en l'honneur de la beauté qui le captive. Les sonnets qu'il écrivit alors sont au nombre de trois, disséminés sur des feuilles de croquis pour cette fresque. Ces essais poétiques sont précieux à recueillir en ce qu'ils sont les irréversibles témoins d'une passion naissante et qu'ils en donnent précisément la date. Raphaël ayant débuté au Vatican par les fresques de la *Segnatura* et la *Dispute du Saint Sacrement* étant la première en date parmi ces fresques, c'est peu après son arrivée à Rome, c'est-à-dire vers 1509, qu'il dut voir pour la première fois la Fornarina. Les yeux les plus prévenus découvrent, dans la fresque du Parnasse, la première trace d'une influence pittoresque émanant de cette femme ; mais il n'y a là que de vagues présomptions. Dans la fresque d'Héliodore seulement, on sent d'une manière décisive la nature et le caractère de cette influence : au premier plan de la scène, la figure agenouillée, dont le corps, vu de dos, est d'un mouvement si dramatique, semble marquer, dans la vie du maître, l'apparition définitive de la femme qu'on a coutume d'appeler la *Fornarina*. On la retrouve dans l'*Incendie du bourg*, et c'est elle encore qu'on reconnaît dans la *Transfiguration*.

Dans toutes ces peintures, ce n'est point par la ressemblance des traits, c'est par la représentation d'un beau corps, par la souplesse, par la grande tournure, par l'éloquence d'un mouvement de prédilection, surtout par le soin avec lequel les pieds, d'une si admirable forme, sont mis toujours en évidence, que la pensée est ramenée vers la maîtresse de Raphaël. Il n'y a donc, dans ces réminiscences, aucun des caractères de la certitude. Si Raphaël revient sans cesse à son modèle, s'il ne peut se défendre de s'en inspirer dans quelques-unes de ses œuvres les plus célèbres, toujours il en use avec discrétion vis-à-vis de son art, jamais il ne se laisse imposer un de ces types, dont la vérité serait choquante à force d'être manifeste. De là viennent les hésitations, les contradictions, l'indétermination de la critique. On a des présomptions, on n'a pas de preuves ; on sent plutôt qu'on ne voit l'influence dominante du modèle. Une seule fois, emporté ou plutôt transporté par la vue de sa maîtresse, Raphaël en rappelle positivement les traits dans une vision céleste, mais cette reproduction devient aussitôt une transfiguration : il part de la réalité la plus réelle pour s'élever d'un trait dans les plus hautes sphères de l'idéal, et de la plus aimée des femmes il fait spontanément la plus glorieuse des vierges. Le génie de Raphaël est comparable à un feu qui parfume ce qu'on jette pour en ternir la flamme

le hasard lui présente une créature humble parmi les humbles, et cette créature semble dès lors prédestinée à fournir l'expression des grandes choses.

Il y a des âmes qui, en amour, vivent plus haut qu'elles, si haut même parfois, qu'elles arrivent à se refroidir par l'exagération du respect. Ce n'était pas le cas de Raphaël s'adressant à la Fornarina. Dans cette femme, assurément, il ne trouvait pas son égale; mais ce qu'elle n'avait pas, il le lui prêtait, et à force de tendresse, il l'élevait jusqu'à lui, car, selon une vieille sentence : « L'amour veut trouver des égaux; quand il n'en trouve pas, il en fait : *« amor aut pares invenit aut facit. »* C'est ce que prouve la succession des peintures dont la maîtresse de Raphaël a fourni l'inspiration. Le portrait du palais Barberini représente la Fornarina dans sa nudité morale aussi bien que physique; le portrait du palais Pitti montre, non plus la réalité tout entière, mais un choix fait dans la réalité. Viennent ensuite les peintures d'histoire, où la Fornarina n'est plus qu'à l'état de réminiscence : Raphaël prête alors à son modèle quelque chose d'épique. L'amour, enfin, s'élevant et se transformant, Raphaël enveloppe la Fornarina d'une atmosphère céleste qui rayonne autour d'elle comme un vêtement lumineux, et, sur ce front d'intelligence moyenne, il met le rayon qui ne s'éteint pas.

En regardant comparativement la *Vierge de Saint-Sixte* et la Fornarina, on ne peut se défendre de songer à cette lutte perpétuelle de l'âme et de la matière, qui est en résumé toute la vie humaine. Raphaël est tout entier dans cette opposition. Il est homme et il est poète. Il tient à la terre par les communes attaches; et, d'un coup d'aile, il s'élève, comme affranchi, vers les hautes sphères.

A. GRUYER.

BIBLIOGRAPHIE

Academy, 24 novembre : La société des artistes anglais, par W. M. Rossetti : La statue de Francesco Sforza, par Léonard de Vinci.

Athenæum, 24 novembre : Les Fouilles d'Olympie, par Julius Schubring : L'Eglise d'Evesham, par W. H. Richardson : Gainsborough et sa femme, par J. Deffet Francis.

Le Tour du Monde, 882^e livraison. — TEXTE : Voyage en Grèce, par M. Henri Belle. Texte et dessins inédits. — Onze DESSINS de Th. Weber, D. Laneelot, A. Rixens, P. Fritel, Sorrieu, J. Férat et Dosso.

Bureaux à la librairie HACHETTE et C^e, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CONCERTS DU DIMANCHE 2 DÉCEMBRE

CONSERVATOIRE

1^o Symphonie en *si bémol*, Beethoven; 2^o Chœurs d'*Élie*, Mendelssohn; 3^o Fragment du ballet d'*Iphigénie*, Gluck; 4^o *Adoremus*, Palestrina; 5^o Symphonie en *ut*, Haydn.

CIRQUE D'HIVER

Symphonie héroïque, Beethoven; *Saltarelle*, (1^{re} audition), Ch. Gounod; Quintette pour piano, deux violons, alto, violoncelle, R. Schumann; Fragment symphonique d'*Orphée*, Gluck; *Patrie!* ouverture, G. Bizet.

THÉÂTRE DU CHATELET

Symphonie romaine, Mendelssohn; Andante et Scherzo (1^{re} audition), Ad. Blanc; Impromptu sur Manfred, Schumann; Divertissement des Erinnyes, J. Massenet; Fantaisie hongroise, pour piano et orchestre, F. Liszt; Sérénade (redemandée), Beethoven.

ANCIENNES PORCELAINES

De la Chine, du Japon et de Saxe; Garnitures de 3 et de 5 pièces, Potiches, Cornets, Bols, Assiettes, Tasses et Soucoupes, Groupes et Figurines en Saxe, Faïences de Delft et autres, Objets de vitrine, Montres, Châtelaines, Orfèvrerie, Éventails, Dentelles, Bronzes Louis XV et Louis XVI, 4 beaux Candélabres et une Garniture de toilette du temps Louis XVI, en argent ciselé; Meubles incrustés, Meubles en laque et en marqueterie, cadres de glace sculptés, Tapisseries et Étoffes; *le tout arrivant de Hollande et appartenant à MM. Hamburger frères, d'Utrecht.*

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N^{os} 8 ET 9

Les lundi 3, mardi 4, mercredi 5, jeudi 6, vendredi 7 décembre 1877, à 1 h. 1/2 précise.

M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10.

Exposition publique le dimanche 2 décembre 1877, de 1 heure à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

VENTE
DU
MUSÉE INSTRUMENTAL
DE
M. ADOLPHE SAX

Collection unique d'instruments de musique

De tous temps et de tous pays
Comprenant 467 instruments divers

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les mardi 4, mercredi 5 et jeudi 6 décembre 1877
à 2 heures

ORDRE DES VACATIONS

Le mardi 4 décembre. — Du n° 1 au n° 133
du Catalogue.

Le mercredi 5 décembre. — Du n° 136 au
n° 308 du Catalogue.

Le Jeudi 6 décembre. — Du n° 309 au n° 467
du Catalogue.

LE CATALOGUE SE DISTRIBUE CHEZ

M. Adolphe SAX, rue Saint-Georges, n. 50,
Et chez **M^e Gustave CARRÉ**, commissaire-
priseur, rue des Petites-Ecuries, n° 43.

Exposition publique, le lundi 3 décembre
1877, de 1 h. à 5 heures.

3 BELLES TAPISSERIES FLAMANDES
Du seizième siècle

Jolie montre Louis XVI ornée de strass,
FAIENCES d'ESPAGNE et de Portugal, plats
et vases à rellets métalliques.

Le tout arrivant de l'étranger

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le vendredi 7 décembre 1877 à 2 heures

M^e Maurice Delestre, commissaire-priseur,
27, rue Drouot.

M. Charles George, expert, 12, rue Laffitte.

Exposition, le jeudi 6, de 2 h. à 5 heures,
et le vendredi 7, avant la vente.

ESTAMPES ET MONNAIES
OBJETS D'ART

DÉPENDANT DE LA SUCCESSION DE

M. ALFRED SENSIER

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les lundi 17 et mardi 18 décembre 1877, à 1 h. 1/2

M^e CHARLES PILLET

Commissaire-priseur, 10, r. Grange-Batelière.

ASSISTÉ DE

M. CLÉMENT

M. Ch. MANNHEIM

3, r. des Saints-Pères. | 7, r. Saint-Georges.

MM. ROLLIN et FEUARDENT, 4, pl. Louvois

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le dimanche 16 décembre 1877,
de 1 heure à 5 heures.

Succession de **M. Alfred SENSIER**

TABLEAUX & DESSINS

DE

L'ÉCOLE MODERNE

TABLEAUX ET DESSINS ANCIENS

Composant l'intéressante collection de

Feu M. Alfred SENSIER

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Pour les tableaux et dessins modernes,
Lundi 10, Mardi 11, Mercredi 12 décembre 1877

Com^{re}.-pris. : **M. CH. PILLET**, r. Grange-Ba-
telière, 10, assisté de

M. GEORGES PETIT

marchand de tableaux

7, rue Saint-Georges,

M. FÉRAL

Peintre-expert

34, faub. Montmartre

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière :

Publique :

le samedi 8 décembre

dimanche 9 décembre

Pour les tableaux et dessins anciens

Vendredi 14 et samedi 15 décembre 1877

Exposition, le jeudi 13 décembre 1877, de
1 h. à 5 heures.

VENTE

APRÈS LE DÉCÈS DE

M. le Prince SOUTZO

TABLEAUX MODERNES

DEUX OEUVRES REMARQUABLES

Par **GUARDI**

Objets d'art et d'ameublement, mobilier,
bijoux, argenterie. Environ 600 cigares, vins,
livres.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les lundi 17, mardi 18 et mercredi 19 décembre
1877, à 2 heures.

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M^e CH. PILLET,

r. Grange-Batelière, 10

M^e E. CAILLEUX,

rue Lafayette, 88.

Assistés de

Pour les anciens :

M. CH. GEORGE,

r. Laffitte, 12

Pour les modernes :

M. GEORGES PETIT,

r. Saint-Georges, 7

Pour les livres :

M. AUBRY, libraire-expert, rue Séguier, 18.

EXPOSITION, le dimanche 16 décembre 1877,
de 1 heure à 5 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes

ÉTRENNES DE 1878

ALBUMS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PREMIÈRE SÉRIE 1867. — Cinquante gravures tirées à part, imprimées avec le plus grand luxe sur papier de Chine, format 1/4 aigle, et contenues dans un portefeuille.

Prix: 100 fr. Pour les abonnés à la Gazette des Beaux-Arts: 60 francs.

DEUXIÈME SÉRIE 1870. — TROISIÈME SÉRIE 1874. — Deux albums comme celui de la première série.

Prix 100 fr. chacun. Pour les abonnés: 60 francs.

Les trois albums ensemble, prix : 270 fr. Pour les abonnés, 250 francs.

Aux personnes de la province qui s'adresseront directement à la *Gazette des Beaux-Arts* les **ALBUMS** seront envoyés dans une caisse sans augmentation de prix.

En vente au bureau de la Gazette des Beaux-Arts

8, RUE FAVART, 8.

PUBLICATIONS DE LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

L'ŒUVRE ET LA VIE

DE

MICHEL-ANGE

DESSINATEUR, SCULPTEUR, PEINTRE, ARCHITECTE ET POÈTE

PAR

**MM. Charles Blanc, Eugène Guillaume,
Paul Mantz, Charles Garnier, Mézières, Anatole de Montaiglon,
Georges Duplessis et Louis Gonse.**

En présence du succès qu'a obtenu la livraison de la *Gazette des Beaux-Arts*, consacrée à Michel-Ange, livraison qui n'a pas été mise en vente, l'administration du journal a fait faire un tirage, sur papiers de luxe, de cette livraison, augmentée d'un travail de M. Georges Duplessis, sur les *Graveurs de Michel-Ange*, et de la lettre publiée antérieurement dans la *Gazette* par M. Louis Gonse, sur les *Fêtes du Centenaire*. En outre, on y a pu intercaler quatre gravures hors texte, d'après les œuvres de Michel-Ange, qui se trouvaient dans la collection de la Revue, c'est-à-dire : *La Vierge de Manchester*, burin de M. A. François, et trois fac-simile de dessins. La publication ainsi composée forme un volume de 350 pages, d'un format un peu plus grand que celui de la *Gazette*, illustré de 100 gravures dans le texte et de 11 gravures hors texte. Elle a été tirée à 500 exemplaires numérotés, sur deux sortes de papier.

1^{re} Ex. sur papier de Hollande de Van Gelder, gravures hors texte avant la lettre, n° 1 à 70.

2^e Ex. sur papier vélin teinté, n° 1 à 430.

Le prix des exemplaires sur papier de Hollande est de 80 fr. (Il n'en reste plus que quelques exemplaires.)

Le prix des exemplaires sur papier teinté est de 45 fr.

On souscrit au bureau de la *Gazette des Beaux-Arts*, 8, rue Favart.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an, ... 12 fr. | Six mois, ... 8 fr.

MOUVEMENT DES ARTS

Collection de M. Meyers

OBJETS D'ART DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur.

Un reliquaire quadrilobé, formé de quatre plaques cintrées, en cuivre champlevé et émaillé bleu et blanc sur fond doré, 16 centimètres de diamètre; les plaques représentent chacune un des quatre évangélistes; école de Cologne du treizième siècle, 1,720 fr.; une applique en cuivre repoussé et champlevé, haute de 10 centimètres seulement sur 12 de largeur, représentant un chevalier armé de toutes pièces et montant un cheval au galop couvert d'un riche harnachement; cette figure serait celle du chevalier Vuerboudt, devenu célèbre par sa légende; travail français du treizième siècle, 1,520 fr.; une grande et belle croix en cuivre émaillé, sur fond doré, ouvrage des bords du Rhin, du treizième siècle, 2,350 fr.

Deux grands panneaux en bois de chêne sculpté, représentant chacun trois personnages debout, avec des costumes et des armes du quinzième siècle, et portant des écussons; les figures sont placées sous des arceaux gothiques et appartiennent à une suite de panneaux qui reproduisaient l'histoire de Charlemagne et de ses preux; ces panneaux, travail flamand du quinzième siècle, proviennent de l'abbaye de Naarden, et le complément se trouve à Amsterdam; un autre grand panneau, en chêne sculpté également et de la même époque, représentant dans sa partie inférieure le lion néerlandais et un sauvage tenant chacun un écusson, et dans sa partie supérieure deux oiseaux héraldiques, 4,000 fr.; un petit groupe en buis, représentant sainte Catherine debout et un personnage à demi couché, travail de la fin du quinzième siècle, 455 fr.; un sceau

de forme ovale en ivoire sculpté, haut de 73 millimètres et large de 50 millimètres, ayant appartenu à l'abbaye de Saint-Servais, de Maestricht, 470 fr.

Un plat rond et creux en faïence de la fabrique de Chaffagiolo, premières années du xve siècle, décoré de deux bustes, 500 fr.; une petite horloge à réveil de forme circulaire et verticale, en cuivre ciselé et doré, de 19 centimètres de haut et de 75 millimètres de diamètre, travail français du commencement du xve siècle; la pièce est terminée à sa partie supérieure par une statuette de la Vérité, en argent, 625 fr.; une demi-armure cotée du xve siècle, 405 fr.; une bonilloire à eau, en cuivre jaune, formée d'un lion debout; l'anse ou poignée, en forme de lézard, relie la partie postérieure de la tête à la croupe de l'animal, xve siècle, 710 fr.; vingt vitraux de diverses formes des xvi^e et xvii^e siècles, 1,500 fr.; quatre tapisseries des Flandres, avec personnages, bordures de fleurs et de fruits, 770 fr., etc.

Le total de cette vente s'est élevé à 48,261 fr.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

La Société des Amis des arts de Bordeaux ouvrira sa vingt-sixième Exposition annuelle le 1^{er} mars 1878. Les ouvrages devront être remis du 1^{er} au 10 février, au siège de la Société, 25, rue Vital-Carles, à Bordeaux.

M. Olivier Merson, 115, boulevard Saint-Michel, est toujours chargé des intérêts de cette exposition, à Paris.

Nous extrayons du compte rendu de la vingt-cinquième exposition, les renseignements suivants :

A la fin de la vingt-cinquième Exposition, la Société comptait plus de mille membres, ayant souscrit ensemble onze cent dix-sept actions de 25 fr. chacune.

La vingt-cinquième Exposition, ouverte du

17 mars au 21 mai 1877, comprenait 595 ouvrages; 99 ont été achetés au prix de 81.250 fr.

Le chiffre total des acquisitions faites aux vingt-cinq premières Expositions, est de 1.424.430 fr.

Quarante-six ouvrages, ayant coûté ensemble plus de 139.000 fr., ont été successivement placés au Musée de Bordeaux.

Un concours est ouvert à l'Ecole Nationale des Arts décoratifs à l'effet d'élever un monument funéraire à la mémoire de M. Laurent-Jan, son ancien Directeur. Les concurrents doivent être élèves ou anciens élèves médaillés de l'Ecole depuis l'année 1869, date de la nomination de M. Laurent-Jan. Les inscriptions sont reçues à l'Ecole, 5, rue de l'Ecole-de-Médecine, aux bureaux du Secrétariat, jusqu'au second dimanche de janvier 1878, terme de rigueur.

Exposition universelle de 1878.

Nous avons déjà parlé des grandes galeries elliptiques, qui, faisant face à la Seine, se développent de chaque côté de la rotonde centrale du Trocadéro. La longueur de chacune de ces galeries est de 154 sur 12^m 80 de large et 7 mètres de haut. Elles seront divisées en salles de dimensions variables au moyen de cloisons séparatives, et serviront, on le sait, à la réception des collections ethnographiques et des spécimens de l'art rétrospectif.

M. de Longpérier, membre de l'Institut, est chargé de diriger cette intéressante exposition et s'occupe activement de l'organiser; l'empressement des musées étrangers et les offres nombreuses des possesseurs de collections célèbres permettent, dès à présent, d'assurer qu'elle sera une des grandes attractions offertes aux visiteurs de 1878.

Tous les objets d'une dimension restreinte ou d'une matière précieuse ou fragile seront placés dans des vitrines de fer munies de glaces. Les vitrines ont 2 mètres 60 de hauteur. Les intervalles des surfaces murales laissées libres seront recouverts de tapisseries. Le nombre des tapisseries déjà proposées à la commission est tellement considérable qu'on sera certainement obligé de faire un choix parmi les plus intéressantes. La commission a décidé que tous les objets d'art de tous les pays seraient classés par ordre chronologique et groupés selon leur matière et leur destination particulière, c'est-à-dire divisés en catégories distinctes: faïences, monnaies, armes, bijoux, manuscrits et incunables, ameublement et étoffes, instruments de musique, etc.

C'est d'après cette classification nouvelle que sera rédigé le catalogue, quand même certains États étrangers ou certains amateurs refuseraient de répartir entre ces différentes classes les objets composant leurs collections.

NOUVELLES

* M. François Lenormant a ouvert mercredi, à une heure et demie, son cours d'archéologie à la Bibliothèque nationale, et le continuera les mercredis et vendredis à la même heure. Le professeur traitera des monuments figurés relatifs au culte et aux mystères de Bacchus en Grèce et à Rome.

* Le *Moniteur universel* donne un aperçu des restaurations projetées au musée du Louvre.

« L'argent, toujours l'argent, dit ce journal voilà ce qui manque le plus à nos musées et ce qui serait nécessaire si l'on prétend les maintenir à leur rang. Que diront les Anglais, chez qui les millions ne sont point comptés quand il s'agit de la *National Gallery* ou du *British Museum*, s'ils voient, pendant la prochaine Exposition, notre musée du Louvre rester, faute de 150,000 fr. dans le désordre actuel? »

« Voici les travaux que M. Reiset voudrait entreprendre et achever avant le mois de mai de l'année prochaine, si on lui accorde, comme il serait urgent de le faire, les crédits qu'il demande: Démasticage et remasticage des glaces, des châssis sur combles, éclairant les grandes galeries françaises, la grande galerie de sept mètres, les salles nouvelles du deuxième étage et le pavillon Daru; — peintures décoratives sur les murs de la nouvelle salle de sculpture moderne (pavillon Beauvais); — acquisition de dix-huit piédestaux en pierre pour cette même salle; — réfection du parquet de la salle des bijoux étrusques; — dallage en mosaïque des salles du musée de la Renaissance.

« Et nous ne parlons pas des travaux du grand escalier du pavillon Daru, qui ne sont même pas commencés, ni de la réparation des trois salles de la colonnade précédant les salons de l'ancien musée des Souverains, qui ne pourront être prêts pour l'Exposition. Mais ne devrait-on pas immédiatement remédier à l'état des colonnes de la salle des Cariatides, dont l'effet est si déplorable? Enfin, n'est-il pas nécessaire de procéder à un nettoyage complet des dorures des croisées, des vitres et des boiseries? Quand on invite les gens à vous visiter, c'est une affaire de simple politesse de mettre auparavant un peu de propreté chez soi. »

* M. Gatteaux vient de faire don au musée du Louvre d'un très-beau dessin de Lagneau, représentant un vieillard à barbe longue, coiffé d'un feutre. Ce dessin est au crayon noir rehaussé de sanguine.

* Une des meilleures toiles de Fortuny, estimée à une centaine de mille francs, fut dérobée, il y a quelques mois, à son propriétaire, M. Gibson, de Philadelphie. Les voleurs

eurent l'art de détacher la toile du cadre, et de lui substituer une copie si habilement faite que M. Gibson fut quelque temps avant de s'apercevoir du larcin. On vient de découvrir l'original chez un peintre qui habite près de la chute du Niagara et qui est probablement l'instigateur du vol, car il s'est opposé, le couteau à la main, à l'enlèvement du tableau par les agents de police qui ont dû user de leurs revolvers pour emporter la toile.

NÉCROLOGIE

Le paysagiste genevois François Diday vient de mourir à Genève à l'âge de soixante-cinq ans.

Diday avait étudié la peinture en France et y avait acquis une légitime réputation. Il peignait de préférence des sites alpestres.

Plusieurs médailles et la croix lui avaient été décernées à la suite des Salons de 1840 à 1842.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

L'exposition des dessins de maîtres anciens et d'aquarelles anglaises que l'on peut étudier aujourd'hui à la Grosvenor Gallery rejette dans l'ombre toute autre matière artistique. Sir Coutts Lindsay, grâce au concours bienveillant et actif qu'il a rencontré, a pu réunir dans ses galeries une série de chefs-d'œuvre qui jusqu'ici n'ont été accessibles qu'aux amis de leurs fortunés propriétaires.

En suivant l'ordre du catalogue, nous arrivons d'abord à la salle des aquarellistes. Sir Coutts Lindsay, à quelques exceptions près, telles que Millet, Rousseau, Decamps, Barye et Delacroix, a limité son choix aux aquarellistes décédés de l'école anglaise. L'origine de l'école d'aquarelle anglaise date d'environ la fin du siècle dernier quand Cozens (1734-1799), Girtin (1775-1802) et Sandby (1723-1809) ont donné la première impulsion à un art jusqu'alors méconnu et ont planté les racines de cette école dont les plus beaux fruits ont été Turner, David Cox, Prout, de Wint, Copley Fielding, Varley et d'autres encore dont les noms sont aussi connus à l'étranger que dans leur propre pays.

L'arrangement adopté dans la salle des aquarelles semble à la fois logique et artistique. A chaque bout de la salle se trouve l'un des deux grands maîtres de l'art : Turner et David Cox. Le premier est placé entre les œuvres des fondateurs de l'école et celles des derniers représentants. D'un côté, il a les paysages gris-verdâtre de Girtin, les esquisses légères de Constable, et les dessins d'une régularité presque architecturale de tous ceux qui ne se servirent d'abord des couleurs à l'eau

que pour rehausser l'effet du crayon. De l'autre côté de Turner se trouvent les œuvres de Fred. Walker, de John Lewis, de sir Edwin Landseer, et d'autres dont nous regrettons encore la perte récente.

L'espace entre les deux chefs rivaux est rempli de noms plus ou moins brillants, dont on peut citer, en outre de ceux que nous avons déjà mentionnés, ceux de Bonington, William Hunt, W. A. Muller, Stanfield Clarkson, Georg Barret et John Colman. Puis en passant par David Cox, nous arrivons à George Gattermole, John Robert Cozens, le vieux Crome, William Blake, sir David Wilkie, Thomas Stothan et Gainsborough. Il serait à la fois inutile et impossible de décrire en détail les œuvres d'un seul des chefs de l'école ici représentée ; je me borne donc à constater leur présence et à les signaler à ceux qui sont curieux d'étudier l'histoire de cet art spécial et en même temps de jouir de la plus rare réunion en ce genre que l'on puisse rencontrer.

Ils feront bien de venir passer une semaine à Londres parmi les aquarelles de la Grosvenor Gallery.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'autre moitié de ce banquet royal appâté par les soins de sir Coutts Lindsay et dû à la générosité de ses amis, qui l'ont laissé fouiller à discrétion dans leurs trésors. Il suffit de dire que toutes les écoles sont magnifiquement représentées. Je me réserve d'y revenir dans ma prochaine lettre.

Malgré l'insuccès des autorités du British Museum dans leur tentative d'acquérir les trésors qu'avait découverts le docteur Schliemann à Mycènes, notre collection nationale se trouvera, au bout de l'an, enrichie d'un certain nombre d'antiquités grecques d'une rare valeur. Les plus importantes sont une suite de bijoux dont deux boucles d'oreilles en or ciselé, ayant la forme de gros disques ornés de filigranes et auxquels sont suspendues trois pyramides renversées, également couvertes de filigranes et en partie émaillées. Entre le disque et la pyramide se trouve une femme drapée et à genoux. L'un des colliers est aussi très-remarquable par la finesse de son travail.

On a trouvé avec ces objets une statuette en or, d'Alexandre le Grand, de travail contemporain du personnage.

Les objets antiques de la Troade rapportés par le docteur Schliemann de Hisarlik, seront exposés au South Kensington Museum au commencement du nouvel an. M. Schliemann est actuellement à Londres et s'occupe d'arranger ses trésors troyens qui sont au nombre d'environ quatre mille. La plupart des objets sont en terre cuite, mais il y a quelques statuettes en bronze et quelques objets en pierre et en marbre.

A propos d'un article qui a paru récemment dans la *Gazette*, intitulé *le Raphael d'un million*, je crois me rappeler que ce tableau avait été offert au directeur de la National Gallery. Mais après avoir été soumis au jugement du public, l'offre ne fut point acceptée. Je remarquerai aussi qu'en ce moment les *trustees* de la Natio-

nal Gallery ont dans leurs magasins un autre Raphaël, dit de Colonna, que le propriétaire affirme historique et authentique. Mais les trustees ne se laissent point tenter.

Quoique les ventes à Londres ne s'annoncent que pour un avenir prochain, celles de province sont déjà en activité, mais le mauvais état des affaires semble peser sur les prix. A Edimbourg, la semaine passée, la collection de M. James Drummond, qui avait été longtemps le directeur de la Galerie nationale d'Ecosse, a été offerte au public, et, bien qu'il s'y trouvât pas mal d'objets d'une valeur réelle et que les amateurs ne manquaient pas, les prix atteints ont été ridicules. Le plus haut prix pour une gravure d'Albrecht Dürer a été de 150 fr., et encore une seule, *Saint Jérôme dans son cabinet*, a été payée ce prix. M. Drummond était aussi possesseur de la série complète des eaux-fortes de Geddes, un artiste mieux connu en France qu'ici, en dehors de sa ville natale. Les épreuves étaient belles, mais elles n'ont pas réussi à trouver d'amateurs aux prix demandés.

LIONEL ROBINSON.

P.-S. — Une erreur s'est glissée dans notre précédente correspondance.

Nous avons attribué à M. Thibaudeau un portrait à l'eau-forte de M. Gambetta. M. A. W. Thibaudeau, qui est marchand de gravures en même temps qu'aquafortiste distingué, n'est que l'éditeur de cette planche. C'est M. Alphonse Legros qui en est le graveur, d'après un portrait à l'huile qu'il était venu peindre en France, d'après nature, il y a trois ans, portrait qui appartient aujourd'hui à un membre du Parlement anglais bien connu. Il ne sera tiré de cette planche, d'un travail simple et très-résumé, analogue à celui du *Portrait du Cardinal Manning*, que 100 épreuves d'artiste à 3 guinées, et 250 à 4 livre 1 schelling; puis le cuivre sera détruit.

Des épreuves ont été déposées à Paris, chez M. Cadart.

A PROPOS DU BUSTE DE BÉATRIX D'ESTE

UN DERNIER MOT

M. B. Fillon a publié dans l'avant dernier numéro de la *Chronique* le texte inédit duquel, suivant lui, « il résulte incontestablement que Béatrix était décédée depuis peu lorsqu'il a été écrit, » le 1^{er} janvier 1498, et que « les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* ont eu tort de faire remonter au 2 janvier précédent la date de la mort de Béatrix. » Puisque l'autorité de tous les historiens, invoquée par moi pour me convaincre, ne suffit pas à M. Fillon et que l'exactitude de Litta, des Bénédictins, de Corio, etc., est de nouveau mise en doute, la *Chronique des Arts* voudra bien insérer les documents suivants tirés des Archives royales d'Etat, à Milan. Ce sont les minutes des lettres officielles

adressées par Ludovic le More à divers personnages et rédigées le 3 janvier 1497 par la chancellerie ducale pour annoncer le décès de Béatrix. Elles établissent que la princesse mourut le 2 janvier 1497 à six heures et demie du soir.

« Milano, 3 januarij 1497.

Cardi Sanseverino.

« Cum quello dolore quale po la Ra Sa Va considerare li significamo che questa nocte alle sei hore et meza la Ill^{ma} nostra consorte parturite uno fiolo maschio quale etiam lui è morto passauo de la presente vita : el quale caso havendone privato de la migliore parte de noi ce tene et tenerà eternamente in dolore et amaritudine. Existimamo che la Ra Sa Va per la coniunctione sua cum noi sarà in dolore insieme cum noi, alla quale per satisfatione del officio nostro ne havemo voluto dare aviso, pregandola che quando l'animo suo fusse de mandarne ad alcuno a condolarsi non vogli in modo alcuno farlo per non renovarne el dolore.

« In simili forma : De Pesauri. — De Urbini. — Comitisse Himole. — Comiti Se Flore. — De Ariminj. — De Joanui Bartholomeo. — De Ginepero, eius uxori. — Marchioni Montisferrati. — De Constantino. — Marchioni Saluciariorum. — De Caspari de S^{to} Severino.

« Sub die 3 januarij 1497. — De Hieronymo Totaville. (1)

Sigre Hieronymo, La Ill^{ma} nostra consorte, essendo maturo el tempo di parturire, heri sera alle 2 hore intro in le doglie; alle 5 hore parthrite un fiolo maschio quale morete, et lei alle 6 hore et meza passo de questa vita. Quanto questo immaturo et acerbo caso ce habia di dolore passato el core el posseti pensar voi che sapeti la perdita havemo facto, et quanto la amassimo che possemo dire col vero era la melior parte de la vita nostra. Essendo voi quello sete cum noi et sapendo quanto epsa ve amasse, siamo certissimi che per l'uno et l'altro rispetto ne ricevereti amaritudine et dolore grandissimo et estimando conveniente farvi partecipi de li casi nostri qualunche signo ce parso etiam di questo doloroso darvene per lettera nostra aviso. Noi se sforzeremo, quanto la rasona in perdita cossi grande ce porrà aiutare, supportare patientemente. »

Je dois la communication de ces pièces à l'extrême obligeance de M. le Commandeur Cesare Cantù, directeur des Archives royales d'Etat, à Milan, que M. le marquis d'Adda, avec sa bonne grâce accoutumée, a bien voulu saisir de ma demande. Elles ont été copiées par un habile paléographe, M. Gbinzoni. Je ne saurais trop remercier ces savants du bienveillant concours qu'ils m'ont prêté.

Je tiens à ne pas laisser planer plus longtemps sur l'authenticité du document invoqué par M. Fillon, un soupçon que ses commentaires avaient pu légitimement faire naître. M. Fillon dit son autographe sincère. Je l'ai vu, et je suis entièrement de son avis. Je diffère seulement quant à l'interprétation à donner au document.

En effet, le 17 décembre 1497 était décédée, à Milan, une autre Béatrix, fille naturelle de Nicolas III d'Este, née le 9 avril 1427, veuve en premières noces de Nicolas de Corregio et en secondes de Tristan Sforza, fils naturel de François Sforza 1^{er}. Ne s'agirait-il pas de la mort de cette dernière princesse dans la lettre de M. B. Fillon?

29 novembre 1877

LOUIS COURAJOD.

(1) Jérôme d'Estouteville, fils naturel de Guillaume d'Estouteville, cardinal archevêque de Rouen. (V. le P. Anselme, *Hist. généalogique*, t. VIII, p. 91.)

IV. B. Nous partageons entièrement l'avis de M. Courajod. Le document de la collection de M. Fillon, que nous avons en pendant plusieurs jours entre les mains, présente, paléographiquement, les caractères les plus complets et les plus irrécusables d'authenticité. Une erreur de cette nature nous eût, du reste, bien étonné de la part d'un érudit aussi sagace, d'un collectionneur aussi clairvoyant que M. Benjamin Fillon. Nous reconnaissons en même temps que la date de la mort de Béatrix d'Este, énoncée en premier lieu par M. Courajod, demeure désormais inattaquable. Il convient donc de ne plus chercher la solution du problème dans la suprématie de l'un des documents sur les autres, mais dans leur application à des personnages différents. Les lecteurs de la *Chronique* voudront bien nous pardonner l'étendue un peu grande que nous avons laissée prendre à cette polémique. C'est le sort commun aux discussions de ce genre, même à celles où chacun des adversaires fait preuve de la bonne foi la plus parfaite et du même amour pour la vérité. Nous ne pouvions refuser le droit de réponse successif à deux hommes de valeur, pour lesquels nous professons une estime et une amitié égales.

L. G.

BIBLIOGRAPHIE

GLEYSRE, étude biographique et critique avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître par Charles Clément. Paris. Didier, 1877. 1 vol. in-8° de 530 pages, orné de 30 photographures par Braun.

A ses beaux volumes sur *Proudhon*, sur *Géricault*, sur *Léopold Robert*, M. Charles Clément vient d'en ajouter un sur *Gleyre*, le peintre vaudois. Pour le fond, ce volume consacré à un artiste d'une valeur éminente, malgré son peu de notoriété dans le gros public, égale ses devanciers; c'est dire qu'il est excellent, plein de recherches inédites, boursé de lettres originales et de documents de toutes sortes. Pour la forme matérielle, celle que donne l'éditeur, nous nous permettrons quelques réserves. Les photographures de M. Braun laissent en vérité bien à désirer. Il serait à souhaiter qu'on pût faire un travail aussi plein, aussi intéressant, sur chacun de nos grands artistes du XIX^e siècle. M. Charles Clément a choisi dans le cycle de l'école française moderne les artistes qui répondaient le mieux à ses préférences esthétiques; il a choisi aussi ceux dont la haute culture d'esprit s'était répandue avec un charme pénétrant et communicatif, au jour le jour, sans effort, comme le superflu de leur âme trop pleine dans leurs conversations intimes ou dans leur correspondance. Avec Ingres et Delacroix, le groupe de ces belles âmes disparues serait complet.

Pour Gleyre, M. Clément a eu l'immense avantage d'avoir été pendant trente ans son plus fidèle compagnon, d'avoir suivi pas à pas sa vie et son œuvre. Si l'artiste par la nature même de son

talent, malgré les plus rares et les plus exquises qualités, demeure et demeurera toujours, un peu effacé et comme au second plan dans le concert de notre art, l'homme était de la meilleure trempe, son esprit et son cœur étaient de grande race. L'homme et l'œuvre revivent tout entiers dans le livre de M. Clément. On y sent la main dévouée de l'ami; la chaleur du souvenir y anime partout le récit. Par ces motifs cette étude développée et approfondie sur Gleyre est l'une des meilleures en ce genre qui se puisse rencontrer. C'est un inappréciable avantage pour bien juger un artiste que de l'avoir connu dans son existence journalière. La première partie du volume de M. Clément est consacrée à la vie de Gleyre, et à l'étude chronologique de son œuvre mêlée aux phases successives de son existence. L'un des côtés les plus intéressants de cette partie ce sont les notes et la correspondance de voyage, car Gleyre, qui par tempérament était casanier, qui adorait le séjour de Paris, a fait d'assez nombreux et d'assez longs voyages; d'abord en Italie avec Sébastien Cornu, puis, avec un Américain pour lequel il devait faire des dessins, à Malte, en Grèce, à Constantinople, en Egypte, au Sennar, à Karthoum et au Liban. Gleyre était né d'une humble famille de paysans du pays de Vaud.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à un catalogue méthodique de l'œuvre, tableaux et esquisses peintes, portraits, aquarelles et dessins, exécutés, dans un labeur qui ne connut pas de relâche, de 1825 à 1874. On sait que les principales de ses peintures sont dans les musées de son pays natal. Le *Major Davel*, les *Romains passant sous le joug* et plusieurs portraits appartiennent au musée de Lausanne, l'*Hercule aux pieds d'Omphale* au musée de Neuchâtel, le *Panthée* et la *Charmeuse* (gravée dans la *Gazette*) au musée de Bâle.

La mémoire de Gleyre est singulièrement grandie par le livre de M. Charles Clément qui nous fait connaître un artiste fort peu connu même de sa génération. Nous recommandons chaleureusement la lecture pleine d'intérêt de cet ouvrage complet et définitif. Nous rappelons en même temps à nos lecteurs les pages éloquentes écrites dans la *Gazette* par notre ami Paul Mantz, au lendemain de la mort de Gleyre (1).

LOUIS GONSE.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA FRANCE, par LUDOVIC LALANNE, 2^e édition. Paris, Hachette, 1877, 4 vol. in-8° compacte de 1870.

Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs la deuxième édition, augmentée et revue avec soin, de l'excellent dictionnaire de notre collaborateur M. Ludovic Lalanne. Nous n'avons pas à faire l'éloge de ce précieux instrument de travail. Il doit être dans toutes les mains, au même titre que le *Livre* ou que le *Dictionnaire des Communes*. C'est une véritable encyclopédie française. Il remplace, sous la forme plus accessible et plus pratique d'un dictionnaire en un volume, le grand ouvrage de Ph. Le Bas. M. Lalanne s'est efforcé, dans ce but, de condenser

(1) V. *Gazette des Bâties*, t. XI, 1^{er} par. 11, p. 233 et 404.

le plus de faits, le plus de noms, le plus de dates possibles. La biographie, la chronologie historique et la généalogie sont les parties les plus développées. Nous recommandons particulièrement la chronologie générale de notre pays placée au mot FRANCE. L'ouvrage présente, nous avons à peine besoin de le dire, les caractères de correction et d'exactitude que l'auteur apporte à tous ses travaux.

L. G.

Le Soleil. — 23 et 24 novembre, 7 décembre 1877. — Notes et croquis. — L'Enseignement du dessin, par Emile Cardon.

Revue des Deux Mondes. — 1^{er} décembre 1877. — Les Musées et le mouvement des arts à Munich. — I. — L'Exposition du Palais de cristal, le Musée national bavarois, la Glyptothèque, la Pinacothèque, par Emile Michel. — Esquisses littéraires. — Eugène Fromentin écrivain, par Emile Montégut.

Athenæum, 1^{er} décembre: Exposition d'hiver de la galerie Dudley. — Galerie de M. Goupil. — Spata.

Academy, 1^{er} décembre: La galerie Dudley, par W. Rossetti. — La Statue de Francisco Sforza, par Léonard de Vinci, par Mary Heaton.



CONCERTS DU DIMANCHE 9 DÉCEMBRE

CONSERVATOIRE

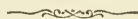
1^o Symphonie en *si bémol*, Beethoven; 2^o Chœurs d'*Élie*, Mendelssohn; 3^o Fragment du ballet d'*Iphigénie*, Gluck; 4^o *Adoremus*, Palestrina; 5^o Symphonie en *ut*, Haydn.

CIRQUE D'HIVER

Roméo et Juliette, symphonie (H. Berlioz); adagio du septuor (Beethoven); concerto pour violoncelle (L. Lalo); symphonie en *ut* majeur n^o 3 (Haydn).

THÉÂTRE DU CHÂTELET

7^e audition de la *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties de H. Berlioz. Faust, M. Talazac; Méphistophélès, M. Lauwers; Wender, M. Carroul; Marguerite, M^{lle} Vergin.



VENTES PROCHAINES

COLLECTION DE FEU M. A. SENSIER.

Un vieil et intime ami de Th. Rousseau, Diaz et Millet, M. A. Sensier, amateur et écrivain, mort en janvier dernier, a laissé une importante collection de tableaux et dessins modernes où figurent des œuvres remarquables de Corot, Delacroix, Jules Dupré, Troyon, etc., mais surtout de très-

belles études, esquisses peintes, dessins et aquarelles de Millet et de Rousseau, à peu près inconnues.

Cette collection, qui comprend en outre des tableaux et des dessins anciens, des estampes, des monnaies et des objets d'art à la réunion desquels a présidé un goût sûr et délicat, sera vendue, à l'hôtel Drouot, salle 8, les 10, 11, 12, 14, 15, 17 et 18 décembre courant. L'exposition particulière commence aujourd'hui même; les catalogues se trouvent chez M^e Charles Pillet, commissaire-priseur, et chez MM. Féral, Georges Petit, Mannheim et Feuadent, experts.

VENTE

PAR SUITE DU DÉCÈS

De M. D*, Artiste peintre**

HOTEL DROUOT, SALLE N^o 7

Le lundi 10 décembre 1877, à 1 h. 1/2 précise.

TABLEAUX ET ESQUISSES

PAR

PRUD'HON, DECAMPS, DIAZ, DEVÉRIA,
ROLLER, FLANDRIN

Miniatures, Meubles anciens, Eaux-fortes, Bijoux anciens, Boucles strass, Palettes, etc.

M^e MAURICE DELESTRE, commissaire-priseur, rue Drouot, 27.

Exposition publique, le dimanche 9 décembre 1877.

VENTE

DE

PORCELAINES DE SÈVRES

DE SAXE, de FURSTENBERG, de BERLIN
et de CHINE

Faïences, objets de vitrine, boîtes et bonbonnières en émail, en ivoire, montres, châtelines, miniatures, meubles incrustés, cadres en bois sculpté, objets divers, TAPISSERIES.

HOTEL DROUOT, SALLE N^o 3

Les lundi 10 et mardi 11 décembre 1877 à 2 heures

M^e Charles Pillet, | M. Ch. Mannheim.
COMMISSAIRE - PRISEUR, | EXPERT,
10. r. Grange-Batelière. | rue Saint-Georges, 7.

Exposition, le dimanche 9 décembre.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

Succession de M. Alfred SENSIER

TABLEAUX & DESSINS

DE
L'ÉCOLE MODERNE

TABLEAUX ET DESSINS ANCIENS

Composant l'intéressante collection de

Feu M. Alfred SENSIER

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Pour les tableaux et dessins modernes,
Lundi 10, Mardi 11, Mercredi 12 décembre 1877Com^{re}.-pris. : M. CH. PILLET, r. Grange-Ba-
telière, 10, assisté de

M. GEORGES PETIT

marchand de tableaux

7, rue Saint-Georges,

M. FÉRAL

Peintre-expert

54, faub. Montmartre

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE CATALOGUE

EXPOSITIONS :

Particulière :

Publique :

le samedi 8 décembre | dimanche 9 décembre

Pour les tableaux et dessins anciens

Vendredi 14 et samedi 15 décembre 1877

Exposition, le jeudi 13 décembre 1877, de
1 h. à 5 heures.

Collection de M. C... T...

TABLEAUX MODERNES

PAR

BARON (H.)
BERNE-BELLECOUR
BRASCASSAT
BROWN (J.-Lewis)
CALAME
CHAPLIN
COCK (César de)
COCK (Xavier de)
CONSTANT (Benjamin)
COROT
DAUBIGNY
DEFAUX
DIAZ
DUPRAY
DUPRÉ (Jules)
GOUPIL (Jules)
ISABEY
LAURENS J.-P.)

LANGEROCK
LELOIR (L.)
LEVY (E.)
LUMINAIS
MADRAZO (R.)
MATHILDE (princesse)
MERLE (Hugues)
PELOUSE
PROTAIS
RIBOT (Th.)
RICHOMME
RICHTER
ROYBET
SCHREYER
STEVENS
VAN MARCKE (E.)
VIBERT
ZAMACOIS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 5

Le mercredi 12 décembre 1877, à 3 heures.

M^e QUÉVREMONTcommissaire - priseur
rue Richer, 46 ;

M. F. REITLINGER

expert
rue de Navarin, 1Exposition publique : Hôtel Drouot, salle n° 5
le mardi 11 décembre 1877, de 1 h. 1/2 à 3
heures 1/2.Exposition particulière : Galerie Reitlinger,
1, rue de Navarin, le lundi 10 décembre 1877,
de 9 heures à 6 heures.

VENTE

D'OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Sculptures en marbre et en ivoire, mortiers
en porphyre, émail de Limoges, bronzes du
xvi^e siècle, bijoux, bronzes d'ameublement,
porcelaines, deux beaux coffres gothiques,
meubles en bois sculpté, belles tapisseries,
belles étoffes et broderies du xvi^e siècle, tapis
de Smyrne.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le samedi 15 décembre 1877, à 2 heures.

M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur,
rue de la Grange-Batelière, 10.M^e CHARLES MANNHEIM, expert, rue St-
Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 14 décembre 1877,
de 1 heure à 5 heures.

VENTE

APRÈS DÉCÈS DE

G. BRION

DES

TABLEAUX, DESSINS, ÉTUDES

ET

OBJETS D'ART

Garnissant son Atelier

FAIENCES ITALIENNES

ET FRANÇAISES

ÉMAUX CHAMPLEVÉS, BIJOUX

Cuivres, Étains, Colifrets, Verrerie, objets de
vitrine.

BRONZES ET ÉMAUX CLOISONNÉS

DE LA CHINE ET DU JAPON

Instruments de musique, Armes

MEUBLES ANCIENS

Étoiles, Costumes alsaciens.

TAPISSERIES DU XVI^e SIÈCLE

Livres à figures.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2.

Les jeudi 20, vendredi 21 et samedi 22 décembre
à 2 heures.M^e QUÉVREMONT,

Commissaire-priseur, 46, rue Richer.

Pour les tableaux :

Pour les objets d'art :

M. REITLINGER,

M. CH. GEORGE,

1, rue de Navarin ;

12, rue Laflitte ;

Pour les livres :

M. AUBRY, libraire-expert, 18, rue Ségner.

Exposition publique le mercredi, 19 décem-
bre 1877, de 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.

ESTAMPES ET MONNAIES

OBJETS D'ART

DÉPENDANT DE LA SUCCESSION DE

M. ALFRED SENSIER

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Les lundi 17 et mardi 18 décembre 1877, à 1 h. 1/2

M^e CHARLES PILLET

Commissaire-priseur, 10, r. Grange-Batelière.

ASSISTÉ DE

M. CLÉMENT**M. Ch. MANNHEIM**

3, r. des Saints-Pères.

7, r. Saint-Georges.

MM. ROLLIN et FEUARDENT, 4, pl. Louvois

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE.

Exposition, le dimanche 16 décembre 1877, de 1 heure à 5 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*

VENTE

APRÈS LE DÉCÈS DE

M. le Prince SOUTZO

TABLEAUX MODERNES

DEUX ŒUVRES REMARQUABLES

Par **GUARDI**

Objets d'art et d'ameublement, mobilier, bijoux, argenterie. Environ 600 cigares, vins, livres.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les lundi 17, mardi 18 et mercredi 19 décembre 1877, à 2 heures.

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M^e CH. PILLET,**M^e E. CAILLEUX**,

r. Grange-Batelière, 40

rue Lafayette, 88.

Assistés de

*Pour les anciens :**Pour les modernes :***M. CH. GEORGE**,**M. GEORGES PETIT**,

r. Laffitte, 42

r. Saint-Georges, 7

*Pour les livres :***M. AUBRY**, libraire-expert, rue Séguier, 48.*EXPOSITION, le dimanche 16 décembre 1877, de 1 heure à 5 heures.***AMAND-DURAND**, 69, rue du Cardinal-Lemoine, PARIS

ŒUVRE

DE

ANDREA MANTEGNA

REPRODUIT ET PUBLIÉ

Par **AMAND-DURAND**TEXTE PAR **GEORGES DUPLESSIS**

Conservateur-adjoint du département des estampes à la Bibliothèque nationale.

Cet ouvrage est composé de **27** planches, imprimées sur papier de Hollande. Toutes les épreuves sont contrecollées sur un papier très-fort et contenues dans un riche portefeuille portant le titre en lettres dorées.

L'ouvrage complet, avec texte et portefeuille. **125 fr.**
10 exemplaires numérotés, sur parchemin **250 fr.**
10 exemplaires numérotés, sur papier du Japon. **200 fr.**
10 exemplaires numérotés, sur papier de Chine. **180 fr.**

Par les mêmes auteurs :

EAUX-FORTES

DE

JACQUES RUYSDAELCet ouvrage est composé de **12** planches, imprimées sur papier de Hollande. Toutes les épreuves sont contrecollées sur un papier très-fort et contenues dans un riche portefeuille portant le titre en lettres dorées.

L'ouvrage complet, avec texte et portefeuille **40 fr.**
10 exemplaires numérotés, sur parchemin **80 fr.**
10 exemplaires numérotés, sur papier du Japon. **60 fr.**
10 exemplaires numérotés, sur papier de Chine. **50 fr.**

Pour plus de détails, voir la Bibliographie de la France, numéro d'Étrennes pour 1878

Paris. Imp. F. DEBONS et C^e, 16, rue du Croissant

Le Rédacteur en chef, gérant : LOUIS GONSE

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an 12 fr. | Six mois 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DE M. ALFRED SENSIER

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur.

TABLEAUX

Lelia, d'Eugène Delacroix, 3.450 francs; *Coucher de soleil dans la forêt*, de Diaz, 4.500 fr.; *Mare sous bois*, de Jules Duprè, 5.300 fr.; le *Retour à la ferme*, de Millet, 5.000 fr.; les *Vigne-rons*, du même, 9.000 fr.; un *Berger et son troupeau*, du même, 7.900 fr.; *Berger au soleil couchant*, du même, 3.900 fr.; *Troupeau de moutons*, du même, 2.500 fr.; *Jeune bergère*, du même, 4.000 fr.; *Départ pour les champs*, du même, 9.000 fr.; la *Gardeuse d'oies*, du même, 4.855 fr.; le *Soir*, du même, 5.850 fr.; *Jeune paysanne en forêt*, du même, 3.400 fr.; *Faneuse dans une prairie*, du même, 8.060 fr.; *Soleil couchant*, de Th. Rousseau, 4.120 fr.; le *Monticule du Jean de Paris*, du même, 8.050 fr.; *Paysage de Hollande*, de Troyon, 4.000 fr.

DESSINS, AQUARELLES ET PASTELS

Tigre royal, de Barye, 960 fr.; *Tigre guettant une proie*, de Delacroix, 650 fr.; *Allée de Rhode*, de J. Duprè, 900 fr.; *Départ d'une caravane*, de Marilhat, 310 fr.; — de Millet: *Jeune fille venant puiser de l'eau*, 900 fr.; une *Ferme*, 1.050 fr.; *Petite fille et oies*, 1.080 fr.; les *Tondeurs de moutons*, 5.410 fr.; *Paysanne se coiffant*, 2.750 fr.; *Berger*, 3.600 fr.; la *Causeuse*, 5.050 fr.; *Petite fille et oies près d'une mare*, 1.700 fr.; *Paysanne conduisant sa vache*, 1.370 fr.; la *Becquée aux enfants*, 2.520 fr.; un *Jardin à Barbizon*, 2.000 fr.; la *Leçon de couture*, 3.500 fr.; le *Palissadier des vignes*, 3.600 fr.; le *Repos*, 4.300 fr.; *Moissonneur liant des gerbes*, 800 fr.; *Paysanne faisant paître son troupeau*, 1.900 fr.; *Ménagère balayant*, 930 fr.; *Glaneuse*, 1.900 fr.; — de Rousseau: *Route de Franchard*, 750 fr.; *Chênes et châtaigniers*, 730 fr.; *Vue prise des Hautes-Pyrénées*, 825 fr.; — Les *Buttes Montmartre*, de Vollon, 300 fr.

Les tableaux et dessins modernes ont produit 219.281 francs.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

Concours pour les élèves des écoles de dessin.

L'Union centrale, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, organise une série de concours entre les élèves de certaines catégories d'écoles de dessin. Les résultats de ces concours figureront dans l'exposition spéciale que l'Union centrale fera au Palais du Champ de Mars, au sein même de l'Exposition universelle.

Art. 1^{er}. — Les concours auront lieu à partir du premier dimanche de mars 1878, au siège de l'Union centrale, 3, place des Vosges.

Art. 2. — Ces concours sont les suivants :

Un concours entre les élèves de l'école nationale des arts décoratifs, ceux de l'école des Gobelins et ceux des écoles subventionnées de la ville de Paris.

Un concours entre les élèves des écoles du soir (adultes) de la ville de Paris, les écoles professionnelles de la bijouterie, gravure, ébénisterie.

Un concours entre les élèves de l'école nationale de dessin pour les jeunes filles, celles des écoles subventionnées de la ville de Paris, celles des écoles professionnelles de jeunes filles.

Art. 3. — Sont admis à ces concours tous les concurrents (filles ou garçons), qui justifieront qu'ils sont élèves inscrits dans l'une des catégories citées à l'article 2, au moins depuis la date du 1^{er} octobre 1877, et qui se seront fait inscrire pour les concours de l'Union centrale avant la date du 20 février 1878, terme de rigueur.

En outre, les jeunes gens ne seront admis à concourir qu'à la condition de certifier qu'ils

n'auront pas plus de 26 ans révolus au 1^{er} janvier 1878.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au siège de l'Union centrale, place des Vosges, 3.

NOUVELLES

*. A l'hôtel de Cluny, on commence la construction d'une salle annexe destinée à l'agrandissement de la galerie du premier étage, devenue insuffisante pour le classement des collections.

*. Le musée de sculpture réservé aux artistes vivants, au Luxembourg, vient d'être fermé, et les ouvriers sont occupés à transformer cette galerie, qui se trouve au rez-de-chaussée du palais, pour la mettre en harmonie avec la nouvelle galerie qu'on achève actuellement pour agrandir ce musée.

*. M. Ferdinand Moreau, le propriétaire du château d'Anet, qu'il a si intelligemment restauré, vient de retrouver, dans des fouilles récemment exécutées sur l'emplacement d'une aile du château, démolie à la Révolution, les restes du *crypto-portique*, de Philibert Delorme, dont celui-ci parle dans son *Traité de l'art de bâtir*. Ces constructions sont parfaitement conservées et ont un très-haut intérêt au point de vue de l'architecture française du XVI^e siècle. On pensait qu'elles avaient été détruites par le duc de Vendôme dans les remaniements qu'il avait fait subir au château d'Anet.

L. G.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'enregistrer la mort de **M. Achille Martinet**, membre de l'Institut (section de gravure).

M. Martinet était né le 21 janvier 1806. Il avait étudié son art sous Forster et Heim. Au concours pour le prix de Rome de 1826, il obtint le second prix ; — le premier lui fut donné en 1830.

Pendant son séjour en Italie, il étudia religieusement les maîtres, à l'interprétation desquels il s'était plus particulièrement consacré. Ses principales œuvres sont :

Portraits de Rembrandt et du Pérugin (1835-1842). D'après Raphaël : *La Vierge à l'oiseau*, *la Vierge au palmier*, *la Vierge à la redémption*, *le Sommeil de l'Enfant Jésus* (1838-1850), *Charles I^{er}*, *Marie au désert*, de P. Delaroche (1850) ; le *Portrait de M. Viardot*, d'après Ary Scheffer (1849) ; *les Derniers moments du comte d'Egmont*, de M. Gallait (1857) ; *Portrait équestre de Napoléon III*, d'après Horace

Vernet (1861) ; *la Nativité de la Vierge*, d'après Murillo (1863) ; le *Portrait de M. Devinck*, *Saint Louis de Gonzague visitant les pestiférés de Rome*, de Bezard ; *Portrait de Charles Robin* (1868).

M. Achille Martinet avait été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur en 1846, et promu au grade d'officier peu après. Il avait succédé en 1857, à l'Institut, au baron Desnoyers.

Ses obsèques ont eu lieu à Saint-Nicolas du Chardonnet, au milieu d'un grand concours d'artistes.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

UNE ÉGLISE DATANT DES CROISADES

L'*Athenæum* annonce que le lieutenant Kitchener, chef de l'expédition scientifique anglaise en Palestine, a rapporté le plan d'une église datant des Croisades, récemment découverte près du mont des Oliviers, à Jérusalem.

La route de la montagne des Oliviers à Béthanie traverse une étroite langue de terre qui relie cette montagne à une colline au dessus du bourg. Sur le bord de cette route, on a découvert les restes d'une ancienne chapelle qui date du douzième ou du treizième siècle. La tradition a, de tout temps, désigné cet endroit comme celui où le Sauveur monta sur son âne pour faire son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux.

Dans cette chapelle on voit encore un bloc de maçonnerie couvert de peintures, dont la position est assez curieuse. Il se trouve placé au nord, probablement entre deux colonnes de la nef. Ce bloc, de forme carrée, paraît être un autel indiquant la place exacte où le Christ monta sur son âne. Les peintures sont bien tracées et assez bien conservées. Sur la face méridionale, le sujet représente la résurrection de Lazare ; du côté opposé, on voit les disciples amenant l'âne à leur maître ; un groupe de personnes engagées dans une querelle orne le côté est, et à l'ouest est établie une niche formant arcade, au bas de laquelle se trouvait une inscription dont la plus grande partie est effacée. Sur le cintre de la niche il y a encore des vestiges de peinture et des traces d'inscriptions.

Le capitaine Guillemot est le premier qui ait visité ces ruines dont il a copié les peintures et les inscriptions ; ces copies vont être publiées. Il a pu déchiffrer les mots : « *Hic est* » (« Bethphaguse ») et « *Hierusalem*. » Les murs de la petite chapelle du sud sont également couverts de peintures représentant des cercles inscrits, tandis que ceux de l'église elle-même portent des ornements vulgaires. On dit qu'une plaque de cuivre y a été trouvée ; elle a été enlevée par ordre du pacha et transportée dans une mosquée, puis au sérail. Elle servait de couvercle aux fonts baptismaux, et l'on assure que

c'était le bouclier d'Hamseh. Elle porte les armes des douze tribus d'Israël et est fondue en bronze avec un fort alliage d'argent. Le pacha a promis d'en laisser prendre la reproduction photographique. Le travail est italien, du douzième siècle, et d'une grande beauté.

Des Pères franciscains de Jérusalem ont fait presque en même temps une autre découverte intéressante. En creusant les fondements d'une nouvelle école à Kalat-Ialud, ou château de Goliath, ils ont mis au jour quatre énormes massifs de maçonnerie ancienne, qu'on croit être les fondations de la tour de Psephinus.

UNE NOUVELLE POMPÉI

Une découverte archéologique du plus vif intérêt vient d'être faite en Italie. Il s'agit d'une ville souterraine, d'une nouvelle Pompéi qui a été retrouvée inopinément près de Menfredonia, au pied du mont Gargano, dans la Pouille.

On a d'abord rencontré un temple de Diane, puis un portique d'une longueur d'environ 20 mètres, avec des colonnes sans chapiteaux, et enfin une nécropole de 15.000 mètres carrés.

Un grand nombre d'inscriptions ont été mises au jour, et quelques-unes ont été envoyées au musée de Naples.

La ville découverte est l'antique Sipontum, dont parlent Strabon, Polybe et Tite-Live, et qui fut engloutie à la suite d'un tremblement de terre. Les maisons se trouvent à 20 pieds au-dessous du sol cultivé.

Le gouvernement italien a pris les mesures nécessaires pour la continuation des fouilles sur une grande échelle. De même qu'à Pompéi, on fait chaque jour de nouvelles découvertes à Sipontum : c'est ainsi qu'on a trouvé tout récemment un monument érigé en l'honneur de Pompée après sa victoire sur les pirates, et une grande quantité de monnaies de bronze et d'or.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

M. Jean Portaels vient d'être nommé directeur de l'Académie des beaux-arts à Bruxelles. C'est le moment de consacrer quelques lignes à cet homme de goût, qui occupe un rang distingué dans l'école belge.

M. Portaels a eu successivement pour maîtres celui qu'on appelait le père Navez et Delaroche. C'est dire qu'il appartient à une école déjà lointaine; il l'a continuée à sa manière avec plus de grâce et de fantaisie, mais gardant de l'un la recherche d'une correction un peu banale, de l'autre, le côté précieux du sentiment. Navez surtout a été une de ses grandes admirations; il a

toujours aimé à le mettre en lumière, se tenant lui-même à l'ombre du vieux peintre, et il y a quelques années, il organisait une exposition de ses œuvres, où Navez, un peu oublié, se recommandait auprès de ceux qui savent discerner les intentions à travers une méprise honorable. Un lien étroit rattachait M. Portaels à M. Navez : celui-ci avait une fille unique, qui devint la femme de M. Portaels; mais elle lui fut ravie au bout de quelques années de mariage seulement, et la douleur mit alors comme un accroissement de parenté entre les deux hommes.

M. Portaels fut un brillant élève. En 1842, il remportait le prix de Rome; c'est de la Ville éternelle qu'il envoya *Rebecca et Ruth* et la *Sécheresse en Judée*, qui se trouve au musée moderne de Bruxelles. Mais il avait en l'esprit de ne pas s'endormir dans l'imitation des anciens et, attiré irrésistiblement par la Bible, il avait voulu voir les lieux qui en sont le théâtre. Il avait donc quitté le silence de la grande nécropole pour la vie bruyante des caravanes; seul, obligé d'écouter son avenir pour faire face aux dépenses du voyage, il visita l'Orient, les cheiks, le Désert, et cette vision demeura l'éblouissement de sa vie.

Notons, en passant, que Portaels fut en quelque sorte, en Belgique, l'inventeur du genre oriental; les autres n'ont fait que suivre après lui un chemin où Marilhat, Decamps, Gérôme, les premiers, avaient mis les pieds. Naturellement, la moisson recueillie fut ample. Jean Portaels a toujours eu une dextérité de main extraordinaire, et cela lui permit de rapporter des albums dont chaque page est un fouillis de figures, d'objets, de détails notés au galop du cheval et du crayon. Les premiers tableaux de cette veine nouvelle furent le *Portrait en pied de Mehémet-Ali*, dont le roi de Wurtemberg possède une copie; la *Sulamite*, qui fait partie du cabinet de M. Reintjens, de Bruxelles; le *Simoun*, une mer de sable en fureur, où tombent les caravanes; enfin une figure de femme que le peintre intitula *Souvenir du Caire*, et qui fut le commencement de toutes celles que M. Portaels a peintes depuis.

En 1845, M. Portaels fut nommé directeur de l'Académie de Gand, il y resta trois ans, imprimant aux cours une direction rationnelle, puis revint à Bruxelles où il commença, vers 1851, les peintures murales de la Chapelle des Frères de la Doctrine chrétienne. Il m'a été donné de voir ces peintures, aujourd'hui disparues par suite de la démolition de la Chapelle; elles étaient l'œuvre d'un habile homme, plus épris de la correction des lignes que de la grandeur des attitudes; anacrotiques, elles n'ôtaient rien à l'ensemble des travaux de l'artiste, si ce n'est les deux années qu'il leur consacra.

A la mort de M. Navez, la direction de l'Académie de Bruxelles fut offerte à M. Portaels; mais il refusa, se contentant du titre de premier professeur sous la direction de M. Simons, l'auteur de *Godfried de Bouillon* et des *Lions* de la colonne du Congrès. Puis des voyages qu'il fit à Paris lui donnèrent l'idée d'organiser un atelier sur le modèle des ateliers de Gérôme et de Cabanel. Il quitta l'Académie et fonda rue de l'Abriçot, dans une dépendance de l'hôtel qu'il occupait rue Royale, une sorte d'école libre, qui devint bientôt le rendez-vous de tous les jeunes peintres. Ce fut peut-être l'époque la plus brillante de sa vie; ce

fut, en tout cas, celle dont il parle le plus volontiers ; et il est touchant de voir un travailleur qui, comme lui, a largement labouré son sillon, préférer à ses autres œuvres l'œuvre collective de son atelier.

Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce moment un sang nouveau semble infusé dans l'art belge. Des peintres indépendants se révèlent, amoureux de l'originalité, épris de la couleur, extasiés devant la nature, et les uns peignent le paysage, les autres les accessoires, d'autres la figure humaine, avec des accents tout à fait naturalistes. La porte de l'atelier était demeurée entrebâillée au vent révolutionnaire qui soufflait de Paris. Rousseau, Troyon, Millet étaient dans l'air ; ils mettaient comme une promesse de gloire dans les esprits, et les yeux s'ouvraient aux choses, avec des éblouissements.

De l'atelier Portaels sortirent successivement les peintres Impens, Verdyen, Agneessens, Van de Kerckhove, Van Hamme, Oyens (David et Pierre), Ch. Hermans, Hennebicq, Ravet, Van der Necht, Emile Wauters, les sculpteurs Van der Stappen, Harzé, Brackeveld, Bienvenu, et j'en oublie. Ce fut comme la graine, lancée dans le vent de la moisson, qui, depuis, a poussé dans le champ de l'art. Presque tous les artistes que je viens de citer se sont fait un nom et quelques uns ont une personnalité. Wauters a exposé à Paris sa *Folie de Hugues Van der Goes*, Hennebicq y a montré sa *Messaline* et ses *Travailleurs*, les frères Oyens ont choisi un genre amusant aux antipodes de la pédanterie académique, Verdyen vend en Angleterre, Van der Stappen cherche à rendre dans le marbre la sensation chaude de la vie, enfin, Agneessens a des élégances fortes qui le font reconnaître.

M. Portaels avait un enseignement. Il consistait à dire à ses élèves : « Regardez la nature », n'allant pas bien loin au-delà et étant de l'avis de Taine, qu'il y a deux choses dont l'artiste a besoin et qui ne se donnent pas, le talent d'abord, qui est l'affaire des parents, et l'étude qui est l'affaire des élèves. Cela suffit pour opérer le schisme dans la vieille école routinière qu'un moyen âge en fer-blanc remplissait encore de colichemardes et de panaches. Depuis, une partie des éléments de l'atelier s'est constituée en corps de bataille, au *Cercle artistique et littéraire*, et ce camp, augmenté de ceux qui, antérieurement ou postérieurement, ont pressenti la destinée moderne de l'art, tient en échec les efforts que fait, au *Cercle de l'Observatoire*, la doctrine, également constituée en corps.

M. Jean Portaels occupe en Belgique une place de peintre cosmopolite. Il est de ceux qui ne naissent pas tout à fait à l'endroit où est leur berceau. Troublé par la vision des contrées lointaines, il visita, après l'Orient, la Hongrie, la Bohême, la Suède, l'Ecosse, et, il y a trois ans à peine, il faisait le voyage du Maroc. Il a satisfait ainsi une curiosité de son esprit, mais l'art ne se fait pas en courant le monde, dans la poussière des chemins. Il a besoin de recueillement, de solitude, d'une patrie, d'un amour, et c'est pour n'avoir pas su vivre de la vie intérieure, au milieu des réalités de la patrie flamande, que le peintre qui n'occupe est demeuré un improvisateur brillant, sans parvenir à être un artiste original. Il est parmi ceux que j'appellerai les musiciens de la

peinture ; il a la poésie romanesque, délicate, un peu mièvre des cerveaux épris de sensations, d'harmonies, de délicatesses fugitives, impossibles à concilier avec la matérialité de la peinture. C'est surtout un rêveur moins étincelant que Fromentin, parisien jusque dans ses Orient, mais tenant de lui par une certaine douceur dans la vision, toutefois. Portaels a peint le roman de la Bible ; il a fait du drame hautain une légende aimable, à la portée des dames ; et, malheureusement, cette distinction factice se rencontre dans la plupart de ses autres œuvres. Je me plais, en revanche, à lui reconnaître un talent incontestable dans le croquis et l'esquisse. Des préparations que j'ai eu l'occasion de voir sur son chevalet avaient presque de la puissance, en raison de la justesse de l'impression, et ses pages d'albums sont des motifs d'illustration, dont les meilleures revues envieraient le jet libre et franc.

L'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles fait une excellente acquisition dans la personne de ce directeur intelligent. Je souhaite, pour ma part, qu'il la dirige avec la même liberté d'allures qu'il dirigeait son atelier. Les droits de la nature sont imprescriptibles, elle doit prédominer sur la pédagogie. Finalement, j'espère que l'arrivée de M. Portaels mettra à la raison quelques pédants récalcitrants qui, dans la première école du pays, procédaient encore à la construction anatomique d'un torse par le moyen des cercles.

CAMILLE LEMONNIER.

TRIBUNAUX

TRIBUNAL CIVIL : M. Ingres et le portrait de M^{me} Moitessier.

Voici un petit, tout petit procès civil, que nous donnons parce qu'il a tranché une très-délicate question de droit artistique, et aussi parce qu'il est pour ainsi dire grand par la personnalité qui le domine : il s'agit d'Ingres et de l'une des œuvres les plus remarquables de l'illustre peintre.

Il y a de cela vingt-cinq ans : un jour, M. Ingres vit entrer chez lui un Parisien qui occupait, et qui occupe aujourd'hui encore, une grande situation dans le monde des affaires, M. Moitessier, qui lui demanda de faire le portrait de sa femme.

M^{me} Moitessier était délicieusement jolie, et digne en tout point d'inspirer le pinceau du maître. Elle l'inspira si bien que son portrait est resté, comme nous l'avons dit, une des productions les plus estimées du célèbre artiste.

Et, quand nous parlons d'un portrait, nous disons la vérité, mais non pas toute la vérité. Il y eut, en réalité, deux portraits de M^{me} Moitessier, exécutés successivement par Ingres, car le grand et consciencieux artiste, toujours mécontent de lui-même, remit deux fois sur le chevalet sa toile, sans que nous comptions ici un nombre considérable d'ébauches et d'esquisses qui restèrent dans ses cartons.

Faut-il citer une preuve de ces scrupules qui

tourmentaient constamment l'esprit de M. Ingres ? Lisez cette petite lettre que nous choisissons parmi beaucoup d'autres, et dont le tour est bien d'un peintre français :

« Madame,

« Je ne suis peut-être pas si fou que je le parais : je viens de confronter les deux portraits, et, le conseil de ma femme assemblé et le mien, avons décidé que le dernier est le meilleur. Ainsi donc, madame, toujours à demain, bras nus, et s'il se peut, la robe jaune.

« J'ai l'honneur d'être, bonne et trop belle madame, avec le plus profond regret de vous tant tourmenter, votre humble et très-dévoué serviteur.

« INGRES. »

M. Moitessier fut moins sévère que M. Ingres ne l'avait été pour lui-même. Il prit, lui, les deux portraits.

Les essais, les ébauches, les dessins qui n'avaient point été menés à bonne fin, demeurèrent naturellement en la possession de M. Ingres, et passèrent, après la mort du peintre, entre les mains de sa veuve.

L'été dernier, un expert, M. Féral, fut chargé de la vente de quelques œuvres d'art provenant de la succession du maître. Parmi ces œuvres, se trouvait précisément une des esquisses restées inachevées du portrait de M^{me} Moitessier.

M. Féral ne voulut pas procéder immédiatement à la mise aux enchères de cette esquisse, qui avait un caractère tout à fait intime, et il prévint avec beaucoup de délicatesse M. Moitessier, en lui demandant s'il ne voulait pas s'en rendre acquéreur, de préférence à toute autre personne, pour une somme de 3,250 francs.

M. Moitessier répondit en faisant un procès : non-seulement il refusa d'acheter l'esquisse du portrait de sa femme, mais il fit faire défense à M. Féral de s'en dessaisir et de la vendre, prétendant qu'elle devait lui être remise, à moins que la famille de M. Ingres ne préférât la faire détruire en sa présence.

M^e Debacq, qui a développé à l'audience du tribunal civil cette revendication de M. Moitessier, a soutenu qu'en effet, l'artiste, si grand que soit son talent, n'est pas, sauf autorisation expresse de qui de droit, maître, pour en user à sa guise, des traits de son modèle, et qu'en tout cas, la propriété artistique est forcément limitée, en pareil cas, par une question de convenance et de droits éminemment respectables.

L'avocat de M. Féral, M^e Hardouin, a répondu qu'en présence de la réclamation formulée par M. Moitessier, l'esquisse en litige ne devait point être mise en vente par l'expert, et que de ce point, dès lors, le procès était sans objet. Mais M^e Hardouin estime que M. Moitessier n'a pas le droit d'exiger la destruction ou la remise d'une œuvre d'art que le peintre avait dans ses cartons depuis vingt-cinq ans, et il en conclut en demandant au tribunal de laisser la famille de M. Ingres en possession de l'esquisse.

Le tribunal lui a donné satisfaction : il a défendu d'exposer publiquement et de mettre aux enchères le portrait de M^{me} Moitessier, mais les héritiers de M. Ingres auront toute liberté de

garder comme souvenir de l'illustre mort l'œuvre dont la loi leur défend de se dessaisir.

Résumons maintenant cette petite cause par une formule juridique que l'on nous pardonnera, parce que nous n'en citons pas bien souvent. La voici :

« Les esquisses, les dessins, les ébauches, et en général, tous les travaux par lesquels un peintre prélude à l'exécution d'un portrait constituent pour l'artiste la plus intime et la plus personnelle des propriétés, mais il ne saurait, sans porter atteinte à l'inviolabilité du foyer domestique, exposer ou mettre en vente ces esquisses ou ces ébauches, à moins d'une autorisation expresse donnée par l'intéressé. »

(Le Figaro.)

BIBLIOGRAPHIE

La France archéologique : Antiquités et monuments du département de l'Aisne, par Edouard Fleury. 1^{re} partie, accompagnée de 110 gravures d'après des dessins de MM. Ed. Fleury, Am. Piette, Pilloy, A. Barbey, A. Varin, Midoux, Papillon, P. Laurent, etc. Paris, imprimerie A. Quantin, 1877. très-grand in-4° de 257 pages.

On fit, il y a plusieurs années, une révision de la liste des monuments historiques classés, et chaque département fut invité à exprimer son avis et à faire ses propositions sur les modifications à y introduire. C'est cet examen qui a été la cause, le point de départ du beau travail sur les monuments de l'Aisne, dont M. Edouard Fleury n'a encore publié que le premier volume. La commission, dont il a été le secrétaire et le rapporteur, a eu là une grande bonne fortune. Si chaque commission départementale avait en un membre aussi compétent et aussi dévoué, l'étude archéologique de la France en serait bien avancée ; mais, s'il ne faut pas trop demander, il en faut d'autant plus reconnaître le zèle et le mérite de M. Edouard Fleury. Son livre doit avoir trois volumes, peut-être les dépassera-t-il, et personne ne s'en plaindrait, car il a encore bien des choses à dire s'il traite la période architecturale romane et gothique, autrement qu'en un tableau presque général. Aujourd'hui, nous n'avons à parler que du premier volume, presque entièrement consacré aux origines.

Le pays, moyen et facile, coupé de collines, de forêts et de cours d'eau, a été très-peuple dès les premières époques, et le Soissonnais comme le Laonnais ont eu un grand rôle à l'époque mérovingienne, précisément parce qu'ils étaient antérieurement très-habités. Aussi y trouve-t-on en grand nombre des agglomérations de *hovcs* et de *creuttes*, taillées dans les flancs des collines, qui ont certainement été les premiers groupes importants d'habitation ; leurs descriptions et leurs plans sont un des intérêts du livre de M. Fleury. En même temps celui-ci y ajoute ce qui se rapporte à l'époque des silex, à celle des menhirs et des dolmens et aux plus anciens cimetières. L'Aisne est riche sous

ce rapport; Chassemy, où l'on a trouvé toutes les pièces d'un char enterré avec son possesseur, est loin encore d'avoir donné tout ce qu'il peut receler; et, grâce aux soins intelligents de M. Moreau, qui a fait suivre et mener les fouilles de manière à ne rien laisser échapper et à ne rien laisser à y trouver après lui, les noms des cimetières de Sablonnières et de Caranda ont pris place dans l'érudition et sont maintenant connus de tous ceux qui s'occupent d'archéologie.

Avec l'époque Gallo-Romaine, nous entrons dans le domaine de l'art. Il suffit ici d'indiquer sommairement les matières principales. Ce sont : le fameux camp de Vermand, près de Saint-Quentin; les bornes milliaires des anciennes routes romaines avec leurs inscriptions itinéraires; les antiquités trouvées à toute époque sur l'emplacement voisin de Soissons qu'on désigne sous le nom de Château d'albâtre et auquel la ville devrait absolument consacrer quelques années de fouilles régulières, méthodiques et complètes, pour en avoir le secret et enrichir son musée; les vases de bronze de Goudelancourt-lès-Pierrepont; les restes du théâtre antique de Soissons; les antiquités de Nizy-le-Comte et les mosaïques de Blanzly. Ces différents sujets sont traités par M. Fleury en homme qui connaît à la fois les monuments eux-mêmes et ce qu'on en a écrit.

Quelquefois même il aurait pu se départir des quelques opinions antérieures qu'il aurait été meilleur de ne pas répéter. Il est bon de tenir compte des autres et de s'en servir, mais après examen.

Ces quelques observations passent donc par-dessus la tête de M. Fleury pour aller à leurs premiers auteurs et leur servir d'errata.

Jamais le nom de Blanzly, dans quelque agréable situation qu'il puisse être, n'a pu venir de *Blanditix*; philologiquement il ne peut correspondre qu'à une forme en *iacum*, et l'on trouve en effet *Blanciacum* dans les plus anciens documents.

L'antéfixe de terre cuite trouvée en 1849 dans le débris du mail vers le bord gauche de la rive gauche de l'Aisne et maintenant conservée au Musée de Soissons, n'offre pas le nom *VIESAVORUM*. La lecture, pour être ancienne et avoir été très-répétée, n'en est pas moins fautive. La cinquième et la sixième lettres sont conjuguées et se lisent parlà *AN*, c'est-à-dire *VIESANORUM... des Vesani*. Ce peut être, comme si souvent, un nom de potier, mais, comme les lettres, qui sont d'une certaine taille et dans une dimension épigraphique, ne sont pas imprimées, mais formées de filets de terre appliqués avant la cuisson, il se pourrait aussi que ce fût le fragment d'une inscription plus longue et consacrée à l'édifice dont provenait ce petit monument.

La Société archéologique de Soissons, même M. Schuermans dans ses *Sigles figurés* (Bruxelles 1867, in-8°, n° 2658) ont lu à tort, une marque de potier trouvée à Cuissy. Il n'y a pas là la moindre trace de nom gaulois ou inconnu; en se souvenant d'une loi bien connue à propos des marques de potiers, dont les cachets à imprimer n'étaient pas toujours renversés par le graveur, l'inscription est rétrograde et se doit lire à l'envers, ce qui donne le nom très-simple et très-latin de *IOVINI*, de la fabrique de Jovin.

Il aurait aussi mieux valu ne pas répéter l'inter-

prétation trop courante qui voyait des fragments de flûtes dans les os percés de trous qu'on trouve si fréquemment dans les tombeaux. Les découvertes récentes de Pompei ont apporté sur ce point une lumière indiscutable; ce sont des charnières extérieures qui servaient à relier le couvercle à la boîte des coffrets; le bois s'est consumé et l'on ne trouve plus que les charnières en os, et ce sont là les soi-disant fragments de flûtes, qui eussent été un instrument de musique bien cultivé dans l'antiquité.

Enfin, l'inscription qui se trouve sous le fond carré d'une petite bouteille de verre découverte à Saint-Clément, canton d'Aubenton, n'est pas si réfractaire qu'on a bien voulu le dire. On y lit en effet *EVHODIA* et dans un carré intérieur les deux lettres *CR*. La lettre *n* montre que le nom latin est de forme originaire grecque, et le nom de femme *Evhodia* est très-connu; il y a dans les épîtres de saint Paul aux habitants de Philippe une Macédonienne de ce nom et l'Anthologie latine de Burmann a donné, d'après l'inscription d'un columbarium romain de la voie latine, l'épithète d'une *Evhodia* où figure son père *Evbodus*.

Comme il n'y a pas lieu de lire *Caia Evhodia* qui ne se rapporterait pas à un sens, c'est du côté masculin qu'il faut comprendre l'inscription. Il ne serait pas ici à sa place de citer les *Evodos* grecs, les *Evodus*, *Evhodus* et *Evhodius* latins connus par les inscriptions ou les marques des potiers, mais il faut certainement lire *CAN EVHODIANI*. Quant au *CR*, ce ne doit pas être l'abréviation ordinaire de *civis romani*, mais celle de *CRISPI* ou plutôt de *CRESTI*; on connaît un *Evhodus Crestus*, potier (Schuermans, n° 2128). Le sens est donc : « de la fabrique de Caius *Evhodianus Cr...* », et il est remarquable que Montfaucon ait déjà donné, dans son *Antiquité expliquée*, V, planche 98 (Schuermans, n° 2127), la même inscription d'après une autre bouteille du même fabricant.

Ce ne sont, comme on voit, que des minuties d'errata, et, je le répète, elles passent par-dessus la tête de M. Fleury. Je serais d'ailleurs trop long si j'insistais sur l'exactitude et l'abondance de ses descriptions et de ses jugements. La suite sera peut-être encore plus intéressante; il arrive aux monuments d'art véritable, aux statues, aux sarcophages, aux mosaïques. Comme son texte et ses planches seront à la hauteur du premier volume, on peut dès à présent, en désirant voir le plus tôt possible l'apparition de la suite, affirmer que l'ensemble du livre est et restera des plus précieux et des plus complets sur le sujet qu'il traite et pour le pays auquel il est consacré.

A de M.

Le *Portrait de Darwin*, par M. RAJON. — Notre collaborateur, M. Rajon, dont nos lecteurs ont été à même d'apprécier le talent, vient de terminer et de publier, à Londres, par l'entremise du *Portfolio*, une magnifique et très-grande eau-forte, d'après le beau *Portrait de Darwin* par W. W. Oulless de la Royal Academy.

La tête, presque de grandeur nature, de l'illustre physiologiste, vivante, respirante, sillonnée par les rides de la pensée, est d'une expression singulière. Modelée par une lumière tombante, elle fait songer aux vieux rabbins des visions rembra-

nesques. La coupe du visage, eunoblie par une longue barbe blanche, prête au rapprochement. Le regard entoncé sous d'épais sourcils est d'une intensité étonnante. Les méplats des joues sont creusés d'une pointe libre et hardie. La facture de cette eau-forte, qui est certainement l'une des mieux réussies de M. Rajon, rappelle un peu celle de la *Vieille femme*, de Rembrandt, que la *Gazette* a publiée en janvier 1877.

L. G.

Bulletino di arti, industrie e curiosità veneziane.

M. G.-M. Urbani de Gheltof, qui nous a déjà fait connaître l'histoire de la céramique vénitienne dont nous avons rendu un compte détaillé dans la *Chronique des Arts*, a commencé cette année la publication d'un Bulletin de l'art et de la curiosité vénitiens.

Nous avons déjà reçu cinq numéros de cette publication commencée en mai dernier, et qui se poursuit, de mois en mois, par cahiers in-8°, accompagnés de gravures généralement hors texte.

Des documents sur l'art ancien, qu'il s'applique ou non à l'industrie, y sont mentionnés ou y trouvent place, selon leur importance, à côté de l'annonce des faits contemporains et des livres qui intéressent l'art. Ainsi l'acte mortuaire du Tintoret, qui le dit âgé de soixante-quinze ans et non de soixante-quatre ans et huit mois, comme on l'avait cru, et le fac-simile d'une carte de visite du *xvi^e siècle*, illustrée d'un triomphant fleuron; le cachet du cardinal Bembo, et la figure d'un page qui faisait partie du monument funéraire de Giovanni Emo, et qui se trouverait en ce moment à Paris dans la collection d'une « ricca dama francese » et qui semble le prototype du *Chanteur florentin* de M. P. Dubois, s'y trouvent soit transcrits, soit figurés à côté de documents sur la céramique, la marqueterie (*Tarsia*) et les questions intéressant la biographie des artistes vénitiens.

Il est à souhaiter que le succès seconde cette entreprise destinée à mettre au jour une foule de documents jusqu'ici inédits.

A. D.

Academy, 8 décembre : La Société des Aquarellistes, par W. Rossetti. — Dessins d'anciens maîtres à la galerie de Grosvenor, par F. Wedmore. — Continuation des fouilles d'Olympie.

Athenæum, 8 décembre : La Société des peintres à l'aquarelle, exposition d'hiver. — La Galerie de Grosvenor, exposition d'hiver. — Les découvertes de Concordia, par R. Lanciani. — La Galerie de Berlin, par H. Wallis.

Le Tour du Monde, 884^e livraison. — TEXTE : Voyage en Grèce, par Henri Belle. Texte et dessins inédits. — Onze DESSINS de Th. Weber, A. Deroy, P. Fritel, D. Lancelot, H. Clerget et E. Théron.

Bureaux à la librairie Hachette et C^o, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

VENTES PROCHAINES

COLLECTION BLEYMULLER

Par suite du décès d'un amateur bien connu, M. Bleytmuller, ancien consul de la Hesse-Electorale, une très-jolie collection de tableaux modernes sera vendue à l'hôtel Drouot, salle 6, le samedi 22 décembre, par M. Duranton, commissaire-priseur, assisté de M. Feral, expert.

Cette collection comprend : quatre œuvres très-importantes de Brascassat ; surtout un *Pdturage* ; un *Coin de la forêt de Fontainebleau* par Diaz ; des toiles de Marilhat, notamment les *Environs du Caire* ; de Ch. Jacque, Ph. Rousseau, Robert-Fleury, Ary Scheffer, Schreyer, Isabey, Pasini, Calame, Roqueplan, de Nittis, Ch. Béranger et Brillouin. Plusieurs tableaux anciens dont une spirituelle composition de Boilly, *Le jeu de la main chaude*, et une *Hale à l'Auberge* par Demarne ; une très-belle aquarelle par Decamps et quelques curiosités figurent dans cette collection. Exposition vendredi prochain et samedi avant la vente.

CONCERTS DU DIMANCHE 16 DÉCEMBRE

CONSERVATOIRE

Symphonie cantate, Mendelssohn ; concerto en ut majeur, Beethoven, exécuté par M^{me} Montigny-Remaury ; chœur sans accompagnement, Mendelssohn ; ouverture d'*Euryanthe*, Weber.

CIRQUE D'HIVER

Symphonie en la, Beethoven ; Quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle, R. Schumann ; Gavotte, Lulli ; Concerto pour violoncelle (2^e audition), E. Lalo ; Scherzo du *Songe d'une nuit d'été*, Mendelssohn ; Rhapsodie hongroise pour orchestre, Liszt.

THÉÂTRE DU CHATELET

8^e audition de la *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties de H. Berlioz. Faust, M. Talazac ; Méphistophélès, M. Lauwers ; Wender, M. Carroul ; Marguerite, M^{lle} Vergin.

OBJETS D'ART & DE CURIOSITÉ

Sculptures en marbre et en ivoire, mortiers en porphyre, émail de Limoges, bronzes du *xvi^e siècle*, bijoux, bronzes d'ameublement, porcelaines.

DEUX BEAUX COFFRETS GOTHIQUES

MEUBLES EN BOIS SCULPTÉ

BELLES TAPISSERIES

BELLES ÉTOFFES ET BRODERIES DU *xvi^e siècle*

TAPIS DE SMYRNE

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N^o 3

Le samedi 15 décembre 1877, à 2 heures.

M^o Charles Pillet, **M. Ch. Mannheim,**
COMMISSAIRE - PRISEUR, EXPERT,
10, r. Grange-Batelière. rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le vendredi 14 décembre 1877, de 1 heure à 5 heures.

VENTE
APRÈS DÉCÈS DE
G. BRION
DES

TABLEAUX, DESSINS, ÉTUDES
ET
OBJETS D'ART

Garnissant son Atelier

FAIENCES ITALIENNES
ET FRANÇAISES
ÉMAUX CHAMPLEVÉS, BIJOUX
Cuivres, Étain, Coffrets, Verrerie, objets de vitrine.

BRONZES ET ÉMAUX CLOISONNÉS

DE LA CHINE ET DU JAPON

Instruments de musique, Armes

MEUBLES ANCIENS

Étoffes, Costumes alsaciens.

TAPISSERIES DU XVI^e SIÈCLE

Livres à figures.

HOTEL DROUOT, SALLE N° 2,

Les jeudi 20, vendredi 21 et samedi 22 décembre
à 2 heures.

M^e QUÉVREMONT,

Commissaire-priseur, 46, rue Richer.

<i>Pour les tableaux :</i>	<i>Pour les objets d'art :</i>
M. REITLINGER,	M. CH. GEORGE,
1, rue de Navarin;	12, rue Laffitte;

Pour les livres :

M. AUBRY, libraire-expert, 18, rue Séguier.

Exposition publique le mercredi, 19 décembre 1877, de 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

PORCELAINES ANCIENNES

De la Chine, du Japon et de Saxe. — Une garniture en porcelaine de Chine de première grandeur. — Faïences, verrerie de Bohême, argenterie. — Objets de vitrine, éventails, bronzes. — Meubles, étoffes, cuirs de Cordoue, tapisseries.

Le tout arrivant de Hollande

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Les lundi 17, mardi 18, mercredi 19, jeudi 20
et vendredi 21 décembre 1877,

à 1 heure 1/2 précise.

M^e CHARLES PILLET, commissaire-priseur,
10, rue de la Grange-Batelière.

Cette vente se compose d'une grande quantité de porcelaines de Chine, du Japon et de Saxe.

Plusieurs belles garnitures, beaux vases de la famille verte, groupes et figurines en Saxe.

Faïences de Delft, verrerie de Bohême.

Bronzes Louis XV et Louis XVI.

Meubles incrustés et meubles en laque.

Objets de vitrine, montres, châtelaines, éventails, dentelles.

Étoffes, cuirs de Cordoue, tapisseries.

Exposition publique, le dimanche 16 décembre 1877, de 1 h. à 5 heures.

VENTE

Par suite du décès de **M. H.-A. BLEYMULLER**, chevalier de la Légion d'honneur, ancien consul de la Hesse électorale et des villes libres anséatiques.

TABLEAUX MODERNES

PARMI LESQUELS

Quatre remarquables compositions de

BRASCASSAT

et autres œuvres de

DIAZ, DECAMPS, CH. JACQUE, MARILHAT, PASINI, ROBERT-FLEURY, PH. ROUSSEAU, ARY SCHEFFER, ETC., ETC.

TABLEAUX ANCIENS

PAR

L. BOILLY, DEMARNE, P. NEEFS, ETC.

Quelques Objets d'art

HOTEL DROUOT, SALLE N° 6

Le samedi 22 décembre 1877, à 3 heures.

M^e P. DURANTON, commissaire-priseur, 20, rue de Maubeuge.

M. E. FÉRAL, peintre-expert, 54, faubourg Montmartre.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition particulière, le vendredi 21 décembre 1877, de midi à 2 h. 1/2; *publique,* le même jour, de 2 h. 1/2 à 6 heures.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement la Chronique des Arts et de la Curiosité.

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an 12 fr. | Six mois 8 fr

CONCOURS ET EXPOSITIONS

L'Académie des beaux-arts a arrêté dans sa séance dernière le programme du concours **Achille Leclerc**, 1877-1878.

Le sujet choisi est *Une salle pour les séances du Sénat*, pouvant contenir trois cents sénateurs, la tribune des orateurs, l'estrade sur laquelle siège le bureau, et des tribunes pour les divers corps de l'Etat, la presse et le public.

Les esquisses devront être remises le mercredi 26 décembre, avant deux heures, au secrétariat de l'Institut.

Le jugement des esquisses aura lieu le samedi 29. L'époque du jugement définitif n'est pas encore fixée.

Nous apprenons avec plaisir que la Société des **Amis des arts de Lyon** vient de recevoir de la ville une allocation spéciale de six mille francs, destinée à acheter chaque année pour le compte de la ville et pour être placée dans ses musées, une œuvre d'art, ayant figuré à l'exposition de la Société.

A l'Exposition faite en 1877 par la Société des amis des arts de **Besançon** il a été acheté à divers exposants 102 tableaux pour la somme de 47.643 fr. Nous signalons avec plaisir ce résultat très-important en soi et qui promet pour l'avenir.

L'Exposition de peinture et de sculpture de **Nice** sera ouverte le 13 janvier 1878, sous la présidence du prince Stirbey.

On peut, pour tous les détails, s'adresser à **M. Pottier**, expéditeur, 16 et 19, rue Gaillon, à Paris, représentant de la Société.

NOUVELLES

*. L'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie va reprendre la série de ses conférences annuelles au siège de la Société, place des Vosges, n° 3.

Ces conférences promettent d'avoir le plus vif intérêt.

Il nous suffira d'indiquer quelques noms, parmi lesquels MM. Egger et Levasseur, membres de l'Institut ; MM. de Montaiglon, professeur à l'Ecole des chartes ; Viollet-le-Duc, Narjoux, Bartholdi, Fabre, Bourgoïn, Focillon, Harriot, Chabrier.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste exacte et la date des conférences, qui commenceront le 9 janvier 1878.

*. **M. Jobbé-Duval** vient de terminer un tableau symbolisant l'octroi de Paris, qui lui avait été commandé par l'administration municipale.

Ce tableau sera prochainement placé dans la salle du conseil d'administration de l'octroi.

*. On va prochainement placer, pour orner l'escalier principal de la préfecture de police, deux statues en pierre représentant la *Sécurité* et la *Prudence*.

L'une est de **M. Gruyère**, l'autre de **M. Henri Chapu**.

*. Une découverte archéologique vient d'être faite dans l'église Saint-Pierre, à Lisieux, et va contribuer, par les travaux de dégagement qui ont été immédiatement accomplis, à rendre à cette cathédrale une partie de son ancienne splendeur.

En enlevant une des boiseries murales de la chapelle de la Vierge, on a mis à découvert un très-beau bas-relief ; le dégagement a été continué, et d'autres bas-reliefs sont apparus ;

malheureusement, presque tous ont subi des mutilations.

Ces œuvres de l'art ancien paraissent correspondre aux tombeaux de certains évêques et ont dû être placées après l'édification de la chapelle.

Un personnage porte le costume de guerre sous lequel tous les historiens ont représenté l'héroïne d'Orléans.

*. A Londres, au British Museum, on vient d'installer, dans la section des antiquités, plusieurs sculptures intéressantes d'origine babylonienne.

Les objets en question ont été trouvés dans les environs du village de Zira, sur l'emplacement où se trouvait autrefois une ancienne ville, dont le nom est ainsi indiqué : Zergoul. Mais la pièce la plus intéressante est un torse de basalte noir, d'une dimension énorme, chargé de différentes inscriptions dont quelques-unes renferment des noms et des termes inconnus jusqu'ici. Le nom du roi Ilemmurebi y apparaît à plusieurs reprises, et semble indiquer que les objets proviennent du dix-septième siècle avant Jésus-Christ.

La collection contient aussi d'anciennes briques. En même temps, le conseil des trustees, ou conseil d'administration de l'établissement, a fait l'acquisition de la collection de dessins et de copies d'inscriptions, rapportée par feu George Smith, l'ouvrage posthume qu'a laissé ce savant. L'histoire de la Babylonie sera, à ce qu'on annonce, publiée par les soins non du British Museum, mais d'une société spéciale.

OUVERTURES DE SALLES NOUVELLES

ET REMANIEMENTS AU MUSÉE DU LOUVRE

L'administration du Louvre, sous l'initiative de son honorable directeur, M. Reiset, vient d'effectuer dans notre grand musée d'assez importants travaux d'amélioration. Quelques-uns sont en cours d'exécution, d'autres viennent d'être terminés. Ils se rattachent à un ensemble de projets qui, peu à peu, au fur et à mesure des crédits, et assez vite même si la Chambre consent encore à augmenter un peu le budget dérisoire du Louvre, seront mis sur le chantier.

Tout d'abord, l'entrée par le pavillon Denon, qui avait été supprimée après la guerre, vient d'être rétablie fort avantageusement. Elle s'ajoute à l'ancienne entrée par l'escalier de Henri II, qui est maintenue. La longue et élégante galerie à voûte surbaissée qui relie le rez-de-chaussée du pavillon Denon au grand escalier de M. Lefuel, qui sera achevé Dieu sait quand, a été garnie de quelques marbres antiques qui étaient relégués dans les magasins et surtout des magnifiques fontes du Primitice, dites de Fontainebleau, sur lesquelles

M. Barbet de Jouy avait naguère attiré l'attention publique dans un travail spécial (1), qui, dispersées dans les jardins impériaux, étaient, depuis longtemps, à peu près perdues pour le public. On a fort bien agi en donnant un asile au Louvre à ces belles fontes commandées au Primitice par François I^{er}, ainsi qu'à quelques fontes de Keller.

Ensuite, les trois salles du rez-de-chaussée qui aboutissent en retour à l'extrémité des salles assyriennes et dont on avait fait une sorte de magasin d'antiquités diverses, viennent d'être restaurées et remises à neuf. M. Ravaisson y a placé, en les aménageant avec beaucoup de goût, toutes les sculptures grecques des colonies de l'Asie-Mineure, possédées par le Louvre et qui occupaient naguère une partie des salles assyriennes. C'est là qu'on peut voir maintenant, dans un groupement majestueux, les admirables sculptures et monuments du Latmos, trouvés à Héraclée et à Milet, par MM. O. Rayet et Albert Thomas, sous le patronage de MM. Gustave et Edmond de Rothschild, qui les ont généreusement donnés au Louvre. Nos lecteurs connaissent l'importance pour l'histoire de l'art grec de ces monuments dignes de rendre jaloux le British Museum lui-même (2). Dans ces mêmes salles ont été placés le vase de Pergame et les bas-reliefs de Magnésie, ainsi que le grand vase d'Amathonte. Ces salles, ainsi que l'entrée du pavillon Denon, viennent d'être ouvertes. En même temps, les antiquités phéniciennes ont été reportées dans les salles de l'Assyrie, remaniées en partie.

Dans le même ordre d'idées, M. Barbet de Jouy a aménagé une nouvelle salle en retour à la suite du musée de la sculpture moderne, pour recevoir les œuvres des artistes du XIX^e siècle. Ce sera la salle de Rude, de Pradier, de Ruxtiel, de David d'Angers, de Simart, de Duret. Aux œuvres de ces artistes seront ajoutés le *Spartacus* de Foyatier, le *Thésée* de Ramey, le *Soldat de Marathon* de Cortot, et l'*Enfance de Bacchus*, chef-d'œuvre de Perraud, que l'on a fait entrer au Louvre, quoique les dix ans réglementaires fussent loin d'être écoulés. Cette salle sera très-prochainement ouverte.

Enfin, M. Reiset fait remettre à neuf, en débouchant les fenêtres de la colonnade, en ouvrant au centre les murailles qui les séparent, les trois salles du premier étage qui font suite à l'ancien musée des Souverains, et qui contenaient autrefois les peintures du musée Campana. Ainsi éclairées et restaurées, ces salles, naguère si noires, seront des meilleures et des plus belles du Louvre. Dans deux d'entre elles sera installée notre magnifique collection de terres cuites antiques ; dans la troisième... Mais, chut ! M. Reiset ménage au public une surprise dont nous voulons lui laisser tout le plaisir. Il est malheureusement à craindre que

(1) *Les Fontes du Primitice*, par M. Barbet de Jouy Paris. Renouard, 1 vol. in-8°.

(2) Voir, sur ce sujet, les remarquables articles de notre collaborateur et ami M. Rayet, parus en 1876 dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

ces salles, faute d'argent, ne soient pas prêtes pour l'Exposition.

Après cela, il faudra songer à la réfection du dallage de la salle de Michel-Ange et de la Porte Stanga, qui est honteusement minable; puis à la confection de caves sous la salle des cariatides, dont la ruine par le salpêtrage des murs est imminente; puis encore... c'est l'infini, et il faudrait un budget que le Louvre n'aura jamais. Contantons-nous de ce qui est absolument urgent, car on ne peut toucher que petit à petit et avec une extrême prudence à cette énorme machine qui s'appelle le Louvre, c'est-à-dire au plus magnifique, au plus vaste musée du monde.

LOUIS GONSE.

CORRESPONDANCE D'ANGLETERRE

Je reviens aujourd'hui à la Grosvenor Gallery, dont les aquarelles seules ont occupé notre attention.

Les dessins originaux des grands maîtres auront un intérêt plus étendu pour les étrangers que l'histoire d'une école purement nationale. Il faut rendre cette justice à sir Coutts Lindsay, qu'il a consulté les goûts de tous ceux qui pourraient visiter sa galerie. Ces dessins sont arrangés d'une façon un peu arbitraire, car, quoiqu'une des salles soit entièrement consacrée aux œuvres des maîtres italiens, celles d'Albert Dürer y ont été admises, sans doute à cause de l'influence que le graveur nurembergeois a exercée au delà des Alpes.

Les écoles italiennes sont richement représentées ici, grâce à la libéralité de la Reine, du duc de Devonshire, du comte de Warwick, de M. Malcolm de Poltalloch, de M. William Russell et de M. Cheney. En nommant ces personnages, on a une liste des principaux amateurs de dessins de l'Angleterre.

Nous commencerons notre revue rapide des principaux dessins par l'École vénitienne.

D'abord nous trouvons deux dessins intéressants attribués au vieux Jacopo Bellini, quoique son talent soit très-inférieur à celui de ses deux fils, Gentile et Giovanni. Mais de toute l'École de Venise, c'est Mantegna qui, dans cette collection, étonne et éblouit même ceux qui connaissent le mieux son œuvre. On connaît la force dramatique et pathétique de ce maître incomparable. Il y a ici de Judith avec la tête d'Holopherne deux dessins différents (763 et 753), du premier desquels des répétitions se trouvent à Florence et au Louvre, qui sont d'une rare beauté.

Le dessin pour une fontaine (769), appartenant au comte de Warwick, indique jusqu'à quel point Mantegna s'était approprié l'antiquité classique. Comme dans son *Combat de monstres marins* (747), il s'abandonne à toute la puissance de son imagination. Avant de quitter Mantegna, il faut mentionner un livre de cinquante feuilles de vélin, sur chacune desquelles se trouve un dessin fait à la pointe d'argent par le chef de l'école de Pa-

doue. Le livre appartient à M^{lle} de Rothschild, qui le tient de son père. Celui-ci l'a acheté, il y a peu de temps, à Francfort, mais sans en connaître l'histoire. Ces dessins sont alternativement des têtes, vraisemblablement des portraits, ornés de casques bizarres et compliqués à la façon de Léonard, et de sujets allégoriques ou pittoresques, tels que les *Luttes de Cupidon* et les *Triumphes de l'Amour*. Tout ce que l'on sait de ce livre, c'est qu'il a été gravé, au xviii^e siècle, par Novelli, et que ce recueil gravé est aujourd'hui d'une rareté extrême (1).

Parmi les dessins du Titien, on trouvera celui de son grand tableau de la *Bataille de Cadore* (521), un dessin dont l'authenticité a été souvent discutée, mais dont la beauté et l'excellence frappent les yeux les moins clairvoyants. L'esquisse du tableau, aujourd'hui détruit, de *Saint Pierre martyr* (531) ne laisse pas l'ombre d'un doute sur son origine. Les autres chefs de l'École, Véronèse, Tiepolo, Giorgione, etc., sont aussi bien représentés, tandis que Canaletto, avec ses esquisses en bistre et encre de Chine, développe un attrait plus puissant que n'en possèdent la plupart de ses tableaux achevés. Grâce à ces esquisses, on semble assister à la sortie de Venise des ondes.

Dans l'École lombarde, aucun maître ne peut lutter avec son illustre chef, Léonard de Vinci. La collection de ses dessins, possédée par la reine Victoria, est conservée à Windsor Castle. Elle se compose de treize volumes légués par l'artiste lui-même à son ami François Melzi. On suppose que les volumes ont été achetés à Vienne par lord Arundel pour le roi Charles I^{er}; mais de leur histoire subséquente rien n'est connu jusqu'au moment où ils ont été trouvés à Kensington, en 1830, dans un des appartements particuliers de la reine.

(1) Ce que nous écrit notre correspondant au sujet du *Livre de Padoue* est du plus haut intérêt. Voyez ce que c'est que le hasard des recherches. Nous demandions ces jours-ci même à tous les échos de France et d'Italie, pour une note que nous préparions pour la *Gazette*, ce qu'était devenu ce recueil, d'un prix si inestimable, que nous ne connaissions plus que par les intéressants fac-simile de Francesco Novelli. Les échos étaient restés muets, et voici qu'improvisément notre correspondance de Londres nous apprend que l'un des trésors les plus précieux de l'art du xvi^e siècle que l'on crovait perdu, se trouve aujourd'hui à Londres, entre les mains d'une famille dont les membres possèdent maintenant de si immenses richesses d'art. Le *Recueil de Mantegna* avait été gravé par Novelli à la fin du xviii^e siècle, alors qu'il appartenait à un certain Giovanni Battista de Rubens, d'Udine. Selvatico en parle longuement dans ses savants commentaires à la *Vie de Mantegna* du Vasari de l'édition Lemonnier; mais comme quelqu'un qui ne l'a pas vu et qui ignore même ce qu'il est devenu, sachant toutefois qu'il n'était plus en Italie. Dans une lettre inédite de l'abbé Mauro Bossi, dit le même commentateur, écrite d'Udine à Novelli, en date du 4 octobre 1795, est formulé un jugement de Canova à l'endroit de ces dessins, qui les jugeait être de Mantegna. Là-dessus, Selvatico s'insurge contre l'authenticité de ces dessins qu'il n'a pas vus et contre la fidélité du graveur qu'il qualifie assez ironiquement « alla carlona. » Nous ne pouvons partager cet avis. Les fac-simile de Novelli sont d'une très-remarquable finesse pour l'époque où ils ont été faits, et il suffit de jeter un coup d'œil sur eux pour ne pas douter que les dessins ne soient de style mantegnaesque. Pour la main, c'est une autre affaire; il faudrait les voir.

Sur le nombre des dessins contenus dans ce recueil, on ne s'entendait pas davantage. Selvatico en donne cinquante; Leblanc, quarante-huit; enfin nous n'en avons compte que quarante-cinq dans l'exemplaire du Cabinet des estampes.

LOUIS GONSE.

Caroline. Rien, dans les collections de Milan ni de Florence, ne peut se comparer à cet imposant ensemble ni ne caractérise mieux l'étendue du génie, la variété des aptitudes de Léonard et les soins méticuleux qu'il apportait à l'achèvement complet de ce qu'il avait entrepris. La reine a envoyé à l'exposition de la Grosvenor Gallery l'un de ces treize volumes.

En passant plus au midi, nous trouvons le Corrége et l'École de Parme richement représentés, grâce à la bienveillance de MM. Russell et Malcolin, qui sont sans rivaux dans les œuvres de cette école. L'École bolonaise se fait remarquer par quelques esquisses intéressantes du Guide, mais elles sont bien pâles à côté des beautés des écoles de la Toscane et de l'Ombrie. Le temps même manque pour faire le résumé le plus court de ce qu'on peut voir ici de la main du Pérugin, de Luca Signorelli, de Fra Bartolomeo, d'Andrea del Sarto, de Lorenzo di Credi, de Beccafumi, de Pinturicchio et de Botticelli. Il faut désespérer de donner même une idée approximative des esquisses qui portent leurs noms et le cachet de leur génie. Passant plus au midi, nous trouvons les deux figures de Raphaël et Michel-Ange, entourées de leurs plus brillants élèves. Ces deux demi-dieux de l'Olympe artistique sont richement représentés à la Grosvenor Gallery. On peut suivre dans plusieurs de ces esquisses, surtout dans celles de Raphaël, les étapes différentes de leur style et de leur manière. En dessins de Michel-Ange, la Galerie est extrêmement riche. Il y a des études à la sanguine, au bistre, à la plume et au fusain, dont la plupart sont finies avec un soin remarquable. Rien ne saurait dépasser en puissance le buste d'un guerrier, probablement idéalisé, connu naguère sous le titre de *Conte di Canossa* (649), dessin appartenant à la période la plus brillante du maître.

Un peu plus loin, nous trouvons le fameux *Christ sur la croix* (654), qui a si souvent été copié par ses élèves, et qui est, probablement, le dessin même qu'il avait envoyé à Vittoria Colonna. Pour nous autres Anglais, l'esquisse de la *Résurrection de Lazare* (658) a un double attrait, car elle montre jusqu'à quel point Michel-Ange a coopéré au fameux tableau de Sébastien del Piombo, qui a été légué à la National Gallery, comme étant de Michel-Ange lui-même.

Je m'arrête ici aujourd'hui, me réservant le droit de revenir une autre fois sur les dessins allemands, français et flamands, qui sont incontestablement d'une valeur égale, sinon supérieure, à ceux des écoles italiennes.

On vient d'annoncer la mort de M. Ralph Wornum, conservateur à la National Gallery, auteur d'une *Vie d'Holbein* et de plusieurs ouvrages sur les galeries de l'Angleterre et de l'étranger. Il occupait, au-dessous de M. F. W. Burton, une place importante, et c'est à son goût et à ses connaissances, que notre collection nationale doit d'être si riche en tableaux des premières périodes de la peinture.

Les amateurs de gravures de l'École allemande apprendront avec plaisir que M^{me} Noseda vient de faire imprimer une centaine d'exemplaires d'un catalogue des œuvres de Hans Sebald Beham.

Les gravures de Beham, si recherchées dans les

ventes, se rencontrent surtout au British Museum, à la Bibliothèque nationale de Paris, et aux bibliothèques des deux Universités d'Orford et de Cambridge. Beham, qui était l'un des « sept petits maîtres, » a gravé, pendant toute la première moitié du seizième siècle. M. Loftie, qui a collaboré au catalogue qui vient d'être publié, a rassemblé et soigneusement contrôlé toutes les marques par lesquelles Beham distinguait ses œuvres de celles de ses confrères. Et dans ce petit volume, qui est un petit chef-d'œuvre tant sous le rapport de l'impression et du papier que de l'intelligence avec laquelle il a été rédigé, on trouve un catalogue raisonné d'environ 300 pièces.

La Royal Academy vient de perdre un de ses plus anciens membres, M. Sydney Smirke, qui, depuis bien des années, occupait la chaire d'architecture. M. Smirke était le fils d'un académicien, doué d'un certain talent humoristique, qu'il a surtout déployé dans l'illustration des livres satiriques du siècle dernier.

M. Sidney Smirke, l'architecte académicien qui vient de mourir à l'âge de 78 ans, avait été nourri dans les principes du classicisme le plus correct. Ses principaux ouvrages sont plutôt des imitations des bâtiments de Sansovino et de Palladio, que des inspirations originales. Le Carlton Club, dans Pall Mall, est une copie assez fidèle de la Libreria de Venise. Le bâtiment de la Royal Academy, qui a été le dernier et en quelque sorte le meilleur ouvrage de Smirke, est gâté par l'étage supérieur qu'il a dû y ajouter et la lourde corniche qui l'obscurcit. La salle de lecture, au British Museum, est aussi son ouvrage. Elle a le mérite d'être à la fois légère, aérée et claire; quoique les professeurs de chauffage et de ventilation aient fait tout leur possible pour la rendre inhabitable. M. Smirke a traversé la période de la renaissance gothique en Angleterre sans en être atteint; on peut même dire qu'il lui a survécu.

Deux des places vacantes au sein de la Royal Academy ont été comblées par l'élection de MM. Norman Shaw et Orchardson. Le premier est un architecte distingué, qui s'est efforcé de faire revivre l'architecture de l'époque des Stuarts et de la reine Anne. Ses ouvrages ont le grand mérite d'être à la fois pittoresques et solides. L'emploi des briques rouges, qu'il manie avec adresse, finira par rendre les rues de Londres moins monotones qu'elles ne l'étaient sous l'empire du *stucco* éternel.

M. Orchardson est un habile peintre de genre, qui sait dessiner correctement, faire poser adroitement et qui, s'il voulait s'émanciper un peu, produirait les plus charmants tableaux du monde. Son choix fait honneur au corps électoral, car il fait preuve du cas que font ces messieurs de l'habileté du dessin, du moins chez les autres. L'élection des associés aura lieu cette semaine et déjà l'on s'apprête à attaquer la décision des académiciens, car, dans une profession où les passions sont si vives, il va sans dire que les préjugés ne le sont pas moins.

LIONEL ROBINSON

P.-S. — La rectification faite au sujet du portrait de M. Gambetta par M. Legros ne serait pas entièrement exacte. Il paraîtrait que la gravure de

M. Legros est faite, non d'après la peinture appartenant à un membre du Parlement, mais d'après un dessin exécuté récemment à Paris sur nature. (N. D. L. R.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous reprenons le chapitre des bibliographies en retard, interrompu par d'urgentes besognes et par tous les déplacements qu'entraîne avec elle la saison d'été. Le mouvement de librairie de fin d'année leur prêterait un regain d'actualité. J'espère que, pour cette raison, quelques auteurs qui ont bien voulu m'envoyer leurs ouvrages me pardonneront de les avoir fait un peu attendre.

LES DESSINATEURS D'ILLUSTRATIONS AU XVIII^e SIÈCLE, par le baron ROGER PORTALIS. — Paris, Morgand et Fatout, 1877. — 2 vol. in-8°, sur papier de Hollande, tirés à petit nombre.

M. Roger Portalis, dont nos lecteurs connaissent sans doute la physionomie par l'élégant portrait d'Henri Regnault, est un de nos bibliophiles parisiens les plus ardents et les plus connus. Il s'est préparé à l'ouvrage dont nous rendons compte aujourd'hui, en achetant pour lui-même tous ces délicieux livres illustrés pour lesquels les anciennes et nouvelles couches de bibliophiles, — auxquels il faut ajouter ceux qui ne le sont pas et qui, collectionnant les livres par vanité, sont les plus passionnés et les plus redoutables concurrents, — font tant de folies.

Cette fréquentation intime et si constante avec Boucher, Cochin, Eisen, Gravelot, Choffard, Moreau, les deux Saint-Aubin, Monnet, Borel, Marillier, Fragonard, a fait naître en M. Portalis l'idée d'aller au delà de l'estampe, qui est souvent une interprétation défigurée, et d'étudier, de suivre, de classer les œuvres de ces maîtres dans les délicieux dessins qu'ils fournissaient avec une si étonnante et si inépuisable invention aux habiles graveurs de Proult, de Lemire et de Basan, ou qu'ils gravaient eux-mêmes.

Ce travail de catalogue et de biographie critiques, comprenant plus de deux cent cinquante artistes, était vraiment considérable ; il présentait de plus cette difficulté d'être absolument neuf, du moins en ce qui concerne le relevé et l'histoire des dessins originaux. Les notices, pour quelques artistes inférieurs, n'étaient pas plus aisées à faire. Donc, sans nous arrêter à des erreurs de détail qu'il nous serait facile de noter et qui sont inévitables dans un travail de ce genre, où la multiplicité des œuvres est presque infinie, nous devons féliciter l'auteur de l'avoir entrepris, et MM. Morgand et Fatout, les jeunes et heureux éditeurs, de ne pas lui avoir refusé leurs offices.

Pour les notices biographiques et critiques des œuvres, M. Portalis a non-seulement dépuillé les écrits du temps, comme les notes de Mariette, la *Correspondance littéraire de Grimm*, les *Mémoires secrets* de Bachaumont, les critiques de Salons, les

notices séparées, la collection du *Mercur de France*, qui est une mine si féconde et trop peu exploitée, le *Dictionnaire* de Basan, et les écrits plus récents, mais encore il a mis largement à contribution les documents inédits conservés soit dans nos dépôts publics, soit dans les cartons de nos collectionneurs d'autographes. L'inédit occupe par conséquent une place considérable dans cet ouvrage, qui, à ce titre, mérite d'être consulté et possédé par tous les chercheurs et tous les curieux. Il ajoute de précieux éléments à l'histoire de notre art national ; il pourrait en apporter davantage, dans une matière aussi riche ; mais il ne faut pas se montrer trop exigeant. Par exemple, on nous permettra de considérer comme un hors-d'œuvre un peu inutile l'introduction où l'auteur, à propos du XVIII^e siècle, remonte à Byzance, fait défiler une cohue de noms aussi illustres qu'opposés, depuis Jean Fouquet, Memling et Holbein, jusqu'à Watteau, en passant par Vieux et Abraham Bosse et dont on n'a que faire à propos du XVIII^e siècle. Le premier volume eût pu, sans inconvénient, être allégé d'une trentaine de pages. Nous voulons espérer que M. Portalis nous pardonnera une critique qui ne diminue point la valeur très-considérable de ses recherches.

On connaît les chefs-d'œuvre de cet art qui, pour être frivole et d'humeur facile, n'en constitue pas moins, par son originalité, par sa verve, sa grâce et son extraordinaire expansion, l'une des gloires les plus indiscutables de la France. Ce sont : les *Fables* de La Fontaine, par Oudry ; les *Contes*, de l'édition des Fermiers-Généraux et les *Baisers* de Dorat, par Eisen ; le *Lutrin* de Boileau, par Cochin ; le *Molière*, par Boucher ; le *Décameron*, l'*Iconologie* et les *Contes* de Marmontel, par Gravelot ; les *Chansons* de La Borde, les *Œuvres* de Rousseau, le *Monument physique du costume* et le *Voltaire*, par Moreau le jeune ; les *Fables* de La Motte, par Gillot, et les *Fables* de Dorat, par Marillier. Il suffit d'ouvrir l'ouvrage de M. Portalis pour connaître les noms des possesseurs actuels des suites en dessins originaux de ces livres magnifiques.

M. le baron James de Rothschild, le premier des bibliophiles français avec M. de Lignerolles et le duc d'Aumale, est l'heureux propriétaire du *Molière* de Boucher, des *Baisers* de Dorat, par Eisen, du *Décameron* de Gravelot, du *Rousseau* de Moreau et des *Fables* de Dorat, par Marillier. Le duc d'Aumale possède les dessins originaux d'Eisen pour les *Contes* de La Fontaine, ceux des *Chansons* de La Borde et des *Fables* de La Motte. M. Rœderer, de Reims, a acquis récemment, pour la somme de 30,000 francs, les superbes dessins d'Oudry pour les *Fables* de La Fontaine, in-folio. Quant à la suite des 110 dessins originaux de Moreau pour le *Voltaire* de Kehl, acquis par l'impératrice Eugénie à la vente Double, ils ont été brûlés dans l'incendie des Tinteries.

En tête du premier volume est un joli frontispice gravé par la pointe délicate de notre ami Jacquemart, d'après un dessin à la sépia appartenant à M. Portalis et représentant des *Amateurs de dessins*.

LOUIS GONSE.

BIBLIOGRAPHIE

L'Enseignement nécessaire à l'industrie de la soie.

— *Écoles et musées*, par M. Natalis Rondot. — Un grand in-8° de 150 pages et une table. — Imprimerie de Pitrat aîné. Lyon, 1877.

Le remarquable rapport présenté par M. Natalis Rondot à la chambre de commerce de Lyon, en 1858, et qui, imprimé avec luxe par Louis Perrin, est devenu pour les bibliophiles sinon une rareté, du moins une curiosité, avait eu pour conséquence, ce qui est plus important, la création à Lyon d'un musée d'art et d'industrie. Le tout, livre et musée, a été créé aux frais de la chambre de commerce.

Aujourd'hui l'on a reconnu que l'institution ne suffisait plus, malgré les services qu'elle rend par sa bibliothèque et par ses collections, et la nécessité d'aller au delà a motivé un second rapport de M. Natalis Rondot. La chambre de commerce de Lyon l'a fait encore imprimer avec un grand luxe, sous le titre qui est en tête de ces lignes. Elle y a joint celui de 1858, le *Rapport* que F. Duban lut à son sujet devant l'Académie des beaux-arts, et une lettre de Prosper Mérimée à M. Rondot sur ce même rapport.

Il ne s'agirait plus aujourd'hui pour la ville de Lyon de montrer à ceux qui, à n'importe quel titre, participent à la fabrication des tissus de soie des échantillons de tout ce qui les intéresse, depuis le cocon brut jusqu'au tissu le plus compliqué, et de leur ouvrir les cartons qui renferment les compositions de tous les dessinateurs qui se sont appliqués à la décoration dans toutes ses branches. Il faut armer ceux qui se préparent à l'industrie des soies de toute la science nécessaire pour entrer en lutte avec l'étranger.

Maintenant que la mode adopte les tissus unis ou légèrement façonnés, le grand goût et les traditions héréditaires de la fabrique lyonnaise ne sont plus de secours. C'est sur le terrain de la mécanique et de la chimie qu'il faut se placer, sans négliger cependant les enseignements d'un autre ordre qui ont la composition pour objet, comme la combinaison des couleurs et des fils du tissu.

Ce nouveau travail, M. Natalis Rondot l'a fait précéder d'un rapport sur l'*Industrie de la soie* à l'Exposition de Vienne en 1873, également publié par la chambre de commerce.

L'état de la fabrication dans l'univers et de ses progrès en Europe y est établi et montre que les nations rivales tendent de plus en plus à enlever à Lyon le monopole dont il jouissait naguère, et l'on ne peut pas dire qu'elles n'aient pas mérité de le accomplir, à en juger par les efforts qu'elles ont faits pour l'instruction technique de leurs industriels.

Nous nous sommes accoutumés à ne regarder que du côté de l'Angleterre ; mais nous devons nous tourner aussi du côté de l'Allemagne et de l'Italie. Le royaume d'Italie, en effet, a créé des instituts techniques qui comptent 5,000 élèves.

L'Allemagne possède 500 écoles d'enseignement industriel comptant 100,000 élèves qui donnent 5,900 étudiants aux écoles polytechniques qui correspondent à notre École centrale des arts et manufactures où 550 jeunes gens seulement reçoivent l'instruction, et qui tous ne sont pas exclusivement nationaux.

M. Natalis Rondot divise en quatre classes les écoles qui distribuent l'enseignement industriel, mais il semble qu'on peut les réduire à trois : primaire, secondaire, supérieur.

L'enseignement du premier degré est presque abandonné, car il n'est qu'un équivalent de l'apprentissage.

L'enseignement du second degré est plus suivi, mais les résultats qu'il donne sont contestables, parce qu'étant organisé aux frais et au profit de certaines industries, il ne possède ni un budget assez important pour développer l'instruction, ni un personnel assez nombreux pour qu'il y ait émulation entre les élèves.

L'enseignement supérieur, qui sert de transition entre le collège et l'atelier, est peu développé en France. Les villes de Lille, de Rouen et de Bordeaux seules le donnent ; aussi a-t-on fait cette remarque que si, en France, les commis et les contre-maitres ont une éducation industrielle supérieure à celle de leurs patrons, qui n'ont reçu que l'enseignement universitaire, le contraire existe en Angleterre et en Allemagne. Il n'y a d'exception, à Lyon comme partout, que dans le cas où l'agent industriel devient lui-même chef de maison.

Afin de remédier à cet état de choses une section de tissage a été adjointe à l'école supérieure de commerce qui existe à Lyon ; section que nous avons visitée l'an dernier et dont nous avons sommairement indiqué les travaux dans la *Gazette des Beaux-arts* en y rendant compte de l'Exposition rétrospective de Lyon.

Mais l'enseignement qu'on y donne ne suffit pas à tous les besoins, puisque ni la chimie, et par conséquent la teinture, ni la mécanique, et par conséquent la construction des métiers, ni la sériciculture n'y sont enseignées.

Il faudrait donc le développer.

M. Natalis Rondot conseillerait un enseignement à deux degrés, comprenant trois années d'études : l'école de fabrique, à la fois théorique et pratique ; l'école supérieure de science, d'art et de technique.

Mais il fait observer que la technique industrielle progresse avec la science, tandis que ceux qui sont entrés dans l'industrie au sortir de l'école, en possédant toutes les connaissances alors acquises, risquent de rester en arrière des progrès accomplis si quelque institution ne vient pas leur permettre de se mettre au niveau. La création d'un conservatoire muni de collections lui semble devoir satisfaire à ce desideratum. Pendant quelques mois de l'année, des conférences y seraient faites par les hommes les plus éminents, dans les différentes branches des connaissances humaines se rapportant à l'industrie. Ce ne serait point un ensemble d'études coordonnées ; mais chacun y exposerait les découvertes nouvelles et le résultat des recherches entreprises dans chaque direction. Ainsi M. Natalis Rondot cite cinq leçons auxquelles il a assisté en Angleterre, que M. le professeur Ed. Forbes avait consacrées à l'étude des formes animales chez les mollusques.

Rien ne semble plus loin de l'industrie des tissus qu'un pareil sujet. Cependant « M. Ed. Forbes, parlant devant un auditoire de manufacturiers anglais, s'est attaché à mettre en lumière les arrangements et les répétitions symétriques si élégants qui sont le caractère de nombreuses espèces

les dessins d'une variété infinie et d'un enchevêtrement inouï, procédant de la plus simple figure primitive, les entrelacs singuliers, les courbes curieuses brusquement rompues, les gammes de nuances qui échappent à l'analyse, les effets imprévus du contraste des couleurs, les irisations et les glacures, tant de rares et précieux modèles que l'art humain n'a jamais égalés, que le savant connaît à peine, dont le fabricant ignore l'existence. »

M. Natalis Rondot, qui appelle les musées des « Bibliothèques parlantes », termine son rapport par un exposé des classifications méthodiques qu'il voudrait voir adopter dans le musée d'art et d'industrie de la ville de Lyon, afin qu'il pût servir d'annexe utile à l'école qu'il propose à la chambre de commerce de créer, pour ensuite en diriger l'enseignement; estimant qu'une société sans cesse renouvelée et prise dans l'élite de l'industrie lyonnaise est mieux qu'une entreprise particulière en mesure de connaître les besoins sans cesse nouveaux de l'industrie et d'y satisfaire par un enseignement toujours progressif.

ALFRED DARCEL.

Chefs-d'œuvre de peinture au Musée du Louvre, par M. Louis Bernard. Paris, librairie Renouard, H. Loones, successeur, 6, rue de Tournon.

Intéresser, instruire en amusant, tel est le problème que s'est imposé M. L. Bernard, en groupant autour des cinquante chefs-d'œuvre, dont il a fait choix dans notre *Ecole française*, de courtes mais substantielles notices critiques et descriptives.

Voilà un bon livre d'étrennes, car il a le mérite de s'adresser à tous les âges, comme à toutes les conditions.

En feuilletant les cinquante gravures qui l'illustrent, l'homme d'étude reverra défiler devant ses yeux les précieuses toiles de nos maîtres; l'homme du monde y puisera de plus sérieuses connaissances et l'adolescent, l'enfant s'y initieront aux beautés élevées, impérissables, que, seul, l'art sait produire.

Cours élémentaire de dessin appliqué à l'architecture, à la sculpture, à la peinture, ainsi qu'à tous les arts industriels, par M. Antoine Etex, in-8° avec atlas et pl. Paris, librairie Renouard, H. Loones, successeur, 6, rue de Tournon.

Le cours élémentaire de dessin de M. Antoine Etex n'est plus à louer. Le voici arrivé, depuis l'année 1851, époque de sa première publication, à sa quatrième édition, et ce succès ne peut que s'affirmer et grandir encore, grâce à la résolution prise par l'auteur d'aborder enfin une édition à bas prix ou du moins publiée à des conditions telles que chacun puisse se le procurer.

Avons-nous besoin, en recommandant cet intéressant et utile *Cours*, de rappeler qu'il est le résultat de quarante années d'études et de travaux sérieux, et ne suffit-il pas ici de dire à nos lecteurs que si l'artiste y a passé en revue tout ce qu'il a été obligé d'apprendre pour comprendre, l'esthéticien, l'érudit n'a pas non plus oublié de remonter aux sources les plus pures, aux maîtres consacrés, à tous les enseignements, enfin, de ces génies dont la gloire rayonne sur le monde de l'art.

P. LEFORT.

Le Français, 8 décembre. Le nouveau catalogue du Louvre, par M. Ch. Timbal.

Galerie contemporaine, littéraire et artistique, n° 96 : F. Willems, par M. Bergerat, avec portrait et dessin de l'artiste, et photographie d'après le tableau : *La jeune mère*.

N° 97. Gustave Droz, par René Delorme, dessins d'Ed. Morin.

Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1877 : Les Musées et le mouvement des arts à Munich. — II. L'Ecole flamande et l'Ecole hollandaise à la Pinacothèque, par M. Emile Michel. Le Livre illustré, par M. Henry Houssaye.

Athenæum, 15 décembre : L'Institut des peintres à l'aquarelle, exposition d'hiver; La Galerie de Grosvenor, exposition d'hiver (2^e article).

Academy, 15 décembre : L'Institut des aqua-rellistes, par W. Rossetti; Antiquités découvertes à Chiisi et autres fouilles, par F. Barnabei; Mycènes, par M. Schliemann (Compte rendu par M. A. Murray).

Journal de la Jeunesse, 264^e livraison. — Texte : par Alfred Assollant, H. Norval, P. Vincent, C. Barbé, Aimé Giron, M^{me} de Witt et le colonel Duhoussé.

Dessins : Sahib, Bonnafoux, Féral, Laurens, A. Marie.

Le Tour du Monde, 883^e livraison. — Texte : A travers la pampa et la Cordillère. De Montevideo à Santa Rosa (Chili), par M. Désiré Char-nay. Texte et dessins inédits. — Dix Dessins de L. Avenet, Jules Lavée, Barelly, Riou et Valnay.

Bureaux à la librairie Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

CONCERTS DU DIMANCHE 23 DÉCEMBRE

CONSERVATOIRE

Symphonie cantate, Mendelssohn; concerto en ut majeur, Beethoven, exécuté par M^{me} Montigny-Remaury; chœur sans accompagnement, Mendelssohn; ouverture d'*Euryanthe*, Weber.

CIRQUE D'HIVER

Symphonie en sol mineur (Mozart); Concerto pour violon, exécuté par M^{lle} Tayau (V. Jondres); Ouverture de *Coriolan* (Beethoven); *Le Désert*, ode-symphonie, avec le concours de MM. Caisso, du Théâtre-Lyrique, Léo Dagen, et M^{lle} Rousseil, du théâtre de l'Odéon (Félicien David).

THÉÂTRE DU CHATELET

9^e audition de la *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties de H. Berlioz. Faust, M. Talazac; Méphistophélès, M. Lauwers; Wender, M. Carroul; Marguerite, M^{lle} Vergin.

OBJETS D'ART, DE CURIOSITÉ

Et d'ameublement

DIAMANTS ET BIJOUX

Faïences françaises, belles assiettes en ancienne porcelaine de Chine, porcelaines diverses, bronzes, sculptures en marbre, objets variés, meubles en bois sculpté, meubles des époques Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; Belles Boiserries Louis XIV et Louis XV; beau meuble de salon de style Louis XVI couvert en tapisserie d'Aubusson, Tapisseries et Étoffes.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le lundi 24 décembre 1877, à 1 heure 1/2

M^e Charles Pillet, **M. Ch. Mannheim,**
COMMISSAIRE - PRISEUR, EXPERT,
10, r. Grange-Batelière. rue Saint-Georges, 7.

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 23 décembre 1877,
de 1 heure à 5 heures.

TABLEAUX

AQUARELLES ET DESSINS

Par Bakalowitz, P. Bonheur, J.-L. Brown, Corot, Courbet, Diaz, Jeanron, Manet, Michel, Ribot, Troyon, Veyrassat, Vuillefroy, Bida, Jacque, Pils, Ziem, etc., etc.

Marbre, d'après *Falconnet*.

VENTE, HOTEL DROUOT, SALLE N° 9

Le lundi 24 décembre 1877, à 2 heures.

M^e LÉON TUAL, commissaire-priseur, rue
de la Victoire, 39;

M. DURAND-RUEL, expert, 11, rue Le Pe-
letier,

CHEZ LESQUELS SE TROUVE LE CATALOGUE

Exposition, le dimanche 23 décembre.

OBJETS D'ART

TRÈS-BELLES

PORCELAINES DE SÈVRES

De Chine, du Japon, de Saxe et d'Amster-
dam, orfèvrerie, émaux de Limoges, cristaux
de roche, armes, ivoires, fers, bijoux, mar-
bres, bronzes et terres cuites, beaux objets
d'ameublement des époques et des styles
Louis XIV, Louis XV et Louis XVI.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

VENTE

par suite de décès et par suite de départ

HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le jeudi 27 décembre 1877, à 1 heure 1/2

COMMISS.-PRISEUR :

M^e ESCRIBE

rue de Hanovre, 6

EXPERT :

M. BLOCHE

boul. Montmartre, 19

Exposition publique, le 26 décembre 1877.

BIJOUX ARTISTIQUES

ET BIJOUX USUELS

ORFÈVRERIE

VENTE par suite de dissolution de Société,
à la requête de M. VIDAL, avocat liquidateur.

EN L'HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les vendredi 28, samedi 29 et lundi 31 décembre
1877, à 2 heures précises.

M^e BAUDRY, commissaire-priseur, 24, rue
Saint-Georges.

CHEZ LEQUEL SE DISTRIBUENT LES CATALOGUES

ET LES NOTICES

Expositions publiques, le jeudi 27 décembre
et le dimanche 30 décembre 1877, de 2 heures
à 5 heures.

SUPERBE

COLLIER DE 169 PERLES

exceptionnellement important

DE QUATRE RANGS

PESANT ENSEMBLE 187 GRAMMES 1/2
(3,576 grains)

AVEC

FERMOIR formé d'un GROS SAPHIR
entouré de BRILLANTS

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Le samedi 29 décembre 1877 à 4 heures

M^e Charles Pillet. **M. Ch. Mannheim.**
COMMISSAIRE - PRISEUR, EXPERT,
10, r. Grange-Batelière. rue Saint-Georges, 7.

Exposition, le vendredi 28 décembre 1877,
de 1 h. à 5 heures.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de Tapisseries et d'étoffes anciennes.

LA

CHRONIQUE DES ARTS

ET DE LA CURIOSITÉ

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

PARAISANT LE SAMEDI MATIN

*Les abonnés à une année entière de la Gazette des Beaux-Arts reçoivent gratuitement
la Chronique des Arts et de la Curiosité.*

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an. 12 fr. | Six mois. 8 fr

MOUVEMENT DES ARTS

COLLECTION DU PRINCE SOUTZO

M^e Ch. Pillet, commissaire-priseur.

Cette collection était formée en grande partie, pour les tableaux modernes, d'œuvres de *Diaz*. Voici les prix auxquels ont été adjugées les différentes toiles de cet artiste :

Chemin dans la forêt, 3,950 fr.; Bouquet d'arbres près d'une mare, 3,050 fr.; Bords de rivière, effet d'automne, 1,900 fr.; Nymphe et Amour, daté de 1858, 3,920 fr.; Etude de hêtres dans la forêt, 3,550 fr.; Chêne au milieu de la plaine, 1,300 fr.; Châtelaine avec son page et deux lévriers, 1,010 fr.; Faust et Marguerite dans le jardin, effet de lune (peinture à l'essence), 1,100 fr.; Sentier en forêt (peinture à l'essence), 1,150 fr.

Nous citerons aussi : Troupeau de moutons dans la campagne, par *Troyon*, 2,300 fr.; Etang bordé d'arbres, effet du matin, par *Corot*, 2,700 fr.; une Etude, par *Troyon*, Troupeau de moutons au repos, 1,500 fr.; Mobile en tenue de campagne, par *de Neuville*, 1,190 fr.; Gentilhomme de l'époque de Louis XIII, par *Roybet*, 1,270 fr.; Trois chiens de chasse, étude de *Brown*, 400 fr.; Jenne femme en costume du Directoire, par *Jules Goupil*, 970 fr.; Canal en Hollande, effet de lune, par *Jonkind*, 725 fr.; Chaumière au milieu d'un bouquet d'arbres, de *Michel*, 310 fr.; la Sortie de l'église, par *Munkacsy*, 520 fr.

Tableaux anciens : Un intérieur de cuisine, par *Granet*, 600 fr.; une Esquisse, par *Géricault* : portrait de M. de V.... 260 fr.; Escalier conduisant à une pièce d'eau, par *Hubert Robert*, 300 fr.; le pont du Rialto à Venise et un autre tableau faisant pendant au précédent : à gauche, la douane et le dôme de l'église de la Salute ; à droite, la mer couverte de gondoles et de barques de pêcheurs, par *Guardi*, 7,100 fr.; une place publique

à Venise, au centre la statue équestre de Colleoni, par le même, 770 fr.

Cette vente a produit 40,020 fr.

VENTE G. BRION

M^e Quevremont, commissaire-priseur.

Tableaux et esquisses de l'artiste : Lecture de la Bible, 2,110 fr.; Le Réveil, 4,200 fr.; Le Réfectoire, 410 fr.

Objets divers : Plat de Pesaro (n° 183 du catalogue), 2,500 fr.; id. (n° 184); 1,450 fr.; id. d'Urbino (n° 187), 920 fr.; id. de Faenza (n° 188), 670 fr.; Plaque carrée en cuivre (n° 257), xiv^e siècle, 1,010 fr.; Mannequin de femme articulé, 405 fr.; Vase balustre (n° 362), 900 fr.; Meuble Renaissance en noyer sculpté (n° 373), 890 fr.

Tapisseries : Le n° 413, xvi^e siècle, 3,270 fr.; Le n° 414, xv^e siècle, 2,600 fr.

La vente a produit 66,672 fr. 50.

CONCOURS ET EXPOSITIONS

On organise en ce moment une exposition des peintures de **Léon Belly**.

LA STATUE DU GÉNÉRAL DUFOUR

On nous écrit de Genève :

Monsieur le rédacteur,

Un concours avait été ouvert à Genève pour un monument à élever au général Dufour, conformément à un programme que vous avez publié.

Suivant l'art. 8 de ce programme, les délégués

des concurrents, réunis le 24 novembre, ont désigné ainsi les six membres du jury qui leur étaient réservés :

MM. Aimé Millet, statuaire à Paris ;
 Paul Dubois, id., membre de l'Institut de France ;
 Jules Thomas, id., id. ;
 Lasius, professeur au Polytechnique, Zurich ;
 Haelen, architecte à Bâle ;
 Franel, id., à Genève.

Auxquels ont été adjoints :

MM. Caïn, statuaire de Paris, désigné par la Société suisse des peintres et sculpteurs ;
 le colonel Rothpletz, d'Aaram, par la Société suisse des Amis des Beaux-Arts ;
 Dupré, statuaire de Florence ;
 Dorcière, id. de Genève, et
 Cezerolles, ancien président de la Confédération.

Le jury, sauf MM. Paul Dubois et Dupré, empêchés par raisons de santé, s'est réuni le 15 décembre à Genève et a eu à juger 35 projets différents, tant équestres que pédestres.

Après un examen consciencieux et prolongé, le jury, sur la proposition de M. Aimé Millet, a déclaré ne pas vouloir engager sa responsabilité, dans le classement des projets qu'il allait faire, jusqu'à autoriser l'exécution définitive de celui qu'il considérerait comme le meilleur, en égard à l'insuffisance de proportions et d'exécution relative des esquisses exposées.

En conséquence, il a exprimé le vœu qu'un nouveau concours soit ouvert, uniquement pour les auteurs des cinq projets qui seraient classés dans les nouvelles conditions suivantes :

Chacun de ces cinq artistes devra faire un *modèle* au tiers d'exécution, dans le délai de six mois.

Ces *modèles*, complètement achevés, seront exposés, et le jury décidera lequel devra être définitivement exécuté en proportion réelle et en bronze.

Le modèle classé le premier et devant être exécuté ne donnera lieu à aucune indemnité.

Mais les quatre autres donneront droit à une indemnité de 3.000 fr. pour les figures équestres et de 1.500 fr. pour les figures pédestres.

Ils resteront la propriété du comité de la souscription qui en disposera à son gré.

Ce vœu a été transmis au susdit comité, dont la décision n'est pas encore connue.

Cependant, et selon sa mission, le jury a classé dans l'ordre suivant les projets exposés :

Pour les statues équestres :

Prix au projet n° 12. Devise : *Nemo*.

Auteurs : MM. Lanz, de Bienne et Pepin, de Paris.

1^{re} mention au projet n° 34. Devise : *Ni vainqueurs, ni vaincus*.

Auteur : M. Jules Salmson, Genève.

2^e mention au projet n° 7. Devise : *Ni vainqueurs, ni vaincus*.

Auteurs : MM. Ch. Topffer, de Genève et Tony Noël, de Paris.

Pour la statue pédestre :

Prix au projet n° 11. Devise : *Humanité*.

Auteurs : MM. Lanz et Pepin.

Mention au projet n° 5. Devise : *In fide constants*.

Auteur : M. Willem, professeur à l'Académie des beaux-arts de Malines.

J'ai pensé, M. le directeur, que ces détails devraient intéresser vos lecteurs, et je vous les adresse à cet effet.

J'ajouterai, pour terminer, que les membres du jury français ont été plus que touchés par la réception cordiale qui leur a été faite à Genève et qu'ils ne sauraient en exprimer trop haut leur reconnaissance.

Veuillez agréer, etc.

Un des membres du jury français.

23 septembre 1877.

N. B. Au besoin, ce relevé de procès-verbal pourrait être certifié par M. Aimé Millet, 21, boulevard des Batignolles, l'un des membres du jury.

LE BUDGET DES BEAUX-ARTS EN 1878

On a distribué dernièrement aux membres de la Chambre des députés le rapport sur le service des Beaux-Arts rédigé par M. Tirard, au nom de la commission du budget, pour l'exercice 1878.

Le total des crédits demandés par le gouvernement s'élève à 7.516.190 fr. La commission du budget propose à la Chambre d'allouer 7.426.530 fr., soit une différence en moins de 89.660 fr.

Cette réduction porte principalement sur le chapitre des gratifications ; la commission propose cependant une augmentation de 5.000 fr. applicable aux traitements de quelques employés inférieurs.

Le crédit alloué au chapitre : souscriptions aux ouvrages d'art, est le même qu'en 1877, soit : 136.000. La commission maintient la réduction de 40.000 fr. votée en 1876 et exprime le vœu que l'on encourage exclusivement les œuvres d'un réel mérite.

Le chapitre des monuments historiques subit une diminution de 20.000 francs dont 16.000 sont appliqués à la confection de l'Inventaire général des richesses d'art de la France.

Les augmentations sur le budget de 1877, demandées par le gouvernement et consenties par la commission du budget, portent sur les chapitres suivants :

Personnel, 3.000 fr., établissements des beaux-arts, 30.710 fr., ainsi répartis : École nationale des beaux-arts, 28.700 fr., dont 10.000 francs destinés au musée des études ; Académie de France à Rome, 2.000 fr.

Théâtres nationaux et Conservatoire de musique et de déclamation, secours aux artistes, 7.000 fr ;

Musées nationaux, 6.000 fr. ;

Manufactures nationales (installation à l'Exposition de 1878), 25.000 fr.

UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS
APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE

3, Place des Vosges

CONFÉRENCES DE L'ANNÉE 1878

9 janvier, mercredi. — M. EGGER, membre de l'Institut. « Où finit l'art, où commence l'industrie. »

11 janvier, vendredi. — M. René MEXARD. « De l'Enseignement du dessin dans l'antiquité. »

16 janvier, mercredi. — M. A. de MONTAIGLON, professeur à l'Ecole des chartes. « Les Travaux de la jeunesse de Michel-Ange. »

8 janvier, vendredi. — M. FABRE, professeur de faculté. « Des Rapports de la philosophie avec l'art. »

23 janvier, mercredi. — M. LEVASSEUR, membre de l'Institut. « De l'Influence générale des arts sur l'industrie en France, avant et depuis 1789. »

25 janvier, vendredi. — M. CERNESON, architecte. « De l'Enseignement du dessin. »

30 janvier, mercredi. — M. Anatole de MONTAIGLON. « Histoire de la sculpture en cire. »

1^{er} février, vendredi. — M. VIOLLET-LE DUC, architecte. « De l'Influence des arts de la France chez les diverses nations depuis le XI^e siècle. »

6 février, mercredi. — M. Félix NARJOUX, architecte. « Des écoles publiques en Europe. »

8 février, vendredi. — M. BARTHOLDI, statuaire. « De l'Art décoratif aux États-Unis. »

12 février, mercredi. — M. CORROYER, architecte. « Le Mont Saint-Michel. »

15 février, vendredi. — M. BOURGOIN, « L'Art oriental. »

20 février, mercredi. — M. FOCILLON, directeur de l'Ecole Colbert. « »

22 février, vendredi. — M. HENRIOT, docteur ès-lettres. « Un Tour en Attique, la nature et les monuments. »

27 février, mercredi. — M. CHABRIER, professeur de rhétorique. « Cicéron, ami des arts. »

1^{er} mars, vendredi. — M. Edouard DIDRON. « La mosaïque et la peinture sur verre au point de vue décoratif. »

8 mars, vendredi. — M. RAUBER. « De l'Enseignement du dessin dans les écoles primaires aux diverses Expositions. »

12 et 13 mars, mercredi et vendredi. — M. LEPAGE. « Le dessin et la perspective à la portée de tous. »

20 mars, mercredi. — M. André LEMOINE, architecte de l'Ecole des Arts décoratifs. « »

NOUVELLES

*. M. Guillaume, directeur de l'Ecole des beaux-arts, vient d'être chargé par le ministre de l'instruction publique de faire le buste de M. Thiers, destiné à l'Institut.

*. L'Agence Havas annonce que M. Schliemann aurait découvert à Olympe les ruines du Philippeion, édifice construit par Philippe de Macédoine, après la bataille de Chéronée.

*. La nouvelle salle de sculpture moderne dont nous annonçons dernièrement la création au Louvre, vient d'être ouverte au public, ainsi que la salle Chaudet, remaniée.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

Nous avons déjà annoncé, dans notre avant-dernière correspondance d'Angleterre, que le docteur Schliemann, auquel on doit la découverte de trésors archéologiques inappréciables, expose en ce moment au South Kensington Museum la collection d'antiquités qu'il a rapportées l'année dernière de la Troade.

Voici, en attendant, un compte rendu critique qui sera fait dans la *Gazette*, quelques détails empruntés au *Journal des Débats* :

« Cette collection comprend plusieurs milliers d'objets disposés dans vingt et une vitrines ; on remarque surtout le trésor du roi Priam, trouvé en 1873 sur le plateau d'His-sarlik. Ce trésor était renfermé originairement dans un coffre en bois qui fut consumé pendant l'incendie qui détruisit Ilium.

« Un morceau de cuivre tordu, probablement une poignée, et une clef de ce coffre sont exposés dans l'une des vitrines, à côté du trésor dont les pièces principales sont deux diadèmes en or, « plekte anadesme », d'un travail remarquable. On admire aussi des chaînes, des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues et autres ornements en or, des vases, des coupes, des lames de couteau en argent, des haches en bronze, des javalots et un grand bouclier, l'« aspis omphaleka » d'Homère ; la plupart de ces objets portent les traces du feu qui les a plus ou moins endommagés.

Les autres antiquités, provenant des fouilles d'Hisarlik, comprennent des spécimens de terre cuite, des amphores, des broches, des ustensiles en cuivre ou en argent, des aiguilles en bois ou en os, des instruments de musique, des statuettes votives. Le docteur Schliemann a prêté au South Kensington Museum plusieurs objets recueillis sur l'emplacement d'Heracon, près de Mycènes.

Nous citerons, entre autres, une Junon

idole en agate, une gemme en porphyre, représentant deux divinités phéniciennes lançant la foudre, une colonne commémorative trouvée dans le temple de Minerve à Hion. Cette colonne, qui date du III^e siècle avant J.-C., porte une série d'inscriptions relatives à des concessions de terres faites par le roi Antiochus à Aristodicides.

CORRESPONDANCE DE BELGIQUE

Je suis très à l'aise pour parler du grand concours annuel, dit concours de Rome, qui sera ouvert en 1878 à la peinture. J'ai d'abord pour moi la haine de tout ce qui porte atteinte à la liberté de l'art; j'ai ensuite l'exemple de ce qu'a produit en Belgique, jusqu'ici, cette détestable institution; j'ai surtout l'histoire.

Il y a, en effet, dans les annales de la peinture flamande une page néfaste; c'est celle où les Van Orley, les Frans Floris, les Lambert Lombard, les Quellyn, font leur apparition. Comme les lauréats d'aujourd'hui, ils s'acheminent vers Rome, déflamandisés un peu plus à chaque étape. Ces grosses natures sont tout à coup prises d'une fièvre d'idéal; elles s'en vont s'aménager au contact de la finesse italienne. Cela devient une grisserie de lignes pures, d'expressions raffinées, de choses délicates, et on les voit revenir avec de belles manières, ayant au-dessus de leur rudesse de barbare une élégance de petit-maitre, sèche et pédante. On peut affirmer que le voyage en Italie a fait suer à l'art flamand une sueur de mort; il l'a mis à un doigt du tombeau; Rubens arrive à point pour le ressusciter.

Je ne puis entrer dans le musée dit des Gothiques, à Bruxelles, sans me croire transporté dans un hôpital: une gangrène universelle corrode la belle santé flamande; la plupart des œuvres sont les différents états d'une maladie qui n'épargne pas les meilleurs tempéraments; il y en a qui semblent entrer en convalescence, mais presque tous sont malades sans remission. C'est l'époque des recherches troubles; on alambique le Raphaël et le Michel-Ange; on quintessencie un genre de beauté littéraire, horriblement froid; on raffine la fausse élégance, la fausse délicatesse, la fausse pompe; on pratique un art de dilettante avec une virtuosité mathématique; on remue enfin, dans le chaudron aux genèses, toute une lie d'imitation servile. Le vent est à un classique de convention, plein de boursouffure, d'exagération de recettes d'école, et les peintres deviennent des arrangeurs de marqueterie, avec une habileté qui est la marque des décadences. Seul au milieu de ces rhéteurs, Adam Van Noort continue à parler une forte langue populaire. Il est vrai qu'il ne va pas à Rome.

Cette période n'est pas sans analogie avec celle que traverse l'art belge contemporain. Même abondance de talents mal équilibrés; mêmes caravanes de peintres partant pour l'Italie; même trouble dans les cerveaux. Il y a toutefois complication; c'est que le gouvernement patronne officiellement aujourd'hui le voyage à Rome. Autrefois, du

moins, l'artiste se perdait volontairement; à présent, l'État l'aide à se perdre.

Il est bien entendu que je parle ici en homme de mon pays; je n'ai pas à voir ce que les concours de Rome ont produit ailleurs, bien qu'en général, le fait de greffer un art sur un autre n'aboutisse qu'à de la bâtardise. Mais en Belgique c'est le comble de l'absurdité. Rien n'est plus éloigné de l'idéal italien que l'esprit flamand; il est positif, un peu court, très-épris d'observation, il aime la belle santé, les gourmandises, l'aspect largement étalé des choses matérielles; il a une certaine poésie fraîche, raide, simple, toute d'intimité; c'est un esprit bon bourgeois, nullement héroïque et qui n'est pas fait pour les grandes aventures. Voilà ce qui a été méconnu.

Il en arrive des peintres qui vont à Rome, de nos jours, ce qui est arrivé des Flamands et plus tard des Hollandais; ils perdent la saveur franche du terroir, ils errent dans des recherches mélancoliques d'art exotique, ils sont dépayés.

L'art, ne l'oublions pas, ne se renouvelle que sur son propre fonds; il ne se transplante pas; et c'est la raison pour laquelle les trois quarts des lauréats belges qui sont allés à Rome n'en ont rapporté que des ambitions malsaines, incompatibles avec leur genre de personnalité. Il suffit d'étudier les faits: toute la fournée des prix de Rome s'est éteinte misérablement, sauf de rares exceptions; au contraire, les peintres qui ont fait œuvre d'ouvrier sont des indépendants qui n'ont jamais été laurés.

Je suis peu partisan des concours; j'ai remarqué en effet que la plupart du temps, ce sont les habiles qui y réussissent le mieux; les autres, les vrais artistes, ont des pudeurs dans le travail qui se concilient malaisément avec la brutalité d'un programme. Mais je ne vais pas jusqu'à demander leur disparition; je demande seulement que le prix du concours ne soit plus Rome. Il y a entre les Belges et les Hollandais de vieilles attaches et l'idéal d'art des Flamands est à peu de chose près le même que celui des peintres de la Hollande. C'est donc bien plutôt au pays de Rembrandt, de Van der Helst, de Frans Hals, de Cuyp, de Jean Steen, des Van Ostade, de Terburg, qu'il faudrait envoyer les lauréats des concours; là, du moins, ils sentiront battre leur cœur à des accents qui leur sont familiers; et ils apprendront à connaître qu'un grand art n'a besoin ni de grandes cartes ni de grands sujets. Puis Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Haarlem valent bien à mon avis, pour des Flamands, Florence, Venise, Rome.

Si j'osais dire toute ma pensée, je voudrais laisser au lauréat la libre disposition de la somme d'argent qui lui est accordée. Un concours devrait avoir pour but, en principe, de mettre hors de pair les talents, et le prix du concours devrait appartenir à l'artiste sans restriction. Il n'est pas rationnel que l'État s'immisce dans les questions d'art dans un pays où chacun a le droit de penser comme il l'entend; et je ne comprendrais pas plus l'obligation du voyage en Hollande que l'obligation du voyage en Italie. C'est à l'artiste à déterminer l'espèce d'art qu'il compte pratiquer. Et lors même que le prix du concours ne servirait qu'à lui faciliter le moyen de travailler chez lui, sans devoir se préoccuper du prix, il en devrait être le maître encore.

Or, voici l'esprit des concours en Belgique. Je copie la note officielle :

« Le grand concours annuel, dit concours de Rome, sera ouvert en 1878 à la peinture.

« Le lauréat recevra, pendant quatre ans, une pension de 5.000 francs pour continuer ses études à l'étranger.

« Le jury pourra, en outre, décerner un second prix et une mention honorable,

« Le second prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 francs; il peut être accordé en partage, ainsi que la mention honorable.

« Six concurrents seulement seront admis au concours. Si le nombre des postulants dépasse ce chiffre, le concours définitif sera précédé d'un concours préparatoire, et les six concurrents qui auront remporté les premières places pourront seuls lutter pour le grand prix.

« L'ouverture du concours, soit préparatoire, soit définitif, aura lieu le lundi 1^{er} avril 1878, à midi, à l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers. »

Ce qu'il faudrait réformer encore, c'est le travail cloîtré. Obliger un artiste à travailler sous la surveillance d'un gardien, est de la barbarie. Et, pour achever, on met cette condition que le travail soit terminé dans le délai d'un mois. C'est-à-dire qu'on substitue à l'impression libre et franche de la nature, le procédé de la champignonnière.

Encore une fois, cela n'est bon que pour les malins. Les vrais artistes ont besoin de la rue, des champs, de l'intimité de l'atelier, et l'art vrai est celui dont les éléments s'absorbent au grand air, dans la fréquentation des hommes, au contact des sensations chaudes de la vie.

Vous avez vu par les journaux que l'Académie de Belgique cherchant à remplacer feu Madon, avait jeté les yeux sur Alfred Stevens et Florent Willems. A l'heure qu'il est, rien n'est décidé, quoi qu'on ait dit. Il est certain que les titulaires ont tous deux un mérite considérable; l'un est plus vivant, plus moderne, plus irrésistible comme maestria; l'autre est plus ancien, plus conciliant, moins difficile à accepter dans une assemblée de vieillards.

Je ne crois pas que des yeux, si longtemps fermés, puissent s'ouvrir tout à coup à la lumière; mais il serait beau de voir la philosophie de l'art, la certitude du talent, l'observation, la bonne foi, la puissance des plus beaux maîtres peintres s'asseoir à l'Académie dans la personne d'Alfred Stevens. On ne sait pas combien la vérité est contagieuse.

CAMILLE LEMONNIER.

LA MANUFACTURE DE TAPISSERIES DE TURIN

DOCUMENTS NOUVEAUX

Première série

C'est à peine si l'on sait qu'une fabrique de haute et de basse lisse a existé à Turin au siècle dernier. M. le Baron de Boyer de Sainte-Suzanne,

dans son histoire de la tapisserie italienne, déclare n'avoir pas pu réunir de détails sur cet établissement (1). Et, en effet, les seuls renseignements imprimés que nous possédions se bornent à une notice d'une demi-page, insérée dans un ouvrage où l'on n'irait certes pas la chercher : la *Description du palais Royal de Turin*, par M. Rovero (2).

Lors d'un récent voyage en Italie, j'ai tâché de combler cette lacune. Mais la brièveté de mon séjour à Turin m'a permis à peine de m'orienter au milieu des nombreuses archives que possède l'ancienne capitale du Piémont, et je n'ai pu recueillir que quelques matériaux fragmentaires. Je les livre au public tels quels, en attendant qu'il me soit donné de compléter mon travail. Je dois ajouter que ces matériaux proviennent principalement de l'Archivio Camerale, dirigé par le savant et obligeant Cher E. HOLLATI.

Dès le xiv^e siècle, en plein moyen âge, nous voyons la maison de Savoie acheter ou commander à Paris des tentures de haute lisse. Elle précède dans cette voie, selon toute vraisemblance, les autres familles souveraines de l'Italie. Un inventaire du xve siècle, récemment publié par M. V. Pronin, bibliothécaire du Roi, à Turin, des inventaires manuscrits du xvi^e siècle, conservés à l'Archivio Camerale, nous prouvent qu'à l'époque de la Renaissance, les ducs de Savoie ne négligèrent rien non plus pour augmenter leurs collections.

Il est probable que, dès l'origine, un rentrepreneur fut chargé de veiller à l'entretien de ces précieux tissus. Telle était sans doute la mission de deux artistes, qualifiés de « tapizzeri d'alta lissa », et dont les noms apparaissent en 1629 dans nos registres : Mignoto et Dido. Le 4^{er} décembre de l'année en question, le duc leur accorde 50 ducats pour s'acheter des habits : « per farli un vestito » (3). Quelques années plus tard Mignoto, ou plus exactement Charles Demignot, est attaché au garde-muble ducal avec un traitement de 200 écus ou 600 livres par an (4). En 1648, le même artiste est nommé huissier de la chambre des princesses et

(1) *Notes d'un curieux sur les tapisseries tissées de haute ou de basse lisse. 2^e partie. Les tapisseries italiennes et les tapisseries anglaises*. Monaco, 1876 : « Nous n'avons pu réunir aucun document sur la manufacture de Turin, qui florissait vers la fin du siècle dernier et produisit, en 1778, une tenture représentant l'histoire d'Annibal. » P. 44.

(2) *Descrizione del Reale Palazzo di Torino*. Turin, 1858, pp. 45 et 76.

(3) Archivio Camerale. Contrôle. 1629-1630, f. 201.

(4) Ibid. R. 1635-1636, fo 47. — 1635. 18 février. Il Duca di Savoia. Al mag. Cons. et Tes. nostro general di qua da monti... Per la presente v'ordiniamo et comandiamo che di qualsiasi voglia più liquido danaro della vra general ricetta debbiate pagare o assognare et far pagare a Carlo Demignot tapiziero d'alta lizza ogni anno et a quartieri la somma di soldi duecento da livre tre da p. 20 ch' egli stabiliamo per suo annuo trattenimento, cominciando all'avvenire durante la sua servitù et il beneplacito nostro, et questo per l'accomodamento et manutenzione che deve fare di tutte le tapizzarie nostre et di Madama, mia sra, si d'alta lissa che di Fiandra, et tapeti di Turchia che perciò si dovera obligare di mantenere un operaio, che l'assista, che ritenendo voi nel primo pagamento la copia autentica, etc. etc. Le 20 novembre 1637, le traitement de Demignot est porté à 1.000 livres. — R. 1642, 1643, f. 31.

en 1663, huissier de la chambre du duc (1). Il meurt en 1676 et son fils Michel Antoine le remplace comme huissier de la chambre (4 février 1676) et comme tapissier (31 décembre 1676).

Le fils de Michel-Antoine Demignot embrasse, à son tour, la profession de son père. En 1701, le duc lui accorde une subvention assez considérable pour lui permettre de faire son apprentissage dans les Flandres. Mais après son retour en Italie, le jeune artiste ne paraît pas s'être fixé d'une manière définitive à la cour de Turin. En 1716, en effet, nous voyons apparaître à Florence un tapissier qu'il n'y aura pas trop de témérité à identifier avec lui, Vittorio Demignott (2). Jusqu'ici on avait cru que ce Demignott, ou Demignot, était Flamand ou Français (3); mais le rapprochement de son nom et de celui des tapissiers attachés aux ducs de Savoie ne laisse subsister aucun doute sur sa nationalité.

De 1719 à 1730, Victor Demignot travailla, dans la manufacture des Médicis, en compagnie de Leonardo Bernini, à l'exécution des quatre superbes tentures représentant les *Quatre Parties du monde*. Son nom figure sur deux des quatre pièces qui sont conservées, comme on sait, au Musée national de Florence; il les a signées comme suit : VITTO DEM.

En 1737, par suite de la fermeture de la fabrique grand-ducale de Florence, une partie des ouvriers se rendirent à Naples et y fondèrent l'établissement dont nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de parler. V. Demignot semble n'avoir pas attendu jusque-là pour retourner dans sa ville natale. Le décret qui supprima la fabrique florentine est du 5 octobre 1737; dès le 26 juillet précédent avait paru à Turin un autre décret instituant dans cette ville une fabrique de haute et de basse lisse, évidemment organisée sur le modèle de celle des Médicis. Le même décret place à la tête de la nouvelle manufacture Victor Demignot et un autre tapissier qui devait plus tard acquérir une grande célébrité à Venise. Antonio Dini.

(A suivre.)

EUGÈNE MUNTZ.

(1) Carlo Emanuel, etc. Continuando il ben diletto fedel nostro Carlo de Mignot la sua servitù à questa Reale Casa con quel zelo, e quella devotione che ci mosse sin dall' 1648 di costituirlo usciere di camera delle sign. Principesse nostre sorelle amatissime, hora regnante l'una in Baviera, e l'altra in Parma, come conta per nostre patenti delle 9 ottobre detto anno, ei da causa e motivo giusto e legittimo di ritenerlo presso di noi, in simil impiego per dimostrare con la gratitudine che conserviamo di detta sua servitù la soddisfazione sempre più grande che ne riceviamo, quindi è che per le presenti, di nostra certa scienza et autorità assoluta, e col parer del nostro consiglio faciamo, allegiamo, creamo, costituamo e deputiamo il sud. Carlo de Mignot per usciere della nostra camera, con gl'honor, privilegii, essentioni, prerogative, immunità, dritti, regaglie, rationi, stipendio et altre cose a tal carico spettanti, et appartenenti, de quali godono, e sogliono godere gl'altri nostri uscieri di camera effettivamente servienti, etc. 1663, 12 fevrier.

(2) Conti, *Ricerche storiche sull'arte degli arazzi in Firenze*, Florence, 1875, v. 83. — 1716, 7 nov. Si pagano scudi 3, per mesi sei di pigione del quartiere comodato a Vittorio Demignott, nuovo lavorante.

(3) Da questa citazione rilevasi chiaramente che il Demignott era forestiere, e venne o fu chiamato in Firenze. Ma se egli fosse francese, o fiammingo, non è a mia notizia. — Conti, *loc. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

M. Jouaust, l'habile éditeur, ne se repose pas. Son bagage, cette année comme de coutume, est varié et de bon aloi. Il se présente avec une série de volumes qui sont dignes, à plusieurs égards, de fixer l'attention des bibliophiles. Ce sont d'abord, à ne prendre que les livres, qui, par leur forme, ont un caractère spécialement artistique, les *Comédiens et comédiennes de la Comédie-Française*, par Francisque Sarcey, avec eaux-fortes de Gaucherel, qui viennent d'être achevés avec la seizième livraison consacrée à Mounet-Sully et Laroche. Cette première série, la plus intéressante, forme donc maintenant un beau et fort volume in-8°.

À la suite vient, en prenant l'ordre de publication, le joli volume des *Contes rémois*, de M. de Chevigné, avec les fines eaux-fortes de Rajon, d'après les dessins de Jules Worms. En tête se trouve un portrait de l'auteur, d'une extrême ressemblance, par Flameng. Le type du volume, de format in-12, est celui des *Contes de Perrault* et du *Voyage sentimental*, deux des œuvres typographiques les mieux réussies de M. Jouaust.

Cette édition, qui, paraît-il, sera la dernière, suivant le désir exprimé par la famille, de ce petit livre d'une gauleserie charmante, ne peut certes faire oublier les illustrations incomparables de Meissonier. C'est autre chose, et elle mérite amplement par le goût des fleurons et des culs-de-lampe, par l'élégance de l'impression, de venir prendre place sur les tablettes des amateurs, à côté de son aînée. Le *Voyage autour de ma chambre*, par Xavier de Maistre, appartient à cette même suite de petits chefs-d'œuvre illustrés. Chef-d'œuvre est bien l'humoristique improvisation du comte de Maistre. Dans ce genre, la langue française qui, au demeurant, est la langue de la sobriété et de la franchise, n'avait eu pareille aubaine depuis *Candide*. Après, il faut aller jusqu'à Mérimée, pour retrouver le filon de la bonne prose française. Le volume de M. Jouaust est parfait : il est des meilleurs qu'il ait encore édités. Puis, il est mince et léger à la main, et les illustrations d'Hédouin, finement colorées, lui font une parure de la plus délicate élégance.

À la collection Bijou, qui comprend déjà *Daphnis et Chloé* et *Paul et Virginie*, qui sont les chefs-d'œuvre du sentiment, le même éditeur vient d'ajouter, en un volume, *Atala* et *René* de Chateaubriand. Comme pour les précédents, les fleurons, lettres et culs-de-lampe sont dessinés sur bois par Giacomelli, dont nous n'avons plus à faire l'éloge, et les petites eaux-fortes qui forment têtes de pages, à la façon du XVIII^e siècle, sont d'Emile Lévy. Cette collection, jusqu'à présent, justifie heureusement son nom; les filets rouges qui encadrent le texte et le caractère raffiné de l'illustration font de ces trois volumes de véritables bijoux typographiques.

Entre les deux séries, nous rencontrons un volume d'allure buissonnière : les *Contes et récits* de Gustave Nadaud, avec des eaux-fortes indépen-

dantes et impressionnistes non signées, dans le goût de celles que Legros a faites autrefois pour les *Malheurs d'Henriette Gérard*, de notre ami Duranty.

Enfin, M. Jouaust vient de faire paraître le deuxième volume, in-8° raisin, de son importante édition du *Théâtre de Molière*, ornée des compositions pleines de savoir de Louis Leloir, gravées par Flameng. Nous avons déjà parlé de la beauté de cette édition, venue cependant après tant d'autres. Le second volume est digne du premier. Toutefois nous ferons le reproche à l'imprimeur des planches, qui n'a pas mis son nom, du reste, d'avoir moins bien tiré les planches du second volume, surtout de les avoir tirées moins fraîches et plus noires. C'est une simple remarque de puriste qui voudrait ne voir aucune ride à un aussi beau travail.

L. G.

Ovide, fables choisies; 8 liv. in-4°, avec 80 pl. gravées par Bernard Picart. Paris, A. Levy, 13, rue Lafayette.

L'aimable poète des *Métamorphoses* a de tout temps été cher aux artistes : combien de fois d'ailleurs ne les a-t-il pas heureusement inspirés ! C'est qu'Ovide leur offre aussi tant de séductions avec son Olympe agilé, vivant, et comme tout remuant de passions humaines !

Le xviii^e siècle a beaucoup aimé Ovide et l'art de cette époque y a puisé à pleines mains. Il n'y a qu'à consulter Brunet pour y trouver toute l'interminable succession d'éditions illustrées des seules *Métamorphoses*. Que de burins élégants, habiles, délicats, ont collaboré à ces amusantes planches et que ces aimables gravures du xviii^e siècle ont donc d'invention et d'esprit ! Bernard Picart n'est pas en reste sous ce rapport et ça été une rare bonne fortune pour l'éditeur A. Levy que de retrouver les planches originales de la belle édition publiée en 1733, à Amsterdam, et dont Picart avait lui-même dirigé toute l'exécution.

Ce sont ces planches qui, retouchées avec soin et tirées par Amand Durand, reparaissent aujourd'hui dans toute leur splendeur primitive. Un texte savant explique et commente les allégories sous lesquelles Ovide dérobe un sens religieux, mythique, profond. Ce texte sort des presses de Jouaust ; c'est assez dire que l'éditeur n'a rien omis, rien épargné pour que cette édition rivalisât avec ce que le xviii^e siècle, qui nous a légué tant de précieux livres de ce genre, a produit de plus enviable, de plus recherché et de plus parfait.

On nous annonce que la Société anonyme des publications périodiques, 15, quai Voltaire, mettra en vente, le 15 janvier prochain, la première livraison de *l'Histoire générale de la Tapissierie*. La rédaction du texte a été confiée à des écrivains dont les noms ne sont pas inconnus aux lecteurs de la *Gazette*, MM. J. Guiffrey, E. Müntz et A. Pinchart. Quant aux planches, au nombre de plus de cent, elles seront exécutées par les procédés de M. Léon Vidal.

Nous reparlerons certainement de cette publication : le nom seul des écrivains qui l'ont entreprise en fait présager la grande importance.

A. DE L.

La dernière livraison des *Comédiens et comédiennes de la Comédie-Française*, consacrée à Mounet-Sully et Laroche, vient de paraître à la Librairie des Bibliophiles. La série se compose de 16 livraisons à 2 fr. 50 chacune.

Le Français du 21 décembre, Gustave Brion, par Ch. Timbal.

Galerie contemporaine, littéraire et artistique, n° 98 : De Vasselot, avec photographies d'après le sculpteur et ses œuvres ; croquis de l'artiste ; par Paul Hippeau.

Journal de la jeunesse, 256^e livraison. — Texte par Alfred Assollant, Aimé Giron, P. Vincent, Louis Rousselet, Gourand, L. Sevin, Duhoussel.

Dessins : Sahib, Bonnafoux, Weber, Emile Bayard, A. Marie.

Le Tour du Monde, 886^e livraison. — Texte : A travers la pampa et la Cordillère. De Montevideo à Santa Rosa (Chili), par M. Désire Charney. Texte et dessins inédits. — Neuf dessins de L. Avenet, Taylor, Riou et Emile Bayard.

Bureaux à la librairie Hachette et C^e, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Gazette des Beaux-Arts de Leipzig, livraison de décembre :

Compte rendu de l'ouvrage de M. Springer sur Raphaël et Michel Ange, par M. de Lutzow. Projet pour la reconstruction du musée de Berlin, par M. Rosenberg. Caractéristique de l'art des Dominicains au xiv^e siècle, par M. Hetner. L'Exposition de Naples en 1877, par M. Fabriczy, etc.

Gravures hors texte : Têtes d'études de Michel-Ange, dessin à la sanguine du musée d'Oxford. Projet de reconstruction du musée de Berlin. Le Triomphe de la mort Campo Santo de Pise. La femme adultère, de Van Eckhout.

Archivio storico, artistico, archeologico e letterario della città e provincia di Roma, Rome, typ. Salvinetti, 3^e année, 1877. Livraisons 1 à 4.

L'exportation des œuvres d'art à Rome aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, par A. Bertolotti. — Inventaires de la forteresse de Spolète. — Tombeau des marins romains à Civita-Vecchia. — Fouilles de Corneto-Tarquiniæ. — Inscription archaïque de Spolète, etc.

CONCERTS DU DIMANCHE 30 DÉCEMBRE

CIRQUE D'HIVER

Symphonie fantastique, de Berlioz ; *Hymne* de Haydn pour instruments à cordes ; Concerto de piano, exécuté par M. L. Ketten. *Le Désert*, ode-symphonie, avec le concours de MM. Caïsso, du Théâtre-Lyrique, Léo Dageni, et M^{lle} Roussel du théâtre de l'Odéon (Félicien David).

THÉÂTRE DU CHÂTELET

10^e audition de la *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties de H. Berlioz. Faust, M. Talazac ; Méphistophélès, M. Lauwers ; Wender, M. Carroul ; Marguerite, M^{lle} Vergin.

JULES CLAYE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE SAINT-BENOÎT, PARIS

A. QUANTIN, SUCCESSEUR

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

PAUL ET VIRGINIE

PRÉFACE DE J. CLARETIE

PORTRAITS ET EAUX-FORTES DE FR. REGAMEY

Variantes, Fac-simile, Bibliographie

1 vol. petit in-8 sur papier teinté vergé, avec encadrements rouges. Prix : 10 fr.

100 exemplaires numérotés, texte sur papier de Japon et 2 suites des gravures. Prix : 25 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LUXE

Cette petite bibliothèque, dont *Paul et Virginie* est le premier volume, formera 20 volumes qui comprendront, depuis la fixation de la langue jusqu'au romantisme, les chefs-d'œuvre constituant le Roman français. — *Adolphe* paraîtra en Février, *la Princesse de Clèves* en Mars, *le Diable amoureux* en Avril, etc., et les autres très-régulièrement.

Chaque volume est illustré d'un portrait à l'eau-forte, de 2 ou plusieurs sujets à l'eau-forte, et d'un fac-simile de l'écriture de l'auteur.

Une *préface* faite par un écrivain contemporain, spécial pour chaque ouvrage, étudiera l'œuvre et l'auteur au point de vue critique et historique. Des *variantes* donneront comparativement les différentes versions des éditions les plus connues. Enfin, on aura une histoire complète du livre par une *bibliographie* des plus exactes.

OBJETS D'ART. — AUTOGRAPHES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

ANTOINE BAER

Expert

2, Rue Laffitte, Paris.

OBJETS D'ART

Porcelaines, faïences, bronzes, pendules, etc. Tableaux anciens; ameublement, tentures, tapis (meuble style Louis XVI, Aubusson). Argenterie, bijoux.

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 3

Le lundi 31 décembre 1877, à 2 h. précises.

M^e HENRI LECHAT, commissaire-priseur, rue Baudin, 6 (square Montholon);

M. JULES CHAÎNE, expert, avenue Trudaine, 20.

BIJOUX ARTISTIQUES

ET BIJOUX USUELS

ORFÈVRE

VENTE par suite de dissolution de Société, à la requête de M. VIDAL, avocat liquidateur.

EN L'HOTEL DROUOT, SALLE N° 8

Les vendredi 28, samedi 29 et lundi 31 décembre 1877, à 2 heures précises.

M^e BAUDRY, commissaire-priseur, 24, rue Saint-Georges.

CHEZ LEQUEL SE DISTRIBUENT LES CATALOGUES
ET LES NOTICES

Expositions publiques, le jeudi 27 décembre et le dimanche 30 décembre 1877, de 2 heures à 5 heures.

OBJETS D'ART ET DE CURIOSITÉ

E. LOWENGARD

26, rue Buffault, Paris

Spécialité de *Tapisseries et d'étoffes anciennes*.**PORTRAIT DE CHARLES DARWIN**

GRAVÉ

Par **PAUL RAJON**

D'APRÈS LA PEINTURE DE W. W. OULESS, A.R.A.

~~~~~  
Épreuves d'artiste : 100 de chaque sorte

|                               |           |    |      |
|-------------------------------|-----------|----|------|
| Sur papier du Japon. . . . .  | Livres st | 6  | 6s.  |
| Sur papier Whatman. . . . .   | »         | 5  | 5s.  |
| Épreuves de remarque. . . . . | »         | 15 | 15s. |

~~~~~  
Cette gravure mesure 16 pouces anglais sur 12 1/4~~~~~
SEELEY, JACKSON ET HALLIDAY, ÉDITEURS, 54, FLEET STREET, LONDON

Paris. — Imp. F. DEBONS et Ce, 16, rue du

sant

Le Rédacteur en chef, gérant : LOUIS GONSE

TABLE DES MATIÈRES

MOUVEMENT DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

Vente de sculptures diverses, 1. — Id. Objets d'art et de curiosité (baron de B.), 1. — Id. Collection Edward O., 17. — Id. Collection Liphart, 17. — Id. Galerie Johnstou, 17, 29. — Id. Atelier de Diaz, 29, 37. — Id. Fromentin, 38, 45. — Id. Tableaux anciens, 45. — Id. Bibliothèque de M. Emm. Martin, 58. — Id. Miniatures et autographes, 59. — Id. Objets d'art (daguer de Henri IV), 59. — Id. Jules Janin, 69, 81. — Id. Autographes de M. Benjamin Fillon, 69, 193. — Id. Suermondt, 81. — Id. Pauwels, 89. — Id. Octave de Behague, 99. — Id. Tableaux de M. P., 110. — Id. du Baron J. de H., 110. — Id. Le fauteuil de Shakespeare, 110. — Id. Tableaux modernes de M. B., 123. — Id. Tableaux anciens, 123. — Id. Tableaux et aquarelles de Delacroix, 123. — Id. Livres, 134. — Id. Livres et manuscrits de M. L., 124. — Id. Duc d'Albe, 145, 158. — Id. M. W. de Bruxelles, 135. — Id. Collection de M^e B., 157. — Id. Estampes Firmin-Didot, 158, 166, 177, 193, 202. — Id. Oppenheim, 165, 177. — Id. Livres de MM. Léon D. et Moreau C., 166. — Id. Sedelmeyer, 178, 185. — Id. comte d'Imécourt, 185. — Id. Tapisseries des Gobelins, 209. — Id. Faïences de M. G. de Lardere, 209. — Id. Daguer de Charles I^{er}, 209. — Id. Tableaux modernes, 317. — Id. de M. Courbet, 349. — Id. Collection Meyers, 357. — Id. Alfred Sensier, 365. — Id. Prince Soutzo, 381. — Id. G. Brion, 381.

CONCOURS

École des beaux-arts, 233, 253, 258.
Monument funéraire de Nuits, 19.
Prix Wicar à Lille, 46.
Prix de Sèvres, 100, 297, 305, 318.
Prix de Rome, 109, 134, 146, 159, 178, 186, 257, 266, 305.
Statue de Spinoza, 134.
École municipale de Tours, 134.
Concours Achille Leclère, 146, 373.
Comité des courses, 158.
Fontaines à Lyon, 186.
Société des études historiques, 210.
Archéologie romaine, 225.
Société libre des beaux-arts, 225.
Prix d'anatomie, 235.
Le prix biennal de 20.000 fr., 235.
Chaudesaigues, 258, 297, 341.
Troyon, 297.
Jauvain d'Hainville, 297, 348.
Crozatier, 325.
École nationale des arts décoratifs, 358.
Élèves des écoles de dessin, 365.
Statue du général Dufour, 381.

EXPOSITIONS A PARIS ET EN PROVINCE

Cercle de l'Union Artistique, 9, 45, 57.
Exposition Universelle, 18, 30, 38, 45, 60, 100, 194, 210, 225, 233, 258, 266, 275, 281, 378.
Salon, 19, 60, 70 (Élection du Jury), 123, 158, 185, 194, 201 (Récompenses), 203 (Acquisitions 317, 325, 333).
Portraits historiques, 38, 159, 217.
Congrès archéologique, 49.
Cercle de la rue Saint-Arnaud, 45, 71, 166.
Portraitistes français, 60.
Nice, 60, 349, 373.
Fromentin, 82, 89, 100, 124, 146, 159.
Lyon, 82, 100, 166, 168, 186, 341, 373.
Impressionnistes, 110, 147.
Diaz, 159, 178, 186, 194.
Angoulême, 159, 202.
Angers, 159, 202.
Montauban, 178, 194.
Reims, 178.
Compiègne, 194, 202.
Tableaux de Ghémar, 195.
Besançon, 202, 289, 373.
Société des Amis des Arts de Bordeaux, 213, 357.
Envois de Rome, 225, 233.
Reims, 226.
Tarbes, 226.
Acquisitions de l'État, 233.
Acquisitions de la Ville, 258.
Amiens, 260.
Prix de Rome, 265.
Versailles, 289, 297.
Monument funéraire de Mars-la-Tour, 289.
Neuilly, 305.
Peintures de M. Guichard, d'après les tapisseries du Garde-Meuble, 305.
Léon Belly, 381.

EXPOSITIONS A L'ÉTRANGER

Naples, 89, 110, 146, 186, 195.
Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, 195.
Villa Médicis, 181.
Amsterdam, 226, 233, 289, 313.
Salon de Madrid, 226.
Leeuwarden, 262, 278, 301.
Gand, 289, 301, 311.
Galerie française à Londres, 318.
Anvers, 299.
Collection Schliemann, au Kensington-Museum, 383.
Voir aussi les *Correspondances de l'Étranger*.

ACTES ET DOCUMENTS OFFICIELS

Rapport fait par M. Dennelle, au nom de la commission des Gobelins, 136.
 Exposition de portraits nationaux, 159.
 Récompenses du Salon, 201.
 Un laboratoire officiel de photographie, 226.
 Le Budget de la Ville pour les Beaux-Arts, 234, 259.
 Commission de l'inventaire des richesses d'art de la France, 228.
 Règlement des récompenses de l'Exposition universelle, 275.
 Rapport du directeur des Beaux-Arts à propos d'une manifestation à l'Ecole des Beaux-arts, 276.
 Programme du concours de Sèvres, en 1878, 318.
 Conseil supérieur des Beaux-Arts, 318.
 Le Budget des Beaux-Arts en 1878, 382.

TRIBUNAUX

Vol d'estampes à la Bibliothèque, 4.
 La Danseuse aux Castagnettes de M. Clésinger, 111.
 M. Courbet et la colonne Vendôme, 198.
 Les antiquités et les objets d'art sont-ils des *merchandises neuves*? 206.
 Artistes et créanciers, 239.
 Les tapisseries de Saint-Gervais, 239.
 Ingres et le portrait de Mme Moitessier, 368.

DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES

Le congrès archéologique de France, 38.
 Sculpture grecque archaïque de Corfou, 49.
 Fouilles de Mycènes, 49.
 Fouilles à Rome, 90.
 Dodone et ses ruines, 161.
 Le tombeau des cinq Grands-Maitres de Rhodes, 171.
 Un manuscrit égyptien, 204.
 Monument funéraire à Storaheddinge, 266.
Ex-voto du temple de Tanit à Carthage, 335.
 Une église datant des croisades, 366.
 Une nouvelle Pompéi, 366.
 Exposition au South-Kensington Museum de la collection Schliemann, 383.

CORRESPONDANCE

Correspondance de Belgique, 3, 31, 61, 138, 148, 189, 231, 240, 267, 282, 289, 301, 311, 326, 345, 366, 384.
 Correspondance de Hollande, 21, 102, 121, 262, 278, 294, 301, 313.
 Correspondance d'Angleterre, 11, 32, 49, 74, 90, 111, 123, 137, 170, 197, 215, 229, 285, 295, 327, 346, 359, 375.
 Lettre à propos du Musée de Lille, 92, 105.
 Correspondance Lyonnaise, 104, 168, 238.
 Correspondance d'Italie, 181, 195.
 Lettre de M. Clément de Ris à propos d'un tableau de l'église Notre-Dame à Versailles, 229.

Lettre de M. Ch. Cournault à propos d'un médaillon du chancelier Séguier, 261.
 Lettre de M. Bonnaffé à propos d'un *Musée à créer*, 325.

ARTICLES DIVERS

Un nouveau tableau de Gérard David, par Louis Gonse, 19.
 Le Retable de Beaune, par Louis Gonse, 21.
 Objets de l'abbaye de Saint-Denis, par Louis Gonse, 23.
 Le Pavillon de Marsan, par Louis Gonse, 30.
 Vente de l'atelier de Fromentin, par Louis Gonse, 34.
 Ouverture du cours de littérature de l'École des Beaux-Arts, par Ch. Timbal, 39.
 A propos de la *Fortune des Actions*, planche de Bernard Picard, par le baron de Winck d'Orp, 41.
 Les anciens bâtiments du Conseil d'Etat, par L. G., 47.
 L'Épée de Saint-Maurice, par A. D., 47.
 L'Art au théâtre, par Alfred Darcel, 48, 179.
 L'Inventaire des richesses d'art de la France, 49.
 La Fontaine de Diane à Fontainebleau et son auteur, par Louis Courajod, 62.
 Une vente d'autographes (B. Fillon), par A. de Montaiglon, 63, 150.
 La question des musées Chinois et de Pierrefonds, par Marius Vachon, 72.
 Les peintres-verriers aux Expositions, par Louis Gonse, 82.
 Les peintres-verriers aux Expositions, par Edouard Didron, 91.
 Les peintres-verriers, réponse du président de la corporation, 105.
 Un tableau de Philippe de Champaigne au Val-de-Grâce, par le comte Clément de Ris, 82.
 L'Ancien musée des terres cuites au Louvre, 83.
 Portrait du grand Condé au musée du Louvre par Ant. Coyzevox, par Louis Courajod, 84.
 Le monument d'Antoine Wiertz, par Camille Lemonnier, 92.
 La Société des Archives de l'histoire de l'art français et discours de M. de Chennevières, 97.
 Un autographe de Jordaens, par Alfred Michiels, 103.
 Le Musée des Arts décoratifs, 109, 178, 210.
 L'état civil de Van der Meer de Delft, par H. Harvard, 121.
 Le Budget des beaux-arts en 1877, par M. Vachon, 135.
 Les Sociétés savantes à la Sorbonne, 136.
 Les peintures de Louis Gallait au Sénat belge, 138.
 Une acquisition du musée de Rouen, par Louis Gonse, 160.
 La bibliothèque de Mathias Corvin, 167.
 Inauguration du nouveau palais des Beaux-Arts à Vienne, par O. Berggruen, 167.
 Les tombeaux des cinq Grands-Maitres de Rhodes par M. Vachon, 171.
 Documents inédits sur l'architecte Bernard Rossellino, par Eug. Muntz, 182, 205.
 L'acte de naissance de Van der Meulen, 203.
 Un manuscrit égyptien, 204.

L'Union centrale et le musée des arts décoratifs, 210.
 Les peintures de M. Puvis de Chavannes au Panthéon, 212.
 Liste de 368 portraits français qui pourraient figurer à l'Exposition historique, 217.
 Circulation des métaux avant l'invention de la monnaie, 222.
 Un portrait du chancelier Pierre Séguier, au Louvre, par Louis Courajod, 223.
 A propos de la Vénus de Milo, 228.
 Variations dans le régime des Salons, par Duranty, 235.
 Les Tapisseries de Raphaël pendant la Révolution française, par Eug. Müntz, 241, 263.
 L'ancien hôtel Matignon, par A. de Champeaux, 260.
 Réponse de M. Ephrussi à M. Thausing, à propos du Triptyque de Heller, 269, 262.
 Le Centenaire de Rubens, 247, 273, 282, 292, 299.
 De la terre cuite et émaillée dans la décoration monumentale, par Paul Sédille, 286, 302.
 De Paris à Amsterdam (notes de voyage), par Louis Gonse, 291, 322, 320, 334, 342, 350.
 Le Cabinet de M. Thiers, par Ch. Timbal, 306.
 Le buste de Beatrix d'Este, au Louvre, articles de MM. L. Courajod et B. Fillon, 308, 322, 344, 360.
 Les Médaillons envisagés comme portraits nationaux, par B. Fillon, 318.
 L'Œuvre de Prud'hon, par B. Tailhades, 328.
 Les Portraits de la Fornarina, par Raphaël, par A. Gruyer, 336, 332.
 Pierre Borel, médecin et antiquaire du xv^e siècle, par B. Tailhades, 338.
 Notes sur quelques musées de province, 351.
 Additions aux *Rubeniana*, 352.
 Ouverture de salles nouvelles et remaniements du Louvre, par Louis Gonse, 374.
 Programme des conférences de l'Union Centrale en 1878, 383.

TAPISSERIES

Tapisseries de M. Galland, 10.
 La fabrique de tapisseries de Ferrare, par Eug. Müntz, 114, 139.
 La manufacture de Turin, documents nouveaux, par Eug. Müntz, 383.

LIVRES ET GRAVURES

Recueil de documents inédits et statuts relatifs à la corporation des tapisseries, par M. J. Donet d'Arcq (Compte-rendu par Alfred Darcel), 4.
 Histoire critique... des ordres grecs, par Charles Chipiez, C. R. par Alfred de Lostalot, 5.
 Le Catalogue et l'Exposition de Pau, 35.
 Les dessins de Hans Holbein le Vieux, au musée de Berlin, C. R. par Charles Ephrussi, 35.
 Etude sur l'œuvre et la vie de Jean Duret, par E. Jullien de la Boullaye, C. R. par L. G., 52.
 L'Asie mineure et les Turcs en 1875, par A. Choisy, 53.
 Catalogue des livres rares de la Librairie Aug.

Fontaine, par P. L. Jacob, C. R. par Paul Chéron, 65.
 Le Portrait de Catherine du Chemin, par M. Le Brun Dalbanne, 85.
 Dictionnaire d'Architecture d'Ernest Bosc, 85.
 L'Art flamand dans l'Est et le Midi de la France, par Alfred Michiels, 103.
 Notes sur les Mosaïques chrétiennes de l'Italie, par Eug. Müntz, 105.
 Les Dessins de Jacques Callot de la Galerie royale de France, par Charles Pini, 115.
 Etude sur le Triptyque de Heller, par Ch. Ephrussi, 125.
 Dagobert en Brenne, par Jules de Voris, 164.
 Etudes artistiques, par Jules Houdoy, 172.
 Un Empereur romain, gravure de Rajon d'après Alma-Tadema, 173.
 Planches pour servir à l'histoire de l'art byzantin, par M. Kondakoff, 183.
 Inventaire des richesses d'art de la France, 235.
 Mélanges de la Société des Bibliophiles pour 1877, 243.
 Francisco Goya, par Paul Lefort, 243.
 Causeries sur le paysage, par Hector Allemand, 243.
 Une famille de peintres parisiens aux xiv^e et xv^e siècles, par l'abbé Valentin Dufour, 243.
 Les Séductions du chevalier Navoni, par Duranty, 243.
 Catalogue de Musée Fol, à Genève, 244.
 Inventaire des Estampes de M. Michel Henmin, par M. G. Duplessis, 296.
 Catalogue de l'œuvre de M. Alphonse Legros, 304.
 L'Administration des Beaux-Arts, par M. Nicolas Boussu, 315.
 Réorganisation de l'Enseignement artistique, par Edmond Michel, 315.
 Osservazioni intorno ai ristantri... basilica di San Marco, par F. Organia, 315.
 Erreurs et omissions relevées par B. Tailhades dans l'Œuvre de Prud'hon, d'Edmond de Goncourt, 328.
 Notice des peintures du Louvre, par M. Both de Tanzia, 330.
 Gleyre, étude de Ch. Clément, par Louis Gonse, 361.
 Dictionnaire historique de la France, par Ludovic Lalanne, 361.
 La France archéologique d'Edouard Fleury, par A. de Montaiglon, 369.
 Le Portrait de Darwin de Rajon, 370.
 Bulletino di arti, etc., de M. Urbani de Gheltof, 371.
 Les dessinateurs d'illustrations au xviii^e siècle, par le baron Roger Portalis, C. R. par Louis Gonse, 377.
 L'Enseignement nécessaire à l'industrie de la soie, par Natalis Rondot, C. R. par A. Darcel, 378.
 Publications Jouaust, par L. G., 386.
 Ovide, avec gravures de Bernard Picart, 387.

BIBLIOGRAPHIE (JOURNAUX ET REVUES)

Pages 13, 25, 52, 65, 76, 106, 115, 151, 162, 173, 190, 206, 223, 231, 244, 272, 280, 288, 296, 304, 316, 330, 354, 362, 371, 387.

NÉCROLOGIE

Alfred Bruyas, 2, 23. — Adolphe Dillens, 4. — Halleux, 4. — Henry Monnier, 11. — Alfred Sensier, 11. — A. Collette, 11. — F. Buloz, 21. — Ch. de Neff, 21. — Pietro Magni, 21. — Ch. Kuwasseg, 41. — Ed. Cibot, 47. — Devigne-Cuyo, 47. — Derriey, 61. — A. Pichot, 61. — Le baron d'Ortès, 61. — Robert Wylie, 83. — André

Friedrich, 102. — Mme Ernest André, 111. — Léon Belly, 125. — Ch. Marchal, 133. — Mme Lefèvre-Deumier, 133. — Madou, 133, 148. — Jeanron, 148. — Edmond André, 160. — Henri Weeker, 211. — Benvignat, 237. — Francis Petit, 266. — Pompeo Gherardi, 266. — Laurent Jan, 266. — Eug. Leygue, 266. — Daliphard, 277. — Hagemann, 277. — Conestabile, 277. — Thiers, 281. — Albert Magimel, 298. — Bovy, 298. — Malaukiewicz, 303. — Durham, 319. — G. Brion, 326. — Alex. Dumont, 326. — René Billard, 334. — Fr. Diday, 339. — A. Martinet, 366.



N
2
C55
1877

Chronique des arts et de la
curiosité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

